

LE NOUVEAU PARFAIT MARÉCHAL.

LE NOUVEAU PARFAIT MARÉCHAL,

OU

LA CONNOISSANCE GENERALE ET UNIVERSELLE DU CHEVAL,

DIVISE' EN SEPT TRAITE'S.

1°. De ſa Conſtruction.
2°. Du Haras.
3°. De l'Ecuyer & du Harnois.
4°. Du Medecin, *ou* Traité des Maladies des Chevaux.
5°. Du Chirurgien & des Opérations.
6°. Du Maréchal ferrant.
7°. De l'Apoticaire, *ou* des Remedes.

AVEC UN DICTIONNAIRE DES TERMES DE CAVALERIE.

Le tout enrichi de cinquante Figures en Taille-douce.

Par M. Fr. A. De Garsault, *ci-devant Capitaine en Survivance du Haras du Roi.*

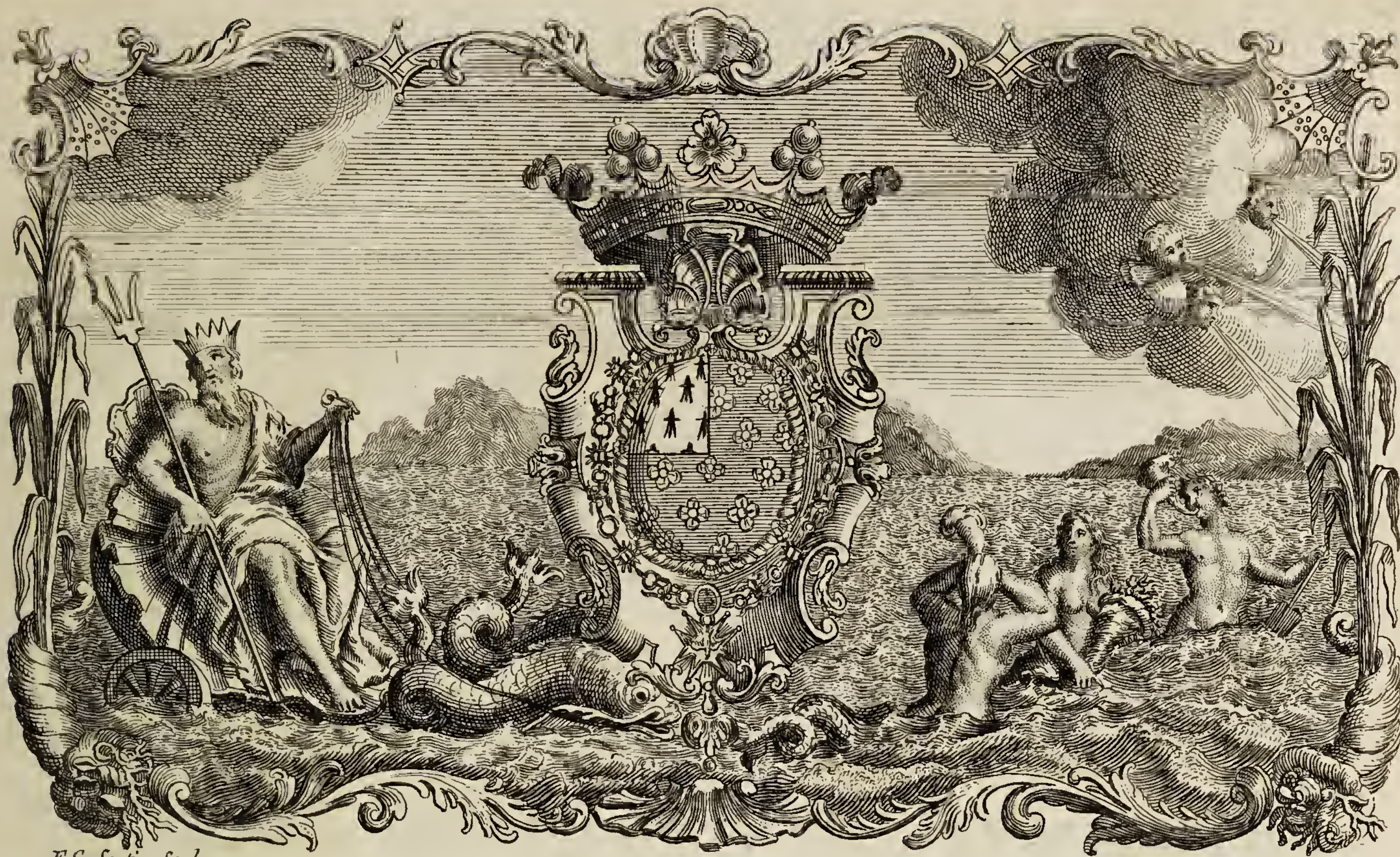
Seconde Edition, dédiée à Monſeigneur le Comte de Maurepas.



A PARIS,
Chez HUART, Libraire-Imp. de Monſeigneur le Dauphin, ruë S. Jacques, proche la Fontaine Saint Severin, à la Juſtice.

M. DCC. XLVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



F. G. Scotin Sculp.

A MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE MAUREPAS,
MINISTRE ET SECRETAIRE D'ETAT, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI.



ONSEIGNEUR,

Si j'ai été flatté de la réussite de mon Ouvrage, je le suis encore davantage de ce que

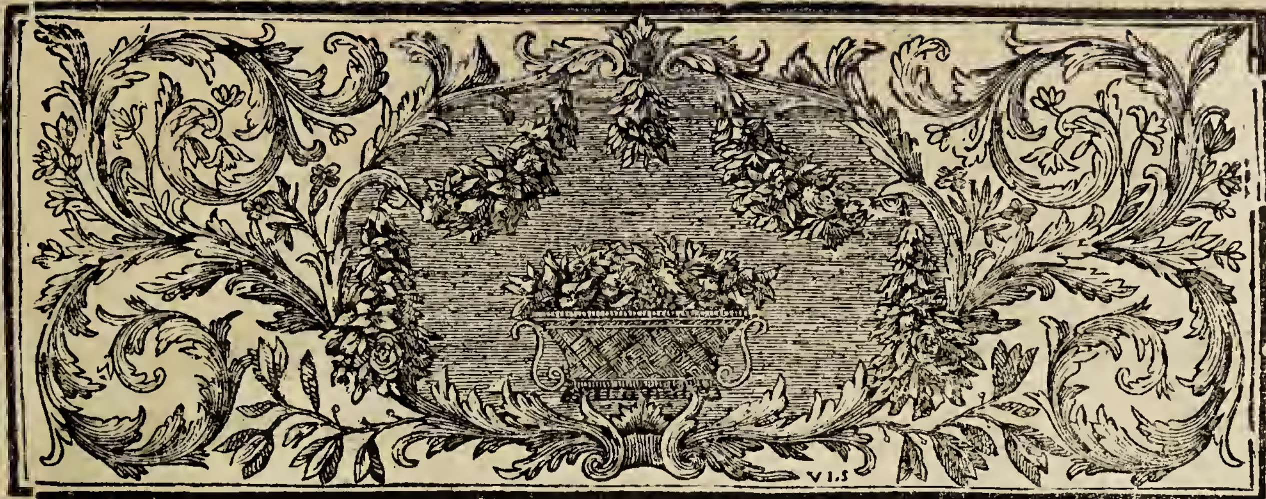
vous voulez bien me permettre d'avoir l'honneur de vous le présenter, & agréer que j'aye celui de vous en faire mes remerciemens à la tête de ce Livre ; le nom d'un Ministre aussi éclairé donne un nouveau prix à cette seconde Edition, augmente en l'Auteur le desir de mériter son approbation, & l'engage à perfectionner ses foibles connoissances pour l'utilité du Public.

Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obeissant serviteur,

DE GARSAULT.



PRÉFACE.

Tiré de Job ch. XXXIX. le Seigneur parle à Job.

℣. 19. *Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum?*

℣. 20. *Numquid ſuſcitabis eum quaſi locuſtas? gloria narium ejus terror.*

℣. 21. *Terram ungula fodit, exultat audacter: in occurſum pergit armatis.*

℣. 22. *Contemnit pavorem, nec cedit gladio.*

℣. 23. *Super ipſum ſonabit pharetra, vibrabit haſta & clypeus.*

℣. 24. *Fervens & fremens, ſorbet terram, nec reputat tubæ ſonare clangorem.*

℣. 25. *Ubi audierit buccinam, dicit vah! procul odoratur bellum, exhortationem Ducum, & ululatum exercitûs.*

Eſt-ce vous qui donnerez au cheval ſa force, qui lui ferez pouſſer ſes henniſſemens?

Ou qui le ferez bondir comme les ſauterelles: le ſouffle ſi fier de ſes narines répand la terreur.

Il frappe du pied la terre: il s'élance avec audace, il court au-devant des hommes armés.

Il ne peut être touché de la peur: le tranchant des épées ne l'arrête point.

Les flêches ſifflent autour de lui, le fer des lances & des dards le frappe de ſes éclairs.

Il écume, il frémit, & ſemble vouloir manger la terre: il eſt intrépide au bruit des trompettes.

Lorſque l'on ſonne la charge il dit: allons! Il ſent de loin l'approche des troupes, il entend la voix des Capitaines qui encouragent les ſoldats, & les cris confus d'une armée.



E Cheval qui fait l'unique objet de ce Livre, eſt ſans contredit le plus utile des animaux ſoumis à l'empire de l'homme; nous avons pour premier garant de ſes grandes qualités l'eſtime

générale dans laquelle il a toujours été : cette estime a été portée anciennement à un si haut dégré, qu'on a accordé à un Dieu puissant du Paganisme (*a*) l'avantage de l'avoir créé pour le bonheur de la terre ; on l'a ensuite associé en quelque façon à la nature humaine, en supposant un peuple entier moitié homme & moitié cheval (*b*) : la Religion payenne l'a attelé au char de ses plus grands Dieux (*c*) : les Auteurs des Romans les plus célébres lui ont fait partager les grandes actions de leurs héros (*d*) : les Poëtes lui ont donné des aîles en plusieurs occasions (*e*), & l'ont honoré de la plus haute place au Parnasse séjour des Muses (*f*) Nous trouvons dans l'histoire, des chevaux célébres dont le nom & les actions ont passé à la postérité (*g*) ; & la Noblesse actuellement encore n'a pas de plus beaux titres que ceux qu'elle emprun-

(*a*) Neptune fit sortir le cheval de terre d'un coup de son trident dans sa dispute avec Minerve au sujet de la Ville d'Athenes.

Primus ab æquoreâ percussus cuspide lacis.

Thessalius sonipes bellis ferialibus omen.

Exiluit. Lucain Pharsale.

Fudit equum magno tellus percussa tridenti. Virgile Georg. l. I.

(*b*) On appelloit ce peuple les Centaures : on a feint qu'ils étoient moitié homme & moitié cheval ; mais la vérité est que les Thessaliens ont été les premiers en Gréce qui ont commencé à monter sur des chevaux & à les dompter, & que les premiers qui les ont vû à cheval, les ont pris pour des monstres, moitié homme & moitié cheval ; ce qui leur a donné le nom de Centaures.

(*c*) Le char du soleil, celui de Pluton, & celui de Neptune sont tirés par des chevaux suivant la fable.

(*d*) Scyphius, Arion, les chevaux de Castor & de Pollux ; les chevaux d'Achille dans Homere nommés Balie & Xante, ceux de Pallas fils d'Evandre dans Virgile.

(*e*) Le cheval de Persée, de Bellerophon qui est le même que Pegase.

(*f*) Cheval aîlé placé au sommet du Parnasse.

(*g*) Le cheval de Darius qui le fit élire Roi : le cheval d'Alexandre nommé Bucephale, qui combattoit avec Alexandre à qui il fit de magnifiques funerailles, & fit bâtir une ville en son honneur : l'Empereur Neron fit nommer son cheval Consul, & Caligula faisoit manger le sien à sa table.

ce du nom de cet animal (*a*). En effet il force à la reconnoiſſance par tous les biens dont il nous fait jouir, & par les agrémens infinis qu'il nous procure : il ſert à la pompe & à la magnificence des Rois : leur ſûreté, leur vie même lui eſt confiée. De quelle néceſſité n'eſt-il point à la guerre, tant pour la défenſe de ſes maîtres, que pour leur fournir tous les ſecours néceſſaires : il rompt par ſa diligence les meſures des ennemis : il aide au Général à donner ſes ordres : il s'anime, il combat : auſſi bon citoyen dans l'intérieur de l'Etat, il y diſtribue les denrées de toute eſpece par terre & par eau ; enfin il ſert au commerce mutuel des Peuples d'un même continent auſſi eſſentiellement que le vaiſſeau : cette machine admirable l'entretient au travers des mers d'un continent à l'autre. C'eſt pour remplir tous ces uſages différens que la ſage Nature ſemble avoir conſidérablement varié la figure, la taille, & même les inclinations des chevaux. On en voit des grands & épais qui ne ſemblent deſtinés qu'à tirer des voitures proportionnées à leur volume (*b*) : d'autres, de moindre taille, mais traverſés, doivent porter les fardeaux (*c*) Parmi ceux-ci les

(*a*) Les dignités de Connétable, de Chevalier & d'Ecuyer tirent leur origine du cheval. Le mot de Connétable ſignifie Chef d'écurie : le terme de Chevalier, c'eſt-à-dire, homme de cheval, eſt très-ancien ; les Chevaliers Romains étoient le ſecond Ordre de la République. Cet Ordre a commencé du tems de Romulus : les Rois ont depuis nommé Chevaliers ceux à qui ils ont accordé des Ordres, & la haute Nobleſſe prend ce titre dans tous ſes actes Notariaux. Le titre d'Ecuyer eſt actuellement un titre de Nobleſſe depuis 1579 ; c'étoit autrefois celui qui portoit l'écu, autrement le bouclier du Chevalier : celui qui a le gouvernement d'une écurie chez les Rois, chez les Princes & chez les gens de grande condition, ſe nomme Ecuyer. La profeſſion même de Marchand de chevaux eſt libre, & ne déroge point.

(*b*) Chevaux de charette, de coche, de grand caroſſe.

(*c*) Chevaux de bât, de coche d'eau, de labour.

plus nobles ſont excellens pour des voitures légeres (*a*) ; c'eſt dans cette eſpece que ceux qui ſont moins épais, & qui commencent à tirer ſur le fin, ne reſpirent que la guerre (*b*) : les plus nobles & les plus diſtingués ſont faits pour les Généraux, les Officiers & les chaſſeurs (*c*) On en voit de taille inférieure appellés doubles bidets, tranquilles & marchans aiſément, qui offrent leurs ſervices aux voyageurs, aux femmes, & aux tireurs (*d*). Les bidets ſe préſentent pour ſervir à des courſes utiles & ſouvent réiterées, au tranſport des proviſions & marchandiſes (*e*) ; enfin les plus petits d'entre eux paroiſſent naturellement deſtinés à accoutumer les enfans à un exercice ſalutaire (*f*). Si la vie de cet animal nous eſt ſi précieuſe, ſa mort même ne nous ôte pas tous les avantages que nous pouvons en retirer. (*g*)

Ce grand nombre d'utilités reconnuës a engagé de tous tems les hommes à perpétuer, & à conſerver une eſpece ſi chere au genre humain, de-là ont été formés les haras compoſés d'étalons & de jumens : il a fallu charger des hommes de fournir aux chevaux tous leurs beſoins; on nomme ces ſerviteurs des palefreniers (*h*).

(*a*) Chevaux de voiture légere.

(*b*) Chevaux de Cavalier, de Dragon, de la Maiſon du Roi.

(*c*) Chevaux de manege ou de bataille, chevaux de chaſſe, ou coureurs.

(*d*) Chevaux d'allure, de femme, d'arquebuſe.

(*e*) Chevaux de poſte & de meſſager.

(*f*) Bidets d'enfans.

(*g*) Le crin & la bourre ſervent aux Tapiſſiers, aux Selliers, aux Caroſſiers, aux Perruquiers, aux Luttiers, aux Boutoniers, aux Braſſeurs, aux Chapeliers, à faire des lignes, des tamis, des vergettes, broſſes, aigrettes de chevaux, des cordes, &c. La corne ſert aux Tabletiers, Peigniers, Lunetiers : la peau paſſée aux Selliers, Boureliers, & l'huile qui eſt la graiſſe du col & du ventre fonduë, aux Emailleurs.

(*h*) Nom tiré des domeſtiques qui avoient ſoins des palefrois, ou chevaux de promenade & de Dames.

D'autres exercent la profeſſion de les guérir de leurs maladies, & doivent être en même tems leurs Cordonniers, leurs Médecins, leurs Chirurgiens & leurs Apoticaires; celui qui ſe charge de ce ſoin eſt appellé Maréchal (*a*).

Les Rois & les Seigneurs ont attaché à leur dignité, pour la rendre plus reſpectable, de belles écuries (*b*), & un grand nombre de chevaux: pluſieurs Gentilshommes en nourriſſent, tant pour leur agrément, que pour leur utilité: les Officiers, ſurtout ceux de Cavalerie ſont obligés d'en entretenir certaine quantité: les Maîtres de poſte, les meſſageries, les voituriers de terre & d'eau ne peuvent s'en paſſer: enfin je ne finirois pas ſi je voulois détailler ceux à qui cet animal eſt néceſſaire pour le beſoin, ou pour l'agrément. Il eſt vrai en même tems qu'il ne peut remplir parfaitement ni long-tems ſa deſtination de quelque nature qu'elle ſoit, ſans un ſoin journalier & aſſidu de la part de l'homme; & comme le Public eſt intereſſé à le conſerver, & par conſéquent à en connoître les moyens, j'ai cru comme Citoyen, devoir faire part à ma patrie des connoiſſances que j'ai tâché d'acquérir à ce ſujet, y ayant été moi-même plus intimement engagé par une profeſſion qui exigeoit abſolument la ſcience de tout ce qui peut concerner cet animal. C'eſt pour parvenir au peu que j'en ſçai, que j'ai tâché de pro-

(*a*) Le nom de Maréchal eſt tiré de *Mar* qui ſignifie cheval en Langue Celtique, & de *Scalk* qui veut dire Miniſtre; ainſi Maréchal ſignifie celui qui adminiſtre, ou qui a ſoin du cheval.

(*b*) Les plus belles écuries qui ſoient en France ſont, la petite écurie au Louvre à Paris, la petite écurie à Verſailles, & celle de Chantilly: celle de Chilly à quatre lieuës de Paris eſt dans de belles proportions.

fiter des lumieres de gens consommés dans l'Art, & que j'ai fait des remarques sur ma propre expérience, ayant été élevé au milieu des chevaux. Je n'ai rien négligé pour rassembler toutes les branches qui peuvent concourir à me mettre au fait de leur gouvernement en général depuis leur naissance jusqu'à leur mort; & comme un des principaux objets est celui de la connoissance des maladies, parce qu'il regarde la conservation de l'animal, j'ai crû qu'il falloit commencer par connoître la structure intérieure du cheval; c'est pourquoi m'étant informé si nous n'avions pas quelque bon livre d'anatomie générale du cheval, je n'en ai point trouvé parmi nous, il a fallu recourir aux Etrangers; & sur la réputation que l'Anatomie de *Snape* a en Angleterre, j'en ai entrepis la traduction que j'ai donnée au public: non content de ma lecture, j'ai voulu voir par moi-même en dissequant & injectant quelques parties qui m'ont paru essentielles, ausquelles je me suis plus particulierement attaché; sçavoir, la tête & les jambes. J'ai dessiné ces parties d'après nature, & je les ai gravées dans ce Livre; j'ai joint à toutes ces études la connoissance des plantes, & principalement de celles qui sont en usage dans la Médecine, afin de pouvoir composer des remedes simples que j'ai souvent trouvés aussi effectifs que ceux qui sont chargés de beaucoup de drogues.

Il n'est pas douteux que la découverte des véritables causes des maladies ne soit un des objets de la Médecine qui conduit le plus sûrement à leur guérison; c'est sur ce principe que j'ai pensé ne pouvoir mieux faire pour me mettre au fait de ces véritables

causes, que de profiter de l'amitié du célébre M. Chirac, dont les lumieres ont enrichi à jamais l'Art de la Médecine. C'est donc ce Médecin par excellence qui a bien voulu me faire part d'une partie de ses grands principes à cet égard. J'ai tâché de les recueillir du mieux qu'il m'a été possible : c'est à lui à qui j'ai obligation d'avoir été détrompé de plusieurs erreurs & superstitions qui sont encore en valeur dans la Maréchalerie, comme des influences de la Lune, des amulettes, secrets, &c. du peu d'usage de la saignée, & d'autres qu'on pourra découvrir dans le courant de ce Livre, si après les avoir adoptées précédemment, on est capable de s'en désabuser. Quand nous parlions de la fiévre continuë, il me disoit que cette maladie n'est autre chose qu'un arrêt du sang, & par conséquent une disposition inflammatoire plus éloignée ou plus prochaine dans quelque partie intérieure dont le cerveau comme principe des esprits étoit toujours averti, que la seule différence de la moindre fiévre continuë à la plus considérable, n'étoit autre chose que cette disposition plus ou moins forte ; qu'ainsi, sans avoir égard à tous les noms dont il a plu à nos Anciens de caractériser chaque fiévre, ainsi que beaucoup d'autres maladies provenant des mêmes causes, il n'est question que d'y apporter des secours d'autant plus prompts, que le cerveau est plus engagé, & que l'abscès intérieur est plus prêt à se former.

J'apprenois encore de lui qu'anciennement, & j'ajoute même quelque tems avant lui, on n'avoit pas connu clairement que souvent plusieurs maux de différente dénomination ont une cause commune ; de

façon que le procedé du Médecin varioit ſuivant les différens noms des maladies, & non ſuivant la cauſe qui les produiſoit, qu'on n'imaginoit pas ſouvent être la même; par exemple, ajoutoit-il, quatre perſonnes ſont à la chaſſe, ils ont tous les quatre fort chaud, vient un vent froid qui bouche les pores, & fait ſubitement ceſſer la tranſpiration, cette humeur refluant en dedans, fera des ravages différens ſuivant la diſpoſition du ſujet: elle donnera à l'un une fluxion de poitrine, à l'autre un rhumatiſme, au troiſiéme la fiévre, & au quatriéme un point de côté. Voilà quatre maladies de différens noms, dont cependant la cauſe eſt la même. Il ne s'agit que de la tranſpiration interrompuë dont les effets ſe montrent ſous différentes faces, & qui ne donne, pour ainſi dire, qu'une maladie dont les dégrés ſont plus foibles ou plus forts; attaquez alors la cauſe plus ou moins vigoureuſement, & venant à bout de la vaincre, vous guérirez ces quatre noms de maladies.

A l'égard des maladies de la peau, depuis le plus petit bouton juſqu'à la peſte, il ne faut nullement ſonger, diſoit-il, à guérir l'extérieur, c'eſt-à-dire, ce qui paroît ſur la peau. Lorſqu'on ne s'applique pas à rendre ſain l'intérieur, de plus ſi on travaille à effacer ce qui paroît au dehors, en le reſſerrant on bouche l'écoulement que l'humeur a pris, & on l'oblige à ſe jetter ſur quelque viſcere, qu'elle corrompra dangereuſement.

Lorſque je lui faiſois mes difficultés ſur le choix que j'avois à faire des remedes, attendu qu'on en trouvoit une ſi grande quantité dans les diſpenſataires, qu'il étoit difficile de ſe décider, il m'avouoit

que

que lorſqu'il étoit jeune Médecin, il tomboit lui-même dans la recherche de cette abondance de remedes, qu'il ordonnoit tantôt l'un & tantôt l'autre, parce que la véritable cauſe des maux n'étant pas alors bien développée en lui, il eſpéroit que le remede par ſon action ſuppléeroit à ſon défaut de connoiſſance; mais que depuis qu'il avoit vû clair, & qu'il avoit trouvé des principes certains, il étoit venu au point d'avoir à peine trente remedes pour toutes les maladies du corps humain.

C'eſt ainſi que ce grand homme avoit la bonté de m'inſtruire, & c'eſt par ſes lumieres que j'ai réuſſi lorſque j'ai été en occaſion de les mettre en pratique. Je ſouhaite que la prévention ne s'oppoſe point au bien qu'on pourroit en tirer en les ſuivant, & que l'ignorance ceſſe d'être orgueilleuſe & confiante.

Après avoir tiré de M. Chirac de ſi bonnes inſtructions, j'ai eu la curioſité de parcourir tous les Livres François de Cavalerie que j'ai pû rencontrer. J'en ai trouvé pluſieurs qui traitent uniquement du manége, & d'autres qui en voulant parler des maladies, ont ſi fort embrouillé la matiere, qu'ils ne peuvent être regardés pour la plûpart que comme des poſſeſſeurs de recettes mal digerées dont ils ſe ſervent par routine & ſans raiſonnement. Quelques-uns donnent dans ce qui s'appelle des paroles, & dans l'Aſtrologie judiciaire, indiquant les Signes du Zodiaque qui préſident aux différentes parties du corps, croyant les influences de la Lune & des Planettes & pluſieurs autres puérilités, filles de l'ignorance. On ne ſçait en général à quoi s'en tenir dans la plûpart de ces Livres, au milieu de cet amas con-

fus ; quelques-uns cependant ſe font diſtinguer, & doivent exciter la curioſité, tel eſt le Livre de M. de Pluvinel, qui a pour titre, *l'Inſtruction du Roi en l'Art de monter à cheval.* Ce Livre eſt recommandable & curieux, tant à cauſe que par ſa lecture on peut juger du progrès que l'Art de monter à cheval a fait en ſe ſimplifiant depuis la jeuneſſe de Louis XIII. juſqu'à préſent, qu'à cauſe de 67 Eſtampes aſſez belles, dans leſquelles ſe trouve le portrait de Louis XIII. en 1624. & celui de la plus grande partie des Seigneurs & Magiſtrats renommés de ce tems, avec leurs noms, comme auſſi celui de Pluvinel, des autres Ecuyers des Ecuries du Roi, & du Duc de Bellegarde Grand Ecuyer de France (*a*). On voit

(*a*) Les Seigneurs qui montent à cheval au manége avec le Roi, & qu'on voit ſur des chevaux de manége en différentes Eſtampes, ſont le Grand Ecuyer, Meſſieurs le Comte d'Harcourt, de Soiſſons, M. le Chevalier de Souvré, M. le Baron de Valence, M. le Marquis de Mortemart, M. le Prince, le Comte de More, M. Pluvart fils du Marquis de la Moſſe. Ceux qui ſe tiennent auprès du Roi à pied, ſont le Maréchal de Souvré, le Comte Deſſiat, le Duc de Mayenne, le Baron de Termes. Dans les dernieres Eſtampes où le Roi fait ſes exercices de guerre, comme de courre la bague, la quintaine l'épée à la main, rompre en lice, ſont diſtribués comme ſpectateurs à cheval, tous ceux qui ſuivent, ſçavoir, Monſieur frere du Roi, M. le Prince, M. de Mets, MM. les Ducs de Vendôme, de Rohan, d'Eſpernon, de Guiſe, de Nevers, de Chevreuſe, d'Elbœuf, de la Rochefoucaut, de la Rocheguyon, de Longueville, de Montbazon, de Retz, d'Angoulême, de Nemours, Duzaye, de la Tremouille, de Sully, les Cardinaux de Savoye & de la Valette, M. le Connétable, M. de Montmorency, le Maréchal de Chaſtres & d'Ornano, les Comtes de Soiſſons, de Moret, de S. Paul, de Rochefort, de Candale, de Chambor, le Chevalier de Vendôme, le Marquis de Bois-Dauphin, de Themines, de Praſlin, de Baſſompierre, de Vitry, de Châtillon, d'Alincourt, de Courtenvaux, de la Vieuville, de Beuvron, MM. de Blinville, de la Valette, Milord Donc Kaſter, M. le Chancelier, M. le Premier Préſident, M. de la Villaucler premier Secretaire d'Etat, le Préſident Jeannin, M. de Châteauneuf, M. de Lomenies. Les Ecuyers qui ſont repreſentés dans différentes Eſtampes ſont Meſſieurs Dupré, de Belleville, de Poitrin-

aussi dans différentes Estampes le caveçon, la selle à piquer de l'invention du Sieur de Pluvinel, l'habillement qu'on portoit à cheval en ce tems ; les piéces de l'armure qu'on endossoit pour rompre en lice, & plusieurs figures de brides. Est à la fin representé le ballet de l'invention de M. de Pluvinel, & est écrit au bas de l'Estampe, *le magnifique Ballet qui fut dansé à la Place Royale l'an MDCXIII. le cinq Avril.* Ce ballet fut composé de six Chevaliers & de six Ecuyers, qui avec des habits faits exprès firent manier leurs chevaux à toutes sortes d'airs au son des instrumens.

Un Livre de Cavalerie bon & curieux est celui du Comte de Neucastle, il a pour titre, *Méthode & invention nouvelle de dresser les chevaux, par Guillaume Marquis & Comte de Neucastle* : il est orné de belles Estampes, il est d'une belle impression, & on y trouve de très-bonnes choses, tant pour le manége que pour les haras (*a*). Quelques Estampes dépei-

court, de Botbose, Vantelet, de Zuffertes, Bellou, Benjamin, & de Charnezay Ecuyer du Duc de Nevers.

(*a*) La quatriéme & cinquiéme Estampe sont dignes de remarque. Dans la 4me le Comte de Neucastle paroît ayant une couronne sur la tête, & assis dans un char traîné par deux centaures, au milieu d'un cercle d'une vingtaine de chevaux prosternés sur les genoux, & la tête basse en signe de respect. Dans la 5me ledit Comte est dans les airs monté sur le cheval Pegase, qu'il fait manier : tous les Dieux sont assemblés au Ciel, & sont témoins de ce manége, & un demi cercle de chevaux assis sur leurs croupes, semblent en être émerveillés. On voit dans une de ces Estampes le Roi Charles II. à cheval, quatre Anges ayant chacun une couronne à la main, la soutiennent sur sa tête, les Rois d'Angleterre prenant le titre de Rois d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande & de France. Dans celles qui le representent au manége, ou bien il est à cheval, ou il donne leçon au Capitaine Mazin : M. Procter, ou M. Houlay portent son manteau. Après que quelques autres Estampes ont representé les Châteaux de Welbeck, d'Ogle, & de Bothel enrichi de chasses, la derniere consiste en un peristile formé par plu-

gnent la ſelle à piquer, les étriers, les éperons, le caveſſon & les mords dont il ſe ſervoit. Cet ouvrage eſt diviſé en cinq Livres: le premier eſt un Traité du Haras, les quatre autres traitent du Manége, où on voit que M. le Comte ſe ſervoit pour plier la tête de ſon cheval d'un caveſſon, dont il arrêtoit la longe à la ſelle, & le manioit ainſi; attachant cette longe à droit, ou à gauche, ſuivant qu'il vouloit que la tête du cheval fût tournée en maniant.

Le Livre le plus généralement eſtimé, ſans parler du Manége, & qui eſt auſſi le plus généralement utile, eſt le *Parfait Maréchal* fait par M. de Soleyſel Ecuyer Sieur du Clapier, l'un des Chefs de l'Académie Royale proche l'Hôtel de Condé: je crois que c'eſt le meilleur des anciens qui ait été fait. Il eſt diviſé en deux Livres, dont le premier traite des maladies des chevaux, & le ſecond de la connoiſſance du cheval, du panſement, des voyages, de la ferrure, &c. A la fin eſt un diſcours ſur le haras, ou plutôt des remarques ſur quelques articles du Traité du Haras de M. le Comte de Neucaſtle. Ceux qui liront cette Préface verront bien que la quantité de remedes difficiles à compoſer qui ſont répandus dans ce Livre n'eſt point dans mon ſiſtême;

ſieurs arcades, dans leſquelles ſont des enfoncemens qui forment des eſpeces de niches, au nombre de cinq; celle du milieu eſt occupée par Monſieur le Comte de Neucaſtle Auteur du Livre, & Madame la Comteſſe ſa femme aſſiſe à ſes côtés comme ſpectateurs, regardant monter à cheval le Vicomte Charles de Mansfiels leur fils aîné, & le Seigneur Henry Cavendyshe leur cadet: les femmes de ces deux Seigneurs ſont aſſiſes à côté l'une de l'autre dans la premiere niche à gauche; les autres ſont occupées par le Comte de Brigdwater & ſa femme fille du Comte, par le Comte de Bullingbrooke & ſa femme fille du Comte, & par M. Cheyne & Me. Jeanne fille du Comte.

d'ailleurs m'étant appliqué à éviter la prolixité & le manque d'ordre, afin que le Lecteur puisse trouver aisément & en bref les choses qui l'interressent; j'ai fait mon possible pour rassembler dans chaque article tout ce que j'ai pû en sçavoir, persuadé que l'arrangement d'un Livre le rend beaucoup plus clair au Lecteur, & en l'instruisant mieux, lui épargne bien de la peine. Comme l'instruction est mon but, j'ai tâché d'agir en conséquence. Je commence donc par la construction du cheval, connoissance qu'il faut avoir, pour sçavoir à quel animal on a affaire, & les précautions qu'on doit prendre quand on l'achette; ensuite viennent dans le Traité du Haras les moyens de perpétuer son espece; je passe ensuite aux soins qu'on doit en avoir; quatriémement aux moyens d'en faire usage; ensuite à ceux de le guérir de ses maux. Cette matiere contient tout le reste du Livre, à la fin duquel j'ai joint un Dictionnaire des termes de Cavalerie. Le premier Traité a pour titre, *la Construction du Cheval;* le second est, *le Traité du Haras;* ensuite *le Traité de l'Ecuyer:* la guérison des chevaux est divisée en plusieurs Traités, dont le premier est intitulé, *le Médecin*, il contient les maladies qui ont besoin de l'assistance du Maréchal-Médecin; le second a pour titre, *le Chirurgien:* il renferme les playes & les opérations, après lesquelles suit le Traité du *Maréchal Ferrant:* le quatriéme, nommé *l'Apoticaire*, contient les remedes tant simples que composés pour les différentes indications, & le Livre finit par le *Dictionnaire.* Voilà le plan de mon Livre, qui après avoir servi à m'instruire moi-même, montrera sans doute

au public mon zéle pour lui, plus que ma capacité.

Pendant le courant de l'impreſſion de ce Livre, il m'eſt venu en penſée de montrer par deſſein autant que faire ſe peut, la figure de pluſieurs plantes que j'indique, & dont peu de gens ont connoiſſance; mais n'ayant pas alors eu le tems de les graver moi-même, comme j'ai fait de toutes les autres Eſtampes de ce Livre, j'en ai donné les deſſeins à un Graveur, qui ſans doute n'a pû les exécuter pour la préciſion comme je l'aurois fait moi-même, puiſque je les ai toutes deſſinées d'après nature; mais j'eſpere que les petites circonſtances qui peuvent y manquer, n'empêcheront pas de reconnoître chaque plante quand on voudra les chercher dans les jardins ou à la campagne.





TABLE DES CHAPITRES.

TRAITÉ DE LA CONSTRUCTION DU CHEVAL.

TRAITÉ DU HARAS.

TRAITÉ DE L'ECUYER.

LE MEDECIN,

OU

TRAITE' DES MALADIES DES CHEVAUX.

DES MALADIES AIGUES, OU DE CELLES QUI DEMANDENT UN PROMPT SECOURS.

DES MALADIES CRONIQUES, OU DE CELLES QUI AGISSENT LENTEMENT SUR LE TEMPERAMENT DU CHEVAL.

DES MALADIES D'EFFORTS.

DIVERSES INCOMMODITÉS.

LE CHIRURGIEN,

OU

TRAITE' DES LUXATIONS, FRACTURES,

ABSCEZ, PLAYES ET OPERATIONS.



TRAITÉ DU MARE'CHAL FERRANT.



L'APOTICAIRE,

L'APOTICAIRE,

OU

TRAITE' DES MEDICAMENS.

****

MÉDICAMENS DES PARTIES EXTERIEURES.

RECETTES DE PLUSIEURS REMEDES TANT INTERIEURS QU'EXTERIEURS.



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre, *le Nouveau Parfait Maréchal.* L'Auteur qui avoit été choiſi, depuis pluſieurs années, pour avoir ſoin du Haras du Roy, prouve par cet Ouvrage combien il eſt digne de ce choix; ceux qui le liront ſans prévention, le trouveront plein de recherches curieuſes, d'obſervations utiles pour la conſervation des Chevaux; les Diſſertations anatomiques y ſont exactes, les maladies décrites avec beaucoup d'ordre, & les remedes que l'Auteur propoſe pour les détruire, doivent être d'autant plus efficaces qu'ils ſont appuyés ſur de bons principes & ſur l'expérience; c'eſt pourquoi j'eſtime qu'il mérite d'être imprimé. A Paris, ce 14 Septembre 1739.

CASAMAJOR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT, Notre bien amé le Sieur DE GARSAULT cy-devant Capitaine en ſurvivance de notre Haras en notre Province de Normandie, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage de ſa compoſition qui a pour titre, *le Nouveau Parfait Maréchal* par le Sr DE GARSAULT, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privileges ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contreſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Sieur Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit ouvrage ci-deſſus ſpécifié en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre par tout notre Royaume pendant le tems de vingt années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes: Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi à tous Libraires-Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni con-

trefaire ledit ouvrage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1723, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou l'Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de Notre très-cher & féal Chevalier le sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses ayans-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun ttouble ou empêchement; voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage soit tenue pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi y soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-huitiéme jour de Septembre, l'an de grace mil sept cent trente-neuf, & de notre regne le vingt-cinquiéme. Par le Roi, en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 277. fol. 261. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenses Art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que des Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucun Livre pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris les huit exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le 2 Octobre 1739.

LANGLOIS, Syndic.

ERRATA.

PAge 1. *ligne* 8. proportionnel, *lisez* proportionel. *P.* 3. *lig.* 3. menton, *lis.* menton : *P.* 5. *lig.* 17. à l'avant-bras, *lis.* au bras. *P.* 39. *lig.* 30. Palefernier, *lis.* Palefrenier. *P.* 40. *lig.* 2. & 3. Palefernier, *lis.* Palefrenier. *P.* 45. *lig.* 27. s'il y est sensible, *lis.* s'il est sensible. *P.* 53. *lig. derniere.* des Chevaux ou Estalons entiers, *lis.* des Chevaux entiers ou Estalons. *P.* 57. *lig.* 6. rendues : en même temps, *lis.* rendues en même temps : *P.* 91. *lig. avant derniere*, pieds, hors de terre, *lis.* pieds hors de terre. P. 104. *lig.* 30. son genouil, même, *lis.* son genouil même, *P.* 122. *lig.* 15. une livre de paille, *lis.* onze livres de paille. *P.* 123. *lig.* 19. l'herbe & le fruit, *lis.* herbe & grain. *P.* 132. *lig.* 18. sentira peu, *lis.* la sentira peu. *P.* 138. *lig.* 26. d'un arçon de battes, *lis.* d'un arçon, de battes. *P.* 158. *lig.* 37. autre qu'on, *lis.* outre qu'on. *P.* 174. *lig.* 20. à droit, *lis.* à sa main droite. *P.* 178. *lig.* 11. du trop, *lis.* du trot. *P.* 261. *lig.* 21. de l'acier extérieurement ; *lis.* de l'acier : extérieurement. *P.* 271. *lig.* 15. & 16. du boulet, immédiatement, *lis.* du boulet ; immédiatement. *P.* 287. *lig.* 5. les vaissaux, *lis.* les vaisseaux.

Page 290. { *lig.* 2. l'os, du bas de la cuisse, *lis.* l'os du bas de la cuisse.
lig. 4. l'os ; du bas de la cuisse, *lis.* l'os du bas de la cuisse.

P. 291. *lig.* 8. sur le côté du jarret, vers la hauteur de la pointe ; elle passe, *lis.* sur le côté du Jarret ; vers la hauteur de la pointe elle passe.

Page 296. { *lig.* 6. ou ne lui cause, *lis.* ou ne lui causent.
lig. avant dern. ou indifferent, *lis.* ou indifferents.

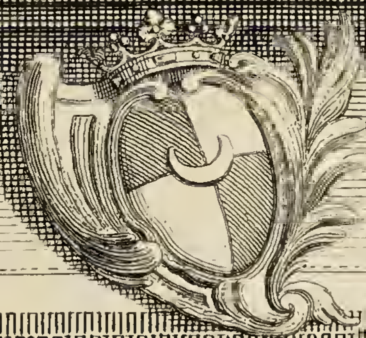
P. 317. *lig.* 19. vient, *lis.* vienne. *P.* 328. *lig.* 31. occasion, si, *lis.* occasion : si. *P.* 329. *lig.* 23. & 24. dessecher en general ; le tiq, *lis.* dessecher ; en general le tiq. *P.* 335. *lig.* 22. granduées, *lis.* graduées. *P.* 341. *lig.* 9. qu'elle évite, *lis.* qu'elles évitent. *P.* 353. *lig.* 27. coupé scarifié, *lis.* coupé ou scarifié. *P.* 355. *lig.* 10. d'uforbe, *lis.* d'euforbe. *P.* 372. *lig.* 20. & leur tenir, *lis.* à leur tenir. *P.* 400. *lig.* 17. marque ; qu'on, *lis.* marque qu'on. *P.* 403. *lig.* 16. & la soye tombe, *lis.* & la soye tombent. *P.* 412. *lig.* 16. au-dessus de la couronne, *lis.* au-dessous de la couronne. *P.* 428. *lig.* 35. hors de servir, *lis.* hors d'état de servir. *P.* 430. *lig. avant dern.* boitent ; le pas d'après, *lis.* boitent le pas d'après ; *P.* 443. *lig.* 20. filamens, capillaires, *lis.* filamens capillaires, *lig.* 30. dans sont point, *lis.* dans son point. *P.* 455. *lig.* 7. Parcira brava, *lis.* Pareira brava. *P.* 456. *lig.* 26. ell s'éleve, *lis.* elle s'éleve. *P.* 472. *lig.* 14. Chalicis, *lis.* Chalcitis. *P.* 497. *lig.* 3. Chamdaris, *lis.* Chamædris. *P.* 506. *lig.* 26. Ver-de-gris, *lis.* Verd-de-gris. *P.* 545. *lig.* 44. Emoussoir, *lis.* Emouchoir. *P.* 547. *lig.* 12. s'entablé, *lis.* s'entabler. *P.* 561. *lig.* 45. devant. Lorsqu'on, *lis.* devant lorsqu'on. *P.* 570. *lig.* 31. sas, *lis.* sans. *P.* 572. *lig.* 11. court, *lis.* coure.

Avis pour placer les Figures.

Planches 1. 2. 3. 4.	*Pag.* 32.	Planche 25.	*Pag.* 272
Pl. 6.	66	Pl. 26.	278
Pl. 7.	88	Pl. 27.	290
Pl. 8. 9.	100	Pl. 20. 21. 22.	386
Pl. 12. 10. 11. 24.	148	Pl. 23. 28.	410
Pl. 13. 14. 15.	156	Pl. 17.	412
Pl. 16.	162	Pl. 18.	416
Pl. 5.	228	Pl. 19.	438

Les 20 Figures des Plantes à la page 516.

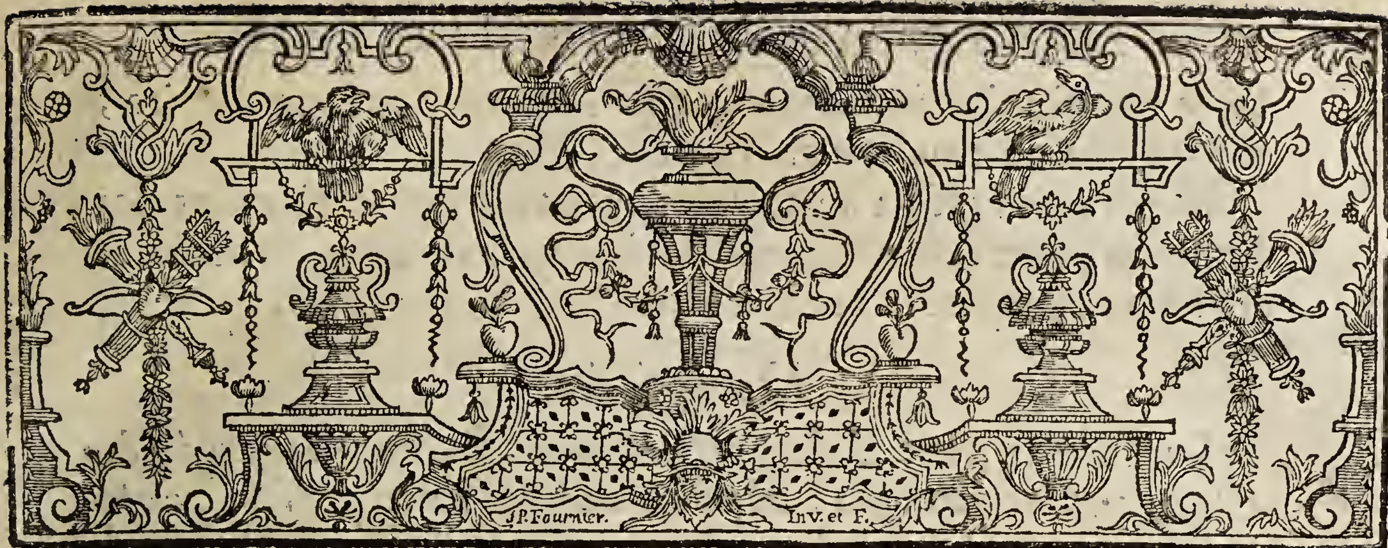
LE NOUVEAU



F. A. DE GARSAULT

Ecuyer Seign.r de Migneres

M.l Descours pinx 1746 *Tardieu filius Sc.*



LE NOUVEAU PARFAIT MARÉCHAL.

TRAITÉ DE LA CONSTRUCTION DU CHEVAL.

CHAPITRE PREMIER

Les noms des Parties du Corps du Cheval, leurs comparaiſons avec celles de l'Homme, & leurs deſcriptions.



PLUSIEURS des Parties qui forment le corps du Cheval, quoiqu'elles correſpondent aux mêmes dans les Hommes, ne laiſſent pas d'avoir des noms differens, pluſieurs autres auſſi ont des noms communs à celles des Hommes; la beauté des Parties des Chevaux eſt fondée ſur un arrangement proportionnel du total; cependant cette beauté & la bonté ne ſe rencontrent pas toujours enſemble. Pour la bonté, il faut une

forte conſtitution interieure, que nous ne pouvons décrire ; puiſqu'elle ne tombe pas ſous les yeux.

Des Parties qu'on ne croiroit pas avoir rapport à celles des hommes, ſont cependant conſtruites comme elles, & peuvent leur être comparées avec raiſon.

De la Tête.

La Tête en general doit être menuë, ſéche, déchargée de chair, pas trop longue ; elle doit auſſi être bien penduë, c'eſt-à-dire, au plus haut de l'encolure ; elle eſt compoſée des oreilles, du toupet, du front, des larmiers, des ſalieres, des yeux, du chanfrein, de la ganache, du canal, de la barbe, ou barbouchet, du menton, des nazeaux, du bout du nez, des levres. Le dedans de la bouche eſt compoſé des dents de devant, des crocs, crochets ou écaillons, des dents machelieres, des barres, de la langue & du palais.

PLANCHE I. Figure A.

Les oreilles *a a*. — Les oreilles ſont les parties les plus élevées de la tête du Cheval, elles ſont l'organe de l'oüie. *Elles doivent être petites, étroites, droites, minces, bien plantées ſur le haut de la tête, & fermes en leurs places.*

Le Toupet *b*. — Le Toupet eſt une portion de la criniere, laquelle eſt ſituée entre les deux oreilles.

Le Front *c*. — Le Front prend au deſſous du Toupet, & contient tout le devant de la tête juſqu'aux yeux, ainſi qu'à l'homme, c'eſt ſur le front que ſe trouve la pelote ou étoile dont on parlera au Chapitre des Marques. *Il doit être étroit.*

Les Larmiers *h*. — Les larmiers répondent aux temples des hommes ; il paſſe en cette partie une veine & une artere qu'on nomme la veine & l'artere temporale.

Les Salieres *d*. — Les Salieres ſe voyent au-deſſus des yeux entre l'œil & l'oreille, où elles paroiſſent plus ou moins creuſes. *Elles doivent être remplies, c'eſt-à-dire, que le creux doit très-peu paroître.*

Les Yeux *e*. — Les yeux ſont compoſés, comme ceux des hommes, des paupieres, du blanc de l'œil & de la prunelle. *Ils doivent être médiocrement gros ; à fleur de tête, & la prunelle grande.*

Le Chanfrein *f*. — Le Chanfrein eſt le devant de la tête depuis les yeux juſqu'aux nazeaux, il ſe rapporte au deſſus du nez de l'homme. *Il doit être droit ou un peu en arc, ce qui s'appelle moutoné ou buſqué.*

La Ganache *g*. — La Ganache ou Ganaſſe eſt pour ainſi dire les jouës du Che-

val ; les deux os de la Ganache tiennent les deux côtés de la tête depuis l'œil jusqu'au gosier, & depuis le gosier jusqu'au menton, c'est proprement les deux os de la mâchoire inferieure. *Il ne doit y avoir que peu de chair sur les os de la Ganache, lesquels os doivent être peu épais.*

Le Canal est un creux en forme de goutiere que l'on découvre en regardant sous la tête ; ce creux est formé par les deux os de la Ganache, & va depuis le gosier jusqu'à la barbe ; c'est l'endroit qu'occupe la glande dans la Planche XXI. où est le Cheval abattu. *Il doit être bien évidé.* Le Canal *k*.

La Barbe ou le Barbouchet est la jonction des deux os de la ganache au haut du menton ; la gourmette couvre cet endroit quand le Cheval est bridé. La Barbe *o*.

Le Menton est une élevation ronde qui se trouve au dessous de la barbe, & qui est entourée par en-bas & aux côtés de la levre inferieure. Le Menton *p*.

Les Nazeaux sont les instrumens de l'odorat & du hennissement du Cheval ; ils sont séparés l'un de l'autre par le bas du chanfrein ou le bout du nez. On appelle la Souris le cartilage qui forme le tour des nazeaux par en-haut & en-devant. *Ils doivent être bien ouverts & bien fendus.* Les Nazeaux *r* & la Souris. PL. III. Fig. A. & B. PL. I. Fig. A.

Le bout du nez est l'espace qui descend entre les deux nazeaux, & finit à la levre superieure, qui est quelquefois garnie d'une espece de moustache. *Il doit être menu.* Le bout du nez *l*.

De la Bouche.

Les parties exterieures de la Bouche *m* sont, la levre superieure & inferieure. *La Bouche doit être médiocrement fenduë.* Les Levres *n*.

La Bouche interieure est composée des dents de devant, des barres, de la langue, du palais & des dents machelieres. PL. III. Fig. C.

Les Dents de devant sont au nombre de douze, sçavoir six à la mâchoire superieure, & six à la mâchoire inferieure ; c'est à ces Dents qu'on connoît l'âge du Cheval. On appelle les deux de devant de chaque mâchoire les Pinces *a a a a*, les deux qui joignent celles-là les Mytoyennes *b b b b*, & les dernieres les Coins *c c c c* & *q*, *Fig. N.* Les Dents de devant *c b a a b c*.

Les Chevaux entiers ou hongres ont une autre espéce de dents qu'on appelle Crocs, Crochets ou Ecaillons ; ces dents sont situées entre les dents de devant & les machelieres, les Les Crocs, Crochets ou Ecaillons *d d d d*.

Jumens ont très-rarement de ces Crochets. On connoît aussi l'âge à cette espece de dents.

Les Dents machelieres *eeee*. Et *pp*. Fig. L. & M. — Les dents machelieres sont au nombre de vingt-quatre, sçavoir douze dessus & douze dessous en quatre rangs.

Les Barres *m*. — Entre les dents de devant & les machelieres les os de la mâchoire inferieure ne sont recouverts que par une chair vermeille. Ce sont ces espaces vuides de dents qu'on appelle les Barres, & c'est sur ces os charnus que pose le mords de la bride. *Elles doivent être peu charnuës & tranchantes.*

La Langue *n*. — La Langue est la même partie dans le Cheval que dans l'Homme. *Elle ne doit point être trop grosse.*

Le Palais *o o*. — Le Palais est la même partie dans le Cheval que dans l'Homme; la seule difference dans celui du Cheval est qu'il est traversé d'un bout à l'autre par des élevations qu'on appelle Crans ou Sillons du Palais.

Du Train de devant.

Planche I. Fig. A. — Le Train de devant est composé de l'encolure, des épaules, du poitrail & des jambes de devant.

L'Encolure ou le Col. — L'Encolure est composée du col, de la criniere ou crin, des avives & du gosier. *Elle doit être longue & élevée.*

Le Crin ou la Criniere *t t*. — Le Crin ou la Criniere tient le plus haut lieu de l'encolure, elle commence entre les deux oreilles; & formant le toupet *b* qui est sur le crâne, elle va jusqu'au garot *u*, en quoi elle est differente des cheveux des hommes qui sont tous plantés sur la tête. *Elle doit être médiocrement garnie, & cette partie de l'encolure doit être droite & maigre.*

Les Avives *q*. — Les Avives sont des glandes qui se trouvent entre les oreilles & le gosier près le haut de la ganache; on dit que quand elles se gonflent elles causent de la douleur au Cheval.

Le Gosier S S. — Le Gosier occupe la partie inferieure du col, & va depuis la ganache jusqu'au poitrail. Près du gosier passe la veine du col ou la jugulaire 1.

Le Poitrail *x*. — Le Poitrail répond à la poitrine de l'homme, quoiqu'imparfaitement, car les mamelles des Jumens sont au bas-ventre, & les Chevaux n'en ont point du tout. *Il doit être ouvert suivant la proportion de l'espece du Cheval.*

Le Garot *u*. — Le Garot répond à l'entre-deux des palerons des épaules des hommes; il est placé entre le bas de l'encolure & le dos. *Il doit être élevé, tranchant & déchargé de chair.*

Les Epaules prennent depuis le garot jusqu'au bras de la jambe, & contiennent les deux jointures qui forment l'épaule & l'avant-bras de l'homme. *Elles doivent être seches & plates, & que l'os qui est à côté du poitrail ne soit pas trop gros & ne serre pas le poitrail.* Les Epaules y.

LES JAMBES DE DEVANT sont composées du coude, du bras, de l'ars, du genoüil; ces parties sont particulieres aux jambes de devant; & les suivantes sont communes aux quatre jambes, telles sont le canon & le nerf, le boulet, le pâturon, le fanon, l'ergot & le pied; ces parties aussi-bien que le pied feront chacun un article à part.

Le Coude est un os qui est au haut du bras de la jambe du côté du ventre, il répond au coude de l'homme. Le Coude z.

Le bras est une partie musculeuse qui forme le haut de la jambe jusqu'au genoüil, le gros du bras est en dehors, en dedans du bras il passe une veine qu'on appelle l'Ars, où on seigne le Cheval. Cette partie se rapporte à l'avant-bras de l'homme. *Le bras doit être gros & charnu.* Le Bras 2. & l'Ars 3.

Le genoüil est au-dessous du bras, c'est une jointure composée de plusieurs petits os; cette partie se rapporte au poignet de l'homme. *Il doit être effacé, c'est-à-dire pas trop gros.* Le Genoüil 5.

Des parties communes aux quatre jambes.

Un peu au dessus & à côté du genoüil, en dedans du bras, & un peu au dessous & à côté du jarret en dedans, il paroît à tous les Chevaux & à toutes les Jumens une espece d'élevation aplatie de consistence de corne molle dénuée de poil, de la grosseur d'une grosse chasteigne aplatie, quelques-uns appellent cette corne ergot; mais il vaut mieux, comme plusieurs Auteurs, l'appeler chasteignes ou lichênes pour les distinguer des ergots, autres parties que nous verrons ci-après. Chasteignes ou Lichênes 4 4.

Le Canon est la partie qui va du genouil, & celle qui va du Jarret au boulet; il est composé d'un gros os & d'un principal tendon qu'on appelle improprement le nerf; cette partie se rapporte au dessus de la main de l'homme, & au cou-de-pied de l'homme pour les jambes de derriere. *Il doit être large, vû en côté, & plat, & le nerf bien detaché, c'est-à-dire qu'il soit gros & visible.* Le Canon 6 6.

Le Boulet est la partie ou plutôt la jointure qui est au bas du canon; cette partie a rapport à la premiere jointure des Le Boulet 7, le Fa-

non 8, & l'Ergot. doigts de la main & du pied. *Il doit être menu, & peu de poil au ſanon.*

Le fanon eſt un bouquet de poil qui cache une eſpece de corne molle qui termine le boulet par derriere, c'eſt cette corne qui s'appelle l'ergot.

Le Paturon ou la Jointure 9. Le paturon qu'on appelle auſſi la jointure, eſt une jointure qui va du boulet juſqu'au pied; il eſt compoſé d'un os & de l'aſſemblage des tendons du pied, il répond au ſecond article des doigts de la main & du pied de l'homme. *Il doit être gros & pas trop long.*

Du Pied.

Le pied du Cheval eſt compoſé de pluſieurs parties, qu'il eſt eſſentiel de connoître & de ſçavoir nommer; il a rapport à la jointure des doigts, des mains & des pieds des hommes où ſont attachés les ongles; il eſt compoſé aſſez differemment dans le Cheval, quoiqu'à toute rigueur on pourroit trouver à-peu-près les mêmes parties dans le bout du doigt de l'homme.

La Couronne *oooo*. La couronne eſt une élevation qui ſe trouve au bas de la jointure ou du paturon qui eſt la même choſe; elle eſt garnie de poils plus longs que le reſte de la jambe, & c'eſt de la couronne que la corne du pied prend ſon origine: cette partie répond à l'origine des ongles. *Elle ne doit pas être trop groſſe.*

Le Sabot 10 10, ou la Corne, la Pince, les Quartiers & les Talons. Le ſabot eſt pour ainſi dire l'ongle du Cheval, il forme le pied exterieur, & entourre un os qui s'appelle l'os du petit pied, *Pl. XVII. Fig. E*, & comme le ſabot eſt rond, ſa partie de devant s'appelle la Pince, *Pl. IV. fig. A, aa*, les côtés ſe nomment les quartiers *bbb*, & le derriere forme deux élevations appellées les talons *cc fig. A*, & *cc figure I. La corne doit être noire, unie & luiſante; le ſabot doit être haut, les quartiers ronds, & les talons hauts & larges.*

Pl. IV. Fig. A.

La Fourchette *d*. La fourchette eſt une continuation des deux talons qui ſe joignant en pointe vers le milieu du deſſous du pied, forment ce qu'on appelle la fourchette. *Elle doit être menue & maigre.*

La Solle *e*. La ſolle eſt pour ainſi dire la plante du pied du Cheval, elle tapiſſe le deſſous du pied, elle eſt de conſiſtence de corne; la fourchette eſt par-deſſus. *Elle doit être forte, épaiſſe, & creuſe ou concave.*

Le petit pied eſt un os caché ſous le ſabot, & à peu près de ſa forme, le ſabot eſt attaché au petit pied par ſon côté interieur, & la ſolle y eſt auſſi attachée par deſſous. PL. XVII. Fig. E. Le Petit-pied.

Du corps ou coffre, & du train de derriere.

Le corps eſt compoſé du dos, des reins ou rognons, du ventre, des tetines (les Jumens en ont, mais les Chevaux n'en ont aucune marque) des côtes & des flancs. PLANCHE I. Fig. A.

Le train de derriere eſt compoſé de la croupe, de la queue, des hanches, des cuiſſes, du graſſet ou gros muſcle de la cuiſſe, du jarret & de la pointe du jarret.

Le reſte du train de derriere eſt expliqué ci-deſſus en parlant des jambes de devant, parce que les quatre jambes du Cheval ſe reſſemblent depuis le genouil pour les jambes de devant, & depuis le jarret pour les jambes de derriere.

Le dos eſt entre le garot & les reins; c'eſt proprement l'endroit où poſe la ſelle, il ſe rapporte au dos de l'homme. *Il ne doit être ni trop élevé en arc ou boſſu, ni trop creux dans le milieu, ce qui s'appelle enſellé.* Le Dos 11.

Les reins ſont l'extrêmité du dos du côté de la croupe. Les Reins ou Roignons 12.

Entre le dos & les reins eſt un petit eſpace appellé le nombril.

Les côtes prennent des deux côtés du dos, & vont ſe rendre au ventre; c'eſt ce tout enſemble qu'on appelle particulierement le coffre. Au bas du ventre entre les cuiſſes ſont les deux tetines des Jumens, & les parties de la génération des Chevaux entiers: il coule une veine tout le long du ventre, qui s'appelle la veine de l'éperon. *Les côtes ne doivent pas être applaties, elles doivent former avec le ventre une rondeur proportionnée à la taille du Cheval. Une Jument Pouliniere ne ſçauroit avoir le coffre trop large.* PL. XXIII. Fig. A. Les Tetines *uu*. PL. I. Fig. A. Le Ventre 17. les Côtes 15. la Veine de l'éperon 18.

Les flancs ſont au deſſous des reins, & au deffaut des fauſſes côtes, entre elles & les hanches. *Ils doivent être pleins & courts.* Les Flancs 19.

La croupe eſt le haut du train de derriere, elle eſt compoſée des deux feſſes & de l'origine de la queue. *Elle doit être fournie & aſſez large.* La Croupe 13.

La queue eſt un alongement du croupion. *Le tronçon ou l'origine de la queue doit être gros,* La Queuë 14.

La Hanche 16. La hanche eſt formée par un os qui ſe trouve à côté de la croupe, & qui termine le haut du flanc ; cet os ſe rapporte a l'os de la hanche de l'Homme, il deſcend juſqu'au commencement de la cuiſſe du Cheval, où il y a une rotule 20 qui ſe rapporte au genouil de l'Homme ; elle ſe trouve près le ventre du Cheval. *Cet os doit être effacé ; quand il ſort trop dehors il rend le Cheval cornu.*

La Cuiſſe 20, le Graſſet 21, & la Veine du plat de la Cuiſſe 22. La cuiſſe eſt une partie formée par un os & pluſieurs muſcles qui vont ſe rendre au jarret du Cheval, cette partie ſe rapporte à la jambe de l'Homme ; & ce qui fait le gras de la jambe de l'Homme, forme ce qu'on appelle au Cheval le graſſet 21, ou le gros de la cuiſſe ; en dedans de la cuiſſe eſt une veine 22 qu'on barre quelquefois, & où on ſeigne quelquefois le Cheval, elle s'appelle la veine du plat de la cuiſſe. *Elle doit être charnue, & le graſſet épais & gros.*

Le Jarret 23. Le jarret eſt une jointure au bas de la cuiſſe, cette jointure ſe rapporte au talon de l'Homme, principalement ce qu'on appelle la pointe du jarret 23 ; le dedans du jarret s'appelle le pli du jarret 24 ; & le gros nerf du jarret qui paroît ſe terminer à cette pointe, eſt le même qui dans l'Homme ſe termine à ſon talon. *Il doit être large & évidé.*

TABLE

DE LA COMPARAISON DES PARTIES DE L'HOMME A CELLES DU CHEVAL.

EN ſuppoſant qu'un homme s'appuyeroit également ſur le bout des mains & des pieds, il ſeroit alors dans l'attitude où il le faut, pour comparer plus facilement les parties de ſon corps avec celles des animaux à quatre pieds ; c'eſt pourquoi je l'ai mis dans cette ſituation dans la Planche II. Pl. II. Fig. B.

A. La tête & les oreilles de l'Homme. *a a* Celle du Cheval & ſes oreilles.

B. Les cheveux de l'Homme ; ils ſont tous plantés ſur ſon crâne, au lieu que le crin *b b* du Cheval croît en outre tout le long de ſon col.

C. Le col de l'Homme. *c* Celui du Cheval ; il ne reſſemble

à

à celui de l'Homme, que parce qu'il a précisément le même nombre de vertebres ou d'os du col, mais celles du Cheval sont à proportion bien plus grosses, c'est ce qui lui rend le col si long.

D. Les épaules de l'Homme à l'endroit appellé omoplates ; elles sont maintenuës en arriere par les clavicules qui les empêchent de se raprocher de la poitrine ; & comme les animaux à quatre pieds n'ont point de clavicules, leurs épaules tombent toutes droites en bas, venant accompagner la poitrine, pour que ce qui sert de bras aux Hommes leur serve de jambes pour porter leur corps : c'est encore cette raison qui rend le train de devant des animaux à quatre pieds égal à leur train de derriere, ainsi *d* est l'omoplate du Cheval.

E. Le haut de l'épaule de l'Homme ; il se rapporte à *e* qui est à côté du poitrail du Cheval.

F. L'avant-bras de l'Homme ; il se rapporte au bas de l'épaule du Cheval qui va depuis *e* jusqu'au coude *f*. La difference de ces deux parties est que celle du Cheval tient au corps, & celle de l'Homme en est séparée.

G. Le bras de l'Homme ; il se rapporte au bras du Cheval *g*.

H. Le poignet de l'Homme ; il se rapporte au genoüil du Cheval *h*.

II. Le dessus de la main & du pied de l'Homme ; il se rapporte au canon de la jambe de devant & de la jambe de derriere du Cheval *i i*.

LL. La premiere jointure des doigts de la main & du pied de l'Homme se rapportent aux boulets du Cheval *l l*.

MM. La seconde jointure des doigts de la main & du pied de l'Homme se rapportent aux pâturons de devant & de derriere du Cheval *m m*.

NN. La jointure des doigts de l'Homme où sont les ongles se rapporte aux sabots de devant & de derriere du Cheval *n n*.

O. Le bas de l'omoplate de l'Homme ; la jonction des deux omoplates du Cheval se nomme le garrot *o*.

P. Le dos de l'Homme se rapporte à celui du Cheval *p* ; de la façon dont l'Homme est situé dans cette Planche son dos descend en devant, ce qui fait voir que le train de devant de l'Homme, pour ainsi dire, est bien plus court que son train de derriere.

Q. Les reins de l'Homme ſe rapportent à ceux du Cheval.

R. Les feſſes de l'Homme ; elles ſe rapportent au haut de la croupe du Cheval, & la queuë du Cheval au croupion de l'Homme.

SSSSS. Les côtes & le ventre de l'Homme & du Cheval.

Tt. La hanche de l'Homme & du Cheval.

V. La cuiſſe de l'Homme ; elle ſe rapporte au bas de la croupe du Cheval depuis 2 juſqu'à 3 ; mais cette partie au Cheval eſt adherente au corps & enfermée, pour ainſi dire, dans la croupe, au lieu que la cuiſſe de l'Homme eſt dégagée du corps.

X. Le genoüil de l'Homme, au devant duquel eſt un os qui ſe nomme la Rotule ; il ſe rapporte à la pointe du haut de la cuiſſe du Cheval *x* du côté du ventre. On trouve en cet endroit une pareille Rotule.

Y. Le gras de la jambe de l'Homme ; il ſe rapporte à la cuiſſe du Cheval *y*.

Z. Le talon de l'Homme ; il ſe rapporte à la pointe du jarret du Cheval *z*.

CHAPITRE II.

Des Poils.

LORSQU'ON veut déſigner la couleur d'un Cheval, on ſe ſert du terme de Poil au lieu de celui de couleur ; ainſi au lieu de dire un Cheval eſt d'une telle couleur, on doit dire il eſt d'un tel poil.

Quoique les opinions que pluſieurs ont de la bonté ou du peu de vigueur des Chevaux ſur la ſimple inſpection des poils, ſoient très-fautives, je vais cependant les déduire en détaillant les differens poils ; mais en même tems j'avertis de ne s'y point laiſſer prevenir, car il y a de bons Chevaux de tous poils.

Le diſcours ne ſçauroit démontrer que très-imparfaitement les couleurs des poils, il n'y a que l'uſage ou la peinture qui puiſſent en donner une connoiſſance parfaite ; ceci eſt donc plutôt pour en déſigner les noms que les couleurs au juſte.

Je diviſerai les poils en poils ſimples, c'eſt-à-dire, en ceux qui ne ſont point mêlés de differentes couleurs ; en poils compoſés de pluſieurs couleurs, & en poils bizarres, ou rares & extraordinaires.

Poils simples.

Le blanc de naissance est extrêmement rare, mais à mesure que les Chevaux gris vieillissent, le noir qui étoit dans leur poil s'efface, & quand ils sont vieux ils sont tout blancs. Les Chevaux blancs de naissance passent en Espagne pour durer très-long-tems, c'est pourquoi les Espagnols disent, Cheval blanc, bon pour le pere & les enfans. Blanc.

L'Isabelle est un poil jaune, il n'est pas généralement estimé, il y a des Chevaux Isabelles dont les crins & la queuë sont blancs, & d'autres dont les crins & la queuë sont noirs; ceux-ci ont quelquefois une raye noire tout le long de l'arête du dos jusqu'à la queuë, ce qui s'appelle la Raye de Mulet. Ce poil a plusieurs nuances, la plus claire se nomme *Soupe de lait*, c'est un jaune très-clair approchant de la couleur d'une soupe au lait où on a mis des jaunes d'œuf. Ensuite vient l'*Isabelle clair*, puis l'*Isabelle commun*, l'*Isabelle doré*, & enfin l'*Isabelle foncé*. Isabelle.

L'Alzan est un poil tirant sur le roux ou sur la canelle; il passe pour bon, ses nuances sont l'*alzan clair* ou *poil de vache*, l'*alzan commun*, l'*alzan bay*, c'est-à-dire, tirant sur le rouge, l'*alzan obscur* & l'*alzan brûlé*. Les Espagnols ont tant d'opinion de ce dernier alzan, qu'ils disent en Proverbe : Alzan brûlé plutôt mort que lassé. Alzan.

Il y a des alzans qui ont les crins & la queuë blancs, & d'autres qui ont les crins & la queuë noirs.

Le Bay est une couleur rougeâtre; il est estimé bon, il a pour nuances le *bay clair* ou *lavé* i, le *bay doré*, le *bay sanguin* ou d'*écarlate*, le *bay châtein*. Lorsque dans cette espece de bay, qui est de couleur de châteigne, il se trouve beaucoup de places rondes d'un bay plus clair, on appelle ce poil *bay miroitté* h h. Le *bay maron*, le *bay brun*; cette espece de bay a communément au flanc & au bout du nez un bay écarlatte qui se nomme alors *du feu*. Bay. Pl. II. Fig. A.

Le noir est un poil très-commun, il ne passe pas pour être des meilleurs, peut-être à cause qu'il est trop commun. On le distingue en *noir mal teint*, qui a un œil rousseâtre; en *noir ordinaire* & en *noir jays*, qui est très-lisse & très-noir. Noir.

Poils composés.

Les poils composés sont ceux qui sont mêlés confusément, ou bien par places d'une couleur avec une autre; tels sont les suivans. Pl. II. Fig. A.

Gris. Le poil gris eſt un fond blanc mêlé ou de noir ou de bay, &c. Les varietez du poil gris ſont *gris argenté*; il y a très-peu de noir dans cette eſpece de gris, & le fond blanc eſt liſſe & reluiſant comme de l'argent. *Gris pommelé b b* eſt un gris marqué de ronds blancs & noirs aſſez également eſpacés; ces deux eſpeces de gris deviennent blancs en vieilliſſant. *Gris vineux* eſt un gris mêlé de bay dans tout le poil. *Gris truité* eſt un fond blanc mêlé d'alzan par petites taches longuettes aſſez également ſemées ſur tout le corps. *Gris ſal c c* eſt un gris mêlé de noir dans tout le poil. *Gris tourdille* eſt un gris ſale qui approche de la couleur d'une groſſe Grive. *Gris eſtourneau* eſt un gris ſale qui approche de la couleur d'un eſtourneau ou Sanſonnet. *Gris tiſonné*, ou *charbonné d d* eſt un gris dont les taches noires ſont irrégulierement jettées de côté & d'autre, comme ſi on avoit noirci ce poil avec un tiſon. *Gris de ſouris* reſſemble à la couleur d'une Souris. Les Chevaux de ce poil ont ordinairement les extrêmitez noires & la raye de Mulet.

Louvet. Le poil de loup ou le louvet eſt un iſabelle roux mêlé d'iſabelle foncé, le tout approchant de la couleur d'un Loup.

Rouhan. Le Rouhan eſt un poil mêlé de blanc, de gris ſale & de bay; il eſt de trois ſortes, *Rouhan ordinaire*, *Rouhan vineux*, lorſqu'il eſt mêlé avec du bay doré, & *Rouhan cap-de-more e*; celui-ci n'a point de bay, c'eſt une eſpece de gris ſale avec la tête & les extrêmités noires. Il paſſe pour être ſujet aux mauvais pieds, ce qui fait dire aux Eſpagnols : Cap-de-More, ſi tu avois bon pied tu vaudrois plus que l'or.

Du Rubican. Le Rubican n'eſt pas un poil, mais lorſqu'un Cheval noir a du poil blanc ſemé ça & là, & ſur tout aux flancs, on dit qu'il a du Rubican.

Poils bizarres & non communs.

Tigre. Le Tigre *f f* eſt un poil blanc ſemé de taches bien diſtinctes, noires, bayes ou alzanes, quelquefois toutes rondes.

Pie. Pie *g g g* eſt un poil blanc interrompu par de très-grandes taches ou noires, ou bayes, ou alzanes bizarrement placées & figurées; c'eſt en conſéquence de ces taches qu'on nomme les Chevaux Pie bay, Pie alzan & Pie noir.

Porcelaine. Porcelaine eſt un gris mêlé de poil bleuâtre couleur d'ardoiſe par taches; ce poil eſt aſſez rare, & ſon nom vient de la reſſemblance qu'il a avec les vaſes de porcelaine bleuë & blanche.

Aubert, millefleurs ou fleur de Pêcher, est un mêlange passablement confus de blanc, de bay & d'alzan, approchant de la couleur des fleurs de Pêcher. Aubert, Millefleurs *ou* Fleur de Pêcher.

On entend par du ladre un Cheval de quelque poil que ce soit, dont le tour des yeux, ou le bout du nez, ou même tous les deux ensemble sont sans poil, & d'une chair rouge ou fade mêlée de taches obscures. Du Ladre.

On appelle Cheval zain celui qui n'étant ni blanc ni gris; a tout le corps couvert d'un même poil simple de quelque couleur qu'il soit, sans qu'il s'y rencontre aucun poil blanc; les François ont très-mauvaise opinion d'un tel Cheval, & les Espagnols en font si grand cas, qu'ils disent: beaucoup desirent un Cheval noir zain, & peu ont le bonheur d'en avoir. Zain.

L'expérience a fait entrevoir, 1°. que le poil gris, sur-tout le gris sale est plus sujet à mauvaise vuë que les autres. 2°. Que les poils clairs marquent peu de force. 3°. Que les poils bruns lavés aux flancs & au bout du nez, c'est-à-dire, dont la couleur devient plus claire en ces endroits, marquent un Cheval de peu de vigueur; & au contraire que le feu aux mêmes endroits, qui est un bay vif, est un signe de vigueur. Quoique ces remarques soient quelquefois fautives, elles doivent être préferables à la comparaison que quelques-uns ont faite des poils aux élemens, & des élemens aux humeurs du Cheval; cette façon de comparer est même devenuë absurde: il seroit, je crois, plus raisonnable de penser que la vigueur vient de la bonne conformation des ressorts interieurs, & principalement du genre nerveux, & qu'elle se continuë par la copulation d'animaux construits avec ces qualitez, ce qu'on ne peut juger que par l'usage qu'on en fait quant aux Chevaux, & non par aucune autre marque exterieure, comme est le poil & les balzanes dont nous allons parler.

CHAPITRE III.

Des Marques blanches des Chevaux: sçavoir l'Etoile ou Pelote, le Chanfrein, & les Balzanes ou Pieds-blancs.

LEs Chevaux ne peuvent être appelés zains, *Voyez le chap. précedent*, pour peu qu'ils soient marqués de quelques poils blancs à la tête ou aux jambes: lorsque ces poils

blancs ſont au milieu du front, on les appelle une pelote ou une étoile. Si ils occupent depuis les yeux juſqu'au deſſus des nazeaux, on dit que le Cheval a le chanfrain blanc, nous allons expliquer ceci plus au long.

Quelques-uns ont voulu rendre la connoiſſance des marques des Chevaux une affaire ſérieuſe & eſſentielle, peut-être la croyent-ils eux-mêmes de conſéquence, ce qui n'eſt pas fort à l'avantage de leur phyſique ; les perſonnes non prévenuës ſeront très en état de juger par ce que je rapporterai à la fin de ce chapitre, ſi du poil blanc à la tête ou aux jambes d'un cheval, peut le rendre bon ou mauvais, heureux ou malheureux.

Pl. II. Fig. A.

L'Etoile *ou* Pelote.

L'étoile ou pelote A eſt une eſpace de poil blanc plus ou moins grand placé au milieu du front au deſſus des yeux.

Chanfrain blanc.

Le chanfrain blanc B eſt une bande de poil blanc, qui occupe plus ou moins d'eſpace le long de l'os du devant de la tête, entre les yeux & les nazeaux.

Bout du nez blanc.

Le bout du nez blanc C s'entend aſſez, le poil blanc alors ſe trouve entre les nazeaux, & deſcend plus ou moins ſur la levre ſuperieure.

Un même Cheval peut avoir ces trois marques en même-tems à la tête, & ſi le blanc du bout du nez deſcend ſur toute la levre ſuperieure, le Cheval eſt dit boire dans ſon blanc C.

Pieds blancs *ou* Balzanes F F F F.

Les pieds blancs qu'on a appellé balzanes (ce terme n'eſt plus gueres en uſage auſſi-bien que *travat* & *tranſtravat* dont nous allons parler) ne ſont autre choſe que partie ou le tout du canon des jambes du Cheval remplis de poil blanc : lorſqu'à la jonction du poil blanc du canon de la jambe avec la couleur dont eſt le Cheval, il ſe trouve des irrégularités en pointes comme des dents de ſcies empruntées du blanc & de la couleur du poil du Cheval, on dit alors que *la balzane eſt dentelée* D ; la *balzane herminée ou mouchetée* E, eſt celle qui eſt tachetée de noir ; & lorſque la balzane monte près du genoüil ou près du jarret & même au deſſus, on dit que le Cheval eſt *chauſſé trop haut* D.

Travat, Tranſtravat.

Un Cheval *travat* eſt celui qui a deux pieds blancs du même côté, ſçavoir celui de devant & celui de derriere. Le Cheval *traſtravat ou tranſtravat* a un pied de devant blanc d'un côté & le pied de derriere blanc de l'autre, il n'y a point de nom particulier pour ſignifier les autres arrangemens des pieds blancs. *Voyez la Planche II. Fig. A.*

Opinions sur les marques des Chevaux.

La pelote ou étoile seule. Bonnes marques.
Le chanfrain blanc seul.
Le pied gauche du montoir de devant seul.
Le même pied avec l'étoile.
Deux pieds de derriere.
Deux pieds de derriere & un de devant avec la pelote ou le chanfrain.
Quatre pieds blancs.
Les pieds blancs herminés.
Les pieds blancs dentelés.
Trois pieds blancs, excellent; ce qui fait dire aux Espagnols Cheval de trois, Cheval de Roi.
Un, deux ou trois, & deux en croix: un, c'est-à-dire, l'étoile seule: deux, c'est l'étoile & le pied gauche de derriere: trois, l'étoile & les deux pieds de derriere: deux en croix, c'est le pied droit de devant & le pied gauche de derriere qui est un transtravat.

Boire dans son blanc. Mauvaises marques.
Chaussé trop haut.
Le pied droit de derriere.
Le Cheval arzel, les Espagnols appellent ainsi celui qui a le pied droit de derriere blanc accompagné de l'étoile ou du chanfrain blanc; ils en ont trop mauvaise opinion, ce qui leur fait dire en forme de proverbe: Gardez-vous du Cheval arzel.
Les deux pieds de devant.
Travat & transtravat.
On donne pour maxime que tout Cheval qui aura plus de blanc devant que derriere est mal marqué.
Il est aisé de voir par toutes ces opinions quelle en est la baze & le fondement, ainsi je n'en parlerai pas davantage.



CHAPITRE IV.

Des Epics ou Molettes, des Ergots, des Chateignes, & du Coup de Lance.

PL. II. Fig. A.

Les Epics 2 2 2 2.

L'Epic ou molette eſt un endroit ſur le corps du Cheval d'où les poils partent en rond, ce qui forme un centre qu'on remarque aiſément : les épics plus ordinaires ſe trouvent au front, au poitrail & au ventre vers la cuiſſe, quelques Chevaux en ont d'autres placés en differens endroits du corps.

Les differens augures que quelques-uns tirent des épics, ont le même principe que ceux qui ſe tirent des autres marques des Chevaux, dont nous avons parlé aux chapitres précedens. Ils diſent, par exemple, que deux ou trois épics ſéparés ou bien qui ſe joignent, ſitués au front ou au pli de la cuiſſe par derriere ſont de très-bonnes marques : que les épics que le Cheval peut voir en ployant le col ſont de mauvaiſes marques, & qu'au contraire ceux qu'il ne peut pas voir en ſont de bonnes ; que l'épée romaine K eſt la meilleure de toutes les marques : ce qu'ils appellent épée romaine, eſt un épic qui s'allonge le long du haut de l'encolure. Que lorſqu'il a ce même épic de chaque côté du col, il ne doit pas exiſter dans le monde un meilleur Cheval.

L'Epée Romaine K.

Le coup de lance V.

Le coup de lance V eſt un creux aſſez profond qu'on voit à quelques Chevaux Turcs & d'Eſpagne à la jonction du col à l'épaule, tantôt plus haut, tantôt plus bas : ceci paſſe pour une très-bonne marque dont le fondement eſt une fable, & cette fable eſt qu'un excellent Cheval Turc reçut un coup de lance en cet endroit, qu'on le mit au haras & que toute ſa race a conſervé cette marque d'honneur.

Les Chateignes q q.

Tous les Chevaux ont naturellement aux quatre jambes quatre durillons ou élevations ſans poil, de conſiſtence de corne molle ; ceux de devant ſont au deſſus du pli du genoüil, & ceux de derriere au deſſous du pli du jarret, tous quatre en dedans ; on les nomme licheſnes, chateignes ou ergots : plus elles ſont petites & étroites, plus elles marquent une jambe ſéche & déchargée d'humeur : quand elles croiſſent trop on les coupe, il ne faut jamais les arracher, car il y reſteroit une plaie.

Les Chevaux ont aussi à l'extrêmité du derriere de chaque boulet une petite élevation de corne tendre plus ou moins grosse recouverte par le fanon, on appelle aussi cette corne ergots. Pl. I. Fig. A. Les Ergots 8 8.

CHAPITRE V.

De la connoissance de l'âge par les dents.

On ne peut gueres assûrer l'âge d'un Cheval lorsqu'on ne l'a pas vu naître que par les différences qui arrivent à ses dents de devant jusqu'à l'âge de huit ans, après quoi il faut avoir recours à d'autres signes qui sont très-fautifs depuis huit ans jusqu'à la vieillesse qui se distingue plus aisément. Ce Chapitre est destiné pour la connoissance des dents, nous parlerons des autres signes dans le Chapitre suivant.

Les Chevaux ont douze dents de devant, sçavoir six à la machoire superieure couvertes par la levre superieure, & six à la machoire inferieure : il vient au Poulin peu après sa naissance douze dents de lait qui sont courtes, fort blanches & nullement creuses, celles d'en bas sont marquées *Fig. G*, il garde ces dents de lait jusqu'à environ 30 mois ou 2 ans & demi. Pl. III. Dents de lait. Fig. D.

A *deux ans & demi* & quelquefois à *trois ans* il tombe deux dents du milieu de chaque machoire qu'on nomme les pinces, parce que c'est avec ces dents que le Cheval pince l'herbe, & en quinze jours il en revient d'autres à leurs places moins blanches, plus fortes, noires & creuses en dessus *a a*, & alors le Cheval n'a que deux ans & demi ou trois ans tout au plus, & il a encore huit dents de lait. Fig. E. Les Pinces à 2 ans $\frac{1}{2}$ ou 3 ans.

A 3 *ans & demi* & rarement à 4 *ans*, les deux dents de lait qui sont à côté des deux pinces de chaque machoire & qui se nomment les mitoyennes, parce qu'elles sont entre les pinces & les dents du coin dont nous allons parler, tombent, & environ quinze jours après en vient d'autres *a a* de la consistance des pinces : alors le Cheval n'a que trois ans & demi ou quatre ans, il a encore quatre dents de lait deux en haut & deux en bas, & alors le creux des pinces est à demi usé. Fig. F. Les Mitoyennes à 3 ans $\frac{1}{2}$.

A *quatre ans & demi ou environ*, les deux dernieres dents de lait à chaque machoire qui se nomment les coins ou les dents des coins, parce qu'elles terminent de chaque côté les Fig. G. Les Coins à 4 ans $\frac{1}{2}$.

dents de devant tombent, & il en vient d'autres à leurs places. Les coins *a a* pouſſent à la machoire d'en haut *Fig. G* bien avant ceux de la machoire d'en bas, ces dernieres dents ne ſont pas parvenuës à la longueur qu'elles doivent avoir en quinze jours comme les pinces & les mitoyennes ; elles ont cependant autant de largeur dès leur naiſſance & ſont tranchantes, elles viennent preſque toujours après les crochets d'en bas *Fig. F. b b*, quelquefois en même tems & quelquefois avant : comme les crochets méritent d'être détaillés plus au long, nous en parlerons ci-après.

Crochets d'enbas.

Lorſque les coins pouſſent, il ſemble que la dent ne faſſe que border la gencive par dehors, & le dedans eſt garni de chair juſqu'à *cinq ans ;* alors la chair du dedans eſt toute retirée, & la dent ſort de la gencive de l'épaiſſeur d'un écu blanc. C'eſt vers ce tems que les crochets d'en haut *Fig. G. b b* pouſſent aſſez ordinairement ; *de cinq ans à cinq ans & demi*, la dent du coin reſtant toujours creuſe en dedans eſt ſortie de l'épaiſſeur de deux écus ; *de cinq ans & demi à ſix ans*, elle eſt ſortie de l'épaiſſeur du petit doigt, & le creux s'étant effacé autour de la dent, il n'y reſte qu'un petit creux noir dans le milieu qu'on nomme le germe de féve, parce qu'il a la figure du germe d'une féve. Alors le creux des pinces eſt totalement uſé, & celui des mitoyennes l'eſt à demi ; ainſi depuis que le Cheval eſt parvenu à ſix ans, on ne regarde qu'aux coins, aux mitoyennes & aux crochets, attendu que la marque des pinces eſt uſée.

Crochets d'enhaut.

Fig. H. Le germe de féve *o o.*

A *ſix ans complets* le germe de féve des coins ſera diminué & les crochets auront acquis toute leur longueur.

A *ſept ans* la dent ſera longue environ le travers du troiſiéme doigt, & le germe de féve ou le creux ſera beaucoup diminué & uſé.

Fig. K.

A *huit ans* la dent ſera longue comme le deuxiéme doigt & le Cheval aura razé & ne marquera plus, ce qui ſignifie que la dent n'aura plus de creux noir & ſera toute unie.

Nota. Qu'il y a des Chevaux qui conſervent une marque noire aux coins après les huit ou neuf ans : mais elle ne ſera pas creuſe, ainſi par là on reconnoîtra qu'elle ne fait rien à l'âge.

Des Crochets.

Il eſt aſſez rare que les Jumens ayent des crochets ; lorſqu'elles en ont, ils ſont beaucoup plus petits que ceux des Chevaux, & ne ſervent pas à faire connoître l'âge, les cro-

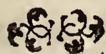
chets d'en bas paroissent & sont hors de la gencive avant ceux de dessus. Les Chevaux sont quelquefois malades avant que les crochets d'en haut leur percent, mais ils ne le sont jamais pour les crochets d'en bas. Il y a des Chevaux qui n'ont plus de dents de lait, & qui n'ont pas encore percé leurs crochets d'en haut quoiqu'ils ayent mis les coins; ordinairement cependant les crochets viennent avant les coins. Attachez-vous à la connoissance du crochet & de la dent du coin, au moyen de quoi vous vous tromperez rarement sur l'âge. Si le Cheval n'a que *six ans*, le crochet d'en haut sera un peu canelé & creux par dedans : après six ans il s'arrondit par le dedans.

Lorsque le Cheval a razé, c'est-à-dire à huit ans, une remarque des meilleures est celle du crochet, principalement de celui d'en haut; si il se trouve tout usé & arrondi le Cheval a au moins dix ans.

Le crochet d'en bas est aussi une fort bonne remarque : les jeunes Chevaux l'ont pointu, médiocrement grand, tranchant des deux côtés & sans aucune crasse. A mesure que le Cheval avance en âge, les crochets d'en bas grandissent, s'émoussent, s'arrondissent & deviennent crasseux, puis ils deviennent fort gros & ronds : & enfin dans la vieillesse ils paroissent jaunes & tout usés.

On connoît aussi la vieillesse à la longueur des dents : car plus la dent est longue & décharnée, plus elle a amassé de rouille & plus elle est jaune, plus le Cheval est vieux : de plus à mesure que le Cheval vieillit, les pinces avancent comme pour sortir de la bouche, & dans l'extrême vieillesse elle vont quasi tout droit en avant : quelquefois ce sont les dents d'en haut, & quelquefois ce sont les dents d'en bas qui avancent, & quelquefois aussi tous les deux rangs ensemble : alors le Cheval est dit faire les forces à cause de la ressemblance que ses dents ont dans cette situation avec une espece de tenaille qu'on appelle des forces. Longueur des dents.

Nota. Qu'il y a des Chevaux qui conservent leurs dents jusqu'en un âge très-avancé, belles, blanches & courtes : ceux-là sont bons à contremarquer, ce que les Maquignons ne manquent pas de faire. *Voyez* le Chap. XI.



CHAPITRE VI.

De l'âge depuis huit ans.

QUelques perſonnes prétendent connoître l'âge d'un Cheval quand il ne marque plus, à d'autres indices qu'à ceux des dents : mais pluſieurs de ces remarques ne ſont pas abſolument ſûres.

La Queuë. On prétend que vers dix ou douze ans, il deſcend un nœud de plus à la queuë & à quatorze ans un autre, ce qu'on connoît en paſſant la main le long du tronçon de la queuë depuis le haut juſqu'en bas ; il paroîtroit par ce ſigne que le Cheval a quelque vertebre de la queuë enfermé dans la croupe juſqu'à cet âge, ce qui mériteroit confirmation.

Les Salieres creuſes. Les ſalieres exceſſivement creuſes ſont encore un ſigne qui peut manquer quelquefois pour indiquer l'extrême vieilleſſe d'un Cheval, parce qu'il arrive auſſi que les Chevaux engendrés d'un vieil Etalon héritent quoique jeunes, de cette marque de la vieilleſſe de leur pere.

Le Cheval ſillé. Le poil blanc à l'endroit du ſourcil lorſque le Cheval n'eſt ni gris ni blanc, eſt une marque quaſi aſſurée que le Cheval a paſſé ſa quinze ou ſeiziéme année : on appelle un Cheval ainſi marqué un Cheval qui a ſillé.

Le Palais décharné. Le palais décharné indique la vieilleſſe ; car à meſure que les Chevaux avancent en âge, les ſillons de leurs palais *Pl. III. Fig. C. o o* qui dans la jeuneſſe étoient élevés & charnus s'abaiſſent peu à peu : & enfin le palais ſe deſſeche de façon qu'aux vieux Chevaux les ſillons ſont totalement effacés.

Les Plis de la Levre. Quelques-uns diſent qu'en pouſſant en haut la levre ſupérieure, il s'y fait autant de plis que le Cheval a d'années : je crois qu'on pourroit s'abuſer à une pareille remarque.

L'os de la ganache. Lorſqu'en maniant l'os de la ganache quatre doigts plus haut que la barbe on ſent qu'il eſt rond, c'eſt une marque de jeuneſſe : ſi on le trouve aigu & tranchant le Cheval eſt vieux, cette remarque n'eſt pas mauvaiſe.

La Peau. Si on tire à ſoi la peau ſur la ganache ou ſur l'épaule, & qu'elle ne ſe remette pas vîte en ſa place, ſigne de vieilleſſe : je crois cette remarque très-incertaine.

Le Cheval blanc. Comme il eſt fort rare de trouver des Poulins & des jeunes

Chevaux tout blancs, & que les Chevaux gris blanchissent en vieillissant, il arrive souvent qu'un Cheval blanc n'est tel qu'à cause qu'il est vieux.

CHAPITRE VII.

Des Chevaux Béguts, ou qui marquent toute leur vie.

LES Chevaux qui marquent toute leur vie sont appellés Béguts ; à ces Chevaux le creux noir des dents s'use peu, de façon qu'ils paroîtroient toujours n'avoir que six ans : les Chevaux hongres y sont plus sujets que les Chevaux entiers.

Il y a deux sortes de Chevaux Béguts, sçavoir ceux qui marquent de toutes les dents, premiere sorte : mais ils n'en sont que plus aisés à distinguer : car comme j'ai dit dans le chapitre des dents, à trois ans & demi lorsque les mitoyennes viennent, la marque des pinces est à demi usée. A six ans le creux des pinces est usé, & les mitoyennes à demi usées ; ainsi lorsqu'on voit que les pinces & les mitoyennes marquent également, le Cheval est sûrement Bégut : alors vous pourrez distinguer son âge aux autres signes du chapitre précédent. Pl. III. Fig. C. *c b a a b c.*

La deuxiéme sorte de Chevaux Béguts est ceux qui ne marquent pas à toutes les dents, mais qui marquent toute leur vie ; à ceux-là on reconnoîtra l'âge à la longueur des dents, aux crochets & aux autres susdites remarques.

CHAPITRE VIII.

Récapitulation de l'âge.

PEu après la naissance, quatre pinces. Dents de lait.
Peu après les pinces, quatre mitoyennes.
Trois ou quatre mois après, quatre coins.
A deux ans & demi les pinces creuses. Dents de Poulins.
A trois ans & demi les mitoyennes creuses.
Les crochets d'en bas.
A quatre ans & demi les coins creux bordent la gencive.

Les crochets d'en haut.

A cinq ans les coins ſortent de l'épaiſſeur d'un écu.

A cinq ans & demi les coins ſortent de l'épaiſſeur de deux écus, les crochets d'en bas tranchants & blancs.

Dents de Cheval.

De cinq ans & demi à ſix ans les coins ſortent de l'épaiſſeur du petit doigt, le germe de féve, le creux des pinces uſé, celui des mitoyennes à demi uſé.

A ſix ans complets le germe de féve des coins diminué & les crochets parvenus à leur longueur, crochets d'en haut canelés ou raboteux en dedans.

A ſept ans les coins ſortis de l'épaiſſeur du troiſiéme doigt, le germe de féve beaucoup diminué.

A huit ans les coins longs du travers du ſecond doigt, & le germe de féve effacé, ce qui s'appelle ne plus marquer.

Signes de vieilleſſe.

Le crochet d'enhaut arrondi & diminué.
Le crochet d'enbas arrondi, groſſi & jaune.
Les dents avancées, jaunes & longues.
Les Salieres creuſes.
Le Cheval ſillé.
Le palais décharné.
L'os de la ganache tranchant.
Le Cheval gris devenu blanc.

CHAPITRE IX.

Des défauts des Parties du Cheval.

DES YEUX.

LEs yeux ſont bien difficiles à bien connoître, & il faut de la pratique pour en remarquer les défauts.

On ne peut bien examiner les yeux qu'en ſe poſtant face à face du Cheval, & qu'il ſoit ſitué de maniere qu'il y ait de l'obſcurité derriere & au-deſſus de ſes yeux : pour cet effet on met le Cheval la tête à la porte d'une Ecurie le corps en dedans de l'Ecurie, & ſe tenant en dehors vis-à-vis on voit chaque œil par ſon côté, afin que la vuë du regardant perce au

travers de l'œil du Cheval; vous risquez à vous tromper si vous vous y prenez de toute autre maniere, comme de vous mirer dans l'œil pour voir s'il rend exactement votre figure, car un mauvais œil vous représentera mieux qu'un bon; ou de passer votre main devant l'œil pour voir s'il fermera l'œil, ou de pousser votre doigt vis-à-vis comme pour crever l'œil, car le vent que fera votre main pourra lui faire cligner l'œil quand même il seroit aveugle.

Les yeux sont sujets à plusieurs infirmités ou défauts de conformation, qui sont plus ou moins à craindre; mais ce sont toujours des défauts dont les moindres ne laissent pas de diminuer le prix des Chevaux.

1°. Il y a des poils qui passent pour être plus sujets à vûë foible que les autres, comme gris sale, gris estourneau, aubert ou fleur de pêcher & rouhan.

2°. Dans le tems que les Poulins changent leurs dents de lait, particulierement les coins, & aussi lorsque les crochets d'enhaut poussent, la vûë devient trouble à quelques-uns; ils en peuvent devenir borgnes ou même aveugles, mais souvent aussi la vûë se raccommode.

3°. Les prunelles petites, longues & étroites se gâteront plutôt que les autres. Prunelles petites.

4°. Un cercle blanc autour de l'œil est un signe douteux de mauvaise vûë, car il y a des Chevaux qui avec ces cercles blancs ont cependant la vûë bonne. Cercle blanc.

5°. Lorsqu'on voit la prunelle d'un blanc verdâtre transparent, on dit qu'il y a un cul de verre dans l'œil; cet œil ne vaut rien; mais comme la réflexion d'objets blancs contre une muraille, &c. pourroit faire voir cette couleur dans l'œil, il faut regarder celui qu'on soupçonne d'avoir ce mal en plusieurs places, & si le défaut subsiste le Cheval a le cul de verre. Cul de verre.

6°. La vitre trouble est sûrement mauvaise, il faut qu'elle soit claire & transparente comme du cristal; car on doit voir au travers & y distinguer deux taches noires, comme si c'étoit des grains de suye qui sont au-dessus du trou de la prunelle. Vitre trouble.

7°. La vitre rougeâtre vise au lunatique, ou à l'œil fluxionnaire. Vitre rougeâtre.

8°. La vitre feuille-morte par le bas & trouble par le haut, ou les yeux enflés & pleurans des larmes claires & chaudes, Vitre feüille-morte.

ſont une marque infaillible que le Cheval eſt lunatique, ayant actuellement la fluxion.

Oeil noir. 9°. L'œil noir & brun dans le fond & la vitre trouble, marque un Cheval lunatique, mais qui n'a pas actuellement la fluxion.

Oeil plus petit que l'autre. 10°. Un œil plus petit que l'autre eſt une mauvaiſe diſpoſition qui dénote la fluxion.

Dragon. Pl. I. Fig. C. 11°. Une tache blanche au fond de la prunelle, quelque petite qu'elle ſoit, s'appelle un dragon & eſt incurable.

De la Ganache & de la Bouche.

Ganache ſerrée B. Le défaut de la ganache eſt d'être trop ſerrée, parce que lorſque les deux os de la ganache ſont trop près l'un de l'autre, le Cheval ne ſçauroit loger ſon goſier entre deux, ce qui l'empêche de bien placer ſa tête, & lui fait porter le nez au vent.

Glandes C. En examinant la ganache, ſi on y trouve des glandes attachées & douloureuſes, ce pourroit être un indice que le Cheval a diſpoſition à devenir morveux, ſur-tout lorſqu'il a paſſé ſix ans ; cependant ce n'eſt quelquefois qu'une ſuite de morfondure ; que ſi le Cheval eſt dans l'âge de jetter, & qu'on le trouve glandé, cela ſignifie qu'il va jetter ſa gourme ; après quoi il reſte quelquefois & pendant long-tems des glandes à la ganache, mais elles ne ſont point douloureuſes & elles ſont mouvantes, celles-là ne ſont d'aucune conſequence.

Barres inſenſibles. Dans la bouche, il faut examiner ſur-tout les barres : lorſqu'elles ſont garnies de trop de chair elles n'ont que très-peu de ſenſibilité, le Cheval peſera à la main, le Cavalier ou le Cocher aura de la peine à s'en faire obéir ; & ſi outre cela le Cheval a de l'ardeur, il ne ſentira point la bride & pourra emporter le Cavalier ou prendre le mors aux dents.

Barres rompuës. Si les barres ont été rompuës par quelques ſaccades que ceux qui ont mené le Cheval lui auront données, on le ſentira à la main, quoique la playe ſoit guerie, par les cicatrices qui y ſeront reſtées, ou par le creux que l'eſquille y aura laiſſé en tombant. Cet accident arrivé aux barres dépriſe le Cheval, car il ſignifie ou que les barres étoient trop dures & inſenſibles, ou bien qu'elles ont été caſſées par la faute de celui qui a mené le Cheval ; en ce cas ſa bouche n'eſt jamais aſſurée. Il y a des gens qui ne voulant pas ſe défaire d'un Cheval qui a la bouche

che forte, lui caſſent les barres exprès pour les lui rendre plus ſenſibles.

Nota. Que ſi avec une bouche inſenſible le Cheval a peu de vigueur & de reins, ce ſera le plus déſagréable Animal qu'on puiſſe monter : car il faudra lui porter continuellement la tête ; & s'il bronche, il tombera. Un tel Cheval ne peut ſervir qu'à la charette.

Le défaut contraire aux précédens ſont des barres trop ſenſibles. Lorſqu'un Cheval a les barres trop ſuſceptibles des impreſſions du mors, il n'a aucun appui à la main, le moindre mouvement du mors l'étonne, l'embarraſſe, le fait béguayer & battre à la main : & il s'en trouve de ſi ſenſibles aux barres, que pour peu qu'on tire la bride, ils ſe renverſent & mettent le Cavalier en danger de la vie ; ainſi ces bouches ſont mauvaiſes pour être trop bonnes. Barres trop ſenſibles.

Des Epaules, du Garrot, & du Poitrail.

On conſidere deux endroits principaux à l'épaule du Cheval : ſçavoir la pointe de l'épaule & la jointure qui eſt à côté du poitrail ; & comme en général toute l'épaule doit être ſéche & très-peu chargée de chair ; lorſqu'on voit que la pointe de l'épaule au lieu d'être platte & collée contre le garrot, eſt groſſe & ronde, & que toute l'épaule eſt chargée de chair, c'eſt un grand défaut pour un Cheval de ſelle, parce qu'il dénote un Cheval peſant qui ſe laſſera aiſément, ſera ſujet à broncher, & à ſe ruiner les jambes de devant. Lorſqu'un Cheval a toute l'épaule groſſe, c'eſt-à-dire, la pointe de l'épaule ronde, beaucoup de chair ſur l'épaule & la jointure qui eſt à côté du poitrail groſſe & avancée, il ne peut ſervir qu'à la charette où il eſt très-bon, & il en tire mieux par la peſanteur ſeule de ſes épaules : on dit d'un tel Cheval qu'il eſt large du devant ; qualité bien differente que celle d'être ouvert du devant, comme nous allons l'expliquer. Epaules groſſes D.

Comme le garrot doit être tranchant & élevé, c'eſt un défaut de conformation lorſqu'il eſt rond & bas. Garrot rond E.

Le défaut oppoſé, pour ainſi dire, à celui des groſſes épaules eſt de les avoir ſerrées, on le reconnoît en ſe mettant vis-à-vis du Cheval, lorſqu'on voit le poitrail fort étroit & mal à ſon aiſe entre les deux os de l'épaule qui le flanquent des deux côtés. A ces Chevaux les deux jambes de devant ſont ſi Epaules ſerrées & poitrail étroit. F.

proches l'une de l'autre par en haut, que peu s'en faut qu'elles ne se touchent, ce qui dénote qu'ils sont foibles sur le devant; de plus ils sont sujets à se croiser & se mêler les jambes en marchant, & par conséquent à se couper & à tomber. Lorsqu'on voit le poitrail bien à son aise entre les deux épaules, & que les deux jambes de devant sont éloignées l'une de l'autre d'une distance raisonnable par en haut, on dit que le Cheval est bien ouvert du devant.

Epaules froides. On appelle épaules froides celles qui n'aident pas au Cheval à lever la jambe en marchant, & qui n'ont de mouvement que pour la porter en avant & près de terre : alors le Cheval est sujet à broncher & à buter quand le terrein n'est pas uni, faute de lever suffisamment les jambes.

Epaules prises. Les épaules prises ou entreprises, sont celles qui ont si peu de jeu qu'il faut que les jambes travaillent presque toutes seules, ce qui les ruine en peu de tems par le trop grand mouvement qu'elles sont obligées de faire; & par cette raison le Cheval se fatiguant aisément est très sujet à tomber.

Epaules chevillées. F. On appelle épaules chevillées les épaules serrées & sans aucun mouvement, comme si on les avoit attachées l'une à l'autre avec une cheville passée au travers; ceci est le plus grand défaut des épaules, car il rend le Cheval quasi inutile à quelque emploi que ce soit.

Des Jambes de devant & de derriere.

Comme la jambe de devant est composée du bras, du genoüil, du canon de la jambe, du boulet & du pâturon, & que chacune de ces parties est sujette à des défauts, je vais les détailler l'un après l'autre.

Le bras menu. G. Le défaut du bras de la jambe de devant est d'être menu; outre la mauvaise conformation, ces bras menus désignent que le Cheval a peu de force dans les jambes de devant.

Genoüil gros. H. C'est un défaut du genoüil que d'être trop gros, il dénote que l'Animal est pesant.

Brassicourt. I. Le Cheval est dit brassicourt lorsque le canon de la jambe au lieu de tomber à plomb est ployé en dessous, ce qui fait paroître le genoüil avancé; quelques Chevaux ont cette mauvaise conformation dès leur naissance, & ce sont ceux-ci qu'on appelle brassicourts; alors ce défaut n'est que désagréable à la vûë, car il se trouve des Chevaux brassicourts excellents.

Cette même situation de jambe se trouve plus communément aux Chevaux dont les jambes sont usées. Lorsqu'un Cheval commence à avoir les jambes fatiguées, elles deviennent d'abord droites, c'est-à-dire, que le boulet avance plus qu'il ne doit naturellement, & alors le canon de la jambe, le boulet & la couronne du pied tombent à plomb l'un sur l'autre, & le Cheval est dit droit sur ses jambes, ce qui se remarque au boulet comme je viens de dire. Il devient arqué lorsque la jambe fait l'effet de celle d'un Homme qui ploye un peu le genoüil; on voit par là qu'il y a une différence essentielle entre brassicourt & arqué, puisque brassicourt n'est qu'un défaut de conformation, & arqué marque des jambes très-fatiguées; & quoiqu'on dise qu'un Cheval arqué n'est que brassicourt, il faut en être sûr avant d'en faire l'acquisition : les jambes des Chevaux deviennent aussi quelquefois arquées quand on leur a mis pendant long-tems des entraves dans l'écurie.

Droit sur ses boulets. K.

Arqué. I.

On appelle jambes de Veau celles dont le canon va en devant & fait l'effet contraire des jambes arquées, c'est un défaut de conformation désagréable à voir; on appelle aussi jambes de Bœuf ou de Veau un défaut dont nous parlerons ci-après.

Jambes de Veau. L.

Lorsque les jambes des Chevaux sont tout-à-fait usées, elles deviennent bouletées, c'est-à-dire, que le boulet pousse & avance plus que le sabot, ce qui vient de longues fatigues qui ont retiré les tendons de la jambe.

Jambes boutées ou bouletées. K.

Le défaut du pâturon qu'on appelle aussi la jointure est d'être trop menu, ce qui dénote foiblesse en cette partie. Lorsqu'avec cela la jointure est longue & si pliante que l'ergot touche presque à terre, c'est un vice dans cette partie qui marque que les tendons n'ont pas la force de maintenir cette jointure en sa situation, car il y a des Chevaux long-jointés dont le pâturon est bien placé, alors ce n'est un défaut qu'à la vûë : mais les jointures pliantes manquent de force & sont sujettes aux molettes.

Long-jointé. M.

Comme il faut que le gros tendon du canon de la jambe, qu'on appelle abusivement le nerf de la jambe, soit gros & détaché, c'est un défaut lorsqu'il est menu & près de l'os; ces jambes sont foibles & sujettes à se gorger.

Tendon trop mince. N.

Les jambes dont le tendon amincit si considerablement au dessous du pli du genoüil qu'on ne le sent plus, paroissent plus

Jambes de Bœuf. O.

étroites à la vûë au deſſous du genoüil que vers le boulet ; & quoique le tendon ſoit détaché , cette conformation dénote qu'il eſt trop mince , & par conſéquent foible : on appelle ces jambes , jambes de bœuf , parce que la jambe de ces animaux eſt ſerrée au deſſous du genoüil.

Boulet trop menu. M.

Le boulet trop menu & trop flexible eſt une marque de foibleſſe en cette partie ; ces boulets ſont ſujets aux molettes.

Les Chevaux rampins *pp* ſont ceux qui ſont bouletés des jambes de derriere, n'appuyant que ſur la pince & le boulet en avant : on appelle auſſi ces Chevaux juchés ; ce défaut ne fait qu'augmenter en vieilliſſant , il y en a qui ſont juchés de naiſſance , ce n'eſt alors un défaut qu'à la vûë.

Du Flanc & du Corps du Cheval.

Flanc creux. Q.

Lorſque l'eſpace qui eſt entre la derniere côte & l'os de la hanche , eſt creux , on dit que le Cheval a le flanc creux ; outre le déſagrément de cette conformation , les Chevaux qui ont le flanc creux ſont ſujets à n'avoir pas de corps , ou à le perdre aiſément , particulierement ſi la derniere côte eſt trop loin de l'os de la hanche , ou ſi elle ne deſcend pas aſſez bas , ce qui s'appelle *avoir la côte trop courte.*

Etroit de boyaux. R.

Lorſque le ventre d'un Cheval s'éleve vers le train de derriere reſſemblant au ventre d'un Levrier , il eſt dit n'avoir pas de corps ou être étroit de boyau : ces Chevaux ſont communément délicats au manger , ne ſe nouriſſent pas bien , & ont preſque tous de l'ardeur.

Côtes plattes. S.

Ventre avalé. T.

Les côtes plattes , ou le Cheval plat, eſt celui dont les côtes ne s'étendent pas aſſez en rondeur ; c'eſt une ſorte de défaut qui empêche que le Cheval n'ait du corps , la reſpiration n'en doit pas être ſi libre ; & ſi le Cheval eſt grand mangeur , le ventre ne pouvant pas s'étendre en côté , eſt obligé de deſcendre & de s'avaler comme le ventre d'une Vache , ce qui alourdit un Cheval & lui ôte l'haleine : ces ſortes de Chevaux ſont ſujets à la pouſſe.

Méthode des Anglois.

Quand les Anglois engraiſſent les Chevaux maigres & qu'ils voyent qu'ils ont diſpoſition à avoir le ventre avalé , ce qui arrive aſſez ordinairement en pareille occaſion. Ils joignent pluſieurs ſurfaits , & font par ce moyen une ſangle large d'un pied & demi , avec laquelle ils leur entourent tout le ventre , mettant des couſſinets à l'endroit des côtes pour ne les pas

blesser, & tous les jours ils resserrent la sangle d'un point, ce qui empêche le ventre de descendre, & fait passer plus promptement la graisse à la croupe.

Les Chevaux ensellés, ou qui ont les reins bas, sont ceux dont le dos est creux principalement à l'endroit de la selle; ces Chevaux ne doivent pas avoir les reins si forts que ceux qui les ont en dos de Mulet; mais on est communément plus doucement sur ces Chevaux dont les reins se font moins sentir, & ils paroissent à la vûë plus relevés du devant. Les reins bas, ou ensellés. V.

De la Croupe, des Cuisses, & des Jarrets.

La croupe est défectueuse à la vûë seulement lorsque les os du haut des hanches paroissent à un Cheval qui n'est pas maigre; on dit alors qu'il a les hanches hautes : mais si quelque gras que soit un Cheval on voit encore les os des hanches faire l'effet de deux grosseurs aux deux côtés du haut de la croupe, le Cheval est tout-à-fait cornu. Il y a des Chevaux cornus excellents, mais ils sont très-désagréables à la vûë, parce qu'ils contrefont les Chevaux maigres. Hanches hautes & Cheval cornu. X.

Le Cheval espointé ou éhanché, est celui qui a une hanche plus basse que l'autre; ce défaut n'ôte rien à la bonté du Cheval, il est seulement désagréable à voir. Cheval espointé. PL. XXIII. Fig. B.

La croupe est coupée, lorsque, si on la regarde de profil on voit qu'elle est étroite, c'est-à-dire, qu'elle ne prend pas bien sa rondeur & son étenduë. PL. I. Fig. C. Croupe coupée. Y.

La croupe avalée est celle qui tombe trop tôt, ce qui fait que l'origine de la queuë est plus bas qu'elle ne doit être pour être bien placée. Croupe avalée. Z.

La croupe de Mulet est celle qui est tranchante en la regardant par derriere, parce que les fesses sont applaties : on nomme ainsi ces croupes par la ressemblance qu'elles ont avec celles des Mulets. Croupe de Mulet.

Tous ces défauts sont plutôt choquants que dangereux.

Les cuisses plattes sont celles dont les muscles ne sont pas ronds & garnis de chair, cette conformation marque foiblesse dans la partie; il en est de même quand les cuisses sont serrées, c'est-à-dire, qu'elles sont trop près l'une de l'autre. Cuisses plattes & serrées. *a.*

Les Chevaux crochus sont ceux dont la pointe des jarrets se touchant, les jambes vont ensuite s'éloignant l'une de l'autre, comme aux caigneux; les Maquignons appellent ces Chevaux crochus.

Chevaux clos du derriere. Une autre eſpece de Chevaux crochus eſt celle de ceux dont la jambe de derriere eſt en deſſous ſituée naturellement comme un Cheval qui fait une courbete : ces défauts de conformation ſont ſouvent des défauts de force & d'agrément pour le Cavalier.

Jarrets mols.

Un autre défaut plus conſiderable que le précédent eſt celui d'avoir les jarrets mols. Les jarrets mols ſont ceux qui balancent & qui ſe jettent en dehors lorſque le Cheval marche ; ce défaut dénote beaucoup de foibleſſe au train de derriere.

Jarrets étroits *b.* & Jarrets pleins *c.*

Les jarrets étroits ſont foibles : lorſque les jarrets ſont pleins, c'eſt-à-dire , qu'ils ne ſont pas bien évidés entre le tendon & l'os , ils ſont foibles & chargés d'humeurs.

Des Pieds.

PL. IV.

Les défauts des pieds ſont très-conſiderables , parce que le meilleur & le plus beau Cheval devient inutile s'il ne peut marcher & vous ſervir : c'eſt pourquoi cette partie doit être bien examinée.

Pied foible. *Fig.* E.

Le pied foible eſt celui qui a médiocrement de talon & qui a peu d'épaiſſeur de pied , ces pieds-là ont la ſole creuſe ; mais ſi de la pointe de la fourchette on perçoit juſqu'à la corne , on ne trouveroit pas aſſez d'épaiſſeur. Ils ſont ſujets à s'échauffer aiſément ſur le dur & à boiter.

Pied gras. *Fig.* D.

Un autre eſpéce de pied foible eſt le pied gras ; le pied gras eſt celui qui communément eſt trop gros , & dont la corne du ſabot & la ſole ont peu d'épaiſſeur ; on ne peut connoître cette eſpéce de pied qu'en le parant , & alors on voit ſi la corne eſt mince , mais il faut être connoiſſeur pour le découvrir. Il eſt néceſſaire de laiſſer repoſer quelque tems les Chevaux qui ont le pied gras , après la ferrure , car ils boitent ordinairement après avoir été nouveau-ferrés.

Pieds trop petits. *Fig.* B. & trop gros *Fig.* D.

Les pieds trop petits ſont douloureux.

Les pieds trop gros rendent les Chevaux lourds & peſants , & même ſont une marque de peſanteur.

Corne caſſante. *Fig.* F.

La corne caſſante eſt un défaut très-incommode , on la reconnoît en ce qu'on la voit ébrechée près du fer en beaucoup d'endroits : ces breches ſont cauſées par les clouds des fers qui l'ont éclatée , & ſi vous voyez des clouds brochés au talon , ce qui ne ſe fait qu'à la derniere extrêmité aux pieds de devant , c'eſt un ſigne certain que la corne s'eſt tellement

éclatée & caſſée en pince que l'on n'y a pû brocher ; la corne blanche eſt ſujette à être caſſante.

Les cercles ſur la corne ſont des eſpéces de goutieres qui entourrent & ſerrent le ſabot en travers & qui y forment autant de ſillons ; ces cercles dénotent un pied trop chaud & aride dont ſouvent le Cheval devient boiteux : les cercles ſont quelquefois une ſuite de la fourbure. Pieds cerclés. *Fig.* K.

Les avalures n'arrivent que par accidents & bleſſures à la corne. Lorſque la corne a été entamée par une bleſſure ou par quelque opération il ſe fait une avalure , c'eſt-à-dire , qu'il croît une nouvelle corne à la place de celle qui aura été emportée. Cette nouvelle corne eſt plus raboteuſe, plus groſſiere & plus molle que l'ancienne ; elle part communément de la couronne & deſcend toujours chaſſant la vieille corne devant elle : lorſqu'on voit une avalure, on peut compter que le pied eſt alteré. Avalures.

L'encaſtelure n'eſt autre choſe que les talons ſerrés , c'eſt-à-dire , trop étroits , finiſſant en pointe & collés l'un contre l'autre , ils ſont plus étroits vers la fourchette qu'en haut vers le poil ; ce défaut fait boiter , il n'arrive gueres qu'aux Chevaux fins & des Pays chauds , il marque aridité & ſéchereſſe de pied. Pieds encaſtelés. *Fig.* L.

Les pieds trop longs ſont ceux dont les talons s'alongent en arriere , ceux-là ſont ſujets à être encaſtelés. Pieds trop longs. *Fig.* D. *a.*

Il y a des Chevaux qui ont un côté des talons plus haut que l'autre , ce qui provient de ſéchereſſe du pied ; la ferrure peut auſſi cauſer cette difformité , elle peut auſſi y remédier , ainſi ce défaut n'eſt pas ſi conſiderable que l'encaſtelure. Un talon plus haut que l'autre. *Fig.* I.

Les talons foibles ſont ceux qui obéïſſent ſous la main lorſqu'on les preſſe l'un contre l'autre ; ces Chevaux ſont ſujets à boiter à cauſe de la foibleſſe de leurs talons qui ſe foulent & ſe ſerrent aiſément. Talons foibles.

Les talons bas ſont ceux qui ont peu d'épaiſſeur ; ces Chevaux ſont ſujets à boiter à cauſe du peu de force qu'ils ont dans les talons. Talons bas.

On dit que la fourchette eſt graſſe quand elle eſt trop groſſe & qu'elle touche à terre , c'eſt un défaut qui fait boiter le Cheval ; les Chevaux qui ont les talons bas ſont ſujets à ce défaut. Fourchette graſſe. *Fig.* H. *a.*

La fourchette maigre & ſerrée marque un pied aride & Fourchette maigre. *Fig.* L. *b.*

ſec & preſque toujours que le pied eſt encaſtellé, ou du moins y a grande diſpoſition.

Sole mince.

La ſole trop mince eſt ſujette à être foulée.

Pieds plats & comblés. Sole haute. *Fig.* H. *b b.*

La ſole haute eſt un grand défaut au pied d'un Cheval, & ſi elle ſurpaſſe la corne, le Cheval aura le pied comble, marchera ſur ſa ſole & boitera infailliblement : les pieds qui ont la ſole haute ont preſque toujours la corne platte & évaſée comme une écaille d'huître : c'eſt le défaut des gros Chevaux élevés dans les Pays marécageux : ces pieds ſont très-difficiles à ferrer pour que la ſole ne porte pas ſur le fer ni à terre. Ce défaut provient auſſi d'accident, c'eſt-à-dire, de la fourbure qui ſera tombée dans les pieds, il n'en eſt que plus dangereux.



TABLE DES DE'FAUTS VISIBLES DU CHEVAL.

PL. I. Fig. C.

LEs Oreilles baſſes, écartées & pendantes. 1.

La tête mal penduë. 2.

Les ſalieres creuſes. 3.

Les yeux petits. A.

Le nez creux ou le chanfrain enfoncé. 4.

La ganache ſerrée. B.

Le bout du nez gros. 5.

De groſſes glandes ſous la ganache. C.

L'encolure renverſée. 6.

L'encolure fauſſe. 7.

Le col court. 8.

Le garot rond & bas. E.

Les épaules groſſes. D.

Les épaules chevillées. F.

Le poitrail ſerré. 9.

Le bras menu. G.

Une loupe au coude 10, qui provient de meurtriſſure du fer aux Chevaux qui ſe couchent en Vache, c'eſt-à-dire, la jambe de devant ployée de façon que le fer du pied touche le coude, le meurtrit & occaſionne enfin cette loupe.

La jambe arquée, ou le Cheval braſſicourt. I.

Les ſur-os. 11.

Les malandres. 12.

La jambe de Veau. L.

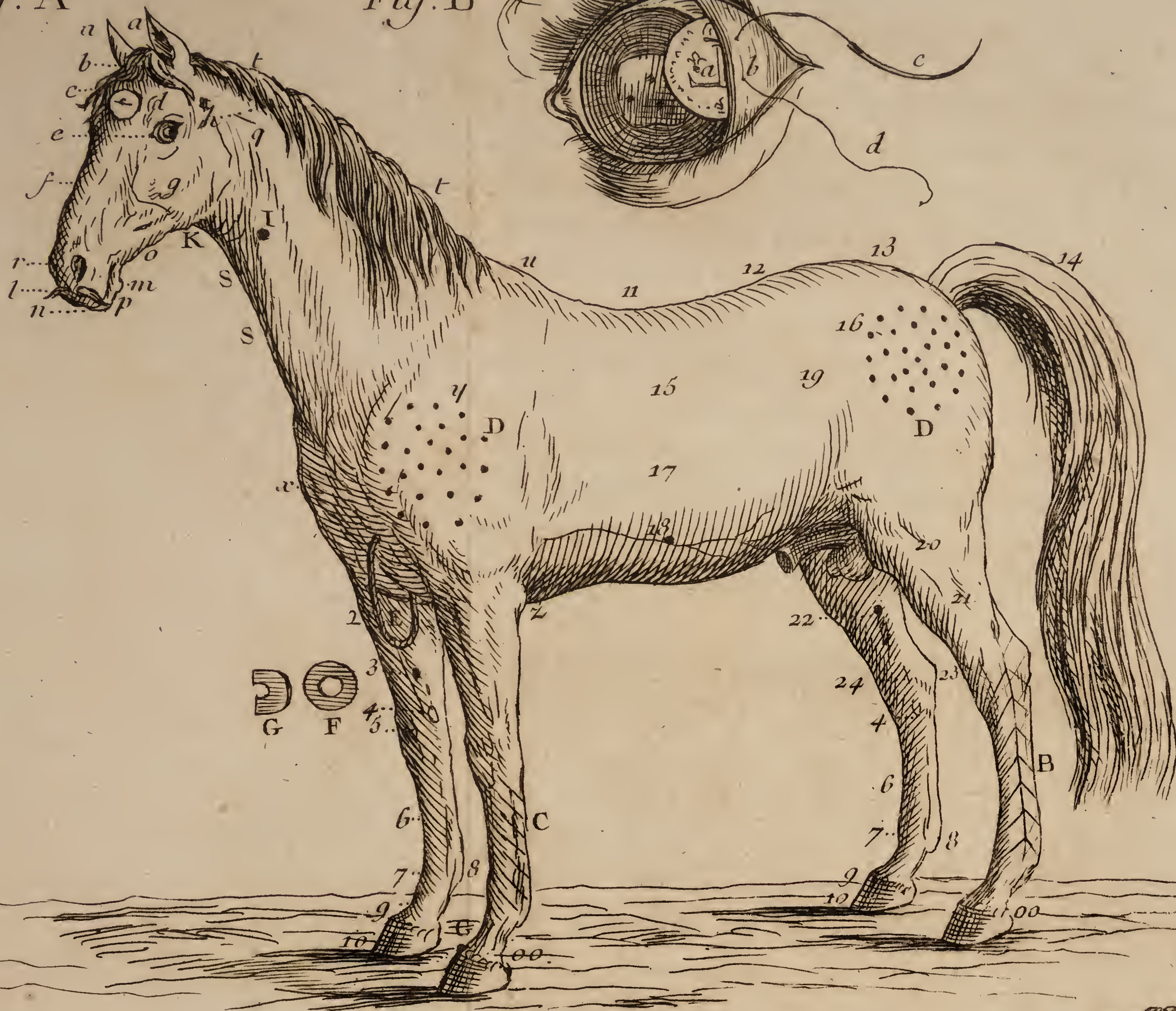
La jambe de Bœuf. O.

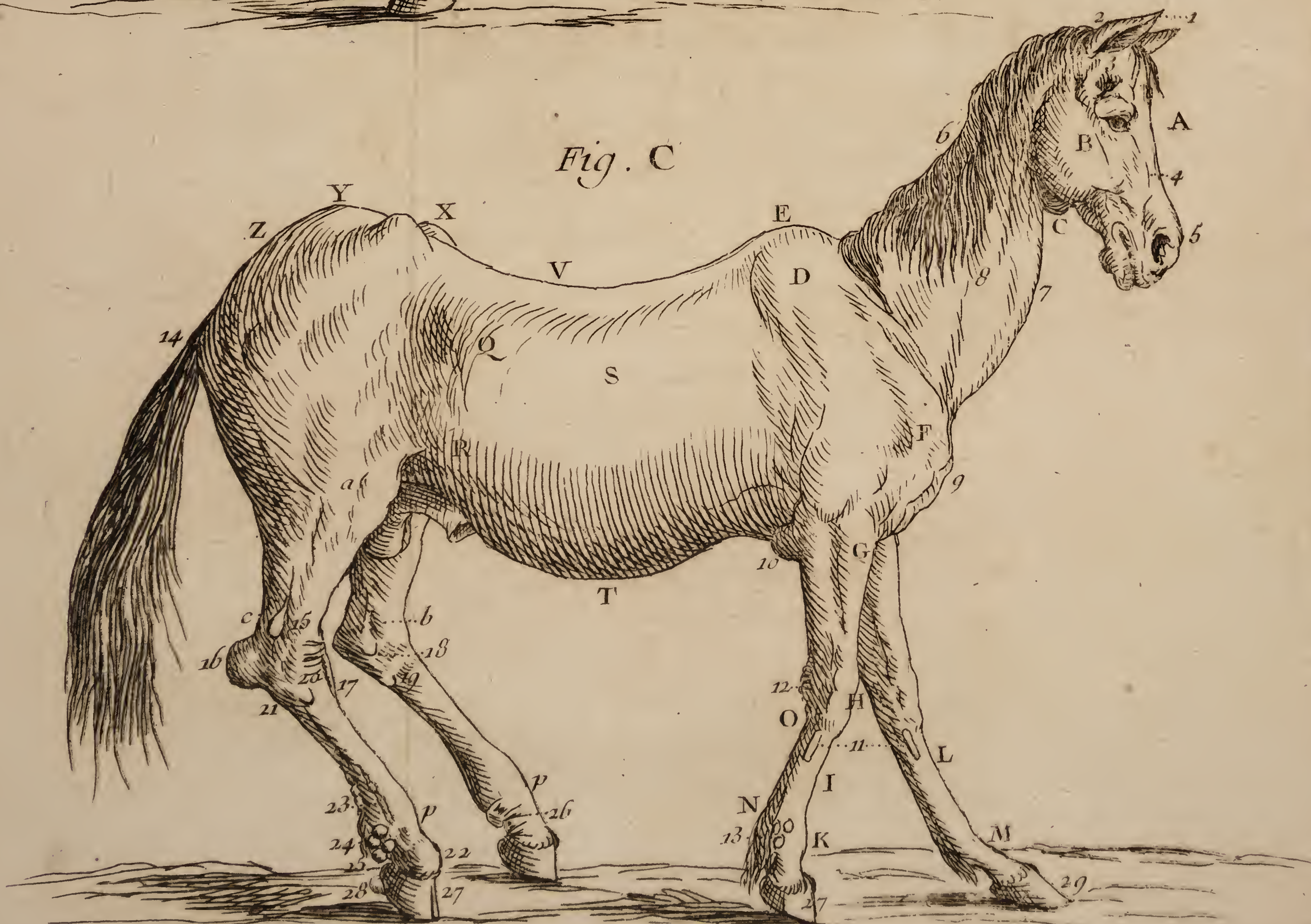
La jointure longue & pliante. M.

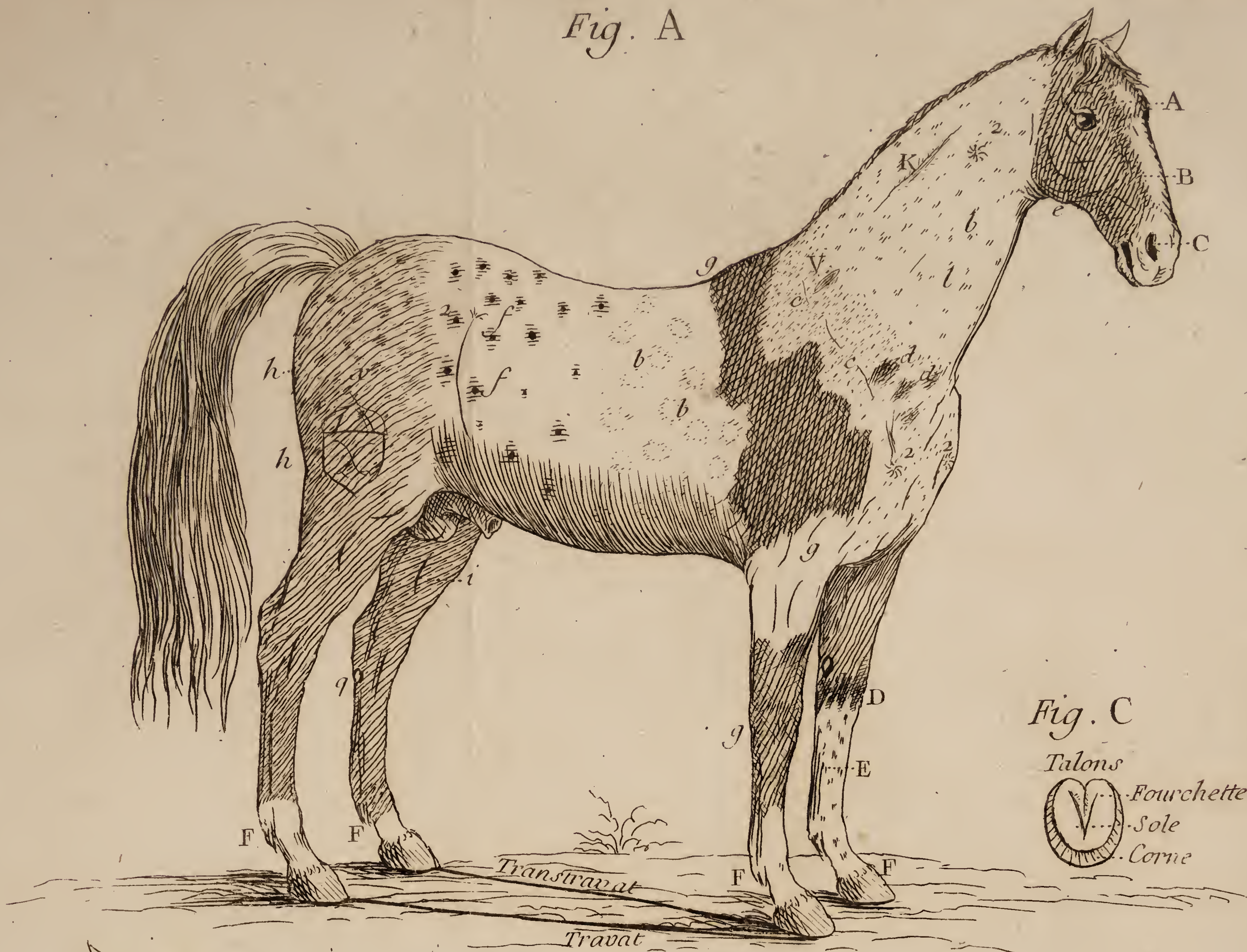
Les molettes. 13.

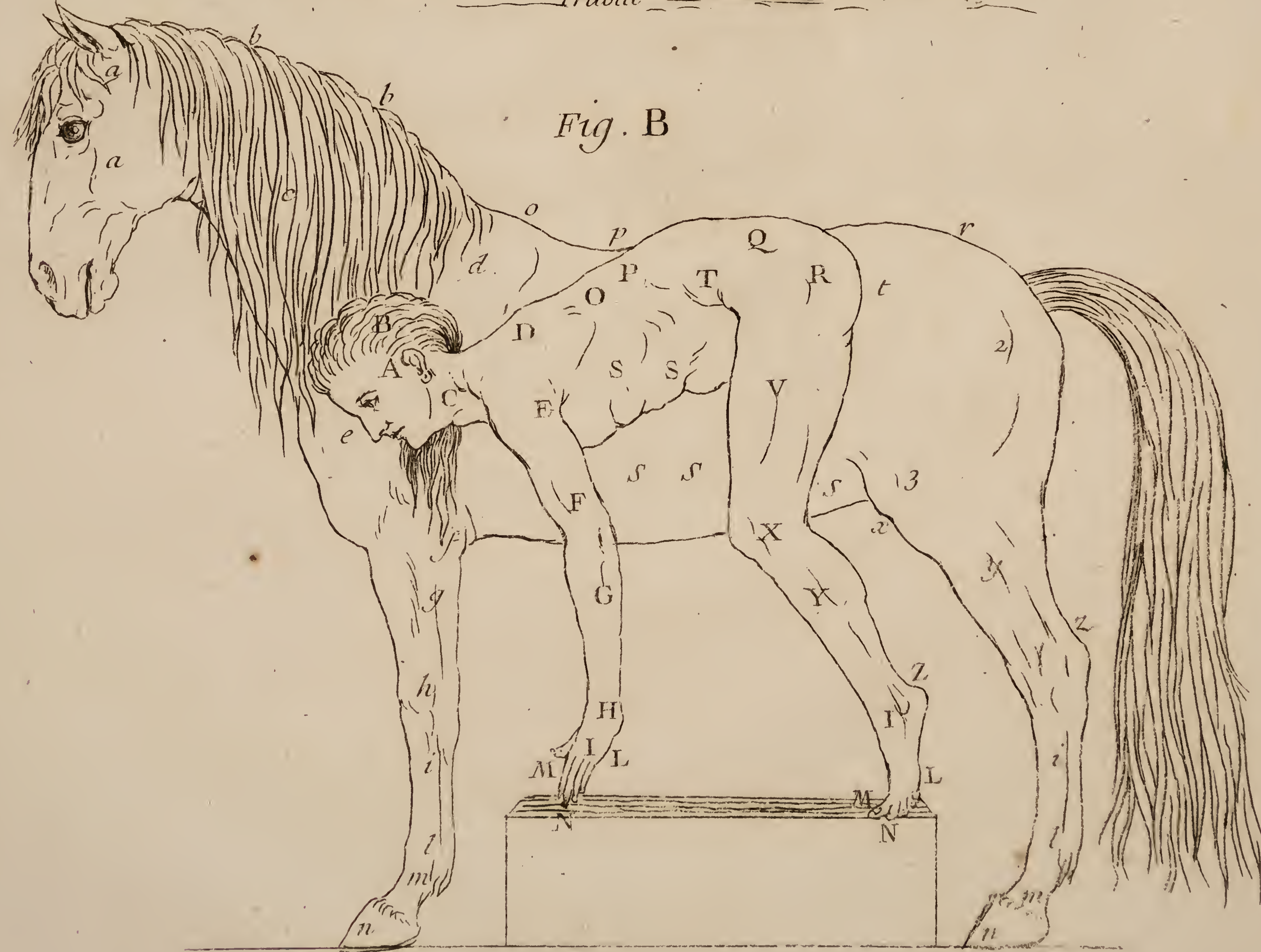
La bouture, ou le Cheval bouté ou bouleté. K.

Les


Fig. A
Fig. B
Pl. I.


Fig. C


Fig. A
Transtravat
Travat
Fig. C
Talons
Fourchette
Sole
Corne


Fig. B

Pl. III.


Fig. A
a

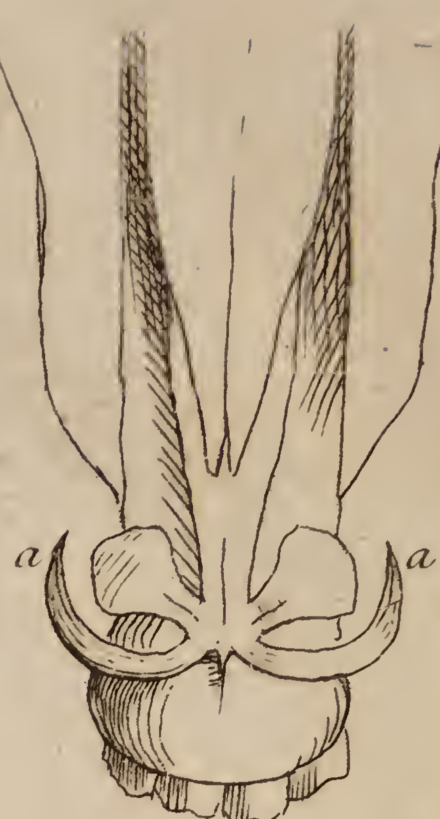
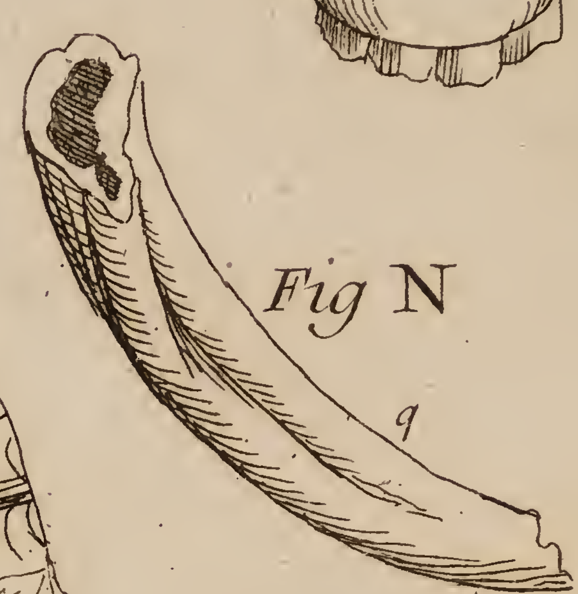

Fig. B
a
a

Fig. C


Fig N
q

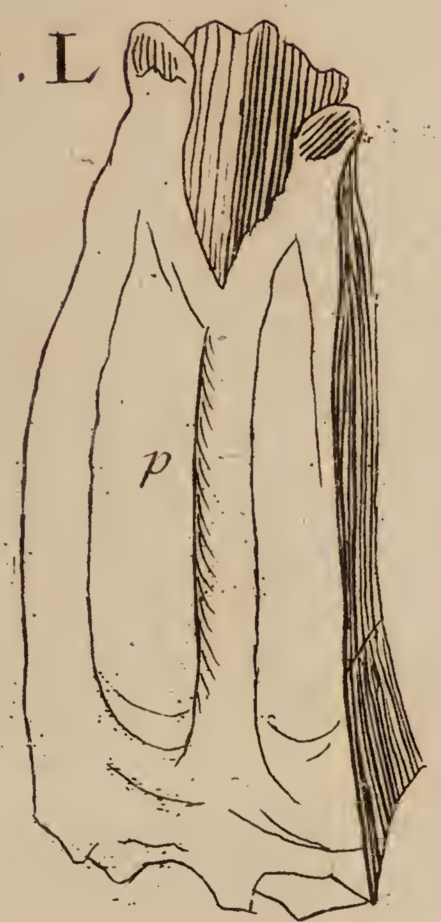
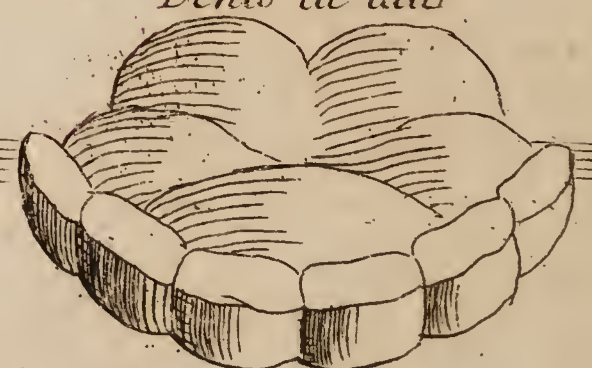
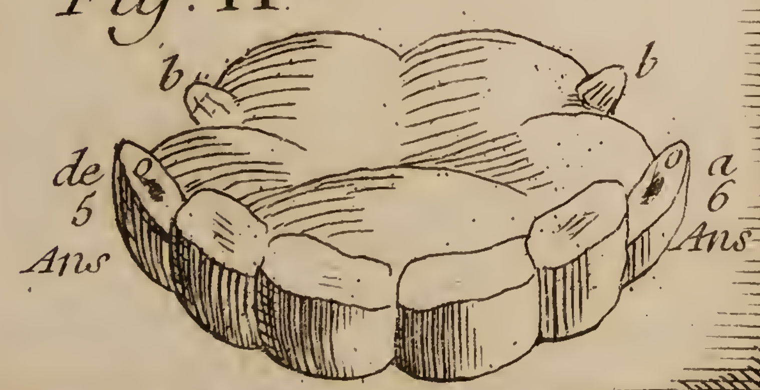

Fig. L
p


Fig. M
p


Fig. G
a
a
5
Ans
b
b


Fig. D
Dents de lait


Fig. H
b
b
de
5
Ans
a
6
Ans

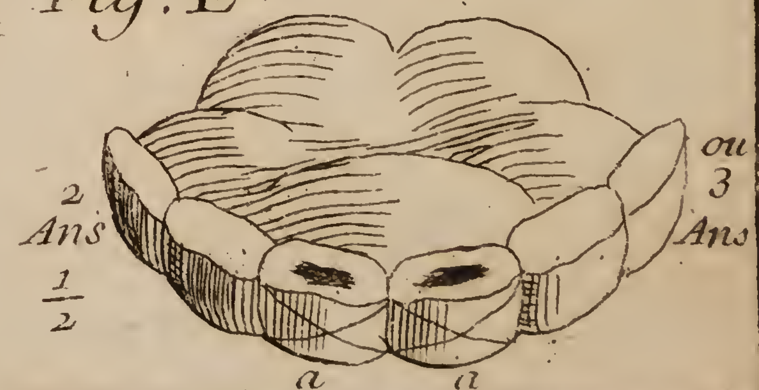

Fig. E
2
Ans
1/2
ou
3
Ans


Fig. K
de
7
Ans
a
8
Ans


Fig.
F
b
b
3
Ans.
1/2
ou
4
Ans
a
a

Fig. A

Le Bon Pied

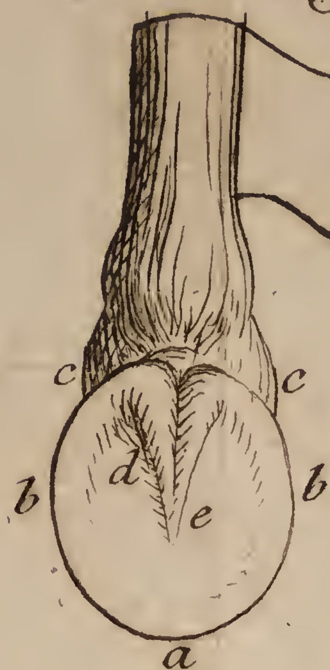




Fig. F

Fig. B

Fig. D



Fig. E



Fig. C



Fig. H

Pied plat et comble

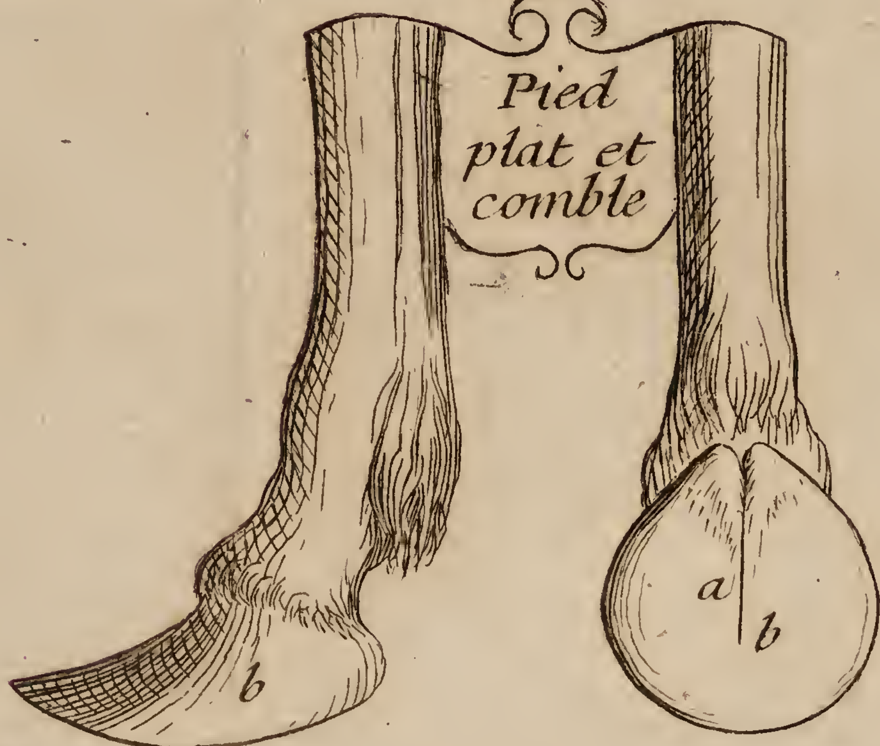


Fig. G

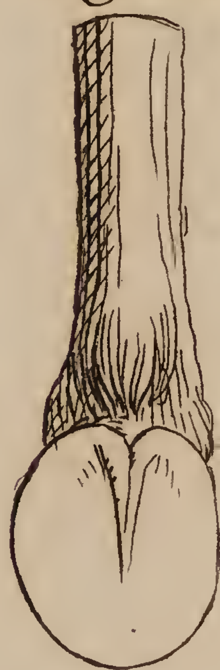


Fig. I

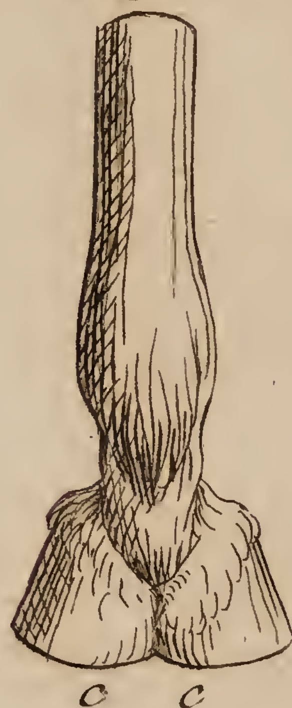


Fig. K



Fig. L



Fig. M

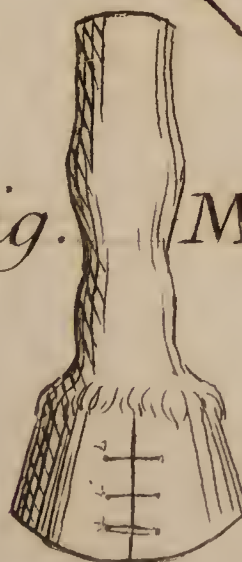


Fig. N

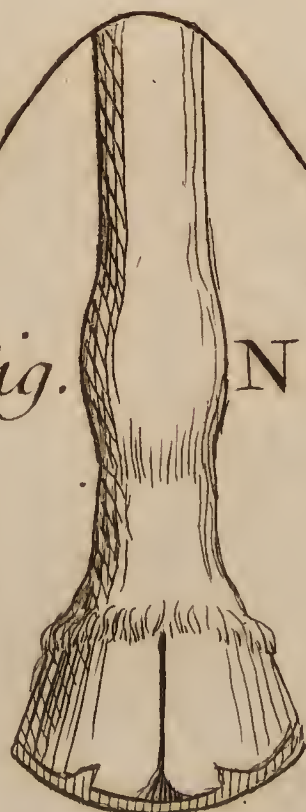
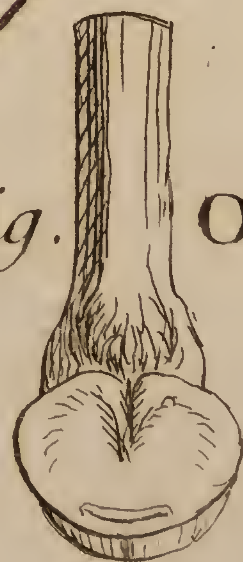


Fig. O



Les reins bas ou le Cheval ensellé. V.
Les côtes plattes. S.
Le flanc creux. Q.
Le ventre avalé. T.
La croupe pointuë. Y.
Le Cheval cornu ou les hanches hautes. X.
La croupe avalée. Z.
La queuë mal penduë. 14.
La queuë de Rat. 14.
La cuisse platte. a.
Les vessigons. 15.
Les capelets. 16.
Les varisses. 17.
Les courbes. 18.
Les éparvins. 19.
Les soulandres ou solandres. 20.
Les jardons. 21.
Le Cheval crochu.
Les formes. 22.
Les arêtes, grappes, ou queuës de Rat. 23.
Les poireaux. 24.
Les eaux. 25.
Les crevasses.
Les mules traversieres. 26.
Les seymes & pieds de Bœuf. 27.
Le Cheval juché ou rampin. pp.
Le fic. 28.
Le pied plat. 29.

CHAPITRE X.

De l'achat des Chevaux.

AVERTISSEMENT.

LE Cheval est un des animaux les plus nécessaires, & en même tems un de ceux auquel on est le plus aisément trompé; premierement, parce que sa figure & ses qualités ne se rapportent pas toujours; de plus, parce que non-seulement les Maquignons, mais beaucoup de Particuliers, ne se font aucun scrupule de cacher & de déguiser les défauts des Chevaux qu'ils veulent vendre, adoptant volontiers pour leurs interêts un mauvais dictum: Qu'en Chevaux on peut tromper son pere même; après quoi ils croyent leur honneur à couvert; ce qui sans doute est impossible, parce que la fausseté ne sçauroit s'accorder avec l'honneur: on peut à la vérité vendre un Cheval taré, mais on ne doit pas en bonne conscience déguiser ses défauts, afin que l'acquereur ne les apperçoive pas; & l'achete aussi cher que s'il n'en avoit aucun. Les gens du véritable honneur ne tomberont point dans cet inconvenient; nous n'avons à nous garantir que des Maquignons & des

Avertissement.

faux honnêtes gens ; c'eſt à quoi pourront ſervir les préceptes & les connoiſſances ſuivantes.

Quand on veut acheter un Cheval, il eſt dangereux de ſe prévenir en ſa faveur ; car la prévention aveugle ſur ſes défauts ; c'eſt pourquoi il ne faut donner aucune attention à tous les diſcours du Marchand qu'il débite ordinairement pour diſtraire & étourdir ; il faut s'appliquer ſeulement à bien examiner le Cheval depuis les pieds juſqu'à la tête, & ne point ôter les yeux de deſſus que l'on ne ſoit pleinement ſatisfait de ſon examen.

De la meſure & de la taille.

Les perſonnes accoutumées à voir des Chevaux connoiſſent quelquefois à vûë d'œil la hauteur d'un Cheval ; mais
Chaîne. pour en être plus ſûr, il faut le meſurer avec la chaîne ou
Pl. XXIV. avec la potence : on ſe ſert plus communément de la chaîne, parce qu'elle eſt plus portative, mais la meſure avec la potence eſt la plus exacte : la chaîne AA eſt faite de petits chaînons de fer ou de laiton haute de ſix pieds, marquée de pied en pied par un fil de laiton tortillé ; & depuis le quatriéme juſqu'au ſixiéme pied, d'autres petits fils de fer ou de laiton marquent les pouces ; au bas de la chaîne eſt un plomb. Lorſqu'on veut meſurer un Cheval, on laiſſe tomber le plomb au bas du ſabot de la Jambe de devant à côté, puis coulant la chaîne le long de l'épaule, on s'arrête au haut de la pointe du garrot ; puis on compte ſur la chaîne les pieds & les pouces juſqu'à l'endroit où on s'eſt arrêté, & on a la hauteur du Cheval ſuivant cette meſure qui n'eſt pas parfaitement exacte, parce qu'elle peut être alterée par l'épaule plus ou moins charnuë de deux Chevaux de taille égale, ce qui fait quelquefois
Potence. juſqu'à un pouce & demi de différence. La potence BB n'eſt autre choſe qu'une régle platte de ſix pieds de haut, ſéparée par pieds & par pouces, le long de laquelle coule par le moyen d'une mortoiſe, une autre régle placée d'équerre avec la toiſe ou la régle de ſix pieds, faiſant la figure d'une potence : on place la premiere régle de ſix pieds toute droite, & touchant à terre près du bas du ſabot à côté ; & on hauſſe ou baiſſe l'autre régle juſqu'à ce qu'elle touche ſur le milieu du tranchant du garrot, puis comptant ſur la toiſe juſqu'à l'endroit où cette régle eſt demeurée, on connoît préciſément la hauteur du Cheval.

Quelques perſonnes au défaut de chaîne, ſe ſervent encore du poing fermé ſur une corde; le poing fermé a trois pouces, ce qui s'appelle une paume; ainſi dix-neuf paumes font environ quatre pieds neuf pouces : on ſe ſert rarement de coudées pour meſurer un Cheval, une coudée eſt un pied & demi. Autres meſures.

Un Bidet eſt environ de quatre pieds à la chaîne : un double Bidet de quatre pieds cinq à ſix pouces : un Cheval de taille ordinaire, eſt de quatre pieds huit à neuf pouces : un Cheval de caroſſe ordinaire, eſt de cinq pieds; & un très-grand Cheval de caroſſe, ou de Voiture, eſt de cinq pieds cinq à ſix pouces. Tailles des Chevaux.

Il ſe trouve des Bidets de trois pieds de haut, mais ils ſont rares & de peu d'utilité.

CHAPITRE XI.

Des tromperies des Maquignons & de la garantie.

L'Art des Maquignons n'eſt autre choſe que d'acheter de mauvais Chevaux à bon marché, & de les réparer & refaire de façon qu'ils puiſſent faſciner les yeux du public, & vendre leurs Chevaux beaucoup plus cher qu'ils ne les ont achetés; c'eſt pourquoi il eſt bon d'être inſtruit des moyens qu'ils employent pour y réuſſir, afin de ſe mettre à l'abri de leurs tromperies : Je vais déduire toutes celles qui ſont venuës à ma connoiſſance & les moyens de les diſtinguer.

Comme on a de la peine à ſe défaire d'un Cheval trop jeune, les Maquignons arrachent les dents de lait bien avant qu'elles tombent; cela fait pouſſer les autres plutôt qu'elles n'auroient pouſſé naturellement; & à cela ils y gagnent un an, c'eſt-à-dire, qu'on croit le Cheval plus vieux d'un an qu'il n'eſt effectivement : c'eſt ici où la connoiſſance des crochets pour les Chevaux ſert à découvrir la tromperie. Arracher les Dents.

Lorſque les Chevaux ſont hors d'âge de marquer naturellement, c'eſt-à-dire à huit ans, les Maquignons contremarquent, ſur tout ceux qui conſervent la dent courte & blanche juſques dans leur vieilleſſe. Il y a pluſieurs façons de contremarquer, c'eſt-à-dire, d'ajuſter la dent, de maniere qu'elle paroiſſe noire & creuſe; la plus commune eſt le burin, Contremarquer.

ils creuſent la dent avec un burin, puis ils noirciſſent ce creux avec de l'ancre double ; ils le noirciſſent encore avec un grain de ſeigle, qu'ils mettent dans le creux, & qu'ils brûlent enſuite avec un fer rouge : Il eſt bon de remarquer ici que la marque noire à la dent, s'il n'y a point de creux, ne ſignifie rien pour l'âge, quelque choſe que vous diſe le Maquignon, pour vous perſuader que le Cheval marque encore.

Il faut un peu de pratique & d'examen, pour connoître les creux naturels des Chevaux qui marquent, & alors on ne ſera guéres trompé à la contremarque ; car on trouvera communément la dent rayée à côté du creux, parce que ſouvent le Cheval remuë pendant l'opération, ce qui fait gliſſer le burin ſur la dent : on trouvera auſſi le noir de la dent plus noir que le naturel ; d'ailleurs pour les Chevaux on a recours aux crochets, on examine auſſi s'il n'y a aucune des marques de vieilleſſe déduites au Chap. VI.

Scier ou limer les Dents.

Si les Chevaux ſont vieux, les Maquignons mal-adroits leur ſcient ou leur liment les dents de devant en-deſſus ; d'autres plus aviſés, les liment par-devant en bec de flûte, afin d'effacer l'avance des dents, & n'y touchent point par-deſſus. A l'égard des premiers, la tromperie eſt facile à connoître quand le Cheval a la bouche fermée, car les dents de devant ne ſe joindront plus, à cauſe que les machelieres les en empêchent : aux autres, il eſt aiſé de voir que le noyau ou le cœur de la dent paroît plus brun : ce noyau a été découvert en limant, de plus la dent paroît voûtée comme ſi elle retournoit en dedans.

Peindre les Sourcils.

Lorſque le Cheval eſt ſillé, c'eſt--dire, qu'il lui eſt venu des poils blancs au-deſſus des yeux, qui ſont une marque de vieilleſſe ; s'il a peu de ces poils, ils les lui arrachent ; en y regardant de près, on peut découvrir qu'il y a en cet endroit du poil arraché ; ſi ces poils blancs ſont en quantité, ils leur donnent la couleur bay ou noire, ſuivant le poil du Cheval.

Peindre les Chevaux.

Ils peignent auſſi les Chevaux en bay, en bay brun, ou en noir, pour les empêcher d'être reconnus, ou pour en accommoder celui qui aime mieux ces ſortes de poils ; mais lorſque le Cheval muë, il redevient de ſa couleur naturelle, & quelquefois quinze jours après qu'il a été peint, ſi on a épargné la couleur.

Ils font aussi des étoiles, ou pelotes artificielles, pour que le Cheval ne soit pas zain, ou pour appareiller des Chevaux de carrosse : on les connoît, en ce que les poils blancs sont beaucoup plus longs que les autres, & que communément au milieu de la pelote, il se trouve un espace sans poil. Les fausses queuës leur servent lorsqu'ils ont des Chevaux qui ont la queuë coupée, & qu'on leur demande des Chevaux qui ayent toute leur queuë : on sentira aisément la fausse queuë avec la main ; car elle est liée sous le crin de la queuë coupée.

Etoiles artificielles & fausses queuës.

Aux bouches seches, ils frottent le mors avec des drogues, qui font venir l'écume ; & aux bouches pesantes, ils mettent dans les lévres une petite chaînette attachée à la bride & à la gourmette : cette chaînette est difficile à appercevoir.

Pour la Bouche.

Ils sçavent arrêter la pousse, & il est bien difficile de s'en appercevoir ; ils arrêtent aussi la morve pendant 12 heures : on pourra le découvrir pour peu qu'on en ait de soupçon, en serrant le gosier ; ce qui fait tousser le Cheval : si après avoir toussé, il semble qu'il ravale quelque chose, méfiez-vous de la Morve ; ils resserrent les molettes pendant un tems, mais on voit le poil plus uni dans la place des molettes qu'ailleurs. Ils dessechent les eaux du soir au matin : lorsque la jambe n'est pas gorgée, on ne peut guéres s'en appercevoir, sinon qu'on ne sent pas le pâturon bien net ; mais ils ne peuvent guéres cacher une jambe gorgée, & quelque chose qu'ils vous disent alors, ne vous y laissez point aller.

Arrêter la Pousse & la Morve.

Resserrer les Molettes, dessecher les Eaux.

Les Maquignons ont aussi des discours trompeurs ; par exemple, quand vous croyez voir des peignes au Cheval qu'ils veulent vous vendre, ils vous disent que le poil hérissé que vous voyez sur la couronne, vient de ce que le Cheval a marché dans des terres fortes ; quand le Cheval est crochu, le Maquignon pour adoucir le terme, dira qu'il est clos par derriere, &c.

Discours des Maquignons.

Comme ils sont attentifs à tout ce qui peut faire valoir leurs Chevaux, s'ils en ont qui soient lourds & paresseux, ils leur donnent tant de coups de foüet dehors & dedans l'Ecurie, qu'à la seule vûë du foüet, quand le Maquignon le tient, ils sont toujours en l'air ; c'est pourquoi plus on verra le Cheval foüeté ou se tourmenter à la vûë du Maquignon, plus il faut se méfier de sa légereté & de sa bonté : alors re-

Autres Tromperies.

gardez aux yeux du Cheval ; ſi vous les voyez triſtes & immobiles , quoiqu'il ſoit toujours inquiet & en mouvement, ſoyez perſuadé que c'eſt la vûë du Maquignon qui lui cauſe cet éveil, & que c'eſt une Roſſe : quand le Cheval eſt ombrageux , le Maquignon le fait paſſer à force de crier : quand il n'eſt pas ſenſible à l'éperon , il lui paſſe du verre pilé entre cuir & chair deſſous la peau du ventre où porte l'éperon, ce qui le rend ſenſible à l'éperon pendant quelques jours ; on découvrira cette tromperie , ſi en voulant lever la peau à l'endroit de l'éperon , le Cheval fait mine de s'y oppoſer , en remuant la queuë , & tournant la tête pour mordre : quand le Cheval a quelques groſſeurs ou autres maux apparens aux jambes & aux pieds , le Maquignon choiſira un terrein plein de bouë , pour vous le montrer, afin que la bouë cache ces défauts ; mais il faudra lui faire laver les jambes pour les examiner enſuite : ſi ſon Cheval a les jambes roides de fourbure ou autrement, il le dégourdira & l'échauffera à marcher ſur un terrein doux avant que de l'expoſer en vente.

La maxime de tous les Marchands de Chevaux , pour montrer les Chevaux en main , eſt de les brider avec des filets, dont les branches ſont très-longues , afin que leurs Valets leur ſoutiennent la tête haute.

On ne peut limiter toutes les fourberies de ces Meſſieurs : car ils en inventent à meſure qu'ils en ont beſoin , comme de vendre un Cheval tout ſellé , dont la ſelle cachera un ulcere ; ils l'ameneront au Marché avec un licol de ſangle , pour qu'on ne voye point une playe ou une fiſtule qui ſera ſous ce Licol, &c.

Garantie. Les Marchands à Paris , doivent garantir leurs Chevaux de pouſſe , morve, courbature & boiteux d'un vieux mal ; le tout pendant neuf jours , pendant lequel tems on les peut contraindre en Juſtice à reprendre leur Cheval ; mais après les neuf jours paſſés , ils n'y ſont plus obligés : il faut quand on achete un Cheval d'un inconnu , prendre ſes précautions pour s'aſſurer qu'il n'a pas été volé ; car ſon Maître le peut reprendre par tout où il le trouvera : il n'en eſt pas ainſi des Chevaux vendus en pleine Foire.

CHAPITRE XII.

Comment on doit examiner un Cheval avant de l'acheter.

QUand on veut acheter un Cheval de quelque eſpece qu'il ſoit, il faut tâcher d'abord de pouvoir l'examiner dans l'écurie tranquillement, afin de voir s'il ſe ſoulage tantôt ſur un pied, tantôt ſur l'autre, ou s'il avance un pied de devant : ce qui dénote qu'il a les jambes fatiguées. On examine ſes yeux le faiſant arrêter à la porte de l'écurie : quand il eſt ſorti, la premiere choſe qu'on doit faire eſt de lui regarder dans la bouche pour connoître ſon âge ; puis on conſidere ſa figure en général ; on lui manie enſuite la ganache pour ſçavoir s'il n'a point de glandes, & ſi elle eſt bien ouverte ; on regarde dans les nazeaux pour voir s'il n'eſt point chancré, ce qui pourroit être un ſigne de morve. On regarde & on parcourt avec la main le garrot, les épaules, les jambes, les jarrets, pour voir ſi le tout eſt bien conditioné, bien ſain, & bien net de tous défauts. On regarde le flanc pour voir s'il n'eſt point alteré, les pieds deſſus, deſſous & dedans. On fait lever le pied & on fait frapper avec le gros du fouet ou autre choſe deſſus le fer pour connoître ſi le Cheval eſt aiſé à ferrer, c'eſt-à-dire, s'il ne retire pas le pied quand on frappe deſſus ; enſuite on le fait trotter pour voir s'il ne boite pas, & s'il trotte bien ; après quoi on l'eſſaye à l'emploi pour lequel il eſt deſtiné, c'eſt-à-dire, au caroſſe en le mettant à un chariot, ou à la charette, ou on monte deſſus s'il doit ſervir à la ſelle : on voit alors s'il eſt difficile à brider ou à ſeller. Toutes ces cérémonies faites ſi le Cheval convient on en fait le prix, puis on le mene à l'écurie, on lui jette un peu d'avoine pour voir s'il la mange bien ſans tiquer & ſans inquiétude, & on finit le marché.

Lorſqu'on achete un Cheval d'un Marchand à Paris ; le Palefernier de celui qui l'achete exige du Marchand un droit qu'il lui paye : ſi on s'eſt ſervi d'un Courtier, autre droit qui tombe ſur le Marchand : ſi on amene un Maréchal, le Maréchal communément exige encore ſon droit. Tout cela augmente le prix du Cheval, car le Marchand paye tous ſes droits de l'argent de l'acquereur. Si le marché ſe fait de Parti- Coutume de Paris.

culier à Particulier, l'uſage à Paris eſt que le vendeur donne au Palefernier de l'acheteur la même ſomme que celui-ci donne au Palefernier du vendeur.

CHAPITRE XIII.

Des Allures, & des qualités de la Bouche des Chevaux.

LEs allures des Chevaux ſont le pas, le trot, l'amble, le galop, & les trains rompus qui tiennent de deux allures enſemble, ſont l'entrepas ou le traquenard, & l'aubin.

Comme le trot eſt l'allure qu'on examine à tout Cheval qu'on veut acheter en le faiſant trotter en main, c'eſt par cette allure que je vais commencer, après avoir parlé en général de ce qui forme les allures.

Les allures des Chevaux doivent plutôt leur origine au train de derriere qu'au train de devant; ce ſont les reins & les jarrets qui les déterminent, les épaules & les jambes de devant en ſuivent ſeulement les impreſſions. Quand le Cheval va au pas, au trot & au galop, la jambe de devant d'un côté, & la jambe de derriere de l'autre côté, avancent à peu près en même tems. Lorſqu'il va l'amble la jambe de devant & de derriere du même côté avancent en même tems: voilà ce qui fait la différence de l'amble aux autres allures; au pas les quatre jambes ſe meuvent à loiſir; au trot il ſe fait une eſpece d'élancement du train de derriere cauſé par le reſſort des reins, ce qui contraint le train de devant de redoubler de vîteſſe; ce même élancement ſe fait à l'amble, mais on n'en ſent pas la dureté, parce que rien ne lui réſiſte, la jambe de devant du côté où ſe fait le mouvement y céde en partant auſſi-tôt; au galop les reins & les jarrets travaillent également, & le reſſort des jarrets adoucit plus ou moins le coup des reins; plus ce reſſort des jarrets eſt liant, plus le galop eſt doux; plus les jarrets ſont nerveux, plus le galop eſt vîte, & plus les reins ſont forts, plus le galop eſt ſoutenu, c'eſt-à-dire, plus le Cheval galope ſur les hanches. Le Cheval ſe fatigue davantage au galop qu'au trot, parce qu'au trot les reins ſoutiennent, pour ainſi dire, les jambes de derriere, & par ce moyen leur épargnent du travail, au lieu qu'au galop les jarrets ont autant de beſogne à faire que les reins; s'ils n'en ont plus

Remarques ſur les Allures.

plus, il n'eſt pas étonnant auſſi que le galop ſoit l'allure la plus vîte, parce qu'elle eſt pouſſée par plus de reſſorts que les autres. L'amble fatigue le Cheval, parce que la précipitation de cette allure n'eſt aidée d'aucun reſſort.

Il faut examiner lorſqu'un Cheval trotte en main s'il trotte franc & vigoureuſement, c'eſt-à-dire, ſi le derriere chaſſe bien le devant ; ſi le trot eſt vîte & égal ; ſi le Cheval trotte la tête haute & les reins droits, c'eſt-à-dire, s'il ne berce point & ne dandine point. On dit que le Cheval berce ou dandine lorſqu'on voit la croupe balancer, parce qu'alors les hanches baiſſent alternativement à chaque tems de trot, ce qui marque un Cheval mol & ſans force. On voit auſſi ſi le Cheval trotte bien devant lui, & pour le reconnoître on ſe place préciſément derriere le Cheval ; quand il jette les jambes de devant en dehors, elles paroiſſent au-delà de la ligne du corps à chaque tems de trot s'il trotte mal, mais s'il trotte bien devant lui, les jambes de derriere cacheront entierement celles de devant. Le trot eſt l'allure que l'on conſidere le plus aux Chevaux de caroſſe, parce qu'ils ſont principalement deſtinés à celle-ci. Le trot.

Le pas eſt la plus lente & la plus poſée des allures des Chevaux, & en même tems celle qui fatigue moins un Cheval. Les qualités du pas ſont d'être doux, prompt ou leger & ſûr. Il faut pour que le Cheval ait le pas doux, qu'il ait les mouvemens des épaules, des hanches & des reins fort liants, de façon que le Cavalier ne les reſſente preſque pas ; & alors on dit que le Cheval eſt *doux comme un bateau*, ce qui ſignifie que l'on ne ſent pas plus ſes mouvements que ſi on voguoit dans un bateau. Il faut qu'il ait un grand pas, c'eſt-à-dire, qu'il avance au pas le plus qu'il eſt poſſible ſans dandiner, tenant toujours ſa tête haute & en même ſituation, qu'il ne leve pas trop les jambes ; car il ſe les fatigue & ſe les ruine plus aiſément : qu'il ne les leve pas auſſi trop peu ; car alors il a ce qu'on appelle des allures froides & eſt ſujet à broncher : que le derriere ſuive bien le devant, c'eſt-à-dire, qu'il poſe ſon pied de derriere à la place où étoit celui de devant, & non au-delà, ce qui marqueroit foibleſſe de reins. Les Chevaux qui paſſent leurs pieds de derriere bien au-delà de celui de devant, ont les hanches trop longues, ſont ſur leurs épaules, dandinent, ce qui leur donne un pas dégingandé ; & de plus ſont ſujets à Le pas.

forger. Il faut que le Cheval qui va le pas ait la jambe sûre, qu'il ne croise point ses jambes de devant, qu'il ne porte ses jarrets ni en dehors, ni en dedans, qu'il ne piaffe point, ni ne trepigne, & qu'il n'ait point d'ardeur.

Le pas redoublé.

Le pas redoublé est un pas plus vîte que l'ordinaire, moyennant un mouvement plus prompt des jambes du Cheval.

Le galop.

Les regles d'un bon galop, sont que le Cheval coure aisément & très-legerement, sans faire un mouvement trop élevé des jambes de devant : ce qui marque que le Cheval peine au galop, parce que les épaules ne répondent pas ; qu'il se tienne toujours dans une belle situation, la tête haute & les hanches basses ; que le derriere chasse le devant, de façon qu'on ne voye point le devant se poser, & ensuite le derriere, ce qui s'appelle courre à deux tems : mais il faut que les quatre jambes soient, pour ainsi dire, toujours en l'air. Les Chevaux qui ont les hanches trop longues, ne peuvent pas aller au petit galop ; ils ne galopent que vîte, parce qu'ils ne sçauroient ployer les jarrets, & mettre les hanches sous eux. Quand le Cheval qui galope leve trop le devant, cette façon de courre lui fait perdre de sa vîtesse, & marque même qu'il a peu d'haleine. Il faut donc qu'un Cheval au galop coule également de ses deux trains en pliant les hanches. Les Chevaux qui courent près du tapis en sont plus vîtes, car ils ne perdent point de tems de bas en haut.

Des hanches longues.

On reconnoît les hanches longues à voir les pieds de derriere campés trop en arriere, & que le haut de la queuë ne tombe pas à plomb à la pointe des jarrets : on a bien de la peine à asseoir un tel Cheval sur les hanches.

L'amble.

L'amble est à peu près égal en vîtesse au trot, c'est une allure naturelle à quelques Chevaux & forcée à d'autres, c'est-à-dire, qu'on apprend à ceux-ci à aller l'amble. Cette allure a son agrément quand elle est naturelle, car elle ne secoue pas comme le trot, & elle avance autant. Elle se maintient aussi davantage que l'artificielle : car celle-ci remue le Cavalier d'une façon qui n'est pas fort agréable. Elle entreprend les épaules du Cheval, & le lasse aisément : cependant il est fort commun en Angleterre de forcer les Chevaux à aller l'amble, au moyen d'entraves & de boules qu'on leur attache aux pieds ; en général tout Cheval d'amble n'a jamais les épaules

bien libres. On reconnoît si l'amble est naturel en faisant aller le Cheval en main : car au lieu de troter il ira l'amble ; au lieu que celui auquel on aura donné cette allure ne manquera pas de troter en main, & n'ira l'amble que quand on sera dessus. J'ai dit précédemment que l'amble étoit une allure qui se distingue des autres, en ce que le Cheval porte en avant les deux jambes du même côté successivement. On appelle Haquenée ou ambulant, un Cheval qui va l'amble. Haquenée.

L'entrepas ou le traquenard est un train rompu qui tient de l'amble & du pas, & l'aubin est un autre qui tient de l'amble & du galop. Plusieurs Chevaux prennent ces allures à mesure qu'ils s'usent, & se fatiguent les reins. Le traquenard devient l'allure des Chevaux de Messager & de Marchand, & l'aubin des Chevaux de poste ; quelques Chevaux ont ces allures naturellement. Le traquenard.

Les qualités de la bouche sont essentielles au Cheval qu'on veut acheter, & principalement au Cheval de monture ; & comme la bonté de la bouche vient des barres, on peut en quelque façon s'assurer avant de monter ou d'atteler un Cheval, s'il a la bouche bonne ou mauvaise en appuyant fortement le doigt sur la barre. Si le Cheval marque qu'il le sent, c'est signe qu'il a la bouche bonne ; on peut voir aussi par le même moyen s'il n'a pas les barres trop charnuës, ce qui dénote une bouche pesante & insensible, ou s'il n'a pas eu les barres rompuës : car on sentira la cicatrice ou un creux qui provient des esquilles d'os qui en sont tombées ; le Cheval en cet état ne sçauroit avoir la bouche assurée. Un Cheval pour avoir la bouche bonne, doit l'avoir legere & à pleine main, c'est-à-dire, que le Cavalier sans sentir un poids considerable à la main de la bride, sente cependant qu'il tient quelque chose ; car s'il ne sentoit rien dans sa main, ce seroit une preuve que la bouche est trop legere & trop sensible, ce qui est dangereux, parce que le moindre mouvement de la main peut faire renverser le Cheval. Si le Cavalier sentoit un poids considerable à sa main, il doit être sûr que la bouche est pesante, & qu'il sera contraint de porter tout le poids de la tête de son Cheval. Il se trouve d'autres circonstances à la bouche d'un Cheval qui la rendent incommode au Cavalier, comme de béguayer, de battre à la main ; d'avoir la bouche fausse ou égarée ; vous trouverez Bonnes & mauvaises qualités de la bouche.

l'explication de tous ces termes dans le Dictionnaire.

Lorſqu'on verra la barbe bleſſée, c'eſt un indice & non une certitude que la bouche eſt dure ou peſante, car cela peut être arrivé par quelques ſaccades, ou par une gourmette mal faite. On peut auſſi alors ſe méfier de l'ardeur, mais on s'éclaircit de tout cela en eſſayant le Cheval à l'emploi que l'on lui deſtine.

CHAPITRE XIV.

De l'achat des Chevaux de ſelle ou de monture.

Les différentes deſtinations des Chevaux de ſelle.

ON ſe ſert des Chevaux de ſelle à différens uſages, ces uſages ont trois intentions générales : ſçavoir les voyages, la guerre, & la chaſſe. Les voyages comprennent le Cheval du Maître & celui du Domeſtique, autrement le Cheval de ſuite, & le Bidet de poſte. La guerre comprend ce qu'on appelloit autrefois les grands Chevaux, ou les Chevaux de manege deſtinés à monter à la guerre les Rois, les Princes, & les Officiers principaux, le Cheval de ſimple Officier, le Cheval d'appareil ou de revue, le Cheval de Troupe pour le ſimple Cavalier, & le Cheval de Timbalier. La Chaſſe dont il eſt de deux eſpeces, ſçavoir aux chiens courants, & au chien couchant, ou à tirer, comprend pour la premiere eſpece, le Cheval de Maître, & le Cheval de Piqueur. La deuxiéme eſpece ne demande que le Cheval d'Arquebuſe.

Comme tous ces uſages exigent différentes qualités aux Chevaux, je vais les détailler, après avoir parlé de la façon dont on doit eſſayer un Cheval de ſelle qu'on veut acheter, & qu'on monte pour la premiere fois.

De l'eſſai d'un Cheval de ſelle.

Lorſque vous aurez bien examiné votre Cheval, ſuivant ce qui eſt dit au Chap. XII. pour voir s'il n'a point de défauts qui vous empêche de l'acheter : il s'agit alors de connoître ſes qualités, c'eſt-à-dire, ſes allures, ſa vigueur, & ſa bouche ; pour cet effet, il faut qu'il ſoit monté. Il eſt ordinaire lorſque le Cheval appartient à un Marchand qu'il le faſſe monter devant vous par un de ſes garçons, ou ſi vous le marchandez en Foire, il s'y trouve des gens appellés Piqueurs qui y montent les Chevaux pour tous ceux qui en ont à vendre. Il eſt bon de vous avertir que le Marchand, ſon Garçon, ou le

Séduction des Marchands.

Piqueur n'ont pas encore perdu sur le Cheval l'envie de vous fasciner les yeux, & de vous tromper s'ils peuvent, aussi ont-ils une façon de monter les Chevaux avec laquelle il est bien difficile de découvrir le mérite ou le démérite du Cheval qu'ils montent. Premierement ils ne laissent guéres le Cheval en repos : ils font ce qu'ils peuvent pour lui maintenir la tête haute, & plus il est pesant & paresseux, moins vous venez à bout d'empêcher celui qui le monte de le tenir perpetuellement en agitation. S'il part au galop, & qu'il sçache que les reins & les jambes de son Cheval, ne valent rien, il s'agitera & donnera des mouvemens à son Cheval qui seront capables de vous éblouir : enfin ces gens-là ont une façon de monter les Chevaux sur ce que les Marchands appellent *la montre*, qui est un espace de terrein qu'ils choisissent, pour faire voir & monter leurs Chevaux ; ils ont, dis-je, une façon de les monter si extravagante, que vous ne pouvez quasi rien découvrir du Cheval, si vous ne le montez long-tems vous-même, & hors de leur montre : c'est alors qu'il faut en agir tout différemment ; ne songez qu'à l'appaiser afin qu'il puisse oublier la crainte dans laquelle il étoit ; ne lui demandez rien, menez-le la bride sur le col : en un mot, laissez-le aller entierement à sa fantaisie : par cette conduite vous découvrirez infailliblement son caractere, soit ardeur ou paresse, ce qu'il a de force ; quelles sont ses allures, s'il a la jambe sûre & la bouche bonne, s'il est peureux ou retif. En l'attaquant des deux, ce qu'il ne faut faire qu'à la fin, vous connoîtrez s'il y est sensible à l'éperon ; & s'il n'est point ramingue ; le Cheval ramingue, est celui qui recule au coup d'éperon seulement : enfin vous pourrez voir alors si c'est un bon, médiocre ou mauvais Cheval.

Principes pour essayer un Cheval de selle.

Maintenant si vous voulez choisir un Cheval de maître pour voyager, prenez-le dans la force de son âge, c'est-à-dire, depuis six ans, car un trop jeune Cheval ne supporteroit pas aisément la fatigue : que votre Cheval soit de bonne taille, la jambe sûre, le pied bien fait, & la corne bonne, afin qu'il ne soit point sujet à se déférer en chemin, & à marcher pied nud, ce qui lui gâteroit le pied peut-être pour long-tems ; qu'il soit sans ardeur & tranquille sans être paresseux ; qu'il ait les mouvemens doux, & qu'il ait un grand pas, puisque c'est la seule allure qu'on demande à un Cheval de voyage ; qu'il ait

Cheval de Maître pour le voyage.

ſur tout la bouche légere, car c'eſt un martyre pour le cavalier de porter continuellement la tête de ſon Cheval; qu'il n'ait peur de rien, & qu'il ne ſoit point délicat au manger, car il s'affoibliroit & deviendroit à rien, s'il ne ſe nourriſſoit pas à proportion de ſon travail: c'eſt dans ces vûës que l'on doit examiner un Cheval pour voyager, s'attachant ſur-tout au pied, à la jambe, à la bouche, & à l'allure.

Cheval de Suite.

Le Cheval de ſuite, ou de Paleſernier, doit être de taille étoffée & fort pour porter un Porte-manteau: on ne ſe ſoucie guéres de la douceur de ſes mouvemens ni de la bonté de ſa bouche qui ſeroit bien-tôt endurcie par un domeſtique, il vaut mieux même par cette raiſon qu'elle ſoit plutôt ferme que légere.

Le Bidet de Poſte.

Le Bidet de poſte, eſt une eſpece fort commune, auquel la beauté de la figure eſt fort indifférente auſſi-bien que les qualités de la bouche; on ſe ſert ordinairement de Bidets entiers, parce qu'ils ſont plus durs à la fatigue: on doit les choiſir étoffés, courts & ramaſſés, bon pied & bonne jambe, qu'ils galopent aiſément, & ſans faire ſentir leurs reins; qu'ils n'ayent pas de fantaiſies, & ſur-tout ne ſoient pas retifs, ce qui eſt aſſez commun à ces ſortes de Chevaux.

Origine du Manege.

Un homme à Cheval, n'eſt pas en ſituation de faire faire à ſon corps dans un combat les divers mouvemens qu'il feroit à pied, pour attaquer ou pour ſe défendre, comme de ſe retourner ſubitement, de faire face à ſon ennemi de tous côtés, &c. Le Cheval eſt un animal qui ſçait très-bien ſe battre contre ceux de ſon eſpece, mais à qui la nature n'a point appris les moyens de pourvoir à la ſûreté de l'homme qui eſt ſur lui, ce même homme l'a trouvé capable d'obéïr à ſes leçons, s'il pouvoit les lui faire entendre; il a enſuite découvert des moyens pour y parvenir, ce ſont ces moyens mis en pratique, qui rendent les Chevaux ſi ſouples & ſi adroits qu'on ne ſçauroit trop admirer le génie de ceux qui ſont venus à bout de faire exécuter avec tant de juſteſſe, de ſoupleſſe, & de promptitude, leurs penſées à un animal à qui elles ſont naturellement indifférentes. L'origine de ce qu'on appelle l'Art du manége, vient donc du but qu'on s'eſt propoſé, de dreſſer les Chevaux au combat des hommes, & d'accoutumer les hommes à dreſſer ces Chevaux: en même tems pluſieurs avantages ſont émanés de cet Art; car il enſeigne à l'homme

la grace qu'il doit avoir ſur un Cheval, l'accoutume à y être ferme & à l'aſſouplir, non-ſeulement pour la guerre, mais encore pour tous les uſages, auſquels cet animal peut ſervir, & par conſéquent lui donne des reſſources pour les dangers, & de l'agrément dans le cours de ſa vie.

Les Chevaux de Manége, ſont donc proprement des Chevaux dreſſés pour la guerre. Le Roi de France a un très-beau Manége, qui lui doit fournir des Chevaux quand il va à la guerre; on appelloit autrefois ces Chevaux, les grands Chevaux du Roi; ce Manége eſt remonté tous les ans d'une vingtaine & plus de Poulains fournis par ſon Haras, qui ſont enſuite dreſſés par deux excellens Ecuyers. Du Manege du Roi.

Toutes ſortes de Chevaux, ne ſont pas propres au Manége: le Cheval de Manége, doit être beau, léger, vigoureux, la bouche excellente, brillant & vif, point de roideur, afin qu'il puiſſe ſe ployer à tous les airs qu'on lui apprend; un pas tranquille & commode & un galop allongé, ſont des imperfections pour lui: ſon pas & ſon galop, doivent être vifs & raccourcis: de bons jarrets & de bons reins, lui ſont néceſſaires pour le relever & l'aſſeoir ſur les hanches, ſans quoi il ſera toujours atterré; les Chevaux d'Eſpagne ſont excellens au Manége. Le Cheval de Manege

Le Cheval de guerre pour l'Officier, eſt dans le genre des Chevaux fins ou Chevaux de Maître; il doit être ſenſible, ſouple & adroit, n'ayant peur de rien, courageux, point délicat, de fatigue ſans ardeur, & léger: c'eſt dans ces vûës qu'on doit le choiſir. Le Cheval d'Officier.

Le Cheval de troupes, c'eſt-à-dire, de cavalier, ou de dragon, eſt dans le genre des Chevaux communs, il doit être étoffé, bien de la jambe, bon trotteur, & la bouche ferme, attendu que celui qui le monte, eſt plutôt fait pour lui gâter la bouche que pour lui accommoder; en un mot ce doit être un Cheval de réſiſtance. Cheval de Troupes.

Il n'eſt pas néceſſaire qu'un Cheval qui ne ſervira que pour briller à la tête d'une troupe, à une revûë, ou à une entrée, ſoit un bon Cheval pour le Service; il ſuffit qu'il ait de l'apparence, afin d'éblouir les yeux du Spectateur; c'eſt dans ces occaſions que les piaffeurs peuvent avoir place, car en toute autre ils ſont fort incommodes: il faut donc s'attacher principalement ici à la beauté du poil, de la figure & des crins, Cheval d'Appareil ou de Revûë.

que le Cheval ſoit inquiet & relevé ; les qualités des jambes & des allures lui ſont inutiles ; mais il faut qu'il ait la bouche bonne & écumante, mâchant perpétuellement ſon mors ; enfin belle montre & peu de rapport. Les mauvais Chevaux d'Eſpagne, ſont très-propres à ce mêtier, quand ils ſont piaffeurs. Il faut avoir de l'argent de reſte pour s'embarraſſer d'un tel animal qui n'a que du faux brillant, & qui dans le fonds n'eſt qu'une vraye roſſe : un beau Cheval de manége, bien dreſſé & monté par un bon homme de Cheval, doit ſatisfaire bien plus agréablement la vûë du Spectateur.

Cheval de Timbalier.

Le Cheval de Timbalier, doit être un grand Cheval de ſelle de belle apparence, portant beau, étoffé & paiſible.

Cheval de Promenade.

Comme il arrive ſouvent à la guerre, que le Général monte à Cheval, pour ce qu'on appelle la promenade, afin de s'inſtruire par lui-même des diſpoſitions des poſtes, des mouvemens de l'Ennemi, &c. & qu'il eſt accompagné alors d'Officiers, que la curioſité attire à ſa ſuite : j'ai cru ne pouvoir mieux placer les qualités du Cheval, choiſi pour la promenade, qu'à la ſuite de l'article des Chevaux de guerre, quoique celui-ci puiſſe ſervir également à toutes perſonnes qui veulent ſe promener pour le ſeul plaiſir de faire ſans fatigue un exercice moderé, très-utile à la ſanté. Le Cheval de promenade doit donc être un animal paiſible, marchant très-bien le pas ſans faire ſentir ſes mouvemens à ſon Cavalier, c'eſt pourquoi il doit être choiſi entre deux tailles, & plutôt petit que grand, car les mouvemens d'un double Bidet, doivent moins ſe faire appercevoir que ceux d'un grand Cheval, & d'ailleurs il eſt plus facile de monter ſur un petit Cheval que ſur un grand : il n'eſt pas néceſſaire qu'un tel Cheval ait un grand fond de vigueur, il ſuffit qu'il ait les mouvemens liants, la jambe ſûre, la bouche bonne, & qu'il n'ait ſurtout aucune ardeur ni peur de rien, afin que celui qui eſt deſſus puiſſe jouir de la promenade, ſans fatigue & ſans inquiétude. Les plus doux & les plus tranquiles de ces Chevaux, ſont ce qu'on appelle Chevaux de femmes, c'eſt avec ces qualités qu'on doit les choiſir pour qu'ils puiſſent être montés par le commun des femmes.

Cheval de Femme.

On entend par Cheval de chaſſe, celui qui eſt deſtiné à monter ceux qui chaſſent avec des chiens courants, les animaux des forêts ou des plaines. La chaſſe des chiens courants exige de deux ſortes de Chevaux ; ſçavoir des Chevaux de

maître, & des Chevaux de piqueurs : on doit choisir les Chevaux de maître avec les qualités suivantes : sçavoir, de la vîtesse, de la légereté & du fonds ou de l'haleine, c'est-à-dire, qu'ils puissent résister à des chasses de plusieurs heures, ce qui ne peut arriver sans vigueur & sans les qualités susdites, qu'ils ayent la bouche bonne, mais pas trop sensible, car la moindre branche qui toucheroit la bride, les feroit renverser : il n'est pas nécessaire qu'un Cheval de chasse aille bien le pas, il suffit qu'il courre aisément, car cette allure est celle pour laquelle ces Chevaux sont principalement faits ; il est nécessaire qu'ils soient froids, c'est-à-dire, que le bruit des chiens & des trompes, ne leur donne point d'envie d'aller ; car outre que cette ardeur les fatigue aussi-bien que celui qui les monte, il est encore à craindre que la tête ne leur tourne, & qu'ils n'emmenent leur homme au danger de sa vie : c'est pour éviter ce malheur qu'il est toujours plus sensé, lorsqu'on a acheté un Cheval pour la chasse, de le faire mener en main sans monter dessus aux premieres chasses que l'on fait, afin de voir comme il s'y comporte, & afin de l'accoutumer au bruit des chiens & des trompes. Il y a des Chevaux qui se font à ce bruit, plutôt les uns que les autres ; & il y en a d'autres qui n'y prennent aucune ardeur ; ceux-ci sont les plus rares : on accoutume aussi un Cheval de chasse à perdre son ardeur en le courant dans de jeunes taillis en beau pays, il en est plutôt fatigué, & on en vient ensuite mieux à bout : cette méthode est encore bonne pour l'assouplir & pour le rendre plus adroit : les Chevaux Anglois réussissent très-bien à ce métier pour les Maîtres ; à l'égard des Piqueurs, il leur faut des Chevaux vigoureux & courans bien, quoique plus étoffés & plus communs, car ces Chevaux doivent soutenir une fatigue plus grossiere, c'est-à-dire, percer dans les bois, & passer par tout où les chiens passent.

Cheval de Chasse.

Cheval de Piqueur.

On appelle Cheval d'arquebuse, un Cheval qu'on a dressé à tirer de dessus, sans qu'il soit effrayé du coup de fusil ; on s'en sert pour chasser au chien couchant. Cette espece de Cheval doit être de taille de double Bidet, pour qu'il soit plus facile de le monter & de le descendre ; il doit être tranquile & sans aucune espece de volonté, avoir la bouche bonne, & marcher bien le pas : de bien courre, ne lui est pas essentiel, car on ne se sert guéres du galop d'un Cheval d'arquebuse.

Cheval d'Arquebuse.

CHAPITRE XV.

De l'achat des Chevaux de tirage, & qui portent.

J'Appelle Chevaux de tirage, ceux qu'on a attelés à une voiture pour la tirer ; tels ſont les Chevaux de caroſſe, de Chaiſe & de Charette, Coche, Canons, &c. Les Chevaux qui portent, ſont les Chevaux de bât, de Meſſager, &c. les plus nobles de tous ces Chevaux, & ceux de qui on exige plus de qualités, ſont les Chevaux de caroſſe, c'eſt auſſi par eux que je vais commencer.

Eſſai des Chevaux de Caroſſe.

Depuis les Chevaux de caroſſe d'un Roi, juſqu'à ceux d'un Fiacre, il y a bien des dégrés pour la figure, & il y en a trop pour les détailler. Je ne m'arrêterai donc que ſur la bonté, c'eſt-à-dire, ſur l'achat d'un bon Cheval de caroſſe ; mais je dirai précédemment que comme les Chevaux de caroſſe ſont attelés deux à deux, il eſt d'uſage de les appareiller de taille, de poil, de marques au front, de figure, & le plus qu'on peut d'allures & d'inclination ; c'eſt à ce dernier article qu'il eſt néceſſaire d'avoir une attention particuliere : c'eſt pourquoi quand vous aurez vû ſi le Cheval trotte bien en main, vous le ferez atteler. On eſſaye les Chevaux de caroſſe au chariot ou au *diable*, qui eſt une machine faite exprès pour cet uſage, afin qu'en cas qu'un Cheval ruë il ne puiſſe pas bleſſer celui qui mene les deux Chevaux : étant attelés on commence par les mener le trot, cette allure étant la principale qu'on demande aux Chevaux de caroſſe. Alors examinez s'ils trottent bien, c'eſt-à-dire, les hanches baſſes ſans dandiner de la croupe & la tête haute, s'ils trottent & tirent également, c'eſt-à-dire, ſi le trot de l'un n'eſt pas plus racourci que celui de l'autre, ce qui les empêche de tirer également, auſſi-bien que la vivacité de l'un des deux, car ſouvent il y en a un vif & l'autre pareſſeux, le pareſſeux ruine le vif, parce qu'il le laiſſe tirer tout ſeul. Si cette pareſſe eſt extrême, gardez-vous bien de l'acheter ; mais s'il n'eſt qu'un peu moins vif & un peu plus lourd que ſon camarade, on y remedie en l'attelant ſous la main du Cocher, c'eſt-à-dire, à droite, afin que le Cocher l'avertiſſe du foüet, lorſqu'il ſe ralentira ; il eſt de la grace de l'attelage que les deux Chevaux attelés à côté l'un de l'autre

portent également, c'est-à-dire, qu'en trottant ils tiennent leurs têtes également hautes & en même situation : il est aussi plus agréable qu'ils soient tous deux marqués en tête, soit par l'étoile ou par le chanfrain ; mais il est essentiel qu'ils ayent la bouche bonne, ce qu'on voit en les faisant reculer au carosse après avoir précédemment examiné les barres, & qu'ils ayent des pieds excellens & des jambes de fer, c'est-à-dire, beaucoup de jambe, & des jambes très-nerveuses : les plus beaux Chevaux de carosse, sont les Danois, & les plus grands, sont les Hollandois ; les Normands sont ceux qui s'usent moins sur le pavé.

Les Chevaux qui servent aux Chaises de poste, & qui ne sont point Chevaux de poste, sont d'une espece toute différente des Chevaux de carosse : une Chaise de poste est attelée de deux Chevaux qui sont aussi très-différens l'un de l'autre, l'un s'appelle Cheval de brancart, & l'autre Cheval de côte ou bricolier : le Cheval de brancart doit être choisi de bonne taille, étoffé, allongé, trottant vîte & aisément : le bricolier qui porte le postillon, n'est pas si étoffé, tirant plus sur le Cheval de selle : il doit avoir un galop racourci & aisé. Des Chevaux de Chaise.

Les autres Chevaux de tirage, comme Chevaux de charette, de charuë, de coche, sont ordinairement des roussins, ou Chevaux entiers, attelés avec un colier ; il ne leur faut de qualités que celle de tirer bien & fort, qu'ils soient bien étoffés de par tout, le poitrail large, & les épaules nourries, car la pesanteur seule de ces parties leur aide beaucoup à entraîner les fardeaux qu'ils doivent voiturer. Des autres Chevaux de tirage.

Les Chevaux de bâts ou de bagage, qui servent à la guerre, à porter des fardeaux, sont dans le genre des Chevaux communs, il les faut bien traversés, & qu'ils ayent sur-tout de bons reins & forts : les Chevaux de Messager qui sont destinés à porter des balots d'un endroit à un autre, sont d'une espece plus mince, afin qu'ils soient plus légers, car ils vont souvent au trot ; ils doivent d'ailleurs avoir les qualités des précédens à proportion de leur espece. Chevaux de bâts, de messager, &c.

Les Marchands qui vont en campagne, appellent les Chevaux sur lesquels ils montent, leurs porteurs, ce sont communément des Bidets d'amble, ou qui aubinent.

CHAPITRE XVI.

Des Chevaux des différens Pays & de la durée des Chevaux.

LEs plus beaux & les plus diſtingués des Chevaux de ſelle étrangers, tant pour monter que pour tirer race, nous viennent de Barbarie, d'Eſpagne & d'Angleterre : nous tirons les Chevaux étrangers pour le caroſſe, de Danemarc, d'Allemagne, d'Italie & d'Hollande.

Chevaux François.

Parmi les Chevaux François, il s'en trouve de toute eſpece, ceux de ſelle les plus eſtimés, viennent du Limouſin & de Normandie, quelques-uns de Poitou & d'Auvergne : les Chevaux de caroſſe, de la Baſſe Normandie & du Cotentin, & de Flandres ; & les Chevaux de tirage, du Boulenois, & de la Franche-Comté.

Eſpagnols, Barbes & Anglois.

Il ſe trouve peu de bons Chevaux d'Eſpagne, ceux de la Haute-Andalouſie paſſent pour les meilleurs : les bons Chevaux d'Eſpagne réuſſiſſent principalement au manége & à la guerre : les Barbes ſont bons au manége & à la chaſſe, & les Anglois ſont excellens Chevaux de chaſſe.

Il ſe trouve tant de varietés dans les Chevaux d'un même Pays, tant pour les qualités que pour la figure, qu'il eſt preſque impoſſible d'en déduire toutes les circonſtances ; y ayant de bons, de médiocres, & de mauvais Chevaux, de beaux & de laids : on peut dire en général que les Chevaux d'Eſpagne ont les épaules plus libres & les mouvemens plus ſouples que tous les autres Chevaux fins étrangers : enſuite viennent les Chevaux d'Italie. Parmi ce qu'on appelle Barbes, les Chevaux Arabes ſont les plus vigoureux & de meilleure race : parmi les Barbes, les Chevaux de Maroc, ſont ſupérieurs ; enſuite les Barbes de Montagne : les Chevaux Turcs, Perſans, Moriſques & d'Armenie, ſont médiocres en général : les Barbes ſont froids, mais de grande vîteſſe : on rend ceux-ci ſouples, mais les Eſpagnols le ſont naturellement : il eſt rare de voir de grands Chevaux de ces deux contrées : les Chevaux Anglois ne ſont pas généralement bons : il en vient beaucoup de mauvais de ce Royaume : les Chevaux Anglois, ne ſont pas de race du Pays ; ils viennent de race de Barbes bien conſervée & maintenuë ; ils ſont communément légers, & ont de l'haleine.

Nous avons en France de beaux & bons Chevaux de toute eſpece, ou de médiocres & de mauvais, à meſure qu'on a plus ou moins de ſoin d'envoyer dans les Provinces du Royaume, des Etalons qui y conviennent.

Quant aux Chevaux de Caroſſe, les plus beaux ſans contredit, ſont les Chevaux d'Italie, enſuite les Danois & Allemands, puis les Chevaux de Friſe, & du Nord de la Hollande. En France les plus eſtimés ſont les Chevaux Normands; les Chevaux Flamands ſont les moindres de tous, à cauſe de leur groſſe tête, & de leurs pieds plats. Italiens, Danois, Allemands, Hollandois, Normands, Flamands.

Les Bidets François ſont communément excellens. Bidets.

Les Chevaux fins & de race acquierent leur force plus tard que les Chevaux communs: c'eſt pourquoi il faut les attendre juſqu'à ſept ou huit ans pendant que les communs ſont en état de ſervir à quatre & cinq ans: mais auſſi les Chevaux fins durent juſqu'à vingt & trente ans, pendant que les autres ſont vieux à quinze ans. Chevaux fins, & communs.

TRAITÉ
DU
HARAS.

CHAPITRE PREMIER.

Des Haras du Royaume.

QUoique le terme de Haras ſignifie proprement un nombre de Chevaux entiers & de Jumens raſſemblées dans un lieu choiſi pour y perpetuer leur eſpece, & y produire des Poulins qui puiſſent s'y élever juſqu'au tems où ils doivent être employés au ſervice de l'Homme; cependant on appelle auſſi les Haras du Royaume, des Chevaux ou Etalons entiers

diſperſés un à un par tout le Royaume chez différens Particuliers pour couvrir les Jumens qu'on leur amene.

Lorſque les Haras du Royaume ſeront bien régis & entretenus de beaux Etalons, il eſt certain qu'il en ſortira d'auſſi bons Chevaux qu'il y en ait dans le monde pour quelque uſage que ce ſoit ; au moyen de quoi nous ne ſerons pas dans la néceſſité de faire ſortir du Royaume des ſommes conſidérables, & d'enrichir nos voiſins pour toutes les eſpeces de remontes dont nous aurons beſoin.

Les Haras du Royaume étoient totalement perdus avant M. Colbert : mais ce Miniſtre ayant aiſément compris tout l'avantage que le Royaume tireroit de leur rétabliſſement, ne négligea rien pour en venir à bout. Il chargea mon Grand-Pere de l'inſpection générale des Haras du Royaume. Pluſieurs Commiſſaires furent nommés pour veiller dans les Provinces à leur adminiſtration ; il fit venir des Etalons des Pays Etrangers, & les diſtribua dans toute l'étenduë du Royaume. Non content de cela, il accorda des gratifications aux Commiſſaires les plus attentifs, & les plus intelligens. Il excitoit par divers moyens les Gentilshommes à concourir à ſon deſſein, faiſant eſperer des graces du Roi à ceux qui y montreroient le plus de zéle, & faiſant même écrire le Roi aux Perſonnes les plus diſtinguées. J'ai eu le plaiſir de trouver toutes ces Lettres dans les papiers de mon Grand-pere, & j'ai extrait celles qui m'ont paru les plus propres à témoigner combien ce grand Miniſtre étoit ardent à ce qui pouvoit contribuer au bien de l'Etat, & en particulier à l'établiſſement des Haras qu'il regardoit avec raiſon comme eſſentiel dans le Royaume. Il eſt vrai que depuis M. Colbert, ce projet ſi bien commencé, ne s'eſt pas continué avec le même zéle, ce qui a été cauſe que dans les deux dernieres guerres de 1688. & de 1700. on a été obligé d'acheter des Chevaux chez l'Etranger, & la ſomme qu'on y a employée a monté à plus de cent millions.



EXTRAIT DE PLUSIEURS LETTRES DU ROI, ET DE M. COLBERT, AU SUJET DU RÉTABLISSEMENT DES HARAS.

De M. COLBERT, *à M.* DARGOUGES, *le 4. Juin 1663.*

Monſieur. Le Roi ayant eſtimé que le rétabliſſement des Haras dans les Provinces de ſon Royaume eſt fort important à ſon ſervice & avantageux à ſes ſujets, tant pour avoir en tems de guerre le nombre de Chevaux pour monter ſa Cavalerie, que pour n'être pas néceſſité de tranſporter tous les ans des ſommes conſidérables dans les Pays Étrangers pour en acheter, a réſolu d'y appliquer une partie des ſoins que Sa Majeſté donne à la conduite de ſon État, & à tout ce qui peut le rendre floriſſant; & pour cet effet elle a fait choix du ſieur Garſault, l'un des Ecuyers de ſa grande Ecurie, pour aller dans toutes les Provinces du Royaume reconnoître l'état où ſont leſdits Haras, les moyens qu'il y a d'en établir de nouveaux, & pour y exciter la Nobleſſe : & comme ledit ſieur de Garſault a un ordre particulier de viſiter exactement la Bretagne où ils étoient autrefois les plus abondans, je vous conjure, Monſieur, de lui donner toute l'aſſiſtance qui peut dépendre de l'autorité qui vous eſt commiſe, &c.

Du ROI, *à M. le Marquis* DE BOISION, *Gouverneur de Morlais en Baſſe-Bretagne.*

Monſieur le Marquis de Boiſion. La négligence qui a été apportée depuis quelque tems à l'entretien des Haras qui ſont dans mon Royaume, a été ſi grande, que comme à préſent il eſt très-difficile de trouver des Chevaux capables de bien ſervir, l'on eſt contraint d'en aller chercher dans les Pays Etrangers; ce qu'ayant conſidéré, & qu'il eſt néceſſaire pour le bien de mon ſervice & celui de mes Sujets, d'y pourvoir; je vous fais cette lettre pour vous exhorter de travailler inceſſamment, non-ſeulement au rétabliſſement deſdits Haras, aux endroits où il y en avoit déja, mais auſſi d'en faire de nouveaux aux lieux où les paturages ſont propres pour cet effet; à quoi me promettant que vous vaquerez avec ſoin,

diligence, & affection, je vous assurerai que vous ferez chose qui me sera très-agréable, & dont je vous sçaurai bon gré; cependant je prierai Dieu qu'il vous ait, Monsieur le Marquis de Boision, en sa sainte garde. Ecrit à Paris le 22. Juillet 1663.

LOUIS.

De M. COLBERT, *à M.* DE GARSAULT : *extrait du 21. Septembre 1663.*

J'ai lû au Roi toutes vos dépêches & mémoires : Sa Majesté a témoigné beaucoup de joye de la bonne disposition où toutes choses se trouvent pour le rétablissement des Haras, &c. Sur tout continuez à bien exciter les Gentilshommes qui ont des lieux propres pour faire des nourritures, à faire amas de belles Cavales, & à donner au Roi la satisfaction qu'il espere du rétablissement de ce commerce, dans lequel, outre l'avantage qu'ils trouveront de plaire à Sa Majesté, ils y trouveront aussi du profit infailliblement.

De M. COLBERT *à M.* DE GARSAULT, *du 9. Novembre 1663.*

Je vous envoye une lettre du Roi pour M. le Marquis de Montausier, dans les termes que vous l'avez jugé nécessaire pour l'exciter fortement à tenir la main au rétablissement des Haras en Normandie, & pour disposer la Noblesse à élever dans leurs terres un nombre de belles Cavales : vous trouverez aussi ci-joint une vingtaine d'autres lettres, le nom en blanc, pour les distribuer aux principaux Gentilshommes de la Province.

LETTRE CIRCULAIRE *du* ROI, *aux Principaux des Provinces.*

Monsieur. Ayant été informé par le sieur de Garsault, un de mes Ecuyers ordinaires en ma grande Ecurie, des diligences que vous avez faites pour avoir nombre de bonnes Cavales pour l'établissement d'un Haras dans vos terres, & pour exciter tous les Gentilshommes de votre Province à suivre votre exemple, j'ai bien voulu vous témoigner par cette lettre, le gré que je vous en sçai, & le désir que j'ai que vous continuiez, & que vous vous appliquiez au rétablissement de mes Haras, comme à une des choses que j'ai fort à cœur, & qui me sera fort agréable : ce que me promettant de votre affection à mon service, je ne vous ferai la présente plus ex-

presse, & prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur, en sa sainte garde. Ecrit à Saint Germain-en-Laye ce 30. Mai 1665.

De M. COLBERT, *à M.* DE GARSAULT : *extrait du 2. Avril 1666.*

Vos lettres du 2. & du 20. du mois passé m'ont été renduës : en même tems j'ai vû par ce qu'elles contiennent, que vous avez fait quelques achats de Chevaux, & que ceux qui sont d'une bonté un peu extraordinaire se vendent à un prix excessif ; ce qui nous doit encore plus encourager à nous appliquer au rétablissement des Haras dans le Royaume, puisque les bons Chevaux sont rares par tout, & qu'ils se vendent très-cherement, &c.

Du ROI, *à M. le Duc* DE LA VIEUVILLE.

Mon Cousin. Envoyant le sieur de Garsault, l'un des Ecuyers de ma grande Ecurie en Poitou, pour visiter les Haras qui ont été rétablis dans madite Province, & pour exciter la Noblesse du Pays à s'appliquer à en établir de leur part ; j'ai bien voulu l'accompagner de cette lettre, & vous dire que vous ayez à donner audit Garsault toute l'assistance dont il aura besoin, & vous pourra requerir pour le succès de son voyage ; vous employant envers les principaux de la Noblesse pour les convier d'établir des Haras, & faire élever nombre de bons Chevaux suivant leurs facultés : vous assurant que vous ferez chose qui me sera bien agréable. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin, en sa sainte & digne garde. Ecrit à Tournai le 26. Juillet 1667.

LOUIS.

De M. COLBERT, *à M.* COLBERT DU TERRON, *le 27. Juillet 1667.*

Le Roi ayant jugé que le rétablissement des Haras étoit fort important pour son service, & pour l'avantage du commerce, vous avez été informé de tems en tems par les lettres que je vous ai écrites, combien Sa Majesté l'a à cœur, & des diligences qui ont été faites par ses ordres pour y réussir. A présent elle envoye le sieur de Garsault l'un des Ecuyers de sa grande Ecurie pour se transporter dans le Pays d'Aunis, & voir le progrès qui s'y est fait par les soins que vous y avez

apportés : je vous prie donc de lui donner une entiere créance sur tout ce qui concerne cette matiere, & même de lui faire connoître les Gentilshommes qui auront plus montré de chaleur & de zéle, ensuite des excitations que vous leur avez faites d'élever eux-mêmes des Chevaux, afin qu'à son retour ils puisse l'informer de leurs noms, & des efforts qu'ils ont faits dans la vûë de lui plaire.

COLBERT.

Du 24. *Août* 1668.

Tous les extraits des lettres suivantes sont de M. Colbert à mon Grand-pere.

... Quoique je désirasse vous revoir bien-tôt, je vous avouë que ces établissemens sont d'une si grande conséquence, que vous ne sçauriez donner trop de tems & de loisir pour les bien faire, & tâcher de les faire réussir à la satisfaction du Roi, & de ceux qui y auront contribué sous les ordres de Sa Majesté. Observez encore s'il y avoit lieu d'établir des Haras de grands Chevaux pour servir au Carosse : parce que si nous y pouvions une fois parvenir, nous retiendrions beaucoup d'argent au dedans du Royaume, & priverions les Hollandois de celui qu'ils en tirent annuellement pour ces sortes de Chevaux.

Du 7. *Septembre* 1668.

... Et vous ne devez pas douter que les Intendans n'appuyent cet établissement de toute l'étenduë de leur pouvoir, le leur ayant plusieurs fois recommandé, & me proposant de les exciter souvent par mes lettres.

Du 21. *Septembre* 1668.

... Et même j'estime à propos que quand il y aura quelques beaux Chevaux sortis des Cavales qui auront été couvertes par les Etalons donnés par le Roi, il sera bon de les acheter pour Sa Majesté, & même d'engager les Gentilshommes qui les auront nourris de les lui amener, afin que leur faisant quelque gratification, comme elle fera sans doute, cela convie la Noblesse à s'appliquer encore plus fortement à rétablir la race des bons Chevaux.

Du 5. *Octobre* 1668.

... Je vous dirai seulement que les mesures que vous avez

prises, en ne faisant pas couvrir les Cavales avant l'âge, sont très-bonnes, & que le service que vous rendez actuellement, doit être d'autant plus considérable, que par les affaires qui se préparent on aura un plus grand besoin de Chevaux que jamais, & que par conséquent ce sera un grand bien, si avec un peu de tems on en peut trouver dans le Royaume propres à la guerre.

Du 29. Août 1670.

... J'espere un grand fruit du voyage que vous allez faire, & de l'application que vous donnerez à mettre les Haras dans le bon état que l'on peut souhaiter. Pour cet effet, excitez fortement les Commissaires qui sont établis dans les Provinces à bien faire leur devoir, & attachez-vous sur tout à persuader aux peuples que le Roi n'a d'autre dessein que de rétablir la race des bons Chevaux dans son Royaume, en leur faisant perdre la pensée qu'ils ont que Sa Majesté prendra pour elle les Poulins qui viendront des Etalons. Et pour plus facilement venir à bout de leur ôter toutes les mauvaises impressions qu'ils peuvent avoir, il faudra de tems en tems dans les Foires des Provinces acheter pour Sa Majesté les plus beaux Poulins qui seront venus des Etalons; & outre le prix que vous en payerez, il faudra donner encore un prix particulier de cent écus ou de quatre cent livres à celui qui aura eu le plus beau Poulain, & trois ou quatre actions de cette nature persuaderont plus que toute autre chose. Je crois même qu'il sera bon que vous indiquiez en chaque Province une Foire pendant l'hyver ou au commencement du printems, dans laquelle vous vous trouverez, ou quelqu'un qui y sera envoyé en votre place, pour faire le choix du plus beau Poulin : sur tout ne manquez pas de publier le dessein de Sa Majesté dans tous les lieux où vous passerez, &c.

Du 13. *Septembre* 1670.

... Et comme le succès de cet établissement dépend principalement du soin qu'y apportent les Intendans; il est nécessaire que vous m'informiez de l'application que chacun y a en particulier, &c.

Du 26. *Septembre* 1670.

... Et vous devez seulement prendre garde que la différence

des esprits des Intendans n'apporte aucun préjudice à cet établissement, qu'il est important de soutenir par tous les moyens possibles. J'écris de nouveau à tous les Intendans de redoubler leurs applications pour le faire réussir, & d'exécuter ponctuellement toutes les choses dont vous serez convenu avec eux, & je ne doute pas que cette nouvelle excitation ne produise un très-bon effet. Continuez votre voyage avec exactitude, & faites ensorte de bien connoître l'application que les Intendans donnent à faire réussir cet établissement. Excitez toujours les Commissaires à faire régulierement leurs visites, en leur faisant connoître que c'est le seul moyen de mériter les gratifications que Sa Majesté veut leur faire, & n'oubliez rien de tout ce qui pourra contribuer au rétablissement des Haras, &c.

Du 18. *Août* 1674.

... Je suis bien aise que le nombre des Chevaux qui entrent dans le Royaume ait diminué à mesure que les Haras ont augmenté, &c.

Du 29. *Octobre* 1676.

... Continuez à rechercher tous les moyens possibles pour augmenter toujours cet établissement, & mettre un plus grand nombre d'Etalons dans toutes les Provinces, &c.

Du 7. *Octobre* 1678.

... Vous avez bien fait de faire connoître qu'il n'est pas à propos de défendre la vente des Poulins qui se fait aux Savoyards & Piedmontois, d'autant que tant plus ils seront recherchés, & tant plus les peuples s'appliqueront aux Haras.

Après ces témoignages de l'opinion qu'un aussi grand Ministre avoit des Haras & de l'abondance des Chevaux dans le Royaume, il est inutile de s'étendre davantage sur cette matiere pour en faire concevoir l'utilité & le profit, & pour engager à désirer qu'un établissement aussi profitable se perfectionne & s'augmente toujours de plus en plus; puisqu'un Etat ne sçauroit être florissant, à moins que tous les objets qu'il embrasse, & principalement un commerce avantageux, ne tendent à le rendre tel, & n'y soient fortement aidés par un gouvernement sage & clair-voyant.

CHAPITRE II.

De l'Etabliſſement d'un Haras.

CElui qui veut former un Haras, c'eſt-à-dire, avoir dans un même lieu nombre de Jumens poulinieres & d'Etalons pour y élever les Poulins qui en proviendront, ne ſçauroit ſe paſſer de pâturages pour la nourriture des Jumens & Poulins : il eſt à propos même qu'il en ait de différente eſpece, ſçavoir de plus & de moins gras.

La premiere choſe qu'on doit obſerver, eſt de proportionner la quantité de Chevaux à l'herbe, au terrein en pâturages qu'on poſſede : pour cet effet il faut ſçavoir que dans un fonds entre gras & maigre, trois arpens peuvent nourrir pendant toute l'année un Cheval ordinaire, en y joignant des Bœufs ou des Vaches ; car le Bœuf engraiſſe le fonds que le Cheval amaigrit ; de plus ces animaux mangent la grande herbe, & les Chevaux n'aiment que l'herbe tendre & courte ; nous parlerons ci-après de la quantité de beſtiaux qu'il faut mettre avec les Chevaux, ſuivant que le fonds eſt bon ou mauvais. Terrein.

Si donc vous avez un lieu convenable pour votre Haras, vous commencerez par partager cette étenduë en pluſieurs grands parquets ou enclos fermés de hayes, palis, foſſez, &c. Par exemple en trois, le plus gras ſera deſtiné aux Jumens pleines, & à celles qui allaitent leurs Poulins, étant eſſentiel de bien nourrir ces Jumens pour fortifier le Poulin qui doit naître, & lui préparer l'abondance du lait qui doit continuer quand le Poulin eſt venu au monde, parce que de cette premiere nourriture dépend ſa bonne conſtitution. Le deuxiéme parquet qui doit être moins gras, ſervira de pâture aux Jumens vuides, c'eſt-à-dire, à celles qui n'ont pas retenu de la derniere monte. On ſépare celles-ci des premieres, quand on peut reconnoître qu'elles ne ſont pas pleines, parce que ſe ſentant plus légeres & plus dégagées que les Jumens pleines, elles pourroient leur donner des coups de pieds qui les feroient avorter ; (on verra dans le Chapitre IV. quand & comment on peut diſtinguer ſi une Jument eſt pleine ou non ;) de plus ces Jumens vuides ne devenant pas ſi graſſes, retien- Grands parquets.

dront mieux à la monte prochaine : car le trop de graiſſe s'oppoſe à la génération aux Jumens comme aux femmes : on mettra auſſi les Pouliches dans le même parquet ; enfin le moins gras de tous ſera deſtiné pour les Poulins mâles entiers ou hongres : ſur tout que ce parquet ſoit bien clos pour ôter à ceux-ci toute communication avec les Jumens & Pouliches, car ils ſont capables de couvrir à deux ans ; & s'ils paſſoient avec les femelles, ils s'énerveroient immanquablement, les hongres faiſant des efforts inutiles, tourmentent les Jumens, & ſe perdent les jarrets. Je dis qu'il faut que ce dernier parquet ſoit le moins gras, parce que la nourriture ſe changeant en la ſubſtance de l'animal, principalement lorſqu'il prend ſa croiſſance, elle donne à ſon tempéramment les qualités qu'elle a : ainſi quand cette nourriture aura ſuffiſamment de ſucs pour les entretenir ſimplement en chair ; elle rendra leur ſang moins épais & plus ſpiritueux, par conſéquent plus propre à nourrir & à fortifier les nerfs, puiſqu'il ſe diſtribuë alors avec plus de vivacité dans tous les conduits ſans les engluer, au lieu que la graiſſe qui provient du ſang gluant & épais, enveloppant les muſcles s'oppoſe à leur jeu, & les empêche de ſe fortifier, & par conſéquent éteint le nerf & la vigueur ; auſſi voit-on que les Chevaux nourris dans des pâturages trop gras, ſe chargent de tête & d'encolure, ont la vûë foible, & de groſſes épaules.

Si dans le parquet des Poulins mâles, il ſe trouve des côteaux, des hauts & des bas, les Poulins en montant & deſcendant, ſe dénouëront les épaules & les hanches, ce qui ſera un grand avantage, ſur-tout pour les Chevaux fins, dont le défaut le plus commun, eſt de n'avoir pas les épaules bien libres.

Les terreins humides & marécageux, cauſent les mêmes inconveniens, dont nous venons de parler à l'égard des terreins gras, & même à un plus haut point : ils ont encore une autre mauvaiſe qualité, qui eſt d'attendrir la corne, & de rendre les pieds plats & combles. Les Chevaux que ces terreins produiſent deviennent très-grands, mais ſans vigueur, parce que la nourriture eſt aqueuſe, flegmatique, & ne fourniſſant pas aſſez d'eſprits ; il en eſt de même de toutes les productions de la nature qui croiſſent dans ces ſortes de terreins ; elles augmentent en volume, à meſure qu'elles dimi-

nuent de force ; c'eſt par cette raiſon que les arbres y deviennent très-hauts, & les plantes très-grandes ; mais leurs fruits ou ſont indigeſtes, ou ont moins de goût que les mêmes qui viendroient en terrein ſec & ſur des hauteurs, lorſqu'ils y trouvent ſuffiſamment de nourriture. De-là on peut conclure avec l'expérience, que dans un terrein ſec, on aura de petits Chevaux très-nerveux, qu'un terrein entre gras & maigre, produira des Chevaux de taille & vigoureux ; & qu'un terrein trop gras ou marécageux, donnera de très-grands Chevaux groſſiers, mols & ſans vigueur.

Revenons à nos Parquets. On ne peut ſe diſpenſer de couper chacun des grands Parquets en pluſieurs autres, pour pouvoir les rétablir ſucceſſivement, à meſure que les Chevaux les gâtent ; car il eſt certain que leur fiente recente & leur urine, amaigrit & brûle le fonds du terrein ; mais les bœufs, vaches & moutons, l'amelioriſſent & l'engraiſſent : de plus les bœufs & vaches mangent la grande herbe, ne pouvant pincer près de terre comme les Chevaux, parce qu'ils n'ont point de dents de devant à la mâchoire ſupérieure ; au lieu que les Chevaux qui n'aiment que l'herbe tendre, cherchent la plus courte & la raſent de près. Ainſi tant pour manger la grande herbe, que pour entretenir votre fonds, vous mettrez de ces animaux dans une de vos ſéparations, pendant que vos Chevaux ſeront dans l'autre, & ainſi toujours ſucceſſivement. A l'égard des moutons, l'engrais en eſt excellent, mais on ne peut mettre les Chevaux où les moutons auront été que ſix mois après, lorſque leur fiente ſera incorporée avec la terre ; car cette fiente étant récente, dégoûte les Chevaux, qui la trouvent inceſſamment ſous la dent : ſi vous ne pouvez vous ſervir d'aucun de ces moyens, réparez le tort que vos Chevaux auront fait à vos pâturages par quelqu'engrais que ce ſoit.

Parquets de ſéparation.

Ce que je viens de dire de la ruine des fonds par les Chevaux, eſt ſi vrai & ſi redouté, que dans les meilleurs fonds de la Baſſe-Normandie, les Proprietaires ſtipulent ordinairement dans les Baux, que le Fermier ne pourra nourrir dans un herbage de cent bœufs, que deux ou trois Chevaux, de peur que le fonds ne dépériſſe, s'il y en avoit davantage ; cependant c'eſt trop appréhender, car ces bons fonds pourroient ſupporter ſans aucun déchet dix Chevaux par cent bœufs ;

Terreins. mais ſi on veut employer ſon terrein à un Haras, on le maintiendra dans ſa bonté, en mettant dans un fonds maigre quatre vaches ou deux bœufs par Cheval; dans un fonds médiocre deux petites vaches ou un bœuf par Cheval, & dans un fonds excellent, un bon bœuf pour deux Chevaux, obſervant le changement ſucceſſif des Parquets, comme nous avons dit.

Faites enſorte qu'il y ait dans chaque Parquet de l'eau ſuffiſamment, pour abreuver votre Haras, comme Mares, Etangs, ou retenuë d'eau, ſur-tout point d'eau vive, qui cauſe des tranchées aux Chevaux, & qui pourroit faire avorter vos Jumens : l'eau ſale convient aux Chevaux, comme l'eau nette aux hommes; qu'il y ait auſſi quelques arbres ſémés de côté & d'autre, afin que les Chevaux s'y mettent à l'abri du grand ſoleil & des mouches; qui malgré ces précautions, les fatiguent ſi fort en Eté, qu'il arrive toujours vers le mois d'Août dans la force des mouches, que les Chevaux maigriſſent par l'inquiétude, & le tourment que ces inſectes leur cauſent : vous verrez dans la Pl. V. toutes les eſpeces de mouches qui piquent les Chevaux.

Mouches, Pl. V.

A, la mouche ordinaire : B, la mouche platte ou bretonne, elle eſt griſe, & ſe tient le plus ſouvent autour du fondement du Cheval; on a bien de la peine à la prendre : quand on la tient, il faut lui arracher la tête : les Chevaux qu'on panſe, y ſont communément très-ſenſibles, mais ceux qui ſont à l'herbe, en ont quelquefois des quatre-vingt, ſans s'en ſoucier : C, le taon gris ordinaire : D, le gros taon : E, autre eſpece de taon : ces trois eſpeces piquent plus communément les Chevaux dans les tems chauds & orageux.

Ne négligez pas s'il y a quelques trous ou foſſés dans vos pâturages, ſur-tout dans ceux des Jumens, de les faire combler ſoigneuſement, de peur que tombant dans ces trous, & faiſant effort pour en ſortir, les Chevaux ne s'eſtropient, & les Jumens pleines n'avortent : arrachez par la même raiſon tous les chicots d'arbres, s'il s'en trouve dans votre enceinte; en un mot que le terrein ſoit uni & ſans aucun obſtacle qui puiſſe faire tort à votre Haras en pâture.

Il eſt néceſſaire auſſi d'avoir des hommes qui veillent ſur les Chevaux qui paiſſent, pour prendre garde aux accidens qui peuvent leur arriver.

Si votre Parc n'eſt pas entouré de murailles, les loups ſont à craindre, car ils ſont friands des poulins de l'année ; ainſi il faut travailler à les détruire aux environs de votre Haras : la meilleure de toutes les façons pour en venir à bout, eſt d'avoir un ou deux Valets de limiers actifs, leſquels auſſitôt qu'il fait bon en revoir, partent avant le jour avec leurs limiers, pour détourner les loups qui ſe trouveront dans les Bois voiſins, & qui, le loup détourné, envoyent avertir ſur le champ chez vous, & dans les endroits voiſins : une douzaine de bons fuſiliers, qui entourent une enceinte ſans bruit, ſont ſouvent ſuffiſans : quand ils ſont tous poſtés, on avale la botte au limier, qui du premier ou ſecond coup d'aboi, fera ſortir le loup de l'enceinte : on le tire en ſortant, & on le tue ſouvent, ou on le bleſſe ; mais s'il échappe la premiere fois, vient un jour où il y demeure : d'ailleurs ces Valets de limiers découvrent les portées de loup, & les détruiſent. Chaſſe des Loups.

Vos Prés, ſi vous en avez, ſerviront à nourrir tout votre Haras, tant les Chevaux qui ſont à l'Ecurie toute l'année, que ceux qui ont été en pâture pendant les herbes, qu'on eſt obligé de nourrir avec du foin pendant l'hyver, à moins que vous n'ayez des pâturages d'hyver, comme de jeunes tailles, des brouſſailles, de grandes bruyeres, &c. ſous leſquelles l'herbe étant à l'abri, ſe conſerve tendre : alors vous aurez moins de foin à dépenſer, parce que votre Haras vivra en partie de ces herbes pendant l'hyver ; mais ſi vous n'avez point de ces pâtures, il faudra le nourrir au foin pendant toute cette ſaiſon ; & pour ſçavoir ſi vous avez ſuffiſamment de Pré pour tout votre Haras, voici ſurquoi vous pouvez vous regler : dans un fonds ordinaire, trois quarts d'arpens, qui produiront environ quatre à cinq cens bottes de foin peſant 10 livres la botte, nourriſſent pendant toute l'année un Cheval entre deux tailles. Prés.

Si vous faites conſtruire dans votre enclos des Hangards, qui ne ſont autre choſe que des rateliers couverts d'un toît, il ſuffira de les garnir de foin ; car les Chevaux l'hyver y viennent quand ils ont faim, & en ſortent quand ils veulent : cependant les Hangards ont un inconvénient que n'ont pas les Ecuries : cet inconvénient eſt que lorſqu'un Cheval fort ſe trouve au ratelier à côté d'un foible, il le bat & l'empêche de Hangards & Ecuries.

manger ; mais dans une Ecurie on peut séparer les forts d'avec les foibles & en avoir plus de soin : de plus on aprivoise mieux les Poulins quand on les tient l'hyver dans une Ecurie où on peut les approcher, les caresser, & leur lever les jambes pour les accoutumer à la ferrure : quand les Chevaux sont ainsi à l'Ecurie, on les fait sortir pour les égayer quand il se trouve quelque heure de beau tems.

Pour connoître la qualité d'un Pré, il est utile de sçavoir quelles sont les herbes qui le rendent bon ; il y a des Prés hauts & des Prés bas qu'on peut couvrir d'eau quand on veut : ces deux sortes de Prés produisent différentes espéces de plantes. J'ai dessiné, Pl. VI. les plantes dont l'abondance dans un Pré tant haut que bas, le rend bon pour les Chevaux.

Herbes des Prés hauts. Pl. VI.

A, Herbe nommée *l'éternue* : B, *le tresle*, toutes les espéces en sont bonnes. CCCC, *le lotier*, plante qui fleurit jaune, 1 sa feuille séparée de la tige, 2 sa graine, 3 sa fleur. DDDD, *la crête de coq*, autrement *trompe cheval* ; elle fleurit jaune, 1 sa feuille, 2 sa grainé avec la gaîne de ses graines, 3 sa fleur. EEEE, espéce de *gesse*, elle fleurit jaune, 1 ses feuilles qui s'accrochent par des filaments qui se trouvent au bout de leurs petites tiges, 2 ses cosses où sont les graines, 3 la fleur. GGG, espéce de *vesce sauvage* dont les bouts sur quoi sont les feuilles, s'accrochent aux plantes voisines, elle fleurit bleu-violet, 1 ses cosses, 2 sa fleur. HH *la jacée* des prés, elle fleurit pourpre, 1 sa fleur.

Des Prés bas.

Herbes des prés bas : L, *le petit roselet*. M m, *la presle* ou *queue de Cheval*. O, sa fleur. P, sa feuille.

Après avoir parlé de l'emplacement nécessaire & de tout ce qui concerne les pâtures des Jumens & des Poulins à l'herbe, il est tems maintenant de songer à ce qui est nécessaire pour mettre à couvert & nourrir les Etalons & les Poulins qu'on a retirés, pour les dresser. Les Etalons ne peuvent aller en pâture pour plusieurs raisons ; 1°. Ils se battroient les uns contre les autres jusqu'à se tuer. 2°. Ils s'énerveroient n'y ayant ni haye ni fossé qui pût les empêcher d'aller chercher les Jumens. 3°. Vous ne seriez pas maître de vos races, puisqu'ils couvriroient indifferemment toutes les Jumens ; il faut donc absolument les tenir à l'Ecurie, & les nourrir au sec pendant toute l'année : reste à sçavoir l'espéce d'Ecurie


Pl. VI.
G 2
E 3
C 3
D 3
D 2
G 1
E 2
C 2
p
L
D 1
H 1
C 1
E 1
o
H
G
E
C
D
A
B
m
M

qui leur convient le mieux, ce ſera celle dont les places ſeront ſéparées par des cloiſons à la maniere des Anglois, au moyen de quoi on donne plus de largeur à chaque place. Ecuries cloiſonnées.

L'avantage de ces cloiſons eſt que le Cheval y eſt plus en repos, qu'il n'eſt point ſujet à recevoir des coups de pieds & à s'embarrer, ce qui arrive principalement dans le tems de la monte, auquel tems les Etalons deviennent plus vicieux & plus animés, il ne ſera pas néceſſaire de prendre toutes ces précautions avec les Poulins mâles qu'on retirera de l'herbe, car ils ne doivent point avoir couvert de Jumens : de plus ils ne ſont pas ſi forts en cœur, ainſi ils ſeront moins vicieux.

Il eſt bon d'avoir une Ecurie à part pour les Chevaux malades, & un Manége couvert pour y exercer les Etalons & les Poulins. Manége.

CHAPITRE III.

De l'Etalon, & du ſoin qu'on en doit avoir.

APrès avoir parlé de l'établiſſement d'un Haras en général, il eſt queſtion maintenant d'en tirer de beaux & bons Chevaux ; un des moyens pour y réuſſir eſt d'avoir des Etalons qui puiſſent mettre dans votre Haras d'excellentes races, tant à l'égard des Poulins qu'à celui des Pouliches, qui devenans Jumens poulinieres, doivent les perpetuer.

On nomme Etalon ou Etelon indifféremment un Cheval entier, auſſi-tôt qu'il eſt choiſi pour couvrir des Jumens : les Chevaux fins qu'on deſtine à cet uſage ſe nomment ſimplement Etalons, mais les gros Chevaux deſtinés à faire des Chevaux de tirage s'appellent auſſi des Rouſſins. Ce que c'eſt qu'Etalon.

Comme l'Etalon ou le Rouſſin doivent être en partie les modeles de la race qu'ils produiront, il faut les choiſir les meilleurs & les plus beaux de leur eſpece, afin que ce qui en doit provenir participe des mêmes qualités ; ayez donc pour un Haras des Etalons de belle taille, ni trop jeunes ni trop vieux, bienfaits, ſurtout forts & nerveux par préférence, de bon poil, ſans aucun défaut héréditaire, en un mot les plus diſtingués, & pour ainſi dire les rois de Qualités des Etalons.

leur eſpece : nous allons expliquer tout ceci en détail.

Si vous voulez avoir un Haras de Chevaux fins & de Chevaux de Maître, les races que vous devez rechercher pardeſſus les autres, ſont les Chevaux de certains Pays chauds, comme de l'Arabie ſi vous en pouvez avoir ; du Royaume de Maroc, de Barbarie, d'Eſpagne, ſurtout de ceux de la Haute Andalouſie. Les Chevaux Anglois, quoique d'un Pays temperé, ont grande réputation, parce qu'ils viennent de race d'Arabes & de Barbes bien conſervée par les Habitans du Pays qui ſont très-curieux en Chevaux, & que le Pays eſt excellent pour la nourriture. Les Chevaux d'Italie, particulierement du Royaume de Naples, peuvent faire des Chevaux fins accouplés avec des Jumens fines, & feront de beaux Chevaux de caroſſe avec des Jumens de taille & étoffées. Le Barbe & l'Arabe a réputation de faire plus grand que lui, & le Cheval d'Eſpagne plus petit que lui ; les Chevaux Anglois ſont aſſez de leurs tailles. Toutes ces régles ont leurs exceptions, parce que la race remonte ſouvent juſqu'au grand-pere, pour la taille, pour la vigueur & même quelquefois pour le poil ; ainſi un petit Cheval dont le pere ou le grand-pere ont été grands, fera un grand Poulin ; ſi le pere ou le grand-pere a été de poil noir, quoiqu'il ſoit gris, il pourra faire un Poulin noir, & ainſi du reſte.

Pays.

Des Races.

Pour un Haras de gros Chevaux, comme ſont les Chevaux de caroſſes, tirez race des Napolitains avec des Jumens de caroſſe, des Danois & de certains Cantons d'Allemagne, comme du Holſtein, de l'Oldembourg, & de la Friſe, qui ſont de très-beaux & bons Chevaux à deux mains, Chevaux de troupes & de caroſſe.

Quand je dis qu'il faut avoir des Etalons de belle taille, c'eſt-à-dire, depuis 8. juſqu'à 10. pouces pour les Chevaux fins, & de 5. pieds & au-delà pour les Chevaux de caroſſe & de tirage.

Age de l'Etalon.

L'âge le plus convenable pour commencer à mettre en œuvre un Etalon fin, eſt à 6. ans, car avant ce tems ſa force n'eſt pas encore venuë, par conſéquent il s'affoibliroit davantage les jarrets, & s'uſeroit beaucoup plutôt, il peut continuer juſqu'à 18. & 20. ans ; enfin en ſuivant la nature à la piſte, c'eſt à vous à voir ſi votre Etalon a toujours la même vigueur, & à le réformer quand il commence à décheoir, parce qu'a-

lors il feroit des Poulins moins forts, & qu'on a beaucoup plus de peine à élever. Il en eſt des Chevaux comme des Hommes, car il s'en trouve dont les reſſorts ſont ſi bien compoſés qu'ils ſont encore tout neufs dans l'âge où communément les autres viennent à foiblir & à décheoir. Vous obſerverez la même choſe pour les gros Chevaux, excepté qu'ayant ordinairement acquis leur force de bonne heure, ils ſont en état de couvrir à 4. ans, mais auſſi ils ſont plutôt hors de combat que les Etalons fins.

Les poils les plus agréables, & qui paſſent pour les meilleurs, ſont le Bay, le Rouhan & l'Alezan; le Pie, le Tigre & l'Iſabelle doré à crins noirs, ſont des poils ornés dont il n'eſt pas mal d'avoir quelques-uns dans votre Haras pour la curioſité. Poils.

Les maux héréditaires, c'eſt-à-dire, ceux qui ſe communiquent aux Poulins par la voye de la génération ſont, les yeux foibles, les fluxions habituelles appellées lunatiques, & les maux des jarrets, ſurtout les éparvins. Maux héréditaires.

Paſſons maintenant au ſoin qu'on doit prendre des Etalons: pour cet effet il faut diviſer l'année en deux tems, le tems de la monte qui dure 3. mois ou environ, & le reſte de l'année. Nous renvoyons le Lecteur pour ce premier tems au Chapitre VI. qui traite de la monte: à l'égard du reſte de l'année nous dirons que les Etalons étans toujours à l'Ecurie, doivent être nourris généralement de foin, paille & avoine, ne leur en donnant qu'autant qu'il en faut à des Chevaux qui ne doivent faire qu'un exercice moderé; il leur faut même donner plus de paille que de foin, principalement quand ils ont paſſé 8. ans, ou qu'ils ſont grands mangeurs, car la plûpart des Etalons finiſſent par la pouſſe. Soin qu'on doit avoir des Etalons.

Pour maintenir les Etalons en ſanté, il faut les entretenir dans un exercice moderé en les montant une heure par jour, les promenant en main & les trottant autour du Pilier, ſi on ne peut les monter, & en attelant au Chariot ceux qui peuvent tirer. Le trop grand travail & la fatigue énerveroient vos Etalons, & leur diminueroient l'eſpece de vigueur qui leur eſt néceſſaire pour le métier auquel ils ſont deſtinés.

Comme l'Etalon n'eſt échauffé après la monte qu'à cauſe d'une grande diſſipation d'eſprits qui a rendu ſon ſang épais,

& par conféquent lui donne de la difpofition à avoir le flanc alteré, je crois qu'alors le vert ne lui eft pas bon, & qu'il vaudroit mieux après l'avoir faigné, lui donner pendant quelques jours le foye d'antimoine afin de remettre fon fang dans une fluidité convenable, le vert ne faifant qu'augmenter la pouffe, & par conféquent la difpofition à l'avoir.

CHAPITRE IV.

De la Jument Pouliniere ; & du foin qu'on en doit avoir.

ON appelle Cavale ou Jument Pouliniere, une Jument de Haras deftinée conjointement avec l'Etalon à produire fon femblable qu'elle doit nourrir de fon lait ; la Cavale contribuë ainfi que l'Etalon, quoique moins effentiellement, à la figure & aux qualités de fon Poulin : il faut de plus qu'elle le porte dans fon ventre, & qu'elle le nourriffe abondamment ; c'eft pour toutes ces raifons qu'elle doit être choifie belle de taille, la côte bien ronde, ni trop jeune ni trop vieille, vigoureufe, & furtout bonne nourrice : entrons en explication.

Généralement parlant le Poulin tient plus du pere que de la mere pour la figure ; il fe trouve même des Jumens qui font leurs Poulins fi femblables au pere, (ce qui eft une excellente qualité) que l'on pourroit s'y méprendre ; mais lorfqu'une Cavale donne à fa progéniture quelque chofe d'elle, c'eft plus communément fon avant-main qu'elle lui communique, c'eft pourquoi il faut que vos Cavales ayent de la nobleffe dans la tête & dans l'encolure. La Jument n'étant donc le plus fouvent que la dépofitaire de la race de l'Etalon, on peut la choifir de quelque pays que ce foit, pourvû qu'elle ait les qualités que nous venons de dire, & que nous allons expliquer ci-deffous. On ne doit pas cependant s'attendre qu'il forte d'une Jument de race commune ou d'une Jument de pays, ce que produiroit celle qui fort d'une race pure & diftinguée ; néanmoins fi cette Jument commune eft accouplée avec un Cheval de race, & qu'elle ait des qualités, elle fera toujours plus beau & meilleur qu'elle ; fa fille accouplée de même la furpaffera, & ainfi du refte.

Choix des Cavales.

Pays.

Les races de Jumens les plus eftimées pour faire des Che-

vaux de diſtinction ſont les Eſpagnoles, les Angloiſes & les Italiennes.

Il faut que la Jument ait un grand coffre afin que le Poulin ſoit logé à ſon aiſe & puiſſe profiter, c'eſt-à-dire, croître & s'étoffer dans le ventre de ſa mere; car on remarque que les Jumens plates & qui ont peu de ventre mettent au monde des Poulins chétifs & minces. Les Jumens qui ont la queuë coupée ſouffrent conſidérablement plus l'Eté à cauſe des mouches, que celles qui ont leur queuë; ainſi que vos Jumens de Haras ayent tous leurs crins, circonſtance qui contribuë à l'augmentation du lait; car plus une Jument eſt en repos & tranquille dans la pâture, plus la nourriture lui profite; il eſt eſſentiel pour le Poulin que ſa mere ſoit bonne nourrice, ſans quoi il reſtera petit, délicat & ſans force, ayant ſouffert la faim dans le tems où il ne doit ſon accroiſſement & ſa vigueur qu'à l'abondance de la ſeule nourriture du lait, ou à ſa bonne qualité. Qualités des Cavales.

Une Cavale ne porte qu'un Poulin, cependant il s'en eſt vû qui en ont mis deux au monde, mais cela eſt exceſſivement rare : elles mettent bas dans le douziéme mois, & quoiqu'on diſe qu'elles portent onze mois, & autant de jours qu'elles ont d'années, il n'y a rien de moins sûr; il eſt plus certain que leur accouchement eſt plus hâtif ou plus reculé, ſuivant qu'elles ont été en meilleur ou plus mauvais état de ſanté pendant le tems de leur groſſeſſe, ce qui avance plus ou moins la formation du Poulin. Combien elles portent

L'âge auquel les Pouliches ſont en état de devenir Poulinieres eſt depuis 4. ans juſqu'à 15. ou plus, ſelon leur vigueur, comme il eſt dit de l'Etalon dans le Chapitre précédent. Age.

Pour avoir bien ſoin des Poulinieres pendant toute l'année, il faut les conſidérer dans deux ſituations; la premiere pendant le tems de l'herbe, & enſuite pendant l'Hyver juſqu'au tems de la monte.

Au commencement du Printems vous faites couvrir vos Jumens, & vous les mettez dans les pâturages les plus gras quand l'herbe y eſt aſſez grande pour qu'elles puiſſent la paître & en trouver une quantité ſuffiſante. Au bout de cinq mois ou environ, examinez celles qui ſont pleines pour les ſéparer de celles qui n'auront pas retenu par les raiſons déduites dans le premier Chapitre : il eſt difficile de le reconnoî- Nourritures d'été.

tre plutôt, encore s'y trompe-t'on quelquefois, ſurtout à celles qui ont accoutumé de pouliner tous les ans, parce que leur extérieur ne change point, & que leur ventre conſerve toujours ſa même rondeur : cependant voici les obſervations les moins incertaines. On a remarqué que les Jumens pleines s'entretiennent toujours plus graſſes que les autres, ſurtout l'Hyver. Secondement, quand on voit ou qu'on ſent remuer le Poulin, ce qui ſe connoît quelquefois par hazard dans le tems qu'on y donne attention, le choſe eſt ſûre ; mais lorſque ce ſigne ne ſe préſente pas de lui-même, il faut faire faire quelque exercice à la Jument, comme de la trotter cinq ou ſix tours, puis la mettant ſur le champ à l'Ecurie, vous la ferez boire ou manger : alors mettant la main ſous le ventre, on ſentira le Poulin remuer ſi la Jument eſt pleine. Deux mois avant que les Cavales poulinent, leur pic s'affermit, & ſe tend davantage, puis leur croupe & leurs flancs s'avalent & ſe creuſent.

Signes de la Jument pleine.

L'Hyver venu on donne du foin à tout le Haras qui a été en pâture pendant le Printems, l'Eté & l'Automne ; ainſi lorſqu'il n'y a plus d'herbes, & que les pluyes froides commencent à venir, on renfermera les Jumens à l'écurie pendant la nuit ; & quand il ne pleuvra pas, on les fera ſortir pendant le jour dans les pâturages, qui, quoique peu nourriſſans pendant cette ſaiſon, ſont cependant convenables à des bêtes accoutumées à être dehors, parce qu'alors c'eſt le ſeul exercice qu'elles puiſſent faire. Les pluyes froides ſont plus contraires au Haras que la gelée, parce qu'elles bouchent les pores & empêchent la tranſpiration, ce qui ſe voit en ce que le poil devient piqué, c'eſt-à-dire, qu'il ſe hériſſe. Cette tranſpiration interceptée donne des morfondures ou d'autres maladies ; il eſt cependant à remarquer que quand on a commencé à faire entrer les Jumens dans leurs écuries, s'il vient à geler blanc, il ne faut pas mettre celles qui ſont pleines en pâture que la gelée ne ſoit fonduë, parce qu'elle contribueroit à les faire avorter.

Nourritures & ſoins de l'hyver.

Si une Jument avorte il la faut conduire comme malade, & ſouvent elle l'eſt effectivement. Les ravages du lait mêlé dans le ſang ſont d'abord à craindre : c'eſt pourquoi tenez-la chaudement la couvrant bien, afin de procurer la tranſpiration du lait ; il faut même la traire ſi elle a beaucoup de lait, &

Avortement.

& lui faire obſerver pendant quelque tems une diéte ſévere, la nourriſſant de choſes légeres & d'eau blanche, de peur que ſon lait ne s'augmente par la nourriture, & que ſortant de ſes limites, il ne corrompe le ſang & ne faſſe tomber la Jument en une maigreur extrême, ou en d'autres maux fâcheux.

Lorſque le terme eſt venu de mettre bas, il faut redoubler de ſoins & d'attention pour aider celles qui auroient de la peine à pouliner en les ſeignant, & leur faiſant obſerver la diéte : on aidera auſſi dans le tems des efforts quand le Poulin eſt mal ſitué & qu'il a de la peine à ſortir, en le rangeant avec la main, afin que la tête paſſe la premiere. Si on ſentoit que le Poulin eſt mort, il faut promptement en délivrer la mere, en faiſant entrer de l'huile dans la matrice pour faire couler le Poulin, que l'on tirera enſuite avec les mains, ou même avec des cordes que l'on attache à ce qui en paroît le premier en dehors, comme la tête, les jambes, &c. & on traitera la Jument comme ſi elle avoit avorté.

Accouchemens difficiles.

Lorſqu'une Jument pouline, ſi on eſt préſent, on peut remarquer une eſpece de ces fameux hyppomanes qui ont tant été cités par les Auteurs anciens ſur la foi les uns des autres, & auſquels on a imaginé de ſi grandes propriétés pour les philtres amoureux. Preſque tous ont placé cette eſpece d'hyppomanes ſur le front du Poulin, quelques-uns ſur la langue : c'eſt un morceau d'une eſpece de chair griſe long de trois ou quatre pouces ou plus long, de la couleur & à peu près de la figure d'une rate, ſans avoir aucune forme arrêtée. Cette chair eſt ordinairement compoſée de trois feuillets réunis tout autour l'un à l'autre par un bord commun : ce qui fait que ſi vous le coupez par un bout, vous pouvez fourer votre main juſqu'au fond dans deux cavités ſéparées par le feuillet du milieu comme dans une bourſe applatie qui ſeroit partagée en deux côtés par une cloiſon. Lorſque le Poulin a crêvé les membranes qui l'envelopoient, ce qui arrive dans le moment qu'il paroît pour ſortir, vous voyez quantité d'eau s'écouler, & ce morceau de chair tombe en même tems ; les mêmes Auteurs diſent que lorſque cet hyppomanes eſt à terre, la Jument ſe retourne ſur le champ & l'avale, & que quand on eſt aſſez adroit pour s'en ſaiſir, cette chair donnée en boiſſon a la propriété de faire aimer la perſonne qui l'a préparée

De l'hyppomanes du Poulin.

& donnée à boire. Je ſçais par expérience que l'hyppomanes tombé, la Jument n'y fait aucune attention, elle léche ſeulement ſon Poulin couché pendant quelques momens, & le Poulin après quelques efforts ſe leve & ſuit ſa mere. Ce fameux hyppomanes abandonné ſe fond en eau en pluſieurs jours, ce qui fait bien voir que ce n'eſt qu'un épaiſſiſſement de la limphe la plus groſſiere de celle qui ſe trouve dans les envelopes du Poulin, qui a formé cette maſſe griſe pendant tout le tems qu'il a été dans le ventre de ſa mere. Je laiſſe à penſer quelle vertu cette eau peut communiquer, l'Auteur Anglois dont j'ai traduit l'anatomie parle de cette hyppomanes, Chapitre XXVIII. page 84.

L'autre eſpece d'hyppomanes qui eſt celui des Jumens, eſt bien différent de celui-ci; j'en parle dans le Chapitre VI. qui traite de la Monte.

CHAPITRE V.

De l'Accouplement.

COmme le but pour lequel on établit un Haras, eſt la propagation de l'eſpece par l'accouplement de l'Etalon avec la Jument, la monte qui eſt le moment auquel cet accouplement s'exécutera doit être précédée de quelques obſervations.

Croiſer les races.

Il eſt eſſentiel de bien croiſer les races, c'eſt la premiere maxime. On les croiſe en s'attachant à faire toujours ſaillir les Jumens par des Chevaux de pays différent du leur; ſans cela, c'eſt-à-dire, ſi vous joignez un Cheval avec une Jument de ſon pays, ce qui en proviendra ne manquera pas de dégénérer, n'étant point dans le ſol originaire; c'eſt pourquoi, au lieu d'accoupler une Jument d'Eſpagne avec un Cheval d'Eſpagne, un Cheval Anglois avec une Jument Angloiſe, &c. il faut donner la Jument d'Eſpagne au Cheval Anglois; la Jument Angloiſe au Cheval d'Eſpagne, & ainſi des autres: parce que ces races mêlées donnent pour ainſi dire, origine à une race toute nouvelle, qui participant des qualités différentes des peres & meres, relevera l'une par l'autre, & fera un bon compoſé. Cette même maxime ſe pratique avec ſuccès à l'égard des Chiens. Les Chiens courans François ont

de l'épaule, crient & rapprochent bien, mais ils n'ont pas de vîteſſe. Les Chiens Anglois ont une figure plus légere, ne rapprochent point, crient grêle, & ſont très-vîtes; mêlez ces deux pays enſemble, & vous avez des Chiens qui tiennent de la voix des François, qui augmentent de vîteſſe, diminuent d'épaule, & qui rapprochent bien.

Accouplement des figures.

Il faut en ſecond lieu avoir attention à l'accouplement des figures, comme à celui des qualités, & réparer par l'une ce qui manque à l'autre, de peur de produire des membres ſi diſproportionnés & ſi peu convenables entre eux, qu'ils ne puiſſent pas s'étayer mutuellement, & qu'ils s'oppoſent eux-mêmes au jeu réciproque qu'ils doivent ſe communiquer, tant pour la beauté que pour la bonté. Par exemple, ſi on accouploit un petit Barbe avec une grande Jument de caroſſe bien épaiſſe, le Poulin pourroit avoir de la nobleſſe; mais elle ſeroit ſi découſuë, qu'elle en deviendroit déſagréable; il aura, par exemple de gros pieds, une jambe menuë, &c. & ainſi des autres accouplemens diſproportionnés. Il faut donc ſonger à cette circonſtance, & au lieu de défigurer vos Poulins, tâcher à réparer les défectuoſités réciproques; par exemple, donner à une Jument épaiſſe un Etalon qui puiſſe par un peu plus de fineſſe diminuer cette épaiſſeur: ſi elle péche par l'avant-main, lui donner un Cheval qui ait de la nobleſſe: ſi la Jument eſt petite, un Cheval plus haut qu'elle, mais pas exceſſivement, & ainſi du reſte pour le Cheval comme pour la Jument.

Effet des races.

Il peut cependant arriver que malgré toutes ces précautions, vous ne réuſſirez pas quelquefois: puiſque de deux beaux Chevaux, il peut provenir un Poulin médiocre; mais ſi on tiroit race de ce Poulin, les Chevaux qui viendroient de lui, remonteroient à la premiere race, & retrouveroient les qualités du grand-pere ou du pere. Ceci n'eſt point une idée vague, c'eſt une expérience réïterée: la raiſon en eſt, je crois, que la nature ayant manqué dans une partie de ſon ouvrage, les principes eſſentiels ſe trouvent cachés & embarraſſés: mais ils ſe dévelopent dans l'occaſion, c'eſt-à-dire, dans une ſeconde génération, ce qui doit s'entendre des Chevaux de race pure: car il ne faut jamais tirer race de Poulins de votre Haras, qui n'iroient qu'en dégénérant, mais bien

des Pouliches, parce qu'elles n'influent pas ſur la race comme l'Etalon.

Le trop de feu & de vivacité des deux parts rend ſouvent inutile l'acte de la génération, il en eſt de même du contraire ; ainſi je donnerois à une Jument jeune & vive un Etalon plus mûr, & à une vieille Jument un jeune Cheval.

Du premier Poulin.

Le premier Poulin d'une Jument vient rarement auſſi étoffé que ceux qu'elle aura enſuite, ſe trouvant dans un eſpace qui n'a pas encore été occupé, qu'il eſt en quelque façon obligé de préparer à ſes dépens pour ceux qui y ſeront renfermés par la ſuite : c'eſt pourquoi il eſt à propos de donner pour la premiere fois à la Jument un Etalon beaucoup plus étoffé qu'elle, afin que ce premier Poulin ait plus de conſiſtence & donne du coffre à la Jument.

Des changemens de nourritures par rapport à l'accouplement.

Si vous faites couvrir une Jument qui ait toujours été à l'écurie, & que vous l'y laiſſiez toujours enſuite, elle ne pourra faire un Poulin fort, & elle aura peu de lait ; que ſi vous la mettez enſuite à la pâture, le même inconvenient arrivera, attendu que cette nourriture eſt nouvelle pour elle, & que n'ayant pas le corps endurci à l'air, elle ſouffrira des injures du tems & des mouches, ce qui empêchera le Poulin de profiter dans le ventre de ſa mere. Il ne faut pas non plus attendre un bon Poulin pour la premiere année d'une Jument qui après avoir ſervi quelque tems, & par conſéquent avoir été nourrie au ſec, eſt deſtinée au Haras. Il lui faut du tems avant que ſon tempéramment s'accoutume à cette nouvelle nourriture & à ce nouveau genre de vie ; de plus il eſt très-rare que ces Jumens retiennent : ainſi le meilleur eſt que vos Jumens ayent toujours pâturé, ou ayent été peu à l'écurie.

Des noms.

On donne des noms aux Jumens & aux Etalons, & cela eſt néceſſaire : car on doit écrire & tenir un regiſtre de chaque accouplement, afin de connoître les peres & meres, & de juger des races qu'ils ont produites.



CHAPITRE VI.

De la Monte & de l'Hyppomanes des Jumens.

LEs Jumens de Haras, commencent à entrer en chaleur vers le commencement d'Avril, depuis ce tems jusqu'à la fin de Juin; c'est ce qu'on appelle en terme de Haras, le tems de la Monte, c'est-à-dire, le tems, pendant lequel les Etalons sont employés à monter, couvrir, saillir, sauter ou servir les Jumens en chaleur. Si une Jument venoit plutôt ou plus tard en chaleur, il ne seroit pas à propos de la faire couvrir : plutôt, parce que le Poulin venant au monde l'hyver & auparavant que les herbes soient poussées, la mauvaise saison & le peu de nourriture ou la méchante nourriture de la Jument seroient capables de le faire périr : plus tard, il viendroit pendant les chaleurs & le tems des mouches qui le tourmenteroient excessivement dans un âge aussi tendre, & de plus il n'auroit pas assez de tems pour acquerir la force de résister à l'hyver suivant. De la chaleur des Jumens.

Comme il est inutile de faire couvrir une Jument, à moins qu'elle ne soit bien en chaleur, parce qu'elle ne retiendroit pas, on examinera avant de la livrer à l'Etalon, si elle montre des signes de chaleur. Les signes se connoissent à sa nature, dont le bas se gonfle davantage qu'à l'ordinaire : de plus si elle voit un Cheval, elle hennit & cherche à s'en approcher; elle jette ce que nous appellons des chaleurs, qui est une liqueur gluante & blanchâtre; c'est cette liqueur, que les anciens appelloient hyppomanes, c'étoit celui-ci qui étoit l'hyppomanes par excellence; & celui du Poulin, dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, ne venoit qu'après. *Hyppomanes* est composé de deux mots grecs, qui signifient fureur, ou manie de Cheval. Aristote, Pline, Virgile & Pausanias, ont fait mention des deux hyppomanes, & y ont mêlé plusieurs fables. Ils disent de celui-ci, que la Statuë d'un Cheval, dans l'airain duquel on avoit mêlé de l'hyppomanes, mettoit les Chevaux dans une telle fureur, que les coups ne pouvoient les empêcher de s'en approcher amoureusement. Bayle fait une assez longue dissertation sur les hyppomanes à la fin de son Dictionnaire, dans laquelle il Signes de la chaleur; & de l'Hyppomanes.

rapporte ce qui en a été dit par ces Auteurs.

Du Boute-en-train.

Lorſque l'on a nombre de Jumens, il eſt à propos de ſe précautionner pour le tems de la Monte de quelque Cheval entier, qui ne ſervira qu'à faire connoître les Jumens qui ſont en chaleur, ou à les y faire venir; c'eſt pour cette raiſon qu'on l'appelle un boute-en-train : ſa principale qualité, eſt d'être ardent, & de hennir fréquemment. On fait paſſer en revûë toutes les Jumens devant le boute-en-train : celles qui ne ſont pas en chaleur, ſe défendent de lui & veulent le ruer; mais celles qui y ſont le laiſſent approcher, & montrent des ſignes de chaleur : après cette épreuve on retire le boute-en-train, & on fait couvrir les Jumens en chaleur par les Etalons qui leur ſont deſtinés, renvoyant les autres juſqu'à ce que leur chaleur ſe dénote.

Des jours de Monte.

Une Jument eſt communément en chaleur au bout du neuviéme jour qu'elle a pouliné; c'eſt pourquoi il faut la mener à l'Etalon, le neuviéme jour en chaleur ou non. Lorſqu'une Jument a été couverte cette premiere fois, on la fait revoir au boute-en-train neuf jours après : ſi elle ſe trouve encore en chaleur, on la fait recouvrir; on la ramene ainſi tous les neuviémes jours, juſqu'à la fin de la Monte, & on la fait toujours couvrir, tant qu'elle eſt en chaleur : lorſque ſa chaleur ceſſe, c'eſt une marque qu'elle eſt pleine. Ce témoignage n'eſt pas toujours ſûr; mais on n'a pas d'autre expédient, pour en être plus certain : il ſe trouve auſſi des Jumens qui ſe font couvrir tous les neuf jours, quoique pleines de la premiere fois; d'autres, qui jettent de fauſſes chaleurs à l'approche du Cheval, & qui ne voudront pas le ſouffrir. Remarquez que pendant le tems de la Monte, il faut avoir grande attention à ne laiſſer approcher des Jumens aucun Cheval entier, ni hongre, ce qui les tiendroit plus long-tems en chaleur, & feroit qu'elles retiendroient plus difficilement.

Abus & ſuperſtitions.

L'envie d'avoir un Poulin mâle de ſa Jument, a perſuadé à quelques-uns qu'il pouvoit ſe trouver des moyens d'en venir à bout, en avertiſſant la nature de leurs intentions, & en la dirigeant, pour ainſi dire, ſuivant leurs ſouhaits : chacun a ſa recette; les uns mettent une poignée d'ortie ſous la queuë de la Jument, après qu'elle eſt couverte : d'autres la font trotter : d'autres la font entrer dans l'eau juſqu'à la tête : les autres, ou la font tourner en rond en la fouettant, ou la

font courir à toutes jambes, ou bien lui font manger de la graine de chenevis : plufieurs les font feigner avant, pendant ou après la Monte ; avant la Monte, feroit le meilleur : il y a auffi des fecrets pour avoir des mâles ; & d'autres pour que le Poulin ait le poil qu'on voudra. Evitez de donner dans toutes ces fimagrées, pour ne pas faire connoître que vous n'êtes guéres inftruit de l'indépendance de la nature.

Venons maintenant à la Monte même, c'eft-à-dire, au moment auquel l'Etalon couvre la Jument. Il fe pratique de deux efpeces de Montes ; l'une s'accomplit avec l'aide des hommes, & l'autre fe fait en liberté. Comme la premiere eft fujette à moins d'inconvéniens, c'eft auffi celle qui fe pratique le plus : nous allons donc commencer par la détailler, enfuite dequoi nous parlerons de l'autre, qui peut-être bonne dans de certains cas. De deux efpeces de Monte.

Quand on veut faire couvrir une Jument, il faut premierement voir, fi elle eft ferrée du derriere ou non ; fi elle l'eft, on la fait déferrer ; ou bien on fe fert d'entraves, de peur qu'en ruant, elle ne bleffe le Cheval, car ces animaux font l'amour à coups de pied ; & il fe trouve des Jumens, qui quoique fort en chaleur, font chatouilleufes, & ne laiffent pas de ruer l'Etalon, quand il approche, ou quand il monte : l'efpece d'entraves dont on fe fert, pour empêcher que la Jument n'allonge la ruade à l'Etalon, eft compofée de deux cordes A A, dont un des bouts eft tourné en anneau : on en met une à chaque pied de derriere, en paffant le bout qui n'a point d'anneau, dans l'anneau de l'autre bout ; & tirant ce bout à foi, il fe forme un nœud coulant BB, qui entourre le pâturon. On paffe enfuite ces deux cordes que l'on croife fous le ventre entre les jambes de devant, & les faifant revenir enfuite des deux côtés du col, on les lie fur le garrot, ou bien on a un colier de cuir CC, on le paffe par la tête & par le col ; & on attache les deux cordes qui fe croifent à deux anneaux de fer D, mis aux deux côtés de ce colier : on n'arrête point les nœuds pour les défaire promptement, en cas d'accident : un homme tient la Jument par le licol ; ce qui vaut mieux que de l'attacher au Pilier, parce qu'elle eft moins gênée : fi elle n'eft point ferrée du derriere, on ne fe fert point d'entraves, on la tient feulement comme je viens de dire. PL. VII. Fig. A. Entraves.

Obſervations ſur l'Etalon.

Il s'agit maintenant de l'Etalon, ſur quoi il y a pluſieurs obſervations à faire avant de venir à la concluſion. Premierement, comme cet animal diſſipe beaucoup d'eſprits, & ſe fatigue dans cette opération, il faut pour la faire, prendre le tems le plus frais de la journée, qui eſt le matin & dans les jours chauds, le plus matin qu'on peut eſt le mieux, comme auſſi le panſer avant de le mener à la Jument, pour le laiſſer tranquille après qu'il a couvert; ce qui lui fait grand bien, parce que le repos repare les forces qu'il a perduës; c'eſt pour cette raiſon qu'il faut éviter le plus qu'on peut d'aller & de venir dans l'Ecurie, après que les Chevaux ont couvert, de peur de les inquiéter & pour les laiſſer ſe tranquiliſer à leur aiſe.

Terrein.

Le terrein où ſe paſſe la Monte, doit avoir des inégalités, afin d'aider l'Etalon, pendant qu'il couvre; car ſi la Jument eſt plus grande que lui, on la placera près d'une petite hauteur, afin que le Cheval ſe trouve ſur la hauteur & ait de l'avantage: ſi la Jument eſt plus baſſe que le Cheval, on la fera mettre ſur la hauteur par la même raiſon.

Du moment de la Monte.

Quand on veut mener l'Etalon à la Jument, on lui met un caveſſon à trois anneaux E, garni de deux cordes longues, FF, attachées aux anneaux des côtés: deux Palefreniers prennent chacun une de ces cordes ou longes, & font ſortir ainſi l'Etalon qui ſe trouvant alors comme en liberté, marchera de lui-même à la Jument. Lorſqu'il voudra la couvrir, on l'aidera tant à ſon égard que pour la queuë de la Jument.

Le ſigne auquel on reconnoît qu'un Cheval couvre, eſt un mouvement de balancier, qui ſe fait voir au tronçon de la queuë près la croupe, c'eſt à quoi on doit abſolument prendre garde, car un Cheval ſort quelquefois de deſſus la Jument ſans avoir couvert; & on le rameneroit à l'Ecurie, ſi on n'étoit pas inſtruit de cette particularité, au lieu qu'il faut attendre qu'il l'ait réellement couvert.

Comme il arrive dans le moment même de la Monte pluſieurs inconvéniens qui pourroient embaraſſer, il eſt bon de mettre au fait des expédiens, dont on doit ſe ſervir pour y remédier. Lorſque le Cheval eſt prompt & la Jument tranquille, tout ſe paſſera bien, & ne donnera point d'inquiétude; mais il ſe trouve des Etalons qui montent pluſieurs fois inutilement ſur la Jument, ce qui ne fait que les fatiguer: à

ceux-là, mettez des lunettes, ils se tourmenteront moins: d'autres s'élevent & se dressent, de façon qu'ils sont sujets à se renverser : il faut alors que les Palefreniers baissent les cordes jusqu'à terre, pour ramener le Cheval en bas. Il se trouve des Etalons lents à couvrir, qui restent quelquefois long-tems tranquilles auprès de la Jument : on les éloigne alors de la Jument, en les promenant un tour, puis on les laisse rapprocher; ils couvriront à la fin. D'autres par trop de vivacité, se mettent tout en eau sans pouvoir couvrir : ce qui arrive plutôt aux jeunes Chevaux qui n'ont pas encore couvert : on les remettra dans l'Ecurie, & un quart-d'heure après, on fera une nouvelle tentative. La Jument est quelquefois inquiete & dérange le Cheval par son agitation : alors il faut que l'homme qui est à sa tête, lui parle & la tienne de près; si cela ne réussit pas, il lui mettra le torchenez qu'il aura soin de défaire promptement dans le moment que le Cheval couvre.

Quand le Cheval a couvert, on le ramene à sa place, on lui remet sa couverture : s'il a chaud, on le bouchone bien : s'il est en nage, on abat la sueur avec le couteau de chaleur, & on le laisse en repos; on reconduit la Jument à l'herbe sans autre cérémonie, c'est-à-dire, sans se servir d'aucun secret pour la faire retenir, suivant ce que j'ai dit plus haut.

Ce qui s'appelle la Monte en liberté, n'est autre chose que de lâcher un Etalon dans un pâturage bien fermé avec la quantité de Jumens qu'on veut qu'il couvre. Il est certain que les Jumens retiendront bien mieux, mais l'Etalon se fatigue & se ruine plus à cette fois qu'il ne feroit en quatre ans : ainsi on ne doit se servir de cette maniere que quand on a un Etalon, dont on veut tirer encore quelques couvertures avant de le réformer; il faudra lui donner les jeunes Jumens qui n'ont pas encore porté, & celles qui retiennent le plus difficilement. *De la Monte en liberté.*

Pendant les trois mois de la Monte, qui doivent être depuis Avril jusqu'en Juin, on ne monte point les Etalons. L'exercice qu'ils font leur suffit; & même quoiqu'un Etalon puisse couvrir tous les jours, il vaut mieux, si on veut qu'il dure, ne le faire couvrir que de deux jours l'un : on compte qu'un Etalon ainsi ménagé, couvrira environ quinze ou vingt Jumens.

De la nourriture des Etalons dans le tems de l'accouplement.

Comme le Cheval qui couvre, diffipe beaucoup à ce métier ; plufieurs croyent qu'il faut alors réparer cette diffipation par des nourritures chaudes, & qui excitent à l'acte, comme des jaunes d'œufs, du chénevis, &c. ces moyens font excellens pour forcer la nature en accélérant fes opérations, mais comme on ne lui donne pas le loifir d'y mettre, pour ainfi dire, la derniere main, la femence trop tôt formée ne fçauroit avoir à la longue le dégré de cuiffon qui lui convient, pour être féconde. A l'égard de la réparation des efprits, à quoi ces nourritures paroiffent fervir, on répond que par ce moyen on augmente la difpofition à diffiper, ajoutant des alimens chauds à un fang déja échauffé, & par conféquent épaiffi ; au lieu qu'on devroit en diminuer l'ardeur en lui rendant fa température. C'eft pourquoi au lieu d'ajouter chaleur fur chaleur, le mieux qu'on puiffe faire à mon avis, feroit de nourrir l'Etalon dans le tems de la Monte comme à l'ordinaire, & pour peu que l'on lui vît difpofition à s'échauffer, fonger à le rafraîchir avec de l'orge concaffé, ou de l'orge moulu au lieu d'avoine.

Quand la Monte fera finie, faites feigner vos Etalons, & les mettez au fon pendant quelques jours.

CHAPITRE VII.

De la Monte, pour faire des Mulets & des Joumars.

LE Mulet & la Mule, font des animaux monftrueux, engendrez le plus communément par un Ane & par une Jument, & rarement par un Cheval & une Aneffe. Les Joumars mâle & femelle, font pareillement monftrueux, puifqu'ils proviennent du Taureau & de la Jument ou de l'Aneffe, ou de l'Ane & de la Vache : ces deux efpeces d'animaux n'engendrent point leurs femblables, quoiqu'ils ayent en apparence tout ce qu'il faut pour cela.

Les Mulets font beaucoup plus communs que les Joumars, attendu qu'on en tire beaucoup plus d'avantage, fur-tout pour la guerre ; ils tiennent de l'Ane, la bonté du pied, la fûreté de la jambe & la fanté : ces animaux ont les reins très-forts, & portent beaucoup plus pefant que le Cheval : quelques-uns ont des allures affez agréables ; mais cela eft très-

rare, car communément ils ont le pas ſec, trottent très-dur, & galopent ſous eux. On ne s'en ſert guéres dans nos Pays pour tirer, car dans les mauvais chemins ils refuſent pour peu qu'ils trouvent de réſiſtance, ainſi leur principal emploi eſt de porter des fardeaux : l'Eſpagne, le Poitou, le Mirebalais & l'Auvergne, fourniſſent de très-bons Mulets. Dans les Pays ſecs, on les ferre d'une maniere particuliere, comme vous verrez dans le Traité de la Ferrure : ils vivent très-ſains, mangent bien moins que les Chevaux, & ne ſont point ſujets aux maux de pied.

Le Joumart eſt un petit animal un peu plus grand qu'un Ane ; mais exceſſivement fort, ſa tête reſſemble aſſez à celle du Taureau, ayant le front très-large & le bout du nez gros, de façon que quand on le voit en face, on croiroit que c'eſt un Taureau ſans cornes : les Joumars ſont communs en Dauphiné, on ne s'en ſert que pour porter des fardeaux.

Quand on veut avoir un Mulet, on préſente à l'Ane une Aneſſe : puis quand il eſt prêt à couvrir, on fait prendre la place de l'Aneſſe à une Jument bien en chaleur ; il en eſt de même pour faire des Joumars : on préſente une Vache au Taureau, ou une Aneſſe à l'Ane, puis on leur ſuppoſe la Jument, la Bourique, ou la Vache : le Joumart venu du Taureau avec la Jument, ou l'Aneſſe, eſt différent du Joumart provenant de l'Ane & de la Vache, en ce que celui-ci n'a point de dents de devant à la machoire ſupérieure.

Si ces meres n'ont pas retenu, elles peuvent redevenir en chaleur, & on les fait recouvrir juſqu'à ce que leur chaleur ſoit paſſée, ainſi qu'il eſt dit des Chevaux.

CHAPITRE VIII.

Des Poulins, du ſoin qu'on en doit avoir, & comment on les dreſſe.

Du produit des Jumens.

QUelques précautions qu'on prenne à obſerver tout ce qui eſt dit ci-deſſus, il faut compter qu'un bon tiers des Jumens que vous avez fait couvrir n'auront pas retenu, & que celles qui deviennent pleines, vous donnent bon an mal an, moitié mâles moitié femelles.

Les Poulins ſuivent leurs meres, & tettent depuis qu'ils ſont nés juſqu'à ce qu'on les ſévre, ce qui ſe fait communément à la fin d'Octobre : ainſi ils ont cinq ou ſix mois de lait. Quand ils ont été ſéparés de leurs meres & mis dans une écurie qui ne ſoit pas trop chaude, parce qu'elle les rendroit délicats à l'air, ils ſont inquiets pendant quelques jours, juſqu'à ce qu'ils ayent oublié leurs meres : dans cette écurie où ils paſſent tout l'hyver, on leur donne du foin tant qu'ils en veulent, & d'abord deux jointées de ſon à chacun, deux fois par jour. Il y a des perſonnes qui mêlent dès ce tems-là de l'avoine concaſſée avec le ſon, ce qui s'appelle de la provende : mais je retrancherois l'avoine & ne leur donnerois que le ſon pour cette premiere année, perſuadé que l'avoine les échauffe trop à cet âge. Lorſque l'on voit que leur inquiétude d'être ſéparés de leurs meres eſt paſſée, on les laiſſe ſortir par le beau tems, après leur avoir donné le ſon & fait boire une heure avant d'aller dans les pâtures ; il faut obſerver de ne les point faire ſortir trop matin, ni rentrer trop tard, ſur-tout dans le cœur de l'hyver, & il faut toujours les rentrer par les grandes pluyes qui leur ſont très-contraires.

Nourritures des Poulins juſqu'à quatre ans.

Dans les premiers jours de Mai de l'année d'enſuite, c'eſt-à-dire, quand ils auront un an, on les mettra coucher la nuit dans les herbages, & on les y laiſſera juſqu'à la fin d'Octobre : ne leur faites jamais paître les reguins, parce qu'ils les dégoûtent des autres herbes par leur délicateſſe. L'hyver venu, on leur donnera ſeulement du foin quand ils ne pâtureront plus, pourvû qu'ils ſoient en bon état : car s'ils ſont maigres on y ajoutera le ſon le ſoir, ſi on les fait pâturer pendant le jour les pâtures d'hyver, car quand on leur donne le ſon le matin, l'herbe leur fait vuider, & cet aliment ne leur profite point.

On ſuivra la même façon d'agir tant qu'on les tiendra à l'herbe, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'on les retire à l'écurie pour les monter, ou pour s'en ſervir à quelque uſage que ce ſoit.

Comme ils n'ont pas encore pris leur croiſſance, ni aſſez de force à trois ans, il eſt eſſentiel de ne les retirer pour toujours de l'herbe qu'à quatre ans, & de paſſer un an à les acheminer & dreſſer tout doucement : après lequel tems on peut les travailler comme des Chevaux faits.

Traitement des Poulins depuis quatre ans.

Quand on retire les Poulins pour commencer à s'en ſervir, on ne les panſe point pendant quelques jours, on ne fait que les bouchoner pour leur ôter petit à petit de deſſus le corps la groſſe craſſe ſur laquelle l'étrille ni la broſſe ne pourroient pas mordre : on ne doit leur donner pendant huit jours que de la paille, pour leur laiſſer vuider leur vert, puis il ſera bon de leur donner pendant quelques jours des breuvages contre les vers, ſur tout s'ils ont ſouffert de la rigueur des ſaiſons, parce que les mauvaiſes digeſtions de l'herbe refroidie, leur cauſent des vers qui deviennent quelquefois dangereux; quand toutes ces précautions ſeront priſes, on les mettra petit à petit au foin & à l'avoine, puis on les traitera comme les autres Chevaux.

Il arrive ſouvent que dans les premiers jours que les Poulins ſont à l'écurie, les jambes leur deviennent enflées, cette enflure s'en va ordinairement quelques jours après : mais il vaut mieux la faire diſſiper en leur frotant d'eau de vie & les ſeignant ; la ſeignée indépendamment de cela ne peut être que très-bonne à ces animaux, à cauſe qu'ils changent de façon de vivre & de nourriture.

Soit que vos Poulins ſoient deſtinés au harnois ou à la ſelle, il faut commencer de bonne heure, c'eſt-à-dire, quelques jours après leur arrivée à l'écurie, à les faire trotter ſuivant leurs forces au bout de la longe autour du pilier ; pour cet effet on leur met un caveſſon à anneaux, & un Palefrenier tenant le bout d'une corde attachée à l'anneau qui eſt ſur le nez, on excite le Cheval tout doucement à avancer, & le Palefrenier reſtant en ſa place, celui qui doit le faire trotter tourne autour du Palefrenier ayant la Chambriere à la main ; quelques jours après on fait trotter le Cheval avec le harnois ſur le corps, ſi c'eſt un Cheval de caroſſe, ou avec une ſelle, ſi c'eſt un Cheval de ſelle. Quand le Cheval de caroſſe eſt accoutumé au harnois, on l'attelle avec un Cheval fait, lui mettant une bride, & un homme le conduit avec une longe qu'il paſſe dans la bride : quand il commence à être ſage au trait, on ne le conduit plus par la bride, & le Cocher eſſaye à le faire reculer, ayant pour aide un homme devant, qui au moyen de petits coups de gaule ſur les jambes, ou ſur le poitrail, lui aide à entendre ce qu'on déſire de lui, le tout avec grande douceur & patience : car ſi on y alloit rudement, on

rebuteroit un Cheval. A l'égard du Cheval de selle, quand il est fait à sentir la selle sur son corps, on lui met un simple bridon dans la bouche, puis on essaye de le monter, mettant d'abord le pied à l'étrier sans passer la jambe de l'autre côté; enfin on se met en selle : tout cela se passe en plusieurs jours, & on avance à mesure qu'on voit que son inquiétude diminue. Quand on est assuré dessus, on le fait avancer petit à petit, le Palefrenier tenant toujours la longe du caveçon, & marchant devant; enfin on le fait trotter autour de la longe l'homme dessus, après quoi on ôte le caveçon : au bout de quelque tems, on lui met une bride avec laquelle on le conduit, & c'est ainsi qu'on l'accoutume à obéir, à quoi on ne sçauroit avoir trop de patience; car si un Cheval est mené rudement dans le commencement, il s'effarouche, devient indocile, rétif, & quelquefois indomptable : c'est de ces premiers tems que dépendent les fantaisies, & les défenses qu'on voit à plusieurs Chevaux & qui deviennent très-difficiles à détruire.

Je conseille de commencer à dresser les Chevaux peu après qu'ils sont à l'écurie, parce qu'alors n'étant pas encore en cœur, ils obéissent mieux & cédent plus aisément à ce qu'on leur demande : au lieu que si on les laisse engrener, & qu'ils ayent envie de résister, leur force leur aidera & ils deviendront plus difficiles à soumettre.

CHAPITRE IX.

Des Hermaphrodites.

JE finis ce traité par les Hermaphrodites, je n'en ai point vû de parfaits, mais j'en ai vû deux ou trois (car ils sont rares), qui étoient mâles, & dont les parties de la génération étoient retournées, le mâle paroissant par derriere, & le gland sortant à quatre ou cinq pouces au dessous de l'anus; les testicules sont restés dans le ventre, & ce sont de véritables Chevaux entiers qu'on ne sçauroit châtrer, & qui urinent sur leurs queues : ils servent d'ailleurs comme d'autres Chevaux.

PLANCHE XXVIII. Fig. A.

CHAPITRE X.

Pour conduire les Chevaux accouplés.

QUand on veut conduire nombre de Chevaux neufs ou autres ſans les fatiguer, & pour les rendre au lieu de leur deſtination ; ſi on ne veut pas faire la dépenſe d'un nombre ſuffiſant d'hommes pour les mener à pied un à un, on les couple, c'eſt-à-dire, on les attache l'un derriere l'autre, de façon qu'ils ne puiſſent pas ſe nuire, ni ſe donner des atteintes, de cette maniere un ſeul homme à pied ou à Cheval ſuffit pour en mener quatre ou cinq ou ſix. Il eſt bon d'avertir que, lorſqu'on a deſſein de faire voyager ainſi de jeunes Chevaux qui n'ont point encore ſervi, il eſt néceſſaire de les y accoutumer petit à petit au moins trois ſemaines auparavant, ce qui s'appelle les mettre dans les barres : venons à l'explication de ce harnois.

On commence par tortiller de la filaſſe en forme de corde : on paſſe le milieu de la corde ſous le haut de la queuë, puis on la treſſe en deſſus avec le crin de la queuë juſqu'à la longueur des trois quarts de la queuë, on laiſſe cette treſſe à la queuë jour & nuit ſans l'ôter, tant qu'on accoutume le Cheval, & juſqu'à ce qu'il ſoit rendu où on veut le conduire.

Quand on veut coupler les Chevaux, on leur met dans la bouche un bridon garni d'un billot ou mors creux de fer garni de filaſſe, auquel tiennent au lieu de reſnes deux cordes paſſées en ſautoir l'une dans l'autre A, qui s'attachent comme les reſnes d'un Cheval de caroſſe ſur le couſſinet du ſurfaix B. On met à la tête un gros licol du cuir CC, & dans l'anneau de ce licol on paſſe deux anneaux de cordes *d d* deſtinés à ſupporter les barres : ceci ſe met à tous les Chevaux, excepté au premier de chaque bande qui eſt mené par un homme tenant la longe du licol. Les couvertures EE qu'on met ſur le dos des Chevaux doivent être accompagnées d'un ſurfaix *t t t t* avec ſon couſſinet BB : on paſſe dans le ſurfaix un anneau de corde de chaque côté appellé porte-barres *g g*. L'eſtroſſe *y* eſt une corde courte dont les deux bouts forment chacun un anneau : on paſſe cette eſtroſſe

Pl. VII. Fig. B.

par deſſous le haut de la queuë au deſſus du tour de la corde de filaſſe treſſée dont nous avons parlé d'abord, & on paſſe & repaſſe un anneau dans l'autre, de maniere que des deux il n'en paroît plus qu'un en deſſus : après quoi on forme de la treſſe de la queuë une eſpece de gros bouton ou entortillement *u*, afin que l'eſtroffe ne puiſſe deſcendre, & ſoit ferme en ſa place. On paſſe enſuite le couple RRR au col, ce couple eſt un colier lâche de corde auquel eſt attaché un long bout de corde, qui paſſera d'abord au travers du porte-barre du ſurfaix *g* du côté du montoir, enſuite dans l'eſtroffe *y*; puis on le nouëra à la longe du licol du Cheval de derriere *m*; reſte à placer les barres SSSS qui ſont des morceaux de bois longs de ſix pieds, ronds & de l'épaiſſeur du poignet ou environ, ayant une hoche aux deux bouts, afin d'y lier une petite corde *xx* qu'on attache à nœud coulant aux portebarres du ſurfaix, & à ceux du licol du Cheval de derriere : ces barres ſont miſes afin d'empêcher le Cheval de derriere d'avancer trop ſur celui qui le précéde, & de lui donner des atteintes. A chaque barre eſt attachée une ſouventriere de corde *oo* qui va rendre à la barre de l'autre côté. Les Marchands de Chevaux qui n'ont que de petites routes à faire, ne s'embarraſſent pas de tout cet attirail, & ne conduiſent leurs Chevaux qu'avec le couple & l'eſtroffe.

Le billot ou mors creux avec ſes cordes A paſſées l'une dans l'autre, & attachées au couſſinet.

Le licol de cuir avec ſa longe CC.

Le ſurfaix *tttt* & ſon couſſinet, B B; les portes-barres, *gg*.

Le couple RRR qui coule le long du côté gauche, & s'attache à la longe du licol du deuxiéme Cheval en *m*.

L'eſtroffe *y*.

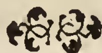
La treſſe de la queuë formant un bouton *u*.

La couverture EE.

Les barres SSSS avec leur ſouventriere *oo*.

Les portes-barres du licol du deuxiéme Cheval *dd*.

Les petites cordes qui attachent les barres aux quatre portes-barres *xx*.



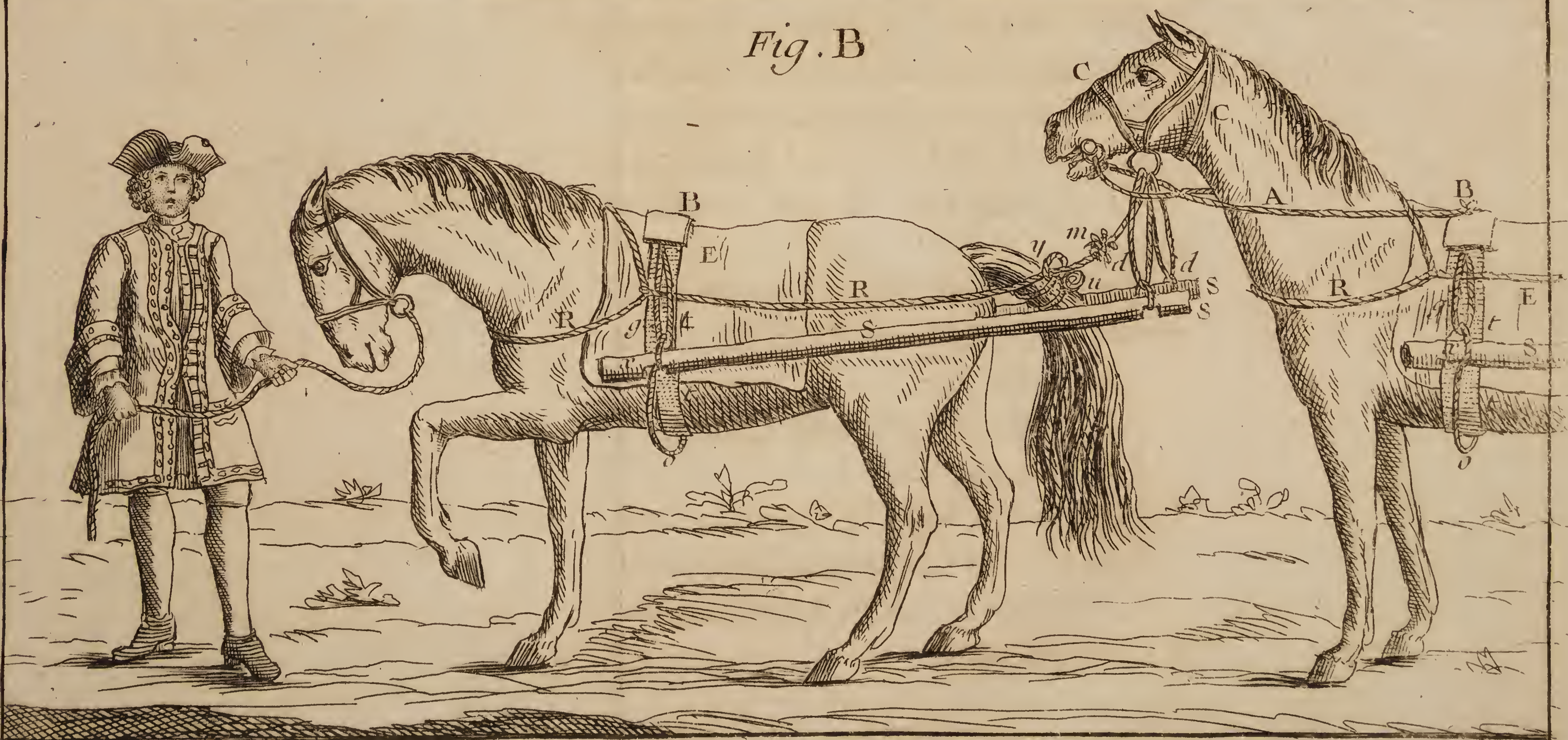
CHAPITRE

Pl. VII.

Fig. A



Fig. B



CHAPITRE XI.

Pour adoucir les Chevaux farouches.

QUand on n'a point apprivoiſé les Poulins dès leur tendre jeuneſſe, il arrive ſouvent que l'approche & l'attouchement de l'Homme leur cauſe tant de frayeur, qu'ils s'en défendent à coups de dents & de pieds, de façon qu'il eſt preſque impoſſible de les panſer & de les ferrer : quelquefois ils ſe privent en les approchant avec patience & circonſpection, c'eſt-à-dire, ſans les ſurprendre, & en leur préſentant de l'herbe, ou quelque choſe à manger qu'ils aiment ; mais quand cela ne vient pas à bien, il faut ſe ſervir du moyen que je vais indiquer, lequel réuſſit preſque toujours, il eſt pris de la Fauconnerie. Lorſqu'on veut priver un Oiſeau de proye qu'on vient de prendre, pour enſuite le dreſſer au vol, on en vient promptement à bout en le veillant, c'eſt-à-dire, en l'empêchant de dormir juſqu'à ce qu'il tombe de foibleſſe ; c'eſt ainſi qu'il en faut uſer avec un Cheval farouche : après quoi vous l'approcherez enſuite très-aiſément, & vous verrez avec étonnement comme il eſt ſi ſubitement adouci, que vous n'aurez plus de peine à le confirmer dans ce changement d'inclination, en uſant cependant toujours de beaucoup de douceur, principalement immédiatement aprés cette épreuve. Il y a des Chevaux qu'on eſt obligé de veiller pendant huit jours. Pour veiller un Cheval, on le tourne à ſa place le derriere à la mangeoire, & un homme eſt toute la nuit & tout le jour à ſa tête, qui lui donne de tems en tems une poignée de foin, & l'empêche de ſe coucher.

La méthode de les laiſſer avoir ſoif eſt encore fort bonne.





TRAITÉ DE L'ECUYER.

CHAPITRE PREMIER.

Des Ecuries de toute espece, & de leurs proportions.

Différentes especes d'écuries.

IL se construit de trois sortes d'écuries pour y mettre les Chevaux à l'attache ; la premiere est l'écurie à un seul rang de Chevaux ; la deuxiéme est l'écurie double, ou à deux rangs de Chevaux, les croupes des Chevaux vis-à-vis les unes des autres, & un espace pour passer entre les deux rangs ; la troisiéme est une autre espece d'écurie double séparée au milieu dans sa longueur par un mur ou une forte cloison, les têtes des Chevaux regardent ce mur ou cette cloison, & sont vis-à-vis l'une de l'autre, sans se voir : entre les croupes & le gros mur de chaque côté, est un passage ; & le mur, ou la cloison du milieu cessent avant les bouts de l'écurie pour laisser la liberté de communiquer d'un côté à l'autre, ou si les bouts sont fermés, on laisse une communication où porte au milieu.

Toute écurie est meublée d'une mangeoire, d'un ratelier, de barres, & de poteaux : elles sont communément pavées avec un ruisseau pour écouler l'eau & les urines ; on les fait ou voûtées de voûtes pleines, ou à ance de panier, ou bien avec un platfonds ; les voûtées sont préférables étant plus chaudes, & plus agréables à la vûë. C'est aux Architectes à proportionner leurs voûtes à la longueur & à la largeur des écuries, afin qu'elles ne soient ni trop hautes ni trop basses : notre affaire est d'espacer les places des Chevaux de

Construction & proportions.

façon qu'ils ſoient à leur aiſe, & qu'on ait aſſez de place pour paſſer derriere eux ſans crainte d'en être bleſſé; pour ces raiſons, je crois qu'il ſuffit que la largeur d'une écurie ſoit de vingt-quatre pieds de dedans en dedans: vous prendrez douze pieds pour l'habitation des Chevaux, ſi le ratelier eſt droit; ſi le ratelier eſt panché, vous diminuerez la place des Chevaux de deux pieds, & pour lors vingt-deux pieds ſuffiront pour la largeur de votre écurie.

Il ſe conſtruit de deux eſpéces de rateliers, les uns panchés & les autres droits; les rateliers panchés ne prennent rien ſur l'écurie, parce que le bas du ratelier eſt ſcellé contre le mur, & le haut qui eſt panché en devant eſt ſoutenu dans cette ſituation par des barres de fer qui vont horiſontalement du mur au haut du ratelier, alors la mangeoire eſt contre le mur; mais le ratelier droit doit avancer de près d'un pied, & la mangeoire eſt appuyée contre ſa cloiſon. Au bas des rouleaux de ce ratelier entre ſa cloiſon & le mur, on poſe une grille de bois diagonalement, dont le haut s'accôte contre le mur, & qui laiſſe paſſer la pouſſiere du foin. Rateliers.

La mangeoire ou l'auge eſt un conduit d'environ un pied de creux qui préſente le côté, & qui continuë d'un bout à l'autre de l'écurie ſoutenue en deſſous de diſtance en diſtance par des morceaux de bois qui ſe nomment des racinaux: le haut de la mangeoire eſt ordinairement élevé de trois pieds & demi, & ſon bord eſt garni de tôle ou de cuivre, afin que les Chevaux ne rongent point le bois; c'eſt dans le concave de ce conduit qu'on jette l'avoine qu'on donne au Cheval: on attache à diſtances égales au parois de la mangeoire au deſſous de ſon rebord trois anneaux, celui du milieu ſert à ſoutenir la barre, & par les autres paſſent les longes du licol qui attachent chaque Cheval à ſa place. Mangeoire.

Les places des Chevaux ſont ſéparées par les barres & les poteaux. Les barres ſont des morceaux de bois ronds & longs, troués par les deux bouts, afin d'y mettre deux cordes, dont l'une attache la barre à l'anneau de fer de la mangeoire, & l'autre l'attache au poteau; les poteaux ſont de gros morceaux de bois ronds & hauts de quatre pieds, hors de terre, eſpacés de diſtance en diſtance & placés debout, leſquels Barres & poteaux.

terminent la place de chaque Cheval ; chaque poteau eſt percé par le haut d'un trou dans lequel on paſſe une des cordes de chaque barre pour la ſoutenir par un des bouts, pendant que l'anneau de la mangeoire la ſoutient par l'autre. On met au haut & aux deux côtés des poteaux un anneau de fer de chaque côté qui ſert à attacher les longes de la caveſſine, l'une à un poteau, l'autre à l'autre quand on veut retourner le Cheval dans ſa place. On met encore au haut du poteau en devant un crochet pour y pendre la caveſſine, la bride, ou le filet : chaque poteau eſt enfoncé de deux pieds & demi au moins dans terre, & bien ſolidement fondé, afin qu'il ſoit ſtable & ferme.

Cloiſons. Les Anglois pour ſéparer leurs Chevaux afin qu'ils ſoient plus en ſûreté, & qu'ils ne puiſſent ſe bleſſer les uns les autres, mettent à la place des barres, des cloiſons qui montent depuis le haut du poteau juſqu'au bas des roulons du ratelier ; cette méthode eſt fort bonne, mais en même tems, il faut donner plus de largeur aux places, afin que le Cheval ait aſſez d'eſpace pour ſe coucher.

Proportions des places. Chaque place doit avoit ſept pieds & demi, à huit pieds de longueur, depuis la mangeoire juſqu'aux poteaux, & quatre pieds de large avec des barres, mais il faut cinq pieds avec des cloiſons, elle doit avoir une pente douce depuis la mangeoire juſqu'au poteau, afin de donner écoulement à l'urine, & pour que le devant du Cheval étant un peu plus haut que le derriere, il ne peſe pas tant ſur ſes épaules, & ait plus de grace à la vûë : chaque place doit être pavée, elle en eſt plus propre & plus aiſée à nétoyer. Le reſte de l'écurie ſera pavé,

Ruiſſeau. & il y aura un ruiſſeau à un pied des poteaux où ſe rendront toutes les eaux des places ; le mur qui fait face aux croupes des Chevaux doit être percé de croiſées pour donner du jour :

Derriere des places. on garnit ce mur de planches en tablettes de taſſeaux & de porte-manteaux pour y mettre & y pendre tous les uſtenſiles du Palefrenier, les ſelles, brides, étrilles, filets, &c. On met

Lits. quelquefois auſſi dans les embrâſures des fenêtres des lits faits en coffres pour les Palefreniers qui couchent dans les écuries ;

Coffre à l'avoine. dans celles où il y a nombre de Chevaux, on y place un coffre à l'avoine à l'endroit le plus commode, ſoit au bout, ou dans une embrâſure de fenêtre : ce coffre aura en dedans une ſéparation pour le ſon, & s'il le faut une autre pour l'orge.

Les lanternes ſont néceſſaires dans les écuries, les meilleures ſont à peu près faites comme les lampes des Egliſes, & on n'y brule que de l'huile, parce que la lumiere qui eſt dans la lanterne ne doit jamais en être ôtée de peur du feu : mais quand le Palefrenier aura beſoin de lumiere, il faut qu'il ait une petite lanterne de corne ordinaire avec une chandelle dedans qu'il allumera à la lanterne d'écurie. Il y a des écuries au bout deſquelles eſt une ſellerie ou garde-meuble pour y ſerrer les ſelles, brides, &c. ce qui eſt fort commode pour que l'humidité de l'écurie ne moiſiſſe pas les cuirs : il eſt encore mieux qu'il y ait une cheminée dans la ſellerie pour y faire de tems en tems du feu, afin de tenir cet endroit ſec. Il eſt encore bon d'appliquer à chaque bout de l'écurie contre le mur à côté du dernier Cheval une cloiſon, afin que la blancheur du mur ne fatigue pas l'œil du Cheval, & pour le préſerver de l'humidité de la muraille. On fait de deux ſortes de fenêtres aux écuries, ou fenêtres vitrées, ou chaſſis de treillis ; avec les fenêtres vitrées les écuries ſont toujours plus claires & plus chaudes qu'avec les chaſſis de treillis : quelques écuries ont des puits en dedans, ce qui eſt fort commode pour laver les Chevaux, & ne peut ſervir à leur donner à boire : car l'eau ſortant du puits eſt trop cruë, & ne leur vaudroit rien.

Lanternes.

Garde-meuble.

Fenêtres.

Revenons maintenant aux différentes Ecuries qui ſe conſtruiſent, & examinons-en les inconvéniens & les avantages. J'ai dit au commencement de ce Chapitre qu'on en faiſoit de trois ſortes, une ſimple & deux doubles. L'Ecurie ſimple eſt ſans contredit la plus commode, parce qu'on eſt maître des embrâſures des fenêtres & de tout le mur qui regarde la croupe des Chevaux, qui ſervira à loger tous les uſtenſiles, & le Palefrenier même qui a ſous ſa main & à portée du Cheval qu'il panſe tout ce qu'il lui faut : La premiere Ecurie double, qui eſt celle dont les croupes des Chevaux ſe regardent, eſt plus belle au coup d'œil, puiſque vous voyez en même tems deux rangs de Chevaux ; mais elle eſt fort incommode, parce que le Palefrenier n'a point derriere ſes Chevaux dequoi mettre ſes uſtenſiles qu'il faut aller chercher aux bouts de cette Ecurie, où on pratique ordinairement un eſpace ſans Chevaux à cet effet ; ainſi plus ces Ecuries ſont longues, plus elles ſont incommodes. A l'égard de la deuxiéme Ecurie dou-

Ecurie ſimple.

Ecuries doubles.

ble, dont nous avons parlé, ſçavoir celle dont les têtes des Chevaux ſont vis-à-vis l'une de l'autre, & ſéparées par un mur : ce n'eſt autre choſe que deux Ecuries ſimples, accolées par un mur mitoyen, & ainſi elles ont chacune les mêmes commodités de l'écurie ſimple, puiſqu'il y a un mur derriere la croupe des Chevaux de chacune. Il ſe fait dans ce goût-là à peu près, une eſpece d'Ecurie double ſur le mur du milieu, deſquelles on poſe de côté & d'autre un Ratelier panché ; je n'ai point parlé de celle-ci, parce qu'elle ne peut gueres ſervir à des Chevaux qui ſont à l'attache & qui ont leur ordinaire reglé ; c'eſt plûtôt une Ecurie de Haras, où on fait entrer les Chevaux au ſortir des pâtures, ſans les attacher. On garnit tout le Ratelier de foin pour la nuit, & chaque Cheval mange, chacun de ſon côté, tant qu'il veut, & pour ainſi dire dans la même écuelle.

Obſervations ſur les Rateliers & Mangeoires.

Il y a auſſi quelques obſervations à faire ſur les Rateliers & ſur les Mangeoires. J'ai parlé de Rateliers panchés & de Rateliers droits ; les Rateliers panchés ne ſont bons que par néceſſité, c'eſt-à-dire, quand on n'a pas aſſez de terrein pour en faire de droits ; car comme ces Rateliers panchent préciſement au-deſſus de la Mangeoire, les fétus & la pouſſiere du foin, tombent perpétuellement ſur la tête & ſur le col du Cheval, & le lui rendent ſale & malpropre, ce qui ne peut pas être aux Rateliers droits ; mais ceux-ci avancent de deux pieds dans l'Ecurie, & par conſéquent la retreciſſent de deux pieds. Les roulons d'un Ratelier doivent être éloignés l'un de l'autre de trois à quatre pouces, afin que le Cheval puiſſe tirer le foin : ceux qui ſont arrondis au tour, ſont plus agréables à la vûë, & ceux qui tournent & roulent ſur leur eſſieu, donnent plus de facilité au Cheval pour tirer ſon foin & ſa paille. A l'égard des Mangeoires, Auges, ou Creches, il s'en conſtruit de deux ſortes de matieres ; ſçavoir, de bois ou de pierre : celles de bois ſont les plus communes ; & pour en conſerver le bord que les Chevaux rongeroient en s'amuſant, on le garnit de tôle : quelques perſonnes plus curieuſes & riches, les garniſſent de cuivre rouge. Il eſt ſûr que les Auges de bois durent beaucoup moins que celles de pierre, & même il faut regarder de tems en tems s'il ne s'y fait point de trous, ni de fente par la déſunion de l'aſſemblage du bois, car l'avoine tomberoit à terre & n'engraiſſeroit pas le Cheval :

les Mangeoires de pierre ont certainement l'avantage de la durée, se nettoyent bien plus aisément en les lavant que celles de bois : elles deviennent même un abbreuvoir quand on peut y porter de l'eau, par le moyen d'un Robinet placé à un bout, & un bondon ou bouchon à l'autre : alors vous remplissez votre Mangeoire d'eau ; & après que les Chevaux ont bu, vous débouchez l'autre bout : toute l'eau s'écoule & la Mangeoire devient nette & propre. Observez encore à l'égard des racinaux qui sont les soutiens de la Mangeoire, de les espacer, de façon que chacun se trouve à l'endroit où est attachée une barre, parce que si un racinal se trouvoit dans le milieu d'une place, le Cheval pourroit se blesser le genouil ou la jambe contre le racinal, qui embarrasseroit aussi pour relever la litiere sous la Mangeoire.

Il nous reste à examiner l'exposition de l'Ecurie, c'est-à-dire, en cas qu'on soit le maître de son terrein, quel côté du monde il faut qu'elle regarde pour être séche, & par conséquent saine. Pour cet effet, il faut éviter de la construire dans des lieux humides & bas, mais il faut la placer sur un terrein sec & élevé & l'exposer au levant, d'où vient communément un air temperé en toutes saisons. L'humidité est contraire aux Chevaux, & par conséquent les Ecuries situées dans des fonds & dans des souterrains, causent des maladies aux Chevaux, comme eaux, poireaux, fics, morfondures, &c. parce que l'humidité bouche les pores, & interrompt par conséquent la transpiration, qui refluant dans le sang se rejette sur quelque partie qu'elle affecte. La trop grande chaleur est mal-saine pour les yeux foibles, & entretient le mauvais air ; & le trop grand froid bouche les pores & fait hérisser & planter le poil.

Exposition des Ecuries.

Les Personnes curieuses d'Ecuries, peuvent les orner extérieurement d'une belle architecture avec des sculptures : on place aussi si on veut, le nom de chaque cheval au-dessus du Ratelier ; on applique sur les murs des bois de cerf, &c.



CHAPITRE II.

Du Commandant de l'Ecurie.

POur mériter à juſte titre, le nom de Commandant, il faut être né avec le talent de commander, c'eſt-à-dire, une diſpoſition de l'ame forte & raiſonnable : l'expérience ne nous apprend que ce qu'il faut commander, mais le tempéramment ou la nature ſeule nous inſtruiſent comment il faut s'y prendre : c'eſt pourquoi les préceptes qu'on pourroit donner à cet égard, deviendroient gauches dans un ſujet qui voudroit s'efforcer à les mettre en pratique, en dépit de l'éloignement qu'il y auroit, & contre toutes les diſpoſitions naturelles, mais ils pourroient faire profit à un qui n'auroit pas encore réfléchi ſur ſon talent, & lui accélérer le dégré auquel il peut atteindre. Commençons donc.

Premierement, il eſt eſſentiel que l'homme qui ordonne ſoit inſtruit lui-même juſqu'au moindre petit détail, qu'il aime ce dont il eſt chargé, ſans quoi il le négligera. Comme il ne travaille que d'eſprit, il faut qu'il l'ait fort, vif, attentif & capable de détail, qu'il donne ſes ordres intelligiblement, à propos & ſans précipitation, avec décence, douceur & fermeté, qu'il les faſſe exécuter auſſi promptement que le beſoin le requiert ſans emportement ; qu'il ait le maintien ſérieux ſans rudeſſe, & qu'il reprime ſurtout ſa colere, de peur de mettre de la confuſion dans ſes idées. La pénétration lui eſt néceſſaire pour le choix des perſonnes qu'il doit employer : il eſt tenu de connoître & d'approfondir leurs diſpoſitions auſſi-bien que leur probité, afin de les mener par les différens chemins qu'exigent leurs caracteres, & de les traiter ſelon la diſtance de leurs ſubordinations : voilà, je crois, le caractere que doit avoir tout Commandant, & particulierement celui de notre Ecurie.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Du Maître Palefrenier.

LE Maître Palefrenier eſt proprement le chef des Palefreniers, & par conſéquent de tout ce qui concerne l'Ecurie ; ainſi elle doit être ſon principal ſéjour. Son devoir eſt d'avoir l'œil ſur tout ce qui ſe paſſe autour des Chevaux, tant pour le panſement, le boire & le manger, que pour faire obſerver à ceux qui ſont ſoumis à ſon autorité, l'ordre & la vigilance ; en un mot, il eſt reſponſable de la conduite des Palefreniers & du gouvernement des Chevaux.

CHAPITRE IV.

Du Piqueur d'Ecurie.

LE Piqueur dans une Ecurie de Chevaux de ſelle, eſt un homme deſtiné uniquement à monter les Chevaux, tant pour leur faire prendre de l'exercice que pour les débourrer & les dreſſer, ſuivant que le Commandant le juge convenable. Un Piqueur doit être actif, vigoureux & hardi ; ſurtout, ſçavoir bien monter à Cheval, & y être très-patient, principalement à l'égard des jeunes Chevaux qu'on n'accoutume à être montés, qu'au moyen de beaucoup de douceur & de patience. Il doit être ſobre & continent : ces qualités perpétuëront ſa vigueur & ſon jugement ; choſes qui lui ſont néceſſaires dans ſon métier : car non-ſeulement il doit être ferme à Cheval, mais il doit encore s'étudier à connoître l'exercice, dont chaque Cheval qu'il monte a beſoin, afin de ne lui en pas demander plus qu'il ne peut en faire.

CHAPITRE V.

Du Délivreur & Maître Garde-meuble.

L'Emploi du Délivreur, eſt premierement d'avoir ſoin du Coffre à l'avoine, dont il a les clefs ; de ſe trouver

dans l'Ecurie aux heures marquées, pour donner l'avoine aux Chevaux, afin de la diſtribuer aux Palefreniers qui la portent aux Chevaux : ſon Emploi demande auſſi de l'exactitude & de l'attention, à ſuivre le détail que lui indique le Maître Palefrenier pour le plus ou le moins de nourriture de chaque Cheval dans la diſtribution de l'avoine, ſon, foin, paille, &c. car c'eſt lui qui eſt chargé de toutes les eſpeces de nourritures qui conviennent aux Chevaux, devant avoir les clefs des greniers comme du coffre à avoine : c'eſt pourquoi il tiendra un Regiſtre exact, jour par jour, de ce qu'il a diſtribué, car il eſt comptable du dégât qui pourroit s'en faire. Si le Délivreur eſt en même-tems Maître Garde-meuble, il doit avoir ſoin de ſerrer & d'arranger ce qui s'appelle meubles d'Ecurie, comme ſelles, harnois, licols, caveſſons, &c. ſçavoir ce qu'il en diſtribuë, & faire rapporter journellement ce qui doit rentrer dans le Garde-meuble, & comme la plûpart de ces uſtenſiles ſont garnis de cuir ou de fer, il doit veiller à les tenir nets & à les défendre de l'humidité qui pourrit les cuirs & rouille le fer, en faiſant de tems en tems du feu dans le Garde-meuble, ſurtout dans les tems humides.

CHAPITRE VI.

Du Palefrenier.

QUoique le métier de Palefrenier paroiſſe ne demander qu'une certaine routine, cependant dans le nombre de ceux qui s'y employent, il s'en trouve peu qui ſçachent le bien faire ; car il y faut de l'activité, une certaine adreſſe qui n'eſt pas commune dans ces ſortes de gens, de la vigueur & de la hardieſſe auprès des Chevaux, ſans brutalité, au contraire de la douceur, point d'yvrognerie & beaucoup d'attention pour ce qui regarde le panſement & les ſoins qu'exige cet animal : le Palefrenier, eſt pour ainſi dire, celui qui vit le plus avec les Chevaux, qui les approche le plus ſouvent, & qui doit plutôt connoître leur état. Ainſi il doit avertir ſans tarder lorſque les Chevaux ont beſoin de quelque choſe, comme d'être médicamentés, ferrés, &c. Il faut de plus qu'il ait la propreté en recommandation, afin de tenir les Chevaux nets : il y a des Pays affectés pour les bons Palefre-

niers. Les Bas-Bretons ſont excellens à ce métier : mais les Anglois y ſont ſupérieurs.

CHAPITRE VII.

Des Inſtrumens du Palefrenier, & de l'Ecurie.

LEs inſtrumens dont un Palefrenier ne ſçauroit ſe paſſer, ſont les ſuivans. PL. VIII.

L'étrille de fer étamé ſert à ôter la premiere craſſe. A.

La broſſe ronde ſert enſuite à ôter la craſſe la plus fine, & à unir le poil. B.

Le peigne de corne à peigner la queuë & les crins. C.

L'éponge, à laver les crins & nettoyer les jambes. D.

L'épouſſette de drap ou de ſerge, à eſſuyer les crins & à rendre le poil luiſant. EE.

Le couteau de chaleur à abattre la ſueur du Cheval. F.

Les cizeaux ou le razoir GG, pour faire les crins, le torchenez H pour empêcher le Cheval de ſe tourmenter quand on lui fait les crins, &c.

Le ſceau I, pour apporter toute l'eau néceſſaire au panſement, & pour faire boire.

La pelle K, pour nettoyer l'écurie du crotin.

La fourche de bois, pour faire & remuer la litiere. L.

Le balet de bouleau M, pour balayer l'urine des Chevaux.

Le balet de jonc O ne doit ſervir qu'à laver les rouës & le train des voitures, parce que pour laver les jambes on doit ſe ſervir de la petite broſſe longue P avec l'éponge.

La fourche de fer Q ſert à remuer le fumier.

La pince à poil R ſert à arracher le poil du fanon à un Cheval qui en a trop.

Le bouchon de foin S ſe fait ſur le champ pour frotter un Cheval qui a chaud, &c.

Le cure-pied T ſert à nettoyer le deſſous du pied : un Palefrenier doit le porter en campagne pour ôter les gravois & pierres qui s'engageroient ſous le pied.

Il doit auſſi avoir toujours dans ſa poche un couteau à poinçon U, tant pour couper les cuirs quand il en eſt be-

ſoin, que pour faire des trous aux courroyes ſuivant les cas.

Les meubles d'écurie ſont les entraves X, qu'on met aux pieds des Chevaux accoutumés à mettre leurs pieds dans la mangeoire.

Les boules *bb* pour faire deſcendre les longes du licol.

La vanette Y, ou le crible Z, pour ôter la pouſſiere de l'avoine quand on la donne.

La meſure *aa* dans laquelle on meſure l'avoine qu'on donne aux Chevaux ; elle eſt de bois plein ou d'ozier.

PL. IX. La civiere AA ſert à tranſporter le fumier hors de l'écurie.

Le tablier de Palefrenier ou l'épouſſette de toile B ſert au Palefrenier à mettre autour de ſa ceinture, quand il panſe le Cheval, &c.

Les lunettes CC ſe mettent au Cheval en pluſieurs occaſions où on ne veut pas qu'il voye clair.

La Caveſſine D à deux longes ſert à attacher le Cheval aux deux piliers quand on le panſe, &c.

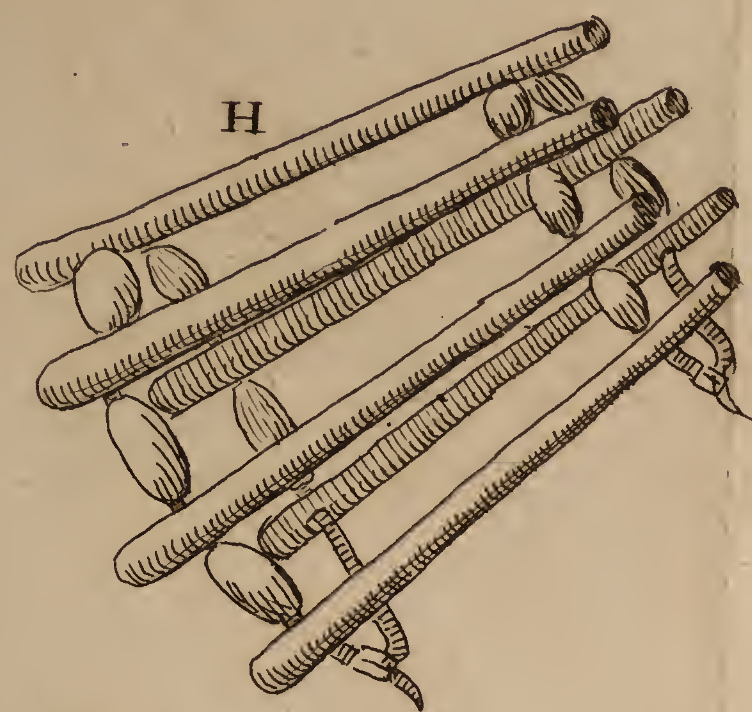
La caveſſine de main E ſert à paſſer par deſſus la bride d'un Cheval pour le tenir quand on le mene en main.

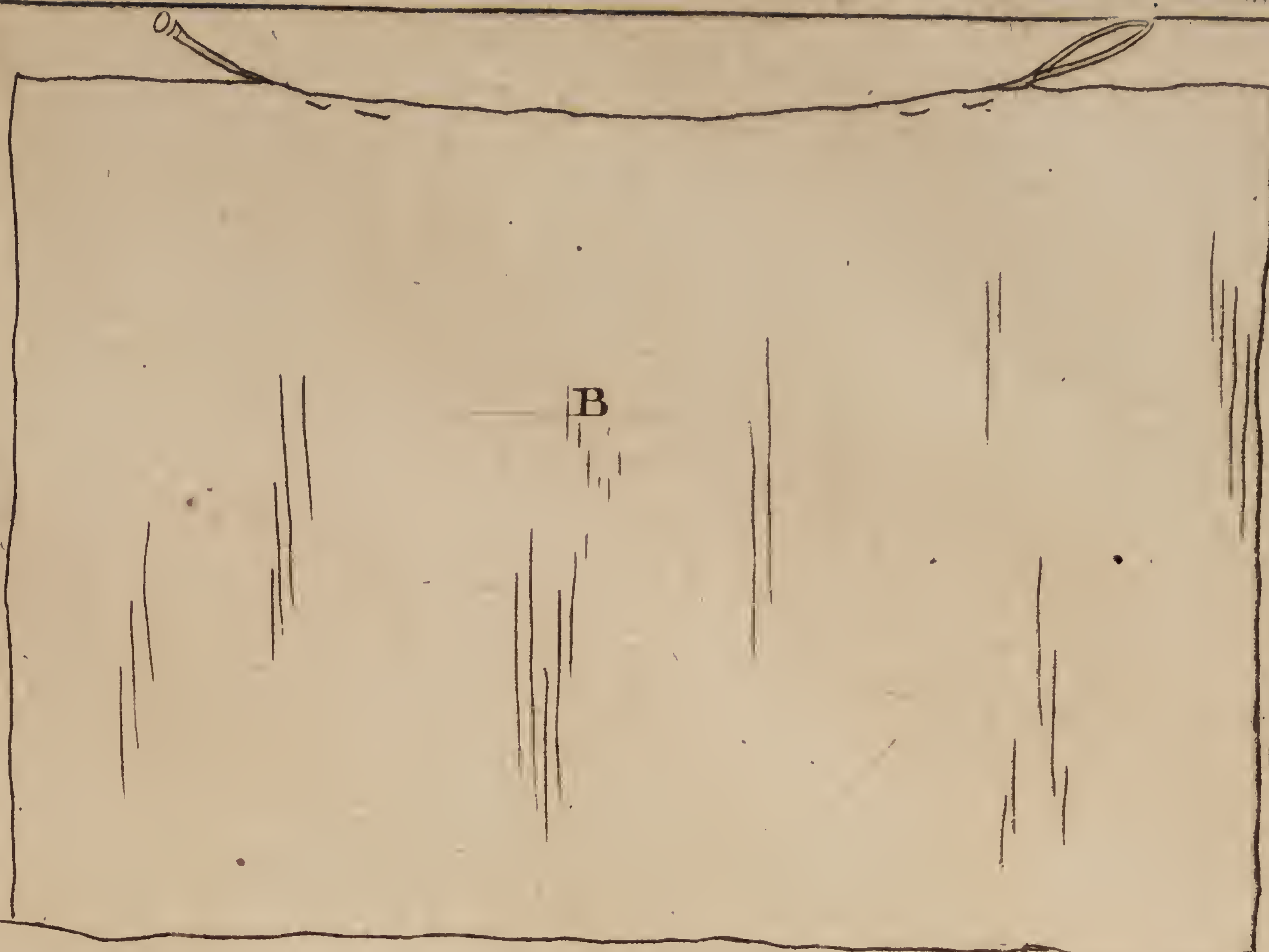
La muzeliere de fer ou le panier de fer F, ſert quand on veut empêcher le Cheval de manger, ou de mordre ſon compagnon.

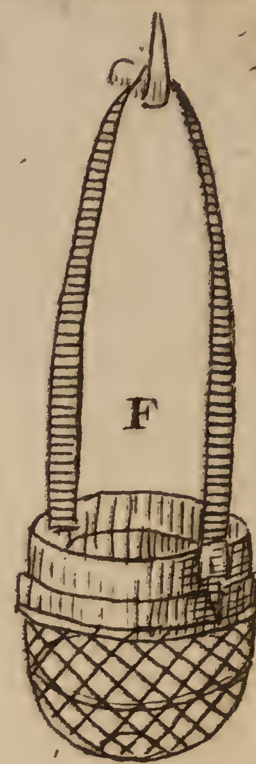
Le Chapelet H ſe met au col du Cheval, quand on veut l'empêcher de porter la dent ſur quelque mal qu'il a, de peur qu'il ne l'envenime.

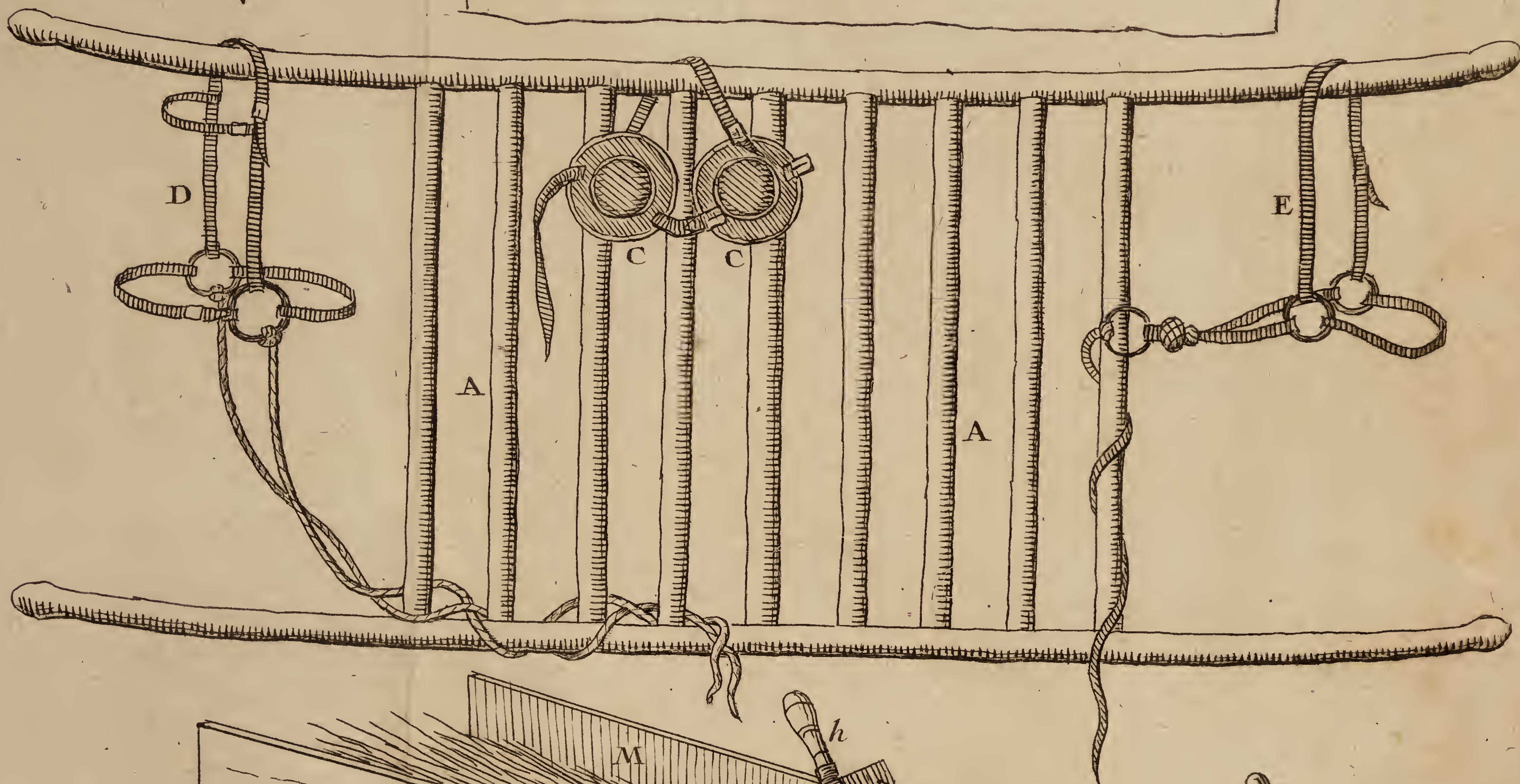
Le coupe-paille MM ſert à couper de la paille par petits fétus, de façon que le Cheval puiſſe la manger en guiſe d'avoine, en y mettant cependant moitié avoine. Je crois que cette machine a été inventée en Allemagne, les Allemands en font beaucoup d'uſage ; c'eſt une eſpece de canal de bois de grandeur capable de recevoir une botte de paille, il eſt terminé en devant par une arcade de fer *aa*, un morceau de planche *b* plat en deſſous & traverſé par une barre de fer dont les deux bouts paſſent de chaque côté par une petite fenêtre ferré *dd*, communiquent par le moyen de courroyes à un marche-pied *f* ſur lequel l'homme qui coupe la paille met le pied pour ſerrer la botte de paille qu'il avance à chaque coup de couteau qu'il donne, afin d'en couper l'extrêmité

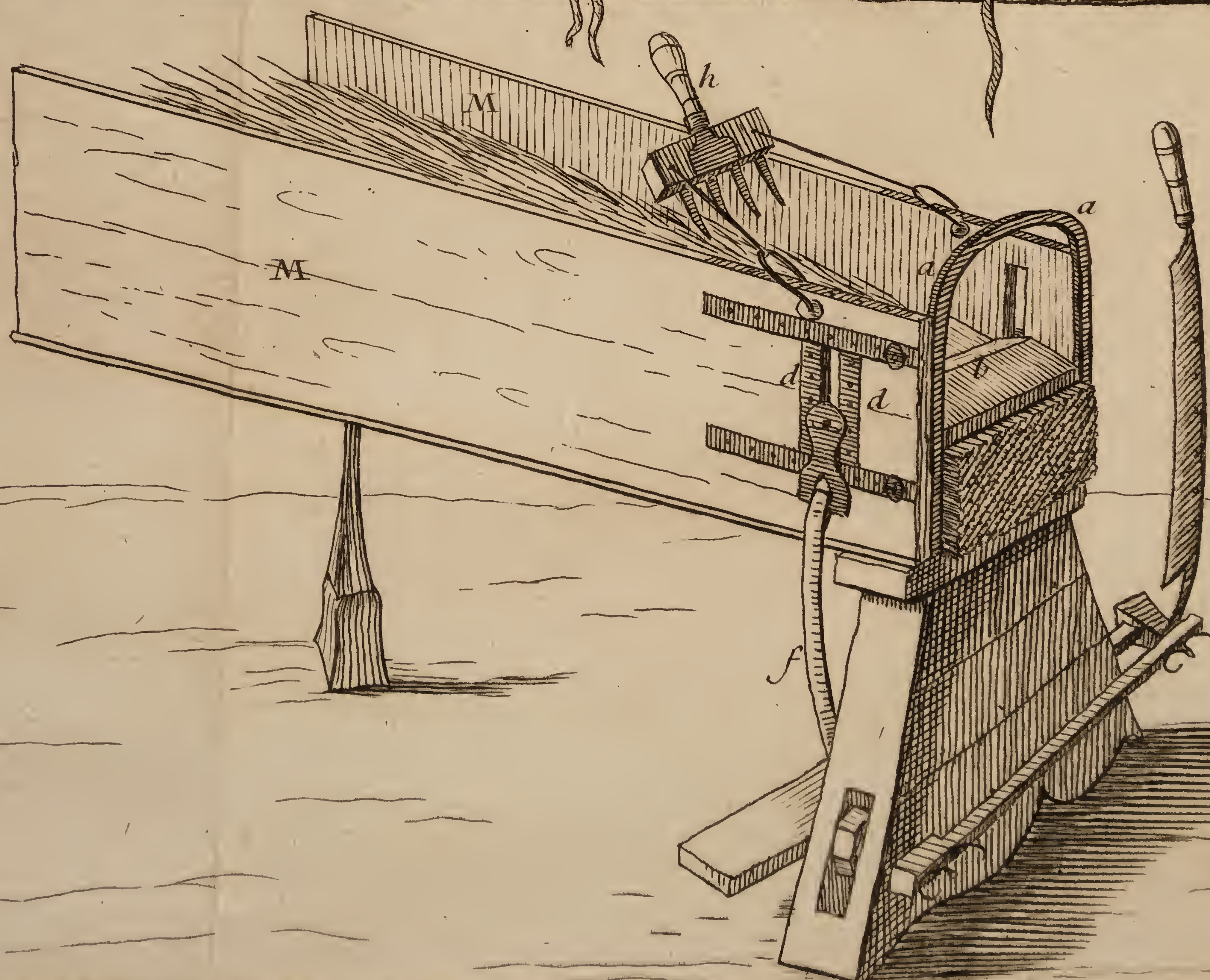

Pl. VIII
G
C
D
B
A
E
E
P
E
F
G
V
R
T
S
X
H
I
K
O
M
Q
L
b
b
Z
Y
a
Boisseau
3/4 de Boisseau
1/2 Boisseau
a


H


B


F


D
C
C
A
A
E


h
M
M
a
a
d
d
S
f

par le moyen du rateau de fer *h* qu'il enfonce dans la botte : quand la paille excede la longueur d'un grain d'avoine, il la tranche en faiſant couler le couteau S tout le long de l'arcade de fer : plus elle eſt coupée courte, & mieux les Chevaux la mangent : il eſt bon de la mouiller en la mêlant avec l'avoine en ſanté ou en maladie.

CHAPITRE VIII.

Du Panſement des Chevaux, & de la conduite journaliere du dedans de l'Ecurie.

UN Palefrenier ne doit gueres avoir plus de cinq Chevaux à panſer pour pouvoir en avoir bien ſoin.

La premiere choſe qu'il a à faire le matin, eſt de bien nettoyer la mangeoire devant chaque Cheval, ou avec la main, ou bien avec un bouchon de foin; après quoi il donne à chaque Cheval ſa meſure d'avoine : quand elle eſt mangée, il relevera la litiere avec une fourche, ſéparant la vieille qu'il tirera hors de la place du Cheval, d'avec la nouvelle qu'il pouſſera ſous la mangeoire : le crotin ou la vieille litiere ſera portée dehors ſur une civiere ou autrement : c'eſt cette vieille litiere amaſſée & pourrie qui fait le fumier dont on engraiſſe les terres.

Après avoir bien balayé les places de ſes Chevaux & ôté la vieille litiere, il mettra une caveſſine ou un filet à ſon Cheval, & il le ſortira de l'écurie s'il ſe peut pour le panſer, ce qui eſt préférable à cauſe que la pouſſiere qui ſort du Cheval revole dans l'écurie ſur les autres Chevaux; s'il y avoit obſtacle pour le panſer dehors, du moins il le ſortira de ſa place & l'attachera au poteau, après quoi il ſe mettra en devoir de l'étriller.

L'étrille doit toujours marcher à rebrouſſe poil; ainſi il commencera à étriller par la croupe. Il prendra donc l'étrille par le manche, de la main droite, & la queuë de la main gauche, & commençant par la croupe, il ira tout le long du corps toujours à grands coups, étendant & déployant bien ſon bras, ſans appuyer rudement, mais à l'aiſe & légerement, & finira aux oreilles; quand il aura donné cinq ou ſix coups d'étrille, il la frappera contre le pavé afin d'en faire ſortir la Etriller.

poussiere, & continuëra toujours ainsi. Quand il aura étrillé un côté, il en sera autant à l'autre, & cessera d'étriller quand l'étrille n'amenera plus de poussiere : il ne passera point son étrille sur l'arrête du dos, ni sur les canons des jambes.

Quand l'étrille aura passé suffisamment, il la quittera pour prendre une époussette, qui est une aulne de drap ou de serge verte coupée en quarré & la tenant par un des coins avec une main, il en donnera légerement des coups par tout le corps, afin d'en faire partir le reste de la poussiere, & ensuite avec la même époussette il nettoyera les oreilles dedans & dehors : il frotera sous la ganache, entre les jambes de devant, entre les cuisses, enfin tous les endroits où l'étrille ne sçauroit aller.

Brosser. Cela fait il prendra la brosse, ou plutôt la chaussera passant sa main à plat sous la courroye, son étrille dans l'autre main, & ayant précédemment poussé la têtiere de la cavessine le plus qu'il aura pû en arriere sur le crin : ou bien si le Cheval n'a qu'un licol, l'ayant absolument ôté, il brossera bien la tête de tous sens, à poil & à contre-poil, commençant par le front & brossant bien aux yeux & aux sourcils, car il s'y amasse beaucoup de crasse : puis continuant à brosser de suite par tout le corps, à chaque coup de brosse, il la frottera sur l'étrille pour la nettoyer, finissant toujours chaque endroit qu'il quitte du sens du poil, & en l'unissant bien : la brosse, n'épargnera aucune partie du corps & marchera par tout, jusqu'à ce qu'elle ne rende aucune crasse ni poussiere.

Bouchoner. Après avoir quitté la brosse, le Palefrenier fera un bouchon de paille tortillée ou de foin pour les Chevaux qui ont le poil fin : ce bouchon sera dur & gros comme le bras : il l'humectera un peu, le passera & repassera sur tout le corps & particulierement sur les jambes qu'il s'appliquera à frotter long-tems en tous sens le long des nerfs & aux jointures, jusqu'à ce qu'elles soient bien nettes & le poil bien uni : ce frottement ouvrira les pores, & contribuëra à maintenir les jambes saines.

Quelques-uns se servent ensuite d'une époussette de frize humectée, qu'ils font passer par tout le long du corps pour bien unir le poil & le rendre luisant ; les Anglois ont pour cet effet des époussettes de crin dont ils essuyent leurs Chevaux, ils lavent ensuite ces époussettes & les laissent sécher ; cette méthode est bonne, car elle nettoye à merveilles.

Quand tout cela eſt fait, le Palefrenier doit mettre un ſceau plein d'eau à côté de lui, puis prenant ſon peigne il démêlera le crin tout doucement de peur de l'arracher, commençant par le bas du crin & finiſſant par la racine; enſuite ſi le Cheval a ſa queuë, il l'empoignera à un pied près du bout, & commençant à peigner comme aux crins, c'eſt-à-dire, par en bas, il peignera & démêlera toujours en montant inſenſiblement juſqu'au haut de la queuë, enſuite ayant humecté ſon éponge, il recommencera à peigner & crins & queuë: mais cette fois il commencera par la racine, & à chaque coup de peigne il paſſera l'éponge humide, ce qui unira & rafraîchira les crins; puis il les eſſuyera en faiſant couler une époussette par deſſus juſqu'à ce qu'ils ne reſtent que peu mouillés, il lavera le peigne quand il ſera craſſeux. Lorſque la queuë eſt ſale, ce qui arrive ordinairement aux queuës blanches, il prendra ſon ſceau par l'anſe, & l'élevant devant lui il fera entrer toute la queuë dedans, puis remettant le ſceau à terre, il la frottera entre ſes deux mains depuis le bas juſqu'en haut de la façon qu'on remuë le bâton d'une chocolatiere pour faire mouſſer le chocolat, & cela juſqu'à ce qu'elle ſoit devenuë nette: quelques-uns ſe ſervent de ſavon noir ou de ſavon ordinaire pour enlever la ſaleté; puis il lavera le fourreau du Cheval avec de l'eau fraîche, ce qui ſe doit faire tous les jours. Peigner.

On finira le panſement en hyver par cette cérémonie: mais en été, on y ajoutera de bien laver les jambes des Chevaux en ſe ſervant d'une petite broſſe faite exprès, ou de la moitié d'une broſſe ordinaire que l'on trempera à tous momens dans l'eau à meſure qu'on broſſera, continuant ainſi juſqu'à ce que l'eau qui d'abord ſortira toute blanche devienne claire, ou bien on mouillera l'éponge & la mettant au genouil ou au jarret du Cheval, on la preſſera; & à meſure que l'eau coulera le long de la jambe, on fera aller la broſſe du ſens du poil & à contrepoil, juſqu'à ce que la jambe ſoit bien nettoyée. Laver.

Il y a une façon de panſer avec la main: celle-ci doit être préférée pour les Chevaux ſi ſenſibles & ſi chatouilleux, que l'étrille & même la broſſe les tourmente exceſſivement; cette façon conſiſte à tenir ſa main un peu humide, & à s'en ſervir comme on feroit de la broſſe, la paſſant à plat ſur tout le corps en tous ſens; la lavant quand elle eſt craſſeuſe, & Panſer avec la main.

recommençant ainſi juſqu'à ce qu'il ne paroiſſe plus de craſſe à la main. La premiere fois il faut y employer deux ou trois heures ; mais enſuite une heure tous les matins ſuffira : cette maniere rend le Cheval très-net.

Faire les crins & la queuë.

Lorſque le panſement eſt fait, ſi le Cheval a beſoin qu'on lui faſſe les crins ou la queuë, le Palefrenier s'y mettra tout de ſuite. Pour faire la queuë il commencera par couler ſa main depuis le haut juſqu'à l'endroit où il faudra la rafraîchir, empoignant toute la rondeur de la queuë, obſervant de faire deſcendre ſa main droit en bas & à plomb, ſans aller ni à droite ni à gauche, ni en dedans, ni en dehors, ſans quoi quand il l'auroit coupée & qu'il auroit laiſſé aller la queuë, elle ſe trouveroit coupée en biais. Etant donc arrivé à l'endroit où il veut couper, il ſerrera tout le crin de la queuë dans ſa main, puis retournant la main, le crin qu'il en doit couper ſe trouvera en deſſus, & il le coupera à raze de ſa main : puis laiſſant aller la queuë, elle ſe trouvera coupée droite à la hauteur de terre qu'il aura déſiré, ce qui eſt ordinairement environ un demi pied. A l'égard des crins on ſe ſert ordinairement pour les faire de deux ſortes d'inſtrumens, ſçavoir, ou des cizeaux ou du razoir. Quand un Cheval a tous ſes crins, c'eſt-à-dire, qu'on ne lui a pas coupé la queuë, ni la criniere, lui faire les crins ou les oreilles, c'eſt couper ou razer une bordure d'un demi pouce autour du bord des oreilles en dedans & en dehors. A l'égard de ceux à qui on a coupé la queuë, on leur coupe auſſi communément le toupet & une partie de la criniere, depuis les oreilles juſques vers le milieu de l'encolure, plus ou moins. Pour procéder donc à faire le crin ſoit des oreilles, ou du col, on attache le Cheval à des anneaux, ou à ſon genouil, même de façon qu'il ait la tête baſſe : puis le Palefrenier prenant ſes cizeaux, il coupe à petits coups & le plus ras qu'il peut le poil de l'oreille, formant ſa bordure bien égale en dehors ; ou bien, après avoir mouillé l'oreille avec du ſavon, il emporte le poil de l'oreille avec un razoir ; les crins de l'encolure & le toupet ne ſe coupent qu'avec les cizeaux : on coupe le toupet tout entier, & le long du col on coupe une bordure d'un bon pouce de large de chaque côté, depuis le toupet juſqu'où on veut s'arrêter & laiſſer du crin.

Si le Cheval a le crin de l'encolure trop garni, on en arrache

en prenant avec deux doigts de la main gauche la portion qu'on veut emporter, puis relevant le ſurplus avec les dents du peigne, on embarraſſe dans les dents du peigne ce qu'on veut arracher, & on le tire avec violence. Lorſque le Cheval a de grands poils autour des levres, on les coupe le plus près qu'on peut avec les cizeaux; on laiſſe ordinairement tous les crins aux grands Chevaux de caroſſe, toujours aux Chevaux de manége, & il eſt mieux de les laiſſer aux Chevaux de guerre pour les garantir des mouches, & aux Chevaux dont on veut ſe défaire; ils en ſont mieux vendus, parce que l'acquereur a la liberté de leur laiſſer ou de leur couper ſuivant l'uſage auquel il les deſtine: mais on coupe ordinairement la queuë & les crins aux Chevaux de caroſſe de moyenne taille, aux Chevaux de chaſſe, &c. pour leur donner un air plus léger & pour embellir leurs figures. Par exemple, ſi le Cheval a la tête & le col gros, on coupe le toupet & plus de crin ſur l'encolure, ce qui lui dégage le col & la tête; s'il a le col mince, on le dégarnit moins; s'il l'a court on l'allonge à la vûë en le rendant plus nud, &c. Enfin on tâche de faire en ſorte que cette opération lui donne une figure plus avantageuſe qu'il n'avoit auparavant.

Il y a des Chevaux à qui le poil croît fort long ſous la ganache & au ventre; quelques-uns allument un brandon de paille, & le paſſent légerement ſous ces parties, allant & venant ſans s'arrêter, juſqu'à ce que tous ces grands poils ſoient brûlés.

Quand la jambe & le fanon ſont trop garnis de poil, on ſe ſert de cizailles ou pinces à poil avec leſquels on arrache de ce poil, l'étageant comme un Perruquier qui coupe les cheveux, de façon qu'il ne paroiſſe pas qu'on en ait ôté. Il y a de l'art & de la difficulté à réuſſir à cette manœuvre: cependant les Maquignons ont des garçons qui y réuſſiſſent très-bien. Cette opération eſt fort bonne aux Chevaux de caroſſe, car cette abondance de poil eſt un magazin de craſſe & de bouë.

Faire le poil des jambes.

Les Chevaux panſés comme il vient d'être dit, les Palefreniers emporteront ſur des civieres le crotin qu'ils ont balayé, ou bien on l'aura ſorti de l'écurie avant ou après le panſement.

On couvrira enſuite chaque Cheval de ſa couverture qui

Des couvertures.

eſt une piece de coutis quarrée, bordée & ourlée tout autour : on étend cette eſpece de drap de coutis ſur tout le dos depuis le garrot juſques ſur la croupe, & on le fait tenir ſur le corps du Cheval au moyen d'un ſurfaix avec ſon couſſinet : quelques-uns ajoutent une croupiere de peur que la couverture ne tourne, & font joindre les deux coins de la couverture au poitrail avec des courroyes & des boucles. Les Marchands de Chevaux & quelques Curieux ajoutent à la couverture une criniere, c'eſt-à-dire, un étui de coutis qui enveloppe le col, les oreilles, la tête, à laquelle on ne voit alors que les yeux & le bout du nez, afin que la pouſſiere ne tombe point ſur ces parties. Cette criniere ſe joint à la couverture avec courroyes & boucles. Quelques amateurs du coup d'œil de propreté couvrent leurs Chevaux à la façon des Anglois : cette maniere eſt d'étendre d'abord un drap de toile blanche de leſcive ſur le corps du Cheval, puis de mettre par deſſus une couverture de laine, cette couverture de laine s'ôte pour la nuit, & on ne laiſſe que le drap : cette méthode eſt bonne, car ce drap maintient toujours le poil liſſe & uni : le ſeul inconvenient qui s'y trouve, eſt qu'il faut avoir pluſieurs draps de rechange, & en mettre ſouvent de blancs : car ils ſont bien-tôt ſales, & par conſéquent mal-propres & déſagréables à la vûë.

L'uſage de la couverture eſt bon, même néceſſaire pour deux raiſons : la premiere, pour empêcher la pouſſiere de l'Ecurie de s'amaſſer ſur le corps du Cheval, & de boucher les pores du cuir : la ſeconde, afin de maintenir le Cheval dans une chaleur qui laiſſe un libre cours à la tranſpiration, ſuppoſé qu'il ſoit dans une Ecurie telle qu'elle doit être, c'eſt-à-dire, ni trop chaude ni trop froide.

Après que votre Cheval eſt couvert, s'il eſt trop gras, ou qu'il ne faſſe pas beaucoup d'exercice, il eſt bon de le laiſſer au filet ſans manger juſqu'à neuf heures ; à l'égard des autres, on les remet en leurs places : le licol doit avoir deux longes de cuir ou de corde, ou bien deux chaînes de fer pour les Chevaux qui ont pris l'habitude de ronger leurs longes : on paſſe chaque longe dans l'anneau, attaché des deux côtés à la mangeoire, puis dans le trou d'une boule de bois percée, au-delà de laquelle on nouë le bout de la longe, afin d'arrêter la boule qui doit être aſſez peſante pour que la longe

Longes du licol & boules.

puiſſe être entraînée par ſon poids, de peur que le Cheval ne s'encheveſtre, c'eſt-à-dire, qu'il ne ſe prenne le pied de derriere dans la longe du cheveſtre ou licol ; ce qui arrive quand il va ſe gratter la tête avec le pied de derriere ; alors le pied ſe trouvant pris dans la longe, le Cheval à force de ſe tourmenter pour le retirer, ſe coupe quelquefois le pâturon très-dangereuſement, & s'y fait une playe conſidérable.

Il eſt plus expédient pendant le jour, d'attacher une des deux longes du licol en haut aux roulons, que de les mettre toutes deux en bas : cette façon fait que le Cheval ne ſçauroit baiſſer la tête pour manger ſa litiere, ce qui l'échaufferoit & lui feroit mal.

La meilleure de toutes les manieres d'entretenir les pieds de devant bons, eſt de pouſſer du crotin à l'endroit où le Cheval doit avoir les pieds de devant : on arroſe ſur le champ ce crotin, en jettant deſſus avec la main de l'eau du ſceau, afin que tant que le Cheval ſera à ſa place, ſes pieds poſent ſur ce crotin mouillé, ou bien avec une palette de bois, on emplit le pied de crotin mouillé. Cette méthode eſt fondée ſur ce que les pieds de derriere des Chevaux, ne ſont jamais mauvais, c'eſt-à-dire, ni mal nourris ni encaſtelés, &c. parce que leur fiente ſur laquelle ils ſont preſque toujours poſés à l'Ecurie, les conſerve en bonne conſiſtence. Il en doit donc être de même des pieds de devant : s'ils ſont toujours ſur le crotin mouillé ; la ſole ſera humectée & la corne deviendra liante, ce que ne fait pas la fiente de vache, dont quelques-uns ſe ſervent ; elle tient à la vérité la ſole en bon état, mais elle altere & brûle la corne : la terre glaiſe que les Marchands ſurtout mettent dans les pieds, entretient le pied en bon état, mais pour peu qu'on ceſſe d'en mettre, le pied ſe deſſeche promptement, ſi on n'y met pas du crotin mouillé. Conſervation des pieds.

Si le haut du pied de devant a beſoin d'être nourri, on prendra de l'onguent de pied, qu'on étendra de la largeur d'un doigt au-deſſous de la couronne, en mettant davantage vers les talons que vers la pince : cet onguent nourrit la corne, & l'aide à pouſſer. Quand on a graiſſé le pied avec cet onguent, il ne faut point mener le Cheval à l'eau, car l'eau emporteroit l'onguent ; ou bien on ne le graiſſera que quand il ſera revenu de l'eau : quand tout cela eſt fait, on donne à

chaque Cheval ſon foin bien ſecoué : à dix heures, ou à huit
Boiſſon. heures en Eté on fait boire les Chevaux, en préſentant à chacun un ſceau d'eau, ou bien on les mene à l'abreuvoir à quelque grande riviere, ou à quelque étang ; cela leur fait du bien, & les égaye. Si on les fait boire au ſceau, & que l'on trouve que l'eau ſoit trop crûë, on en ôtera la crudité, mettant la main dedans, ou y brouillant du ſon : il faut bien prendre garde que les Chevaux ne boivent de l'eau crûë, c'eſt-à-dire, de l'eau de fontaine, de petite riviere, ou de l'eau de puits, en ſortant du puits : quand ils viennent de l'abreuvoir, on leur avalera l'eau des quatre jambes avec les deux mains, & on leur eſſuyera enſuite avec de la paille : ſi on menoit les Chevaux boire à quelque eau minerale, ils n'en voudront point boire d'abord ; mais cette eau leur eſt très-ſaine, & ils s'y accoutumeroient par la ſuite.

L'Avoine. A leur retour de l'abreuvoir, ou après avoir bû au ſceau, ils mangeront leur foin juſqu'aux environs de midi : vers cette heure, on leur donnera l'avoine bien vanée : dans les Ecuries nombreuſes d'abord un Palefrenier va faire net tout le long de la mangeoire, c'eſt-à-dire, que prenant à ſa main un bouchon de foin, il paſſe par-deſſous le col de chaque Cheval, coulant ſon bouchon tout le long de la mangeoire pour raſſembler tous les brins de foin & de paille qui y ſont reſtés, & les jetter, afin que la mangeoire ſoit nette, pour recevoir l'avoine qui va être donnée. Pendant ce tems le Délivreur qui a la clef du coffre, après l'avoir ouvert, prend la meſure qui eſt un petit panier, ou un petit ſceau : un autre Palefrenier, prend la Vanette, le Délivreur puiſe dans l'avoine & remplit ainſi ſa meſure ; alors elle eſt comble : ſi on ne veut donner que meſure raſe, le Délivreur paſſe ſa main à plat, raſant les bords de la meſure, & par ce moyen rejette dans le coffre le trop plein, chaque Palefrenier en arrivant au coffre, jette ſon épouſſette de toile ſous l'aiſſelle droite, de façon qu'une moitié ſort par-deſſous ſon bras, & l'autre pardevant : il étend avec ſes deux mains cette moitié d'épouſſette : le Délivreur y verſe une meſure d'avoine que le Palefrenier enveloppe, & met ſous ſon bras, retournant ſon épouſſette, de façon qu'il reçoit une autre meſure, rapportant en devant la moitié de l'épouſſette qui étoit derriere ſon bras ; alors il va faire vaner ſon avoine en jettant chaque me-

ſure, l'une après l'autre dans la vanette, & les reprenant avec la même manœuvre ; puis paſſant entre deux Chevaux, il laiſſe tomber à droite & à gauche ſes deux meſures d'avoine : on continuë ainſi juſqu'à ce que tous les Chevaux ayent l'avoine ; le Maître Palefrenier qui ſera préſent, doit ſe trouver toujours derriere les deux Chevaux qui ſuivent ceux qui viennent d'avoir l'avoine, afin de guider les Palefreniers.

L'avoine donnée, les Palefreniers ſe retirent, & on laiſſe manger les Chevaux tranquillement, ſans aller & venir dans l'Ecurie, afin qu'ils ne ſoient inquiétes de rien, & de peur que tournant la tête, à cauſe du bruit qu'ils entendroient, ils ne laiſſaſſent tomber une partie de leur avoine. Lorſque l'avoine eſt mangée, on va voir s'il n'y en a point quelqu'un qui ait laiſſé partie, ou le tout de ſon avoine : à celui-là on lui ôtera ce qui lui en reſte ; & on le mettra au maſtigadour, pour lui redonner appetit, en cas qu'on ne lui découvre d'autre mal que du dégoût : ſi ce dégoût pour l'avoine continuë, on paſſera un ou deux ordinaires ſans lui en donner.

Vers quatre heures & demie, on donnera du foin : à ſix heures du ſoir, on fera boire ; & à ſept heures, on donnera l'avoine pour la derniere fois du jour : à neuf heures du ſoir, on mettra de la paille dans le ratelier : on ôtera la couverture de cette façon. Défaites le ſurfaix ; débouclez le poitrail, puis pliez tout le devant de la couverture vers le tiers en deſſus : pliez de même le côté de la croupe, puis coulez-la en arriere du ſens du poil juſqu'à la queuë ; alors vous l'enleverez & la mettrez ainſi pliée ſur la tête du poteau, où vous la lierez avec le ſurfaix : avant ou après avoir ôté la couverture, on fait la litiere de la façon qui ſuit, la paille la plus propre de la veille ayant été pouſſée le matin ſous la mangeoire, comme nous avons dit. Le Palefrenier pour faire la litiere, tirera avec ſa fourche cette paille, l'étendra juſqu'aux pieds de derriere du Cheval, puis défaiſant une botte de paille nouvelle, il en éparpillera une couche ſur l'ancienne & la litiere ſera faite. Enſuite ſi une des longes du licol, a été attachée au ratelier, vous la repaſſerez dans l'anneau de la mangeoire, afin que le Cheval puiſſe ſe coucher.

Préparations pour la nuit.

Alors le gouvernement de l'Ecurie eſt fini pour ce jour : les Palefreniers ſe retirent ; on allume une ou pluſieurs lam-

pes ſuſpenduës dans l'Ecurie, & il reſte tour à tour, un ou plusieurs Palefreniers de garde pour toute la nuit comme il en reſte tout le jour, pour tenir l'Ecurie nette, & veiller aux accidens.

Garde de nuit.

Voilà, je crois, la meilleure maniere de gouverner les Chevaux à l'Ecurie, quoiqu'il y ait pluſieurs autres méthodes ſelon le goût & l'opinion.

CHAPITRE IX.

Suite du gouvernement des Chevaux en différentes occaſions.

DAns le Chapitre précédent, j'ai enſeigné la maniere de conduire l'Ecurie journellement ; reſte à ſçavoir les ſoins qu'on doit prendre dans les circonſtances qui naiſſent de l'uſage, à quoi on employe les Chevaux, & de la conduite qui doit ſe tenir dans pluſieurs cas différens, tels que ſont ceux qui ſuivent. Comme l'exercice des Chevaux de Manége eſt communément le matin juſqu'à midi, ou une heure, il leur faut donner la force de l'accomplir ; ainſi, quoiqu'on diſe qu'après avoir mangé ils n'en ſont pas ſi légers, on leur donnera l'avoine le matin, une heure ou deux avant qu'ils travaillent, ſi on le peut ; puis on les panſe légerement avec la broſſe & l'épouſſette, ſi on n'a pas le tems de les panſer tout-à-fait, ce qui vaut mieux quand il eſt poſſible : enſuite on les ſelle & bride. Quand le travail eſt fait, ſi le Cheval eſt en ſueur, on le tourne dans ſa place, & lui ayant ôté la ſelle, on lui abat bien la ſueur par tout avec le couteau de chaleur, qui n'eſt autre choſe qu'un morceau de vieille faux ; pour cet effet, on tient le couteau de chaleur à deux mains, & on le mene toujours du ſens du poil par tout le corps ; puis avec une épouſſette, on eſſuye bien la tête & entre les jambes de devant & de derriere ; puis prenant une poignée de paille dans chaque main, on frotte bien par tout le corps & particulierement ſous le ventre, juſqu'à ce que le Cheval ſoit ſec, ou du moins, ſi on ne peut pas le ſécher totalement avec la paille, on lui met ſa couverture & on le laiſſe ainſi juſqu'à ce qu'il ſoit ſec ; puis on le panſera à fond. Ce qui vient d'être dit pour la ſueur des Chevaux de Manége, doit s'exécuter à tout Cheval qui eſt en ſueur : Revenons aux Chevaux

Pour les Chevaux de Manége.

Du couteau de chaleur.

de Manége : on leur donne l'avoine de midi, & on ne les fera boire qu'après ; car il eſt dangereux de les faire boire peu après leurs exercices : le reſte de la journée ſe paſſera comme au Chap. précedent.

Les Chevaux de chaſſe éxigent pour ſoin principal qu'on ne les deſſelle pas quand ils ont chaud en arrivant de la chaſſe, de peur qu'il ne ſe faſſe une enflure ſous la ſelle ; on ne les doit deſſeller que quand ils ſont reffroidis, c'eſt de peur d'enflure, & par la même raiſon que les Poſtillons mettent de la paille ſur le dos des Chevaux de poſte pour les ramener, parce qu'ils ſont obligés de les deſſeller en arrivant. Si vos Chevaux ſont en ſueur, il faut la leur abattre comme je viens de dire des Chevaux de manége, & ne les faire boire de long-tems. Il eſt eſſentiel d'examiner avant de partir pour la chaſſe ſi les fers de vos Chevaux tiennent bien : car s'ils ſe déferrent en courant, ſur tout dans un pays pierreux, ils ſe feront bien-tôt gâté le pied ; c'eſt pour éviter cet inconvénient que dans les grands équipages de chaſſe, il y a toujours un garçon Maréchal à Cheval avec des fers & des clouds en cas de beſoin. Une attention à avoir encore à la fin de la chaſſe, ſi votre Cheval a bien chaud lorſque l'animal eſt pris, c'eſt d'aller & venir cent pas cinq ou ſix fois au pas pour le laiſſer raſſeoir ; & quand vous vous arrêtez, ſoit que vous deſcendiez ou que vous reſtiez à Cheval, il faut toujours placer votre Cheval dans le terrein le plus ſec de peur que l'humidité ne lui réfroidiſſe les pieds, ce qui lui eſt nuiſible.

Pour les Chevaux de chaſſe.

Les Chevaux de caroſſe ne ſont communément gueres dérangés des heures du panſement & des repas dans les Villes ; je dirai ſeulement à l'égard de la nourriture, que ceux qui ſont la plus grande partie du jour à travailler, doivent avoir la paille pendant le jour & le foin la nuit : d'ailleurs l'eſſentiel des ſoins qu'on doit apporter aux Chevaux de caroſſe, eſt celui des jambes : cette partie du corps étant la plus fatiguée d'être toujours ſur le pavé, & d'être le plus ſouvent ſalie d'une bouë âcre & ſalée qui corrodant le cuir l'altere, & y faiſant crever les vaiſſeaux limphatiques, cauſe tous ces maux de jambes & de pieds, comme eaux, poireaux, fics, &c. c'eſt pourquoi on doit avoir une extrême attention à leur bien nettoyer les jambes quand ils reviennent de la Ville,

Pour les Chevaux de caroſſe.

afin d'ôter très-exactement la bouë qui ſe fourre dans le poil du pâturon, & dans le fanon qui eſt communément beaucoup plus garni à ces ſortes de Chevaux qu'aux autres. Pour cet effet, il faut bien ſe garder de ſuivre la maniere de la plûpart des Cochers qui mouillent le balet de jonc, & le paſſent pluſieurs fois ſur les jambes du ſens du poil, ce qui ne nettoye que la ſuperficie, & laiſſe la boue à la racine du poil : au lieu de cette méthode qui eſt très-mauvaiſe, il faut prendre une éponge mouillée d'une main, & de l'autre une petite broſſe longue, placer votre éponge au genouil & au jarret, & à meſure que vous preſſerez l'éponge, vous broſſerez bien les jambes en tous ſens, & long-tems, juſqu'à ce que l'eau tombe à terre toute claire, & quand même vous auriez mené laver les Chevaux à la riviere, il eſt bon s'il y a loin pour le retour, de laver encore les jambes après en être revenu, pour ôter la bouë qu'ils auront pû prendre de la riviere à la maiſon.

Il y a des Chevaux de caroſſe fort gras, qui dans les grandes chaleurs de l'eſté, quoiqu'on les ait mené très-doucement battent du flanc à toute outrance, quelquefois pendant une heure après être rentrés à l'écurie pour s'être mis hors d'haleine, ou par ardeur, ou par foibleſſe : il faudra promener ceux-ci pendant une demie-heure au petit pas : après quoi on les débridera, on leur donnera du ſon mouillé, puis on leur fera bonne litiere, ils ſeront très-ſoulagés auſſi-tôt qu'ils auront uriné, & il ne leur arrivera aucun mal.

Quand on a outré des Chevaux de Caroſſe ou des Chevaux de chaſſe par une longue courſe, il eſt néceſſaire pour éviter la fourbure ou même qu'ils n'en meurent, de commencer par leur bien abattre la ſueur avec le couteau de chaleur, en même tems leur laver les jambes, puis les bien frotter & bouchoner par tout le corps, enſuite les promener environ une demie-heure, pour leur laiſſer prendre doucement haleine : après quoi on leur fera avaler un bonne pinte de vin rouge tiéde avec deux muſcades rapées ; puis jettant deux poignées de ſel dans deux pintes de vinaigre, on frottera bien les jambes à froid avec cette compoſition : de plus on leur fondra dans les pieds, (ce qui eſt eſſentiel pour empêcher la fourbure) de l'huile de laurier toute bouillante, ou à ſon défaut de l'huile de noix ou de navette, & par deſſus des cendres chaudes,
de

de la filasse & des éclisses : on remettra le Cheval à l'écurie, on le couvrira bien, & on lui fera bonne litiere, une heure après un lavement, & une demie-heure après on le débridera, & on lui donnera du son mouillé.

Ayez soin de tenir les embouchures bien nettes, de peur de dégoûter les Chevaux : ce qui arrive lorsqu'on leur met un mors où l'écume a croupi.

CHAPITRE X.

Du gouvernement du Cheval en voyage.

AVant d'entreprendre un voyage, surtout s'il est long, il faut commencer par se munir d'un Cheval qui ait les pieds excellens : car lorsque les pieds sont mauvais, le Cheval devient souvent boiteux, se déferre, ou perd le manger par la douleur qu'il y ressent, & on a bien de la peine à achever son voyage. Ceci posé, la premiere chose qu'on doit faire est d'ajuster à son Cheval une selle si bien faite qu'elle ne puisse blesser le Cheval, & une bride dont les porte-mors, la têtiere, & les rênes soient de bon cuir ; quelques-uns mettent des porte-mors doubles pour plus de précaution : il y a même des personnes qui font mettre pour la guerre, dans les rênes, des chaînettes de fer, tant afin qu'elles ne soient pas coupées par le sabre, que de peur qu'elles ne cassent quand le Cheval est attaché par la bride, s'il faisoit quelque effort en arriere ou autrement. Il faut emboucher le Cheval qui voyage avec le mors le plus léger qu'on pourra, de peur qu'un mors trop grossier ne lui entraîne la tête par la suite, & ne le fasse peser à la main, quand il commence à se lasser.

A l'égard de la ferrure, il faut avoir grande attention que les Chevaux pour le voyage soient ferrés à leur aise. Quand on voyage en été, il est très-à-propos de faire un bec ou pinçon aux fers de derriere, de peur que les Chevaux ne se déferrent à cause des mouches qu'ils veulent chasser de dessous leur ventre, parce qu'ils laissent retomber leurs pieds si rudement qu'ils ébranleroient & perdroient leurs fers sans ce pinçon. Il est très-nécessaire de mettre son Cheval en haleine quelques jours avant le voyage en le promenant, tan-

tôt la valeur d'une demie-lieuë, & tantôt une lieuë & plus ; l'acheminant petit à petit jusqu'à la veille ou la surveille du départ : sans cette précaution le Cheval vous manqueroit, & tomberoit malade, se dégoûteroit, & peut-être deviendroit fourbu, gras-fondu, &c.

Quand le Cheval est bien en haleine, il est bon en le sellant le jour du départ de mettre à cru sous la selle une couverture en double, puis la selle par-dessus, afin d'empêcher que la selle ne le blesse. On fera d'abord de petites journées, c'est-à-dire, le premier jour six lieuës communes, on augmentera le deuxiéme jour, & ainsi petit à petit jusqu'à quatorze lieuës par jour, moitié avant, & moitié après dîner ; il vaut mieux mettre la plus grande moitié avant qu'après dîner. Si on peut mettre pied à terre aux montagnes, soit en les montant, ou en les descendant : on soulagera d'autant son Cheval, & si on peut séjourner au bout du troisiéme ou quatriéme jour, il s'en trouvera mieux, parce que ce repos renouvellera ses forces : c'est à quoi ceux qui ont la conduite d'un équipage, doivent faire principalement attention.

Les allures dont on se sert ordinairement en voyage sont le pas ou le petit trot, ces deux allures ne fatiguent point le Cheval ; à l'égard des Chevaux de carosse, on se sert successivement du trot & du pas pour laisser reprendre haleine : car un Cheval qui tire, la perd plutôt que celui qui porte.

Les Chevaux de carosse doivent être bien harnachés, & on doit suivre du reste tout ce que je viens de dire du Cheval de selle.

De la dînée.

Avant d'arriver à la dînée, si le Cavalier trouve de l'eau qui ne soit pas vive à quelque distance de l'Auberge, il sera bon d'y faire boire le Cheval, principalement s'il a un peu chaud : auquel cas il faudroit lui couper l'eau plusieurs fois en buvant ; ensuite on doublera le pas pendant quelques tems, afin d'échauffer l'eau qu'il a bû ; il est bon aussi de lui laver les jambes si on trouve un beau gué, en l'y faisant aller & venir deux ou trois fois sans lui mouiller le ventre, cela empêche la chûte des humeurs sur les jambes. Ces précautions de faire boire en chemin sont utiles, à cause qu'on

n'oseroit faire boire un Cheval qui a chaud en arrivant à l'écurie, ni même que long-tems aprés qu'il est reposé, de peur qu'il ne lui prenne des tranchées, ou qu'il ne devienne fourbu : ce qui feroit que le tems de repartir venu, le Cheval ne pourroit pas avoir bû. Il est encore fort à propos de mener le Cheval échauffé doucement pendant un quart d'heure avant que d'arriver à l'auberge : ceci est principalement pour les Chevaux de carosse, cela les rafraîchit, les repose petit à petit, & les met en état de dîner plutôt après leur arrivée : de plus le refroidissement subit & les inconvéniens qui en arrivent sont évités.

Si le Cheval arrive à la dînée ayant bien chaud, on le fera promener doucement jusqu'à ce qu'il soit passablement refroidi, puis on le passera dans l'eau sans mouiller le ventre, comme il vient d'être dit ; ou bien en l'entrant à l'écurie, on lui fera bien laver & bassiner les jambes avec de l'eau froide, on se gardera bien de les faire frotter, ce qui attireroit les humeurs dessus, au lieu qu'il est question de les empêcher d'y tomber en resserrant les pores.

Quand le Cheval sera dans l'écurie, on l'attachera avec sa bride au ratelier dont on aura fait ôter le foin, & ayant défait la gourmette, on le laissera bridé pendant une demie-heure ou une heure avant de le faire boire & manger, surtout s'il a chaud ; pendant ce tems il mâchera son mors, ce qui lui fera venir de l'écume, & lui rafraîchira la bouche qu'il peut avoir séche ou amere, à cause du chemin qu'il aura fait, ou de la poussiere qu'il aura avalée : s'il a humé beaucoup de poussiere, il sera bon de lui laver la bouche avec une éponge imbibée d'oxicrat, tout cela lui fera venir l'appetit.

Ayant attaché votre Cheval au ratelier, si c'est un Cheval de selle, vous lâcherez les sangles, vous leverez la croupiere de dessous la queuë, puis vous fourrerez de la paille fraîche sous les panneaux de la selle entre la selle & le Cheval, ou bien sans le dessangler, vous lui laisserez la selle sur le corps : il ne faut, comme vous voyez, jamais desseller un Cheval à la dînée, sur tout en hyver, parce que pour peu qu'il ait chaud, il est certain que ce qui est couvert de la selle a plus de chaleur que le reste du corps, & que le froid subit qui frapperoit le dos si on ôtoit d'abord la selle, interrompant la transf-

piration, occaſioneroit de groſſes ampoules à cette partie qui incommoderoient enſuite le Cheval, & pourroient même s'écorcher à la continuë, & ſe changer en une playe ou en un cors : on laiſſe auſſi le harnois aux Chevaux de caroſſe.

Après ces précautions, faites tout de ſuite lever les quatre pieds pour voir s'il ne manque point quelques clouds aux fers : ſi cela étoit, il les faudroit faire remettre avant de repartir : car il pourroit arriver que le Cheval ſe déferreroit en chemin & ſe gâteroit le pied.

Quand vous jugez que le Cheval eſt aſſez réfroidi, débridez-le, lavez bien ſon mors dans un ſceau d'eau, nettoyez-le bien & l'eſſuyez; puis pendez-le en quelque endroit; jettez-lui du foin dans le ratelier, quelques momens après donnez-lui l'avoine; examinez s'il la mange bien, afin qu'en cas qu'il la refusât, vous lui ôtiez ſur le champ pour ce repas ſeulement, & vous lui donniez à la place du ſon mouillé : que ſi ce dégoût continuoit par la ſuite, on lui donneroit une once de thériaque ou d'orviétan, ou deux onces de foye d'antimoine dans du vin. Pour éviter cet inconvenient de dégoût autant que l'on peut, il faut dans le commencement d'un voyage ménager l'avoine à votre Cheval, de peur que n'étant pas encore fait à la fatigue, cet accident ne lui arrive, & on augmentera la doſe petit à petit à meſure qu'il s'accoutume à cheminer.

Quand le Cheval a bien chaud, il faut lui donner l'avoine avant boire, comme je viens de dire, ſinon vous le ferez boire avant l'avoine, ſur tout qu'il ne boive que de l'eau repoſée & point crûë; l'eau de la riviere d'Eſſonne eſt très-dangereuſe pour les Chevaux, elle leur donne des tranchées.

Au bout de deux heures & demie ou trois heures que le Cheval aura été à l'écurie, vous pouvez repartir pour aller gagner la couchée.

La couchée.

Il faut ſuivre en arrivant à la couchée une partie des préceptes qui ont été donnés pour la dînée, comme d'arriver doucement, faire promener le Cheval en cas qu'il ait chaud, le faire paſſer dans l'eau pour lui laver les jambes, ou les

laver avec un ſceau d'eau fraîche : quand il eſt arrivé le laiſſer quelque tems ſellé & bridé : quand il eſt réfroidi on lui donnera un coup d'étrille, puis on le couvrira bien, on aura ſoin de faire remettre les clouds qui manqueront aux fers, on donnera l'avoine, on fera boire, puis on mettra du foin dans le ratelier pour la nuit, on fera bonne litiere.

N'oubliez pas ſur tout de viſiter les pieds pour en ôter avec un couteau ou un cure-pied les petites pierres & gravois qui s'y rencontreroient, puis remplir les dedans de crotin moüillé; éxaminez auſſi s'il n'a pas les pieds chauds & douloureux : alors il faut abſolument déferrer le Cheval pour voir ſi le fer ne porte point ſur la ſole, ce qui ſe reconnoît lorſqu'on voit quelque endroit du dedans du fer plus poli & plus luiſant que le reſte, cet endroit liſſé eſt celui où le fer a porté : vous ferez parer le pied vis-à-vis de cet endroit, puis le fer étant rattaché, vous ferez fondre dans le pied de la poix noire ou du gaudron afin de nourrir la ſole, d'ôter la douleur & de raffermir le pied. Quand les pieds d'un Cheval ſont douloureux à un certain point, il le donne ſouvent à connoître : car il ſe couchera auſſi-tôt qu'il ſera débridé ; ſi alors vous lui voyez l'œil bon, & qu'il mange bien, quoique couché, il eſt sûr que ſon mal eſt au pied, & il aimera mieux reſter couché que de ſe lever pour manger.

Examinez encore ſi le Cheval ſe coupe, il faudra ſi cela eſt y donner remede par la ferrure. Voyez pour cela le Chapitre de la ferrure.

Avant de quitter le Cheval le ſoir, il faut avoir attention à l'attacher de façon qu'il puiſſe ſe coucher à ſon aiſe, c'eſt-à-dire, qu'il faut laiſſer à ſa longe aſſez de longueur pour qu'il puiſſe avoir ſa tête à bas.

Maintenant il eſt queſtion de ſonger à votre équipage.

En ôtant la bride ayez ſoin de bien laver le mors pour en ôter toute l'écume & le rendre bien net, afin que le Cheval le lendemain n'ait point dans la bouche cette écume croupie, ce qui ſeroit capable de le dégoûter. Pour cet effet on plonge à pluſieurs repriſes le mors dans un ſceau d'eau claire, puis on le pend pour qu'il ſéche ; voyez auſſi ſi les porte-mors ſont en bon état ; & ſi vous vous appercevez que la gourmette ait écorché le Cheval, n'oubliez pas de la garnir de cuir gras ou feutre : il faut même prendre la précaution d'en porter tou-

jours avec ſoi en cas de beſoin. Quand vous ôtez les harnois des Chevaux de caroſſe, voyez s'ils ne les ont point écorchés en quelque endroit ; ſi cela eſt ſervez-vous des moyens indiqués Chapitre XII. du Traité des Playes. De même quand vous ôtez la ſelle, il eſt eſſentiel de viſiter & manier les arçons pour voir s'ils ne ſont point décolés ou rompus : examinez ſi la bande du garot ou les deux grandes bandes ne ſe détachent point des arçons : & en cas que la ſelle ait bleſſé ou foulé le Cheval, ce qu'on connoîtra mieux une heure après qu'il aura été deſellé que ſur le champ, vous commencerez par remédier à la bleſſure, enflure ou foulure en vous ſervant des remedes du Chapitre XIII. du même Traité ; puis après avoir reconnu l'endroit de la ſelle qui a cauſé le mal, vous y remédierez en ôtant de la bourre de cet endroit ou en le faiſant chambrer : vous ferez ſécher les panneaux de la ſelle au ſoleil ou au feu, puis vous les battrez avec une gaule pour empêcher qu'ils ne durciſſent & ne bleſſent le Cheval.

C'eſt ici où il faut remarquer à l'égard de la ſelle, qu'il arrive quelquefois que les Chevaux maigriſſent pendant un long voyage : de façon que, quoique la ſelle fût très-bien ajuſtée & portât également par tout lorſqu'on a commencé la route, cependant elle devient trop large & porte ſur le garrot ou ſur les reins, parce que la pointe des arçons ne portera plus contre le corps du Cheval ; ſi cela eſt arrivé, il faut faire rembourrer ces pointes d'arçon avec du crin ou de la bourre de cerf ſur la longe & aux mamelles s'il en eſt beſoin ; il eſt même quelquefois néceſſaire quand le corps du Cheval eſt fort diminué de faire mettre du feutre aux bouts des arçons.

Quand les Chevaux de ſomme ſont enflés ſous le bât, il y a des gens qui les laiſſent bâtés toute la nuit pour retenir l'enflure & l'empêcher d'augmenter : cette maxime eſt très-mauvaiſe, parce qu'elle contraint les Chevaux à reſter debout, pendant lequel tems ils ne ſçauroient repoſer à leur aiſe, il vaut donc mieux emplir un ſac de bon fumier bien chaud & le lier ſur l'enflure, il la diſſipera.

Les Coquetiers de Normandie ne débâtent point leurs Chevaux, mais ils les ſuſpendent.

Quand on voyage dans un tems chaud & ſec, & qu'on voit que les pieds des Chevaux ſe deſſéchent & s'éclattent,

il faut avoir ſoin de les tenir tous les jours, gras, tant à la dînée qu'à la couchée avec de l'onguent de pied : car ſans cela ils ſe déferreroient perpetuellement, & à la fin on ne pourroit plus les referrer.

Je repete une choſe dont j'ai déja parlé dans ce Chapitre, qu'il eſt pernicieux de frotter les jambes des Chevaux dans le moment qu'ils arrivent à l'hôtellerie, parce que cette méthode leur roidit les jambes, & y attire les humeurs : mais il eſt très-bon de les bien bouchoner & frotter, même long-tems quand le Cheval eſt tout-à-fait refroidi, & de les laver ſimplement avec de l'eau froide quand ils arrivent, comme j'ai déja dit.

Le lendemain avant le départ, faites toujours manger l'avoine au Cheval pour lui donner courage, & la force d'arriver à la dînée.

CHAPITRE XI.

Du retour des voyages.

SI le voyage a été long & que le Cheval ait beaucoup fatigué, il ſera ſûrement échauffé au retour, & aura les jambes & les pieds laſſés : c'eſt pourquoi afin de le remettre de ſes fatigues & rétablir toutes ces parties, il faut auſſi-tôt qu'on eſt arrivé faire ôter deux clouds de chaque talon des pieds de devant, ou des quatre pieds ſi c'eſt un grand pied comme celui d'un Cheval de caroſſe, cela lui mettra les pieds à l'aiſe, & d'ailleurs comme les pieds enflent quelquefois après un long voyage, ſi on n'ôtoit pas ces clouds, le fer pour lors gêneroit trop ces pieds enflés. Il ſera bon auſſi de remplir les pieds de fiente de vache pour ramolir la ſolle qui pourroit être deſſechée ; il ne faudra point alors déferrer le Cheval, ni lui parer les pieds de peur d'attirer la fluxion, mais vous lui graiſſerez avec l'onguent de pied, & quand il ſera délaſſé on lui parera les pieds, puis on le referrera.

A l'égard des jambes, s'il les a fatiguées, on lui frottera pluſieurs fois avec de l'eau de vie camphrée ou avec une leſſive de cendres de ſarment ou d'autres cendres, excepté celles de bois blanc & de bois flotté, jettés toutes rouges dans de l'eau bouillante que vous laiſſerez réduire au tiers : de cette eau

chaude frottez toutes les parties fatiguées ; chargez ensuite avec les cendres mêmes, & continuez jusqu'à ce que vous voyez les jambes, épaules, &c. souples ; ou bien si vous le faites saigner peu de tems après être arrivé, vous lui ferez tout de suite une charge de son sang mêlé avec une chopine d'esprit de vin.

Pour rafraîchissement intérieur, il faut un ou deux jours après l'arrivée faire saigner le Cheval du col ; on lui donnera quelques lavemens, & on le mettra dix ou douze jours au son mouillé, lui faisant bonne litiere pendant la journée : il sera bon encore de lui faire manger une livre de foye d'antimoine à deux onces par jour : si on trouve le flanc échauffé, on lui donnera le miel comme il est indiqué Chapitre XXXV. du Traité des Maladies des Chevaux, & s'il y avoit grande maigreur, on lui donneroit le vert quelque tems ou l'orge en vert au printems, ce que vous ne feriez pas s'il avoit le flanc altéré : mais à son lieu vous mêleriez sur un boisseau de paille coupée une poignée d'avoine, vous mouilleriez un peu le tout, & lui donneriez pendant quelque tems.

Remarquez que lorsqu'on s'apperçoit qu'un Cheval fatigué que l'on veut rétablir recommence à bien boire, c'est un prognostic qu'il sera bien-tôt remis.

CHAPITRE XII.

De la nourriture & boisson.

QUand le Cheval vient au monde sa nourriture est le lait de sa mere, l'année d'ensuite il pâturera l'herbe verte, & lorsque l'herbe manque on lui donne du son, du foin & quelquefois de l'avoine. *Voyez* le Traité du Haras. Ensuite vers quatre ans on le met au sec, c'est-à-dire, on ne le fait plus pâturer & on le nourrit à l'écurie de foin, de paille & d'avoine, c'est la nourriture ordinaire de tous les Chevaux au sec : on peut leur donner aussi de tous les grains, sçavoir du froment, du seigle & de l'orge, & plusieurs autres plantes suivant l'occasion : mais comme tous ces alimens ont des qualités différentes, il est à propos de faire les remarques nécessaires sur chacun.

Commençons

Commençons donc par la nourriture ordinaire, puis nous détaillerons celles qui ne ſont qu'accidentelles.

L'Avoine, eſt la nourriture qui convient le mieux à un Cheval qui travaille; c'eſt pourquoi on dit Cheval d'avoine, Cheval de peine. Elle le ſoutient & lui donne une chaleur moderée dans le ſang; la meilleure eſt communément la noire & la plus peſante à la main : l'avoine ne fait que renfler & augmenter dans le grenier; c'eſt pourquoi il eſt bon d'en faire proviſion. L'Avoine.

Le Foin a différentes qualités ſuivant le terrein où on l'a recueilli; il eſt plus ou moins ſucculent & nourriſſant : le foin vaſé ne vaut rien aux Chevaux, il leur met de l'âcreté dans le ſang : le foin trop délicat ne leur convient guéres, il eſt trop nourriſſant; & quand les Chevaux y ſont accoutumés, ils n'en veulent plus manger d'une autre eſpece, ce qui les fait maigrir. Le foin nouveau, c'eſt-à-dire, qui n'a pas encore ſué, ou qui a été donné avant d'avoir paſſé trois mois au moins dans le grenier, eſt très-dangereux aux Chevaux; il faut donc leur donner du foin, ni trop gros, ni trop fin, ni trop nouveau, ni pourri, ni de regain, mais d'une bonne conſiſtence, & pour peu qu'il y ait de pouſſiere dans le foin, il faut le bien ſecouer & même le mouiller, car les Chevaux qui mangent du foin poudreux courrent riſque de pouſſe. Le Foin.

Le Foin rend ſouvent pouſſifs les Chevaux qui en mangent trop paſſé l'âge de ſix ans, mais avant ce tems, on ne court pas ce danger.

Pour peu qu'un Cheval ait de diſpoſition à la pouſſe, il faut lui ôter le foin qui lui eſt pernicieux & ne lui donner que de la paille : il ne faut pas abſolument bannir le foin quand il n'y a pas de raiſon expreſſe pour retrancher cette nourriture, car elle fait boire les Chevaux : il faut donc leur donner un peu de foin avant de boire, quand on ſuit la maxime de le leur épargner qui eſt fort bonne.

Il n'y a pas de mal de donner plus de foin aux Chevaux étroits de boyau qu'aux autres, pourvû qu'ils ne ſoient point échauffés, car cet aliment en les faiſant boire davantage, leur ouvrira le flanc.

En général, le foin n'eſt bon qu'aux jeunes Chevaux; il ne fait que de la chair, c'eſt une nourriture lourde, qui rend le Cheval pareſſeux; ce qui a fait dire en proverbe, Cheval de foin, Cheval de rien.

La Paille.

La Paille eſt une nourriture très-bonne aux Chevaux, elle n'eſt pas ſi terreſtre, ni ſi ſubſtancielle que le foin, & fait une bonne chair : le ſeul inconvenient qu'elle ait, eſt d'augmenter l'encolure à ceux qui ſont ſujets à s'en charger; hors cela, elle eſt meilleure en abondance que le foin, ſurtout aux Chevaux de ſéjour; elle rend la graiſſe plus ferme & le Cheval plus éveillé & léger, ce qui fait que l'on dit Cheval de paille, Cheval de bataille.

Pour peu qu'un Cheval ait diſpoſition à la pouſſe, il faut lui ôter le foin qui lui eſt pernicieux, & ne lui donner que de la paille.

Doſe de la nourriture.

On proportionne la nourriture ordinaire des Chevaux à leur taille & à leur travail.

Pour un Cheval de ſelle, de bonne taille; dix à douze livres de foin, une livre de paille, cinq picotins d'avoine.

Pour un double Bidet, ſix à huit livres de foin, huit livres de paille, trois picotins d'avoine.

Pour un Bidet, quatre à cinq livres de foin, autant de paille, & deux picotins d'avoine.

Pour deux Chevaux de caroſſe très-grands, trente livres de foin, vingt-quatre livres de paille, & quatorze picotins d'avoine : pour les médiocres, vingt-quatre livres de foin, autant de paille, & dix meſures d'avoine.

Pour un Cheval de manége, ſept livres de foin, huit livres de paille, quatre picotins d'avoine, & de plus deux picotins de ſon à midi.

Ceci eſt la régle ordinaire, mais ſuivant les cas, on peut augmenter ou diminuer, c'eſt-à-dire, ſelon le travail, l'appetit, le plus ou le moins de graiſſe, &c. car il s'agit d'entretenir les Chevaux en chair, ſans être ni trop gras, ni trop maigres. Le Cheval en chair, eſt plutôt en haleine & plus en état de ſoutenir la fatigue, & ſes muſcles qui ne ſont point envelopés de trop de graiſſe, en ont plus de jeu; s'il eſt trop gras, tous les reſſorts de ſon corps ſont obſédés, & ne peuvent ſe mouvoir qu'avec effort; & s'il eſt trop maigre, ſes muſcles ſe deſſechent & ſe roidiſſent, s'il n'eſt que maigre, on l'engraiſſera, en lui augmentant ſon ordinaire d'avoine juſqu'à ce qu'il ſoit devenu bien en chair : ainſi donc, quand un Cheval eſt en chair, peu de nourriture lui ſuffit pour l'y maintenir, lorſqu'il ne fait qu'un exercice raiſonnable. Sur ce pied

là, la nourriture des Chevaux de ſelle, doit être proportionnée à leur taille & à leur travail : celle des Chevaux de caroſſe & de tirage, eſt ordinairement plus ample, parce qu'ils ſont plus grands ou plus épais, & celle des Chevaux de manége, eſt la moindre de toutes, puiſqu'ils n'ont qu'un travail médiocre & qu'ils ſont fins.

Quand les Chevaux ne font rien, il ne leur faut que très-peu de nourriture, parce que le ſuperflu ſe tourneroit en humeurs, ce qui cauſeroit des maladies conſidérables.

Quand les Chevaux ſont trop nourris, il arrive ſouvent qu'ils ſe mettent à ſuer dans l'Ecurie, ſurtout en dormant ; alors, ſi vous ne voyez aucune cauſe manifeſte de cette ſueur, ne manquez pas de leur retrancher de leur nourriture. Quelquefois la cauſe de ces ſueurs, provient auſſi de manger leur litiere ; ce qu'il faut empêcher le plus qu'on peut, car cette paille échauffée les fera devenir pouſſifs par la ſuite.

Les Nourritures accidentelles ſéches, ſont le ſon, l'orge, le froment, le fénugrec, les féveroles ou haricots, les coſſas de pois gris ſecs, les lentilles l'herbe & le fruit, le ſainfoin ſec, la luzerne ſéche, la lande ou le jonc marin, la paille hachée.

Le Son eſt proprement la nourriture des Chevaux malades, c'eſt le plus rafraîchiſſant & le plus aiſé à digerer de tous les alimens des Chevaux, c'eſt pourquoi celui-ci eſt le plus en uſage après l'avoine. Le Son.

Plus un Cheval eſt échauffé, plus il lui faut continuer l'uſage du ſon.

Un Cheval qu'on met au ſon, ne peut guéres travailler pendant qu'il en mange, c'eſt une eſpece de diéte pour lui qui diminuë ſes forces pour le travail, mais en même tems, elle lui rafraîchit le ſang, & le rétablit : ainſi quand les Chevaux ſont fort maigres, il eſt bon outre leur ordinaire d'avoine, de leur donner avant de ſe coucher deux picotins de ſon mouillé.

L'Orge en grain concaſſé, ou la farine d'orge, eſt rafraîchiſſante, & de plus très-nourriſſante, elle fera bien pendant quelque tems aux Chevaux échauffés & maigres avec l'avoine. L'Orge.

Le Fénugrec, eſt un grain émolliant & nourriſſant : ainſi mêlé avec l'avoine, il fera un très-bon effet pour rafraîchir Fénugrec.

& redonner du corps à un Cheval échauffé.

Paille hachée. La Paille hachée & mêlée avec l'avoine, eſt une très-bonne nourriture, moins échauffante que l'avoine pure, & qui convient principalement mieux aux Chevaux alterés du flanc, en mouillant le tout : la doſe de paille hachée, eſt deux jointées de cette paille contre une d'avoine.

Coupe-Paille.

Froment. Le Froment eſt un grain exceſſivement chaud pour les Chevaux, ainſi il n'en faut guéres faire uſage, car il leur met le feu au corps, & leur cauſe la fourbure & le farcin : il ſe trouve cependant des cas, où on en peut uſer modérement, par exemple une jointée de froment, tous les matins avant boire, pendant quelques jours, avec un peu de paille & beaucoup de foin, redonnera du corps à un Cheval étroit de boyaux : la paille de froment dans laquelle eſt reſté beaucoup de grain, peut être donnée au lieu de paille & d'avoine aux Chevaux, pourvû qu'ils ne ceſſent point de travailler.

Feveroles. Les Feveroles ou Haricots de marais n'échauffent pas tant que le Froment, mais elles ſont encore très-chaudes : on les donne par jointées & avec modération, & il faut faire travailler journellement le Cheval.

Sainfoin. Le Sainfoin, eſt un foin très-nourriſſant, il engraiſſe les Chevaux, & leur donne du courage ; il ne faut en donner que la moitié de ce qu'on donneroit de foin ordinaire.

Luzerne, Coſſas de Pois, Lentilles. La Luzerne échauffe & engraiſſe les Chevaux ; on donne les Coſſas de pois gris & les lentilles avec le grain & l'herbe ſéche : tout cela doit être donné en moindre quantité que le foin ; & il faut faire travailler les Chevaux qui en mangent, car ces nourritures ſucculentes ne feroient qu'accumuler des humeurs, faute de diſſipation : on en donne auſſi pour redonner du corps aux Chevaux, mais auſſi-tôt qu'ils ont repris corps, il faut les remettre à la nourriture ordinaire qui eſt avoine, paille & foin.

Lande. Dans les terreins maigres, on cultive d'une eſpece de genet, dont toutes les feuilles piquent comme celles du geniévre, qui ſe nomme de la Lande, de l'Ajonc, du Jonc marin : on le donne aux Chevaux en vert, ou en ſec, après en avoir amorti les pointes avec des pilons : cette nourriture eſt aſſez bonne.

Du Vert. Les Nourritures qu'on donne en vert aux Chevaux, ſont

destinés à les rafraîchir en leur lâchant le ventre & à leur donner par ce moyen du corps : le vert s'employe donc aux jeunes Chevaux & à ceux qui sont extrêmement échauffés de fatigue ou autrement. Je ne parle ici que des especes d'herbes que les Chevaux mangent dans l'Ecurie ; ce qui s'appelle mettre les Chevaux au vert : car quand on les lâche dans les herbages, on dit qu'on les met à l'herbe, & non au vert.

L'herbe & le vert, sont bons à bien des maladies où je les ai indiqués pour remedes dans le Traité des Maladies : j'ajoute encore ici, que cette nourriture est pernicieuse seulement aux Chevaux poussifs, morveux & farcineux.

Quand on met les Chevaux au vert, ce qui arrive toujours au Printems ; l'usage commun, est de ne les point panser du tout, & de leur laisser leur litiere sans l'ôter de dessous eux de façon qu'ils couchent dans la fange : on prétend que le vert leur profite mieux de cette façon : c'est un usage, c'est tout dire, & une pure opinion sans réfléxion, de la part de ceux qui la perpétuent ; mais je crois qu'il est plus sensé de tenir les Chevaux propres sans les trop tourmenter, & que le vert leur profite également : on les bouchonnera donc du moins tous les matins, & on leur fera litiere tous les soirs comme à l'ordinaire ; ce seroit-là mon avis, & je crois que le vert ne leur profitera pas moins. Avant de donner le vert dans l'Ecurie, il faut commencer à seigner les Chevaux, puis le surlendemain, les mettre au vert : on coupe le vert à l'heure que la rosée est dessus : cette maxime lâche mieux le ventre aux Chevaux ; puis on le donne par poignée pendant toute la journée, tant qu'ils en veulent manger, car si on leur en jettoit une grande quantité devant eux, ils souffleroient dessus & s'en dégoûteroient ; ce qui n'arrive pas quand on leur donne petit à petit, & on ne dépense pas tant d'herbe. Quand le Cheval est bien maigre, il faut lui donner du son deux fois par jour, sinon une fois suffit : vous ferez bien même chaque fois que vous donnerez du son, de le mouiller & d'y mettre deux onces de foye d'antimoine : cette précaution empêchera premierement que le vert n'agace les dents, tuera les vers à mesure que cette nourriture les formera, & garantira de la fourbure qui quelquefois prend dans ce tems-là, mais qui n'est pas dangereuse, & qu'une saignée & un remede pour la fourbure, guérit, sans discontinuer le vert

Obfervez de tenir le Cheval bien chaudement, quand il prend le vert.

L'Orge en vert, eft le meilleur vert & le plus en réputation pour les Chevaux : il y en a de deux fortes, celui qu'on appelle Efcourgeon, & l'autre fimplement orge : ces deux orges fe donnent, quand ils font en fourreau, c'eft-à-dire, quand l'épy eft près à fortir du tuyau : on feme l'efcourgeon en Hyver, & il n'eft bon qu'à la fin d'Avril, & l'orge commune fe feme en Mars, & eft propre à donner à la fin de Mai. L'efcourgeon engraiffe plûtôt, mais l'orge purge mieux. Il faut femer ces orges, de façon que vous en ayez toujours au point de maturité, pendant tout le tems que vous en donnerez, qui eft ordinairement un mois ou fix femaines : il faut auffi les femer très-épais : à chaque fois que vous donnerez l'orge, il faut toujours la mouiller.

Au défaut de ces orges, on donne le fainfoin, la luzerne, la vefce, les lentilles, le grand treffle, en les coupant en pleine fleur, & enfin l'herbe des prés dans le tems qu'elle eft verte & tendre.

La Boiffon. La feule boiffon des Chevaux, eft l'eau ; l'eau blanche fe donne dans de certains cas : on fait auffi avaler quelquefois du vin.

Toutes efpeces d'eaux, ne fe donnent pas indifféremment aux Chevaux, car il y en a qui leur font très-préjudiciables & qui leur caufent des tranchées très-dangereufes : toutes les eaux vives & crûës leur font contraires, comme l'eau de fontaine, de puits, mais l'eau de grandes rivieres, d'étangs, de foffés, &c. en un mot, l'eau féjournée & même épaiffe, leur eft bonne.

Quand on eft obligé de donner de l'eau de puits, on la tire bien avant de la donner, & on lui laiffe prendre l'air dans des pierres ou autres vaiffeaux, afin de lui ôter fa crudité : fi on eft preffé, on y met du fon, ou du moins on met la main dans le fceau, & on l'y tient quelques minutes : cette façon en diminuë un peu la mauvaife qualité : *l'eau de la riviere d'Effone*, fur le chemin de Fontainebleau, eft pernicieufe aux Chevaux ; il faut abfolument y ajouter du fon. L'eau blanche qui n'eft autre chofe que du fon mêlé dans de l'eau, eft la boiffon des Chevaux malades.

Le vin s'employe pour fortifier & donner du cœur au Che-

val, quand on veut le mener plus loin que de coutume : ſurtout dans les chaleurs, on lui en ſouffle dans la bouche, ou on lui en fait avaler une chopine avec la corne, quand il ne veut pas le boire de lui-même.

CHAPITRE XIII.

De l'Equipage du Cavalier.

CElui qui va monter à Cheval doit s'ajuſter de vêtemens deſtinés, tant pour ſe garantir des accidens que pour être gracieux à l'œil : c'eſt en ce cas qu'il faut *miſcere utile dulci.*

Commençons à détailler ces vêtemens par les jambes qu'il faut garantir de la ſueur du Cheval, des coups & des chûtes : pour cet effet on ſe ſert de bottes, de botines & de guêtres. Pl. XII.

Les guêtres A ne doivent s'employer que dans une promenade ou un petit voyage ſur un Cheval doux, ou lorſqu'on va tirer afin de ſe moins laſſer à monter & à deſcendre ſouvent de Cheval : on les fait de coutis, de drap, &c. Guêtres.

Les botines de cuir B ſont un peu plus de réſiſtance que les guêtres, les Marchands qui vont en voyage ſe ſervent communément de groſſes botines de cuir. Botines.

Les bottes molles C s'employent à la guerre pour les Officiers; les Dragons ſont en bottes molles, parce qu'ils combattent quelquefois à pied. Ces bottes ſervent encore aux Académies, parce qu'elles donnent de la facilité pour monter & deſcendre de Cheval, & pour aider les Chevaux de Manége. Bottes molles.

Les bottes fortes D ſont néceſſaires pour courre la poſte, & pour la chaſſe aux Chiens courans : parce qu'elles ſoutiennent un moment la peſanteur du Cheval quand il tombe ſur le côté, & laiſſent au Cavalier le tems de ſe dégager la jambe de ſa botte; & pour les Chaſſeurs, elles les garantiſſent des coups de branches d'arbres quand ils ſuivent les Chiens dans le bois. Bottes fortes.

Les bottes, botines ou guêtres doivent être armées d'une paire de bons éperons dont les molettes ſoient à ſix pointes 2, & non en rouës 3, car ceux-ci ne font que chatouiller & Eperons.

inquietent plutôt un Cheval qu'ils ne le font avancer, au lieu que les premiers le piquent véritablement & le déterminent: les petits éperons quarrés 4 ou à cinq pointes, que les Marchands de guêtres cousent au bas des guêtres, n'ont presqu'aucun effet.

Gands & habillement.

Il n'est pas séant de monter à Cheval sans avoir des gands dans ses mains : l'habit qui servira quand on monte à Cheval ne doit point être serré, il siéroit très-mal ; il faut qu'il soit large, la redingotte fait un très-bon effet par cette raison.

Précautions.

Si vous entreprenez quelque voyage ou bien même par précaution, il faut vous munir de quelques crochets de gourmette, de morceaux de feutre pour mettre sous la gourmette en cas que le Cheval s'écorche la barbe, d'un fer à tous pieds, d'un couteau à poinçon pour percer des trous, & de quelques boucles de sangles.

Fouets.

On ne monte jamais à Cheval sans gaule ou sans fouet; on se sert de la gaule au Manége & pour dresser les jeunes Chevaux ; du fouet à l'Angloise 5, pour la promenade & les voyages ; du fouet de chasse 6, quand on va à la chasse, tant pour se garantir des branches, que pour châtier ou arrêter les Chiens courans ; & du fouet de poste 7, quand on court la poste.

CHAPITRE XIV.

De l'équipage du Cheval de selle.

COmme les Chevaux en général servent à bien des usages, chacun de ces usages exige un équipage ou harnois particulier ; le Cheval de selle aura ici la préférence, puisqu'il sert aux usages les plus nobles : c'est pourquoi après avoir traité de l'embouchure qui sert à plusieurs sortes de Chevaux, je détaillerai la selle & tout le reste de l'équipage du Cheval de selle, après quoi je passerai aux autres especes de harnois.



CHAPITRE

CHAPITRE XV.

De l'embouchure & de tout ce qui sert à la tête du Cheval de selle.

AVant de parler des différentes especes d'embouchures, il est nécessaire de détailler les noms de chaque partie qui compose toute la bride. **Pl. XII.**

L'embouchure est premierement soutenuë en sa place par la monture de la bride ; cette monture est de cuir & a plusieurs parties qui ont chacune leurs noms particuliers. **La monture.**

La têtiere ou le dessus de tête *a* est la partie qui pose sur le haut de la tête derriere les oreilles. **La têtiere.**

Les porte-mors ou les montans de la bride *b* sont les deux cuirs qui passans dans les yeux du mors le soutiennent à sa place, chacun a une boucle pour pouvoir hausser ou baisser le mors. **Les porte-mors.**

Le frontail *c* est le cuir qui traverse le front au dessus des yeux, & qui est attaché à la têtiere des deux côtés, il n'a point de boucles. **Le frontail.**

La sous-gorge *d* est le cuir qui part de la têtiere & dont on entoure la jonction de la ganache au col, l'ayant attaché à une boucle du côté du montoir. **La sous-gorge.**

La muserole *e* est le cuir qui entoure le milieu de la tête du Cheval, & qui se boucle du côté du montoir. **La muserole.**

Les rênes enfin *ff* sont deux cuirs qui d'un bout se bouclent aux anneaux des tourets des branches, & de l'autre sont jointes & liées ensemble. **Les rênes.**

Le bouton *g* est une espece d'anneau de cuir qu'on peut couler tout le long des rênes. **Le bouton.**

Les porte-mors comme nous venons de dire passent dans les yeux de la bride : ainsi l'œil *aaaaaa* est la partie la plus haute de la bride : cet œil comme toutes les parties que nous allons détailler, sont de fer étamé. **Pl. X. L'œil.**

Aux yeux est attaché du côté du montoir le crochet *b* de la gourmette, & de l'autre côté la gourmette même qui tient à l'autre œil par une esse *c*, & qui est composée de mailles de fer 6666 & de deux maillons 33 destinés à entrer dans **La gourmette L.**

le crochet *b* quand on veut mettre la gourmette en ſa place ; laquelle eſt d'entourer la barbe.

Le banquet. Au bas de l'œil ſe trouve le banquet *ddd* qui n'eſt autre choſe qu'un eſpace vuide terminé du côté de la gourmette par un arc ou demi-cercle qu'on appelle l'arc du banquet *ddd*, & vis-à-vis de cet arc par une partie droite qui ſe nomme la broche du banquet *e*.

C'eſt auſſi au banquet que vient s'attacher le gros bout *fff* de chaque côté du mors, ce gros bout du côté où il eſt recouvert par la boſſette s'appelle le fonceau, & la partie qui touche ſur la barre s'appelle le talon *g*.

Le mors. Le mors eſt le fer qui entre dans la bouche du Cheval, il s'en compoſe de pluſieurs façons : les plus uſités à préſent ſont le canon briſé A, la gorge de pigeon briſée B, le canon ſimple, canne ou canon à trompe C, la gorge de pigeon D, le mors à porte E, & le pas d'âne F.

La branche. Du bas du banquet part la branche dont le corps lui-même eſt nommé de différens noms ſuivant les contours qu'il décrit. Quand la branche ſe recourbe en partant du banquet, on appelle la courbure qu'elle décrit, le coude de la branche *h* : lorſqu'elle fait un retour vers ſon milieu, ce retour ſe nomme le genouil ou jarret *ii* : enſuite vient la gargouille *ll* qui eſt une eſpece d'anneau bizarrement allongé au bas duquel eſt un trou dans lequel on met une eſpece de clou appellé le touret *mm* qui jouë dans le trou, & dont la queuë recourbée ſoutient un anneau qu'on appelle l'anneau du touret *nn* auquel ſe boucle la rêne : les deux branches ſont jointes l'une à l'autre par deux chaînettes *oo* quand les branches ſont longues, ou par une ſeule quand elles ſont courtes qui les empêchent de s'écarter l'une de l'autre ; on les joint auſſi par de petites barres de fer.

La ſous-barbe. La ſous-barbe *p* eſt une piece de fer qui prend du fonceau au bas du coude de la branche, & qui ne ſert qu'à attacher l'oreille du bas de la boſſette, aux branches coudées.

Les boſſettes. Les boſſettes *qqq* ne ſervent que d'ornement & ſont faites pour cacher le banquet & le fonceau du mors ; elles ſont attachées à l'œil & à la branche ou à la ſous-barbe par leurs oreilles *rr*.

Après avoir montré & défini toutes les parties de l'embouchure & du mors du Cheval, il eſt queſtion maintenant

d'expliquer à quoi ſert toute cette machine, & pourquoi elle eſt compoſée de tant de piéces qui ont chacune un uſage particulier & néceſſaire : toutes ces piéces cependant ſe réduiſent à trois principales, ſçavoir le mors *m*, premiérement deſtiné à appuyer ſur les barres de la bouche à un doigt au deſſus du crochet & non plus haut, de peur de froncer les levres du Cheval : la gourmette *ſ* qui eſt faite pour faire appuyer le mors par le moyen des branches Q & de l'œil *a* qui forment une eſpéce de baſcule laquelle preſſant par dedans & par dehors la région du menton du Cheval, le contraignent à cauſe de la douleur plus ou moins grande que lui cauſe le Cavalier en tirant les rênes, à lui obéir & à agir ſuivant ſa volonté ; ainſi l'emploi du mors eſt de porter ſur les barres ; les branches & l'œil ſervent à l'y faire porter, & la gourmette à l'y faire appuyer. Or comme les barres des différentes bouches ſont plus ou moins ſenſibles, on a formé de différentes embouchures ſuivant les diverſes qualités & conformations intérieures de ces bouches. Anciennement on avoit tant d'égard aux moindres variations des levres, de la langue, & même des différens dégrés de ſenſibilité les plus ſubtils, & juſqu'aux moindres inclinations du Cheval, que pour chacun de ces cas, on avoit imaginé un mors différent : mais on a reconnu depuis quelque tems cet abus, parce que ces mors égaroient à la fin ou endormoient la bouche du Cheval, & on a vu qu'avec trois ou quatre eſpéces d'embouchures, on conduiſoit également un Cheval, non tant par le mors que par l'art de ménager la bouche, & que par conſéquent tout ce fatras de mors étoit ſuperflu ; ainſi pour toutes ſortes de bouches, on n'a à préſent que le canon ſimple briſé & non briſé, la gorge de pigeon briſée & non briſée. A l'égard du mors à porte & du pas d'âne, il n'eſt gueres en uſage que pour les Chevaux de caroſſe. J'ai deſſiné un mors à miroir G. qui peut ſervir quand un Cheval de caroſſe paſſe ſa langue par deſſus ſon mors pour l'en empêcher.

Uſage de la bride.

Les différens mors.

Outre ce que je viens de dire du mors de quelque eſpéce qu'il ſoit, qui eſt qu'il doit porter à un pouce du crochet ſur les barres : il faut obſerver encore qu'il n'excede pas trop la bouche de chaque côté, & auſſi qu'il ne ſoit pas trop court, de façon que les levres ſoient prêtes à recouvrir les boſſettes,

Poſition du mors.

quand cela arrive on dit qu'un Cheval boit ſa bride, ce qui eſt diſgracieux.

Les différentes gourmettes.

Les groſſes gourmettes rondes H ſont les plus douces : les gourmettes fines ſont plus rudes, parce qu'elles ſerrent plus exactement : les gourmettes quarrées L ſont très-rudes à cauſe de leurs quarres : les gourmettes à charnieres K ſont quaſi hors d'uſage, elles ſont plus douces que les gourmettes quarrées, & comme elles ſont difficiles à faire on ſe ſert mieux des gourmettes rondes : la plus rude de toutes les gourmettes eſt celle du mors à la turque MM, celle-là tient au mors dans la bouche, & en reſſort pour entourrer le menton, on ne doit s'en ſervir qu'à un Cheval qui a la bouche perduë & qu'on ne ſçauroit retenir par aucune eſpece de bride ; il en eſt de même de la gourmette N à ciguette dont les pointes de fer entrent dans le menton quand on tire la bride.

Poſition de la gourmette.

La gourmette doit porter précifément au deſſous de l'os de la barbe pour faire ſon effet : car ſi elle poſe plus haut, c'eſt-à-dire, ſur l'os, le Cheval ſentira peu, il en eſt de même ſi elle portoit ſur le menton. Il y a façon de mettre la gourmette, c'eſt-à-dire, de faire entrer le maillon dans ſon crochet ; toute gourmette a un plat qui eſt un côté qui n'eſt pas boſſu, c'eſt ce plat qui doit toucher au Cheval ; il faut auſſi que la gourmette ſoit proportionnée au tour qu'elle doit faire, de façon qu'elle ne ſerre pas la barbe quand on l'accroche par le deuxiéme maillon, qui eſt toujours celui qui doit ſervir pour le mieux.

Reſſort de gourmette.

Quelques perſonnes font attacher & ſouder un reſſort de fer *b* au haut du crochet de la gourmette, ce qui forme une eſpece de porte-mouſquet qui empêche la gourmette de ſortir quand elle eſt une fois miſe.

De l'œil.

Plus l'œil qu'on appelle auſſi l'œil du banquet eſt bas & renverſé en arriere, moins la gourmette a d'effet ; & au contraire plus il eſt haut, & plus la gourmette agit ſur la barbe.

Des branches.

Il ſe fait de pluſieurs ſortes de branches, ſçavoir la buade ou branche à piſtolet O O O qu'on forge plus ou moins longue, celle-là tombe tout droit ; c'eſt la plus douce des branches, & plus elle eſt longue, plus elle eſt douce. Le filet P qu'on met à un Cheval pour le faire ſortir en main, eſt une eſpece de bride à longues branches ou buade : les Mar-

chands de Chevaux font ſortir leurs Chevaux avec des filets très-longs de branches, afin que leurs garçons leur ſoutiennent toujours la tête haute. Enſuite viennent les branches courbées plus ou moins hardies Q Q Q, c'eſt-à-dire, qui avancent plus ou moins en devant, celles qui avancent le plus ſont les plus rudes : plus le coude eſt grand, plus elles ont de force : celles qui ont un genouil & un jarret s'appellent branches à la françoiſe : celles dont le touret n'eſt pas tout-à-fait au bas de la gargouille s'appellent à la connétable Q *y* & celles qui n'ont point de genouil s'appellent à l'œil de perdrix Q *x* : les branches flaſques R ſont celles qui ſont courbées du côté du col, & celles-là ont très-peu d'effet.

Après ce que nous venons de dire, l'ordonnance de l'embouchure conſiſte à donner toujours à un Cheval la bride la plus douce, & qui lui faſſe cependant effet : enſuite c'eſt au Cavalier à ménager ſi bien la bouche de ſon Cheval qu'il lui rende par ſes bonnes leçons auſſi agréable qu'elle peut le devenir ; enfin le plus court moyen eſt d'eſſayer pluſieurs mors à un Cheval, & de s'en tenir à celui qu'on ſent qui lui va le mieux, & qui le maintient dans la plus belle ſituation ſans le gêner, quelque eſpece de bouche qu'il ait. L'ordonnance de l'embouchure.

Il y a des Chevaux qui ont la mauvaiſe habitude de prendre une branche de la bride avec les lévres comme pour jouer avec, c'eſt une eſpece de tic fort incommode au Cavalier : pour empêcher cela, il n'y a qu'à attacher deux cuirs fins au banquet ſous les boſſettes, & on les agraffe l'un à l'autre dans le milieu, cela ſe trouve au deſſus de la gourmette : on verra que le Cheval ne peut plus prendre la branche, parce que cette invention la fait tourner en dehors.

Comme les Chevaux de caroſſe ont communément la bouche plus forte que les Chevaux fins, les barres plus charnuës & moins ſenſibles ; à ceux-là il faut des mors qui ſe faſſent ſentir, le tout en proportion de leurs bouches à celle des Chevaux fins, obſervant toujours ce que je viens de dire.

Les Chevaux de tirage s'embouchent avec des mors creux de fer S ou des billots de bois.

Aux Chevaux de ſelle ſeulement on met un bridon dans la bouche : ce bridon eſt une eſpece de petit mors fort léger briſé au milieu qui s'appelle bridon Anglois T, ou bien il Les bridons.

eſt compoſé de trois pieces & briſé en deux endroits, celui-ci ſe nomme bridon François V : ſa monture conſiſte en deux montans 77 attachés aux anneaux du bridon, un frontail 8, & une rêne 9. Ce bridon eſt une piece néceſſaire à un Cheval de ſelle : premierement en ce que ſi une rêne vient à ſe caſſer, ou qu'il arrive quelque autre accident à la bride qui la rende inutile, ſi on n'avoit pas de bridon on ſe trouveroit à la merci du Cheval, & on courroit quelquefois riſque de la vie ſur un Cheval ardent ou animé qui s'en iroit à ſa volonté où bon lui ſembleroit ; au lieu qu'alors on ſe ſert du bridon pour le diriger ou pour l'arrêter ; de plus c'eſt au moyen du bridon qu'on raffraîchit & qu'on ſoulage la bouche du Cheval en rendant de tems en tems la main & prenant le bridon.

PL. XXIV. *Fig.* C.

PL. X. Gros bridons.

On commence à monter les jeunes Chevaux avec de gros bridons X pour les accoutumer à avoir du fer dans la bouche, afin qu'ils puiſſent ſouffrir plus aiſément la bride par la ſuite. Les Anglois montent & courrent leurs Chevaux en bridon, afin de leur donner plus d'haleine, & qu'ils puiſſent aller plus vîte & plus long-tems ; ce n'eſt point notre maxime, celle-là n'eſt bonne que ſur un terrein bien uni : car dans tout autre il y auroit danger de faire des chûtes dangereuſes, puiſqu'un Cheval en cette ſituation s'en va ſur les épaules, & le nez haut, & qu'il ne ſe ſert point de ſes hanches : d'ailleurs cette façon de courre ne nous paroît pas avoir beaucoup de grace : nous voulons au contraire que les épaules ſoient ſoulagées au dépens des hanches qui doivent partager une partie du travail, que le bout du nez ſoit bas & le col élevé.

Le maſtigadour.

Le maſtigadour Y eſt une eſpece d'embouchure, mais qui ne ſert que dans l'écurie, on met le Cheval au maſtigadour pour le faire écumer, par conſéquent lui décharger le cerveau, l'empêcher de manger & lui donner appetit : on le tourne pour cet effet en ſa place, & on lui laiſſe le maſtigadour dans la bouche plus ou moins de tems ſelon les cas.



CHAPITRE XVI.

Des Caveſſons.

IL ſe fait de trois ſortes de caveſſons, celui qui ſert à plus d'uſages eſt le petit caveſſon, ou le caveſſon à charniere, ou à trois anneaux, *fig. a.* Le caveſſon eſt pour ainſi dire, une eſpece de muſerole de fer ſur le nez, & de cuir ſous la ganache tenuë en ſa place par deux montans de cuir & un frontail : les plus commodes ſont de fer à charniere, c'eſt-à-dire, qui ſe briſent des deux côtés du chanfrain du Cheval : ou rembourre ce fer III de peur qu'il ne le bleſſe, & on laiſſe ſortir au travers de la rembourure les trois anneaux 444 dont un ſur le nez & les deux autres aux deux côtés ; quand on veut trotter un jeune Cheval autour du pilier, on paſſe une longe de corde dans l'anneau du milieu, & le Palefrenier tenant le bout de cette corde ſe met au centre du rond que le Cheval décrit en trottant ; quand on veut promener un Cheval malade ou autrement en main, le même anneau du milieu ſert de même, le Palefrenier s'éloignant du Cheval autant & ſi peu qu'il veut, &c. Les deux anneaux des deux côtés ſervent à mener un Cheval avec deux longes de corde tenuës à droite & à gauche par un ou pluſieurs Palefreniers : on ſort ainſi un Etalon dans le tems de la monte pour aller à la Jument, &c.

Pl. XXIV.

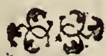
Pl. X.

Le gros caveſſon *fig. h* n'a qu'un uſage, qui eſt celui du pilier au Manége : quand on veut mettre un Cheval entre deux piliers, on l'attache aux piliers par le moyen de ce caveſſon fait d'un gros cuir fort large : le deſſus de la tête eſt quelquefois rembourré, mais la muſerole l'eſt toujours, parce qu'on met ce caveſſon par deſſus la bride du Cheval ; des anneaux de ce caveſſon partent deux longes de corde qui s'attachent aux piliers.

Pl. XXIV.

Le troiſiéme caveſſon s'appelle à ciguette IIII, c'eſt-à-dire, à pointes en dedans, il eſt de fer & tout d'une piece, on ne pourroit guéres s'en ſervir que quand on mene en main un Cheval trop fougueux.

Pl. X.



CHAPITRE XVII.

Des licols, des lunettes & de tous les autres ustensiles du garde-meuble.

Pl. XXIV. IL y a trois sortes de licols qui servent aux Chevaux, sçavoir le licol de corde *g*, le licol de sangle *f*, & le licol ordinaire de cuir *e*, on ne se sert guéres que dans un Haras des deux premiers ; le troisiéme qui est celui de cuir sert aux Chevaux de selle & de carosse, le licol de corde n'a qu'une têtiere & une muserole, le licol de sangle est composé de même, il a de plus une petite corde qui sert de sous-gorge & un anneau de sangle 2 à la muserole dans lequel on met une corde pour attacher le Cheval.

Les licols de cuir sont à une ou à deux longes, ils sont composés d'une têtiere avec frontail & muserole, les montans & la muserole vont s'attacher sous la ganache au même anneau de fer 3, & sont joints sur le côté par deux passans 44. On met une ou deux longes de cuir ou de fer à cet anneau, la longe de fer se met lorsque le Cheval ronge le cuir.

Si les Chevaux sont sujets à se délicoter, voici un licol excellent *l* & avec lequel jamais un Cheval ne sçauroit se délicoter, à celui-ci il n'y a point de sous-gorge, ou plutôt il y en a deux qui vont se croiser & se rendre à deux anneaux quarrés 55 qui sont au bas des montans, ausquels anneaux tiennent aussi le devant & le derriere de la muserole ; une espece de bouton plat & lâche 6. assemble le milieu de cette croisée qui se trouve au dessous des os de la ganache vers la fin du canal quand le licol est en place, on attache les longes aux deux anneaux quarrés 55.

Pl. IX. Des lunettes. Les lunettes CC se mettent à la tête des Chevaux dans quelques occasions où on ne veut pas qu'ils voyent, soit où on les mene, soit ce qu'on veut leur faire : ce sont deux especes de petites assiettes de cuir dont le dos est du côté du spectateur, elles sont jointes ensemble par un dessus de tête, une sous-gorge & un frontail, le dedans est doublé d'une serge verte, afin que l'œil ne soit point blessé.

Ce

Ce que j'appelle uſtenſiles du garde-meuble eſt ce qu'on y va chercher quand on en a beſoin, comme couvertures, ſelles, bâts, caveſſons à trois anneaux *a*, bridons *b. c.* brides *d*, licols de cuir *e l*, licols de ſangles *f*, licols de corde *g*, gros caveſſons de piliers *h*, maſtigadours *i*, trouſſe-queuë K pour les ſauteurs de Manége, la potence ou toiſe pour meſurer la taille des Chevaux BB, la chambriere *u* pour faire trotter les Poulins & pour les ſauteurs entre les piliers : du reſte on renferme dans les gardes-meubles de Manége l'épée *o* qui ſert à enlever la tête *x* en courant à toute bride, le javelot *p* pour percer la tête de Méduſe *s*, le dard *q* pour lancer à la tête *r*, la lance *t* pour courre la bague *n* ; on en court ordinairement cinq, dont la premiere & la plus grande s'appelle la porte cochere, & la plus petite le pucelage.

Uſtenſiles du garde-meuble. Pl. XXIV.

CHAPITRE XVIII.

De la ſelle & de tout ce qui ſert au corps du Cheval de ſelle.

AVant de parler de la ſelle même, il eſt néceſſaire de connoître la fondation ſur laquelle elle eſt bâtie. Cette fondation eſt de bois de hêtre, & c'eſt d'elle que dépend principalement la bonne ou mauvaiſe façon de tout le reſte de la ſelle : on appelle cet aſſemblage de bois de hêtre des arçons AAA, il eſt compoſé de onze pieces de bois dont les principales à l'arçon de devant ſont le garot ou l'arcade *b*, les mamelles *ccc* & les pointes *dddd* ; les bandes *eeee* joignent l'arçon de devant à celui de derriere, les arçons de derriere ſont plus ouverts que ceux de devant, & ſont compoſées des pointes & du pontet *f*. Voilà ce qui eſt néceſſaire au Cheval ; & pour le Cavalier on a ajouté à l'arçon de devant les liéges *ggg* & le trouſſequin *hh* à l'arçon de derriere ; l'arçon de devant eſt ferré en deſſous d'une bande de tole ou de fer H. Les liéges ſont maintenus enſemble par une bande de fer *i*, les portes-étrivieres *ll* ſont cloués aux bandes, ainſi que deux boucles à chacune *m m m m*, pour y mettre les contre-ſanglots qui doivent attacher les ſangles : on ſoutient le trouſſequin quand on en met un avec deux petites bandes de fer *nnn* ;

Pl. XI.

Arçons.

j'oubliois de dire qu'on appelle le colet de l'arçon, l'épaisseur du garrot *o*.

Panneaux. Sur ce bâtis de charpente, on forme la selle des parties qui la composent : les panneaux *fig.* B. AA, sont très-essentiels, ce sont deux coussins rembourés, qui touchent immédiatement le Cheval : on les voit en renversant la selle : les quartiers *fig.* C. B, cachent les arçons des deux côtés en dessus, & garantissent les cuisses du Cavalier, des ardillons, des sangles, & de la sueur du Cheval : on les fait de cuir, de drap, ou de velours : ils sont surmontés du siége, qui est ordinairement rembourré C. Au bout du siége en devant : on garnit les liéges, s'il y en a, avec des battes rembourrées D, & si on a mis à l'arçon un troussequin, on le rembourre aussi : on attache un pomeau F, quand on veut en avoir un au-dessus du garot de l'arçon ; & on met au pontet un anneau de cuir, ou de fer quarré G, pour y passer la croupiere H ; on attache à l'arçon de devant les crampons de pistolets *fig.* D. I, & des boucles qui tiennent la potence *fig.* C. LL, du poitrail M, & alors la selle est faite & garnie : quand on y a ajoûté les étrivieres N, & étriers O, deux sangles PP, & un surfaix Q, un poitrail M, & une croupiere H.

(Marginal notes: Quartiers. Siége. Battes. Trousse-quin. Pommeau. Croupiere. Porte Pistolets. Poitrail. Etrivieres, étriers, sangles.)

Venons à présent aux selles qui sont en usage pour les Voyageurs, ou pour la guerre ; c'est la selle à la royale, & celle à troussequin, qui sert aux Valets, à la Cavalerie, aux Dragons, &c.

Selle à la royale. La Selle à la royale *fig.* D, est composée d'un arçon de battes, & d'un troussequin, les quartiers se font de velours, de drap ou de roussi : on orne communément ces selles de galons, tresses & franges.

Selle à troussequin. La Selle à troussequin, est une selle plus grossiere, elle est composée de deux arçons, avec des bandes : si c'est pour la Cavalerie, il faut que ces bandes soient ferrées dessus & dessous, à cause des trousses que les Cavaliers portent ; lesdites selles sont faites d'un cuir de résistance : on met deux crampons, dans lesquels on passe deux courroyes à boucles, pour attacher les valises ou trousses, quatre crampons de pistolets, & un porte-mousqueton : on y ajoute aussi l'étuy à mettre une hache, & une béche pour les dragons ; & comme ils mettent quelquefois pied à terre pour com-

battre, on ajoute un crampon à l'arçon de devant, dans lequel on passe une courroye qui va d'un Cheval à l'autre : ces courroyes attachent ainsi tous les Chevaux ensemble.

La Selle à piquer *fig.* E, n'est en usage qu'au Manége : elle est composée de deux arçons, avec des bandes de fer : on attache les deux grandes bandes aux arçons à treize pouces de siége : on coût les battes de derriere avec un fond de bois que l'on garnit de toile, qu'on embourre avec de la paille ou foin piqué à six rangs de piqueures pour les rendre fermes ; puis on les garnit par-dessus de cuir, les battes de devant sont ajustées de même ; ces battes avec celles de derriere étant fort hautes, enchassent pour ainsi dire entre elles les cuisses du Cavalier, & augmentent sa fermeté : on met les étriers à cette selle, par le moyen d'un chapelet *fig.* F, dont on passe la couronne autour du pomeau : chaque Academiste a son chapelet à la main, qu'il met sur chaque Cheval qu'il monte & qu'il ôte quand il en descend; par ce moyen, les étriers sont toujours à son point. Selle à piquer.

La Selle raze, ou demi-Angloise, & la selle Angloise, sont celles, dont communément les Chasseurs se servent comme plus légeres & moins embarrassantes. Selle raze, ou demi-Angloise.

La Selle raze *fig.* C, est un arçon composé tout de bois, avec deux petits liéges qui sont colés sur l'arçon de devant, ausquels on ajuste des battes ; il n'y a ni battes ni troussequin derriere : on met aux arçons des portes-étrivieres doubles, pour y attacher double étrier & étriviere : les seconds étriers, qui ordinairement sont à l'Angloise, sont attachés à un porte-étrier de cuir, qui tient à l'arçon de derriere, & que le Cavalier a mis à son point ; ainsi si son étrier se casse ou se défait, il ne fait que détacher cet autre étrier qui lui sert à la place du premier.

La Selle Angloise ou à l'Angloise *fig.* G, est une selle dont l'arçon est fort petit : les quartiers arasent les bandes de l'arçon, venant à rien à l'arçon de derriere : le siége est coupé en deux pieces justes ensemble, avec un jonc de cuir ou de soye, & cousu tout autour des quartiers : le siége & les quartiers étant ainsi cousus ensemble, on les applique, on met les portes-étrivieres doubles, & deux ou trois contre-sanglots de chaque côté pour les sangles : on ne met à cette selle, ni poitrail ni croupiere. Selle Angloise.

Comme la ſelle à baſque, & la ſelle de courſe, ſont des eſpeces de ſelles Angloiſes, je vais les décrire tout de ſuite.

Selle à baſque.

La Selle à baſque, ſe fait plus moyenne que la ſelle Angloiſe; les quartiers ſont coupés fort petits, & la genouilliere eſt coupée en rond; on met un entre-jambe que l'on cloüe à l'arçon, pour éviter le danger des boucles.

Selle de courſe.

La Selle de courſe, ne ſert qu'aux courſes de Chevaux, qu'on veut faire courre, l'un contre l'autre; celle-ci eſt très-petite & exceſſivement légere; elle reſſemble en mignature à la ſelle à baſque: on met le faux ſiége fort mince: on poſe les quartiers, & le ſiége tout enſemble: on les colle ſur la feutrure: on rabat la ſelle ſur l'arçon tout autour, & on l'y cloüe: on fait une paire de panneaux très-minces: quand ils ſont rembourés & poſés, on fait fondre de la poix noire, & on en enduit tout le deſſous des panneaux, pour que cette poix prenne ſur le poil du Cheval, quand il ſera ſa courſe: quand la courſe eſt finie, on raſe l'endroit où le poil eſt imbu de poix.

Selle de femme.

On appelle Selle de femme, *fig.* H, une ſelle faite exprès pour ſervir aux femmes, qui ne montent point à Cheval, jambe deçà jambe delà; c'eſt une ſelle à arçon de bois; l'arçon de devant ſe fait à col d'oye *aa*, & on y ajoute une main de fer *bb* que la femme empoigne, quand elle eſt aſſiſe ſur la ſelle: on ajoute encore un petit couſſinet *cc* devant la ſelle; & on met une houſſe en ſouliers, qui s'attahe à un petit crampon qui eſt à l'arçon: il n'y a à cette ſelle qu'un étrier qu'on rembourre.

Il ſe fait d'autres eſpeces de ſelles moins conſidérables, qui ſervent à différens uſages, comme la ſelle de poſte, la ſelle de poſtillon, la ſelle pour les Courriers de males, la ſelle de Fourgoniers.

Selle de poſte.

La Selle de poſte eſt compoſée d'arçons de bois, avec deux grands liéges, que l'on garnit de cuir, qui ſervent de battes: le trouſſequin, eſt de deux pouces & demi de hauteur: les deux bouts rabatus, ledit arçon à ſeize ou dix-ſept pouces de longueur: on fait le ſiége de peau de mouton paſſé à l'huile; & on coud deux entre-jambes ſur les quartiers de ladite ſelle: on coud des bourſes derriere ladite ſelle aux quartiers, pour mettre ce qu'on veut dedans: les ſangles, la croupiere & le poitrail, ſont de cuir blanc.

La selle de postillon, est composée d'un arçon de bois à troussequin, faite de cuir noir, qui accompagne les harnois de Chevaux de carosse : on met des bourses sur les quartiers pour la commodité du postillon ; les sangles sont de cuir, & la croupiere sera conforme aux harnois de carosse. Selle de postillon.

La Selle des Courriers de males, est composée de deux arçons fort épais, avec de longues bandes de fer fort épaisses, où il y a trois boucles, avec des chapes de fer, qui sont rivées aux bandes : on met au troussequin, qui a dix pouces de hauteur, quatre équerres de fer clouées aux bandes & au troussequin, pour empêcher que l'arçon ne casse, à cause de la male qu'on met derriere la selle. Le siége est de chamois ou de veau ; il releve beaucoup du devant : on met quatre crampons de pistolet à l'arçon de derriere, pour y attacher la male : on fait un grand coussinet à garde-flanc fort épais, avec deux barres de bois qu'on lie sur ce coussinet, & qu'on attache avec des courroyes qui percent tout au travers du coussinet : on ajoute à cet équipage quatre courroyes d'un pouce de large, & de six pieds de long pour lier la male. Selle des courriers de males.

La Selle des Fourgoniers, est une selle à arçon de bois sans liéges, avec un fort petit troussequin : les quartiers de cuir lissé, le siége de veau noir. Selle de fourgonier.

Après avoir décrit la façon de plusieurs especes de selles, & à quel usage on les met : voyons maintenant ce qu'il faut pour qu'une selle soit bien faite & commode en même tems au Cavalier & au Cheval ; ce qui dépend beaucoup de l'arçon bien fait & bien choisi. L'essentiel pour le Cheval, est que la selle porte par tout également, c'est pourquoi il faut que les arçons ne soient ni trop ouverts ni trop serrés d'une pointe à l'autre, tant celui de devant que celui de derriere : c'est cette tournure juste des arçons qui en fait le mérite ; car si les pointes serroient trop, les mamelles ne toucheroient point, & si les pointes étoient écartées, la selle fouleroit sur les mamelles, & feroit venir des cors : enfin il faut que la pression soit égale depuis l'endroit où l'arçon commence à poser sur le Cheval, qui est près du garot & des roignons, jusqu'où il se termine, qui est à la moitié de l'épaule & sur les dernieres côtes, le tout quand les panneaux sont posés, lesquels panneaux doivent empêcher l'arçon de toucher sur le garot, sur l'épine du dos, qu'on appelle la longe, en terme de Sellier, & sur le milieu des deux roignons. Construction des selles.

Les panneaux ſe rembourrent avec du crin, de la bourre de cerf ou de bœuf; celle de cerf eſt préférable à celle de bœuf, parce qu'elle s'endurcit moins à la ſueur; il faut qu'ils ſoient rembourrés bien également, & que la toile ſoit déliée, car la groſſe s'endurcit d'abord à la ſueur : il eſt donc queſtion que les panneaux éloignent aſſez du Cheval le haut des arçons, & qu'ils empêchent les côtes de porter à cru ſur ſon corps; pour cet effet, deux doigts de rembourure ſont ſuffiſans, davantage nuiroit au Cheval & au Cavalier, par les raiſons que nous allons dire, quand nous parlerons de la maniere dont il faut que la ſelle ſoit faite pour la commodité du Cavalier.

Proportions des ſelles.

Or voici ce qu'il faut obſerver pour que la ſelle ſoit commode à l'homme. 1°. Qu'elle ſoit proche du Cheval, de façon qu'entre les cuiſſes de l'homme & le corps du Cheval, il y ait le moins de diſtance que faire ſe pourra, parce que plus on s'éloigne de l'origine du mouvement, plus il devient étendu : ainſi plus l'homme ſera loin du Cheval, plus le mouvement du Cheval ſe fera ſentir à l'homme, & par contre-coup plus le mouvement que l'homme endurera, fatiguera le Cheval : ainſi, comme je viens de dire, deux doigts de rembourure aux panneaux ſont ſuffiſans, ce qui élevera l'homme au-deſſus du garot du Cheval, de deux ou trois doigts tout au plus, qui eſt la diſtance ou le vuide qu'il doit y avoir au milieu, depuis le garot juſqu'aux roignons : il faut auſſi que l'arçon n'ait qu'un pouce de colet.

2°. Il faut que la ſelle ſoit longue ſur bandes; les bandes ſont de bois ou de fer, il faut qu'elles ſoient aſſez longues pour qu'on puiſſe être aſſis entre les deux arçons, & qu'on ne porte pas ſur l'arçon de derriere où on ſeroit aſſis durement & incommodement : les bandes doivent être auſſi près l'une de l'autre au haut de l'arçon de devant; car ſi elles ſont attachées trop bas & éloignées l'une de l'autre, elles éloigneront l'homme du Cheval, & elles l'incommoderont quand il voudra ſerrer les cuiſſes : il faut auſſi qu'elles ſoient rapées, en adouciſſant à l'endroit des cuiſſes, afin qu'elles rencontrent ces bandes à plat & non en tranchant.

3°. Il faut auſſi pour la commodité du Cavalier, que la ſelle ne ſoit gueres plus élevée ſur le devant que ſur le derriere : ſi elle eſt trop haute du devant, l'homme eſt aſſis ſur le crou-

pion, & a les reins fatigués ; ſi c'eſt du derriere, elle le porte en devant, lui donne une ſituation très-deſagréable & très-mauvaiſe : cette ſituation & cette conformation de ſelle, attirera la croupiere, qui en ſe tendant trop, ne manquera pas d'écorcher le Cheval ſous la queuë : enfin il faut en général qu'une ſelle ſoit auſſi légere que faire ſe peut, & qu'elle tienne l'homme près du Cheval & aſſis à ſon aiſe.

Les ſelles véritablement Angloiſes ont ces qualités : on croiroit d'abord qu'elles porteront à vif ſur le garot, mais auſſi-tôt qu'on eſt en ſelle, les bandes ſont ajuſtées & tournées de façon, que le poids fait élever la ſelle ſur le devant : de ſorte qu'elle ne peut porter ſur le garot, ni bleſſer le Cheval : elles ſont ainſi très-près du Cheval ſans l'incommoder, & par conſéquent l'homme en eſt plus ferme, quand il y eſt accoûtumé. Le ſeul inconvénient qu'elles ont, eſt d'être dures à un homme maigre, ou à qui n'y eſt pas accoûtumé, parce qu'elles ne ſont point rembourées ; mais quand on y eſt fait, on les trouve excellentes, & on s'écorche moins en courant, parce qu'elles n'échauffent pas les feſſes, comme celles qui ſont garnies.

Les demi-Angloiſes ſont auſſi legeres & bonnes, mais les ſelles à la royale, ſont ſujettes à être trop garnies & à trop éloigner l'homme du Cheval.

Couvertures ſous la ſelle.

L'uſage de mettre des couvertures avant la ſelle, eſt bon pour empêcher les panneaux de durcir & de fouler le Cheval, celui de coudre ſous les panneaux une peau de chevreuil, le poil en dehors, évite le même inconvénient. Ce qui nous reſte à dire ſur cet article, n'eſt que le réſultat d'une partie de ce qui vient d'être dit : ſçavoir, que celui qui veut mettre une ſelle ſur ſon Cheval, doit obſerver premierement de la placer juſtement au milieu du corps : ſi on la mettoit trop en arriére, & que le Cheval ſoit étroit de boyaux, les ſangles couleront d'abord le long du ventre juſqu'au fourreau : ſi elle eſt trop en avant, le poids de l'homme qui ſe fera ſentir ſur les épaules, fera marcher le Cheval contraint, & le fera ſouvent broncher ; c'eſt pourquoi il faut que l'arçon de devant ſoit placé au défaut des épaules à un endroit enfoncé aux Chevaux maigres, que les Selliers appellent les ſalieres des épaules : ſi la ſelle eſt trop avancée, ou les pointes des arçons trop étroites, la chair des épaules paroîtra bour-

Poſition de la ſelle.

ſoufflée au droit de la pointe des arçons, ſur-tout en marchant.

Pour connoître enſuite, ſi la ſelle porte bien par tout & s'éloigne où il faut, vous ferez monter un homme ſur le Cheval ſellé, vous paſſerez votre main de tous côtés, pour voir ſi tout preſſe également, & ſi elle ne porte point ſur le garot, ſur le dos & aux roignons : enſuite vous vous mettrez vous-même en ſelle, pour voir ſi vous y êtes commodément.

La ſelle étant bien ajuſtée ſur le Cheval & commode au Cavalier, il faut avoir attention à tous les harnois, c'eſt-à-dire, à tout le reſte de l'équipage qui en dépend, c'eſt ce que nous allons détailler.

De la croupiere.

La croupiere eſt deſtinée à maintenir la ſelle en ſa place, & à l'empêcher de venir en avant, principalement dans les deſcentes, mais elle ne doit point être trop tendue, parce qu'elle preſſeroit ſous la queuë, & écorcheroit infailliblement le Cheval. Il y a même des Chevaux qui ſe mettent à ruer, quand la croupiere ſert trop ; elle ne doit pas non plus être trop lâche, parce qu'elle n'empêcheroit pas la ſelle de couler ſur les épaules aux deſcentes, & de plus qu'elle auroit mauvaiſe grace : le culeron de la croupiere doit être plus gros que mince, de peur d'écorcher & de couper ſous la queuë : il faut ôter exactement le crin de la queuë de deſſous le culeron ; car en froiſſant la peau ſous le culeron, il écorcheroit infailliblement.

Il ſe fait des croupieres de pluſieurs façons, celles qui ont des boucles, ſont les moins bonnes, car il faut avoir attention que la boucle ne porte pas ſur le roignon ; ſi elle y portoit, elle écorcheroit le Cheval très-dangereuſement, & même ſi on voyoit qu'elle commençât à emporter quelques poils, il faudroit ſur le champ mettre de la peau de veau ou de chevreüil ſous la boucle, le poil tourné du côté du poil du Cheval.

Les croupieres à l'Angloiſe, ſont les meilleures ; la boucle pour racourcir & allonger, eſt au millieu de la croupiere, & celle qui tient à la ſelle & dans laquelle la croupiere paſſe, n'a point d'ardillon. Les croupieres de chaſſe n'ont que deux crampons de cuir, qui les attachent à la ſelle : il faut que ces crampons ne ſoient pas trop gros, & qu'ils ſoient bien attachés :

chés : il n'y a point à craindre que la boucle écorche, puiſqu'elles n'en ont point : il y a des croupieres qui quoiqu'elles ne ſoient guéres en uſage, parce qu'elles font un effet déſagréable à la vûë, ne laiſſent pas d'être fort bonnes, elles ont deux boucles éloignées, chacune de quatre pouces de l'endroit où on attache communément la croupiere : cette façon tient mieux une ſelle à ſa place qu'aucune autre croupiere ; à l'égard des écorchures de la croupiere & de leurs remedes, voyez le Chapitre XII. du Traité des Playes.

Le poitrail eſt fait, pour premierement empêcher la ſelle de couler en arriere, ſurtout quand on monte une montagne : ſecondement, pour tenir les fontes de piſtolet en leur place, à côté de la ſelle ; à ceux-là, il faut abſolument deux potences, ayant chacune deux anneaux de cuir, dans leſquels on fait entrer les fontes. Il faut pour la proportion du poitrail qu'il ſoit de juſte longueur, que les potences ne ſoient pas trop longues, parce que le poitrail deſcendroit plus bas que le mouvement de l'épaule, & auſſi qu'elles ne ſoient pas trop courtes : il ſeroit trop tendu, & couperoit le poil en pluſieurs endroits. Que les boucles qui tiennent le poitrail à la ſelle ſoient poſées, enſorte qu'elles n'entament pas le poil ; que ſi elles étoient trop avant, il faudroit les reculer entre l'arçon & le panneau, ou ſur l'arçon, ou bien mettre deſſous un morceau de peau de veau, ou de chevreuil, poil contre poil : ſi l'on voyoit auſſi que le poil ſe coupe à l'endroit des portes-piſtolets, il faudra y faire la même façon, ou bien fourrer cet endroit avec du cuir fort doux & de la laine en dedans. Du Poitrail.

Il eſt eſſentiel ici, d'avertir d'un accident très-dangereux, que peut cauſer le poitrail, ſurtout quand un Cheval s'arme, ou que les branches de la bride ſont longues, & qu'on veut tenir trop dans la main, ou reculer ſon Cheval : le danger eſt que les branches ſe prenant dans le poitrail, & que ni vous ni le Cheval, ne pouvant les dégager, le Cheval viendra à reculer toujours par la douleur qu'il ſent aux barres, & enfin tombera en arriere, ou ſe renverſera : le plus ſûr eſt donc de n'avoir point de poitrail, quand on n'a point de piſtolets, & de prendre le crin de la main droite, quand on montera une montage, afin d'empêcher la ſelle de couler. Quand les branches de la bride ſont très-courtes,

Reſſort de poitrail.

il y a moins d'inconvenient à avoir un poitrail. On a inventé un reſſort qui tient un poitrail ſans potences, avec lequel ſi la bride s'engage, en tirant un bouton qui eſt à la ſelle, *fig.* C. 2, près du garot, le reſſort laiſſe aller le côté du poitrail qu'il tenoit, & la bride ſe dégage ſur le champ, puiſque le poitrail ne tient plus que d'un côté.

Pl. XI.

Comme le reſſort du poitrail eſt extrêmement utile par les raiſons que je viens de dire, il me paroît à propos de le décrire ici, & d'y joindre le deſſein pris juſte ſur ſes proportions, tant pour la grandeur de la boëte que pour les divers reſſorts qui ſont dedans.

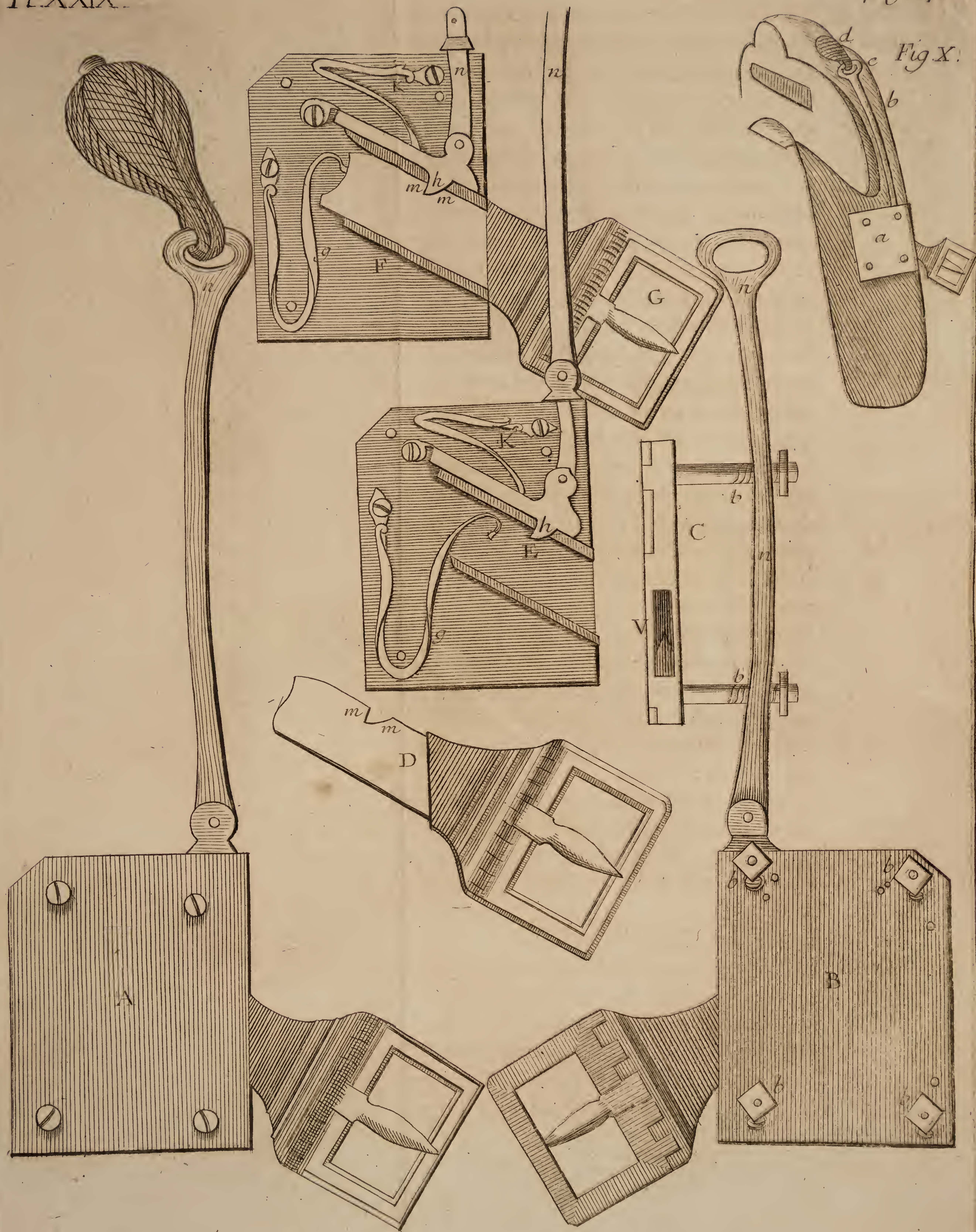
La boëte & la boucle qui en ſort, ainſi que la branche qui fait agir les reſſorts en la tirant à ſoi par le bouton y ſont marquées; ce qui paroît en dehors quand la boëte eſt en ſa place, eſt marqué A; l'envers ou ce qui s'applique contre l'arçon au moyen des quatre vis *bbbb. bb* eſt marqué B; le profil de la boëte C en montre l'épaiſſeur, & l'endroit V où entre la queuë de la boucle D. La Figure E montre le dedans de la boëte ſans la boucle, & la Figure F montre la ſituation des reſſorts quand la queuë de la boucle a été pouſſée dans la boëte. On voit par cette Figure F. que la queuë de la boucle a pouſſé le reſſort *g*, & que le petit bec *h* pouſſé par le reſſort *k* eſt entré dans la rênure *mm* de la queuë de la boucle, & que tirant à ſoi la branche *n* on fait ſortir le bec de dedans la rênure de la queuë, & qu'alors le reſſort *g* ſe détendant fait ſortir & chaſſe de la boëte la boucle G à laquelle le poitrail eſt attaché du côté hors le montoir, & que par ce moyen les branches de la bride ſont dégagées.

On voit dans la Figure X la boëte *a* attachée à un arçon de devant & la branche *b* qui monte, elle ſort à côté du pommeau; il ne paroît que le bouton *d* qui tient à l'anneau *c*, comme vous le voyez paroître dans la Planche XI. en D 2, Figure C.

Pl. XI.

Des ſangles & ſurfaix.

Ce qu'on appelle généralement les ſangles, eſt compoſé de deux ſangles, & un ſurfaix; ces trois pieces ont un coulant qui les aſſemble ſous le ventre, elles tiennent à la ſelle à droite, avec des contreſanglots; & on les boucle à gauche, quand elles ont fait le tour du ventre avec de pareils contreſanglots. Les ſangles ſont faites pour tenir & ſerrer la ſelle ſur le dos du Cheval: il faut qu'elles ſoient larges & fortes, bien atta-


Fig. X.
a
b
c
d
A
B
C
D
E
F
G
V
n
m
h
k
g

chées & bien garnies de boucles à l'Angloiſe, parce que celles-là ne déchirent jamais les bottes ou guêtres, avec les ardillons : les ſangles d'Angleterre ſont les plus belles & les mieux travaillées : que le ſurfaix ſoit bien large, ceux de chaſſe ſont très-bons & ſanglent bien ; ils ont deux boucles, dont une n'a point d'ardillon : que vos contreſanglots ſoient de bon cuir d'Hongrie : il eſt utile d'avoir doubles contre-ſanglots, parce que ſi l'un venoit à rompre, l'autre ſervira, ſans quoi on ſeroit obligé de laiſſer traîner la ſangle : prenez garde que celui qui ſelle votre Cheval, trouvant les ſangles trop longues, n'y faſſe un nœud pour les racourcir, car ces nœuds peuvent fouler ou bleſſer le Cheval.

On peut ſerrer la ſangle du devant, tant qu'on veut & le ſurfaix auſſi, quoique un peu moins ; mais il ne faut pas tant ſerrer celle de derriere, pour laiſſer de la liberté à la reſpiration du Cheval.

Il y a des Chevaux qui ſe renverſent, quand les ſangles les ſerrent quelquefois avant que le Cavalier ſoit en ſelle : à ceux-là, il ne faut preſque pas les ſerrer, ce qui eſt une très-grande incommodité. Quand on vous amene votre Cheval, voyez s'il eſt bien ſanglé ; car il y a des Chevaux qui enflent le ventre dans le tems qu'on les ſangle, & le moment d'après, ils remettent leur ventre comme à l'ordinaire, & les ſangles ſe trouvent trop lâches, ainſi on eſt obligé de les reſſerrer.

Les étrivieres qui ſont les longes de cuir, qui ſuſpendent les étriers, doivent être de bon cuir d'Hongrie : ces longes ſont doubles, par le moyen d'une boucle qui ſert à les allonger ou à les racourcir, ſuivant que le Cavalier le déſire, ce qui s'appelle mettre les étriers à ſon point : on les allonge ou racourcit d'un point, de deux, & ces points ne ſont autre choſe que les trous, dans leſquels l'ardillon de la boucle doit entrer : il faut obſerver que cette boucle ſoit du côté de la jambe de l'homme, & non du côté du ventre du Cheval, & de la faire monter ſous les quartiers de la ſelle, tout au plus haut qu'elle puiſſe aller, afin qu'on ne la ſente pas ſous le jarret : il y a des perſonnes qui ont la mauvaiſe habitude de balancer toujours les jambes, en allant au pas par pays, & le haut de l'étriviere bleſſe les côtes du Cheval, & l'écorche au défaut de la ſelle ; c'eſt pourquoi il faut qu'ils ayent la précaution de mettre une courroye qui aille de la pointe de l'arçon

Des Etrivieres.

de devant à celle de l'arçon de derriere, & de passer l'étriviere par-dessus.

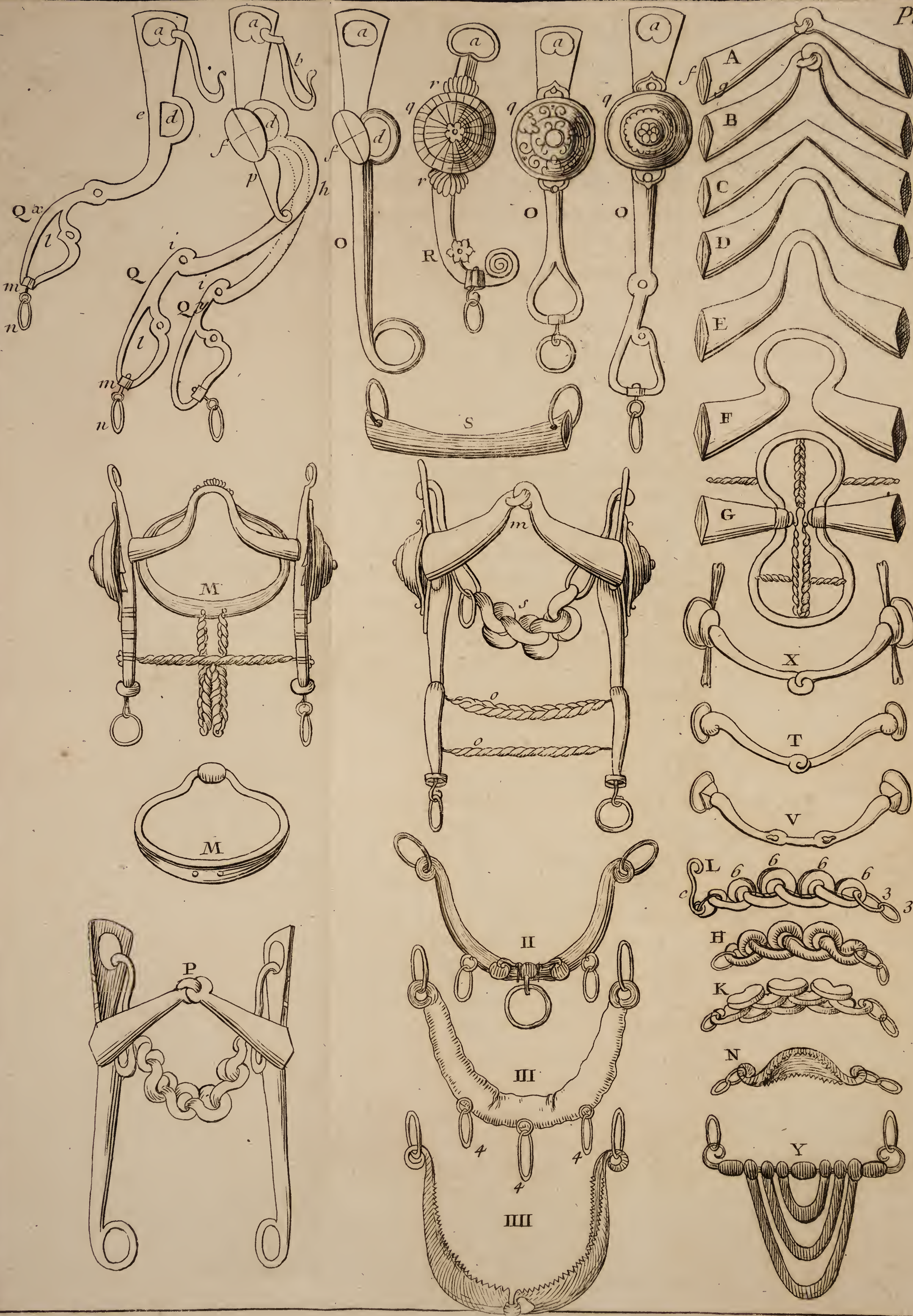
Des Etriers. Les étriers tiennent aux étrivieres par l'œil, *fig.* C. 3, ils doivent être grands, forts, & bien larges, pour qu'on puisse aisément en dégager ses pieds en cas d'accident : ils sont plus fermes, & ont plus de grace en arcade que tout ronds, & à grille qu'à barre : je crois qu'il vaut mieux qu'ils soient sans touret, car le touret s'use, & alors l'étrier ne tient plus & tombe.

Pl. XII. Des émouchoirs & caparaçons. Les émouchoirs ou caparaçons KK, qui servent à garantir le Cheval de la piqueure des mouches en Eté, peuvent aussi servir d'ornement, quand ils sont à mailles de soye bordés d'or, avec les volettes de soye *ll*, le tout de quelle couleur on veut, sinon on les fait de coutis, & les volettes de fil : on ne s'en sert guéres à la chasse, surtout quand on court dans le bois, parce qu'ils seroient déchirés.

Des croupelins & housses en souliers. Les croupelins *oo* servent à garantir l'habit du Cavalier de la sueur du Cheval, & font en même tems un ornement ; ils ne se font que de drap ou de velours, on les brode, ou on les galonne ; le tout à sa fantaisie. Les housses en souliers *pp* s'appellent ainsi, parce qu'on ne s'en sert que lorsqu'on ne met ni guêtres ni bottes, elles garantissent la jambe de la sueur du Cheval, elles entourrent toute la selle, & s'attachent avec deux rubans sur le garot du Cheval : on en accompagne les selles de femme, & on les orne comme les croupelins.

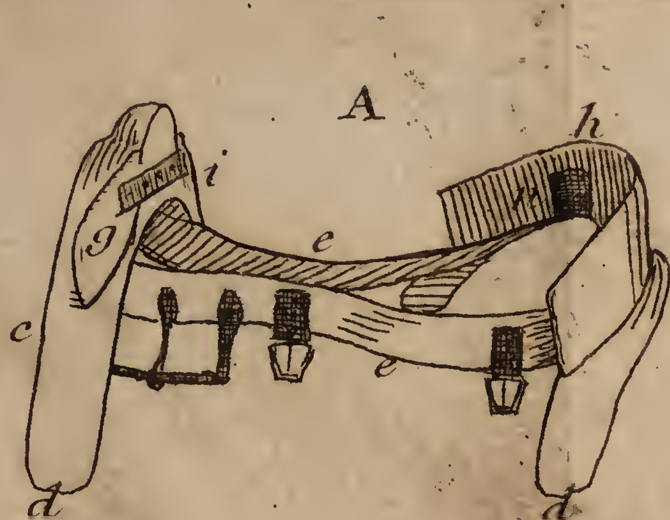
Des coussinets à flanc. Les coussinets à flanc ou à garde-flanc *q*, se mettent en guise de croupelin, pour empêcher les males, ou portes manteaux, de blesser le dos & le flanc du Cheval : ils se font de cuir, avec deux aîles qui garantissent les flancs, & qui communément sont de cuir double, garni & piqué.

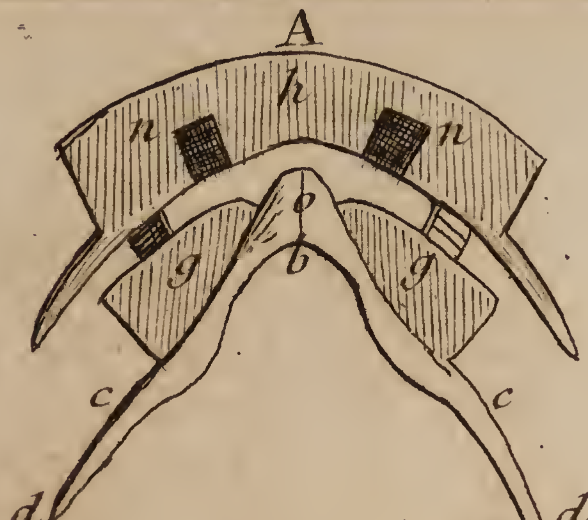
Des housses de main. Les housses de main RR, sont pour ainsi dire des couvertures de tout l'équipage du Cheval ; on s'en sert pour défendre de la pluye, la selle & le croupelin quand on mene le Cheval sellé en main, elles sont de drap, & on les orne de broderie de laine ou soye, avec divers compartimens où paroissent les armes du Maître du Cheval. Sous la housse de main R, est cousuë une sangle avec deux courroyes *s*, ausquelles on attache par deux boucles un surfaix *t*, qui fait le tour du ventre du Cheval : outre cela on attache encore la

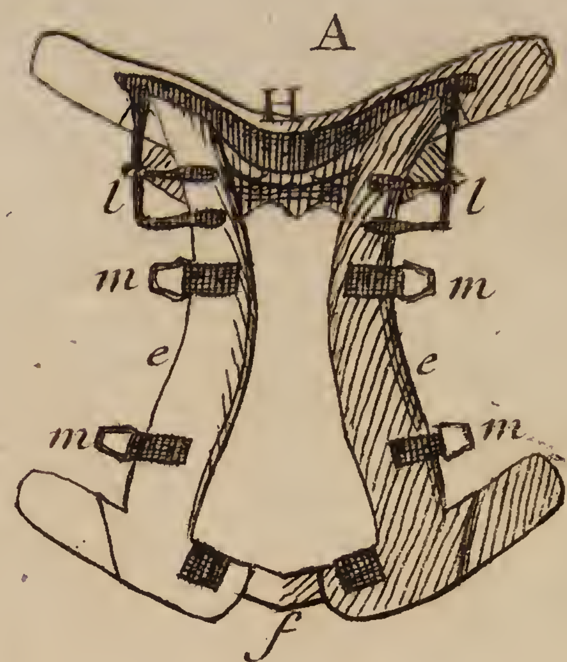


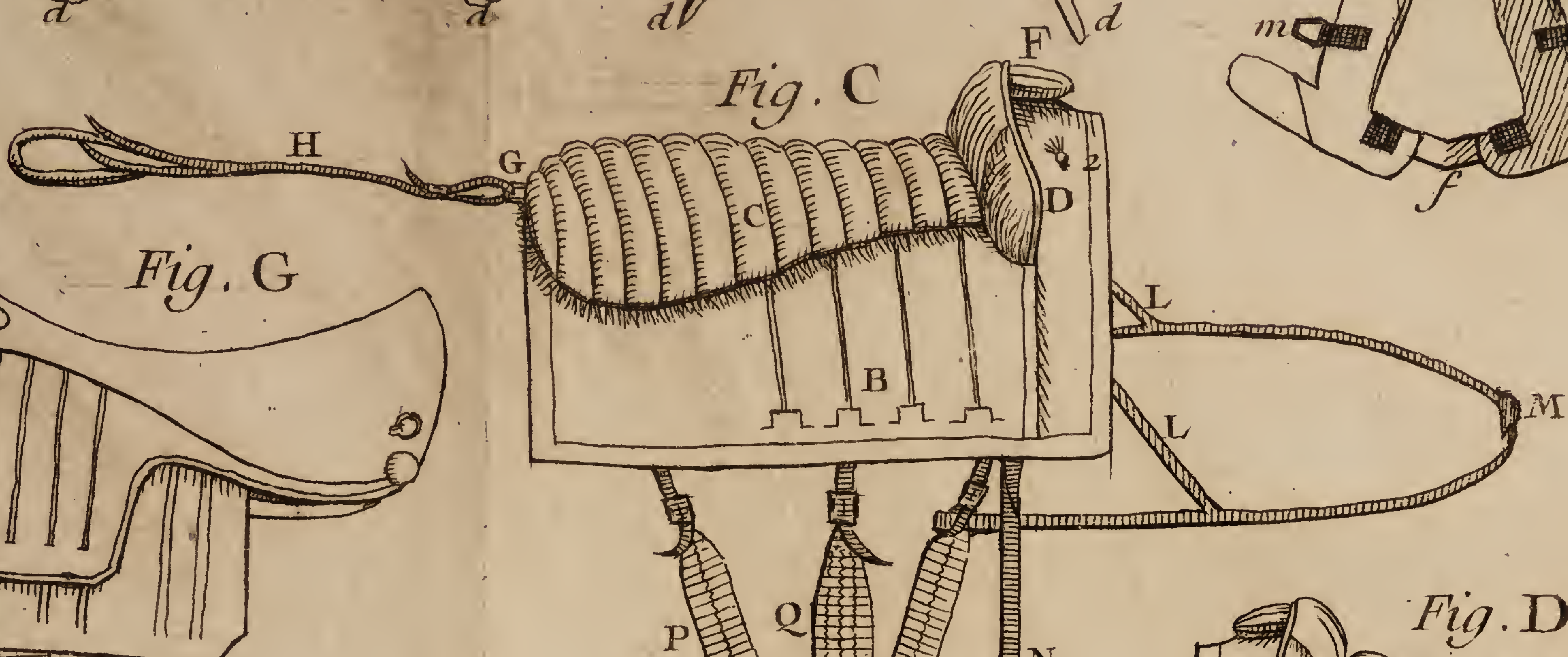
Pl. X.
A
B
C
D
E
F
G
Q
O
R
S
M
M
P
II
III
IIII
X
T
V
L
H
K
N
Y

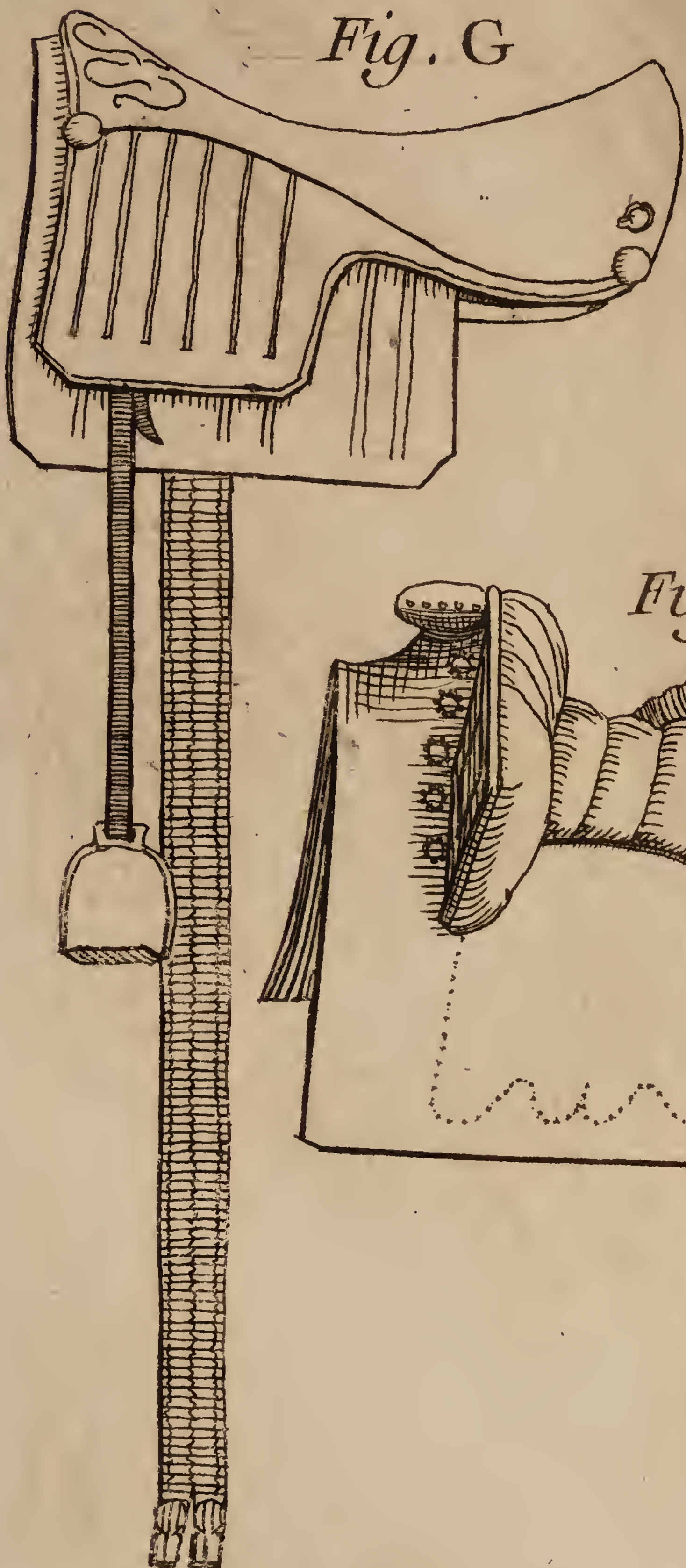
Pl. XI.

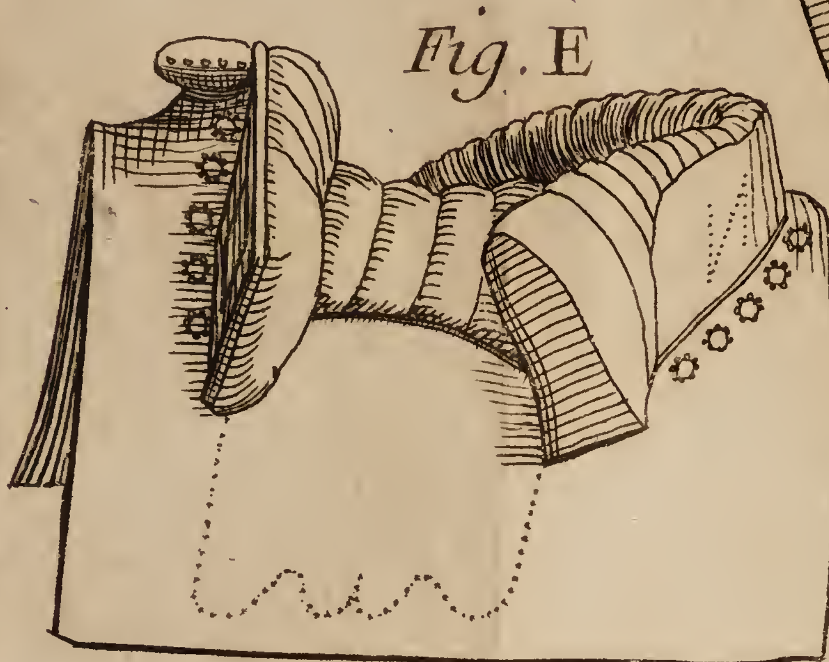

A
h
i
g
e
c
d
d

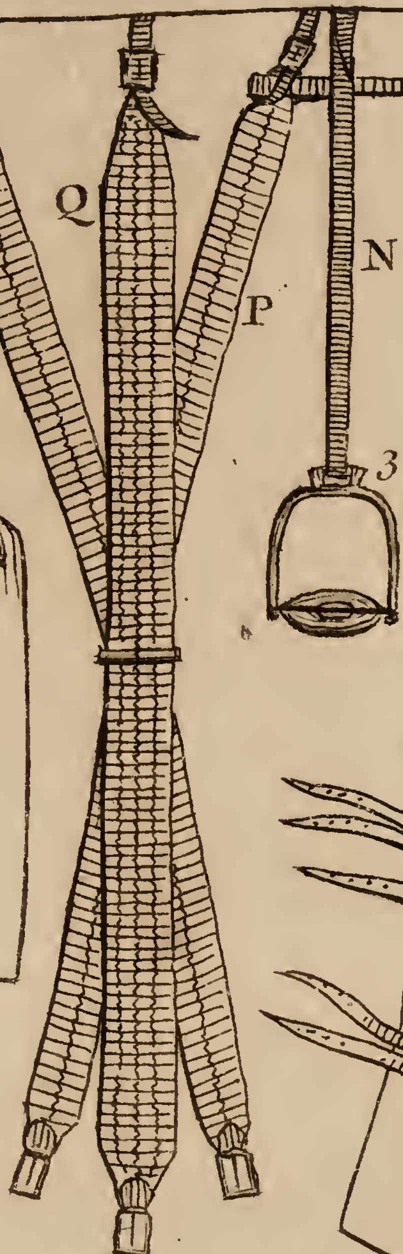

A
h
n
n
g
g
b
c
c
d
d

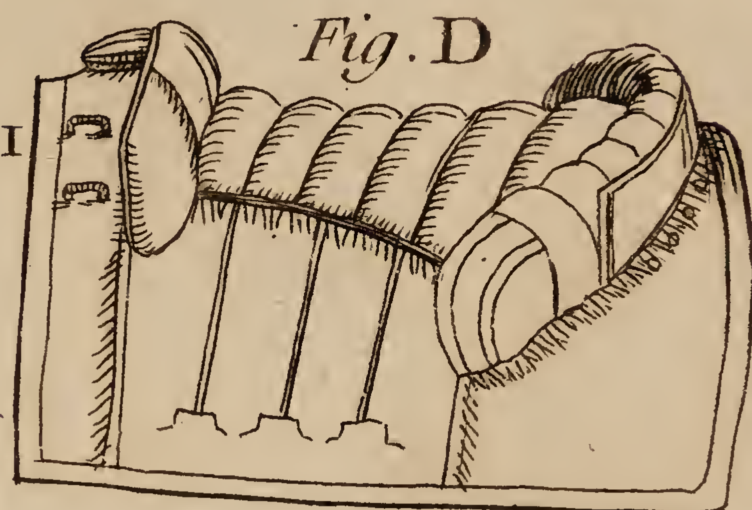

A
H
l
l
m
m
e
e
m
m
f

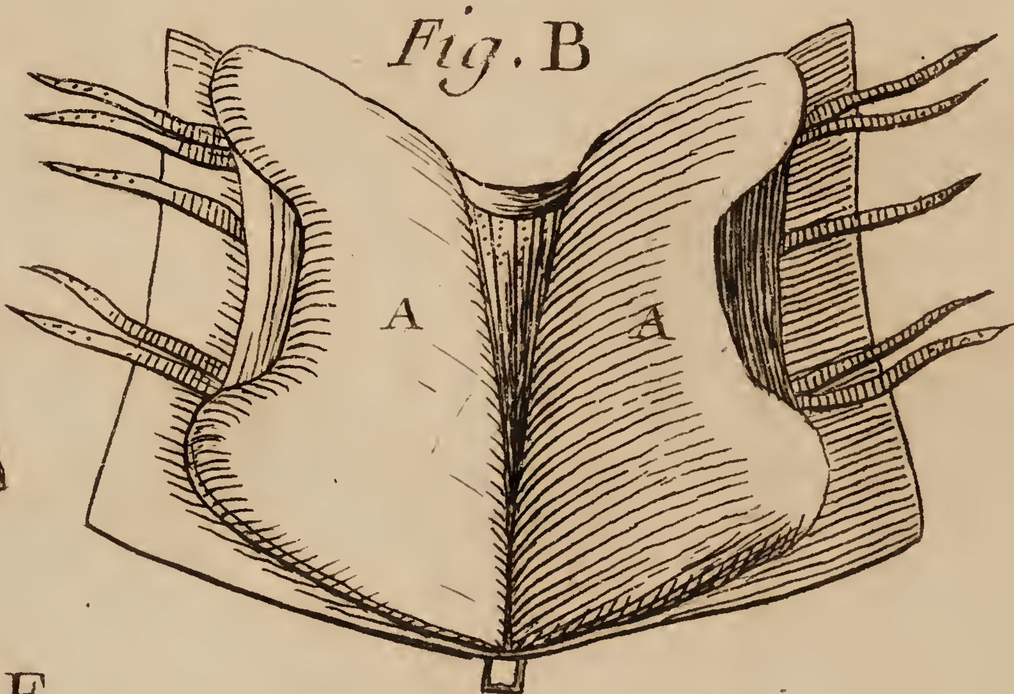

Fig. C
F
H
G
C
D
B
L
L
M

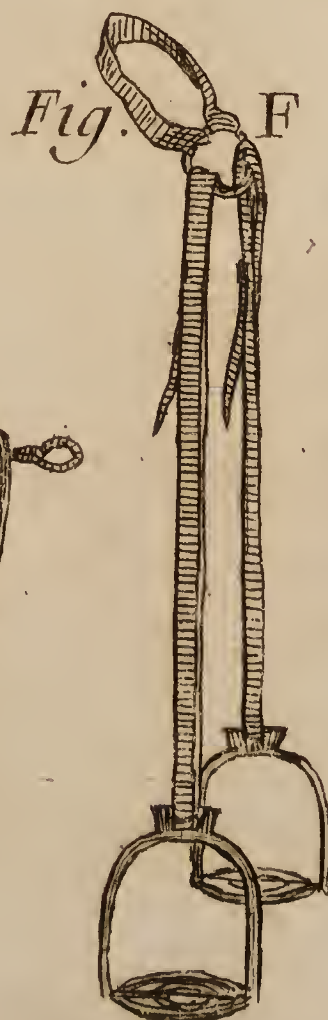

Fig. G

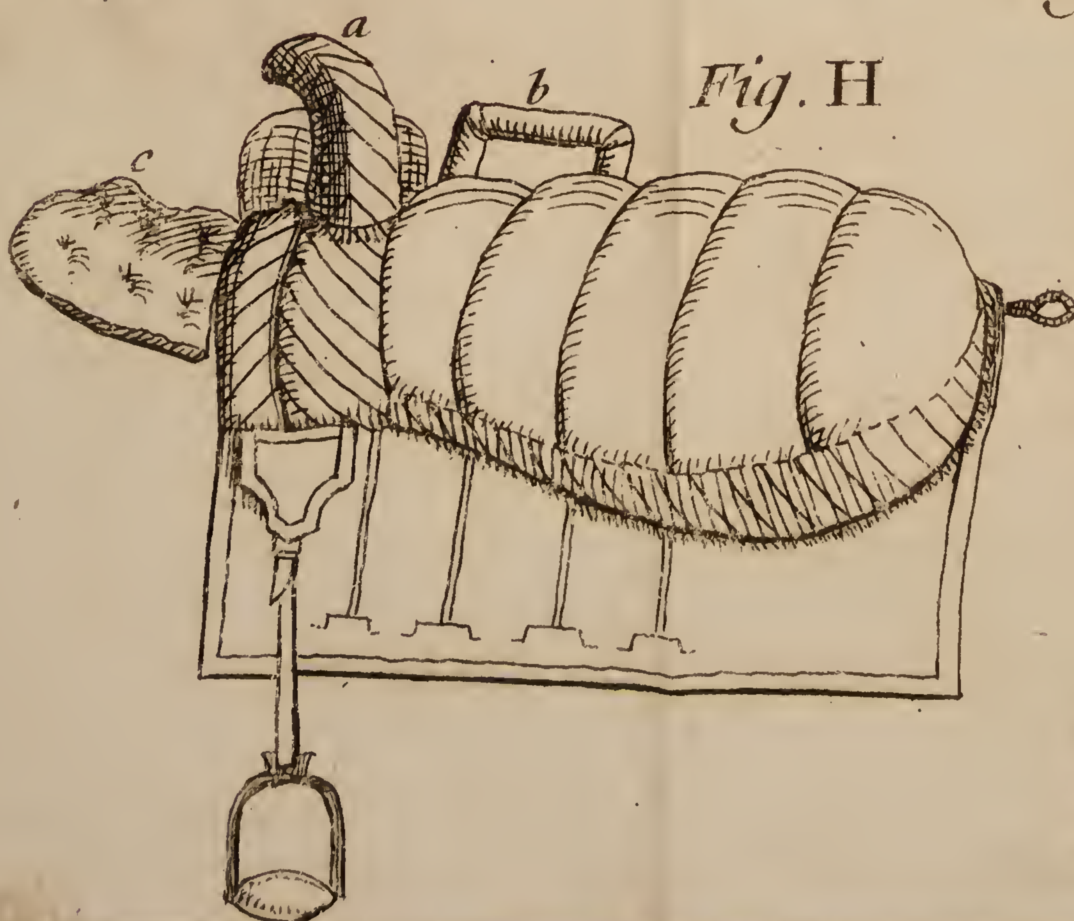

Fig. E

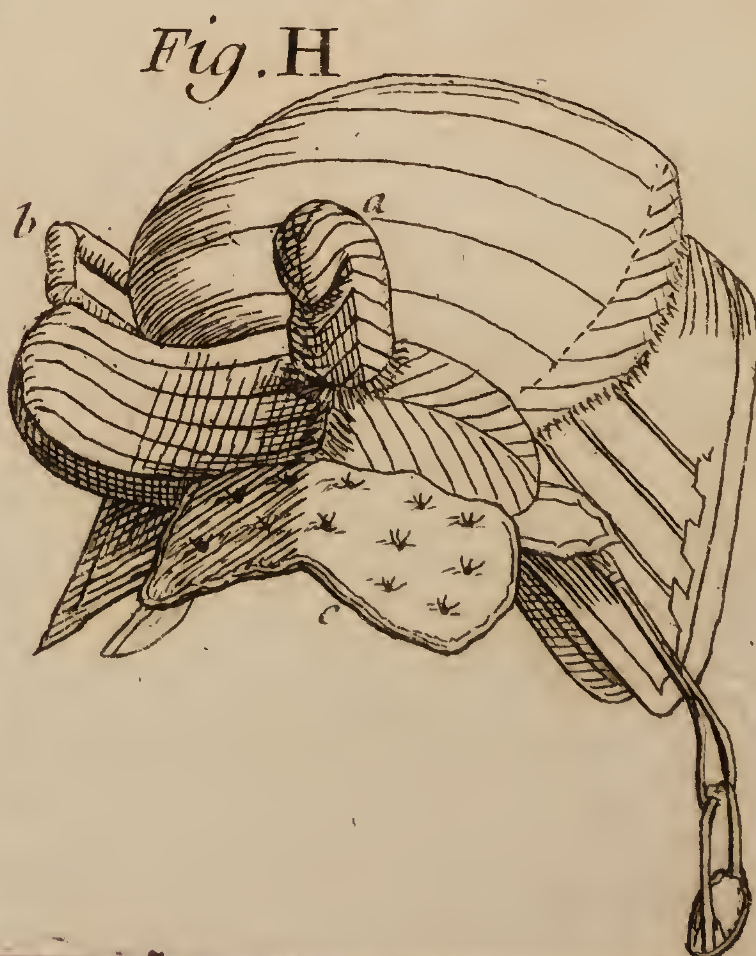

P
Q
P
N
O


Fig. D
I

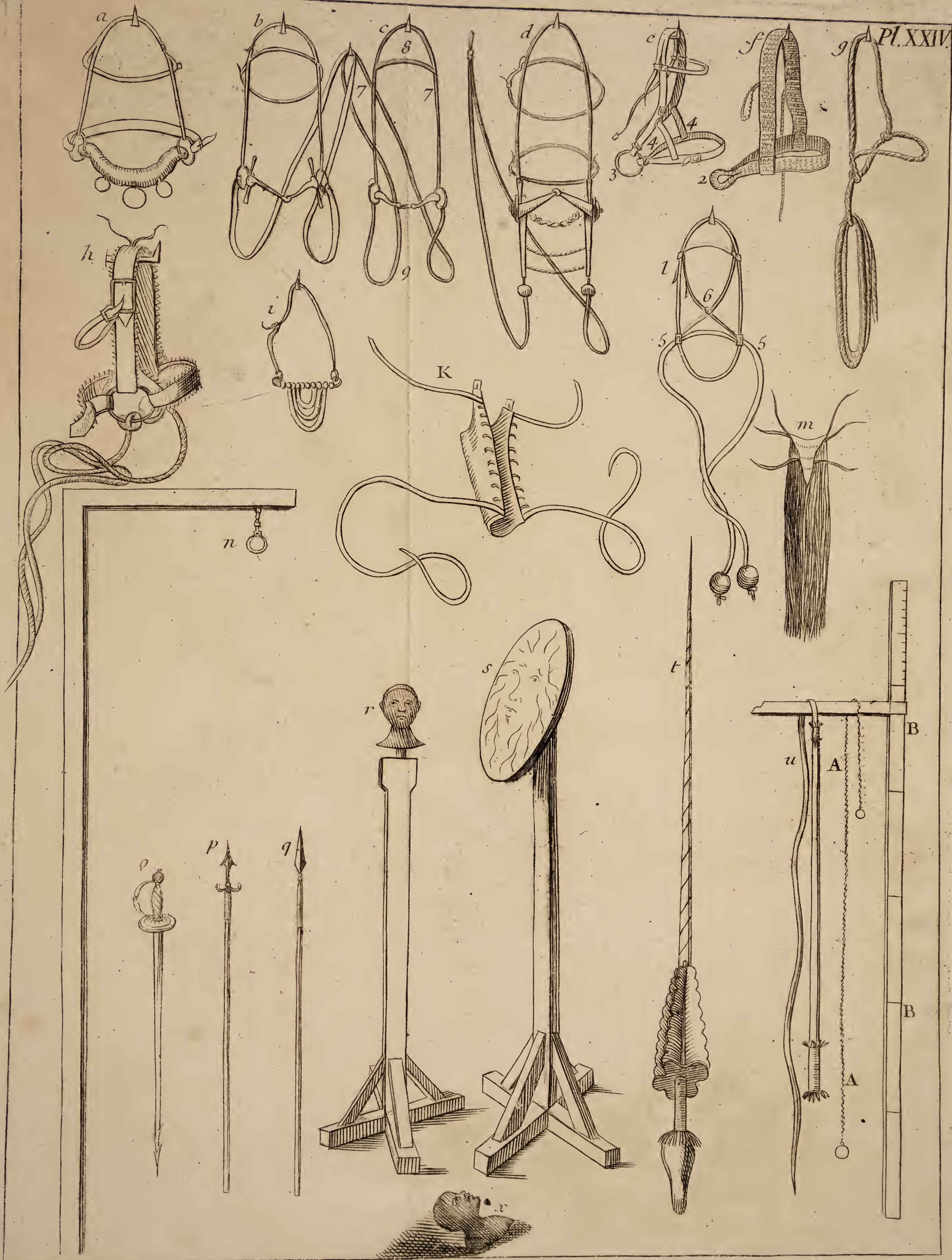

Fig. B
A
A


Fig. F


Fig. H
a
b
c


Fig. H
a
b
c

Pl. XII.



Pl. XXIV.
a
b
c
8
7
7
d
e
4
4
3
f
2
g
9
h
i
l
6
5
5
K
m
n
s
t
r
u
A
A
B
B
o
p
q
x

housse sur le poitrail du Cheval, avec deux boucles & deux courroyes *uxxu*, afin qu'elle se tienne en sa place.

La martingalle *yy*, n'est autre chose qu'une longe de cuir qu'on attache aux sangles sous le ventre & à la muserole sous la ganache, pour empêcher les Chevaux sujets à donner des coups de tête, de faire cette action. De la martingalle.

CHAPITRE XIX.

De l'Equipage des Chevaux de Carosse.

LE fer de la Bride des Chevaux de Carosse, est le même que celui des Chevaux de selle : il y a seulement quelque diversité dans la têtiere, dont la matiere est toujours la même, tant pour la couleur que pour les ornemens que celle du reste du harnois : d'ailleurs les Bourreliers appellent sous-barbe A, le derriere de la muserole ; & museliere B, au lieu de muserole, le devant qui passe sur le nez : ils joignent quelquefois la sous-gorge & la sous-barbe sous la ganache, avec un anneau de fer : on attache des œilleres C aux montans, pour empêcher que le Cheval ne voye à côté de lui, afin qu'il n'ait point peur, & ne soit point distrait de son travail par les objets qui l'approchent : les Bourreliers appellent fronteau D, ce qu'on appelle frontail, à un Cheval de selle : on orne quelquefois le côté de l'oreille en dehors d'un nœud d'oreille E, à qui on donne différentes figures, suivant son idée : ce nœud s'attache à la jonction du montant & de la sous-gorge : on y ajoute quelquefois un gland F, qui pend à côté de l'œillere, & on orne le dessus de tête d'une aigrette G. Dans le reste des harnois des Chevaux de carosse, j'y comprendrai encore ceux des Chevaux de chaise : commençons par les Chevaux du timon, dont chaque partie principale a son utilité : on multiplie souvent quelques-unes de ces parties pour l'ornement : on fait les harnois de cuir blanc bordé ou noir, ou de maroquin, de drap de velours, de roussi, &c. De la Bride. Pl. XIII. Fig. A. Harnois.

La chaînette de harnois, ou de timon A, tient au reculement d'un bout, & son anneau passe par le bout du timon jusqu'au crochet, & là on arrête avec un petit cuir les deux chaînettes des deux Chevaux de timon : le reculement BBBBBB.BB va s'attacher des deux côtés à la grande boucle Pl. XIII. & XIV. Fig. B.

CC. C qui ſoutient le porte-trait : quand le Cheval recule, le reculement tire la chaînette, qui fait reculer le timon : le poitrail D. D, eſt large & renforcé, il va s'attacher des deux côtés à la grande boucle de l'épaule EE, c'eſt à ces deux boucles que tiennent les traits FFFF.F, qui paſſans dans les portes-traits *gggg. g*, finiſſent par un anneau HH. H, formé par une boucle ſans ardillon : ces anneaux ſe ſerrent aux deux bouts du palonier, & pour lors le Cheval eſt attelé : le couſſinet K. K, qui eſt rembourré, eſt caché par ſa couverture, à laquelle ſont attachés deux anneaux, dans leſquels paſſent les guides LLL, & il y a au milieu deux petits cuirs *oo. o*, qui ſervent à noüer les rênes de la bride, ce qui s'appelle enrêner ; ce couſſinet doit ſe trouver ſur le garot : il ſoutient le poitrail, par le moyen des deux barres de devant NN. N, les traits & une partie du reculement par le moyen des deux bras de bricole MM. M, & c'eſt auſſi au couſſinet que tient le trouſſechaînette *p*, fait d'un petit anneau de cuir & d'un petit bouton qu'on paſſe dans cet anneau, quand ce petit bouton a paſſé auparavant au travers de l'anneau de la chaînette de timon : on arrête là cette chaînette, quand le Cheval eſt déharnaché. La patte SSS. S, d'où part le milieu du ſurdos Q. Q & les ſurdos *ttttt. t*, part elle-même du couſſinet en arriere : tous les ſurdos qui ſoutiennent le reculement, viennent ſe joindre au milieu du ſurdos, enſuite la patte ſe ſépare en trois parties, qui vont s'attacher à trois boucles de l'avaloire de deſſus VV. V, qui doit ſe trouver au haut de la croupe, à l'endroit des roignons ; de cette avaloire qui eſt arrêtée à la groſſe boucle CC. C, où finit le reculement, part la croupiere X, qui eſt double au moyen de deux petites barres : les deux anneaux de cuir *yy. y*, dans leſquels on fait paſſer le bout des traits, quand le Cheval eſt déharnaché, tiennent auſſi à l'avaloire de deſſus : les barres ZZ, qui partent de cette avaloire, ſoutiennent l'avaloire d'en bas 2222. 2, qui tourne ſous la croupe du Cheval, & va s'arrêter à l'anneau CC. C des portes-traits. Les ornemens qu'on met au harnois communément ſont de cuivre doré & relevé : on augmente tant qu'on veut les ſurdos & les barres : on fait auſſi des harnois de timon ſans avaloires, ils en ſont plus legers & moins parants.

Il y a un anneau attaché au poitrail de chaque côté 3 3, qui n'eſt mis en cet endroit, que pour recevoir le reculement

& le soutenir, afin qu'il ne s'évase pas trop ; mais ces deux anneaux se trouvent servir à un usage très-utile, pour empêcher les Chevaux de ruer au Carosse. C'est une plate longe 4444 qui s'ajoute au harnois dans ce cas, & qui a un effet sûr : elle est composée de deux cuirs qui se rejoignent en un, ou d'un gros cuir fort large, qu'on passe autour du milieu du palonier : on le boucle ensuite en dessus avec une grosse boucle 6 : il se sépare en deux longes, qui ont une traverse 77, laquelle doit se trouver sur le haut de la queuë & sous la croupiere : la seconde traverse 88, se trouvera par-dessus la croupiere près de l'avaloire d'en haut : celle-là a une boucle pour la serrer ou lâcher, selon le besoin. Voici le chemin que font les deux longes de cuir 4444 : elles passent sur le culeron sous les barres de la croupiere, sous l'avaloire de dessus, sous les surdos, sur les bras de bricole, & se bouclent aux petits anneaux 33, qui soutiennent le reculement au poitrail. Il n'y a point de Cheval qui puisse ruer avec cette machine : en Eté, quand on veut, on met par-dessus les harnois des émouchoirs à mailles, & en Hyver on met aussi par-dessus les harnois des housses, dont l'objet devroit être de garantir le dos des Chevaux, de la pluye & de se refroidir quand ils ont chaud, & qu'ils restent long-tems arrêtés ; mais ce qui y conviendra le mieux, n'est pas assez beau, qui seroit un cuir noir qui ne les échaufferoit point & qui ne perceroit pas à la pluye ; au lieu de cela, on les fait suer d'abord avec des peaux d'ours, de tigres, &c. ou on leur met des housses de drap rouge, qui percent à la pluye & leur tiennent long-tems le dos mouillé.

Plate longe.

Emouchoirs & housses.

Quand on attele six Chevaux, les deux du milieu, ou les quatriémes, s'attelent à une volée avec deux paloniers, cette volée se met au bout du timon, & y tient par le moyen d'une chaînette de cuir.

On attele les Chevaux du milieu aux paloniers, comme ceux du timon par deux traits pareils A, qui sont terminés à l'autre bout, ou du côté du poitrail par une boucle B, destinée à boucler les traits des sixiémes Chevaux : d'ailleurs les harnois des uns & des autres, sont composés seulement d'un poitrail D, d'un coussinet K, de deux barres de devant N, pour soutenir le poitrail, de deux bras de bricole M, de deux surdos *t*, qui tiennnent à une barre de croupiere sim-

Pl. XIV. Fig. C.

Harnois à 4 & à 6 Chevaux.

ple Z ; les traits des sixiémes, sont soutenus par des portes-traits L, qui tiennent à la barre de croupiere : quand on attele à quatre, on ne met pas communément de volée, & on attache les traits O, à ceux des Chevaux de timon, le postillon est sur une selle décrite Chapitre XVII.

Chevaux de chaise.

Comme les Chevaux de chaise, ne sçauroient s'atteler également à une chaise, parce qu'il y en a un qui est enfermé entre les deux brancards, & l'autre à gauche du premier, attelé à un palonier, ayant sur lui un postillon, le harnois de chacun de ces deux Chevaux, est différent l'un de l'autre : voici d'abord celui du Cheval de brancard. Il est composé d'une sellette A, qui est une petite selle fort courte, les bandes fort larges ; on la garnit de cuir noir avec du clou doré, on perce lesdites bandes pour passer deux courroyes à boucles B, qui servent à maintenir à sa place la dossiere de la chaise : on perce l'arçon de devant pour y passer une courroye, qu'on appelle la troussseure C, qui sert à nouer les rênes du Cheval de brancard ; on garnit l'arçon de cinq grandes boucles, les deux de devant prennent les barres D de poitrail R, les deux de derriere prennent les petites barres E, qui soutiennent l'avaloire F, & la cinquiéme tient la croupiere : de cette croupiere part encore une barre d'avaloire G, qui se trouve sur la croupe ; il part encore de la sellette un contre-sanglot H, qui soutient le poitrail, conjointement avec la barre de poitrail D : au bout du poitrail de chaque côté, est un gros anneau de fer L, auquel tient un trait M, qui va se boucler sous le brancard au trait de brancard, qui tient à l'essieu : le reculement N n'est autre chose qu'une courroye qui tient à un gros anneau, qui est au bout de l'avaloire d'en bas ; on attache ce reculement à un crampon, qui tient au brancard, ce qui fait que quand le Cheval recule, l'avaloire tire à elle, & tend ce reculement, qui fait reculer le brancard : le Cheval est attelé, quand le trait & le reculement sont bouclés, & que la dossiere est arrêtée sur la sellette : on ajoûte quand on veut deux anneaux O, aux deux côtés de la sellette, pour soutenir des guides qui se bouclent dans les gargouilles de la bride, avec lesquelles celui qui est dans la chaise, peut conduire le Cheval de brancard.

Fig. D. Harnois du Cheval de brancard.

La longe de main P du Cheval de brancard, est une courroye qui passe dans les deux gargouilles de la droite à la gauche

che, & que le postillon tient toujours pour conduire le Cheval de brancard.

Le Cheval de côté de chaise, ou le bricolier, est attelé à un palonier, qui tient au brancard gauche de la chaise par deux traits, il a comme le Cheval de brancard un poitrail R, mais la barre qui soutient le poitrail, passe sur sa selle, & s'appelle dessus de selle A : le surdos B, qui supporte les deux traits C, passe au travers du redoublement de la croupiere ; c'est communément une selle à troussequin, qui sert au postillon : Voyez Chapitre XVII.

Fig. E. Harnois du bricolier.

CHAPITRE XX.

Des harnois des Chevaux de Tirage.

L'Essentiel des Chevaux, qui tirent à la charette, à la charruë, &c. est le colier : ces Chevaux sont ornés à leur maniere, leur têtiere est de gros cuir, avec fronteau A, muselieres B, & œilleres C aux montans ; mais quand on veut, on leur met des gros glands DD au fronteau, sur le front, & à côté des oreilles, de petites aigrettes E, entre les oreilles : quelquefois on met du fronteau à la museliere, deux cuirs qui passent en croix sur le chanfrein ; on leur met dans la bouche, ou bien un mors creux de fer, avec deux anneaux de fer F aux deux bouts, ausquels s'attachent les montans de la bride & les rênes, ou bien un billot de bois, avec deux pareils anneaux. Venons maintenant au collier & à sa composition : les attelles GG, qui accompagnent ce qu'on appelle le véritable collier, & qui l'étayent pour ainsi dire, sont de bois de hêtre, & occupent le devant du collier ; on donne au haut des attelles, telle forme que l'on veut ; car ce haut ne sert qu'à la décoration ; on y peint quelquefois les armes du Maître de la voiture : on joint le collier aux attelles pardevant & en haut par deux accouples HH, aux côtés par plusieurs morceaux de cuir, appellés boutons KKKKK : deux cuirs appellés sommiers O, embrassent le derriere du collier, & viennent s'attacher vers le milieu des attelles en devant : il y a deux cuirs qui se croisent au haut du collier, qu'on appelle la croisée LL ; le bas des deux attelles est joint par une accouple de cuir M, & au-dessous par la barre N, qui est de fer : le

Pl. XIII. Fig. C. Bride.

Collier.

collier qui eſt de cuir rembourré P, entourre tout le devant de l'épaule, depuis le garot & le haut du poitrail : les rênes Q qui montent par-deſſus la croiſée, ſe joignent à une longe de cuir, qui continuë avec un culeron & qui ſert de croupiere : on couvre ordinairement le collier avec une peau de mouton, de loup, &c. dont on fait paſſer les deux côtés au travers des attelles : on attele les Chevaux de tirage : ou l'un devant l'autre, ce qui ſe pratique aux voitures qui ont deux limons ; ou l'un à côté de l'autre aux voitures qui ont un limon. Le premier Cheval qu'on met, & qui eſt ſeul entre les deux limons d'une voiture, s'appelle le limonier, c'eſt toujours le plus fort de tous ceux qu'on attelera enſuite ; celui-ci a un harnois que les autres n'ont pas ; il lui faut une ſellette de limon A : cette ſellette eſt compoſée d'arçons de bois qu'on appelle fûts, & les bandes s'appellent aubes ; on les clouë ſur les deux fûts : on la garnit de cuir noir ou de peau de ſanglier : on met ſur le milieu de la ſellette une doſſiere de cuir large de ſept à huit pouces B, qui embraſſe les limons. Il y a des doſſieres, dont l'anneau eſt arrêté par un rouleau de bois C : le derriere du harnois, eſt compoſé de quatre bras d'avaloires DD, deux ſur la croupe, & deux derriere, qui ſont ſoutenus par des branches F, qui ſe croiſent ordinairement : on attache derriere la ſellette, un morceau de peau de mouton E ſur les roignons en guiſe de croupelin ; il y a auſſi une eſpece de ſangle de cuir, qui joint la ſellette, qu'on appelle ſous-ventriere G : du gros anneau qui aſſemble les deux avaloires, pend de chaque côté une chaîne H, dont un des chaînons s'arrête au limon, avec une cheville ; cette chaîne ſert de reculement. La mancelle L eſt une pareille chaîne, qui tient à l'attelle, par le moyen d'un anneau M, qu'on appelle le billot, & qui traverſant l'attelle, eſt arrêté lui-même par une cheville de bois, qui ſe nomme un piquet R, PL. XIII. *Fig*. C. la mancelle s'arrête auſſi en arriere à une cheville ſur le limon, & contribuë à donner de la force au coup de collier du limonier.

PL. XIV. Fig. F. Harnois du limonier.

Fig. G. Harnois du chevillier & des autres.

Le Cheval qui eſt immédiatement devant le limonier, ſe nomme le chevillier, ou le Cheval en cheville, parce que le trait de corde de celui qui eſt devant lui & le ſien, ſe joignent l'un à l'autre, au moyen d'une cheville de bois K, & le trait du chevillier finit par un anneau de corde qui s'arrête ſur le

bout du limon, avec une autre cheville : d'ailleurs celui-ci & tous les autres qui le précédent, y en eut-il douze, ont la même ſorte de harnois, qui conſiſte en un collier, une demie rêne à culeron A, une couverture de toile B, un ſurdos C, qui tient à la demie rêne, duquel part une longe de cuir, appellée faux ſurdos D, au bout duquel eſt un petit anneau, qui ſoutient le cordeau qui communique à tous les Chevaux; & le vrai ſurdos, ſoutient le fourreau E, dans lequel paſſe le trait de corde ; c'eſt à ce ſurdos que tient la ſous-ventriere G. Or voici le chemin que le cordeau fait : il eſt d'abord attaché au collier du limonier ; delà il va paſſer dans l'anneau du faux ſurdos, enſuite dans un anneau attaché au collier du chevillier H ; entre ces deux anneaux, il commence un autre petit cordeau, joint au véritable, qui va s'attacher à l'anneau du billot, ou du mors creux de chaque Cheval : ce petit cordeau s'appelle une retraite L. Le vrai cordeau en ſuivant ſon chemin va paſſer à un anneau ſuſpendu, au montant de la têtiere M, d'où il va paſſer dans le faux ſurdos du Cheval qui eſt devant, & toujours ainſi juſqu'au dernier Cheval. Comme le chartier ſe tient toujours à gauche, quand il tire à lui le cordeau, cette action tire toutes les retraites, & fait tourner tous les Chevaux *à dià*, & il ne fait que leur parler pour les tourner *à huriaut.*

Quand les Chevaux de tirage, ſont attelés côte-à-côte, leurs traits tiennent à des paloniers, comme les Chevaux de caroſſe. Voyez PL. XV. *Fig. E.* où eſt deſſinée une courbe de Chevaux, qui tirent les bateaux.

Les émouchoirs, dont on ſe ſert pour les Chevaux de tirage, ne ſont autre choſe que des volettes bordées ; on leur met auſſi au bout du nez, un filet avec de petites volettes, le tout tient à la muſeliere.

CHAPITRE XXI.

De l'Equipage des Mulets.

COmme les Mulets ſont d'une grande utilité pour porter des fardeaux, & ſurtout à la guerre, il eſt bon de ſçavoir les noms des parties de leur harnois qu'on orne le plus PL. XV. Fig. B.

que l'on peut, à cause qu'on croit qu'ils y sont sensibles, & qu'ils en deviennent plus en cœur. Premierement leur licol, se nomme cadenat A, le dessus de la têtiere est surmonté de plumes de coq, à plusieurs étages, ce qui se nomme le plumet B : au lieu d'œilleres, ce sont deux plaques C de cuivre relevé en bosse & doré ; il y en a une pareille au milieu du front ; les glands qui tombent sous leurs oreilles, se nomment des flots D, & d'autres glands, qui accompagnent les montans du licol, s'appellent des simousses E : une espece de sac qui leur enferme la bouche & les nazeaux, se nomme le moreau F : les rênes du bridon, vont s'accrocher à la selle, dont les panneaux GG, se nomment des formes : les especes de liéges qui s'élevent dessus le bât, se nomment des éleves HH ; la selle est au milieu des éleves : il y a un poitrail *o* & un collier L, qui est au-dessous, duquel pend le tablier M, orné de simousses ; ce collier est orné de grelots ou sonnettes : il y en a quelquefois un plus gros au milieu, qu'on nomme gros grelot *q* ; & quand au lieu de gros grelot, on attache une cloche, cette cloche ou clairan, s'appelle clape *p* : la croupiere R, se nomme le Cavalo. Pour orner la croupe, on met au milieu de l'éleve de derriere des cordons qui se séparent en plusieurs branches, & flottent sur la croupe : la fauchere N, est une espece de tringle de bois, contournée par les deux bouts, elle entourre lâchement la croupe sous la queuë, & elle est suspenduë en sa place par les suffles P, qui sont deux gros cuirs, qui se séparent en deux accouples, appellées polies XX, lesquelles polies s'arrêtent à chaque côté de l'éleve de derriere : on met aux Mulets, de peur qu'ils ne se crotent sous le ventre, un morceau de grosse toile qui entourre le ventre lâchement, qui s'appelle le sous-ventre S.

Bride.

Harnois.

Harnois de litiere. Fig. C.

Les Mulets servent encore à porter les litieres ; & pour cet effet, il en faut deux, & à chacun une sellette pour placer dessus les dossieres des brancards ; elle est faite de deux fûts & de deux aubes de bois ferrées : on garnit le siége de paille ou de foin : on met le harnois comme à des Chevaux de carosse, avec un reculement & un poitrail de harnois de carosse, & des sangles de cuir : les dossieres de la litiere sont de cuir de sept pouces de large.

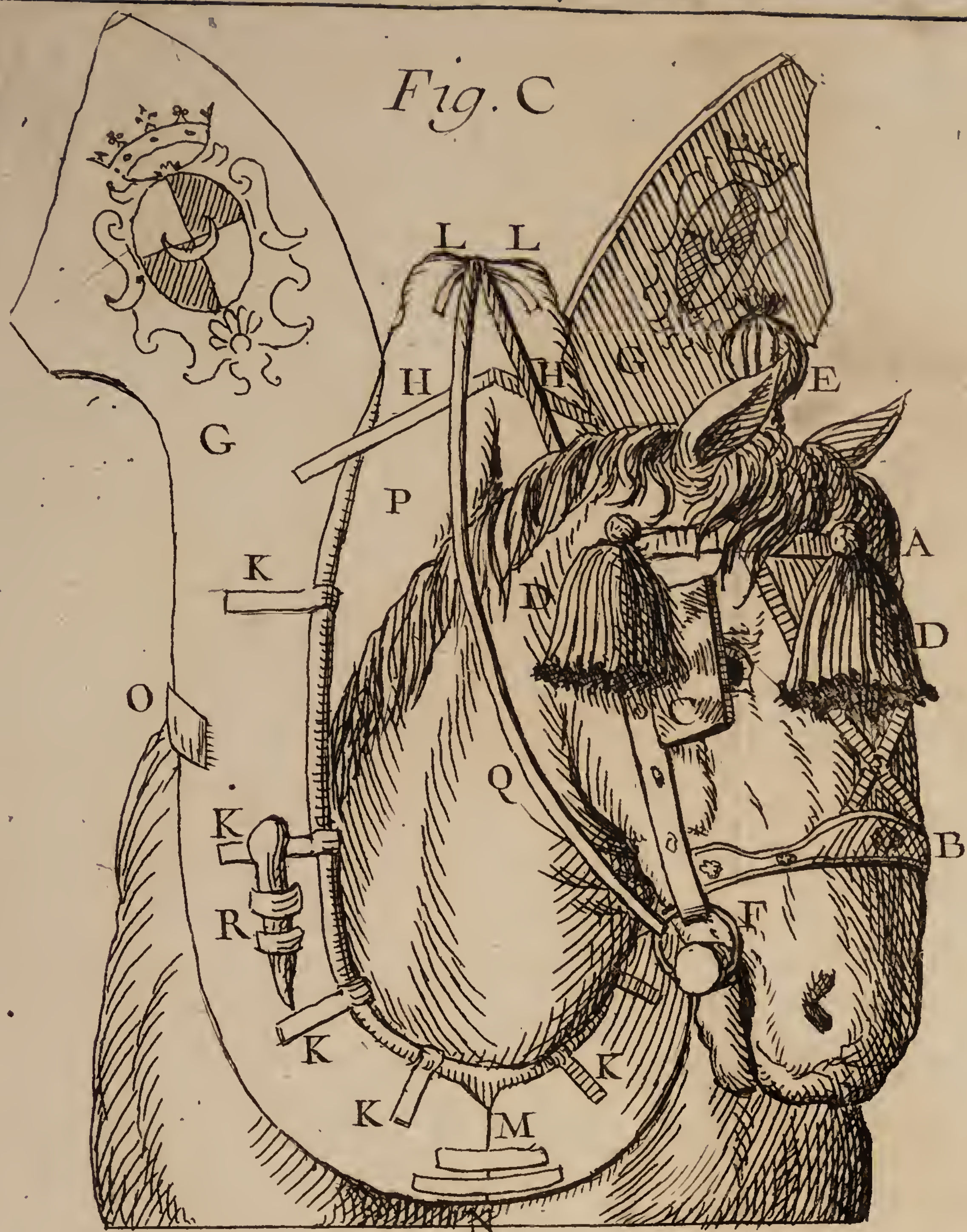


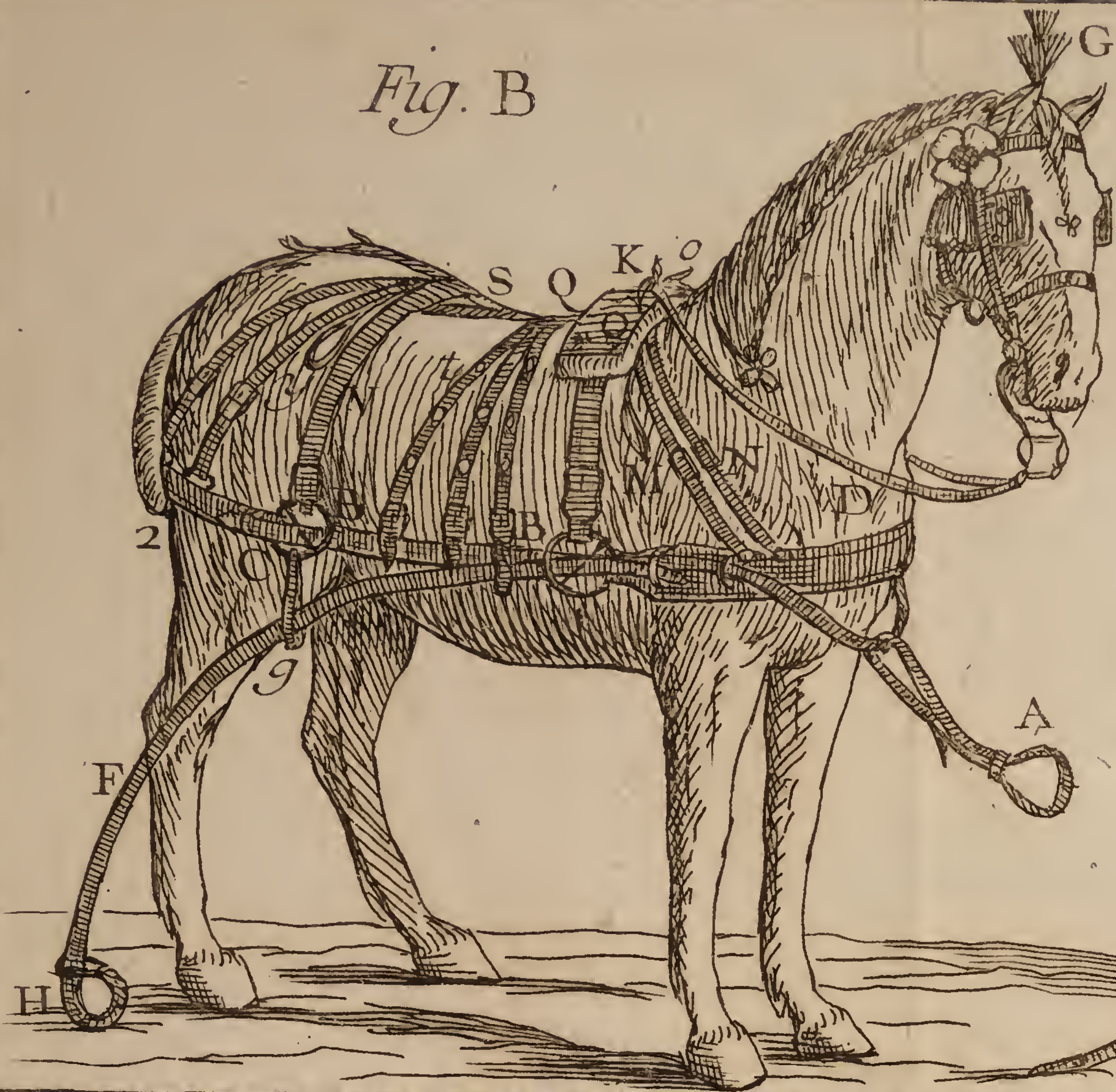
Fig. C

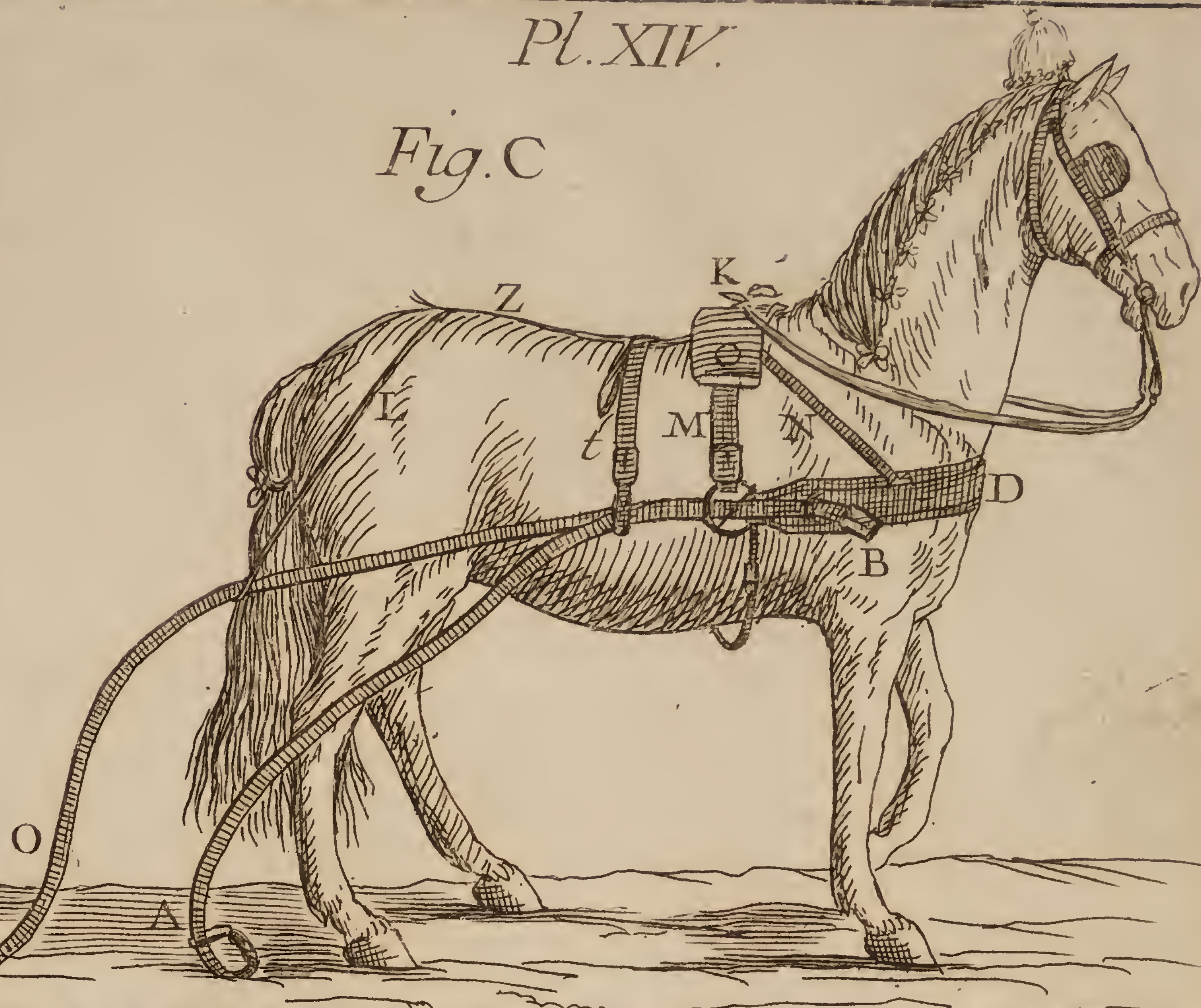
Fig. B

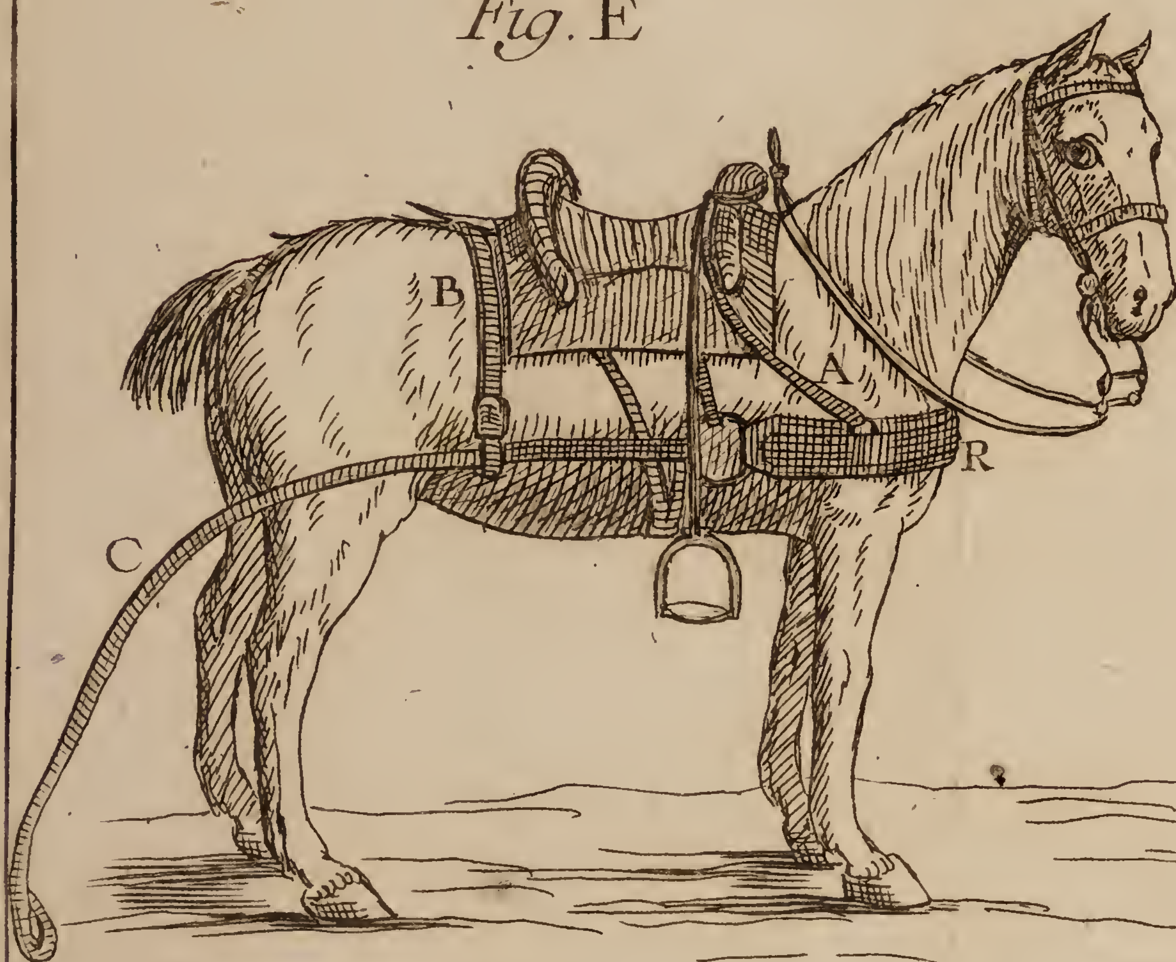


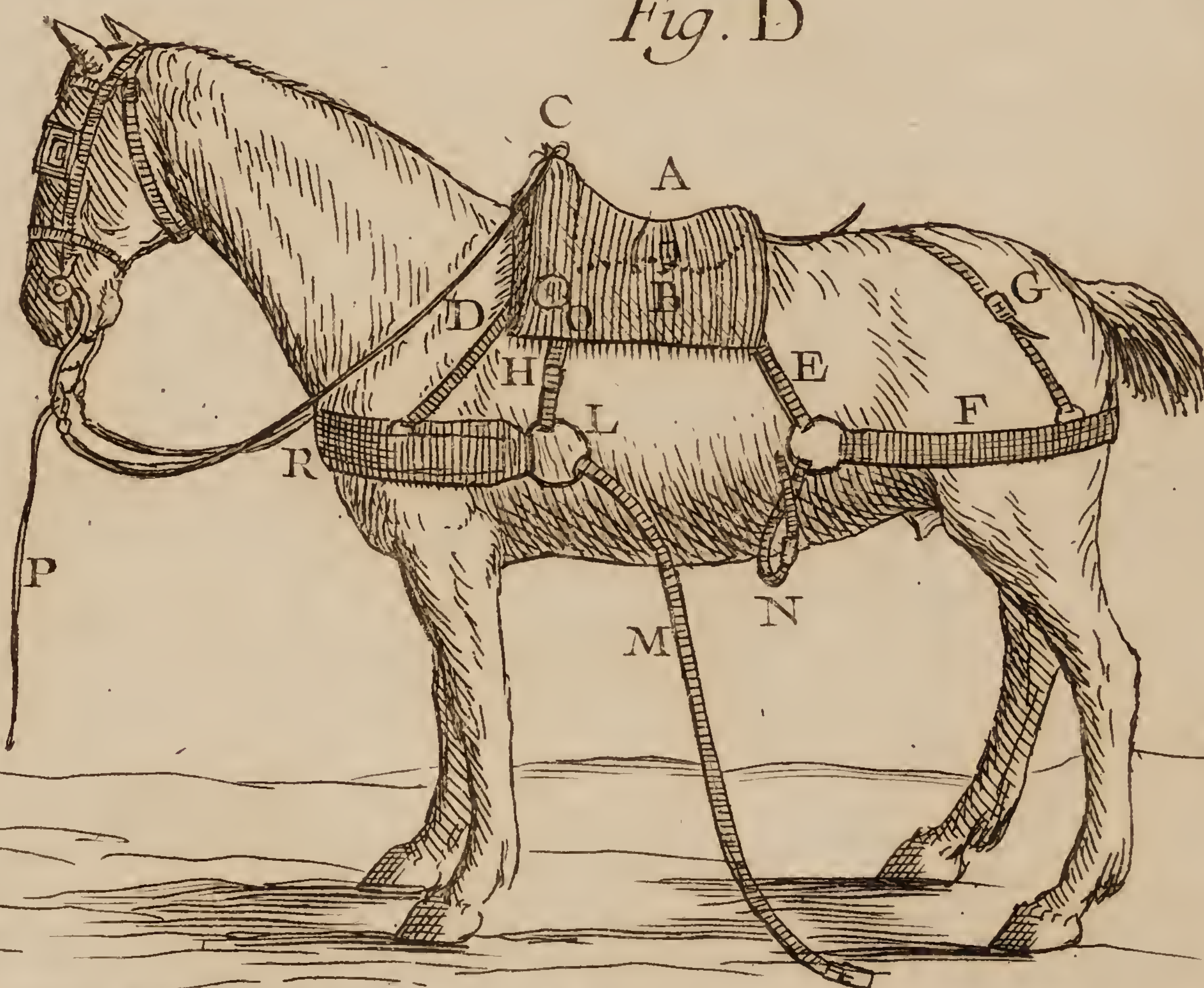
Fig. A

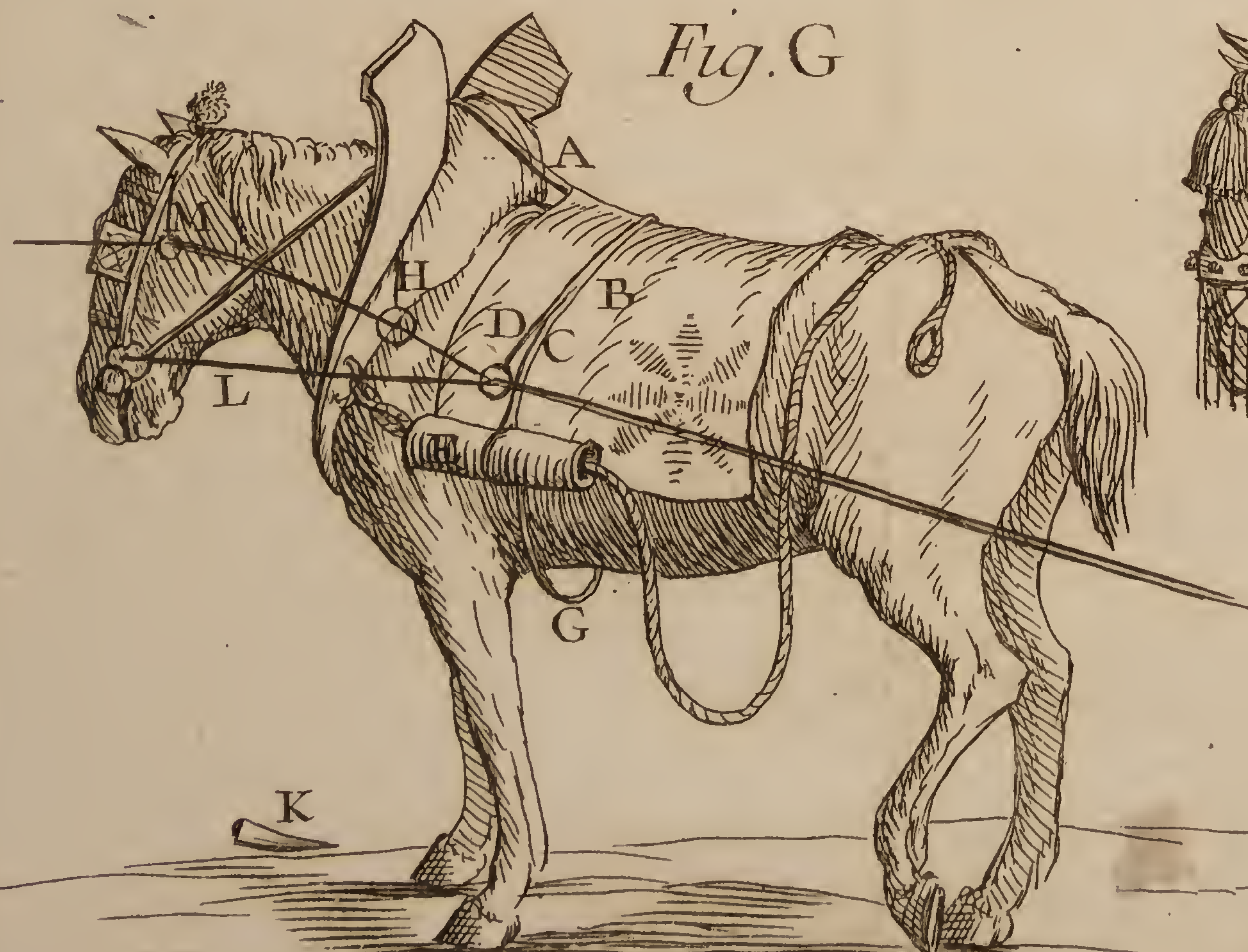
Pl. XIV.

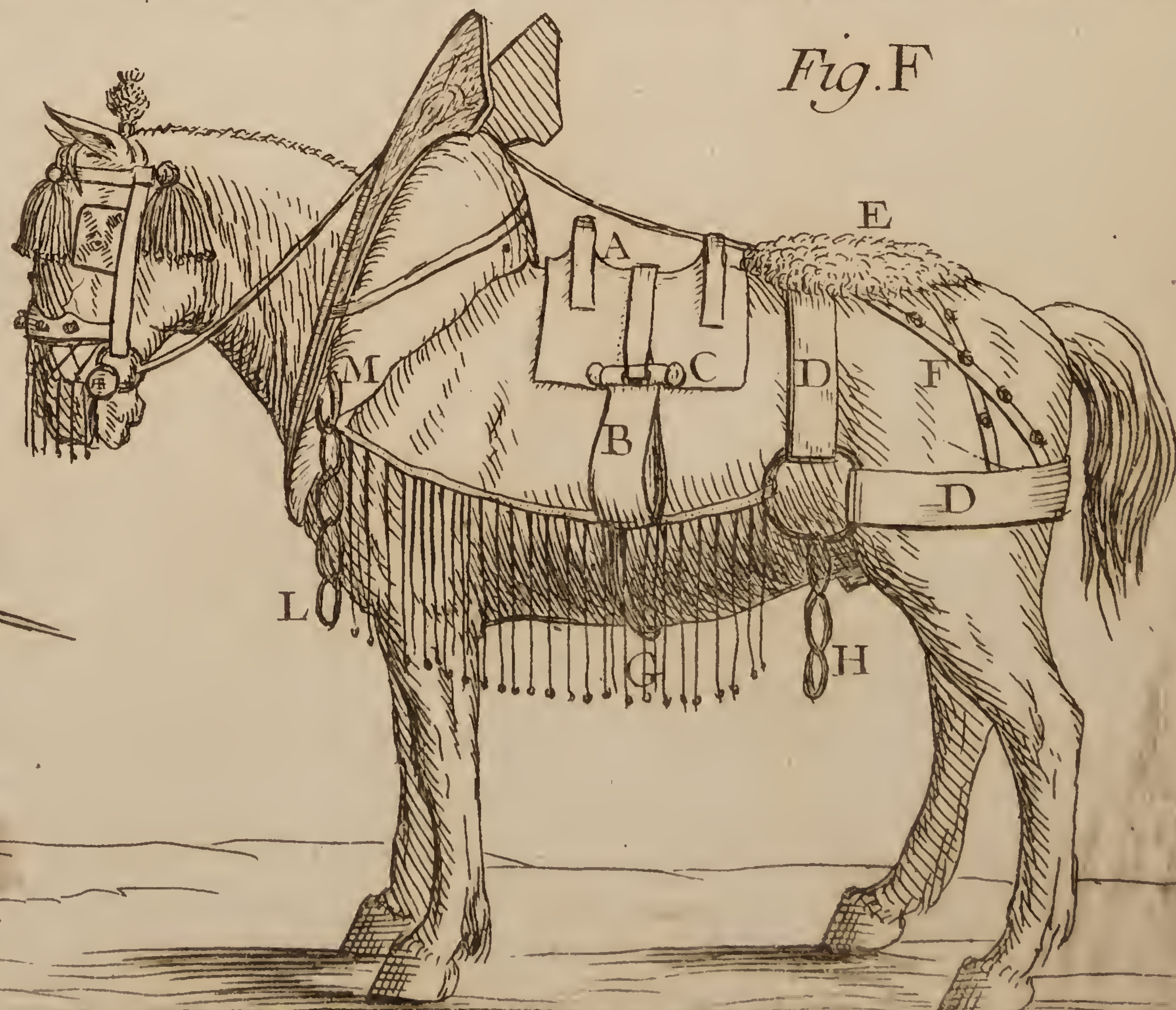

Fig. B
G
S Q K o
2
g
F
H
A

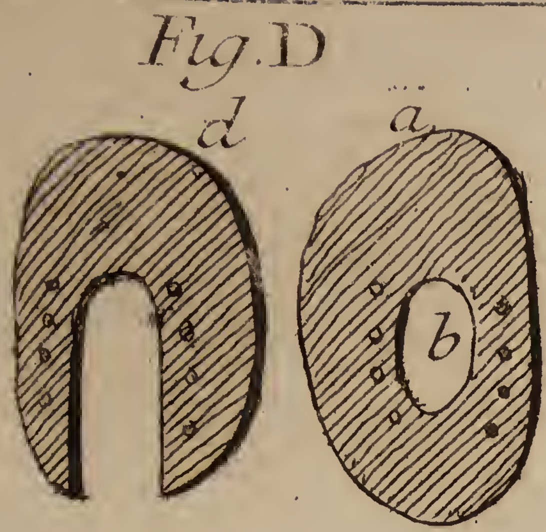

Fig. C
Z
K
L
t
M
N
D
B
O
A


Fig. E
B
A
R
C


Fig. D
C
A
D
H
L
E
F
G
R
P
N
M


Fig. G
A
H
B
D
C
L
G
K

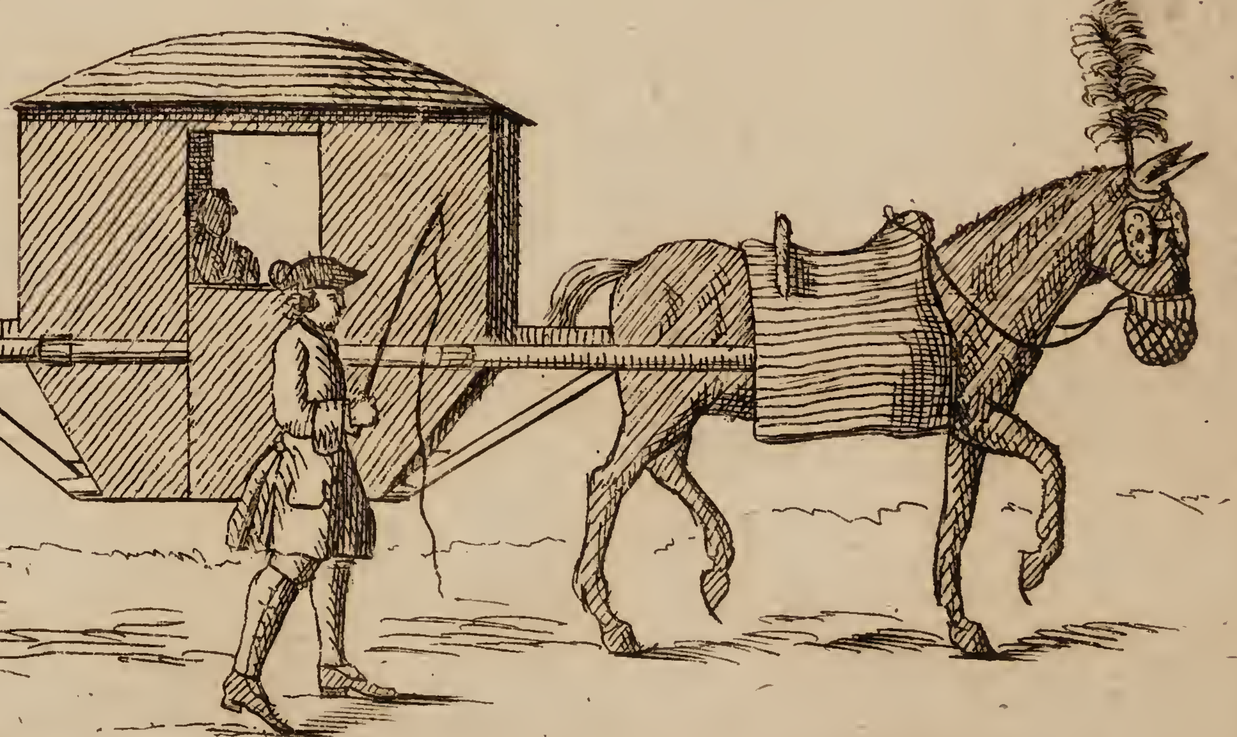

Fig. F
E
A
C
M
D
F
B
D
L
G
H

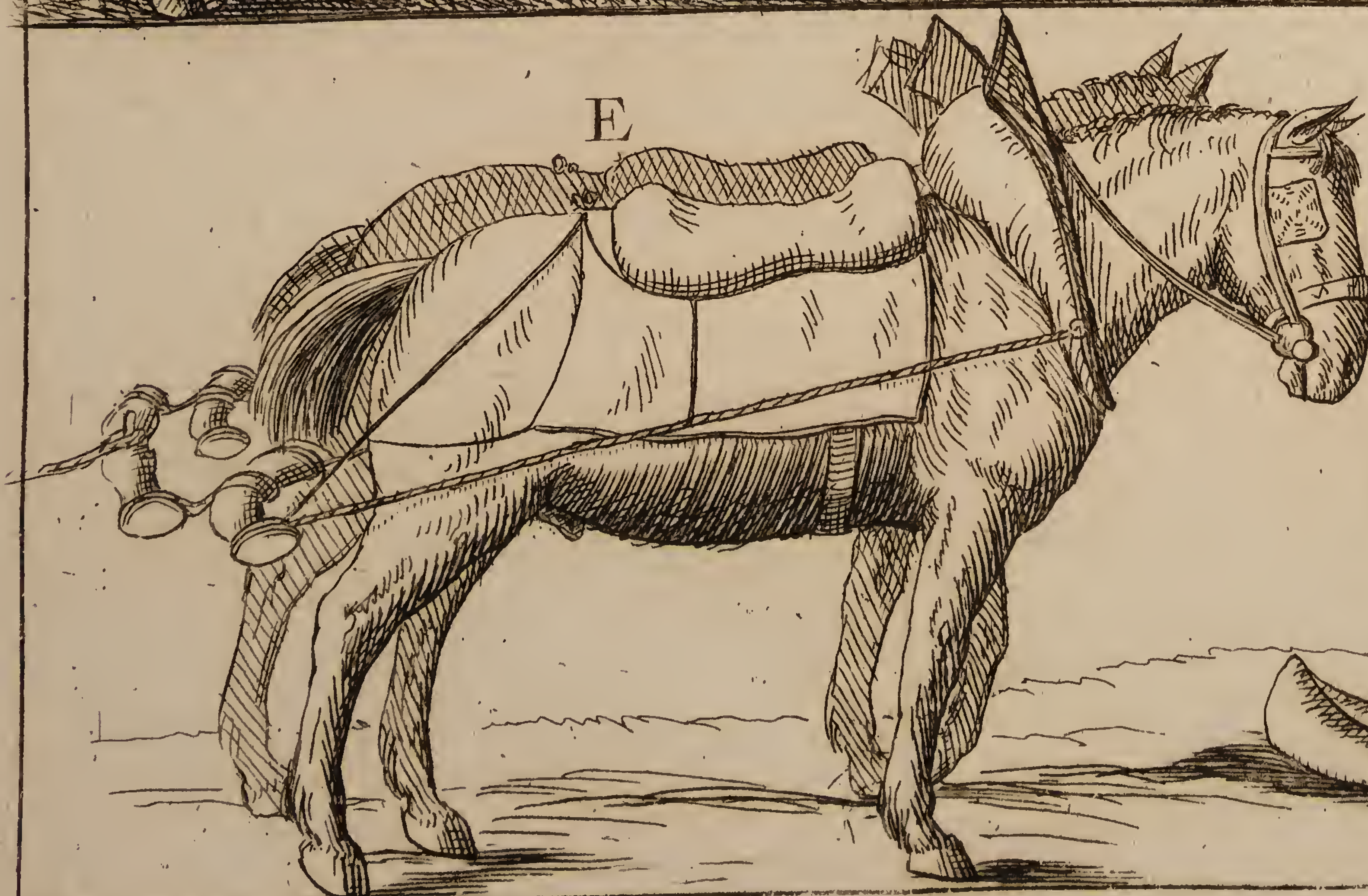

Fig. D
d
a
b

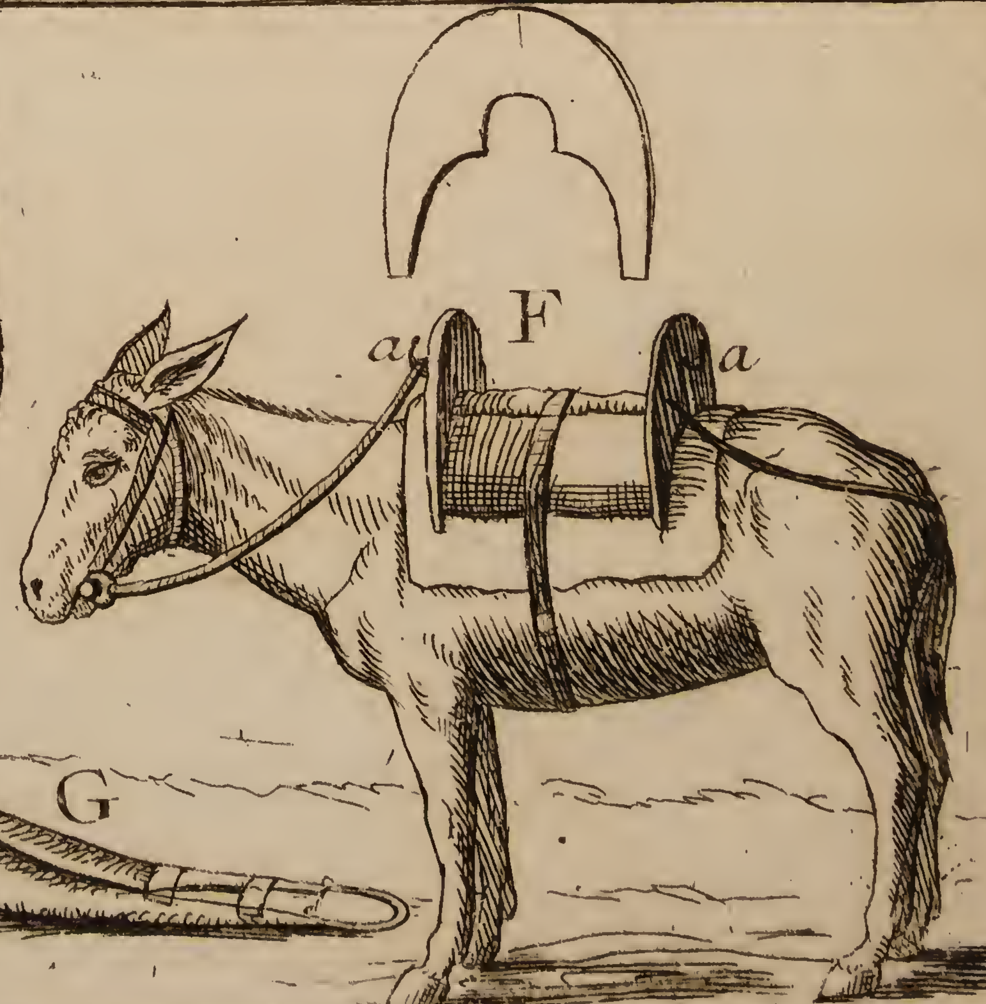

Fer
du pied
de derriere.


Pl. XV.
Fig. A
a
b
c
E
F
B
B
B
D
E


Fig. B
H H
B
C
F
R
N
S


Fig. C


E


F
a
a
G

CHAPITRE XXII.

Des Bâts, Panneaux & Torches.

LEs Bâts communs ne ſont autre choſe qu'une eſpece d'arçon, compoſé de deux fûts de bois, joints avec des bandes de même matiere ; chaque fût eſt accompagné d'un crochet *aa*, pour tenir les cordes qui ſoutiennent aux deux côtés du Bât, des paniers, des balots, ou des échelettes : le deſſous du Bât, eſt garni de panneaux : on ajoute au Bât, une ſangle, ou bien on fait paſſer un ſurfaix par-deſſus : on ajoute au fût de derriere une courroye qui ſert de croupiere. Fig. F.

Les Panneaux ſervent aux Payſans, tant pour monter ſur leurs Chevaux, que pour mettre deſſus, des ſommes de grain ou autres denrées : ils ſont faits de cuir rembourré : on les fait tenir avec ſangle ou ſurfaix. Fig. E.

Les Torches ſervent de même aux Payſans, ils ſont de toile garnie de paille, avec une croupiere : on les maintient en leurs places avec un ſurfaix. Fig. G.

CHAPITRE XXIII.

Préceptes généraux pour l'attitude du Cavalier, & pour conduire ſon Cheval.

JE n'entreprends pas ici de détailler toutes les fineſſes d'un art qu'il faut avoir exercé long-tems avec talent & intelligence pour les connoître, & dans lequel les plus habiles, de leur aveu, apprennent tous les jours ; mais je vais ſeulement déduire les préceptes généraux, les plus palpables & les plus faciles à exécuter, & qui ſont comme la baze & le fondement de cet art : il ne s'agit ici que de bien poſter un Cavalier ſur un Cheval arrêté ; mais pour conſerver toujours cette ſituation ſans s'en déranger quelques mouvemens que faſſe le Cheval, il n'y a que l'habitude & non le diſcours qui puiſſe le faire exécuter : je dirai cependant comment il faut conduire ſes jarrets & ſa main, quand le Cheval eſt en mouvement, c'eſt toujours un a b c, que l'habitude accompagnée d'intelligence exécutera.

Premierement avant de monter à Cheval, examinez d'abord si la selle est placée où elle doit être, si le Cheval est bien sanglé : voyez ensuite si la bride l'est aussi, & sur-tout si la gourmette est posée sur son plat, c'est-à-dire, si toutes les fentes des mailles, sont du côté de la barre : examinez ensuite si les deux étriers sont aussi longs l'un que l'autre, ce qui se distingue en les regardant, quand on est vis-à-vis de la tête du Cheval. Cela fait, après avoir détortillé les rênes : si elles sont tortillées, prenez-les de la main gauche, avec une poignée de crin, près du garot : prenez de la main droite le bas de l'étriviere, & amenez ainsi l'étrier à votre pied levé, de peur qu'à tant chercher l'étrier avec le pied gauche, vous n'en donniez du bout contre le ventre du Cheval, ce qui le surprendroit, & pourroit lui faire faire quelque écart ; pendant ce tems le Palefrenier, si vous en avez un, tenant de sa main droite la branche droite de la bride, doit prendre le haut de l'étriviere droite, & peser dessus pendant que vous montez pour contrebalancer le poids de votre corps, afin que la selle reste toujours dans la même situation.

Sur-tout ayez attention en montant & en descendant de Cheval, de lever la jambe droite par-dessus la croupe, assez haut pour que votre pied ou votre éperon, ne touche pas sur la croupe ; car plus le Cheval seroit sensible, plus vous seriez en danger d'être jetté par terre sur le champ, & d'être traîné par le Cheval, si vous n'avez pas le tems de dégager votre pied gauche de l'étrier.

Vous monterez à Cheval, en tenant le corps droit, & vous vous placerez bien dans le milieu de la selle, c'est-à-dire, que vous ne jetterez point le corps plus d'un côté que de l'autre : vous vous asseoirez bien en selle, jettant vos épaules bien en arriere : vous vous laisserez porter sur vos fesses, en soutenant les reins, & que votre menton soit bien détaché de la poitrine. Vous colerez vos deux cuisses depuis le haut jusqu'en bas, contre la selle : vous laisserez tomber vos jambes à plomb le long des sangles, sur-tout ne les tendez point en avant, de façon que le talon aille gagner le devant de l'épaule ; car autre qu'on n'est pas ferme en cette attitude, elle marque affectation & contrainte : il ne faut montrer à Cheval que beaucoup d'aisance & de liberté ; c'est pour cette raison, que si vous faites un creux dans les reins, que vous

avanciez l'estomach au-dessus du pommeau, & que vous ayez le col roide, vous marquez une contrainte qui peine le spectateur, & vous n'êtes pas ferme : laissez tomber les bras jusqu'au coude le long des côtes ; que le pied ne soit pas en dehors, mais ne vous efforcez pas à en mettre le bout tout droit en devant, de façon que vous fassiez le pied rompu ou démis ; que le talon soit un peu plus bas que la pointe du pied : il ne faut pas que vos étriers soient trop courts, car ils vous mettroient le genouil en avant, & vous feroient plier la jambe du côté du ventre du Cheval ; & s'ils étoient trop longs, vous seriez obligé de baisser la pointe du pied pour les aller chercher ; encore vous échapperoient-ils souvent, outre que ces deux attitudes sont très-désagréables à voir.

Que la main qui tient la bride, soit en l'air au-dessus du pommeau à deux doigts du pommeau & du corps, les ongles à demi tournés en haut sans affectation : la main qui tient le fouet ou la gaule, doit être placée dans les régles, à côté de celle-là, quand vous êtes au manége, ou que vous voulez donner leçon à un Cheval ; mais dans une promenade ou dans toute autre occasion, on la laisse tomber négligemment tout le long du corps.

Que votre chapeau soit enfoncé & mis droit sur votre tête, sans être en clabaud ni sur l'oreille : si votre habit est déboutonné, il vous siéra mieux ; & s'il est boutonné, il faut qu'il soit large, car un habit serré & étroit, fait un très-vilain effet à Cheval : que votre veste ne soit point débraillée : il vaut encore mieux qu'elle soit boutonnée jusqu'en haut.

Voici le résumé de l'attitude qu'on doit avoir à Cheval. Pl. XVI. Fig. A.

Droit dans la selle.

Le chapeau droit.

L'habit déboutonné ou large.

La veste boutonnée.

Assis dans la selle.

Les épaules en arriere.

Soutenez les reins, en les pliant un peu.

Ne baissez, ni ne levez le nez.

Les jambes à plomb près du Cheval, & le talon un peu plus bas que la pointe du pied.

Les bras le long des côtés.

La main de la bride en sa situation, ainsi que celle de la gaule.

Les étriers à votre point, ni trop longs, ni trop courts, & au bout du pied.

Aucune contrainte apparente en tout cela.

Quand tout ce qui eſt dit ci-deſſus, eſt bien exécuté, alors vous faites partir votre Cheval, en ſerrant doucement & point à coup, le gras des jambes & ſans déranger votre ſituation.

Quand votre Cheval eſt en mouvement, tenez vos jambes fermes, c'eſt-à-dire, ne les brandillez point; appuyez ſur vos étriers que vous tendrez au bout du pied, de peur que ſi le Cheval venoit à tomber ou autrement, vous n'euſſiez vos pieds engagez dans les étriers; rendez de tems en tems la bride, & prenez le bridon pour rafraîchir la bouche de votre Cheval, mais ne tenez jamais enſemble la bride & le bridon tendus, car vous diminueriez la ſenſibilité de la bouche : ne donnez jamais de ſaccades, au contraire ayez beaucoup de moelleux dans la main : ne menez jamais votre Cheval de biais, mais droit entre vos jambes, le bout du nez un peu à droit : quand vous voulez tourner, un petit mouvement de main ſuffit : n'écartez point vos bras en trotant : quand vous reculez, ne reculez point de travers, mais ſur la même ligne, & ne tirez pas perpetuellement la bride; mais rendez-la, quand le Cheval recule; l'égalité des cuiſſes & l'équilibre du corps, aident beaucoup à reculer droit, & le moelleux de la main à reculer long-tems.

Appellez le moins que vous pourrez de la langue; au lieu de cet aide, ſerrez les cuiſſes. Il eſt bon de vous avertir que pour la grace, il ne faut point que les aides que vous donnerez au Cheval, ſoit de la main, des cuiſſes, ou des jambes, ſoient apperçûës des regardans; & par conſéquent, il ne faut point faire de mouvemens ſubits ni précipités, parce que premierement, en ſurprenant le Cheval, vous le brouillez : ſecondement, que votre équilibre & votre ſituation ſe dérange : troiſiémement, que ces mouvemens ſont déſagréables : enfin il faut tromper les yeux des ſpectateurs, de façon qu'ils croyent que c'eſt le Cheval qui fait de lui-même tout ce que vous lui faites faire effectivement. A l'égard des châtimens, il ne s'en faut ſervir qu'à propos, & qu'ils ſe faſſent ſentir : ſi vous appuyez des deux à votre Cheval, appuyez ferme; & redoublez d'un pareil coup, s'il n'obéit pas; mais ne picotez jamais, cela ne fait que brouiller le Cheval, & ne le détermine pas.

Deux

Deux choſes de conſéquence, qu'il faut obſerver tant que vous êtes à Cheval, ſont de ne jamais couler & arrêter le bouton des rênes ſur la criniere, & de ne point quitter la bride : il y a du danger à ces deux choſes, quand on ne les obſerve pas ; car dans le premier cas, ſi le Cheval vient à faire un mouvement de tête, il ſe donnera à lui-même une ſaccade qui peut le faire tomber ſur la croupe, ou ſe renverſer ; & dans le ſecond, il peut arriver que ſa bride paſſe ſur ſa tête en ſe baiſſant ou autrement ; alors, ou il vous emportera, ou il s'embarraſſera les pieds dans les rênes, & pourra faire une chûte dangereuſe & pour vous & pour lui. Quand vous voudrez partir au galop, ſerrez les cuiſſes, & tâchez de faire partir votre Cheval ſur le champ, ſans trotiner auparavant : quand un Cheval eſt dreſſé, il part aiſément au ſerrement des cuiſſes & des jambes ; que votre Cheval galoppe toujours ſur le bon pied, c'eſt-à-dire, que ſa jambe droite avance la premiere & non la gauche : pour peu qu'on y ſoit accoutumé, on ſentira ſi le Cheval eſt ſur le bon pied : comme cependant cette jambe droite fatigue plus que la gauche, on peut de tems en tems dans le courant d'une chaſſe, quand on ſent cette jambe foiblir, mettre le Cheval ſur le pied gauche pour la repoſer, quoique ce ſoit contre les régles. Tenez-vous toujours des cuiſſes, & jamais au pommeau de la ſelle ; cela eſt honteux ; ne tournez jamais court au galop : mettez votre Cheval au trot quelques pas avant de tourner ; car au galop, un Cheval peut très-aiſément s'abattre & tuer ou eſtropier ſon homme. Quand les Anglois galopent, ils ſe baiſſent de tems en tems vers l'épaule pour regarder les jambes de devant du Cheval : ils trouvent à ce mouvement une grace que nous n'avons point adoptée juſqu'à préſent : nous tenons au contraire pour maxime, de reſter toujours dans la même ſituation ſans faire aucun mouvement du corps : par la même raiſon, c'eſt une mauvaiſe façon de ſe pancher du côté qu'on fait tourner ſon Cheval ; il faut toujours ſe tenir droit.

Si votre Cheval a peur de quelque objet, gardez-vous bien de le battre, pour l'en faire approcher de force, car au lieu de le guérir, il n'en deviendra que plus ombrageux, parce qu'il craindra l'objet & le châtiment ; & enfin il le deviendra au point qu'il fera des écarts terribles, & ſouvent, ou bien il tournera de la tête à la queuë à la moindre choſe qu'il verra ; ſi vous

entreprenez enſuite de le guérir de ſes peurs en l'adouciſſant, vous aurez bien plus de peine à l'en faire revenir : il faut donc commencer à le conduire doucement ſur l'objet qui lui fait peur, & lui laiſſer ſentir : il ſe raſſure de lui-même, & ſouvent enſuite il vient à n'avoir plus peur de rien : ſi cette recette ne vous réuſſit pas, vous aurez bien de la peine à en trouver une meilleure.

Ce défaut de battre un Cheval qui a peur, eſt très-commun ſurtout aux valets, ou à ceux qui ne ſçavent pas mener un Cheval.

Un homme de Cheval doit avoir pour principes, que lorsqu'un Cheval, quand même il ſeroit vicieux, n'obéit pas à ce que l'on lui demande, c'eſt le plus ſouvent la faute de l'homme & preſque jamais celle du Cheval : qu'il faut inventer les moyens d'en venir à bout, & que ces moyens doivent toujours avoir pour but la douceur : que ce qu'on attribuë ordinairement à malice, ou à mauvaiſe volonté de la part de l'animal, n'eſt preſque toujours que défaut de ſcience ou de patience du côté de l'homme : il arrivera même qu'un Cheval trop gourmandé mal à propos, prendra averſion pour ſon conducteur, & deviendra indomptable. Il faut inſtruire un Cheval comme un Ecolier, & le châtier quand il le mérite; mais il faut proportionner le châtiment à la déſobéïſſance ; car ſi vous l'outrez, vous lui faites tourner la tête ; il ſe défendra, & pourra devenir retif : d'un autre côté, il ne lui faut rien paſſer, que vous n'en ſoyez venu à bout : car s'il ſe trouve le maître, c'eſt un animal avantageux qui gagnera toujours ſur vous, & vous conduira enſuite ſuivant ſa fantaiſie ; mais vous ne ſçauriez cependant avoir trop en recommandation la patience. Les plus patiens ſont ceux qui réuſſiſſent, & quand un Cheval paroît refuſer l'obéïſſance, dites-vous à vous-même que c'eſt votre faute de ne vous y être pas pris de la façon qu'il a fallu pour qu'il vous entende : cherchez le caractere de votre Cheval, & tôt ou tard vous en viendrez à bout.

Fig. B. Je n'ai deſſiné une femme à Cheval ſur une ſelle de femme, que pour faire voir qu'une femme bien à Cheval, doit être en face des deux oreilles de ſon Cheval comme un homme & non en côté comme les Peintres les mettent ordinairement.


Fig. A
Pl. XVI.


Fig. B

CHAPITRE XXIV.

Comment on dreſſe un Cheval d'arquebuſe.

LA plus eſſentielle des qualités d'un Cheval d'arquebuſe, eſt d'être froid & tranquille ; ainſi quand on veut dreſſer un Cheval à l'arquebuſe, c'eſt celui-là qu'il faut prendre : on s'en ſert ordinairement pour la chaſſe au chien couchant ou pour toute autre chaſſe où on veut tirer de deſſus.

Il s'agit donc de l'accoutumer ſi bien à s'arrêter de lui-même, quand on couche en joue, & au bruit du coup de fuſil, qu'on puiſſe ſe ſervir de cet arme comme ſi on étoit à pied : on ne peut y parvenir qu'avec douceur & patience ; & voici comme on doit s'y prendre. On commencera donc par le bien appaiſer, en le menant au pas ſans compagnie d'aucun autre Cheval ; on l'arrêtera ſouvent, & on l'accoutumera à reſter long-tems arrêté, lui ôtant juſqu'au moindre deſir de repartir de lui-même : on le fera reculer quand il paroîtra avoir envie de remarcher avant le commandement ; enfin on l'endormira, de façon qu'il faille le ſolliciter de reprendre le pas. A chaque fois qu'on l'arrêtera on dira *hou*, afin qu'il connoiſſe que ce mot eſt deſtiné pour qu'il reſte auſſi-tôt qu'il l'entendra : on lui rendra toujours toute la bride au mot *hou ;* quand il ſera fait à ce langage, alors on ſe ſervira du fuſil, & à chaque fois qu'il s'arrêtera à *hou*, on lui fera voir le bout du fuſil, en le baiſſant à droit & à gauche de l'encolure ſans y toucher : quand l'on verra qu'il ne prend aucune inquiétude de ce mouvement, on fera remuer le chien du fuſil, le tenant droit ſur le pommeau ; on abaiſſera la baterie, le tout à pluſieurs repriſes : s'il paroît inquiet de ces bruits, on le fera marcher quelques pas ; puis on l'arrêtera, & on recommencera toujours les mêmes actions, le faiſant repartir & l'arrêtant juſqu'à ce qu'il reſte immobile & ne donne aucun ſigne d'inquiétude, quand ce ne ſeroit que de faire un petit mouvement de tête. Enſuite on fera feu ſeulement avec des amorces juſqu'à ce qu'il endure ceci comme le reſte, après quoi on tirera le quart d'une charge ; & petit à petit on tirera la charge entiere, le confirmant tous les jours de plus en plus, afin que par la ſuite il

s'arrête tout court, sans attendre qu'on lui dise *hou* par le seul mouvement de rendre toute la bride.

Il y a des Chevaux, qui aux premiers coups de fusils ne prennent aucune peur, & on les croiroit presque dressés ; mais au bout de quelques jours, il leur prend tout d'un coup une si grande frayeur qu'on a plus de peine à les en guérir, que ceux qui y ont été difficiles dans les commencemens : alors il faudra s'armer de beaucoup de patience, les monter souvent, être long-tems dessus, les adoucir, & tâcher d'en venir à bout ; mais le meilleur moyen, est de les mener souvent aux chasses où on tire, afin qu'à force d'entendre & de voir tirer des coups de fusils à leurs oreilles, ils s'accoutument à ce bruit.

Il y en a d'autres qui n'ont nulle peur du fusil ; mais de l'aîle, c'est-à-dire, que des oiseaux qui partent devant eux leur font faire des mouvemens de surprise, ce qui empêche celui qui est dessus d'ajuster son coup : pour les accoutumer autant qu'on peut à l'aîle, un homme à pied a une maniere d'oiseau factice au bout d'une corde ; il fait élever cette espece d'oiseau devant le nez du Cheval ; mais quand un Cheval a peur de l'aîle, il ne s'en corrige presque jamais, ainsi il faut le plus souvent se résoudre à ne s'en point servir à cet usage.

Un autre défaut très-difficile à corriger, est celui de certains Chevaux, qui quoique très-sages, prennent l'habitude de donner un petit coup de tête dans le moment que le coup part ; ce défaut ôte la sûreté du coup, & est très-difficile à corriger.

CHAPITRE XXV.

Comment il faut se conduire, & son Cheval à la Chasse des chiens courans.

LA conduite qu'on doit avoir à la Chasse aux chiens courans, tant pour soi que pour son Cheval, n'est pas sans régles, ni sans précautions à garder, pour en revenir, & le ramener sain & sauf. Cette Chasse consiste à courre le cerf, le sanglier, le loup, le liévre, le chevreuil, le daim, & le renard.

Quand on veut, ce qui s'appelle chaſſer, c'eſt-à-dire, ſuivre les chiens à la Chaſſe du cerf, du loup, du chevreuil, du daim, & du ſanglier, il faut avoir pluſieurs Chevaux à monter, ſurtout au cerf & au daim, qu'on ne tuë jamais à coups de fuſils devant les chiens; mais aux autres chaſſes, ſi on veut forcer; le liévre & le renard ſe peuvent forcer avec un ſeul Cheval: on ne tire guéres le liévre devant des chiens courans; mais quelquefois le renard quand on apprehende qu'il ne ſe terre.

L'équipage d'un Chaſſeur, eſt un bon chapeau à large bord, un Couteau de chaſſe, avec un fort ceinturon qu'on met communément par-deſſus ſon habit ou ſa veſte, un foüet de chaſſe, qui ſert pour châtier, arrêter ou rompre les chiens, & pour oppoſer aux branches, quand on n'a point de trompe, de laquelle on ſe ſert au même uſage dans le tems qu'on ne ſonne point; de bonnes bottes fortes, tant pour ſe garantir les jambes des coups de branches que du danger des chûtes. Equipage d'un Chaſſeur.

On va communément au pas au rendez-vous: quand on veut voir chaſſer un équipage, & qu'on n'a qu'un Cheval, il le faut ménager aux chaſſes de longue haleine, ſi on a envie d'en voir la fin; pour cet effet, on va dans les chemins, on coupe au plus court dans les retours; & quand il ſe trouve un défaut, on met pied à terre, ce qui s'appelle relayer à l'Angloiſe: ſi on voit que l'animal ſe dépaïſe, & qu'il entreprend des plaines de grande étenduë, il vaut mieux manquer la fin d'une chaſſe, que de créver ſon Cheval.

Lorſque l'on a pluſieurs Chevaux à la chaſſe, ce qui s'appelle *des relais*; ſi on les trouve à propos, il ne faut pas manquer de relayer; & ſi on les manque, il faut aller au trot le plus qu'on pourra, de peur de ſurmener ſon Cheval. Montez les montagnes au pas ou au trot, & les deſcendez le plus doucement que vous pourrez; & ſi vous les deſcendez au galop, ſoutenez bien de la main & des jarrets, de peur de faire une chûte dangereuſe: ſi vous paſſez quelque eau où il faille nager, rendez toute la main, & ſerrez bien les jarrets, de peur que l'eau ne vous enleve de deſſus votre Cheval: ſi votre Cheval a chaud, quand vous relayez, le Palefrenier doit le promener quelque tems, car il ſe refroidiroit trop à coup, & pourroit devenir fourbu: il en faut uſer de même à la mort Des Relais.

de l'animal, & si on le prend dans un endroit humide, on menera toujours son Cheval dans une place séche; car s'il restoit arrêté dans l'humidité, il pourroit s'alterer les pieds, ou en devenir fourbu.

Il y a des gens qui ne suivent que les routes & les chemins, ce qu'il faut faire quand on n'a qu'un Cheval; mais ceux qui veulent suivre les chiens dans le bois, & qui n'y ont pas d'habitude, doivent sçavoir qu'il faut qu'ils ayent leur chapeau bien enfoncé dans la tête & sur les yeux qu'il ne faut jamais fermer, afin de juger les branches & de les écarter avec le manche du fouet ou la trompe; que dans un bois fourré, il faut profiter de la moindre clairiere pour avancer, & qu'il ne faut jamais entrer dans les gaulis avec un Cheval d'ardeur, ou qui s'échaufferoit la bouche: quand un cerf est méchant sur ses fins, ce qui arrive surtout dans le tems du rut, & qu'il tient aux chiens, approchez-vous de la queuë des chiens; car si vous restez en arriere dans le bois, vous pouvez courre le danger de rencontrer le cerf qui fait alors beaucoup de retours, & d'en être chargé, blessé ou tué: le sanglier blesse quelquefois; mais le cerf tuë souvent; voilà pourquoi les Chasseurs ont pour proverbe: au cerf la bierre; au sanglier, le barbier: quand vous voudrez avoir l'honneur de couper le jarret au cerf, lorsqu'il tient aux chiens, & que vous mettez pied à terre pour cela, défaites-vous de vos bottes; car s'il vous avisoit quand vous êtes près de lui, il pourroit revenir sur vous, & vous auriez bien de la peine à l'esquiver, étant embarrassé dans de grosses bottes.

Il me reste à indiquer comment on peut s'y prendre pour diminuer l'ardeur d'un Cheval à la chasse. Il y a peu de jeunes Chevaux qui ne sentent de l'émotion, & qui ne s'animent au son des trompes & au bruit des chiens: quand cette ardeur est supportable, elle se passe petit à petit par l'habitude de la Chasse & par la fatigue moderée qu'on leur donne, en les laissant aller dans des plaines, ou dans de jeunes taillis; mais si cette ardeur est si forte, qu'il y ait du danger de les monter, le meilleur est de les faire mener en main à toutes les chasses, jusqu'à ce qu'à force de s'être débatus vainement, ils viennent à la fin à se moderer & à s'appaiser.

CHAPITRE XXVI.

Des Courses Angloises.

Tiré du Pour & Contre de l'Auteur de Cleveland.

LEs principaux Seigneurs élevent des Chevaux de course uniquement pour la course : il y a un prix qu'on fait publier, lorsque l'on indique le lieu & le tems de la course : le Roi donne tous les ans au moins une bourse de cent guinées, pour servir de prix aux courses de Neumarker, lieu célébre pour la Course : les Villes ou les Communautés ou un nombre de Souscrivans, quelquefois même un Particulier, font aussi les sommes nécessaires pour le Prix d'une course, qui quelquefois au lieu d'une Bourse, est d'une Jatte d'argent de 25 ou 30 guinées, pour faire du punch, ou une tasse, ou une selle, ou une bride pour le Cheval, qui a le mieux couru, & un fouet pour le second. Les loix pour la course fixent la grandeur du Cheval & le poids qu'il doit porter : on égale ce poids avec du plomb qu'on met, ou sur la selle, ou dans les poches de celui qui pese le moins : on fixe aussi le nombre de tours que le Cheval doit faire, le tems où il doit être mis dans des Ecuries marquées pour cet effet, & l'argent qu'on doit donner pour son entrée, ce qui se proportionne au Prix indiqué, & ce qui double, quand on ne le remet point à un certain jour à l'Ecurie, d'où il doit partir pour la Course : en vertu de ces loix, on peut exclurre des Chevaux d'une certaine réputation; des Chevaux, par exemple, tels que ceux qui auront couru pour des Prix d'une telle valeur, ne pourront être admis à la course qu'on indique : on peut même marquer que le Cheval victorieux, sera donné pour une telle somme d'argent ordinairement 60 guinées, à ceux qui ont souscrit pour faire le Prix de la course. Le nom des coursiers victorieux, est publié dans les nouvelles publiques, & souvent même le nom des Chevaux qu'ils ont vaincus, quand ils sont en quelque réputation : il est vrai qu'on marque aussi le nom de ceux à qui ils appartiennent. Lorsqu'il y a de pareils divertissemens dans une Province, non-seulement toute la *gentry*, c'est-à-dire, la Noblesse, & autres Habitans de la campagne ; mais la plûpart de ceux des Provinces voisines, viennent en foule ; ce ne sont que festins, que bals, & que concerts.

CHAPITRE XXVII.

Du Cocher, Postillon & Chartier, & de la façon de mener.

LE Cocher, le Postillon, & le Chartier, ne différent ordinairement du Palefrenier, qu'en ce que, au-delà du pansement de leurs Chevaux, ils sont encore chargés de les atteler, & de mener une voiture. Le Cocher dans les maisons particulieres, a souvent soin des harnois, des équipages, des provisions, de la nourriture; enfin il a tout le détail de son Ecurie; ainsi il lui faut toutes les qualités de chaque chose en particulier. Il doit donc être soigneux, propre, fidelle, & surtout sobre, à l'égard du vin; car si l'yvrognerie est à craindre dans tous les autres domestiques, elle l'est beaucoup davantage dans celui-ci, puisqu'elle le peut mettre aussi-bien que son Maître en danger de la vie.

Choix & devoirs du Cocher.

Il est bon que le Cocher ait une figure agréable; il lui faut de la santé, de la force, & de bons yeux : ses devoirs sont de bien panser ses Chevaux, & surtout de leur tenir les jambes & les pieds bien nets : il ne manquera jamais toutes les fois qu'il rentrera, avant de les remettre à l'Ecurie, de leur bien laver les pâturons & les boulets, non avec le balet de jonc, qui n'est bon que pour nettoyer le train du carosse, mais avec une éponge & une brosse; ce qui se doit faire comme il suit. Remplissez d'eau votre éponge, appuyez-la au pli du genouil pour les jambes de devant, & à la pointe du jarret pour celles de derriere; pressez cette éponge, & à mesure que l'eau en coulera, vous vous servirez d'une brosse pareille à celle des souliers que vous tiendrez de l'autre main, & dont vous brosserez bien les jambes, boulets & pâturons, à rebrousse poil, par ce moyen vous ferez sûrement écouler & sortir toute la bouë, & vous garantirez le Cheval des maux qui viennent communément à ces parties, comme eaux, poireaux, &c. causés par l'âcreté des bouës, pernicieuses dans les grandes Villes, principalement dans l'hyver : le balet de jonc, dont les Cochers se servent en le mouillant dans un sceau d'eau, & le passant sur les jambes de haut en bas pour les laver, n'agit

que

que du ſens du poil, & par conſéquent, fait plutôt enfoncer la bouë qu'il ne l'ôte. Le ſecond ſoin du Cocher, doit être de tenir bien net tout ſon équipage, comme brides, harnois, caroſſe, &c. & de veiller qu'il n'y manque rien : il doit ſe tenir propre lui-même pour ſe faire honneur & à ſon Maître ; & s'il prend des droits ſur les ouvriers, ce qui cependant n'eſt pas trop légitime, du moins qu'il ne s'en attribuë pas de lui-même ſur la nourriture de ſes Chevaux ; qu'il ne les empâte point non plus, de façon qu'ils crévent de graiſſe, cette graiſſe exceſſive les défigure, & de plus les fait tomber fourbus, ou gras fondus au moindre exercice, & même dans l'Ecurie.

En voyage, qu'il ait ſa ferriere bien garnie d'un petit marteau & de quelques clouds de fers, ce qui lui ſervira en cas qu'il y ait quelques clouds à remettre en chemin aux fers de ſes Chevaux ; c'eſt pourquoi il eſt bon qu'il ſçache brocher un cloud ; il eſt bon auſſi de ſe précautionner d'un fer briſé, qui ſervira à conſerver le pied d'un Cheval qui ſe déferreroit en chemin, & dont le fer ſeroit perdu ; qu'il mette auſſi dans ſa ferriere, un gros marteau & de gros clouds pour les rouës, en cas qu'il en ſoit beſoin, auſſi-bien que des cordages & des tenailles pour remedier à ce qui pourroit manquer aux harnois & au reſte de l'équipage, & qu'il ſe muniſſe ſurtout d'une bonne enrayeure pour les deſcentes. En voyage.

Le Poſtillon doit être choiſi petit, parce qu'il chargera moins ſon Cheval, jeune, bienfait & ingambe. Que le Chartier ſoit actif, robuſte & capable de réſiſter à la fatigue. Choix du Poſtillon & du Chartier.

Paſſons maintenant à la façon de mener de chacun de ces domeſtiques. Nous commencerons par le Cocher.

Il ſeroit inutile de prétendre que ſi par hazard un Cocher, un Poſtillon, &c. venoient à lire ce Chapitre avec la meilleure volonté du monde, ils puſſent devenir par cette ſeule lecture, excellens dans leurs métiers. Il eſt ſûr que la théorie, à l'égard de toutes les ſciences de la main, comme à tous les exercices du corps, ſeroit peu de choſe, ſi enſuite la pratique ne venoit pas à la confirmer : cependant cette théorie n'eſt pas tout-à-fait à bannir & à rejetter ; car outre qu'elle eſt pour ainſi dire une introduction à la pratique, elle ſervira encore dans l'occaſion préſente, à faire connoître au Maître de ces domeſtiques, ſi leur pratique eſt bonne ou mauvaiſe. Je me Le Cocher pour mener.

garde bien de propoſer cette inſtruction aux gens de Cavalerie, & qui ſçavent par eux-mêmes conduire & ménager la bouche d'un Cheval; mais il ſe trouve nombre d'autres perſonnes, dont la profeſſion les empêche de vaquer à celle-là, qui, je crois ne ſeront pas fâchés de rencontrer ici quelques éclairciſſemens ſur cette matiere, à moins qu'ils ne s'imaginent avoir la ſcience infuſe. J'ai penſé même qu'il ne ſeroit pas inutile de s'étendre un peu dans ce Chapitre, ſur des détails, qui m'ont paru de quelque conſéquence.

Un Cocher peut avoir pluſieurs imperfections, qui regardent ſa façon de mener, ou qui y ont rapport. L'imprudence ou le défaut de jugement, en eſt une conſidérable; car ſi le jugement lui manque, il s'embarquera ſouvent dans de mauvais pas, dont non-ſeulement il ſe tirera avec peine, mais qui cauſeront quelquefois la deſtruction de ſon équipage, en briſant ſa voiture, ou eſtropiant les Chevaux, lui-même, ou ſon maître. Comme le jugement eſt détruit par l'yvrognerie, ce vice fait tomber dans les mêmes fautes & auſſi dangereuſement. Il y a encore des Cochers qui prennent averſion pour un Cheval; alors le pauvre animal eſt foueté & harcelé de façon, qu'on le met encore moins en état de faire ce qu'on lui demande, & il eſt uſé bien plutôt que le Cheval favori: ſi celui qui mene des bêtes, vouloit bien ſe perſuader qu'il doit être plus raiſonnable qu'elles, qu'ainſi tout ce qu'on demande à des Chevaux, doit être dirigé par le jugement de l'homme, il ne les traiteroit pas comme ſes égaux, en les taxant de lui déſobéïr exprès, d'être bien malins & autres épitetes qu'il leur donne, pendant que c'eſt ſouvent ſa faute, s'il n'en vient pas à bout; car qu'un plus habile que lui monte ſur le ſiége, il fera tout ce qu'il voudra de ce Cheval, que ſon prédeceſſeur ne pouvoit conduire. D'autres Cochers fouetent perpétuellement leurs Chevaux par mauvaiſe humeur & férocité naturelle: évitez de vous ſervir de ces gens-là; car outre qu'un tel caractere répugne à l'humanité, ces coups de fouet font jetter les Chevaux en avant; l'effort ſe fait ſentir ſur leurs barres, ce qui leur gâte totalement; & de plus le Cheval eſt ſi harcelé qu'il peut en tomber malade, ou du moins cela le fatigue & l'uſe extrêmement: communément un Cocher de cette eſpece, eſt d'ailleurs un très-mauvais ſujet.

Le défaut le plus commun des Cochers, eſt d'avoir la main

plus ou moins mauvaiſe, ils ſont en quelque façon excuſables en cela, puiſqu'ils ne ſçavent pas monter à Cheval, & que cette ſcience enſeignée par un habile homme, accoutume à ménager la bouche d'un Cheval; c'eſt ſur cela principalement qu'il eſt difficile de donner des leçons par écrit : c'eſt pourquoi quelques perſonnes curieuſes de leurs Chevaux & ſûres d'un domeſtique, lui font apprendre quelque tems à monter à Cheval, avant de le mettre ſur le ſiége; cela eſt très-rare dans ce pays-ci. J'ai entendu dire que les Allemands pratiquent cette coutume: auſſi les Cochers Allemands paſſent pour être les meilleurs, les Chevaux de caroſſe qui ont été quelque tems montés au manége, ſont bien plus agréables & bien plus faciles à mener enſuite. Je ne laiſſerai pas d'expliquer de mon mieux, ce que c'eſt que la main bonne, & comment il faut faire pour l'avoir : on dit que la main eſt bonne, quand on l'a douce & légere raiſonnablement : pour expliquer ceci, il faut comparer l'effet que le mors fait ſur les barres d'un Cheval, à celui d'un morceau de fer qui appuyeroit ſur votre doigt; s'il y appuyoit toujours, il l'engourdiroit; ſi on le preſſoit fort avec ce fer par ſecouſſes, ce ſeroit comme autant de coups, qui d'abord vous ſeroient très-ſenſibles : enſuite viendroit l'engourdiſſement du doigt & l'inſenſibilité : alors ſi vous êtes plus fort que celui qui tient le fer, vous l'attirerez à vous malgré lui, s'il s'obſtine à vouloir vous réſiſter avec ce fer. Voilà l'effet de la main mauvaiſe, qui engourdit & ôte la ſenſibilité aux barres, mais ſi celui qui tient ce fer, ne l'appuyoit que de tems en tems, la ſenſibilité qui reviendroit à votre doigt dans les intervales, feroit que vous en ſentiriez toujours l'effet, comme la premiere fois : voilà la main douce & légere, qui eſt toujours ſûre de ſon effet.

Il y a des Cochers qui croyent avoir la main légere, en ne tenant point du tout leurs Chevaux, & laiſſant les guides flotantes; ceux-là outre qu'ils atterent leurs Chevaux en les laiſſant aller ſur le nez & ſur les épaules, ils ne laiſſent pas de leur gâter la bouche; car quand il faut reculer ou tourner promptement, ils ratrapent leurs guides; & comme le tems les preſſe, ils donnent une bonne ſaccade à leurs Chevaux, & à force de ſaccades pareilles, leur endurciſſent les barres; à la fin ils ne les menent plus que par ſaccades, auſquelles les Chevaux s'accoutument. Les Cochers qui ont la main rude,

en viennent encore à ce point, en tenant les guides toujours tenduës ; & s'ils ont endurci les barres à leurs Chevaux, ils s'en prennent aux mors, qu'ils trouvent alors être trop doux ; ils en demandent de plus forts, & à meſure que les barres s'endurciſſent de plus en plus, ils augmentent la force des mors, juſqu'à ce qu'ils ayent ſi bien ruiné les barres ; que leurs Chevaux ne ſentant pas plus ce qu'ils ont dans la bouche, que ſi elle étoit de bois, alors ils vont à leur fantaiſie, & ils finiſſent ſouvent par prendre le mors aux dents, ſe tuer, le Cocher ou le Maître.

Comme cet accident funeſte n'eſt arrivé que trop ſouvent, je crois qu'il eſt bon de remarquer qu'alors il eſt imprudent de ſe jetter à bas de la voiture, pluſieurs ont trouvé ainſi une mort certaine, au lieu que quand on reſte dedans, à moins qu'on ne voye viſiblement qu'on ne ſçauroit éviter le précipice, il peut arriver que des Chevaux s'arrêtent d'eux-mêmes, ou quelque objet inattendu les fait arrêter ; que la cheville ouvriere quitte, & laiſſe le caroſſe; quelque trait qui rompera, peut auſſi arrêter les Chevaux ; ſi le timon caſſe, ils ne peuvent aller loin ; ſi l'un des deux s'abat ; s'ils donnent du nez contre un mur, &c. ainſi il y a beaucoup moins à riſquer dans la voiture qu'à ſe jetter.

Revenons à ce qui s'appelle la main légere : c'eſt de rendre & retenir la bride à ſes Chevaux par un mouvement moëlleux de la main, afin de rafraîchir les barres & de leur y conſerver la ſenſibilité ; cela de tems en tems & point coup ſur coup, car on feroit arrêter ſes Chevaux s'ils n'ont point d'ardeur, & on donneroit plus d'envie d'aller à ceux qui en ont, car cette façon d'agir les impatiente ; à ceux-ci il faut la rendre & retenir ſi finement qu'ils ne s'apperçoivent quaſi pas du mouvement de la main : c'eſt ce moëlleux de la main qui fait reculer facilement, & c'eſt principalement à cela qu'on peut connoître ſi un Cocher a la main douce ou non ; car l'un fera reculer ſes Chevaux, ſans preſque ſe donner de mouvement, & l'autre tirera par repriſe, ſe renverſera même ſur ſon ſiége, & ſe donnera bien de la peine : enfin c'eſt ce moëlleux de la main qu'il faut avoir naturellement ; car il y a des Cochers, quelque bonne volonté qu'ils ayent, qui ont les reſſorts de la main durs, & qui ne peuvent attraper ce moëlleux comme d'autres, quelques efforts qu'ils y faſſent ; mais s'ils y eſſayent,

ils en vaudront toujours beaucoup mieux.

Un autre défaut très-commun aux Cochers, eſt d'enrêner leurs Chevaux ſi court, que le bout du nez touche preſque au poitrail, afin que l'encolure paroiſſe rouée : cette gêne perpétuelle fait qu'ils s'appuyent, ſans pouvoir s'en empêcher, les barres ſur le mors, ce qui les engourdit extrêmement & leur rend la bouche dure, il vaudroit mieux les enrêner à leur aiſe ; mais ſi abſolument on veut les gêner à ce point, il faudra alors paſſer les rênes entre le coude de la branche & la ſous-barbe ; l'effet du mors en ſera moins à craindre. Depuis peu on a inventé de mettre un anneau quarré à l'arc du banquet, qui eſt derriere la boſſette, c'eſt le mieux qu'on puiſſe faire, puiſque la gourmette n'a pour lors aucun effet pour ſerrer le mors ſur les barres.

Une excellente maniere d'enrêner les Chevaux, eſt de les enrêner à l'Italienne : ceci eſt pour ainſi dire une double enrênure qui ſert à les tenir toujours à la même diſtance du timon, & à les conduire ſans communication des branches des guides de l'un à l'autre Cheval : chaque guide comme on ſçait ſe ſépare en deux au-deſſus du dos de chaque Cheval, & paſſant par deux anneaux qui ſont au couſſinet, la branche d'en dedans va ſe boucler à l'autre Cheval ; ce qui fait que quand le Cocher tire, ſuppoſé ſa guide droite, le Cheval qui eſt à gauche, eſt attiré par la branche d'en dedans de cette guide vers ſon camarade, &c. L'inconvénient de ceci, eſt que ſi un Cheval a la bouche forte & l'autre légere, celui-ci ſe ſent tiré plus fort qu'il ne le devroit être, & on ne peut pas ainſi conduire chaque bouche ſuivant ce qu'elle demande. L'enrênure à l'Italienne, remedie à cet inconvénient ; ce n'eſt autre choſe qu'une courroye qui prend de la bride de chaque Cheval, & qui va s'arrêter au côté du couſſinet de ſon camarade, par ce moyen chaque guide ne mene que ſon Cheval, & le Cocher peut ménager chaque bouche comme il veut.

Paſſons maintenant à la conduite de la voiture, & à tout ce qu'un homme qui mene doit obſerver.

Le Cocher pour la conduite des Chevaux attelés.

On attele les Chevaux de caroſſe deux à deux, juſqu'à ſix ; le Roi & les Princes en mettent juſqu'à huit, les deux du Cocher attelés au timon, s'appellent Chevaux de derriere, les deux d'enſuite, ſe nomment Chevaux de volée, parce qu'ils ſont attelés à des paloniers, tenant à une volée qu'on attache

au bout du timon ; les deux autres ſont appellés Chevaux de devant, & à huit Chevaux, de ſixiéme : le Poſtillon monte celui qui eſt à gauche ; ceux-ci ſont attachés aux Chevaux de volée par des traits ; le Cocher guide les Chevaux du timon, auſſi-bien que les Chevaux de volée, au moyen d'une guide pour chaque Cheval, qui paſſant par un anneau couſu à la têtiere des Chevaux de timon en dedans, au-deſſous de l'oreille, va ſe rendre à la bride des Chevaux de volée, & vient s'attacher à la fourchette des guides des Chevaux de derriere : le Poſtillon d'attelage, n'eſt chargé que de la conduite de ſes deux Chevaux, conduiſant l'un avec la bride, & l'autre avec la longe de main, qu'il arrête à une boucle qui eſt à ſa ſelle ; ce qui eſt le plus sûr, ou qu'il tient à la main, ayant ſon foüet de la main droite.

Comme les crins du Cheval, ſont une de ſes beautés, il faut qu'ils paroiſſent en dehors des deux côtés. Après avoir aſſorti tout le mieux qu'on a pu la taille, & avoir mis enſemble s'il a été poſſible, ceux qui tirent également, on peigne à droit les crins des Chevaux, qui ſont ſous la main du Cocher, c'eſt-à-dire, à droit, & à gauche les crins de ceux qui ſont hors la main : les plus grands & les plus caroſſiers doivent être au timon ; les Chevaux de volée, ſeront un peu moindres, & ceux du Poſtillon ſeront les moins caroſſiers, les plus petits & les plus légers ; ainſi les ſix Chevaux ont leur place marquée avant de ſortir de l'Ecurie : le foüet du Cocher à quatre & à ſix, eſt plus long que s'il n'avoit que deux Chevaux.

Le Cocher ſur ſon ſiege.

Quand un Cocher eſt ſur ſon ſiége, il doit y être bien aſſis & bien droit, ſans avancer ni reculer le corps, les coudes près de lui ; il eſt de très-mauvaiſe grace d'avoir les bras & les mains tenduës en avant, comme ſi elles étoient penduës aux guides : cette ſituation eſt affectée ; & tout air affecté eſt contraint : il ne doit point faire de contorſions ſur ſon ſiége, ſoit qu'il tourne ou qu'il recule, ou à l'approche de quelque borne pour l'éviter, comme il y en a qui ſe panchent, croyant que le mouvement de leur corps va faire obéir le caroſſe & les Chevaux ; un bon Cocher doit ſans y regarder, ſoit qu'il tourne, ou qu'il recule, ſçavoir préciſément où ſa roue de derriere doit paſſer.

On ne peut ſoutenir & aider les Chevaux de caroſſe, que de la main & du foüet ; il ne faut donc ſe ſervir du foüet que

comme d'un aide, ou d'un châtiment; mais ſur-tout que ce ſoit à propos, comme pour ſoutenir un Cheval qui ſe laiſſe aller dans un tournant, pour le remettre ſur les hanches, quand il s'abandonne trop ſur les épaules, pour faire tirer également un Cheval qui ſe néglige, & autres occaſions qu'on ne ſçauroit décrire; mais il faut donner le coup de foüet dans le tems de la faute, afin que le Cheval connoiſſe pourquoi on le châtie; ne prodiguez donc point les coups de foüet, car les Chevaux s'y accoutument comme aux ſaccades: quand vous donnez un coup de foüet, qu'il ſoit bien appliqué, & ſur-tout à propos, comme je viens de dire, & n'imitez pas ceux qui donnent perpétuellement de petits coups de foüet, comme s'ils vouloient careſſer leurs Chevaux, car ils n'en tiennent compte.

Les regles que doit obſerver le Cocher à deux Chevaux, quand il marche dans une Ville, eſt d'aller un trot raiſonnable, quand le pavé eſt bon, & d'aller plus doucement, en ſoutenant bien ſes Chevaux ſur le pavé ſec; qu'il uſe de précaution avant de tourner le coin d'une ruë, en diminuant ſon train, ſoutenant ſes Chevaux, & prenant ſon tournant le plus grand qu'il pourra pour éviter de donner dans quelqu'autre voiture, dont il pourroit arriver accident. Si en allant vîte, on tourne trop court, il y a danger que le Cheval d'en dedans, ne s'abatte, parce que l'autre le pouſſe en tournant ſur lui; s'il ſe trouve dans quelque embarras, où il ſoit obligé de reculer, c'eſt alors qu'il doit être le maître de la bouche de ſes Chevaux, pour les reculer droit; car il eſt dangereux de ſe mettre en travers dans un embarras; on recule ſur vous, on vous verſe, ou on vous briſe: en un mot, il faut qu'il ait une attention perpétuelle, tant pour prévoir & éviter de faire embarras, que pour crier gare, de peur de paſſer ſur le corps à quelqu'un: il y a des Cochers qui approchent ſi fort des maiſons, qu'ils ne laiſſent pas d'eſpace aux gens de pied pour paſſer, c'eſt un inconvénient qui attire quelquefois des querelles, & que le maître ne doit pas ſouffrir.

Dans une Ville.

Il eſt une eſpece de Cochers qui auſſi-tôt qu'ils ſont ſur le ſiége, s'imaginent être devenus gens redoutables & conſidérables, de façon que rien ne doit leur reſiſter. Comme les victoires qu'ils peuvent remporter, ne ſont que d'écraſer quelqu'un, ou de briſer une voiture, un homme ſenſé, ne doit

pas s'en ſervir un moment ; ils trouveront condition, car les petits maîtres s'en accommodent : un bon Cocher recule promptement dans les cours & ſous les remiſes ſans harceler & foüailler ſes Chevaux.

A la Campagne.

A l'égard de mener en campagne, ou en voyage, tout ſon ſoin doit être de menager ſes Chevaux, pour qu'ils puiſſent aiſément fournir la route ſans être fatigués. Le maître de l'équipage ordonne ordinairement la dînée & la couchée, & c'eſt au Cocher à les y conduire ſagement. Pour cet effet, il ira tantôt le trot, mais un trot moins ſoutenu que dans les Villes, & tantôt le pas plus ou moins fréquemment ſelon que ſes Chevaux ſeront plus ou moins en haleine ; c'eſt en voyage & en beau chemin qu'il faut laiſſer les guides un peu flotantes, puiſqu'on n'a rien alors à demander à ſes Chevaux, ſinon d'aller droit devant eux ; mais dans les mauvais chemins il faut ſoutenir les Chevaux, de peur qu'ils ne s'abattent, & d'ailleurs cela les ſoulage ; aller bien doucement & ſçavoir quartayer à propos, c'eſt-à-dire, mettre le timon ſur l'orniere, afin que les Chevaux marchent des deux côtés, quand le chemin eſt pavé, & qu'on trouve un ruiſſeau de pavé un peu profond, un bon Cocher le paſſe en biais ; premierement pour que la ſecouſſe ſoit moindre au caroſſe ; & ſecondement pour que l'aiſſieu en ſouffre moins ; car les deux roues arrivant au fond du ruiſſeau en même tems & remontant ſur le champ, donnent une ſecouſſe à l'aiſſieu, qui pourroit le faire caſſer, ſur-tout quand on va le trot. Il faut aller au pas à l'approche d'une montagne pour repoſer les Chevaux, afin qu'ils ayent plus d'haleine & de force pour la monter ; & ſi elle eſt rude, on les arrêtera un moment au haut pour les laiſſer ſouffler. Tout le monde de la voiture doit, ſi faire ſe peut, monter la montagne à pied ; il en eſt de même à une deſcente où les Chevaux peineront beaucoup à retenir la voiture : on les ſoulage encore en enrayant une roüe de derriere, ce qui l'empêche de tourner, & par conſéquent rend la voiture moins roulante ; il faut auſſi pour peu que les Chevaux ayent chaud, les méner au pas quelques momens avant d'arriver à l'Auberge, afin de les laiſſer ſouffler, & qu'ils ne ſe refroidiſſent pas tout à coup ; ce qui pourroit les faire tomber fourbus. A l'égard du reſte du panſement qu'on doit obſerver en voyage, voyez le Chap. X.

Quand

Quand on attele quatre Chevaux à une voiture, c'eſt communément pour aller en Voyage, on s'en ſert de deux façons; ſçavoir, ſans poſtillon, le Cocher menant ſeul les quatre Chevaux, ou avec un poſtillon, qui mene les deux Chevaux de devant, attachés par des traits aux harnois des Chevaux du timon: les quatre Chevaux ſans poſtillon, ne ſont pas ſans danger, ſur-tout dans les deſcentes; car ſi les Chevaux de devant ſont jeunes ou ſenſibles, ou qu'ils n'ayent pas la bouche bonne, ils s'échaufferont peut-être la tête; & la pente les favoriſant, ils pourront bien prendre le mors aux dents, au lieu que le poſtillon les retient facilement; je conſeillerois donc d'avoir toujours un poſtillon: venons maintenant à la conduite que doit tenir un poſtillon d'attelage, ſoit à quatre ou à ſix Chevaux. Comme le Cocher méne le timon, le poſtillon doit lui être ſurbordonné, c'eſt-à-dire, executer ſans replique tout ce qu'il lui dit, & les ſignes qu'il lui fera, ſoit pour tourner, faïre tirer ſes Chevaux, &c. il doit donc avoir toujours attention à ſon Cocher & faire tirer ſes Chevaux droit, c'eſt-à-dire, ne les pas conduire à gauche, quand les Chevaux de derriere vont à droite; car cette mauvaiſe manœuvre fatigue tout l'équipage: qu'il ſonge à ne pas tant faire tirer ſon porteur: qu'il prenne ſon tournant de loin, ſans trop faire tirer, de peur de forcer le Cocher à tourner trop court; il faut auſſi quand il s'agit de reculer qu'il maintienne ſes Chevaux, de façon qu'ils ne ſe mêlent pas dans leurs traits; ce qui pourroit arriver, ſi ils étoient trop lâches; c'eſt pour la même raiſon, que le poſtillon doit partir le premier quand la voiture commence à marcher. Les Chevaux de derriere doivent retenir dans les deſcentes, & aux montagnes les Chevaux de devant doivent tirer pour ſoulager ceux du Cocher.

A quatre Chevaux.

A ſix Chevaux.

Le Poſtillon qui méne la chaiſe de poſte, n'a communément que deux Chevaux à conduire; ſçavoir le Cheval de brancard & celui ſur lequel il eſt: il faut qu'un poſtillon ſoit à Cheval de bonne grace; c'eſt pour quoi il ſeroit néceſſaire qu'il eut appris à monter à Cheval, aſſez pour s'y bien tenir, ſon Cheval & lui, en ſeroient plus à leur aiſe, & on ne verroit point de poſtillon de travers ſur leurs Chevaux, ſe donner bien du mouvement du corps, ou brandiller les jambes continuellement.

Poſtillon de Chaiſe.

Ordinairement le poſtillon va au petit galop, & le Cheval

de brancard ne fait que trotter ; cela eſt plus agréable à voir ; lorſqu'il ne s'agit que de faire trois ou quatre lieues, comme d'aller de Paris à Verſailles ; mais ſi on veut voyager en chaiſe de poſte avec ſes Chevaux, aucun des deux ne doit galopper ; il faut renoncer à la grace en cette occaſion ; car le galop quelque petit qu'il ſoit, fatigue toujours plus un Cheval que le trot, qui eſt ſon allure naturelle. Les Poſtillons de la poſte galoppent communément ; mais leurs Chevaux ſont en haleine, & ils n'ont tout au plus que cinq ou ſix lieuës à faire, auſſi voit-on que ces Chevaux ſe mettent bien-tôt pour ſe ſoulager à une eſpéce de train rompu, qui tient du trop & du galop ; ce qu'on appelle l'aubin.

Le Poſtillon n'a d'autre attention à avoir, à l'égard de la voiture, que de bien conduire la rouë droite ; car comme le Cheval de branchard eſt attelé entre les deux brancards, au milieu de la chaiſe ; & que le poſtillon eſt à ſa gauche, la rouë gauche eſt derriere lui, vis-à-vis de la croupe de ſon Cheval ; ainſi cette rouë ſuivra par tout où il aura paſſé ; il n'en eſt pas de même de la rouë droite, qui eſt bien plus en dehors ; c'eſt pour quoi, quand il veut que la chaiſe tienne le milieu du chemin, il faut qu'il marche ſur le côté du chemin à gauche : quand il tourne à gauche, il peut tourner court ; mais à droite, il faut qu'il prenne ſon tournant de très-loin : quand il s'agit de quartayer, le Cheval de brancard doit marcher ſur le bord de l'orniere, à droite ou à gauche de ladite orniere : quand il voudra retenir ſon Cheval de brancard, ſoit qu'il aille trop vîte, ou dans une deſcente, il lui ſoutiendra la tête, en levant la longe de main, droit en haut, à côté de ſa tête : en montant il faut qu'il faſſe bander les traits de ſon porteur, pour ſoulager le Cheval de brancard ; mais en païs plat, ſon Cheval doit tirer médiocrement, ſur-tout lorſqu'il galoppe. Il doit être adroit à éviter les pierres : il ſe trouve beaucoup de poſtillons, avec leſquels vous ne perdez pas la moindre petite pierre d'un chemin ; il traverſera auſſi les ruiſſeaux de pavé & autres pentes pareilles en biais, comme il eſt dit du Cocher.

Ce n'eſt pas une précaution ſuperflue dans les mauvais chemins pour le ſoulagement du poſtillon & pour la ſûreté de celui qui eſt dans la chaiſe, d'avoir des guides, avec leſquelles il puiſſe conduire le Cheval de brancard, dans les cas où le

poſtillon a de la peine à lui faire tenir la route ſûre, ou dans d'autres occaſions qui peuvent ſe rencontrer le long d'un chemin.

Le Chartier exige auſſi une eſpece d'intelligence ; il doit ſe tenir toujours à gauche en devant du limonier : le nombre des Chevaux qu'on attele à une charette, n'eſt pas fixe ; il ne paſſe guéres cependant dix ou douze ; il doit bien charger ſa charette, de façon que le poids qu'il y mettra, ſoit en équilibre ſur l'eſſieu, afin que les limons ne peſent point ſur le limonier, ni auſſi que ſa charette ne ſe renverſe point trop en arriere : il ne harcelera point ſes Chevaux en beau chemin, de peur de ne les plus trouver au ſecours dans le mauvais : le limonier ne doit point ou peu tirer : il eſt fait pour tourner, reculer & ſoutenir dans la deſcente : l'eſſentiel du chartier, eſt de faire tirer tous ſes Chevaux également, de choiſir bien ſon chemin, de ſe ſervir à propos du limonier, de prendre bien ſes précautions, quand il a beaucoup de Chevaux pour tourner ; ne jamais monter deſſus pour peu qu'il ait à gouverner ſa charette, & ne jamais dormir dans ſa charette en chemin, pour éviter bien des accidens, qui le menacent alors. Le Chartier.



LE MÉDECIN, OU TRAITÉ DES MALADIES DES CHEVAUX.

CHAPITRE PREMIER.

Des avantages de la Saignée.

LA ſaignée eſt un des grands remedes qu'on puiſſe pratiquer aux Chevaux qui abondent communément en un ſang cru & épais, ſoit par l'eſpece de leur nourriture, ſoit par trop de fatigue ou trop de repos.

Les maladies aiguës, ſurtout celles qui attaquent le cerveau, ont beſoin de fréquentes ſaignées pour dégorger les vaiſſeaux, & donnant un libre cours au ſang, le mettre en état de chaſſer par tranſpiration l'humeur qui le fait fermenter & qui feroit inceſſamment dépôt dans quelque partie intérieure.

La ſaignée eſt ſûrement évacuative ; & pour ſçavoir ſi elle eſt révulſive, il s'agit ſans examiner la choſe phyſiquement de conſulter l'expérience ſur les hommes, dans leſquels on voit clairement que la ſaignée du pied ſoulage plus la tête dans de grands maux que la ſaignée du bras : le Cheval reſſemble à l'Homme méchaniquement, la circulation de ſon ſang eſt la même, ainſi il peut être ſoulagé par les mêmes moyens. Le Lecteur verra que j'employe ce remede en bien des occaſions, dont je ſuis perſuadé qu'il ſe trouvera bien, ſi, malgré l'ancienne opinion des Maréchaux, il en fait uſage. J'avance encore avec certitude que les influences de la Lune & de quelque Aſ-

tre que ce ſoit, n'ont aucun pouvoir ſur les tempéramens ni ſur les effets des remedes; ce que je dis pour avertir ceux qui par haſard ne ſeroient pas inſtruits que généralement on eſt deſabuſé de cette eſpéce de ſuperſtition.

Je ne m'étends pas davantage ici ſur la ſaignée, on verra dans les maladies où je la conſeille les raiſons qui m'y engagent. Quant à l'opération de la ſaignée, & comme on la pratique ſur les Chevaux, je renvoye au Traité des Opérations; je finirai ce chapitre en faiſant l'obſervation que tout animal a environ le tiers de ſa peſanteur de ſang; ainſi, qu'un Cheval ordinaire en a cinquante livres à peu près.

CHAPITRE II.

Des déſavantages de la Purgation.

LA purgation bien loin d'être indifférente au Cheval lui cauſe ſouvent plus de mal que de bien; cet animal n'eſt pas ſi aiſé à émouvoir que l'Homme, & une médecine lui reſte toujours vingt-quatre heures dans le corps, ſouvent deux jours, quelquefois quatre: pendant ce long ſéjour il faut néceſſairement que partie de la purgation ſe digere & paſſe dans le ſang; & comme la qualité des médicamens purgatifs eſt plutôt d'exciter des criſes, de façon qu'ils produiſent un effet non accoutumé, que de ſervir à la nutrition, ils ne peuvent pas manquer de donner une mauvaiſe qualité au ſang en l'échauffant & quelquefois pour long-tems; c'eſt pourquoi ſi vous purgez un Cheval maigre échauffé ou qui a la fiévre, vous lui faites avaller le poiſon: la purgation ne peut faire quelque effet favorable qu'à un Cheval fluctionaire & rempli d'humeurs peſantes & aquatiques.

Si le Cheval pouvoit vomir ce ſeroit un grand avantage pour lui, parce que les vomitifs & émetiques font leur effet précipitament, & par conſéquent ne peuvent laiſſer que peu d'impreſſion de chaleur; mais cet animal eſt privé de ce ſecours qui eſt accordé aux Hommes & aux animaux à pattes.

On ſçait à préſent que la cauſe du vomiſſement provient en partie de l'irritation des fibres des muſcles du bas-ventre, laquelle leur cauſe un mouvement convulſif qui les éleve avec violence & par ſecouſſes vers le bas de l'eſtomac & en partie

de l'abaiſſement du diaphragme, qui foule en même tems ſur la partie ſupérieure de l'eſtomac, lequel ſe trouvant preſſé de tous côtés eſt obligé de ſe dégorger par le conduit du manger appellé Oeſophage.

Les muſcles du bas ventre des Chevaux ne paroiſſent pas diſpoſés à céder à l'irritation, ils ſont d'une contexture ſi forte pour ſoutenir apparemment la peſanteur de leurs inteſtins, qu'ils demeurent quaſi immobiles, ils ne cédent pas même à la reſpiration qui n'eſt viſible qu'au défaut des côtes à l'endroit qu'on appelle le flanc; & cela eſt ſi vrai que lorſqu'un Cheval eſt pouſſif, le mouvement de la reſpiration fait plutôt remuer le haut de la croupe qu'ébranler les muſcles du bas ventre, d'où vient qu'on a imaginé de faire une opération au-deſſus de l'anus qui, quoiqu'inutile, donne à connoître qu'on eſperoit ſoulager le Cheval en donnant iſſuë par cet endroit à une partie de l'air qui gonfle la croupe. A l'égard du diaphragme, quand il s'abaiſſeroit ſur l'eſtomac du Cheval, il n'eſt pas capable tout ſeul d'exciter le vomiſſement, puiſque le bas de l'eſtomac ne ſeroit pas comprimé.

Les émetiques les plus violens ne pouvant donc faire vomir le Cheval, ne le purgent nullement; mais par un effet ſingulier à cet animal ils lui ſervent de diaphoretiques & lui purifient le ſang.

Des Cordiaux.

Les cordiaux que les Maréchaux mettent à toutes ſauces, ne ſont bons que pour l'eſtomac affoibli par dévoyement, indigeſtion, &c. ils échauffent, & dans ces cas aident à la digeſtion: on donne, ſuivant l'avis de *Soleizel*, des cordiaux à la gourme, qui eſt un rhume ou une maladie qui attaque la poitrine, la morve qui en provient quelquefois fait bien voir que ce mal n'eſt pas un vice local de l'eſtomac, puiſque les poulmons ſont preſque toujours ce qu'on trouve de gâté quand on ouvre des Chevaux morts de la morve. En même tems qu'on donne des cordiaux qui échauffent, on donne le ſon & on fait boire à l'eau blanche, procedé qui rafraîchit; ainſi on échauffe & on rafraîchit en même tems. Ceux qui tiennent une pareille conduite ſont-ils bien éclairés dans les véritables cauſes des maladies?



CHAPITRE III.

Des Breuvages tant par la bouche que par le nez ; des Pillules ; des Armands ; des Gargarifmes, & des Billots.

LEs préparations des médicamens des Chevaux confiftent en infufions ou en décoctions qu'on leur fait avaler ou par la bouche ou par le nez, ce qui s'appelle breuvages : la façon la plus naturelle eft toujours la meilleure, ainfi je ne vois pas pourquoi on fait avaler un breuvage à un Cheval par le nez, il ne fait pas un autre effet dans le corps pour avoir paffé par les conduits des nazeaux, préférablement au conduit naturel qui eft la bouche ; mais il fait fûrement l'effet de tourmenter davantage le Cheval : ainfi on devroit, je crois, fe défabufer de cette mauvaife façon de donner des breuvages, à moins qu'il n'y eût quelque empêchement dans le gofier qui s'opposât à l'entrée du breuvage par la bouche, alors on s'y prend par où on peut quand on compte foulager fon Cheval.

J'aimerois mieux donner des breuvages que des pillules, parce que la graiffe qui les forme eft contraire au tempérament du Cheval ; fi on en donne, il faut les former avec le miel.

On appelle Armand une drogue dont on graiffe le bout d'un nerf de bœuf bien amoli, & fourrant le nerf de bœuf jufqu'au fond du gofier, on y porte la drogue pour adoucir quelque inflammation de gofier. On fe fert ordinairement de miel pour armand.

Le gargarifme fe fait au moyen d'une feringue à injection. On emplit la feringue de la compofition du gargarifme & on la pouffe après l'avoir mife au coin de la bouche du Cheval; cette méthode eft plus douce que l'armand, & je l'aimerois mieux.

Le Billot eft un mors de bois joint à fa têtiere ; on met autour de ce mors la drogue qu'on veut que le Cheval fuce, & on l'entourre de linge, ce qui s'appelle un Nouet. Quand le Cheval a ce billot & ce nouet dans la bouche, il ne peut s'empêcher de mâcher, & la drogue fe mêlant par la chaleur de la bouche avec la falive, il la fuce : on met communément l'Affa-fœtida au billot, pour fortifier l'eftomac & donner appetit ; cela eft bon dans un dégoût fimple qui ne provient que de quelque nourriture défagréable au Cheval & qui l'a dégoûté.

CHAPITRE IV.

De l'utilité des Lavemens.

LEs lavemens ſont un excellent remede pour déboucher les Chevaux, appaiſer l'irritation des inteſtins par l'écoulement des matieres retenuës, dégager & rafraîchir ; on en donne ſuivant les occaſions de rafraîchiſſans & émollians, de purgatifs, d'adouciſſans & narcotiques, &c. L'avantage qu'a ce remede eſt qu'on ne ſçauroit le prodiguer, & qu'il n'en arrive jamais aucun inconvénient. Vous trouverez la façon de les donner dans le Traité des Opérations, & une recette pour chaque intention dans le Traité des Médicamens.

CHAPITRE V.

Signes généraux du Cheval malade.

QUoique beaucoup de maladies ayent leurs ſignes particuliers par leſquels le Cheval indique qu'il en eſt attaqué; cependant il ſe peut trouver des ſignes généraux qui marquent ſeulement qu'il eſt malade, & qui avertiſſent d'examiner auſſi-tôt qu'on les voit paroître quelle eſt la nature du mal dont ils ont fait appercevoir les premiers indices, tels que ſont les ſuivans dont il peut être attaqué, ſoit d'un, ſoit de pluſieurs enſemble, ſuivant la conſéquence de ſa maladie ; ſçavoir,

Le dégoût : nous en traiterons plus au long au Chap. ſuivant.

L'œil hagard & farouche, ou pleurant.

L'oreille froide.

La bouche échauffée, pâteuſe & baveuſe.

La tête peſante & baſſe.

Le poil hériſſé & lavé aux flancs, c'eſt-à-dire, d'une couleur plus pâle & plus déteinte qu'à l'ordinaire.

La fiente dure & noire, ou verdâtre : nous en parlerons au Chapitre ſuivant.

L'urine claire & crûë, ou rouge & enflammée : voyez le Chapitre ſuivant.

Regardant ſouvent ſon flanc, ſe couchant & ſe levant fréquemment dans l'écurie.

Si

Si le flanc bat plus fort qu'à l'ordinaire.

Si le cœur lui bat.

La marche chancellante.

L'inclination tardive & pesante, c'est-à-dire, qu'ayant coutume d'être vigoureux il soit mol & sans cœur ni force, ou qu'étant précédemment vicieux aux autres Chevaux, il ne leur dise rien.

Lorsqu'un Cheval fait voir le blanc des yeux en haut, c'est une marque qu'il sent beaucoup de douleur.

C'est un signe souvent mortel lorsque dans le cours d'une grande maladie le Cheval qui avoit coutume de se camper pour uriner, ne se campe plus & laisse dégoûter l'urine sans tirer le membre dehors.

C'est un signe de dangereux état lorsque le crin & la queuë s'arrachent facilement, & ne tiennent, pour ainsi dire, à rien.

Lorsqu'un Cheval ne plie pas les reins lorsqu'on appuye les deux doigts dessus vers l'origine de la croupe, il est mal.

CHAPITRE VI.

Du Dégoût & des Cirons.

LE dégoût se reconnoît quand on voit qu'un Cheval mange moins qu'à l'ordinaire, ou qu'il mange plus mollement, ou qu'il refuse absolument de manger son avoine.

Les causes du dégoût sont quelquefois légeres ; il se trouve des Chevaux délicats qui se dégoûtent pour une ordure qu'ils auront trouvée dans leur nourriture ; alors en ôtant cette nourriture & leur en donnant la premiere fois de nette, ils se remettront à manger.

Il vient aussi aux Chevaux de petites élevures ou cirons au-dedans des lévres de dessus & de dessous; ces élevures leur causent une démangeaison qui les oblige à se frotter continuellement les lévres contre la mangeoire, & leur font perdre ainsi le manger sans aucune autre indisposition. A cette incommodité il n'y a rien à faire qu'à couper avec un bistouris ou un couteau bien affilé la premiere peau sur les cirons, puis frotter avec sel & vinaigre, & le Cheval recouvrera l'appetit : une écume amere qui dégoûte les Chevaux provient souvent de

crudités & de mauvaiſe digeſtion, les gargariſmes & les billots feront revenir l'appetit, mais en même tems il faut ôter la cauſe avec le foye d'antimoine pendant quelques jours.

Si le dégoût continuë & qu'on voye le Cheval triſte, alors il peut provenir de quelque mauvaiſe diſpoſition de l'intérieur, ou être l'avant-coureur de quelque maladie ; alors vous mettrez en uſage la ſaignée, la diéte, le ſon, les lavemens, & lui ferez manger deux fois par jour une once de foye d'antimoine juſqu'à ce qu'il en ait mangé une livre.

CHAPITRE VII.

De l'Urine & de la Fiente.

QUand on voit au Cheval une urine claire & cruë, cela dénote crudités dans le ſang, & par conſéquent de mauvaiſes digeſtions, qu'il faut corriger ſans échauffer le ſang, les amers font cet effet : ſi l'urine eſt rouge & enflammée cela dénote que le Cheval eſt échauffé & a beſoin de rafraîchiſſement.

Il y a des Chevaux dont la fiente eſt molle & qui ſe vuident trop ſouvent, cela dénote obſtruction ; car tant qu'ils ſont en cet état, ils ont beau manger ils ne ſçauroient engraiſſer ; les déſobſtruans, comme l'acier & le foye d'antimoine pendant quelque tems ôteront cette indiſpoſition. Lorſque la fiente eſt dure, noire ou verdâtre, ſigne d'une bile échauffée ; ſi outre cela le Cheval eſt reſſerré à outrance, ou ſujet à avoir ſouvent un flux de ventre, c'eſt une marque que la bile ne ſe ſépare pas dans le foye : les déſobſtruans ou apéritifs conviennent dans cette occaſion auſſi-bien que les herbes ameres.

CHAPITRE VIII.

De la nourriture des Chevaux malades.

LA nourriture la plus uſitée aux Chevaux malades eſt le ſon & l'eau blanche : le ſon pour le manger ſec ou mouillé & chaud, l'eau blanche eſt ſa boiſſon, ce n'eſt autre choſe que de l'eau qui devient blanche au moyen du ſon qu'on met tremper dedans. Cette eau blanche eſt proprement le

boüillon des Chevaux, & le ſon la panade : quelquefois le dégoût d'un Cheval eſt ſi grand qu'il ne veut point manger du tout; il n'y a rien de plus heureux dans la fiévre pendant laquelle l'eſtomac ne peut digerer aucun aliment; mais lorſque la maladie tire en longueur & que le dégoût continuë, il y auroit inconvenient à le laiſſer dans cet état, parce que la ſouſtraction totale de nourriture l'échaufferoit & le deſſecheroit; c'eſt pourquoi il faut ſe ſervir de tous les moyens poſſibles pour le faire manger un peu. Ne vous ſervez jamais de lard & de graiſſe pour donner de la nourriture au Cheval, ces alimens ſont totalement contraires à ſon tempérament & lui cauſeroient des obſtructions, mais de la mie de pain cuit avec de l'eau & un peu de ſel en conſiſtence bien claire nourrira fort bien le Cheval, du gruau ou de l'orge mondée cuite avec de l'eau, puis paſſée & donnée tiéde, ou de la farine d'orge tamiſée & cuite avec de l'eau en conſiſtence de bouillie, puis y ajouter du ſucre : toutes ces nourritures humectent & rafraîchiſſent.

Dans les maladies de chaleur il eſt plus eſſentiel de faire boire le Cheval que de le faire manger, quand vous devriez le contraindre en lui verſant ſa boiſſon avec la corne.

Il faut ſouſtraire le foin & l'avoine au Cheval malade; on peut lui laiſſer manger un peu de paille pour l'amuſer, excepté toujours en cas de fiévre, pendant laquelle le Cheval ne peut digerer que la boiſſon.

CHAPITRE IX.

DES MALADIES AIGUES, OU DE CELLES QUI DEMANDENT UN PROMPT SECOURS.

De la Fiévre.

LA fiévre eſt un bouillonnement extraordinaire du ſang qui fait battre le cœur & les arteres plus fréquemment que dans l'état ordinaire.

Les Chevaux ne ſont guéres ſujets qu'à la fiévre continuë, plus ou moins forte, & à la fiévre lente. Nous ne parlerons ici que de la fiévre continuë, nous réſervant à détailler la fiévre lente au commencement des Maladies croniques, parce

qu'elle n'exige pas un ſecours auſſi prompt que la fiévre continuë ; nous parlerons auſſi dans cet article de la fiévre cauſée par la douleur, parce qu'elle eſt aiguë.

Des fiévres continuës.

Toutes fiévres continuës, depuis la plus petite juſqu'à la plus grande, quoique pluſieurs Auteurs les diſtinguent par pluſieurs noms, comme fiévre ſimple, fiévre putride, fiévre peſtillentielle, &c. ne ſont autre choſe qu'une diſpoſition inflammatoire, plus ou moins forte, occaſionnée par un épaiſſiſſement & pour ainſi dire un grumellement de la maſſe du ſang, qui ne pouvant alors circuler comme à l'ordinaire, s'arrête dans les vaiſſeaux des parties principales intérieures, & y produit de l'inflammation ; ce ſang enflammé, ſe change en matiere, & forme des abſcès, qui venant à créver, ſe répandent dans l'intérieur, & cauſent la mort à l'animal : ainſi toutes les différences des fiévres continuës des chevaux & des hommes, ne doivent rouler que ſur deux points principaux. 1°. Sur les dégrés & la force de l'épaiſſiſſement du ſang arrêté dans quelques parties. 2°. Sur la qualité & l'importance des parties, dans les vaiſſeaux deſquelles il s'arrête.

A l'égard de l'épaiſſiſſement du ſang, on peut dire en général, qu'une fiévre continuë ſera plus ou moins dangereuſe : toutes les fois que les cauſes de cet épaiſſiſſement & de l'inflammation qu'il produit, ſeront plus ou moins faciles à réſoudre & à diſſiper ; & en même tems il faudra juger du danger de la fiévre & des inflammations qui l'entretiennent, par la grandeur des cauſes qui ont produit l'épaiſſiſſement & par les mauvaiſes diſpoſitions où le Cheval ſe ſera trouvé, lorſqu'il a reçu l'impreſſion de ces cauſes ; car il eſt plauſible que les cauſes de l'épaiſſiſſement du ſang, étant jugées très-graves, il ſera très-difficile que les inflammations qu'il aura cauſées, viennent à parfaite réſolution.

Pour juger en ſecond lieu du danger d'une fiévre continuë, ſuivant la qualité des parties attaquées, on comprendra aiſément que la fiévre ſera toujours moins périlleuſe en quelque dégré qu'on en ſuppoſe la cauſe lorſque le ſang ne ſera arrêté, & ne produira quelque inflammation ou tumeur inflammatoire, que dans quelque partie externe, ſans que les parties internes & principales, ſoient autrement intereſſées, faiſant leurs fonctions à peu près à l'ordinaire : & tout au contraire, on concluera que la fiévre continuë fait courir un grand dan-

ger, lorſque le ſang ſera arrêté dans quelque partie interne principale, & abſolument néceſſaire à la conſervation de la vie : & comme parmi les parties internes, il en eſt qui ſont plus ou moins néceſſaires au ſoutien de la vie, on jugera aiſément des dégrés du péril, par rapport à leur uſage : ainſi on pourra décider, par exemple, qu'un ſang arrêté dans les vaiſſeaux du cerveau, qui y produit néceſſairement une inflammation, doit cauſer une fiévre continuë plus dangereuſe que toutes les autres, parce que le cerveau influant ſur le jeu de toutes les parties du corps en général, ne peut être intereſſé dans l'exercice de ſes fonctions, ſans affoiblir celles de toutes les autres parties.

Comme la reſpiration eſt une fonction, ſans laquelle on ne ſçauroit vivre, il eſt aiſé de juger que lorſque le ſang ſera arrêté dans les vaiſſeaux du poulmon, & qu'il y produira une inflammation, le danger pour la vie ne peut être que très-grand, quoiqu'abſolument moindre que n'eſt celui dont l'animal eſt menacé, lorſque le cerveau eſt attaqué.

Il en eſt de même ſur l'arrêt du ſang dans les vaiſſeaux du foye & ſur l'inflammation qui l'accompagne par rapport au grand uſage qu'il a dans l'ouvrage de la digeſtion, ainſi du reſte des parties, comme de l'eſtomac, des inteſtins, des reins, &c.

Suivant cette idée, il y aura des fiévres continuës légeres, ſelon la petiteſſe des cauſes, comme des fiévres éphemeres même, & qui ne dureront qu'un jour, & des fiévres continuës grandes & de pluſieurs jours ; & parmi les grandes, il y en aura d'infiniment grandes & plus ou moins périlleuſes.

Les plus grandes de toutes & les plus périlleuſes, ſeront celles dans leſquelles le ſang ſera arrêté & produira des inflammations dans le cerveau, dans les poulmons, dans le foye, & généralement dans toutes les parties internes principales, & où les parties externes ſeront en même tems intereſſées : ces ſortes de fiévres qui ſuppoſent des cauſes d'une très-grande activité, & le ſang dans un état d'épaiſſiſſement ſi général, qu'il s'arrête partout, on les appellera peſtilentielles, lorſqu'elles ſeront épidemiques & générales, par rapport au ravage & à la mortalité qu'elles cauſeront : toutes les autres ne ſçauroient être mieux déſignées que par le nom d'inflammation, ou fiévre continuë inflammatoire ; par exemple la fiévre

Fiévres peſtilentielles.

Fiévres inflammatoires.

continuë, qui cauſe l'arrêt du ſang dans les vaiſſeaux du cerveau, eſt une inflammation du cerveau; & lorſque cet arrêt du ſang, ſe trouvera plus marqué dans le poulmon, on ne peut, il me ſemble, mieux définir cette fiévre que par le nom de péripneumonie, ou inflammation du poulmon; inflammation du foye, lorſque le ſang s'arrêtera dans le foye: inflammation des reins, ſi l'arrêt ſe forme dans les vaiſſeaux hépatiques, ou du foye, &c.

De trop de travail.

Venons maintenant aux cauſes extérieures, qui produiſent les fiévres continuës.

La fiévre continuë, dépend de pluſieurs cauſes, 1°. D'un travail trop violent, ou trop outré, qui échauffe beaucoup le ſang & provoque une tranſpiration très-abondante: alors ſi le Cheval étant dans cet état, eſt ſaiſi ſubitement par un grand froid ou expoſé à la pluye, ou aux autres injures du tems, le ſang eſt plus ſuſceptible d'épaiſſiſſement & de coagulation par la diſſipation d'eſprits qui s'eſt fait précédemment, & il eſt dangereux qu'il ne s'arrête dans quelques parties principales, attendu que la matiere de la tranſpiration arrêtée par le reſſerrement des pores, vient à agiter les parties du ſang épaiſſies, qui ſe trouvant arrêtées dans quelques viſceres, ſe mettent en fermentation, s'échauffent & cauſent l'inflammation, & par conſéquent la fiévre.

La fiévre peut encore prendre au Cheval, ſi dans cet état de fatigue exceſſive & d'épuiſement, on fait manger un Cheval à ſon ordinaire; car alors l'eſtomac eſt hors d'état de bien digerer: les digeſtions ſe tournent en crudités, & le chile paſſant avec cette mauvaiſe qualité dans les vaiſſeaux, peut produire un grumellement dans la maſſe du ſang qui le diſpoſe à s'arrêter dans les vaiſſeaux capillaires des parties principales, & à y produire des inflammations.

Si on laiſſe boire de l'eau froide à un Cheval en ſueur & fort échauffé par le travail, le froid de l'eau épaiſſiſſant le ſang qui roule dans les vaiſſeaux de l'eſtomac, le rend propre à s'arrêter dans les vaiſſeaux capillaires de la veine *porte* qui reçoit le ſang qui vient de l'eſtomac: cet arrêt y cauſe très-ordinairement une inflammation; ou bien dans le poulmon, ſi le ſang a pu ſe ſoutenir en fluidité pour ſe rendre des vaiſſeaux de la veine *porte* dans le tronc de la veine *cave*.

De mau-

A ces cauſes, il faut ajouter les mauvaiſes nourritures, com-

me le mauvais foin, qui aura été mouillé & aigri, ou le foin trop nouveau qui n'a pas ſué; il en eſt de même des mauvais grains: tout cela gâte inſenſiblement les digeſtions juſqu'au point de rendre le chile tout-à-fait aigre & cauſtique; ce qui fait prendre à la maſſe du ſang un ſi haut degré de conſiſtence, qu'elle s'arrête dans les parties principales, & y produit des inflammations très-perilleuſes, parce que le ſang ne ſçauroit devenir gluant & viſqueux, que la bile qui s'en ſépare dans le foye, s'étant épaiſſie, ne ſéjourne dans les vaiſſeaux, & s'y ramaſſant journellement n'en agite à la fin les parties & n'y produiſe une fermentation très-violente. vaiſes nourritures.

Il faut compter encore parmi les cauſes des fiévres continues certaines conſtitutions de l'air, qui ſont également pernicieuſes aux animaux, comme aux hommes; elles roulent ordinairement ſur les irrégularités du chaud & du froid, ſur les excès, ou la longueur du froid, ou de l'humidité & des pluies; le paſſage ſubit du chaud au froid, épaiſſit tout à coup le ſang & en arrête la tranſpiration: le froid exceſſif & de longue durée, produit le même effet, comme auſſi les pluies continuelles & l'humidité de l'air: à toutes ces intemperies, il faut toujours joindre la mauvaiſe qualité des nourritures qui ne ſçauroient jamais être bonnes, lorſque les ſaiſons ne leur ſont pas favorables; ainſi l'irrégularité des ſaiſons & les mauvaiſes nourritures, concourant néceſſairement enſemble, il n'eſt pas ſurprenant qu'elles produiſent des fiévres continuës épidemiques, & pour ainſi dire générales dans les païs qui ſe trouvent expoſés à toutes ces irrégularités des ſaiſons. Il en eſt de même des exhalaiſons infectées & ſouffrées qui ſe levent dans les païs aquatiques: ces vapeurs épaiſſiſſent inſenſiblement le ſang qui traverſe les vaiſſeaux du poulmon, & lui donnent lieu de s'y arrêter, ou dans quelqu'autre partie principale.

D'intemperie de l'air.

Il eſt auſſi aſſez vraiſemblable que les Chevaux ſe reſſentent comme les hommes de la mauvaiſe odeur que contracte l'air dans les longs campemens, qui peut bien les jetter dans une eſpece de triſteſſe, qui fait qu'ils digerent mal les nourritures qui ſont communément très-mauvaiſes, joint au travail conſidérable, lorſqu'il faut aller au fourage fort loin du camp.

Dans les longs campemens.

Les ſignes généraux de toute fiévre continuë, ſont la reſpiration fréquente & le battement de flanc: on ſent alors battre le cœur avec violence, en poſant ſa main au défaut de l'é-

Le poulx des Chevaux.

paule vers le coude : on ne s'apperçoit du battement du cœur qu'au Cheval qui a la fiévre ; hors ce tems, on ne ſent preſque jamais le cœur d'un Cheval : d'ailleurs il n'a point dans tout le corps d'artére aſſez ſuperficielle ni aſſez proche de la peau pour qu'on puiſſe lui tâter le poulx ; cependant à quelques Chevaux on trouve une artére au larmier, que l'on peut ſentir en tout tems, en appuyant plus ou moins fort un doigt, à un ou deux pouces au-deſſus du petit coin de l'œil, en biaiſant vers l'oreille.

Signes généraux & particuliers.

Le plus grand mal d'un Cheval qui a la fiévre, eſt de ne point ſe coucher ; s'il ſe couche un moment, il ſe releve ſur le champ, tout le corps lui brûle : voilà à peu près tous les ſignes généraux : il y en a enſuite de particuliers qui peuvent donner à connoître, ou du moins à augurer quelle eſt la partie intérieure la plus offenſée ; par exemple, ſi on lui voit la tête peſante, les yeux mornes ou fermés & pleurans, les lévres & les oreilles pendantes, ou les yeux rouges, & de la matiere flegmatique qui lui ſort des nazeaux ; grande ardeur & ſechereſſe à la tête ; ce ſont des ſignes que l'inflammation occupe principalement le cerveau : l'exceſſive difficulté de reſpirer, marque que la poitrine eſt affectée ; le ventre pareſſeux ne rendant que des excrémens deſſechés, ou un flux de ventre, quelquefois diſſenterique, marquent que l'inflammation occupe le foye ; ſi c'eſt les reins, il y aura ſuppreſſion d'urine, ou bien l'urine ſera ſanglante avec grande fiévre.

Danger de la fiévre continuë.

La fiévre continue de quelque cauſe qu'elle vienne, eſt toujours un des plus grands maux qui puiſſe arriver à un Cheval, & on en voit peu qui en rechapent, quand elle n'a point ceſſé au bout du troiſiéme ou quatriéme jour. Ne pourroit-on pas inferer de cette expérience, que le Cheval a le ſang naturellement plus épais que l'homme, & par conſéquent plus capable de s'arrêter & de s'enflammer, la lenteur avec laquelle il circule dans ſes veines, même en pleine ſanté, paroîtroit confirmer cette opinion ; car en tâtant le poulx au larmier d'un Cheval ſain, on trouvera que le poulx d'un homme bat deux ou trois fois entre deux battemens de celui d'un Cheval.

Il eſt inutile de diriger les remedes des fiévres, ſelon les remarques qu'on a fait de la cauſe qui les a produites ; il ne faut que s'oppoſer très-promptement à l'inflammation par quelque cauſe qu'elle ait été excitée.

Les

La maxime générale pour guérir tout Cheval qui a la fiévre, eſt de le faire beaucoup jeûner, c'eſt-à-dire, le nourrir très-peu, parce que dans cet état, l'eſtomac n'a pas du ſang l'aide qui lui eſt néceſſaire pour la digeſtion; d'ailleurs le dérangement du ſang, & ſa trop grande fermentation bouleverſant toutes les parties qui ſervent à la digeſtion, dérange leurs fonctions; ainſi jamais de digeſtions pendant la fiévre; il faut donc plutôt ſonger à tempérer l'ardeur du ſang par des boiſſons rafraîchiſſantes, comme l'eau de ſon, appellée eau blanche: on peut donner encore pour boiſſon de l'eau bouillie, avec le criſtal mineral, ou ſur un ſceau d'eau, une demie-once de ſalpêtre rafiné: ſi on veut faire manger le Cheval, on peut lui donner un peu de ſon mouillé. Remedes.

Le grand remede à la fiévre, c'eſt la ſaignée, & c'eſt preſque le ſeul qu'il faut faire, attendu que cette maladie ne vient que du ſang, comme nous l'avons aſſez amplement expliqué ci-deſſus: il s'agit donc pendant la fiévre même & le plutôt qu'on peut, de diminuer le volume du ſang par la ſaignée que l'on réïterera plus ou moins, ſelon que la fiévre ſera plus ou moins allumée; ainſi pour une fiévre très-violente, il faudra ſaigner des quatre à cinq fois dans un jour, pour couper promptement chemin à l'inflammation; & quand un Cheval tomberoit en foibleſſe par l'abondance des ſaignées, il n'y a pas plus de danger que quand un homme s'évanouit en le ſaignant. Il faudra, autant que faire ſe pourra, ſaigner aux flancs & au plat des cuiſſes, parce que la fiévre affecte principalement les fonctions de la tête & du cerveau. La ſaignée.

Le ſecond remede après la ſaignée, & qui aide infiniment à diminuer l'ardeur de la fiévre, eſt le grand uſage des lavemens émolliens; on ne ſçauroit trop en donner. Vous en verrez la deſcription à la fin du Traité des Médicamens. Lavemens.

Par tout ce que nous venons de dire, on peut inférer que les cordiaux dont les Maréchaux ont coutume d'uſer dans les fiévres des Chevaux, ſeroient plus préjudiciables qu'utiles, attendu que leur qualité eſt chaude & plus capable d'allumer la fiévre que de la diminuer: par cette raiſon les nouets avec aſſafœtida devroient être exclus: le maſtigadour tout ſimple doit être préféré: les drogues avec leſquelles quelques Maréchaux frottent le Cheval par tout le corps, dans le tems de la fiévre, ne paroiſſent pas être utiles à ſa guériſon; mais comme un des

plus grands maux du Cheval qui a la fiévre, eſt de ne pouvoir ſe coucher, il eſt par conſéquent néceſſaire de chercher quelque moyen qui puiſſe lui procurer ce ſoulagement, & on a l'expérience que de lui frotter les reins d'eau-de-vie, puis faire bouillir un demi-boiſſeau d'avoine dans de l'eau, juſqu'à ce qu'elle ſoit crevée; jetter l'eau, verſer ſur cette avoine une chopine de vinaigre, fricaſſer deux tours le tout enſemble; mettre cette compoſition dans un ſac, & l'appliquer toute chaude ſur les reins du Cheval; quand l'avoine eſt froide, y remettre du vinaigre chaud; tout cela, dis-je, aſſouplit les reins du Cheval & lui donne de la facilité à ſe coucher.

Nota. Qu'il ne faut jamais purger un Cheval pendant le tems de la fiévre; cela eſt mortel.

Quand le Cheval eſt guéri de la fiévre, & qu'il a été beaucoup ſaigné, il lui faudra redonner de la nourriture petit à petit, augmentant tout doucement juſqu'à ce qu'il ſoit en état de manger, comme à ſon ordinaire. On pourra ſi l'on veut le purger après ſa fiévre; mais parce que la purgation échauffe toujours beaucoup un Cheval, je crois qu'il vaut mieux ne lui rien faire, & le remettre petit à petit comme je viens de le dire.

Les Maréchaux qui craignent la ſaignée, & qui donnent des cordiaux & de la nourriture aux Chevaux qui ont la fiévre, ont peut-être de bonnes raiſons pour en agir ainſi, je ne m'y oppoſe point: je dis ſeulement les miennes, c'eſt au public inſtruit à en décider.

Comme j'ai dit au commencement de ce Chapitre, que je parlerois de la fiévre, qui ſurvient à la ſuite d'une douleur violente, il eſt tems de définir cette fiévre, & ſa cauſe intérieure.

Fiévre de douleur.

La douleur repouſſe avec violence les eſprits au cerveau & les fibres du cerveau battuës par ce violent reflux des eſprits, les font déborder dans tout le reſte des nerfs du corps; & comme ces nerfs aboutiſſent preſque tous dans les vaiſſeaux, ils leur font faire des jeux de contraction plus forts qu'à l'ordinaire, & la circulation doit devenir par conſéquent plus rapide, le ſang plus broyé & plus en mouvement de fermentation & de diſſolution: on fait ceſſer cette fiévre par la ſaignée, & les lavemens comme les autres.

CHAPITRE X.

Des Fiévres inflammatoires, appellées par les Maréchaux, Maux de tête, Mal de feu, Mal d'Espagne; & de la Jaunisse, appellée aussi Mal de tête.

LEs maux que les Maréchaux appellent, Maux de tête, qu'ils regardent comme des maladies considérables, dont on ne connoît pas la cause, & qu'ils nomment tantôt, Mal de feu, tantôt Mal d'Espagne, sans rien définir, ne sont autre chose que des fiévres continuës très-dangereuses, avec disposition inflammatoire au cerveau, qui les rend excessivement périlleuses; elles viennent souvent de l'infection de l'air dans les longs campemens, des mauvaises nourritures, d'un trop grand travail, &c. C'est pourquoi quand ces maladies prennent dans les armées, elles attaquent une grande quantité de Chevaux à la fois : on reconnoît à ces maux tous les signes de l'inflammation au cerveau, rapportés ci-dessus dans le Chapitre précédent : ces sortes de fiévres sont quelquefois si dangereuses, qu'au bout de vingt-quatre heures, il n'est plus tems d'y remedier; quelquefois aussi l'inflammation est si prompte, qu'il n'y a pas moyen de sauver le Cheval. Les maux de tête, de feu & d'Espagne.

Ces maux étant donc des fiévres continuës très-violentes, il n'y a point d'autre remede que ceux de la fiévre continuë, c'est-à-dire, de fréquentes saignées, coup sur coup, force lavemens, beaucoup d'eau blanche & grande diéte. Voyez le Chapitre de la Fiévre.

La Jaunisse qu'on appelle, Mal de tête, improprement, est une maladie de la bile; elle vient par l'obstruction des canaux de la bile, laquelle ne pouvant se séparer du sang comme à l'ordinaire pour passer dans ses propres tuyaux, est obligée de couler dans les vaisseaux du sang; ce qui fait qu'elle s'alliera avec la salive de la bouche & de l'estomac, & généralement avec toute la limphe nourriciere du corps; c'est pourquoi le Cheval montre les signes suivans; il est dégoûté, & comme il digere mal les alimens, il est par conséquent foible, triste & abattu; ce qui lui est occasionné, tant par le défaut d'une bonne digestion, qu'à cause du picottement de la bile qui se trou- La Jaunisse.

ve mêlée avec la limphe nourriciere des parties : on voit au Cheval l'oreille baſſe, l'œil triſte, les nazeaux ouverts, qu'il chancelle en marchant, ſes lévres ſont jaunes en dedans, les yeux auſſi ſont teints de la même couleur ; & ſi cette bile qui regorge dans le ſang, vient à s'échauffer à force d'y rouler, elle cauſe quelquefois la fiévre, pour lors la maladie devient très-dangereuſe, & emporte quelquefois le Cheval en peu de tems, ſi on n'y remedie promptement. On peut appeller ce mal alors inflammation du foye, d'autant plus que preſque toujours les urines ſont rouges, chargées & difficiles à rendre : accident qui marque une grande abondance de bile dans les vaiſſeaux.

Il faut à ce mal ſaigner d'abord plus ou moins ſelon la conſéquence de la maladie, s'il y a fiévre, & le traiter du reſte avec lavemens, eau blanche & grand régime.

Si le mal eſt dans ſon commencement, & que la fiévre ne ſoit pas encore déclarée ; il faut toujours le ſaigner, une ou deux fois ; le nourrir peu, lui donnant pour toute nourriture de la recoupe de bled ou de l'orge amolli dans de l'eau tiede, ou de la crême d'orge pendant quelques jours : on peut encore lui donner la compoſition ſuivante.

Eau de fontaine ou de riviere. . .	4 pintes.
Cendre de ſarment.	$\frac{1}{2}$ boiſſeau.
Bayes de laurier.	1 quarteron.

Faites bouillir l'eau, jettez-la ſur les cendres de ſarment, repaſſez quatre fois ladite leſſive bouillante, puis mêlez les Bayes de laurier, faites avaler au Cheval la valeur de deux verres, continuez de trois heures en trois heures, juſqu'à ce qu'il ait avalé la compoſition.

Après quelques jours du régime ci-deſſus, il ſera bon de lui donner pendant cinq ou ſix jours un quarteron de miel, avec une once de limaille d'acier.

CHAPITRE XI.

Du Vertigo.

ON appelle Vertigo, deux eſpeces de maladies, parce qu'elles ont quelques ſignes communs à l'une, & à l'autre ; cependant elles ſont fort éloignées de la même origine,

car l'une vient du ſang, & l'autre de vapeurs, cauſées par une palpitation de cœur aſſez forte.

Nous ne parlerons dans ce Chapitre, que du Vertigo de ſang, réſervant l'autre eſpece au Chapitre XXVIII. qui traite de la palpitation de cœur.

Le Vertigo, que nous appellons Vertigo de ſang, a ſa cauſe dans un bouillonnement extraordinaire du ſang, qui ſe porte ſubitement à la tête. Si ce Vertigo qui eſt produit par la grande raréfaction de ſang, n'étoit pas joint à la fiévre, il n'y auroit aucune ſuite dangereuſe, mais quelquefois la fiévre s'y joint, & alors la maladie devient conſidérable & périlleuſe.

Le trop grand travail, & ſurtout dans les chaleurs, peut cauſer cette eſpece de Vertigo.

Les ſignes de ce mal, ſont très-viſibles; car on voit le Cheval chanceler, comme s'il étoit yvre : il a les yeux hagards & troublés : il ſe donne de la tête contre les murailles & contre la mangeoire avec tant de violence, qu'il eſt à tout moment en danger de ſe caſſer la tête : il ſe couche & ſe releve à tout moment avec grande agitation.

A ce mal, qu'il y ait fiévre ou non, il faut toujours ſaigner du train de derriere, pour faire révulſion du ſang qui ſe porte à la tête.

Un remede experimenté, eſt de mettre ſur le champ au Cheval, trois ſetons de cuir, appellés orties; ſçavoir, un au milieu du front, & deux autres au commencement du col derriere les oreilles. Voyez cette opération, Chapitre XXXVIII. du Traité des Opérations.

S'il y a fiévre, il faut la regarder comme fiévre très-périlleuſe, & ſaigner juſqu'à trois fois, en deux heures, force lavemens & un grand régime.

CHAPITRE XII.

De la Fourbure.

LA Fourbure, eſt une eſpece de fluxion, ou plutôt un rhumatiſme univerſel, qui entreprend ſouvent tout le corps du Cheval, mais toujours plus particulierement le train de devant.

Le Cheval qui a ce mal au plus haut dégré, eſt entrepris de tout le corps, avec de grandes douleurs : il a beaucoup de difficulté à ſe mouvoir : il a les jambes roides : il croiſe les jambes de derriere en cheminant : il ne peut quaſi marcher : il n'oſe appuyer les pieds à terre : il eſt triſte, & ne veut point manger.

Quand la Fourbure eſt très-forte, elle eſt fort ſouvent accompagnée de grands battemens de cœur & de flanc, qui dénotent une fiévre, qui s'appelle dans cette occaſion courbature : il ſe joint encore quelquefois à cette complication de maux, un autre mal appellé, gras fondure : ainſi un Cheval peut être en même tems fourbu, courbatu, & gras fondu.

Fourbure de fatigue. Il ſera fourbu, pour avoir travaillé au-delà de ſes forces, ſi après ce travail, ou après avoir eu grand chaud, on l'a laiſſé refroidir tout à coup, ou bien ſi on le fait entrer trop avant dans l'eau, c'eſt-à-dire, juſqu'au deſſus du ventre ; l'eau ou le froid ſubit, interceptant la tranſpiration épaiſſit la limphe dans le corps des muſcles ; ce qui rompt les vaiſſeaux limphatiques, & la limphe épanchée ſe jette principalement ſur les parties baſſes, les roidit, & les entreprend : le défaut de tranſpiration, pouvant cauſer en même tems l'épaiſſiſſement du ſang, donnera cette fiévre que les Maréchaux appellent courbature ; & ſi la bile s'épaiſſit en même tems dans le foye, elle cauſera ce qu'on appelle gras fondure.

Fourbure d'Ecurie. Un Cheval peut devenir encore fourbu, ſans ſortir de l'Ecurie, par trop manger & ne point faire d'exercice : ceux qui ménagent trop leurs Chevaux, les rendent aſſez ſouvent atteints de cette derniere fourbure : elle peut arriver encore à un Cheval, qui aura quelque douleur au pied, qui le retient long-tems à l'Ecurie ; outre que cette douleur l'empêchera de prendre de l'exercice, elle occaſionne encore une grande diſſipation d'eſprits ; & par conſéquent l'épaiſſiſſement de la limphe du ſang & de la bile, accompagné ordinairement de mauvaiſes digeſtions : les ſignes & les ſuites de cette fourbure, ſont les mêmes qu'à la précédente.

Ce qu'on appelle fourbure a beaucoup de dégrés; quelquefois, ce n'eſt qu'un engourdiſſement, ou plutôt un refroidiſſement, qui n'attaque que foiblement le train de devant, & qui ſe guérit facilement : on juge de cette fourbure, quand on ne voit qu'un peu de roideur & d'embarras ſans autres ſimp-

tômes plus conſidérables ; en général la fourbure qui n'occupe que le train de devant, n'eſt pas ſi dangereuſe que celle qui entreprend les quatre jambes.

La moins dangereuſe des fourbures d'épaiſſiſſement d'humeurs, eſt celle que les Chevaux prennent en mangeant du bled en verd à l'armée ; cela eſt une indigeſtion paſſagere qui ſe guérit facilement, en empêchant le Cheval de continuer cette nourriture : ſi un Cheval boiteux, ou qui a les jambes roides pour avoir trop travaillé, devient fourbu, la guériſon en eſt plus difficile. Fourbure du verd.

Quand la fourbure a été conſidérable, le moindre travail un peu violent, ou le moindre excès, la redonne communément.

Si un Cheval qui a été guéri de la fourbure, mange de l'avoine trop tôt, c'eſt-à-dire, avant trois ſemaines ou un mois, il eſt ſujet à retomber plus dangereuſement, & alors il en guérit rarement.

Le plus grand inconvénient de la fourbure, & ſurtout de celles qui ont été négligées, eſt la chûte du petit pied qu'on appelle croiſſant ; nous en parlerons en ſon lieu dans ce Chapitre.

Il y a des précautions à prendre, pour éviter que les Chevaux deviennent fourbus après une longue courſe, ou à la ſuite d'un grand travail ; & comme il ne s'agit que d'empêcher le refroidiſſement ſubit, il eſt utile pour cet effet de promener, ou de faire promener ſon Cheval en main pendant quelque tems, auſſi-tôt qu'on eſt deſcendu de deſſus ; les Chaſſeurs doivent avoir cette attention à la fin d'une chaſſe, quand leurs Chevaux ſont tout en ſueur, comme auſſi celle de ne les jamais laiſſer arrêtés dans un endroit humide, quand ils mettent pied à terre, auprès d'un étang à la mort d'un cerf : c'eſt un abus de croire qu'un Cheval deviendra fourbu, ſi on l'empêche de boire en chemin faiſant ; tout au contraire, il pourroit lui arriver mal de boire, ayant chaud, & il ne ſçauroit lui en arriver de ne pas boire.

A toutes fourbures donnez un prompt remede ; car ſi vous les laiſſez envieillir, vous aurez bien de la peine à les guérir.

Il ſe commet des abus par quelques Maréchaux pour la cure de cette maladie, d'autant plus grands, qu'au lieu de Abus.

ſoulager le Cheval, ils augmentent conſidérablement ſes douleurs : il y en a qui pour échauffer à ce qu'ils diſent & aſſouplir la roideur des jambes du Cheval fourbu, lui lient étroitement les jambes au-deſſus des genouils & des jarrets, avec du ruban de fil qu'ils ſerrent bien fort, & en cet état ils le font bien promener : cette promenade eſt pour lui déroidir les jambes, & cette ligature ſerrée, eſt deſtinée à empêcher la fourbure de lui tomber dans les pieds : ils s'imaginent que la fourbure part du dedans du corps pour aller gagner les pieds, & ne ſe ſoucient pas de la douleur exceſſive qu'ils ajoutent à celle que le Cheval ſouffre précédemment. Il y en a d'autres, qui mettent des fagots entre les jambes des Chevaux dans la même vûë ; & par conſéquent avec la même réuſſite. D'autres leur barent les veines au pâturon ; du moins cette opération, ſi elle ne leur eſt pas utile, elle ne leur fait pas tant de douleur. Enfin il y en a qui les ſaignent aux ars, au plat des cuiſſes ou à la pince, auſſi apparemment pour tirer la fourbure avec le ſang ; mais ils font le contraire de ce qu'ils eſperent, car ils attirent l'humeur dans ces parties avec l'abondance du ſang, qui ſe porte toujours du côté de la ſaignée.

Quand la fourbure eſt recente, c'eſt-à-dire, quand on s'en apperçoit dans le moment qu'elle paroît, on peut ſe ſervir du bain froid, c'eſt-à-dire, ouvrir la veine, & ſur le champ faire entrer le Cheval dans l'eau froide juſqu'à mi-jambes, & l'y laiſſer une demie heure, s'il peut y reſter ce tems, ſans que le tremblement lui prenne ; il faut dans cet intervalle lui fermer la veine, quand il a ſaigné ſuffiſamment ; ce remede n'eſt bon que ſur le champ ; car ſi la fourbure a fait ſon progrès, il faut avoir recours au remede ſuivant.

Il faut commencer par ſaigner, qu'il y ait fiévre ou non; mais ſi la fiévre appellée courbature, s'y joint avec la fourbure, il faut augmenter les ſaignées à proportion du mal, & les faire promptement : il faut plus ſaigner un Cheval à qui la fourbure prend par un trop grand ſéjour à l'écurie, que celui qui devient fourbu à force de travail. Suppoſé qu'à l'un & à l'autre, il y ait, ou n'y ait point de courbature, il faut toujours faire obſerver une grande diéte, c'eſt-à-dire, le mettre au ſon en petite quantité, à l'eau blanche & des lavemens : il eſt bon de bien frotter les jambes à ſec. La courbature jointe avec la fourbure de quelque eſpece qu'elle ſoit, eſt une fiévre fort dangereuſe,

gereuſe, qu'il faut traiter comme la fiévre par de fréquentes ſaignées précipitées, force lavemens, & grande diéte. Voyez le Chap. ſuivant de la Courbature.

Voici des breuvages bons pour cette maladie, vous pourrez choiſir celui que vous aurez à votre commodité.

Thériaque.	1 once.
Foye d'Antimoine.	2 onces.

Mêlez le tout dans de l'eau, & donnez.

AUTRE.

Oignons blancs.	N°. 6.
Aſſa Fœtida.	2 onces.
Eau.	5 demi-ſeptiers.

Coupez les Oignons par tranches, faites-les cuire dans le vin, un quart-d'heure; paſſez enſuite en exprimant bien fort, ajoutez l'Aſſa-Fœtida, & donnez.

AUTRE.

Oignons blancs.	N°. 12.
Vin blanc.	3 demi-ſeptiers.
Fiente de Pigeons.	

Mêlez le tout enſemble, & faites avaler au Cheval.

AUTRE.

Thériaque.	1 once.
Oliban.	1 once.
Vin.	3 demi-ſeptiers.

AUTRE.

Une livre de ſel dans une pinte d'eau : cette doſe eſt pour un grand Cheval.

Les Pillules puantes ſont bonnes.

Il eſt bon en même tems que l'on fait ces remedes, de mettre ſur les reins du Cheval, la charge d'avoine dans un ſac, qui eſt au Chapitre de la Fiévre.

Pour garantir la chûte du petit pied.

Il s'agit maintenant de garantir les pieds, de peur que la fourbure ne tombe deſſus, c'eſt-à-dire, qu'elle ne faſſe deſſouder l'os du petit pied d'avec le ſabot en pince; ce qui forme les croiſſans, dont nous allons parler inceſſamment : il eſt

donc néceſſaire de travailler en même tems aux pieds pour reſſerrer cette partie que l'humeur abreveroit trop ſans cela, & relâcheroit par conſéquent ; c'eſt pourquoi, il faut frotter les jambes avec du vinaigre & du ſel, mettre de l'eſſence de therebentine à la couronne; puis détremper de la ſuye avec du vinaigre, étendre cette compoſition ſur une enveloppe, avec laquelle vous entourrez la couronne ; il faudra verſer dans le pied ſur la ſolle, de l'huile de laurier bouillante, ou bien y mettre de la fiente de porc avec du vinaigre.

Quand le Cheval eſt guéri de la fourbure, il ſera bon de lui faire manger du foye d'antimoine, pendant quelque tems.

Le plus grand inconvenient de la fourbure, & qui arrive preſque toujours, quand on a négligé de panſer les pieds & les jambes, eſt que la limphe qui tenoit les jambes roides, ſe jette ſur les pieds ; alors on voit la couronne s'enfoncer, ce qui eſt un ſigne certain du relâchement du petit pied : ſi on néglige encore ce ſigne, & qu'on n'y apporte pas promptement remede, elle ſe deſſoudra par la ſuite d'avec la corne ; les ſabots pourront bien ſe détacher tout-à-fait, ou du moins il ſe formera des croiſſans, qui ne ſont autre choſe que l'os entourré par le ſabot, que l'on nomme le petit pied, dont les ligamens ſe relâcheront étant abreuvés par l'humeur, laquelle déboitant auſſi & uſant les attaches qui uniſſent intérieurement la corne avec cet os du petit pied, donnera la liberté au petit pied de deſcendre du côté de la pince ; alors il pouſſe la ſolle qui paroît enflée en maniere de croiſſant, & quand le mal eſt dans ſon plus haut point, les croiſſans font créver la ſolle, le ſabot ſe deſſeche, il s'y forme quantité de cercles, & le Cheval boite tout bas.

Quand les pieds d'un Cheval, qui a été fourbu, ſont reſtés douloureux, pour avoir été mal ſoignés, & qu'on le fait travailler en cet état, la chaleur que cauſe la douleur, reſtant dans le pied, le deſſeche, le Cheval n'oſe appuyer ſur la pince en marchant, & par la ſuite les croiſſans paroiſſent.

Quand la fourbure eſt une fois tombée ſur les pieds, quand même il n'y auroit point de croiſſant, il y a peu de Chevaux qui puiſſent enſuite être d'un auſſi bon ſervice qu'auparavant, quoiqu'on leur ſoulage les pieds le plus que l'on peut, par le moyen de la ferrure : le plus expédient, eſt de les envoyer la-

bourer ; si les croissans sont formés, à plus forte raison, l'on n'a pas d'autre ressource que le labourage.

Quand la couronne a donc creusé (comme nous avons dit ci-dessus) par la chûte de l'humeur, il faudra rayer toute la couronne, en faisant des incisions de haut en bas avec le bistouri ; il en sortira des eaux rousses, puis vous panserez les playes que ces incisions ont faites avec de l'huile d'aspic, & de la therebentine, ou avec de l'essence de therebentine toute pure.

Si les croissans sont formés, il n'y a pas d'autre remede que de couper le croissant à l'uni de la solle, puis panser, il se reproduira une nouvelle chair, qui recouvrira l'os ; si l'os est totalement séparé en pince, de façon qu'il y ait un grand vuide entre le sabot & l'os du petit pied, la chair qu'on essayeroit de faire revenir, ne se réuniroit jamais au sabot ; c'est pourquoi ce mal seroit incurable.

A l'égard des pieds qui sont restés douloureux après la fourbure, il faut les ferrer à l'aise, & fondre dedans du talc ou gaudron.

CHAPITRE XIII.

De la Courbature.

LA Courbature peut être divisée eu deux especes ; sçavoir, courbature simple & courbature avec fiévre.

La courbature simple, est un rhume, ou morfondement plus fort que le morfondement ordinaire, provenant des mêmes causes que le rhume ; c'est pourquoi nous parlerons de cette courbature, en parlant de la morfondure : il n'est question dans ce Chapitre que de la courbature avec fiévre, parce que c'est un mal pressant & dangereux.

La courbature avec fiévre, & la fourbure, ne sont pour ainsi dire qu'une même maladie, puisqu'on appelle courbature, comme nous avons dit dans le Chapitre précédent, la fiévre qui survient à un Cheval fourbu. On appelle aussi courbature, la fiévre qui accompagne la gras fondure, comme aussi celle qui survient, quand on a fait souffrir au Cheval quelques douleurs fortes, comme le feu mis trop violemment, ou qu'on a appliqué de trop violens caustiques, ou bien qu'on

a fait quelque opération douloureuſe au Cheval pour de grands maux de pieds.

Cette courbature ſe reconnoît par un grand battement de flanc ; grande difficulté de reſpirer, & le Cheval qui eſt atteint de cette fiévre, ne ſçauroit ſe coucher ; ou s'il ſe couche un moment, il ſe leve auſſi-tôt, parce que n'ayant pas la reſpiration ſi libre, couché comme debout, il eſt prêt à étouffer ; enfin cette fiévre met le Cheval en grand danger.

Quand cette courbature accompagne la fourbure, elle vient par les mêmes cauſes extérieures, qui ont occaſionné la fourbure ; ſi elle vient après de grandes douleurs, c'eſt une fiévre de douleur, telle que nous l'avons définie à la fin du Chapitre de la Fiévre, & à laquelle il ſe joint une diſpoſition inflammatoire dans le poulmon ; cette diſpoſition, à l'égard du Cheval fourbu, eſt la même plus ou moins forte, ſuivant la conſéquence des cauſes de la fourbure.

La courbature qui vient de fiévre de douleur, s'appaiſera avec une ſaignée, & un ou deux lavemens de polycrete.

Pour guérir la vraye courbature, c'eſt-à-dire, celle qui accompagne la fourbure, il faut ſaigner bruſquement juſqu'à trois ou quatre fois en un jour ; donner force lavemens, ôter le foin & l'avoine, nourrir avec ſon ou orge mondé en petite quantité ; que le Cheval ne boive que de l'eau blanche : enfin le traiter comme un Cheval qui a une fiévre très-dangereuſe, qui menace inflammation au poulmon.

Lorſque la fiévre commence à relâcher, mettez-le pluſieurs jours à l'uſage du miel, pour parvenir à lâcher le ventre ; enſuite de quoi, vous le mettrez à l'uſage du foye d'antimoine, lui donnant toujours pour boiſſon de l'eau blanche avec du criſtal mineral.

Les pillules puantes ſeront bonnes auſſi, lorſque la fiévre aura ceſſé pour redonner de l'appetit au Cheval.

CHAPITRE XIV.

De la Grasfondure.

LA Grasfondure vient par les mêmes raiſons, que la fourbure & la courbature, car c'eſt par trop grand travail & diſſipation d'eſprits, ou par un trop long ſéjour, ſans faire

d'exercice, ainſi on peut diſtinguer la grasfondure en deux eſpeces, comme la fourbure. Grasfondure de travail, qui eſt la plus dangereuſe & la plus difficile à guérir, ſurtout quand elle ſe joint avec la fourbure ; & grasfondure d'Ecurie, qui ſe guérit avec un peu moins de peine : on pourroit ajouter grasfondure de douleur ; car ce mal prend ainſi quelquefois aux Chevaux qui ont eu des tranchées bien douloureuſes.

Les Chevaux trop gras, ſont preſque les ſeuls qui ſont ſujets à ce mal.

Cette maladie eſt très-difficile à connoître; cependant voici les ſignes, à quoi on peut la diſtinguer ordinairement. Le Cheval qui a ce mal, perd tout-à-fait l'appetit ; il ſe couche, ſe releve ſouvent, & regarde ſon flanc ; mais le ſigne le plus aſſuré, eſt que lui mettant la main dans le fondement, on en tire de la fiente toute coëffée & enveloppée comme d'une membrane blanche qui a quelque reſſemblance avec de la graiſſe ; & ſi le mal devient plus violent, la fiévre s'y joint avec grandes palpitations de cœur, & grand battement de flanc : tous ces ſignes paroîtront plus promptement à un Cheval gras fondu d'excès de travail, s'il eſt en repos dans le tems que la maladie lui prendra.

Comme pluſieurs Maréchaux ont toujours cru juſques à préſent, que comme la grasfondure n'arrive guéres qu'aux Chevaux gras, cette maladie ne provenoit que de ce que la graiſſe des Chevaux, ſe fondoit dans leur corps, & qu'enſuite elle ſortoit avec les excrémens, prenant pour véritable graiſſe cette humeur blanchâtre qu'ils tirent du fondement ; il eſt bon de les détromper de cette erreur, en expliquant la cauſe intérieure de cet effet. Il faut donc ſçavoir que la grasfondure qu'ils ont appellée ainſi, à cauſe de cette graiſſe qu'ils prétendent s'être fonduë dans le corps, provient de ce que le ſang étant trop gras, il ſe met moins en mouvement, au moyen de ſa conſiſtance, que celui des Chevaux qui ne ſont pas ſi bien nourris ; en conſéquence dequoi la bile s'étant auſſi trop épaiſſie, s'embarraſſe dans le foye, & en engorge les glandes ; ce qui empêche le paſſage du ſang qui vient de l'eſtomac, de la rate & des inteſtins; c'eſt pourquoi ce ſang eſt obligé de refluer dans les inteſtins, au moyen dequoi il pouſſe dans les glandes inteſtinales, une ſalive ou humidité trop abondante : cette humidité qui eſt la limphe ſalivale des inteſtins, ſe diſſipant à

cause de leur chaleur, il n'en reste que le plus épais qui est entraîné par les excrémens dans leur passage : cette limphe salivale épaissie, & cette humeur visqueuse, est ce qu'on voit autour de la fiente qui paroît alors grisâtre & blanchâtre, & qu'on prend pour de la graisse fonduë.

Quand la fiévre se joint avec la grasfondure, ce qui arrive presque toujours, elle est accompagnée de grandes palpitations de cœur, ce qui est même le caractere essentiel de cette maladie : cette fiévre est fort dangereuse, si on n'y apporte un remede prompt; elle devient même incurable, s'il arrive que le Cheval grasfondu, se mette à jetter par les naseaux une matiere semblable à de l'écume rousse, qui est un signe certain, que le regorgement du sang, provenant de son bouillonnement dans le tems qu'il a été arrêté, a causé quelque ruption de vaisseau dans le poulmon ou dans la tête.

On peut prévenir la grasfondure en entretenant les Chevaux dans un exercice journalier & moderé, ne les nourrissant pas excessivement, afin qu'ils se conservent en chair, & qu'ils ne deviennent point trop gras; car il arrive souvent que non-seulement ils deviennent gras fondus dans cet état de graisse excessive, mais encore que pour peu qu'on les fasse travailler dans le tems des chaleurs, ils tombent morts subitement par quelque ruption de vaisseaux dans la tête.

On guérit presque tous les Chevaux gras fondus, si on y donne remede au commencement; mais si on retarde, on a de la peine à les tirer d'affaire, surtout à l'égard des Chevaux gras fondus, à force de travailler, lesquels sont plus difficiles à guérir que les autres ; il faut donc traiter la grasfondure rapidement comme la fourbure & la courbature, parce que ces trois maladies ne dépendent que d'une même cause, celle-ci n'en différe seulement que par la qualité du sang, qui moyennant la grande graisse du Cheval, est très-susceptible d'épaississement par des causes même très-légeres.

Pour guérir la grasfondure, saignez promptement du flanc, quand vous voyez que le Cheval a la tête prise; si cela n'est pas, saignez du col; & comme le mal presse, faites quatre ou cinq saignées dans les vingt-quatre heures ; mettez-le au régime, c'est-à-dire, au son mouillé en petite quantité, donnez-lui de l'eau blanche, ou bien une décoction d'arrête-bœuf mêlée avec du son dans un sceau d'eau, force lavemens émol-

liens : quelques jours après que la fiévre aura ceſſé, les pillules puantes ſont bonnes, on peut eſſayer auſſi un gros de Kermès en breuvage.

CHAPITRE XV.

Du Mal de Cerf.

LE mal de Cerf, eſt un rhumatiſme univerſel, accompagné de fiévre & de mouvemens convulſifs : l'étimologie de ce nom n'eſt pas aiſée à découvrir, peut-être les cerfs ſont-ils ſujets à un rhumatiſme pareil, ou bien la ſituation de la tête & du col d'un Cheval dans cet état, a peut-être été comparée à l'attitude d'un cerf qui courre, parce que cet animal avance le col en courant, & a le bout du nez en avant.

En définiſſant le mieux qu'il m'a été poſſible, l'étimologie du nom de mal de cerf, j'ai commencé à parler d'une partie des ſignes que ce mal occaſionne au Cheval ; car le col & les mâchoires lui deviennent roides & immobiles, les yeux lui tournent par intervalle ; il a le corps & les deux trains tout entrepris, la peau ſéche & aride, des battemens de flanc & de cœur très-violens lui prennent de diſtance en diſtance, quelquefois coup ſur coup & toujours ſans régle ; le mal de cerf n'entreprend quelquefois que le train de devant, le col & les mâchoires, mais plus ſouvent le rhumatiſme eſt univerſel.

Ce mal provient de la même cauſe que la fourbure ; mais il eſt à un bien plus haut dégré de danger ; car la fiévre y eſt toujours jointe par intervalle ou continuë ; ainſi c'eſt pour ainſi dire une fourbure très-violente, dans laquelle le ſang eſt arrêté & les humeurs figées ; auſſi ce mal eſt-il ſouvent mortel, quand le Cheval eſt entrepris auſſi fort du derrriere comme du devant, & que la fiévre eſt continuë ; que s'il y a conſidérablement d'intervalle entre les accès, le Cheval ſera moins en danger, parce qu'ayant du relâche, il eſt plus en état de ſupporter ſon mal.

Un des grands inconvéniens de cette maladie, eſt que quelquefois la fluxion eſt ſi conſidérable ſur les mâchoires, que ne pouvant les ouvrir, il meurt faute de rafraîchiſſement, ne pouvant avaler les boiſſons qui le ſecoureroient dans cette occaſion.

Comme ce mal eſt fort preſſant, il faut faire de grandes ſaignées de trois heures en trois heures, des lavemens émolliens en quantité, lui laiſſer un ſceau d'eau blanche toujours devant lui; s'il ne ſçauroit boire, il faut lui faire avaller cette eau blanche avec la corne, ou bien la boiſſon ſuivante, qui eſt de la farine d'orge & du ſucre en poudre dans de l'eau; ſi on ne peut ſe ſervir de la corne, parce que le Cheval aura les mâchoires trop ſerrées, il faut tâcher de lui faire prendre ces breuvages par les naſeaux; il les avallera de même, y ayant une communication intérieure du nez à la bouche.

Toute fomentation, onction ou liniment, ne ſervent de rien pour le ſoulagement de ce mal; mais ce qui lui ſera très-bon, ſera de bien frotter tout le corps à ſec avec des bouchons, vigoureuſement & long-tems; & cela pluſieurs fois par jour: c'eſt encore un bon remede que d'enterrer le Cheval dans du fumier; pour cet effet, on fait un trou en terre aſſez profond pour que le Cheval y entre juſqu'au poitrail, ou plus haut ſi l'on veut; alors, & quand le Cheval eſt entré dedans, on jette du fumier dans le trou juſqu'à ce qu'il ſoit plein, & on continuë toujours à en jetter juſqu'à ce que le dos, la croupe, & une partie du Cheval en ſoient couverts; on laiſſe le Cheval en cet état, plus ou moins de tems, cela attire la tranſpiration.

CHAPITRE XVI.

De l'effort du Muſcle pectoral, vulgairement appellé Avant-cœur, & de l'effort des muſcles de l'aine.

Pl. XXIII. Fig. D. LE mal que les Maréchaux appellent Avant-cœur, eſt une tumeur qui ſe forme au poitrail, vis-à-vis du cœur *d*: cette tumeur eſt preſque toujours accompagnée d'une fiévre fort violente.

Le mal ſe dénote par la tumeur qui paroît en dehors; le Cheval devient triſte, tient la tête baſſe, un grand battement de cœur; il ſe laiſſe tomber par terre de tems en tems, comme ſi le cœur lui manquoit, & qu'il fût prêt à s'évanouir: il perd totalement le manger, & la fiévre devient quelquefois ſi violente par la douleur aiguë qu'il ſent, qu'elle l'emportera en fort peu de tems.

Cette

Cette maladie peut avoir deux origines, ou d'une morfondure, qui aura fait arrêter & répandre du ſang dans les graiſſes & dans les attaches du muſcle pectoral d'un côté, ou de tous les deux enſemble ; ce ſang épanché y forme de la matiere, qui étant répanduë & fermentant dans un endroit auſſi ſenſible, doit allumer une fiévre très-vive par la douleur violente qu'elle cauſe.

L'autre origine qui eſt bien auſſi vraiſemblable que la premiere, & à laquelle tous ceux qui ont écrit de ce mal, ne l'ont point attribué que je ſçache, eſt un écart, ou un effort du Cheval, lequel aura forcé les tendons des muſcles pectoraux ; ce qui cauſant une grande douleur au Cheval, vû la ſenſibilité de ces parties, y excitera une inflammation & la tumeur par l'irruption des vaiſſeaux dans le tems de l'écart.

Il arrive quelquefois que cette tumeur diſparoît, ce qui eſt un très-mauvais prognoſtique, ſi ce n'eſt pas la ſaignée qui la fait diſparoître ; enfin ſi ce mal arrive à un Cheval mal diſpoſé précédemment, il court grand riſque de n'en pas revenir.

Lorſque l'avant-cœur vient à ſuppuration, & que la matiere s'y forme promptement, c'eſt un ſigne que le Cheval a la force de pouſſer au dehors cette humeur, & c'eſt une bonne marque pour ſa guériſon.

Il vient auſſi au Cheval une groſſeur très-douloureuſe au haut de la cuiſſe en dedans, à l'endroit où elle ſe joint au bas ventre, c'eſt-à-dire, à l'aîne *m* : ce mal eſt auſſi dangereux que le précédent ; car il a les mêmes origines, la fiévre s'allume avec autant de violence, & le Cheval peut en mourir en fort peu de tems, c'eſt-à-dire, en vingt-quatre heures s'il n'eſt ſaigné promptement. Fig. C.

Comme ces maux ont les mêmes ſimptômes, ils doivent ſe guérir par les mêmes remedes : le plus preſſé, eſt de diminuer promptement le volume du ſang pour appaiſer la fiévre & la douleur ; c'eſt pourquoi il faudra ſaigner le Cheval quatre ou cinq fois bruſquement du flanc ou du train de derriere pour l'avant-cœur, & du col pour la tumeur à l'aîne, beaucoup de lavemens émolliens, un régime très-exact : on graiſſera en même tems la tumeur avec du ſuppuratif ; ſi on voit que cette tumeur vienne à ſuppuration, on la percera avec un bouton de feu pour en faire écouler la matiere.

Quelques jours après que la fiévre aura cessé, il sera bon de faire prendre au Cheval un breuvage avec une once de thériaque, & une once d'assa-fœtida.

CHAPITRE XVII.

Des Avives & de l'Etranguillon.

Pl. I. Fig. A. LEs Chevaux comme les hommes ont des glandes à la mâchoire, au-dessous des oreilles *h*, qu'on appelle parotides aux hommes, & avives aux chevaux ; outre ces glandes, on en trouve d'autres à la racine de la langue, celles des hommes s'appellent amigdales, & celles des chevaux s'appellent tout simplement les glandes du gosier.

Lorsque les avives des Chevaux deviennent douloureuses, suivant les Maréchaux, on dit que le Cheval a les avives ; & quand les glandes du gosier, se gonflent & contraignent la respiration du Cheval, ce mal s'appelle étranguillon ; c'est la même chose que l'esquinancie des hommes.

Il s'agit à présent de sçavoir, si les avives deviennent douloureuses : on pourroit il me semble en douter assez raisonnablement, attendu que les opérations que l'on fait aux Chevaux qu'on dit avoir les avives, qui sont de les presser, de les piquer, de les battre, &c. dans le tems qu'on les croit assez douloureuses pour tourmenter un Cheval de la force dont il s'agit alors, seroient capables d'y exciter une inflammation beaucoup plus violente, d'allumer son mal & de le rendre comme fol ; je les croirois donc plutôt insensibles, puisqu'elles ne font pas cet effet, & qu'alors on n'est pas à la cause du mal. Je trouve une raison dans le proverbe même des Maréchaux pour appuyer cette opinion ; car ils disent, qu'il n'y a jamais d'avives sans tranchées. Il pourroit donc bien se faire que ce qu'on appelle avives, n'est autre chose que mal au ventre, d'autant plus que les signes des avives sont les mêmes que les signes des tranchées, car le Cheval se tourmente excessivement par la douleur qu'il souffre ; il se couche, se roule par terre, se releve souvent, s'agite & se débat fortement.

Les remedes destinés pour guérir les tranchées, guérissent les avives sans les battre ; ainsi quand vous croirez qu'un Che-

val a les avives, donnez-lui des remedes pour les tranchées. Voyez le Chapitre qui en traite.

Il y a des Maréchaux ou autres gens, qui guériſſent les avives avec des paroles, vous en trouverez quelque recette, en liſant le Chapitre qui eſt à la fin du Traité des Médicamens; & qui a pour titre, des Paroles, Secrets, Pactes, & Charmes.

L'étranguillon eſt une maladie réelle, les glandes du goſier s'enflent plus ou moins.

Les ſignes de cette maladie, ſont premierement l'enflure, qui eſt ſenſible & palpable au commencement du goſier : le Cheval tient la tête élevée, à cauſe de la tenſion de la partie : les temples, la tête & les yeux s'enflent auſſi ; à peine peut-il boire & manger ; il ne reſpire que difficilement ; & quand le mal devient plus conſidérable, la langue lui ſort de la bouche ; il ne peut plus manger ni boire, & il rejette ſa boiſſon par les naſeaux ; enfin l'enflure peut devenir ſi conſidérable, qu'elle comprimera la trachée artere, ôtera la reſpiration totalement, & étouffera le Cheval.

Cette maladie eſt un embarras & un épaiſſiſſement de la limphe dans les glandes du goſier ; elle peut être produite pour avoir paſſé d'un grand chaud à un grand froid, pour avoir bû ayant trop chaud après avoir été ſurmené, pour avoir trop mangé d'avoine, de froment, ou d'autres grains.

Comme l'étranguillon, eſt une inflammation des amigdales & des glandes de la racine de la langue, cauſée par l'arrêt du ſang & de la limphe dans le corps deſdites glandes, & que ce mal fait quelquefois beaucoup de progrès en peu de tems ; il faut d'abord qu'on s'en apperçoit, ſaigner le Cheval coup ſur coup, trois ou quatre fois ; s'il peut manger, lui faire manger du chenevis, lui faire un armand, lui donner des billots, cordiaux & émolliens, le mettre au maſtigadour ; à l'égard de l'enflure du goſier, il faudra la graiſſer exterieurement avec du baſilicum ou ſuppuratif.



CHAPITRE XVIII.

Des Tranchées en général.

LEs Chevaux ſont ſujets comme les hommes à des douleurs dans les inteſtins ; ce mal s'appelle, tranchée aux Chevaux, & colique aux hommes : pluſieurs cauſes produiſent les tranchées, & en font par conſéquent pluſieurs eſpeces : ainſi étant néceſſaire de les diſtinguer, je les diviſerai ſuivant leurs cauſes en ſix eſpeces ; ſçavoir, *tranchées d'indigeſtion & de vents*, tranchées qu'on appelle *convolvulus* ou *miſerere ;* tranchées que j'appellerai *teneſme*, *tranchées de retention d'urine & de teſticules retirés*, *tranchées rouges ou bilieuſes*, *& tranchées cauſées par les vers ;* à l'égard de cette derniere eſpece de tranchées, je n'en parlerai qu'après avoir expliqué les différentes ſortes de vers qui s'engendrent dans le corps des Chevaux, & les maux qu'ils y peuvent cauſer : je finirai cet article par les tranchées qu'ils excitent, & leurs remedes.

Les tranchées, de quelques eſpeces qu'elles ſoient, cauſant beaucoup de douleur aux Chevaux, donnent à peu près les mêmes ſignes, c'eſt-à-dire, que tout Cheval qui eſt attaqué des tranchées, ſe débat, ſe couche, & ſe releve ſouvent ; il regarde ſon flanc, & la ſueur lui prend ; voilà les ſignes généraux : mais il s'en joint d'autres à chaque eſpece, qui peuvent donner quelque connoiſſance de leur nature, nous les indiquerons en leur lieu.

CHAPITRE XIX.

Des Tranchées d'indigeſtion & de vents.

OUtre les ſignes généraux que je viens de décrire, cette eſpece de tranchée en a de particuliers, car ſouvent le corps du Cheval devient enflé, comme s'il alloit crever.

Ces tranchées ſont cauſées pour avoir trop mangé de grain, d'avoine, de féveroles, enfin de quelque eſpece de nourriture que ce ſoit ; ce qui aura occaſionné une indigeſtion qui ſe ſera tournée en crudité & en vents : ces matieres cruës &

indigeſtes, venant à fermenter dans l'eſtomac & dans les inteſtins, y cauſent des douleurs, & les rempliſſent de vents qui deviennent quelquefois ſi abondans, qu'il eſt dangereux que le Cheval n'en meure : cette maladie ne ſe montre pas toujours à un ſi haut point, car ſouvent l'indigeſtion n'eſt pas dangereuſe, à moins qu'un Cheval ayant trouvé trop de grain à ſa diſcretion, il en eût mangé juſqu'à crever, comme il eſt arrivé quelquefois.

Il faut ſecourir promptement dans cette maladie, quand elle eſt très-forte, c'eſt-à-dire, lorſque le Cheval a de grandes douleurs, & qu'il eſt exceſſivement enflé.

Vous commencerez par faire une ſaignée, enſuite vous lui ferez avaller du thériaque 1. once & autant de criſtal mineral dans du vin : vous lui donnerez pour boiſſon de l'eau blanche chaude ; ſurtout faites-lui obſerver un jeûne abſolu, pendant trois jours, ne lui donnant qu'à boire & des lavemens ; car il eſt bon d'obſerver que toute indigeſtion demande régime ; ſi la fiévre ſurvenoit, il faudroit ſaigner pluſieurs fois, beaucoup d'eau blanche & de lavemens. Le breuvage ſuivant eſt fort bon pour les tranchées d'indigeſtion.

Eau-de-vie.	1 demi-ſeptier.
Thériaque.	1 once.
Saffran.	2 gros.
Laudanum.	$\frac{1}{2}$ gros.

On peut auſſi paſſer une baſſinoire pleine de braiſe par-deſſous le ventre, pendant un quart d'heure, ou une demie-heure.

Le lavement ſuivant, eſt fort bon pour les tranchées d'indigeſtion, vin antimonial. . . . . . une pinte, dans une décoction émolliente & carminative.

Quant aux tranchées de vents, ſi le Cheval n'eſt point enflé, un ſimple lavement pourra le guérir ; s'il étoit enflé, il lui faudroit force lavemens carminatifs.

BREUVAGE.

Huile.	$\frac{1}{2}$ livre.
Eau-de-vie.	$\frac{1}{2}$ ſeptier.
Criſtal mineral.	1 once.

AUTRE.

Miel écumé.	1 livre.
Thériaque.	1 once.

AUTRE.

Sel.	$\frac{1}{2}$ livre.
Vin.	1 pinte.

Il faut fricaſſer le ſel, & puis le jetter dans le vin.

CHAPITRE XX.

Des Tranchées, appellées convolvulus *ou* miſerere.

LEs vents peuvent donner une eſpece de tranchée très-périlleuſe, qu'on nomme *convolvulus* ou *miſerere*; il ſe fait dans cette eſpece, un engagement ou repliement de l'inteſtin ou boyau ſur lui-même, qui empêche les matieres de paſſer; il faut ſonger à empêcher l'inflammation de l'inteſtin engagé, car ce mal eſt mortel; c'eſt pourquoi il faut ſaigner juſqu'à défaillance, & des lavemens fréquens; je crois cet accident fort rare aux Chevaux, mais cependant il peut arriver.

CHAPITRE XXI.

Du Teneſme.

LE Cheval qui a cette eſpece de tranchée, outre les ſignes généraux mentionnés au commencement de ce Chapitre, fait des efforts pour fienter, mais ſes efforts ſont inutiles, ou il fiente très-peu, & ne rend le plus ſouvent que des glaires qui ſe détachent de ſes boyaux avec douleur, après quoi il a un moment de repos, & on le croiroit guéri; mais bien-tôt ſon mal recommence; cette eſpece de tranchée a beaucoup de rapport au teneſme des hommes : ce mal eſt ſouvent précédé d'un flux de ventre, pendant un jour, qui fait vuider tous les gros excrémens que le Cheval a dans le corps, après quoi la douleur ſurvient par des humeurs âcres & gluan-

tes, qui ne s'arrachent que très-lentement ; ce qui fait voir que ce mal eſt une diſpoſition diſſenterique, cauſée par une grande âcreté du ſang, qui dépoſe des humeurs mordicantes dans les inteſtins par les glandes dont ils ſont remplis : ces tranchées ſont dangereuſes; & ſi la fiévre ſurvient avec ce mal, le Cheval eſt en grand péril, & il y faut apporter de prompts remedes, comme de grandes ſaignées ; mais qu'il y ait fiévre ou non, il faut toujours ſaigner beaucoup, c'eſt-à-dire, deux ou trois fois, coup ſur coup, une diéte auſtere, c'eſt-à-dire, ne donner que de l'eau blanche & des lavemens.

LAVEMENT.

Son & graine de lin de chacun. . .	1 poignée.
Huile commune.	6 onces.
Jaunes d'œufs.	N°. 2 ou 3.

Délayez les jaunes d'œufs avec l'huile, mêlez le tout & donnez.

Si le mal continuë, on pourra donner le breuvage ſuivant :

Huile commune & huile roſat. . . .	4 onces de chacun.
Eau roſe.	½ ſeptier.
Sucre fin.	4 onces.

Il ne faut jamais purger à cette maladie.

CHAPITRE XXII.

Des Tranchées de retention d'urine & de teſticules retirés, où il eſt parlé de la Retention d'urine.

AVant de parler des tranchées qui viennent à la ſuite de la retention d'urine, il eſt bon de ſçavoir premierement ce que c'eſt que la retention d'urine indépendamment des tranchées qu'elle occaſionne.

La retention d'urine provient d'une diſpoſition inflammatoire du col de la veſſie ou des reins, cauſée par l'âcreté de l'urine, après de grandes fatigues qui auront échauffé le Cheval, & auront rendu la matiere de la tranſpiration trop ſalée & trop corroſive ; l'urine étant une tranſpiration intérieure, dont le ſang ſe dégage dans les reins, comme la ſueur eſt une

De la retention d'urine.

tranſpiration forte extérieure, que le ſang envoye par les pores de la peau.

Ce mal a pluſieurs dégrés ; car la retention eſt quelquefois légere, & par conſéquent aſſez aiſée à guérir ; mais pour peu que le mal augmente, les tranchées s'y joignent quelquefois ſi violentes, que le Cheval eſt en grand danger. Nous allons parler de ces tranchées, quand nous aurons remedié à la ſimple retention d'urine.

Le Cheval qui n'a que la retention ſans douleur, ne montre pas d'autres ſignes, ſinon que de ſe préſenter ſouvent pour uriner, & n'urine que peu & avec difficulté.

Remedes. Donnez au Cheval qui a la retention, une pinte de vin blanc que vous lui ferez avaller.

Ou faites rougir des cailloux ; puis vous les éteindrez dans le vin blanc, & donnerez ce breuvage au Cheval.

Ou une pinte de verjus, mêlé avec une pinte d'eau, puis faites avaller ; on peut auſſi mêler la pinte de verjus dans un demi-ſceau d'eau, & le donner au Cheval, s'il veut le boire.

Quelquefois la maladie ſe paſſe en menant un Cheval dans une bergerie où on le laiſſe ſentir ſans le gêner la fiente des moutons ; il eſt preſque ſûr qu'au bout d'un quart-d'heure & quelquefois plutôt, il urine abondamment, & ne ſe ſent plus enſuite de ſa retention.

Il y a d'autres remedes extérieurs, experimentés pour animer & picoter le conduit de l'urine, afin qu'il ſe détende & laiſſe paſſer l'urine à l'ordinaire ; tels ſont à l'égard des Chevaux, deux poux vivans ou deux punaiſes que l'on met à la verge, ou bien on ſaupoudre le membre, après l'avoir lavé, avec du ſel ; à l'égard des Jumens, on met gros comme une noix de ſel dans la nature, ou bien un morceau de ſavon qu'on enfonce d'un demi-pied.

Tranchées. Venons à préſent aux tranchées cauſées par la retention d'urine, qui ne ſont autre choſe que l'inflammation de la veſſie ou de ſon col, bien déclarée ; alors le Cheval ſe couche & ſe débat avec violence ; il ſe préſente pour uriner, & n'en peut venir à bout, ſes flancs ſont tout en ſueur & ſouvent le corps lui enfle.

Cette maladie eſt fort dangereuſe pour peu qu'on donne le tems à l'inflammation de faire du progrès ; la fiévre s'y joint, & le Cheval eſt bien-tôt mort : cette maladie eſt aſſez ordinaire aux Chevaux.

Il faut donc commencer par faire deux ou trois grandes ſaignées, de deux heures en deux heures, donner des lavemens, faire obſerver une grande diéte, & pour boiſſon de l'eau blanche, avec une demie once de nitre purifié, ou de criſtal mineral, par ſceau d'eau.

Quant au remede, il faut remarquer que dans une obſtruction rebelle, ou dans une inflammation au col de la veſſie, qu'on doit juger par la fiévre quand elle s'y joint; il n'eſt pas à propos de ſe ſervir intérieurement de beaucoup de diurétiques, qui chariroient encore des ſéroſités, ou des flegmes dans la veſſie; ce qui augmenteroit la douleur & l'inflammation, mais il faut aider la nature par des remedes extérieurs, en même tems qu'on ſe ſervira de diurétiques froids & adouciſſans.

Les remedes extérieurs dont on peut ſe ſervir en pareil cas, ſont des fomentations ſur les reins, comme la ſuivante.

Deux boiſſeaux de ſeigle ou d'avoine, qu'on fera bouillir avec de l'eau & du vinaigre mêlés enſemble, comme un oxicrat, mettre le tout chaud dans un ſac ſur les reins du Cheval.

La décoction ſuivante, étant compoſée de diurétiques froids eſt bonne.

Racines de fraiſier, d'arrête-bœuf, & de chiendent, de chacun. . . . . 4 onces.
Criſtal mineral. . . . . 1 once.
Eau commune. . . . . 8 pintes.

Faites bouillir les racines dans l'eau, ôtez du feu, puis mettez le criſtal mineral; il faut que le Cheval boive toute cette doſe dans les vingt-quatre heures.

LAVEMENS.

Huile. . . . . 4 onces.
Lait. . . . . 1 pinte.
Petit-lait. . . . . 1 pinte.

AUTRE.

Des cinq herbes émollientes.
Oeufs. . . . . 6 jaunes.

OU

Des mêmes herbes.

Herbes aux perles, ou gremil. . . .	1 poignée.
Huile.	4 onces.
Catolicum commun.	2 onces.

Nota. que l'on pourra ajouter de la therebentine à ces lavemens, quand le Cheval commencera à uriner, parce que si on en mettoit pendant les tranchées, elle pourroit exciter l'inflammation, au lieu de la soulager.

S'il arrive aussi une maladie de douleur aux Chevaux entiers, qui a quelque rapport à la retention d'urine, puisque souvent elle en est la suite. Un Cheval entier aura eu des tranchées, causées par une inflammation au col de la vessie, l'excès de la douleur, aura fait retirer les testicules qui seront remontés dans le ventre, de façon qu'à peine pourra-t'on les sentir, en y touchant, ce nouvel accident, lui cause des douleurs excessives; il se couche, se leve, se débat furieusement, & la suppression totale de l'urine, arrive en conséquence.

A ce mal, saignez outrement, grande diéte & boisson rafraîchissante, avec nitre, &c. comme il est dit ci-dessus, lavemens émolliens. Il faut surtout bannir tous les diurétiques, comme préjudiciables, mais il faut se servir de remedes extérieurs, lui appliquant sur les reins la fomentation dont nous venons de parler à la retention d'urine : on se servira en même tems pour adoucir la douleur des testicules, de la fomentation suivante :

Mauves, guimauves, feuilles de violette.	
Farine de lin.	1 litron.
Huile de lin & huile d'olive. . . .	4 onces de chacun.

Graissez bien la partie avec la liqueur, & la fomentez avec le marc.

CHAPITRE XXIII.

Des Tranchées bilieuses, nommées Tranchées rouges.

LEs Maréchaux sont partagés sur cette espece de tranchée; les uns disent qu'il y a des tranchées rouges, & les autres, qu'il n'y en a point; ceux qui veulent qu'il y en ait,

soutiennent qu'on les reconnoît en ouvrant un Cheval mort des tranchées, parce que les boyaux paroissent enflammés & tout rouges; alors ils décident que le Cheval est mort des tranchées rouges. Mais comme en ouvrant des Chevaux morts de quelques-unes des especes de tranchées décrites ci-dessus, il arrive aussi qu'on trouve les boyaux rouges, les autres Maréchaux disent, que les tranchées rouges ne sont pas une espece particuliere; ceux-ci paroissent avoir plus de raison que les autres, parce qu'à toutes tranchées, dont le Cheval meurt, la douleur cause l'inflammation, & l'arrêt du sang dans les intestins; il n'est pas étonnant, alors qu'on les trouve rouges & enflammés.

On peut cependant déterminer une espece de tranchée différente de celles ci-dessus, qui s'appellera rouge, si l'on veut; mais je crois qu'il vaut mieux la nommer bilieuse, car c'est une inflammation d'entrailles, causée par la bile, arrêtée dans le foye, qui retenant le sang dans les intestins, y cause cette inflammation qui menace gangrene.

Il est vrai qu'il est mal-aisé de distinguer ces tranchées d'avec les autres, à moins que de connoître le temperament du Cheval, car elles n'ont pas des signes différens des autres, si ce n'est qu'elles n'attaquent guéres que les Chevaux les plus vigoureux, & en général cette maladie est assez rare.

Elle peut provenir, d'avoir fait boire un Cheval quand il a bien chaud.

Le mal est quelquefois si violent, que les meilleurs remedes, ne peuvent pas le sauver d'une mort prompte, c'est-à-dire, au plus au bout de trente heures.

Il faut saigner précipitamment trois ou quatre saignées tout de suite, faire beaucoup boire le Cheval, en lui donnant du cristal mineral, quatre onces pour un sceau d'eau: ne lui point donner de nourriture; mais force lavemens émolliens: lui faire avaler de l'huile d'olive, une livre, & insister sur les lavemens.



CHAPITRE XXIV.

Des Tranchées de vers, où il est parlé de toutes les especes de vers qui s'engendrent dans le corps des Chevaux.

PLusieurs especes de vers, s'engendrent dans le corps des Chevaux, & se font voir dans différens endroits, comme dans l'estomac & dans les intestins : de ces especes, il y en a quelques-unes, qui causent de la douleur au Cheval, & d'autres qui ne sont nullement à craindre ; commençons par en détailler les especes, afin de connoître ceux qui causent les tranchées.

Pl. V. Des Vers. Il y a quatre especes de vers, qui peuvent se former dans le corps des Chevaux. 1°. Des vers gros comme des haricots, rougeâtres, un peu velus sur le dos H ; on trouve cette espece dans l'estomac même ; ceux-là ne sont point dangereux. 2°. Des vers très-semblables aux premiers, excepté qu'ils sont un peu plus petits, paroissent au fondement des Chevaux, particulierement de ceux qui sortent de l'herbe : ils viennent au fondement avec la fiente, & s'en vont avec elle : quelques-uns les appellent des *moraines*, ceux-ci ne font pas plus de mal aux chevaux que les premiers. 3°. Des vers blancs, quelquefois d'un demi-pied de long, & pointus par les deux bouts I : on en voit quelquefois dans la fiente ; ceux-là peuvent causer des tranchées. 4°. Des vers les plus dangereux de tous ; ils sont petits, & faits comme de grosses éguilles K.

C'est la troisiéme & quatriéme espece des vers, que nous venons de décrire, qui donnent des tranchées.

Les vers en général, se produisent dans le corps, non par corruption, comme on croyoit autrefois, mais par des œufs d'insectes, qu'ils déposent sur les alimens en général, & en particulier sur ceux que les Chevaux mangent : lorsque les mauvaises digestions ont occasionné une matiere aigre-douce, cette matiere fait éclorre, & nourrit par sa qualité les œufs des vers, que l'animal a avalé avec ses alimens, & ils ne sont détruits & digerés, que lorsque les digestions étant louables, ou d'une autre qualité que celle que je viens de dire, elles empêchent la formation des vers, en détruisant &

diſſolvant leurs œufs. Pour revenir à cette matiere aigre-douce, qui fait éclorre les vers qui donnent des tranchées aux Chevaux ; il s'en forme dans l'eſtomac, ou dans les inteſtins un paquet, qui contient leſdits vers, qui s'appelle la poche des vers ; c'eſt cette poche qu'il faut diſſoudre, pour faire mourir les vers qu'elle contient.

Quand on ſoupçonne un Cheval d'avoir des vers ; ce qui ſe démontre, lorſqu'on voit qu'il devient pareſſeux, que ſon poil ſe hériſſe, qu'il regarde ſes flancs, ce qui pourroit faire par la ſuite qu'il mourroit avec de grandes douleurs, quoique ſans tranchées pour avoir eu l'eſtomac percé par les vers ; il faut lui donner des remedes pour les faire mourir ; ces remedes ſont :

La Thériaque.	1 once.
L'Orviétan.	1 once.
L'Acier.	1 once.
Tous les extraits amers. . . .	
L'Aloës.	1 once.
Sublimé doux, & Thériaque, de chacun.	1 once.
Fleurs de Souffre.	3 gros.

Formez-en des pillules que vous donnerez au Cheval.

Des Tranchées.

Quand les tranchées, formées par les vers, paroiſſent ; outre les ſignes généraux, les Chevaux reſſentent de ſi grandes douleurs, qu'ils font des actions de déſeſpoir, ſe laiſſent tomber à terre, y reſtant ſans mouvement ; ils ſe mordent les flancs, & en emportent ſouvent la piece du cuir ; ils regardent leur flanc, & ſuent par tout le corps ; ils ſe jettent par terre, ſe relevent en ſe débattant.

Il eſt inutile de ſaigner à ces tranchées ; mais donnez des extraits amers, de la thériaque, de l'acier avec des décoctions ameres, &c.

Des lavemens, où il faut faire entrer des huiles ou des graiſſes, parce qu'il n'y a point de vers, qui vivent dans l'huile ; elle les tuë.

Il ne faut point purger pendant la douleur ; quelques jours après, on le peut, comme il s'enſuit.

Thériaque. }
Aloës. } de chacun. . . . . 1 once.

Remede pour plusieurs especes de Tranchées.

POUDRE.

Myrrhe.
Aristoloche.
Bayes de Laurier. } parties égales en poudre fine.
Gentiane.
Rapure d'Yvoire.

Vous passerez ces poudres par le tamis, & vous les ferez prendre dans une chopine de vin blanc ou rouge, à la dose, depuis un once jusqu'à 3.

On donnera une seconde prise, si la premiere ne fait pas tout l'effet qu'on desire.

L'effet ordinaire de ce breuvage, est de faire transpirer, suer, rendre des vents ou uriner.

CHAPITRE XXV.

Du Pissement de sang.

Le pissement de sang, est une ruption de quelques vaisseaux dans les reins, ou dans la vessie : ce mal a plusieurs dégrés ; car quelquefois l'urine, n'est que légerement teinte & mêlée de sang ; quelquefois le Cheval rend le sang tout pur : enfin la maladie peut devenir si sérieuse, que la fiévre & le dégoût s'y joindront. En décrivant les gradations de ce mal, nous en avons dit les signes, il ne s'agit plus que d'en découvrir les causes.

Ce mal peut provenir d'une trop grande chaleur dans les reins par l'âcreté de l'urine, occasionnée par une course trop violente. Dans ces courses, les Chevaux font quelquefois des efforts, qui rompent des vaisseaux dans les reins ou dans la vessie, surtout quand ce travail excessif arrive dans les grandes chaleurs de l'Eté ; c'est dans cette saison, que la maladie est plus dangereuse, parce que la fiévre s'y joint souvent : lorsque l'urine n'est que teinte, ce mal est plus aisé à guérir, parce qu'il ne dénote que chaleur des reins, sans ruption de vaisseaux.

Il ne faut pas s'étonner, quoique l'urine paroiſſe très-rouge, car fort peu de ſang épanché peut lui donner cette couleur; mais lorſqu'il y a de gros vaiſſeaux rompus, & qu'on voit ſortir le ſang tout pur, alors la maladie eſt très-dangereuſe, ſurtout ſi la fiévre, un grand battement de flanc, & le dégoût s'y joignent.

A ce mal qu'il y ait fiévre ou non, il faut ſaigner promptement & plus ou moins ſelon le dégré de la maladie; faire obſerver le régime. Quand l'inflammation n'eſt pas tout-à-fait formée, c'eſt-à-dire, que l'urine n'eſt que rougie, comme il s'agit d'empêcher que la veſſie ne s'enflamme, ce qui ſe peut faire en arrêtant le cours du ſang, qui ſort par les petits vaiſſeaux qui ont ſouffert ruption; il faut faire boire au Cheval des décoctions aſtringentes, telle que la ſuivante & des lavemens rafraîchiſſans.

Plantin & Piloſelle de chacun. . .	2 poignées.
Alun cru.	1 once.
Eau commune.	2 pintes.

Faites-en une décoction que vous donnerez au Cheval.

Si l'inflammation eſt formée, c'eſt-à-dire, que la fiévre y ſoit jointe, il faut faire comme à la retention d'urine, c'eſt-à-dire, beaucoup de ſaignées & des boiſſons rafraîchiſſantes.

CHAPITRE XXVI.

De l'Emorragie.

L'Emorragie n'a pas d'autres ſignes que l'émorragie même, c'eſt-à-dire, un écoulement de ſang par la bouche, & par les naſeaux; cet écoulement peut devenir quelquefois ſi conſidérable, que la fiévre s'y joint; mais cela eſt très-rare: cependant ſi l'on n'apporte promptement du ſoulagement à ce mal, les Chevaux en peuvent mourir, ou du moins devenir ſi foibles, qu'ils ſeront très-long-tems hors d'état de rendre ſervice.

Ce mal arrive par une fermentation trop violente d'un ſang très-échauffé & ſubtiliſé par des fatigues extraordinaires pendant les grandes chaleurs, lequel forçant les vaiſſeaux, en rompra quelques-uns dans des endroits où le ſang pourra

avoir une iſſuë, & ſortir par les naſeaux, ou par la bouche : ce mal arrive auſſi par des obſtructions cauſées par une nourriture donnée en trop grande abondance, ou qui pêche dans ſa qualité ; ce qui rendra le ſang échauffé & fermentatif : ce ſang trouvant des obſtructions, forcera les vaiſſeaux, ne pouvant s'y contenir, & faiſant effort pour y paſſer.

Par les raiſons que nous venons de dire, l'émorragie arrive plutôt en Eté qu'en toute autre ſaiſon.

La ſaignée & une très-grande abſtinence, arrêteront l'émorragie ; le tout ménagé, ſuivant la grandeur du mal. Si l'émorragie eſt de conſéquence, il faudra faire juſqu'à deux ou trois ſaignées au moins dans un jour : on retranchera preſque la nourriture du Cheval pendant deux ou trois jours, & on ne lui donnera à boire que de la décoction de plantin, ou de renouée, vulgairement appellée traînaſſe, & des lavemens rafraîchiſſans : c'eſt principalement ſur les grandes ſaignées, & ſur une diéte plus auſtere qu'en toute autre maladie qu'il faut tabler ; car quoiqu'on puiſſe ſe ſervir de topiques, c'eſt-à-dire, de remedes extérieurs, ils ne pourront agir qu'au hazard, parce qu'on ne ſçait pas en cette occaſion, où eſt l'orifice du vaiſſeau rompu : de plus les topiques n'allant point à la cauſe qui vient de la maſſe du ſang, & la ſaignée en diminuant le volume, elle doit être ſuffiſante, étant réïterée, pour arrêter l'émorragie ; cependant ſi on veut ſe ſervir de topiques, on peut faire celui-ci. Si c'eſt en Eté, il faudra mettre le Cheval dans l'eau, (s'il n'a pas chaud), juſqu'aux flancs, & l'y laiſſer environ deux heures ; ou ſi cela ne ſe peut, couvrez la tête & le dos du Cheval d'un drap en ſept ou huit doubles, mouillé dans l'oxicrat ; tenez-lui la tête haute dans l'écurie : ne le laiſſez point coucher ; & jettez ſouvent de l'eau fraîche ſous le ventre.

Autrement prenez de la traînaſſe, ou de l'ortie que vous corromprez dans les mains pour en mettre dans les naſeaux, en lier ſur le larmier & ſur les reins.

On peut ſouffler des poudres dans les naſeaux, telles que alun pillé, avec feuilles de plantin en poudre, ou fiente d'âne ou de mulet en poudre, ou chair de liévre ſéchée au four, & miſe en poudre.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

Des Chevaux frappés de la fumée.

PEu d'Auteurs ont parlé de cette maladie, ou plutôt de cet accident, peut-être parce qu'il arrive rarement, ou qu'ils ont regardé ce mal comme incurable.

Lorſque par des hazards malheureux, ou par la négligence de quelque domeſtique, le feu aura pris dans une Ecurie, on a bien de la peine à en faire ſortir les Chevaux; ils deviennent immobiles, la fumée leur entrant par les naſeaux, les rend comme hebêtés, & ils ſe laiſſeront étouffer, ſans remuer de leur place; cette fumée fait à peu près l'effet du charbon, quand quelqu'un s'eſt endormi, ayant laiſſé des braſiers de vrai charbon, allumé dans le milieu de la chambre: on ſçait aſſez les accidens malheureux qui en ſont quelquefois arrivés, apparemment que la fumée du foin & de la paille a des ſouffres groſſiers, qui coagulent & caillent le ſang des Chevaux, juſqu'à arrêter toute circulation, comme le charbon fait aux hommes; c'eſt pourquoi lorſqu'on peut faire ſortir les Chevaux de l'écurie embrâſée avant qu'ils ſoient tout-à-fait étouffés, c'eſt-à-dire, après avoir reſpiré quelque tems la fumée, le dégoût leur prend avec un grand battement de flanc, ils jettent violemment par le nés & par la bouche; & la mort s'enſuit, s'ils ne ſont ſecourus très-promptement.

Il s'agit alors de les beaucoup ſaigner, c'eſt-à-dire, deux ou trois fois, pour deſemplir les vaiſſeaux, & empêcher le figement total, leur donner des lavemens, mais préalablement leur faire avaler des médicamens qui puiſſent remettre leur ſang en mouvement. Le remede ſuivant eſt expérimenté; ſçavoir, trente-ſix grains de Kermès, autrement poudre des Chartreux.

On peut auſſi leur faire entrer par les naſeaux la fumée des plantes chaudes & aromatiques.

Malgré tous ces remedes, il eſt à craindre, que ſi les Chevaux ont trop long-tems avalé la fumée, ils n'en puiſſent mourir; mais s'il y a moyen de les rechaper, le procedé ci-deſſus, eſt, je croi, le ſeul qui puiſſe réuſſir.

CHAPITRE XXVIII.

De la Palpitation de cœur & du vertigo de vapeurs.

NOus avons dit au Chapitre du Vertigo, qu'il y en avoit une eſpece, provenant des vapeurs, dont nous parlerions dans ce Chapitre, à cauſe que ce vertigo n'eſt autre choſe qu'une forte palpitation de cœur; pour cet effet, nous allons commencer par définir la palpitation de cœur, & tout de ſuite nous parlerons de cette eſpece de vertigo, comme ayant une même cauſe intérieure.

La Palpitation. La palpitation, eſt un mouvement du cœur plus vif qu'à l'ordinaire, qui arrive comme par ſecouſſes d'intervalle en intervalle.

On connoît aiſément cette maladie au toucher; car lorſque le Cheval en eſt attaqué, ſi on met la main à l'endroit du cœur, c'eſt-à-dire, en bas, entre l'épaule & la ſangle, on ſent un mouvement précipité du cœur, & ſi violent qu'il ſemble qu'il veut rompre les côtes pour ſortir; & lorſque la palpitation eſt très-violente, le cœur bat d'une telle force contre les côtes, que l'on voit viſiblement mouvoir la peau à chaque battement; & en approchant l'oreille, on entend dans le corps comme des coups de marteau; & cela de tous les deux côtés à la fois, les flancs ne battent pas extraordinairement.

Quoique ce mal paroiſſe avoir des ſignes d'une très-grande violence, cependant il n'eſt pas ordinairement mortel, à moins que la fiévre ne s'y joigne; ce qui arrive rarement.

La cauſe de la palpitation, ne vient que d'un ſang qui a pris un peu plus de conſiſtence qu'à l'ordinaire, c'eſt-à-dire, qui s'eſt épaiſſi juſqu'à un certain dégré, de façon qu'il a de la difficulté à traverſer les vaiſſeaux du poulmon, qui doit alors être plein d'obſtructions & de tubercules, leſquelles en même tems en gênent le cours; ce qui contraint le cœur, par la peine qu'il a à chaſſer le ſang de ſes ventricules, à faire ce mouvement convulſif, déréglé, forcé & véhément.

Ce mal peut être occaſionné par mauvaiſes digeſtions, par un travail trop rude, par une courſe trop rapide, par un léger refroidiſſement, ou par de mauvaiſes nourritures.

Quand la palpitation occaſionne le vertigo, que nous ap-

pellons de vapeur ; alors le Cheval a des étourdiſſemens , car il ſe laiſſe tomber tout à coup & ſe releve enſuite , comme étourdi & chancellant ; cela lui prend par accès , & le moment d'après , il revient à ſon ordinaire , & mange comme de coutume.

Ce qui met le Cheval en cet état , n'eſt autre choſe que la palpitation , qui empêche le ſang de monter à la tête , ou bien ce ſont des vapeurs qui s'élevent au cerveau , provenant à raiſon des obſtructions qui cauſent la palpitation.

Cette eſpece de vertigo , n'eſt pas plus à craindre que la palpitation de cœur , & les mêmes remedes pourront guérir l'un & l'autre ; tout le danger ſeroit la fiévre , ſi par hazard elle s'y joignoit ; mais il ne ſeroit alors queſtion que de traiter le Cheval de la fiévre , comme le mal le plus eſſentiel , ſans ſonger à la palpitation ni au vertigo , qui diſparoîtroient peut-être tout-à-fait , ſi la fiévre étoit guérie. Voyez le Chapitre de la Fiévre.

Il ne faut pas croire que l'on guérira radicalement en peu de jours , un Cheval ſujet à la palpitation de cœur & au vertigo dont nous venons de parler ; il faudra peut-être un procedé long & continué , quelquefois auſſi une palpitation accidentelle ſe diſſipera par une ſeule ſaignée que l'on pourra réïterer en cas de beſoin.

Quand ces maux ſont habituels , & qu'on voudra ſe donner la peine de les guérir radicalement ; il faudra commencer par deux grandes ſaignées , n'importe de quelle veine ; faire obſerver la diéte, beaucoup de lavemens émolliens, commencer par des remedes fondans & ſpiritueux , tels que ſont , la thériaque , l'orviétan , la confection d'hyacinte , ou de la poudre de gentiane ; le tout dans le tems de l'accident : ces remedes agiront comme ſtomachiques : on viendra enſuite au long uſage des remedes apéritifs & deſobſtruans , principalement du mars ou fer , du foye d'antimoine , & des extraits amers.

BREUVAGE CORDIAL.

Thériaque ou orviétan. . . . . . 1 once.
Eau cordiale , de ſcorzonaire , bugloſe , chardon beni , & Reine des prés , de chacun. . . . . 1 demi-ſeptier.

Délayez le tout enſemble , & le donnez.

Breuvage apéritif & fondant.

Extrait de gentiane & de fumeterre, & gomme ammoniaque en poudre, de chacun.	1 once.
Limaille d'acier.	3 onces.

Formez-en des pillules, dont on donnera trois gros pesant au Cheval, deux fois le jour.

CHAPITRE XXIX.

Des morsures de Bêtes venimeuses & de Musaraignes.

IL arrive quelquefois que des serpens, aspics, &c. peuvent mordre ou piquer les Chevaux dans les pâturages, alors le Cheval vient à enfler; le venin court dans ses veines, & quand il a gagné le cœur, il suffoque le Cheval; & cela en deux fois vingt-quatre heures.

Pl. V. La Musaraigne F, est une petite souris, dont la morsure est fort venimeuse; elle se trouve plus communément dans les écuries, qui sont situées sur des terreins bas & humides: il peut arriver qu'elle morde les Chevaux; ce qui est, je croi, assez rare; mais on dit, que quand elle l'a mordu, le Cheval a les mêmes accidens, que s'il avoit été piqué d'un serpent, c'est-à-dire, que la partie enfle; mais il faut prendre garde de se tromper en cela; car on attribuë quelquefois à la morsure d'une musaraigne, les enflures qui paroissent au poitrail & à l'aîne, qui ne sont autres choses que des efforts, dont nous avons parlé dans le Chapitre de l'avant-cœur, auquel il faut avoir recours pour leur cure; quant aux morsures de bêtes venimeuses, musaraignes, &c. si vous vous en appercevez sur le champ, mettez vîte un bouton de feu sur la morsure, ou bien liez si vous pouvez au-dessus de la morsure, pour empêcher le venin de monter, on battera ensuite la partie avec une branche de groseiller épineux, jusqu'à ce que le sang sorte, frottez ensuite l'endroit avec du thériaque, de l'orviétan, &c.

Si on ne s'est pas apperçu de la piqueure dans le moment, & qu'on voye que l'enflure commence à s'étendre, mettez

Pl. V.

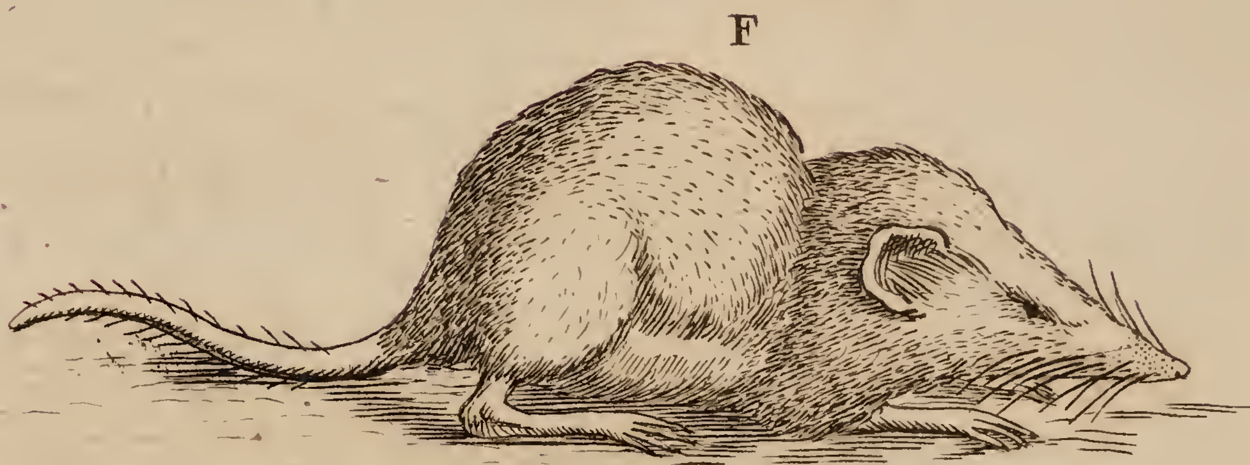


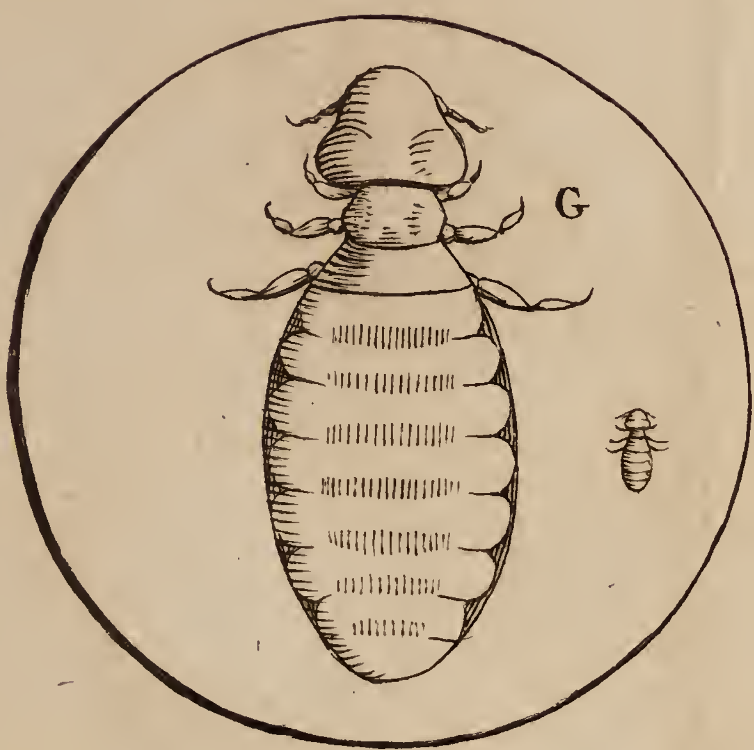




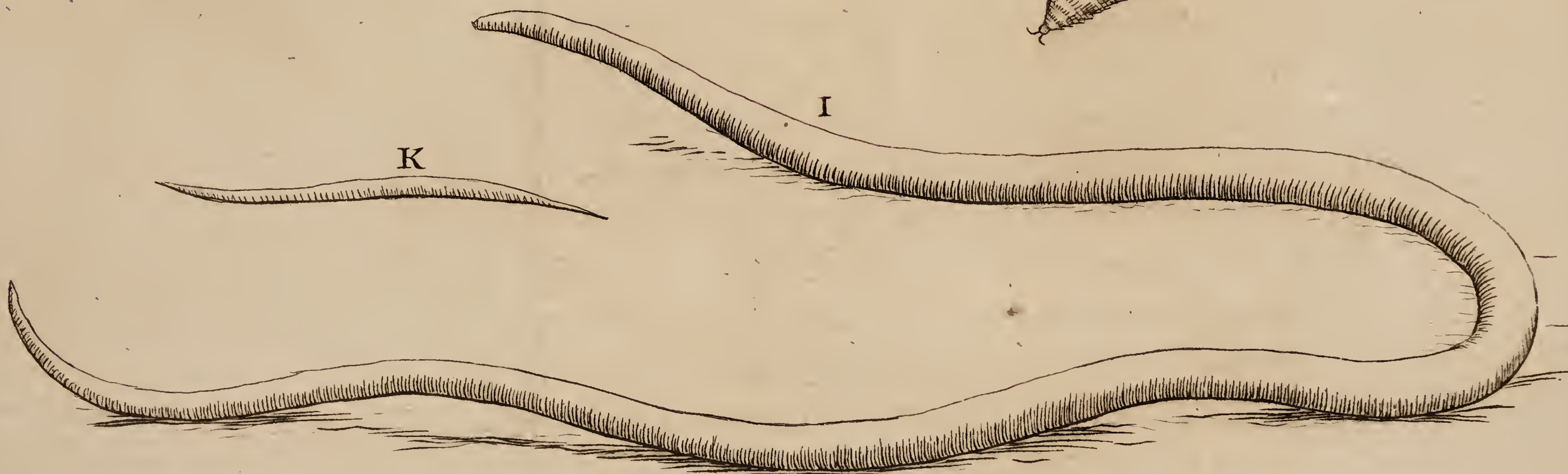




















toujours le feu à l'endroit piqué, frottez-le d'une des drogues ci-dessus, & en faites avaler au Cheval.

CHAPITRE XXX.

Pour avoir avalé de l'Arsenic, ou des Sangsuës, ou de la fiente de Poule.

LEs Chevaux peuvent quelquefois avaler de l'arsenic, qui aura été jetté dans les greniers, pour faire mourir les rats & les souris, aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut leur faire avaler deux livres d'huile d'olive & réïterer; ils peuvent aussi en buvant dans des mares, ou des ruisseaux, avaler des sangsuës, qui s'attacheront à l'estomac, & y causeront une émorragie, qui fera mourir le Cheval: dans le moment qu'on s'en apperçoit, il faut lui faire avaler au plutôt de l'huile, ou de l'eau salée, pour faire mourir ces animaux.

Il faut éloigner avec grand soin les poules des écuries; car si par hazard, le Cheval avale de leur fiente dans sa nourriture, c'est une espece de poison pour lui; il bat du flanc, & jette des vilaines matieres par le fondement; quand on s'apperçoit de cela, il faut extrêmement le rafraîchir; car cette fiente l'échauffe beaucoup, le miel & l'aloës pour le purger, & force lavemens.

CHAPITRE XXXI.

De la Rage.

OMELETTE.

VOus prendrez trois œufs, dont vous ôterez bien soigneusement les germes; vous aurez de la racine d'églantier ou rosier des hayes que vous ferez arracher du côté où le soleil donne, faites-la raper le plus menu que faire se pourra, après en avoir ôté la premiere peau: cassez un de vos œufs par le petit bout, pour en faire sortir le jaune, sans qu'il y ait une grande ouverture à l'œuf; vous l'emplirez trois fois d'huile de noix de la meilleure, tirée sans feu: jettez cette huile, avec vos œufs; ajoutez une bonne pincée de poudre d'églantier, c'est-à-dire, autant que les cinq doigts à demi écartés,

pourront en prendre ; mêlez bien le tout enſemble , après quoi vous le mettrez dans une poële que vous aurez eu ſoin de faire rougir ſur le feu : vous ferez bien cuire cette omelette, enſorte qu'elle ſoit ſéche , après qu'elle ſera faite , vous la ferez manger au malade ; s'il eſt bleſſé , & qu'il y ait une galle deſſus la morſure , vous frotterez la playe avec un linge & du vin chaud , juſqu'à ce que le ſang y vienne : quand la playe ſera ſaignante, vous y mettrez un morceau d'omelette qui doit être brûlante pour bien faire ſon effet : le malade mangera le reſte ; il faut qu'il ſoit à jeun , pour prendre ledit remede ; & ſi par hazard après l'avoir avalé , l'envie de dormir lui prenoit , il faudroit qu'il y cédât ſur le champ par tout où il ſe trouveroit , neuf jours après qu'on aura pris le remede , il faudra avaler de la thériaque délayée dans du vin.

Nota. Qu'il ne faut point mettre de ſel dans ladite omelette , ne point boire en la mangeant , & ne manger de deux heures après l'avoir priſe.

CHAPITRE XXXII.

DES MALADIES CRONIQUES, OU DE CELLES QUI AGISSENT LENTEMENT SUR LE TEMPERAMENT DU CHEVAL.

De la Fiévre lente.


C'EST ici , où j'ai promis de parler de la fiévre lente : elle reconnoît deux cauſes , ou des abſcès & ulceres internes ; tels ſont la morve , la phtyſie ou amaigriſſement , les abſcès du foye , ou d'autres parties du bas ventre ; ou bien les obſtructions rebelles des couloirs du bas ventre , & ſpécialement du foye.

La premiere cauſe , je veux dire les abſcès & les ulceres internes , produiſent un mouvement de chaleur dans le corps du Cheval , & une fiévre imperceptible d'abord , qui ſe fortifie en certains tems , & qui peut ſe terminer en moiteur ; cette fiévre n'eſt entretenuë que par la communication qui ſe fait des parties du pus des abſcès ou ulceres , au ſang qui roule autour.

La ſeconde cauſe provient ſouvent d'obſtructions des vaiſſeaux de la bile, qui retiennent dans les canaux du ſang, une partie de cette humeur, qui ne manque jamais d'entretenir une agitation ſourde dans la maſſe du ſang, lorſqu'elle n'eſt pas fort allumée, ni fort âcre, mais ſimplement épaiſſe & réſineuſe.

La fiévre lente, qui provient d'abſcès, ou d'ulceres internes, eſt tout-à-fait incurable; ainſi il ne faut pas perdre ſon tems à la traiter: celle qui dépend des obſtructions du foye, doit être traitée par les remedes généraux; qui conviennent aux obſtructions des couloirs intérieurs, dont l'on parlera en ſon lieu.

CHAPITRE XXXIII.

De la Gourme.

LA gourme, eſt une maladie aſſez connuë dans les pays froids & temperés; c'eſt un écoulement de matiere par les naſeaux, qui arrive aux poulins une fois en différens tems depuis leur naiſſance, juſqu'à l'âge de cinq ans: les ſignes de cette maladie qu'on pourroit cependant appeller un écoulement naturel, ſont une humeur viſqueuſe & gluante, qui découle par les naſeaux, ou qui ſe dénote par l'enflure des glandes que les Chevaux ont naturellement entre les deux os de la ganache, près du goſier, ou bien par des tumeurs & abſcès qui viennent ſur différentes parties du corps, comme à une épaule, au jarret, au-deſſus des reins, ou à la jambe; enfin dans l'endroit où cette humeur a plus de diſpoſition à ſe dépoſer.

Il paroît que la cauſe de la gourme, qui n'eſt connuë comme nous venons de dire, que dans les pays temperés ou froids, (car dans les pays chauds, il n'en eſt pas queſtion,) provient de la qualité de la terre & de la température de l'air des pays ſuſdits: la terre fournit des herbes trop humides & trop nourriſſantes pour le poulin; ainſi l'herbe qu'il mange dans ſa jeuneſſe dans un terrein humide & gras, ſur laquelle il trouvera du verglas, de la roſée, ou des pluyes extrêmement froides, joint aux injures du tems, auquel il ſera expoſé dans les tems froids, qui interrompent la tranſpiration qui lui eſt néceſſaire, pour évacuer les humeurs groſſieres, formées par la

digeftion de ces alimens flegmatiques & par conféquent trop nourriffans, donneront origine à ces humeurs cruës, & à cette limphe vifqueufe qui fe fépare dans les glandes du col & dans celles des nafeaux ; ainfi la gourme eft proprement un catarre, ou un rhume, qui fuppofe toujours de l'indigeftion occafionnée par un refroidiffement ; c'eft pourquoi plus les poulins feront délicats, plus ils feront incommodés de la gourme qu'ils auront davantage de peine à jetter que ceux qui font d'un tempérament plus fort.

Lorfque ce rhume n'a pas été guéri radicalement, & que le Cheval n'a pas eu affez de force pour fe débarraffer entierement de fa gourme dans l'âge où il doit naturellement la jetter ; elle peut revenir enfuite avec bien plus de danger, c'eft ce qu'on appelle fauffe gourme, dont nous parlerons dans le Chapitre fuivant ; & fi cette fauffe gourme, ou la gourme même vient à fe changer en une fluxion de poitrine, qui dégénere enfuite en phtyfie ou amaigriffement total, le Cheval mourra d'une maladie, qu'on appelle Morve, & qui fe trouve incurable bien auparavant même que la phtyfie foit déclarée : nous en parlerons après la fauffe gourme.

Nous avons dit, que les Chevaux pouvoient jetter de trois façons, ou par les nafeaux, ou par des abfcès fous la gorge, ou par des tumeurs & abfcès en différentes parties du corps ; la plus heureufe façon de jetter, eft par les nafeaux, ou fous la gorge : quand les abfcès fe déterminent fur quelqu'autre partie du corps, c'eft figne que le Cheval n'a pas eu affez de force pour pouffer cette humeur par les endroits les plus convenables, & quelquefois la partie qui a fouffert, peut en refter foible ou eftropiée ; tous ces abfcès percent quelquefois d'eux-mêmes, ce qui eft plus heureux que lorfqu'il les faut faire fuppurer.

On voit bien des poulins, qui jettent étant à l'herbe, & s'y guériffent d'eux-mêmes : d'autres qui jettent étant à l'écurie, & aufquels il n'y a rien à faire, que de les tenir chaudement, faire boire à l'eau blanche, & leur donner du fon chaud ; mais quand on voit que le Cheval eft trifte, & qu'il ne fe débarraffe pas facilement de la matiere de la gourme, ou que la tumeur fous la gorge fera rebelle, enfin que la maladie deviendra plus confidérable ; il faut alors aider plus puiffamment la nature ; on pourroit croire qu'en remettant à

l'herbe

l'herbe un Cheval qui a été quelque tems à l'écurie au ſec, il ſe débarraſſera plus aiſément de ſa gourme, mais on ſe tromperoit fort; car alors, il ſeroit beaucoup à apprehender que cette gourme ne ſe changeât en morve; il faudra donc le laiſſer à l'écurie, & le traiter par les remedes ſuivans.

Commencez par ſéparer le Cheval de tous les autres, attendu que ſi un Cheval qui ſera proche de celui qui jette ſa gourme, peut toucher à la matiere qui ſortira des naſeaux; il ne manquera pas de la lécher, parce qu'elle eſt ſalée, & que les Chevaux aiment ce goût; & quoique cette matiere vienne d'un poulin, qui ne fait que jetter, & qui n'eſt pas morveux, le Cheval qui l'aura léchée, peut en gagner la morve: par cette même raiſon, aucun des uſtenſiles qui lui ſervent, comme le ſceau, l'étrille, &c. le Palefrenier même qui en a ſoin, ne doivent point approcher des autres Chevaux; c'eſt pourquoi auſſi, il faut avoir grande attention, lorſqu'on veut mettre d'autres Chevaux dans une écurie, où un poulin a jetté ſa gourme, à la bien nettoyer, ôter la vieille litiere, laver la mangeoire, & frotter les murailles & le ratelier, d'eau mêlée avec de la chaux.

Avant d'en venir aux remedes, diſons un mot des glandes enflées ſous la ganache. Premierement, il eſt bon de déſabuſer certaines gens, qui voyant groſſir pendant un tems ces glandes, & les voyant enſuite diminuer, puis regroſſir aſſez périodiquement, c'eſt-à-dire, tous les quinze jours, ou tous les mois, s'imaginent que la lune en eſt la cauſe, je les renvoye pour cet effet au Chapitre LVIII. où il eſt parlé de la Fluxion lunatique: d'autres croyent qu'ils guériront la gourme, fauſſe-gourme & morve, en arrachant les glandes enflées, parce qu'ils s'imaginent que ce ſont ces glandes qui fourniſſent cette matiere, & qui la forment; mais ils ſont dans l'erreur, car c'eſt la matiere, provenant des cauſes ſuſdites, qui gonfle les glandes, leſquelles ſont en ſi grande quantité en cet endroit, qu'après avoir ôté une glande pendant le cours du mal, la matiere ſurvenant enſuite, en gonfflera une autre pareillement, & les gonfleroit toutes ſucceſſivement, ſi on les ôtoit l'une après l'autre; il eſt donc tout-à-fait inutile d'églander un Cheval pendant qu'il jette, & la douleur qu'on lui cauſe, peut même lui faire plus de mal que de bien: il n'y a qu'une raiſon qui puiſſe engager à cette opération, qui ſeroit la dif-

formité, que causeroit à un Cheval une glande qui paroîtroit en dehors, & qui seroit restée du tems qu'il jettoit sa gourme. Pour cette opération voyez le Chapitre XL. du Traité des Opérations.

Venons maintenant aux remedes du Poulin malade de la gourme. Premierement, il faut toujours une saignée de précaution, tenir le Cheval chaudement, lui donner à manger du son chaud, le faire boire chaud, & de l'eau blanche, donner des lavemens; il sera bon de raser le dedans des naseaux, afin que la matiere s'écoule plus aisément, & ne s'attache point au poil: ayez soin aussi par la même raison, de lui laver de tems en tems les naseaux, avec une éponge & de l'eau; quand il fait chaud, vous le promenerez en main, en lui laissant baisser le nez, afin que la matiere sorte, ou bien, vous lui ferez respirer la fumée du géniévre brûlé: si le mal s'obstine, & que le Cheval ne veuille pas manger son son, faites un gargarisme, avec miel, verjus & sel, & ajoutez dans le son tous les matins cinq ou six poignées de pervanche, hachée menu, ou de l'antimoine, le tout pour provoquer la transpiration & une bonne digestion.

Nota. Qu'il ne faut point donner à ce mal de cordiaux, parce qu'ils échauffent trop, & mettent le sang en mouvement, & qu'il ne s'agit ici, que d'en corriger la crudité.

Si malgré tout, la gourme s'obstine & continuë; il faudra faire un seton, ou ortie au poitrail, parce qu'il attirera & fera dissiper l'humeur en l'évacuant. Voyez cette opération au Chapitre XXXVIII. du Traité des Opérations.

Quant aux tumeurs & abscès sous la ganache & ailleurs, si elles viennent d'elles-mêmes à suppuration, il n'y a rien à y faire; mais lorsqu'on voit qu'elles ne prennent point ce chemin; il faut les graisser avec de l'altea & du basilicum, ou de mêler avec du vieux vin, une gousse d'ail, ou un oignon blanc, ou un poireau, ou un oignon de lis; & à la ganache, vous mettrez une peau de mouton, le poil en dedans par-dessus le suppuratif.

Quand vous verrez que l'abscès veut percer, c'est-à-dire, qu'il est mol, aidez-lui avec un bouton de feu, ou un coup de bistouri; si ensuite il vient des chairs baveuses, agissez comme il est dit à cet article dans le Chapitre des Playes.

CHAPITRE XXXIV.

De la Fauſſe-Gourme.

CEtte maladie, n'eſt autre choſe qu'un reſte d'humeur de gourme qui reparoît, lorſqu'un Cheval a jetté imparfaitement pendant ſa jeuneſſe; & qui revient, lorſqu'il n'eſt plus en âge de jetter naturellement, auſſi eſt-elle plus dangereuſe & plus prête à ſe tourner en morve; de même que la petite verole, eſt communément plus périlleuſe aux hommes faits qu'aux enfans. La fauſſe-gourme a les mêmes ſignes que la véritable; mais communément avec plus de violence, car il prend ſouvent au Cheval un grand battement de flanc, c'eſt-à-dire, beaucoup de difficulté de reſpirer: le ſigne le plus certain de la fauſſe-gourme, eſt qu'elle prend, lorſque le Cheval a paſſé l'âge où il doit la jetter naturellement; elle n'épargne pas même les vieux Chevaux; mais rarement jettent-ils par le nez, ce ſera plutôt par une tumeur à côté de la ganache, c'eſt-à-dire, vers l'endroit des avives.

Les cauſes de la fauſſe-gourme, étant les mêmes que celles de la gourme, voyez ce qui en eſt dit au Chapitre précédent: la fauſſe-gourme ſe guérira auſſi par les remedes qui ſont dans ledit Chapitre.

CHAPITRE XXXV.

De la Morve.

VOici une maladie, qui, quoique de longue haleine, eſt une des plus terribles qui puiſſe arriver aux Chevaux: Je commence par avancer qu'elle eſt inguériſſable quand elle eſt bien déclarée & ſûre, & qu'on peut la guérir comme on guériroit un coup d'épée au travers du cœur; pour appuyer cette affirmation, il eſt néceſſaire que je définiſſe la cauſe de la Morve, puis je laiſſerai juger au Public inſtruit, s'il eſt poſſible qu'un Cheval en rechape.

Nous avons expliqué dans le Chapitre de la Gourme que ce qui l'engendroit étoit une matiere cruë & indigeſte, ou une limphe épaiſſie que le ſang dégorgeoit dans les glandes du nez

& de la ganache ; moins cette matiere qui roule avec le ſang eſt épaiſſe & âcre, plus le fond s'en débarraſſe facilement, & moins elle corrode les endroits où elle ſéjourne ; ſi ce même dégré d'épaiſſeur & d'âcreté n'augmente pas dans le tems de l'évacuation, elle eſt chaſſée à meſure qu'elle ſe forme, & le ſang peut alors ſe nettoyer, ce qui forme une gourme ſimple à l'égard des jeunes Chevaux, & de même une fauſſe gourme à ceux qui ne ſont plus en âge de jetter la vraye gourme. Mais ſi elle vient tout à coup ou par dégrés au plus haut point d'âcreté & d'épaiſſiſſement où elle puiſſe parvenir, alors comme tout le ſang du corps paſſe dans les poulmons, ce ſang n'ayant plus la force de la pouſſer, cette matiere reſte en arriere, s'arrête par grumeaux dans les poulmons mêmes, & y forme d'endroits en endroits de petites tumeurs ou abſcès, deſquelles une partie du pus étant repompé par le ſang, ſert à le gâter encore davantage, & par conſéquent à augmenter la quantité de matiere qu'il dépoſe dans les poulmons ; ainſi les tumeurs augmentent de plus en plus en nombre, & la matiere qui les forme étant corroſive, elle en fait autant d'ulceres, qui, venant à ſe communiquer les uns aux autres, gâtent à la fin les poulmons en entier, & même les reins ; alors le ſang n'étant plus qu'une liqueur remplie d'âcreté, & par conſéquent ſa qualité nourriſſante & balſamique étant totalement détruite, il devient une eſpece de poiſon qui mine petit à petit les parties charnuës, & conduit l'Animal à la Phtiſie & au Maraſme ou amaigriſſement total. Il faut donc convenir qu'une partie auſſi eſſentielle à la vie que les poulmons, étant une fois ulcerée, aucun remede ne peut guérir ces ulceres formés, puiſqu'on ne ſçauroit les nettoyer en appliquant des remedes deſſus comme à une partie extérieure, & qu'il eſt impoſſible d'adoucir le ſang, pendant qu'un ennemi qu'on ne ſçauroit détruire travaille en dedans à le corrompre : ainſi je croi avoir avancé avec aſſez de raiſon que la Morve bien déclarée eſt incurable.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas abandonner un Cheval qui jette, ſur le ſimple ſoupçon qu'il peut avoir la Morve, car quelquefois on peut ſe tromper, attendu qu'il n'y a point de ſignes certains pour juger ſi un Cheval eſt morveux ou non, que le longtems qu'il y a qu'il jette ſans diminution ; car de jetter d'un naſeau ou des deux, blanc, jaune, vert, que la matiere ſurnage ou aille au fond de l'eau, épais ou liquide, &c. ne ſont pas

des preuves certaines, puiſqu'elles ont manqué quelquefois, de même que la puanteur de la matiere & les chancres qui viennent dans les naſeaux occaſionnés par ſon âcreté; mais quand un Cheval jette pendant plus d'un mois également, il eſt beaucoup à craindre qu'il ne ſoit morveux. Il faut excepter de cette régle les Chevaux Bretons & Flamands; enfin tous les Chevaux qu'on nourrit dans leur jeuneſſe avec de la pâte que les gens du Pays compoſent exprès; ces Chevaux venant à paſſer de cette nourriture aux alimens ordinaires qui ſont, Foin, Avoine & Paille, ſe purgeront de leur ancienne nourriture, quelquefois pendant des ſix mois entiers en jettant continuellement, & ne deviendront point morveux; à la vérité pendant tout ce tems le poil ne leur devient point hériſſé, & ils ne maigriſſent point.

Nota. Que ſi dans le tems qu'un Cheval jette, il lui ſort quelques boutons de farcin, ces boutons ſe guériront facilement, mais ſoyez ſûr que votre Cheval eſt morveux & incurable.

Comme ce mal ſe communique très-aiſément, & qu'il peut infecter en peu de tems une quantité prodigieuſe de Chevaux pour avoir léché la matiere, il ne faut pas balancer à tuer le Cheval morveux déclaré; mais ſi on n'eſt pas ſûr qu'un Cheval ait la morve, & qu'on ne le faſſe que ſoupçonner; la premiere choſe qu'on doit faire eſt de le ſéparer des autres de la façon dont il eſt dit dans le Chapitre de la Gourme, & de le traiter comme il eſt indiqué dans ledit Chapitre: Si on ne voit guéres de Chevaux morveux mourir étiques, c'eſt que cette maladie n'arrive ordinairement à ſon dernier excès qu'en cinq ou ſix ans; pendant lequel tems & juſqu'à ſix mois peut-être auparavant leur mort naturelle, ils peuvent travailler à peu près comme à leur ordinaire, & qu'on les tuë communément bien avant ce tems-là.

CHAPITRE XXXVI.

Du Rhume appellé morfondure, & de la Courbature ſimple.

NOus avons dit dans le Chapitre qui traite de la Courbature qu'il y en avoit de deux ſortes, Courbature avec fiévre qui eſt un mal dangereux & preſſant; c'eſt de celle-là

dont il falloit parler dans le Traité des Maladies aiguës, Courbature ſimple, c'eſt-à-dire, ſans fiévre : celle-ci n'étant qu'une morfondure conſidérable provenant des mêmes cauſes de la morfondure, nous l'avons réſervée pour ce Chapitre-ci : Nous allons donc parler d'abord de la morfondure, ce qui nous menera inſenſiblement à la Courbature ſimple.

La Morfondure.

La morfondure a à peu près les mêmes ſignes de la gourme, car c'eſt une décharge d'humeur qui ſe fait par le nez ; on connoîtra donc un Cheval morfondu par les ſignes ſuivans. Il paroîtra triſte & dégoûté, il jettera par les naſeaux une matiere blanche ou verte, qui, ſelon qu'elle ſera âcre, cauſera la toux plus ou moins forte ; ſi on manie le goſier du Cheval, on le trouvera plus dur qu'à l'ordinaire, quelquefois même il y viendra une inflammation ſi conſidérable qu'elle empêchera le Cheval d'avaler, ce que les Maréchaux appellent étranguillon : ſi la morfondure eſt violente ; quelquefois elle eſt accompagnée d'une oppreſſion de poitrine ſi grande, que le Cheval ne peut quaſi pas reſpirer ; quelquefois même la fiévre ſe joint à tous ces maux.

Tous les ſignes ci-deſſus n'accompagnent pas toujours enſemble la morfondure, puiſqu'il y en a de légeres & de peu de conſéquence, ſuivant que le Cheval ſe trouve diſpoſé, & que les cauſes en ſont plus ou moins graves ; la courbature ſimple, par exemple, eſt un rhume ou morfondement plus fort qui donne les mêmes ſignes que la pouſſe, c'eſt-à-dire, un redoublement du flanc, une toux ſéche & fréquente accompagnée de flegmes par la bouche & par les naſeaux ; il y a preſque toujours à ce mal un mouvement de petite fiévre, & l'inflammation du poulmon peut être à craindre.

On voit bien par tout ce que nous venons de dire que la morfondure a bien des dégrés, puiſqu'il peut y en avoir de peu de conſéquence, de plus conſidérables par dégrés, & de très-dangereuſes & même mortelles, ce qui fait que ſouvent on a cru que des Chevaux étoient morveux en les voyant jetter par les naſeaux en abondance, & qui cependant n'étoient que morfondus ; c'eſt pourquoi il eſt bon d'avertir que l'on diſtinguera la morfondure d'avec la gourme par la connoiſſance qu'on aura des excès qui peuvent la cauſer, dont nous allons inſtruire le Lecteur, & ſi le Cheval les a faits, on peut conclurre avec certitude.

Les Chevaux deviennent morfondus lorſqu'on les fait paſſer tout d'un coup d'une grande chaleur à un grand froid après un travail exceſſif, ou pour les avoir trop fatigués ; ſi on laiſſe boire un Cheval qui a chaud ſans lui faire faire aucun exercice après qu'il a bû, ou s'il boit en Eté des eaux trop vives & trop avidement, ou de l'eau de neige fonduë, tout cela lui cauſera un rhume plus ou moins fort, ou une courbature ſimple qui eſt la même choſe. Courbature ſimple.

Ce mal, quant aux cauſes intérieures, provient de la limphe qui a été arrêtée & épaiſſie par défaut de tranſpiration ; cette humeur devenuë gluante & viſqueuſe ſe jette quelquefois ſur le poulmon, y cauſe des obſtructions qui oppreſſent la poitrine, & empêchent la reſpiration, la toux ſurvient par l'âcreté de l'humeur. Voyez le Chapitre de la Toux.

Comme il s'agit tant à la morfondure qu'à la courbature ſimple, lorſqu'il n'y a point d'inflammation, de faire deviſquer & de diſſiper cette limphe épaiſſie, on n'aura beſoin alors que d'une ſeule ſaignée ; du reſte on traitera ce mal comme la gourme par de doux ſudorifiques & apéritifs, point de cordiaux, promener au Soleil ou faire reſpirer la fumée du Geniévre, des lavemens ramolitifs, du foye d'Antimoine ; enfin, tout ce qui eſt dit dans le Chapitre de la gourme ; s'il touſſe, lui donner de l'eau mielée.

BREUVAGE.

Geniévre.	1 litron.
Miel.	$\frac{1}{2}$ livre.
Vin.	1 pinte.

Concaſſez le Geniévre, faites-le bouillir dans le Vin, y ajoutant le miel.

AUTRE.

De l'urine du Cheval toute chaude. .	1 demi-ſeptier.
Vin.	1 pinte.

Mêlez le tout, & en donnez pendant trois ou quatre jours, cela le fera ſuer.

Tous les remedes ci-deſſus ne pourront ſervir qu'en cas que le Cheval n'ait point de fiévre ; mais ſi la fiévre, l'oppreſſion de poitrine & l'étranguillon ſe joignent à la maladie, il faut fai-

gner comme à la fiévre, force lavemens ramolitifs & purgatifs; enfin traiter le Cheval de la fiévre & de l'étranguillon. Voyez les Chapitres qui traitent de ces deux maladies.

Quant à la courbature ſimple, quoique nous ayons parlé des remedes qui peuvent y être appliqués en parlant de ceux de la morfondure, en voici encore qui feront un bon effet; le meilleur de tous quand la fiévre n'y eſt pas jointe, eſt de laiſſer le Cheval au vert nuit & jour dans le tems des premieres herbes, cela le purgera; on peut ſi on veut le purger avec du miel.

Les remedes qu'on donnera pour cette eſpece de courbature doivent être temperés, & plutôt tirans ſur le froid que ſur le chaud, afin de temperer les humeurs qui cauſent cette maladie; c'eſt pourquoi il faut force boiſſons rafraîchiſſantes, l'orge en vert eſt parfaitement bon, le foye d'antimoine dans du ſon mouillé; il ne faut pas oublier les lavemens émolliens, comme nous avons dit.

CHAPITRE XXXVII.

De la Pouſſe.

LA Pouſſe eſt une oppreſſion de poitrine qui empêche le Cheval de reſpirer; on peut diſtinguer ce mal en deux eſpeces bien différentes l'une de l'autre, car l'une peut ſe guérir, & l'autre eſt incurable; nous appellerons la premiere Pouſſe flegmatique, & la ſeconde Pouſſe phtiſique ou phtiſie même.

Commençons par la Pouſſe phtiſique, & diſons-en les ſignes afin qu'on puiſſe la diſtinguer de l'autre qui peut ſe guérir; cette Pouſſe ſe déſigne comme l'autre par un redoublement du flanc, mais toujours accompagnée d'une toux ſéche & ſouvent réiterée, jointe à un écoulement conſidérable de flegmes par les naſeaux, il faut joindre à ces ſignes les cauſes qui les ont occaſionnées; car quand on voit qu'un Cheval devient pouſſif après qu'il aura fait de violens efforts dans des courſes outrées, on peut augurer qu'il ſe ſera rompu quelques vaiſſeaux dans la poitrine, ce qui aura cauſé épanchement de ſang dans les poulmons: ce ſang qui croupit devient du pus, & gâte le poulmon en l'ulcerant; alors le Cheval maigrit par les mêmes raiſons que nous avons apportées au Chapitre de la Morve, & meurt

Pouſſe phtiſique.

étique

étique ſans reſſource, la ſeule différence de la morve à ce mal eſt que celui-ci meurt à cauſe d'un accident, & l'autre par une cauſe intérieure, leſquelles toutes deux ſont le même effet; comme on ne peut donc guérir cette Pouſſe, nous n'en parlerons plus, nous allons paſſer à la Pouſſe flegmatique.

La Pouſſe flegmatique ſe reconnoît par le redoublement du flanc. Avant d'expliquer ce ſigne nous parlerons d'un autre dont on s'apperçoit, lorſque le Cheval n'a que le flanc alteré, & qu'il n'eſt pas encore pouſſif, mais qu'il y a de la diſpoſition. On reconnoît donc ce flanc alteré lorſqu'on voit que le Cheval fait la corde en reſpirant, c'eſt-à-dire, qu'il ſe forme un vuide dans lequel on pourroit loger une corde tout le long des côtes: Paſſons maintenant aux ſignes du pouſſif déclaré, & tâchons d'expliquer du mieux que nous pourrons ce qu'on entend par le redoublement de flanc dont je viens de parler.

Ce ſigne n'eſt pas fort aiſé à connoître quand il eſt foible, & alors il faut un peu d'habitude pour le diſtinguer, voici ce que c'eſt. Examinez attentivement le flanc du Cheval pouſſif, & vous le verrez achever la reſpiration en deux tems, c'eſt-à-dire, qu'il paroît à ſon flanc comme deux ſecouſſes juſqu'à ce qu'il ait fini ſon expiration: les autres ſignes ſont la dilatation des narines, quand il court ou qu'il monte: quand la Pouſſe eſt plus forte, le flanc bat juſqu'auprès de l'épine du dos & du plat de la cuiſſe; & ſi le Cheval eſt pouſſif outré, ſa reſpiration ſe communique juſqu'à la croupe, & la toux s'y joint. Nous avons expliqué en parlant du vomiſſement Chapitre deuxiéme, pourquoi cette reſpiration s'accomplit ſur la croupe au lieu de faire mouvoir le ventre.

Nota. Que quelquefois un Cheval qui veut jetter, donnera des marques de Pouſſe pluſieurs jours auparavant.

La Pouſſe flegmatique qui eſt celle dont nous parlons, vient d'indigeſtion habituelle, ce qui produit un ſang cru, lequel paſſant dans le poulmon, y dépoſe beaucoup de flegmes, qui, obſtruent les vaiſſeaux du poulmon, au moyen de tubercules ou petites élevations dures, qui, preſſant l'extrêmité deſdits vaiſſeaux, y gênent la circulation du ſang, ce qui occaſionne le gonflement deſdits vaiſſeaux: ces vaiſſeaux ainſi gonflés preſſent & mettent à l'étroit les véſicules du poulmon deſtinées à recevoir l'air dans l'inſpiration; c'eſt pourquoi l'air n'ayant pas une entrée auſſi libre qu'à l'ordinaire, la reſpiration devient

Pouſſe flegmatique.

entre-coupée, la toux ſurvient par la dilatation des vaiſſeaux qui laiſſent échaper la ſéroſité dans les bronches du poulmon.

Cette eſpece de Pouſſe eſt occaſionnée par un travail outré, par morfondure, ou par des alimens trop abondans ou trop nourriſſans; les grands mangeurs & les Chevaux qui ont le ventre avalé, auſſi-bien que les vieux Chevaux qui ont la toux de tems à autre, ſont ſujets à devenir pouſſifs; on voit rarement les jeunes Chevaux attaqués de ce mal.

Bien des gens croyent que la Pouſſe eſt héréditaire, mais une longue expérience m'a rendu certain du contraire.

Quelquefois une légere obſtruction dans le poulmon cauſera la courte haleine; il y a des Chevaux qui touſſent, & même qui râlent pour peu qu'ils travaillent; mais ceux-là ne ſont nullement pouſſifs, on les appelle ſouffleurs; cette incommodité ne vient que de la conformation des naſeaux, & ne fait aucun tort à l'animal.

Il faut s'y prendre de bonne heure pour guérir cette maladie, c'eſt-à-dire, traiter un Cheval auſſi-tôt qu'on le voit alteré du flanc, ou du moins quand il commence à être pouſſif: car ſi vous laiſſez envieillir la Pouſſe, vous aurez bien de la peine à en venir à bout.

Quoique ce mal ſemble venir d'une trop grande chaleur par les ſignes qu'il donne, cependant on voit par les cauſes que j'ai expliquées, que ce n'eſt que des humeurs viſqueuſes & non allumées qui l'occaſionnent; c'eſt pourquoi les remedes purement rafraîchiſſans nuiſent à la Pouſſe, mais les temperés & même plus chauds que froids ſont ceux qui réuſſiront; ainſi rien n'eſt plus préjudiciable à un Cheval pouſſif que de le mettre au verd, cette nourriture eſt trop froide & trop flegmatique, quoiqu'elle ſemble le ſoulager, par la ſeule raiſon, je croi, qu'elle lui lâche le ventre; cependant quand on le retire du verd & qu'on le croit guéri, il redevient plus pouſſif qu'il ne l'étoit auparavant; on voit par cette expérience que la purgation ne vaut rien aux Chevaux pouſſifs, quoiqu'elle puiſſe faire quelque effet aux Chevaux ſimplement alterés du flanc, en ajoutant la rhubarbe $\frac{1}{2}$ once à la purgation ordinaire.

On voit par tout ce que nous venons de dire, que les apéritifs & les fondans font les vrais remedes à ce mal. Vous ferez donc d'abord une ſaignée; vous ôterez le foin au Cheval, & vous ne lui donnerez que de la paille & de l'orge trempé, ou bien une

once de fleur de ſoufre dans l'avoine pendant un mois ou deux ; on peut lui donner les extraits amers pendant un mois, puis le foye d'antimoine, & enſuite l'acier ; le miel eſt un excellent remede en en donnant 1 livre par jour pendant long-tems.

L'Hiſtoire qui eſt rapportée dans le Parfait Maréchal d'un Cheval pouſſif abandonné qui fut ſix ſemaines dans une grange à foin dont on ferma la porte ſans ſçavoir s'il y étoit, & qui ne but point pendant tout ce tems, peut autoriſer que la boiſſon eſt préjudiciable au Cheval pouſſif, puiſqu'au bout de ce tems cet Auteur dit qu'il fut parfaitement guéri ; on pourroit inférer de là qu'il faudroit diminuer l'ordinaire de boiſſon d'un Cheval pouſſif, d'autant plus qu'on remarque qu'après avoir bû, ſon flanc paroît plus alteré qu'auparavant.

Plus on connoîtra que le poulmon eſt fort échauffé, plus on choiſira des remedes temperés.

Quand on veut guérir un Cheval pouſſif qui a la toux en même tems, il ne faut pas ſonger à travailler à la toux, parce qu'elle ſe guérira en même tems que la Pouſſe.

CHAPITRE XXXVIII.

De la Toux.

LA toux n'a qu'un ſigne qui eſt très-aiſé à diſtinguer, c'eſt la toux même, autrement un bruit ſubit plus ou moins fort, occaſionné par le picotement des humeurs dans la trachée artere, ainſi que nous allons l'expliquer. Une humeur âcre ſe ſéparant du ſang dans les glandes de la trachée artere, irrite les nerfs qui s'y diſtribuent ; les eſprits qui coulent dans les nerfs communiquent cette irritation au cerveau, lequel par une méchanique néceſſaire à la conſervation de la vie, qui eſt ce qu'on appelle l'aide de la nature, dans l'inſtant qu'il en eſt averti, fait détourner ces eſprits, & les détermine en abondance à marcher & à ſe réfléchir dans les orifices des nerfs qui ſont employés aux muſcles qui aident l'expiration, c'eſt-à-dire, qui font reſſerrer la poitrine ; alors il ſe fait dans ces muſcles un mouvement précipité qui ſert à chaſſer par un effort ſubit de reſſerrement, l'action de cette liqueur ſur les nerfs de la trachée artere, ce qui ne ſe peut faire que par le mouvement convulſif appellé toux.

On diſtingue deux ſortes de toux, ſçavoir la toux ſéche & la toux graſſe.

Souvent la toux séche n'est pas seule, car elle se joint communémeut à la pousse, à la morve ou phtisie, &c. la toux habituelle & séche vient donc d'une acrimonie de l'humeur qui se sépare dans la trachée artere & dans le poulmon ; elle suppose un sang âcre bilieux avec des obstructions dans le foye, & une grande acrimonie de la bile, souvent même il y a des tubercules dans le poulmon, c'est pourquoi elle précede souvent l'altération du flanc & la pousse.

La toux séche.

Pour guérir cette toux, supposé que la pousse n'y soit pas jointe (car il faudroit guérir la pousse, & la toux s'en iroit en même tems,) il faut beaucoup humecter le Cheval, & lui donner des remedes adoucissans ; il faudra en même tems le garantir de l'humidité & du grand froid, ôter le foin, le mettre pour toute nourriture à la paille seule & à l'orge crevé, au lieu d'avoine ; lui faire boire décoctions apéritives de bourroche & de scolopendre avec son eau blanche.

La toux grasse.

L'autre toux que j'appellerai toux grasse & toux humide, est cette toux qui peut s'appeller la toux ordinaire sans aucun accident, & n'est proprement qu'un morfondement, puisqu'elle ne provient qued'une transpiration interrompuë par quelque accident, comme d'avoir souffert un grand froid, ou pour avoir bû de l'eau trop vive ou des eaux trop bourbeuses : cette transpiration interrompuë refluant dans le sang, le refroidit & épaissit les humeurs ; ainsi, comme cette toux vient par les mêmes causes de la morfondure, c'est-à-dire, de causes froides, il s'agit de fondre la viscosité des humeurs, c'est pourquoi tous les remedes incisifs & qui font revenir la transpiration, & par conséquent les cordiaux, & les résolutifs & les fondans, sont bons dans cette occasion.

Cette toux ne conduit guéres à la pousse, qu'au cas qu'elle s'invetere.

Nota. Qu'il faut éviter le plus qu'on peut, de donner au Cheval qui a la toux, des remedes en poudre, parce qu'ils le feroient tousser davantage, ce qui ne feroit que le fatiguer.

Le miel est un excellent remede pour la toux, le chenevis 1 litron dans du vin, le soufre 2 onces dans du vin, poudres cordiales 4 onces en breuvage.

Il y a une troisiéme sorte de toux, mais qui n'est qu'accidentelle, c'est la toux qui survient à un Cheval qui a avalé une plume, laquelle sera restée dans sa gorge ; cet accident se gué-

rira en fourant un nerf de bœuf enduit de miel dans le fond du gosier pour faire couler la plume.

Lorsque la toux prend à un Cheval pour avoir marché en Eté dans des endroits où il a respiré pendant quelque tems la poussiere, c'est un accident qui se pourra aisément guérir par de légers rafraîchissans comme du son & de l'eau blanche pendant quelques jours.

Si la fiévre se joignoit à la toux, il ne faudroit pas songer à la toux, & guérir le Cheval de la fiévre.

CHAPITRE XXXIX.

De la Fatigue & Fortraiture.

LE Cheval fatigué & fortrait est à peu près la même chose, car les signes en sont presque pareils, attendu qu'ils deviennent tous deux étroits de boyaux & tristes, le Cheval fatigué a ce qu'on appelle la corde, cette corde est un vuide qui se forme le long des côtes, ou plutôt un canal qui se forme lorsqu'il respire, dans lequel on pourroit loger une corde; il a le poil hérissé & mal teint, la fiente est séche & noire, & quelquefois on y trouve des vers, la nourriture quelqu'abondante qu'il la prenne, ne lui profite point, les grandes fatigues jointes aux mauvaises nourritures sont les causes de ce mal.

On dit que le Cheval est fortrait lorsqu'outre les signes précédens, cet endroit qu'on appelle la corde au Cheval fatigué, & que les Maréchaux appellent improprement les nerfs de dessous le ventre, est retiré, dur, sec & douloureux. Fortraiture.

Cette fortraiture provient des mêmes causes déduites ci-dessus, elle peut encore être la suite ou un reste de courbature, comme aussi de trop grandes chaleurs dans le corps.

Comme à ces deux maux, à cause des raisons susdites, le sang & la bile sont fort échauffés, âcres, secs & épais, la bile est obligée de séjourner dans les vaisseaux, & doit y entretenir une agitation sourde qui différe peu de la fiévre lente. Il faut pour guérir ces especes de lassitudes & d'épuisemens, commencer par saigner une fois; c'est un bien que le Cheval soit dégoûté, car il faut lui faire faire diéte, dégoûté ou non, c'est-à-dire, lui ôter le foin, ne lui donner que de la paille & de l'orge mondé ou du seigle échaudé ou de l'orge écrasé au moulin: il faudra

lui donner de fréquens lavemens émolliens & purgatifs, & pour boiſſon le policreſte ou le miel délayé dans ſon eau.

Il faut lui faire faire un exercice moderé, & à meſure qu'on verra que le Cheval ſe remet de ſes fatigues, il faudra lui redonner petit à petit de la nourriture, & le remettre de cette façon à manger comme à ſon ordinaire.

Vous connoîtrez que le Cheval eſt en terme d'amendement, lorſqu'il boit & mange avec appetit, & qu'il ne ſe vuide point trop, car de ſe trop vuider & mol ſignifie obſtruction : alors vous pourrez, à cauſe qu'il n'y aura plus d'agitation dans le ſang, lui donner le foye d'antimoine ou le ſoufre doré d'antimoine pour lever le reſte des obſtructions qui pourroient s'y trouver.

Plus le Cheval ſera délicat, plus il aura de peine à ſe remettre.

Quand le Cheval eſt fortrait, il ne s'agit point pour le guérir de frotter les nerfs du ventre, c'eſt-à-dire, cet endroit dur & retiré qui coule le long des côtes, car ce n'eſt pas la cauſe de ſon mal, mais en guériſſant l'intérieur, ils ſe relâcheront d'eux-mêmes.

CHAPITRE XL.

Du Dévoyement & du Flux diſſenterique.

LE dévoyement eſt un écoulement fréquent & liquide des gros excrémens du Cheval. On peut diſtinguer le dévoyement en trois eſpeces ; ſçavoir le dévoyement pituiteux, le dévoyement bilieux, & le flux diſſenterique.

Les ſignes généraux de toute eſpece de dévoyement, ſont que le Cheval ſe vuide beaucoup plus ſouvent qu'à l'ordinaire, & que les matieres qu'il rend, n'ont plus la même conſiſtence qu'elles doivent avoir naturellement ; à l'égard de ceux qui accompagnent chacune des eſpeces mentionnées ci-deſſus, nous les expliquerons en détaillant les différens dévoyemens, dont nous allons parler.

Dévoyement de crudités.

Commençons par le dévoyement pituiteux, ou de crudités : dans cette eſpece, la matiere eſt blanche, ou comme de l'eau ; & quand la foibleſſe d'eſtomac eſt fort grande, les alimens ſortent tous entiers, ſans aucune marque de digeſtion.

Ce dévoyement, eſt la ſuite de mauvaiſes digeſtions, qui

ont engendré dans l'eſtomac, des humeurs cruës, leſquelles fermentant outre meſure avec les alimens, les délayent & les entraînent ſans leur laiſſer le tems de ſervir à leur deſtination ordinaire, qui eſt de contribuer à la nourriture du corps de l'animal; les mauvaiſes nourritures ou de trop manger ſans faire d'exercice, peuvent occaſionner cette eſpece de dévoyement.

Le dévoyement pituiteux, eſt moins dangereux que les autres & plus aiſé à guérir.

Nota. Qu'un flux de ventre court, eſt ſouvent une criſe favorable, parce que dans cette occaſion l'eſtomac ſe débarraſſe par un effort, de la matiere qui peut lui être nuiſible en la chaſſant par en bas.

Il faut traiter ce dévoyement par une diéte ſévere, les lavemens ſont aſſez inutiles dans cette occaſion, il ne s'agit ici que de pouſſer par tranſpiration, & de fortifier l'eſtomac: pour cet effet, donnez au Cheval de l'eau blanche ferrée; ôtez-lui le foin & la paille, mettez-le au ſon pendant vingt-quatre heures, & enſuite de l'orge moulu; faites-lui avaler pendant trois jours, deux fois par jours le breuvage ſuivant.

Thériaque.	1 once $\frac{1}{2}$.
Saffran de Mars apéritif.	2 gros.
Vin.	1 pinte.

Mêlez le tout enſemble, & le donnez au Cheval.

O U

Muſcades.	10 petites ou 8 groſſes.
Vin rouge.	1 pinte.

Vous brûlerez les muſcades à la chandelle, vous les jetterez enſuite dans le vin rouge, & les donnerez au Cheval.

Dévoyement bilieux.

Le dévoyement bilieux donne des ſignes différens du premier; car à celui-ci, outre que le Cheval perd l'appetit, quelquefois, quand la matiere eſt tombée à terre, on la voit bouillonner: ce mal peut provenir de ce que le Cheval ſera trop gras, d'avoir trop fatigué, ou d'avoir bû trop froid: tous ces excès auront épaiſſi la bile, qui ne pouvant paſſer dans le foye, regorgera dans les inteſtins, & y fermentant, y diſſoudra les alimens; cette bile enflammée, eſt-ce qu'on voit bouillonner dans la matiere, quand elle eſt à terre; ce dévoyement eſt plus

dangereux que le précédent, puiſqu'il peut conduire en peu de tems au flux diſſenterique, qui eſt le plus à craindre des trois eſpeces de dévoyemens. L'effet du dévoyement bilieux, eſt quelquefois ſi prompt, que ſi le Cheval l'a très-violent pendant vingt-quatre heures, il eſt en danger d'une inflammation d'entrailles, qui pourroit lui cauſer la mort : il eſt donc néceſſaire d'y mettre un prompt remede, en ôtant d'abord le foin & l'avoine, & nourriſſant le Cheval avec paille, ſon & orge mondé, & lui donnant pour boiſſon de l'eau blanche ferrée, avec deux gros de nitre purifié par ſceau d'eau, les lavemens adouciſſans ne doivent pas être négligés dans cette occaſion.

Dévoyement diſſenterique.

Le flux diſſenterique, qui eſt la troiſiéme eſpece de dévoyement, n'eſt qu'un dégré plus fort du dévoyement bilieux, puiſqu'il provient de ce que la bile ne coule pas dans le foye, regorge dans les inteſtins, & eſt d'une qualité plus inflammable, de façon que par ſon âcreté, elle irrite le tiſſu des boyaux & l'écorche, c'eſt ce qui fait que la raclure de boyau paroît, c'eſt-à-dire, qu'on voit la matiere rouge & enſanglantée ; c'eſt alors qu'il eſt à craindre qu'il ne ſe faſſe des ulceres dans les boyaux, que la fiévre ne s'allume & ne cauſe une mort prompte à l'animal ; ce mal eſt très-preſſant, c'eſt pourquoi il ne faut pas temporiſer, mais ſonger à rafraîchir au plutôt les entrailles.

Pour cet effet, il faut ſaigner une ou deux fois, mettre le Cheval au régime expliqué dans le dévoyement bilieux, & donner des lavemens adouciſſans en quantité.

LAVEMENT.

Opium.	6 grains.
Sucre roſat.	4 onces.
Lait.	

OU

Opium.	6 grains.
Ypecacuanha.	2 gros.
Bouillon blanc.	1 poignée.
Extrait de Gentiane.	1 gros.

Faites une décoction avec le bouillon blanc, mêlez dedans le reſte des drogues, & compoſez-en un lavement.

Quand

Quand on laiſſe inveterer un dévoyement, quelquefois le Cheval en devient fourbu.

CHAPITRE XLI.

De la Superpurgation.

LA purgation étant un remede à éviter le plus qu'on peut par rapport aux Chevaux, comme nous l'avons expliqué dans le Chapitre II. de ce Traité, la Superpurgation eſt un accident fort à craindre.

On appelle Superpurgation, l'effet que fait dans le corps un médicament purgatif, donné en trop grande quantité : cet effet eſt de purger l'animal plus que de raiſon, ce qui cauſe des irritations conſidérables dans les inteſtins, & peut y mettre l'inflammation très-promptement ; c'eſt pour ainſi dire un flux diſſenterique accidentel, qui pourroit cauſer la fiévre & emporter le Cheval ; il s'agit donc d'arrêter inceſſamment le trop grand effet de la purgation, en adouciſſant les entrailles, c'eſt pourquoi il faut commencer par une ſaignée, pour empêcher l'inflammation, puis lui faire avaler d'abord quatre grains d'opium ; ſi ces quatre grains ne font pas aſſez d'effet, il faudra en donner une ſeconde priſe, en augmentant la doſe, d'un ou de deux grains ; il ne faudra pas manquer en même tems, de donner force lavemens adouciſſans, en y ajoutant l'opium.

CHAPITRE XLII.

Du Flux d'urine immoderé.

LE Flux d'urine eſt une maladie qu'on connoîtra, en voyant rendre au Cheval une grande quantité d'urine claire comme de l'eau ; ce qui n'eſt pas ſurprenant, car ce mal ſuppoſant une ſoif extraordinaire, fait uriner bien plus que de coutume, & cette urine paroît cruë, parce qu'elle n'a pas eu le tems de ſéjourner, & qu'elle coule rapidement ; ſi le Cheval n'urinoit pas beaucoup dans cette ſituation, il ſeroit bien malade ; ce mal ne ſuppoſe aucun vice, ni aucune in-

flammation dans les reins, ce qui occaſionneroit plutôt la ſuppreſſion que le flux ; mais cette incommodité provient d'une ſaumure bilieuſe dans la maſſe du ſang, ſuivie d'un bouillonnement qui excite la ſoif ; la maſſe du ſang ne tombe dans cet état, que par une ſuppreſſion de tranſpiration, & un refroidiſſement, qui retenant la matiere de la tranſpiration dans les vaiſſeaux, l'unit avec la ſalive. Les pluyes froides du commencement de l'Hyver, l'avoine marinée, avoir fait travailler un jeune Cheval trop tôt, ou trop outrément, peuvent donner le flux d'urine.

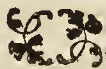
Pour guérir cette incommodité, il faut faire une ſaignée, mettre le Cheval au ſon & au miel, le faire boire chaud, le nourrir avec la paille ſeule, lui donnant très-peu de foin : les herbes rafraîchiſſantes en nourriture, comme la chicorée, les melons, &c. ſont propres à ce mal ; il eſt encore bon de lui donner des extraits amers pendant quelques jours, puis le foye d'antimoine & la décoction de ſarcepareille.

CHAPITRE XLIII.

De la Conſtipation.

CEtte maladie n'en eſt ſouvent pas une par elle-même ; mais elle eſt l'avant-coureur, ou la ſuite de quelque autre, dans laquelle le Cheval aura le ſang échauffé, & dont la bile par conſéquent ne coulera pas aſſez dans les inteſtins, à cauſe de ſa conſiſtence, comme dans la fatigue & fortraiture, dans la pouſſe phtyſique & dans quelques-uns des autres maux ci-devant déclarés.

Si le Cheval eſt conſtipé, ſans avoir d'ailleurs aucun ſigne de quelques autres maladies jointes à cet accident, c'eſt-à-dire, qu'il paroiſſe ſe porter aſſez bien du reſte, il faudra toujours le traiter pour prévenir un plus grand mal, ſur le pied d'une bile engagée dans le foye ; c'eſt pourquoi on pourra le ſaigner, ne lui donner que de la paille, du ſon, & de l'eau blanche, ou autre boiſſon rafraîchiſſante, comme auſſi des lavemens ; le miel dans le ſon eſt bon dans cette occaſion.



CHAPITRE XLIV.

De la Faim canine.

CEtte maladie eſt rare à l'égard des Chevaux ; mais comme elle ſe peut trouver, il eſt bon de l'expliquer, & d'en donner les remedes, en cas qu'elle arrive.

La faim canine ſe marque par une faim outrée, de laquelle il s'enſuit, que plus l'animal mange, moins il ſe raſſaſie, cependant il maigrit de jour en jour, & finit par mourir étique. Cette incommodité provient d'un ferment âcre dans l'eſtomac, cauſé par de mauvaiſes digeſtions : ce ferment étant très-actif, picote les membranes de l'eſtomac ; ce qui cauſe l'appetit déſordonné ; mais les nouveaux alimens étant digerés & briſés par cette humeur, compoſent un chile aigre, qui par conſéquent aigrit le ſang de plus en plus, en ôte le baume & les particules nourriſſantes ; ainſi l'animal ne ſçauroit manquer de maigrir extrêmement.

Il s'agit de ruiner cette liqueur aigre ; ce qui ne ſe peut faire que par des amers ; il faudra donc donner pour ce mal, les extraits amers, quantité d'acier, & faire uſage du vin.

CHAPITRE XLV.

De l'Epilepſie ou mal Caduc, & de la Faim-vale.

LE mal caduc, eſt une convulſion & pamoiſon non continuée de tout le corps, qui fait que le Cheval ſe laiſſe tomber tout à coup, avec des mouvemens convulſifs, tremblant, friſſonnant & écumant par la bouche ; mais lorſqu'il ſemble mort, il ſe releve, & recommence à manger.

Ce mal vient, à l'occaſion d'une grande palpitation du cœur, & d'un grand épaiſſiſſement du ſang, qui l'empêche de traverſer les vaiſſeaux du poulmon, & le retient dans les veines jugulaires, qui ſont deſtinées à rapporter le ſang du cerveau ; ces veines demeurent engorgées : c'eſt toujours par les mauvaiſes digeſtions que ce mal arrive.

La guériſon du mal tout-à-fait déclaré, eſt très-difficile radicalement ; le gui de chaîne, de poirier, de pommier, d'é-

pine, &c. passe pour un spécifique à cette maladie ; mais il faut indépendamment de ce remede, si on veut le faire, nourrir le Cheval avec de bonnes nourritures, comme bon foin, bonne avoine, mais avoir grande attention qu'il ne mange pas jusqu'à se rassasier, c'est-à-dire, lui retrancher une partie de son ordinaire.

Quand vous voyez qu'un Cheval a quelque disposition à tomber du mal caduc, il lui faut faire prendre par précaution des extraits amers avec de l'acier des années entieres.

La Faim-vale.

La faim-vale a quelque rapport à l'épilepsie ; car c'en est une espece compliquée avec une faim désordonnée : ce mal prend au Cheval ordinairement trois ou quatre heures après qu'il a mangé ; s'il est en chemin, il demeurera tout à coup immobile, de façon qu'il est insensible aux coups qu'on lui donnera dans ce tems, & ne repartira pas qu'il n'ait mangé ; il faut donc absolument le laisser manger ce qu'il trouvera sur le lieu même, après quoi il remarchera comme à l'ordinaire : ces sortes de Chevaux mangent trois fois plus que les autres ; & malgré cela, ils maigrissent de plus en plus, & il est impossible de les engraisser ; il n'y a point d'autres signes à ce mal, que le moment de l'accès, la faim & la maigreur ; il a les mêmes causes que l'épilepsie, c'est-à-dire, une circulation interrompuë dans la tête, provenant d'une palpitation de cœur, à la suite de mauvaises digestions, qui ont excité en même tems cette avidité de manger, parce que l'estomac s'est rempli d'une liqueur âcre, qui se reperpetuë par les nouvelles digestions ; c'est pourquoi il faut à ce mal compliqué des remedes apéritifs & délayans, quantité d'acier, le foye d'antimoine y est bon.

CHAPITRE XLVI.

De la Létargie.

ON appelle ce mal Létargie, parce que le Cheval qui en est attaqué, est dans un sommeil presque continuel, il dort tout debout, a les yeux chargés, perd absolument la mémoire, & est dans une si grande indifférence, qu'il ne songe pas à fermer sa bouche quand il l'a ouverte, ni même à boire & à manger, quelquefois la fiévre peut s'y joindre.

Ce mal vient de nourritures mauvaiſes, ou trop abondantes, qui auront rendu le ſang très-flegmatique & fort lent.

S'il n'y a point de fiévre ; il faudra faire ſuer beaucoup le Cheval, en le bien couvrant, ou par le moyen de fumigations, & lui faire prendre pendant long-tems la décoction de deux onces de ſarcepareille dans ſon eau, lui donner l'antimoine, & lui faire faire un long uſage de l'acier ; s'il y a fiévre, le ſaigner & le traiter comme à la fiévre.

CHAPITRE XLVII.

DES MALADIES DE LA PEAU.

Des Dartres en général.

COMME preſque toutes les maladies qui paroiſſent ſur la peau des Chevaux, & qui viennent de cauſes intérieures, peuvent être rangées ſous le nom en général de dartres ; il eſt à propos avant de les détailler, d'expliquer ce que c'eſt que les dartres, & combien on en reconnoît d'eſpeces, après quoi nous parlerons de toutes les maladies qui y ont rapport.

On reconnoît de trois ſortes de dartres, dartres farineuſes, dartres coulantes, & dartres à groſſes croûtes, ou galles : toutes ces dartres dépendent du vice plus ou moins fort de la bile.

La dartre farineuſe ſuppoſe une humeur bilieuſe, tenuë, c'eſt-à-dire, de légere conſiſtence, laquelle ſe répandant entre la cuticule, c'eſt-à-dire, la premiere peau, & la vraye peau, deſſeiche cette cuticule, la brûle & la fait tomber en farine. Dartre farineuſe.

La dartre coulante ou vive, eſt une humeur bilieuſe, un peu plus corroſive, qui uſe la premiere peau, & met la vraye peau à découvert. Dartre vive.

La dartre à groſſes croûtes, ſuppoſe une matiere bilieuſe plus groſſiere & épaiſſe, qui ronge le tiſſu de la peau, & y produit de petits ulceres, dont la matiere eſt fort épaiſſe, & qui s'endurciſſent aiſément, & ſe réduiſent en croûtes. Dartre à groſſes croûtes.

Toutes les eſpeces de dartres, dont nous venons de parler, ne ſont occaſionnées que par le ſéjour de la bile dans les vaiſſeaux ; & ſuivant que cette bile eſt plus ou moins âcre & épaiſ-

ſe, elle produit ſur la peau les différens accidens, dont nous venons de parler.

Pour expliquer plus clairement les origines des maladies de la peau, & la façon dont elles ſe forment ; il faut ſçavoir, que la bile coule avec le ſang, dans le tems qu'il paſſe dans le foye ; c'eſt-là où elle doit s'en ſéparer par les régles de la nature, enfilant pour cet effet certains canaux ou filtres, dans leſquels il n'y a que cette humeur qui puiſſe paſſer. Imaginez-vous un tamis qu'on aura commencé par imbiber d'huile, ſi on vouloit enſuite faire paſſer de l'eau au travers, il ſeroit impoſſible ; mais ſi vous jettez de nouvelle huile deſſus, elle y paſſera ſans difficulté ; le ſang eſt donc cette eau qui coule, ſans pénétrer les pores du foye, que nous comparons au tamis, & la bile qui coule avec le ſang, venant à rencontrer l'orifice de ces tuyaux, s'y précipite ſans difficulté, lorſqu'elle a ſa fluidité ordinaire ; de-là elle eſt deſtinée à être conduite dans les boyaux, pour les graiſſer & faciliter le paſſage des excrémens : lors donc que cette bile devient trop épaiſſe auſſi-bien que le ſang par quelques cauſes qui leur aura diminué leur fluidité ; alors la bile ſera entraînée par le ſang dans ſa circulation ; & comme cette humeur eſt chaude & fermentative, elle fera bouillonner le ſang, qui cherchant à s'en débarraſſer, la pouſſera contre la peau qu'elle affectera ſelon ſa malignité premiere, & formera les dartres, boutons, galles, &c. qui ſont les diagnoſtics des maladies, dont nous allons parler.

CHAPITRE XLVIII.

Des Démangeaiſons.

LE Cheval eſt ſujet à avoir des démangeaiſons à différentes parties du corps, comme à la tête, au col, aux cuiſſes, aux jambes, & même à la queuë, quelquefois à tout le corps en entier ; on reconnoît ce mal, en ce que les Chevaux ſe gratent perpétuellement ; l'endroit graté ſe dénuë de poil, & on voit à la place une farine blanche, qui couvre la partie : ils vont quelquefois juſqu'à s'écorcher : plus la démangeaiſon eſt vive, plus le Cheval ſe tourmente & s'échauffe ; ce qui irrite ſon mal à tel point, que quelquefois la toux s'y joint, & quelquefois la fiévre.

Les caufes extérieures de ce mal, font, ou un travail trop violent, ou une nourriture trop chaude, ou d'être trop gras, ou enfin d'un tempérament trop ardent & bilieux.

Quant aux caufes intérieures, toute efpece de démangeaifon, n'eft autre chofe qu'une humeur dartreufe, qui pour les raifons dites au Chapitre précédent, fe fait fentir à différentes parties du corps.

La dartre qui occupe le col, la tête, & les cuiffes, eft ordinairement plus enracinée & plus difficile à guérir que la fuivante.

Les vieux Chevaux, font plus fujets que les jeunes, à avoir une humeur dartreufe avec démangeaifons aux jambes, qui les fait grater jufqu'à emporter le poil.

Il paroît quelquefois une dartre vive avec écorchure & démangeaifon au plis de la feffe, à la naiffance de la cuiffe & à d'autres endroits.

La queuë eft auffi fujette à être attaquée de dartres, avec démangeaifon fi forte, que le poil de la queuë en tombe : il croît auffi au petit bout du tronçon de la queuë, de faux crins, qui fe recoquillent, fe retrouffent, & caufent des démangeaifons au Cheval ; à l'égard de cette derniere démangeaifon, il n'y a autre chofe à faire que de chercher ces faux crins, & de les arracher pour faire ceffer la démangeaifon.

A tous ces maux, felon leurs plus ou moins grandes conféquences, leurs caufes n'étant pas fi graves que celles des groffes dartres encroûtées, dont nous parlerons ci-après, & la bile étant plus fubtile & n'étant pas fi épaiffie, il faut fonger à délayer le fang pour le rendre plus fluide ; pour cet effet, on commencera par la faignée, en la réïterant felon la conféquence du mal ; enfuite il faudra traiter l'intérieur par des apéritifs délayans, temperés, rafraîchiffans, donnant de l'acier & du foye d'antimoine pendant du tems, de l'affa-fœtida, de l'afarum, &c. à l'égard de l'extérieur, les bains y feront bons ; fi c'eft en Eté, on laiffera le Cheval pendant une heure à l'abreuvoir : on le frottera tous les jours avec de l'eau-de-vie, & l'onguent fuivant :

Fleurs de foufre & huile de noix de chacun. . 1 livre.

Pulpe de la racine de patience fauvage. . . 3 livres.

Broyez le foufre avec l'huile de noix, mêlez la patience fauvage, & l'onguent fera fait.

Mettez le Cheval à l'eau blanche & au ſon, ou à la paille mouluë, ou à la farine d'orge.

CHAPITRE XLIX.

De la Galle.

IL eſt inutile de repeter ici, ce que nous avons dit au Chapitre des Dartres en général, par rapport à leurs cauſes ; j'y renvoye le Lecteur, je dirai ſeulement ici qu'on diſtingue deux ſortes de galles, galle farineuſe, & galle ulcerée ; la galle farineuſe, n'eſt autre choſe que des dartres farineuſes ; & la galle ulcerée, des dartres encroûtées : la premiere ſe dénote par une farine ou craſſe avec démangeaiſon, qui fait perdre tout le poil des endroits, ſur leſquels elle ſe jette : la galle ulcerée ſe manifeſte au dehors par des élevures & des croûtes, qui dégénerent en de petites playes ; celle-ci s'attache plus fort dans le crin & à la queuë, qu'aux autres endroits ; c'eſt dans ces parties qu'on a plus de peine à la déraciner, à cauſe que le cuir y eſt plus épais qu'ailleurs.

A l'égard de la galle farineuſe, elle vient quelquefois par tout le corps en même tems ; mais plus ſouvent, elle s'accroît peu à peu, paroiſſant tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre ; elle vient au Cheval, qui aura ſouffert pendant quelque tems la faim & la ſoif : les Chevaux entiers y ſont plus ſujets que les autres.

Toute galle épaiſſit le cuir ; c'eſt pourquoi vous connoîtrez qu'un Cheval ſera en état de guériſon, & que l'humeur de la galle commencera à diminuer, lorſque le cuir ſe trouvera plus délié qu'auparavant aux endroits atteints de ce mal.

Cette maladie, ſe communique par la fréquentation des Chevaux & par les étrilles & uſtenſiles, qui ont ſervi au Cheval galleux ; c'eſt pourquoi, il faut le ſéparer des autres Chevaux, & lui donner des uſtenſiles à part.

Ce mal, eſt beaucoup plus difficile à déraciner en hyver, & dans les tems froids, qu'en toute autre ſaiſon.

Les deux eſpeces de galle ci-deſſus, ſe guériront par les mêmes remedes, en les continuant plus ou moins long-tems, ſelon que la maladie leur réſiſtera ou leur cédera.

Il faut commencer par deux ſaignées, & enſuite travailler

à détruire la cauſe intérieure par les mêmes remedes indiqués dans le Chapitre des Démangeaiſons, c'eſt-à-dire, par des apéritifs délayans, temperés, rafraîchiſſans, bains ou frictions ; on pourra ſe ſervir encore du procedé indiqué au Chapitre du Farcin ; le tout ſuivant que le mal eſt grave ou envieilli.

A l'égard des remedes extérieurs, le ſuivant eſt excellent, non-ſeulement pour une galle ordinaire, mais encore pour celle qu'on appelle rouvieux, qui eſt une galle univerſelle & maligne, & pour toutes ſortes de démangeaiſons de cette eſpece.

Onguent pour la Galle & Démangeaiſon.

Soufre bien pilé.	$\frac{1}{2}$ livre.
Beurre frais & vieux oingt, de chacun .	2 livres.
Ardoiſe bien pilée.	2 poignées.

Faites fondre le vieux oingt & le beurre enſemble, & quand la liqueur montera, prête à ſortir du chaudron, joignez-y le ſoufre, & remuez bien le tout enſemble en laiſſant bouillir la liqueur ; jettez enſuite l'ardoiſe pilée, puis retirez du feu pour frotter le Cheval de cet onguent tout chaud ; on aura une perſonne qui remuëra toûjours ladite compoſition, pendant qu'une autre frottera promptement le Cheval.

Si le Cheval eſt grand, il faut augmenter d'un tiers la doſe de tous les ingrédiens, afin qu'il ſoit frotté par tout (ſi la galle eſt univerſelle) & même dans les crins, qui eſt le principal.

C'eſt encore un bon remede que de donner le vert au Cheval galleux.

On pourra le purger auſſi avec aloës & miel.

CHAPITRE L.

Du Farcin.

LE Farcin n'eſt autre choſe que des dartres encroutées, & la plus conſidérable des maladies de la peau : ſa cauſe eſt la même que celle des dartres dont nous avons parlé ci-devant, mais comme il s'en trouve de différentes eſpeces, c'eſt-à-dire, dont les boutons ont un aſpect différent, ce qui ne dépend que de la malignité plus ou moins grande, ou de la qualité de la bile qui cauſe ces ravages à la peau, c'eſt ce qui a fait que les Maréchaux ont diſtingué juſqu'à cinq ſortes de farcins, ſçavoir

le farcin de la tête ; le farcin volant qui pouſſe des boutons de côté & d'autre par tout le corps : deux ſortes de farcins intérieurs dont l'un ſe dénote par des boutons entre cuir & chair, l'autre s'attache au-dedans du cuir ſans être fixé contre la chair : le farcin cordé qui paroît par de groſſes duretés en forme de cordes le long des groſſes veines des jambes & du ventre, dont les boutons jettent du pus, & forment des ulceres, ayant leurs bords rouges, jaunes, blancs ou noirs : farcin, cul de poule, qui forme de gros boutons, leſquels dégénerent en ulceres ſans matiere, mais leurs bords ſont teints d'un ſang noirâtre, preſque toûjours calleux & ſordides ; celui-ci eſt le plus dangereux de tous. Les définitions du nom des farcins n'ont pas manqué à d'autres Maréchaux, car il y en a qui ont trouvé des farcins bifurques, taupins, &c. cependant je croi, qu'on peut ne diſtinguer cette maladie qu'en deux eſpeces ; ſçavoir, le farcin guériſſable, & le farcin incurable.

Comme toutes les différences dont nous venons de parler marquent ſeulement les différentes diſpoſitions de la bile, & que c'eſt la bile qui eſt la cauſe de toute eſpece de farcin ; il ne s'agit que de tâcher de connoître aux marques extérieures, le degré de malignité de cette humeur.

On a remarqué que le farcin de la tête & des épaules, eſt le plus aiſé à guérir : le farcin volant, & le ſecond farcin intérieur qui vient preſque toûjours au-devant du poitrail, n'eſt pas encore d'une difficile guériſon ; le premier farcin intérieur eſt très dangereux, ſi on n'y remédie promptement ; le farcin cordé eſt mauvais quand les cordes ſont immobiles & attachées, ſinon il eſt aſſez aiſé à guérir, & même c'eſt une marque de mieux à ce mal quand les cordes précédemment attachées ſe détachent & deviennent mouvantes : ſi le Cheval farcineux vient à ſe glander, ou qu'il jette par le nez une matiere teinte de ſang, de même s'il pouſſe du farcin au Cheval qui jette la gourme, ou qu'avec le farcin de la tête il ſe joigne un bouton ſous la ganache qui devienne fort gros & rempli d'une matiere flegmatique, ou qu'on laiſſe invéterer le farcin, tout cela marque le poulmon ou le foye ulceré comme à la morve ; auſſi dit-on que le farcin eſt le couſin germain de la morve, pour-lors il eſt incurable.

Je ne vois point que cette maladie aït aucun rapport à la maladie Neapolitaine ; cependant j'ai entendu dire à pluſieurs

personnes que la morve & le farcin y avoient beaucoup de rapport, apparemment qu'ils regardent ces maux sous d'autres principes.

Les farcins les plus difficiles à guérir sont ceux qui ont les marques suivantes; sçavoir, celui qui commence au bas du train de derriere, & qui va en remontant vers le corps; celui où il paroît quand les boutons sont crevés, au lieu de matiere, une chair d'un brun rouge qui surmonte & forme des champignons; celui où il se trouve des cordes dans le foureau, & qui fait enfler les cuisses.

Toutes ces déductions montrent qu'au farcin guérissable il y a plusieurs degrés de malignité, & que ce qui rend le farcin incurable, c'est lorsque la matiere étant trop abondante, la bile s'est engorgée dans le poulmon ou dans le foye, & y a formé des boutons, comme elle en forme à l'extérieur sur la peau. Ce qui rend donc le farcin en général plus mauvais que la galle, c'est que cette bile gluante qui est retenuë dans les vaisseaux du sang, comme nous avons dit en parlant des dartres, venant à s'allier avec la matiere de la transpiration & de la sueur, & la rendant trop épaisse, en engorge les couloirs, ce qui forme des tumeurs, dont la matiere arrêtée se mettant en mouvement, produit une mauvaise suppuration plus caustique que n'est celle de la galle; tout ce dérangement a eû sa premiere cause d'une trop grande dissipation d'esprits, & de l'épaississement du sang par un travail trop violent, surtout dans les chaleurs de l'Eté, ou par trop de repos, ou bien par une nourriture trop abondante ou trop chaude; les Chevaux des pays de bled qui ne mangent que du froment au lieu d'avoine, ont presque tous le farcin.

Le farcin se communique & se gagne comme la galle; les Chevaux qui sont plus difficiles à traiter sont ceux qui sont délicats au manger, parce que les remedes les dégoûtent, & leur font perdre quelquefois absolument l'appétit: hors ce cas, un Cheval qui a le farcin est communément assez gay, boit & mange à l'ordinaire.

Quand le premier bouton qui a paru est guéri, quoique le Cheval en ait ailleurs, il est ordinairement en voie de guérison; ce n'est pas cependant une regle toûjours sûre; une des meilleures marques de guérison est quand les cordes se détachent du corps, c'est-à-dire, qu'elles deviennent mouvantes; c'est

pourquoi celles qui d'elles-mêmes ne ſont pas attachées, ne ſont pas difficiles à guérir.

Quelquefois quoique le farcin ſoit guéri, s'il a paru aux cuiſſes, les jambes reſteront enflées après la guériſon. Nous dirons à la fin de ce Chapitre ce qu'il faudra faire pour les déſenfler.

Il eſt bon de faire faire un exercice moderé au Cheval farcineux, cet exercice lui fera du bien; mais il faut ſe donner de garde de le mettre à l'herbe, car cette nourriture augmentera ſûrement ſon mal au lieu de le diminuer.

Les remedes qu'on doit faire au farcin ſont de deux ſortes; remedes intérieurs qui aillent chercher la cauſe du farcin, & remedes extérieurs pour guérir les boutons & ulceres qui en proviennent: ces derniers remedes ne doivent ſervir qu'à cet uſage, & ſeroient même totalement inutiles, ſi on ne ſongeoit en même-tems à rendre la bile coulante & fluide, ce qui ne ſauroit arriver par des topiques & amulettes tels que des remedes dans les oreilles, des ſachets pendus au crin & à la queuë, les racines miſes ſur le front ou autres inventions dont pluſieurs Maréchaux amuſent le Public. Il s'agit donc de commencer par deux, trois ou quatre ſaignées ménagées ſuivant l'importance du farcin; mettre le Cheval au ſon, lui ôter le foin, lui donner des lavemens émolliens; on lui donnera de ſix jours en ſix jours un breuvage avec aloës 1 once, & miel ½ livre; lui faire prendre les extraits amers avec l'acier pendant un mois, puis finir par l'antimoine.

Le farcin qui vient de travail & de fatigue, rendant le Cheval plus échauffé que toute autre eſpece, doit être traité par une ſimple ſaignée, à cauſe de la diſſipation précédente des eſprits; on peut le nourrir un peu plus, & même l'herbe ſera bonne à ces ſortes de Chevaux, ou bien on les humectera beaucoup avec force lavemens & boiſſons rafraîchiſſantes, avec orge mondé, &c.

Quand le farcin réſiſte aux remedes, il faut faire prendre tous les matins pendant quelques jours, deux ou trois gros de cinabre dans du vin.

Breuvage pour le Farcin.

Racine d'Azarum ou Cabaret.	3 onces.
Vin blanc.	1 pinte.

POUDRE.

Noix vomique. . . . . N°. 36.

Faites-en trois parts égales de douze chacune ; rapez-en douze , ou les concaſſez en petits morceaux , mêlez cette poudre groſſiere avec de l'avoine que vous mouillerez , & que vous donnerez à manger au Cheval , ce que vous ferez de deux jours l'un ; juſqu'à ce qu'il ait mangé les trente-ſix noix vomiques.

A l'égard des boutons , on pourroit laver tout le corps avec la décoction d'énula-campana & de patience ſauvage ; mais le plus expédient eſt de mettre le feu aux boutons dès le commencement ; & s'il vient de mauvaiſes chairs , prenez du ſublimé corroſif , faites-en des trochiſques ſecs avec la diſſolution de la gomme arabique ou de ceriſier , &c. & appliquez deſſus ; quand ces mauvaiſes chairs ſeront ôtées , panſez avec égiptiac , ou eau de vitriol , ou eau de couperoſe.

Quand les jambes reſtent enflées ou groſſes , quoique le farcin ſoit guéri , il faudra intérieurement ſe ſervir du foye d'Antimoine avec les bois & racines ſudorifiques de gayac , eſquine , ſaſſafras , ſarcepareille , buis , &c. en infuſion dans le vin ou en poudre avec l'avoine , & continuez plus longtems l'uſage des extraits amers & de l'acier extérieurement ; vous laverez les jambes avec des réſolutifs , comme le vin chaud , la décoction de l'écorce de ſureau ou d'hieble , &c. Pour les jambes enflées.

CHAPITRE LI.

Des Ebulitions de Sang.

IL y a de trois eſpeces d'ébulitions de ſang , l'une ſe démontre par de petites tumeurs qui viennent de tous côtés , & cela très-promptement; par exemple, en une nuit : ces tumeurs ne ſont point adhérentes au corps ayant leurs racines à la ſuperficie de la peau ; cette eſpece peut être appellée un éréſipelle bilieux plat ; l'autre eſpece ſe remarque par de petits boutons de la groſſeur d'un demi-pois ; ces boutons viennent de tems en tems en pluſieurs endroits du corps ; cette ébulition eſt un éréſipelle bilieux boutonné. Nous parlerons de la troiſiéme eſpece à la fin de ce Chapitre.

De quelque façon que paroiſſent ces deux eſpeces d'ébuli-

tions, il faut les rapporter toutes deux à la même cauſe du farcin; ce mal y a même tant de reſſemblance, qu'il peut arriver qu'on s'y méprenne; la ſeule différence qu'on y reconnoîtra eſt, que les tumeurs du farcin ont leur origine à la racine de la peau, & que l'ébulition les a à la ſuperficie; auſſi cette maladie eſt-elle de bien moindre conſéquence que le farcin.

Eréſipelle plat & Eréſipelle boutonné.

L'éréſipelle plat & l'éréſipelle boutonné provient donc comme le farcin, de l'arrêt de l'humeur de la tranſpiration, laquelle ſe gonflant entre la premiere peau & la vraye peau, & ſe trouvant arrêtée par l'air extérieur, forme cette humeur, dont une partie ſe créve, & ſe deſſéche enſuite, & l'autre ſe diſſipe par tranſpiration; il y a toujours de la bile mêlée avec cette humeur.

Ces ébulitions dénotent un Cheval échauffé, & par conſéquent un mouvement ſourd de petite fiévre; c'eſt pourquoi il faut ſaigner une ou deux fois: & quand on voit à la ſuite de la premiere ſaignée que les ébulitions rentrent, ce n'eſt pas la ſaignée qui en eſt cauſe, comme bien des gens le croyent; mais c'eſt ſigne que la fiévre eſt ſurvenuë qui les a fait rentrer, & c'eſt alors qu'il eſt bon de réïterer la ſaignée. Il faut à ce mal un régime rafraîchiſſant; comme boiſſon avec criſtal mineral, des lavemens, & bien couvrir le Cheval pour le faire tranſpirer.

Ebulition à la tête.

La troiſiéme eſpece d'ébulition eſt de petite conſéquence, quoiqu'elle puiſſe effrayer par ſes ſignes, car la tête enfle ſubitement très-fort & en fort peu de tems, de façon qu'on la voit enfler à vûë d'œil: en même tems de petits boutons ſe répandent par tout le corps; deux ou trois ſaignées de ſuite, des lavemens & de l'eau blanche diſſipent ce mal en très-peu de tems.

CHAPITRE LII.

De pluſieurs autres humeurs dartreuſes, ſçavoir eaux rouſſes à la queuë, malandres & ſoulandres, arrêtes ou grappes ou queuës de rat, peignes & mal d'âne, & teignes.

LEs Chevaux ſont ſujets à avoir des dartres ou humeurs dartreuſes en différens endroits du corps, comme à la queuë & à pluſieurs jointures des jambes & des pieds. Nous ne parlerons plus de la cauſe de ces dartres en ayant aſſez ample-

ment discouru dans le Chapitre des Dartres en général ; nous ne ferons donc ici que détailler les signes de chacun de ces maux, & en donner les remedes.

Des eaux rousses à la queuë.

Les eaux rousses de la queuë se reconnoissent en ce qu'il sort du tronçon de la queuë une humidité qui suit le poil, & le rend roux à deux doigts de sa racine, quoiqu'il reste à sa racine de sa couleur ordinaire ; ce mal se remarque mieux aux Chevaux gris qu'aux autres ; quand vous touchez à ce poil roux, il se casse très-aisément.

Ce mal est une dartre coulante qu'il faut traiter par les remedes des démangeaisons.

Des malandres & soulandres.

Les malandres & soulandres ne sont qu'un même mal ; les malandres viennent au pli du genou, & les soulandres ou solandres viennent au pli du jarret. On reconnoît les malandres & les solandres à une espece de galle ou croûte qui suinte une humidité légere, & qui embarrasse le mouvement de la jambe ; quelquefois ces maux viennent à s'enfler & à se durcir, & font boiter le Cheval ; les solandres viennent plus rarement que les malandres ; & sont plus dangereuses à cause du voisinage du jarret.

Ces maux sont des dartres coulantes & encroûtées qui ont la même cause de la galle & du farcin ; c'est pourquoi il faut les traiter intérieurement, ou bien ne pas songer à les guérir radicalement : car si vous aviez envie de les dessécher uniquement par des remedes extérieurs, l'humeur que vous renfermeriez en dedans pourroit se jetter sur quelques autres parties où elle feroit du ravage, ce qui n'est pas à craindre de même, quand on la combat en dedans comme en dehors.

Pour remedes extérieurs, graissez-les avec de la vieille friture, avec de l'huile & de l'eau, ou avec du beurre brûlé.

Des arrêtes.

Les arrêtes, grappes ou queuës de rat se dénotent de deux façons, & proviennent de deux différentes causes.

Les arrêtes séches sont une espece de mauvaises eaux : c'est une maladie de la limphe épaissie, laquelle se dénote par des croûtes ou calus tout le long du nerf ou tendon de la jambe. Nous renvoyons le Lecteur au Chapitre des enflures du Boulet, où nous parlerons de cette espece d'arrête.

La seconde espece que nous appellerons arrêtes humides, n'a point de calus ni d'enflure : ces arrêtes coulent tout le long d'une partie du tendon de la jambe depuis la naissance du bou-

let ; elles ſuintent une humeur âcre & mordicante qui fait tomber le poil ; cette eſpece eſt une dartre coulante qu'il faut traiter, comme il eſt dit au Chapitre des démangeaiſons.

Des peignes & du mal d'âne.

Les peignes ſont de deux ſortes ; mais ces deux eſpeces on la même cauſe ; les peignes ſecs ſont des dartres farineuſes, & les peignes humides des dartres coulantes ; le mal d'âne eſt une eſpece de peigne humide ou un ulcere dartreux.

Les peignes ſecs ſe dénotent par une craſſe farineuſe qui paroît ſur la couronne ſur laquelle le poil devient hériſſé ; la couronne enfle, & par ſucceſſion de tems ce mal monte au pâturon, au boulet, & quelquefois juſqu'auprès du genouil & du jarret.

Les peignes humides ont les mêmes ſignes que les ſecs, excepté qu'au lieu de craſſe farineuſe, ils ſont abreuvés d'eau puante qui fait quelquefois tomber le poil, & enſuite il arrive que la corne créve au deſſous de la couronne ſur la ſuperficie ſeulement.

Ces maux ne ſont jamais douloureux, mais ils ſont très-difficiles à guérir radicalement, ſurtout quand ils ſont envieillis.

Les peignes humides ſe ſéchent pendant l'Eté, & reviennent l'Hyver quand ils ſont ſéchés ; s'ils ne ſont pas tout-à-fait extirpés, ils pouſſeront continuellement de la craſſe qu'on eſt obligé d'ôter tous les jours avec un peigne dont les dents ſoient ſerrées.

Les vieux Chevaux de caroſſe ſont ſujets à ce mal qui n'arrive que rarement aux jeunes.

Ces deux maux n'étant autre choſe qu'une humeur dartreuſe, farineuſe à l'un & coulante à l'autre ; il faut avoir recours au Chapitre de la Galle ou du Farcin pour les remedes intérieurs, & au Chapitre des Démangeaiſons pour les remedes extérieurs. Je dirai la même choſe du mal d'âne, qui eſt de petites crevaſſes étroites & courtes venant autour de la couronne ſur le devant du haut en bas, leſquelles rendent du ſang, cauſent de la douleur, & font boiter ; ce ſont des ulceres dartreux qu'il faut traiter comme les dartres.

Des teignes.

Les teignes ne ſont autre choſe que la corruption de la fourchette, qui tombe par morceaux juſqu'au vif, ayant une odeur de fromage pourri très-forte ; il s'y joint une démangeaiſon qui oblige le Cheval à frapper précipitamment & fréquemment du pied contre terre ; ce mal eſt quelquefois aſſez douloureux pour

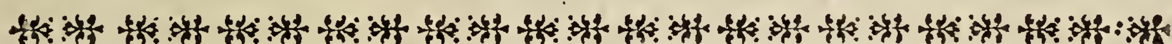
faire

faire boiter le Cheval ; il eſt quelquefois auſſi l'avant-coureur d'un fic qui pourroit en provenir ſi on le néglige ou qu'il s'obſtine ; c'eſt pourquoi, comme la cauſe en eſt difficile à extirper, & que c'eſt une humeur dartreuſe ou une limphe armée de bile, qui par ſon ſéjour étant devenuë corroſive , a diſſous les chairs & excité cette puanteur ; il faut traiter le Cheval intérieurement comme le farcin & la galle , & extérieurement fondre du talc ou de la poix noire dans le pied, puis des deſſicatifs.

CHAPITRE LIII.

De la Brûlure.

IL arrive rarement qu'un Cheval ſoit brûlé , mais en tout cas on le traitera comme les hommes peuvent ſe traiter en pareil cas , qui eſt lorſqu'on y remedie ſur le champ , d'y appliquer l'encre ou l'eſprit de vin : ſi on n'y a pas apporté remede dans le moment , on ſe ſervira d'onguent de ſureau ou d'eau de chaux , ou de décoction d'écorce d'orme.



CHAPITRE LIV.

DES MALADIES DE FLUXIONS ET ENFLURES.

Des fluxions , enflures & coups ou contuſions en général.



AVANT d'entrer dans le détail de certaines enflures affectées à quelques parties en particulier comme aux jarrets, aux boulets, &c. & dont chacune a un nom pour la diſtinguer;nous allons parler de toutes enflures , coups & contuſions qui peuvent arriver indifféremment ſur tout le corps du Cheval , & en général de toutes fluxions.

Toutes maladies de fluxions & d'enflures ne ſçauroient arriver que par deux raiſons , ou par un accident extérieur qui aura meurtri , contus ou forcé la chair où les muſcles , ou par une cauſe intérieure qui vient de diſpoſitions défectueuſes des humeurs ou du ſang.

Si l'enflure eſt cauſée par un coup qui aura d'abord fait contuſion,elle ne ſera autre choſe qu'un dérangement des fibres & tuyaux plus ou moins fort , ſuivant la violence du coup ; la ſituation des pores deſdites fibres étant changée, la circulation

des liqueurs en devient plus difficile, ce qui donne occaſion à l'engorgement des vaiſſeaux, c'eſt pourquoi la tumeur ou enflure ſuit très-ſouvent la contuſion : cette enflure ſera indolente, ou s'enflammera ſuivant que les parties où le coup aura été donné, ſeront plus ou moins arroſées de vaiſſeaux ſanguins ; & comme la limphe n'eſt pas une humeur fermentative, ſi le coup qui a été donné n'a rompu que les vaiſſeaux limphatiques, ce qui ſe peut faire par un coup fort léger, il ſe formera une groſſeur ſans douleur, & aſſez ſouvent dure. Si le coup a été aſſez violent pour briſer les vaiſſeaux ſanguins, auſſi-bien que les vaiſſeaux limphatiques, la tumeur deviendra enflammée par la rupture des vaiſſeaux, deſquels le ſang s'étant extravaſé en ſéjournant, s'épaiſſira & viendra à fermenter.

Si l'enflure ou tumeur & fluxion ne provient point d'accidens extérieurs, mais par force de travail, morfondure, nourriture mauvaiſe ou trop abondante, trop de repos, &c. elle ſuppoſe toujours des obſtructions ou embarras, à cauſe de l'épaiſſiſſement du ſang dans quelques couloirs, & principalement dans le foye ; & cet épaiſſiſſement rendant le mouvement ou la pulſation du cœur plus foible, & par conſéquent le cœur ne pouvant pouſſer le ſang avec ſa vigueur accoutumée, ce ſang ſéjourne plus long-tems qu'il ne devroit dans les arteres, leſquelles pendant ce retardement laiſſent échapper par leurs pores la ſéroſité qui coule toujours avec le ſang ; alors cette ſéroſité épanchée n'ayant plus de mouvement, croupit, & ſelon ſa qualité plus ou moins épaiſſe, elle forme les tumeurs molles, calleuſes ou dures, & lorſque l'inflammation s'y joint, c'eſt toujours par une ſuite de l'embarras des glandes du foye qui retiennent la bile dans les vaiſſeaux qui la lient avec la limphe nourriſſiere de la partie où eſt la tumeur ; cette limphe devenuë par ce moyen plus âcre, fait étrangler les vaiſſeaux du ſang, enſorte qu'il ne peut revenir aiſément ; c'eſt pourquoi il ſéjourne, s'allume, & cauſe inflammation.

Maintenant que les cauſes générales des enflures, coups & fluxions viennent d'être déduites & expliquées, nous allons parler du procedé qu'il faut tenir quand il arrive enflure de quelques cauſes qu'elles viennent ſur les différentes parties du corps du Cheval, comme à la ganache, au garrot, au ventre, aux jambes, & généralement à tous les endroits où il en peut venir, après quoi nous entrerons dans le détail au Chapitre ſui-

vant des enflures affectées à de certaines parties en particulier.

Il faut rapporter toutes les enflures qui viennent ſur le corps du Cheval, à ce que nous en avons dit au commencement du Chapitre ; c'eſt-à-dire, qu'elles ne peuvent provenir que de cauſes intérieures ou par accident extérieur. Nous mettrons au premier rang les tumeurs cauſées par l'humeur de gourme, tant ſous la ganache qu'aux jarrets & autres parties du corps. Nous avons parlé de celles-là dans le Chapitre de la gourme où je renvoye le Lecteur ; il en eſt de même des jambes qui reſtent enflées après le farcin dont nous avons pareillement donné les remedes à la fin du Chapitre qui en traite, comme auſſi à l'ébulition du ſang, où nous avons indiqué les remedes pour la tête qui enfle ſubitement à cauſe de ce mal ; & ainſi des autres enflures jointes aux maladies intérieures que nous avons traitées. Nous mettons au rang des enflures d'accident l'avant-cœur & enflures à l'aîne, puiſque nous avons trouvé qu'elles étoient une ſuite des efforts des muſcles de ces parties. Vous verrez dans leur Chapitre comment il faut les traiter : les enflures de venin & de morſures de muſaraignes ont leur Chapitre particulier à la fin des maladies aiguës. Les enflures, meurtriſſures des teſticules, du fourreau, du ventre, &c. ſuivent immédiatement ce Chapitre-ci.

Notre deſſein n'étant donc point de répeter une ſeconde fois ce que nous diſons ailleurs à l'égard de toutes ces tumeurs ; nous nous bornons dans ce Chapitre à parler généralement de la cure de quelque eſpece d'enflure que ce ſoit, en ſéparant les remedes que nous indiquerons ſuivant les différentes qualités que peuvent avoir les enflures ; ſçavoir, enflures provenantes de cauſes intérieures, enflures accidentelles, & qui viennent à ſuppuration, & enflures rebelles envieillies, & qui ne ſuppurent point.

Premierement, je dirai qu'à l'égard des remedes extérieurs de toute enflure que ce ſoit ; il faut poſer pour principe de ne jamais mettre de reſtrinctifs, c'eſt-à-dire, des remedes, qui, bouchant les pores, s'oppoſent à la tranſpiration de l'humeur qui cauſe l'enflure, & l'obligent à rentrer dans la circulation ; car il pourra arriver que cette humeur cauſe de grands ravages par ſa malignité ; il eſt vrai que la tumeur s'applanira, & ceux qui ne ſongent qu'à la partie enflée, croiront avoir obtenu ſa guériſon ; mais il eſt preſque certain qu'ayant enfermé le loup

dans la bergerie, ils ne peuvent plus répondre de la vie de l'animal; il eſt donc égal pour la diſſipation de la tumeur, & pour ſe mettre à l'abri de tout accident funeſte, de ſe ſervir de réſolutifs qu'on peut appeller de vrais aſtringens : car en ouvrant les pores, & travaillant à rendre l'humeur plus déliée, ils la diſpoſent à ſortir par les pores ouverts; & l'humeur diſſipée, la partie ſe retrouvera dans ſon état naturel.

Venons préſentement à la façon de traiter, premierement les enflures provenantes de cauſes intérieures.

Comme ces ſortes d'enflures ſuppoſent toujours des obſtructions, il faut guérir ces obſtructions en même tems qu'on travaille ſur la partie enflée; ainſi il faut commencer par une ſaignée, faire obſerver le régime au Cheval, & ſe ſervir intérieurement d'apéritifs fondans, comme de la limaille d'acier dans de l'extrait de gentiane, donner ſouvent des breuvages avec aloës & miel, & enfin l'uſage du foye d'antimoine.

Nota. Que quelquefois des tumeurs qui ont paru, diſparoiſſent tout d'un coup, ce qui eſt une aſſez mauvaiſe marque : car c'eſt communément un ſigne que la nature n'a pas aſſez de force pour pouſſer l'humeur au dehors. Si par hazard il arrive qu'on ait ſaigné un Cheval à qui on a vû une tumeur, & que cette tumeur diſparoiſſe après la ſaignée, on ne manque pas moyennant l'averſion que pluſieurs perſonnes ont contre une opération ſi ſalutaire, d'attribuer injuſtement à la ſaignée cet accident; ceux qui ne ſeront point dans le cas de cette prévention n'auront qu'à réïterer la ſaignée pour ſauver les accidens qui pourroient ſuivre d'un pareil indice, & peut-être même la tumeur reparoîtra, ou du moins le ravage qu'elle auroit cauſé ſera moins à craindre.

Les remedes extérieurs tant pour les enflures ſuſdites que pour toute eſpece d'enflure, coups & contuſions, ſont les mêmes, puiſqu'il ne s'agit que de réſolutifs à l'extérieur, l'eau-de-vie, le vin & l'huile, la thérébentine, les herbes aromatiques; enfin tous les réſolutifs dont le nombre eſt aſſez grand, pouvant être employés utilement.

Si les enflures réſiſtent, ſervez-vous de l'emplâtre de ſulfuré & de l'emplâtre de ciguë mêlés enſemble.

Si un coup avoit contus les tendons, mêlez des émolliens avec les réſolutifs, pour ôter la douleur & le feu de la partie.

Si l'enflure eſt envieillie, ſervez-vous des plus forts réſolu-

tifs ; on peut ſe ſervir auſſi d'une douche , en jettant ſouvent de fort haut une décoction très-chaude d'herbes aromatiques.

On voit par tout ce qui eſt dit ci-deſſus , qu'à toutes tumeurs il faut d'abord tenter la réſolution ; mais ſi elle ne veut pas ſe faire , on eſt obligé d'eſſayer la ſuppuration ; alors il ſe forme un abſcès qu'on traitera ſuivant ce qui eſt dit dans le Chapitre des Abſcès.

Les jambes & les boulets , ſont les parties les plus ſujettes à s'enfler , parce que ce ſont celles qui fatiguent le plus & plus ſuſceptibles de coups , heurts & autres accidens : quand on ne ſçauroit les déſenfler par des remedes appliqués deſſus , il n'y a que le feu qui en puiſſe venir à bout.

Il y a des précautions à prendre , pour empêcher que ces parties n'enflent , ou par trop de repos , ou par une fatigue exceſſive : ces moyens ſont premierement , d'avoir grand ſoin des jambes des Chevaux , c'eſt-à-dire , de les tenir bien nettes , de ne pas trop nourrir votre Cheval , & qu'il ne mange pas de mauvais alimens ; lui faire faire un exercice moderé , & ne le pas trop fatiguer , ni laiſſer repoſer , ſi vous lui avez fait faire un travail un peu trop fort , il ſera encore tems de prévenir l'enflure des jambes , en appliquant deſſus , auſſitôt que vous ſerez arrivé , de la fiente de vache , démêlée avec du vin , de l'eſprit de vin , ou de l'urine ; ce remede eſt bon auſſi pour déſenfler.

CHAPITRE LV.

Anatomie du Genouil , des Jambes , Boulets & Pâturons.

LE genouil du Cheval , a beaucoup de rapport au poignet de l'homme ; il eſt compoſé de ſept os , ou oſſelets , dont ſix forment deux rangées , 1. 2. & le ſeptiéme 3 , eſt comme détaché des autres , formant une avance en dehors du pli du genouil ; les ſix oſſelets , qui compoſent les deux rangées , ſont placés aſſez régulierement , trois à trois , l'un ſur l'autre ; la rangée de deſſus , qui a plus d'épaiſſeur que celle de deſſous , ſoutient à plat l'os du bras ; la rangée de deſſous , eſt appliquée ſur l'os du canon de la jambe : le ſeptiéme 7. Os.

PL. XXV. Fig. A.

Le genouil.

osselet enjambe moitié sur l'os du bras, & moitié sur un os de la premiere rangée : les six os ne sont pas tenus fermes en leurs places comme les osselets du jarret, & les ligamens courts, qui les attachent l'un à l'autre dans l'intérieur, sont plus du côté du pli, afin que le mouvement de plier le genouil, soit libre par devant.

Le genouil est une partie purement tendineuse, car il n'y arrive, & n'y passe que des tendons retenus proche du genouil, par une portion tendineuse ou ligamenteuse, qui fait tout le tour du genouil par-dessus tous ces tendons, & qui formant une espece d'anneau, se nomme le ligament annulaire.

2. Tendons. Il m'a paru, qu'il ne vient que deux tendons au genouil, un pour tendre à fléchir, & l'autre pour l'aider à se remettre en sa place : le fléchisseur m'a paru être le plus court tendon *b* du muscle appellé le palmaire, qui va s'attacher au sommet du septiéme os ; l'extenseur m'a semblé être un tendon grêle *d* du muscle nommé le long, qui passant en écharpe du haut du genouil, & dirigeant sa course vers le côté du dedans, va s'attacher à la plus basse rangée des osselets.

Fig. E.

Fig. D.

Cinq Ligamens. Cinq ligamens extérieurs servent à tenir tout ce bâtis d'osselets en leurs places ; il n'en paroît qu'un *g* qui flanque le côté de dedans, celui-ci part d'une bosse ou élevation que fait le bas de l'os du bras, & va se terminer à un osselet de la rangée d'en bas ; mais il y a quatre ligamens qui ne servent qu'à retenir le septiéme os, ferme en sa place : le plus long *c*, partant de son bout inférieur, va s'attacher à la tête de l'os du poinçon de dehors de la jambe : le deuxiéme *d* prend à côté de celui-ci, & une moitié va à l'osselet de dehors de la rangée d'en bas, & l'autre moitié va à l'osselet de la rangée d'au-dessus : un ligament très-court *e*, part ensuite au-dessus de celui-ci sur le plat dudit os, & va au même osselet : un autre très-court *g*, part encore au-dessus, & s'attache sur le champ à l'os du bras.

Fig. C.

Fig. E.

Fig. A. Le canon des jambes, tant de celles de devant, que de celles de derriere, est composé de trois os, c'est-à-dire, d'un gros os B & de deux osselets minces & longs, tel qu'est D, colez, l'un d'un côté & l'autre de l'autre côté du gros os ; voilà tous les os du canon : les quatre boulets sont chacun composés de trois os ; sçavoir un gros os E, & deux petits *ee*,

qui enjambent moitié ſur l'os du canon, & moitié ſur l'os du boulet, mais qui ne ſont attachés, ni à l'un ni à l'autre.

Les quatre pâturons, ſont chacun compoſés d'un ſeul os quarré, dont le bas poſe ſur l'os du petit pied.

Les muſcles du bras X X, fourniſſent neuf tendons, qui deſcendent au genouil, à la jambe & au pied : nous avons déja parlé des deux tendons du genouil, reſte à détailler les ſept autres pour la jambe de devant. Fig. B. & C.

Tendons de la jambe de devant.

Les tendons les plus conſidérables, & qui ſont communs aux quatre jambes, ſont ceux du ſublime & du profond EE, qui ſont deux fléchiſſeurs du pied ; ils paſſent tous deux l'un ſur l'autre, c'eſt-à-dire, le ſublime ſur le profond dans le pli du genouil, plus du côté de dedans, à l'abri de la partie concave du ſeptiéme oſſelet du genouil ; ils vont ainſi tout le long du canon par derriere, paſſer ſur les deux oſſelets du boulet, immédiatement après, le ſublime ſe ſépare en deux fourchons *hh* qui vont s'attacher à l'os du pâturon : on voit alors le profond *ii*, qui ſuivant toujours ſon chemin, va s'attacher ſous l'os du petit pied ; ce ſont ces deux tendons que les Maréchaux appellent le nerf de la jambe.

Le ſublime & le profond, appellés le nerf de la jambe.

Fig. E.

Les autres tendons de la jambe de devant, ſont les ſuivans : en dedans, à côté de la jambe, un tendon grêle, provenant d'un muſcle nommé le radial, qui eſt un fléchiſſeur ; celui-ci va s'attacher à la tête de l'oſſelet du canon de la jambe en dedans *d* : le côté de dehors de la jambe, a les tendons ſuivans. Premierement, un tendon grêle *c* du muſcle extenſeur du pied, appellé le long du pied, paſſant ſur le côté du genouil en biais, & biaiſant de même le canon de la jambe, va ſe rendre devant, au-deſſous du boulet, où deux petites expenſions tendineuſes *ee*, attachées aux côtés du boulet, le rendant plus large, il va s'enfoncer ſous la couronne en pince ; ce tendon eſt joint vers le haut du canon de la jambe, par celui d'un muſcle extenſeur appellé le court du pied A, lequel le cotoye toujours juſqu'au boulet, où il ſe termine. Un tendon mince B, partant du muſcle fléchiſſeur nommé le palmaire, un peu au-deſſus du ſeptiéme oſſelet du genouil, va ſe rendre en D, au haut de l'oſſelet du poinçon. Sur le milieu du devant du genouil, arrive un tendon large *b*, du muſcle appellé le long, qui eſt un extenſeur du canon de la jambe, qui coule par-deſſus les deux rangées d'oſſelets, &

Fig. C.

Fig. D.

Fig. B.

Fig. D.

s'attache en s'élargiſſant ſur le haut de l'os du canon.

La veine la plus conſidérable de la jambe de devant, qu'on appelle les ars 2 2, coule du côté de dedans; elle vient du pied; & paſſant à côté du genouil, elle pourſuit le long du bras, & va s'enfoncer dans le corps au poitrail : une autre veine 3 3, venant du devant du genouil, plus du côté de dedans, va joindre la premiere au poitrail : une artére P ſortant entre le profond, & le tendon du muſcle radial *d*, ſe fourche ſur le champ en deux branches, dont l'une va au pied, & l'autre s'enfonce ſur le côté du genouil, vers *h*; on ne voit en dehors qu'une veine 4 4; qui venant du pied, diſparoît en s'enfonçant derriere le ſeptiéme oſſelet du genouil en D.

Veines & arteres. Fig. C.

Fig. B.

Il ne reſte plus qu'à parler des ligamens. Sous les tendons du profond coule un ligament *a a*, appliqué le long de l'os du canon : ce ligament ſe fourche environ à quatre doigts des deux oſſelets des boulets *b*, & vient s'y attacher en flanc de côté & d'autre, afin de les maintenir en leur place : ces deux oſſelets ſont eux-mêmes liés & maintenus à côté l'un de l'autre, par un ligament apponeurotique, attaché ſur eux en dehors; car en dedans, ils ſont nuds, & gliſſent moitié ſur l'os du canon, & moitié ſur celui du boulet : un autre ligament *c c*, partant de l'os du pâturon, monte aux deux petits oſſelets du boulet; il eſt doublé de trois autres *a a*, ou d'un ſéparé en trois, qui s'attachent dans tout leur chemin à l'os du boulet, & ſe rendent en montant & en s'écartant un peu l'un de l'autre, vers celui qui eſt ſur eux; le tout pour affermir cette jointure du boulet, qui doit avoir bien de la force, puiſqu'elle ſupporte tout le corps.

Fig. F.

Ligamens des oſſelets du boulet.

Fig. G.

CHAPITRE LVI.

Des Jambes travaillées & uſées, & Boulets.

QUoique les jambes uſées, ne ſoient pas toujours enflées, elles ſont ſi ſuſceptibles de fluxions, que je crois qu'il eſt à propos de parler de ce mal à la ſuite des enflures.

Les jambes d'un Cheval ſont dites travaillées, foulées ou uſées, quand elles ont beaucoup ſouffert, ou ſouffrent par l'affoibliſſement que leur cauſe un travail trop long & trop continuel.

Les

Fig. F.

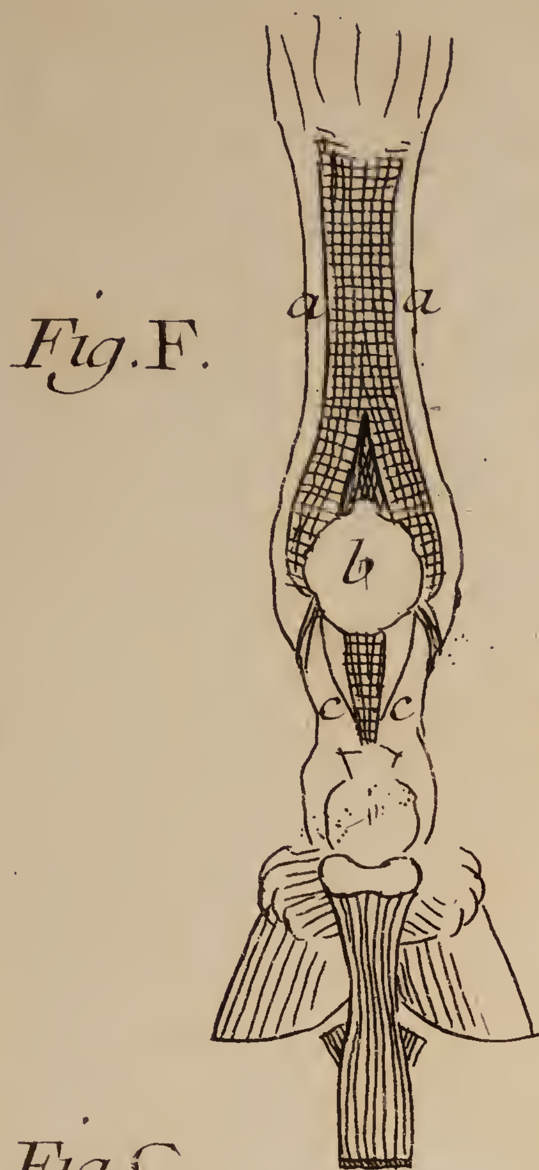


Fig. G

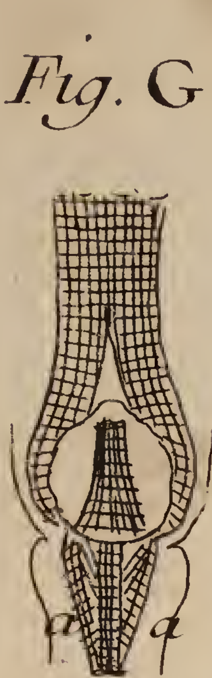


Fig. A

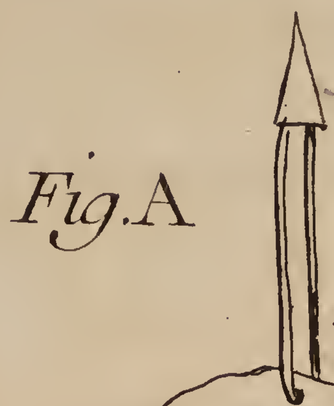
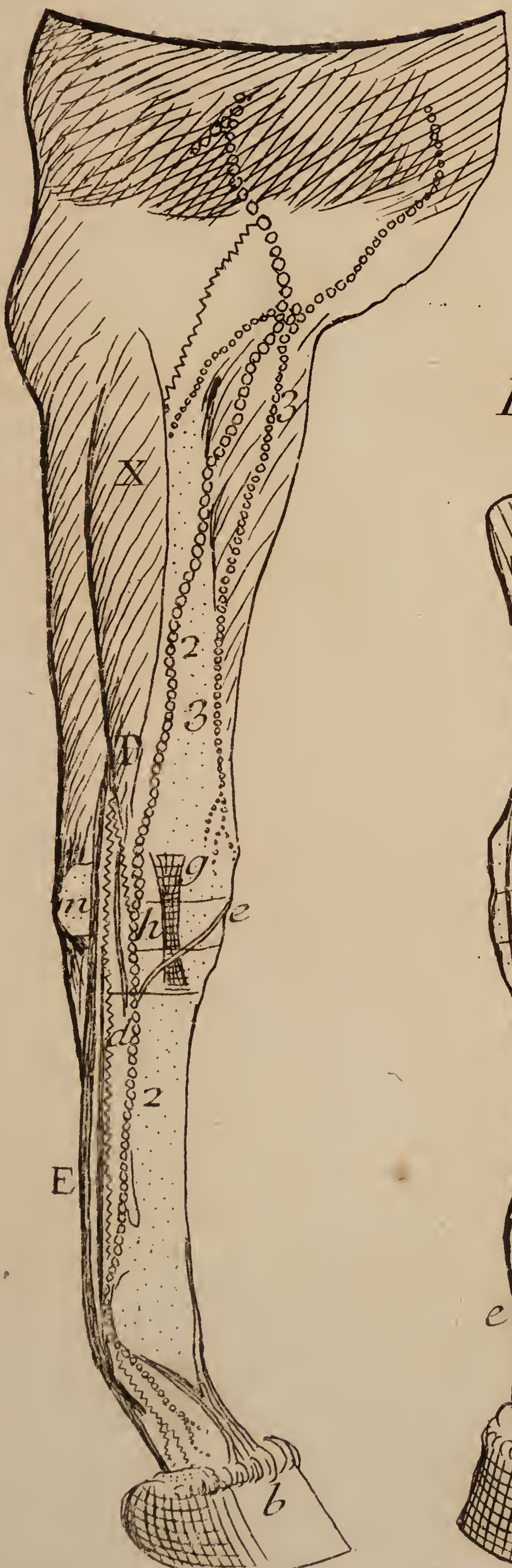


Fig. B



Fig. C



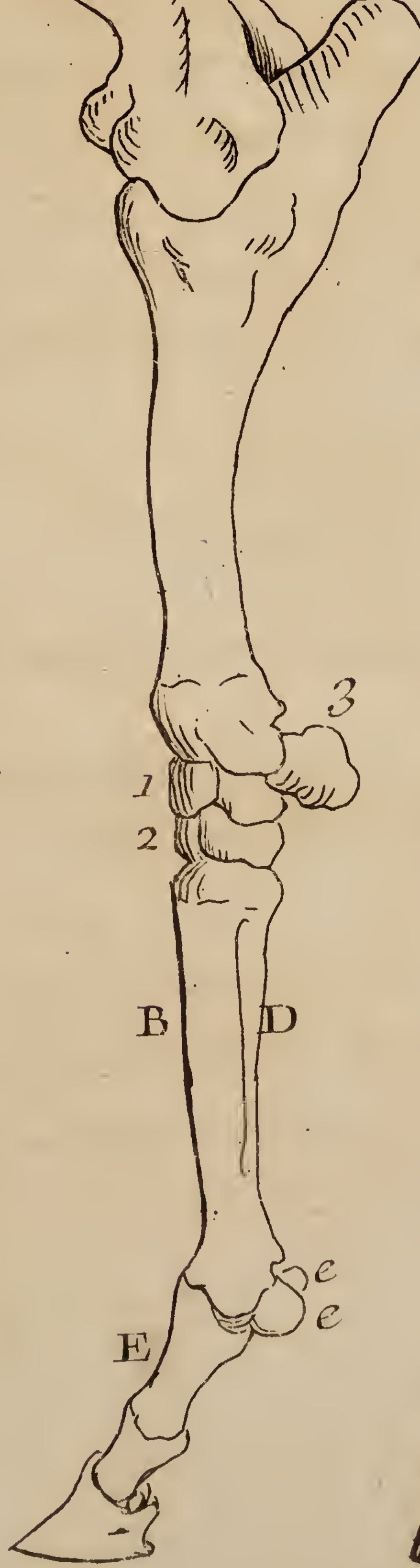


Fig. D

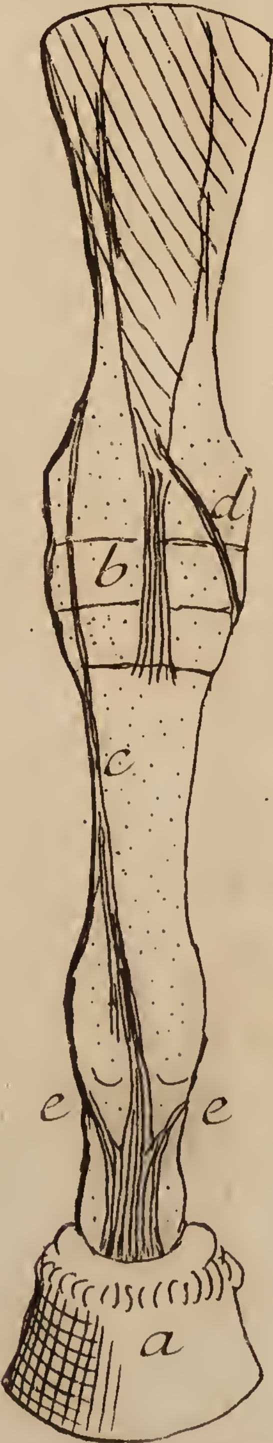
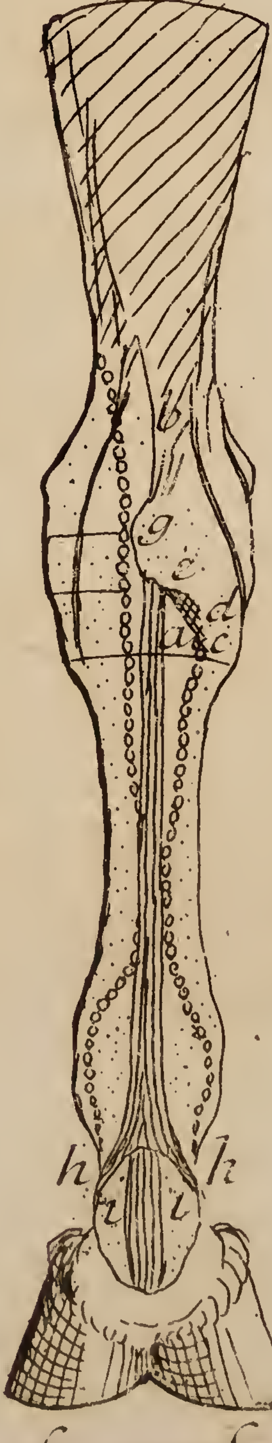


Fig. E



Les ſuites du travail trop outré, affectent les jambes de différentes façons, c'eſt-à-dire, qu'on reconnoît à pluſieurs accidens, qui changent la figure totale de la jambe, les effets du travail immoderé qu'on lui a fait ſouffrir. Ces ſignes ont des noms particuliers, comme, faire des armes ou montrer le chemin de S. Jacques, être arqué, être bouleté, avoir le boulet gros ou couronné : d'ailleurs les molettes qui ſont de certaines humeurs glaireuſes, qui viennent tout le long du tendon de la jambe, des groſſeurs qui viennent à côté du boulet ; tout cela montre que la partie étant affoiblie, les eſprits n'y coulent plus en ſi grande abondance, d'où s'enſuit le retirement des tendons, & le rendez-vous des humeurs.

Pour expliquer ce qu'on entend par les termes ſuſdits, vous ſçaurez qu'on dit, qu'un Cheval fait des armes, ou montre le chemin de S. Jacques, lorſque n'étant ni inquiet ni ardent, il ne peut reſter long-tems également planté ſur ſes deux jambes de devant, lorſqu'il eſt arrêté ; mais qu'il en avance tantôt l'une, tantôt l'autre, pour ſe les ſoulager : s'il reſte quelque tems dans cette attitude, ayant une jambe avancée, c'eſt ſigne que cette jambe eſt celle qui lui fait douleur, ou qui eſt affoiblie & fatiguée : vous voyez cette attitude à la jambe de devant du montoir, de la figure C, Planche I. il peut cependant arriver, que cette façon de ſe placer, eſt une ſituation que le Cheval s'eſt accoutumé de prendre ; c'eſt pourquoi on ne doit pas dans cette occaſion faire attention à cette attitude, ſi on ne découvre pas d'ailleurs d'autres ſignes, qui montrent altération de la partie. On connoît encore, que les jambes d'un Cheval ſont travaillées, quand étant né avec les jambes de devant, ſituées comme elles doivent être, c'eſt-à-dire, tombant à plomb, elles ſe trouvent pliées, & le canon de la jambe retiré en deſſous, du côté du ventre, comme vous voyez à la jambe hors du montoir de la figure C, de la Pl. I. cette ſituation faiſant que la jambe reſſemble à un arc, a fait nommer le Cheval qui a cette incommodité, Cheval arqué, ou Cheval qui a les jambes arquées : ce mot ne s'employe que quand la jambe prend cette attitude, à force de travail ; car il ſe trouve des Chevaux, dont les jambes de devant font cette figure naturellement, & qui ſont nés avec ce défaut de conformation ; alors on appelle, ces Chevaux *braſſicours*. Le Cheval bouleté,

Le chemin de S. Jacques.

Bouleté.

eſt celui dont le boulet eſt plus avancé que la couronne : quand le boulet commence à s'avancer, & qu'il ne l'eſt pas outrément, on dit que le Cheval eſt droit ſur ſes membres. Le boulet plus gros qu'il ne faut, & enflé par conſéquent, & le boulet couronné, c'eſt-à-dire, étant entourré d'une groſſeur ſous la peau comme un anneau, de même les jambes rondes & gorgées, ou bien remplies de duretés ou de glaires mouvantes, qu'on ſent en paſſant la main le long du tendon ; tout cela ſont des marques certaines de jambes foulées, travaillées ou uſées : les molettes dont nous avons fait un Chapitre particulier, indiquent que la jambe commence à ſouffrir.

Lorſque le Cheval eſt droit ſur ſes membres, il eſt ſujet à broncher & à tomber, & par la ſuite il devient ordinairement bouleté ; alors il ne peut plus guéres ſervir qu'à tirer : les Chevaux court jointés, c'eſt-à-dire, qui ont le pâturon fort court, ſont ſujets à ſe bouleter, particulierement ſi en les ferrant on ne leur abbat guéres de talon, & qu'on leur laiſſe trop haut : les Chevaux arqués peuvent encore travailler, mais ne ſçauroient ſervir de Chevaux de maître : les jambes groſſes ne ſçauroient rendre auſſi de bon ſervice ; car tout ce qui empêche le mouvement du tendon, porte préjudice au Cheval, les molettes ſont de ce nombre.

J'ai parlé au commencement de ce Chapitre de certaines groſſeurs, qui viennent par fatigue, à côté des boulets : ces groſſeurs reſſemblent à un demi-œuf de pigeon ; elles ne ſont pas bien dures, & ne font pas boiter le Cheval, mais elles peuvent augmenter & embarraſſer cette jointure.

On voit par tout ce qui eſt dit ci-deſſus, que les jambes fatiguées, ne ſe dénotent pas toujours par des enflures, mais que leurs tendons ſe retirent & leur font douleur ; parce que la vertu de reſſort des fibres tendineuſes étant affoiblie, & leurs pores moins ouverts, le jeu des eſprits ne ſçauroit s'y faire comme à l'ordinaire ; c'eſt pourquoi la partie devient roide, & n'a plus de liant ; joint que la limphe n'ayant plus un libre cours s'épaiſſit, & bouche leſdits canaux ou pores. Il s'agit donc avant que le mal ſoit à ſon plus haut point, ce qui alors ſeroit inutile, de lever ces obſtructions, en diſſipant la limphe qui commence à s'épaiſſir, & en rouvrant les pores qui commencent à ſe boucher : on ne peut employer à cet effet que des réſolutifs très-forts, comme les eaux chaudes & les huiles pé-

nétrantes, & même le feu; car en voulant ramollir ces parties avec des ramollitifs, on affoibliroit ſi fort, & on détendroit tellement les tendons, qu'ils perdroient toute leur force, au lieu de ſe rétablir.

A l'égard des enflures de fatigue, voyez le Chapitre précédent, tant pour les guérir, que pour prévenir en général, que les jambes & boulets ne s'uſent.

CHAPITRE LVII.

Anatomie de la Tête.

IL eſt inutile de faire ici un détail anatomique exact de la tête du Cheval, ceux qui en ſeront curieux, auront recours à l'anatomie de *Snape*, que j'ai traduite; de plus j'ai expliqué dans le Chapitre des noms des parties du Cheval, pluſieurs parties de la tête : il me reſte à indiquer les endroits où on rencontre les veines & les arteres; à faire une deſcription ſommaire des yeux, à expliquer ce qu'on découvre, quand on a fendu la tête du Cheval, comme celle d'un lapin rôti; & à faire voir dans la même eſtampe les deux tendons que l'on coupe pour énerver un Cheval, & ce que c'eſt que les grains de ſuye qu'on voit dans l'œil, quand il eſt bon : on verra auſſi ce que c'eſt qu'une ſurdent.

Premierement, la veine jugulaire *a*, qui eſt la veine du col, eſt formée par pluſieurs rameaux; une partie de ces rameaux, vient du côté de l'oreille pardeſſous les avives : d'autres ſortent de deſſous la vertebre du col, appellée le pivot : une autre rameau, venant le long de l'os de la pomette *c*, au milieu de la jouë, coule tout le long de la temple, où il s'appelle la veine temporale *d*, & va s'enfoncer au haut du muſcle maſſeter : la branche inférieure *c*, qui va ſe rendre à la jugulaire, faiſant une fourche au col, à quatre doigts de la ganache, avec la réunion des rameaux qui viennent de l'oreille, du pivot & du maſſeter, ou plutôt qui forment la jugulaire : cette branche inférieure de la tête, dis-je, prenant ſon origine derriere l'œil, ſort vers le milieu du maſſeter près l'œil; delà tournant tout l'os de la ganache, elle coule ſous ledit os tout le long de ſon arrête inférieure en *e*, & va former la fourche de la jugulaire : elle reçoit au milieu de ſon tour, la

PLANCHE XXVIII. Fig. C.

réunion de quantité de petits rameaux, qui proviennent de la face, & qui sont superficiels; elle reçoit aussi au-dessous une réunion d'autres rameaux qui proviennent de la mâchoire inférieure & du menton.

L'artere *f* qui cotoye la veine jugulaire, venant du poitrail, s'enfonce toujours de plus en plus, à mesure qu'elle gagne la ganache; c'est pourquoi il n'y a rien à craindre, quand on saigne au col, l'artere est trop profondément enfoncée en cet endroit, pour qu'il y ait à apprehender de la piquer.

Il se répand plusieurs branches d'arterioles sur toute la face, qui accompagnent les veines; il est à remarquer, que l'artere *g* qui cotoye la veine de la temple, marche à côté d'elle du côté de la ganache; on peut la sentir battre, comme on sent le poulx aux hommes, en la cherchant avec le doigt, entre l'œil & l'oreille.

Il sort des branches d'arteres de l'orbite de l'œil en bas, qui se répandent sur la face.

Pl. XXVI. Vous voyez dans l'estampe XXVI. une tête de face, où vous découvrez les deux releveurs des lévres *aa*, dont on coupe les tendons pour énerver. J'ai parlé de cette opération dans le Traité des Opérations; vous y découvrez aussi le muscle crotaphite *b*, qui s'enfonce dans l'endroit de la saliere, & les trois grains noirs *c*, qu'on voit quand l'œil est bon.

Lorsqu'on veut voir la structure intérieure du globe de l'œil, il faut le laisser gêler sur une fenêtre, puis le coupant en deux par le milieu de la prunelle, on voit l'arrangement des humeurs; l'humeur vitrée *d*, en tient les trois quarts, l'humeur cristalline *e*, se trouve de la grosseur d'une petite féve entre l'humeur vitrée & l'humeur aqueuse *f*, qui fait le devant de l'œil.

Plusieurs muscles donnent le mouvement à l'œil, ils sont couchés sur le globe *g*, & le tapissent pour ainsi dire en dehors dans l'orbite *hh*; on a donné à plusieurs le nom des sentimens qui sont enfantés dans le cerveau; celui qui éleve l'œil en haut, se nomme le superbe *i*: celui qui l'abaisse, l'humble *l*: celui qui l'amene vers le petit angle du côté de la ganache, le dédaigneux *m*: celui qui dirige la vûë au bout du nez, le buveur *n*: le grand oblique *pp*, passe dans une espece de poulie *qq*, attachée à l'orbite, & tire l'œil en biaisant en haut vers le grand angle, du côté du chanfrein: le pe-

tit oblique *oo*, attaché à l'orbite même *hh*, le tire en bas & en biais, du côté du chanfrein ; enfin le mufcle orbiculaire *rr*, qui entourre tout le globe de l'œil, manque à l'homme, & fert aux animaux à fupporter l'œil, quand ils ont la tête baiffée pour paître ou autrement : les ligamens ciliaires *ss*, font comme autant de petits tendons, qui fervent à élargir ou à étrecir le trou de la prunelle.

Dans la tête qui eft fenduë comme celle d'un lapin rôti, on voit d'un côté, le creux qui contient la moitié du cerveau T, & un autre moins profond au-deffus, qui reçoit le cervelet A, origine de la moëlle allongée : ils font en place de l'autre côté T A, ainfi que le commencement de la moëlle allongée ou des nerfs B ; cette cervelle, & ce cervelet, tiennent bien peu de place, & ont bien peu de volume à proportion de la grandeur du Cheval : on voit dans le milieu de la cervelle, un des ventricules 2, & la glande pineale 3 ; les os cribreux 4 4, abreuvés de l'humidité du nez, paroiffent au-deffous de la cervelle, & enfuite les finus 5 5 5, & les cartilages internes 6 6 : on verra auffi ce que c'eft qu'une furdent 7, que j'ai dit à la fin de ce Traité, qu'il falloit limer ou détruire avec une gouge, à caufe de l'incommodité qu'elle caufe au Cheval en mangeant.

Dans l'eftampe III, on voit une dent du coin, *Fig.* N. *q*, tirée de fon alveole, & deux dents mâchelieres, une d'en haut *Fig.* L*p*, & une d'en bas *Fig.* M. *p* ; celles d'en bas font de la moitié moins larges que celles d'en haut. PL. III.

CHAPITRE LVIII.

Des Maux des yeux, & de la Fluxion habituelle, appellée Fluxion lunatique.

AVant de parler des accidens qui arrivent à l'œil du Cheval, il eft bon de donner une idée de fa conftruction, qui ne fera que fuperficielle dans ce Traité, afin de ne pas multiplier les explications fans néceffité, attendu que le détail exact de toutes les tuniques, les humeurs, les nerfs de l'œil, fe trouvera dans le livre de l'Anatomie générale du Cheval, que j'ai traduite de l'Anglois, & à laquelle je renvoye le Lecteur.

Defcription de l'œil.

L'œil eſt compoſé de trois tuniques ou peaux : celle qui eſt la plus en dehors, s'appelle la *conjonctive*, c'eſt ce que les Maréchaux appellent, la vître de l'œil ; ſous cette conjonctive, eſt une peau appellée ſclerotique, à cauſe de ſa dureté ; elle devient tranſparente vis-à-vis la prunelle ; ce qui fait qu'en cet endroit, elle eſt appellée *cornée ;* la troiſiéme peau s'appelle choroïde, qui change de nom en devant, où elle s'appelle *uvée ;* il y a encore une quatriéme peau, appellée la *retine*, c'eſt ſur cette peau que les objets ſe peignent au fond de l'œil, pour donner communication de leur image au cerveau, par le moyen du nerf optique.

Ces peaux renferment trois humeurs, l'humeur aqueuſe, qui remplit entierement la partie du devant de l'œil : l'humeur criſtalline vient enſuite ; elle eſt de la groſſeur d'une féve & de la conſiſtence d'une glaire dure & tranſparente ; elle eſt derriere l'humeur aqueuſe, vis-à-vis la prunelle : tout le reſte de l'œil eſt rempli par l'humeur vitrée, reſſemblant à des glaires tranſparentes & molles ; l'humeur criſtalline a ſa partie de devant enfoncée dans l'humeur aqueuſe, & ſa partie de derriere dans l'humeur vitrée.

De plus au fond de l'œil, eſt le nerf optique, qui va rendre dans le cerveau ; & pour tous ſes mouvemens, l'œil a ſept muſcles, un pour l'élever en haut, appellé le ſuperbe, l'autre pour le baiſſer, appellé l'humble ; le troiſiéme le porte vers le nez, appellé le buveur ; le quatriéme le porte du côté de la jouë, appellé le dédaigneux ; le cinquiéme porte l'œil obliquement en bas, appellé oblique inférieur ; le ſixiéme le porte obliquement en haut, appellé oblique ſupérieur ; & le ſeptiéme qui eſt particulier à tous les animaux à quatre pieds, entourre tout le globe de l'œil, & n'eſt deſtiné qu'à le ſoutenir, quand l'animal a la tête en bas pour pâturer. Voyez le Chapitre précédent.

Paſſons maintenant aux maladies qui affectent l'œil. Comme cet organe eſt très-délicat, il eſt ſujet à être offenſé en pluſieurs manieres ; mais ce qu'il a de particulier, eſt qu'il ſoutient des remedes très-violens & très-actifs : nous allons commencer par les maladies les moins conſidérables, & nous finirons par dégré par cette fluxion habituelle, dont on a cru pendant long-tems, que les influences de la lune étoient cauſe ; mais dont le plus grand nombre eſt déſabuſé maintenant.


Pl.XXVI.
B
A
3 o
2
1
4
7
A
1
4
6
6
a
a
b
c
q
h
h
p
q
r
i
f
e
d
g
o
l
m
n
s
s

Les maladies dont nous allons parler ſont, l'œil larmoyant, l'épanchement de ſang dans l'œil, les cancers, les veruës, l'onglée, le cul de verre, le dragon, les coups dans l'œil, les tayes ou blancheurs, les fluxions, & la fluxion lunatique.

L'œil larmoyant eſt une inflammation occaſionnée par l'âcreté des larmes qui ſeront émûës par une fluxion légere, ou bien quelque coup aura excité les larmes. — L'œil larmoyant.

On guérira ce mal s'il n'y a que de l'acrimonie dans les larmes ſans fluxion ni autre accident, en mettant dans l'œil avec le pouce, de la tutie préparée.

Nota. Avant que d'aller plus loin, il eſt bon d'avertir qu'il ne faut jamais ſouffler aucune poudre par le moyen d'un tuyau de plume ou autrement dans l'œil d'un Cheval pour deux raiſons, la premiere eſt, que l'air que vous faites entrer avec la poudre, en la ſoufflant, offenſe l'œil; & la ſeconde eſt, que quand on a ſoufflé une ou deux fois de la poudre dans l'œil d'un Cheval, il apprehende ſi fort cette opération, que l'on a toutes les peines du monde à en venir à bout enſuite. Je dirai encore que rien ne retarde plus la guériſon des yeux des Chevaux que le changement de remede; il s'en faut tenir le plus qu'on peut à un, pour peu qu'on voye que le Cheval en reçoit du ſoulagement; il ne faut auſſi jamais ſe ſervir pour les yeux de remedes où il entre des huiles ou des graiſſes; ces ingrédiens ne font qu'enflammer l'œil au lieu de le guérir, & y ſont très-préjudiciables. — Remarque générale ſur l'œil.

Revenons à l'œil larmoyant. S'il eſt accompagné d'inflammation, il faut pour le guérir, ſaigner le Cheval, le tenir au régime quelques jours; c'eſt-à-dire, le mettre au ſon & à l'eau blanche; il ne faut pas le faire ſortir de l'écurie pendant quelques jours, de peur que l'air n'irrite ſon mal: quand l'inflammation eſt grande, il faut mettre ſur l'œil un cataplaſme de lait & de ſaffran avec de la mie de pain, & par-deſſus une compreſſe d'eau-de-vie; on mettra avec le pouce de la tutie ſéche dans l'œil.

Si le larmoyement eſt venu en conſéquence d'une morfondure, il faudra traiter le Cheval de la morfondure.

L'épanchement de ſang dans l'œil ſe reconnoît à des taches rouges ſemées de côté & d'autre ſur la conjonctive ou vître de l'œil: cela peut provenir d'un effort que le Cheval aura fait qui aura rompu les petits vaiſſeaux de l'œil, ou de quelque — Epanchement de ſang.

coup qui aura fait le même effet ; on guérira ce mal en faisant entrer de l'eau-de-vie dans l'œil.

Cancer. Le cancer dans l'œil se reconnoît à des bourgeons rouges, les uns petits, & les autres plus grands, vers le grand coin de l'œil, près du nez ; on en voit tant en dedans qu'en dehors de l'œil, même sur les paupieres, l'œil paroît rouge, ces excroissances viennent à l'occasion de l'âcreté des larmes qui écorchent la caroncule lacrymale & les paupieres, & y produisent de petits champignons. Pour guérir ce mal, il faut mettre le Cheval au régime, qui est son & eau blanche ; lui donner de l'acier quelque tems, & ensuite du foye d'antimoine ; on lavera ces cancers avec la décoction de la graine de fenouil, & on les saupoudrera avec de la tutie, ou de la poudre de cloportes passée sur le porphire, ou de la couperose blanche, sucre candi & tutie, partie égale.

Veruës. Les veruës dans l'œil sont des excroissances de chair, ou nœuds charnus qui paroissent sur le bord des paupieres en dedans ; il n'y a pas d'autre remede que de les couper avec les ciseaux, & panser la playe avec l'eau vulneraire & la tutie.

Onglée. L'onglée est une peau membraneuse qu'on voit paroître au petit coin de l'œil, presque tous les Chevaux ont cette peau ; mais elle n'est incommode que lorsqu'elle se met à croître, & à avancer si fort sur l'œil, qu'elle en cache quelquefois presque la moitié ; quand on la voit si avancée, on la coupe avec de certaines précautions, dont vous verrez le détail dans le Traité des Opérations.

Cul de verre. Le cul de verre est une défectuosité du fond de la prunelle, qui paroît d'un blanc verdâtre, à peu près de la couleur d'un verre de fougere : cette couleur pronostique un mauvais œil qui peut devenir susceptible de plusieurs maux ; mais comme ce n'est pas un mal actuel, il ne s'agit que de se défier d'un Cheval qui a l'œil conformé de cette façon, d'autant plus que quand même on voudroit lui ôter le cul de verre par des remedes intérieurs désobstruans, il pourroit arriver que l'on n'en viendroit point à bout.

Dragon. Le dragon est une petite tache blanche ou excroissance charnuë qui croît dans l'humeur acqueuse, ou bien elle vient sur la cornée au devant de l'œil ; elle n'est pas au commencement plus grosse que la tête d'une épingle, mais elle croît petit à petit si fort qu'à la fin elle couvre toute la prunelle ; le dragon

vient d'obſtruction, & de l'engorgement d'une limphe trop épaiſſie. Ce mal eſt incurable.

Tayes.

Les tayes ou blancheurs ſe rencontrent de deux ſortes, l'une eſt une eſpece de nuage qui couvre tout l'œil ; l'autre eſt une tache ronde épaiſſe & blanche, qui eſt ſur la prunelle ; on appelle cette taye, *la perle*, parce qu'elle reſſemble en quelque façon à une perle ; ces maux peuvent venir d'un coup ou d'une fluxion, & ne ſont autre choſe que des concrétions d'une limphe épaiſſie ſur la cornée : on diſſipera ces maux en mettant ſur la taye, de la poudre de fiente de Lézard juſqu'à guériſon, ou de la couperoſe blanche, ſucre candi, & tutie partie égale, ou du ſucre.

Coups & fluxions.

Les coups & les fluxions ſur les yeux étant des maux qui ont beaucoup de rapport entr'eux, à l'égard de leurs effets ſur l'organe de la vûë, le panſement, quant aux remedes extérieurs en doit être le même ; mais les coups n'ayant preſque beſoin que de remedes extérieurs, & les fluxions qui proviennent d'une cauſe intérieure, exigeant des remedes qui aillent à la cauſe, & en même tems d'autres remedes appliqués ſur la partie malade, je commencerai par déduire les ſignes, à quoi on reconnoît le coup ſur l'œil, puis je paſſerai à la fluxion ſimple, de-là à la fluxion habituelle appellée lunatique : je donnerai des remedes tant intérieurs qu'extérieurs, pour obtenir la guériſon de ces fluxions; les remedes extérieurs pourront ſervir à celles des coups : ainſi on pourra choiſir dans les remedes extérieurs des fluxions, celui qu'on voudra pour guérir un coup ſur l'œil.

Voici les ſignes qui ſerviront à diſtinguer ſi un Cheval a reçû un coup, ou s'il a une fluxion à l'œil.

Les coups ſe feront connoître lorſque l'on verra les yeux rouges, enflés, pleurans, & qu'on les trouvera chauds ; c'eſt cette chaleur principalement qui diſtinguera le coup, de la fluxion, outre qu'il pourra y avoir écorchure ou contuſion. Le mal qui provient d'un coup eſt preſque au plus haut point où il puiſſe aller bien-tôt après l'accident arrivé ; il n'en eſt pas de même de la fluxion qui augmente petit à petit & par dégrés, mais le coup n'eſt pas ordinairement ſi dangereux que la fluxion, à cauſe que la mauvaiſe diſpoſition intérieure ne s'y rencontre pas ; il y a cependant des coups ſi forts, que l'œil peut en être perdu : Par exemple, lorſqu'après le coup reçû, l'œil devient extrêmement enflé, & jette du pus ſans diſcontinuer pendant quinze

jours, l'œil court grand riſque, le mal ſera long; ſi le coup a occaſionné un épanchement dans l'œil, l'œil eſt en danger. Si la vître a été offenſée, du moins la marque y paroîtra. Si lorſque le Cheval commence à ouvrir l'œil, la vître qui aura été obſcurcie du coup, ſe trouve toute couverte d'une nuée de couleur tirant ſur le vert; c'eſt un très-mauvais pronoſtic: comme auſſi, ſi le globe de l'œil devient plus petit & perd ſa nourriture, l'œil eſt perdu; quand le deſſus de l'œil eſt deſenflé, le deſſous deſenflera bien-tôt, & l'on peut eſpérer une guériſon prochaine.

Les fluxions différent extrêmement des coups quant à la cauſe, quoique les effets ſoient à peu près ſemblables: car les coups viennent d'un accident extérieur, & les fluxions de cauſe interne qui eſt ſouvent bien plus grave & plus difficile à enlever; ces cauſes internes ſeront l'épaiſſiſſement du ſang, cauſé par le défaut de la tranſpiration, ou par une ſuite de l'obſtruction des glandes du foye, telle que nous l'avons expliquée en parlant des maladies de fluxion en général; cet épaiſſiſſement du ſang & de la bile aura porté ſon coup dans cette occaſion plutôt ſur l'œil que ſur une autre partie, ce qui aura irrité le deſſus de la conjonctive, & fait étrangler les vaiſſeaux du ſang, qui dans ſon ſéjour aura laiſſer échaper la ſéroſité qui forme la fluxion.

A l'égard de la plus dangereuſe & de la moins guériſſable des fluxions ſur les yeux, qui eſt celle que l'on a nommée fluxion lunatique, elle vient de la même cauſe des autres fluxions; c'eſt-à-dire, de l'obſtruction des viſceres & du bas ventre, joint dans cette occaſion à la délicateſſe ou foibleſſe de l'organe de la vûë, défaut que le Cheval aura apporté en naiſſant, ou qui lui aura été communiqué par ſes peres & meres dans le tems de la génération: car ce mal eſt héréditaire, c'eſt-là la ſeule cauſe qui peut avoir influé ſur la vûë du Cheval lunatique; & la lune a ſi peu de puiſſance ſur ſes yeux, que ce mal qu'on croyoit dirigé par cette planette, des influences de laquelle on eſt revenu à préſent, n'a aucune régle qui puiſſe avoir rapport à ſon cours: car il prend quelquefois au croiſſant, quelquefois en decours; il y a des Chevaux qui ſont deux mois, d'autres trois, d'autres ſix ſans en être attaqués. Définiſſons donc cette fluxion par le terme de fluxion habituelle, & diſons qu'elle arrive ſeulement lorſque la tête du Cheval, étant plus délicate qu'elle ne devroit

l'être naturellement par le défaut de ſa conformation ou de ſa naiſſance, toutes les fois que l'embarras ſe forme dans les viſceres, la limphe s'épaiſſit dans la tête, & forme la fluxion ; c'eſt alors qu'outre la chaleur à l'œil, on y voit une enflure conſidérable, & beaucoup d'eau claire & chaude qui en tombe ; il paroît obſcur & couvert : on voit la vître rougeâtre ou couleur de feuille morte par en bas, & trouble par en haut ; lorſque la fluxion eſt paſſée, tous ces ſignes ſont évanouis, cependant, il en reſte quelque veſtige : car la vître paroît toujours un peu trouble, & le fond de l'œil noir & brun ; & s'il n'y a qu'un œil d'atteint, il demeurera plus petit que l'autre : ces veſtiges dureront juſqu'à ce que la fluxion paroiſſe, dans lequel tems le Cheval ne voit abſolument goute, ſi elle eſt ſur les deux yeux, & ſouvent à la fin il devient totalement aveugle pour toujours.

La chaleur, les grands froids & la grande fatigue, ſont très-contraires à ce mal, qui en général, eſt très-difficile à guérir radicalement.

Nous allons paſſer aux remedes intérieurs pour les fluxions, de quelques eſpeces qu'elles ſoient, dont le principal eſt ainſi que pour les coups, de ſaigner d'abord, & de réïterer ladite ſaignée ſuivant la conſéquence du mal ; enſuite il faut ſonger à rafraîchir le ſang, ce qui ne ſe peut faire qu'en diminuant la nourriture de foin & d'avoine, & donnant au Cheval du ſon avec le foye d'antimoine, & pour boiſſon l'eau blanche avec le criſtal mineral. Pour ce qui regarde les fluxions habituelles appellées lunatiques : comme les obſtructions qui les cauſent ſont très-difficiles à déraciner, il faudra outre les ſaignées, faire prendre intérieurement des fondans & apéritifs : tels ſont les extraits amers avec l'acier, y ajoutant l'aloës ; il faut faire un long uſage de ces apéritifs, comme auſſi un uſage réïteré du foye d'antimoine purgeant de tems en tems avec aloës 1 once, miel $\frac{1}{2}$ livre, & agaric $\frac{1}{2}$ once.

Les remedes intérieurs étant expliqués, il s'agit à préſent de donner ceux qu'on doit appliquer extérieurement ſur la partie affligée.

Il y a des fluxions ſi légeres, qu'elles ſe diſſiperont aiſément en baſſinant les yeux cinq ou ſix fois par jour avec de l'eau fraîche.

Nota. Qu'à toutes fluxions & contuſions à l'œil, on eſt obligé de mettre des remedes autour de l'œil, pour adoucir

les inflammations, ou faire diffiper les enflures ; il ne faut jamais fe fervir de reftrinctifs ou refferrans, parce que ces médicamens empêchant le fang allumé de circuler dans l'endroit où ils feront appliqués, le fang fe rejettera fur la partie malade, qui eft l'œil même ; & l'enflammant davantage, y fera plus de mal qu'il n'y en avoit auparavant. Ainfi donc, au lieu d'aftringens, fervez-vous pour les coups de réfolutifs, pour les inflammations de remedes réfolutifs & adouciffans, & de réfolutifs encore pour les blancheurs qui reftent quelquefois quand le mal a été violent.

Il faut que le Cheval qui a mal à l'œil foit dans un lieu tempéré ; c'eft-à-dire, ni trop chaud ni trop froid.

Remedes pour les coups & fluxions.

De l'eau-de-vie en quantité.

Si cette eau-de-vie pure tourmente trop le Cheval, vous appliquerez un cataplafme avec mie de pain & vin chaud, & vous vous fervirez autour de l'œil d'une compreffe, moitié eau & moitié eau-de-vie.

Quand l'inflammation & ardeur eft très-grande, fervez-vous d'un cataplafme de lait, mie de pain & faffran autour de l'œil, ou d'une pomme cuite ou pourrie.

On renouvellera lefdits cataplafmes, fans les ôter en les humectant de tems en tems avec la même liqueur qui les a compofés.

On fera tomber dans les yeux quelques goutes de la diffolution d'un fcrupule de couperofe fur un demi-feptier d'eau-de-vie, après quoi l'on finira par introduire dans l'œil de la poudre de tutie.

Pour la fluxion habituelle, dite fluxion lunatique.

Extérieurement fervez-vous de la poudre de cloportes ou vers de terre, ou faites tomber quelques goutes de vin émetique chaud dans les yeux.

Si l'inflammation eft grande, appliquez des cataplafmes adouciffans, comme il eft indiqué ci-deffus.

On peut mettre des orties ou petits fetons de cuir au col, derriere les oreilles & fous les yeux. Voyez le Chapitre du Traité des Opérations, qui traite des orties.

Quand il refte des blancheurs de quelque coup & de quelle

fluxion que ce ſoit, ſervez-vous pour les diſſiper, de ſucre, de ſel commun, de ſel armoniac, ou de tutie dans l'œil juſqu'à guériſon.

CHAPITRE LIX.

Des Enflures au palais ou à la langue.

QUand il vient au palais ou à la langue des puſtules, ſoit pour avoir mangé des herbes dures & piquantes, ou ſoit que les ſouris ayent gâté la nourriture du Cheval; il faut laver la bouche avec une décoction d'ariſtoloche, & de petite abſinthe avec le vin, & y ajouter le miel; ſi cela continuë, vous ſaignerez le Cheval du train de derriere; vous le mettrez au régime, & lui ferez prendre du foye d'antimoine.

On appelle *aphtes* de petites élevations ou puſtules à pointe noire, qui croiſſent au dedans des lévres près les dents mâchelieres, elles ſont groſſes quelquefois comme des noix, & cauſent une ſi grande douleur au Cheval, qu'elles font tomber la nourriture de la bouche ſans la mâcher; il faut traiter ces élevures comme les précédentes, excepté que ſi elles ſont très-groſſes, il faudra les ouvrir avec le biſtouri.

CHAPITRE LX.

Des Poireaux ou Fics du corps.

ON reconnoît de deux ſortes de fics en général; les uns croiſſent à la ſolle du pied des Chevaux vers les talons; ceux-là ſont très-dangereux, & fort difficiles à guérir; il s'en faut bien qu'ils proviennent de la même cauſe des fics dont nous allons parler dans ce Chapitre, réſervant à parler des fics du pied qu'on appelle auſſi crapauds dans l'article où nous parlerons des fluxions & enflures des pieds.

Cette ſeconde eſpece de fics eſt proprement des poireaux ou veruës, qui viennent indifféremment ſur toutes les parties du corps: on en diſtingue de trois ſortes; la premiere ſe reconnoît à des groſſeurs qui viennent en grand nombre, & qui ont la racine plus étroite que le corps; la ſeconde à de gros fics ou poireaux qui ſont larges par la racine comme des écus

blancs, & plus; ſi on les néglige, ils groſſiſſent comme des demi-oranges; ils paroiſſent d'abord à fleur de peau: la place eſt vive, & jette des eaux puantes; ils viennent au col; il en vient auſſi au plat des cuiſſes dans le milieu: la troiſiéme eſpece paroît comme de grandes veruës ou chairs ſpongieuſes remplies de ſang, qui peuvent croître ſur toutes les parties du corps, mais qui viennent plus particulierement à l'entour des ſourcils, des naſeaux, & des parties honteuſes.

Toutes ces eſpeces de fics viennent d'obſtructions, & d'épaiſſiſſement de la limphe, qui, en s'amaſſant, comprime les vaiſſeaux du ſang, qui, par ſon ſéjour bourſoufle leſdits vaiſſeaux, au moyen de quoi ils forment ces tumeurs ſanguinolentes, qui, après avoir abcedé, finiroient en de vilains ulceres qui s'élargiroient, & corromproient de proche en proche toutes les parties ſur leſquelles ils s'étendroient.

Pour remedier aux premiers, on n'a qu'à les lier à la racine, en faiſant la moitié du nœud de Chirurgien, avec de la ſoye cramoiſi, qu'on ſerrera tous les jours un peu; cette ſoye coupera petit à petit la racine du fic, qui tombera enfin.

Les autres eſpeces, pourront ſe deſſécher avec de l'eau jaune, ou de l'eau vulneraire, en y en mettant tous les jours & par-deſſus de l'os de ſeche en poudre; mais comme ce procedé peut tirer en longueur, je crois qu'il n'y a pas de meilleur & de plus prompt remede pour les extirper, que le feu qu'il faut mettre à leur partie baſſe.

CHAPITRE LXI.

Des Enflures des teſticules, du Fourreau & du Ventre.

CE ſeroit ici le lieu de décrire la ſtructure des teſticules & leurs uſages; mais comme cette matiere eſt bien détaillée dans mon Anatomie, traduite de *Snape;* j'y renvoye le Lecteur.

Les teſticules du Cheval, peuvent s'enfler par pluſieurs raiſons, ou par un hydrocelle, c'eſt-à-dire, par une eſpece d'hydropiſie, ou chûte d'eaux dans les teſticules, ou par la deſcente du boyau, les teſticules enfleront auſſi-bien que le fourreau & le ventre, par un épaiſſiſſement d'humeur cauſée par la chaleur des Ecuries, ou par trop de repos: l'enflure des teſti-

cules qui vient par accident, c'eſt-à-dire, d'un coup reçu, ou bien de s'être embarré, nous la mettrons ſous le titre de meurtriſſure des teſticules dans le Chapitre ſuivant.

Commençons par l'hydrocelle; elle provient d'obſtructions intérieures, qui embarraſſant les vaiſſaux des teſticules, font répandre la limphe épaiſſie dans la tunique vaginale; voilà la ſeule hydropiſie à laquelle les Chevaux ſoient ſujets. Pour connoître, ſi les teſticules ſont remplis d'eau, mettez une de vos mains ſur un côté des teſticules, & frappez un petit coup de l'autre côté avec votre main; s'il y a de l'eau, vous ſentirez le contre-coup dans le creux de la main, que vous aurez approché : il ſe mêle des vents avec cette eau; ces vents ne ſont produits que par ſa fermentation dans les bourſes. Hydrocelle.

Le danger de l'hydrocelle, eſt que ſi l'eau ſéjourne trop long-tems, elle peut ulcerer & corrompre le teſticule, y amener la gangrene, & faire mourir le Cheval.

Comme les parties attaquées de ce mal, ſont froides, c'eſt-à-dire, qu'elles reçoivent peu de ſang, les remedes intérieurs ne ſçauroient faire aucun effet pour diſſiper cette limphe; c'eſt pourquoi on eſt obligé d'en venir à la ponction, c'eſt-à-dire, à percer la peau des teſticules pour en faire ſortir l'eau qui y eſt contenuë; puis mettre une charge réſolutive deſſus, malgré cela l'on eſt ſouvent obligé d'en venir à châtrer le Cheval.

La ſeconde enflure, qui eſt une hernie, ou la deſcente du boyau dans les teſticules, provient d'un effort qu'aura fait le Cheval; voyez les Maladies d'efforts.

L'enflure cauſée par obſtruction & épaiſſiſſement d'humeur, peut être ſi légere & l'inflammation ſi petite, qu'on la guérira tout auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit, en jettant beaucoup d'eau froide deſſus les teſticules, ou en menant le Cheval à l'eau, de façon qu'ils y trempent; s'il n'y a que le fourreau d'enflé, cette enflure pourra ſe diſſiper de la même maniere : comme c'eſt le repos, qui ordinairement occaſionne les enflures au fourreau & ſous le ventre, la plûpart ſe diſſiperont en faiſant faire de l'exercice au Cheval, & en lui retranchant de ſon ordinaire; cependant ſi vous ſentiez que l'enflure voulût venir en matiere, ce qui ſe reconnoît quand elle devient œdémateuſe, c'eſt-à-dire, que l'impreſſion du doigt y reſte; il faudra la ſcarifier ou piquer de côté & d'autre avec la lancette, il en ſortira des eaux rouſſes.

Quand vous voyez que l'inflammation des testicules, est plus considérable, c'est signe qu'elle vient à raison d'abondance d'humeurs, qui auront fait extravaser la limphe; alors, bien loin de la repercuter, il faudra saigner même plusieurs fois, & se servir extérieurement de charges ou cataplasmes adoucissans & résolutifs.

Nota. Que si ces enflures arrivent à un Cheval qui couvre actuellement, il ne faudra pas le saigner, de peur d'occasionner une trop grande dissipation d'esprits, mais on peut toujours lui diminuer son ordinaire, & même le mettre au son; car un Cheval dans ce tems-là, est assez échauffé par lui-même, & il est plus à propos alors de tempérer sa chaleur pour la rendre prolifique que de l'augmenter.

CHAPITRE LXII.

De la Meurtrissure des Testicules.

CE mal est purement d'accident, & un Cheval se le donnera lui-même, c'est-à dire, se pourra fouler & meurtrir les testicules, en s'embarrassant dans les barres, & se débattant extraordinairement pour s'en dégager; ou bien, il peut recevoir un coup de pied d'un autre Cheval dans ces parties qui les meurtriront, y feront venir la fluxion qui sera presque toujours accompagnée d'inflammation, la matiere s'y formera, & le mal deviendra plus dangereux, si les ligamens sont attaqués; car la fluxion s'arrêtera sur eux, & y causera beaucoup plus de désordre : quelquefois le testicule se desseche à la fin, & devient dur comme du bois, aussi-bien que les ligamens, si le siége du mal y est.

Ce mal se guérira par rapport aux remedes intérieurs, comme toutes les inflammations, c'est-à-dire, en saignant plusieurs fois, faisant observer une diéte sévere pendant huit jours, avec des boissons rafraîchissantes & des lavemens.

On pourra aussi guérir le Cheval par la castration, en cas que le ligament ne soit point offensé; car s'il l'est, on n'ôtera point la cause en châtrant.

Les remedes extérieurs, sont les résolutifs, appliqués en charge sur la partie : si l'enflure vient à suppuration, il faudra en tirer la boue avec un coup de lancette; puis mettre du suppuratif,

puratif, lavant à tous les panſemens la playe avec du vin chaud, puis on la deſſechera : ſi la matiere paroît trop haut pour pouvoir avoir une pente libre & s'évacuer aiſément, percez la bourſe tout en bas avec un bouton de feu, mettez dans le trou une tente frottée d'huile commune, puis graiſſez les bourſes avec le baſilicum.

CHAPITRE LXIII.

Anatomie des Jarrets.

AVant de parler des maladies du jarret, il eſt néceſſaire d'en connoître la ſtructure ; c'eſt par où il faut commencer.

Le jarret eſt une partie oſſeuſe & tendineuſe, qui répond au talon de l'homme.

Il eſt compoſé de ſix os, deux grands & quatre petits ; les deux grands ſont les ſupérieurs : celui ſur lequel roule l'os du bas de la cuiſſe *f*, reſſemble du côté du pli du jarret, c'eſt-à-dire, en dedans, à une poulie *aaa ;* c'eſt pourquoi, je l'appellerai *la poulie ;* le deuxiéme grand, eſt celui qui forme la pointe du jarret ; il eſt placé à côté de la poulie en dehors *g*, c'eſt un pareil os, qui forme le talon de l'homme. PL. XXVII. Fig. A. Fig. E. Fig. F. Fig. A.

Sous ces deux os, ſe trouvent quatre oſſelets, placez ſur leur plat en *l* deux à deux, formant deux rangées ; ils ſont de figure fort irréguliere à leurs parties intérieures, les rangées ſont auſſi très-irrégulieres ; car les deux os qui forment le milieu, ſont préciſément l'un ſur l'autre, & les deux des côtés enjambent ſur l'épaiſſeur de ceux du milieu : ces quatre petits os ſont placés ſur l'os du canon de la jambe *m*, & immédiatement ſous la poulie *n ;* ils ſont fortement attachés l'un à l'autre, auſſi-bien qu'au bas de la poulie & à l'os du canon de la jambe par des ligamens courts, qui ſe trouvent dans leur centre, de façon que ces ſix os ne ſçauroient avoir preſque aucun mouvement ; mais le mouvement du jarret pour le plier & le tendre, s'accomplit par le moyen de l'os du bas de la cuiſſe *f*, qui roule ſur le haut de la poulie.

Pour maintenir l'os du bas de la cuiſſe *f* en ſa place, & faire qu'il ne ſorte point de deſſus la poulie, il eſt attaché en de- Fig. F.

hors par deux ligamens ; le plus extérieur *b*, part du côté bas de l'os, du bas de la cuiſſe, le plus proche de l'os de la pointe du jarret, & va s'attacher à côté du bas dudit os ; l'autre *c* croiſant celui-ci par-deſſous, part du bas antérieur de l'os ; du bas de la cuiſſe, partie de ce ligament s'attache ſur le champ ſur le côté de l'os de la poulie ; l'autre partie va ſe rendre au bord de l'os de la pointe du jarret le plus proche de l'os de la poulie, vers le milieu de ſa longueur : l'os du bas de la cuiſſe, eſt attaché du côté de dedans du jarret par deux ligamens, qui partent tous deux du devant inférieur de l'os du bas de la cuiſſe ; le plus extérieur eſt aponeuvrotique, & va s'attacher au bas de l'os de la pointe du jarret *a* ; l'autre s'attache au bas de l'os de la poulie *b* ; celui-ci eſt un fort ligament : l'os de la pointe du jarret eſt attaché à la tête de l'os d'en dehors du canon de la jambe, que j'appellerai *l'os du poinçon*, par un fort ligament *d*, qui deſcend tout droit du milieu du derriere dudit os de la pointe du jarret.

Fig. G.

Fig. F.

Fig. D.

Voici les tendons qui viennent au jarret, tant pour s'y attacher, que pour aller à la jambe & au pied : premierement, les deux plus conſidérables, ſe nomment le ſublime & le profond, du nom de leurs muſcles ; le ſublime *aa*, eſt ce gros tendon du jarret du Cheval, qui ſe nomme dans l'homme le tendon d'achille ; il paſſe ſur le dos de l'os de la pointe du jarret pour aller le long du canon de la jambe, ſe terminer au pâturon : le profond *bb*, paſſe en dedans du jarret dans un creux, ou une goutiere entaillée dans le côté de l'os de la pointe du jarret ; après quoi il va joindre le ſublime, ſous lequel il coule le long de la jambe, pour ſe rendre ſous le petit pied.

Fig. E.

Il part du muſcle, nommé le long du pied, qui eſt un fléchiſſeur, un tendon *bb*, qui deſcend du dehors du jarret, & coulant tout le long du canon de la jambe en devant, va ſe rendre ſous la couronne du pied en pince ; plus une expenſion tendineuſe *ccc*, provenant d'un fléchiſſeur, nommé le jambier antérieur, laquelle ſe ſépare en quatre au pli du jarret, ſur la région des oſſelets.

Fig. C.

Un tendon grêle du muſcle extenſeur, appellé le plantaire *a*, paſſant en écharpe en dedans du jarret, va s'unir au profond au-deſſous des oſſelets, & un autre tendon grêle du muſcle fléchiſſeur, nommé le court du pied *b*, vient s'unir en dehors au tendon, qui va à la couronne, & cela vers le tiers du haut du canon de la jambe.

Fig. B.


Pl. XXVII.
Fig. A
Fig. F
Fig. B.
Fig. G
Fig. H
Fig. C
Fig. D
Fig. E.

Au dedans du jarret, passe la veine du plat de la cuisse *bb*, coulant à côté de l'éparvin, une fourche de ladite veine se séparant vers le milieu du canon en *c*, va couler sous le tendon du profond; puis passant dans le creux du jarret, elle reparoît pour retourner se réunir en *d*, vers le milieu de la cuisse, à la veine dont elle s'étoit séparée; il y a en dehors, deux veines, l'une *c* paroît avec plusieurs petits rameaux sur le côté du jarret, vers la hauteur de la pointe; elle passe en écharpe sur le vuide du jarret, & va droit en haut gagner la cuisse: une autre *d*, sort vers le jardon, & rentre sous le muscle court du pied, extenseur lateral, vers la fin de sa partie charnuë; elle est accompagnée d'une artere qui est dessous jusqu'à l'endroit du jardon, mais ensuite cette artere *e* devient extérieure, & descend toute seule dans une goutiere, qui est le long du canon, jusqu'au boulet: il y a communication, en *f*, vers le haut du jarret, pardessous le muscle extenseur du pli du jarret, de la veine du plat de la cuisse à celle du jardon.

Fig. C. Veines & arteres.

Fig. B.

CHAPITRE LXIV.

Des enflures du Jarret; sçavoir, Capelets, Vessigons, Jardons, Esparvins, Courbes, Varices, & Jarrets cerclés.

DE toutes ces enflures, il y en a quelques-unes de si peu de conséquence, que le plus souvent, elles ne font que diminuer le prix du Cheval à la vente, parce que il y a eu des exemples extrêmement rares, qu'elles ayent causé incommodité au jarret, & fait boiter; mais cela arrivera à un sur mille, tels sont les capelets, que les Marchands appellent des passe-campagne, & les varices; les autres enflures causent avec raison de l'effroi à l'acquereur; car quelquefois elles résistent même à l'application du feu; tels sont la courbe, les esparvins, & quelquefois les gros vessigons: les jarrets cerclés, sont incurables; mais un Cheval porte souvent toute sa vie des esparvins secs, sans boiter, & n'a que le défaut de trousser, c'est-à-dire, de lever ses jarrets très-haut, en marchant, trottant & courant, encore en tire-t'on parti au manege, parce qu'un Cheval en cet état, rabat avec grace aux courbettes.

Entrons préſentement en détail de chacune de ces incommodités ; & diſons qu'en général, toutes les groſſeurs dures aux jarrets, proviennent d'une limphe tendineuſe, qui par ſon épaiſſeur, s'étant arrêtée dans ſes vaiſſeaux, les a crévés, & s'eſt enſuite durcie. Les ramolitifs ſont inutiles en ces occaſions ; car ces maux ne peuvent guéres ſe diſſiper, que par le feu. Pour voir préciſément le lieu où ſont ſitués tous les maux ſuivans, Voyez le Chapitre IX. du Traité de la conſtruction du Cheval, & la Pl. I.

Capelet. Le Capelet, eſt une tumeur en forme de loupe & ſouvent indolente, c'eſt-à-dire, ſans douleur, qui croît à la pointe du jarret; cette tumeur eſt ordinairement de la groſſeur de la moitié d'une pomme de reinette, & on la ſent mobile & détachée de l'os : cette groſſeur eſt occaſionnée par des coups, ou parce que le Cheval ſe ſera couché ſur la pointe des jarrets ; le capelet n'eſt proprement qu'une loupe, à laquelle on a raiſon le plus ſouvent de ne pas faire d'attention ; cependant il eſt arrivé, mais très-rarement, qu'il eſt devenu douloureux, gros & endurci, cauſant alors une ſi grande douleur au Cheval, qu'elle le faiſoit maigrir, & à la fin devenir boiteux : ſi cela arrive, il faudra le traiter avec ſavon noir & ſel, ou eſprit de vin camphré ; on pourra auſſi le garnir de pointes de feu, puis un cirouene après avoir mis un morceau de poix de Bourgogne, en forme de cloud de geroſle dans chaque trou.

Veſſigon. Les veſſigons, ſont ſimples ou doubles, le ſimple eſt une enflure molle ſans douleur, & groſſe comme la moitié d'une petite pomme ou environ, croiſſant entre cuir & chair, au-deſſus des os du jarret, entre le gros tendon, qu'on appelle aux hommes le tendon d'achille, & l'os du bas de la cuiſſe du Cheval, qui ſe rapporte à l'os de la jambe d'un homme près le cou de pied ; il vient ou en dedans, ou en dehors du jarret, le double n'eſt autre choſe que deux veſſigons, dont l'un eſt en dedans, & l'autre en dehors ; cette tumeur eſt roulante ; ce mal eſt héréditaire : les veſſigons groſſiſſent en vieilliſſant, & la cure en eſt fort difficile.

Les veſſigons ne font pas toujours boiter un Cheval, mais ils groſſiſſent par le tems, & empêchent le jarret de ſe mouvoir ſi facilement.

Ce mal eſt à peu près de la nature du capelet, c'eſt-à-dire, de la nature de la loupe ; mais comme cette loupe eſt ſituée

dans un endroit, où elle contraint le mouvement du jarret, elle eſt par conſéquent plus digne d'attention.

Quand le veſſigon n'eſt pas vieux, ni endurci, il faut ſe ſervir de réſolutifs forts, comme l'onguent de Saints-Martins ou de Scarabeus. La meilleure maniere eſt celle qui ſuit: ayez une aiguille d'argent courbe, enfilez-la de fil gros, faites-la rougir par le bout, frottez le fil gros avec l'onguent de Scarabeus; & paſſez l'aiguille toute rouge au travers du veſſigon de bas en haut; & pour la paſſer plus facilement, il faut auparavant couper le cuir avec une lancette dans l'endroit où on veut faire entrer l'aiguille, & dans celui où on la veut faire reſſortir; quand l'aiguille ſera paſſée, ôtez-la, liez les deux bouts du fil en dehors, refrotez le ſeton toutes les vingt-quatre heures du même onguent, juſqu'à ce que le fil ſorte de lui-même; il coupera le cuir, qui eſt entre les deux ouvertures; & ſans y faire autre choſe, le veſſigon & la playe ſeront guéris: il eſt bon même d'y mettre le feu, quand il ne ſeroit pas vieux, mais s'il eſt bien vieux & endurci; il n'y a que le feu de bon, encore n'y réuſſit-il pas toujours.

Le jardon eſt une groſſeur calleuſe, auſſi dure que l'os, elle croît au dehors du jarret, au-deſſous de la place du veſſigon ſur l'os du jarret même; ce mal n'eſt pas ordinaire aux Chevaux; il fait rarement boiter; il peut être héréditaire, mais très-ſouvent, il provient de coups. Si on s'apperçoit que c'eſt un coup qui a occaſionné le jardon, il faudra le frotter pluſieurs fois avec de l'eſprit de vin camphré; il pourra reſter une groſſeur, mais le Cheval n'en ſera pas moins droit. Si, ce qui eſt fort rare, le jardon eſt vieilli & fait boiter, il n'y a d'autres remedes que le feu, qui n'eſt cependant pas infaillible. Jardon.

Les eſparvins ſont de deux ſortes, eſparvin ſec, & eſparvin de bœuf; on dit qu'il n'y a point de Cheval ſans eſparvin, on entend par ce dictum, que l'eſparvin eſt le nom de l'os même, ſur lequel croît le mal; ainſi on a pris le nom de l'os pour ſignifier auſſi le mal, qui vient deſſus: cet os eſt ſitué en dedans du jarret, & c'eſt ſa partie la plus baſſe, qu'on appelle eſparvin. La Figure C. de la Pl. I. au chiffre 19. vous fera mieux concevoir ſa ſituation, que tout ce qu'on en pourroit dire. Eſparvins.

Il ſe forme ſur l'os de l'eſparvin une groſſeur dure, ou plus petite ou plus groſſe. Vous la verrez auſſi au chiffre 19. ce n'eſt

pas ſeulement la différence de la groſſeur qui fait diſtinguer de deux eſpeces d'eſparvins : mais c'eſt encore les différens effets qu'elle produit ſur le jarret : car ſi cette groſſeur n'embarraſſe & ne preſſe que délicatement les tendons qui paſſent auprès quand le Cheval remuë la jambe, elle cauſe une eſpece de ſenſibilité, qui oblige le Cheval à faire comme s'il vouloit éviter ce frottement, ce qui l'oblige à élever ſon jarret en arriere plus que de coutume, juſqu'à ce que la partie s'étant échauffée, ſoit devenuë plus moëlleuſe ; c'eſt ce qui fait que les Chevaux ne font ce mouvement extraordinaire, qui s'appelle harper, que lorſqu'ils commencent à ſe mettre en mouvement, ou en commençant à courir ; mais à meſure qu'ils s'échauffent, le jarret devient plus libre : ce mal, auſſi-bien que le ſuivant, eſt héréditaire.

Quelquefois cet eſparvin fait boiter le Cheval; mais il y en a beaucoup qui ne boitent jamais, & alors le ſervice en eſt auſſi bon que celui des autres Chevaux ; cet eſparvin s'oppoſe ſeulement à la vente, parce qu'il s'en eſt trouvé qui étoient devenus ſi douloureux, qu'ils avoient fait boiter, maigrir conſidérablement le Cheval, & à la fin l'avoient eſtropié.

Quoique nous ayons dit qu'il étoit rare que l'eſparvin ſec fît boiter le Cheval, nous avons entendu que c'étoit depuis qu'il étoit totalement déclaré & ſorti : car preſque tous les Chevaux à qui il pouſſe des eſparvins boitent, juſqu'à ce que cette groſſeur ſoit tout-à-fait formée, & paroiſſe au-dehors ; quand elle paroît une fois, alors la douleur ſe paſſe, & le Cheval redevient droit, & commence à harper ; c'eſt pourquoi, ſouvent quand on voit un jeune Cheval boiter du derriere pendant long-tems ſans pouvoir en trouver la cauſe, il y a beaucoup d'apparence que c'eſt un eſparvin qui pouſſe, & qui veut ſortir ; c'eſt dans ce tems qu'il faut commencer à y travailler, non pour le guérir radicalement, mais pour le faire ſortir plus promptement qu'il n'auroit fait naturellement. Pour cet effet, on ſe ſervira de réſolutifs forts, en frottant la partie avec l'huile de vers & huile de milpertuis. Quand vous verrez qu'il commencera à ſortir, vous vous ſervirez toujours de l'huile de vers; s'il groſſit trop, vous tâcherez de le réſoudre avec huile d'aſpic, autrement de lavande, eſſence de thérébentine, & huile de pétrole, partie égale. Si le Cheval boite après que l'eſparvin eſt ſorti, frottez-le d'eſſence de thérébentine toute pure ;

enfin, le dernier remede eſt le feu, encore ne réuſſit-il pas toujours.

L'eſparvin de bœuf eſt bien plus dangereux que le premier, car il fait preſque toujours boiter, & reſte douloureux; il devient ſouvent gros, à peu près comme la moitié d'un œuf; il eſt auſſi dur que l'os, & ne fait point harper; je n'y connois de remede que le feu : car les plus forts réſolutifs ſeroient trop foibles pour diſſiper cette groſſeur.

C'eſt dans cette occaſion, c'eſt-à-dire aux deux eſpeces d'eſparvins ci-deſſus qu'il ne ſera pas mal-à-propos de barer la veine haut & bas, parce qu'il y a une veine aſſez conſidérable qui tourne autour de l'eſparvin; que cette veine étant enflée par le ſang, & l'eſparvin venant à la rencontrer dans les différens mouvemens du jarret, peut la preſſer, & cauſer de la douleur aux fibres nerveuſes qui ſe rencontrent entre ces deux parties : or, quand le ſang ne paſſera plus dans cette veine, elle ſe flétrira, & cet inconvénient n'arrivera plus.

La Courbe ſe reconnoît à une tumeur groſſe & dure, ſituée au-dedans du jarret, plus haut que l'eſparvin, ſur la ſubſtance du tendon qui y paſſe en écharpe; cette tumeur eſt longue comme une poire coupée en deux, ayant le gros bout en haut; elle embarraſſe le jarret, & quelquefois eſt douloureuſe, & fait boiter; ce mal vient communément d'efforts : c'eſt pourquoi les Chevaux de tirage y ſont plus ſujets que les autres : il n'y a que le feu qui réuſſiſſe à la courbe; du moins s'il ne la réſoud pas entiérement, il empêchera qu'elle ne devienne plus groſſe : on pourra barer la veine haut & bas par la raiſon que nous avons dite en parlant des eſparvins. Courbe.

La variſſe eſt une enflure toujours molle & ſans douleur; ce n'eſt autre choſe qu'une dilatation ou un relâchement de la veine qui paſſe au pli du jarret en dedans; ce mal n'en eſt quaſi pas un, car il ne fait jamais boiter le Cheval, & n'eſt pas douloureux; les Chevaux de caroſſe y ſont plus ſujets que les autres : Je croi que le meilleur eſt de n'y rien faire, le feu ne la reſſerrera pas; c'eſt cette maladie qui a le plus beſoin du barrement de veine, puiſque la variſſe n'eſt que l'enflure de la veine qu'on barre. Variſſe.

Le jarret cerclé eſt un mal fort rare : J'appelle ce mal ainſi, parce qu'on voit au Cheval qui en eſt attaqué, une tumeur qui paſſe depuis l'endroit du jardon juſqu'à l'eſparvin, for- Jarret cerclé.

mant un demi-cercle au-deſſous du pli du jarret : ce mal eſt incurable.

CHAPITRE LXV.

Des enflures du canon de la jambe ; ſçavoir, les ſuros & les oſſelets ou fuſées.

Pour l'anatomie de ces parties, Voyez le ch. LV. & pour leur lieu la Fig. C. de la Pl. I.

LEs enflures que nous allons traiter ne méritent attention que par rapport aux endroits où elles ſont ſituées au canon de la jambe. Suivant cette ſituation différente, elles font boïter le Cheval, ou ne lui cauſe aucune eſpece d'incommodité. Commençons par les ſuros.

Suros.

Le ſuros eſt une tumeur calleuſe dure & ſans douleur, qui vient ſur l'os du canon de la jambe ; il eſt toujours adhérant à l'os, & auſſi dur que lui ; on fait deux eſpeces de ſuros ; ſçavoir, le ſuros ſimple & le ſuros chevillé ; le ſuros ſimple eſt cette groſſeur que nous venons d'expliquer, & le ſuros chevillé n'eſt autre choſe que deux ſuros ſimples, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre du canon de la jambe : quand il n'y a qu'un ſuros, il eſt preſque toujours en dedans.

La cauſe la plus ordinaire du ſuros eſt l'effet de coups & de heurts que les Chevaux ſe donnent eux-mêmes dans les pâturages contre les troncs d'arbres, contre des ſouches, ou qu'ils reçoivent par des coups de pied des autres Chevaux ; c'eſt pourquoi beaucoup de jeunes Chevaux ont des ſuros, & preſque toujours cette groſſeur ſe diſſipe à meſure que le Cheval vieillit, de façon qu'il eſt très-rare de voir un vieux Cheval avec un ſuros. Nous ne dirons plus rien du ſuros chevillé, parce que ce que nous venons de dire du ſimple, doit également ſe rapporter à celui-ci. Quand donc les Chevaux ſe ſont attrapés le canon de la jambe de la façon dont nous venons de dire, leurs os n'ayant pas encore la parfaite dureté qu'ils acquiérent en vieilliſſant, le coup aura offenſé le périoſte, qui eſt cette pellicule qui couvre tout l'os, le ſuc oſſeux ſe ſera épanché, ne pouvant alors paſſer librement, & il s'amaſſera, & formera en ſe durciſſant le calus qu'on appelle ſuros.

Voyons maintenant ce qui rend les ſuros dangereux ou indifférent ; ce n'eſt autre choſe que leurs ſituations, car ils croiſſent ſur le canon de la jambe, plus près ou plus loin du gros tendon

tendon qu'on appelle nerf de la jambe, ou vers le haut dudit canon proche du genou; quand ils ſont éloignés du nerf, ils ne ſont que déſagréables à voir, & nullement à craindre, s'ils ſont à la partie de derriere de l'os, auprès de laquelle paſſe le tendon de la jambe, ils preſſeront ce tendon quand le Cheval marchera, lui cauſeront de la douleur, & le feront boiter, & même tomber; lorſqu'ils ſont proches du genou, ils s'oppoſent à ſon mouvement par leur dureté, & font boiter par conſéquent; c'eſt à ceux-là qu'il eſt néceſſaire d'apporter remede: car les autres, c'eſt-à-dire, ceux qui ne touchent ni au nerf ni au genou, ne faiſant jamais boiter; ſi on y travailloit, ce ne ſeroit que pour empêcher l'effet déſagréable d'une groſſeur à la jambe, ſi on ne vouloit pas attendre que le tems la fit évanouir, comme il arrive preſque toujours, auſſi-bien à ceux-ci qu'aux autres, avec leſquels on ne ſçauroit patienter, parce qu'ils font boiter le Cheval.

Avant de vous donner le procedé qu'il faut ſuivre pour extirper un ſuros dangereux, il eſt bon de vous inſtruire de la recette dont preſque tous les Marchands de Chevaux ſe ſervent, & qui leur réuſſit aſſez communément pour faire paſſer les ſuros des Chevaux qu'ils ont dans leurs écuries; comme la plûpart ſont de jeunes Chevaux, les ſuros leur ſont fort familiers. Voici leur façon de s'y prendre; toutes les fois qu'eux ou leurs palefreniers approchent du Cheval qui a des ſuros, ils ne font pas autre choſe que mouiller leur pouce avec la ſalive, & le paſſer de haut en bas, en frottant & remouillant le pouce ſucceſſivement pendant un demi quart d'heure à chaque fois, quand la vente n'eſt pas prompte, pour peu que le Cheval ait reſté quelque tems à leurs écuries, avec ce ſecret le ſuros a diſparu. Voici pluſieurs autres façons de faire paſſer un ſuros. Battez le ſuros juſqu'à ce qu'il ſoit ramolli: enſuite appliquez le maigre d'une coëne de lard deſſus, puis appuyez ſur cette coëne un bouton de feu plat & large comme une piece de douze ſols: continuez cette opération juſqu'à ce que le ſuros ſoit fondu, ou bien battez le ſuros, comme il eſt dit, puis enfoncez dans un bâton un cloud dont la pointe déborde d'une ligne; vous piquerez le ſuros avec cette pointe en dix ou douze endroits, puis vous appliquerez ſur le ſuros du pain tout chaud & imbibé d'eſprit de vin, d'eau de la reine d'Hongrie, ou de quelques autres liqueurs extrêmement ſpiritueuſes.

L'offelet ou fufée n'eft autre chofe qu'un furos long qui prend du boulet, & monte jufqu'à la moitié de la jambe ; quelques-uns diftinguent l'offelet de la fufée, en difant que c'eft un gros furos qui vient auprès du genou en dedans, & que la fufée eft deux furos au-deffus l'un de l'autre : comme tout cela n'eft que des diftinctions de noms qui ne fignifient toujours que la même humeur, il eft très-libre à chacun de les faire comme il voudra, pourvû qu'il fçache que tous ces maux étant fur l'os, doivent fe ranger dans le genre des furos, & fe traiter de même.

La fufée.

Il vient un petit furos à côté du boulet qu'on appelle auffi offelet, & dont nous parlerons en traitant des enflures de cette jointure.

CHAPITRE LXVI.

Des enflures du Boulet ; fçavoir, l'Offelet du Boulet, les différentes efpeces de Molettes, & les arrêtes féches du Boulet.

Pour l'anatomie de cette partie, Voyez le ch. LV. & pour le lieu la Pl. I.

LE Boulet eft fujet (outre les groffeurs que nous allons détailler) à s'enfler encore pour avoir été trop fatigué, & à force de travail, ou par un trop grand repos, ou quand on commence à retirer les Chevaux des pâturages, il enfle pendant quelques jours à l'écurie ; les boulets n'enflent guéres dans toutes ces occafions, que le bas de la jambe ne s'en reffente. Je renvoye le Lecteur au Chapitre des Enflures en général, où il verra la façon de traiter les boulets, jambes, jarrets enflés, &c. de quelques caufes que ces enflures proviennent ; il n'eft queftion à préfent que de parler de certaines groffeurs qu'on défigne par des noms particuliers, & qui affectent plus ou moins cette partie.

L'offelet au boulet.

L'offelet au Boulet eft un petit furos qui croît à côté du boulet, prefque toujours en dedans, plus bas, & à côté de l'endroit où vient la molette ; ce mal eft plus choquant qu'il n'eft de conféquence : car il arrive très-rarement qu'il faffe boiter le Cheval, auquel cas le feu feroit le feul remede.

Molettes.

Les molettes fe divifent en deux efpeces ; fçavoir, molettes fimples & molettes nerveufes, aufquelles j'en ajouterai une troifiéme que j'appellerai molettes glaireufes, parce que la matiere qui la remplit a plus de confiftence que celle des autres.

La molette ſimple eſt une tumeur entre cuir & chair, formée par une veſſie dans laquelle eſt enfermée une eau glaireuſe ; ce qui fait que cette tumeur eſt tendre & molle au toucher, elle eſt ſans douleur, & ſituée entre le tendon & l'os à côté du boulet, vers le haut, ou au dedans ou au dehors.

La molette nerveuſe n'a d'autre diſtinction particuliere, que d'être placée ſur le tendon même, elle vient preſque toujours aux jambes de derriere.

La molette glaireuſe eſt une tumeur groſſe comme une demie noix qui peut venir en dedans, en dehors, & même au devant du boulet ; elle eſt molle, mais la matiere qui la remplit eſt d'un glaireux plus conſiſtant & plus ferme que celle de la molette ſimple.

Toutes ces molettes ſont cauſées par une limphe épaiſſie & extravaſée ; ces maux ſont des certificats de ſervice, & ſignifient que le Cheval commence à avoir la jambe fatiguée pour avoir été trop travaillé ou trop couru. Quant aux molettes ſimples, elles ne laiſſent pas quelquefois de faire boiter le Cheval de tems en tems, principalement le Cheval de ſelle, attendu que les Chevaux de tirage n'ont que le poids de leur corps à ſoutenir, & par conſéquent leurs jambes ne ſont pas ſi aiſément foulées : mais la molette nerveuſe groſſit, & s'endurcit en vieilliſſant, fait boiter le Cheval, & ſe rend à la fin incurable. La molette glaireuſe marque une jambe fatiguée, mais il eſt rare qu'elle augmente.

Toutes ces petites groſſeurs paroîtroient de peu de conſéquence : cependant, on a l'expérience qu'elles ſont preſqu'impoſſibles à guérir radicalement; la foibleſſe de la partie où elles ſont ſituées eſt ce qui contribuë le plus à les entretenir : car quand elles ſont récentes ; c'eſt-à-dire, que la jambe n'a pas encore ſouffert beaucoup de fatigue, le repos ſeul peut en venir à bout. Si on les néglige dans ce tems, on pourra les reſſerrer par des réſolutifs forts, comme l'eſprit de vin camphré, ou l'onguent de Scarabeus appliqués pluſieurs fois, mais le dernier remede eſt le feu.

Les arrêtes ſéches ſont des croutes ou calus aſſez durs & élevés, prenant depuis la naiſſance du boulet en remontant, & gagnant tout le long du tendon de la jambe ; elles ont aſſez de reſſemblance à une arrête de poiſſon ou à la queuë d'un rat, parce que le poil tombe & laiſſe ces croutes à découvert : elles *Arrêtes ſéches.*

ſont quelquefois élevées de l'épaiſſeur d'un demi doigt; ce mal arrive rarement aux jambes de devant ; il eſt plus choquant que dangereux , & n'arrive guéres qu'aux Chevaux épais & chargés de chair. Le remede à ce mal eſt de couper avec le feu ces duretés qui ne rendent point de matiere , & enſuite de deſſécher la playe.

CHAPITRE LXVII.

Des enflures du pâturon ; ſçavoir , formes , javarts , eaux , poireaux , crevaſſes , mules traverſieres & crapaudines.

Pour l'anatomie de cette partie, Voyez le ch. LV. & pour le lieu la Pl. I.

LE pâturon étant une partie tendineuſe , & ſoutenant pour ainſi dire tout le corps & les jambes , eſt ſujet à beaucoup plus de maux que les parties précédentes. Ceux que nous allons détailler ſont des enflures de différente nature : car les unes ſont dures , les autres en forme de petits abſcès , d'autres ſont abreuvées d'une humeur cauſtique , & paroiſſent ſous différens aſpects. Nous allons commencer par la groſſeur qui vient ſur les côtés du pâturon en tirant ſur le devant : cette humeur s'appelle des formes.

Forme.

La forme eſt une groſſeur qui croît ſur le côté du boulet ou en dedans ou en dehors, & quelquefois ſur tous les deux côtés: cette tumeur eſt dure , & ne plie point ſous le doigt ; les formes occupent les côtés de la réunion du tendon qui paſſe en devant ſous le cartilage de la couronne , elles ne ſont point mobiles ni douloureuſes : elles commencent quelquefois à n'être pas plus groſſes qu'une féve , mais en vieilliſſant elles s'approchent de la couronne , ôtent la nourriture du pied , & deſſéchent le ſabot; ce mal eſt héréditaire, mais le plus ſouvent il vient des efforts que font les Chevaux en travaillant, comme auſſi d'avoir eu trop de fatigue étant jeunes, ou d'avoir fait des courſes outrées ; la cauſe intérieure de ce mal eſt un épaiſſiſſement , & un amas du ſuc ou limphe des tendons.

Comme ce mal preſſe les tendons & les ligamens qui ſont ſur le pâturon , il fait boiter le Cheval , ôte la nourriture du pied, & deſſéche le ſabot. Le véritable remede à ce mal eſt d'y donner le feu très-fort ; c'eſt-à-dire, en perçant la peau avec des rayes de feu ou avec des boutons. Beaucoup de Maréchaux deſſolent pour ce mal avant de mettre le feu. Si cette opération

eſt inutile, du moins elle ne ſçauroit faire d'autre mal que celui d'alonger la cure.

Les Javarts ſe diviſent premierement en trois eſpeces; ſçavoir, javart ſimple, javart nerveux, & javart encorné; les javarts nerveux ſe ſubdiviſent en trois différences, nerveux extérieur, nerveux intérieur, & nerveux du boulet. Le javart ſimple eſt une tumeur derriere le pâturon; les nerveux ſe nomment ainſi, parce qu'ils croiſſent deſſus ou deſſous les tendons du pâturon, & ſur le gros tendon de la jambe; les encornés viennent ſur la couronne au-deſſus du quartier du ſabot. Commençons par le javart ſimple. Javarts.

Le javart ſimple eſt une tumeur qui croît au pâturon plus particulierement par derriere; cette tumeur eſt l'avant-coureur d'un petit abſcès qui ſe forme en peu de tems; cette groſſeur eſt douloureuſe, & fait ſouvent boiter le Cheval avant que le bourbillon ſoit ſorti: mais dans l'inſtant qu'il eſt dehors, on peut compter le Cheval guéri ſans aucune ſuite fâcheuſe; ce mal eſt aſſez commun aux jeunes Chevaux, & eſt comme l'on voit de très-petite conſéquence, de façon qu'un Cheval qui aura eu un javart ſimple, n'en vaudra pas un ſol de moins.

Cet abſcès peut venir ou d'un reſte de gourme ou de meurtriſſure & de heurts, ou bien par la négligence d'un Palefrenier qui aura laiſſé croupir de la bouë dans le pâturon de ſon Cheval, laquelle s'échauffant, cauteriſera le cuir; & faiſant fermenter la limphe de cette partie, occaſionnera l'abſcès.

Comme il ne s'agit donc que de faire ſortir le bourbillon, ſervez-vous de cataplaſmes ramolitifs, comme la remolade, le baſilicum, &c. Le bourbillon ſorti, deſſéchez la playe avec alun calciné ou autres deſſicatifs.

Le javart nerveux extérieur eſt une tumeur qui vient ſur un des tendons du pâturon qu'il fait enfler, auſſi-bien que la jambe; ces javarts ſont douloureux, & ils font boiter; cependant ils ſont les moins dangereux des trois ſortes de javarts nerveux; il s'agit pour guérir ce javart d'aider la ſortie du bourbillon par des ramolitifs comme au javart ſimple; mais comme ce mal eſt accompagné de douleur, la ſaignée plus ou moins réïterée avec une diette plus ou moins grande, doit accompagner les remedes extérieurs; quelquefois après que le bourbillon eſt ſorti, il reſtera une filandre qu'il eſt néceſſaire d'emporter avec le feu: c'eſt alors qu'il faudra ſe ſervir du procedé dont je vais

faire mention quand j'aurai parlé des deux eſpeces ſuivantes, puiſque cette opération peut ſervir à toutes les différences des javarts nerveux.

Le javart nerveux intérieur eſt une tumeur qui ſe forme ſous un des tendons du pâturon, & qui en eſt couverte ; celui-ci eſt de conſéquence : car il devient extrêmement douloureux, très-difficile à faire venir à ſuppuration, & donne communément la fiévre de douleur au Cheval : on ſe ſervira de remedes extérieurs qui puiſſent faire venir en matiere, mais en même tems il faudra traiter le Cheval de la fiévre, ce qui ne contribuëra pas peu à hâter la ſuppuration. Le bourbillon ſorti, s'il reſte une filandre, on l'ôtera avec le feu, obſervant bien exactement ce qui ſera dit à la fin du javart nerveux du boulet dont nous allons parler.

Le javart nerveux du boulet eſt une tumeur ſur le gros tendon de la jambe, ou à côté au-deſſus du boulet, & ſouvent vis-à-vis ſon mouvement. Ce mal arrive aux jambes de derriere, il eſt ſouvent occaſionné par des coups ſur le tendon, ou bien par les meurtriſſures que ſe fait un Cheval qui ſe coupe ; à cette eſpece de javart ; la douleur eſt ſi violente qu'elle fait maigrir le Cheval, & la fiévre y ſurvient preſque toujours : enfin, c'eſt un des grands maux qui puiſſe arriver à cette partie ; plus ce javart occupe le tendon, plus il eſt difficile à guérir : ceux qui ſont vis-à-vis le mouvement du boulet ſont les plus dangereux, & la cure doit en être la même que du javart précédent, tant extérieurement qu'intérieurement, en augmentant les ſaignées & les rafraîchiſſemens, ſuivant la violence & la continuité de la douleur & de la fiévre.

J'ai averti que je donnerois, après avoir parlé des trois ſortes de javarts nerveux, la façon dont il faut procéder pour emporter la filandre qui reſte au fond de la playe quand le bourbillon eſt ſorti : j'ai dit que c'étoit par le moyen du feu ; mais cette opération, quand on eſt obligé de la faire, doit être exécutée avec beaucoup de circonſpection de peur d'offenſer le tendon ou l'os : l'opération ſe fait de deux façons. La premiere eſt de faire l'opération crucialle ; c'eſt-à-dire, de fendre en croix avec un couteau de feu pour brûler la filandre ; cependant le mieux eſt d'aller chercher la filandre avec le bouton de feu pour la brûler. La ſeconde façon & la plus ſûre pour ne pas échauffer le tendon, eſt de fourer d'abord un tam-

pon d'étoupe à force dans le fond, puis brûler jusqu'à l'étoupe en changeant de boutons de feu du plus petit au plus grand.

Si la filandre ne veut point se détacher, mettez dessus un peu de vitriol avec du sucre.

Bien souvent on réussit sans feu avec la seule pierre de vitriol mise dans le trou.

Quand vous aurez fait votre opération avec les boutons de feu, vous panserez avec huile de gabian & sucre; mais ne vous impatientez pas : car la filandre est quelquefois longtems à sortir.

Le Javart encorné est une tumeur qui paroît sur la couronne au-dessus d'un quartier du sabot, presque toujours en dedans, & très-rarement en dehors; cette tumeur devient plus ou moins grosse, elle se remplit de matiere & forme abscès; cette matiere corrompt ordinairement le cartilage qui forme la moitié de la couronne FF, de-là elle va s'insinuer entre le quartier du sabot & le petit pied, & pénétre quelquefois jusques sous la solle, ce qui fait que ce quartier se desséche souvent, quoique ce javart aboutisse quelquefois de lui-même, le mal n'est pas guéri pour cela, puisqu'il reste un fond sous la couronne qui corrompt, comme nous avons dit, les parties qui sont au-dessous, c'est ce qui le rend si difficile à guérir : car agissant sur la corne & sur la couronne, souvent le Cheval est obligé de faire quartier neuf, & ce nouveau quartier ne vaudra pas grand chose : on voit bien par ce que nous venons de dire que ce javart doit être très-douloureux, & faire boiter le Cheval; mais il est plus dangereux au quartier de dedans qu'à celui de dehors : c'est communément des coups que le Cheval aura reçû dans cet endroit, qui auront donné lieu à ce mal.

Pl. XVII. Fig. C. & D.

En travaillant à la partie affligée, il est nécessaire pour rendre la cure moins difficile, de diminuer le volume du sang, & d'empêcher que des digestions trop abondantes ne nourrissent la matiere qui est déja formée : c'est pourquoi il faudra saigner plusieurs fois, & faire observer un régime rafraîchissant; c'est-à-dire, son & eau blanche. Venons maintenant à la façon dont il faut traiter le javart même.

Mettez dessus de la thérébentine froide avec un quart d'huile de Laurier pour faire sortir le bourbillon; quelquefois (ce qui est heureux) un petit morceau du cartilage se détache à la sortie du bourbillon.

Si quand le bourbillon eſt ſorti il reſte un fond qui reproduiſe de la matiere, on peut mettre dans le trou une pierre de vitriol, ou enduire un plumaçeau ou de la filaſſe avec un peu de ſublimé, & un peu de graiſſe mêlés enſemble : vous mettrez par-deſſus un plumaçeau ſec, deux jours après appliquez encore de la thérébentine & huile de laurier comme ci-devant, la guériſon pourra ſuivre ce procedé en laiſſant tomber l'eſcarre ; plus cet eſcarre ſera long à tomber, & mieux le mal s'en trouvera.

Si ce que nous venons de dire, ne réuſſiſſoit pas ; il faudra ſe réſoudre à couper de la couronne & de la corne en triangle, la pointe en bas, pour donner écoulement à la matiere, ou en diſpoſant le triangle, la pointe en haut, afin de faire l'ouverture plus grande au ſabot ; ſi l'on veut découvrir le fond du mal, on accompagnera cette opération d'une ou deux rayes de feu de haut en bas ſur la couronne, principalement du côté de la pince ; ſi la matiere avoit coulé entre le ſabot & le petit pied ; il faut ouvrir la corne juſqu'où la ſonde vous conduira, en formant un triangle, la pointe en bas, afin que la matiere puiſſe avoir écoulement ; alors vous mettrez un plumaçeau enduit de ſuppuratif, autant de jours qu'il en faudra pour finir la ſuppuration, c'eſt-à-dire, quelquefois pendant un jour, quelquefois pendant deux ou trois ; enſuite, il ne s'agira plus que de traiter le mal comme une playe, tant pour les chairs baveuſes, que pour la deſſécher & finir. Voyez le Chapitre des Playes.

Eaux. Les eaux qu'on appelle auſſi les mauvaiſes eaux, auſſi-bien que les maladies ſuivantes, ſont des maux qui proviennent du vice de la limphe ; ils ſont cauſés preſque toujours par les embarras des glandes, qui ramenent cette limphe du pied de derriere ; car les eaux ne viennent preſque jamais aux pieds de devant, quand la limphe a par elle-même une qualité âcre, occaſionnée preſque toujours par les obſtructions du foye, & qu'étant arrêtée au pâturon par derriere, il ſe joint extérieurement de la craſſe & de la bouë qu'on aura négligé d'ôter, & qui ſera devenuë corroſive par ſon ſéjour dans les pâturons ; outre qu'elle empêchera cette limphe de tranſpirer, elle la ſera fermenter encore en rongeant la peau ; voilà la cauſe, non-ſeulement des eaux, mais encore des poireaux, crévaſſes, & mules traverſieres : leur ſeule différence, eſt dans les

ſignes

ſignes extérieurs, qui diſtinguent ces maux à proportion de la malignité de l'humeur.

Les eaux ſe dénotent par une humeur puante & une eſpece de pus, qui ſans faire ouverture, ſort au travers des pores du cuir d'abord à côté du pâturon qu'elles gonflent ; puis ſi elles s'envieilliſſent, elles monteront au boulet & juſqu'au milieu de la jambe, la faiſant même quelquefois enfler toute entiere ; la peau eſt amortie & blanchâtre, & ſi la matiere qui ſort eſt fort corroſive, elle finira par détacher le ſabot d'avec la couronne au talon, ſans danger néanmoins ; car le petit pied n'en eſt jamais endommagé : il eſt arrivé cependant que quelques Chevaux ont fini par avoir des fics ou crapaux, ou des javarts encornés ; ajoutons, que lorſque la jambe toute entiere eſt fort enflée & roide ; elle fait maigrir le Cheval, l'endroit du mal, c'eſt-à-dire, où ſont les eaux, ſe dégarnit entierement de poil, les Chevaux épais comme les Chevaux de charette, les Chevaux d'Hollande & de Flandre, qui ſervent au caroſſe, & qui ont beaucoup de poil aux jambes, y ſont les plus ſujets, ſurtout ceux d'entr'eux qui ont les jarrets gras & pleins.

Quand les eaux ſont nouvelles, on en arrête aiſément le cours ; mais quand elles ſont vieillies & les jambes fort enflées, la cure en eſt très-difficile.

Poireaux.

Les Poireaux ayant une même cauſe que les eaux, arrivent aux pâturons & aux boulets, lorſque la limphe par ſon ſéjour, étant devenuë cauſtique, & s'étant par conſéquent empuantie, les eaux qui ſont l'origine des poireaux, uſent & relâchent la peau en l'abreuvant ; alors cette peau ſe gonflant, forme ces veruës ou eſpeces de champignons, qui viennent au pâturon, aux boulets, gagnent même inſenſiblement la jambe, & deſcendent juſqu'auprès des fourchettes aux jambes de derriere ; ces tumeurs ont été nommées poireaux, parce qu'elles reſſemblent à la tête d'un poireau ; ils ont différens dégrés de groſſeur & de malignité ; les plus gros ne ſont pas les plus dangereux : à meſure qu'ils avancent, ils multiplient : quelquefois le poil tombe tout autour, & les laiſſe à découvert, gros comme des noix, & ſouvent quoique coupés, ils reviennent, & ſont pour lors très-difficiles à guérir.

Crévaſſes.

Les crévaſſes ſe reconnoiſſent en ce qu'elles viennent aux plis des pâturons, en forme de fentes, dont il découle des

eaux puantes ; il y a quelquefois enflure à la crévaſſe.

Mules traverſieres.

Les mules traverſieres viennent au-deſſus de l'endroit des crévaſſes, c'eſt-à-dire, qu'elles entourent le boulet à l'endroit du pli, & ſouvent au-deſſus de ce pli, dans lequel a paru la premiere mule traverſiere, il s'en forme quelques autres ; elles ſont toutes douloureuſes, & font boiter le Cheval par la douleur qu'elles lui cauſent, attendu qu'en marchant, il eſt obligé d'étendre & de plier ſucceſſivement cette jointure, quelquefois même le boulet enfle ; c'eſt alors que le mal eſt plus difficile à guérir.

La ſeule différence des crévaſſes aux mules traverſieres, étant toutes deux des fentes abreuvées d'une limphe puante, eſt que la crévaſſe vient au pâturon, dans le milieu par derriere, & que la mule traverſiere vient au pli de la jointure du pâturon avec le boulet.

Tous les maux ſuſdits provenans d'une même cauſe, laquelle a été expliquée au commencement de l'article des eaux, ils doivent être traités de la même façon ; il s'agit de ſçavoir, ſi on voudra les guérir radicalement, ou ne faire que les pallier pendant un tems : les remedes extérieurs pourront faire ce dernier effet ; mais la cauſe ne ſera pas ôtée, puiſque communément ils reviendront quelque tems après, & prendront plutôt l'Hyver & les tems humides pour reverdir, que l'Eté & les terreins ſecs qui aident même à maintenir ces ſortes de jambes en meilleur état ; au lieu que ſi on traite en même tems le Cheval intérieurement, & qu'on continuë quelquefois pendant long-tems à rendre la limphe plus fluide & moins diſpoſée à s'arrêter, les eaux, poireaux, &c. ne reparoîtront plus, joignant à tous ces procedés beaucoup de propreté, ſurtout dans les Villes, où la bouë croupit, & eſt par conſéquent corroſive ; cette propreté, c'eſt-à-dire, d'avoir grand ſoin de nettoyer les jambes, toutes les fois que les Chevaux rentrent, eſt ſeule capable de faire que tous ces maux ne paroiſſent point ; on peut appeller cette façon d'agir un remede préſervatif, mais pour qu'il ait de l'efficace, ce n'eſt pas de la façon dont les cochers lavent la jambe de leurs Chevaux, que le mal ſera détourné, puiſque ſe contentant de tremper un balet de jonc dans un ſceau d'eau, & de le paſſer ainſi mouillé ſur les jambes de devant & de derriere de leurs Chevaux, de haut en bas, c'eſt-à-dire, du ſens du poil, la bouë la plus

Abus des cochers.

intérieure, c'eſt-à-dire, celle qui ſe trouvera dans le pli du boulet & au pâturon, ne fera que s'enfoncer plus avant dans le poil, où elle cauteriſera petit à petit le cuir, comme nous avons dit ci-devant. Il faut donc uſer d'une autre méthode, qui ne ſera agréée que des gens attentifs à la conſervation de leurs Chevaux, & dont les cochers ne ſeront pas les maîtres; cette méthode eſt d'imbiber une éponge d'eau, & la tenant d'une main au pli du genouil pour les jambes de devant, & à la pointe du jarret pour celle de derriere, on la preſſe, & à meſure que l'eau tombe le long de la jambe, on broſſera bien, & principalement à rebrouſſe-poil avec une broſſe de la grandeur à peu près d'une broſſe à ſoulier, le pâturon, le pli du boulet, le boulet & la jambe, afin d'ôter la craſſe & la bouë la plus enfoncée.

Quand les eaux ou quelques-uns des autres maux qui en dépendent, ont une fois paru, il s'agit de les guérir dans ce tems-là, & de plus d'empêcher qu'ils ne reviennent; ce dernier objet ne pourra s'exécuter, qu'en faiſant prendre au Cheval des remedes fondans, comme l'acier pris pendant quelque tems; puis quand cette poudre aura mis les humeurs aſſez en fonte pour pouvoir être diſſipées par la tranſpiration, alors les ſudorifiques forts tels que des décoctions d'eſquine, de ſarcepareille, gayac, ſaſſafras, buis, termineront la cure.

Breuvage pour les Eaux.

Eau de la forge du Maréchal, de la plus vieille. . 1 pinte.
Poix-réſine, miſe en poudre & paſſée au tamis. . 3 onces.
Antimoine crud en poudre. . . . . . . 1 once.

Paſſez dans un linge l'eau de forge, laiſſez infuſer toute la nuit la poix-réſine dedans; le lendemain, mettez l'antimoine, & donnez tout de ſuite le breuvage; on le donne trois jours de ſuite, ou un jour d'intervalle: ſi le flux d'urine ne vient pas aſſez, on peut ajouter encore deux onces de poix-réſine; on recommencera même les breuvages, ſi on voit que l'enflure des jambes n'eſt pas conſidérablement diminuée, on chargera en même tems les jambes d'emplâtres blanches.

Les remedes extérieurs pour les eaux, ſont de nettoyer toujours bien le mal avec du vin chaud, puis appliquez deſſus un cataplaſme avec des feuilles d'hyeble, ou de frotter avec du ſavon diſſous dans de l'eau-de-vie; ſi on veut les deſſecher

comme tous les maux ſuivans ; ſervez-vous d'alun brûlé , & quand les chairs ſeront bonnes , c'eſt-à-dire , qu'elles ſeront bien grênées , à ceux de ces maux où il y a eu crévaſſe , finiſſez par les baſſiner avec de l'eau ſeconde ; ſi les jambes ſont enflées , ayez recours au Chapitre des Enflures en général.

Les poireaux ſe coupent juſqu'à la racine avec le feu , puis on finit par les deſſecher.

Aux crévaſſes , il faut d'abord couper le poil ſur le mal , puis ſonger à les deſſecher : pour cet effet , comme c'eſt une eſpece d'ulcere , appliquez-y du verd de gris , mêlez enſemble enſuite de la tutie , ou onguent pompholix.

Les mules traverſieres doivent ſe deſſecher comme les crévaſſes ; mais la cure en ſera plus longue , à cauſe qu'elle eſt ſituée dans le mouvement de la jointure , qui la fait ouvrir & fermer.

A tous ces maux , pour boulets & jambes gorgées , voyez le Chapitre des Enflures.

Quelques Maréchaux croyent que de déſergoter un Cheval , peut lui faire du bien dans cette occaſion ; mais ils peuvent être aſſurés qu'ils ne lui feront ni bien ni mal , parce que ce qu'on appelle l'ergot d'un Cheval , eſt une eſpece de corne molle , qu'on trouve ſous le poil du fanon , c'eſt-à-dire , à l'extrêmité du boulet derriere ; ils fendent cet ergot en quatre , je laiſſe à juger l'effet que cela doit faire.

Crapaudines. Les crapaudines ſe diviſent en deux eſpeces aſſez différentes l'une de l'autre ; la premiere , qui eſt celle dont nous allons parler , eſt une tumeur qui vient un peu au-deſſus de la couronne ; & la ſeconde eſpece ne vient jamais ſeule ; mais elle accompagne quelquefois une eſpece de playe ou fente , qui ſe fait dans le ſabot , qu'on appelle ſeime , & dont nous parlerons dans le Traité des Playes au Chapitre des Seimes ; y joignant cette eſpece de crapaudine , pour laquelle je renvoye le Lecteur audit Traité.

La crapaudine , dont il eſt queſtion , ſe reconnoît par un poireau ou petit ulcere , qui vient au devant des pieds , de la largeur d'un petit pouce plus haut que la couronne au milieu du pied ; cette tumeur vient également aux pieds de devant & à ceux de derriere ; il ſort de cet ulcere une humeur , qui par ſon âcreté deſſeche la corne , de façon qu'au-deſſous de la crapaudine , il ſe fait un canal le long de la corne , juſqu'au

fer : ce mal eſt plus difforme que dangereux, ſa cauſe eſt la même que celle des eaux & autres maux dont nous venons de parler ; ainſi il faudra ſonger à la deſſecher comme les maux ſuſdits.

CHAPITRE LXVIII.

Des Enflures & Meurtriſſures du pied ; ſçavoir, le Heurt ou étonnement de Sabot, le Fic ou le Crapaud, les Ceriſes, la Solle baveuſe & la Solbature, l'Apoſtume ou Suppuration de la fourchette & les Bleymes.

LE pied du Cheval eſt formé par une corne dure, qu'on appelle ſabot, qui l'entourre dans ſa hauteur ; cette corne devenant plus tendre aux talons, ſe continuë des talons juſqu'au milieu du deſſous du pied, où elle ſe termine en pointe ; cette eſpece de corne s'apelle la fourchette, tout le reſte du deſſous du pied eſt rempli par une corne également tendre, mais qui n'eſt pas ſi compacte, & qui eſt plus ſpongieuſe ; cette eſpece de corne va s'unir avec la corne du ſabot, tout autour du pied ; c'eſt ce qu'on appelle la ſolle. Toutes ces differentes eſpeces de corne, ſont inſenſibles par elles-mêmes ; mais comme enſuite & plus intérieurement, il ſe trouve des parties vives & capables d'être bleſſées, les heurts, foulures, contuſions, meutriſſures, ſe font ſentir par contre-coups des parties inſenſibles aux ſenſibles ; c'eſt des maux qui en proviennent, que nous allons parler. * Nous commencerons par l'étonnement du ſabot ; par ce terme nous n'entendons point la maladie décrite dans le Parfait Maréchal ſous ce titre, attendu que nous trouvons un véritable étonnement de ſabot, & que le Parfait Maréchal appelle improprement étonnement de ſabot, le relâchement de l'os du petit pied & des croiſſans qui en proviennent, le ſabot n'y ayant nulle part. Commençons :

* Si le Lecteur veut connoître pour ſe mettre plus au fait, la ſtructure du pied, je le renvoye à ſon Anatomie, qui eſt au premier Chapitre du Traité du Maréchal Ferrant.

L'étonnement de ſabot, n'eſt autre choſe qu'une meurtriſſure, que la corne du ſabot aura faite ſur la chair, qui eſt entre lui & le petit pied, par le moyen deſquels heurts violens, le Cheval ayant frappé ſon ſabot avec force contre une pierre, ou quelqu'autre matiére dure, les vaiſſeaux du ſang qui cou-

Etonnement de ſabot.

lent dans cette chair, auront été rompus & les liqueurs épanchées, auront cauſé inflammation ; ce qui ſe connoît par la chaleur & la douleur que le Cheval ſent au pied, qui le font boiter ; enſuite le pied ſe rapetiſſe, parce que la chaleur le fait deſſecher, & ſouvent il paroît une groſſeur comme ſi c'étoit une forme au-deſſus de la couronne ; cette groſſeur eſt même très-difficile à guérir, & on n'en viendra à bout qu'avec des rayes de feu, car les réſolutifs ſont trop foibles dans cette occaſion.

A l'égard du pied, d'abord que vous vous appercevrez de l'étonnement de ſabot, parez bien le pied, enſuite décernez la pince, comme ſi vous vouliez déſoler le Cheval, afin qu'il reſte aſſez peu de corne dans cet endroit, pour que la vertu des médicamens puiſſe y pénétrer ; alors mettez deſſus un plumaçeau enduit d'eſſence de thérébentine, une emmiellure, ou d'autres émolliens & réſolutifs ſur toute la ſolle & autour du ſabot ; ſi le mal ne céde point à ce remede, il faudra deſſoler & continuer le même procedé.

Fic ou Crapaud.

Le fic ou crapaud, eſt un mal du bas des talons, ou de la fourchette ; on le reconnoît par une excroiſſance de chair ſpongieuſe & fibreuſe, ayant quelquefois la forme d'un poireau, d'une très-mauvaiſe odeur ; cette groſſeur vient preſque toujours aux pieds de derriere, au haut de la fourchette vers les talons ou à côté ; cette tumeur dénote preſque toujours une mauvaiſe diſpoſition de l'intérieur, c'eſt-à-dire, embarras, obſtruction, provenant de quelque reſte de maladie, ou du tempérament vicié ou flegmatique du Cheval ; c'eſt ce qui fait que les fics viennent preſque toujours dans les pieds qui ſont fort élevés & creux, & qui ont le talon large, & preſque jamais aux pieds foibles, minces & plats ; auſſi les gros Chevaux chargés d'humeurs, y ſont-ils plus ſujets que les autres.

Ce mal d'abord n'eſt pas douloureux, & ne fait pas boiter le Cheval ; mais ſi on le laiſſe vieillir, ou qu'on le panſe mal, il coulera juſqu'aux talons, à la ſolle, aux quartiers, ou à la pince, & gagnant le tendon ou le petit pied, il deviendra très-dangereux & douloureux ; alors il pourra paſſer juſques ſous le quartier, ſoufler au poil, & paroître à la couronne ; enfin il pourrira tout le pied, & rendra le Cheval inutile. Vous ſçaurez de plus que (ſuivant la diſpoſition intérieure) de

deux fics que vous panſerez à deux différens Chevaux, vous en guérirez un aiſément, & la cure de l'autre ſera extrêmement longue & difficile ; vous n'en viendrez peut-être jamais à bout, à moins que vous ne travailliez à l'intérieur, en même tems que vous appliquerez des remedes ſur la partie offenſée.

Lorſqu'un Cheval a ſupporté long-tems un fic, le pied lui élargit ſenſiblement plus que les autres.

Quand vous voulez traiter un fic, commencez donc par rafraîchir le Cheval avec la ſaignée, des lavemens, l'acier, le foye d'antimoine, lui donner des breuvages avec aloës & miel, &c. le tout pour empêcher que la fluxion ne ſe continuë ſur le mal ; en même tems vous couperez tout le fic, prenant bien garde de n'y laiſſer aucunes racines qu'on diſtingue au fond du mal en forme de petits filamens blancs, & pour premier appareil, vous mettrez ſur l'endroit coupé de la thérebentine mêlée avec un quart d'huile de laurier, le tout chaud, pour arrêter le ſang : quatre jours après, mettez du baume verd, ou de l'égiptiac, & de l'eau-de-vie, ou eau d'alibour ; enfin le plus grand remede des fics, eſt de couper toujours juſqu'au-delà de la racine, & de compreſſer enſuite très-uniment, de peur que dans l'endroit qui ne preſſeroit pas, la chair abreuvée de l'humeur du fic ne vînt à bourſouffler, & à en reproduire un autre qu'il faudroit toujours couper.

On peut au lieu de couper avec le biſtouri, ſe ſervir du couteau de feu ; mais il a un inconvenient, qui eſt que ſi le fic repouſſoit pluſieurs fois, on ne pourroit recommencer à couper avec le feu qu'en deſſechant trop la corne voiſine.

Les ceriſes ſont un mal de la fourchette, elles ſe dénotent par des tumeurs, ou bouillons de chair vive, reſſemblant à de petits fics ; ces ceriſes viennent à côté de la fourchette, rarement aux pieds de devant, preſque toujours aux pieds de derriere, où on en voit auſſi quelquefois au bout de la fourchette, leur groſſeur eſt celle d'une noix & quelquefois plus : de ces ceriſes, il y en a de très-douloureuſes, ſurtout aux pieds de derriere, celles-là font boiter le Cheval tout bas ; ce mal provient de la limphe nourriſſiere de la fourchette, qui s'arrêtant par obſtructions & s'épaiſſiſſant, bourſouffle la chair après l'avoir uſée. La différence qu'il y a entre les ceriſes & les Ceriſes.

fics, eſt la malignité de l'humeur plus grande aux fics qu'à ce mal; il eſt même aſſez aiſé communément de guérir cette tumeur; cependant ſi on négligeoit d'y donner ordre, elle pourroit dégénérer en fics; c'eſt pourquoi, il faut couper la ceriſe avec le feu; enſuite l'eſcarre tombé, vous deſſécherez la playe: quelquefois on les extirpe avec un peu de vitriol en poudre, ou de ſublimé, qu'on continuë à mettre juſqu'à ce que la place ſoit unie; puis on finit par mettre deſſus de l'égiptiac; il ne ſeroit pas mal à propos auſſi de travailler à l'intérieur, puiſque la lymphe épaiſſie, marque une mauvaiſe diſpoſition, ainſi pour rendre cette lymphe fluide, il ſeroit bon de ſaigner & de faire obſerver la diéte pendant quelque tems.

Bouton ſous la ſolle.

Il vient ſous la ſolle du Cheval quelquefois une eſpece de ceriſe ou bouillon de chair accidentelle, lorſqu'ayant deſſolé un Cheval pour quelque mal de pied, le Maréchal n'a pas également compreſſé par-tout: l'endroit qui ne l'aura pas été bourſoufflera, la ſolle ne laiſſera pas de revenir par-deſſus; mais quand on croira le Cheval en état de marcher, cette groſſeur qui ſe trouvera ſous la ſolle, le fera boiter; il n'y a d'autre remede à cela, que de deſſoler une ſeconde fois, couper la ceriſe, mieux compreſſer & laiſſer revenir la ſolle.

Suppuration de la fourchette.

Il arrive quelquefois que la fente de la fourchette, ou bien les deux côtés, ſuintent une eſpece de pus, mêlé d'eau rouſſe; ce qui rend la partie aſſez douloureuſe, pour que le Cheval en boite tout bas; cette humeur eſt la même qui produit les eaux & les fics: ce mal n'eſt pas dangereux, quand on en a ſoin; mais s'il étoit négligé, il pourroit produire un fic, & même il en eſt ſouvent l'avantcoureur: on diſſipera cette mauvaiſe humeur, en faiſant entrer dans ces fentes des plumaceaux enduits de tarc chaud; ſi cela ne ſuffit point, il faudroit ſe ſervir de deſſicatifs. A l'égard de la cure intérieure, voyez le Chapitre des Eaux.

Solle baveuſe.

La ſolle devient quelquefois abreuvée d'humidité; alors elle s'enfle, devient molle comme une éponge, & baveuſe; il s'agit de raffermir cette ſolle; pour cet effet, il faut la baſſiner ſouvent avec de l'eau-de-vie camphrée, ou de l'eau d'alibour, appellée auſſi eau de merveille.

Solbature.

La ſolbature eſt une foulure & meurtriſſure à la ſolle; vous connoîtrez la ſolbature en ce que vous trouverez la ſolle chaude

chaude & noire, séche & douloureuſe, ſi vous la tâtez, quand vous verrez votre Cheval boiteux, & que vous chercherez la cauſe de cet accident; il y a des ſolbatures, qui cauſent tant de mal au Cheval, qu'il néglige ſouvent ſa nourriture & reſte couché, de peur d'appuyer ſur ſa ſolle. Ce mal peut avoir pluſieurs cauſes, comme d'avoir marché pendant le grand chaud dans des pays ſabloneux; ce qui deſſeche tellement la ſolle, qu'elle meurtrit enſuite la chair du petit pied: pareille choſe arrivera, pour avoir long-tems cheminé déferré ſur un terrein dur, ſi le fer a porté quelque tems ſur la ſolle, il la meurtrira: on connoît cette cauſe, ſi après avoir déferré un Cheval, en examinant le fer du côté du dedans; on voit quelque endroit plus liſſé & plus clair ſur le fer, cet endroit eſt celui qui portoit ſur la ſolle.

Quand la ſolbature provient du fer qui a porté, parez le pied juſqu'au vif; puis mettez ſur la ſolle de l'eſſence de thérébentine avec du tarc; ſi la ſolbature eſt légere, & qu'elle ne vienne que d'une ſolle qui ſe ſéche, pour la ramollir toutes les graiſſes & huiles ſont bonnes; ſi la ſolbature fait de grandes douleurs au Cheval, & que la ſolle ſoit extrêmement ſéchée & meurtrie, le meilleur remede, eſt de ſaigner une fois pour diminuer la douleur, puis deſſoler.

On connoît de trois eſpeces de bleymes; ſçavoir, bleymes ſéches, bleymes encornées, qui ne ſont ſouvent qu'une ſuite des bleymes ſéches, & bleymes foulées. **Bleymes.**

Les bleymes en général ſe reconnoiſſent par une petite rougeur, comme du ſang extravaſé, qui ſe trouve entre la ſolle & le petit pied; on ne les diſtingue, que lorſque l'on blanchit le pied en le parant: cette rougeur n'eſt autre choſe qu'un ſang, qui n'ayant pas eu ſon libre cours, s'eſt arrêté & extravaſé.

Les bleymes ſéches ſont nommées ainſi, à raiſon de leur cauſe, laquelle eſt intérieure, provenant de grande ſéchereſſe de pied: les pieds cerclés & les talons encaſtelés, ſont très-ſujets à cette eſpece de bleyme, dont les Chevaux de manege ſont très-communément incommodés, parce qu'ils ne travaillent jamais que ſur la pouſſiere du crotin ſec, & qu'ils n'ont par conſéquent jamais la ſolle humectée: cette ſorte de bleyme vient plutôt au quartier de dedans qu'à l'autre, parce que ce quartier étant naturellement plus foible, eſt plus

ſujet à ſe ſerrer ; ce mal fait extrêmement boiter le Cheval, & s'il eſt négligé, il dégenerera communément en bleyme encornée.

On préviendra ce mal, en tenant les pieds bien nets, en les graiſſant d'onguent de pied, & en leur mettant ſous les pieds de devant de la fiente mouillée.

La ferrure en remediant aux talons & aux quartiers de dedans ſerrés, s'oppoſera par ce moyen à la naiſſance de ces bleymes.

A l'égard des Chevaux de manege, il faut avoir la précaution de leur faire nettoyer le deſſous des pieds, avec le cure-pied, toutes les fois qu'ils ſeront de retour du manege.

Pour guérir ce mal, il faut percer la bleyme juſqu'à la matiere, qui eſt preſque toujours noire ; enſuite panſez avec l'eſprit de thérébentine, & la poudre d'euphorbe & de la thérébentine à la couronne ; s'il ſurvient des filandres, voyez le Chapitre des Playes, où il en eſt parlé.

Comme ce mal eſt douloureux, & demande du repos, il ſera bon de ſaigner & diminuer l'ordinaire du Cheval.

La bleyme encornée, eſt communément, comme j'ai dit ci-deſſus, une ſuite de la bleyme ſéche, négligée & vieillie ; car alors la matiere n'ayant point d'iſſuë, cheminera ſous le quartier, & enfin paroîtra à la couronne ; alors ce mal eſt infiniment dangereux, & plus même que le javart encorné ; ſouvent même, il oblige le Cheval à faire quartier neuf.

Il eſt abſolument néceſſaire dans cette occaſion, de traiter le Cheval intérieurement avec ſaignées, diétes & lavemens : du reſte ſuivez le procedé du javart encorné, Chapitre LXVII.

Les bleymes foulées ont une cauſe extérieure, car elles proviennent de ce qu'il ſe ſera enfermé de petites pierres ou du gravier entre le fer & la ſolle, ou bien que le fer aura porté ſur la ſolle qu'il aura foulée & meurtrie en quelque endroit : les pieds plats ſont ſujets à ces ſortes de bleymes, car le gravier ou le ſable s'enferment facilement à ces pieds entre le fer & la ſolle.

Cette eſpece de bleyme eſt aiſée à guérir au commencement, & n'eſt pas dangereuſe, à moins qu'on ne la laiſſe vieillir : car alors elle ne laiſſeroit pas d'avoir des ſuites fâcheuſes.

On découvrira la bleyme juſqu'au vif : on tiendra la ſolle &

le ſabot gras avec du cambouis du côté de la bleyme ; & en remettant le fer, on aura attention qu'il ne porte point depuis le premier trou.

CHAPITRE LXIX.

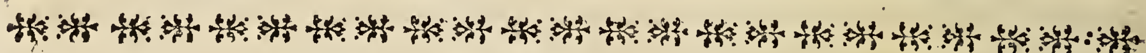
Des tumeurs froides ; ſçavoir, Loupes, Ve.uës & Poireaux.

LEs tumeurs froides ou écrouelleuſes ſont de pluſieurs eſpeces : ſi elles ſont molles, ce ſont des loupes : ſi elles ſont dures, ce ſont des glandes écrouelleuſes ; les poireaux & les véruës ſont de petites tumeurs de ce genre ; les loupes ſont un amas de matiéres enfermées dans un kiſte ou enveloppe particuliere ; cette enveloppe eſt comme une peau déliée ; la matiére qu'elle enferme peut avoir trois conſiſtences différentes, ou elle reſſemble à du miel, ou à du blanc d'œuf, ou à du ſuif ; cet accident & tumeur eſt une ſuite de la crevaſſe des vaiſſeaux lymphatiques, laquelle eſt occaſionnée par des engorgemens & obſtructions de la lymphe dans ſes propres vaiſſeaux, laquelle venant à ſe dégorger, forme la loupe & les autres eſpeces de tumeurs ci-deſſus : ainſi toutes ces groſſeurs proviennent du vice de la lymphe, qui étant extravaſée, ſe durcit, ou prend quelqu'autre conſiſtence ſuivant ſa qualité, & comme la lymphe n'eſt point une humeur fermentative, elle ne s'enflamme point : ainſi toutes ces tumeurs ſont indolentes ; c'eſt-à-dire, qu'elles ne ſont point douloureuſes à l'animal. Les veſſigons, les capelets & les molettes ſont des eſpeces de loupes ; c'eſt-à-dire, des humeurs renfermées dans une peau particuliere ; il y a même des perſonnes qui enlevent les veſſigons & les molettes en fendant la peau, & en coupant enſuite la bouteille pour l'ôter de ſa place ; mais ces maux reviennent communément quelque tems après : ainſi, je croi qu'il vaut mieux ſe ſervir du procedé détaillé dans les Chapitres qui traitent de ces maux.

Quand les loupes ſont petites, il faut ouvrir la peau, & les emporter avec le biſtouri ; quand elles ſont trop groſſes pour faire cette opération, il faut les percer avec la lancette à inciſion, ou avec le trocar, pour dégorger la matiére, & lorſque la peau eſt flétrie, il faut emporter le kiſte qui reſte avec les trochiſques de ſublimé corroſif, & faire bien long-tems ſuppurer avec le

basilicum : ou bien percez la loupe avec un bouton de feu, de façon que vous y fassiez une grande ouverture; la matiére écoulée, vous seringuerez dans l'ouverture, du basilicum fondu : ensuite vous mettrez une tente dans le trou, ensuite une enveloppe que vous imbiberez de vin aromatique ou d'althea.

Comme les poireaux & les veruës qui viennent sur le corps sont tout-à-fait extérieurs, & ont souvent leur racine plus étroite que le corps de la tumeur, tels que sont les fics dont nous avons parlé Chap. LX. il est aisé de les extirper avec de la soie cramoisi, qu'on serre tous les jours un peu, jusqu'à ce qu'elle ait coupé cette racine; si on ne peut lier la veruë ou le poireau, on n'a qu'à les couper avec le fer ou le feu.



CHAPITRE LXX.

DES MALADIES D'EFFORTS.

De l'écart ou effort à l'épaule, & de l'entre-ouverture.



POUR comprendre ce mal, il faut d'abord sçavoir que l'épaule du Cheval, comme celles des autres animaux à quatre pieds, n'est attachée au corps par aucun os, mais seulement appliquée sur les côtes, & retenuë en sa juste situation par plusieurs muscles dont les principaux sont pour le haut de l'épaule; le rhomboïde R, Figure C. & pour le bas le pectoral *c*, Figure D.

PLANCHE XXVIII.

Le muscle pectoral la joint au poitrail : lors donc qu'un Cheval en cheminant glissera de côté, ou que par quelqu'autre accident sa jambe de devant se sera écartée du corps plus qu'à l'ordinaire; il arrivera que principalement le muscle pectoral qui est le plus près du bras en dedans, souffrira une extension plus ou moins violente, & causera par conséquent un mal plus ou moins considérable à l'épaule du Cheval; quand l'effort n'a été que médiocre, il s'appelle simplement écart ou effort d'épaule; & lorsque l'effort est assez violent pour avoir disjoint l'épaule plus considérablement, on appelle cet accident entre-ouverture.

Entre-ouverture.

L'effort d'épaule est assez difficile à connoître quand on n'a pas été témoin de l'accident, surtout quand il n'a pas été considérable, attendu que souvent l'on voit boiter un Cheval également d'un mal de pied comme d'un mal d'épaule : mais si après

avoir examiné le pied, on n'y découvre rien : voici les ſignes par leſquels on pourra connoître ſi le mal eſt à l'épaule. Premierement, on commencera par viſiter l'épaule en la maniant fort, ou en faiſant aller le bras en avant & en arriere, pour voir s'il n'en feint pas. Si cette épreuve ne vous indique rien, on ſe ſert de pluſieurs autres façons d'agir : on fait marcher le Cheval pour voir s'il ne fauche pas en cheminant ; c'eſt-à-dire, que l'épaule qui aura ſouffert l'écart obligera la jambe à s'écarter du corps en faiſant un demi cercle à chaque pas que le Cheval fera : on le fait auſſi trotter en rond ou tourner court ; le tout, pour connoître ſi l'épaule qu'on ſoupçonne a le mouvement de l'autre ; c'eſt-à-dire, s'il portera ſa jambe auſſi en avant d'un côté que de l'autre : car la jambe de l'épaule malade reſtera en arriere, & n'avancera pas également comme la jambe de l'épaule ſaine ; ſi on ne découvre rien par toutes ces épreuves, la façon la plus ſûre pour s'éclaircir eſt de faire marcher le Cheval pendant une eſpace de tems ; s'il boite d'abord, & qu'après quelques momens, quand il ſera un peu échauffé à marcher il vient à moins boiter, il eſt ſûr que ſon mal eſt dans l'épaule, au contraire, des maux de pied : car un Cheval qui a mal au pied, boite d'avantage à meſure qu'il s'échauffe.

Ce mal étant cauſé, premiérement, comme nous avons dit, par l'extenſion d'un ou de pluſieurs muſcles ; l'accident qui a cauſé cette extenſion a relâché ou rompu les vaiſſeaux lymphatiques deſdites parties, la lymphe ſortie de ſes vaiſſeaux ſe change en glaires qui embarraſſent le mouvement de l'épaule, attendu qu'elles ſéjournent entre l'épaule & les côtes : d'ailleurs, les fibres nerveuſes ayant ſouffert dans l'effort, occaſionnent la douleur.

Il ne s'agit donc à ces maux que de réſoudre & diſſiper ces glaires lymphatiques, & qui empêchent les muſcles de reprendre leur reſſort naturel : c'eſt pourquoi auſſi-tôt qu'on s'apperçoit qu'un Cheval a pris un écart, il faut tant pour diminuer la douleur que pour empêcher l'amas des glaires : il faut, dis-je, commencer par la ſaignée plus ou moins réiterée, & précipitamment, ſuivant la conſéquence du mal : alors vous vous ſervirez (pour appliquer ſur la partie, mais principalement ſous l'aiſſelle où le muſcle pectoral ſe joint au bas de l'épaule,) des réſolutifs ; mais il faut éviter les graiſſes & tous émolliens à ces parties, puiſque ces médicamens ne font que relâcher & bou-

cher les pores : au lieu qu'il faut raffermir & faire tranſpirer les ſucs épanchés.

Il y a des Maréchaux, qui, dans ces occaſions font nager les Chevaux à ſec ; ils ne pourroient pas mieux faire s'ils avoient envie d'eſtropier tout-à-fait le Cheval : ce qu'ils appellent nager à ſec, eſt d'attacher la jambe ſaine, en faiſant joindre le pied au coude, au moyen d'une longe qu'ils paſſent par-deſſus le garot, & dans cet état ils contraignent le Cheval à marcher à trois jambes, & par conſéquent à faire de nouveaux efforts ſur la jambe malade ; ils diſent que par ce moyen il s'échauffe l'épaule, & qu'ainſi les remedes pénétreront plus aiſément, les pores étant plus ouverts ; mais il eſt aiſé de voir que cet expédient ne fait qu'irriter la partie, augmenter la douleur, & rendre par conſéquent le mal plus conſidérable qu'il n'étoit : on voit bien que cet abus n'eſt pas d'une petite conſéquence : à la place d'une opération ſi douloureuſe, on peut ſi l'on veut promener un peu le Cheval avant la premiere application des drogues : on a auſſi coutume de mettre un fer à patin, Pl. XIX. S. & des entraves à un Cheval qui a un effort d'épaule. Les entraves, afin qu'il ne puiſſe s'écarter dans l'écurie, ce qui eſt très-bien ; & le patin à la jambe qui n'eſt point malade, afin qu'il s'appuye ſur la jambe malade : ce que je trouve hors de raiſon, puiſque cet expédient fatigue encore la partie affligée, & doit y faire plus de mal que de bien.

Il faut du repos à un Cheval qui a un effort d'épaule, & du ſéjour pour le rétablir.

On peut quand l'effort n'eſt pas grand, & qu'il ne fait pas froid, mener le Cheval nager dans l'eau un quart d'heure le matin & autant le ſoir ; & au retour, frotter l'épaule avec de l'eſprit de vin & du ſavon d'Eſpagne.

Les réſolutifs qu'on employera ſont, l'eſſence de thérébentine, la thérébentine avec la poix-réſine, les eſſences qu'on appelle huiles d'aſpic, de pétrole, avec l'eſprit de thérébentine, &c.

Pour un violent effort d'épaule qu'on appelle entre-ouverture, ou pour un effort envieilli, on fait pluſieurs opérations ; ſçavoir, une qui s'appelle mettre des plumes, d'autres qu'on appelle ſeton & ortie, enfin le feu. Voyez ces opérations au Traité des Opérations.

Si un Cheval en valoit la peine, rien ne feroit meilleur que la douche avec les eaux minerales chaudes.

CHAPITRE LXXI.

Des épaules desſechées, & de celles qui reſtent foibles.

QUelquefois quand un effort ou quelque mal conſidérable à un pied a été fort long à guérir, l'épaule qui n'aura point eu de mouvement pendant la cure ſe ſera tellement affoiblie, qu'elle aura perdu ſa nourriture, quelquefois elle ne reſte que foible : de ces deux cas, il y en a un qui peut ſe guérir, & l'autre eſt incurable. Si l'épaule n'a que de la foibleſſe, & qu'elle ne ſoit pas totalement deſſechée, on peut la ranimer en faiſant faire au Cheval un exercice qu'on augmentera tous les jours, y ajoutant des réſolutifs & des adouciſſans, comme des graiſſes ; ſçavoir, de l'eau-de-vie, du ſain-doux, de la graiſſe de Mulet ou de Cheval, & du beurre. Les quatre onguens ; ſçavoir althea, populeum, onguent roſat, & miel commun partie égale, &c. Si l'épaule eſt tout-à-fait deſſechée, le mal eſt incurable.

CHAPITRE LXXII.

Des efforts de reins.

LEs Chevaux vigoureux ou ceux qui ſont chargés trop peſamment ſont ſujets à ſe donner des efforts de reins, ſoit qu'ils veuillent ſe retirer de quelque mauvais pas, ſoit en ſe relevant après une chûte ; il peut arriver auſſi qu'un Cheval ſe peut donner un tour de reins dans l'écurie. Si dans le moment qu'il ſe leve il vient à gliſſer dans ſa place : alors, voulant s'empêcher de retomber, il employera la force de ſes reins, ce qui occaſionnera une extenſion conſidérable des tendons qui ättachent chaque vertebre l'une à l'autre.

Dans toutes les occaſions ci-deſſus, plus le Cheval aura employé de force, & plus l'extenſion ſera violente : ainſi, cet accident a pluſieurs dégrés de danger, & un effort de reins peut être plus ou moins conſidérable.

Quand l'effort n'eſt pas grand, on le connoît en ce que le Cheval a de la peine à reculer, & qu'en trottant ſa croupe chancelle ; & ſi l'effort eſt plus conſidérable, ces ſignes augmentent au point qu'un Cheval ne ſçauroit plus avancer ni re-

culer qu'il ne ſoit prêt à tomber, ne pouvant empêcher ſa croupe de balancer ſi conſidérablement, que pour peu qu'on veuille forcer le Cheval à avancer, ſa croupe tomberoit la premiere, & l'entraîneroit à terre. Un accident très-conſidérable qui peut accompagner l'effort de reins violent, & qui eſt incurable, c'eſt la rupture de quelques veines qui ſe seront rompuës dans le corps au moment de l'effort : alors le ſang s'épanchera dans quelques parties du bas ventre, & s'y corrompant, formera un abſcès intérieur, ce qu'on reconnoîtra par la ſuite, ſi on voit que malgré les remedes, la fiévre devienne fort conſidérable : Si cet accident n'eſt pas arrivé, le Cheval peut guérir d'un effort de reins.

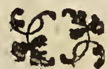
Quand le tour de reins eſt peu conſidérable, il eſt bon (dans le moment que l'accident vient de lui arriver) de ſe ſervir de reſtrinctifs, qui, en reſſerrant ſur le champ la partie, empêcheront les liqueurs de s'extravaſer : ainſi, on fera nager ſur le champ le Cheval dans l'eau froide, &c. Ces remedes ne ſont bons que ſur le champ ; mais un quart d'heure après, ils ſeront inutiles, parce qu'alors l'épanchement ſera fait: c'eſt pourquoi il ſera néceſſaire d'uſer de réſolutifs, & employer la ſaignée plus ou moins réïterée ſelon que l'effort ſera conſidérable : on donnera auſſi au Cheval des lavemens anodins avec lait ou bouillon de tripes, y joignant mauve, violette, ſemence de lin, camomille, melilot, huile roſat, jaunes d'œufs, thérébentine ; & quand l'effort eſt grand, un breuvage avec ſel policreſte 1 once, grains de geniévre 1 litron dans une pinte de vin rouge tous les jours pendant huit jours.

Il faut qu'un Cheval qui a eu un effort de reins un peu conſidérable, ſoit quarante jours ſans ſe coucher : c'eſt pourquoi il faudra le ſuſpendre du devant, le frotter pendant trois jours avec de l'eſſence de thérébentine, enſuite on lui chargera les reins avec une charge, ou le ciroïne ſuivant.

Ciroïne.

Poix blanche, poix noire, cire neuve, & thérébentine, partie égale.

Au bout de quinze jours on ſe ſervira de bains, d'herbes aromatiques.



CHAPITRE

CHAPITRE LXXIII.

Effort appellé Avant-cœur, & effort dans l'aîne.

COmme nous croyons que la maladie nommée par les Maréchaux avant-cœur, eſt un effort du muſcle pectoral, & que l'effort dans l'aîne eſt une extenſion des muſcles de cette partie ; nous mettons ces deux maux au rang des efforts : mais comme ces ſortes d'efforts ſont extrêmement dangereux, cauſent une fiévre conſidérable au Cheval, & le mettent en fort peu de tems au riſque de ſa vie ; nous les avons détaillés dans l'article des maladies aiguës, Ch. XVI. & nous n'en parlons ici que pour y renvoyer le Lecteur.

CHAPITRE LXXIV.

Des efforts à la hanche, & du Cheval épointé.

CE que les Maréchaux appellent la hanche du Cheval, eſt compoſé de trois os, ou du moins de trois bouts d'os apparens, le plus haut eſt à la naiſſance de la croupe de chaque côté en haut *a* ; quand cet os eſt trop élevé, on dit que le Cheval eſt cornu. Le ſecond bout d'os, en y touchant, ſe trouve proche le haut de la queuë, à côté de l'anus de chaque côté *bb*. Le troiſiéme eſt un os qu'on ſent un peu plus bas que le précédent, & plus en côté, formant le haut de la cuiſſe *cc*, les Maréchaux appellent cet os la noix. Pl. XXVII.

Ces trois bouts d'os ſont ſujets à des accidens que nous allons détailler : Premierement, l'os du haut de la hanche, qui eſt le premier dont nous avons parlé, paroît quelquefois viſiblement plus bas que celui de l'autre côté, ſoit par heurts ou coups, ſoit par contuſion, qui en auront émouſſé l'extrêmité apparente aux jeunes Chevaux, parce que dans la jeuneſſe l'extrêmité de cet os n'a pas encore acquis une dureté capable de réſiſter à ces accidens. Cette hanche baſſe eſt plus déſagréable à la vûë que dangereuſe, parce qu'elle fait rarement boiter le Cheval : mais elle eſt choquante, parce qu'elle fait paroître la croupe du Cheval plus baſſe d'un côté que de l'autre, quand on le regarde par derriere : on appelle un Cheval en cet état éhanché ou épointé. Epointé. Pl. XXIII. Fig. B.

Il n'y a point de remede pour faire remonter l'os dans la place où il étoit précédemment : mais si le Cheval en boitoit par hazard, ce qui arrive quelquefois, il faudroit rechauffer la partie avec les huiles chaudes, des charges ou des ciroïnes.

Effort à la noix.

Pl. XXVII. Fig. A.

La noix qui est cet os du haut de la cuisse, dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre, peut aussi avoir souffert effort ; c'est-à-dire, peut-être un relâchement du ligament qui le joint à l'os de la hanche *d*, car cet os du haut de la cuisse a une tête ronde *e* qui s'emboëte dans un creux fait exprès, ayant la figure d'une calotte, au fond de laquelle un ligament fort & court provenant du milieu de la tête ronde l'attache. Je dis qu'il faut que dans cette espece d'effort ce ligament soit trop étendu & relâché : car s'il étoit tout-à-fait rompu dans le tems de l'effort, & que l'os du haut de la cuisse fût sorti de sa boëte, au lieu que cet effort est ordinairement très-peu dangereux, il deviendroit incurable à cause de l'impossibilité qu'il y auroit de le faire rentrer dans sa place.

On découvre cette espece d'effort lorsque l'on voit que le Cheval tourne la croupe en trottant, baisse la hanche, & est boiteux : ce qui montre que les muscles qui vont à cette partie sont relâchés, aussi-bien que le ligament : ce qui fait qu'à la fin la hanche descendroit visiblement plus bas que l'autre ; c'est pourquoi il faut, aussi-tôt qu'on s'apperçoit de l'effort, commencer par saigner le Cheval une ou deux fois du col, pour faire diversion aux humeurs qui pourroient tomber sur la partie ; s'il est fort boiteux, il faudra qu'il soit neuf jours sans se coucher, pendant lequel tems vous employerez des résolutifs sur la partie, comme mêler son sang avec moitié essence de thérébentine, eau-de-vie & moitié essence de thérébentine plusieurs jours, ou bien y mettre des charges. Si tout cela ne réussit pas, il faudra finir par le feu en faisant une rouë de pointe de feu autour de cette jointure : on peut aussi y faire une ortie.

L'effort le plus considérable & le plus dangereux, est celui qui se fait à cet os de la croupe qui est auprès du tronçon de la queuë de chaque côté, cet os étant contigu à celui du haut de la hanche, ou plutôt ces deux os n'en faisant qu'un de chaque côté, dont un bout paroît au haut de la hanche, & l'autre près du tronçon de la queuë ; d'ailleurs ce grand os étant adhérant aux vertebres des reins, le bout du côté de la queuë ne sçauroit se démettre, puisque dans cet endroit il n'y a point de jointure

d'un os à un autre : il faut donc que l'effort à cette partie ne ſoit autre choſe qu'un relâchement des tendons des muſcles qui y aboutiſſent, cauſé comme aux autres efforts par quelque coup ou par quelque chûte, qui même aura pû faire contuſion, & enfoncer ce bout d'os : car on voit ordinairement après l'effort, que la place où eſt l'os paroît plus creuſe qu'à l'ordinaire ; & ſi l'effort eſt violent la partie enflera, le Cheval boitera extrêmement, & paroîtra ne pouvoir ſe ſoutenir ſur la partie, quelquefois même l'enflure deſcend ſur le jarret & ſur la jambe.

Il faudra plus ſaigner à cet effort qu'aux autres, & plus ou moins à proportion de la force du mal, vous vous ſervirez comme à l'effort précédent de réſolutifs & charges ſur la partie ; comme auſſi ſur le jarret & ſur la jambe s'ils ſont enflés.

Quelques Maréchaux font à ce mal une opération qui fait voir qu'ils croyent que cet os peut ſe démettre ; ils appellent cette opération faire tirer l'épine. Mais puiſque nous avons dit que cet accident ne pouvoit arriver : nous regardons cette opération comme inutile, & même plus nuiſible que profitable, puiſqu'elle cauſe une extenſion qui ne peut faire que de la douleur ; cette opération ne pourroit être bonne qu'au cas que la rotule qui forme la cuiſſe du Cheval près du ventre, fût ſortie de ſa place : mais on n'a point d'exemple de ce mal.

Si les réſolutifs qu'on a employé pour cet effort n'ont pas réuſſi, le dernier remede eſt une rouë de pointe de feu autour de la partie en perçant le cuir comme à l'effort précédent.

CHAPITRE LXXV.

De la ſortie du fondement, & des Fiſtules.

QUoique les fiſtules ne proviennent pas d'effort, nous ne laiſſons pas d'en parler dans ce Chapitre, parce que c'eſt un mal qui vient plus communément au fondement dont nous allons parler qu'ailleurs.

Quelquefois le fondement ayant ſouffert à cauſe de quelques maladies qui auront fait faire de violens efforts aux Chevaux, comme les teneſmes, les flux de ventre, les toux conſidérables, &c. ſe ſera relâché de façon qu'il paroît viſiblement hors de ſa place, & ſorti au dehors ; il arrive encore que quand on a coupé la queuë aux Chevaux, on voit ſortir le fondement

quelques jours après ; mais cet accident n'a pas la même cause de la ſortie du fondement qui arrive après quelques efforts conſidérables ; il dénote ſeulement, ſurtout s'il eſt accompagné de grande enflure à la partie, que la gangrene eſt dans la queuë, qu'elle gagne le filet des reins, & que le Cheval eſt en très-grand danger de mort : alors il faudra ſonger au mal le plus preſſant qui eſt la gangrene, dont vous trouverez les remedes au Traité des Playes.

Pour revenir à la ſortie du fondement occaſionnée par des efforts ou par des douleurs violentes, il faut ſonger à remettre cette partie dans ſon état naturel en la faiſant rentrer, puis la reſſerrant : ce qui ſe fait au moyen d'aſtringens joints avec des réſolutifs, comme les décoctions de balauſte ou fleurs de grenadiers ſauvages, noix de cyprès, bouillons blancs, roſes de Provins, &c. dans du vin, ou bien cataplaſme avec althea, eſprit de vin, huiles de petrole, d'aſpic & de thérébentine ; il faut auſſi employer les demi lavemens aſtringens, comme les ſuivans.

LAVEMENS ASTRINGENS.

Vin.	1 pinte.
Roſe de Provins.	4 onces.

AUTRE.

Grande Conſoude.	1 poignée.
Eau commune.	3 chopines.
Vinaigre.	1 verre.

Il faudra baſſiner le fondement avec le marc de la décoction de ce lavement.

S'il venoit au fondement une enflure conſidérable ; alors comme le mal menaceroit de corruption ou de gangrene, il faudroit faire de fréquentes ſaignées, coup ſur coup, & faire obſerver la diéte au Cheval.

En cas que le fondement ne rentre pas avec les remedes précédens ; alors l'inflammation & la grande chaleur étant ôtées, il le faudra couper avec un couteau de feu, pour empêcher l'hémorragie.

La fiſtule eſt un canal qui ſe forme dans les chairs & même dans les os, lorſque la matiere ayant corrodé par ſon âcreté quelques parties dans laquelle elle étoit contenuë, a fait un

trou à cette partie, au moyen duquel ſortant de ſon lieu propre & mangeant petit à petit les chairs par ſon âcreté, elle ſe fait chemin, & étant parvenuë à la ſuperficie de la peau, elle ſort en y faiſant une ouverture non naturelle; ainſi il ſe peut faire des fiſtules en pluſieurs endroits, comme aux yeux, à la ganache, au fondement, &c. en un mot, en tous les endroits où la ſéroſité qui coule devenant âcre, peut corroder les parties ſolides. Il ſeroit difficile de guérir la fiſtule d'un Cheval au fondement par l'opération, dont on ſe ſert pour les hommes, attendu qu'il faut que cette cure ſoit accompagnée d'un ſi grand ménagement, de la part du ſujet même, qu'il ſeroit inutile de tenter rien de pareil à l'égard du Cheval; c'eſt pourquoi, ſi on connoît qu'il y a fiſtule au fondement, ce qui ſe diſtinguera de la chûte du fondement ordinaire, en ce que le fondement ſortira, lorſque le Cheval marchera, & rentrera quand il ſera arrêté; alors il n'y aura d'autres remedes que de lier le fondement, quand il ſera dehors, puis le couper avec le feu. J'ai vû des abſcès à côté du fondement, provenant d'une fluxion qui ſe ſera jetté ſur cette partie, ou de coups qu'on aura donné ſur la croupe: ces abſcès peuvent fuſer dans les graiſſes, & paroître à côté du fondement; cela a l'air de fiſtule, & n'eſt qu'un abſcès, qu'il faudra traiter comme les autres; quelquefois il faudra faire playe pour guérir le fond.

A l'égard des fiſtules, comme il s'en eſt vû quelquefois qui paroiſſent à la tête, ou à la ganache, leſquelles ſe dénotent par un écoulement d'eau; il faudra enfoncer la ſonde dans le trou de la fiſtule, & couper ſur la ſonde pour ouvrir le canal juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à l'origine de la fiſtule, évitant en chemin de couper quelques vaiſſeaux conſidérables; alors vous panſerez cette origine de fiſtule, c'eſt-à-dire, l'endroit où elle a commencé à pénétrer dans les chairs comme une playe, laquelle étant guérie, c'eſt-à-dire, le trou bouché, la fiſtule ne paroîtra plus; quelquefois même les chairs, revenant après l'inciſion, bouchent le trou d'elles-mêmes.

Si la fiſtule eſt dans l'os, il faudra y mettre le feu, ou des cauſtiques, comme vous le verrez aux Maladies des os.



CHAPITRE LXXVI.

De la Defcente ou Hernie.

LA defcente ou hernie, eft une maladie, provenant de quelque effort qu'aura fait le Cheval, au moyen duquel, les tendons des mufcles du bas ventre fe feront trop étendus, & par conféquent trop relâchés; ce qui aura laiffé affez d'efpace aux boyaux pour tomber dans les bourfes; à cela il n'y a de remede, que de repouffer le boyau, fi faire fe peut; enfuite l'empêcher de retomber, au moyen d'un bandage qui le contiendroit en fa place, & donneroit le tems aux mufcles de fe rafermir & de reprendre leur place: mais le plus ufité & le plus fûr, eft de faire rentrer le boyau, puis châtrer le Cheval.

CHAPITRE LXXVII.

Des efforts des Jarrets & d'un Mufcle du dedans de la cuiffe.

LEs jarrets fouffrent plufieurs efpeces d'efforts; celui que nous mettrons le premier, occupe toute l'étenduë du jarret; quelquefois il n'y a que le gros tendon, qui va à la pointe du jarret, qu'on appelle aux hommes, le tendon d'Achille, qui eft le tendon du fublime *a*, qui aura fouffert extenfion: nous joindrons à ces deux efforts, celui qui paroît au-dedans de la cuiffe, en fuivant la veine, à caufe de l'extenfion du mufcle *triceps* extérieur.

PL.XXVII. Fig. B.

L'effort général du jarret, provient de l'extenfion de tous, ou une grande partie des tendons qui paffent au jarret, tant en dedans qu'en dehors; ce qui fe connoît à l'enflure du jarret, & à la douleur qui accompagne cette enflure, parce qu'en maniant la partie enflée, le Cheval feint: cette maladie eft la plus dangereufe des maladies d'efforts, à caufe que le jarret eft une partie très-garnie de tendons, & par conféquent très-fenfible; auffi le Cheval qui a ce mal, y fent tant de douleur, quand l'effort eft un peu confidérable, qu'il en devient maigre;

& ſi le mal eſt violent, il ſe congele une lymphe tendineuſe, qui par la ſuite cauſe des eſparvins, des capelets, ou des courbes, & quelquefois le Cheval reſte totalement eſtropié, le jarret roide & hors d'état de ſervir.

Il faut commencer, pour guérir ce mal, par ſaigner plus ou moins, ſelon la violence de l'effort; après quoi, ſi l'effort eſt léger, il ſuffira de frotter le jarret avec eau-de-vie, ou eſprit de vin; s'il étoit plus conſiderable, & qu'il y eût une grande douleur au jarret, il faudra le frotter avec les huiles chaudes, enſuite un cataplaſme de lait, thérébentine & poix de Bourgogne, obſervant de n'en point mettre à l'endroit de la ſoulandre: lorſque la douleur ſera diminuée, on mettra du vin dans ledit cataplaſme, à la place du lait; & enfin lorſqu'il n'y aura plus de douleur, & qu'il ne reſtera qu'une enflure, il faudra charger l'endroit avec de la lie de vin rouge, & finir par des bains.

S'il venoit quelque petit abſcès, il faudroit l'ouvrir avec un bouton de feu, puis le panſer comme une playe.

L'effort du gros tendon du jarret, eſt plus effrayant que dangereux; car il ſemble que la jambe ſoit caſſée, parce que ce tendon qui eſt ordinairement très-tendu, devient mouvant dans le moment de l'effort, comme une corde lâche; de façon que, quand le Cheval a la jambe en l'air, ſa jambe paroît pendre au jarret, abandonnée, comme ſi elle étoit ſuſpenduë: on ſent même ce tendon en le maniant, plus mouvant qu'à l'ordinaire: ce mal peut provenir d'un effort qu'aura fait le Cheval dans un travail, ou en le ferrant, ou enfin par toutes les cauſes, qui peuvent donner des efforts aux Chevaux.

On guérira ce mal en ſaignant d'abord une fois; il faudra le laiſſer quarante jours en repos, pour donner le tems au tendon de ſe rafermir, pendant lequel tems vous vous ſervirez ſur la partie, de charge avec l'huile de lin, vous pouvez employer les bains ou autres réſolutifs.

Par l'effort aux muſcles *triceps*, j'entends une extenſion d'un muſcle, qui ſe trouve au-dedans de la cuiſſe, dont l'origine eſt à l'os pubis, & qui va s'attacher au haut de l'os du bas de la cuiſſe, répondant à l'os de la jambe de l'homme, la veine du plat de la cuiſſe coule deſſus ce muſcle; on reconnoît qu'il a ſouffert effort, lorſque l'on voit une enflure longue, qui ſuit la veine; cette enflure n'eſt autre choſe que la ſuite de

l'extenſion dudit muſcle ; cet effort eſt très-douloureux, c'eſt pourquoi il faut commencer par ſaigner le Cheval, & le traiter du reſte avec charge & bains réſolutifs comme aux précédens efforts.

CHAPITRE LXXVIII.

Des Mémarchures ou Entorſes.

L'Entorſe ou mémarchure, ſe connoît ; premierement à l'avoir vû prendre au Cheval ; elle le fait boiter plus ou moins, ſelon qu'elle eſt plus ou moins conſidérable : on la connoît encore à la chaleur & au traînement du boulet ; la cauſe en eſt un effort, que les tendons auront reçu dans cette partie, lorſque le Cheval aura mis le pied à faux.

Il faut traiter ce mal diligemment, la cure en peut être longue ; ce qui cauſe des inconvéniens conſidérables ; car, ou le pied de l'autre côté ſe ruine pour ſupporter trop long-tems le fardeau du corps, ou bien le Cheval deviendra fourbu par la même raiſon, & la fourbure tombera ſur les pieds : les plus dangereuſes de toutes les entorſes, ſont celles des pieds de derriere ; car elles ſont les plus difficiles à guérir ; & ſi la cure en eſt longue, le Cheval maigrira conſidérablement par la douleur.

On peut à ce mal dans le moment de l'entorſe, ſe ſervir de reſtrinctifs, c'eſt-à-dire, reſſerrer la partie en jettant de l'eau froide deſſus, pendant une heure, ou bien faire entrer le Cheval ſur le champ dans de l'eau froide, & l'y laiſſer une heure ; lorſqu'on ne s'eſt point apperçu de l'entorſe, & qu'on ne la reconnoît que quelque tems après qu'elle a été priſe, alors les remedes ci-deſſus ne feroient plus d'effet ; c'eſt pourquoi on commencera par ſaigner plus ou moins, ſelon la force de l'entorſe, afin d'éviter l'inflammation : faire obſerver la diéte par la même raiſon, & mettre ſur la partie des cataplaſmes reſolutifs, les huiles chaudes & envelopper le boulet ; tous les reſolutifs ſont bons dans cette occaſion, ſi l'entorſe eſt vieille, vous appliquerez deſſus de la thérébentine ou de la poix noire ; ſi tous ces remedes ne réuſſiſſent point, deſſolez ; mettez le feu ſur la partie enflée, un ciroine, & mettez votre Cheval à l'herbe, ou faites-le labourer juſqu'à ce que

la

la partie ſoit rafermie ; ce remede eſt quelquefois long, mais c'eſt le plus ſûr.



CHAPITRE LXXIX.

DIVERSES INCOMMODITE'S.

De la Crampe.


A crampe des Chevaux ne ſe dénote qu'au jarret : il y a des Chevaux qui y ſont ſujets, le jarret leur devient roide pendant une minute ; & cela leur recommence ſouvent : cette incommodité vient d'un ſang épais, qui fait que les eſprits animaux s'embarraſſent & s'arrêtent dans le corps des muſcles ; cela n'eſt qu'incommode au Cavalier, & nullement dangereux pour le Cheval ; il faut ſaigner ces Chevaux de tems en tems, pour diminuer cet accident : je n'y ſçache point d'autre remede.

CHAPITRE LXXX.

Du Tiq.

LE Tiq eſt une mauvaiſe habitude, que contractent quelques Chevaux ; il ſe dénote par un mouvement convulſif du goſier, accompagné d'une eſpece de rot ; ils appliquent cette habitude en différentes actions & occaſions, pluſieurs tiquent en appuyant les dents, ou ſur la longe du licol, ou contre la mangeoire, ou au fond, ou ſur le timon ; d'autres tiquent en l'air ou ſur la bride : on reconnoît les tiqueurs, qui appuyent les dents en les voyant uſées : cette incommodité peut nuire à la vente d'un Cheval ; car elle entraîne après elle de lui faire tomber l'avoine de la bouche en mangeant, quand il tique ſur la mangeoire, & par conſéquent de diminuer ſa nourriture, & de le deſſecher en général ; le tiq eſt fort incommode, & ſe communique dans une écurie.

Il y a à cette incommodité pluſieurs palliatifs, qui ne durent que quelques jours, comme d'entourrer le col près de la tête

d'une courroye de cuir un peu ſerrée, de couvrir les bords de la mangeoire de lames de fer ou de cuivre, de frotter la mangeoire avec quelque herbe fort amere, ou avec de la fiente de vache ou de chien, ou d'en couvrir le bord avec des peaux de mouton; mais le meilleur & le plus effectif de tous, eſt de donner l'avoine dans un havreſac pendu à la tête du Cheval, & qu'il n'ait point de mangeoire.

CHAPITRE LXXXI.

Des ſurdents ou dents de Loup.

Pl. XXVI. LA ſurdent n'eſt autre choſe qu'une dent mâcheliere, qui a crû plus longue que les autres, 7; elle n'eſt incommode que lorſqu'elle a crû au point de cauſer de la douleur au Cheval, & de former une poche ou un creux dans les joues, de façon que le manger s'y amaſſe. Il ſe pratique deux manieres de ſoulager le Cheval dans cette occaſion, l'une eſt de
Pl. XXII. rompre la ſurdent avec une gouge 12, en frappant ſur la gouge pour enlever l'excedent de la dent; mais il y a en même tems un inconvénient à l'ôter ainſi, attendu qu'on peut ébranler la mâchoire & la rendre douloureuſe; de façon que le Cheval ſoit pluſieurs jours ſans pouvoir mâcher: l'autre façon qui eſt la meilleure; en cas que le Cheval veuille y répondre, eſt d'introduire une groſſe lime, qui s'appelle un carreau ſur la ſurdent, & la faire mâcher au Cheval: ce carreau mangera la ſurdent, & la mettra à l'uni des autres.

CHAPITRE LXXXII.

Du Lampas ou féve, & des Barbes ou Barbillons.

Pl. III. Fig. C. ON appelle lampas ou féve, une groſſeur qui paroît derriere les pinces de la mâchoire ſupérieure, & qui rend en cet endroit le palais auſſi élevé que les dents *p*, lorſqu'on voit un jeune Cheval qui ne mange pas bien, on imagine que c'eſt cette élevation du palais qui l'empêche de manger, mais c'eſt apparemment quelque autre cauſe; car tous les jeunes Chevaux ont les dents de lait à raſe du palais; ils auroient donc tous la féve: je conſeille de les laiſſer ainſi ſans

y rien faire, quand les dents croîtront, la féve ſuppoſée diſparoîtra.

A l'égard des barbes ou barbillons, ce ſont de petites excroiſſances ou queuës de chair, qui viennent à la mâchoire inférieure ſous la langue *qq*; ils ont beaucoup de reſſemblance à cette chair longue, qu'on voit aux coins du bec d'un poiſſon appellé barbeau; cette incommodité empêche le Cheval de boire. Pour remede, on ouvre la bouche avec le pas d'âne *y*; on coupe les barbes avec des cizeaux, tout au plus près, puis on frotte de ſel, & le Cheval eſt guéri. PL. XXII.

CHAPITRE LXXXIII.

Des Poux.

LEs Chevaux qui ont beaucoup ſouffert des intemperies de l'air, & qui ſont tombés en maigreur, faute de bonnes nourritures dans les herbages, ſont quelquefois ſi miſérables, qu'ils deviennent pleins de poux, leſquels les ſucent & continuent leur maigreur; ce qui enfin les feroit périr d'Etiſie; ces poux ſont bien différens de ceux des hommes, quoique de la même groſſeur, on peut les appeller des poux ſauvages; on en trouve de la même eſpece aux oiſeaux, j'en ai deſſiné un gros au microſcope *Fig.* G; il eſt fort aiſé de les détruire avec l'onguent gris ou avec l'infuſion du tabac. Voyez les divers remedes, qui ſont à la fin du Traité de l'Apoticaire. PL. V.



LE CHIRURGIEN, OU *TRAITÉ* DES LUXATIONS, FRACTURES, ABSCE'S, PLAYES ET OPERATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Des Os démis ou Luxations, où il sera parlé du Boulet démis.

LE Cheval par un effort, peut se démettre quelques os ; ce qui est cependant fort rare, à l'égard de l'os du haut de la cuisse, dont nous avons parlé dans le Chapitre des efforts à la hanche, comme aussi l'os de l'épaule, qui paroît au poitrail ; mais il est plus commun qu'il se démette l'os du pâturon, c'est-à-dire, la jointure du boulet : on reconnoît que les os sont démis, en voyant premierement le Cheval boiter, & lorsque l'on tâte l'endroit où l'os est démis, on le sent aisément hors de sa place : cet accident est toujours joint avec de la douleur, & souvent avec un battement de flanc, causé par cette même douleur, laquelle provient de l'extension qu'ont souffert les muscles de la partie démise dans le tems de l'effort ; car l'os ne se déplace, que lorsque les muscles ou leurs tendons ayant cédé dans l'effort, ont laissé la liberté à l'os de changer de place, après quoi il ne peut y retourner de lui-même, parce que ces mêmes tendons reprennent sur le champ leur tension ordinaire.

A l'égard de l'os du boulet, qui eſt celui qui eſt le plus ſujet à ſouffrir effort, & par conſéquent à ſortir de ſa place ; il donne les ſignes ſuivans ; le Cheval reſte la jambe en l'air, ne pouvant ſe ſoutenir deſſus ; & ſi on manie, & qu'on faſſe mouvoir le boulet, on en ſent le mouvement à côté & peu ſouvent en avant, quelquefois la douleur cauſe au Cheval un grand battement de flanc : l'os du mouvement de l'épaule au poitrail, peut auſſi en même tems avoir ſouffert extenſion ; mais cet accident ſera de peu de conſéquence, parce que le boulet aura ſouffert l'effort plus violent, ainſi cet os du mouvement de l'épaule ſera peut-être un peu deſcendu & relâché, mais il ſe rétablira avec le tems : les diſlocations ſont beaucoup plus dangereuſes aux boulets de derriere, qu'à ceux de devant, & il en arrive les mêmes accidens qu'aux entorſes, ſi la cure en eſt longue.

En général, il faut commencer pour guérir toutes diſlocations, à remettre l'os dans ſa place ordinaire ; ce qui ne ſe peut faire qu'en renouvellant l'extenſion des muſcles, au moyen d'une opération, appellée extenſion & contre-extenſion ; on peut la pratiquer à l'os du boulet, je doute qu'on puiſſe la pratiquer ailleurs ; elle ſe fait, ayant abattu le Cheval avec deux ou pluſieurs hommes, dont les uns par le moyen de cordage ou autrement, tireront la jambe au-deſſous du genou, ou au-deſſous du jarret ſi le boulet de la jambe de derriere eſt démis ; & tenant le bout de la corde ferme, ils réſiſteront à ceux qui ayant lié le pied près le ſabot, tireront extrêmement à eux, juſqu'à ce qu'un homme qui tiendra le boulet dans l'endroit où il eſt démis, le repouſſe à ſa place avec la main, quand il ſentira que cela lui ſera poſſible : alors le boulet remis en ſa place, on mettra deſſus de l'huile de thérébentine & de l'eau-de-vie, & par-deſſus l'emplâtre *oxicroceum*, ou l'emplâtre *pro fracturis*, puis des écliſſes, enſuite un bandage à deux chefs, par-deſſus une enveloppe de toile, qu'il faudra coudre, & le laiſſer ainſi pendant neuf jours ſuſpendu ; au bout duquel tems, vous remettrez un nouvel appareil : comme la partie enflera, il faudra la laver avec du vin aromatique pour diſſiper l'enflure.

A l'égard des remedes intérieurs, vous ſaignerez une fois, ſi le Cheval n'a pas grande douleur ; mais s'il lui prend un battement de flanc, vous augmenterez les ſaignées, & vous don-

nerez au moins deux lavemens avec le policreſte par jour, pendant ſept ou huit jours, lui faiſant en même tems obſerver la diéte.

CHAPITRE II.

De la fracture des Os.

IL eſt ſingulier, que ſans aucune raiſon apparente il ſoit preſque généralement reçû que les Chevaux n'ont point de moëlle dans les os : ainſi on croit qu'auſſi-tôt que la jambe d'un Cheval eſt caſſée, il n'y a point de reſſource, & que les os ne ſçauroient jamais ſe rejoindre : cependant, il n'y a rien de ſi faux, les Chevaux ont de la moëlle comme les autres animaux, laquelle moëlle eſt indiſpenſable à tous les os en général pour leur conſervation & leur nourriture, ſans quoi ils deviendroient ſi ſecs qu'ils ſe caſſeroient comme du verre. M. Soleizel cite deux exemples qu'il a vûs d'un Cheval & d'un Mulet qui avoient la jambe caſſée, que l'on traita en conſéquence, qui enſuite ſervirent pluſieurs années. Nous allons donc donner le moyen de remettre les os, & de guérir un Cheval qui auroit la jambe caſſée : Il eſt vrai qu'il ſeroit difficile qu'il ne boitât pas enſuite : mais il pourroit du moins ſervir à tirer, ou même d'étalon s'il eſt entier.

Il eſt rare que les Chevaux ſe caſſent d'autres os que ceux des jambes & les côtes ; il arrive cependant quelquefois qu'ils ſe caſſeront l'os de la cuiſſe ; mais il paroît ſi difficile de faire alors ce qui eſt néceſſaire pour les guérir, qu'il vaut autant abandonner un Cheval en cet état, ſurtout ſi la fracture eſt en bizeau ou en bec de flute : on verra la difficulté de les panſer quand l'os de la cuiſſe eſt caſſé, par la deſcription de l'opération qu'il eſt néceſſaire de faire pour remettre & contenir l'os de la jambe.

Un Cheval en tombant peut ſe caſſer quelques côtes ; on pourroit les remettre par les moyens que nous indiquerons ci-après.

Venons à la fracture des os des jambes, qui eſt la plus commune, puiſque cet accident peut arriver par quelque effort qu'aura fait un Cheval, ou même en mettant un pied à faux au galop, ou enfin par quelque chûte. Lors donc que l'os de

la jambe sera cassé, & que la fracture sera diametrale, elle sera beaucoup plus aisée à maintenir, que si elle est longitudinale ou en biais, parce que dans ce cas il est plus difficile d'empêcher l'os de glisser de côté : au lieu que dans la fracture diametrale ou plate, les deux parties de l'os cassé appuyent de tous côtés l'une dessus l'autre, ce qui est beaucoup plus heureux.

Pour la cure de cet accident il y a deux intentions à remplir, dont la premiere est de remettre l'os en sa place, & la seconde de l'y maintenir jusqu'à ce que le calus provenant du suc de l'os se soit endurci & ossifié, de façon que par son moyen les deux parties de l'os cassé soient rejointes solidement ensemble. On commencera donc à remettre l'os comme il suit.

On fera d'abord l'extension & la contre-extension, comme il est indiqué dans le Chapitre précédent ; quand celui qui conduit l'os pour le remettre en sa place en sera venu à bout, il appliquera sur le champ à l'endroit de la fracture une compresse simple fenduë qu'on aura trempée dans de l'eau-de-vie : ensuite une bande faisant trois tours sur la fracture, & une autre pareille faisant aussi trois tours en la tournant du sens opposé à la premiere : comme ces bandes feront une épaisseur & au-dessus & au-dessous, il pourroit se trouver des espaces vuides, on les remplira avec des compresses granduées, le plus mince du côté de la fracture ; par-dessus tout cela on appliquera trois ou quatre compresses longitudinales pliées en six ou huit doubles, elles seront maintenuës par une bande qui les entourera : on posera deux éclisses de bois de haut en bas sur la fracture, on les fera tenir par une bande ; toutes les compresses auront été trempées dans l'eau-de-vie. Quand tout cela sera fait, on saignera le Cheval plusieurs fois, afin d'empêcher la fluxion sur la partie : vous laisserez le Cheval en cet état & suspendu pendant quarante jours, au bout duquel tems le calus doit être formé : alors vous ôterez l'appareil, & le Cheval sera guéri.

Si vous avez facilité pour jetter dans un pré le Cheval à qui vous avez remis la jambe, il n'est point à craindre qu'il s'appuye dessus, alors il n'y a rien autre chose à y faire que de le laisser jour & nuit dans l'herbage, & il guérira tout seul.

Si les côtes étoient cassées, la façon de les remettre est d'appuyer l'un sur l'origine de la côte, & l'autre sur le bout, afin de la faire élever en dehors, les deux portions d'os se rencontrant

peuvent ſe remettre : alors on ſe ſervira d'un ſurfaix large dont on entourera le corps du Cheval à l'endroit où la côte aura été remiſe, & on le laiſſera juſqu'à ce que le calus ſoit formé & conſolidé.

CHAPITRE III.

Des Apoſtêmes ou Abſcès.

TOutes les tumeurs doivent être regardées comme des dépôts qui ſe font dans les parties, ſoit par conjection, c'eſt-à-dire, peu à peu, ſoit par fluxion, c'eſt-à-dire, en fort peu de tems, ou quelquefois même tout d'un coup; mais de quelque façon que la choſe arrive, c'eſt toujours par un défaut de circulation, & par un embarras du ſang & de la limphe dans la partie, ce qui occaſionne le gonflement qu'on y voit; d'où s'enſuit immédiatement après un dépôt plus ou moins conſidérable. Nous ne parlerons point ici des enflures qui ſurviennent par l'arrêt & l'épaiſſiſſement de la limphe ſeule : car alors il ſe formera des douleurs indolentes, comme des loupes ou autres groſſeurs ſans ſentiment, dont nous avons fait mention dans le Chapitre LXIX. du précédent Traité. Notre objet ici eſt de parler ſeulement des abſcès ou apoſtêmes qui ſignifient une tumeur formée par le mêlange de la limphe & du ſang.

Comme le ſang eſt une liqueur ſujette à fermenter, ſi au moyen de quelque coup, heurt ou autre accident qui aura rompu les vaiſſeaux dans leſquels le ſang eſt contenu, ce ſang ſe trouve arrêté dans la partie contuſe, & qu'il ſe mêle avec la limphe dont les vaiſſeaux auront été rompus par le même accident, ces deux humeurs venant à fermenter enſemble, changeront de forme, & ſe tranformeront en une matiere vicieuſe, ou bien les vaiſſeaux limphatiques ayant premierement été rompus & la limphe s'étant extravaſée, arrêtera le ſang, & l'empêchant de circuler, l'obligera à fermenter; dans ces deux cas il ſe formera un abſcès ou apoſtême; c'eſt-à-dire, que ces deux liqueurs ſe corrompant, pour ainſi dire, ſe changeront en pus plus ou moins dangereux & corroſif, ſuivant la diſpoſition bonne ou mauvaiſe du ſang ou de la limphe ou des deux enſemble. On voit par ce que nous venons de dire qu'un apoſtême n'eſt autre choſe que le mêlange de la limphe & du ſang

ſang accompagné d'une fermentation d'humeurs peccantes ; & que le pus ou la matiére de la ſuppuration n'eſt autre choſe que le ſang corrompu & tourné par la fermentation : lorſque cette matiére eſt blanche, elle eſt louable ; c'eſt-à-dire que le ſang qui la forme n'a aucun vice de corruption : ſi elle paroît jaune, rouſſe ou puante, elle marque un ſang vicié, ou qu'elle a acquis de la malignité par ſon ſéjour.

Pour travailler donc à la guériſon de ces tumeurs, il faut avoir deux objets. Le premier eſt d'empêcher que la matiére de l'abſcès ne devienne trop abondante. Le ſecond objet doit être de l'évacuer lorſqu'elle eſt au point de ſa maturité, de peur que par ſon ſéjour trop long, devenant de plus en plus âcre & cauſtique, elle ne ronge les parties intérieures qui l'environnent, & ne cauſe enſuite un deſordre qui ſeroit trop difficile à réparer.

Pour venir à bout du premier objet, il eſt néceſſaire de diminuer le volume du ſang : ainſi, il faudra commencer par ſaigner plus ou moins ſuivant la conſéquence ou la ſituation du mal : car ſi l'abſcès eſt dans des parties ſenſibles & fibreuſes, l'excès de la douleur ne manquera pas d'occaſionner la fiévre, & le mal ſera plus dangereux ; c'eſt alors qu'il faudra traiter le Cheval comme à la fiévre par de fréquentes ſaignées, lui faiſant obſerver un régime accompagné de bonne nourriture donnée en petite quantité; donner des lavemens rafraîchiſſans: le tout pour diminuer la fiévre & la douleur, & empêcher que la matiére n'abonde dans la partie, & ne s'y accumule trop. Si l'abſcès eſt dans les chairs, c'eſt-à-dire, dans les parties moins ſenſibles, on ſaignera moins, & ainſi du reſte : le tout à proportion de la douleur que ſentira le Cheval.

La ſaignée prévient les grands dépôts, & n'empêche pas l'abſcès de venir en matiére quand il a une fois commencé, quoique bien des gens croyent le contraire en diſant que la ſaignée fait rentrer la tumeur ; ſi cela arrive, c'eſt-à-dire, que la tumeur rentre, il faut redoubler la ſaignée.

Il ne faut point ouvrir un abſcès avant ſa maturité, parce que la matiére n'étant pas encore préparée, on feroit une playe dont il ne ſortiroit que du ſang ou quelque eau rouſſe, & ainſi l'humeur viciée reſteroit encore à évacuer : il ne faut point non plus l'ouvrir trop tard par les raiſons que j'ai dit ci-deſſus : mais on peut l'ouvrir quand on ſent de la molleſſe & de la fluctuation dans la tumeur.

Lorſqu'on voit une tumeur, ſurtout aux parties ſenſibles & fibreuſes, il faut tenter la réſolution avant que d'en venir à la ſuppuration : c'eſt pourquoi vous vous ſervirez d'abord de réſolutifs, comme eau-de-vie camphrée avec ſel armoniac & ſavon : le tout appliqué chaudement, &c. S'il y a de la douleur, mêlez des adouciſſans avec les réſolutifs. Si vous voyez que la tumeur ne veut pas ſe réſoudre ; c'eſt-à-dire, qu'elle ne diminuë point : alors, quittez les réſolutifs, & ſervez-vous des ſuppuratifs & maturatifs, tant pour atttendrir la peau, que pour avancer la ſuppuration en cuiſant la matiére. Le cataplaſme ſuivant eſt un très-puiſſant maturatif.

Cataplaſme ſuppuratif.

Oſeille.	1 poignée.
Graiſſe vieille.	2 onces.
Oignons de Lys.	2
Vieux-Levain le plus aigre.	4 onces.
Baſilicum... gros comme un œuf de poule. .	2 onces.

Faites cuire l'oſeille dans la graiſſe : mettez-là enſuite dans un mortier avec les oignons de Lys qui auront été cuits ſous la cendre ou dans de l'eau : vous broyerez bien le tout, puis vous y mettrez le levain & le baſilicum : broyez bien le tout enſemble, & l'appliquez bien chaudement.

Quand l'abſcès ſera bien mûr, ce qu'on connoîtra par ſa molleſſe, ou parce qu'on ſentira la matiére flotter un peu : on l'ouvrira d'abord avec le biſtouri ou la lancette dans le milieu de la tumeur ; l'ouverture faite la matiére ſortira : mais de peur qu'il n'en reſte, ou que celle qui ſe reproduiroit ne ſéjourne dans la partie, il ſera néceſſaire d'agrandir l'ouverture juſqu'au bas de la tumeur, afin de donner pente & écoulement à la matiére qui ſurviendroit : c'eſt pourquoi on mettra le premier doigt dans la playe qu'on vient de faire, & on coupera en ſuivant ſon doigt avec des ciſeaux courbes ou droits, juſqu'à ce qu'on ait ouvert tout le ſac : on emplira enſuite la playe de filaſſe de façon que les bords en ſoient un peu écartés, afin que le fond reſte à découvert, & qu'on puiſſe en levant ce premier appareil panſer tout-à-plat avec des plumaceaux : c'eſt alors qu'il faudra pour la ſuite du panſement, traiter cette playe, comme il ſera dit dans le Chapitre des Playes.

CHAPITRE IV.

Des Playes en géneral.

COmme nous avons dans le Chapitre précédent parlé des apoſthêmes ou tumeurs, qui étant ouverts, font une playe : il paroît qu'il eſt à propos maintenant de définir ce que c'eſt qu'une playe en général : ainſi nous dirons qu'on entend par le nom de playe une ouverture à la peau & dans les chairs plus ou moins profonde, toujours occaſionnée par des cauſes extérieures : car lorſqu'il arrive une ouverture à quelque partie ſans cauſes extérieures, cette ouverture change non-ſeulement de nom, mais d'eſpece, & s'appelle chancre ou ulcere. Nous parlerons de ces eſpeces de playes à la ſuite de ce Chapitre-ci; il n'eſt queſtion maintenant que des ouvertures occaſionnées par des cauſes extérieures & qu'on appelle proprement playes: nous en allons parler en général, nous réſervant à détailler enſuite les playes qui arrivent à certaines parties du corps auſquelles il faut donner une attention particuliere.

Toutes les playes ſont faites ou par des inſtrumens tranchans, comme par des couteaux, des épées, des lancettes, &c. Celles-là ſe font ou pour détruire l'animal ou pour le ſoulager : Par exemple, un coup de ſabre à la guerre ou dans quelqu'autre occaſion coupe ordinairement une partie ſaine, & ſelon l'endroit où il a pénétré, la playe eſt mortelle ou guériſſable ; il n'en eſt pas de même du coup de biſtouri ou de lancette : ces inſtrumens ſont deſtinés à faire des ouvertures ſalutaires pour ſoulager les parties malades.

Les Playes contuſes ſe font avec des inſtrumens contondans ; c'eſt-à-dire, qui en faiſant la playe, meurtriſſent les environs ; tels ſont les coups de bâtons forts, les coups d'armes à feu, parce que ces inſtrumens ne coupant pas net, ce n'eſt que par la violence du coup qu'ils diviſent les chairs : car une balle n'y pourroit entrer ſi elle n'étoit pouſſée avec grande violence, attendu qu'elle eſt ronde : c'eſt pourquoi ſa circonférence appuyant & enfonçant les chairs dans le moment qu'elle fait ouverture, elle meurtrit tous les environs de ſa circonférence.

De toutes ces playes, tant celles qui ſont faites par des inſtrumens tranchans, que par des inſtrumens contondans ; il y

en a de plus dangereuſes les unes que les autres, & plus ou moins profondes, ce qui a donné lieu à diviſer les playes en général : en playes ſimples, c'eſt-à-dire, celles qui ne pénétrant point trop avant, n'attaquent que les chairs ; & en playes compoſées, c'eſt-à-dire, celles qui attaquent les parties nerveuſes, les vaiſſeaux conſidérables & les os.

Avant d'entrer dans des détails particuliers ſur toutes ces eſpeces de playes, il eſt néceſſaire de commencer par des maximes générales que le Maréchal doit avoir eu en vûë quand il traite une playe de quelque eſpece qu'elle ſoit.

La premiere maxime eſt de s'oppoſer à l'hémorragie quand il y a quelques vaiſſeaux conſidérables ouverts, afin que le Cheval ne ſoit point affoibli en perdant trop de ſang, & que le ſang n'empêche point le panſement de la playe. La ſeconde maxime eſt qu'il eſt néceſſaire de préſerver les playes de l'injure de l'air, qui y entrant, corrompt tout par ſa qualité nitreuſe & âcre. 3°. Qu'il ne faut jamais ſe ſervir de tentes dures ni dilatantes qu'on avoit inventées autrefois pour mondifier; c'eſt-à-dire, tenir net le dedans d'une playe, & pour empêcher en même tems la trop prompte réunion ; mais on a reconnu par la ſuite l'abus de ce procédé : car on a vû qu'en rempliſſant & tamponant ainſi une playe, bien loin de la ſoulager, on s'oppoſoit à l'action de la nature, puiſque ces tentes empêchoient le pus qui doit avoir iſſuë, de s'écouler, & l'obligeoient à ſéjourner, à croupir, & même à refluer dans le ſang ; ainſi, il ne faudra jamais panſer avec des tentes de cette eſpece : mais quand l'ouverture de la playe eſt trop petite, on l'agrandira par l'inciſion, pour faciliter l'écoulement de la matiere ſi elle s'y forme ; enſuite on pourra ſe ſervir de petits dilatans dont on remplira la playe pendant un jour, de peur que l'inciſion ne ſe referme, après quoi on ne panſera plus la playe qu'avec du charpi ou des plumaceaux qu'on appelle auſſi tentes molles. 4°. Il eſt néceſſaire de faire diverſion de bonne heure ; c'eſt-à-dire, d'empêcher le ſang & les humeurs d'abonder dans la playe, ce qui ſe fait au moyen de la ſaignée plus ou moins réïterée ſelon la conſéquence de la playe ; la ſaignée en cette occaſion ſe fait tant pour détourner l'hémorragie, que pour ôter le danger de la fiévre qui eſt toujours amenée par l'inflammation & le dépôt qui pourroit ſe faire, ce que la ſaignée prévient. Si la playe attaque les tendons & articulations, la ſaignée doit être plus fréquente & plus

considérable qu'aux playes des chairs ſeules. 5°. Il faut panſer les playes *doucement, promptement & rarement : doucement*, c'eſt-à-dire, qu'il faut éviter tout ce qui peut augmenter la douleur & l'irritation à une playe, comme de fouiller dedans par des curioſités inutiles, d'en écarter les bords, de la tâtonner, & toutes choſes qui peuvent l'irriter; les diverſions font auſſi partie de la douceur : telles ſont, la ſaignée, la diéte, les lavemens, toutes choſes qui empêchent la douleur à la playe par les ravages qu'elle évite, comme fiévre de douleur & abondance de ſuppuration; *promptement*, c'eſt-à-dire, qu'il eſt néceſſaire de ſonger à éviter les injures de l'air qui eſt toujours à redouter pour les playes, & principalement dans les grandes chaleurs & dans le grand froid; *rarement*, parce que la meilleure ouvriere pour la réunion eſt la nature; & ſi on l'interrompt quand elle a commencé ſon ouvrage, on le détruit : il faudra de nouveaux efforts de ſa part pour réparer ce qu'on aura défait par de fréquens panſemens; le pus louable qu'elle produit au fond d'une playe ne doit point être nettoyé : car la nature s'en ſert comme d'un baume pour la rejoindre, lorſque le pus qui doit ſortir a de l'écoulement.

Le pus qui ſort d'une playe n'eſt autre choſe que le ſang corrompu & tourné par la fermentation, comme le lait eſt tourné par la chaleur : ainſi, les différences qui ſe rencontrent dans le pus, telles que ſont les couleurs dont on le voit; ſçavoir, clair, verd, livide, épais & blanc, marquent la bonne ou mauvaiſe qualité du ſang : on appelle pus louable celui qui eſt blanc, reſſemblant à du chile : c'eſt le meilleur dans les playes, & qui promet la plus prompte guériſon. Du pus.

Comme il eſt quelquefois néceſſaire de ſonder, pour ſçavoir ſi la playe pénétre bien avant, s'il y a des ſinus ou des corps étrangers, &c. ce qu'il faut faire le moins qu'on peut, & le plus légerement qu'il ſera poſſible, de peur de meurtrir & d'offenſer davantage la playe : il faudra ſe ſervir de ſondes d'argent ou de plomb, parce que ces ſortes de ſondes ſont douces & amies des chairs, ce que n'ont pas les ſondes d'autres métaux. Des ſondes.

Les tentes ſont à préſent bannies dans les playes, par les raiſons que nous venons de déduire ci-deſſus : mais on ſe ſert en premier appareil de petits bourdonnets, pour empêcher dans de certains cas la trop prompte réunion; & ſi on ne pouvoit pas agrandir la playe par l'inciſion quand elle eſt trop petite, à cauſe Des tentes.

des parties voiſines qu'on ſeroit en danger de bleſſer : il faut alors pour tenir la playe ouverte, ſe ſervir de charpie ou filaſſe attachée à un fil, laquelle on pouſſe dans la playe avec la ſonde, ce qui s'appelle une tente molle.

De l'éponge préparée.

C'eſt une mavaiſe pratique dans les playes que l'éponge préparée, puiſqu'elle force la playe comme feroit une tente : il faut faire une grande ouverture, & panſer à plat, c'eſt-à-dire, en fourant dedans, de peur d'une trop ſoudaine réunion, des plumaceaux enduits propres à la playe, & ſi on ne peut faire l'ouverture aſſez grande, ce qui arrive rarement : alors on y met de la filaſſe attachée à un fil, comme je viens de dire.

En reprenant, ce que nous venons de dire, dans les maximes générales, que nous avons détaillées ci-deſſus ; nous avons mis d'abord pour premiere intention générale, qu'il étoit néceſſaire de s'oppoſer à l'hémorragie : on ſaigne pour arrêter les hémorragies, quand il y a quelques vaiſſeaux conſidérables coupés ; & on redouble, ſi l'hémorragie continuë. A l'égard de l'impreſſion de l'air, dont nous avons parlé en ſecond lieu, comme il eſt l'ennemi juré des playes, & ſeul capable de les rendre très-dangereuſes ; il faut à toutes les playes en empêcher l'injure ; ce qui ſe fera premierement en panſant promptement, & enſuite appliquant par-deſſus les remedes qu'on mettra dans la playe, l'emplâtre de thérébentine ou de mucilage de *manus dei*, ou ſimplement une bande, s'il fait grand chaud, & en hyver une peau d'agneau, pour empêcher le froid ; car le grand chaud & le grand froid, ſont également capables de retarder la guériſon des playes, qui s'opere toujours plus vîte dans un tems temperé.

Nous ne ſçaurions trop inſiſter ſur la troiſiéme maxime dont nous avons parlé, qui eſt de faire diverſion au commencement des playes, par le moyen de la ſaignée ; car dans toutes les playes de quelques eſpeces qu'elles ſoient, elle eſt abſolument néceſſaire ; mais ſurtout aux playes compoſées & à celles qui ont été faites par des chûtes ou par des coups, qui ſont toujours ſuivis de contuſions & de déchiremens, & par conſéquent de liqueurs extravaſées, qui par leur arrêt s'oppoſent toujours au libre cours du ſang, & des autres humeurs autour de la playe : ce ſera donc la ſaignée qui préviendra en diminuant le volume du ſang, ſon accumulation, & par conſéquent le gonflement, l'inflammation & la douleur ; c'eſt

ſuivant ces intentions, qu'il faudra commencer par des ſaignées plus ou moins réïterées, ſuivant que la playe & les accidens ſeront plus ou moins grands : la diéte ſurtout dans le commencement des bleſſures, proportionnée comme la ſaignée à l'importance du mal, & les lavemens rafraîchiſſans, mettre à l'eau blanche & ôter l'avoine : toutes ces précautions ont le même objet que la ſaignée, & préviennent tous les accidens dont nous venons de parler : on ſaigne auſſi pour diminuer l'inflammation qui attire la fiévre quand la ſuppuration ſe prépare, comme auſſi pour éviter l'abondance de cette ſuppuration & diminuer la fiévre ; & comme l'abondante ſuppuration eſt plus à craindre aux playes des tendons & des articulations qu'à celles des chairs, c'eſt à ces ſortes de playes qu'il faut ſaigner davantage.

Nous avons dit auſſi qu'il falloit tenir les playes nettes : pluſieurs choſes contribuent à envenimer les playes ; premierement, ſi on laiſſe croupir autour d'une playe la matiere qui en ſort, cette matiere étant corroſive rongera & envenimera la playe ; ſecondement, les mouches dans le tems de l'Eté, feront le même effet ; troiſiémement, ſi le Cheval vient à ſe frotter, à lécher ſa playe, ou à y mettre la dent par la démangeaiſon qu'il y endure, il la rendra plus conſidérable & en ſi mauvais état, qu'on la prendroit pour un ulcere : on peut remedier à ces trois inconveniens ; au premier en raſant le poil deux doigts autour de la playe, & en nettoyant la matiere qui s'y amaſſe ; ce qui ſe fera en lavant le tour de la playe, toutes les fois qu'on la nettoyera, avec du vin chaud ou de l'eau-de-vie camphrée,&c. mais ne vous ſervez jamais d'eau commune ; car ſon humidité eſt contraire aux playes : le troiſiéme inconvenient, eſt plus difficile à parer ; car lorſqu'un Cheval ſent de la démangeaiſon, il n'y a moyens, dont il ne ſe ſerve pour ſe frotter, ſoit en s'approchant d'une muraille ou de la mangeoire, ou d'un autre Cheval, ou enfin ſe couchant par terre : il eſt plus aiſé de l'empêcher de porter ſa langue ou ſa dent à la playe, du moins pendant le jour : il n'y a qu'à attacher les longes de ſon licol aux barreaux du ratelier ; au moyen dequoi, ne pouvant tourner la tête, il ne lui ſera pas poſſible d'aller chercher la playe ; mais comme il faut qu'il ſe couche pour ſe repoſer, on a imaginé une machine, nommée chapelet, voyez le Planche IX. H, composée de ſix ou

huit bâtons longs, qui allant tout le long du col, depuis ſes épaules juſqu'à ſa ganache, lui tiennent la tête roide, & lui empêchent de plier le col. On ne peut faire autre choſe pour l'empêcher de ſe frotter que de l'éloigner de tout ce qui pourroit toucher à ſa playe, & avoir une continuelle attention : on pourroit auſſi le ſuſpendre en cas de néceſſité, mais il ne faut ſe ſervir de cet expédient qu'à l'extrêmité.

Mauvaiſes chairs.

Souvent dans les playes des Chevaux, il ſe forme de mauvaiſes chairs, principalement parce que la chair des Chevaux ſe régénere toujours trop vîte : ces mauvaiſes chairs entretenuës par l'humidité de la playe, s'oppoſent à la réunion, & forment ce qu'on appelle des filandres & des os de graiſſe ; ces filandres ſont des morceaux de ces chairs, leſquels avancent dans la playe ; & quand ces bouts de chair s'endurciſſent par la diſſipation de l'humidité qui les abreuvoit, ils ſe racorniſſent, & deviennent un peu durs ; c'eſt ce qu'on appelle les os de graiſſe : nous parlerons de la façon de les extirper, en parlant ci-deſſous de la guériſon des playes.

Quand une playe eſt négligée ou mal panſée, il ſe forme ſouvent des caloſités ou calus ſur les bords des lévres de la playe, qui ne ſont autre choſe qu'un endurciſſement & une congellation du ſuc nourricier ; alors une playe ne peut plus ſe refermer, puiſque le ſuc nourricier ne ſçauroit traverſer cet obſtacle de part & d'autre, & que n'ayant point de communication, il ne peut former de cicatrice : nous donnerons en traitant ci-deſſous de la guériſon des playes, le moyen de remedier à cet inconvenient.

Pour donner en peu de paroles, l'idée du procedé qu'on doit ſuivre dans une playe ; il eſt bon de faire une eſpece de récapitulation de tout ce que nous venons de dire, y ajoutant tout ce qu'il faut obſerver juſqu'à la guériſon parfaite. D'abord on empêchera l'hémorragie s'il y en a, ſoit de veine, ſoit d'artere ; enſuite pour remedes intérieurs, on ſaignera, on fera faire diéte, on donnera des lavemens, le tout proportionné ſuivant l'importance de la playe. Pour remedes extérieurs qui ont tous pour objet la réunion : on évitera premierement ceux qui y ſont nuiſibles, c'eſt-à-dire, on ne ſondera que dans une extrême néceſſité ; on ne ſe ſervira ni de tentes dures ni d'éponges préparées : on fouillera tout le moins qu'on pourra, dans la playe : on la garentira de l'injure de l'air : on empê-

chera

chera le Cheval de ſe frotter & de porter la dent ou la langue à la playe : on tentera les réſolutifs avant les ſuppuratifs dont on ne doit ſe ſervir, que quand on ne peut faire autrement, c'eſt-à-dire, quand on verra que la playe ne peut ſe guérir ſans ſuppurer : on détruira les mauvaiſes chairs, filandres, & os de graiſſe, quand il s'en trouvera dans la playe : on détruira de même les calus formés aux bords des playes : on les coudra quand elles ſeront fort grandes, enſuite on les deſſechera & cicatriſera ; & ſi la chair ne vouloit pas venir à de certaines playes, il y a des remedes pour incarner & faire revenir la chair. Nous venons de détailler une partie de ces circonſtances, les remedes pour le ſurplus, vont ſuivre immédiatement, en parlant des playes en particulier.

Quelquefois la gangrene ſe met dans les playes : ce mal eſt un objet aſſez conſidérable, pour exiger un Chapitre particulier qu'on trouvera ci-après.

CHAPITRE V.

Des Playes en particulier, & 1°. de la Playe ſimple.

ON appelle playe ſimple, une playe peu profonde, & qui n'a offenſé que les chairs.

La playe ſimple peut être faite par un inſtrument tranchant ou par un inſtrument contondant, c'eſt-à-dire, qui fait playe & contuſion en même tems ; la playe ſimple, faite par un inſtrument tranchant, ne demande que la réunion ; celle qui eſt faite par un inſtrument contondant ou par des chûtes, &c. demande la réſolution de l'épanchement des liqueurs que la contuſion a cauſé, & la réunion.

Parlons premierement de la playe ſimple, faite par quelque inſtrument tranchant : de ces playes, il y en a de ſi peu conſidérables, que pour en procurer la réunion, il ne faut qu'empêcher l'air, & les ſaupoudrer avec de la vieille corde en poudre, ou bien les laver avec du vin chaud ; & un emplâtre de thérébentine par-deſſus : quand elles ſont plus conſidérables, c'eſt-à-dire, un peu enfoncées, qu'elles ſoient cauſées par des inſtrumens tranchans ou contondans, elles ne différent l'une de l'autre, qu'en ce qu'il ſe fait ordinairement une enflure, cauſée par la contuſion autour de la playe contuſe ; ce qui

n'arrive pas à l'autre, & on obtient communément la guérison de ces deux indications, c'est-à-dire, playe & contusion simple par la même voye, en employant toujours des résolutifs, qui faisant transpirer l'humeur, à mesure qu'elle arrive, débarrassent les conduits, & facilitent la réunion; c'est pourquoi, que cette playe soit avec ou sans contusion, on commencera d'abord à la bassiner avec eau-de-vie ou vin chaud; puis sans rien fourrer dedans, appliquez dedans un plumaceau trempé dans l'eau vulneraire, l'eau de boule, l'eau-de-vie, l'onguent d'éguille, &c. & un emplâtre par-dessus, pour garantir la playe de l'air : on saignera s'il en est besoin : on empêchera le Cheval de se frotter & de mettre la dent à sa playe; que si quand on voudra panser de nouveau, la filasse tenoit sur la playe, il ne faut pas l'arracher, mais la retremper avec la même liqueur, dont on se sera servi d'abord, & remettre l'emplâtre par-dessus; ce qu'il faudra faire tous les jours une fois : que si malgré cela, il venoit un petit gonflement ou inflammation autour de la playe, causés par l'abondance d'humeur du tempérament d'un Cheval trop gras, ou d'une mauvaise constitution, on feroit une bonne saignée, & on ameneroit le gonflement à suppuration avec le basilicum ou le diachilum; car il est assez rare que la playe contuse, c'est-à-dire, le lieu de la contusion, n'ait pas besoin de suppuration.

CHAPITRE VI.

De la Playe composée, tant de celle qui est faite par des instrumens tranchans, que la Playe contuse & d'armes à feu qu'on appelle Playe d'arquebusade.

LA Playe composée peut être faite, de même que la simple par des instrumens tranchans ou contondans, ou par des armes à feu, ce qui est la même chose à peu près que les instrumens contondans; car les balles & le plomb, déchirant & ne coupant pas net, ils font contusion en même tems qu'ouverture.

Les playes s'appellent composées, lorsqu'elles attaquent, muscles, tendons, veines, arteres, ou os, & selon que ces

parties ſont plus ou moins endommagées ; les playes compoſées deviennent de plus grande conſéquence.

Les playes compoſées, faites par des inſtrumens tranchans, ne demandent la réunion qu'après avoir arrêté les hémorragies, & laiſſé écouler toutes les liqueurs épanchées.

Les playes compoſées contuſes, faites par des inſtrumens contondans, comme par des chûtes, coup d'armes à feu ou autres, doivent toujours être amenées à ſuppuration, tant pour faire ſortir les corps étrangers, que pour détacher les parties contuſes & déchirées.

Quand il s'agit dans une playe compoſée, de tâcher d'en obtenir la réunion, & qu'il y a quelque cauſe qui s'y oppoſe, il faut commencer par la combattre ; & comme l'hémorragie eſt la premiere qu'il faut attaquer & arrêter, on a trouvé trois moyens pour cet effet ; mais avant que de les expliquer, il eſt néceſſaire d'inſtruire, comment on peut connoître, ſi le vaiſſeau qui eſt coupé, eſt veine ou artere : on ſçaura donc que le ſang qui coule d'une veine coupée, eſt groſſier & noirâtre, & qu'il n'eſt point agité en ſortant ; mais celui qui ſort de l'artere, eſt plus vermeil & s'éleve avec grande vivacité, réjailliſſant très-roide & très-loin, quand il ne trouve aucun obſtacle en ſortant de l'artere : ces différences ſont très-aiſées à connoître, quand on coupe la queuë à un Cheval ; car dans le moment que le coup eſt donné, on voit ſortir de l'endroit coupé, comme un arroſoir de ſang, qui ſe darde à près de quatre pieds au loin ; ce ſang vermeil, eſt celui de filets d'artéres coupées ; on voit en même tems tomber droit à terre des gouttes de ſang plus noirâtre qui ne font que dégouter ; ce ſang eſt celui des veines, qui ont été coupées.

Revenons aux moyens d'arrêter le ſang qui coule, principalement d'une artere conſidérable : il faut arrêter ce ſang très-promptement ; car en très-peu de tems, tout le ſang ſortiroit par ce vaiſſeau, & cauſeroit la mort au Cheval : la veine donne plus de tems, & n'eſt pas ſi difficile à arrêter, parce que le ſang ne s'y pouſſe point avec violence.

Les moyens dont on ſe ſert, ſont la compreſſion, le feu potentiel, c'eſt-à-dire, les cauſtiques, ou cauteres, le feu actuel, qui eſt le fer rouge & la ligature du vaiſſeau. La compreſſion ſe fait au moyen de compreſſes & de bourdonnets, qu'on en-

taſſe les uns ſur les autres à l'orifice du vaiſſeau ouvert, & qu'on fait tenir par des bandages : quand on ne peut pas voir l'extrêmité de l'artere coupé, parce qu'elle eſt trop avant dans la playe ; il faut prendre une éponge ſéche, la couper en pluſieurs morceaux, ſaucer ces morceaux dans de la poudre de vitriol, en enfoncer d'abord un, le ſang le gonflera ; puis vous lui ferez ſucceder tous les autres, l'un après l'autre, & tenant ferme le dernier, le gonflement de tous ces morceaux d'éponge, preſſera l'orifice de l'artere & arrêtera le ſang : le feu potentiel s'applique, en mettant un peu de vitriol bleu en poudre dans du coton, pour en faire un bouton qu'on poſe ſur l'embouchure du vaiſſeau ouvert : le feu actuel eſt un fer rouge, qu'on applique au même endroit : le feu potentiel & le feu actuel, ont un inconvenient ; ils arrêtent bien le ſang par l'eſcarre qu'ils font ; mais quelquefois, quand l'eſcarre tombe, le vaiſſeau n'étant pas repris ſous cette eſcarre, l'hémorragie recommence comme auparavant ; c'eſt pourquoi, la ligature du vaiſſeau, eſt la plus ſûre de toutes ces façons, quand on peut parvenir à la faire : elle ſe fait ainſi ; on prend une éguille courbe, enfilée d'un fil ciré ; on paſſe l'éguille dans les chairs par derriere le vaiſſeau, & on la fait revenir pardevant : ce fil fait une ance dans laquelle on embraſſe le vaiſſeau ouvert pour le lier enſemble avec les chairs, en faiſant le nœud de Chirurgien, expliqué au Chapitre XXIX. ci-après ; par-deſſus ce nœud, on met une petite compreſſe qu'on arrête par deux autres nœuds : on laiſſe cette ligature, juſqu'à ce que la nature la ſépare ; puis après on conduit la playe à la réunion.

Examinons à préſent, ce qu'il faut faire à une playe compoſée, ſuivant les parties qui ont été offenſées. Les parties qui peuvent être offenſées dans une playe compoſée, ſont la perte de ſubſtance, la ruption de quelques veines ou de quelques arteres ; les tendons ou ligamens coupés, les os découverts ou caſſés : de plus aux playes contuſes & d'armes à feu, il y a la contuſion, les corps étrangers qui s'y trouvent, & les ſinuoſités ou recoins : nous parlerons de cette derniere circonſtance ci-deſſous, en parlant des playes d'armes à feu ; examinons à préſent ce que c'eſt premierement que la perdition de ſubſtance : elle arrive lorſque les chairs d'une playe s'en vont en matiere, & ne ſe régenerent pas enſuite comme

il arrive aux playes négligées, ou à celles où l'os a été découvert; lorſqu'une playe ſe transforme en ulcere, la perdition de ſubſtance l'accompagne toujours : le ſoin en général qu'on aura d'une playe, pourra prévenir la perdition de ſubſtance; & lorſqu'elle eſt arrivée, les remedes qu'on employera pour faire revenir ces chairs éteintes, c'eſt-à-dire, rappeller les ſucs dans la partie pour régénerer les chairs, s'appellent des incarnatifs; nous venons d'expliquer ce qu'il faut faire, lorſque quelques veines ou quelques arteres ſont ouvertes; ainſi nous n'en parlerons pas davantage : venons aux tendons ou nerfs coupés ou piqués.

Lorſque dans les playes compoſées, & dans celles des articulations, (parce que ces endroits ſont remplis de tendons,) les tendons ou les nerfs ſe trouvent piqués ou bleſſés, la premiere choſe à laquelle on doit ſonger, eſt d'empêcher la douleur par les ſaignées & les remedes topiques, adouciſſans, c'eſt-à-dire, ceux qui s'oppoſent au concours trop violent des eſprits dans la partie, tels ſont les plantes émollientes, mauve, guimauve, ſeneçon, pariétaire, violette, bouillon blanc, camomille, melilot, &c.

Il eſt auſſi plus à propos alors d'éviter la ſuppuration que de la procurer, attendu que la matiere de la ſuppuration, cauſe une humidité dans ces parties qui amollit, relâche & peut pourrir les tendons & les nerfs, ainſi il faudra ſe ſervir toujours de remedes ſpiritueux, comme eſprit de vin, eau-de-vie, eſprit de thérébentine, & par-deſſus de la thérébentine & des cataplaſmes avec mie de pain & lait, ou lie de vin; que ſi la douleur, gonflement & inflammation, venoit ou augmentoit; on ſeroit obligé d'employer les ſuppuratifs pour dégorger les vaiſſeaux, mettant toujours la charpie empreinte de quelque eſprit ſur les parties nerveuſes.

Des Os découverts.

Mais lorſque les playes compoſées ſont accompagnées d'os découverts, & que d'ailleurs, il n'y a pas d'autres accidens, il en faut tenter la réunion, ſans attendre que l'os s'exfolie; ce qu'on évitera, en ſe ſervant de remedes ſpiritueux, & en préſervant l'os de l'injure de l'air, évitant ſurtout de ſe ſervir de quelque eſpece d'onguent que ce ſoit, ou autre choſe graſſe; ce qui feroit pourrir l'os.

Pour ce qui regarde les os caſſés, nous en avons fait un Chapitre à part.

Les playes composées contuses & d'armes à feu, ont la contusion de plus que les précédentes ; la contusion consiste en un dérangement des fibres & tuyaux, qui changent la situation des pores, & qui rendant la circulation des liqueurs plus difficile, donne occasion à l'engorgement des vaisseaux, ce qui excite pesanteur & diminution d'esprits dans la partie : ce sont ces sortes de playes qu'il est nécessaire d'amener à suppuration, mais il faut toujours sonder & examiner, s'il n'y a point de corps étrangers, comme éclat de bois, étoffe, balle, &c. dans la playe, il sera absolument nécessaire de les ôter, car la playe ne se refermeroit pas tant qu'ils y seroient ; si en sondant on trouvoit des recoins, qu'on appelle des sinuosités, il faudroit les ouvrir jusques dans leur fond, surtout quand le fond est placé plus bas que l'entrée, prenant toujours bien garde de couper aucun tendon, nerfs & arteres ; l'incision faite, en cas qu'il en soit besoin, le corps étranger ôté, s'il a été possible, enfin l'ouverture étant assez grande pour pouvoir voir le fond de la playe, il la faut remplir de filasse ou de charpie en premier appareil pour bien dilater la playe ; le lendemain vous ôterez les dilatans, pour ne panser qu'avec des plumaceaux plats, enduits de digestifs, comme celui qui suit :

Thérébentine.	1 quarteron.
Jaunes d'œufs.	3
Huile d'olive.	2 cueillerées.
Teinture d'esprit de vin.	2 cueillerées.

Le tout mêlé ensemble, ou au défaut du basilicum, observant de bassiner la playe à chaque pansement avec de l'eau-de-vie chaude, ou avec des décoctions vulneraires; telles sont celles de racines d'aristoloche, d'absinthe, de fleurs de mille-pertuis, &c. y ajoutant du miel ou du vin, car ces playes d'instrumens contondans & d'armes à feu, doivent toujours, comme j'ai dit ci-devant, être amenées à suppuration, tant pour faire sortir les corps étrangers, qu'on n'a pas pû retirer, que pour détacher les parties contuses & déchirées.

Comme il se trouve souvent des endroits, où il n'est pas libre de faire des incisions convenables, il faut pour lors se servir des injections en seringuant des compositions, telle que celle qui suit ;

Eeau-de-vie.	1 demi-ſeptier.
Eau de forge de Maréchal. . . .	1 demi-ſeptier.
Eau commune.	1 pinte.
Miel.	1 quarteron.

CHAPITRE VII.

Des Filandres, & Os de graiſſe.

NOus avons dit au commencement de ce Chapitre, que nous donnerions les moyens d'ôter d'une playe, les filandres & os de graiſſe, comme auſſi toutes les mauvaiſes chairs qui ſurmontent. Quand ces accidens arrivent, il faut mettre le Cheval à un régime exact, parce que c'eſt ſigne qu'il ſe nourrit trop, & lui donner, ſi on le juge néceſſaire, le foye d'antimoine & les décoctions ſudorifiques; voilà la cure intérieure : à l'égard des chairs, on les mangera avec le baſilicum mêlé avec précipité rouge, ou bien deux gros de vitriol par once de baſilicum, ou bien le ſublimé corroſif, ou on les conſommera avec l'alun calciné, ou le précipité rouge; ou bien on paſſe légerement la pierre infernale deſſus ces chairs, ou on y met du baume verd : quand les filandres ſont conſidérables, le meilleur eſt de les couper, puis manger le reſte avec le baume verd ou l'égyptiac.

Quand on verra qu'il y a apparence qu'il s'engendre de mauvaiſes chairs dans une playe, il eſt bon pour en empêcher la génération de mêler de l'égyptiac avec le baſilicum, ou bien d'ajouter au baſilicum la mirrhe & l'aloës.

Les eaux rouſſes qui ſuintent dans les playes, où les tendons ſont attaqués, ſont une très-mauvaiſe marque pour la playe; car elles dénotent, que la limphe qui nourrit les tendons eſt extravaſée : cette limphe étant hors de ſa place, & ſéjournant, s'échauffe & ſe corrompt, ce qui occaſionne une ſuppuration vicieuſe; c'eſt pourquoi, il faut redoubler de ſoin avec ces ſortes de playes. Eaux rouſſes.

A l'égard des calloſités (dont nous avons parlé au commencement du Chapitre), qui s'oppoſent à la réunion des bords de la playe; il n'y a pas d'autres remedes que de les emporter. Calus.

jusqu'au vif avec le couteau ; puis on amenera les endroits coupés à suppuration.

Il y a des playes envieillies & négligées, ausquelles la chair ne sçauroit revenir ; ce sont particulierement celles où les os ont été découverts & les playes des pieds : ces parties demeurent à nud, sans que la chair veuille revenir dessus ; alors si l'os est découvert, on le gratte avec un instrument, qu'on appelle une *rugine*, jusqu'à ce que le sang en sorte ; ensuite on se sert de poudres incarnatives, comme aloës, sarcocole, aristoloche, &c. ces poudres dessecheront la superficie de l'os, & y feront revenir les chairs ; car si on y mettoit des onguens ou emplâtres, on le ramolliroit & on le gâteroit.

Os découverts.

Si les chairs qu'on veut faire revenir, ne sont point sur l'os ; on mêle les poudres susdites, ou de pareilles avec la thérébentine, le miel rosat, &c.

Quand la chair est bien revenuë sur une playe, & qu'il n'y a plus qu'à la consolider, c'est-à-dire, à la cicatriser, on le fait en dessechant l'humidité superfluë avec de la vieille corde de bateau pilée, ou avec de la filasse en poudre, ou de la poudre de tutie, ou du plomb, ou de la litarge d'or ou d'argent.

CHAPITRE VIII.

De la Gangrene.

LA gangrene est une perte de mouvement, sentiment & chaleur par l'interruption des esprits & du sang, occasionné toujours dans les Chevaux par le dérangement des solides, c'est-à-dire, des vaisseaux & conduits : on distingue la gangrene ou dans son accroissement ou dans sa consommation ; dans son accroissement on la reconnoît par la cessation de sentiment, & par une couleur livide qui vient à la partie, laquelle couleur se termine en noir : que si cette mortification n'est qu'à la peau, aux chairs & dans la graisse, & qu'il y ait encore de la sensibilité au reste de la partie : cela s'appelle proprement gangrene, & est curable ; mais lorsqu'il n'y a plus ni sentiment ni chaleur, que la partie est fort noire, molle, que l'épiderme s'en sépare, & qu'on apperçoit une espece de bave avec mauvaise odeur, comme si c'étoit celle d'un cadavre, alors la gangrene est dans sa consommation; c'est-à-dire, que la

mortification eſt entiere & incurable : cette mortification entiere s'appelle le ſphacele.

Pluſieurs cauſes peuvent occaſionner la gangrene à une playe. Premierement, la négligence. 2°. L'impreſſion de l'air & des mouches, accompagnées de la chaleur de l'Eté. 3°. La mauvaiſe qualité de la playe par elle-même. 4°. Une ligature trop ſerrée qui aura interrompu le cours des liqueurs. 5°. Enfin, la gangrene qui arrive toujours d'une inflammation précédente occaſionnée par la contrainte & étranglement des vaiſſeaux ou des muſcles.

Lorſque la gangrene eſt dans une playe, ſi on n'y remedie promptement, elle gagnera en peu d'heures de proche en proche, & corrompant le ſang, cauſera la mortification totale.

Pour remedier à la gangrene, auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut commencer par ſaigner; enſuite, il faudra ſcarifier ou couper tout l'endroit gangrené, afin de dégorger la partie, & de faire ſortir tous les ſucs pernicieux coagulés qui cauſent le mal, & qui étant dehors, laiſſent la liberté aux eſprits de circuler. Si on ſcarifie; c'eſt-à-dire, ſi on donne des coups de lancette de diſtance en diſtance qui enfoncent juſqu'au vif, ce qui s'appelle faire des ſcarifications, il faudra faire ces ſcarifications de haut en bas juſqu'à deux ou trois rangées au plus, l'une au-deſſus de l'autre, commençant le haut de la ſeconde rangée dans les intervalles du bas de la premiere : ainſi de la troiſiéme. On en fait auſſi de travers à angle droit : mais ſoit qu'on coupe ou qu'on faſſe des ſcarifications, il faudra fomenter l'endroit coupé ſcarifié avec des liqueurs ſpiritueuſes, comme eſprit de vin, eau-de-vie camphrée ou eſprit de vin camphré, éguiſées de ſel armoniac; puis on appliquera deſſus le digeſtif avec la thérébentine, & un jaune d'œuf animé avec la teinture d'eſprit de vin : on mettra auſſi ſur le gonflement des cataplaſmes réſolutifs qu'on ne levera que tous les vingt-quatre heures, panſant dans l'intervalle avec des fomentations qui humecteront le cataplaſme.

CHAPITRE IX.

De la Carie & des Eſquilles.

COmme la carie eſt, pour ainſi dire, la gangrene des os, ayant la même cauſe par rapport à l'os, & y faiſant le

même effet que la gangrene à l'égard des chairs & autres organes ſolides ; puiſque ſi on n'y remedie , elle avance toujours , & gagne de proche en proche : je croi qu'elle doit être placée à la ſuite du Chapitre de la gangrene.

Un os peut être carié par une ſuite de maladies , comme gourme, &c. dans laquelle il ſe ſera fait un abſcès dans le corps de l'os par l'obſtruction des vaiſſeaux qui communiquent du périoſte dans l'os ; la matiere de cet abſcès rongeant ce qui l'environne , percera l'os par petits trous avec âpreté & inégalité ; c'eſt ce qui fait que la carie eſt rude au toucher & d'une couleur noire.

Les os peuvent être auſſi cariés par des accidens, comme des coups ou des chûtes , qui , ayant foulé l'os , & par conſéquent obſtrué les vaiſſeaux dont nous venons de parler , la matiere qui ſe formera par ce moyen rongera l'os , & cauſera la carie.

Toute carie , comme j'ai dit précédemment , gagne de proche en proche, & corrompt les parties voiſines dans l'os ; mais elle donne plus de tems que la gangrene pour y apporter les remedes , parce que l'os ſur lequel elle travaille eſt plus dur à ronger que les chairs, &c. Il y a des os qui ſont ſi durs, comme ceux des dents , qu'elle eſt des années entieres à les ronger. Je dirai en paſſant qu'il eſt fort rare que les dents d'un Cheval ſe carient ; cependant, cela eſt quelquefois arrivé, & que la carie d'une dent mâcheliere a cauſé une fiſtule dans l'os de la mâchoire, laquelle n'a été guérie qu'en faiſant ſortir la dent cariée.

Quelquefois quand l'os eſt enfoncé , les liqueurs prennent d'elles-mêmes la voye de réſolution , & la playe ſe guérit : mais cela n'arrive pas toujours , & l'os devient carié par l'amas qui ſe fera de ces liqueurs qui produiront enſuite de la matiere , cette matiere , ſuivant l'endroit où elle ſéjournera , pourra faire un gonflement qui cauſera une fiſtule , comme celle dont je viens de parler.

Pour proceder à la guériſon de la carie, il ſe trouve pluſieurs moyens , mais avant que de les déduire , il faut ſçavoir ce que c'eſt qu'eſquille dans cette occaſion ici. C'eſt une partie de l'os à laquelle tient la carie qui ſe détache au moyen des remedes qu'on applique pour guérir ce mal ; ſi on ne faiſoit pas tomber cette eſquille cariée , la carie qui y eſt attachée ſubſiſteroit, & la playe ne pourroit pas ſe guérir ; enfin , c'eſt la carie même qu'on emporte , & quelquefois un peu de l'os ſain. Venons

aux moyens de faire tomber cette eſquille, & d'enlever la carie de quelque façon que ce ſoit.

On a trouvé pluſieurs manieres de guérir un os carié : on employe l'un ou l'autre de ces moyens, ſelon que la ſituation du mal le permet : Par exemple, ſi la dent eſt cariée on l'arrache ; ſi on peut voir quelqu'autre os carié aſſez à découvert, pour ſe ſervir de la rugine, on emporte la carie juſqu'au vif avec cet inſtrument, raclant l'os juſqu'à ce qu'il ſaigne : enſuite on panſera avec des choſes ſéches, comme l'eau vulneneraire, eſprit de vin, teinture d'aloës, poudre d'uſorbe, &c. car il eſt à remarquer qu'il ne faut jamais d'onguent ni de cataplaſme ſur les os, attendu que par leur humidité ils les pourriroient.

La rugine ne peut ſervir que lorſque la carie n'eſt pas profonde, & n'occupe que la ſuperficie de l'os : car pour peu qu'elle ſoit enfoncée dans le corps de l'os, & qu'elle pénétre juſqu'à la moëlle, il n'y a pas d'autre remede que le feu actuel ; c'eſt-à-dire, le fer rouge qui eſt préférable au feu potentiel qui eſt les cauſtiques ou rétoires : on panſera enſuite avec les mêmes drogues ci devant, ce qui fera détacher & tomber la partie de l'os offenſé qu'on appelle eſquille.

Des Eſquilles.

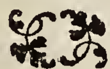
L'eſquille eſt ordinairement quarante jours à tomber : il faudra pendant ce tems tenir les chairs baſſes par le moyen du baſilicum, & du précipité rouge.

Quand l'eſquille ſera tombée, il ſe fera une régénération de chair belle & ſaine qui ſe colle à l'os, & refermera la playe.

Si l'os carié ſe trouve au fond d'une fiſtule que la carie aura cauſée, & qu'il y ait pente naturelle, on ſe ſervira du feu, comme nous venons de dire : ou bien on employera le feu potentiel, tel que les ſuivans.

Bouton de Vitriol.

On imbibera du coton, qu'on formera en petite boule, dans l'eſprit de vitriol, & on appliquera ce bouton ſur l'endroit carié, ou bien ayant mis une demie once d'eſprit de vitriol, & deux gros de mercure ſur les cendres chaudes, le mercure ſe diſſoudra : vous tremperez votre coton dans cette compoſition, & vous le porterez dans l'endroit que vous voulez conſommer.



CHAPITRE X.

Des Ulceres.

L'Ulcere n'eſt autre choſe qu'une playe qui jette de la matiere ; laquelle s'aigriſſant, ronge la playe par ſon âcreté ; cette âcreté peut provenir auſſi non-ſeulement du ſéjour, mais encore de la qualité âcre des liqueurs qui forment l'ulcere.

L'ulcere eſt ſimple ou compoſé comme la playe, ſuivant la quantité & la qualité des parties qu'il attaque : car il peut être peu conſidérable & accompagné d'un pus blanc : alors il s'appelle ſimple, & la guériſon en eſt aiſée, parce que ce pus n'a point de mauvaiſes qualités ; mais ſi le pus tourne ſur la couleur du ſang épais, & ſentant mauvais, alors c'eſt un ulcere qu'on appelle ſordide ; celui-ci eſt plus conſidérable : enfin, les ulceres qui ſont accompagnés de gangrene & de carie, je les appelle compoſés, parce qu'ils attaquent les chairs, les vaiſſeaux & les os : il y a auſſi des ulceres ſecs qui ne rendent point de pus, leſquels ſont très-difficiles à guérir.

Un ulcere peut venir auſſi par accident ; c'eſt-à-dire, une playe négligée peut dégénerer en ulcere.

Comme les ulceres, excepté ceux qui viennent à la ſuite d'une playe dont on n'aura pas eu ſoin, ſont cauſés par des obſtructions, & par le ſéjour des liqueurs âcres par elles-mêmes : il faut commencer, pour les guérir, à ſonger au débouchement intérieur de ces obſtructions : Premierement par la diéte, & en faiſant uſage de décoctions ſudorifiques & ameres à peu près comme à la galle ; en même tems on ſongera à la guériſon externe ; c'eſt-à-dire, à la réunion des ulceres, ce qui ſe fera par le moyen de réſolutifs forts & d'eſprits, principalement quand l'os eſt attaqué & carié, injectant au fond de l'ulcere, s'il eſt profond, le garantiſſant de l'injure de l'air ; & enfin, procedant comme aux playes pour la cure extérieure.



CHAPITRE XI.

Des Cancers ou Chancres.

LEs chancres ſont cauſés par une liqueur lymphatique qui s'extravaſe, & qui eſt ſi cauſtique, qu'elle ronge petit à petit les parties dans leſquelles elle s'eſt arrêtée.

Tout cancer commence par un ou pluſieurs boutons, qui, ſe déchirant enſuite, deviennent chancreux & d'une couleur livide ou cendrée.

Pour guérir les chancres ou cancers : il faut, premierement, la ſaignée & la diéte : en même tems donner intérieurement les diaphorétiques, principalement ceux qui émouſſent l'âcreté de la limphe : telles ſont les racines ſudorifiques d'eſquine, &c. l'acier & le foye d'antimoine ; & pour la cure extérieure, on appliquera deſſus, ou on les baſſinera avec les cauſtiques, comme le vitriol, &c.

Nota. Que les cauſtiques ne font aucun ravage appliqués ſur les chairs, & même ſur les glandes : mais qu'ils cauſeroient du déſordre ſur les tendons, les nerfs & les gros vaiſſeaux.

CHAPITRE XII.

De la Bouche & Langue bleſſées.

QUand on dit que la bouche d'un Cheval eſt bleſſée, cela ſignifie que l'endroit de la barre ſur lequel porte le mors, ſe trouve contus ou entamé : ce mal provient preſque toujours de l'homme ignorant, colere ou imprudent ; quelquefois cet accident arrive auſſi par une chûte, dans laquelle un Cheval peut tomber ſur ſon mors, ou par une ſaccade qu'un Cheval attaché peut ſe donner à lui-même : de quelque façon que l'accident ſoit venu, il peut être plus ou moins conſidérable : car ſi le coup ou ſaccade qui a offenſé la barre n'a pas été bien violent, il n'y aura qu'une ſimple contuſion : mais lorſque les ſaccades ont été aſſez fortes pour couper la chair & froiſſer l'os, ſi on paſſe la main ſur l'endroit bleſſé, on ſentira cet endroit (qui, naturellement doit être uni) raboteux ; & ſi on trouvoit quelque pointe qui piquât la main, cela ſignifieroit que l'os eſt entamé.

Lorſque l'os eſt fort enfoncé & rompu, il ſe fait communément une fiſtule ; & la matiere perçant l'os, ſe dénote avec tumeur à la barbe en dehors ; en général quand la chair eſt coupée, & l'os froiſſé, il s'enſuit un ulcere ; & ſi l'os eſt enfoncé, une fiſtule.

Quand cet accident arrive par la faute de l'homme, c'eſt preſque toujours par des ſaccades que le Cavalier aura données à ſon Cheval, en tirant ſubitement & bruſquement la bride, ou pour l'arrêter, ou même pour l'exciter à avancer ſouvent, pour lui relever la tête quand il peſe à la main, où qu'il la porte baſſe; tout cela accompagné très-ſouvent d'un mors trop rude : c'eſt par ce même moyen que les Cochers mal-adroits ou brutaux, gâtent tellement la bouche de leurs Chevaux, que s'ils ne leur caſſent pas les barres, du moins ils les leur rendent inſenſibles : Premierement, par la force des mors avec leſquels ils les embouchent, & enſuite par la rudeſſe de leur main : Nous avons parlé plus amplement de cette matiere dans le Chapitre qui traite de la façon de mener les Chevaux de caroſſe : Revenons maintenant à la cure de la bouche bleſſée.

Si la bleſſure eſt petite; c'eſt-à-dire, qu'il n'y ait que les chairs contuſes & déchirées, & que l'os ne ſoit point endommagé : vous la guérirez avec du miel, en frottant la barre huit ou dix fois par jour, ou bien en mettant au Cheval des billots avec le miel. Si l'os eſt enfoncé, il arrive quelquefois que les liqueurs prennent la voye de la réſolution, & que la playe ſe guérit d'elle-même ſans qu'on y touche, ſinon il ſe formera de la carie dans l'os par l'amas qui ſe fera des liqueurs : ce qui cauſera un gonflement qui dégénerera en fiſtule ; ſi cette fiſtule eſt encore intérieure, & qu'elle n'ait pas percé l'os : il s'agit de la brûler en dedans, ou par le feu ou par le cauſtique : mais quelquefois un morceau de ſucre appliqué ſur la barre intérieurement, & tenu avec le doigt juſqu'à ce qu'il ſoit fondu, eſt capable de faire tomber l'eſquille de la carie, & de guérir la playe. Si la carie ne faiſoit que commencer, le premier gargariſme indiqué dans le Traité des Médicamens y eſt très-bon. Que ſi la fiſtule pénétre, & ſe fait voir en dehors par un trou à la barbe, il n'y a point d'autre remede qu'un bouton de feu juſqu'au fond du trou pour faire tomber l'eſquille, & panſer avec la teinture d'eſprit de vin ; l'eſquille tombée, le trou ſe rebouchera.

La langue s'écorche quelquefois par un mors qui n'aura pas

été bien poli, ou qu'on aura négligé de faire rétamer : il pourra s'y trouver quelque endroit raboteux qui fera écorchure ; si l'écorchure n'est que légere, il n'y aura autre chose à faire qu'à lui ôter le mors qui l'aura blessée, & elle se guérira toute seule ; si la playe est plus considérable, il faudra la laver avec du vin chaud, & l'enduire de miel. Que si une saccade ou quelque autre accident avoit coupé la langue ; le remede seroit de la recoudre, & l'enduire pareillement de miel.

CHAPITRE XIII.

Du Chancre rongeant à la langue.

QUoique j'aye parlé ci-devant des chancres en général & de leur cure, je ne laisse pas de faire un Chapitre particulier d'une espece de chancre rongeant, qui prend quelquefois à tous les Chevaux d'un canton, soit par la mauvaise qualité de l'herbe qu'ils auront pâturée, soit par le vice des autres nourritures en général qui auront aigri le sang & la limphe : ce chancre ronge quelquefois avec tant de précipitation, qu'en fort peu de tems il vient à couper la langue ; & on est tout étonné que la langue d'un Cheval tombe sans qu'on s'en soit apperçû : c'est pourquoi pour peu que l'on ait de soupçon, soit par le dégoût qu'on verra à un Cheval, soit par l'exemple de quelques autres qui auront eu cette maladie ; il sera bon de visiter de tems en tems la bouche de son Cheval, pour voir si ce chancre ne lui vient pas sous la langue vers le filet, où il prend ordinairement son origine ; si on lui trouve, il faudra commencer par saigner le Cheval, ensuite le frotter sur le chancre avec l'esprit de nitre.

CHAPITRE XIV.

D'un Ulcere sur le garrot appellé Cors, & des moyens de le prévenir.

LE cors est une espece d'ulcere, ou plutôt de callosité provenant de foulure ou de meurtrissure causées toujours par la selle dont les arçons n'auront pas été assez rembourrés,

Il y a des moyens pour pré-

venir ce mal dont vous trouverez une partie dans la dînée & la couchée en voyage, Traité de l'Ecuyer, Chap. 10.

ou de ce que la selle étant trop en devant, un Cavalier pesant aura fait un long séjour sur une selle ainsi disposée ; ce durillon se trouve ordinairement au haut de l'épaule ; quelquefois le mal n'est pas si considérable quand il n'y a qu'une enflure qui n'est pas dure, alors les résolutifs l'ôteront, comme l'eau-de-vie & le savon noir ou autre savon, ou esprit de vin, y mettant le feu ; si le durillon est formé, vous le frotterez de vieux oingt, ou vous y ferez tomber dessus le suif d'une chandelle allumée en la panchant au-dessus : cela fera tomber le durillon, après quoi le cors étant détaché, vous panserez la playe avec l'eau-de-vie & du savon noir, ou même de l'eau commune avec du savon, ou du vin chaud, &c.

CHAPITRE XV.

De l'Ecorchure de la Selle, des Harnois, Traits, & du poitrail des Chevaux de Chaise ou autres.

IL arrive quelquefois, en faisant voyage à Cheval, que la selle aura écorché le Cheval en quelque endroit, ou bien causé quelque petite enflure ; si on ne peut pas s'arrêter, & qu'on soit obligé de continuer son chemin, il faut, de peur que ces écorchures n'augmentent, commencer par ôter de la boure du paneau, & y coudre du cuir blanc & doux ; & pour guérir les écorchures, vous bassinerez l'endroit avec du vin chaud ; & vous le saupoudrerez ensuite avec de la ceruse.

Il arrive aussi, quand on voyage en carosse, que les harnois des Chevaux, en frottant continuellement ou contre le poitrail ou ailleurs, y font des écorchures ou enlevures, ce qui arrive principalement dans les tems de pluyes : à cela il faut se servir d'eau-de-vie, suif de chandelle & urine.

Si la croupiere écorche sous la queuë, on graissera le culeron, ou vous ferez coudre dedans une grosse chandelle, laquelle se fondant petit à petit, tiendra le culeron gras, & empêchera d'écorcher ; & dans le séjour, laver souvent le mal avec eau-de-vie & sel. Si le Cheval ne vouloit pas souffrir l'eau-de-vie, nettoyez le mal avec du vin chaud, mêlé d'un quart d'huile d'olive, & saupoudrez par-dessus du charbon pilé : ou enfin, si le Cheval ne peut plus souffrir de croupiere, servez-vous de

la

la croupiere baſſe dont quelques-uns ſe ſervent pour monter les Mules.

Les Chevaux de brancard s'écorchent quelquefois au poitrail ; le meilleur eſt de mettre le poitrail au-deſſus du mouvement de l'épaule qu'il paſſe ſur le bas du col : cela ne doit point faire apprehender d'ôter la reſpiration.

Quelques-uns ne s'écorchent plus avec un collier, comme en ont les Chevaux de charette.

Si tous ces moyens ne réuſſiſſent point, & même pour le plus ſûr, auſſi-bien que pour prévenir les écorchures du poitrail à des Chevaux qu'on deſtine au brancard, ſurtout à ceux qui ont le cuir fin; ſervez-vous du faux poitrail dont vous voyez la figure Pl. XV. Fig. A. il eſt de cuir noir mince ; *a* eſt un petit couſſinet, auquel ſont attachées & bouclées deux barres *b* ; ſçavoir, une de chaque côté ; il eſt couſu lui-même à une eſpece de barre de bricole ou ſurfaix *c*; les barres ſoutiennent le faux poitrail *dd* en ſa place ; le ſurfaix eſt ſéparé en deux en *e*, & ſe boucle à deux boucles ; l'effet du faux poitrail eſt d'être immobile en ſa place, pendant que le vrai poitrail du harnois qu'on mettra par-deſſus frotte ſur le faux poitrail & non ſur la peau de l'animal.

CHAPITRE XVI.

Des Playes du Garrot, & du Roignon.

LEs playes du garrot ſont quelquefois peu de choſe, & quelquefois très-dangereuſes ; elles viennent ordinairement d'une ſelle, dont les arçons étant trop larges, laiſſent deſcendre l'arcade de la ſelle ſur le garrot : alors le poids du Cavalier peſant ſur cette partie, la foule & la meurtrit ; ces playes ſont donc ordinairement précédées d'enflure.

Ce qui fait le danger de ces ſortes de playes, c'eſt que quand elles ſont conſidérables, & qu'il s'y forme de la matiere, cette matiere n'ayant point d'écoulement, cave & approfondit dans le garrot, de façon qu'elle corrompt non-ſeulement partie des muſcles qui joignent les épaules au garrot : mais encore que ſéjournant ſur les premieres vertebres du dos, elle les carie, & à la fin pénétre juſques dans la poitrine, & cauſe la mort au Cheval.

Quelquefois l'enflure du garrot peut provenir de la morſure d'un autre Cheval, ou de quelques coups qui auront été donnés ſur cette partie, ou bien de ce qu'un Cheval ſe ſera frotté trop fort contre un arbre ou quelques autres corps durs, à cauſe des démangeaiſons qu'il aura ſenties ſur le garrot.

Les Chevaux qui ont le garrot large & charnu ſont plus difficiles à guérir des playes qu'ils y ont que ceux qui l'ont ſec, tranchant & décharné, puiſque cette chair entretient l'humidité de la playe.

Il faut conſidérer quatre cas dans les maux de garrot : Le premier eſt une foulure ſimple, légère & de peu de conſéquence : cela eſt aiſé à guérir avec de l'eau-de-vie & du ſavon, ou bien avec de l'eau-de-vie mêlée avec de la lie de vin, le cataplaſme avec les feuilles de juſquiame y eſt bon, ou bien la parietaire arroſée d'eau-de-vie : Le ſecond cas eſt une foulure avec enflure & inflammation, qui, quoique conſidérable, n'eſt point accompagnée de filandres, de chair qui ſurmonte, &c. enfin, celle dont le fond eſt bon : comme cette playe eſt plus conſidérable, il faut commencer par ſaigner deux fois pour prévenir l'abondance des humeurs ſur la partie, & panſer la playe avec du vin aromatique mêlé avec de la mie de pain, ou bien mettre deſſus de la thérébentine. Si dans ce cas, après avoir tâché de réſoudre, ou faute d'y avoir remedié de bonne heure, on s'apperçoit qu'il y a toujours chaleur & battement, c'eſt un ſigne que la ſuppuration ſe prépare, & que la playe viendra en matiere : alors il faudra aider cette matiere en panſant avec du ſuppuratif dans la playe même ; & appliquant ſur l'enflure un emplâtre de thérébentine ; & au-delà du cataplaſme autour de l'enflure, pour empêcher l'inflammation, il faudra mettre un cataplaſme de mie de pain & de vin. Quand l'abſcès ſera formé, ce qui s'appercevra par la molleſſe & la fluctuation, il faudra (ſans tarder davantage, de peur que la matiere ne travaille en dedans) faire une grande ouverture avec le biſtouri au bas de la tumeur, afin que la matiere ait un grand écoulement : cela fait, vous injecterés par cette ouverture du vin chaud avec le miel, & la poudre d'aloës, & panſerés avec des plumaceaux.

Le troiſiéme cas eſt une foulure & playe accompagnées de filandres, os de graiſſe, chair pourrie & os cariés : alors ce mal peut s'appeller une playe contuſe compoſée & très-dangereuſe

à laquelle il faudra redoubler la saignée, puis panser l'os avec le feu en brûlant la carie, & se servir sur l'os, d'esprits. Voyez le Chapitre de la Carie des os : on coupera toutes les chairs pourries, & on traitera les filandres & os de graisse, comme il est dit dans le Chapitre des Playes ; & lorsque l'enflure & la chaleur seront diminuées, on se servira pour les chairs de vin aromatique.

Le quatriéme cas arrive lorsque la matiere ayant croupi trop long-tems, a creusé, & s'est glissée entre le paleron de l'épaule & les côtes, ce qu'on reconnoît en sondant avec le doigt ou avec une sonde : c'est alors que ce mal est au plus haut point de danger, & qu'il faut toujours couper jusqu'à ce qu'on ne laisse point de fond s'il est possible, afin de donner pente à la matiere, & qu'elle puisse s'écouler : il sera bon aussi d'entraver le Cheval dans cette occasion, afin que l'épaule soit tranquille & sans mouvement ; mais si on n'a pas pû couper jusqu'au fond, parce que le creux est trop profond, il faudra seringuer dedans de l'eau d'arquebusade ou de l'eau de boule vulneraire plusieurs fois le jour.

Comme le Cheval dans cet état souffre extrêmement, il est nécessaire pendant cette cure de le rafraîchir beaucoup, de peur que la fiévre de douleur ne s'y joigne : c'est pourquoi on lui donnera force lavemens & de l'eau blanche, ne le laissant guéres manger, ou bien du cristal mineral mêlé dans son eau.

Les playes foulées sur le roignon arrivent par les mêmes causes que celles du garrot, sont presque aussi dangereuses, & se traitent de même.

Un bon remede, aussi-tôt qu'on apperçoit l'enflure, est de mettre sur le champ du crotin chaud dans un sac, & l'appliquer sur la partie.

CHAPITRE XVII.

Des Playes du boulet.

COmme le boulet, est une partie pleine des tendons des muscles de la jambe, qui passent sur cette partie pour aller aboutir au pied (voyez la description Anatomique, qui en a été faite au Chapitre LV. des maladies des Chevaux)

les bleſſures qui s'y font, ne peuvent qu'être que très-conſidérables, ſurtout quand elles approfondiſſent, de plus elles ne peuvent manquer d'être très-douloureuſes & très-dangereuſes, principalement aux boulets de derriere.

Cet accident peut provenir, de ce qu'un Cheval venant à tomber, fera entrer quelque morceau de fer ou de bois, qui pénétrant un peu, ne manquera pas d'offenſer, fouler ou couper les tendons du boulet : je n'appelle pas playe du boulet, celles où il n'y auroit que la peau de déchirée, car ce ne ſeroit qu'une écorchure qui ſe guériroit facilement ; mais lorſque les tendons ſont attaqués, il peut arriver de deux ſortes d'accidens, qui dénotent le danger plus ou moins grand du mal : le premier qui eſt le plus favorable, eſt que la matiere qui coulera de la playe, ſoit blanche, & d'une bonne conſiſtance : le ſecond, eſt de très mauvais pronoſtique ; ce ſont des eaux rouſſes, accompagnées d'une matiere jaune & gluante, comme de la colle, mais beaucoup plus dure, & quelquefois glaireuſe, ſentant mauvais ; ce qui eſt en quelque façon la ſubſtance du tendon qui s'écoule, de façon qu'enſuite le tendon ſe deſſeche ; & ſi le Cheval ne meurt point, il deviendra inutile, attendu qu'il reſtera le boulet avancé, de façon qu'il ne pourra plus s'aider de ſon pied, & reſtera boiteux pour ſa vie : dans le cas, dont je viens de parler, il eſt rare que le Cheval puiſſe mettre le pied à terre : il ſent une douleur exceſſive, qui finit aſſez ordinairement par un amaigriſſement total : venons maintenant à la cure de ce mal.

Il faut d'abord ſaigner beaucoup, coup ſur coup, tant pour diminuer la douleur que l'inflammation qui la cauſe ; il faut mettre le Cheval au régime, ne lui point donner d'avoine, mais du ſon, de l'eau blanche, & force lavemens. A l'égard des remedes extérieurs, mettez ſur la playe un cataplaſme de lie de vin avec miel & farine, puis vous entourrez tout le boulet avec un cataplaſme anodin, compoſé de farine de lin, beurre frais, thérébentine, bol d'armenie, & vin rouge pour ôter la douleur.

Que ſi le corps qui a bleſſé le boulet, a entré bien avant, & a offenſé conſidérablement les tendons ; il faudra couper la playe, ſonder & porter le feu juſqu'au fond, puis panſer avec l'huile de thérébentine & un plumaceau, & par-deſſus, l'emplâtre de thérébentine ; ne manquez pas de laver journel-

lement la playe avec de l'eau vulneraire ; que ſi elle va de haut en bas, il faudra couper tout le cuir, pour donner égout à la matiere ; tout cela pourra rendre la ſuppuration meilleure : mais ſi malgré cette façon de panſer, on voit ſortir les eaux rouſſes, dont nous avons parlé, qui ne ſont autre choſe que la limphe nourriciere des tendons, laquelle a ſéjourné ; non-ſeulement le mal eſt dangereux, mais il ſera très-long ; c'eſt pourquoi, il faudra ſe réſoudre à ſuſpendre le Cheval, ou à l'empêcher de ſe lever, ſi on peut par quelque invention, attendu qu'il pourroit devenir aiſément fourbu, de ſe tenir toujours ſur trois jambes.

Nota. Qu'il ne faut jamais donner le feu qu'à l'endroit malade ſeulement & tout d'abord.

CHAPITRE XVIII.

De la Nerferrure.

LA nerferrure eſt une contuſion ſur le tendon de la jambe, accompagnée quelquefois d'une playe : le terme de Nerferrure, ſignifie bleſſure faite au nerf de la jambe ſuivant les Maréchaux : cette bleſſure provient de ce qu'un Cheval ſe ſera donné un coup avec le fer du pied de derriere au tendon de la jambe de devant, ou même avec un des pieds de devant ; cet accident arrive d'ordinaire aux Chevaux dans des courſes violentes & dans les mouvemens précipités qu'on leur fait faire, comme auſſi dans les chemins pleins de cailloux, ou dans les ornieres, lorſqu'on les preſſe trop ; car alors ils peuvent s'attraper les tendons des jambes de devant avec les pieds de derriere, ou même avec les pieds de devant, comme nous venons de dire.

On connoît une nerferrure, premierement lorſqu'on voit qu'un Cheval boite tout à coup ; en portant la main tout le long du tendon, on trouvera de l'enflure, de la dureté & de la douleur peu de tems après le coup dans l'endroit où il a été donné : on y trouve même ſouvent le poil emporté & quelquefois le tendon découvert ; alors, ce mal eſt proprement une playe contuſe ſur le tendon de la jambe, qui peut devenir aſſez dangereuſe, pour qu'un Cheval en reſte eſtropié.

Il faut remedier promptement à la nerferrure ; car ſi on la

laiſſe vieillir, & qu'elle ſoit conſidérable, elle ſera beaucoup plus difficile à guérir, & même il pourroit reſter une dureté ſur le tendon, qui feroit toujours boiter le Cheval.

Quand la nerferrure eſt récente, & qu'elle n'eſt pas conſidérable, il la faut frotter d'abord avec de l'eau-de-vie, & la traiter comme une entorſe; quand elle eſt plus forte, frottez-la avec l'huile d'olive fort chaude, puis préſentez une pelle rouge vis-à-vis, pour faire pénétrer l'huile; continuez à remettre de l'huile, & à repreſenter la pelle pendant une demie-heure, au bout duquel tems la nerferrure eſt preſque toujours guérie : ſi elle n'eſt pas récente, c'eſt-à-dire, qu'il y ait déja quelque tems que le coup ait été donné, mettez un linge en cinq ou ſix doubles; mouillez ce linge, & en enveloppez le mal; cela fait, vous préſenterez un fer rouge vis-à-vis, & fort près du linge mouillé; quand le linge ſera ſec, vous le remouillerez & approcherez le fer rouge, continuant ce procedé pendant une demie-heure; après quoi vous ſcarifierez la peau ſur l'enflure, c'eſt-à-dire, vous la découperez légerement en travers & non en long pour faire ſortir le ſang extravaſé; puis vous frotterez avec de l'eau-de-vie, de l'eſprit de vin, de la thérébentine, ou de l'huile de thérébentine.

Si la nerferrure eſt conſidérable, & qu'il y ait de grandes douleurs, il ſera néceſſaire de ſaigner, de peur qu'il ne ſe faſſe une fluxion ſur les tendons, mettre le Cheval à la diete & le laiſſer en repos.

Si le tendon eſt découvert, vous appliquerez deſſus de la teinture d'aloës ou l'onguent de ſcarabeus.

Si après tous ces remedes, il reſtoit de l'enflure, quoique la chaleur & l'inflammation fuſſent éteintes, le plus ſûr feroit pour reſſerrer cette enflure, de donner ſur la nerferrure cinq ou ſix rayes de feu de haut en bas, obſervant, comme je viens de dire, qu'il n'y ait plus de chaleur à la partie.

CHAPITRE XIX.

De l'Encheveſtrure.

LE terme d'Encheveſtrure, tire ſon origine du mot de cheveſtre, qui ſignifie en vieux langage, un licol; c'eſt un accident qui arrive au Cheval, lorſqu'en voulant ſe grat-

ter l'oreille, ou le côté de la tête avec le pied de derriere, il ſe prend la jambe à l'endroit du pli du pâturon dans la longe de ſon licol; alors ne pouvant ſe débarraſſer & retirer ſon pied, il ſe débat extrêmement : cette longe lui écorche le pli du pâturon, & y fait une playe plus ou moins conſidérable : ſi on ne dégage promptement les Chevaux, ils peuvent ſe faire des playes très-dangereuſes; & plus ils ſont vigoureux, plus aiſément ils s'eſtropient : quelquefois même l'os paroît tout à découvert, & l'inflammation s'y mettant, peut cauſer enflure à la jambe & à la couronne, de façon qu'un Cheval en reſte quelquefois eſtropié.

On prévient preſque toujours cet accident dans toutes les écuries bien ordonnées, en mettant des boules de bois, attachées au bas des longes du licol, afin qu'elles coulent dans les anneaux, & qu'elles reſtent toujours tenduës; mais quand l'accident eſt arrivé, & qu'il n'eſt pas conſidérable, on joindra des réſolutifs avec des détergens; ſi la playe eſt grande & de plus grande conſéquence, il ne ſera pas mal de ſaigner pour éviter l'inflammation, & d'appliquer deſſus le cataplaſme de miel, farine, & œufs blancs & jaunes, qu'on renouvellera tous les jours juſqu'à guériſon : ſi l'encheveſtrure eſt ſi conſidérable, que l'os ſoit découvert, & qu'il y vienne enflure à la jambe & à la couronne, traitez l'os comme il eſt dit dans le Chapitre VI. du préſent Traité, une charge ſur la jambe, & en reſtrinctif ſur la couronne.

REMEDE.

Du miel commun, de la farine & des œufs, bien battre le tout enſemble, & appliquer après avoir lavé la playe avec du vin chaud.

CHAPITRE XX.

Obſervations ſur les Maux de pied en général.

COmme le pied eſt la partie du corps du Cheval la plus remplie de tendons & de ligamens; & par conſéquent une des plus délicates à panſer, quand il y ſurvient du mal, il eſt néceſſaire de faire quelques obſervations ſur les précautions qu'on doit prendre, quand cette partie eſt affectée. Pre-

mierement, comme les pieds ſoutiennent tout le corps, qu'ils ſont par conſéquent la partie la plus baſſe; cette partie lorſqu'elle eſt affligée, eſt plus ſujette à la chûte des humeurs qui ſéjournent ordinairement ſur les endroits les plus travaillés, puiſqu'ils ſont moins en état de les diſſiper & de les éloigner; ainſi il faut travailler d'abord à empêcher leſdites humeurs de prendre leur cours dans ces endroits, ce qui ſe fait par les remedes intérieurs, qui rendant les liqueurs plus coulantes, s'oppoſent à leur ſéjour; en même tems on travaille à la partie même par des remedes extérieurs.

A l'égard des opérations néceſſaires auſdits maux, quand on eſt obligé de faire une inciſion qui fait venir le ſang en abondance, le premier ſoin qu'on doit avoir avant d'appliquer les remedes eſt d'arrêter le ſang; c'eſt pourquoi, quand vous aurez deſſolé, ou que vous aurez fait une grande ouverture qui amenera beaucoup de ſang, il n'y a pas autre choſe à faire, que d'appliquer pour premier appareil de la thérébentine chaude & de la filaſſe par-deſſus, bien bander le tout, & ôter ce premier appareil au bout de deux fois vingt-quatre heures; ſi au bout de deux jours, il venoit encore du ſang en trop grande quantité, ce qui prognoſtiqueroit, que le petit pied eſt attaqué; vous mettrez de l'eau-de-vie avec du ſucre en poudre & de l'aloës pour arrêter ce ſang, ou bien de la poudre de vitriol avec un peu de filaſſe, & ſoyez trois jours ſans le panſer, au bout duquel tems, (ce qui eſt rare), ſi le ſang continuë de venir en abondance, retardez toujours le panſement d'un jour de plus, juſqu'à ce que vous ſoyez devenu maître du ſang, qui empêcheroit les remedes d'avoir leur effet.

Il eſt auſſi à remarquer, que dans les opérations néceſſaires auſdits maux, lorſqu'il faudra emporter des chairs, cartilages, &c. pour chercher le fond du mal: il eſt bien plus aſſuré de couper avec le fer, ou avec le feu, que de conſommer avec des cauteres ou cauſtiques; car outre la douleur que cette ſorte de drogue cauſe, ſouvent elle renvoye la matiere ſouffler au poil, à la couronne, ou dans le pâturon même.

3°. Il n'eſt aucunement dangereux de donner des rayes de feu ſur la corne, pourvû qu'on ne brûle pas la couronne, mais ſeulement le ſabot; & bien loin de cela, il ſeroit utile en beaucoup d'occaſion de le faire. Tout

Tout habile Maréchal ne dessollera jamais un Cheval, qu'il ne lui ait auparavant ramolli le pied avec de bonne remolade ou vieux oingt.

Le petit pied étant piqué, il est nécessaire qu'il en sorte une ou plusieurs esquilles, sans quoi, tant qu'il y en aura à sortir, la playe ne se refermera point : ces esquilles sont plus long-tems, les unes que les autres, à se détacher selon l'endroit où elles sont; cela va ordinairement depuis quinze jours jusqu'à trente, quelquefois même on est obligé de les tirer, quand elles ne sortent point d'elles-mêmes.

Il y a un os, que les Maréchaux appellent la noix ou le pivot, que l'on trouve au-dessus du petit pied du côté du talon, c'est celui qui est marqué A dans la Planche XVII. quoique cet os soit piqué, il n'esquille jamais.

Aux grands maux de pied, qui durent long-tems, il est nécessaire de charger l'épaule ou la hanche, de peur que ces parties ne prenant point l'exercice accoutumé, & la nourriture ne se distribuant pas également, elles ne se dessechent & ne deviennent inutiles : la hanche sans cette précaution deviendra plus basse; ce qui ne se peut guéres réparer. De peur que la matiere ne souffle au poil dans des playes profondes du dessous du pied, il faut premierement donner écoulement par en bas, en agrandissant les ouvertures, ou dessolant selon l'occasion, & ne pas enfermer le loup dans la bergerie; en même tems on met des restrinctifs sur la couronne pour la fortifier & la resserrer.

Si la matiere a soufflé au poil, c'est-à-dire, que n'ayant pas eu assez d'écoulement par en bas, elle ait paru à la couronne, au quartier, ou au talon, vous injecterez dedans la playe des vulneraires, après quoi vous songerez toujours à resserrer la couronne; car la matiere y séjournant pourroit corrompre tout le reste du pied, ou s'endurcir à la couronne, & en chemin faisant corrompre quelque tendon.

Si on néglige les enflures sur la couronne, & qu'elles soient endurcies, l'huile de laurier, ou le feu en boutons, en perçant le cuir sur l'enflure, pourront en venir à bout. A l'égard des tendons attaqués & des filandres, voyez le Chapitre des Playes en général.

Dans tous les maux de pied, où il y a deux trous, qui se communiquent de haut en bas, il faut y mettre du baume verd, ou passer au travers un fer ardent.

CHAPITRE XXI.

Des Atteintes.

UN Cheval ſe donne une atteinte, lorſqu'avec ſa pince du fer de derriere, il ſe donne un coup ſur le talon du pied de devant; mais plus communément, les atteintes proviennent de ce qu'un Cheval qui en ſuit un autre, lui donnera un coup, ſoit au pied de devant, ſoit au pied de derriere en marchant trop près de lui; l'atteinte ou le coup qui ſera donné ſur le talon, ou près du quartier de l'une ou de l'autre de ces deux façons, fera meurtriſſure, ce qui s'appelle une atteinte ſourde, ou bien fera une playe, en emportant la piece, ou un trou; & ſi ce trou pénétre juſqu'au cartilage du pied, dont nous avons fait l'explication au Chapitre des Javarts encornés, & que ce cartilage ſe corrompe, alors le mal eſt conſidérable, & s'appelle une atteinte encornée, qui devient auſſi dangereuſe, qu'un javart encorné. Une atteinte encornée peut provenir auſſi de ce qu'un Cheval ſe ſera bleſſé ſur la couronne, avec le crampon de l'autre pied: elle devient de même encornée, ſi on la néglige dans les commencemens, quoiqu'elle ne ſoit pas conſidérable d'abord, & que le Cheval n'en boite guére; car ſi on continuë à travailler un Cheval, ſans ſonger à ſon atteinte, la partie fatiguée ſera plus ſuſceptible de ſe corrompre, & de venir en matiere: les Chevaux dans le tems des gelées, quand on leur met des crampons fort longs & des clouds à glace, ſe donnent des atteintes plus dangereuſes.

On connoît l'atteinte par la playe; on voit dans l'endroit où le Cheval a été attrapé, ſoit au-deſſus de la couronne, ou même dans le pâturon, le ſang qui ſort, & un trou, ou bien la piece emportée. A l'égard de l'atteinte ſourde, c'eſt-à-dire, celle où il ne paroît rien, on la reconnoît en ce que le Cheval boite, & qu'on ſent la partie frappée plus chaude que le reſte du pied.

Quand la partie qui eſt au-deſſus de l'atteinte enfle, que la corne ſe reſſerre, & que le pied s'étrecit au-deſſous, il eſt bien à craindre, que le cartilage du pied ne ſoit corrompu, & que l'atteinte ne devienne encornée.

Souvent un Cheval aura eu une atteinte qui aura pénétré jusqu'au cartilage ; on pourra la guérir en apparence, le trou se bouche, & la plaie, s'il y en a, se consolidera facilement ; le Cheval n'en boitera plus, & on le croira guéri : mais comme le cartilage est touché, & qu'il est insensible quoiqu'il ne fasse plus boiter, la matiere s'assemble en cette partie, & peu à peu en fait une forte atteinte encornée, qui sera quelquefois six mois à paroître, sur-tout si la matiere qui corrompt le cartilage, n'a point de malignité par elle-même.

Quand on néglige une atteinte simple, elle peut devenir encornée, & par conséquent très-dangereuse.

Dans le moment qu'on s'apperçoit de l'atteinte : c'est-à-dire, aussi-tôt qu'elle a été donnée, on met du poivre dessus, ce qui la guérit ordinairement ; mais si on ne la traite pas dans le moment qu'elle vient d'être donnée ; ayant coupé la chair détachée, on commencera par laver la playe avec du vin chaud & du sel, puis piler un jaune d'œuf dur, & le mettre dessus en guise d'onguent ; s'il y a un trou, vous appliquerez la thérébentine & le poivre ; on se sert aussi de poudre à canon, démêlée avec de la salive ou humectée : on en emplit le trou de l'atteinte, puis on y met le feu ; si le trou est sur la couronne & est profond, il faut passer dessus le fer ardent ; & pour empêcher l'air d'entrer, on fera fondre l'emplâtre divin avec l'huile rosat ; mettez le tout sur du coton, & vous l'appliquerez sur la playe.

Si l'atteinte est considérable, il faut avant tout faire une saignée au Cheval.

Lorsque l'atteinte devient encornée, c'est que, ou elle aura été négligée, ou que la blessure se trouvant auprès du cartilage, la chair meurtrie viendra en matiére, laquelle matiére touchant le cartilage l'aura corrompu, ou bien l'atteinte même sera venuë jusqu'au cartilage, & l'aura noirci : cette circonstance est le prognostique le plus dangereux.

Il faut suivre, pour guérir une atteinte encornée, la même méthode qu'on doit suivre pour le javart encorné, Chapitre LXVII. du Traité précédent, car le même accident y arrive, & c'est précisement pour la cure, la même chose de point en point.

Nota. Qu'il faut empêcher que l'atteinte ne se mouille, & que le Cheval ne se léche ; car il ne sçauroit guérir, tant qu'il se léchera.

CHAPITRE XXII.

Des Seimes ou Quartes, & des pieds de bœuf.

CE qu'on appelle une ſeime ou quarte, eſt une fente de la corne, depuis la couronne juſqu'au fer, qui coupe le quartier en deux, en ligne droite de haut en bas *bb* : cette fente s'ouvrant, quand le Cheval met le pied à terre, donne lieu à la chair du deſſous de la corne, de s'avancer en cet endroit, puis le Cheval relevant le pied, & la fente ſe reſſerrant alors, elle pince la chair avancée, quelquefois en tire du ſang, mais toujours fait douleur au Cheval & le fait boiter.

Pl. IV. Fig. D.

Ce mal n'arrive guéres qu'aux quartiers de dedans, parcequ'ils ſont toujours plus foibles que ceux de dehors, & provient ou de trop de foibleſſe dudit quartier, ou de la ſécheresſe du pied ; ce qui fait que les Chevaux encaſtelés, les pieds cerclés, & les Chevaux de manége y ſont les plus ſujets ; les uns, parcequ'ils ont les pieds naturellement ſecs, & les autres à cauſe du crotin des manéges, qui échauffe & deſſéche les pieds.

On peut prendre des précautions pour prévenir les ſeimes : ces précautions ſont d'autant plus néceſſaires à l'égard des Chevaux dont la qualité des pieds marque plus de diſpoſition à ce mal ; il ne faut pour cet effet qu'avoir grande attention & leur tenir les pieds gras & humides, au moyen de l'onguent de pied & du crotin mouillé.

Quand la ſeime arrive, on ne doit avoir d'autre objet que de rejoindre les deux parties ſéparées, & de reſſerrer la chair bourſoufflée dans cette fente, laquelle fait douleur au Cheval, & empêche la réunion : on réuſſit aſſez bien à ces deux indications, par le moyen des cauſtiques : prenez par exemple aſſez de ſublimé, d'orpiment &c. pour en faire un nouet gros comme une noix ; trempez ce nouet que vous mettrez au bout d'un bâton dans de l'huile d'olive bouillante, portez-le audeſſus de la fente ſans y toucher, & laiſſez tomber dans ladite fente des goutes de cette huile empreinte deſdits cauſtiques : recommencez cette opération pluſieurs fois de ſuite.

Nota. Il faut précédemment avoir ferré le Cheval, ſuivant le procedé indiqué dans le Traité de la Ferrure.

Le remede le plus reconnu & le plus ſûr pour ce mal, eſt le

ſeu mis de la façon ſuivante. Ayez un fer, dont la ſurface du bout ſoit terminé en S. d'un doigt de longueur; faites rougir cette S. au feu, & poſez-la toute rouge de côté, de façon que le milieu de l'S. traverſe la fente, par ce moyen un des bouts de l'S. s'imprimera ſur l'un des côtés du quartier fendu, & l'autre bout ſur l'autre côté; vous mettrez trois S. de feu, auſſi poſées à un pouce de diſtance les unes des autres, en commençant la premiere au haut de la ſeime à un pouce de la couronne; & pour que ladite ſeime ſe ſoude dès le haut, vous aurez un autre fer, fait en croiſſant, emmanché comme un fer à marquer, vous ferez rougir ce croiſſant, & l'appliquerez moitié ſur la couronne & moitié ſur la corne, c'eſt-à-dire, en croiſſant renverſé; de façon que le ventre dudit croiſſant enjambe ſur la couronne, & que ces deux pointes ſe terminent ſur la corne, au-deſſus des S. de feu: cette opération eſt faite pour relâcher la corne, & lui donner moyen de s'étendre pour ſe réunir; vous en voyez la diſpoſition dans la Figure D. Pl. IV. Fig. D.

Le pied de bœuf n'eſt autre choſe qu'une ſeime, qui vient en pince, ſéparant le devant du pied en deux, & le rendant ſemblable à un pied de bœuf: ce mal arrive plus communément aux pieds de derriere qu'à ceux de devant, & plus ſouvent aux mulets qu'aux Chevaux: les Chevaux qui marchent ſur la pince, ayant le pied fait comme celui des mulets, y ſont plus ſujets que les autres; mais ce mal n'eſt pas ſi à craindre que la ſeime. Fig. N.

On guérira ce mal de la façon dont on traite les ſeimes, ou bien on peut faire les opérations ſuivantes.

Faites rougir un poinçon, ou bien une aleine courbée, pouſſez-la dans la corne de part & d'autre de la fente, pour y faire des trous, dans laquelle vous paſſerez un fil d'archal de cuivre, que vous redoublerez en deſſus, en tortillant les deux bouts avec des pinces; ces fils d'archal ſerviront à rapprocher les deux côtés l'un de l'autre. Fig. M.

On peut au lieu de ce que deſſus, ſe ſervir du moyen ſuivant. Faites forger un morceau de fer étroit, plat & mince, terminé aux deux bouts par deux pointes, faites comme celles des clous à ferrer: vous releverez ces deux pointes en haut; & levant le pied comme pour le ferrer, vous ferez entrer ces deux pointes dans la corne de chaque côté de la fente, de Fig. O.

façon que le morceau de fer traverſe cette fente par-deſſous le pied ; vous riverez ces deux pointes de clou, puis vous mettrez le fer.

Le moyen ſuivant eſt encore fort bon, qui eſt de couper en biſeau les deux côtés du bas de la fente, ce qui s'appelle faire un ſifflet ; puis après avoir ferré, vous releverez un pinçon de chaque côté de la pince à un pouce de la fente.

Fig. N.

Quelquefois à l'un & à l'autre de ces deux maux il ſe joint un ulcere que nous appellons crapaudine ; quelquefois cette crapaudine les précéde & les cauſe, ſurtout à l'égard des pieds de bœuf, parce que la matiere qui en ſort corrode la corne, la deſſeche & la fait fendre : on reconnoît cette eſpece de crapaudine, par la matiere qui ſort près le poil au haut deſdits maux, ce qui les rend plus longs & plus dangereux : il faut traiter ces crapaudines comme les javarts encornés.

La crapaudine.

Il ne faut jamais ſe ſervir de crampon aux Chevaux qui ont eu des ſeimes, ni même à ceux qui ont diſpoſition à en avoir.

CHAPITRE XXIII.

Des Encloueures & des Retraites.

ON appelle encloueure une bleſſure faite au pied d'un Cheval, lorſque celui qui le ferre a broché un clou, de façon qu'au lieu de traverſer la corne ſeulement, il la fait entrer dans la chair vive, c'eſt ce qui s'appelle enclouer ou piquer un Cheval. La retraite n'eſt autre choſe qu'une portion de clou reſtée dans le pied d'un Cheval ; le clou s'étant caſſé dans le tems que le Maréchal le tiroit en déferrant le Cheval ou autrement ; & quand on vient à poſer un clou au même endroit où ſe trouve la retraite ; ce nouveau clou en paſſant la preſſe & la pouſſe contre le vif ou contre la veine, ce qui fait boiter le Cheval.

Tout Cheval qui a été ferré de neuf & qui boite, n'eſt pas pour cela toujours encloué : car ſouvent les Chevaux qui ont le pied charnu, c'eſt-à-dire, la corne du ſabot déliée, ou le talon foible ou ſerré, boitent ſi fort le jour qu'ils ont été ferrés, qu'ils ont peine à ſe ſoutenir, mais ils ſe raffermiſſent d'eux-mêmes avec un ou deux jours de repos. Les Chevaux Anglois ſont fort ſujets à cet inconvenient ; ſouvent auſſi un clou qui ſe

ſera coudé, c'eſt-à-dire, un peu plié dans un pied gras, fera boiter un Cheval, quoiqu'on ne puiſſe pas dire qu'il ſoit encloué ; & ſi l'on tarde quelque tems à ôter ce clou qui ne fait que preſſer le vif ſans entrer dedans, la matiere pourroit bien s'y former, ce qui obligeroit à le panſer comme d'une encloueure ; les Chevaux qui ont les talons ſerrés, pour peu qu'ils ayent des clous brochés haut, boitent, ce n'eſt pas qu'ils ſoient encloués, mais les clous étant trop près du vif, & le preſſant, cauſent de la douleur ; le repos peut les rétablir.

Une encloueure qui eſt très-peu de choſe par elle-même, étant négligée, peut devenir un mal très-conſidérable & très-difficile à guérir.

On reconnoît qu'un Cheval eſt encloué quand on le voit feindre auſſi-tôt qu'il eſt ferré, & qu'en frappant ſur le clou qu'on vient de brocher, il fait un mouvement du pied comme s'il le vouloit retirer ; ſouvent même le Cheval fait ce mouvement dans le moment même qu'on broche le clou; alors il n'y a qu'à ôter le clou ſur le champ, n'en point remettre au même endroit, & continuer à ferrer : il n'y a rien à craindre, quand même le ſang viendroit, & rarement un Cheval en boite. Si on ne s'eſt pas apperçu de ce mouvement, & qu'on voye le Cheval boiter auſſi-tôt qu'il a été ferré, il s'agit de ſçavoir quel eſt le clou qui preſſe la veine ou qui a touché le vif ; pour cet effet, on leve le pied qui boite, & on touche avec le brochoir ſur celui qui ne boite point, pour connoître ſi le Cheval eſt turbulent, & s'il remuë le pied qui eſt à terre quand on touche deſſus, afin qu'enſuite on puiſſe mieux juger quand on touchera ſur le pied boiteux, ce qu'on fait en levant enſuite le pied qui ne boite point, & en frapant doucement ſur la rivure des clous du pied boiteux ; & lorſqu'on touche ſur le clou qui le fait feindre, on juge que c'eſt celui-là qui l'incommode ; s'il eſt encloué au pied de devant, il feindra plus communément du côté du talon ; s'il l'eſt à ceux de derriere, ce ſera à la pince.

Lorſqu'on a fait cette premiere tentative, on commencera par déferrer le pied, puis prenant les triquoiſes, on preſſera tout autour en appuyant un des côtés deſdites triquoiſes vers les rivures des clous, & l'autre vers les entrées deſdits clous ſous le pied, il arrivera quand on preſſera l'endroit piqué, qu'il voudra retirer le pied, & feindra extraordinairement.

Nota. Lorſqu'on déferrera le pied encloué, il faudra exa-

miner les clous qu'on tirera pour voir celui qui sera coudé, ou s'il n'y a point de retraite; c'est-à-dire, quelque paille détournée à côté, ou enfin s'il n'y a point de marque que quelque paille se soit détachée du clou en le retirant, & soit restée dans le pied, ce qui est très-mauvais; car on a de la peine à la retirer, & tant qu'elle est dans le pied, le Cheval ne peut guérir: il s'agit donc de la tirer en faisant une assez grande ouverture de la façon que je vais l'expliquer. Si l'encloueure n'a pas été reconnuë sur le champ, mais qu'on l'ait découvert par les moyens que j'ai indiqués ci-dessus, il pourra arriver lorsqu'on aura déferré & ôté le clou, qu'il sortira de la blessure du sang & de la matiere; alors, ou de quelque façon que ce soit, il faut commencer par ouvrir le trou en rond avec le bistouri ou la petite gouge, & s'il y a une retraite, ouvrir toujours jusqu'à ce qu'on la puisse ôter, puis verser dans le trou de l'huile bouillante ou de l'essence de thérébentine; l'huile de pétrole chaude est un excellent remede; les herbes vulneraires guérissent les encloueures.

Si une encloueure est négligée, la matiere peut souffler au poil, enfler la couronne, & même à la fin offenser le tendon. Voyez pour la cure de ces accidens le Chapitre qui traite des maux de pied en général.

CHAPITRE XXIV.

Des Clous de ruë & des Chicots.

UN Cheval peut trouver sous son pied en marchant un clou la pointe en haut qui lui entrera dans le pied, alors on dit qu'il a un clou de ruë, parce que cet accident arrive plus souvent dans les ruës des Villes que partout ailleurs; de même si un Cheval marche, ou court dans des tailles nouvelles, il peut rencontrer sous son pied un éclat de bois coupé qui se termine en pointe, & qui lui entrera dans le pied; on appelle ces brins de bois des chicots.

Les clous de ruë & les chicots étant de forme mal unie & non tranchante, causent des playes contuses qui deviennent plus ou moins dangereuses selon l'endroit du pied qu'elles ont ouvert, & suivant qu'elles ont pénétré plus ou moins avant: par exemple, si les clous & chicots sont entrés de biais ou en glissant, ils n'auront blessé que la solle ou la fourchette; s'ils entrent

trent

trent debout, il s'agit de leur longueur : car s'ils ſont aſſés longs pour pénétrer au-dela de la ſolle, ils offenſeront la pince ou le corps de l'os du petit pied, ou le quartier, le talon ou le tendon du profond qui tapiſſe une partie du deſſous du petit pied ; leur ſituation la plus dangereuſe eſt celle qui a attaqué l'os du petit pied ou le tendon ; le talon eſt moins à craindre que les quartiers.

Comme il s'agit de guérir ce mal, à quelque degré qu'il ſoit, venons aux remedes que l'on peut employer.

Lorſqu'on voit un Cheval boiter ſubitement en chemin, il faut lui lever d'abord le pied boiteux ; & ſi on lui trouve un clou ou un chicot, on commencera par l'arracher, puis on fondra d'abord de la cire d'Eſpagne dans le trou, ou on y verſera de l'huile bouillante, & on bouchera le trou avec de la cire d'Eſpagne ; ſi l'endroit n'eſt pas dangereux, le Cheval ſe trouvera par ce moyen tout-à-fait guéri, ou du moins s'il y a du danger, on pourra le mener à l'écurie ſans craindre qu'il y entre aucun corps étranger, comme bouë ou gravois : ſi au bout de dix jours la douleur continuë, & même qu'elle augmente, commencez par mettre le Cheval au ſon & à l'eau blanche : vous ſonderez pour connoître juſqu'où le clou ou le chicot pénetre. S'il a été dans les attaches qui ſont entre la corne & le petit pied, alors vous ouvrirez le trou en rond avec la petite gouge, vous y verſerez l'huile de pétrole ou l'eſſence de thérébentine, enfin, les réſolutifs les plus forts ; & en cas que la douleur continuë, il faut ſaigner pour éviter la fluxion & deſſoler. Si la matiére eſt abondante, mettez autour du pied un cataplaſme émollient; ſeringuez dans le trou de l'huile de thérébentine, puis mettez par deſſus de la thérébentine.

Quand on a négligé ce mal, ou qu'il a été mal panſé, la matiére ſe forme, & fait un ravage proportionné à ſon abondance, à ſa malignité & à l'endroit où elle ſéjourne ; & ſi elle ne trouve pas aſſés d'écoulement, elle refluëra, & ſe fera jour par en haut vers le poil à la couronne ou aux talons. Le remede eſt de deſſoler ſur le champ, de faire une bonne ouverture, & de ſeringuer dans les deux trous des réſolutifs forts.

Si on voit ſortir des eaux rouſſes qui proviennent toujours des tendons attaqués, ſervez-vous des mêmes réſolutifs ; & ajoutez des cataplaſmes réſolutifs ſur le pied & ſur la jambe : car il eſt à craindre pour lors que le tendon ne ſe relâche, & que le petit pied ne deſcende par la ſuite.

La matiére ſe promene quelquefois vers la fourchette, de façon qu'il ſe forme deux ou trois trous au talon, qui auront communication entr'eux & juſqu'au pâturon, il faut couper tout juſqu'au fond.

Si l'os du petit pied eſt piqué, il faut qu'il en tombe une ou pluſieurs eſquilles; panſez comme il eſt dit au Chapitre des playes: s'il eſt éclaté, le Cheval eſt en grand danger.

CHAPITRE XXV.

OPERATIONS.

Du Travail du Maréchal.



E Travail du Maréchal eſt une des piéces les plus néceſſaires pour quantité d'opérations qui ſe font ſur les Chevaux, & dont un Maréchal peut difficilement ſe paſſer: c'eſt pourquoi avant de parler des différentes opérations, j'ai cru qu'il étoit néceſſaire de détailler le travail & ſes proportions les plus juſtes, afin que celui qui opere y ait toutes ſes commodités, que l'animal qui y eſt enfermé en ait le moins qu'il eſt poſſible pour troubler l'opération, & qu'il ne puiſſe pas ſe bleſſer lui-même.

PL. XX. Le travail eſt un bâtis ou aſſemblage de charpente composé de quatre pilliers quarrés A A A A de ſept à huit pieds de haut hors de terre, & de quatre pieds ou environ de fondation, & de neuf pouces d'équariſſage BBBB; les deux bouts ſont formés par la diſtance de ces quatre piliers, où ils ſont deux à chaque bout qui ne doivent être éloignés l'un de l'autre que de deux pieds, ayant une traverſe en haut, une autre à raſe-terre: & la troiſiéme au bout de leurs extrêmités qui eſt en terre; chaque couple de piliers ainſi aſſemblés eſt éloigné l'un de l'autre de quatre pieds quatre pouces, & aſſemblé de chaque côté par trois traverſes CC. DD. EE. qui prennent aux mêmes hauteurs que les ſix premieres, ce qui fait un bâtiment de bois à jour, formant un quarré long; à chacun de ces piliers quarrés on fait pluſieurs mortoiſes pour y ajouter les pieces néceſſaires.

Premierement, à cinq pieds & demi de terre, on ajoute par le côté une traverſe quarrée FF, ayant $\frac{1}{2}$ pied d'équarriſ-

ſage, à laquelle on clouë & attache en-dedans cinq crochets de fer à égale diſtance, & ayant la tête en bas : vis-à-vis & de l'autre côté on met à égale hauteur un rouleau ou une traverſe ronde G garnie de cinq autres crochets ou crampons dont les deux bouts plus épais H H ſont équarris & ferrés au-delà près des piliers de deux crics à dents L, dans leſquels s'engrenne à chacun un morceau de fer qui les arrête : on perce chaque bout de deux trous de tarriere, un à chaque face du quarré, qui perce tout au travers.

A quatre pieds de terre on fait une mortoiſe dans le pilier à moitié d'épaiſſeur & à un pied de terre, une autre pareille pour y faire entrer deux traverſes ou barres mobiles MM (qui ferment le travail des deux côtés) dont un bout entre dans la mortoiſe d'en-bas d'un pilier, & l'autre dans la mortoiſe d'en-haut de l'autre pilier où elle eſt retenuë par un morceau de fer attaché au-deſſus NN qu'on range pour la faire entrer, & qu'on laiſſe retomber pour l'empêcher d'en ſortir.

Quatre autres barres mobiles OO, deux à chaque bout, ferment les deux bouts du travail : celles-là ſe coulent dans des mortoiſes qui percent les piliers d'outre en outre ; la plus haute ſe fait à trois pieds ou trois pieds deux pouces de terre, & celle d'au-deſſous eſt à deux pieds deux pouces de terre.

A chaque pilier ou clouë deux gros anneaux de fer P P à raſe-terre, dont l'un regarde le côté du travail, & l'autre le bout en-dedans.

A deux pieds de terre on fait une petite mortoiſe deſtinée à y fourrer le bout d'une double potence de fer QQ qui a environ quinze pouces de long hors du pilier, elle fait un petit coude à deux pouces près du pilier qui la rejette en dehors, & ſa tête qui finit par deux boulons a ſix pouces de long.

A deux pieds & demi de terre ſont percées deux autres mortoiſes tranchantes faites pour y faire entrer deux barres de fer rondes d'un pied de long RR, elles ſe terminent par un quarré de fer dans lequel ſont deux trous quarrés deſtinés à recevoir une barre ronde de fer SS qu'on fait entrer de l'une à l'autre, chaque traverſe du haut des bouts du travail eſt garnie d'un anneau T qui pend, ou d'un rouleau V ſoutenu par deux branches, qui tourne ſur lui-même : du côté de la traverſe ronde G, à chaque pilier eſt une barre de fer ronde XX qui pend à une chaîne, & qu'on arrête en la paſſant dans un anneau qui l'em-

pêche de vaciller : on met auſſi de petits anneaux de fer pour paſſer les longes du licol du Cheval ou de la caveſſine de main, ou bien on les arrête avec des crochets YY qui pendent entre les deux barres des bouts : on garnit de cuir rembourré, & cloué ZZZZ les quatre piliers d'en dedans du côté des bouts du travail : on couvre tout le travail d'un toît qui y tient ; ou d'un appentis attaché à la muraille voiſine, s'il eſt auprès d'une muraille, & qu'il ne ſoit pas iſolé.

Comme tous les quatre piliers ſont percés des mêmes mortoiſes, il n'y a moyennant cela ni devant ni derriere ; c'eſt-à-dire, que la tête du Cheval peut être à un bout ou à l'autre indifféremment, parce que toutes les traverſes mobiles, les barres, &c. s'ajuſtent d'un côté comme de l'autre.

On fait les fondations de quatre pieds de profondeur, pour rendre le travail capable de réſiſter aux efforts du Cheval ; on doit murer tout le dedans avec chaux & ciment, le paver à raze terre, & à un pied & demi tout autour.

Les traverſes d'en haut ſervent à l'aſſemblage.

Les anneaux ou rouleaux qui ſont aux bouts ſont mis pour lever la tête du Cheval quand on donne des breuvages ou des pillules.

Les crochets de fer qui ſont aux traverſes immobiles des côtés ſervent tant à ſoutenir qu'à élever la ſous-pente, & les barres rondes attachées à des chaînes de fer ſont faites pour tourner la traverſe ronde, en les mettant ſucceſſivement dans les trous de tarriere qui ſont au bout.

Les traverſes ou barres de bois qui vont en biais des deux côtés ſont faites pour empêcher le Cheval de ſe jetter de côté.

Les traverſes ou barres de bois mobiles qui ſont, deux devant & deux derriere, empêchent le Cheval de ſortir du travail, ſoit en avançant ou en reculant.

La double potence de fer eſt deſtinée à tenir, lever & attacher le pied de devant pour y travailler.

Les barres & la traverſe de fer ſont faites pour tenir & arrêter le pied de derriere.

Les anneaux du bas des piliers doivent ſervir à tenir en reſpect (par le moyen de cordes qui entourrent le pâturon, & qui paſſent au travers deſdits anneaux) les pieds auſquels on ne travaille pas.

Les rembourures des piliers empêchent que le Cheval (dans les efforts qu'il fait) ne ſe bleſſe la tête contre les piliers.

CHAPITRE XXVI.

Comment on met un Cheval au Travail.

QUand on veut faire quelque opération douloureuſe à un Cheval, il faut l'abattre ou le mettre au travail, ſans quoi on ne pourroit en venir à bout.

Nous parlerons au Chapitre ſuivant de la façon de l'abattre : maintenant nous allons expliquer comment on l'arrête dans le travail, de maniere qu'il ne puiſſe pas troubler l'opération par ſes mouvemens & ſes efforts.

Avant tout il faut être muni d'une bonne ſous-pente de cuir fort : voici ce qui compoſe cette eſpece de ſous-pente qui n'eſt qu'un aſſemblage de courroyes diſpoſées, comme on le voit dans l'eſtampe. Les trois principales *aaa* qui ſervent à ſuſpendre ou à élever le Cheval, ſont garnies de deux ou trois chaînons à chaque bout : il y a (comme on voit) cinq courroyes traverſantes qui coulent comme on veut. Les trois plus courtes *bbb* ſervent à garnir ſous le ventre; & des deux autres, l'une *cc* eſt fort longue, un de ſes côtés va entourer la croupe, & l'autre le poitrail : ces côtés ſe bouclent à deux boucles *dd* qui ſont à la courroye qui eſt de l'autre côté. Pl. XX. Fig. B.

Après avoir mis des lunettes au Cheval, on le fait entrer dans le travail par un des bouts : on remet enſuite les deux traverſes qu'on avoit ôtées pour qu'il entrât : on accroche la ſous-pente à trois des cinq crochets qui ſont à la traverſe quarrée d'un côté ; puis la paſſant par-deſſous le ventre ſans toucher au Cheval, on accroche les trois autres bouts à trois crochets de la traverſe tournante ; puis en faiſant tourner cette traverſe avec les barres de fer rondes qui pendent par des chaînes, on éleve la ſous-pente ſous le ventre du Cheval au point que l'on veut : Pendant ce tems on met des plattes longes ou des cordes BBB à tous les pieds auſquels on ne veut pas travailler, & les paſſant enſuite dans les anneaux du bas des piliers, on les en approche, & un homme tient chaque platte longe tournée autour de chaque pilier, afin que le Cheval ne puiſſe pas avoir la liberté de ſes jambes. Pl. XXI. Fig. A.

On paſſe auſſi quelquefois une platte longe C, ſur le garrot qu'on attache des deux côtés en bas, à deux anneaux mis

exprès, le Cheval ne ſçauroit ſe lever, retenu par cette platte longe.

Pour ſoutenir la croupe, & afin que le Cheval ne s'acule pas, on nouë une corde à la queuë ; puis on la fait paſſer dans l'anneau d'en haut, qui ſert à donner des breuvages, & un homme tenant cette corde, ſoutient tout le derriere du Cheval : ce nœud de la queuë, ne doit pas couler ; & pour cet effet, il y a une façon de le faire, que je vais expliquer. Appliquez ſur la queuë une corde ployée, dont un bout ſoit long D, & l'autre court E ; empoignez la queuë & la corde vers l'endroit où on coupe ordinairement la queuë ; prenez le bout court, & par-deſſus la main gauche, faites deux ou trois tours F, comme pour lier la queuë : mêlez enſuite le bout qui vous en reſte avec le crin de la queuë G ; faites paſſer à moitié ce crin, entortillé avec ce bout de corde dans l'anneau de corde, qui eſt reſté en haut H ; tirez le bout long en bas, il ſerrera le crin mêlé avec la corde & le nœud fait ; quand vous voudrez le défaire, tirez à vous la corde entortillée de crin, & le tout partira.

J'obmettois de dire que pour empêcher le Cheval de balancer en avant & en arriere, vous n'avez qu'à paſſer une corde au poitrail de la ſous-pente L, & l'attacher à la barre de devant, & une autre par derriere M, pour l'attacher à la barre de derriere ; de plus vous mettrez des morailles ou un torchenés au Cheval.

Comment on arrête les pieds au travail.

Quand on veut travailler aux pieds, ſoit pour ferrer, deſſoler, &c. dans le travail, ſi c'eſt au pied de devant qu'on a à faire ; il faut mettre la double potence de fer du côté du pied qu'on doit lever; puis mettre une platte longe au pâturon dudit pied, l'amener ſous cette potence, qui ſera mieux d'être rembourrée, afin que le pâturon & les talons ſoient plus mollement : vous ferez venir le nœud coulant du pâturon N en dehors ; puis vous paſſerez la platte longe ou la corde par-deſſous le pied O & par-deſſous la potence de l'autre côté ; enſuite par-deſſus la potence P, une deuxiéme fois par-deſſous le pied ; puis par-deſſus la potence Q ; enfin par-deſſous R, un homme tiendra le bout de la longe, & le pied ſera arrêté. Au pied de derriere la même choſe ſe fera ſur la barre ronde de fer, qui ſert à lever les pieds de derriere.

Quand on travaille à un pied de devant, il faut attacher

l'autre pied à l'anneau d'en bas du même côté S, & pour le pied de derriere, il faut attacher l'autre pied à celui d'en bas de l'autre côté.

CHAPITRE XXVII.

Comment on abat un Cheval avec le lacs & avec les Entraves.

IL y a deux manieres d'abattre les Chevaux, l'un avec le lacs, l'autre avec les entraves, qui est la plus sûre & la meilleure façon.

Après avoir étendu par terre un bon lit de paille, & avoir mis des lunettes au Cheval, s'il est difficile, on le fait avancer sur cette paille, ensuite on travaille à le faire tomber sur cette paille.

On a un lacs, qui est une corde d'environ trente pieds de longueur AA, à un bout de laquelle est un anneau de la même corde B; on fait passer l'autre bout dans cet anneau, jusqu'à ce qu'il fasse lui-même un grand anneau, qu'on passe dans le col du Cheval; puis on l'élargit peu à peu sur son dos, jusqu'à ce qu'il tombe derriere sa croupe; ensuite dix ou douze hommes plus ou moins, tirent fort & subitement la corde, qui en se serrant, rassemble les quatre jambes du Cheval, & l'oblige à tomber; cette façon a ses inconveniens: Premierement, il faut avoir beaucoup d'hommes au bout de la corde, sans quoi si le Cheval est vigoureux, il entraîne souvent le lacs & les hommes, & quelquefois il s'en débarrasse totalement avant qu'il soit tout-à-fait serré, de façon qu'il faut recommencer, & le Cheval est alors effarouché & plus difficile à approcher. Pl. XXII. Le Lacs.

Quand on l'abat avec les entraves, on en a quatre, dont trois ont un anneau BBB, & au quatriéme D, la corde est attachée; on boucle les quatre entraves à chaque pâturon, mettant les boucles en dehors, l'anneau où tient la corde, se met à un pâturon de devant; on fait ensuite entrer doucement le bout de la corde, 1°. dans l'anneau de l'autre pied de devant; ensuite dans les deux anneaux de derriere; puis la ramenant dans le premier anneau D, cinq ou six hommes prennent le bout de la corde E, & tirant subitement à eux, les quatre Pl. XV. Fig. A. Les Entraves.

pieds ſe rapprochent, & il faut que le Cheval tombe : alors, & ſur le champ un homme va ſe mettre à genoux derriere la tête, & prend le crin qu'il pouſſe ferme contre terre, afin que le Cheval ne la releve pas : un autre enferme de la paille
Pl. XXI. Fig. B. dans une épouſſete A, qu'il met ſous la tête pour lui ſervir d'oreiller : le troiſiéme, prend la queuë & la tient ferme : le quatriéme, fait un bouchon de paille, ou prend une poignée de paille B d'une main, & prenant de l'autre, le bout de la corde qu'on lui donne, en tendant toujours le reſte, il la paſſe par-deſſous, entre les quatre pieds, & en la tirant toujours par-deſſus, il ſe forme un anneau coulant D, dans lequel il met ſon bouchon de paille ; & pour lors il faut moins de monde pour tenir enſuite cette corde tenduë, afin que le Cheval ne déjoigne pas ſes pieds, & moyennant la paille, cet anneau ou nœud ne ſçauroit bleſſer les pâturons.

On voit une entrave en grand, Pl. XXII. n°. 8.

CHAPITRE XXVIII.

Des inſtrumens du Maréchal pour les Opérations.

Pl. XXII. LEs flammes *a* qui ſont ordinairement trois, qui ſe reploient dans le même manche, ſont de trois différentes groſſeurs, & ne ſervent que pour la ſaignée.

La lancette *b* qui eſt au bout d'un manche, ſert à ouvrir des tumeurs, abſcès, &c.

Le biſtouri *c* eſt un petit couteau à un ou à deux tranchans, ſervant à couper dans le pied, dans les chairs, &c.

La feuille de ſauge *d* qui eſt un biſtouri à deux tranchans, un peu courbé d'un côté ſur ſon plat, ſert à couper dans les endroits un peu enfoncés, comme au dedans du pied, &c.

Les cizeaux *ee*, tant droits que courbes, ſervent aux playes, aux abſcès, à couper le poil, &c.

Les renettes *f* qui ſont faites comme un crochet coupant, ſervent à racler & enlever de la corne en creuſant, &c.

La petite gouge *g*, ſert à ouvrir & élargir en rond dans la corne, dans la ſolle, &c.

L'aiguille *h* courbe, ſert à coudre des playes à l'onglée, &c.

Les couteaux de feu *i* & les boutons de feu *l*, ſervent à mettre le feu en différens endroits.

Le brûle queuë *m*, ſert à brûler le bout de la queuë qu'on vient de couper.

Le fer à lampas *n*, ſert à brûler la féve.

L'eſſe de feu *o*, ſert à brûler la corne aux ſeimes.

La marque *p*, ſert à appliquer rouge ſur la cuiſſe d'un Cheval, afin qu'elle s'y imprime pour toujours : les différentes marques font voir les différens Haras & les pays d'où les Chevaux ſont ſortis.

La corne de chamois *q*, ſert à détacher les tendons ou veines, qu'on veut couper au Cheval, afin de les mettre à portée d'être coupés.

Le boëtier du Maréchal *r*, eſt une boëte de fer blanc, ſéparée ordinairement en trois compartimens, pour y mettre des onguens, ſervant à panſer les Chevaux.

La corne de vache *s*, ſert à donner les breuvages dans la bouche du Cheval.

La cuilliere de fer *t*, eſt pour faire fondre ou chauffer les drogues qu'on veut appliquer chaudes.

La ſeringue *u*, ſert aux lavemens.

La ſeringue *x* à injections, eſt pour injecter dans les playes, elle a ordinairement trois bouts, un droit percé d'un trou, un droit percé de pluſieurs petits trous, & un courbé.

Le pas d'âne *y*, ſert au moyen de ſes deux traverſes, à tenir la bouche d'un Cheval ouverte pour regarder dedans.

Le leve-ſole *z*, eſt fait pour élever la ſole en pince, & commencer à la détacher, afin de donner priſe au tricoiſes, qui l'enlevent enſuite toute entiere.

La ſpatule 2, ſert à remuer, ou à appliquer les drogues; & la ſonde, qui eſt à l'autre bout, à ſonder la profondeur des playes.

Les écliſſes de bois & de fer 3, ſervent à tenir les appareils ſous les pieds.

Les morailles de châtreur 4, ſervent à ſerrer au-deſſus des teſticules pour les couper enſuite : les morailles courbes 5, ſervent à couper les oreilles. Nous avons parlé précédemment de l'uſage du lacs & des entraves.

Le billot 6, qui ſe met dans la bouche, ſert à y mettre des nouets d'Aſſa-fœtida, &c.

La corde à ſaigner 77, ſert à ſerrer le col d'un Cheval, pour lui faire enfler la jugulaire, afin de la piquer.

Le pas d'âne pour les breuvages 13, étant rembourré & mis dans la bouche du Cheval, ſert à lui lever la tête pour lui faire avaler un breuvage.

Le gros billot de bois a deux mains 9, avec leſquelles on le porte pour le placer ſous le tronçon de la queuë, qu'on met deſſus pour la couper.

Le tranchoir ou couperet 10, ſe met à l'endroit de la queuë qu'on va couper, & la maſſe 11, donne ſur le tranchoir le coup qui lui fait trancher la queuë.

La groſſe gouge 12, ſert à caſſer les ſurdents & à faire un roſſignol ſous la queuë.

CHAPITRE XXIX.

Du Poulx des Chevaux & de la Saignée.

ON ne connoît pas le poulx des Chevaux dans le même endroit, qu'on diſtingue celui de l'homme. Le poulx n'étant que le battement de toutes les arteres du corps, au même inſtant, & par le moyen du battement du cœur, on a cherché celui qu'on peut ſentir avec la main, afin que par ſon moyen, on pût connoître le mouvement du ſang; & comme il eſt très-difficile de trouver aux Chevaux des arteres ſuperficielles, on a eu recours au cœur, qu'on ne ſent battre que lorſque le Cheval a la fiévre; ainſi en appuyant le dos de la main, au défaut de l'épaule près du coude du Cheval Pl. I. Fig. A *z*; ſi on ſent battre le cœur, c'eſt une marque de fiévre: on ſent auſſi battre à pluſieurs Chevaux, une artere aux larmiers *h*, ſoit qu'ils ayent la fiévre ou non.

La ſaignée eſt une des opérations les plus communes. Quand le mal vous donne le tems, ou que vous voulez ſaigner par précaution, faites manger du ſon la veille; que le Cheval ne mange ni ne boive trois ou quatre heures avant la ſaignée, ni deux heures après; laiſſez-le en repos la veille, le jour de la ſaignée & le lendemain; cependant vous pouvez enfreindre toutes ces régles ſans danger dans tous les cas où il faudra ſaigner précipitamment.

Il faut régler les ſaignées, c'eſt-à-dire, ſçavoir la quantité de ſang qu'on tire; & comme une pinte d'eau occupe l'eſpace de deux livres de ſang, ſur ce pied-là le Maréchal aura

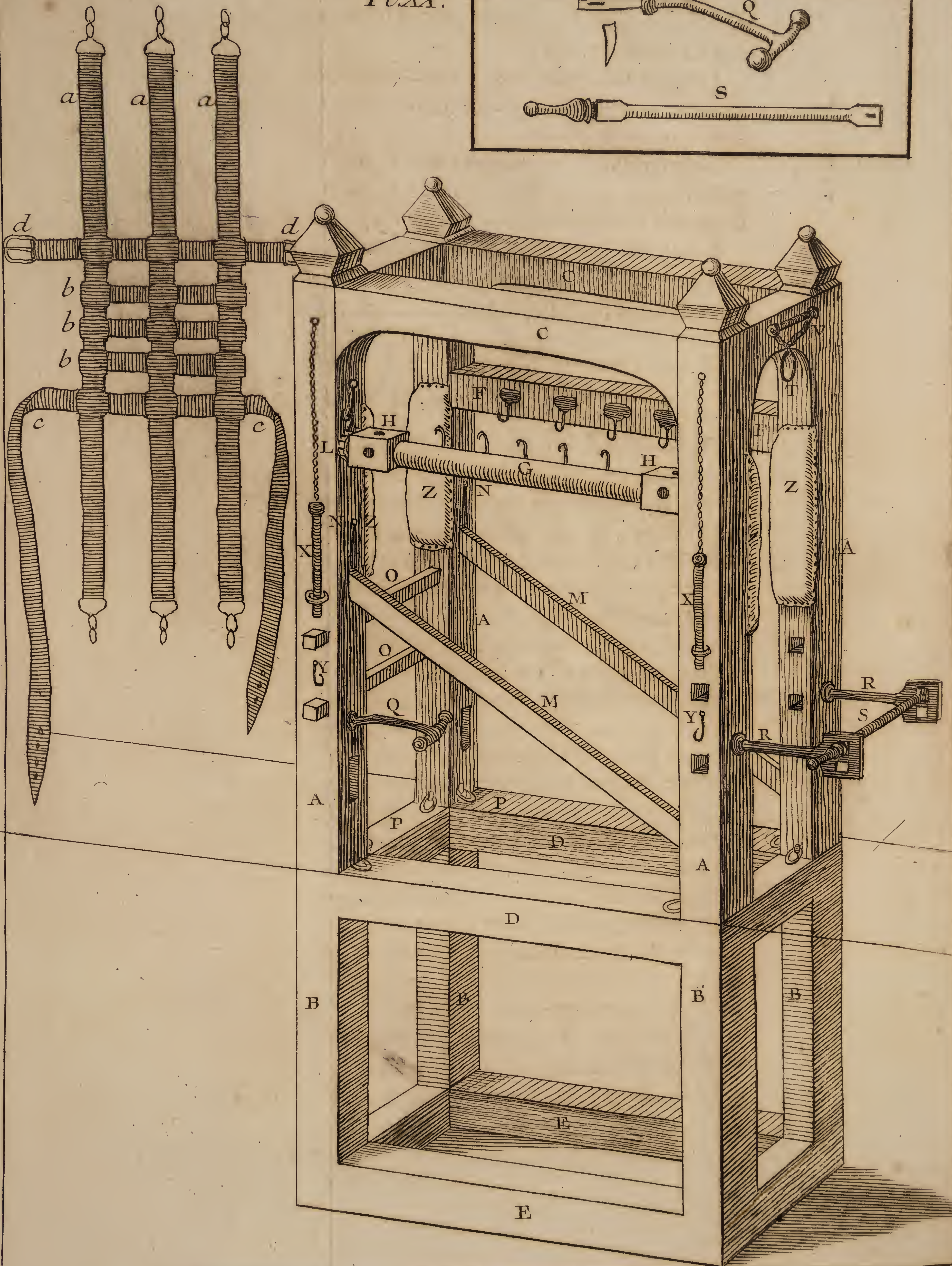


Fig. B
Pl. XX.
a
a
a
d
d
b
b
b
c
c
Q
S
C
C
V
F
F
H
H
T
L
G
Z
Z
N
N
Z
X
X
A
O
M
A
O
M
Y
Y
Q
R
R
S
A
P
P
D
A
D
B
B
B
B
E
E





Pl. XXI.

Fig. A

H C M F G E D B B B P N Q R O S




Pl. XXII.
a
b
c
d
e
e
f
g
h
i
l
m
n
o
p
q
r
s
t
u
x
y
z
2
3
4
5
6
7
7
8
9
10
11
12
13
A
A
B

des meſures & plus & moins grandes pour recevoir le ſang : on fait ces meſures de fer blanc, avec un manche ; elles lui ſerviront encore à voir ſi le ſang eſt noir & échauffé, ou jaune & bilieux, ou boueux & épais, ce qui peut donner quelque léger éclairciſſement pour le mal.

Le ſang qu'on tire en une ſaignée à un Cheval ordinaire, eſt trois ou quatre livres de ſang ; & quand on les réïtere ſouvent, on les fait moindres, le tout ſuivant les cas, quand on ſçait ſon métier,

On eſt quelquefois malheureuſement obligé de faire trotter un peu un Cheval, qu'on veut ſaigner à de certaines veines, où on ne ſçauroit faire de ligature, pour lui agiter le ſang qui ne ſortiroit pas ſans cela : mais qu'on ne s'imagine pas, comme quelques-uns, qu'il eſt néceſſaire d'échauffer le Cheval, avant de le ſaigner, parce que cette agitation fait ſortir le mauvais ſang, & que ſans cela, il n'y auroit que le bon qui partiroit ; car il eſt certain, que cela y fait plutôt mal que bien, & que la maſſe du ſang, eſt la même, ſoit qu'il ne remuë pas ou qu'il s'agite.

Saignée du Col.

Pl. XV. Fig. A.

On ſaigne au col avec la flamme ; c'eſt le ſeul endroit où l'on puiſſe faire la ligature. Pour la faire, on paſſe une ficelle, qui a deux anneaux de la même ficelle à ſes deux bouts, qu'on appelle la corde à ſaigner ; on la paſſe, dis-je, par-deſſus le col, près du garrot ; on la reprend par-deſſous le col, & faiſant entrer un des bouts dans l'anneau de l'autre bout, on ſerre au côté du col E, & on arrête par un demi nœud ; alors la veine jugulaire qui coule tout le long du goſier, paroît ordinairement groſſe comme le pouce : on poſe alors la pointe de la flamme F en biais ſur cette veine à quatre ou cinq doigts de l'os de la ganache ; ſi le col eſt flaſque, ou la peau trop dure, un homme met ſa main de l'autre côté, vis-à-vis de l'endroit où eſt la flamme, ſoutenant la partie ferme, afin que la flamme puiſſe entrer dans la veine ; il faut boucher l'œil au Cheval, du côté qu'on ſaigne, afin qu'il ne voye pas le mouvement qu'on va faire ; car il y en a, qui d'un petit mouvement de tête, ou de mâchoire, dérangent la veine dans le moment que le coup part ; ce qui fait qu'on perce à côté, & qu'il faut recommencer ; voilà tout l'inconvenient, car il n'y a point de danger de piquer l'artere ; elle eſt trop profonde en cet endroit : voici donc comme la flamme entre : Vous

avez une petite masse *g*, ou vous vous servez du manche du brochoir, avec lequel vous donnez un coup raisonnable sur le dos de la flamme ; elle entre, vous la retirez sur le champ, & le sang sort : une maxime générale, c'est de faire une grande ouverture pour l'évacuation du sang ; car la saignée en est plutôt faite, & il vient plus rarement du mal à l'endroit piqué : si le sang ne coule pas en arcade, on fait mâcher quelque chose de dur au Cheval, où on lui prend doucement la langue ; cela fait remuer la mâchoire & jaillir le sang.

Le nœud de Chirurgien.

Quand la saignée est faite, vous ôtez la corde à saigner, le sang s'arrête; puis vous percez les deux lévres de la playe avec une épingle, que vous faites sortir des deux côtés également : vous tirez dix ou douze crins du col, vous les passez des deux côtés, par en haut derriere l'épingle ; puis vous nouez ces crins par-dessous d'un nœud passé deux fois, qui s'appelle le nœud de Chirurgien ; puis d'un second nœud passé aussi deux fois de l'autre sens du premier, & l'opération est terminée.

Saignée des Larmiers.

On saigne sans ligature aux veines des temples & aux larmiers avec la lancette ; mais il faut prendre garde de saigner l'artere, au lieu de la veine en cet endroit.

Connoissance des arteres.

On distingue les arteres des veines, en ce qu'avec le doigt, on les sent battre comme le poulx de l'homme : les veines ne battent point ; il faut les voir pour les piquer.

Saignée sous la langue.

Aux Nazeaux.

On saigne sous la langue avec la lancette. Au travers de la cloison des deux nazeaux avec une alêne, un poinçon, ou un clou.

Au Palais, le coup de corne.

Au milieu du palais, entre les deux crochets d'en haut, avec la pointe d'une petite corne, ou avec la lancette, ce qui s'appelle donner un coup de corne, mais le sang est quelquefois très-difficile à étancher, à cause qu'on aura ouvert un artere : on l'arrête en levant la tête du Cheval en haut, ou en pressant l'endroit avec la moitié d'une coquille de noix, qu'on tient sur l'endroit, pendant un quart d'heure, si l'artere est ouverte.

Aux Ars.

Au plat des Cuisses.

Au ventre ou Flanc.

Aux ars, qui sont les veines du bras, avec la flamme ou la lancette sans ligature ; on ne met point d'épingle à la saignée : on y tient le doigt un moment, & elle se referme d'elle-même.

Aux plats des cuisses de la même façon.

Aux veines du flanc ou ventre de la même façon.

A la queuë avec la lancette. A laQueuë.

Aux pâturons avec la lancette. Aux Pâturons.

A la pince du pied. Ceci n'eſt pas véritablement une ſaignée ; car on ne pique point, mais on ôte ſous le pied à la pince, autant de ſole qu'il faut pour faire venir le ſang ; & cela ſe fait avec le biſtouri, le boutoir, ou la renette, c'eſt plutôt une entameure qu'une piqueure. A la Pince.

On pourroit, & même on devroit retrancher les trois quarts de ces ſaignées ; il y a trop de crédulité à les adopter : quelques perſonnes s'imaginent qu'il y a des endroits conſacrés pour ainſi dire, à de certaines maladies, qu'ils croiroient ne pouvoir pas guérir ſans ſaigner : que ſignifie par exemple la néceſſité de percer les nazeaux avec un clou pour les tranchées, les nazeaux ont-ils quelque correſpondance prochaine avec les boyaux ? on ſaigne auſſi au flanc pour le même mal : pourquoi ces deux ſaignées auront-elles le même effet, & combien eſt-on de tems à tirer de tous ces endroits détournés la valeur d'une ſaignée ordinaire : un Cheval ne ſeroit-il pas plutôt ſoulagé d'une bonne ſaignée du col, que d'une meurtriſſure au palais, &c. Réfléxions ſur les Saignées en différens endroits.

Je voudrois donc, à l'égard de la ſaignée, ſi on la croit révulſive, qu'on n'eût que deux pratiques : ſçavoir, quand le mal eſt au train de devant, de ſaigner indifféremment où on pourra avoir au train de derriere plus facilement du ſang, ou au plat de la cuiſſe 22, ou à la veine du flanc 18 ; & quand le mal eſt au ventre & au train de derriere, de ſaigner au train de devant, ſoit au col 1, ou aux ars 3 : ſi on ne la croit pas révulſive, ſaigner toujours au col : pourvû, ſuivant cette opinion, qu'on ôte du ſang, on fait l'effet qu'on a attendu qui eſt de l'évacuer. Pl. I. Fig. A.

CHAPITRE XXX.

Des Lavemens.

QUand on veut donner un lavement à un Cheval, il ne doit point avoir mangé deux heures avant, ni manger que deux heures après ; la doſe ordinaire eſt de deux à trois pintes de décoction.

Immédiatement avant de le donner, on graiſſe ſa main

d'huile, ou bien on la mouille avec la décoction, & après avoir mis ſon bras à nud juſques au-deſſus du coude, on raſſemble ſes cinq doigts en pointe, & on fourre ainſi la main & le bras dans le fondement : on tire dehors toute la fiente qu'on trouve dans le boyau, ce qui s'appelle vuider ou curer le Cheval ; ou bien, ſi on ne veut pas ſe ſervir de ſon bras, on mettra dans le fondement un morceau de ſavon, gros comme un œuf, qu'on frottera d'huile pour l'aider à entrer ; une demie-heure après, le Cheval ſe vuidera de lui-même. On ſe ſert pour donner le lavement, ou bien d'une corne de bœuf, dont on introduit le petit bout dans le fondement, ou d'une grande ſeringue, faite comme celles des hommes, excepté qu'il faut que la canule ait un trou gros comme le pouce.

Si vous vous ſervez de la corne, introduiſez-en le petit bout dans le fondement, après avoir ſitué le Cheval dans un endroit où la croupe ſoit haute & le devant bas : alors verſez petit à petit la décoction chaude par l'autre bout de la corne. Si le lavement n'entre pas bien, on remuë la langue du Cheval, & on frappe de petits coups ſur les roignons avec la main platte, & il entrera.

Si on ſe ſert de la ſeringue, il n'y a pas d'autres cérémonies que de pouſſer doucement & en tournant le piſton juſqu'à ce qu'il ſoit au bout : cette façon eſt la meilleure, car le Cheval l'a plutôt pris, & le reçoit mieux.

Enſuite, il n'y a pas autre choſe à faire que de laiſſer le Cheval tranquille ſans le promener, ni lui boucher le derriere avec du foin : car ſi vous le promenez, vous l'engagez à rendre ſon remede trop tôt, il vaut mieux qu'il le conſerve un peu de tems ; & de lui boucher le derriere, ne l'empêchera point de le rendre s'il en a envie.

CHAPITRE XXXI.

Les Breuvages & Pillules.

Breuvages. QUand on veut donner au Cheval un breuvage, on le mene au travail, puis on lui leve la tête : ce qui ſe fait de deux façons, ou au moyen d'une petite corde, au bout de laquelle on fait un anneau de la même corde, on paſſe cet anneau

derrriere les dents des coins d'en haut, afin qu'il ne ſorte pas de la bouche, & paſſant la ficelle dans l'anneau de fer ou le rouleau de fer qui eſt au haut du bout du travail ; celui qui tient cette petite corde, tirant enſuite en bas, leve la tête du Cheval, ou bien on met dans la bouche le pas d'âne étamé & rembourré dont la figure eſt dans l'eſtampe XXII, & on leve la tête de même. Alors on monte ſur une chaiſe ou ſur un eſcabeau, & on ſe ſert de la corne de vache de deux manieres ; ſçavoir on la met dans la bouche par le petit bout, & avec le pot qu'on tient de l'autre main, on verſe du pot dans la corne à pluſieurs repriſes, ou bien après avoir bouché le petit bout de la corne, on la remplit de ce qu'elle peut tenir de breuvage, & on la renverſe dans la bouche : on remplit ainſi la corne à pluſieurs repriſes juſqu'à ce que tout le breuvage ſoit avalé : il faut bien ſe garder de paſſer ſa main ſur le goſier pendant tout le tems qu'il a la tête en l'air, comme quelques-uns font, cela eſt mortel ; car un Cheval peut étouffer ſur le champ de ce procedé, & même s'il venoit à touſſer, il faudroit laiſſer aller promptement ſa tête, ſans quoi le même inconvenient arriveroit.

Si vous donnez des pillules, il faut avoir un bâton gros comme le doigt & pointu par un bout : vous mettrez cette pointe dans la pillule pour l'enfoncer dans la bouche, tenant de l'autre main la langue ; à chaque pillule un coup de vin blanc ou d'eau par la corne pour la faire paſſer. Pillules.

Si le breuvage que vous donnerez eſt une purgation, la veille ne lui donnez que du ſon, & point de foin, le ſoir un lavement, qu'il ſoit au moins ſix heures ſans manger avant, & autant après ſa médecine, & toute la journée du ſon, & rien autre choſe le lendemain ou ſur-lendemain : enfin, quand il commence à purger, il le faut promener de deux heures en deux heures, une demie-heure chaque fois pendant une demie journée pour l'aider à ſe vuider ; quand il a purgé, finiſſez par un lavement, puis vous le nourrirez à l'ordinaire. Purgations.

CHAPITRE XXXII.

Châtrer & boucler.

COmme la châtrure du Cheval eſt une opération qui devroit être faite par le Maréchal, puiſqu'il eſt, pour ainſi dire, le Chirurgien des Chevaux : Je m'étonne pourquoi la

plûpart la cédent aux châtreurs de profeſſion, & qu'ils les laiſſent approcher de l'animal ſur lequel doit s'exercer tout leur art : c'eſt pour piquer ceux-ci d'honneur, que je vais leur apprendre ici comment on châtre un Cheval, afin qu'ils en prennent eux-mêmes le ſoin.

On peut châtrer de deux façons, ou avec le feu, ou avec le cauſtic.

Voici comment on s'y prend avec le feu.

Châtrure avec le feu. L'Opérateur fait mettre à ſa portée deux ſceaux pleins d'eau, un pot à l'eau, deux couteaux de feu quarrés par le bout ſur le feu d'un réchaux, du ſucre en poudre, & pluſieurs morceaux de réſine, ſon biſtouri & ſes morailles.

Pl. XXI. Fig. B. Quand le Cheval eſt abattu, on lui leve le pied de derriere juſqu'à l'épaule, & on l'arrête par le moyen d'une corde EE qui entourre le col, & revient ſe nouer au pied.

Le Châtreur ſe mettant à genoux derriere la croupe, prend le membre, le tire tant qu'il peut, le lave & le décraſſe, auſſibien que le fourreau & les teſticules : quand cela eſt fait, il empoigne & ſerre au-deſſus d'un teſticule, & tendant par ce moyen la peau de la bourſe, il la fend en long ſous le teſticule, puis il fait ſortir le teſticule par l'ouverture, & comme le teſticule tient par un de ſes bouts du côté du fondement à des membranes qui viennent avec lui, il coupe ces membranes avec ſon biſtouri, puis il prend ſa moraille F, & ſerre au-deſſus du teſticule ſans prendre la peau, en arrêtant l'anneau de la moraille dans la cremaillere : on voit alors le teſticule en dehors, & le paraſtate qui eſt une petite groſſeur du côté du ventre au-deſſus du teſticule.

C'eſt au-deſſous de cette groſſeur, ou plutôt entr'elle & le teſticule qu'il coupe avec le couteau de feu ; le teſticule tombe, il continuë à brûler toutes les extrêmités des vaiſſeaux du ſang en mettant ſur ces vaiſſeaux des morceaux de réſine qu'il fait fondre ſur la partie avec le couteau de feu à plat : il finit par ſaupoudrer & brûler du ſucre par-deſſus la réſine ; enſuite, abaiſſant la peau il recommence la même opération à l'autre teſticule.

Il y a des Châtreurs qui ont des morailles doubles avec leſquelles ils ſerrent & brûlent tout de ſuite les deux teſticules.

Il fait enſuite jetter de l'eau dans la peau des bourſes, puis quand le Cheval eſt relevé, il lui jette à pluſieurs repriſes l'autre ſceau d'eau ſur le dos & ſur le ventre.

La

La châtrure avec le caustic se fait de la maniere suivante. L'opérateur est muni de quatre morceaux de bois longs de six pouces, larges d'un pouce, creux dans leur longueur d'un canal qui laisse un rebord d'une ligne tout autour ; les deux bouts de chaque bâton sont terminés par deux ronds ou boules faites du même morceau de bois : c'est dans ce canal qu'est le caustic qui le remplit tout entier, il est composé de sublimé corrosif fondu dans de l'eau & réduit en consistance de pâte avec de la farine, quand il a préparé le testicule comme nous venons de dire, il serre le dessus au lieu de morailles avec deux de ces bâtons dont il met les deux canaux vis-à-vis l'un de l'autre, & qu'il joint ensemble par les deux bouts qu'il lie chacun avec une ficelle : il coupe avec le bistouri le testicule au-dessous, & laisse les bâtons ainsi liés, que le Cheval emporte avec lui, & qui tombent d'eux-mêmes au bout de neuf jours. La Châtrure avec le Caustic.

Le lendemain, soit que l'opération ait été faite par le feu ou par le caustic, on mene les Chevaux à l'eau, & on les fait entrer jusqu'à la moitié du ventre.

La seule différence qu'il y ait à ces deux opérations, c'est qu'il est plus rare que la partie enfle avec le caustic qu'avec le feu : mais du reste, il n'y a pas plus de danger à l'un qu'à l'autre.

Le grand froid & le grand chaud sont contraires à cette opération ; il faut la faire dans un tems temperé.

On boucle les Jumens qu'on ne veut pas qui soient couvertes par quelque Cheval qui se détacheroit dans une écurie de cabaret, dans un herbage, &c. Voici comment on s'y prend : on se sert pour cet effet de deux especes de machines ; l'une est simplement des anneaux de cuivre ; l'autre est une machine plus composée : ce sont deux cilindres ou tuiaux de cuivre creux percés horizontalement *a a* en quatre endroits également distans, on boucle avec les anneaux en perçant les deux lévres de la portiere, autrement de la nature, avec un fil de cuivre qu'on recourbe ensuite en anneau : on en met un autre au-dessous qu'on entre-lasse dans le premier : on en met aussi quatre ou cinq. Quand on boucle avec la grille, on ne fait autre chose que de passer des fils de leton dans les trous d'un des deux canaux de cuivre ; ils sont recourbés déja au bout ; de peur qu'ils ne passent au travers des trous, l'on perce une lévre de la portiere avec ces fils, puis l'autre ensuite : on les fait passer dans les trous de l'autre canal, & on les recourbe de l'autre côté : cela PLANCHE XXIII. Fig. A. Boucler.

fait comme une grille devant la nature, ou au lieu de canaux, on tortille deux fils de leton enſemble : on fait paſſer au travers de diſtance en diſtance les aiguilles qui ſont reçûës après avoir percé la nature par deux autres fils de léton tortillés.

Pour faire l'opération, il n'y a pas d'autre préparation qu'une platte longe au pied de derriere, comme pour couper la queuë & le torche-nez.

Les grilles ſont meilleures que les anneaux pour une bête à l'herbe, parce qu'une branche d'arbre peut paſſer dans les anneaux, & déchirer la nature, ce qui ne ſçauroit guéres arriver aux grilles.

CHAPITRE XXXIII.

Couper la queuë & les oreilles, & les rapprocher, & la queuë à l'Angloiſe.

Fig. B. POur couper la queuë, on prend les crins de deſſus qu'on ſépare en deux en les nattant *bb* : enſuite avec des cizeaux on coupe le crin de deſſous C, à la hauteur qu'on veut jusqu'au tronçon *d* qu'on découvre enſuite tout autour de la longueur de deux pouces, en coupant à raze le crin qui eſt deſſus, puis on dénatte le crin de deſſus, & on l'égaliſe avec celui de deſ-
Fig. C. ſous : cela fait, on met au Cheval une platte longe *e* au pâturon droit de derriere; puis la faiſant paſſer de l'autre côté par-deſſus le garrot, on la rentre à l'épaule, & un homme en tient le bout *f*, afin que le Cheval ne puiſſe ruer pendant l'opération : il vaut mieux, pour plus grande ſûreté, mettre le Cheval dans le travail : on approche un billot qui a deux mains *g*, ſur le deſſus duquel on place le tronçon ſans poil *h* bien appuyé ; puis tenant d'une main le couperet, & en mettant le tranchant ſur l'endroit qu'on veut couper qui eſt au raze du crin, on donne un coup de maſſe ſur le dos du couperet qui ſépare net la partie du tronçon qui eſt ſur le billot : on laiſſe ſaigner la queuë un demi quart ou un petit quart d'heure ; puis levant de la main gauche la queuë, on brûle le tour de l'os du tronçon qui reſte avec le brûle-queuë, afin de boucher les vaiſſeaux du ſang ; on finit par mettre du crin ſur l'endroit brûlé que l'on y grille avec le même brûle-queuë, & l'opération eſt finie.

Il faut faire cette opération dans un tems temperé.

Il n'y a point de régles qui puiſſent déterminer à quelle hauteur on doit couper la queuë, le coup d'œil en juge : Je dirai ſeulement que quand on la coupe à une Jument, il faut que ce qui en reſte cache la nature.

Ce qui s'appelle couper la queuë à l'Angloiſe n'eſt proprement qu'un moyen qu'on a trouvé pour donner à un Cheval par art la grace de ceux qui portent naturellement leur queuë en trompe ; c'eſt-à-dire, retrouſſée à peu près comme la queuë d'un chien : ce ſont les Anglois, qui, je crois, ont inventé l'opération qu'il faut pour parvenir à ce but : pour en expliquer l'effet, il eſt néceſſaire d'avoir connoiſſance de l'anatomie de la queuë ; la voici.

Couper la queuë à l'Angloiſe.

La queuë d'un Cheval eſt compoſée de vertebres qui vont toujours juſqu'au dernier F F F, en diminuant de groſſeur, dans chaque vertebre en deſſous eſt un creux ; tous ces creux forment un canal GG, dans l'enfoncement duquel les vaiſſeaux du ſang, veines & arteres coulent juſqu'au petit bout du tronçon, quatre muſcles *hhhh* recouvrent cet os ; ſçavoir, deux qui couvrent tout le deſſus des vertebres, & deux autres qui garniſſent les deux côtés, enjambant un peu vers le deſſus : on pourroit dire que ces quatre principaux muſcles ſont un compoſé de quatre fois autant de petits muſcles qu'il y a de vertebres, puiſque les deux de deſſus fourniſſent un tendon *mm* chacun de leur côté à chaque vertebre, & que les deux d'à côté fourniſſent chacun deux tendons *nn* de même à chaque vertebre, mais bien plus forts que ceux de deſſus ; les tendons de deſſus contrebalancent l'effort de ceux de deſſous : il s'agit d'ôter la force de ces tendons de deſſous, & alors ceux de deſſus ne trouvant point de réſiſtance, tireront la queuë en haut ; pour cet effet, on coupe ceux qui ſont le plus près du fondement : c'eſt en quoi conſiſte toute l'opération. Pour cet effet, on enfonce le biſtouri en ſix endroits ; c'eſt-à-dire, en trois de chaque côté *o p q* à un pouce l'un de l'autre, commençant les premieres entailles le plus près du fondement que faire ſe peut, & cela, juſqu'à ce qu'on entende un petit bruit que font les tendons quand on les coupe : ces petites playes ne donnent pas beaucoup de ſang, & il s'étanche tout ſeul ; il y a des gens, qui, pour être plus ſûrs de la réuſſite de l'opération, mettent une corde au bout de la queuë, font attacher une poulie au plancher au-deſſus de la croupe du Cheval, paſſent la corde dans

Anatomie de la queuë.

Fig. A.

la poulie, & mettent au bout de cette corde un poids, comme une pierre, un morceau de plomb; & cette pesanteur tient toujours la queuë en haut, soit que le Cheval soit couché ou levé : on laisse ce poids jour & nuit jusqu'à ce que les cicatrices soient entierement guéries; le Cheval a alors la queuë relevée en trompe pour toute sa vie.

Couper les oreilles.

Pour bien couper les oreilles à un Cheval, il faut avoir des morailles courbes, comme elles sont gravées, Pl. XXII. 5. on serre chaque oreille avec les morailles : on tire tant qu'on peut la peau de l'oreille en bas, afin que quand l'oreille sera coupée, le cartilage ne se trouve pas à nud : on coupe l'oreille au-dessus des morailles avec un razoir coulant sur la moraille même : on ôte la moraille, & l'opération est faite.

Raprocher les oreilles.

Lorsqu'un Cheval a les oreilles pendantes, il y a des gens qui, soit pour le vendre, ou afin d'ôter cette défectuosité simplement pour leur plaisir, les rapprochent l'une de l'autre par une opération toute simple; ils fendent la peau entre les deux oreilles, au milieu du toupet; ils coupent une portion de cette peau de chaque côté, puis ils recousent les deux bords de la peau qui reste après l'amputation : cette couture tire les oreilles en haut; cela dure quelque tems, mais la peau prêtant toujours à cause du mouvement des oreilles, elles reprennent petit à petit leur premiere forme.

CHAPITRE XXXIV.

Marquer les Chevaux.

Pl. II. Fig. A.

CE qui s'appelle marquer les Chevaux, c'est leur appliquer sur la cuisse droite ou gauche, & même quelquefois sur une joue, un fer rouge qui imprime dans la peau ou les Armes du Maître à qui il appartient, ou une lettre, ou une figure qui fasse connoître de quel haras ils sont sortis; chaque haras a sa marque. La marque du haras du Roi est une ou plusieurs LL couronnées de la Couronne Royale. *x*

Voici comme on s'y prend : on commence par frotter la marque qui est de fer forgé en L couronnée ou autrement : on la frotte, dis-je, avec une terre grasse; si le Cheval est noir ou d'un poil foncé, on la frotte de craye; s'il est gris ou d'un poil lavé, on la frotte d'une couleur rouge, comme de brun rouge : ensuite on l'applique à froid sur la cuisse. La couleur qui étoit

ſur la marque s'imprime ſur la cuiſſe, & on voit alors ſi elle eſt bien placée, ſinon on l'efface & on la remet ou plus haut ou plus bas : enfin, quand on eſt content de l'endroit où on l'a imprimée, on fait rougir la marque : on abat le Cheval, ou on le met dans le travail : on applique la marque ſur ſon empreinte ; & comme le Cheval remuë ordinairement en ſentant la chaleur, & qu'il ſeroit impoſſible de la remettre une ſeconde fois préciſément dans les mêmes traits qu'elle a imprimé d'abord, & que d'ailleurs la peau n'eſt pas aſſez brûlée, on finit le deſſein en paſſant dans les traits des couteaux de feu avec leſquels on ſuit les contours de la marque juſqu'à ce que la peau ſoit aſſez brûlée. L'eſcarre du feu tombe & la marque reſte imprimée pour toujours.

CHAPITRE XXXV.

Deſſoler.

LEs maux pour leſquels on deſſole étant expliqués dans le Traité des Maladies : Je ne parlerai ici que de l'opération.

Quand on doit deſſoler un Cheval, il faut préparer le pied pour cette opération, pour peu qu'il ait la ſole ſéche : cette préparation conſiſte à la ramollir quelques jours auparavant; pour cet effet, parez le pied que vous voulez deſſoler en abattant du talon, & rendant la ſole mince ; puis ajuſtant un fer long d'un demi doigt d'éponge plus qu'à l'ordinaire, on l'attache à quatre clous, & on remplit le pied d'une rémolade chaude, puis de la filaſſe & des écliſſes, ce qu'on renouvelle ſi le pied eſt extrêmement ſec.

Lorſque la ſolle eſt ſuffiſamment ramollie, on procede à deſſoler ; pour cet effet, on abat le Cheval, ou on le met dans le travail, ce qui eſt infiniment mieux : on lui tire le pied avec la platte longe, ſur la traverſe de fer du travail : on l'arrête bien : on ôte le fer : on lui entourre le pâturon d'une petite corde, qu'on ſerre ferme ; cette ficelle ſert de ligature, afin d'empêcher le ſang de ruiſſeler, quand la ſolle eſt ôtée, pour qu'on puiſſe découvrir le mal, qui ſera ſous la ſolle : après quoi on décerne petit à petit la ſolle avec le coin du boutoir, ou la rénette ; (mais les bons ouvriers ne ſe ſervent point de PL. II. Fig. C.

la rénette) pour féparer la folle de la corne, qui y eft attachée à un pouce tout autour ; enfuite prenant le biftouri, on le fait entrer fous la folle, la valeur d'un demi pouce, & on la détache tout autour par-deffous, en frappant doucement & à petits coups avec le brochoir fur le dos du biftouri, jufqu'au talon, d'un côté & de l'autre : quand elle eft ainfi décernée, un garçon prend le leve folle, & le fourre en pince, fous ce qui eft déja détaché, pour le foulever, afin qu'on puiffe le prendre avec les tricoifes, avec lefquelles on acheve d'enlever toute la folle ; cela fait, on laiffe aller le pied doucement à terre, on ôte la ligature de corde, & on laiffe faigner environ un bon demi quart d'heure : enfuite on reprend le pied, on remet la ligature, parce que le fang offufqueroit : on prend de la filaffe, qu'on imbibe dans de l'eau-de-vie : on baffine bien l'endroit : on rattache le fer à quatre clous, & pour premier appareil, vous imbibez des plumaceaux longs de thérébentine chaude, & vous les arrangez tout le long du pied : l'effentiel eft premierement de n'en point mettre trop ; car vous tamponeriez fi fort le pied, que vous y cauferiez douleur & mal. 2°. Arrangez-vous de façon, que l'appareil preffe par tout également ; car la nouvelle folle reviendroit inégale, & poufferoit davantage où l'appareil auroit été plus lâche ; ainfi il faudroit recommencer ; furtout, fi avec cela, il venoit des bouillons de chair, cela eft donc très-effentiel : quand vos plumaceaux font bien ajuftés, vous avez trois écliffes de bois, dont deux font taillées, comme la moitié du deffous du pied du Cheval, c'eft-à-dire, s'arrondiffent du côté du fer, & font droites par l'autre côté ; vous les faites entrer par les talons jufqu'à la pince, les pouffant un peu fous le fer qui les retient ; les côtés droits fe baifent tout du long : la troifiéme eft toute droite, vous la paffez fous les deux éponges, & par-deffus les bouts des deux premieres écliffes, elle les barre & les retient : vous mettez enfuite un reftrinctif autour de la couronne, pour empêcher que le fabot ne s'élargiffe ; ce qui arrive prefque toujours par cette opération ; de la filaffe par-deffus le reftrinctif, une enveloppe & une ligature pour la tenir cinq ou fix jours : après vous leverez tout l'appareil pour en mettre un nouveau, & toujours ainfi jufqu'à ce que la folle foit revenuë ; ce qui arrive en 18 ou 20 jours.

Quand un Cheval a été deffolé, qu'il eft guéri du mal qu'il

avoit, que la ſolle eſt bien revenuë ; ſi vous voyez qu'il recommence à boiter, il eſt quaſi ſûr qu'il y a ſous cette nouvelle ſolle un bouton de chair, qui a crû pendant que la ſolle revenoit ; il faut abſolument deſſoler une ſeconde fois, couper ce bouton ; la ſolle reviendra, & votre Cheval ne boitera plus.

Il ne faut point mouiller le pied du Cheval deſſolé, ni le mener à l'eau, vous le laiſſerez à l'écurie juſqu'à guériſon.

Si quand la ſolle revient, il vient avec elle des bouillons de chair qui ſurmontent ; mettez deſſus des orties pilées, ou de l'eau-de-vie & de la couperoſe pilée : ſi la chair du petit pied ſe trouve baveuſe, ſanglante, ou trop molle, ce qui empêche la ſolle de revenir, de l'eau vulneraire & de la couperoſe blanche : ſi la ſolle ne revient pas bien, broyez ſur la chair vive des feuilles de bardane : ſi elle ne devient pas ferme, & qu'elle ſoit trop humide, de la filaſſe trempée dans de l'eau-de-vie : ſi elle continuë à danſer ſous le pouce, mettez deux ou trois jours de ſuite de l'éclair broyée : ſi elle devient trop ſéche, de la remolade toute chaude : ſi cela continuë, du tarc tout bouillant.

CHAPITRE XXXVI.

Le Feu.

LEs inſtrumens, dont on ſe ſert pour donner le feu, ſe nomment couteaux de feu & boutons de feu ; on les fait ordinairement de fer ; le feu de cuivre ſeroit plus doux, & l'eſcarre n'en ſeroit pas ſi conſidérable : le couteau de feu eſt une tringle de fer emmanchée, & formée par le bout, comme vous voyez dans la Pl. XXII. *i* ; elle eſt longue de plus d'un pied ; le bouton de feu eſt une pareille tringle, qui finit en pointe émouſſée, voyez la même Planche *l* ; on en forge de différentes groſſeurs, ſuivant le beſoin.

Quand on veut donner le feu au Cheval, on l'arrête bien dans le travail, ou bien on l'abat, ce qui vaut beaucoup mieux, car il a moins la liberté de remuer, & on travaille plus ſûrement : pluſieurs couteaux ou boutons chauffent ; & on en donne un nouveau à l'opérant, à meſure qu'il rend celui avec lequel il vient de travailler, qu'on rechauffe & toujours ainſi, juſqu'à la fin de l'opération ; à chaque couteau qu'il

prend, il en passe d'abord le tranchant sur une brique, ou sur une pierre, pour en ôter la cendre ou le charbon; puis il s'en sert.

PL. I. Fig. A. On donne le feu de toutes sortes de figures, par l'arrangement des rayes & des boutons; sçavoir, en palme, en barbes de plumes C B, en côtes de mélon G, en écusson en rose D D, &c.

L'effet du feu dure ordinairement vingt-sept jours.

Voici les observations qu'on doit faire, quand on donne le feu: il vaut mieux chauffer les couteaux & boutons avec du charbon de bois, qu'avec du charbon de terre, parce qu'il est moins âcre; que les couteaux ne soient point flambans, ils feroient une trop grande escarre; on les applique seulement rouges, il vaut mieux y revenir à plusieurs fois; que le feu soit donné légerement, c'est-à-dire, qu'il ne faut pas trop appuyer la main, & s'arrêter quand on voit la couleur de cerise, qui est la vraye marque; qu'on a assez brûlé sans percer la peau; car si on la perce, surtout aux parties nerveuses, on les endommage, & on peut estropier le Cheval: il le faut donner le plus qu'on peut, en biaisant le sens du poil, parce qu'ensuite le poil recouvrira la raye.

Les boutons de feu servent quelquefois à percer le cuir; mais comme je viens de dire, que ce ne soit point aux parties nerveuses; on se sert aussi des boutons de feu pour percer les abscès, quand ils sont mûrs.

Les parties où on met le feu, sont les jambes, les boulets, les jarrets, les hanches, & les épaules.

Quand on a percé avec le feu, il faut mettre dessus un ciroïne, parce que concentrant mieux la chaleur du feu, il le rend plus résolutif; mais dans les endroits où le cuir ne doit point être percé, il ne faut rien mettre; on peut seulement les frotter de miel mêlé avec de l'eau-de-vie pendant neuf jours, & les neuf jours d'ensuite, de l'eau-de-vie pure; car les ciroïnes & autres drogues causeroient une escarre plus large, & sans faire aucun bien rendroient l'endroit plus défiguré.

Il ne faut pas mener à l'eau, ni mouiller les jambes, que les escarres ne soient tombées; il est même plus à propos de ne point faire travailler le Cheval pendant les vingt-sept jours, ou du moins pendant dix-huit; mais après les neuf jours passés, on peut le promener tous les jours une demie heure au pas.

Une obſervation eſſentielle à faire, eſt qu'après que l'eſcarre eſt tombée, & que la chair eſt vive, comme la démangeaiſon engage le Cheval à ſe lécher, à ſe frotter, & par conſéquent à écorcher l'endroit, il faut avoir grande attention à l'en empêcher; car il envenimera toute la partie, & la rendra non-ſeulement difforme, mais plus difficile à guérir; c'eſt pourquoi, il faudra alors ôter les barres & les poteaux, & lui mettre un chapelet; & pour mieux faire encore, afin d'empêcher la démangeaiſon; on mettra ſur les playes, de l'alun cru, du calcanthum, ou de l'eau vulneraire, compoſée d'eſprit de vitriol & d'opium, ou de l'eau ſeconde; & on le promenera: quand la tumeur eſt dure, & qu'on veut que le feu la réſolve, il faut paſſer deſſus deux ou trois fois de l'eſprit de vitriol avec un pinceau.

Le bien qu'on attend du feu, ne vient pas promptement, quelquefois ſix mois après; mais il fait toujours ſon effet quand le mal peut être guéri, c'eſt-à-dire, quand il n'eſt pas trop envieilli: les cauſes pour leſquelles on donne le feu, ſont indiquées à leur place dans le Traité des Maladies.

Ce qui fait que le feu qu'on donne aux jambes, ſans percer le cuir, leur eſt ſalutaire; c'eſt qu'il ſert comme de jarretieres, qui ſerrent la peau des jambes, & qui empêchent que les humeurs n'y ſéjournent, ni les faſſent enfler: la peau des jambes n'a pas de mouvement, ainſi les coutures du feu reſtent toujours dans le même état; mais où la peau a du mouvement comme au bas des cuiſſes, quand on met un croiſſant de feu pour empêcher les Chevaux de forger, ce croiſſant à la vérité reſſerre la peau d'abord, mais par la ſuite la peau prête & ſe rétend; de façon que le Cheval vient à forger comme auparavant.

La ſeule raiſon qui empêche ſouvent dans ce pays-ci, de mettre le feu aux jambes par précaution, comme on fait dans pluſieurs pays, eſt que les marques du feu dépriſent un Cheval, quand on le veut vendre enſuite; mais quand on veut garder ſon Cheval, le feu aux jambes ne lui fera que du bien.



CHAPITRE XXXVII.

Barrer la Veine.

QUoique je n'aye pas opinion que de barrer les veines, fasse beaucoup d'effet, cependant, je vais décrire cette opération ; parce qu'il est sûr, que si elle ne fait pas de bien, du moins elle ne sçauroit faire aucun mal : ainsi on peut l'appeller une opération fort innocente.

On barre les veines des cuisses, pour les maux de jambes & de jarrets ; aux pâturons, pour les maux de solle ; aux larmiers, & aux deux côtés du col, pour les maux des yeux : on en peut encore barrer en plusieurs endroits. Dans tous ces endroits, excepté aux larmiers, on barre les veines de la même maniere, & comme je vais l'enseigner ; après quoi je dirai la façon des larmiers.

Pl. XXI. Fig. B. Barrer la veine du plat de la cuisse.

Quand on veut barrer la veine de la cuisse, on abat le Cheval, ensuite on frotte bien avec la main les endroits où on veut barrer, pour faire pousser la veine, c'est-à-dire, un peu au-dessus du jarret & vers le milieu de la jambe ; ce qui s'appelle barrer haut & bas : ensuite on fend la peau en long à ces deux endroits HH avec le bistouri, & ayant découvert la veine, on passe par-dessous la corne de chamois N, avec quoi on la détache doucement, en allant & venant, de toutes les petites fibres qui y tiennent : ensuite on la lie aux deux endroits de deux nœuds, avec une soye double ; l'ayant fenduë pour la faire saigner après la premiere ligature, qui est celle du jarret ; puis on la coupe en haut & en bas entre les deux ligatures ; la portion de veine qui est entre les deux ligatures, ne reçoit plus de sang par la suite, elle s'applatit & devient inutile : cette opération seroit bonne, si l'humeur qui incommode la partie, ne se communiquoit à la partie que par cette branche de veine, ce qui ne se peut pas admettre, quand on sçait l'anatomie & le cours du sang, puisque quantité de rameaux dans le même endroit, lui donnent un passage égal.

On ne barre point, quand la partie est enflée ; car l'enflure resteroit indépendemment de cette opération ; & de plus, on auroit bien de la peine quelquefois à trouver la veine.

Quand on barre les veines du col on le fait deux doigts au-dessus de l'endroit où on saigne : il n'y a qu'une circonstance à obmettre, qui est de ne pas couper la veine entre les deux ligatures ; car s'il arrivoit que la ligature d'en haut coulât, ce qui peut aisément se faire par le mouvement de la mâchoire du Cheval, il perdroit tout son sang ; emplissez la playe de sel. Barrer les veines du col.

A l'égard des larmiers ; on peut les barrer sans incision : mettez au col la corde à saigner, les veines s'enfleront ; alors passez au travers de la peau sous la veine, une aiguille courbe, où la soye double sera enfilée ; faites-la sortir de l'autre côté : ôtez l'aiguille, & nouez la soye ferme ; puis graissez la partie : elle enfle beaucoup, mais elle est désenflée au bout de neuf jours, & il n'y paroît pas : la suite de tout ceci, est que l'endroit se pourrit, la veine se consolide, l'endroit lié & la soye tombe, & la veine se trouve bouchée. Des larmiers.

Le Parfait Maréchal enseigne à arracher la veine du jarret ; mais comme il avertit en même tems, qu'il y a du risque à courre, de la douleur à essuyer & beaucoup d'enflure, il engage plutôt à n'y pas songer qu'à le repeter.

Le barrement de veine est très-bon aux varisses, pour en ôter la difformité ; car comme la varisse, n'est qu'un renflement de la veine, qui passe au jarret, en la barrant on empêche le sang d'y couler, la varisse s'applatit, & ne paroît plus.

CHAPITRE XXXVIII.

Des Orties & Setons.

ON appelle orties, en termes de Maréchal, des morceaux de cuir blanc, qu'on met entre cuir & chair, pendant douze jours en différens endroits du corps, pour évacuer les mauvaises humeurs ; les setons se font pour les mêmes raisons. Le seton est une corde E qu'on met également entre cuir & chair, après avoir fait deux incisions en travers à une certaine distance l'une de l'autre, après quoi on détache la peau de la chair ; puis on fait entrer cette corde, moitié chanvre & moitié crin, par une des incisions ; & l'ayant fait ressortir par l'autre, on en noue les deux bouts ensemble ; on frotte la corde de suppuratif, & on la tourne tous les jours pour faire PL. I. Fig. A.

ſortir la matiere ; puis regraiſſant de ſuppuratif, on le fait entrer en tournant en dedans de la peau ; on fait cette opération au lieu d'orties, mais les orties ſont meilleures : quand vous voudrez mettre une ortie au col, fendez le cuir à l'éloignement de l'oreille couchée, puis avec une ſpatule détachez entre cuir & chair les deux côtés également ; puis fourrez-y un cuir de deux ou trois pouces, moitié d'un côté, moitié de l'autre ; laiſſez douze jours cette ortie : on en fait une de chaque côté du col, & une ſur le front, pour vertigo, maux de tête, &c.

Orties à la tête & au col.

Orties à l'épaule.

Pour effort d'épaule, &c. fendez le cuir au-deſſus du bras de haut en bas ; puis décernez le cuir avec la ſpatule en trois endroits ; ſçavoir, vers l'humerus ſur la palette & vers les côtes : décernez encore un demi pouce au bas de l'ouverture, pour appuyer le bas de trois cuirs, que vous fourrerez par le même trou, les faiſant couler aux endroits décernés.

Orties à l'Angloiſe.

Les Anglois mettent des orties au poitrail pour l'effort d'épaules : cette ortie eſt un cuir coupé en rond F de la largeur d'une dame de trictrac ; ils font un trou rond au milieu : ils décernent la peau au poitrail en deſſous auprès du bras ; puis ayant garni leur cuir légerement de filaſſe imbibée d'althea ou de baſilicum, & ayant décerné dans la peau dequoi loger ce cuir, ils le font entrer plié en deux G, ils le retendent quand il eſt entré, & en mettant le doigt tous les jours dans le trou du cuir, ils le tournent, ils en font auſſi de même ſous le ventre, à l'endroit du nombril, pour dégager un Cheval plein d'humeurs.

Orties à la hanche.

Au bas du poitrail.

A la hanche, on fait comme à l'épaule, en mettant trois cuirs, un qui va vers l'os de la hanche, l'autre à la noix, & l'autre à l'os de la feſſe ; on en met auſſi au bas du poitrail pour l'avant-cœur : au lieu de cuir, on y met encore un morceau de racine d'helleboraſtre, qu'on appelle hellebore noir improprement, car ſon vrai nom eſt du *pied de griffon ;* cela enflera en vingt-quatre heures, plus gros que la forme d'un chapeau : on ouvre enſuite cette tumeur, & il en ſort quantité d'eaux rouſſes : mais ce qui rend cette opération incertaine, c'eſt que pareil effet arrivera à un Cheval ſain, ſi on lui en mettoit, comme à un Cheval malade.

Il y a dans le Parfait Maréchal, une eſpece d'ortie pour Cheval entr'ouvert, qu'il appelle donner des plumes à un

Cheval : il ne s'agit pas moins que de détacher toute la chair de l'épaule, & d'y fourrer de grandes plumes d'oyes, ou des tranches de lard, frottées de basilicum, ou autre suppuratif : l'opération est très-violente, & peut donner la fiévre au Cheval ; ceux qui la voudront faire consulteront ledit Auteur, qui dit aussi qu'on peut faire un seton à l'épaule en bas dans pareil cas ; ce qui est plus doux.

Le même Auteur enseigne aussi une ortie pour un Cheval lunatique, auprès des yeux : dans cette ortie, on y mettra ou une lame de plomb, ou de la paille, ou un morceau de vieux cuir, ou de racine de gentiane ; il ordonne aussi pour le même mal, un seton entre les deux oreilles, après quoi il dit, que tout cela ne donne pas grand soulagement au Cheval.

Il est bon d'avertir, que si l'ortie quelle qu'elle soit, est dans un endroit où le Cheval puisse porter la dent, il l'arrachera immanquablement ; c'est pourquoi, il faut lui garnir le col d'un chapelet, ou bien d'un bâton, qui tienne au licol, & à un surfaix. Mettre le Chapelet.

Les orties sont bonnes pour évacuer l'humeur qui se porteroit en trop grande abondance sur une partie affligée, mais la saignée la détourne bien plus efficacement.

CHAPITRE XXXIX.

L'Onglée.

QUelquefois il vient une espece de peau, qui, croissant au coin d'en dehors de l'œil du Cheval, avance tant à la fin, qu'elle lui en couvre la moitié & plus ; on doit la couper : ainsi abattez le Cheval ou l'arrêtez au travail. Prenez un sol marqué *a*, approchez-le au bord de cette peau ; le Cheval en détournant l'œil, amenera de lui-même cette peau *b* dessus le sol. Ayez une aiguille courbe *c* avec du fil *d* à votre autre main : piquez cette peau sur le sol marqué, faites ressortir l'aiguille au-dessus ou au-dessous au travers de cette peau ; défilez l'aiguille, & prenant les deux bouts du fil, tirez l'onglée à vous, & vous la couperez toute entiere avec des cizeaux ou un bistouri : ôtez le sol : bassinez l'endroit avec de la crême, & tout est fait. Pl. I. Fig. B.

CHAPITRE XL.

Eglander.

AVant de décrire cette opération, il eſt bon d'avertir que comme elle a été imaginée pour ôter les glandes qui paroiſſent ſous la ganache, on n'a pas dû prétendre qu'elle ôteroit la cauſe qui les produit, ou plutôt qui les rend viſibles : c'eſt pourquoi ſi on croit, en églandant, guérir un Cheval de la morve, ou l'empêcher de jetter, on entreprend une choſe qui ne ſçauroit réuſſir, car enſuite il en reviendra une autre auſſi groſſe ; & vous en ôteriez trente l'une après l'autre, qu'il s'en reformera toujours de nouvelles à meſure que la matiere ſe fournira, puiſqu'il y en a dans cet endroit un nombre infini de petites qui s'enfleront toutes l'une après l'autre. De plus, comme ce n'eſt pas la glande qui fournit la matiere qui la gorge ; quand le Cheval n'auroit point de glande, il n'auroit pas moins cette matiere : ainſi, je conſeillerois de n'ôter une glande que lorſqu'un Cheval en ſanté aura une vieille glande reſtée d'une ancienne gourme qui le défigure, & en empêche la vente. Venons à l'opération.

Il faut premierement abattre le Cheval ou le mettre dans le travail ; pui lui ayant levé la tête comme on la leve pour donner un breuvage, on ouvre avec un biſtouri la peau qui couvre
Pl. XXI. Fig. B. la glande M : on paſſe dans cette peau de chaque côté un fil qui ſervira à l'ouvrir & à la tenir éloignée pendant l'opération: cela fait, on décerne avec les doigts la glande tout autour, & on la détache peu à peu de la ganache : cela ſe fait ainſi, de peur de couper quantité de petits rameaux de veines qui viennent en cet endroit, ce qui cauſeroit une hémorragie difficile à arrêter. Si on voit même qu'il s'en trouve quelqu'un qui embarraſſe ; pour ſéparer la glande, il faudra lier ferme avec un fil, puis on coupera la glande ; quand elle eſt tout-à-fait ſéparée de la ganache, elle tient encore à toutes ces veines, alors vous y paſſerez un ſeul fil qui les liera toutes enſemble, puis vous couperez en cet endroit & la glande ſera ôtée ; enſuite eſſuyez bien l'endroit, & nettoyez bien toute l'humidité, puis paſſez un pinceau trempé dans l'huile de vitriol ſur toutes les extrêmités de ces veines liées afin d'en brûler les orifices, cela cauſera eſcarre

qui tombera par la ſuite : immédiatement après l'opération, on mettra à la place de la glande de la filaſſe imbuë d'égyptiac pour manger les chairs & les empêcher de croître ; on en remettra toujours juſqu'à guériſon : quand la filaſſe eſt poſée on referme le tout par le moyen des fils qu'on a mis aux bords de la peau en commençant l'opération : on panſe tous les jours ; & avant d'y remettre de nouvel égyptiac, on lave avec du vin tiéde ; & ſi on voit que les chairs ſurmontent, on y repaſſe de l'huile de vitriol.

CHAPITRE XLI.

Enerver.

CEtte opération eſt faite pour corriger le défaut d'un Cheval qui a le bout du nez trop gros, elle le lui rend plus fin & plus agréable à voir.

Pour entendre cette opération, il faut ſçavoir que ſous les yeux deux petits muſcles ont leur origine ; leurs tendons commencent bien-tôt après ; c'eſt-à-dire, vers le niveau du milieu du nez, ces tendons vont toujours en ſe rapprochant l'un de l'autre juſqu'à ce qu'étant arrivés contre les deux nazeaux vers le niveau du milieu des nazeaux, ils ſe réuniſſent en un tendon aſſez large, qui va ſe terminer vers le bord de la lévre ſupérieure ; ce ſont ces deux petits muſcles qui font relever & rétrouſſer la lévre du Cheval quand il veut, dans de certaines occaſions, telle qu'on la voit relevée à la Pl. VII. Fig. A. du Traité du Haras.

On coupe ces deux tendons chacun en deux endroits : voici comment cela s'exécute. On fend la peau en haut vers le commencement de chaque tendon AA ; quand on le voit on paſſe par-deſſous la corne de chamois, & on le détache, puis on le fait entrer dans la fente d'un petit bâton qu'on a fendu en long juſqu'à la moitié, enſuite on va fendre la peau & les deux tendons en travers entre les deux nazeaux avant leur jonction B ; puis en tournant avec force les deux bâtons fendus qui tiennent les tendons en haut, on les fait ſortir par les deux fentes d'en haut AA, on les coupe, & on laiſſe guérir les playes.

Pl. XXIII. Fig. D.

CHAPITRE XLII.

Remettre la Jambe caſſée.

JE ne ſçai pourquoi on a cherché querelle aux os des Chevaux en les accuſant de n'avoir point de moëlle; il n'y a rien de ſi faux & de ſi impoſſible, car la moëlle eſt néceſſaire aux os, comme le ſang à tout le reſte du corps ; un os qui n'auroit point de moëlle ſe caſſeroit comme du verre, & on ne voit pas que les os du Cheval ſoient plus caſſans que ceux des autres animaux. Quand donc la jambe d'un Cheval eſt caſſée, on peut la remettre comme celle d'un homme ; pour cet effet, il faut tirer en haut & en bas avec grande force pour replacer les deux parties de l'os l'un ſur l'autre ; & pendant qu'on les tient ainſi, on applique une compreſſe ſimple trempée dans de l'eau-de-vie, enſuite une bande faiſant trois tours, après cela une autre faiſant auſſi trois tours de l'autre ſens, enſuite des compreſſes de ſix à huit doubles de haut en bas tant qu'il en faut rempliſſant tous les vuides, enſuite deux écliſſes de bois, & par-deſſus une bande. Laiſſez aller ainſi le Cheval dans un herbage, il ſe gardera bien de s'appuyer ſur ſa jambe, & le calus ſera formé en quarante ou cinquante jours. Si vous ne pouvez le mettre dans un herbage, il faut le ſuſpendre pendant tout ce tems-là.

CHAPITRE XLIII.

Pour remedier aux arteres coupées.

SI par malheur en ouvrant un abſcès ou autrement, on ouvroit une artere conſidérable, il y a trois moyens de l'arrêter : ce qu'il faut abſolument faire pour empêcher le Cheval de mourir.

Le premier moyen eſt la compreſſion : le ſecond, le feu ou le bouton de vitriol, & le troiſiéme la ligature ; la compreſſion doit être continuelle juſqu'à ce que le bout de l'artere, ſi elle eſt coupée toute entiere, ou la playe qu'on y aura faite, ſoit fermée, le bouton de vitriol brûle comme le feu : on l'applique auſſi-bien que le feu à l'extrêmité du vaiſſeau coupé ; l'inconvenient eſt qu'il faut qu'il tombe une eſcarre, & que quand l'eſ-

carre tombe, l'artere ſe peut trouver ouverte encore une fois, & l'hémorragie recommence : c'eſt à quoi la ligature eſt utile; elle eſt même néceſſaire, quand l'artere piquée ou coupée eſt un peu conſidérable : alors il faut laiſſer ſaigner l'artere juſqu'à défaillance, puis on la lie avec une ſoye double : cette ligature tombe d'elle-même quand l'artere eſt refermée.

Si on ne peut pas ſaiſir l'artere pour la lier, il y a un moyen pour en arrêter le ſang indiqué dans le Ch. VI. de ce Traité, page 348.

CHAPITRE XLIV.

Sur le Poil.

PLuſieurs perſonnes croyent qu'ils peuvent faire revenir le poil, & le faire revenir plus promptement. Quand la racine du poil eſt emportée, rien ne peut le faire reparoître; & il n'y a point de drogues qui le puiſſent faire croître plus promptement qu'il ne reviendroit naturellement s'il a à repouſſer.

CHAPITRE XLV.

Pluſieurs Opérations.

Barrer le nerf du larmier.

LEs opérations qui ſuivent ne ſervent pas à grand'choſe. Le parfait Maréchal, en les enſeignant, n'en a pas lui-même grande opinion : il parle de barrer le nerf du larmier qu'il dit avoir communication au nerf optique : cette opération, ſuivant lui, le tend davantage; il faut avoir précédemment barré la veine du larmier : on barre ce nerf en le détachant avec la corne de chamois, & on le coupe.

Dégraiſſer les yeux par en haut & par en bas.

Il parle de deux autres opérations dont il appelle l'une, dégraiſſer les yeux par en bas, & l'autre, dégraiſſer les yeux par en haut. A la premiere, on coupe peu à peu avec le biſtouri un morceau de chair glanduleuſe qu'on attire avec l'ongle : on en coupe gros comme le pouce, & long comme un demi doigt.

La ſeconde ſe fait aux ſalieres : on fend la peau avec le biſtouri, & on tire avec un crochet la graiſſe des ſalieres : il n'eſtime pas cette opération. Tous ces procedés ſont deſtinés pour décharger la vûë, mais je crois qu'on fait avec eux plus de mal que de bien.

Le Rossignol sous la queuë.

Quelques-uns font à un Cheval poussif outré, un rossignol sous la queuë, prétendant qu'il en est soulagé, mais cela ne lui fait rien du tout : mais comme il y a bien des gens qu'on ne peut désabuser de leurs préjugés, je vais enseigner cette opération de peur qu'on ne se méprenne si on vouloit la faire. Le rossignol est un trou qu'on fait entre la queuë & le fondement, & qui doit communiquer avec le boyau ; ce trou se fait avec la grosse gouge qu'on fait rougir.

Pl. XXIII. Fig. A.

Premierement, on fourre la corne de vache dans le fondement *r*, puis avec la gouge rouge on perce au dessus *s* à plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ayant percé le boyau, elle rencontre la corne, alors on passe une lame de plomb par ce trou : on la fait ressortir par le fondement, & on entortille les deux bouts par-dehors, ce qui empêche le boyau de se reprendre à l'endroit du trou. C'est proprement faire une fistule à un Cheval.

CHAPITRE XLVI.

De l'Ecorché du Cheval, ou situation & noms des Muscles de son corps immédiatement sous la peau.

CE Chapitre servira en cas que par quelque opération on veuille ouvrir sur le corps d'un Cheval, afin que connoissant la situation & le sens des fibres charnuës, on dirige son instrument, de façon qu'il ne coupe pas lesdites fibres en travers, mais suivant leur sens.

Planche XXVIII.

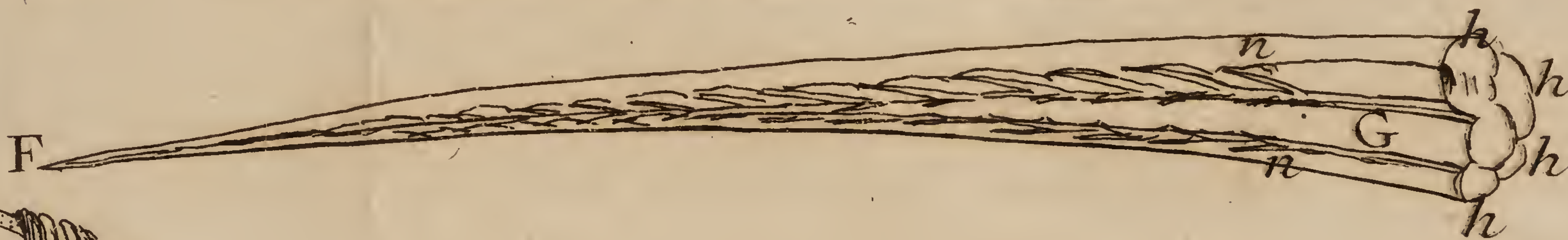
FIG. C.

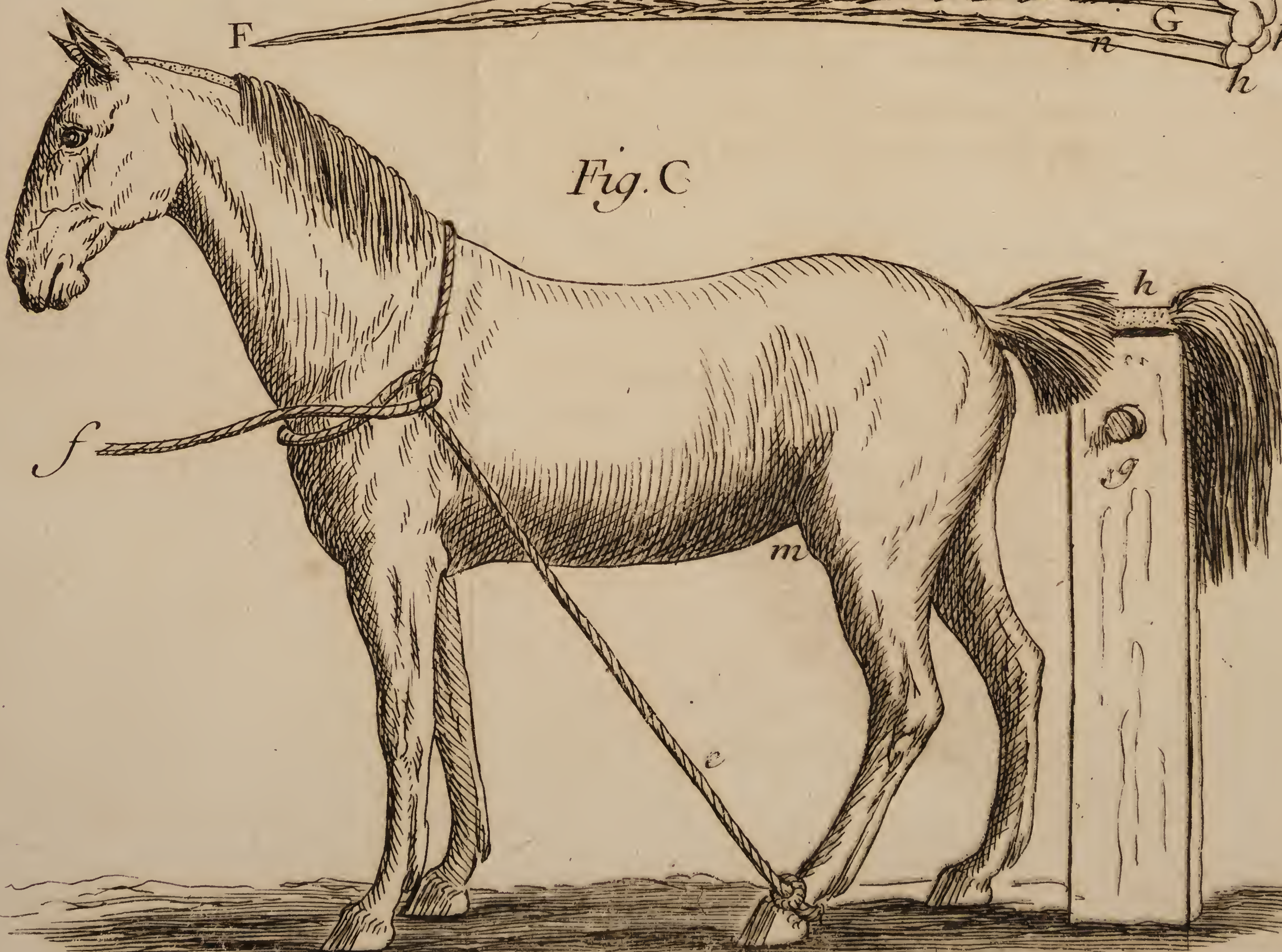
o L'Incisif.
A le Frontal.
B le Masseter.
C le Buccinateur.
D le Mastoïdien.
E le Splenius.
F le Trapeze.
G le Complexus.
H le Sternoangulaire.
I le Sternohyoïdien.
L le Chaperon.
M le Sus-épineux.
N le Sous-épineux.
P le Long.
Q le Court.
R le Rhomboïde.
S le Grand Dorsal.
T le Grand Dentelé.
VV l'Oblique extérieur.
X Pectoral.
Y Droit.
Z Dentelé supérieur.


Fig. B
b
C
b


Fig. D
h h h
h h
dessus
m m
F


Fig. A
Pl. XXIII.
F
des sous
n n
G
o
p
q
s
r
a a


F
n
G
n
h
h
h
h


Fig. C
f
m
e
h
g

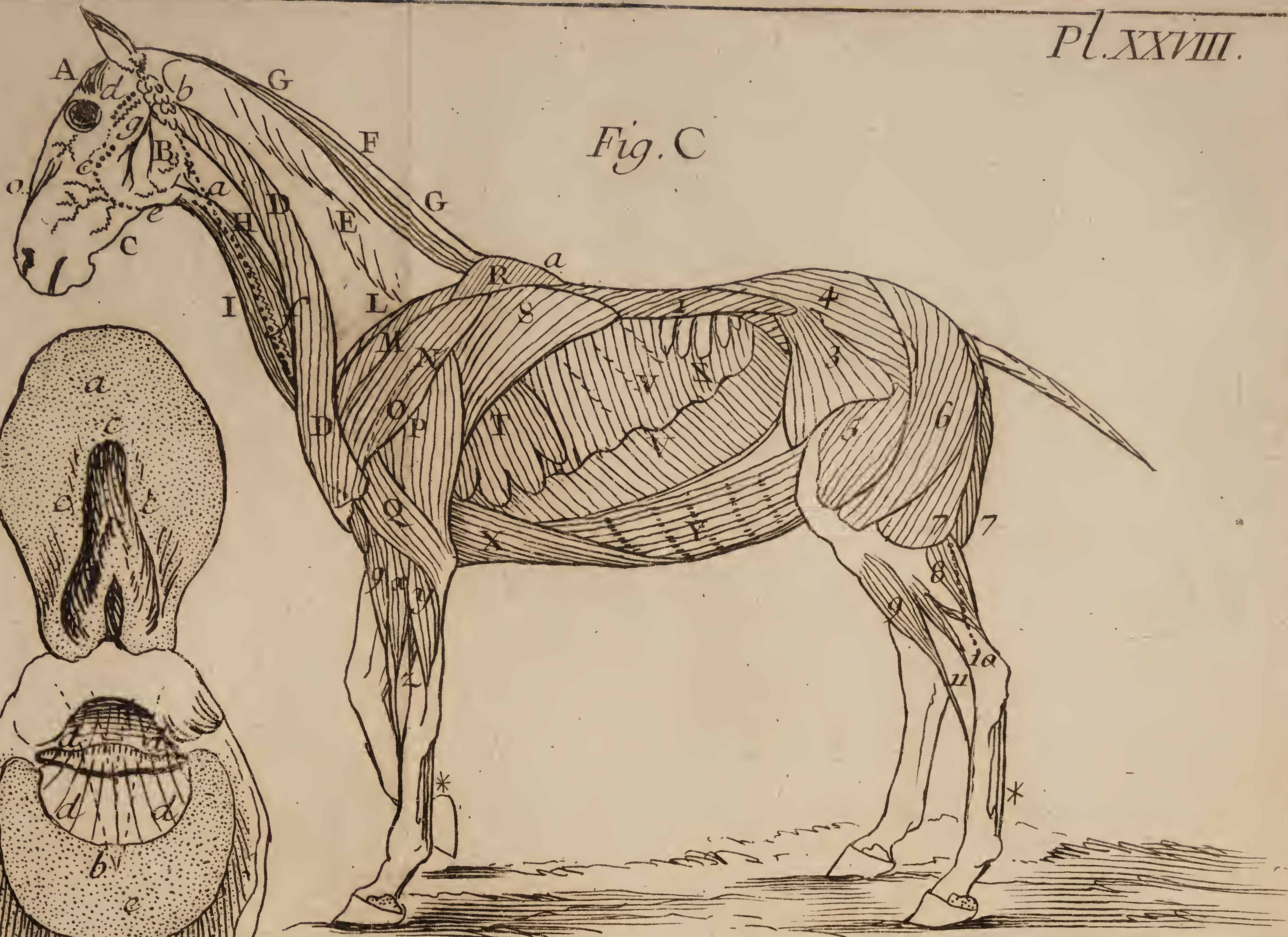


Fig. C

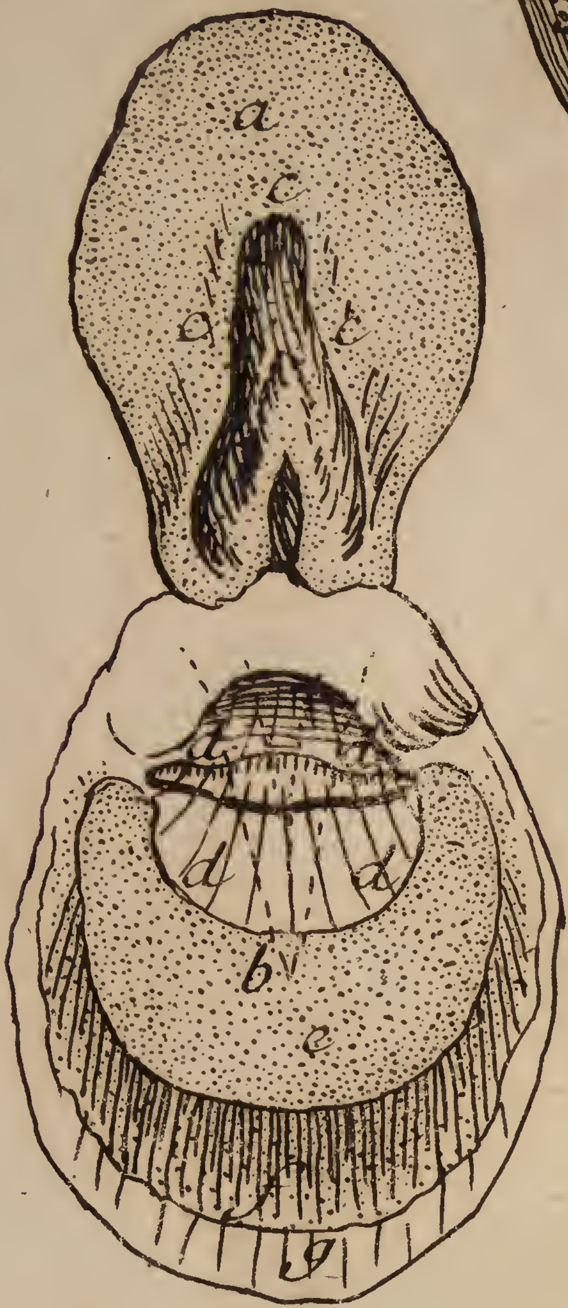


Fig. B



Fig. E



Fig. D



Fig. A

2 Sacrolumbaire.
3 Fascia lata.
4 le Grand-Fessier.
5 le Vaste externe.
6 le demi-nerveux.
77 le Biceps.
8 le Jumeau externe.
99 le long du Sabot.
10 le court du pâturon.
11 le Jambier.
x le long du Sabot.
y le radial du genouil.
z le court du pâturon.
** les tendons nommés le sublime & le profond.

FIG. D.

aa les Incisifs.
bb le Frontal.
11 le Sternohyoïdien.
22 le Chaperon.
33 le Splenius.
44 le Pectoral.
55 le Mastoïdien.

FIG. E.

ee le Grand-Fessier.
aa le biceps.
bb le demi-nerveux.
cc le demi-membraneux.
dd le grêle.



TRAITÉ DU MARÉCHAL FERRANT.

LA Profession de Maréchal, à l'égard de la ferrure, est une Profession plus sçavante qu'on ne croit; il y faut de l'adresse, de la force & de la prudence; il y a bien des précautions à observer, attendu que les Chevaux ne servent à l'homme qu'autant que leurs pieds sont en bon état.

CHAPITRE PREMIER.

Anatomie du Pied du Cheval.

AVant que de commencer à ferrer, il est nécessaire de sçavoir la construction du pied des Chevaux, tant extérieure qu'intérieure, afin de connoître la partie à laquelle on a affaire.

PL. XVII.

Deux os, le pivot & le petit pied.

Le pied extérieur eſt compoſé de deux os, dont l'un qui s'appelle le petit pied B, Fig. E a la forme du pied extérieur ; il loge dans ſa concavité ſupérieure l'os du pâturon qui poſe ſur lui.

Le ſecond os s'appelle l'os du pivot AAA, Fig. A. B. E ; c'eſt proprement un oſſelet, il eſt très-petit, reſſemblant à une navette poſée horiſontalement au haut de la partie poſtérieure de l'os du petit pied ; il y eſt attaché à ſa partie inférieure par un ligament de toute ſa largeur qui coule ſous ledit os ; ce ligament eſt recouvert par l'expenſion du tendon appellé le profond B Fig. A. qui s'attache enſuite audit os du petit pied.

Chair du pied.

La jonction du petit pied avec le ſabot ſe fait comme il ſuit : L'os du petit pied eſt recouvert en pince, & par les côtés d'une chair ligamenteuſe grenuë DD, Fig. C. D, & feuilletée CC ; elle eſt grenuë de la largeur d'un demi pouce, faiſant une eſpece de bourrelet : c'eſt de ce bourrelet D que part la naiſſance de la corne, immédiatement au-deſſus de la couronne ; ce bourrelet paſſe par-deſſus le cartilage des talons FF dont nous parlerons par la ſuite, & va juſqu'au bas dudit cartilage, le traverſant en écharpe ; deſſous ce bourrelet partent ces feuillets ou petites lames de chair C qui ſont profondes en haut de près de deux lignes, & pas tout-à-fait ſi profondes vers la pince ; elles ſont ſituées debout ſur l'os, & fort près l'une de l'autre ; elles vont depuis leurs origines juſqu'où finit la corne intérieurement. C'eſt cette chair par feuillets de champignon qui attache le ſabot au petit pied & au cartilage dont nous parlerons. Pour cet effet, la ſurface intérieure du ſabot eſt remplie pareillement de feuillets EE, Fig. D, ceux-ci ſont durs ; chaque lame dure du ſabot eſt logée entre deux feuillets de la chair ſuſdite ; & réciproquement, chaque lame de chair entre deux de celles du ſabot, excepté au haut du ſabot où le bourrelet grenu s'attache à la corne, grenuë de la même maniere.

La Corne.

Les Talons.

Le ſabot C, Fig. B, eſt ce qui forme le pied extérieur ; c'eſt une matiere dure appellée corne ; cette matiere eſt plus molle aux talons extérieurement. Les talons ſont donc formés par une corne molle extérieurement, qui devient intérieurement principalement vers le haut & juſqu'à l'os du pivot, une chair cartilagineuſe CC, Fig. A ; cette chair qui vient ſe coler contre les côtés de l'os du petit pied s'éleve toujours en s'amincissant, &

Les Cartilages.

forme deux cartilages FFFF, Fig. D. C. B, qui ſurpaſſent la corne d'un demi pouce, s'élevant comme deux petites murail-

Pl. XVII.

Fig. A

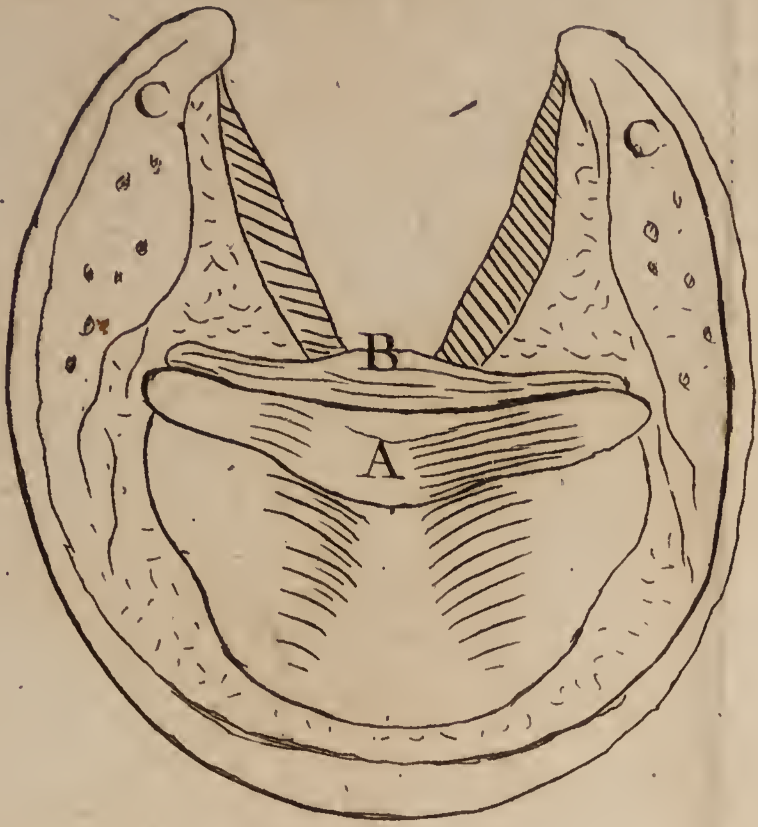


Fig. B

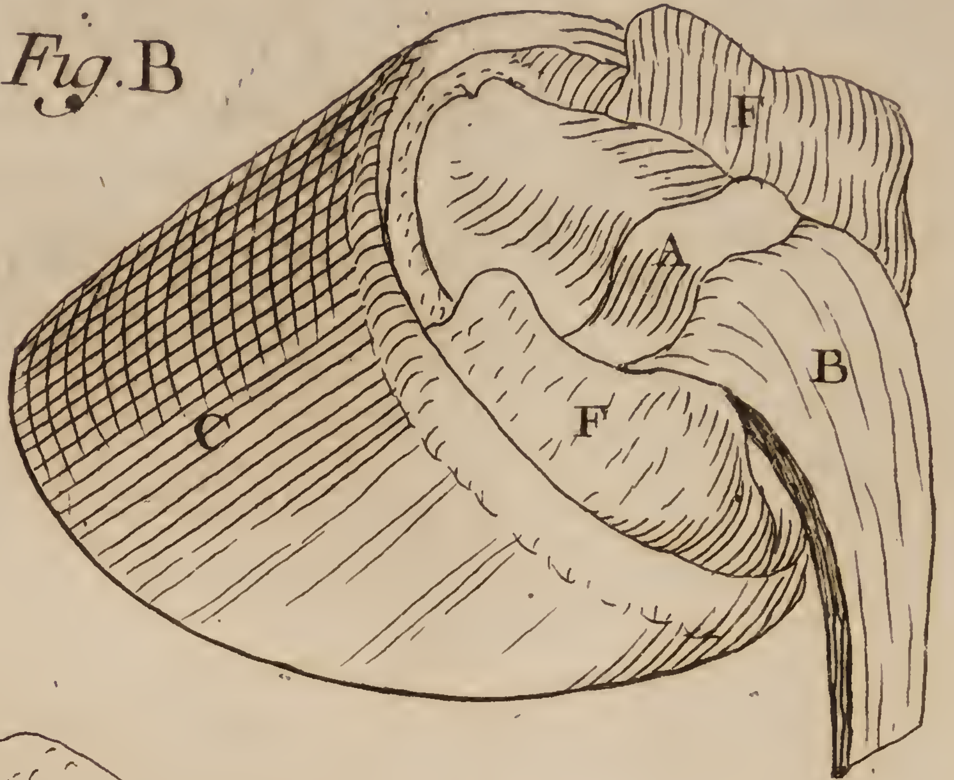


Fig. C

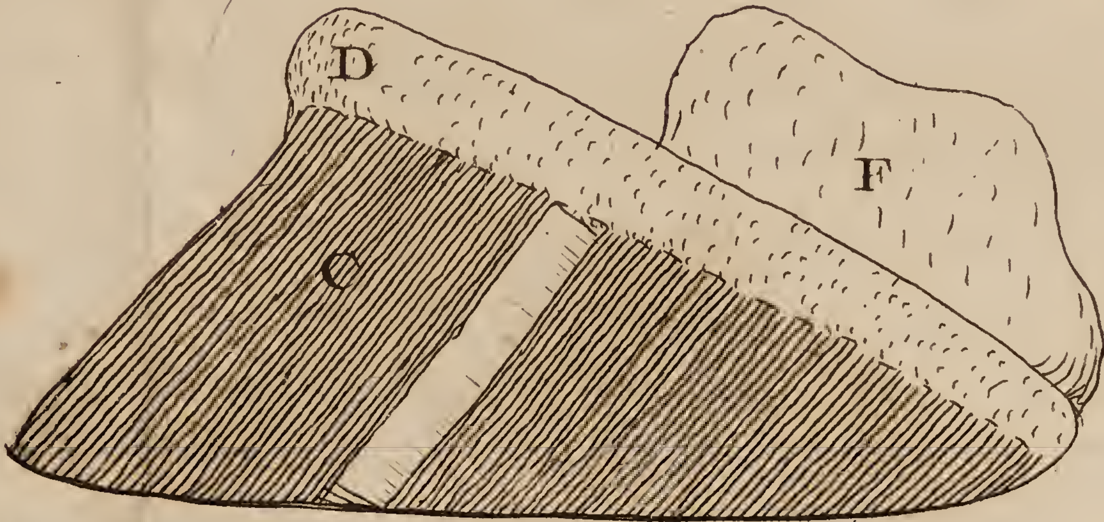


Fig. D

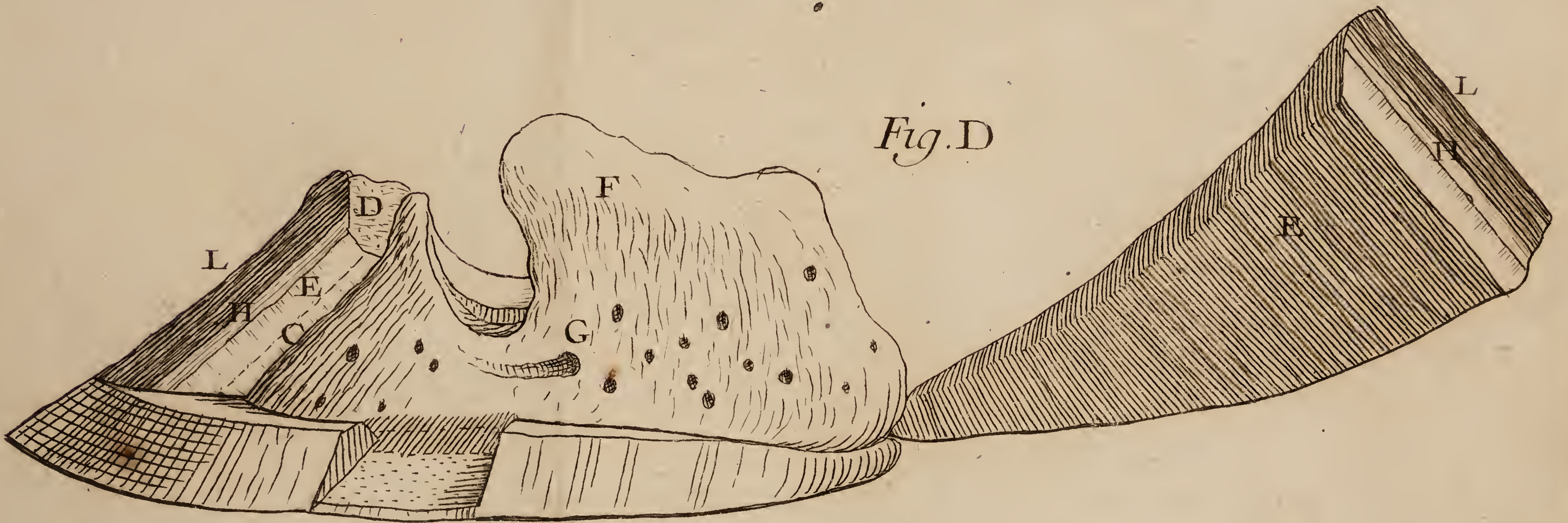
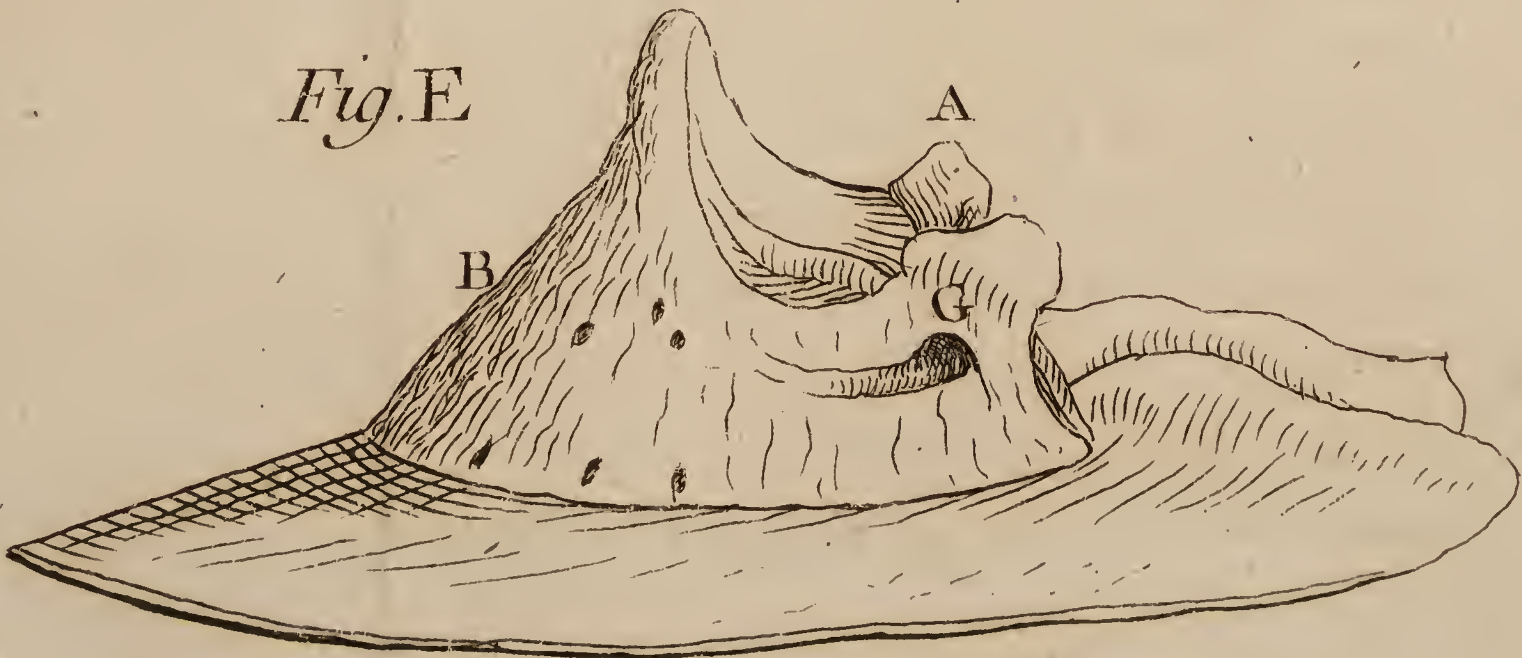


Fig. E



les, ou deux oreilles au-dessus de tout le quartier de chaque côté. Les quartiers sont donc intérieurement fortifiés par le plus épais de ces cartilages, dont la sommité défend l'os du pivot, & fortifie le haut des talons; ces cartilages occupent par conséquent les deux tiers du pied intérieur ; l'autre tiers qui est le devant du petit pied n'a point de cartilage : ce qui fait qu'il est plus près de la corne dans cet endroit que des deux côtés ; sur ce devant de l'os du petit pied, vient se terminer le tendon de l'extenseur, le plus antérieur de la jambe.

Dans le cartilage dont on vient de parler, on découvre plusieurs trous, ainsi que dans l'os du petit pied par où passent les vaisseaux du sang : on en voit entr'autres un plus grand GG, Fig. D. E. de chaque côté qui sert de passage à une veine qui vient de la pince, & perce les cornes de l'os du petit pied, c'est cette veine qu'on presse quelquefois en ferrant.

La corne est composée de trois parties, sçavoir, ses feuillets E, Fig. D, qui sortent d'une corne jaune HH recouverte d'un lit de corne noire LL. La corne jaune est plus tendre que la corne noire : ainsi, il est vrai-semblable qu'un Cheval qui a la corne blanche (comme on l'appelle) a la corne plus tendre, & qu'elle étoit disposée à l'être dès en naissant.

L'os du petit pied finit des deux côtés à la moitié du quartier, en mesurant du milieu de la pince.

Ce qu'on appelle la couronne n'est autre chose que la peau de la jambe, qui devient beaucoup plus épaisse un peu avant que de s'attacher autour du sabot. La couronne.

Quand on leve le pied d'un Cheval, on voit d'abord la solle *a* qui est faite comme une semelle de corne passablement dure ; si on l'ôte de sa place, on la trouve grenuë dans sa partie intérieure : c'est par ce grenu qu'elle s'enclave dans une chair pareillement grenuë qui tapisse le dessous de l'os du petit pied ; cette chair est plus épaisse vers la pince & aux cornes du petit pied que dans le milieu : cela va d'une demie ligne à une ligne d'épaisseur ; elle couvre tout le plat du petit pied : cependant, les deux talons fournissent chacun sur cette chair une progression ou avance de leur chair cartilagineuse, qui formant deux especes d'élévations, va se réunir en une pointe *b* qui se termine vis-à-vis le milieu du dessous de l'os du petit pied : cette chair des talons a au commencement un demi pouce d'épaisseur : cette épaisseur va toujours en diminuant jusqu'à la pointe, Planche XXVIII. Fig. B. La Solle.

& elle eſt dans toute ſa ſurface recouverte de la chair grenuë, pareille à celle de l'os : ces élévations ſe nomment la fourchette, & la ſole recouvre le tout; c'eſt-à-dire, la fourchette *b*, le petit pied *e*, l'extrêmité des filets de champignon *f*, & ſe termine à la corne *g* tout autour du pied ; elle prend la figure de la fourchette dans l'endroit *ccc* où elle la couvre ; elle a bien un demi pouce d'épaiſſeur dans ſes côtés où elle flanque la fourchette, & vient joindre la corne tout autour à un quart de pouce d'épaiſſeur.

La Fourchette.

Les Tendons.

Le tendon du profond, qui eſt un des fléchiſſeurs de la jambe, gliſſant ſur l'os du pivot, s'élargit enſuite pour venir s'attacher en rond juſqu'au milieu du deſſous du petit pied, ſous la fourchette juſqu'à ſa pointe : ſes fibres extérieures, font l'éventail *dddd*, & ceux de deſſous les croiſent un peu de l'autre ſens.

Après avoir fait connoître la ſtructure, tant extérieure, qu'intérieure du pied, procedons aux opérations qu'on y fait, dont la plus eſſentielle pour le ſervice, eſt la ferrure, ou pour ainſi dire, la chauſſure du Cheval : moyennant cette chauſſure, l'homme peut employer le Cheval à tous les beſoins qu'il en a, ſans craindre qu'il ſe gâte le pied ; & que par conſéquent, il devienne hors d'état de lui ſervir.

CHAPITRE II.

De la Forge.

COmme il s'agit, d'empêcher la corne du Cheval de s'uſer, en portant contre terre ; on a imaginé de lui ajuſter ſous cette corne un rebord de fer, & de l'y clouer, afin qu'il y reſte : on ploye ce rebord qu'on appelle un fer, par le moyen du feu & dans une forge.

PL. XVIII.

La forge A, eſt une eſpece de cheminée, dont l'âtre eſt élevé de terre de deux pieds & demi ou environ, avec un ou deux ſoufflets BB ; dans cet âtre, on met une auge C au milieu s'il y a deux ſoufflets, ou à un côté s'il n'y en a qu'un ; on met de l'eau dans cette auge, le bout des ſoufflets entre dans un trou fait dans les côtés de la forge, au raze de l'âtre ; vis-à-vis de ce trou, on met à une certaine diſtance un rebord DD en équerre, pour contenir le charbon ſur le trou : quand on ſe ſert de charbon de terre, il y a une auge E, à côté de la

forge, où on le met tremper ; les Maréchaux appellent le soufflet, la vache : au gros bout de la vache, est un poids F qui la ramene en bas ; quand elle a été élevée par la branloire GG, qui est une gaule suspenduë au plancher en équilibre, au bout de laquelle est une chaîne HH, qu'on tire pour faire mouvoir le dessous de la vache, qui allume en soufflant le charbon, soit de bois, soit de terre, destiné à chauffer le fer : on attise, & on remuë le charbon avec un crochet de fer L, appellé la chambriere, on l'asperge d'eau, avec l'escouvette M pour concentrer la chaleur, & de peur qu'il ne brûle trop vîte : on prend le charbon de terre avec une pelle à charbon N, percée dans le milieu pour laisser écouler l'eau.

Forger le Fer.

Quand le fer O est chaud, c'est-à-dire, rouge, le Maréchal le porte avec des tenailles sur l'enclume P, montée sur son billot Q, & qui se termine en pointes rondes par les deux bouts, ou par un seul ; ces pointes s'appellent bigornes R, le Maréchal tient de la main droite un marteau, qui s'appelle le ferretier *a*, & un garçon, se met vis-à-vis, avec un marteau long, qu'on appelle le marteau à frapper devant *b* ; ils frappent tous deux sur le fer successivement, & enfin ils le forgent, c'est-à-dire, lui donnent la forme d'un fer à Cheval : le Maréchal seul lui donne la derniere main avec ses tenailles *c*, & son ferretier sur la bigorne & sur l'enclume, prenant bien garde de manquer à abattre le rebord qui se fait en dedans du fer quand il l'arrondit sur la bigorne ; lorsqu'il poseroit ce fer ensuite il ne porteroit que sur ce rebord, ce qu'il faut éviter : quand il s'agit de couper de ce fer, il met la tranche *d* sur l'endroit qu'il veut couper, & frappe dessus : cette tranche coupe le fer rouge : quand il n'y a plus qu'à estamper le fer, c'est-à-dire, percer huit trous, quatre de chaque côté, par où doivent passer les clous, il pose l'estampe *e* sur l'endroit qu'il veut percer, & il frappe dessus ; le bout de l'estampe entre dans le fer & forme une bosse de l'autre côté : il retourne ensuite le fer, & mettant l'estampe sur toutes les bosses ; il les renfonce, le trou est fait & net quand il a fait sortir ce morceau avec le poinçon, s'il ne sort pas de lui-même : quand on fait les trous près du rebord extérieur du fer, cela s'appelle estamper maigre, & si on les perce plus près du rebord intérieur, on dit estamper gras.

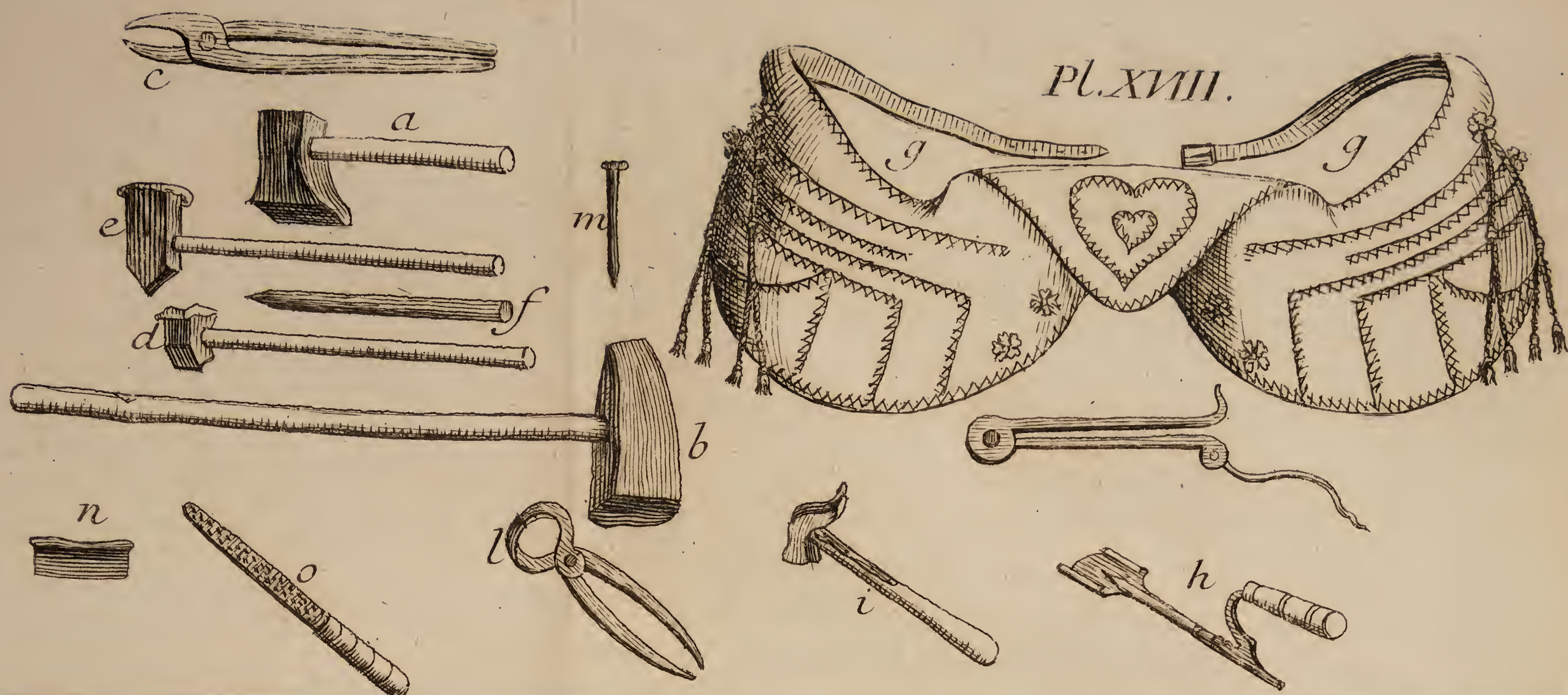
Le tournant du fer, s'appelle la pince O, les côtés se nom-

ment branches 22, & les deux bouts s'appellent les éponges 33 : le devant du pied s'appelle la pince, les côtés s'appellent les quartiers, le bas des quartiers près du fer s'appellent les mamelles, & les deux éminences de derriere s'appellent les talons.

Quand le fer est forgé & prêt à mettre sur le pied, le Maréchal qui a pris avant de forger la mesure de la longueur & de la largeur du pied avec une paille, prend alors son tablier, qui est composé de deux grosses poches de cuir *gg* partagées chacune en plusieurs séparations, il le met autour de sa ceinture, & le boucle derriere sur ses reins : il met dans les poches qui sont à droite, le boutoir *h*, qui sert à parer le pied ; le brochoir *i* qui est le marteau, avec lequel on enfonce les clous, ce qui s'appelle brocher : à gauche il met les tricoises *l* qui sont des tenailles, dont il se sert à rompre les pointes des clous qui passent la corne, le repoussoir *m* pour vuider quelques paillettes de fer, qui seront dans les trous du fer, ou pour faire ressortir un clou qui n'a pas été bien broché ; les clous, le rogne-pied *n* & la rape *o*, n'ont point de côté fixe : le rogne-pied est fait comme un couteau de chaleur, & sert à couper en frappant dessus, la corde qui excede le fer ; & la rape sert à raper la corne autour du fer, & à unir les rivets : les pointes des clous appartiennent aux garçons, & les caboches qui sont les têtes des vieux clous, sont les profits de la femme du Maréchal.

Poser le fer. Quand le Maréchal arrive pour parer le pied, le Palefrenier leve le pied ; si c'est celui de devant, il le tient simplement avec ses deux mains ; si c'est celui de derriere, il appuye le boulet & la jambe sur sa cuisse, & passe un bras par-dessus le jarret ; alors le Maréchal après avoir nettoyé la bouë, ou fiente qui seroit dans le pied, coupe en poussant avec son boutoir, ce qu'il faut de la corne & de la fourchette, pour ensuite asseoir le fer ; c'est ce qui s'appelle parer le pied.

Quand le pied est bien paré, & qu'ayant présenté le fer dessus, il voit qu'il porte où il faut ; il brochera deux clous un de chaque côté ; puis il fera poser le pied à terre pour voir si le fer est bien en sa place : ensuite le Palefrenier reprenant le pied, le Maréchal continuë à brocher tous les autres clous, il les fait entrer d'abord à petits coups, les soutenant droits de l'autre main, ayant précédemment graissé la pointe avec du


Pl. XVIII.
c
a
e
m
f
d
g
g
b
n
o
l
i
h

du suif; puis quand il sent que la corne est percée, il acheve de les faire entrer hardiment : l'affilure ou la pointe X paroît alors en dehors à chaque clou qu'il pose ; quand il est tout-à-fait broché, il donne un coup de brochoir à l'affilure, afin de faire baisser cette portion de clou le long de la corne, la pointe en bas Y ; quand tous les clous sont posés, il rompt avec les tricoises chaque pointe de clou, qui excede la corne: il coupe avec le taillant du rogne-pied à petits coups du brochoir toute la corne, qui excede le fer tout autour, ainsi que la corne éclatée par les clous à l'endroit où ils sortent ; il rive les clous, en opposant à leur tête, les tricoises pendant qu'il frappe sur ce qui paroît quand la pointe du clou a été rompuë, ce qui l'applatit en l'élargissant & maintient le clou en sa place : il est utile d'ôter avec le rogne-pied un peu de la corne tout autour de chaque clou ; c'est une précaution qui fait qu'on enfonce davantage les rivets, au moyen de quoi il ne sçauroient blesser le Cheval ; ce qui peut arriver, quand ils débordent sur-tout au dedans du pied : de plus, à mesure que le fer s'use, les clous s'élevent davantage, & par conséquent les rivets ; ainsi même il faut prendre garde que les Chevaux vieux ferrés, ne se coupent avec les rivets : quand tout ceci est fait, le Palefrenier met le pied à terre ; alors le Maréchal prend la rappe, avec laquelle il unit tout le tour du pied près du fer, & en donne un coup sur les rivets Z. PL. XIX.

Le meilleur fer dont on puisse se servir, est celui de Berry ; & pour les clous, ceux de Limoges, excelloient autrefois ; mais à présent, c'est ceux de Berry.

Les clous *a* doivent être longs & déliés de lame, avec une tête épaisse.

CHAPITRE III.

Maximes générales.

1°. FAites les fers les plus légers que vous pourrez, ceux qui sont trop pesants, fatiguent le Cheval, & les clous lachent souvent, entraînés par la pesanteur.

2°. Employez les clous les plus déliés de lame, parcequ'ils font un moindre trou dans la corne, & qu'ils ne sont point sujets à l'éclater, comme font les clous épais de lame : de plus

ils ſont très ſujets par leur épaiſſeur à ſerrer la veine, principalement, ſi la corne n'eſt pas épaiſſe ; il faut ſe ſervir de clous plus forts de lame aux pieds des Chevaux de caroſſe & aux gros pieds qu'aux pieds fins, mais proportion obſervée, les plus déliés de lame en chaque genre, ſont les meilleurs.

3°. N'appliquez jamais le fer rouge ni trop chaud ſur le pied, comme font pluſieurs garçons maréchaux pareſſeux ; ils trouvent un avantage à cette façon d'agir, parceque le fer chaud brûlant l'excedent de la corne qui empêche de porter le fer également partout, il épargne au Maréchal le tems & le ſoin de reprendre à pluſieurs fois ſon boutoir, pour couper en divers endroits cet excedent, qui empêche le fer d'appuyer également partout ; il fait lui-même ſa place, ſans tant de peine, mais en même-tems conſommant l'humidité naturelle de la corne, il la deſſéche, l'altere, la rend caſſante, & enfin la ruine totalement ; fort ſouvent ce fer chaud échauffe la ſole, & peut rendre le Cheval boiteux dangereuſement ; il y en a même quelquefois qui en meurent ; on peut cependant approcher un inſtant le fer chaud de l'endroit, où on doit le poſer & le retirer ſur le champ, parceque les inégalités ſeront marquées par une petite couleur de grillé qu'on emportera enſuite avec le boutoir : on appliquera auſſi les pinçons chauds, s'il y en a au fer, afin de les faire porter en leur place.

Pour prévenir que les garçons maréchaux ne brûlent le pied, & empêcher même qu'en pouſſant le boutoir trop fort, ils ne coupent l'épaule du Cheval ou le ventre du Palefrenier, ayez ſoin des pieds dans l'écurie, en les fientant ; alors la corne ſera aiſée à couper, & d'eux-mêmes ils ne brûleront point.

4°. Que le fer ne poſe en aucune façon ſur la ſolle : il ne doit porter que ſur la corne juſtement & également de la largeur d'un demi doigt ; l'épaiſſeur de la corne étant tout au plus d'un doigt : ſi le fer appuyoit ſur la ſolle, le Cheval boiteroit à moins qu'elle ne fût très-forte ; on reconnoît, ſi le fer a porté ſur la ſolle au fer même ; car ſi vous déferrez votre Cheval, vous verrez que la portion du fer qui aura porté ſur la ſolle, ſera plus liſſe & luiſante que le reſte, comme il eſt marqué Fig. M. en *a* : il eſt cependant des occaſions, dont nous parlerons, où on fait porter les fers ſur la ſolle ; mais on la laiſſe forte, & le Cheval en boite rarement.

A tous les pieds de devant, il eſt à propos que le fer porte en l'air, depuis le premier clou du talon en dedans juſqu'au bout de l'éponge G G G, de façon qu'on puiſſe y paſſer la lame d'un couteau.

5°. N'ouvrez jamais les talons à votre Cheval, en parant le pied, c'eſt-à-dire, ne faites point un creux ou une eſpece de goutiere avec le boutoir, en emportant de la ſolle entre la fourchette & le quartier juſqu'au deſſous du talon, & dans le talon même 22, en évidant cet endroit, vous l'affoibliſſez : il arrive de-là, que la corne n'y ayant plus de ſoutien, elle ſe rapproche de la fourchette, & fait ſerrer les talons, les contraignant de ſe rapprocher l'un de l'autre, il faut parer à plat, pouſſant le boutoir ſans le pancher que très-peu.

6°. Pince devant talon derriere, ou bien mettez le derriere devant, & le devant derriere. Pour bien entendre ces dictums, il faut ſçavoir, que la pince des pieds de devant d'un Cheval, eſt garnie de plus d'épaiſſeur de corne que le talon, vers lequel la corne va diminuant d'épaiſſeur, de façon qu'il ne s'en trouve pas ſuffiſamment pour qu'on puiſſe brocher un clou, ſans craindre de preſſer la veine du pied, ou de toucher le vif, qui eſt la chair d'entre le ſabot & le petit pied ; ainſi on n'y doit point brocher, au contraire la corne eſt plus épaiſſe aux talons des pieds de derriere, qu'à la pince : on peut donc y brocher, & non à la pince.

7°. Madame ne doit pas commander à Monſieur. Dictum des Maréchaux, pour ſignifier que comme le quartier d'en dedans, eſt plus foible de corne, que celui de dehors, les clous n'y doivent pas être brochés ſi haut.

8°. Il ne faut pas brocher en muſique, c'eſt-à-dire, qu'il ne faut pas brocher un clou haut, l'autre bas, le troiſiéme haut, &c.

Les Pinçons A, ſe font ordinairement à la pince, ce n'eſt autre choſe qu'un coup que le Maréchal donne au rebord de deſſus du fer en pince, qui ſe leve dans cet endroit en forme de petite plaque, qui monte ſur la corne, quand le Cheval eſt ferré, & qui ſert à rendre le fer plus ſolidement attaché. Pinçons.

Les Crampons ſont proprement les talons des fers, il s'en fait de deux façons ; ſçavoir, de quarrés B, qui forment une Crampons.

épaiſſeur d'environ un pouce en quarré, à l'extrêmité, & deſſous l'éponge; les autres s'appellent en oreille de liévre C; ils ſe font en tournant, & renverſant l'éponge ſur le coin de l'enclume de toute ſa lageur: cette eſpece eſt moins mauvaiſe que la premiere, par les raiſons que nous allons dire.

Les inconveniens des crampons en général, ſont, qu'élevant le talon d'un Cheval, plus qu'il ne doit l'être naturellement, ils l'obligent à marcher ſur la pince; le nerf ſe trouve raccourci, le Cheval ſe fatigue, & eſt ſujet à broncher: cependant dans les pays gliſſans & ſur la glace, le Cheval ferré à plat fatigue extrêmement ſans crampons, par la force qu'il employe, pour s'empêcher de gliſſer: dans ces cas où la néceſſité contraint la loi, ſervez-vous des crampons en oreille de liévre, en abattant un peu la corne aux talons, afin de lever peu le pied du Cheval: cette eſpece ne fera pas dommage à beaucoup près, comme les gros crampons quarrés, qui ſoutiennent extrêmement le pied, & font venir des bleimes qui ſont quelquefois difficiles à guérir.

Aux Chevaux qui travaillent dans les pays ſabloneux dans les pelouzes & aux Chevaux de manege, jamais de crampons.

Crampons poſtiches.

Il a été imaginé une eſpece de crampons poſtiches, qui ſe met dans le moment qu'on en a beſoin, & qu'on ôte quand on veut; on fait un trou à l'éponge, on le tarode, & on a un crampon, dont la vis eſt du pas de l'écrou; on le viſſe, & le crampon eſt en place; on peut, quand le crampon n'y eſt pas, mettre une vis dans l'écrou, qui ne déborde pas le fer, & qui conſervera l'écrou; cela eſt bon, dans un cas preſſé, & dans des endroits, où il y auroit riſque de marcher ſans crampons.

Clous à glace.

Dans les tems de gelée, quand on a peur que les Chevaux ne tombent ſur la glace, on met à leurs fers des clous à glace D, ou des clous à groſſe tête E; cela vaut mieux que des crampons.

Les crampons en dedans aux pieds de derriere, ſont plus utiles, de meilleur ſervice & de meilleure grace qu'en dehors, excepté pour ceux qui uſent trop leurs fers en dehors, auquel cas les crampons en dedans ne vaudroient rien.



CHAPITRE IV.

Des défauts des Pieds.

LEs pieds des Chevaux participent de leur conſtitution comme les autres parties du corps ; ainſi ils ſont ſujets à pluſieurs défectuoſités.

Voyez la Pl. IV. & le Chap. IX. du Traité de la Conſtruction du Cheval, à l'article des Défauts des Pieds.

Par le pied, j'entends le ſabot, la ſolle, la fourchette & les talons.

Corne éclatante.

Les uns ayant la forme du ſabot aſſez belle, ont la corne ſi éclatante, qu'elle s'emporte à l'endroit du clou au moindre heurt.

Pied plat.

Les autres ont le ſabot dur, ſans être éclatant ; d'autres, ont le ſabot étendu, large & plat, en forme d'écaille d'huître, & en même tems la ſolle comble ; ce qui ne peut être autrement : car le ſabot n'ayant pas aſſez de hauteur, la ſolle & la fourchette, le ſurpaſſent en deſſous, & débordent la corne au milieu du pied : il y en a de plus ou de moins combles.

Cerclé.

Il y en a, qui ont le ſabot cerclé, c'eſt-à-dire, qui ont comme des rénures qui entourrent le pied d'un talon à l'autre ; ce qui marque un pied aride & deſſeché, ou d'une mauvaiſe nature de corne.

Pied gras.

D'autres ont les pieds gras, c'eſt-à-dire, peu d'épaiſſeur à la corne, auſſi-bien qu'à la ſolle : le ſurplus étant rempli de chair, la connoiſſance en eſt difficile, parce que le Cheval a la forme du pied très-belle, auſſi-bien que la corne ; ce qui peut cependant les faire appercevoir gras, eſt que communément tout le pied eſt plus gros que ne comporte la taille & la figure du Cheval : l'inconvenient de ces pieds, eſt qu'ils ſont délicats, & que le Cheval boite étant nouveau ferré.

Talons bas & fourchette groſſe.

D'autres ont les talons bas & la fourchette trop groſſe & plus haute que les talons ; ce qui arrive ordinairement aux talons bas.

Fourchette maigre.

D'autres ont la fourchette trop petite, maigre & alterée ; ce qui dénote grande ſéchereſſe dans le pied.

Pieds foibles.

D'autres ont ce qu'on appelle des pieds foibles pour avoir médiocrement de talon, & avoir le pied plat vers la pince, ſans l'avoir comble, c'eſt-à-dire, que quoique depuis la poin-

te de la fourchette, il y ait une concavité en deſſous, il n'y a cependant que peu d'épaiſſeur entre la ſolle & la corne en pince; & par conſéquent, que peu de réſiſtance, ce qui fait que ces pieds s'échauffent aiſément ſur le dur & deviennent douloureux.

Pieds encaſtelés.

Les pieds encaſtelés, ſont ceux dont les talons ſont ſerrés & ſe baiſent en s'approchant ſi fort l'un de l'autre, que les deux talons ne tiennent pas plus d'eſpace qu'un ſeul en devroit tenir : ces talons ſont plus ſerrés en bas qu'en haut; ce qui gêne le dedans du pied. L'encaſtelure marque grande ſécхereſſe de pied, & eſt ſujette aux ſeimes; les Chevaux fins, ſurtout ceux qui ont le talon haut, ſont les plus ſujets à ce défaut.

Talons foibles.

D'autres ont le talon fléxible, & par conſéquent foible : on fait obéïr ces talons & remuer comme on veut en y touchant.

Pied trop long.

D'autres ont le pied trop long en arriere, ce qui dénote l'endroit trop charnu; ceux-ci ſont preſque tous encaſtelés.

Talons inégaux.

Il y a des Chevaux fins, ſujets à avoir un des talons plus haut que l'autre; ce qui ſignifie ſéchereſſe & aridité.

Pieds trop gros & trop petits.

Enfin les pieds trop gros & trop grands, ſont ſujets à ſe déferrer, & le Cheval eſt ordinairement lourd & peſant, & les pieds trop petits, ſont ſujets à être douloureux & ſouvent malades.

CHAPITRE V.

De l'Onguent de Pied.

COmme preſque tous les défauts dont nous venons de parler, ſont cauſés par aridité & ſéchereſſe de pied, occaſionnée par une chaleur, qui diminuë la fraîcheur naturelle, qui doit s'entretenir dans le pied : pour maintenir la corne en bon état, il faut avoir ſoin de ſuppléer au défaut de la nature, ou de réparer ce que la négligence & le peu de ſoin ont occaſionné; car quelques-uns de ces défauts s'augmentent, & même ſe produiſent par la faute des hommes. Comme il eſt donc queſtion pour que le pied ſoit bon, que la corne ſoit douce & liante, qu'elle ſoit aſſez épaiſſe pour ſoutenir le corps du Cheval, & pour le pouvoir ferrer à demeure, & enfin pour

l'empêcher de boiter ; il faut avoir attention de tenir les pieds gras ; & quoique toutes graiſſes & huiles ſoient bonnes, on a imaginé pluſieurs recettes d'onguent de pied : en voici quelques-unes.

Miel commun & graiſſe blanche, parties égales, mêlez à froid : on y ajoute auſſi quand on veut partie égale d'huile d'olive.

Le meilleur onguent de pied eſt le cambouis.

Lorſqu'un Cheval a marché pied nud, & qu'il s'eſt uſé le pied, il faut faire revenir promptement la corne : rien n'eſt meilleur pour y parvenir, que d'appliquer chaudement tous les jours ſur la couronne une bonne emmielure blanche.

Voici comme il ſe faut ſervir de l'onguent de pied. Après avoir vû s'il n'y a ni humidité ni crotte ni pouſſiere ſur le pied, on graiſſera la corne près la couronne un demi doigt de large ſeulement, & ſous le fer depuis le premier cloud du talon en dedans & en dehors, parce que trop de graiſſe amollit la corne en coulant dans les rivets, & feroit déferrer le Cheval : on ne menera point à l'eau le Cheval graiſſé ; les trois quarts & demi des Chevaux n'ont beſoin d'être graiſſés que vers les talons tous les trois ou quatre jours une fois, parce que la pince pouſſe aſſez.

CHAPITRE VI.

Ferrure.

AVant de parler de la ferrure des différens pieds, il eſt bon d'avertir de ne point faire travailler le Cheval le jour de la ferrure s'il eſt poſſible : car il y a bien des Chevaux qui feignent le jour qu'ils ont été ferrés, & vous le ferez trotter le lendemain pour voir s'il ne boite point. Ferrure.

La premiere ferrure des Chevaux eſt eſſentielle pour la ſuite, car le pied prend une bonne ou une mauvaiſe forme ſuivant cette premiere ferrure.

De la Ferrure des Pieds ſans défaut.

Le pied ſans défaut Fig. A, eſt celui dont le ſabot eſt d'une forme à peu près ronde & non trop longue, particulierement vers le talon qui doit être fort large ; c'eſt-à-dire, que les PL. IV.

oignons des talons ne s'approchent point trop l'un de l'autre, la corne doit être douce, unie, liante, haute, épaiſſe & brune s'il ſe peut, ſans aucun cercle, & aſſez ferme, ſans être caſſante, que le pied ſoit droit, creux en dedans, ſans pourtant l'être par trop, la fourchette étroite & point graſſe. Le pied ainſi formé eſt ſans défaut; & pour le bien ferrer, il faut parer bien uniment l'aſſiete du fer, & l'applanir bien partout, prenant garde en parant de ne pas ouvrir les talons, par la raiſon dite ci-deſſus; on diminuëra moins de la corne aux pieds de devant, à meſure qu'on approchera des talons, & on laiſſera la pince plus forte aux pieds de derriere.

Pl. XIX Il faut avoir forgé un fer, ni trop ouvert, ni trop peu, qui accompagne juſtement la rondeur de tout le pied FF: cependant, les éponges doivent s'élargir un peu en dehors GGG vers le talon, enſorte que le bout de l'éponge ait une moitié qui déborde le talon en côté. Si les éponges ſont trop longues, elles fatiguent, & font forger, ou elles ſe prennent & font déferrer le Cheval, celles qui ſont trop courtes alongent le nerf & fatiguent la jambe. Le fer poſé, vous brocherez bas pour ne rien riſquer.

Premiere Ferrure des Chevaux de Caroſſe.

La premiere ferrure des Chevaux de caroſſe, principalement de ceux qui ont les pieds grands & amples, quoique hauts, eſt d'une grande conſéquence, ceux-ci ſont plus ſujets à ſe gâter que les autres, ſi on ne les reſſerre juſqu'à ce qu'ils ayent mué; il ne faut donc point, comme il ſe pratique quelquefois, voûter un peu les fers, & les faire outrepaſſer la forme du pied.

Mais abattez la corne toute platte.

Blanchiſſez ſeulement la ſole.

N'ouvrez point les talons du tout.

Ne coupez point du tout les mammelles, & ferrez juſte, ſuivant exactement la rondeur du pied tel qu'il eſt.

Percez gras, mais brochez bas de peur d'éclater la corne qui a été trop affoiblie par le Marchand, qui n'a d'autre deſſein que de faire paroître le pied de ſon Cheval creux.

Faites un pinçon au bout du fer, afin qu'il reſte bien en place & long-tems ſans s'ébranler.

Ferrure

Ferrure des Chevaux de Manége.

Abattez le talon jufqu'au vif fans creufer les quartiers.

Servez-vous de fers très-légers & découverts qu'on appelle demi-Anglois, parce qu'ils ne font point fujets à porter fur la fole, & que le crotin du manége ne s'amaffe pas dans le pied.

Jamais de crampons.

Si le pied eft alteré & fort dur, il faut l'humecter avec du crotin mouillé.

Ferrure des Chevaux encaftelés, ou talons ferrés.

Abattez bien les talons fans creufer les quartiers.

Parez à plat les talons & la fourchette.

Laiffez la fole forte.

Un Cheval peut être encaftelé d'un quartier feulement ; & c'eft prefque toujours en dedans, comme le plus foible, la corne y ayant moins d'épaiffeur.

L'encaftelure eft plus ordinaire aux Chevaux fins des Pays chauds, qu'aux rouffins & Chevaux de Pays froids, quoiqu'elle leur arrive quelquefois.

La façon de parer que je viens d'indiquer fert de préfervatif à l'encaftelure ; auffi-tôt qu'on y voit difpofition, c'eft-à-dire, que les talons fe ferrent. Si le mal eft venu, laiffez la fole extrêmement forte, & mettez un fer à pantouffle, H ; s'il fe peut que le quartier pofant fur le talus du fer dans le milieu, ce qui en excede en dedans ne touche point à la fole, il n'en fera que mieux ; mais comme cela eft difficile, il vaut mieux laiffer la fole forte, alors quand le fer y toucheroit, il n'y auroit pas grand inconvenient, ces fers pofés doivent fuivre juftement la rondeur du pied aux talons comme à la fole, ils pouffèront en dehors le talon à mefure qu'il croîtra, & c'eft ce qu'on demande : ces fers font très-ftables.

Graiffez les pieds avec onguent de pied, & les empliffez de crotin mouillé.

Il faut laiffer repofer le Cheval quelques jours après cette ferrure, & la continuer jufqu'à ce qu'il ait les pieds élargis ; quand l'habitude en fera prife, un Cheval vous fervira fans boiter comme à l'ordinaire.

Lorfqu'on a un Cheval encaftelé, qui ne fert qu'au manége, on pourroit lui ôter tout-à-fait les fers : mais comme les Che-

vaux qui n'en ont point n'ont aucun mouvement, outre que le pied venant à croître, prend une méchante forme qu'on peut rétablir en le parant, il vaut mieux le ferrer à lunette I; & si l'encastelure est considérable, donnez-lui cinq ou six rayes de feu sur la corne, à chaque côté du talon de la maniere que je vais dire; ce feu rend la corne moins tenduë, & donne de l'aisance au petit pied : ensuite humectez bien le pied avec onguens de pied & rémolades.

Lorsque l'encastelure est si forte qu'elle résiste à tout ce que dessus, décernez la sole jusqu'à la rosée, mettez une emmiellure; quatre jours après vous dessolerez, ce qui est presque toujours le plus prompt & le meilleur. Aussi-tôt que le Cheval sera dessolé, vous fendrez la fourchette avec un coup de bistouri jusques dans les pâturons, en enfonçant d'abord le bistouri de son épaisseur, & le soulageant en entrant dans la fourchette, de peur de toucher au petit pied; puis vous mettrez deux, trois ou quatre rayes de feu à un doigt de distance l'une de l'autre depuis le talon jusqu'au tiers du quartier de haut en bas; forgez un fer large, qui passe les quartiers en élargissant d'un doigt, & long d'éponge, qui convienne au pied élargi : mettez votre fer; fourrez des plumaceaux durs dans la fente du talon, que vous aurez imbibés de thérébentine, & de très-peu d'huile de laurier : mettez l'appareil de même sur la sole, & compressez fort les plumaceaux au talon : mettez une rémolade autour du pied pour le faire croître; la sole reviendra, remplira le vuide de l'élargissure; elle appuyera les quartiers, soutiendra les talons, & le pied en croissant reprendra la forme qu'il doit avoir.

C'est un grand abus que d'ouvrir par force les talons avec les tricoises : cela force l'endroit, & n'ouvre que le bas, pendant que le haut se serre davantage.

Ferrure des Pieds plats & des Pieds combles.

Les pieds plats qui commencent à s'élargir, qui ne sont point combles, mais qui sont en danger de devenir difformes, doivent se raccommoder & se resserrer comme il suit.

Parez peu le pied.

Forgez un fer qui ait les branches droites depuis le premier ou le second trou de la pince jusqu'au bout de l'éponge, & estampez fort maigre les quatre derniers clous des quartiers du

côté des talons ; le fer forgé ainſi ne ſuivra pas la forme des quartiers : mais quand le fer ſera poſé, on ôtera avec le rogne-pied l'excedent de la corne aux quartiers & à la pince : brochez haut l'affilure droite & des clous fort déliés de lame.

Vous mettrez ſous le pied un reſtrinctif, en voici de deux ſortes.

Du ſuif de chandelle fondu.

Autre.

De la thérébentine & de la ſuye de cheminée que vous ferez cuire à petit feu, remuant ſans ceſſe juſqu'à bonne liaiſon.

Vous graiſſerez d'onguent de pied les talons & les quartiers ſous les fers, ſurtout en dedans. Le cambouis eſt meilleur ſous le fer & aux talons ſur leurs oignons.

Que ſi le Cheval pouſſoit trop de ſole, comme il arrive toujours, & que les talons ſe ſerrent, comme il eſt ordinaire à preſque tous les pieds plats & évaſés ; en ce cas, il faudra ajuſter ledit fer, en laiſſant plus d'épaiſſeur dans la branche en dedans du côté des trous, comme une eſpece de fer à pantouffle ; on l'ajuſtera ſur le pied, enſorte qu'ayant laiſſé la ſole forte ſans preſque en rien ôter (car le Cheval boiteroit) il ne porte pas ſur le talon.

Quand le Cheval eſt ferré, il le faut laiſſer deux ou trois jours, ou cinq ou ſix, ſuivant le cas ſans le monter : car ces fers auſquels il n'eſt pas accoutumé, preſſent le pied dans le commencement ; que s'il boitoit toujours, ce ſeroit ſigne qu'il ſeroit encloué, ou que le fer porteroit.

Referrez toujours votre Cheval ainſi, rognant toujours de la corne à la pince & aux quartiers, juſqu'à ce que le pied ait par ce moyen acquis une belle forme.

Du Pied comble.

Le pied comble eſt un pied dont toute la nourriture ſe porte à la ſole, ce qui contraint non-ſeulement la corne à prêter & à s'élargir : mais encore fait outrepaſſer la ſole au-delà du niveau de la corne ; quand cet accident eſt vieilli à un certain point, il eſt impoſſible d'y remedier : il faut donc le prévenir auſſi-tôt qu'on y voit de la diſpoſition par de bonnes ferrures ; il eſt néceſſaire d'y avoir une extrême attention, ſurtout aux Chevaux nourris dans les endroits marécageux, comme Flandres, Friſe,

Oldembourg, dans les ſix premiers mois qu'ils ſont en France où ils muent de pied.

Que ſi le mal eſt commencé, & qu'on voye que le pied eſt comble, il faut y remedier ainſi.

Après avoir très-peu paré ſeulement de la pince, n'avoir fait que blanchir les quartiers & les talons ſeulement pour l'aſſiete du fer, & ferré comme il eſt dit pour le pied plat, vous y mettrez du tarc ou du reſtrinctif ci-deſſus, & une emmielure ou onguent de pied autour du pied : vous renouvellerez pendant trois jours l'aſtringent & l'emmielure, graiſſant toujours la couronne, laiſſant le Cheval cinq ou ſix jours en repos, & reſſerrant toujours ainſi juſqu'au rétabliſſement du pied.

Si le Cheval a les pieds fort combles, laiſſez toute la ſole ſans en rien ôter : faites des fers point ou peu voûtés O ſuivant le beſoin ; percez-les fort maigres, & laiſſez-les porter près de la ſole, ce qui ne ſera pas dangereux, & ne fera point boiter, pourvû qu'ils ne portent point ſur la ſole ; puis ferrez comme deſſus avec l'aſtringent & l'emmielure tous les deux ou trois jours pendant un mois, & continuez ainſi juſqu'au rétabliſſement du pied.

Que ſi les pieds étoient extraordinairement plats & combles, reſſemblant à des écailles d'huîtres ; il n'y a pas d'autre parti à prendre, les ferrant comme je viens de dire, & laiſſant le Cheval un mois ſur la litiere, que de le mettre enſuite à la charuë, lui tenant toujours la corne graſſe ; au bout d'un an les pieds ſe ſeront raccommodés pour pouvoir recommencer à ſervir comme devant ſur le pavé.

C'eſt un grand abus de ferrer les pieds plats ou combles avec des fers voûtés ; c'eſt-à-dire, des fers tournés en pente en dedans ; le bord extérieur de ces fers empêche la corne de deſcendre, & la ſole pouſſe toujours : ainſi il faut à chaque ferrure un fer plus voûté ; & enfin le pied devient ſi comble que le Cheval ne marche plus que ſur la ſole : de plus, comme les talons ſe ſerreront de plus en plus, le fer voûté les preſſant de ſe rapprocher, le Cheval ſera à la fin hors de ſervir davantage : comme le Cheval ferré d'un fer voûté ne peut marcher que ſur le milieu de ce fer, il marche peu ſûrement, & gliſſe continuellement.

Ferrure des Chevaux ſourbus.

Comme la fourbure rend le pied comble, cette ferrure doit, ſuivant l'ordre, ſuivre la précédente.

Comme à ces maux c'eſt le petit pied qui eſt deſcendu, & que la corne n'étant plus ſoutenuë en pince, s'eſt reſſerrée, les Chevaux n'appuyent plus que ſur les talons, & l'on voit la pince poſer long-tems après ; quand donc on peut encore ſe ſervir d'un Cheval qui a eu ces maux, c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont pas été extrêmes, ne parez jamais la ſole à la pince.

Abattez les talons, on peut même les ouvrir ſi l'on veut.

Ferrez long aux talons, & rognez la pince court.

Auſſi-tôt fondez de l'huile de laurier bouillante, ou mettez de la fiente de porc avec de la thérébentine, cela, tous les jours pendant ſept ou huit jours après que le Cheval a été ferré de nouveau. Lorſque les croiſſans ſont formés tout-à-fait, il faut laiſſer la ſole forte, ne point ouvrir les talons, percer le fer maigre en pince, & brocher le talon comme à un pied de derriere.

Ferrure des Chevaux droits ſur leurs membres bouletés & arqués.

On dit que les Chevaux ſont droits ſur leurs membres, lorſque depuis le bas du boulet juſqu'à la couronne la jointure tombe à plomb, ce qui eſt occaſionné par le retirement du nerf de la jambe qui ſe racourcit ordinairement par fatigue.

Les Chevaux bouletés ſont ceux dont par la même raiſon l'os du boulet ſort de ſa ſituation, & ſe pouſſe trop en avant.

Les arqués ſont ceux dont les genoux ſe plient en avant, ils ſont par conſéquent droits ſur leurs membres.

On peut remedier à tous ces défauts quand ils ne ſont pas vieux par le moyen de la ferrure. Abattez les talons petit à petit, c'eſt-à-dire, en pluſieurs ferrures, & enfin fort bas juſqu'au vif, ſans creuſer dans les quartiers, afin de contraindre le boulet à ſe retirer en arriere, & enſuite vous ferrerez d'un fer ordinaire.

Si cela ne fait pas aſſez d'effet, il faut faire déborder le fer d'un demi doigt en pince : les éponges fort minces, plattes, & plus longues qu'à l'ordinaire : ſi le Cheval eſt extrêmement bouleté, vous ferez déborder le fer de deux doigts, ce fer s'ap-

pelle bec de corbin P ; il faudra avec ces ferrures, graisser le nerf de quelque onguent ramollitif & anodin, comme l'onguent de Montpellier, ou bien d'eau-de-vie ou vin, avec du beurre : vous laisserez le Cheval quelques jours en repos pour donner le loisir au nerf de s'étendre peu à peu, puis vous le promenerez en main en plat pays, & par dégrés jusqu'à ce que cette extension ne lui fasse plus de douleur ; sans ce ménagement, on rendroit le Cheval boiteux, pour avoir fait étendre le nerf trop subitement.

On pratique même cette ferrure aux Chevaux de bâts en pays de montagnes, parce qu'étant chargez, ils seroient fort sujets à se bouleter en descendant les montagnes, si ces fers ne leur faisoient étendre le nerf.

Il se fait une opération à la jambe pour couper un nerf, à ce que dit le Parfait Maréchal, afin de redresser la jambe d'un Cheval bouleté ; mais comme je n'y ajoute pas beaucoup de foi, je n'en parlerai pas. Voyez le Parfait Maréchal.

Ferrure des Chevaux qui se coupent.

Le Cheval qui se coupe, est celui qui avec un pied se froisse l'autre au boulet en marchant ; les Chevaux se coupent plus souvent des pieds de derriere, que des pieds de devant : d'abord le poil se coupe au dedans du boulet, puis l'endroit s'écorche à la fin jusqu'à l'os, & quelquefois le boulet enfle beaucoup.

Cet inconvenient arrive, 1°. aux Chevaux, qui ne sont pas encore habitués à cheminer : 2°. à ceux qui portent mal leurs jambes en marchant : 3°. par lassitude : 4°. par une vieille ou une mauvaise ferrure, ou par les rivets qui débordent la corne.

Il y a peu de Chevaux, qui après un long voyage, ne se coupent peu ou beaucoup ; & c'est une grande marque de bonté, quand un Cheval a essuyé cette épreuve sans se couper.

Il y a de la différence entre se couper & s'attrapper ; s'attrapper, se dit d'un Cheval à qui le même inconvenient arrive, mais en différens endroits de la jambe ; & se couper, c'est se blesser toujours au même endroit : ceux qui s'attrappent, suivant qu'ils donnent le coup à un endroit plus ou moins douloureux, boitent ; le pas d'après, il n'y paroît souvent rien, puisqu'ils ne portent pas toujours au même endroit ; mais

l'inconvenient eſt que quand ils ſont las, ils bronchent en s'attrappant, ou tombent même, ſi c'eſt en courant : ces ſortes de Chevaux ſont incurables, parce que leur défaut vient de ce qu'ils marchent en croiſant trop les jambes : le ſeul remede, eſt de n'en point acheter de pareils ; quant aux Chevaux qui ſe coupent, il y a remede.

Les Chevaux fins comme les Barbes, ſe coupent par pareſſe, étant menez en main, à cauſe qu'ils marchent très-froidement ; au contraire, d'autres Chevaux ſe coupent, parce que levant trop les jambes en cheminant, ils ſe laſſent bien-tôt.

La ferrure eſt l'unique moyen d'empêcher les Chevaux de ſe couper.

Si le Cheval ſe coupe, parce qu'il n'eſt pas encore achemi-né, il n'y a qu'à le ménager & l'accoutumer à marcher petit à petit, laiſſant plus d'épaiſſeur au côté & à l'éponge du fer du quartier d'en dedans, qu'à celui de dehors, que ſi la façon ordinaire de laiſſer comme nous venons de dire, la branche forte & le quartier haut, ne réuſſit pas ; il faut eſſayer le contraire qui réuſſit quelquefois, c'eſt-à-dire, la branche forte en dehors, avec un crampon large, & en dedans, la branche mince, courte & droite ; cela approche les jarrets l'un de l'autre.

Si la ferrure eſt trop vieille ou mauvaiſe, il faut referrer ; & s'il y a quelque rivet qui déborde, il faut le couper.

Si le Cheval porte mal ſes jambes par foibleſſe de reins ou autrement, & qu'il ſe coupe aux jambes de derriere, il le faut déferrer des deux pieds.

Abattre fort le quartier de dehors à chaque pied, ſans toucher à ceux de dedans.

Serrer l'éponge en dedans, afin qu'elle ſuive le rond du pied, ſans aller au-delà du talon, la couper auſſi courte que le talon, & mettre des crampons en dedans.

Que s'il ſe coupe aux jambes de devant, il faut faire la même choſe, excepté les crampons qu'on ne met point.

Quand après cette ferrure, le Cheval ſe coupe toujours, après avoir abattu le quartier de dehors juſqu'au vif, ſans toucher à celui de dedans, groſſiſſez les éponges du dedans du double, le fer ainſi forgé, ſe nomme fer à la turque R : on fera très-bien auſſi à ces ferrures, de river les clous dans la corne, ſi près qu'ils ne paroiſſent point au dehors, & l'on

peut pour les mieux river encore, brûler un peu avec un fer chaud, au-dessous des trous pour y loger le rivet, ou bien ne point mettre de clous en dedans, & ajouter un pinçon pour tenir le fer ferme : si le Cheval se coupe de lassitude, il n'y a point de meilleur remede que de le laisser reposer & de le bien nourrir.

Si vous avez des Chevaux qui se coupent en main, il faut entourrer les boulets avec une peau d'agneau ou de mouton, le poil en dedans.

Comme on ne met jamais de crampons aux Chevaux de manége, de peur qu'ils ne s'attrappent dans leurs airs : si vous en avez qui se coupent, abattez le quartier d'en dehors, & vous épaissirez l'éponge en dedans.

Que si vous êtes en voyage, & que les ferrures susdites ne fassent rien, servez-vous de la botte de cuir, ou de feutre coupée, plus étroite en haut qu'en bas, que vous attachez à mi-jambe, & qui garantira le boulet en l'entourrant ; il est vrai que ce dernier expédient, est de mauvaise grace, que les Chevaux ont de la peine à s'y accoutumer, & qu'il fait quelquefois enfler le boulet.

Ferrure des Chevaux qui forgent.

Les Chevaux qui forgent, sont ceux qui avec le fer des pieds de derriere, attrappent ceux des pieds de devant : les Chevaux forgent de deux manieres, les uns donnent le coup dans la voûte du fer, c'est-à-dire, sous le pied de devant : les autres forgent sur le bout des éponges, & se déferrent ainsi : ce défaut vient ordinairement de foiblesse de reins, ou que le Cheval est ruiné ; souvent aussi c'est la faute du Cavalier, qui ne sçait pas tenir son Cheval ensemble & sous lui, en l'avertissant de tems en tems.

Si la faute vient du Cheval, & qu'il forge aux talons, c'est-à-dire, aux éponges ; il le faut ferrer fort court d'éponge, qu'elles passent à peine au-delà du talon, ou bien genêter les fers, qui est relever le éponges au talon : s'il forge dans la voûte du fer, étrecissez le fer de devant à la pince en dedans, & mettez deux pinçons aux deux côtés de la pince de derriere, qu'il faut rendre demi quarrée ou fort camuse.

Des

Des Chevaux qui se déferrent.

Quand un Cheval se déferre en chemin, & qu'on est éloigné d'un endroit, où on puisse trouver un Maréchal; si on laisse marcher quelque tems son Cheval pied nud, il s'usera & se gâtera la corne, à proportion qu'il sera délicat, ou qu'il marchera dans un pays dur, de façon qu'ensuite on ne pourroit plus le referrer.

Si celui qui mene le Cheval, sçait brocher un clou, qu'il en ait, & qu'il retrouve le fer à terre, il le ratachera, ou s'il ne le retrouve pas, & qu'il ait un fer-brisé L, qu'on nomme aussi fer à tous pieds, il s'en servira; mais si cela n'est pas, il faut envelopper le dessous du pied avec une piece de chapeau, un linge, son mouchoir, enfin ce qu'on trouvera pour arriver jusqu'à un endroit où on puisse faire referrer.

Le soulier de cuir nouvellement imaginé, qui ressemble à une bourse, dont le fond est une semelle forte, & dans laquelle on fait entrer tout le pied, est une très-bonne imagination, & on devroit s'en munir, quand on entreprend un voyage.

Ferrure des Chevaux rampins.

Les Chevaux rampins ou juchés, sont ceux dont le boulet des jambes de derriere avance, de façon à les contraindre à marcher sur la pince, & à ne point appuyer les talons : les vieux Chevaux sont plus sujets à ce mal que les jeunes, qui cependant peuvent devenir rampins dans les écuries mal-saines, où ils auront placé leurs pieds dans des creux, qui auront accoutumé les boulets à rester en avant : il y en a aussi qui sont rampins de naissance.

Cette incommodité en vieillissant devient incurable.

A ce défaut, la ferrure est la même qu'aux pieds de devant bouletés : laisser la pince fort longue, abattre les talons, faire déborder le fer en pince, plus ou moins, & graisser le nerf de la jambe.

Ferrure du pied foible ou gras.

A un Cheval qui a le pied gras, il faut abattre toute la mauvaise corne, brocher le plus haut qu'il est possible, tenant l'affilure droite; on broche bas à un bon pied, pour ne rien risquer, mais il faut risquer à celui-ci, afin que le fer tienne assez long-tems pour lui laisser revenir le pied.

Ferrure des Talons bas & de la Fourchette graſſe.

Aux talons bas, en parant le pied, il faut ſeulement abattre la pince, ſans toucher en aucune façon aux talons, & même ne point toucher à la fourchette, à moins qu'elle ne ſe pourriſſe; alors on la pare toute platte.

Après les avoir parés, comme il eſt dit; il faut faire l'éponge un peu plus longue qu'à l'ordinaire, ſi le Cheval ne forge point: s'il forge, on genêtera les fers, c'eſt-à-dire, qu'on rabattra les bouts de l'éponge en haut contre la corne.

Si avec les talons bas, il a la fourchette graſſe, il faut la laiſſer forte, & voilà tout.

Les Maquignons dans ce cas, font épaiſſir les éponges, & laiſſent la fourchette haute, en la tournant en façon de talons; mais cette façon acheve de ruiner les talons.

Ferrure des Chevaux qui ont des Seymes.

Les Seymes étant des fentes à la corne, au quartier, comme il a été dit Chap. XXII. du Chirurgien. Voici le moyen d'y remedier par la ferrure.

Parez le pied, laiſſant la ſole forte aux talons; faites forger un fer, dont les éponges ſoient plus fortes qu'à l'ordinaire, puis tournez-les de façon qu'elles imitent le talus des fers à pantoufles: ajuſtez-les ſur le pied, de façon que le milieu du talon ſoit appliqué ſur l'éponge, prenant garde que le dedans des éponges, ne porte que peu ou point ſur la ſole: cette eſpece de fer eſt bonne auſſi pour les talons, qui commencent à ſe ſerrer: on peut encore ferrer les Chevaux qui ont des ſeymes avec des fers à pantoufle.

Ces ferrures jettent en dehors le quartier où eſt la ſeyme, & l'ouvrent.

Vous remplirez enſuite le pied de tarc tout chaud, ou d'huile de laurier; puis vous laiſſerez repoſer le cheval quelques jours.

PL. XIX. La ſeyme étant ſoudée environ un pouce au-deſſous du poil, vous referrerez le Cheval à demie pantoufle M.

Les Chevaux de manége, ſont ſujets aux ſeymes: à ceux-ci, on coupe ſeulement le fer à l'endroit de la ſeyme juſqu'au premier trou, ce qui s'appelle demie-lunette N; & quand il en eſt beſoin, on coupe toutes les deux éponges; ce qui s'appelle fer à lunettes I: on laiſſe raffermir le pied quelques

jours, & puis on s'en sert ; mais il n'y a que les Chevaux qui travaillent sur le terrein mol, à qui cette ferrure convienne.

Ferrure des Talons inégaux.

Les Chevaux, particulierement ceux qui sont de légere taille, sont sujets à avoir un côté des talons plus haut que l'autre ; ce qui s'apperçoit en regardant le haut des talons, où ils se joignent au pâturon : il n'y a point d'autre remede que la ferrure & le procedé ci-dessus, ou de dessoler & couper toute la fourchette jusqu'au fond, afin de la tenir égale quand elle reviendra.

Ferrure des Pieds de bœuf.

La fente appellée pied de bœuf, & dont il est parlé, Chap. XXII. du Chirurgien, arrive au train de derriere comme à celui de devant.

Parez le pied, de façon que le fer ne porte point sur la corne à un pouce autour de la fente, en faisant une entaille ou bizeau dans la corne : faites deux pinçons au fer des deux côtés de la fente, & graissez par fois ce pied-là. PL. IV. Fig. N.

Quand le pied est fort fendu, passez une alêne courbe toute rouge, au travers de la corne pour faire un trou à chaque côté de la fente, faites la même chose en deux ou trois endroits le long de cette fente ; puis passez des fils d'archal dans les deux trous, vis-à-vis, l'un de l'autre ; puis tortillez les deux bouts dudit fil, & ainsi vous ferez rapprocher les deux côtés de la fente. *Notez*, qu'il ne faut percer que dans l'épaisseur de la corne, & n'en prendre point trop peu, mais il est facile ; car elle a en ces endroits un demi doigt d'épaisseur. Fig. M.

On mettra trois ou quatre rayes de feu sur la couronne, sans percer le cuir ; & l'escarre tombée, on tient le pied gras.

On se sert encore d'une autre méthode. Recourbez un petit morceau de fer, qui n'ait pas plus de largeur que la corne a d'épaisseur, recourbez-le quarrement par les deux bouts : amenuisez ces deux bouts en pointes de clou, faites entrer ces deux pointes dans la corne, par-dessous le pied des deux côtés de la fente, puis les rivez ; cela assujettit, & resserre la fente : ferrez par-dessus ; laissez reposer le Cheval quelques jours, après quoi vous vous en servirez. Fig. O.

Quoique le pied de bœuf puiſſe arriver aux Chevaux, ce mal eſt beaucoup plus commun aux mulets.

Ferrure contre les clous de ruë & Chicots.

Cette ferrure, qui eſt deſtinée à garantir les Chevaux, des clous de ruë & des chicots, ou du moins les rendre moins dangereux, n'eſt pas ſans inconvenient; car elle peut cauſer des bleymes, ou faire broncher le Cheval, néanmoins elle peut convenir à de certains Chevaux.

On ne pare jamais ni la ſole ni la fourchette; & lorſqu'on voit qu'elle s'écaille par vieilleſſe, & à cauſe qu'il s'en forme une nouvelle ſous la vieille, on pare le pied pour ôter ſimplement ce qui ſe ſépare; & on ne pare jamais que la corne pour y ajuſter le fer; cela fait que cette ſole épaiſſe défend le deſſous.

Ferrure des Bleymes.

Pour les prévenir, abattez le talon, ſi le Cheval en a trop: s'il a le quartier de dedans trop ſerré, pour empêcher les bleymes, après avoir paré le pied ferrez à pantoufle de ce côté-là, laiſſant la ſole forte.

Ferrure des Chevaux qui bronchent.

Pour ferrer un Cheval qui bronche, il faut abattre la pince & la relever: ſi le Cheval qui bronche a le nerf foulé, les jambes travaillées, ou les épaules foibles, la ſeule ferrure n'eſt pas ſuffiſante. Voyez le Chapitre LVI. du Traité des Maladies.

Des Fers à patins.

Pl. XIX. Le fer à patin S, s'employe pour les efforts d'épaules: voyez ce que j'en dis au Chap. LXX. du Traité des Maladies; cependant il peut ſervir dans des cas d'accidens, où il faudroit contraindre le Cheval à ſe ſervir de ſon autre jambe pour ſoulager celle qui auroit été affectée.

Des Fers couverts.

Pl. XV. Fig. D. Cet article-ci eſt pour les mulets; car il n'y a qu'aux mulets, auſquels on faſſe des fers couverts, ſeulement aux pieds

de devant : on appelle ces fers des planches *a*, ils n'ont qu'une ouverture comme un écu blanc au milieu ; & on laisse un espace ouvert, entre le fer & la pince, qu'on appelle un sifflet *b* : la florentine *d*, est un fer semblable à l'autre, excepté qu'il est ouvert aux talons : ces fers débordent en pince de beaucoup, parce que les Mulets ont le talon fort haut & le pied assez foible ; de sorte qu'on n'oseroit leur abattre, parce que toute la force du pied y consiste.

Aux Mulets qui ont bon pied, on met des fers à la florentine, & à ceux qui l'ont plus foible, on met des planches : quand ils sont encastelés, on leur ajuste leurs planches à pantoufles comme aux Chevaux.

Les grands Mulets qui se coupent du derriere, à moins que ce ne fut par grande jeunesse, sont tout-à-fait à rejetter.

Ce qui fait qu'on ne se sert pas de fers couverts aux Chevaux, ce qui leur épargneroit bien des clous de ruë ; c'est qu'ils ont le pied plus humide que les Mulets ; & qu'on ne pourroit leur faire un sifflet, attendu que cela leur affoibliroit toute la force des pieds de devant, qui est à la pince : au contraire de celle des Mulets, qui est aux talons ; que par conséquent, l'eau qui entreroit dans le fer, ne pourroit pas s'écouler, & faute d'air aussi leur pied pourriroit en hyver, & se dessécheroit trop en été.

Des Chevaux difficiles à ferrer.

Quand on n'a pas accoutumé les Chevaux de bonne heure à leur lever les pieds, & à frapper dessus, étant poulins : il s'en trouve de très-difficiles à ferrer, c'est-à-dire, qui ne veulent pas souffrir qu'on leur leve les pieds, ou qu'on cogne le fer.

Aux uns un torchenez seul suffit pour les faire tenir tranquilles : d'autres ne veulent point être attachés, & se laisseront ferrer, en les tenant sans gêne, par le bout du licol.

D'autres se laisseront ferrer, pourvû qu'ils soient dans leur place à l'écurie.

D'autres, s'il y a quelqu'un monté dessus.

On met une bale dans l'oreille, à quelques-uns, ou le torchenez à l'oreille.

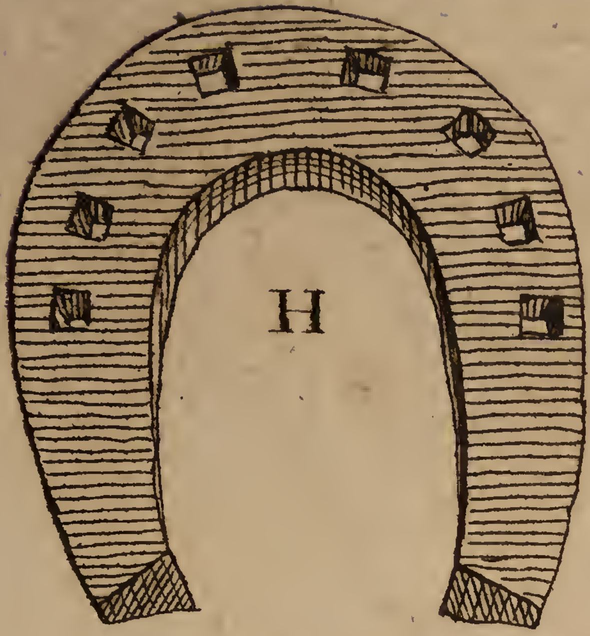
Il y en a qu'on ne peut ferrer qu'au travail.

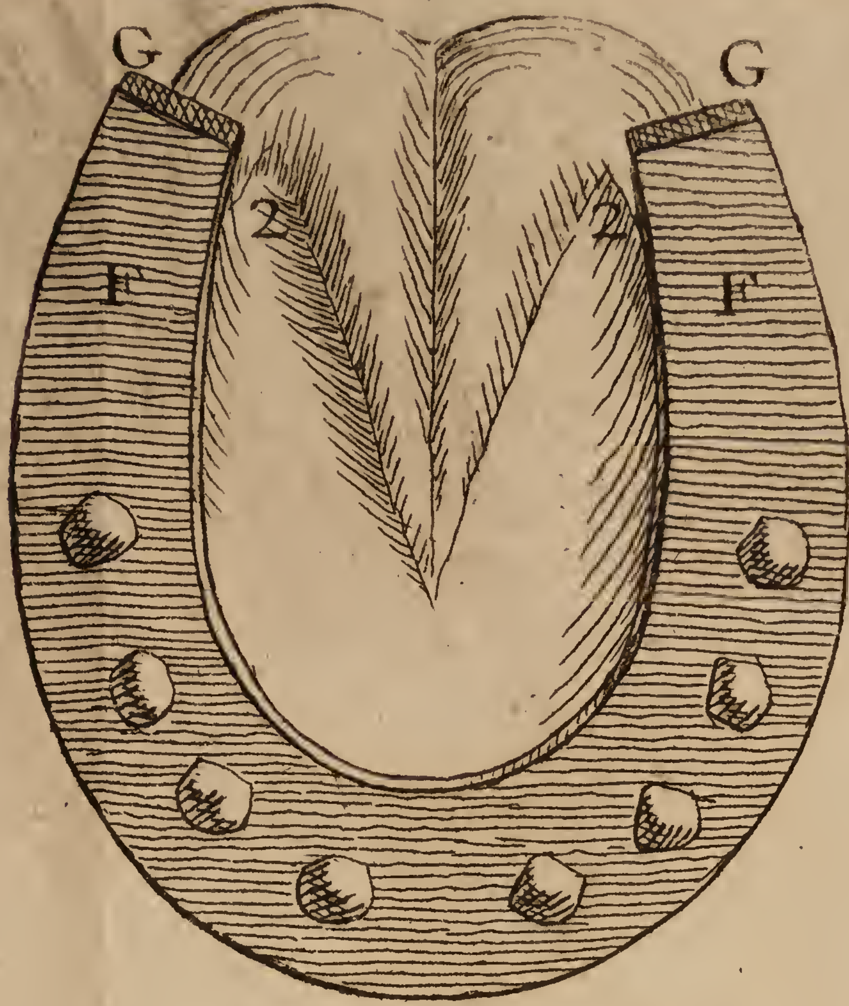
A d'autres, on met une platte-longe, qui tient de la queuë

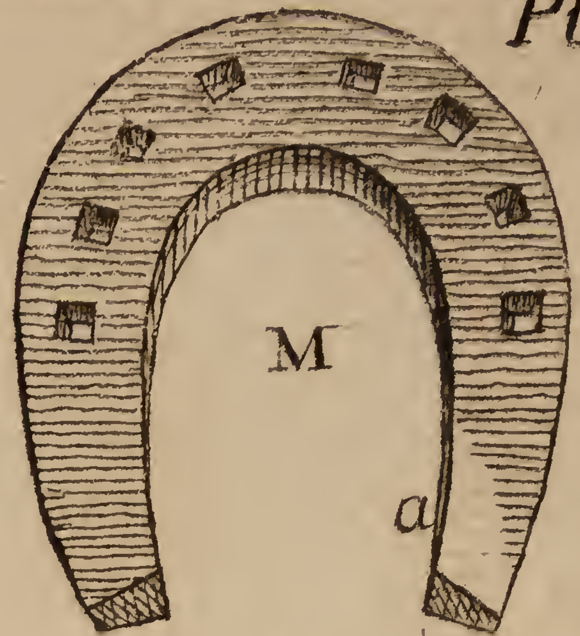
au pied de derriere, & pour le pied de devant; on met une platte-longe, qu'on paſſe par-deſſus le dos, & un homme tient le pied levé, en le tirant à lui, & n'eſt point en danger.

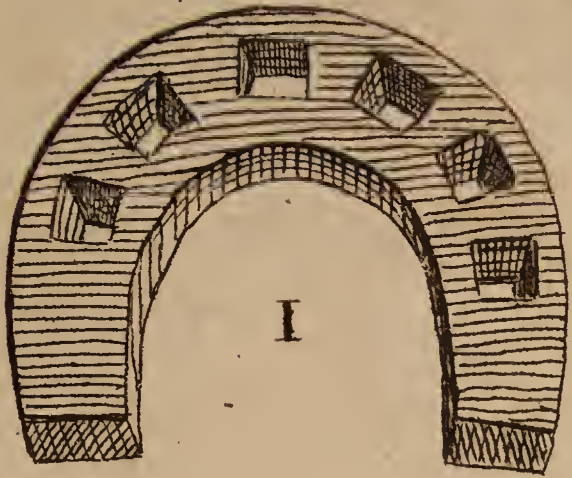
Ou bien on fait trotter le Cheval en rond avec des lunettes, dans un endroit raboteux; cela l'étourdit, il tombe & retombe pluſieurs fois; & quand on le voit bien étourdi, on l'arrête, & on le ferre comme on veut.

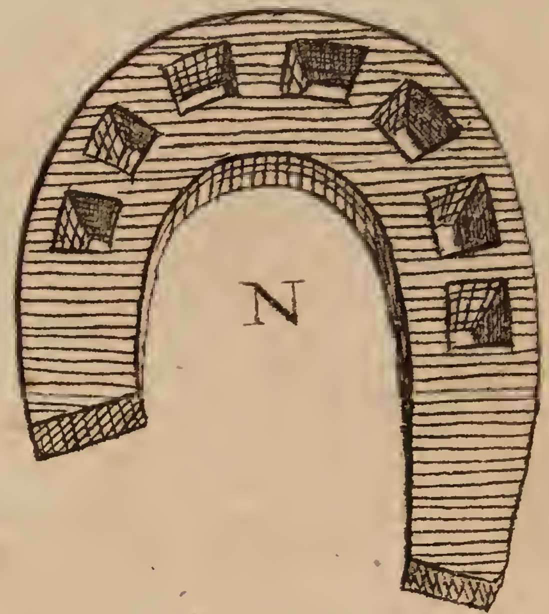


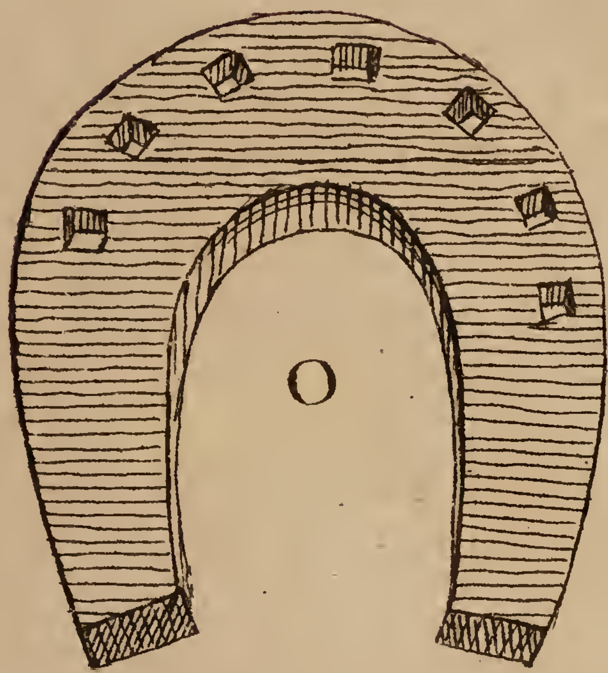

H

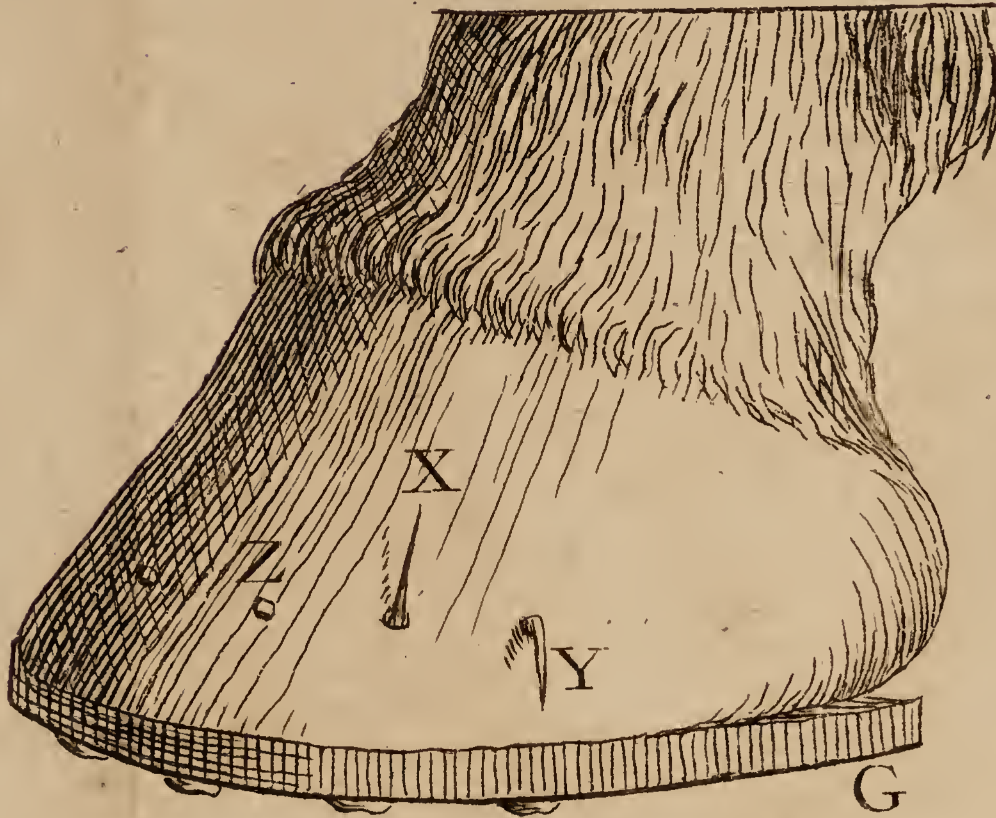

G
G
2
2
F
F

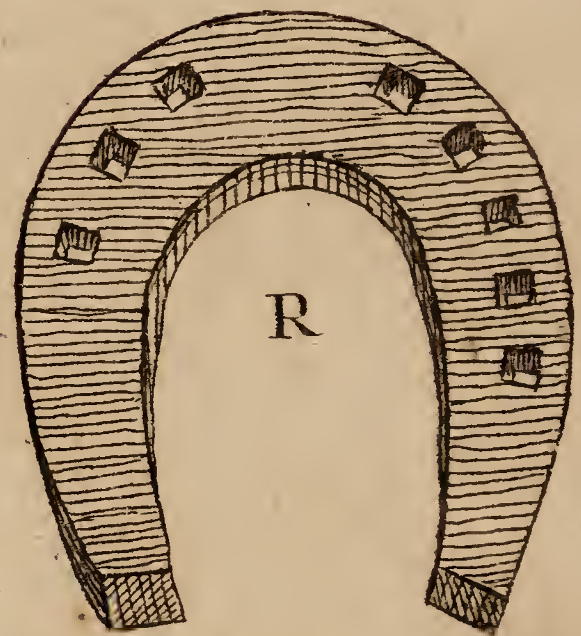

M
a

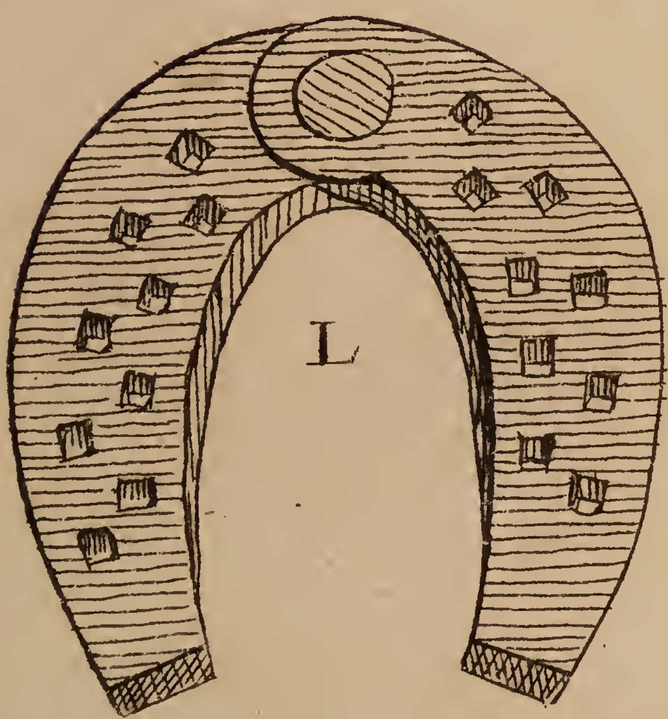

I


N

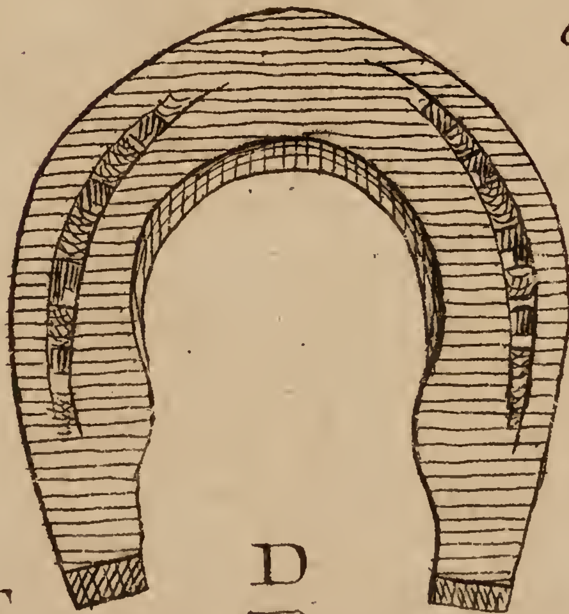

O


X
Z
Y
G

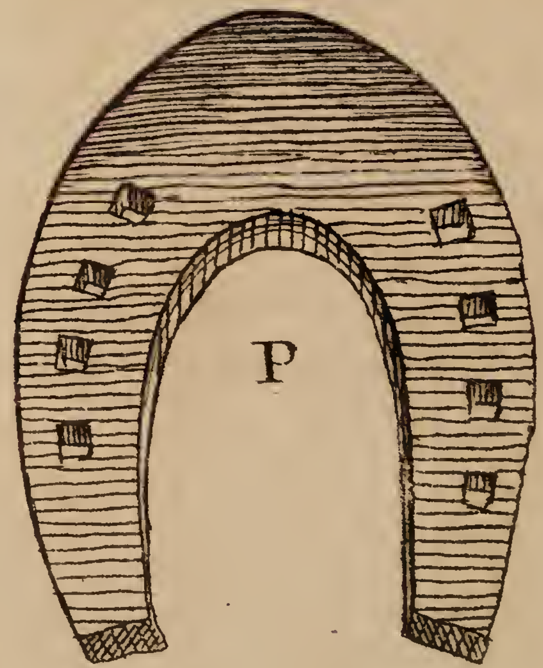

R

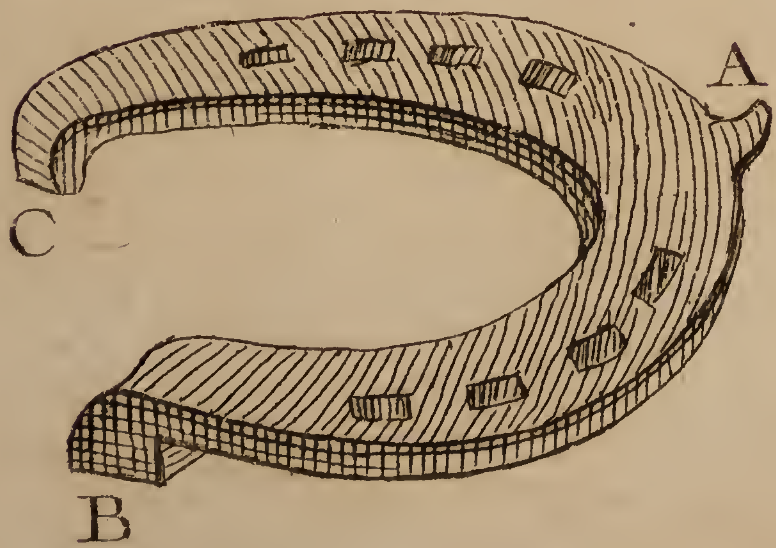

L


clouds


Fer
anglois

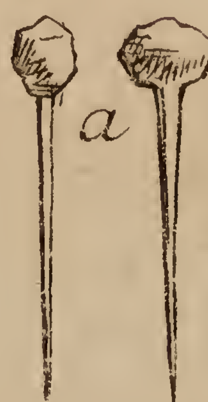

anglois

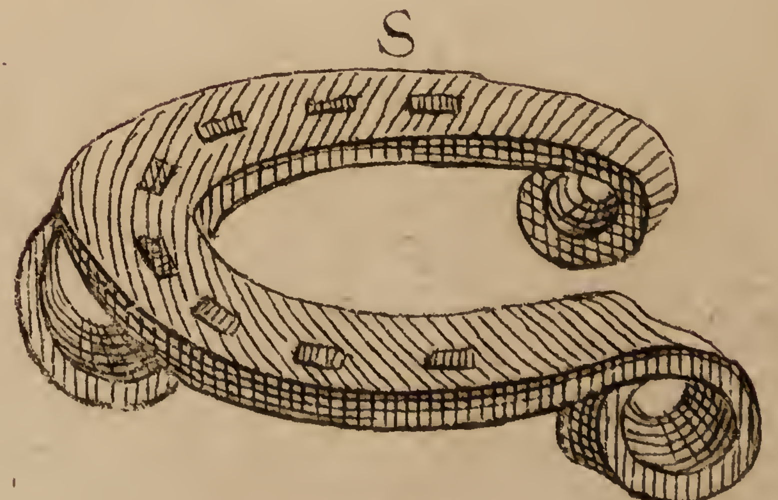

P


A
C
B


E


D


a


S



L'APOTICAIRE, OU TRAITÉ DES MEDICAMENS.

OBSERVATIONS SUR LES MEDICAMENS en général.

AUTREFOIS lorſqu'il y avoit complication de maux, comme fiévre & fluxion de poitrine, on compoſoit les médicamens de façon qu'en donnant, par exemple, une potion, on y mettoit des drogues pour la fiévre & d'autres pour la poitrine : cet uſage eſt aboli en bonne Medecine, & on va à préſent au mal le plus preſſant : on traite ſimplement la fiévre ; quand elle eſt paſſée, la guériſon eſt proche, en adouciſſant la poitrine, & ainſi des autres maladies compliquées : travaillez toujours à la plus urgente, vous venez enſuite aiſément à bout de la moindre.

La doſe des médicamens à l'égard des Chevaux doit être huit ou dix fois plus forte que pour les hommes ; mais il y a cette remarque à faire aux Chevaux, ainſi qu'aux hommes, qu'un poulin comme un enfant, doit être doſé à la moitié ou au quart ; il en eſt de même pour la vieilleſſe. Un Cheval doit porter la doſe huit ou dix fois plus forte qu'un homme ordinaire, la force & la foibleſſe augmentent de même ou diminuent les doſes.

Les maladies aiguës demandent les grandes doſes, à cauſe du peu de tems qu'elles donnent, & qu'il faut ſe hâter de les guérir dans le commencement. A l'égard des maladies chroniques, c'eſt-à-dire, qui tirent en longueur, il ne faut que de médiocres doſes, parce que le progrès de ces maladies eſt lent, & qu'il n'y a point de danger dans le retardement.

Quant aux purgatifs, il faut s'attacher très-exactement à

la dose juste, à cause des ravages que de trop fortes pourroient causer. Il y a moins de risque à diminuer qu'à augmenter.

Des signes, du poids & des mesures des médicamens.

Les Medecins & gens de l'Art ont de certaines marques & observations pour désigner dans les receptes qu'ils écrivent les poids & les mesures des médicamens ; c'est une espece de chiffre dont les Apoticaires ont la clef, & que communément le public ignore ; mais comme une bonne recepte peut être fort utile à celui à qui elle tomberoit entre les mains, je vais désigner ici la plûpart de ces marques & signes avec leur explication. Je vais commencer par l'explication des poids.

La livre ordinaire qu'on appelle livre de marc, est de 16 onces.

La livre de medecine n'est que de 12 onces.

L'once contient huit gros.

Le gros ou la dragme est de 72 grains.

Le scrupule est le tiers du gros ou de la dragme, il contient 24 grains.

Le grain est le plus petit de tous les poids, il pese ordinairement un grain de seigle ou d'orge.

Il n'y a point de noms particuliers pour les autres subdivisions, on se sert des termes de demi, de quart de quarteron, &c.

Il y a une figure à la tête de toutes les receptes de medecine qui ne signifie autre chose que prenez, qui s'exprime en latin par le mot *recipe*. Cette figure est telle ℞.

Signes des poids.

Une livre.	℔.
Une demie livre.	℔ß.
Un quarteron.	4^{ar}.
Un demi quarteron.	4^{ar}. ß
Une once.	℥.
Une demie once ou un loton.	℥ß.
Un gros, ou une dragme, ou le poids d'un écu d'or. .	ʒ.
Un demi gros, ou demie dragme, ou 36 grains. . .	ʒß.

Un

Un ſcrupule ou 24 grains. . . . . ℈j
Un demi ſcrupule ou une obole, 12 grains. . ℈ß, ou ob.
Un grain. . . . . gr.
Un demi grain. . . . . gr. ßj

On voit que le demi s'exprime toujours par ß, & que le nombre un s'exprime par j, quand on veut augmenter le nombre des poids, après le ſigne des poids on met des i ſans queuë & le dernier finit par une queuë; par exemple, quatre s'écrit ainſi iiij, ainſi quatre livres s'écrit ℔iiij, deux onces ℥ij, &c.

Signes des Meſures.

Une cuillerée. . . . . cochlear. j
Une goutte. . . . . gut. j
Le faſcicule, qui eſt ce que le bras ployé en rond peut renfermer. . . . . faſc. j.
La poignée, ou le manipule, qui eſt ce que la main peut empoigner. . . . . man. j, ou M. j
La pincée, ou le pugille, qui eſt ce qui peut être pris avec les trois doigts. . . . . pug. j. ou p. j
Le nombre des choſes. . . . . N°.
La paire. . . . . par
De l'un autant que de l'autre. . . . . . Ana, ou aa
Une quantité ſuffiſante. . . . . Q. S.

Quelques autres Signes.

Suivant les régles de l'art. . . . . S. A, ou Ex arté.
Bain marie. . . . . B. M.
Bain vaporeux, ou bain de vapeur. . . . . B. V.

DES QUALITEZ DES MEDICAMENS.

Les dégrés de chaud & de froid plus ou moins forts qui avoient été attribués aux médicamens pour en définir les qualités, auſſi-bien que les analiſes chimiques, ne s'étant pas toujours trouvés d'accord avec les effets qu'on en attendoit, je crois qu'il vaut mieux en juger à peu près par les apparences qui tombent le plus ſous nos ſens, telles que ſont les odeurs & les ſaveurs; c'eſt ce qui ſe pratique à préſent, com-

me la connoiſſance la moins fautive. Commençons donc par les odeurs.

Les *odeurs* ſont en général fortes ou douces : les fortes qui abondent ordinairement en ſouffres groſſiers & volatils, peuvent adoucir les humeurs âcres, & par conſéquent fortifier les nerfs & le cerveau. Les odeurs douces ou foibles pouſſent plutôt par inſenſible tranſpiration, & diſſipent les parties qu'elles ne peuvent pas embarraſſer.

Les *ſaveurs* ſe font ſentir au palais & à la langue par les ſenſations ſuivantes.

Les inſipides temperent l'acrimonie des humeurs & leur grand mouvement.

Les onctueuſes adouciſſent les douleurs, relâchent les fibres & émouſſent les parties acides des humeurs.

Les nitreuſes tiennent un milieu entre l'inſipide & une légere amertume, & laiſſent une ſenſation de froid & de pénétration ſur la langue : celles-là pouſſent par les urines, aident les digeſtions, éteignent la ſoif & calment les fermentations du ſang.

Les ameres ſont capables de raréfier les humeurs, d'amortir les aigres des premieres voyes & d'émouſſer ceux du ſang ; mais elles ſont moins raréfiantes que les âcres.

Les âcres ſont de deux ſortes ; ſçavoir, lexivieuſes & brûlantes : les ſaveurs âcres lexivieuſes émouſſent les acides, & priſes intérieurement donnent de la fluidité aux liqueurs, pourvû qu'elles ſoient diſſoutes dans beaucoup de phlegme, & extérieurement diſſoutes dans une ſuffiſante quantité de phlegme, elles ne font que déterger & nettoyer ; mais ſi elles ſont appliquées ſeules, elles brûlent & emportent les calloſités des ulceres. Les ſaveurs âcres brûlantes ſont dangereuſes ; car quoique diſſoutes dans beaucoup de phlegme, ſouvent elles picotent, déchirent & enflamment les parties membraneuſes : elles produiſent extérieurement des veſſies & des ampoules, comme celles du feu.

Les acides fixent le ſang & les humeurs, c'eſt-à-dire, en arrêtent les fermentations violentes : elles ſont repercuſſives & tuent les vers : elles émouſſent l'action des alkalis, des amers & des âcres : ſont anti-vomitives & anti-purgatives & quelquefois augmentent l'action des diaphorétiques.

Les auſteres acerbes ou ſtypiques ſont communément aſ-

ſtringentes, elles modérent quelquefois l'action des âcres & des amers.

Les aromatiques ſont ſtomachales & font fermenter le ſang conſidérablement.

Les ſalées entretiennent l'union des parties du ſang, deſſéchent les ſéroſités & ſont apéritives.

Les douces mondifient, détergent & ſont contraires aux humeurs âcres.

Les Alkalis puiſſans diſſolvent le ſang.

Les acides puiſſans fixent le ſang.

Alkali, ſignifie ſel par excellence.

Acide ſignifie aigre comme le vinaigre.

DESCRIPTIONS ET QUALITE'S PARTICULIERES DES MÉDICAMENS.

Les médicamens ſont pris des foſſiles, dont il y a de quatre ſortes : des végétaux & des animaux.

Les foſſiles ſont les terres, les ſucs huileux & ſulphureux, coagulés ou liquides, tous les ſels qu'on trouve dans la mer ou dans les rochers, les mineraux ſubdiviſés en pierres, métaux & marcaſſites ou métalliques.

Les végétaux contiennent pluſieurs parties dont on ſe ſert ; ſçavoir, les tiges, les feuilles, les fleurs, les fruits, les ſemences, les écorces, les bois, les gommes, les réſines, les ſucs, les larmes, les fungus, les guy, les filamens, capillaires & les mouſſes.

Quand on veut garder quelques parties des végétaux, il faut les recueillir à propos, c'eſt-à-dire, dans leur dégré de perfection. On recueille les racines en automne, les tiges parfaites, c'eſt-à-dire, avant que le végétal ait produit ſes graines, les feuilles un peu avant qu'elles tombent, les ſemences ſéches, les fleurs dans leur vigueur, les fruits meurs, les ſucs dans le tems que la tige & les feuilles pouſſent, les réſines, gommes & larmes à meſure qu'elles découlent, le reſte dans ſont point de maturité.

Les animaux ont pluſieurs parties dont on ſe ſert ; ſçavoir, des os, de la chair, de la graiſſe, de la moëlle, des principaux viſceres, des excremens, des poils, des cheveux, des cornes, ongles, urine, bile, ſang, lait, &c.

DES EVACUANS.

Purgatifs forts. (*a*)

Euphorbe, gomme réſineuſe jaune ſortant d'une plante d'Afrique : elle purge avec violence & âcreté, de façon qu'elle eſt dangereuſe pour les entrailles ; ſon correctif eſt le vinaigre. Doſe depuis 4 grains juſqu'à 12.

Gomme gutte, gomme réſineuſe ſortant d'une plante du Royaume de Siam & des environs : elle eſt très-jaune, elle purge avec violence. Doſe depuis 2 grains juſqu'à 12.

Pl. I. Ricin, *Ricinus vulgaris*, plante qu'on met dans les jardins à cauſe de ſa beauté : elle s'éleve quelquefois très-haut, c'eſt-à-dire, de 6 à 7 pieds. C'eſt une plante qui porte ſur une même tige qui eſt creuſe & pourpre, ſes fleurs *aa* à part de ſon fruit : il y a dans chacun de ſes fruits trois ſemences groſſes comme une féve, tachées en dehors : les ſemences ou grains de Ricin *b* purgent violemment. La doſé eſt depuis un juſqu'à ſix.

Pl. III. Laureole & Bois gentil ou Laureole mâle & femelle. *Thimelea laurifolio ſemper virens, ſive laureola mas : & Thimelea laurifolio deciduo, ſive laureola fœmina.* Celui qui eſt toujours vert, hyver & été, ſe nomme le mâle, & celui dont les feuilles tombent, s'appelle femelle. Ces deux plantes ne ſe reſſemblent guéres par leur port, comme on voit dans le deſſein, les feuilles du mâle ſont liſſes & luiſantes, d'un vert foncé, les fleurs *aa* d'un vert pâle par bouquets, ſous les feuilles près des ſommités, les graines ſont groſſes comme le geniévre, mais ovales, de couleur verte d'abord, mais noires quand elles ſont meures.

La femelle eſt faite comme un petit arbriſſeau, qui ne croît

(*a*) AVIS.

Ceci eſt doſé pour les hommes, & ſervira aux chevaux en augmentant chaque doſe huit ou dix fois plus forte ; mais comme je ne ſuis pas d'avis qu'on purge les chevaux, ceci ſervira ſeulement ici, ſi on ſuit mon ſyſtême, à connoître les drogues & les ſimples purgatifs ; de peur qu'on ne les mêle dans les compoſitions qu'on fera pour d'autres indications. A l'égard des laxatifs, on peut fort bien les employer aux chevaux, pour leur tenir le ventre libre.

Si on veut purger les chevaux, on ne doit, à mon avis, employer que les purgatifs doux & les foibles ci-après & les purgatifs chimiques. Les vomitifs chimiques leur ſerviront de diaphorétiques ; à l'égard des purgatifs forts, l'hypécacuanha ſera bon dans la diſſenterie, en étant le ſpécifique.

Comme cette liſte de drogues peut être utile aux hommes & à pluſieurs animaux qui vomiſſent, comme aux chevaux, j'y ai ajouté les anti-vomitifs.

guéres plus haut que 3 ou 4 pieds : ſes feuilles plus pâles & non luiſantes, ſes fleurs *aa* ſont plus grandes que celles du mâle & couleur de fleur de pêcher. Le fruit reſſemble d'abord à une petite ceriſe rouge clair, & en meuriſſant il devient noir ; l'un & l'autre croiſſent dans des endroits ombrageux.

Les vertus du mâle & de la femelle ſont les mêmes, car leurs fruits, leurs feuilles & leurs écorces purgent violemment ; leur correctif eſt le lait.

Epurge *Tithymalus latifolius Cataputia dictus*, plante qu'on met ſouvent dans les jardins, parce que les Payſans ſe purgent avec ſes fruits. C'eſt une eſpece de reveille-matin : elle s'éleve quelquefois juſqu'à trois pieds : ſes feuilles ſont liſſes, ſes fleurs *a* ſont d'un vert jaune, ſes fruits *b* ſont gros comme une balle de piſtolet : quelque part où on caſſe la tige, il en ſort du lait. Les fruits purgent violemment, principalement les ſéroſités. Doſe depuis 6 juſqu'à 12. Pl. III.

Nerprun ou Bourg-épine *Rhamnus catharticus*, grand arbriſſeau épineux : ſes feuilles ſont liſſes, ſes fleurs *a* ſont vertes, ſes fruits qui ſont gros comme des grains de Genièvre, ſont verds d'abord, & noirs quand ils ſont meurs. Ils purgent violemment & avec âcreté ; de façon qu'il faut manger après les avoir avalés, de peur des tranchées. Doſe depuis 6 juſqu'à 20. Pl. XI.

Coloquinte, plante rampante des Indes, ſes fruits ſont gros comme des pommes : la chair ou pulpe de ces pommes purge violemment. On ne s'en ſert guéres ſeule ; ſon correctif eſt l'eſprit volatil de ſel armoniac.

Tabac eſt une plante très-connuë, originaire de l'Amérique ; il s'en trouve de 3 eſpeces, dont les tiges & les feuilles purgent violemment par haut & par bas. Il ne faut jamais donner le tabac en ſubſtance, mais on le met en digeſtion avec des aromats dans l'eſprit de vin, & on en donne une cuillerée. Vomitif.

Concombre ſauvage, *Cucumis ſilveſtris, Aſininus dictus* ; plante ſauvage dans les pays chauds, & qu'on met auſſi dans les jardins pour ſe divertir avec le fruit, comme on verra ci-après, ou pour s'en ſervir en médecine : toute la plante reſſemble aſſez au véritable concombre en plus petit : ſes fleurs *a* ſont vertes, & les fruits *b* deviennent jaunâtres en meuriſſant. Il n'y a qu'à les preſſer alors dans ſa main, ils élancent avec violence au loin & ſouvent au viſage du curieux leur ſuc Vomitif. Pl. III.

& leur ſemence, ſa racine & ſon fruit purgent violemment les ſéroſités : le ſuc épaiſſi du fruit appellé *Elaterium* purge très-fort ; il ne faut l'employer que quand il eſt vieux fait, & y ajouter des correctifs. Doſe depuis ſix grains juſqu'à dix.

Pl. V. Aulne noir, *Frangula*, arbriſſeau des bois : ſes feuilles ſont liſſes, ſes fleurs *aa* ſont blanc-ſal : ſes fruits *b* ſont gros comme du geniévre, premierement verts, enſuite rouges & enfin noirs. On ſe ſert de ſa racine & quelquefois de ſa ſeconde écorce, elle purge par haut & par bas. Doſe depuis un demi gros juſqu'à deux gros.

Vomitif. Pignons d'Inde, ou grains de Tilly, ſont des fruits reſſemblans en figure & en groſſeur au fruit du Ricin : ils purgent violemment par haut & par bas. Doſe depuis un demi fruit juſqu'à deux.

Vomitif. Hellebore noir, *Helleborus niger anguſtioribus foliis*. Cette plante n'eſt pas le pied de griffon, qu'on appelle improprement hellebore noir ; celle-ci n'a point de tige, ſes feuilles ſont liſſes, & elle porte des fleurs *a* grandes à peu près comme une roſe ſimple, elles ſont blanches & incarnates. Cette plante vient dans les pays chauds : on ſe ſert de ſa racine, elle purge violemment par haut & par bas. Doſe depuis huit grains juſqu'à 24, il faut y ajouter des correctifs. (Pl. II.)

Vomitif. Ipecacuanha, racine qui vient de l'Amérique, elle purge par haut & par bas en reſſerrant : elle eſt connuë pour la diſſenterie. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros & demi.

Vomitif. Gratiola, ou herbe à pauvre homme, eſt une petite digitale : ſa fleur ayant la figure d'un dez à coudre. Elle vient dans les endroits humides : on ſe ſert de toute la plante, elle purge violemment par haut & par bas. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros. Son correctif eſt le lait.

L'urine chaude depuis 3 onces juſqu'à 4 eſt un vomitif.

Purgatifs doux.

Pl. II. Jalap, ou Belle-de-nuit, *Jalappa officinarum fructu rugoſo* : ſes feuilles ſont liſſes, ſes fleurs *a* ſont rouges, les ſemences ou fruits ſont gros comme de gros pois noirs & ridés : la racine eſt griſe, elle vient de l'Amérique ; on ne ſe ſert que de la racine. Doſe depuis 10 grains juſqu'à 30.

Agaric, eſpece de champignon qu'on trouve colé à la tige & aux groſſes branches du meléze & des vieux chênes ; on ſe

ſert de celui qui a la couleur griſe. Doſe depuis une dragme juſqu'à une dragme & demie.

Aloës, *Aloe* eſt le ſuc épaiſſi d'une plante qui vient dans les pays chauds, celui de Soccotra eſt le plus eſtimé. Il faut manger en le prenant, ſans quoi il excite des tranchées : il eſt ſtomachal. Doſe depuis un demi ſcrupule juſqu'à deux. Pl. II.

Turbith eſt la racine d'une eſpece de lizeron, ou d'une plante qui rampe & s'entortille. Elle nous vient des Indes, elle purge avec tranchées; ſon véritable correctif eſt le ſel ou l'huile de tartre. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à deux.

Hermodactes, racine tubereuſe qui vient d'Egypte : il agit lentement. Doſe depuis un demi gros juſqu'à un gros.

Mecoachan eſt la racine d'une eſpece de bryone ou couleuvrée d'Amérique : elle purge comme l'hermodacte. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

Rhubarbe eſt la racine d'une plante des Indes qu'on ne connoît pas encore; on ne connoît que la fauſſe rhubarbe, que quelques-uns cultivent dans leurs jardins. Les rhubarbes purgent en reſſerrant. Doſe depuis un demi gros juſqu'à un; la doſe de la fauſſe rhubarbe eſt du double de la vraye.

Sené eſt la feuille d'un arbriſſeau du même nom qui croît aux Indes Orientales. Les follicules du ſené ſont des eſpeces de gouſſes qui envelopent les fruits du ſené : les feuilles de ſené donnent des petites tranchées; les follicules ſont plus douces. Doſe depuis un gros juſqu'à une demie once en infuſion.

Couleuvrée *Bryonia aſpera, ſive alba baccis rubris*. Plante ſarmenteuſe des hayes qui s'entortille aux plantes voiſines : ſes fleurs *a* ſont blanchâtres, ſes fruits ſont gros comme des grains de geniévre verts au commencement, & rouges étant meures; ſes racines ſont très-groſſes & jaunâtres. On ne ſe ſert que de la racine; cependant ſes ſemences & ſes tendons ſont le même effet. Doſe depuis un demi ſcrupule juſqu'à un gros. Pl. II.

Scammonée, ſuc épaiſſi d'une eſpece de grand lizeron de Syrie. Doſe depuis 5 grains juſqu'à 18, avec pareille quantité de ſel de tartre pour la fondre.

Soldanelle ou Chou marin, *Convolvulus maritimus noſtras*, eſt une plante ſarmenteuſe & rampante au bord de la mer : ſes feuilles ſont luiſantes & laiteuſes : ſes fleurs *aa* ſont pourpres. On ſe ſert de toute la planté. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros. Pl. II.

Vomitif. Violettes de Mars, plante ſauvage, deux onces de ſa racine purgent haut & bas.

La pierre d'azur préparée, depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

La pierre Armeniene, ou cendre bleuë préparée à la même doſe.

Purgatifs foibles.

Caſſe eſt le fruit d'un arbre des Indes : c'eſt une gouſſe dure, noirâtre, longue comme le bras : elle renferme une moëlle dont on ſe ſert. Doſe depuis ſix dragmes juſqu'à trois onces : elle eſt vaporeuſe & venteuſe.

Manne eſt un ſuc épaiſſi des freſnes des pays chauds. Doſe depuis une once juſqu'à trois.

Sagapenum, gomme qui provient d'une grande eſpece de plante appellée Ferule qui croît en Perſe. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à une dragme.

Myrobolans, fruits des Indes, gros comme des prunes. Il y en a de pluſieurs eſpeces qui viennent ſur différens arbres ; les plus eſtimés ſont les citrins : ils purgent en reſſerrant. Doſe depuis un demi gros juſqu'à un gros.

Fleurs de pêcher. Doſe une demie poignée.

Roſes pâles. Doſe une demie poignée, purgent en reſſerrant.

Roſes de Provins, elles reſſerrent davantage.

Roſes muſcates cauſent des tranchées ; leur correctif eſt le lait. Doſe 2 ou 3 dragmes.

PL. II. Pied de veau, *Arum vulgare non maculatum*, plante baſſe qui croît dans les lieux ombrageux & humides : ſon piſtile ou ſa fleur 1 eſt rouge-brun, ſes fruits 2. 3 ſont d'un aſſez beau rouge. On ſe ſert de ſa racine qui purge paſſé un gros.

PL. II. Serpentaire *Dracunculus polyphillus*, plante des pays chauds, elle s'éleve juſqu'à deux pieds : la feuille qui accompagne ſon piſtile *a* ou ſa fleur, eſt pourpre en dedans, & la fleur noirâtre : ſes fruits reſſemblent à ceux du pied de veau : ſa racine purge paſſé un gros.

Sureau, arbriſſeau : ſa ſeconde écorce eſt purgative. Doſe depuis deux gros juſqu'à une demie once.

PL. IV. Yeble, *Saubucus humilis ſive ebulus* : cette plante eſt aſſez commune

commune dans bien des ſortes de terreins : elle s'éleve de deux à trois pieds ; elle reſſemble ſi fort au Sureau qu'il eſt inutile de la décrire : ſes fleurs *a* ſont blanches. Le ſuc de ſes fruits *b* & la deuxiéme écorce eſt purgative.

Violettes de Mars, ſa ſemence. Doſe depuis une dragme juſqu'à trois.

Laxatifs.

Carthame ou Saffran-bâtard, *Carthamus officinarum.* Plante cultivée ; elle s'éleve environ deux pieds : ſes fleurs *aa* ſont d'un rouge ſaffrané, ſes graines ſont groſſes comme un grain d'orge, blanches & luiſantes : c'eſt de ces ſemences dont on ſe ſert en medecine. Pl. IV.

Mercuriales mâle & femelle. *Mercurialis teſticulata ſive mas, Mercurialis ſpicata ſive fœmina.* Plante qui vient aſſez partout ; elle s'éleve environ un pied : la différence qu'il y a entre le mâle & la femelle, eſt, que le mâle porte les fruits *a b*, & la femelle porte les fleurs 2 par petites grapes ; les fruits & les fleurs ſont verds. On ſe ſert de toute la plante. Pl. IV.

Violettes de Mars, feuilles & fleurs.

Flambe ou Iris, *Iris vulgaris germanica ſive ſilveſtris.* Elle vient de culture dans les Jardins ; on en trouve auſſi ſur les murailles : elle croît à la hauteur d'environ deux pieds, ſes fleurs *a* ſont bleuës ou plutôt violettes, ſes ſemences ſe trouvent dans ſon fruit *b* ; ſa racine eſt groſſe, on s'en ſert comme laxative quand elle eſt ſéche, car quand elle eſt fraîche elle purge par haut & par bas. La doſe en eſt depuis deux dragmes juſqu'à une once & demie. Pl. IV.

Tamarins, fruit noir, dont l'écorce reſſemble à une gouſſe de féve de marais. Il naît ſur un grand arbre des Indes.

Prunes de Damas, fruit.

Polypode, *Polypodum vulgare.* Plante ſauvage, qui ne s'éleve guéres plus d'un demi pied : elle vient au pied ou ſur le tronc de vieux arbres & ſur les vieilles murailles ; elle n'a point de fleurs, mais ſes graines ſont au dos des feuilles *a* qui ſe tiennent les plus droites. On ſe ſert de ſa racine. Pl. VIII.

Epithim, plante filamenteuſe qui vient au pied du thim ; On ſe ſert de toute la plante.

Epinards, plante potagere : on ſe ſert de toute la plante.

Poirée, plante potagere : on ſe ſert de toute la plante.

Arroches ou Bonnes-dames, plante potagere : on ſe ſert de toute la plante.

Laictuë, plante potagere : on ſe ſert des feuilles & fleurs.

Miel.

Vomitifs chymiques.

Fleurs d'Antimoine : c'eſt la partie la plus volatile de l'antimoine, grand vomitif. Doſe depuis deux grains juſqu'à ſix.

Souffre doré d'Antimoine : préparation du régule d'antimoine avec le vinaigre. Doſe depuis deux grains juſqu'à huit.

Antimoine.

Poudre d'Algaroth : c'eſt une préparation ou lotion de beurre d'antimoine. Doſe depuis deux grains juſqu'à huit.

Crocus metallorum : c'eſt le foye d'antimoine lavé & ſeché pluſieurs fois. Doſe depuis deux grains juſqu'à huit.

Régule d'Antimoine : c'eſt une préparation d'antimoine avec le tartre & le ſalpêtre. Doſe depuis 2 grains juſqu'à 8.

Tartre Emetique : préparation d'antimoine avec le tartre. Doſe depuis trois grains juſqu'à douze.

Magiſtere ou Précipité d'Antimoine : c'eſt une calcination de l'antimoine par l'eau régale. Doſe depuis quatre grains juſqu'à douze.

Gilla vitrioli : c'eſt un vitriol blanc purifié. Doſe depuis douze grains juſqu'à une dragme.

Vitriol.

Sel de Vitriol, eſt le ſel qui reſte après la diſtilation du vitriol. Doſe depuis dix grains juſqu'à trente.

Purgatifs chymiques.

Criſtaux de Lune : c'eſt de l'argent réduit en ſel par l'eſprit de nitre. Doſe depuis deux grains juſqu'à ſix.

Précipité couleur de roſe : c'eſt un mercure préparé en poudre couleur de Roſe avec l'eſprit de nitre & l'urine chaude. Doſe depuis quatre grains juſqu'à dix.

Réſine ou magiſtere de Jalap : diſſolution de la partie réſineuſe du jalap dans l'eſprit de vin. Doſe depuis quatre grains juſqu'à 12.

Réſine de Scammonée, ſe prépare & ſe doſe comme celle de jalap.

Extrait de Rhubarbe ; ſéparation des parties les plus pures de la rhubarbe d'avec les terreſtres. Doſe depuis dix grains juſqu'à deux ſcrupules.

Extrait d'Aloës : eſt un aloës épuré. Doſe depuis quinze grains juſqu'à une dragme.

Sublimé doux, ou *Aquila alba ;* eſt un mercure réduit en maſſe blanche. Doſe depuis ſix grains juſqu'à 30.

Poudre cornachine ; eſt un compoſé de parties égales d'antimoine diaphorétique de diagrede & de crême de tartre. Doſe depuis 20 grains juſqu'à 40.

Sel végétal, ou Tartre ſoluble ; eſt une crême de tartre réduite en forme de ſel. Doſe depuis un demi gros juſqu'à une once.

Sel polycreſte ; eſt un ſalpêtre fixé par le ſoufre & le feu. Doſe une dragme juſqu'à ſix.

Anti-Evacuans.

Anti-vomitifs.

Lorſque le vomiſſement eſt préjudiable, on l'arrête par ce qui ſuit : Premierement on peut diminuer la vertu Emetique en mêlant avec les Emetiques quelques acides qui font pouſſer par les ſcelles.

Jus	d'Epine-vinette, arbriſſeau cultivé. On ſe ſert des fruits.	depuis une demie cuillerée juſqu'à une.
	de Citron, arbriſſeau cultivé. On ſe ſert du fruit.	
	de Verjus : raiſin qui n'eſt pas dans ſa maturité.	

Vinaigre ; depuis une demie cuillerée juſqu'à une.

Nitre vitriolé.	Depuis un grain juſqu'à 30.
Tartre vitriolé.	

Crême de tartre : pellicule qui vient ſur le tartre purifié. Depuis un gros juſqu'à 3.

Eſprit acide de vitriol ; diſtilation d'une partie de l'humidité du vitriol. Juſqu'à 12 goutes.

Sels ou Alkalis.

Sel volatil de tartre ; c'eſt le ſel de la lie de vin qui a été volatiliſé par la fermentation. Doſe depuis 8 grains juſqu'à 15.

Antimoine diaphorétique ; c'eſt du ſalpêtre mis en fuſion avec l'antimoine, dont il provient une poudre qui eſt ledit antimoine diaphorétique. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à 2.

Sel Alkali de tartre ; c'est le sel tiré de la masse qui est restée de la distilation du tartre. Dose depuis 10 grains jusqu'à 30.

Sel d'abscinthe. Dose depuis un scrupule jusqu'à un gros.

Elixir de proprieté ; teinture de myrrhe, aloës & saffran. Dose depuis 10 goutes jusqu'à 20.

Laudanum ; est un extrait d'opium. Dose depuis un demi grain jusqu'à 3.

Thériaque. Dose depuis un scrupule jusqu'à un gros.

Confection d'alkermes. Dose depuis un scrupule jusqu'à un gros.

Confection d'hyacinthe. Dose depuis un scrupule jusqu'à un gros.

Sucin karabé, ou Ambre jaune préparé : l'ambre jaune est une matiere jaune & dure, recueillie sur la mer en Prusse. Dose depuis un scrupule jusqu'à 2.

Extraits	de Geniévre. de Chardon beni. d'Absynthe.	Depuis 10 grains jusqu'à $\frac{1}{2}$ gros.
Eaux	de Canelle. Thériacale.	Depuis une demie once jusqu'à une
	de Menthe. de Melisse. de Chardon beni.	Depuis 2 onces jusqu'à 6.
Poudres	de Saffran.	Jusqu'à 15 grains.
	de Corail.	Depuis 15 grains jusqu'à un gros.
	de Canelle.	Jusqu'à 2 scrupules.

Yeux d'Ecrevisse ; petits ronds, plats & blancs, qu'on trouve dans la tête de plusieurs écrevisses. Dose depuis 15 grains jusqu'à un gros.

Rapure d'Yvoire. Dose depuis 10 grains jusqu'à un gros.

Remedes contre les superpurgations.

Pour appaiser l'inflammation d'entrailles que cause le purgatif trop violent, on se sert de ce qui suit, le rëiterant de tems en tems jusqu'à ce que l'accident soit passé.

Adoucissans.

Eeau de poulet.
Bouillons de tripes.
Ptisannes adoucissantes & rafraîchissantes.

Laict par la bouche & en lavemens.
Huile d'amande douce.

Alkalis ou Abſorbans.

Tous les remedes de cette eſpece qui ſont indiqués ci-deſſus contre le vomiſſement.

Aſtringens.

Gelée de coings. Doſe une cuillerée.
Eau de plantin. Doſe depuis 2 onces juſqu'à 4.
Sel ou Sucre de Saturne ; eſt du plomb pénétré par le vinaigre & réduit en ſel. Doſe depuis un grain juſqu'à 6.

PLANTES DIURETIQUES.

On appelle Diurétiques les médicamens qui font uriner, cependant on comprend parmi les Diurétiques de deux eſpeces de médicamens : la premiere eſpece eſt de ceux qui pouſſent par les urines, lorſque les reins & la veſſie ſont en état de ſanté. Les autres Diurétiques, improprement dits, ſont ceux qui ſoulagent les reins & la veſſie de leurs maladies, à quoi pluſieurs apéritifs réuſſiſſent auſſi.

Pour l'Urine.

Geniévre, arbriſſeau ſauvage épineux. On ſe ſert de ſes fruits par poignées dans le vin.

Aurone, plante cultivée. On ſe ſert de ſes ſommités.

Aſperge, plante cultivée. On ſe ſert de ſes jeunes tiges.

Houx frêlon, *Ruſcus mirthifolius aculeatus.* Plante qui s'éleve juſqu'à deux pieds ou environ : elle croît dans les hayes ou dans les bois ; les feuilles ſont roides & piquantes par le bout, ſes fleurs *aa* ſont vertes, elles ſortent au milieu des feuilles, du côton du milieu ; ſes fruits *b* qui ſuccedent aux fleurs, ſont gros comme de gros pois & rougiſſent en meuriſſant. On ſe ſert de ſa racine. Pl. VIII.

Chardon étoilé ou Chauſſe-trape, *Carduus ſtellatus foliis papaveris erratici.* Plante ſauvage qui croît dans les champs ; elle s'éleve juſqu'à 2 pieds, elle eſt garnie d'épines en étoile ; ſes fleurs *a* ſont rouges, pourpre-clair ; ſes graines ſont à aigrettes. On ſe ſert de l'écorce de ſa racine. Pl. VIII.

Grateculs, fruits du rosier sauvage.

PL. V. Coqueret, *Alkekengi officinarum.* Plante assez commune dans les vignes; elle croît jusqu'à un pied & demi ou environ, ses fleurs *aa* sont blanches, il leur succede une vessie qui rougit en meurissant, dans laquelle est une espece de fruit *b* gros comme une petite cerise, d'un rouge pâle. On se sert de cette cerise.

Filipendule, plante sauvage. On se sert de sa racine & de ses feuilles.

PL. VIII. Herniole ou Turquette, *Herniara.* Petite plante qui s'étend à rase terre; elle est remplie de fleurs *aa* excessivement petites, vertes, en grappes dont il vient de petites graines *b*: elle se tient aux lieux secs & sabloneux. On se sert de toute la plante.

PL. VIII. Bardane ou Glouteron, ou Herbe aux teigneux, *Lappa major arcium.* Plante qui s'éleve jusqu'à 4 pieds, quelquefois plus: elle se plaît autour des endroits habités; sa fleur est pourpre, le calice est fait comme une tête ronde & grosse comme une balle de mousquet, elle est garnie de crochets qui s'attachent aux habits quand on en approche. On se sert de sa racine.

Lin, plante cultivée. On se sert de sa semence.

Chiendent, herbe. On se sert de sa racine.

Rave ou Raiffort. On se sert du jus de sa racine.

Pour la Vessie.

PL. VI. Saxifage blanche, *Saxifraga rotundifolia alba.* Plante qui s'éleve environ un pied de haut; ses feuilles *bb* sont velues, ses fleurs *aa* sont blanches, sa graine est presque ronde. On se sert de ses feuilles.

PL. VI. Herbe aux perles ou gremil, *Lithospermum majus erectum.* Cette plante qui est sauvage s'éleve à plus de 2 pieds; ses fleurs *a* sont d'un blanc-sale, sa semence *b* est gris de perle & très-dure. C'est de sa semence dont on se sert.

PL. IX. Pariétaire, *Parietaria officinarum.* Plante qui vient assez communément attachée aux murailles; ses fleurs sont d'un verd jaunâtre, il leur succede des semences longuettes. On se sert de ses feuilles.

Ortie, plante sauvage. On se sert de toute la plante.

PL. V. Verge d'or, *Virga aurea augustifolia serrata.* Plante des bois, s'élevant jusqu'à trois pieds; ses fleurs sont d'un jaune

doré, les grains ſont à aigrette. On ſe ſert de toute la plante.

Meliſſe de tragus, *Meliſſa tragi.* Plante ſauvage qui aime l'ombre : elle s'éleve juſqu'à un pied & demi, ſes fleurs *aa* ſont blanches & tachées de pourpre dans le fond, il ſe trouve enſuite 4 grains dans chaque calice *b*. On ſe ſert de toute la plante. Pl. VI.

Parcira brava, racine d'une plante du Mexique.

Bois néphretique, bois d'un arbre de l'Amérique.

Féves de marais, plante cultivée. On ſe ſert de ſes tiges, feuilles & gouſſes.

Pois chiches, plante cultivée. On ſe ſert de ſes fruits.

Diurétiques apéritives & pectorales.

Chardon roland ou Chardon à cent têtes, *Eryngium vulgare.* Cette plante vient communément dans les champs; elle s'éleve juſqu'à un pied & demi, de ſes têtes ſortent des fleurs *a b* blanchâtres. On ſe ſert de ſa racine. Pl. VI.

Bardane ou Glouteron, plante ſauvage On ſe ſert de ſes racines, de ſes tiges dénuées de leurs écorces & de ſa ſemence.

Arête-bœuf, *Anonis ſpinoſa flore purpureo.* Plante de deux pieds de haut, qui vient communément dans les champs : elle eſt ſouvent épineuſe; ſes fleurs *a* ſont pourpres, il leur ſuccede des gouſſes camuſes qui renferment les graines, la racine eſt ſi difficile à rompre qu'elle arrête la charruë des Laboureurs. C'eſt de ſa racine dont on ſe ſert. Pl. IX.

Oignon, plante cultivée. On ſe ſert de ſa racine.

Perſil, plante cultivée. On ſe ſert de ſa racine.

Cerfeuil, plante cultivée. On ſe ſert de toute la plante.

Guimauve, *Althæa*, plante qui s'éleve de 4 pieds de haut : on la trouve dans des endroits bas & humides, ſes feuilles ſont cotoneuſes au toucher, ſes fleurs *a* ſont blanches-incarnat; ſes fruits *b* reſſemblent à une petite paſtille à côte de melon. On ſe ſert de ſa racine. Pl. VI.

Figues, fruit d'un arbriſſeau cultivé.

Animaux Diurétiques.

Crapaud deſſeché & réduit en poudre. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à 2.

Ecreviſſes ſéches & réduites en poudre. Doſe depuis un demi gros juſqu'à un gros.

Cloportes écrasés dans le vin blanc. Dose 20.
Hanetons séchés au soleil dans une bouteille de verre. Dose 15 ou 20.

Diurétiques chymiques.

Sel armoniac : on croit que c'est le sel d'urine d'animaux volatilisé. Dose jusqu'à un gros.

Cristal mineral, ou Sel prunelle : c'est un salpêtre rafiné, dont on a ôté une partie des esprits volatils. Dose jusqu'à un gros.

Esprit de nitre dulcifié, c'est-à-dire, dont les pointes ont été émoussées par l'esprit de vin. Dose 8 ou 10 goutes.

Sel d'écorces de féves, tiré par léxiviation. Dose depuis un scrupule jusqu'à 2.

Extrait de geniévre. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Esprit de Thérébentine : c'est la premiere distilation de la thérébentine. Dose depuis 4 goutes jusqu'à 12.

DES DIFFERENS APERITIFS.

Apéritif vient d'*Aperire*, ouvrir, déboucher ; ainsi on appelle Apéritifs les médicamens qui rendent les liqueurs coulantes quand elles sont épaissies, ou plus douces quand elles sont âcres, afin de les remettre dans leur état de perfection : tels sont les suivans.

Des Apéritifs pour la poitrine, appellés Bechiques ou Thorachiques.

PL. VII. Aulnée, *Aster omnium maximus, seu Enula campana officinarum*, plante sauvage, qui croît principalement dans les prez ; ell s'éleve jusqu'à quatre ou cinq pieds, sa fleur *a* est jaune. On se sert de sa racine.

Fenouil, plante cultivée. On se sert de ses feuilles.

Hyssope, } plantes cultivées. On sert de toute la
Thim, } plante.

PL. VII. Origan, *Origanum vulgare spontaneum*, plante sauvage aromatique qui croît aux lieux secs, qui s'éleve environ deux pieds; la tige est quarrée & velue ainsi que les feuilles, les fleurs *a* sont pourpre-clair, les semences sont petites enfermées dans le calice *b*. On se sert de toute la plante.

Marrube

Marrube blanc, *Marrubium album vulgare*, plante ſauvage qui croît environ à 1 pied & demi dans les lieux incultes : elle eſt aromatique ; ſes feuilles *d* ſont ridées, blanchâtres & cô-tonneuſes, ſes tiges quarrées, ſes fleurs *aa* ſont blanches en paquets *c*, les ſemences au nombre de 4 ſe trouvent au fond du calice *b*. On ſe ſert de toute la plante. Pl. VII.

Bardane. *Voyez les Diurétiques.*

Scabieuſe, *Scabioſa pratenſis hirſutaque off.* plante ſauvage qui croît dans les prés : ſes tiges & feuilles ſont veluës ; elle s'éleve juſqu'à deux pieds, ſes fleurs *a* ſont d'un bleu pourpre, tendre & lavé. Il leur ſuccede une tête ronde, remplie de couronnes ou étoiles *b*, dans la capſule deſquelles eſt une ſemence. On ſe ſert de toute la plante. Pl. VII.

Velart, ou Tortelle, *Eryſimum vulgare*, plante ſauvage qui croît aux lieux incultes : elle s'éleve juſqu'à deux pieds & plus : la plante eſt veluë, ſes fleurs *a* ſont jaunes, ſes ſiliques ou gouſſes *b* renferment les ſemences. On ſe ſert de toute la plante, ou des ſemences ſeules. Pl. VII.

Oignon, plante cultivée. *Voyez les Diurétiques.*

Orties. *Voyez les Diurétiques.*

Ache, plante ſauvage. On ſe ſert de toute la plante.

Iris de Florence, *Iris alba Florentina*, plante qui vient ſans culture à Florence, & qu'on cultive dans les jardins : ſa fleur 2 eſt blanche. On ſe ſert de ſa racine. Pl. VII

Lierre terreſtre, *Calamintha humilior folio rotundiore*, plante ſauvage rampante qui croît dans les lieux ombrageux : les tiges ſont quarrées & veluës, ainſi que les feuilles, les fleurs 1 ſont bleuës. On ſe ſert de toute la plante. Pl. VII.

Navet, plante cultivée : on ſe ſert de ſa racine & de ſa ſemence.

Rave ronde, ou naveau, plante cultivée : on ſe ſert de ſa racine.

Chardon marie, ou argenté, *Carduus albis maculis notatus vulgaris*, eſpece de chardon qu'on cultive : il croît juſqu'à 4 pieds : ſa tige eſt cotoneuſe ; ſes feuilles ſont tachées de marques blanches comme de lait répandu ; ſes têtes ou fleurs *a* ſont pourpres. On ſe ſert de ſa racine & de ſa ſemence. Pl. V.

Pas-d'âne, *Tuſſillago vulgaris*, petite plante ſauvage qui vient communément dans les fonds maigres & aux endroits aquatiques : les fleurs *a* qui ſont jaunes, & les tiges *aa* qui ſont Pl. VII.

hautes d'un demi pied ou environ, paroissent dès le mois de Février, se fannent *bb* & se relevent quand la graine *cc* meurit; le tout avant que les feuilles *d* paroissent. On se sert de ses fleurs & de sa racine.

Pl. IX. Pied de chat, *Hispidula*, *sive pes cati*, petite plante sauvage dont les tiges *a* ont à peine un demi pied. Elle aime les lieux incultes, ses fleurs *bb* sont communément rougeâtres, la plante est cotoneuse. On se sert de ses fleurs.

Pl. IX. Capillaires.
- Capillaire de Canada, *Adiantum fruticosum brasilianum*, *a*, vient du Canada.
- Adiante blanc, *Filicula*, *seu Adiantum album*. *b* — dans les rochers.
- Adiante noir, *Adiantum nigrum*. *c* — dans les rochers.
- Ruë des murs, *Ruta muraria*, *d*, dans les puits.
- Politric, *Trycomanes*, *sive Polytricum off.* *e*, aux murs.
- Scolopendre, *Lingua cervina off.* *f*, dans les puits.
- Ceterac.
- Capillaire de Montpellier.

Tous ces Capillaires n'ont point de fleurs, & portent leurs graines sous leurs feuilles, comme la fougere. On se sert des feuilles & tiges.

4 petites Semences chaudes,
- Ache.
- Persil.
- Ammi.
- Carotte.

5 Racines apéritives,
- Petit Houx, *ou* Houx frellon. *Voyez les Diurétiques*.
- Asperge. *Voyez les Diurétiques*.
- Fenouil.
- Persil. *Voyez les Diurétiques*.
- Ache.

Oliban, ou Encens mâle; résine provenant d'un arbrisseau de l'Arabie heureuse.

Benjoin, gomme résineuse provenant d'un arbre des Indes Occidentales.

Nota. Les incrassans pour la poitrine, ou ceux qui adoucissent ses âcretés en épaississant, se trouveront ci-après à l'article des incrassans.

Animaux.

Le lait incraſſant.
Le miel inciſant. *Voyez les Laxatifs.*

Chimiques.

Fleur de ſouffre, c'eſt un ſouffre purifié. Doſe depuis un grain juſqu'à 30.

Fleur de benjoin, c'eſt du benjoin ſubtiliſé. Doſe depuis 2 grains juſqu'à 10.

Lait de ſouffre eſt un ſouffre préparé avec le ſel de tartre & le vinaigre. Doſe depuis 6 grains juſqu'à 16.

Souffre de cinabre mineral, c'eſt une ſéparation du ſouffre dans le mercure par le moyen du vinaigre. Doſe depuis 4 grains juſqu'à un demi ſcrupule.

Eau roſe. Doſe depuis une once juſqu'à 6.

Des Apéritifs attenuans.

Les apéritifs attenuans ſont ceux qui rectifient les humeurs en laiſſant reprendre au ſang ſes parties ſaines, parce qu'ils le débarraſſent des levains étrangers. Il s'en trouve de pluſieurs eſpeces ſuivant les indications. 1°. S'il s'agit d'émouſſer les acides ou aigres. 2°. Lorſqu'il eſt queſtion de faire couler le ſang ſans cauſer de fermentation conſidérable. 3°. Quand il faut cauſer une grande agitation ou fermentation aux parties du ſang; c'eſt pourquoi vous trouverez ces apéritifs dans les apéritifs diurétiques, dans les apéritifs pectoraux ci-devant, & dans les diaphorétiques ou ſudorifiques, & dans les hyſtériques ci-après.

Des Apéritifs diaphorétiques ou ſudorifiques.

Saſſafras, arbre de l'Amérique. On ſe ſert de ſon écorce & de ſon bois. Grand fondant.

Gayac, arbre de l'Amérique. On ſe ſert de ſon écorce, de ſon bois & de ſa gomme. Grand fondant.

Buis, ou Bouis, arbriſſeau cultivé. On ſe ſert de ſon bois. Grand fondant.

Eſquine, plante des Indes Orientales. On ſe ſert de ſa racine. Grand fondant.

Grand fondant. Sarcepareille, plante ſarmanteuſe de la nouvelle Eſpagne. On ſe ſert de ſa racine.

Angelique, plante cultivée. On ſe ſert de ſa racine.

Pl. X. Imperatoire, *Imperatoria major*, plante cultivée : elle s'éleve environ de 2 pieds, ſes fleurs *a* ſont diſpoſées en paraſol *b*, elles ſont blanches. On ſe ſert de ſa racine.

Pl. XI. Percemouſſe, *Adiantum aureum minus*, eſpece de mouſſe dont les feuilles ſont diſpoſées comme on voit en *a*. Il s'éleve de petites tiges *b*, au haut deſquelles eſt une eſpece de cocluchon *c*. On ſert de toute la plante.

Pl. X. Ariſtoloches longue & ronde, *Ariſtolochia longa, vera*, & *Ariſtolochia rotunda flore ex purpura nigro*, plantes ſauvages qui viennent auſſi dans des endroits cultivés : elles ſont ſarmanteuſes, elles croiſſent juſqu'à un pied & demi : la fleur de la ronde *aa* eſt pourpre noir, la fleur de la longue *bb* eſt plus claire. On ſe ſert de leurs racines.

Bardane. *Voyez les Diurétiques.*

Fenouil. *Voyez les Bechiques*. On ſe ſert ici de ſa racine.

Pl. V. Chardon beni, *Cnicus ſilveſtris hirſutior*, *ſive Carduus benedictus*, plante ſauvage qu'on cultive auſſi : elle eſt épineuſe & veluë, elle s'éleve juſqu'à trois pieds : ſes têtes épineuſes *aa* ſoutiennent des fleurs jaunes. On ſe ſert de toute la plante.

Pl. X. Petaſite, *Petaſites major & vulgaris*, plante ſauvage des lieux humides, ſes tiges *a* & ſes fleurs *bbbb* ſuivent le procedé du pas-d'âne ci-deſſus ; c'eſt-à-dire, qu'elles viennent au commencement du printems, & ſe flétriſſent avant que les feuilles *c* paroiſſent : les fleurs ſont pourpre clair. On ſe ſert de ſa racine,

Pl. X. Dompte-venin, *Aſclepias albo flore*, Plante ſauvage venant dans les lieux arides & incultes : elle s'éleve juſqu'à 2 pieds, ſes fleurs 2 ſont blanchâtres, ſes ſemences qui ſont à aigrette, ſont contenuës dans des gaines 33. On ſe ſert de ſa racine.

Pl. X. Valeriane ſauvage, *Valeriana ſilveſtris major*, plante ſauvage qui vient aux endroits humides ou ombrageux : elle pouſſe communément une tige ſeule, qui s'éleve quelquefois à 4 pieds de haut, ſes fleurs *a* ſont blanches avec une légere teinte de pourpre clair : toute la plante eſt un peu veluë. On ſe ſert de ſa racine.

Aulnée. *Voyez les Bechiques.*

Reine des prés, *Ulmaria*, plante ſauvage des prés & lieux humides, elle croît juſqu'à deux pieds & plus, ſes fleurs 4 ſont blanches, ſes graines 5 ſont torſes. On ſe ſert de toute la plante. Pl. X.

Soucy, plante cultivée. On ſe ſert de toute la plante.

Scabieuſe. *Voyez les Bechiques.*

Origan. *Voyez les Bechiques.*

Germandrée, ou petit chêne, *Chamœdris major repens*, petite plante ſauvage des lieux incultes & pierreux dont les tiges *a* croiſſent à peine d'un demi pied : ſes fleurs *b* ſont pourpres, les ſemences ſont renfermées dans le calice *c*. On ſe ſert de toute la plante. Pl. X.

Scordium, ou Germandrée d'eau, *Chamœdris paluſtris canescens, ſeu ſcordium off.* petite plante ſauvage qui vient à peu près de la hauteur du chamedris : elle aime les endroits marécageux, elle eſt cotoneuſe, ſes tiges ſont quarrées, ſes fleurs *aa* ſont pourpre clair, ſes graines ſe trouvent au fond d'un calice comme au chamedris. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XV.

Oeillet, plante cultivée. On ſe ſert de la fleur.

Scorzonaire, plante cultivée. On ſe ſert de la racine.

Oliban, ou encens mâle. *Voyez les Bechiques.* Doſe un gros.

Animaux.

Sang de bouc deſſeché au ſoleil, ou bouquin. Doſe depuis un gros juſqu'à 2.

Poudre de vipere, c'eſt la chair de la vipere deſſechée & réduite en poudre. Doſe depuis un demi gros juſqu'à un gros.

Bezoar, pierre qu'on trouve dans le ventre d'une eſpece de chévre des Indes Orientales. Doſe juſqu'à un gros.

Caſtoreum, eſpece de fauſſes teſticules qui ſe trouvent au bas ventre des caſtors : on les fait ſecher, & on les pulveriſe. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à 2.

Fiente de mulet. Doſe juſqu'à un gros.

Dents de ſanglier des Indes. Depuis un demi gros juſqu'à un.

Chimiques.

Sel armoniac. *Voyez les Diurétiques.*

Eſprit volatil de ſel armoniac, c'eſt un ſel volatil tiré du ſel armoniac avec de la chaux & de l'eau. Doſe depuis ſix goutes juſqu'à 20.

Saffran d'or, ou or fulminant; c'eſt un or diſſous & joint avec quelques eſprits. Doſe depuis 2 grains juſqu'à 8.

Antihectique de Poterius, ou diaphorétique jovial, eſt un mêlange de régule d'antimoine martial & d'étain fixé par le ſalpêtre. Doſe depuis 10 grains juſqu'à 2 ſcrupules.

Mars diaphorétique, eſt du fer empreint des eſprits du ſel armoniac. Doſe depuis 10 grains juſqu'à 20.

Cinabre d'antimoine, eſt un mêlange de mercure & des ſouffres de l'antimoine. Doſe depuis 10 grains juſqu'à un ſcrupule.

Diaphorétique mineral, ou antimoine diaphorétique, ou chaux d'antimoine. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Bezoart mineral, eſt l'antimoine fixé par l'eſprit de nitre. Doſe depuis 10 grains juſqu'à demi gros.

Des Apéritifs Hiſtériques, ou qui redonnent de la liquidité au ſang.

Les hiſtériques ou médicamens de la matrice ſeroient inutiles aux chevaux, puiſque les jumens ne ſont point ſujettes aux évacuations des femmes, s'ils ne ſervoient qu'à cet uſage; mais ces médicamens n'opérent ainſi qu'en redonnant de la liquidité au ſang épais. C'eſt par ce moyen même qu'ils peuvent aider à l'accouchement, circonſtance quelquefois auſſi utile aux jumens qu'aux femmes. Il ſe trouve encore bien d'autres occaſions de rendre le ſang plus prompt à couler, & c'eſt à quoi les hiſtériques peuvent ſervir.

Sabine, ou ſavinier, arbriſſeau cultivé. On ſe ſert de ſes feuilles & tiges.

Matricaire, plante cultivée. On ſe ſert des feuilles & tiges.

Pl. XI. Armoiſe, *Abſcinthium, ſeu Artemiſia officinarum*, plante ſauvage, & qui ſe trouve auſſi dans les jardins: elle croît quelquefois au-deſſus de cinq pieds, elle eſt veluë, ſes fleurs *aa* ſont d'un blanc rougeâtre. On ſe ſert de ſes feuilles & tiges.

Abſcinthe, plante cultivée. On ſe ſert de ſes feuilles & tiges.

Rhuë, plante cultivée. On se sert de ses feuilles & tiges.

Geniévre. *Voyez les Diurétiques.*

Aurone. *Voyez les Diurétiques.*

Menthes tant cultivées que sauvages. On se sert de leurs feuilles.

Tanaisie, *Tanacetum vulgare luteum*, plante sauvage qui croît dans les champs, elle s'éleve jusqu'à 2 pieds & demi ou environ : ses fleurs *aa*, ou plutôt ses têtes sont jaunes. On se sert des feuilles & tiges. Pl. X.

Thim. *Voyez les Bechiques.*

Lavande, ou aspic, plante cultivée. On se sert de ses fleurs.

Romarin, plante cultivée. On se sert de ses fleurs.

Sauge, plante cultivée. On se sert de ses feuilles.

Herbe au chat, *Cataria major vulgaris*, plante sauvage qui se trouve dans les lieux bas, elle croît jusqu'à 2 pieds & demi & plus, elle est veluë & cotoneuse : ses tiges sont quarrées, ses fleurs *aa* sont blanches semées de pourpre. On se sert des feuilles & tiges. Pl. XI.

Calament, *Calamintha vulgaris, vel off.* plante sauvage des endroits arides, elle s'éleve d'un pied ou environ : ses fleurs *aa* sont pourpres, ses semences se trouvent au fond des calices *b*. On se sert de toute la plante. Pl. XI.

Pouliot, *Pulegium latifolium*, plante sauvage aromatique croît aux lieux marécageux à la hauteur de près d'un pied : elle est veluë ; ses tiges quarrées, ses fleurs *aa* qui sont disposées en anneaux *b* tirent sur le pourpre bleu. On se sert de toute la plante. Pl. XII.

Melisse, plante cultivée. On se sert de toute la plante.

Origan. *Voyez les Bechiques.*

Dictame de Crête, *Origanum Creticum, seu Dictamus Creticus*, plante cultivée : de ses bouquets *a* sortent des fleurs *bb* pourpre clair, toute la plante est cotoneuse, & en vieillissant elle ressemble à un petit arbrisseau. On se sert des feuilles & fleurs. Pl. XIII.

Valeriane. *Voyez les Diaphorétiques.*

Saffran, *Crocus sativus*, plante cultivée dans les champs, elle vient d'oignon, elle s'éleve à demi pied ou environ : sa fleur est bleu pourpre ; on se sert des cordons rouges *a* qui pendent jusques hors de la fleur. C'est ce qu'on appelle le saffran. Pl. V.

Herbe aux perles. *Voyez les Diurétiques.*

Gentiane, plante ſauvage. On ſe ſert de ſa racine.

Chardon roland. *Voyez les Diurétiques.*

PL. XV. Garance, *Rubia tinctorum ſativa*, plante ſarmenteuſe, dont les tiges ſont veluës, quarrées & nouées; on la cultive, ſes feuilles ſont auſſi garnies de poils rudes, ſes fleurs *aaa* ſont d'un verd jaunâtre, on ſe ſert de ſa racine.

Violier jaune, ou giroflée jaune, plante ſauvage. On ſe ſert de ſes fleurs.

PL. XII. Nigelle, *Nigella flore minore ſimplici candido*, plante ſauvage qui croît environ un pied dans les bleds, ſes fleurs *aa* ſont d'un bleu pâle, les gouſſes *b* qui renferment les ſemences ſont comme autant de cornes. On ſe ſert de ſes ſemences.

Ache. *Voyez les Bechiques.*

Souchets, plantes ſauvages. On ſe ſert de leurs racines.

Soucy. *Voyez les Diaphorétiques.*

PL. XII. Yvette, *Chamœpitis lutea vulg. ſive folio trifido*, petite plante ſauvage des champs, qui croît à la hauteur de 4 ou 5 pouces, ſes feuilles & tiges ſont veluës, ſes feuilles *a* ſont fenduës en trois, ſes fleurs *bb* ſont jaunes, ſes ſemences ſont renfermées dans le calice *c*. On ſe ſert de toute la plante.

PL. XI. Petite centaurée, *Centaurium minus*, plante ſauvage des bois & prés hauts, elle croît juſqu'à un pied & plus: ſes fleurs *a* ſont couleur de roſe, ſes ſemences ſont enfermées dans des tuyaux longs d'un demi pouce *b*. On ſe ſert de ſes fleurs & ſommités.

Chamædris. *Voyez les Diaphorétiques.*

Canelle, ſeconde écorce d'un arbre de l'Iſle de Ceylan.

Muſcade, fruit d'un arbre d'Aſie.

Macis, écorce du fruit appellé muſcade.

Gommes & Réſines.

Aſſa fœtida, gomme qui découle d'une plante des grandes Indes.

Galbanum, gomme qui découle d'une plante des grandes Indes.

Gomme ammoniac, elle ſort d'une plante de Lybie.

Mirrhe, gomme qui ſort d'un arbre de l'Arabie heureuſe & des environs.

Mineraux.

Mineraux.

Limaille de fer ou d'acier. Dose depuis 15 grains jusqu'à 25.

Borax, sel mineral, qu'on trouve dans des mines en Perse. Dose depuis 4 grains jusqu'à 20.

Animaux.

Castoreum. *Voyez les Diaphorétiques.*

Ergot des jambes de cheval appellés *lichenes*. Dose depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

Chimiques.

Elixir de proprieté. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Teinture, ou sirop de Mars, c'est une dissolution du fer avec le tartre. Dose depuis une dragme jusqu'à demie once.

Tartre martial soluble, c'est un tartre empreint des sels du fer. Dose depuis 10 grains jusqu'à un gros.

Saffran de Mars apéritif, n'est autre chose que de la rouille de fer. Dose depuis 15 grains jusqu'à 2 scrupules.

Extrait de Mars apéritif, c'est une préparation de rouille de fer avec le miel, le moust & les limons. Dose depuis 10 grains jusqu'à un gros.

Sel, ou vitriol de Mars, est un fer dont on a tiré le sel. Dose depuis 10 grains jusqu'à 20.

CARMINATIFS, OU CONTRE LES VENTS.

Ces médicamens servent à détruire la viscosité des matieres qui causent & retiennent les vents dans les intestins, & à en absorber les acides.

Anis, *Apium anisum dictum*, plante cultivée à parasol, ses fleurs *a* sont blanches. On se sert de sa semence. Pl. XVII.

Fenouil. *Voyez les Bechiques.*

Aneth, *Anethum*, plante cultivée à parasol, ses fleurs *a* sont jaunes. On se sert de sa semence. Pl. XIII.

Ammi, *Ammi vulgare*, plante cultivée à parasol, ses fleurs *a* sont blanches. On se sert de sa semence. *Voyez les Bechiques.* Pl. XI.

Pl. XI. Carvis, *Carvi cesalpini*, plante cultivée à parasol, ses tiges sont quarrées, ses fleurs *a* sont blanches. On se sert de sa semence.

Cumin, plante cultivée. On se sert de sa semence.

Canelle. *Voyez les Histériques.*

Macis, ou fleur de muscade. *Voyez les Histériques.*

Ail, plante cultivée. On se sert de sa racine & de ses fruits.

Rhuë. *Voyez les Histériques.*

Menthes. *Voyez les Histériques.*

Zedoaire, racine d'une plante des grandes Indes.

Imperatoire. *Voyez les Diaphorétiques.*

Thim. *Voyez les Bechiques.*

Pl. XII. Camomille, *Chamœmelum vulg. Leucanthemum Dioscoridis*, plante sauvage des lieux incultes, elle sent bon : ses fleurs *a* sont radiées, elles ont leurs feuilles blanches & le disque jaune, ses semences *b* sont ramassées en une espece de tête. On se sert de sa fleur.

Pl. XII. Melilot, *Melilotus off. Germaniæ*, plante sauvage qui vient assez par tout ; on en trouve souvent dans les avoines : elle croît depuis 2 pieds jusqu'à 5 ou environ : les feuilles *a* sont en trefle, les fleurs *bb* forment des épics *c*. On se sert de toute la plante, & principalement des fleurs.

Bayes de laurier, fruits d'un arbrisseau cultivé.

Chimiques.

Esprit de vin tartarisé, est une préparation de l'esprit de vin avec le sel de tartre. Dose une cuillerée.

Esprit de nitre, ou salpêtre dulcifié. *Voyez les Diurétiques.*

Extrait de geniévre. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Vin émetique, c'est du foye d'antimoine infusé 24 heures dans le vin. Dose en lavemens depuis une once jusqu'à 2.

VERMIFUGES, OU CONTRE LES VERS.

Les vers ne sont vivans dans le corps, qu'au moyen d'un ferment aigre-doux de l'estomach & des premieres voyes, qui non-seulement sert à les faire éclore ; mais encore aide à les nourrir ; en détruisant cette matiere & sa cause, on fait mourir les vers, & on guérit les tranchées qu'ils causent.

Aloës. *Voyez les Purgatifs doux.*

Poudre à vers, est la semence d'une plante de Perse. Dose depuis un demi scrupule jusqu'à une dragme.

Coralline, espece de mousse marine.

Abscinthe. *Voyez les Histériques.*

Aurone, *Voyez les Diurétiques.*

Petite centaurée. *Voyez les Histériques.*

Menthes. *Voyez les Histériques.*

Carline, ou chardonerette, *Carlina acaulos*, plante sauvage qui se plaît dans les lieux chauds sur les montagnes, elle n'a point de tiges, sa fleur est blanc-jaunâtre. On se sert de sa racine. Pl. XII.

Fraxinelle, ou dictame blanc, *Fraxinella*, plante sauvage des pays chauds, on la met aussi dans les jardins, où elle croît environ un pied & demi : ses tiges sont velues, ses fleurs *a* sont d'un blanc-pourpre, ayant des veines pourpres. On se sert de sa racine. Pl. XII.

Milpertuis, *Hypericum vulgare*, plante sauvage des bois : elle vient de la hauteur d'un pied & demi ou plus, ses feuilles *a* sont comme percées de petits trous, ses fleurs *b* sont jaunes. On se sert de ses sommités fleuries *c*. Pl. XIII.

Pourpier, plante cultivée. On se sert des tiges, feuilles & graines.

Limons, fruits d'un arbrisseau cultivé. On se sert des pepins du fruit.

Chimiques.

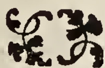
Toutes les huiles tuent les vers.

Le mercure crud. Dose depuis demi gros jusqu'à demie once. Grand fondant.

Sublimé doux, ou *Aquila alba. Voyez les Purgatifs.*

Précipité blanc, c'est une préparation du mercure avec l'esprit de nitre & de sel. Dose depuis quatre grains jusqu'à quinze.

Précipité couleur de rose. *Voyez les Purgatifs.*



STOMACHIQUES, OU POUR FORTIFIER L'ESTOMACH RELASCHÉ.

Canelle. *Voyez les Histériques.*

Geroffle, ou clouds de geroffle, embrions desseschés des fleurs d'un arbre des Indes.

Muscade. *Voyez les Histériques.*

Macis, ou fleur de muscade. *Voyez les Histériques.*

Abscinthe. *Voyez les Histériques.*

Angelique. *Voyez les Diaphorétiques.*

Imperatoire. *Voyez les Diaphorétiques.*

Saffran. *Voyez les Diurétiques.*

Aulnée. *Voyez les Bechiques.*

Fenouil. *Voyez les Bechiques.* On se sert ici de sa semence.

Sariette, plante cultivée. On se sert de toute la plante.

Melisse. *Voyez les Histériques.*

Moutarde, plante cultivée. On se sert de sa semence.

Trois Santaux, bois d'arbre des Indes.

Ail. *Voyez les Carminatifs.*

Corail, plante maritime.

Ecorces { d'orange.
de citron. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Chimiques.

Teinture de canelle, on la tire avec l'esprit de vin. Dose depuis un demi gros jusqu'à 2.

Huile de muscade. Dose depuis 4 grains jusqu'à 10.

FEBRIFUGES.

Quoique la saignée & la diette soient les plus grands remedes pour la fiévre, de quelque espece qu'elle soit, il est souvent nécessaire ensuite de dissiper les levains des fiévres par les remedes suivans.

Quinquina, écorce d'un arbre du Perou. Dose jusqu'à 3 gros.

Petite centaurée. *Voyez les Hiſtériques.*

Chamœdris, ou Germandrée. *Voyez les Diaphorétiques.*

Gentiane. *Voyez les Hiſtériques.*

Freſne, *Fraxinus excelſior*, grand arbre dont ſont deſſinées ici deux branches ; celle à fleur eſt marquée *a*, ſes fleurs *bb* ne ſont que des eſtamines, elles viennent avant les feuilles : les fruits *cc* ſuccedent aux fleurs, voyez la branche *d*. On ſe ſert de la ſeconde écorce de l'arbre. Pl. XIII.

Chardon beni. *Voyez les Diaphorétiques.*

Chimiques.

Eſprit volatil de ſel armoniac. *Voyez les Diaphorétiques.*

Fleurs de ſel armoniac, eſpece de farine qui provient de la diſtilation du ſel armoniac avec le ſel de tartre & l'eau. Doſe juſqu'à 30 grains.

Sel fixe armoniac, ſel blanc qui ſe forme de la même diſtilation. Doſe juſqu'à 30 grains.

Eau de noix, diſtilation des fleurs ou chatons du noyer. Doſe depuis une once juſqu'à 7.

Extrait de noix, c'eſt l'extrait, tant des chatons du noyer, que de ſes fruits verts. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

CONTRE LES HEMORRAGIES.

Les hémorragies ſont ſouvent cauſées par une trop grande fermentation du ſang, & quelquefois par la rupture de quelque vaiſſeau ; c'eſt pourquoi la ſaignée ayant précédé, pluſieurs aſtringens ſervant à rendre le ſang moins coulant, font reprendre aux parties le reſſort accoutumé, & par ce moyen arrêtent les hémorragies ; pluſieurs autres auſſi abſorbent la ſéroſité du ſang, & le deſſechant, pour ainſi dire, le remettent dans la conſiſtence naturelle.

Aſtringens.

Bourſe à berger, ou tabouret, *Burſa paſtoris major folio ſinuato*, plante ſauvage qu'on trouve aſſez par tout : elle atteint à peine la hauteur d'un pied, ſes fleurs ſont blanches, Pl. XIII.

& il leur ſuccede des fruits *d* où ſont les ſemences. On ſe ſert de toute la plante.

Pl. XIII. Tormentille, *Tormentilla ſylveſtris*, petite plante ſauvage qui croît dans les bois & dans l'herbe : ſes tiges ſe répandent à terre, ſi elles ne ſont ſoutenuës : elles ne vont guéres plus loin qu'un pied : la plante eſt veluë ; ſes feuilles ſont celles marquées 2, ſes fleurs *a* ſont jaunes à quatre feuilles, le calice de la fleur *b* renferme les ſemences. On ſe ſert de toute la plante.

Pl. XIII. Quinte-feuille, *Quinque folium majus repens*, plante ſauvage qui croît aſſez dans toutes ſortes de terreins : elle eſt veluë, ſes tiges ou bras prennent racine de tems en tems comme le fraiſier ; la feuille eſt marquée 3, la fleur *a* eſt jaune, & c'eſt dans le calice *b* que viennent les ſemences. On ſe ſert de ſa racine.

Roſes de Provins ſéches en poudre.

Balauſtes, qui ſont les fleurs du grenadier ſauvage, arbuſte.

Renouée centinode, ou traînaſſe, plante ſauvage. On ſe ſert de toute la plante.

Pl. XIV. Sanicle, *Sanicula*, *off.* plante ſauvage des bois, ſes tiges s'élevent juſqu'à un pied & demi ; c'eſt au haut de la tige que ſe trouvent les petits bouquets de fleurs *aaa*, enſuite viennent des ſemences groſſes *b* hériſſées de crochets qui s'attachent aux habits. On ſe ſert de toute la plante.

Pl. XIII. Grande Conſoude, *Symphytum*, *Conſolida major*, plante ſauvage des prez : elle s'éleve de deux à trois pieds, elle eſt veluë, ſes fleurs *aa* ſont ou blanches, ou pourpres ; c'eſt au fond du calice *bb* que ſe trouvent les ſemences. On ſe ſert de ſa racine.

Pl. XIV. Brunelle, *Brunella major folio non diſſecto*, plante ſauvage qui croît dans les bois & prez, elle s'éleve approchant d'un pied ; les tiges ſont quarrées, les fleurs *aaa* ſont bleuës-pourpres, les ſemences ſont au fond du calice *bb*. On ſe ſert de toute la plante.

Pl. XIV. Nummulaire, ou herbe aux écus, *Liſimachia humi fuſâ folio rotundiore*, plante ſauvage qui ſe trouve aux lieux humides, elle eſt rampante, ſes fleurs 2 2 ſont jaunes. On ſe ſert de toute la plante.

Pl. XIV. Mille-feuille, herbe au Charpentier, *Millefolium vulgare*

album, plante ſauvage qui vient aux lieux incultes : elles s'éleve à 2 pieds, ſes tiges ſont veluës, ſes fleurs *aa* ſont blanches, quelquefois pourpres ; ſes ſemences ſont dans le calice *b*.

Argentine, *Pentaphilloides argenteum alatum*, *ſeu potentilla*, plante ſauvage des endroits aquatiques : les tiges de ſes feuilles partent de terre, le deſſous des feuilles eſt garni de petits poils blancs, les bras qui ſe répandent à terre, ſont velus & prennent racine de diſtance en diſtance ; les fleurs *a* ſont jaunes. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XIV.

Herbe-robert, *Geranium Robertianum*, plante ſauvage qui aime les lieux pierreux & les bois, elle monte juſqu'à un pied & demi, ſes tiges ſont noueuſes & veluës ainſi que ſes feuilles, ſes fleurs *aa* ſont pourpres, ſes fruits *b* contiennent les ſemences. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XV.

Pied-de-lion, *Alchimilla vulgaris*, plante ſauvage des lieux humides, dont les tiges croiſſent à un pied de haut, toute la plante eſt veluë, les fleurs *c* ſont petites, vertes & blanchâtres. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XV.

Biſtorte, *Biſtorta major radice magis intorta*, plante ſauvage des pays chauds qui aime les lieux ombrageux : elle s'eleve à un pied & demi, ſes fleurs *aa* forment des épis *bb*, la ſemence eſt dans le calice *c*. On ſe ſert de ſa racine. Pl. XIV.

Plantin, *Plantago latifolia ſinuata* ; cette eſpece eſt la meilleure : c'eſt une plante ſauvage, dont les feuilles ſont ordinairement couchées à terre ; il s'en éleve de petites tiges *a* de près d'un pied de haut ; les fleurs *b* blanchâtres ſont diſpoſées en épi au haut de la tige. On ſe ſert de toute la plante.

Veſſe de loup, *Lycoperdon vulgare*, eſpece de champignon *a* qui contient au dedans une pouſſiere *b* dont on ſe ſert. Pl. I.

Verge d'or. *Voyez les Diurétiques*.

Sang-dragon, eſpece de gomme qu'on tire d'un arbre des Indes.

Opium, extrait des feuilles & têtes du pavot d'Egypte. Doſe depuis un demi grain juſqu'à 2.

Pavot, plante ſauvage. On ſe ſert des têtes ou envelopes des ſemences.

Coings, fruit d'un arbriſſeau cultivé. On ſe ſert de ſes pepins.

Ambre jaune ſuccin, ou Karabé. *Voyez les Anti-vomitifs*.

Corail. *Voyez les Stomachiques.*

Epine-vinette. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Chimiques.

Laudanum. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Hypociſte, extrait du ſuc d'une plante du même nom des pays chauds.

Extérieurement.

Orties, leur ſuc dans les nazeaux. *Voyez les Diurétiques.*

Uſnée de crâne humain, eſpece de mouſſe qui croît ſur le crâne des hommes morts.

Alun de Rome, ſel mineral rougeâtre.

Pierre hématite en poudre, pierre qu'on tire des mines de fer.

Le vitriol rouge, ou Colcothar naturel, ou Chalicis.

La poudre de ſympathie, qui eſt une préparation de vitriol blanc ou vert, appliquée ſur l'endroit, ſans quoi elle ne fait effet que très-rarement.

La fiente d'âne ou de porc en poudre.

La poudre de la veſſe de loup, eſpece de champignon.

Autres Aſtringens.

Toutes les mouſſes ſont aſtringentes.

Noix de cyprès, fruit d'un arbre cultivé.

Noix de galle, excroiſſance ronde qui vient ſur une eſpece de chêne du Levant.

Neſſles, fruit d'un arbre ſauvage : les ſemences du fruit ſont encore plus aſtringentes.

Glands de chêne, c'eſt le fruit du chêne.

Grateculs. *Voyez les Diurétiques.*

Rapontic, eſpece de rhubarbe : on la cultive dans les jardins. On ſe ſert de la racine.

Maſtic, réſine qui coule d'un arbre appellé Lentiſque.

Joubarbe, plante ſauvage. On ſe ſert de ſes feuilles.

PL. XV. Nenuphar blanc & jaune, *Nymphæa alba major, & Nymphæa lutea major*, plantes aquatiques, dont les différences ſont que l'une a la fleur blanche *aa*, la feuille plus ronde que

l'autre

l'autre eſpece, & le fruit fait comme une pomme ; au lieu que la fleur de l'autre eſt jaune & fermée *bb*, & le fruit en poire *c* : les feuilles des deux ſont étenduës ſur la ſuperficie de l'eau, les tiges des feuilles & fleurs ſont cachées dans l'eau, du fond de laquelle elles partent. On ſe ſert de leurs racines ; la blanche eſt préférée.

Pervenche petite, *Pervinca vulgaris anguſtifolia*, plante ſauvage qui aime les lieux ombrageux, elle étend ſes branches ſur terre, ſes fleurs *aa* 2 ſont bleuës. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XV.

Aigremoine, *Agrimonia officinarum*, plante ſauvage qui croît dans les prez & le long des hayes juſqu'à deux pieds de haut, ſes fleurs *a* ſont jaunes, ſes fruits *b* ſont garnis de crochets qui s'attachent aux habits. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XV.

Verjus. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Grenade aigre. On ſe ſert de ſon ſuc.

Terre ſigillée, eſpece de bol graiſſeux & argileux, on en trouve en France.

Bol armenic, terre argileuſe, on en trouve France.

Yeux d'écreviſſe. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Chimiques.

Eau ſtyptique, c'eſt une diſſolution de vitriol rouge avec l'alun, le ſucre candi, l'urine, l'eau-roſe & l'eau de plantin. Doſe depuis un demi gros juſqu'à 2.

Huile de gland ſe fait avec l'huile de noiſettes mêlée avec du gland pilé. Doſe depuis deux gros juſqu'à une once.

Gelée de corne de cerf. On la prend en aliment.

Saffran de Mars aſtringent, c'eſt de la limaille de fer lavée avec du vinaigre, puis calcinée. Doſe depuis 15 grains juſqu'à une dragme.

DES INCRASSANS, OU RAFRAICHISSANS.

Les Incraſſans ſont des médicamens qui ſervent à donner plus de conſiſtance au ſang quand il eſt trop diſſous, & à en diminuer la tranſpiration & les âcretés.

Quoique les médicamens ci-deſſous ſoient indiqués pour la poitrine, ils peuvent auſſi ſervir aux autres humeurs.

Pour la Poitrine.

Pavot blanc, plante cultivée. On ſe ſert de ſes têtes.

Coquelicoq, plante ſauvage. On ſe ſert de ſes fleurs.

Raiſins de Damas.

Pl. XI. Jujubier, *Ziziphus*, arbre des contrées chaudes, à peu près grand comme un prunier; on en voit ici une branche, & ſes fleurs *aaaa* qui ſont d'un verd pâle, le fruit en eſt gros comme une prune, & rouge. C'eſt du fruit dont on ſe ſert.

Sebeſtes, fruit d'un arbre d'Egypte.

Regliſſe, ſous-arbriſſeau ſauvage des Pays chauds. On ſe ſert de ſa racine.

Raiſins paſſes, ſont des raiſins ſéchés.

Amandes douces, fruit d'un arbre cultivé.

Grande Conſoude. *V. contre les Hémorragies.*

Guimauve. *V. les Diurétiques.*

Violette, on ſe ſert de ſes fleurs. *V. les Purgatifs doux.*

Figues. *V. les Diurétiques.*

Dactes, fruit d'un arbre d'Afrique.

Chou rouge, plante cultivée. On ſe ſert de ſes tiges & feuilles.

Pl. XVII. Bugloſe, *Bugloſſum anguſtifolium majus*, plante ſauvage qu'on cultive auſſi dans les jardins: ſes fleurs *aa* ſont bleues. On ſe ſert de toute la plante.

Coings. *V. contre les Hémorragies.*

Orge mondé, c'eſt de l'orge ſéparé de ſon écorce.

Pl. I. Barbe-renard, ou épine de bouc, *Tragacantha*, plante épineuſe & cotoneuſe des pays chauds qui ſe répand à terre, ſes feuilles ſont rangées comme on voit en *a*, ſes fleurs *b* ſont blanches, les ſemences ſont enfermées dans les gouſſes *c*. C'eſt cette plante qui produit la gomme adraganth.

Les 4 ſemences froides. { Citrouille. Melon. Concombre. Courge, *Cucurbita longa folio molli*

Pl. XII. *flore albo*, on l'appelle auſſi calebaſſe; grande plante ſarmenteuſe qu'on cultive dans les jardins, elle s'attache aux treilles avec ſes mains ou tenons, la fleur *aa* eſt blanche, le fruit *b* devient exceſſivement gros & jaunâtre. On ſe ſert des ſemences qu'il renferme.

Le Lait.

Chimiques.

Laudanum. *V. les Anti-vomitifs.*
Huile d'aveline. Dose depuis un gros jusqu'à une once.

Autres Incrassans.

Nenuphar. *V. contre les Hémorragies. Astringens.*
Ozeille, plante cultivée. On se sert de toute la plante.
Alleluya, plante sauvage. On se sert de toute la plante.
Laituë. *V. les Laxatifs.*
Chicorée blanche, plante cultivée. On se sert des feuilles.

Langue de chien. *Cynoglossum majus vulgare*, plante sauvage qui croît aux lieux incultes, elle est veluë & s'éleve jusqu'à deux pieds & plus : elle a des fleurs *aaa* tirant sur le pourpre sale, le fruit *b* qui succede est hérissé de poils qui s'attachent aux habits. On se sert de toute la plante. Pl. XVI.

Herbe aux puces, *Psyllium majus erectum*, plante sauvage qui se trouve plus communément aux endroits secs : elle est veluë, ses tiges s'élevent jusqu'à un pied, les épis courts *a* qui se trouvent à l'extrêmité de ses branches sont garnies de petites fleurs *bb* pâles. On se sert de ses semences qui ressemblent à des puces. Pl. XIV.

Seneçon, plante sauvage. On se sert de toute la plante.
Laitron, plante sauvage. On se sert de toute la plante.
Limons, fruit d'une espece d'oranger.
Verjus. *V. les Anti-vomitifs.*
Bluet, plante sauvage. On se sert de la fleur.
Gomme Arabique, gomme qui coule d'un arbrisseau d'Egypte.

Chimiques.

Sucre, ou Sel de Saturne. *V. contre les Superpurgations.*
Cristal mineral, ou Sel prunelle. *V. les Diurétiques.*
Eau de frais de grenouille. Dose jusqu'à 6 onces.



DES NARCOTICS, OU SOMNIFERES.

Les narcotics ſont des médicamens qui agiſſent ſur les eſprits en empêchant leur action & leur filtration ; c'eſt pour cet effet qu'ils ſont bons dans les douleurs vives & aiguës en les appaiſant, & c'eſt auſſi par cette raiſon qu'ils procurent le ſommeil.

Opium. *V. contre les Hémorragies.*
Pavot blanc. *V. les Incraſſans.*
Nenuphar. *V. contre les Hémorragies. Aſtringens.*
Laituë *V. les Laxatifs.*
Saffran. *V. les Hiſtériques.*

Chimiques.

Laudanum. *V. les Anti-vomitifs.*

DES ANTISCORBUTIQUES, OU QUI PURIFIENT LE SANG.

Ces remedes ne ſont bons pour le ſcorbut qu'à cauſe qu'ils diviſent le ſang en ſéparant & diſſipant les humeurs qui lui donnent une mauvaiſe qualité âcre, cauſtique & purulente.

Pl. XVI. Herbe aux cuilliers, *Cochlearia folio ſubrotundo*, plante ſauvage qu'on cultive auſſi dans les jardins ; elle s'éleve tout au plus à un pied, on voit ici ſes feuilles *m*, ſes fleurs *bbb* ſont blanches. On ſe ſert de toute la plante.

Creſſon d'eau, plante ſauvage. On ſe ſert de toute la plante.

Creſſon alenois, plante cultivée. On ſe ſert de toute la plante.

Pl. XVI. Grand raifort, ou cran, *Cochlearia folio cubitali*, plante cultivée, elle pouſſe des feuilles *a* hautes d'une coudée, & des tiges dont les feuilles ſont découpées comme en *b*. J'ai deſſiné une tige que j'ai trouvé ſeule, les feuilles n'ayant pas encore paru, les fleurs *cc* qui ſe trouvent au haut deſdites tiges, ſont blanches. On ſe ſert de toute la plante.

Berle, *Sium, ſive apium paluſtre foliis oblongis*, plante ſauvage qui vient dans les ruiſſeaux : elle s'éleve plus ou moins haut; il s'en trouve qui ont juſqu'à trois ou quatre pieds, ſes paraſols *a* ſont garnis de petites fleurs blanches. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XVI.

Beccabunga, *Veronica aquatica major folio ſubrotundo*, plante ſauvage qui vient dans l'eau des ruiſſeaux, elle croît plus ou moins ſuivant le terrein : ſes fleurs *aa* ſont bleuës, les ſemences ſont dans ſon fruit *bbb* qui eſt fait en cœur. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XVII.

Moutarde. *V. les Stomachiques.*

Paſſerage ſauvage, *Lepidium gramineo folio, ſive Iberis*, plante ſauvage des endroits incultes & ſecs; ſes tiges s'élevent environ deux pieds de haut, ſes fleurs 2 2 ſont blanches. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XVII.

Polipode. *V. les Laxatifs.*

Pourpier. *V. les Vermifuges.*

Nummulaire, ou herbe aux écus. *V. contre les Hémorragies.*

Aigremoine. *V. contre les Hémorragies. Aſtringens.*

Cerfeuil. *V. les Diurétiques.*

Cortex Vinteranus, fauſſe canelle blanche, écorce d'un arbre de Madagaſcar.

Lacque, gomme réſineuſe formée par des inſectes aîlés dans les Indes Orientales.

Chimiques.

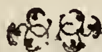
Teinture de cailloux, c'eſt un eſprit de vin chargé de quelque partie de cailloux calcinés, mêlés avec le ſel de tartre. Doſe depuis 10 goutes juſqu'à 30.

Sel volatil de ſuccin, ou Karabé eſt le ſel qui ſort de l'ambre jaune par la diſtillation. Doſe depuis huit grains juſqu'à ſeize.

Teinture d'antimoine, c'eſt un eſprit de vin chargé de ſouffre de l'antimoine avec le ſel de tartre. Doſe depuis quatre goutes juſqu'à vingt.

Saffran de Mars apéritif. *V. les Hiſtériques.*

Mars Diaphorétique. *V. les Diurétiques.*



DES CONTREPOISONS.

Les contrepoiſons ſont différens, à cauſe que les poiſons auſquels ils s'oppoſent n'ont pas tous les mêmes qualités ; car les uns ſont corroſifs & rongeans, & les autres ſont coagulans ; c'eſt-à-dire, qu'ils arrêtent & fixent le ſang & les humeurs. Aux poiſons corroſifs, il faut des médicamens qui empêchent leur action en les engluant, pour ainſi dire ; & aux coagulans, il en faut qui mettent le ſang en mouvement, & par ce moyen en combattent l'arrêt juſqu'à la ceſſation totale des efforts de ces poiſons.

La rage eſt une eſpece de poiſon, des remedes duquel nous faiſons un article qui ſuit celui-ci.

Poiſons corroſifs.

Pl. XVII. Aconit, *Aconitum foliis platani flore luteo palleſcente*, plante qui croît aux lieux montagneux à la hauteur d'environ deux pieds : ſes fleurs *aa* qui viennent au haut des tiges ſont d'un jaune pâle.

Laurier-roſe, arbriſſeau des jardins.

Thora, plante ſauvage.

Herbe de S. Criſtophle, *Chriſtophoriana vulgare noſtras racemoſa & ramoſa*, plante ſauvage des bois montueux qui s'éleve juſqu'à deux pieds de haut : ſes fleurs *aa* rangées en épi *b* ſont blanches.

Œnanthe à feuilles de cerfeuil, plante ſauvage.

Champignons, les vrais champignons lorſqu'ils commencent à ſe paſſer, & preſque toutes les autres eſpeces.

Pl. V. Les Cantharides *N* priſes intérieurement.

Kobold, eſpece de pierre qui ſe trouve dans quelques mines d'argent, & de laquelle on fait l'arſenic.

Sublimé corroſif, compoſition chimique.

Arſenic, matiere minerale.

Orpiment, eſpece d'arſenic jaune.

Realgal, ou orpin rouge, eſpece d'arſenic.

Poudre de diamant.

Contrepoiſons.

A tous ces poiſons il faut donner pour contrepoiſons des choſes graſſes, comme les huiles, les graiſſes en quantité, pour exciter le vomiſſement du poiſon & pour embarraſſer ſes parties, puis le lait. Il ne peut guéres y avoir de remedes à la poudre de diamant avalée ; on auroit beau vomir, il y a du danger qu'il n'en reſte toujours : elle n'eſt pas poiſon par ſa qualité, elle ne fait que couper & cauſer des playes internes.

Poiſons purgatifs.

Apocin tuë-chien, ou herbe de la houette, plante étrangere cultivée.

Ellebore blanc, *Veratrum ;* il y en a deux eſpeces qui ſe reſſemblent aſſez quant au port de la plante ; mais les fleurs de l'une ſont rouges preſque noir, & celles de l'autre ſont verd blanchâtre *aa* : elles croiſſent aux pays chauds dans les montagnes juſqu'à trois pieds. On ſe ſert de leurs racines extérieurement pour la galle. Pl. XVII.

Remedes.

Comme ces purgatifs mettent l'inflammation dans les entrailles, & cauſent une mort douloureuſe, il faut s'y oppoſer par les remedes les plus onctueux des ſuperpurgations indiquées ci-devant.

Si on avoit avalé par malheur une ſangſuë vivante dans de l'eau, il y auroit à craindre qu'elle ne s'attachât au parois de l'eſtomach, dans lequel enſuite elle pourroit cauſer une hémorragie mortelle. Le remede à cela, pour lui faire quitter priſe, ſeroit d'avaler de la ſaumure, ou de l'eau ſalée, puis de tâcher à la revomir.

Le colchique, ou mort-au-chien, eſt une plante ſauvage dont la fleur reſſemble au ſaffran ; ſi on en mange la racine, elle ſe gonfle comme une éponge, & ſuffoque. L'émétique en eſt le remede.

Poiſons coagulans.

Napel, ou Aconit bleu, *Aconitum cæruleum, ſeu napellus,* Pl. XVII.

plante ſauvage des montagnes, qu'on cultive auſſi dans les jardins où elle s'éleve de deux à trois pieds : ſes fleurs *aa* qui ſont au haut des tiges ſont bleuës.

PL. XVIII. Pomme épineuſe, *Stramonium fructu ſpinoſo rotundo ſemine nigrante*, plante qu'on cultive dans les jardins où elle s'éleve juſqu'à trois & quatre pieds de haut : ſes fleurs 2 ſont blanches, les ſemences ſont dans le fruit. 3

PL. XIX. Belladona, *Solanum furioſum*, plante ſauvage qui croît dans les endroits incultes, ombrageux & caverneux juſqu'à quatre pieds de haut : elle eſt veluë, ſes fleurs *a* ſont d'un pourpre-ſale & foncé, le fruit *b* qui devient gros comme un grain de raiſin, eſt noir.

PL. XVIII. Petite ciguë, *Cicuta minor petroſelino ſimilis*, plante ſauvage qui croît juſqu'à trois pieds ou environ dans les lieux herbus, elle porte à ſes paraſols de petites fleurs blanches. *a*

If, arbre cultivé, feuilles & fleurs.

Par morſure.

Tarantule, eſpece d'araignée.
Scorpion, inſecte.
Vipere, eſpece de ſerpent.
Pluſieurs eſpeces de ſerpens.

Contrepoiſons.

A ces eſpeces de poiſons il faut des contrepoiſons actifs qui mettent le ſang & les humeurs en mouvement, tels que les ſuivans.

Contrahierva, racine d'une plante du Perou.
Petaſites. *V. les Diaphorétiques.*
Angelique. *V. les Diaphorétiques.*
Imperatoire. *V. les Diaphorétiques.*
Scordium. *V. les Diaphorétiques.*
Reine des prez. *V. les Diaphorétiques.*
Chardon beni. *V. les Diaphorétiques.*
Gayac. *V. les Diaphorétiques.*
Saſſafras. *V. les Diaphorétiques.*
Sarcepareille. *V. les Diaphorétiques.*
Eſquine. *V. les Diaphorétiques.*

Chimiques.

Chimiques.

Thériaque. *V. les Anti-vomitifs.*
Mitridat.
Orvietan.

Nota. Que la morfure de la Tarentule fe guérit par le moyen de la mufique ; ce remede eft fi connu pour ce poifon, qu'il eft inutile de l'expliquer plus au long.

DES REMEDES CONTRE LA RAGE.

La rage eft un poifon qui ne pénétre dans le fang, que par la feule morfure entamée ; alors elle fe dénote par l'averfion qu'on a pour l'eau, & par un defir indomptable qu'on a de mordre tout ce qu'on rencontre, & la mort fuit peu après.

La rage eft une maladie qui vient naturellement aux chiens & aux loups, & qui fe communique par leurs morfures à l'homme, & à beaucoup d'autres animaux.

La rage fe déclare fouvent au bout de neuf jours, quelquefois plus tard ; mais toujours par accès qui laiffent plus ou moins d'intervalle entre eux, c'eft pourquoi il faut commencer les remedes avant les neuf jours du jour qu'on a été mordu.

Les playes à la tête, furtout celles qui ont été faites depuis le deffus des lévres fupérieures jufqu'au haut de la tête, font les plus dangereufes.

Remedes.

Le bain de la mer.
Le bain d'eau falée.
La faumure avalée.

Les remedes ci-après fe compofent avec les œufs, l'huile d'olive, ou de noix, ou bien fe prennent dans le vin blanc ou rouge en poudre, ou en décoction.

Marguerite, *Leucanthemum vulgare*, plante fauvage affez connue dans les prez où elle eft abondante : fes fleurs *a* font blanches radiées, & le difque jaune. On fe fert des feuilles & des fleurs. Pl. XVIII.

Ppp

Rosier sauvage, ou églantier, arbrisseau sauvage. On se sert de sa racine.

Ail. *V. les Carminatifs.*

Scorzonnaire. *V. les Diaphorétiques.*

Petite centaurée. *V. les Histériques.*

Sauge. *V. les Histériques.*

Menthe. *V. les Histériques.*

Rhuë. *V. les Histériques.*

Armoise. *V. les Histériques.*

Melisse. *V. les Histériques.*

Milpertuis. *V. les Vermifuges.*

Gentiane. *V. les Histériques.*

Angelique. *V. les Diaphorétiques.*

Abscinthe. *V. les Histériques.*

Pl. XVIII. Verveine, *Verbena communis cæruleo flore*, plante sauvage des lieux incultes qui s'éleve jusqu'à deux pieds de haut, ses fleurs *a* sont d'un bleu clair. On se sert de toute la plante.

Polipode. *V. les Laxatifs.*

Pl. XVIII. Mouron, *Anagallis phæniceo flore*, plante sauvage qu'on trouve assez partout dans les endroits cultivés : ses tiges ne s'allongent guéres que d'un demi pied, ses fleurs *a* sont d'un beau vermillon. On se sert de toute la plante.

Pl. XVIII Betoine, *Betonica purpurea*, plante sauvage des bois & lieux humides : elle s'éleve jusqu'à un pied & demi de terre, ses tiges sont quarrées, ses fleurs *aa* sont pourpres en épi au haut des branches, les graines sont enfermées dans le calice *b*. On se sert de toute la plante.

Plantin. *V. contre les Hémorragies.*

Pl. XVIII. Veronique mâle, *Veronica mas, supina & vulgatissima*, petite plante sauvage des bois, & des terreins secs : elle pousse ses tiges environ un demi pied étenduës à terre : toute la plante est veluë, les fleurs *a* sont d'un bleu pâle, le fruit *b* qui contient les semences est en cœur. On se sert de toute la plante.

Pl. XVIII. Toutesaine, *Androsæmum maximum frutescens*, plante sauvage qu'on trouve dans les bois : elle s'éleve jusqu'à 2 pieds & demi, ses fleurs *a* sont jaunes, & ses fruits *b* noircissent en meurissant. On se sert de toute la plante.

Pl. XVIII. Anthora, *Aconitum salutiferum, seu anthora*, espece d'Aconit qui croît aux lieux montagneux chauds à un pied & de-

mi : elle eſt un peu veluë, ſa fleur 1. eſt jaune pâle. On ſe ſert de ſa racine.

Groſellier noir, eſt un arbriſſeau cultivé. On ſe ſert de ſes feuilles.

Paſſerage, *Lepidium latifolium*, plante ſauvage des lieux ombrageux : elle croît juſqu'à deux pieds ou deux pieds & demi, ſes fleurs *a* qui ſont en grand nombre & très-petites le long du haut des tiges ſont blanches, les graines ſont enfermées dans le fruit *b*. On ſe ſert de ſa racine. Pl. XIX.

Paſſerage ſauvage. *V. les Anti-ſcorbutiques.*

Animaux.

Ecailles d'huîtres calcinées.

Fiente de coucou.

Fiente d'hirondelle.

Thon, gros poiſſon de mer. On ſe ſert de ſa chair.

Chimiques.

Poudre de vipere, c'eſt le ſel volatil des viperes par diſtillation. *V. les Diaphorétiques.*

Sel de vipere volatil, on le tire par diſtillation. Doſe depuis 6 juſqu'à 16 grains.

Sel volatil de corne de cerf, on le tire par diſtillation. Doſe depuis 6 grains juſqu'à 16 grains.

Thériaque vieille. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

****

MEDICAMENS DES PARTIES EXTERIEURES.

OPHTALMIQUES, OU POUR LES YEUX.

LEs maladies les plus communes aux yeux ſont les fluxions & inflammations, & les tayes ou blancheurs ; c'eſt à quoi les médicamens ci-après ſont propres.

Plantin. *V. contre les Hémorragies.*

PL. XIX. Fenouil. *V. les Bechiques.* On se sert de ses feuilles.

Bluet, ou barbeau. *V. les Incrassans.*

Grande éclaire, *Chelidonium majus vulgare*, plante sauvage qui croît jusqu'à la hauteur d'un pied & demi à l'ombre des hayes, des bois & contre les murailles : elle est un peu veluë, ses feuilles *a* sont dentelées & découpées, les fleurs *b* sont PL. XIX. jaunes, & ses fruits *c* sont des cosses qui renferment les semences. On se sert de toute la plante.

Euphraise, *Euphrasia off.* plante sauvage des prez & lieux incultes, d'un demi pied, ou environ : sa fleur *aa* est blanche, tachée de pourpre & de jaune, le fruit *b* succede à la fleur & renferme les semences. On se sert de toute la plante.

Pasquerette, ou petite marguerite, plante sauvage. On se sert de toute la plante.

Myrrhe. *V. les Histériques.*

Aloës. *V. les Purgatifs doux.*

Sarcocolle, gomme provenant d'un arbrisseau de Perse.

Animaux.

Blanc d'œuf.

Urine.

Mineraux.

Alun, espece de sel mineral.

Couperose, ou vitriol blanc, est un sel de vitriol verd.

Vitriol bleu, pierre minerale qui vient d'Hongrie & de Cypre.

Tutie, vapeur de bronze fonduë.

Chimiques.

Sel armoniac. *V. les Diurétiques.*

Sel, ou sucre de Saturne. *Voyez les Remedes contre les superpurgations.*

Eau de rose de chien, ou de fleur d'églantier.



DES EMOLLIENS, OU MATURATIFS, ET DES ANODINS.

Les émolliens ſont des médicamens qui détendent & relâchent les parties, & par conſéquent diminuent les douleurs : ils différent des réſolutifs en ce qu'ils empêchent les parties les plus ſubtiles des tumeurs de s'échaper ; au moyen de quoi ils les font fermenter avec les parties groſſieres, ce qui les diviſe, & les rend capables de tranſpiration ; ainſi les tumeurs ou abſcès compoſés d'humeurs groſſieres, ont beſoin en premier lieu d'émolliens qui les meuriſſent, pour ainſi dire, en les rendant plus ſubtiles.

J'ai joint les Anodins à cet article, parce que ceux-ci adouciſſent auſſi en ôtant la douleur.

Maturatifs & Emolliens.

Mauve, *Malva vulg. flore majore folio ſinuato*, plante ſauvage des lieux incultes qui croît juſqu'à deux pieds & plus, ſes feuilles *a* ſont un peu veluës, ſes fleurs *b* ſont pourpre clair rayées de pourpre foncé, les fruits *c* ſont formés par les ſemences arrangées en rond. On peut ſe ſervir au défaut de celle-ci d'une autre plus petite en toutes ſes parties, dont la feuille 2 eſt plus ronde, & la fleur 3 eſt plus pâle. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XX.

Guimauve. *Voyez les Diurétiques.*

Mercuriale. *Voyez les Laxatifs.*

Parietaire. *Voyez les Diurétiques.*

Acanthe, ou branche urſine, plante cultivée. On ſe ſert de toute la plante.

Violette, on ſe ſert de ſes feuilles. *Voyez les Purgatifs doux.*

Camomille. *Voyez les Carminatifs.*

Seneçon. *Voyez les Incraſſans.*

Fenugrec, *Fœnum græcum ſativum*, plante cultivée qui vient juſqu'à un pied de haut, ſes fleurs *aa* ſont blanches, & ſes gouſſes *b* qui ſuccedent ſont très-longues, & contiennent les ſemences deſquelles on ſe ſert. Pl. XIX.

Pois chiches. *Voyez les Diurétiques.*

Lis blanc, plante cultivée. On se sert de sa racine.

Oignon blanc, plante potagere. On se sert de sa racine.

PL. XIX. Ortie morte, *Galeopsis procerior fœtida spicata*, plante sauvage veluë qui vient dans les endrois incultes, & s'éleve environ 2 pieds de haut : ses fleurs *aaa* sont en épis au haut des tiges, elles sont pourpre foncé, tachées de points blancs; il leur succede quatre semences au fond de leur calice *b*. On se sert de toute la plante.

Les 4 farines.	Orge.		Froment.
	Féve.	*ou*	Lentilles.
	Orobe.		Lin.
	Lupin.		Fenugrec.

PL. XIX. Lupin, *Lupinus sativus*, plante cultivée qui s'éleve jusqu'à deux pieds de haut, elle est veluë, ses fleurs 2 sont blanches, & ses gousses renferment les semences 4; c'est de ces semences dont on se sert.

Gomme ammoniac. *Voyez les Histériques.*

Animaux.

Le vieux oingt, qui est de vieille graisse de cochon.

Fiente d'homme.

La panne de cochon, qui est sa graisse.

Chimiques.

Huile de lis, se tire par infusion, ébulition & expression.

Huile de laurier, se tire par ébulition.

Huile de vers, c'est des vers bouillis dans l'huile & le vin.

Onguent, ou emplâtre diachilon avec les gommes ammoniac, galbanum, bdellium & sagapenum.

Anodins.

PL. XIX. Jusquiame blanche, *Hyociamus albus major*, plante sauvage des pays chauds qui s'éleve un pied & plus, toute la plante est couverte de laine : la fleur *aa* est blanchâtre, & son fond tire sur le pourpre, le fruit *b* renferme les semences qui sont petites. On se sert de toute la plante. Il se trouve une espece de jusquiame dans notre pays, qu'on appelle jusquiame noire, qui est plus grande en toutes ses parties, & qui a la

fleur citron & pourpre au fond, dont on peut se servir également.

Mandragore mâle, *Mandragora fructu rotundo*, plante sauvage des pays chauds, on la cultive aussi dans les jardins : ses feuilles qui ont plus d'un demi pied de long s'étendent à terre, les fleurs *a* sont dans le centre & bleu clair, il leur succede quelques fruits *b* ronds, verdâtres & gros comme une neffle. On se sert de la racine. Pl. XVIII.

Stramonium, ou pomme épineuse. *Voyez les Contrepoisons.*

Morelle, *Solanum nigrum vulgare*, plante sauvage qui croît assez dans les terreins incultes & cultivés, selon qu'elle s'y plaît : elle s'éleve jusqu'à un pied & demi, ou 2 pieds, ses fleurs *aaa* sont blanches, leurs étamines sont jaunes, ses grains ou bayes *b* sont noires. On se sert des feuilles, & aussi de toute la plante. Pl. XX.

Belladona, plante sauvage. *Voyez les Contrepoisons.*

DES SUPPURATIFS ET DIGESTIFS.

Les suppuratifs ou digestifs sont des médicamens qui s'appliquent aux pores des playes & des ulceres, y retiennent les humeurs, jusqu'à ce que par leur séjour & la fermentation elles se soient changées en pus & meuries.

Ozeille. *Voyez les Incrassans.*

Alleluya. *Voyez les Incrassans.*

Arroches, ou bonnes-dames. *Voyez les Laxatifs.*

Le levain.

Les graisses.

Les huiles.

La thérébentine, résine liquide tirée du sapin, du pin, & du meleze, arbres.

Chimiques.

L'onguent basilicum, ou suppuratif. } *Voyez les Emolliens.*
L'onguent diachilon avec les gommes, dissous dans l'huile de lis. }

Le digestif magistral composé d'huile rosat, de thérébentine & de cire, on peut y ajouter le jaune d'œuf.

L'huile de milpertuis, & la teinture d'aloës joints avec la thérébentine, ou le basilicum.

DES RESOLUTIFS.

Par résolutifs on entend des médicamens qui subtilisant les matieres, les dissipent par transpiration, c'est-à-dire, en passant au travers des pores dilatés.

Grande ciguë, plante sauvage. On se sert de toute la plante.

PL. XX. Grande scrophulaire aquatique, *Scrophularia aquatica major*, plante sauvage qui vient aux lieux aquatiques : elle vient communément à trois pieds de haut, ses tiges sont quarrées, ses fleurs *a* sont d'un pourpre très-brun, ausquelles il succede le fruit *b* qui renferme les semences. On se sert de toute la plante

Tabac. *Voyez les Purgatifs forts.*

Menthes. *Voyez les Histériques.*

Bayes de laurier. *Voyez les Carminatifs.*

Moutarde. *Voyez les Stomachiques.*

Sauge. *Voyez les Histériques.*

PL. XX. Marjolaine, *Majorana vulgaris*, plante aromatique qui se cultive dans les jardins, elle s'éleve de près d'un pied, elle est un peu veluë, ses feuilles sont marquées *bb*, elle a de petites têtes d'où partent ses fleurs *dd* qui sont blanches. On se sert de toute la plante.

Romarin. *Voyez les Histériques.*

Thim. *Voyez les Bechiques.*

Sariette. *Voyez les Stomachiques.*

Aurone mâle. *Voyez les Diurétiques.*

Matricaire. *Voyez les Histériques.*

PL. XX. Heliotrope, *Heliotropium majus Dioscoridis*, plante sauvage qui croît dans les champs sabloneux, elle s'éleve d'un pied ou environ, elle est veluë, ou plutôt cotoneuse, la fleur *a* est blanche : les épis de ces fleurs sont tournés en queuë de scorpion, il leur succede à chacun quatre grains *b*. On se sert de toute la plante.

Grande éclaire. *Voyez les Ophtalmiques.*

Verveine, plante sauvage. *Voyez contre la rage.*

Pain de pourceau, *Cyclamen orbiculato folio inferne purpurascente*,

rascente, plante qui croît aux lieux ombrageux, elle est sans tiges, ses feuilles *a* sont pourpres par-dessous, & marbrées de blanc en dessus, & ses fleurs *b* sont pourpre clair. On se sert de toute la plante avec la racine.

Langue de serpent, ou herbe sans couture, *Ophioglossum vulgatum*, plante sauvage des prez : chaque plante n'a qu'une feuille, de la racine de laquelle s'éleve une petite tige *a* qui se termine en une languette à côtes *bb*, où sont enfermées les semences, le tout ne s'éleve tout au plus que d'un pied. On se sert de toute la plante. Pl. XX.

Graisse de vipere.

Souffre, matiere minerale vitriolique.

Mercure. *Voyez les Vermifuges.*

Gomme ammoniac. *Voyez les Histériques.*

Chimiques.

Eau de la Reine d'Hongrie, distillation d'esprit de vin avec le romarin.

Esprit de vin camphré, c'est du camphre dissous dans l'esprit de vin.

Eau d'arquebusade, distillation de plusieurs plantes vulneraires avec le vin blanc.

Huile de thérébentine, huile tirée de la distillation de la thérébentine.

Baume de souffre, est une préparation de fleur de souffre avec l'huile de thérébentine.

DES REPERCUSSIFS ET ASTRINGENS.

Les repercussifs sont ceux qui empêchent les humeurs de séjourner en quelque partie, & les font recouler dans les vaisseaux : ils sont bons dans les playes recentes ; mais dans celles où la matiere peut avoir séjourné, ils ne valent rien, parce que retournant dans le sang, elle y fermente & le corrompt. Tous ces remedes sont astringens, & on peut s'en servir dans les hémorragies.

Vinaigre.

Verjus. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Citron, suc. *Voyez les Anti-vomitifs.*

PL. XIX. Presle, ou queuë de cheval, *Equisetum*, il y en a de plusieurs especes toutes sauvages, & qui ne différent entre elles que de grosseur & de hauteur ; les tiges *aa* sont canelées, & les feuilles qui sortent des tiges ressemblent à autant de petites tiges, étant rondes canelées & à nœuds comme elles, la fleur est au haut de la tige, c'est une espece de bout de pilon garni de petites étamines. On se sert préférablement de celle qui vient dans les champs, qui s'éleve environ un pied. Voyez cette plante plus en grand dans la Planche IV. qui a rapport au Traité du Haras, page 66.

Grenade, suc. *Voyez contre les Hémorragies. Astringens.*

Quinte-feuille. *Voyez contre les Hémorragies.*

Roses rouges. On se sert des fleurs.

Grande ciguë, plante sauvage. *Voyez les Résolutifs.*

Ortie, suc. *Voyez les Diurétiques.*

Joubarbe. *Voyez contre les Hémorragies. Astringens.*

PL. XVIII. Orpin, *Anacampseros vulgo faba crassa*, plante sauvage qui croît à l'ombre dans les lieux arides jusqu'à un pied & demi : les feuilles sont épaisses, les fleurs sont pourpres à cinq feuilles.

Plantin. *Voyez contre les Hémorragies.*

Bistorte. *Voyez contre les Hémorragies.*

Mineraux.

Vitriol rouge. *Voyez contre les Hémorragies.*

Alun. *Voyez les Ophtalmiques.*

Chimiques.

Colcothar, matiere rouge provenant de la distillation du vitriol.

VULNERAIRES.

Les vulneraires sont les médicamens qui tiennent les playes nettes, au moyen de quoi elles les préparent à la réunion ; tous anti-scorbutiques sont vulneraires, non-seulement pour l'extérieur, mais encore pour prendre intérieurement, afin de corriger la masse du sang qui nourrit l'ulcere. A l'égard des

vulneraires déterſifs qui ſont ceux dont je parle, il y en a une ſi furieuſe quantité ſurtout dans les plantes, que la liſte en ſeroit trop longue. Je mettrai ici ceux qui ſont le plus en uſage, & qu'on trouve le plus aiſément.

Bugle, ou conſoude moyenne, *Bugula*, plante ſauvage des bois & prés, qui s'éleve à un demi pied; elle pouſſe de deux ſortes de tiges; ſçavoir, des tiges rampantes rondes *aaa* & des tiges quarrées *bb* qui s'élevent; toute la plante eſt veluë, les fleurs ſont blanches; après que la fleur eſt tombée, on voit au fond de ſon calice *d*, 4 ſemences. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XX.

Sanicle. *Voyez contre les Hémorragies.*

Veronique. *Voyez les remedes contre la rage.*

Milpertuis. *Voyez les Vermifuges.*

Petite centaurée. *Voyez les Hiſtériques.*

Grande ſcrophulaire aquatique. *Voyez les Réſolutifs.*

Baume du Perou, eſt une réſine qui ſort d'un arbriſſeau du Perou.

Baume de Copahu, eſpece de réſine venant d'un arbre de l'Amérique.

Chimiques.

Eau d'arquebuſade. *Voyez les Réſolutifs.*

Eau de chaux, c'eſt de la chaux infuſée dans l'eau chaude.

DES INCARNATIFS.

Les incarnatifs ſont ceux qui entretiennent la circulation, & abſorbant les acides, laiſſent agir le ſang pour réformer de nouvelles chairs: tous les vulneraires & toutes les réſines ſont incarnatives.

Grande conſoude. *Voyez contre les Hémorragies.*

Aloës. *Voyez les Purgatifs doux.*

Myrrhe. *Voyez les Hiſtériques.*

Sarcocolle. *Voyez les Ophtalmiques.*

Oliban, ou encens mâle. *Voyez les Bechiques.*

Thérébentine. *Voyez les Suppuratifs.*

Les baumes.

L'huile avec le vin.

DES CICATRISANS.

Les cicatriſans ſont ceux qui, quand la chair eſt revenuë & pas plutôt, abſorbent les humidités aigres qui s'oppoſent à la réunion totale de la playe. On ne doit pas alors ſe ſervir des Incarnatifs, parce qu'ils empêchent la réunion.

La cicatrice ſe forme plutôt après l'uſage des corroſifs & des cauſtics.

Cendre de papier.

Cendre de tabac.

Bol d'armenie. *Voyez contre les Hémorragies. Aſtringens.*

Le plomb brûlé. } On les brûle avec le ſouffre.
Le cuivre brûlé. }

La litharge eſt du plomb empreint des impuretés du cuivre.

La céruſe eſt du plomb empreint des pointes acides du vinaigre.

La myrrhe. *Voyez les Hiſtériques.*

Les balauſtes. *Voyez contre les Hémorragies.*

CONTRE LA GANGRENE.

La gangrene vient d'une coagulation du ſang dans les vaiſſeaux de quelque partie; ce ſang ſe pourriſſant fait pourrir les chairs. Quand la gangrene vient d'une cauſe intérieure, il faut donner des remedes intérieurs, comme les ſudorifiques, en même tems qu'on en applique d'extérieurs.

Il faut ſcarifier la partie avant d'appliquer les médicamens.

Aloës. *Voyez les Purgatifs doux.*

Myrrhe. *Voyez les Hiſtériques.*

Te nture d'aloës. } Diſſolution de leurs parties huileuſes
Teinture de myrrhe. } dans l'eſprit de vin.

Elixir de proprieté. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Eau de chaux. *Voyez les Vulneraires.*

Eau de la Reine d'Hongrie. *Voyez les Réſolutifs.*

Urine.

Eſprit volatil de ſel armoniac. *Voyez les Diaphorétiques.*

Eau d'arquebuſade. *Voyez les Réſolutifs.*

Eſprit de miel, c'eſt l'eſprit du miel tiré par la diſtillation.

Eſprit de vin camphré. *Voyez les Réſolutifs.*

CONTRE LA CARIE DES OS.

Ces remedes ſont deſtinés à faire ſéparer & exfolier l'os carié ; quant aux calus, c'eſt la nature elle-même avec le repos de la partie qui les forment.

Les remedes pour la carie approchent fort de la nature des cauſtics.

Le cautere actuel, qui eſt le feu.

La pierre à cautere, elle eſt compoſée de cendre gravelée & de chaux.

Eſprit de ſel, c'eſt un fort acide qu'on tire du ſel par la diſtillation.

Huile de camphre, diſſolution du camphre dans l'eſprit de nitre.

Huile de papier, c'eſt une huile tirée du papier par la diſtillation

DES CORROSIFS OU RONGEANS.

Les corroſifs ſont ceux qui nettoyent les ulceres où il y a des chairs baveuſes ſans duretés, en les rongeant.

Egyptiac, compoſition faite avec miel, vinaigre & vert-de-gris.

Chaux vive.

Orpiment. *Voyez les Contrepoiſons.*

Arſenic. *Voyez les Contrepoiſons.*

Cuivre brûlé. *Voyez les Cicatriſans.*

DES CAUSTICS.

Les cauſtics font des eſcarres, on s'en ſert très-bien aux ulceres qui ont des bords calleux, & aux abſcès qui ne ſont pas tout-à-fait meurs, & qu'on veut ouvrir.

Arſenic cauſtique ; eſt un arſenic mêlé avec arſenic & ſouffre.

Huile glaciale d'antimoine, c'eſt un mêlange de régule, d'antimoine & de ſublimé corroſif.

Eau forte, diſtillation d'eſprit de nitre & de vitriol.

Eſprit de nitre, liqueur tirée du ſalpêtre par la diſtillation.

Pierre à cautere. *Voyez contre la Carie des os.*



RECETTES
DE PLUSIEURS REMEDES.
TANT INTERIEURS, QU'EXTERIEURS.

J'Ai choisi les remedes que j'ai pû trouver les plus généraux, & par conséquent ceux que l'expérience a établis comme bons; ce qui me fait croire qu'avec la connoissance des causes des maux, on peut faire, au moyen de cette petite quantité de recettes, la médecine générale des chevaux. Ceux qui voudront en composer d'autres pourront avoir satisfaction en consultant le Traité ci-devant.

Les préparations des médicamens des chevaux se réduisent à peu de formules, elles ne consistent pour l'intérieur qu'en infusions, qu'on nomme breuvages, décoctions & pillules: pour l'extérieur, en eaux, onguens, cataplasmes, &c. Ceux-ci servent également aux hommes. A l'égard des premiers qui regardent l'intérieur des chevaux, on en augmente considérablement les doses; cet animal ayant beaucoup plus de volume & de force que les hommes.

MEDICAMENS INTERIEURS.
PURGATIONS ET BREUVAGES.
Purgations.

La purgation des chevaux est l'aloës.

Aloës. . . . . 2 onces.

Miel. . . . . 1 quarteron.

Mêlez le tout dans une pinte d'eau chaude, & donnez; si l'aloës n'a pû se réduire en poudre dans le mortier, faites-le fondre avec le pilon, en le pressant & l'agitant, ayant ajouté un peu d'eau chaude.

Autre.

Aloës. . . . . 1 demie once.
Sené. . . . . 1 demie once.
Jalap. . . . . 1 demie once.

Le tout en poudre infusé douze heures dans une chopine de vin.

Breuvages.

Ce qui s'appelle breuvages aux chevaux, n'est autre chose que des infusions, décoctions, ou mêlanges de drogues qui conviennent suivant les indications. On fait des breuvages au moyen de quelques liqueurs, comme vin, eau-de-vie, cidre, bierre, eau, &c.

Breuvage cordial.

Vous verrez ci-après comment se fait l'extrait de geniévre.

De thériaque, *ou* d'orviétan, *ou* d'extrait de geniévre, mêlés dans une pinte de vin.

Autres breuvages.

Doses pour les Chevaux.

Pour composer les autres breuvages, comme pectoraux, carminatifs, &c. voyez les listes ci-devant. Vous doserez les plantes par poignées, les racines par onces & demie onces, les fleurs par onces, les bayes & fruits par onces, & les liqueurs par pintes ou chopines.

Breuvages amers.

Comme je parle en bien des endroits des extraits amers, comme étant d'excellens desobstruans, je vais donner les moyens de les faire, après avoir dit qu'on peut se servir des amers de deux façons pour les donner en breuvage aux chevaux; la premiere est de prendre les herbes ameres par poignées vertes ou séches, & les ayant fait infuser dans de l'eau, faire chauffer cette eau, & faire avaler ce breuvage; la seconde façon est de tirer l'extrait de ces mêmes plantes, ainsi qu'il suit. Cet extrait se garde tant qu'on veut, & on compose le breuvage sur le champ, en dissolvant gros comme un œuf de cet extrait dans une liqueur chaude.

HERBES

HERBES ET EXTRAITS AMERS.

Abſcinthe.
Petite centaurée.
Chamdæris.
Gentiane.
Ariſtoloche.
Fumeterre.
Enula campana.

Pour faire les extraits amers, il faut prendre une bonne quantité de ces plantes, les faire bouillir & bien cuire dans l'eau. On laiſſe repoſer cette décoction pendant 24 heures, puis la mettant, après l'avoir paſſée, ſur un petit feu, on laiſſe évaporer l'eau juſqu'à ce qu'il reſte une lie ou une pâte qui eſt l'extrait qu'on demande, & qui ne ſe gâte point. La doſe eſt une once.

Extrait de geniévre.

Bayes de geniévre, deux boiſſeaux.

Autant de ſceaux d'eau que de boiſſeaux de geniévre; faites bouillir à grand feu; quand le grain de geniévre ne poiſſera plus aux doigts, paſſez & exprimez, jettez les grains comme inutiles, mettez l'eau empreinte du ſuc de geniévre ſur un petit feu pour évaporer l'eau; il reſtera une opiate ou extrait, que vous verſerez tout chaud dans des pots.

PILLULES.

Les pillules ont été inventées, pour premierement ôter le mauvais goût des drogues aux hommes, & ſecondement pour que ces drogues étant ſéches, reſtent plus long-tems à digerer : elles ſont preſque toutes purgatives, & la baſe en eſt communément l'aloës. Je ne conſeillerois pas de donner les purgatifs en pillules aux chevaux; ces drogues ne leur reſtent que trop dans le corps; mais on peut, ſi on veut, en compoſer pour d'autres indications. Il ne s'agit que de mettre les drogues en poudre, & d'en former des pillules par le moyen du miel, ou de quelque liqueur, opiate, ou pâte pour leur donner de la conſiſtence; mais ſurtout point de graiſſes, de quelque eſpece que ce ſoit, ni de beurre.

Pillules fœtides, ou puantes.

Assa fœtida. }
Bayes de laurier. } Parties égales.
Foye d'antimoine. }

Pulverisez-les séparément, & les mêlez : incorporez ce mêlange en le battant long-tems dans un mortier avec ce qu'il faudra de vinaigre pour faire une masse : vous prendrez environ cinq onces de cette masse, dont vous ferez deux ou trois pillules. Ces pillules sont stomachales.

GARGARISMES.

On seringue les gargarismes dans la bouche du cheval avec une petite seringue, ou quand il a la bouche échauffée, ou mauvaise, ou bien pour adoucir l'inflammation du gosier.

Pour bouche échauffée, ou mauvaise.

Verjus. . . . . 1 pinte.
Miel. . . . . 1 quarteron.
Jus d'un citron.
Mêlez, & seringuez.

Pour l'inflammation du gosier.

Orge entier. . . . . 1 once.
Sommités de ronces & d'aigremoine, de chacun une poignée.
Miel rosat. . . . . 1 once $\frac{1}{2}$.
Cristal mineral. . . . . 2 gros.
Eau. . . . . 1 pinte.

Faites bouillir l'orge, ajoutez les herbes, faites cuire jusqu'à consomption du tiers : coulez, & dans une chopine de la liqueur ajoutez le miel & le cristal mineral.

POUDRES.

Œtiops mineral.

Mêlez ensemble deux parties de fleurs de souffre avec une partie de vif argent : on y met le feu, & il reste une poudre noire.

C'eſt un très-bon fondant pour les chevaux : on en donne juſqu'à une once en breuvage.

Sel polycreſte.

Ce ſel étant fait par le moyen de la chimie, on ne peut guéres le compoſer ſans être artiſte ; mais on en trouve chez les Apoticaires. Il ſuffit de dire que c'eſt un ſalpêtre fixé par le ſouffre au moyen du feu.

Foye d'antimoine.

Antimoine en poudre. . . . . . 16 onces.
Salpêtre en poudre. . . . . . . 16 onces.

Mêlez enſemble, mettez ce mêlange dans un mortier de fer que vous couvrirez d'une tuile qui ne couvre cependant pas tout-à-fait le mortier ; par l'ouverture vous porterez juſqu'aux poudres un charbon allumé, que vous retirerez tout de ſuite, il ſe fera un bruit ſoudain & une fermentation ; quand cette fermentation ſera ceſſée & le mortier refroidi, vous le renverſerez, & ce qui eſt dedans qui reſſemble à une pierre de la couleur d'un foye, ſortira : c'eſt le foye d'antimoine. Les parties écailleuſes qui ſe forment autour du mortier, s'appellent les ſcories.

Cette compoſition fait tranſpirer les chevaux, rafraîchit, redonnant au ſang ſa liquidité.

Poudre d'acier.

Prenez des lingots d'acier ce que vous en voudrez, faites-les extrêmement rougir au feu, & l'acier tout rouge, vous en approcherez un bâton de ſouffre, le ſouffre & l'acier ſe fondront enſemble, que cette fonte tombe dans un ſceau d'eau froide, dans lequel ayant ſéparé l'acier du ſouffre fondu, vous le pilerez dans un mortier en poudre ſubtile, dont vous mêlerez dans l'avoine mouillée, ou dans le ſon une once à chaque fois ; cette poudre eſt excellente pour les obſtructions de la poitrine, pour la pouſſe, enfin cette poudre eſt un bon deſobſtruant.

LAVEMENS.

Les lavemens ſervent premierement à vuider les entrailles, & enſuite à adoucir les âcretés des inteſtins, à diſſiper

les vents, tuer les vers, ôter les douleurs; c'eſt pourquoi on les fait ordinairement émolliens, adouciſſans, quelquefois purgatifs, quelquefois aſtringens pour raffermir l'anus relâché.

Pour les faire émolliens qui eſt le cas le plus ordinaire, on ſe ſert par poignées des cinq herbes émollientes; ſçavoir, mauve, guimauve, pariétaire, poirée & ſeneçon: on en fait une décoction, à laquelle on ajoute du lait, des œufs, de la graine de lin, de l'huile, de l'opium, quand il s'agit d'appaiſer les douleurs, enfin des drogues pour chaque indication, leſquelles on choiſira à volonté en leur lieu dans la liſte ci-devant; ſi on veut les rendre purgatifs, une pomme de coloquinte, ou une once de feuilles de ſené.

Demi-Lavement aſtringent.

Vin.	1 pinte.
Roſes de provins.	1 poignée.

On fait bouillir les roſes de provins dans le vin.

MEDICAMENS EXTERIEURS.

ONGUENS.

Les quatre onguens des Maréchaux ſont l'althea, le populeum, le baſilicum & l'huile de laurier: ils ſont tous quatre pris enſemble, adouciſſans, fortifians, ſuppuratifs & réſolutifs. L'huile de laurier n'eſt pas un onguent: nous allons les détailler.

Onguent d'Althea, ou de Guimauve.

Racines de guimauves nouvelles, & coupées menu.	½ livre.
Graine de lin, de fenugrec, & de l'oignon de ſcille coupés bien menu, de chacun.	8 livres.
Eau de fontaine.	8 livres.
Cire jaune. Réſine. } de chacun	1 livre.
Thérébentine de Veniſe. Galbanum. De la gomme ammoniac pulveriſée. } de chacun	2 onces.

Mettez la guimauve bien nettoyée dans un pot de terre vernissé, les graines & l'oignon de scille, versez l'eau bouillante, couvrez le pot, mettez-le sur les cendres chaudes vingt-quatre heures, ensuite faites bouillir, agitant de tems en tems avec une spatule jusqu'à consistence d'huile grossiere; coulez ensuite avec expression; faites cuire cette huile coulée jusqu'à consomption de l'humidité de l'eau, puis vous y ferez fondre la cire, la résine, la thérébentine & le galbanum purifié par le vinaigre *; & quand la matiere sera presque refroidie, on y mêlera la gomme, & l'onguent sera fait.

Cet onguent est émollient, humectant, fortifiant & résolutif.

Onguent Basilicum, *ou Suppuratif.*

Cire jaune.	de chacun.	demie livre.
Suif de mouton.		
Résine.		
Poix noire.		
Thérébentine de Venise.		
Huile d'olive.		2 livres & demie.

Concassez la résine & la poix noire, coupez par morceaux la cire & le suif, mettez le tout fondre dans l'huile sur un feu médiocre, coulez la matiere fonduë, mêlez la thérébentine, l'onguent sera fait.

Il est digestif & suppuratif.

Onguent Populeum.

Boutons de peuplier cueillis quand ils commencent à s'ouvrir, & à faire voir la pointe des feuilles. . . . 1 livre.

Graisse nouvelle de cochon. . . . . . 4 livres.

de pavot noir.
de mandragore.
de jusquiame.
de morelle.

* On purifie le galbanum en l'écrasant par petits morceaux, les mettant ensuite tremper dans le vinaigre quelques heures, on le fera fondre sur un petit feu, on passera & exprimera fortement par une étamine; on remettra le marc dans de nouveau vinaigre sur le feu, on passera une seconde fois, on mêlera les deux ensemble, on remettra le tout sur le feu pour faire évaporer toute l'humidité jusqu'à consistence d'emplâtre.

Feuilles concassées	de tripe-madame. de joubarbe. de laituë. de glouteron. de nombril de Venus. de violettes. de sommités de ronces.	de chacun 4 onces.

On écrasera bien les boutons dans un mortier, & les ayant mis dans un pot de terre, on versera dessus la graisse fonduë, on couvrira le pot, & on gardera jusqu'au mois de Mai ou Juin pour recueillir les plantes susdites. On pilera leurs feuilles dans un mortier de marbre, & on les fera cuire avec la graisse de porc & les boutons de peuplier, jusqu'à consomption de l'humidité : on coulera, on laissera reposer, & on séparera l'onguent de ses ordures.

Il est très-adoucissant, & il appaise les douleurs.

Huile de laurier.

Bayes de laurier nouvelles & mûres à volonté, concassez-les bien, mettez-les dans une chaudiere, versez dessus assez d'eau pour qu'il y en ait un pied par-dessus, faites bouillir une heure au moins, coulez tout de suite, pressez & exprimez très-fort, laissez refroidir, & ramassez l'huile grossiere qui nagera sur l'eau; on a une seconde huile, mais qui n'est pas si bonne que la premiere, en battant le marc, le remettant dans l'eau bouillir, & faisant au reste comme dessus.

Elle est très-fortifiante, émolliente & résolutive.

Onguent rosat.

Graisse de porc nouvelle.	6 livres.
Roses pâles nouvelles.	6 livres.

Lavez bien la graisse, après en avoir ôté les peaux, pilez légerement les feuilles des roses : mettez le tout dans un pot de terre couvert au soleil pendant sept jours, remuant de tems en tems avec une spatule de bois, ensuite faites cuire à petit feu un heure ou deux, coulez & exprimez fortement, remettez autant de nouvelles roses qu'auparavant, suivez ensuite le même procedé, & l'onguent sera fait.

Il est résolutif & adoucissant.

Ægyptiac.

Vinaigre excellent. . . . . . 28 onces.
Miel, du meilleur. . . . . . . 14 onces.
Verd-de-gris. . . . . . , . 10 onces.

Mettez le verd-de-gris en poudre, faites cuire avec le miel & vinaigre jusqu'à consistence d'onguent.

Il déterge & nettoye bien les playes, mange les mauvaises chairs, & résiste à la gangrene.

Nota. Quand on le veut rendre plus caustic, on y mêle sur le champ qu'on l'employe l'alun brûlé, & on le rend plus vulneraire en y mettant de même de l'encens.

Onguent Pompholix.

Huile rosat. . . . , ... 20 onces.
Suc de graine de morelle. . . . . 8 onces.
Cire blanche, ou jaune. . . . . . , . 5 onces.
Ceruse lavée. . . . . 4 onces.
Plomb brûlé pulverisé. . . . . 2 onces.
Encens en poudre subtile. . . . . 1 once.

Faites bouillir à petit feu le suc & l'huile jusqu'à ce que le suc soit consommé, puis passez l'huile pour la séparer de son marc, mettez-y fondre la cire, puis ayant retiré du feu, vous y mêlerez les poudres, & l'onguent sera fait.

Il desseche, & appaise les inflammations.

Onguent gris, ou de Naples.

Vif argent. . . . . . 6 onces & demie.
Graisse de cochon. . . . . 4 livres.
Thérébentine de Venise. . . . . 4 onces.

On éteindra le vif argent dans la thérébentine en l'agitant fortement cinq ou six heures dans un mortier de bronze, on y mêlera ensuite la graisse petit à petit, & l'onguent sera fait.

Il est bon pour toutes les démangeaisons du cuir, & pour tuer la vermine.

Infusion de tabac.

On fera le même effet ci-dessus en prenant des feuilles de tabac une poignée dont on fera une forte infusion dans une pinte de vinaigre avec du sel ; le tout à froid, & on en frotera.

Beaume verd de Mde Feuillet.

Huile de lin tirée sans feu.	1 livre.
Huile d'olive.	1 livre.
Huile de laurier.	1 once.
Thérébentine de Venise.	2 onces.
Huile de bayes de geniévre.	1 once & demie.
Huile de geroffle.	1 dragme.
Verd-de-gris.	3 dragmes.
Aloës succotrin.	2 dragmes.
Vitriol blanc.	1 dragme & demie.

Mettez en poudre fine l'aloës, le vitriol & le verd-de-gris, vous mêlerez la thérébentine sur le feu avec les huiles de lin, d'olive, & de laurier, laissez à demi refroidir, puis mêlez-y les poudres, agitant quelque tems le tout, ensuite mettez les huiles de geroffle, de geniévre, & le baume sera fait.

Il nettoye les playes & les ulceres, aide à faire revenir les chairs & à cicatriser : il est bon encore pour les morsures des bêtes venimeuses.

Beurre d'aiguille.

Eau forte.	2 onces.
32 aiguilles de cette longueur.	————
Huile d'olive.	4 onces.

Un gobelet à bierre de verre de fougere.

Il faut casser les aiguilles en deux, & rejetter toutes celles qui ne casseront pas net, les mettre dans le gobelet, y verser l'eau forte, & ensuite l'huile, mettre le tout sur la cendre chaude l'espace de huit ou neuf heures : on laisse ensuite refroidir, & le lendemain on trouve une espece de beurre dans le gobelet qui nage sur l'eau forte ; on laisse tomber petit à petit ce beurre dans de l'eau de fontaine : on le lave bien dans ladite eau un moment, puis on le garde dans un pot bien bouché ; il dure un an & plus.

Il eſt bon pour nettoyer & cicatriſer les playes, ulceres & gangrene, & pour la chûte des eſquilles.

CHARGES, OU CATAPLASMES, EMMIELURES, EMPLASTRES BLANCHES, ET REMOLADES.

Ces quatre noms ſont à peu près le même remede, c'eſt-à-dire, un remede qui ſert à adoucir les douleurs des parties où on l'applique, à en ôter la chaleur, & à détendre ou amolir. Les petites différences qu'il y a entre tous ces noms, conſiſtent en ce qu'on met du miel dans l'emmielure, du lait dans les emplâtres blanches, & qu'une charge ou cataplaſme quand il eſt employé au pied, prend le nom de remolade.

Charge, ou Cataplaſme.

Lie de vin.	6 pintes.
Poix de Bourgogne.	de chacune une livre.
Poix noire.	
Thérébentine commune.	
Sain-doux.	

Emmielure.

Ajoutez à ce que deſſus une livre de miel.

Emplâtre blanche.

Au lieu de lie de vin, mettez une pinte de lait.

On fait fondre les poix ſur un petit feu, enſuite on y mêle les autres drogues, & on ajoute de la farine pour donner corps. On applique chaud.

Quand on veut fortifier les nerfs, comme en cas d'efforts, ſur une pinte de la charge on ajoute un verre d'eſſence de thérébentine, qu'on ne doit mêler que quand la charge eſt hors du feu, il faut la remuer beaucoup; car elle ſe mêle difficilement.

Quand on veut aider la ſuppuration, au lieu d'eſſence on ajoute un peu de ſuppuratif.



Cataplasme adouciſſant.

Mie de pain blanc.	1 quarteron.
Lait frais tiré.	demi ſeptier.
De ſaffran en poudre.	1 gros.
Jaunes d'œufs.	2

Faites cuire le pain avec le lait, remuant inceſſamment en conſiſtence de bouillie épaiſſe, retirez du feu & y ajoutez le ſaffran & les œufs.

Remolade.

Fricaſſez de la fiente de cochon avec de l'huile de noix; & mettez chaudement dans le pied.

EMPLASTRES.

Les emplâtres ſont plus durs que les onguens.

Emplâtre divin, ou Manus Dei.

Litharge d'or préparée.	. . . . .	1 livre & demie.
Huile commune.	. . . .	3 livres.
Eau de fontaine.	. . . .	2 livres.
Pierre d'aimant en poudre fine.	. . .	1 quarteron.
Pierre calaminaire.	. . . .	3 onces.
Gomme ammoniac. Galbanum. Oppoponax. Bdellium.	de chacun. . . .	3 onces.
Myrrhe. Oliban. Maſtic. Ver-de-gris. Ariſtoloche ronde.	de chacun. .	1 once & demie.
Cire jaune.	. . . .	8 onces.
Thérébentine.	. . . .	4 onces.

Mettez dans une baſſine ſur un bon feu la litharge, l'huile, & l'eau, faites bouillir, agitant toujours avec une ſpatule de bois juſqu'à conſiſtence d'emplâtre, jettez-y enſuite petit à petit les gommes en poudre, la cire en petits morceaux, &

la thérébentine ; puis à demi refroidi mêlez-y le verd-de-gris & l'ariſtoloche pulveriſés, & l'emplâtre eſt fait.

Il réſout, amolit, cicatriſe, il eſt par conſéquent bon pour les playes, ulceres, tumeurs & contuſions.

Emplâtre oxicroceum.

Cire jaune. Poix de Bourgogne. Colophone.	de chacun. . . .	1 livre.
Thérébentine.		4 onces.
Gomme ammoniac. Galbanum. Myrrhe. Encens. Maſtic. Saffran en poudre.	de chacun. . . .	3 onces.

Faites cuire ou liquifier la cire, la poix, & la colophone, puis ajoutez toutes les gommes qui auront été pulveriſées, & la thérébentine, faites cuire à conſiſtence d'emplâtre, puis quand le tout ſera preſque refroidi, ajoutez le ſaffran, & l'emplâtre ſera fait.

Il ramolit, réſout, fortifie & adoucit.

Emplâtre de ſouffre, ou de ſulphure.

Pour faire cet emplâtre, il faut avoir du baume de ſouffre, qui ſe fait ainſi : prenez des fleurs de ſouffre une once & demie, & de l'huile de noix, ou de lin, ou commune demie livre, mettez-les en digeſtion dans une fiolle ou bouteille à long col, jusqu'à ce que l'huile paroiſſe rouge : vous la verſerez alors par inclination.

Du baume de ſouffre.	3 onces.
Cire.	$\frac{1}{2}$ once.
Colophone.	3 dragmes.

De la myrrhe autant que de tout le reſte.

Faites fondre le tout ſur un petit feu, excepté la myrrhe, qui ſera en poudre ſubtile que vous ajouterez enſuite, remuez toujours juſqu'à conſiſtence d'emplâtre mol.



Emplâtre diachilum avec les gommes.

Je ne décris point la maniere de faire cet emplâtre, il eſt trop compoſé & trop difficile à faire ; on en trouvera de tout fait chez les Apoticaires ; mais on peut y mêler ſoi-même les gommes qui ſont, de la gomme ammoniac, galbanum, bdellium & ſagapenum, qu'on mettra en poudre, en les mettant un peu ſécher au ſoleil, ou devant le feu, avant de les piler, & après avoir chauffé l'emplâtre ; on ne les mettra dedans, que quand il ſera plus d'à moitié refroidi.

Cet emplâtre eſt excellent avec les gommes pour digerer les matieres, les meurir, les cuire & réſoudre.

Emplâtre de vigo avec le mercure.

L'emplâtre de vigo avec le mercure eſt une trop grande compoſition, pour en donner ici la deſcription. On en trouve chez les Apoticaires : il ſuffit de dire qu'il eſt très-réſolutif, & très-bon pour amolir & diſſiper les humeurs froides, les loupes, &c.

Emplâtre de ciguë.

Gomme ammoniac diſſoute dans le ſuc de la grande ciguë. . . . . 2 livres.

Cire jaune. . . . . . . 8 onces.

Tirez le ſuc de la ciguë par expreſſion, concaſſez trois livres de gomme ammoniac, mettez-la dans une terrine, & par-deſſus, de votre ſuc environ quatre livres ; laiſſez ainſi le tout pendant cinq ou ſix heures ſur les cendres chaudes, faites bouillir doucement enſuite environ un quart d'heure : quand la gomme eſt diſſoute, paſſez & exprimez fortement, ajoutez enſuite la cire coupée par petits morceaux ; faites cuire, remuant avec une ſpatule juſqu'à conſiſtence d'emplâtre : cet emplâtre eſt très-réſolutif, & bon pour les groſſeurs qui réſiſtent.

Emplâtre d'André de la Croix.

Poix réſine. . . . . . . 1 livre.

Thérébentine. } de chacun. . . 2 onces.
Huile de laurier. }

Gomme elemy. . . . . . . 4 onces.

Faites fondre le tout enſemble ; puis, après avoir paſſé par un tamis pour ôter les ordures, l'emplâtre ſera fait.

Outre ſa vertu qui eſt de nettoyer & de conſolider les playes, il en a une autre à l'égard des chevaux ; car comme il tient & ſe colle très-fort à l'endroit où on l'applique, il eſt excellent lorſqu'on veut faire tenir un remede dans les endroits où on ne peut faire de ligature qui tienne, ni de bandage ; alors on en enduit le tour d'un cuir doux ſous lequel on enferme le médicament appliqué, & toutes les fois qu'on veut lever l'appareil, la partie de l'onguent à laquelle on aura approché une pêle rouge, ſe détachera : on panſe le mal, puis on applique derechef la partie détachée qui reprend ſa place quand elle eſt chaude ; cependant ſi on faiſoit chauffer le même endroit trop ſouvent, il faudroit y mettre de nouvel onguent ; car petit à petit il perd ſa vertu tenace.

BAINS.

Prenez des herbes aromatiques & des émolliens par poignées, faites-les bouillir une demie heure dans de l'eau, & en baſſinez la partie enflée chaudement, vous ſervant du marc des herbes pour frotter. On fait rechauffer la même compoſition pour refrotter. Ces bains ſont réſolutifs pour diſſiper les enflures & la douleur.

Bain d'eau, ou Douche.

Mettez de l'eau chaude dans la grande ſeringue, qu'elle ſoit de la chaleur d'un lavement, & en ſeringuer ſur le mal d'un peu loin & avec force pluſieurs fois par jour ; il faut continuer très-long-tems ce remede qui eſt excellent pour fondre les groſſeurs dures des parties nerveuſes.



DIVERS AUTRES REMEDES.

Eau de merveille, ou d'Alibour.

Couperoſe blanche en poudre.	2 onces.
Vitriol bleu, ou de Chypre en poudre. . .	$\frac{1}{2}$ once.
Saffran.	1 gros.
Camphre.	1 gros.

Ayez une bouteille de grès d'environ deux pintes & demie, & d'autre part ayez deux pintes d'eau (celle de riviere eſt préférable) vous broyerez le camphre dans un mortier avec deux cuillerées d'eſprit de vin : quand il ſera fondu, verſez-le dans la bouteille, mettez enſuite le ſaffran dans le mortier, broyez-le avec un peu d'eau de vos deux pintes, verſez dans la bouteille, mettez enſuite le vitriol & la couperoſe dans le mortier : broyez encore avec de l'eau de vos deux pintes, mettez dans la bouteille avec le reſte des deux pintes d'eau : remuez ladite bouteille pluſieurs fois pendant 24 heures, & ne vous en ſervez que le ſur-lendemain. Quand on veut employer cette eau, il faut remuer la bouteille, & l'employer un peu plus que tiéde : on trempe des plumaceaux dedans.

Cette eau nettoye & digere les matieres des playes, elle eſt très-vulneraire ; mais elle ne vaut rien ſur les parties nerveuſes.

Teinture d'aloës.

Myrrhe. }
Aloës. } partie égale.
Eſprit de vin.

On met l'aloës & la myrrhe en poudre dans une bouteille, & aſſez d'eſprit de vin pour qu'il y en ait environ 4 doigts par-deſſus les drogues. Enfoncez ladite bouteille bien avant dans du fumier nouveau de cheval, & l'y laiſſez trois ſemaines, & la teinture ſera faite.

C'eſt un excellent remede pour réſoudre, nettoyer les playes, & les préſerver de la gangrene.

Pierre vulneraire à froid.

Tartre de vin blanc en poudre impalpable. . 1 livre.
Limaille d'acier. . . . . ½ livre.
Eau-de-vie.

Mettez le tartre & la limaille dans une terrine de grès, arrosez-les avec de l'eau-de-vie, remuant avec la ſpatule, & laiſſez par-deſſus les poudres l'épaiſſeur d'environ un petit demi doigt d'eau-de-vie : couvrez la terrine d'une planche, remuez deux fois par jour, & remettant de l'eau-de-vie à meſure qu'elle s'imbibe, conſervez-en toujours la même épaiſſeur ſur les poudres : continuez toujours ainſi, juſqu'à ce que vous voyez la compoſition devenir en pâte comme de la poix noire ; ce qui arrive au bout d'environ quarante jours dans les tems chauds, & plus tard dans le froid. Alors vous en formerez des boules que vous ferez ſécher.

On employe cette pierre en en laiſſant fondre aſſez dans de l'eau-de-vie demi tiéde pour qu'elle teigne cette eau-de-vie d'une forte teinture tirant ſur le noir. On en imbibe des plumaceaux qu'on met ſur les playes; on en ſeringue quand les playes ſont profondes, & même on en fait avaler dans du vin un tiers d'once en trois priſes de trois en trois heures dans du vin ſi la playe pénétre dans l'intérieur.

Cette pierre eſt très-vulneraire, & déterge fort bien.

Digeſtif.

Thérébentine bien claire. . . . . 1 livre.
Maſtic. }
Myrrhe. } de chacun. . . . . ½ once.
Oliban. }
Jaunes d'œufs. . . . . N°. 3.

On pulveriſera ſubtilement les trois gommes : on les mêlera avec la thérébentine, puis on y ajoutera les blancs d'œufs, on agitera bien le mêlange, & le digeſtif ſera fait.

Il digere & diſpoſe les matieres à ſuppuration : on en applique avec les plumaceaux.

Défenſif.

Le défenſif ne ſert guéres qu'aux pieds pour empêcher la

matiere de souffler au poil, ou pour empêcher les humeurs de tomber sur les pieds. C'est proprement un restrinctif.

Du vinaigre.	A volonté.
De la suye de cheminée.	
Des blancs d'œufs.	

On fouette les blancs d'œufs, & on mêle le tout en consistence de bouillie, & on l'employe sur des plumaceaux.

Emplâtres retoires, ou vessicatoires.

La base des retoires est ordinairement les cantharides : on les mêle avec la thérébentine & le levain ; mais ceux-ci ne conviennent guéres aux chevaux, parce qu'elles détruisent le poil ; celui qui leur convient le mieux, est celui qu'on appelle onguent de *Scarabeus*, ou à son défaut celui des saints Martins, parce que faisant le même effet des cantharides, ils ne détruisent nullement le poil ; attendu que, quoiqu'il tombe, il revient après l'effet de ces vessicatoires : ils sont nommés ainsi à cause qu'ils causent des vessies sur la peau.

Pl. V. Le scarabeus M. est un animal pesant, noir, marchant lentement : le corps de cet insecte est rempli d'une huile caustique qui fait la baze du retoire : il se trouve dans Mai & Juin aux heures les plus chaudes du jour dans les hayes, dans les sain-foins, &c. c'est proprement un escarbot sans aîles, qui est suivant les apparences, la femelle d'un mâle plus allerte qu'elle. On appelle ces insectes *scarabei onctuosi :* on en ramassera jusqu'à 300 qu'on mettra dans une livre d'huile de laurier ; on les y peut jetter les uns après les autres à mesure qu'on les ramasse ; mais je crois qu'il vaudroit mieux les y jetter tous ensemble, ils y séjourneroient le même tems, & l'onguent en seroit plus parfait. C'est pourquoi à mesure qu'on les amasseroit, il n'y auroit qu'à les mettre dans une boëte avec des feuilles *d'arum*, ou pied de veau dont ils se nourriront très-bien, & quand on en aura ramassé 300, on les remettra dans l'huile de laurier ; on les y laissera trois mois, puis on passera dans un linge afin d'ôter de l'huile les pieds, chapes d'aîles & têtes, & le retoire sera fait.

Voyez cette plante Planche II. ci-après.

Dans les jours chauds, & dans Juin & Juillet on voit de toutes parts dans les prez & dans les bois une espece d'insecte très-beau à voir, c'est encore un escarbot ; il s'en trouve de plus gros & de plus petits : les gros sont à peu près de la grosseur

ſeur d'un hanneton : les chapes qui couvrent leurs aîles ſont vertes & dorées, ainſi que leur tête & leur corſelet : ils courent très-vîte. Ce ſont ces animaux qu'il faut ſuppoſer au ſcarabeus, quand on n'en trouve point : on les met de même dans l'huile de laurier, & ils font un veſſicatoire approchant de la vertu du ſcarabeus. A l'égard de la deſcription que le Parfait Maréchal fait d'un inſecte noir gros comme une féverole, qu'il nomme des vers, je m'imagine que quelqu'un lui en a impoſé, cet animal étant introuvable ; mais celui-ci qu'il vouloit apparemment déſigner, & que ſans doute il n'avoit jamais remarqué, eſt très-commun, on le nomme un S. Martin, une couturiere, un orfévre L. On l'appelle S. Martin, parce qu'on en voit beaucoup vers la S. Martin d'été qui eſt au commencement de Juillet. Pl. V.

Les retoires ſont faits pour amener à réſolution les groſſeurs qui ſe trouvent ſur les parties nerveuſes, & qui réſiſtent aux autres remedes.

Ciroine.

Quand on veut que le feu qu'on aura mis quelque part faſſe une grande eſcarre, on remettra deſſus de la poix noire qu'on chauffera enſuite avec la pelle rouge pour qu'elle s'applique ſur la partie, & de la bourre filaſſe hachée, ou vieille corde, pour que le tout faſſe un corps pour l'enlever quand on voudra.

Cette compoſition qui eſt fort ſimple, ſe nomme improprement ciroine, car il n'y entre point de cire.



Ttt

DES SECRETS, PAROLES, PACTES, CHARMES ET FOLETS.

IL n'y a guéres de matieres où l'ignorance ait eu ſi beau jeu pour faire valoir ſes effets, qu'à l'égard des chevaux : j'appelle effets de l'ignorance tout ce qu'elle conçoit d'idées vagues, & ſans fondement, qu'elle exécute en l'air, s'imaginant que ſes chimeres lui ſuffiſent pour être dédommagée des ſciences qui lui manquent. On peut donc dire que l'ignorance poſant ſes principes ſur elle-même, dont l'un des plus conſidérables eſt la ſuperſtition, a enfanté à l'égard des chevaux les paroles myſtérieuſes, les pactes, les charmes, les folets qui abuſent le vulgaire trop crédule, & dont on a tant de peine à le faire revenir à cauſe de ſon penchant à adopter préférablement ce qui s'éloigne de l'ordre commun de la nature, & à ſe laiſſer aller avec plaiſir au chatouillement d'horreur que lui cauſent ces idées fantaſtiques. Mais quand on veut penſer ſolidement & utilement, & acquérir de véritables connoiſſances, la premiere choſe qu'on doit faire eſt d'éloigner de ſon eſprit ce qui ne poſe ſur aucun principe, d'impoſer ſilence à une imagination déréglée, & enfin de chercher des voyes ſûres qui puiſſent conduire à la vérité ; c'eſt en ſuivant cette méthode que le voile ſe tire peu à peu, & on eſt étonné à la fin d'avoir penſé que l'on voyoit clair dans des tems où on étoit enfoncé dans une obſcurité profonde. C'eſt ainſi que les pratiques ſuperſtitieuſes des Maréchaux s'évanouiront, & feront place à la ſcience des Medecins. Voit-on que quelqu'un de ceux-ci diſe des paroles pour la guériſon de quelque maladie que ce ſoit ? Les Intelligences auroient-elles refuſé leurs communications aux Medecins pour la ſanté des hommes, & l'auroient-elles accordé par préférence à ceux qui les invoquent en faveur des chevaux. Les Charlatans ſont encore un genre de trompeurs qui abuſent à leur profit de l'eſtime qu'ils acquierent dans le public : pour un ou deux ſecrets (c'eſt-à-dire, remedes) qu'ils ont trouvés par hazard, ou qui leur ont été communiqués, ces gens avancent hardiment que leurs drogues guériſſent de tous les maux ; enfin

qu'ils ont le remede univerſel. Ils prononcent par ce ſeul mot leur condamnation dans l'eſprit des perſonnes inſtruites & judicieuſes, tant à l'égard du remede, que par rapport au profit illégitime qu'ils veulent en tirer, & qu'ils tirent en effet ſouvent aux dépens de la ſanté de ceux qui y mettent leur confiance. La compoſition de leur remede eſt leur véritable ſecret qu'ils gardent inviolablement. Le Charlatan ſçait que tout homme qui annoncera des choſes nouvelles & non connuës, ne manquera jamais de trouver des gens qui les lui faſſent valoir : ils ne s'apperçoivent que trop que la ſimplicité de la vérité démontrée nous fait tomber dans une eſpece d'indolence, & que nous n'y prenons plus qu'une part aſſez froide. Rien en effet n'eſt ſi commun que d'entendre dire : Quoi n'eſt-ce que cela ! Nous nous étions faits avant d'être inſtruits un plan compoſé, & des idées imaginaires, ayant toujours pour objet des choſes ſurnaturelles, & nous tombons du haut de notre édifice, auſſi-tôt que les ténébres ſe diſſipent ; n'importe, la chûte en eſt heureuſe. C'eſt ce qui fait revenir à eux tous les jours ceux qui croyent aux Eſprits, & qui a fait rentrer dans leur maiſon pluſieurs particuliers déſabuſés de leur effroi. Une maiſon eſt remplie d'Eſprits, on les voit, on les entend : on tremble ſeulement quand on en parle : on mettroit ſa main au feu que ces bruits ne peuvent être naturels. Un ſeul plus hardi qui entreprend de s'éclaircir du fait, découvre que la cauſe du bruit qu'on a entendu n'eſt quaſi rien ; alors tout le monde dit : quoi n'étoit-ce que cela ! & on reprend ſa tranquillité toujours occaſionnée par la connoiſſance de la vérité. A l'égard de la vertu de ce qu'on appelle des paroles dont nous nous ſommes un peu écartés, je dirai encore que c'eſt un moyen ſûr pour conſerver ſa recette, quoiqu'on s'en ſerve à la vûë de ſpectateurs trop ſimples pour dévoiler la ruſe Ces paroles ſont preſque toujours accompagnées de quelques remedes qu'on fait devant ou après ; mais comme on s'imagine que ſans elles le remede n'auroit pû produire aucun effet, on ſe garde bien de s'en ſervir, ſûrs qu'il ne réuſſiroit pas ſans les paroles myſtérieuſes que le trompeur n'a pas manqué de dire ſi bas que perſonne ne les a entenduës, & qui ſouvent ſont forgées à plaiſir, ou ne ſont d'aucune langue ; témoin les recettes ſuivantes que j'ai tirées d'un manuſcrit plein de ces ſortes de ſecrets pour beaucoup de maladies

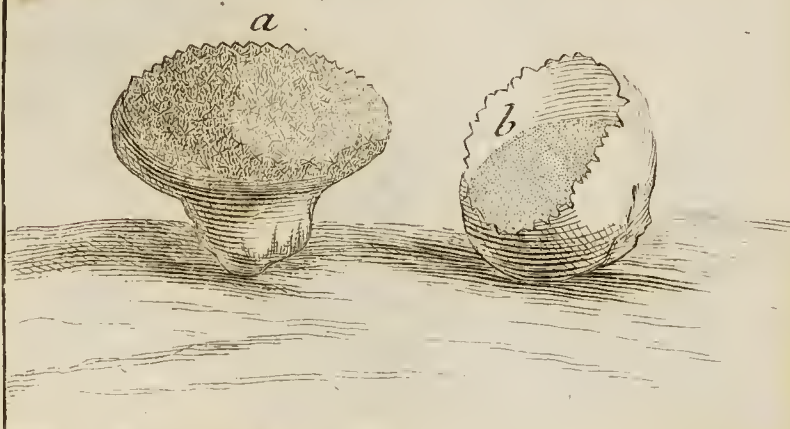
de chevaux. Les voici, pour la rage, *Iram quiram caffram caffrantem tronſque ſecretum ſecurit, ſecuricit, ſecurſit, ſeducit*, écrire ſur du papier, le rouler, & le faire avaler au cheval dans du beurre. Autre pour cheval qui a les avives : *Avives qui êtes vives, je vous prie & vous ſupplie que vous vous retiriez de deſſus ma bête, ainſi que fit le diable d'enfer au vendredy beny avant l'eau benite.* Il faut nommer le poil du cheval. On voit bien que celui qui les avoit recueillies étoit plus ignorant que ſorcier.

Les folets, dit-on, panſent les chevaux, & quand on voit qu'un cheval a les crins tortillés de façon qu'on ne les peut défaire, c'eſt le follet qui y a mis ſa marque, & celui qui les démêlera, mourra dans l'année. J'eſpere qu'on jugera de cette extravagance ſuivant ce qui vient d'être dit à l'occaſion des autres dont j'ai fait le détail. Il ſeroit ſuperflu de m'étendre davantage à cet égard, laiſſant la déciſion de toutes ces momeries aux Lecteurs cenſés. J'aurai fait un grand bien ſi mes raiſons peuvent déſabuſer pour toujours ceux qui ont eu juſqu'ici quelque penchant pour le myſtérieux & le ſurnaturel de cette eſpece.

FIN.



Delphinium platani folio staphisagria dictum staphisaigre herbe aux poux.



Licoperdon Vulgare. Vesce de Loup



Azarum, Cabaret



Ricinus Vulgaris Ricin



Tragacantha. Barbe renard ou Espine de Bouc


Bryonia aspera siue alba baccis rubris
Couleuuree
b
a


Helleborus niger angustioribus foliis
Ellebore noir
a


Convolvulus
Soldanelle
ou
maritimus nostras
Chou marin
a
a


Aloe
Aloes
Soccotrina hepatica
caballina


Dracunculus poliphyllus
Serpentaire
a
1
3
Arum Vulgare
non maculatum
Pied de Veau
2


Ialappa off. fructu
rugoso
Ialap ou
Belle de
Nuit


a



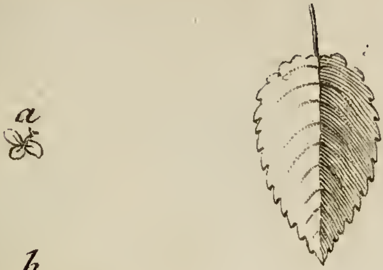

thimelea laurifolio sempervirens sive
Laureola mas. Lauréole
a
a


Thimelea laurifolio deciduo sive laureola
Femina Bois gentil
b
a
a


cucumis Silvestris asininus dictus
concombre Sauvage
a
b


Tithymalus latifolius cataputia dictus
epurge
b
a

Mercuriale



Mercurialis testiculata sive mas

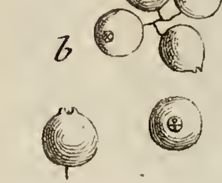
Mercurialis spicata sive fœmina





Sambucus humilis sive ebulus
Hyeble









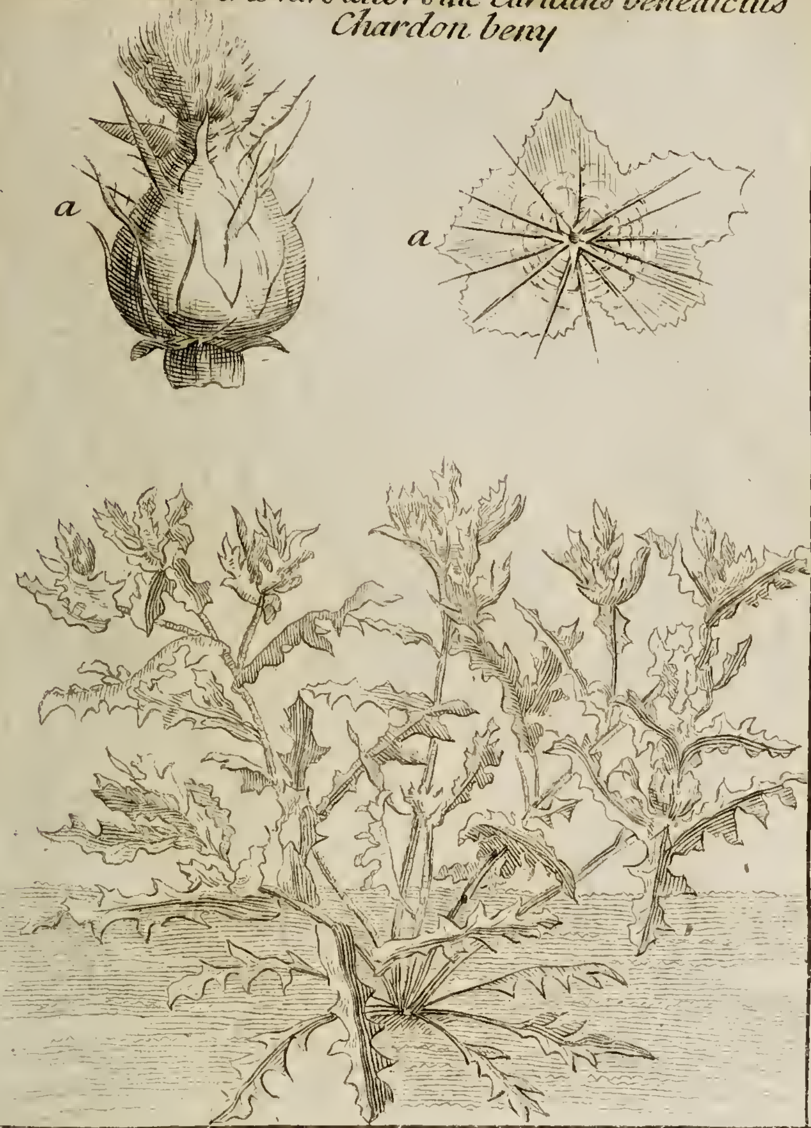
Iris Vulgaris germanica sive silvestris
Iris ou flambe





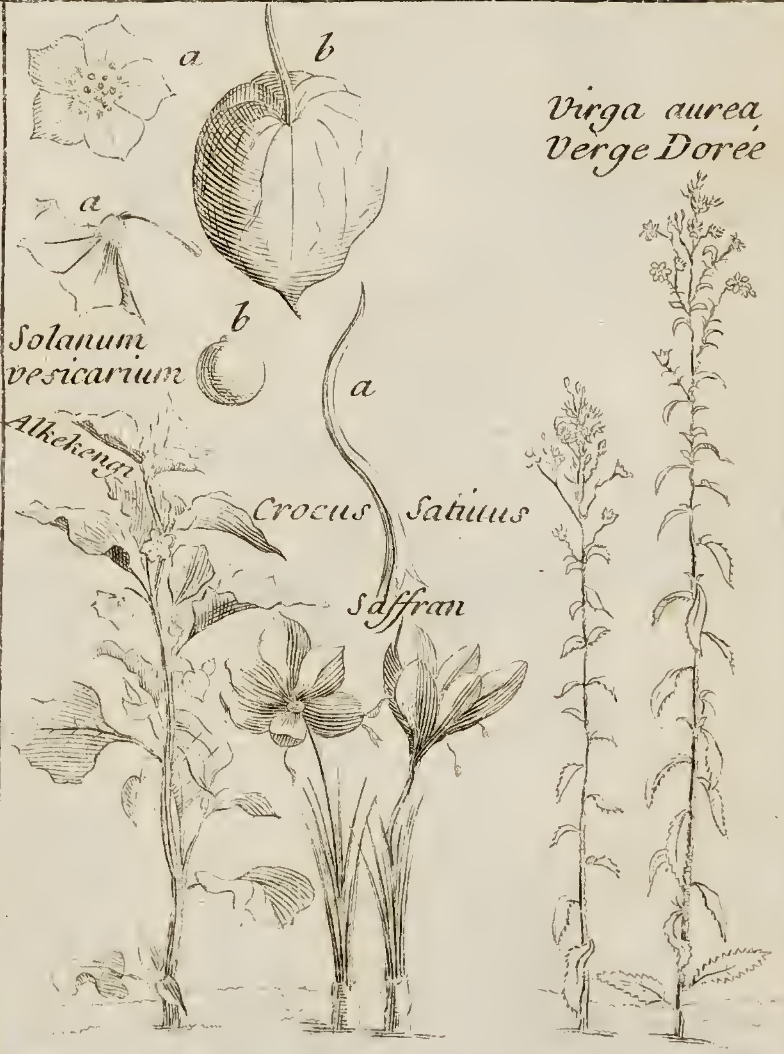
Carthamus off.
Safran bâtard




Cnicus silvestris hirsutior siue carduus benedictus
Chardon beny
a
a


Carduus albis maculis notatus Vulgaris
Chardon Marie ou Chardon
Nôtre Dame
a


Frangula Aulne noir
b
a
a


a
b
Virga aurea
Verge Dorée
a
Solanum
vesicarium
b
a
Alkekengi
Crocus Satiuus
Saffran


Parietaria off.
Parietaire
Melissa tragi
Melisse de traguo
a
a
b


Lithos permum majus erectum
herbe aux perles
a
b
a a
b b
Saxifraga
rotundi folia alba
Saxifra ge
a a


Althæa sive bismalua
Guimauve
a
b


Eringium Vulgare Chardon Roland ou a
cent têtes
a
a
b

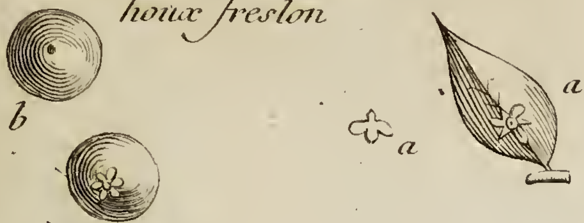

Scabiosa pratensis
erisymuim Vulgare
Origanum Vulgare Spontaneum
a
c
Hirsuta quæ off.
b
b
Velart
Origan
a
Scabieuse


Aster omnium maximus seu enula campana off.
aulnee


Tussilago Vulgaris Pas d'Asne
b
a
a
cc
c
d
bb
a a

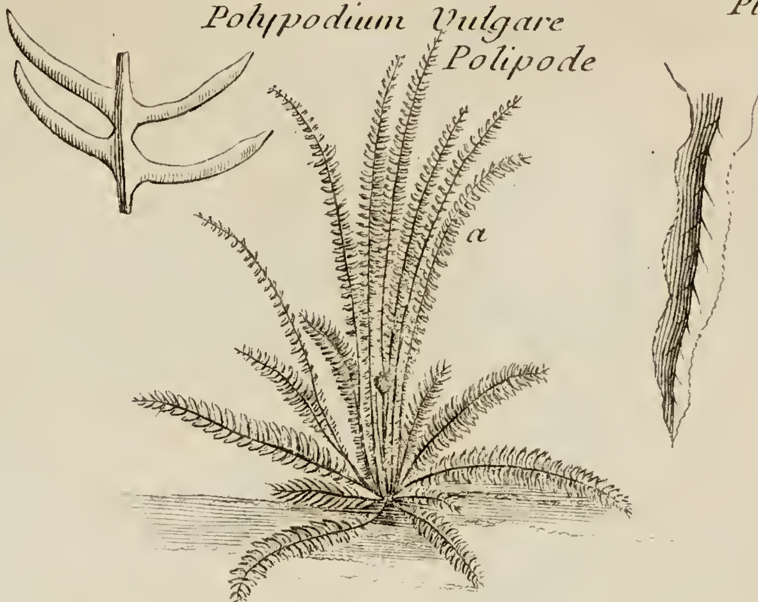

Iris alba Florentina
2
a
d
b
a
c
Marrubium album Vulgare
Iris de Florence
Marrube blanc
1
Calamintha humilior folio rotundiore lierreterrestre

Ruscus myrtifolius aculeatus
houx freslon



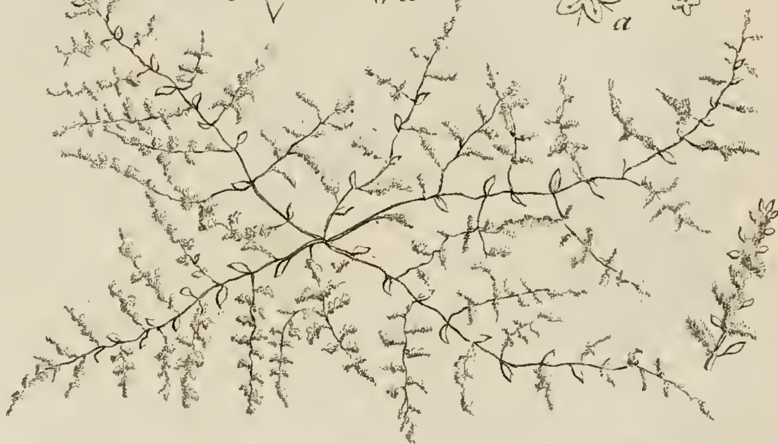


Polypodium Vulgare
Polipode



Herniaria herniole turquette





Lappa major *Bardane ou glouteron*



Carduus stellatus sive calcitrapa
Chardon estoilé, chausse trape









Hispidula
sive
pes cati

b

Pied de
Chat

b

a

Anonis spinosa flore purpureo

a

arreste Beuf

b
b
a
a
4
2
5
3
3
Aristolochia longa Vera
Aristolochia rotunda flore ex purpura nigro
Aristoloche longue
Aristoloche ronde
Imperatoria major
a
b
Imperatoire
Ulmaria Reine des Prez
Asclepias albo flore dompteuenin
Valeriana Silvestris major
Valeriane
a
Chamædris
c
b
major repens
Germandree ou petit Chesne
a
a
a
Tanacetum Vulgare luteum
Tanaisie
Petasites major et Vulgaris
b
b
Petasite
c
b
b
a

Rhamnus catharticus nerprun ou Bourgepine



Ziziphus Jujubier



Ammi vulgare ammi



Carui cæsalpini carui



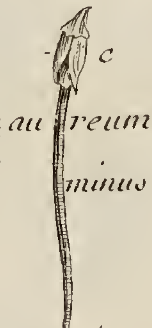
Absinthium seu artemisia off. armoise

Calamintha Vulgaris vel Officinarum

Germaniæ Calament



Adiantum aureum minus



Percemousse



Centaurium



Minus



Cataria major Vulg. Herbe au Chat



Petite Centaurée







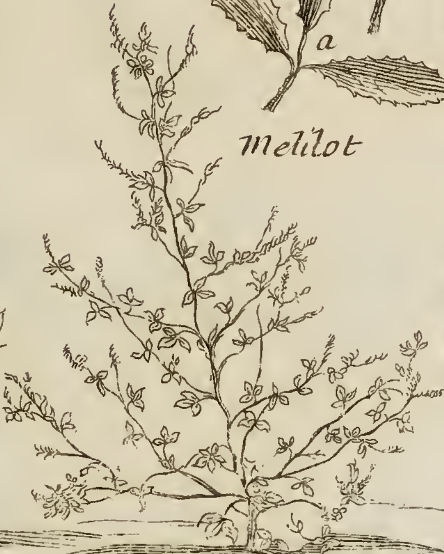

Fraxinella
a


b

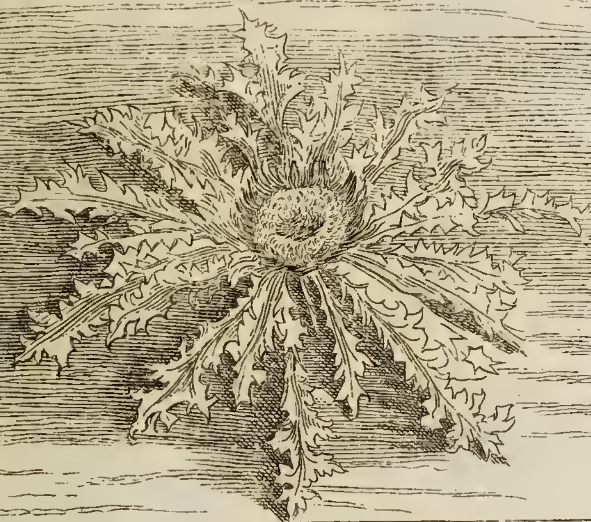

off.
b

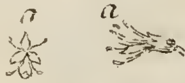

Melilotus
c
Germaniæ
a
Melilot


Fraxinelle ou
dictame blanc




Cucurbita longa folio molli flore albo
Courge ou Calebasse
a
b
a


Carlina a caulos Chardonerette

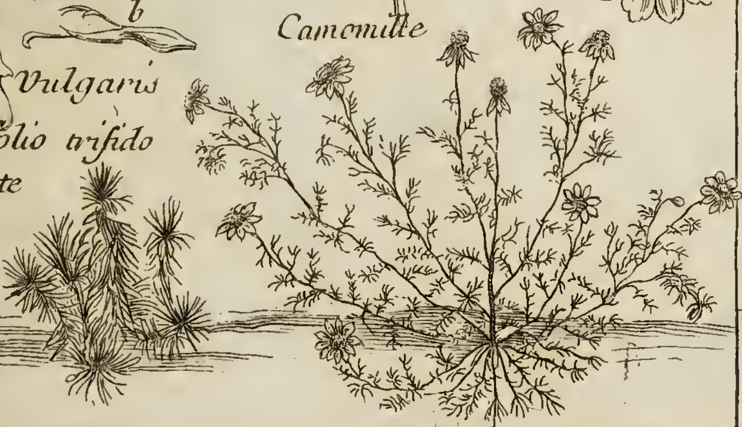

a
a
Pulegium


b
Latifolium
Pouliot


b
a
Nigella
flore minore
simplici
candido
a
Nigelle
ou
Nielle




a
c
Chamæ pitis
lutea
b
b
Vulgaris
sive folio trifido
Iuette


Chamæmelum Vulgare
leucanthemum
dioscoridis
a
Camomille


Fraxinus excelsior Fresne
d
c
c
b
b
a


Origanum creticum latifolium tomentosum
seu
dictamus creticus
b
b
a
Dictame
de
Crete


Tormentilla silvestris
Tormentille
a
b
3
a
b
2
Quinque
folium
majus repens
quinte feuille


Symphytum consolida
major
a
a
b
b
Grande
Consoude


b
Anethum Anet
a
Hypericum
vulgare
milpertuis
Bursa
d
pastoris
major
c
a
folio
sinuato
Bourse a Berger
ou Tabouret


Bistorta major radice magis
intorta Bistorte
b
a
b
c


Mille folium Vulgare
album Mille feuille
a
a
b
b

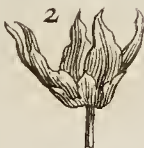

Plantago latifolia
sinuata
Grand Plantin
a


Pentaphilloi des


b
Psillium


b
Majus

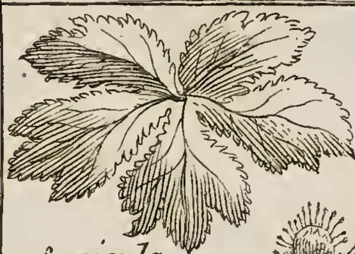

a
erectum


2


2


Argenteum
alatum
seu
a
Potentilla

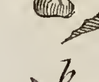

Herbe aux
Puces
Argentine
a
Lisimachia humi
fusa folio rotundiore
Nummulaire ou herbe aux Ecus

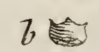


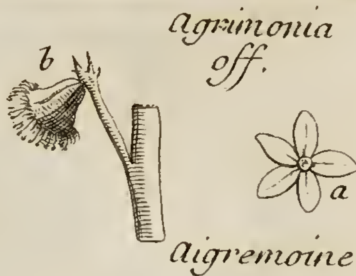

b
Sanicula
a off.

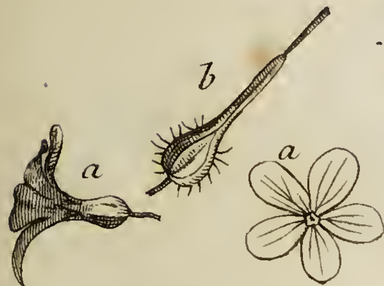

a a
Sanicle
dissecto
Brunette

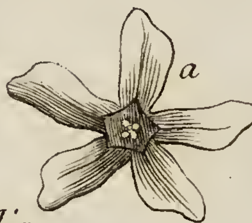

a
a
Brunella
major


a


b
folio non
b

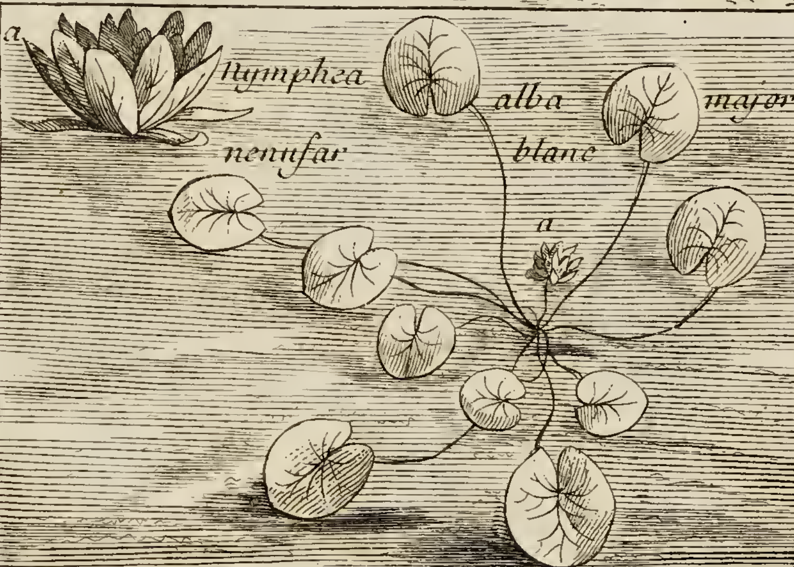



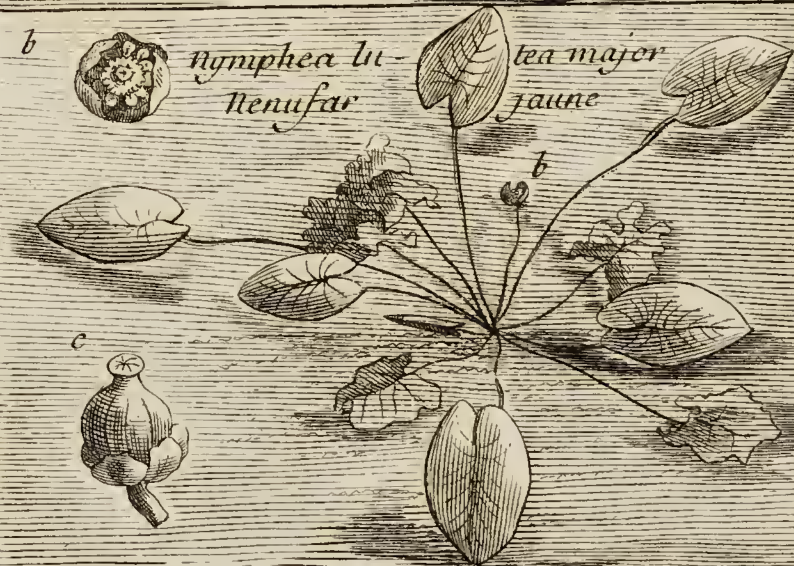










Scordium off.
ermandree d'eau

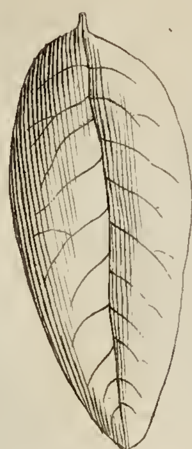
Garance

Cochlearia folio Cubitali

Grand Raifort













Glycyrrhisa Siliquosa vel Germanica

Reglisse







Oxis flore albo alleluya







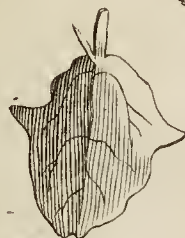
Cochlearia folio Subrotundo

herbe aux Cuilleres







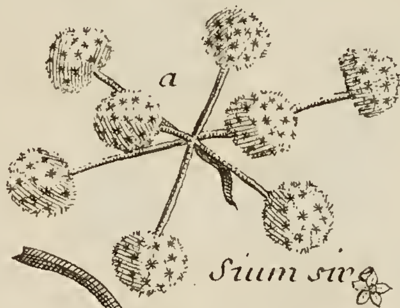


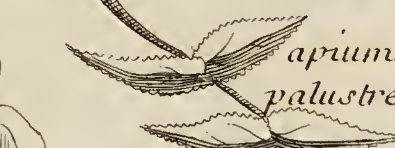




Sium sive apium palustre Foliis oblongis

berle







Cynoglossum majus Vulgare

Langue de Chien











Sonchus lævis laciniatus latifolius

Laitron doux



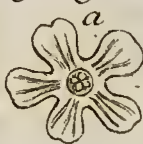




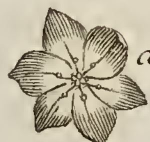
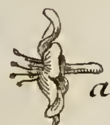

Aconitum cæruleum
a
a
Seu napellus
napel




a
Christophoriana Vulg.
nostras racemosa
et ramosa
a
Herbe de St Christophle
b

Buglossum
a
Angustifolium
a
majus
Buglose

Veratrum
a
Hellebore
blanc
a



Apium anisum
dictum
a
Anis



Aconitum
foliis
platani
flore
a
a
Luteo pallescente
Aconit



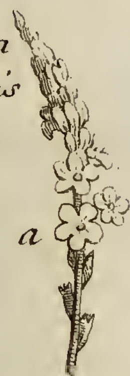
Lepidium
2
2
Gramineo
folio
sive
iberis
Passerage
Sauvage



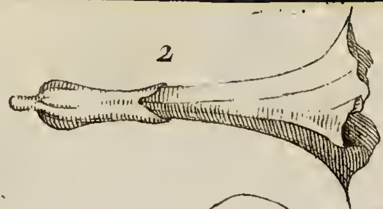


Veronica
a
aquatica
a
major
folio
Subrotundo
b
b
b
becca
burga

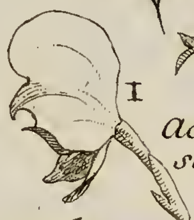
Verbena communis cæruleo Flore a



2

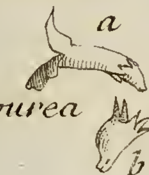


I



Aconitum salutiferum seu anthora

a



Leucanthemum Vulgare Marguerite

betonica

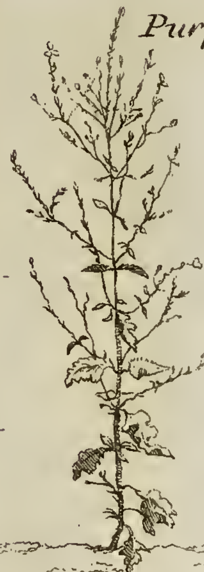
a

Purpurea

b

bètoine

Verveine



a



Stramonium fructu spinoso rotundo semine nigrante Pomme Epineuse



Cicuta minor

a

Petroselino similis Petite Cigue



a





Androsæmum maximum frutescens

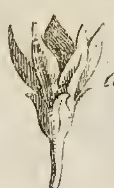
b

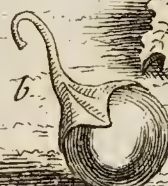


Toute Saine



Mandragora fructu rotundo Mandragore masle







anagallis

Anacampseros Vulgo faba crassa

Or pin

Veronica mas supina et vulgatissima

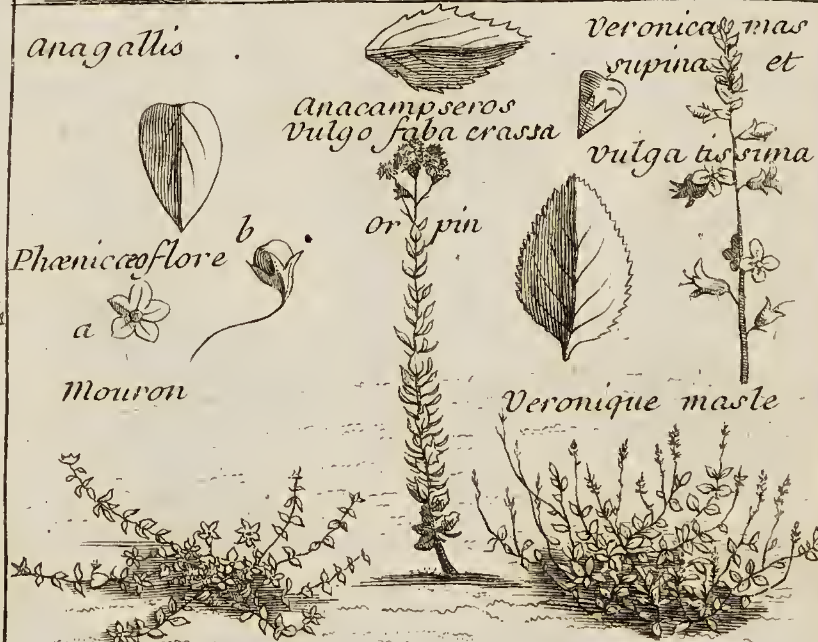
Phænicæflore

b

a

Mouron

Veronique masle



Lepidium
Latifolium
Passerage

Chelidonium
majus
Vulgare
grande Eclaire

Bella dona
Solanum
Furiosum

Euphrasia off.
Euphraise

Hyosciamus albus major

Jusquiame Blanche

Equisetum
Presle ou queue
de Cheval

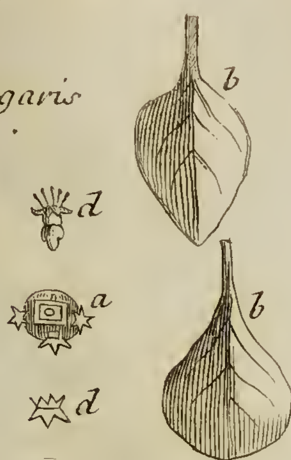
Galeopsis
Procerior

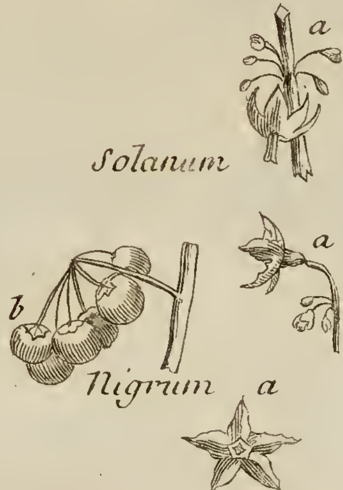
Lupinus
Satiuus
Lupin

Fœnum
Grecum Satiuum
Fenugrec

Fœtida Spicata
ortie morte

Majorana Vulgaris





Solanum Nigrum Vulgare

Marjolaine

Morelle



Scrophularia aquatica major

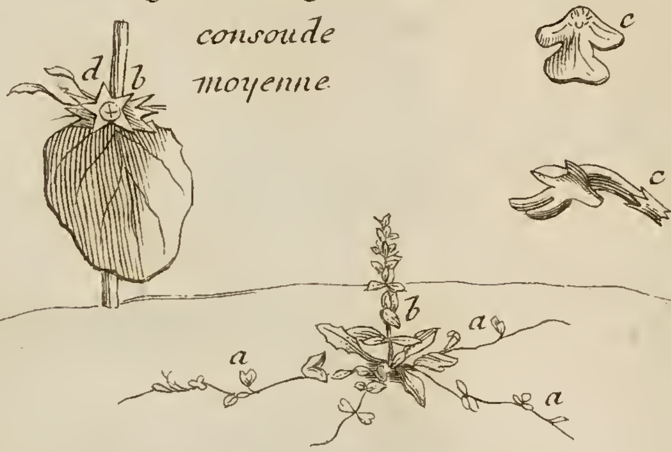
Grande Scrophulaire

Heliotropium majus dioscoridis

Heliotrope herbe aux Verrues



Bugula Bugle ou consoude moyenne



Malua Vulgaris flore majore folio sinuato mauue

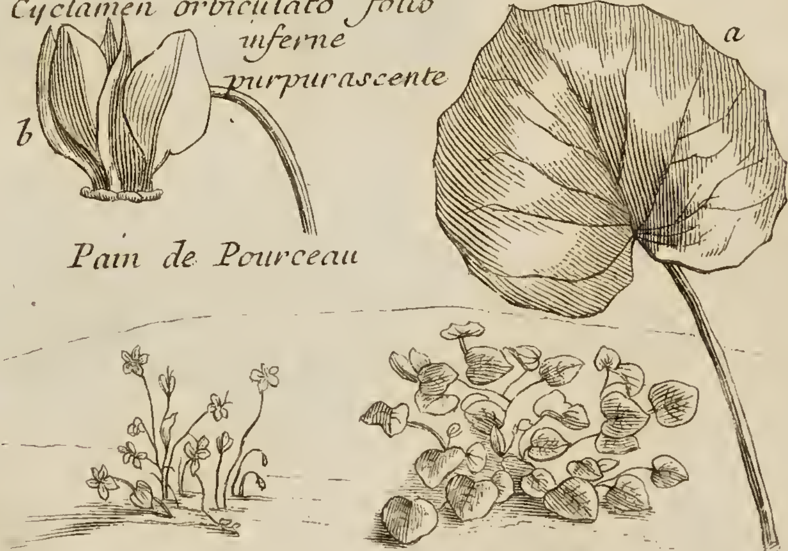


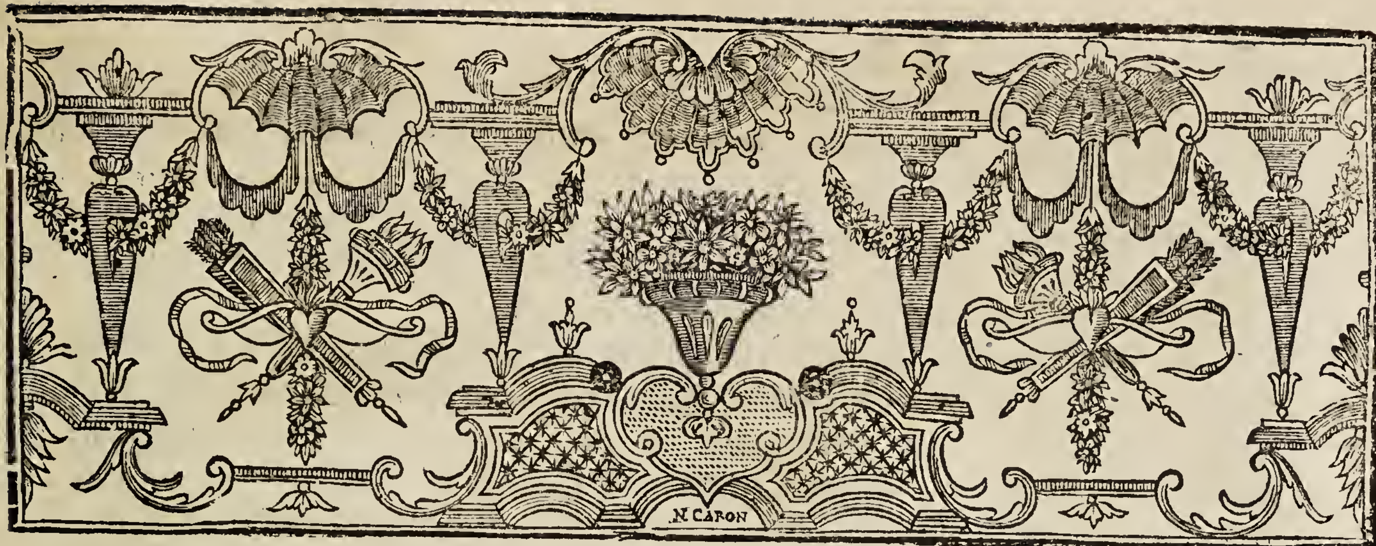
Ophioglossum Vulgatum Langue de Serpent ou herbe sans couture



Cyclamen orbiculato folio inferne purpurascente

Pain de Pourceau





DICTIONNAIRE
DES TERMES
DE
CAVALERIE.

AVERTISSEMENT.

J'Ai donné à ce Dictionnaire général le plus d'étenduë qu'il m'a été possible ; le composant des Termes qui sont actuellement en usage dans l'Art de la Cavalerie & de ceux que l'on rencontre dans les Auteurs. J'ai cependant obmis de dessein prémédité plusieurs de ces derniers, parce que les choses qu'ils exprimoient alors ayant été abolies, pour, suivant toutes les apparences, ne plus revoir le jour, il étoit superflu d'en grossir un Dictionnaire. Tels sont les noms des parties d'une prodigieuse quantité d'embouchures, &c.

On ne trouvera ici que la simple dénomination des instrumens qui regardent le pansement des Chevaux, la matiere des Médicamens & Operations ; la Ferrure, les Selles & Bottes ; parce que leur explication accompagnée d'Estampes suit les Chapitres qui traitent de ces différentes parties de la Cavalerie, auxquelles je renvoye le Lecteur ; m'étant fait un plan de ne point quitter une matiere commencée, sans y joindre en même tems tout ce qui y a rapport autant que j'en ai été capable.

A



BANDONNER un Cheval ; c'est le faire courir de toute sa vîtesse, sans lui tenir la bride. *Abandonner* les étriers ; c'est ôter ses pieds de dedans. *S'abandonner*, ou Abandonner son Cheval après quelqu'un ; c'est le poursuivre à course de Cheval.

Abatre un Cheval ; c'est le faire tomber sur le côté, par le moyen de certains

cordages, appellés entraves & lacs; on l'abat ordinairement pour lui faire quelques opérations de Chirurgie, ou même pour le ferrer quand il est trop difficile. *Abatre l'eau;* c'est essuyer le corps d'un Cheval qui vient de sortir de l'eau, ou qui est en sueur, ce qui se fait par le moyen de la main ou du couteau de chaleur. *S'abatre*, se dit plus communément des Chevaux de tirage lorsqu'ils tombent en tirant une voiture.

Abreuver un Cheval; c'est-à-dire, le faire boire. On disoit autrefois *Embuver.*

Abreuvoir ; c'est un endroit choisi & formé en pente douce au bord de l'eau, pour y faire boire, ou y faire baigner les Chevaux. On pave ordinairement les Abreuvoirs. On dit: Menez ce Cheval à l'*Abreuvoir* ou à l'eau.

Academie; Bâtiment & emplacement destiné principalement à apprendre aux jeunes gens l'art de monter à cheval. On y reçoit des Pensionnaires & des Externes. Les Pensionnaires y logent & apprennent à danser, à voltiger, les Mathématiques, à faire des armes &c. & les Externes n'y viennent que pour apprendre à monter à cheval chaque jour.

Academiste. Pensionnaire ou Externe, à qui on apprend à monter à cheval &c. dans une Academie.

Accourcir la bride dans sa main; c'est une action du Cavalier, qui après avoir tiré vers lui les rênes de la bride, en les prenant par le bout où est le bouton avec sa main droite, les reprend ensuite avec sa main gauche qu'il avoit ouverte tant soit peu, pour laisser couler les rênes pendant qu'il les tiroit à lui.

Accoutumer un Cheval; c'est le stiler à quelque exercice ou à quelque bruit, afin qu'il n'en ait pas peur.

S'Acculer ; c'est lorsqu'un Cheval rétif ayant reculé la croupe contre une muraille, ou ailleurs, y reste opiniâtrement, malgré tous les efforts que fait le Cavalier pour l'en faire sortir. Il se dit aussi d'un Cheval de Manege, qui recule au lieu d'avancer en faisant des voltes.

Acheminer un Cheval; c'est accoutumer un Poulin à marcher droit devant lui.

Achever un Cheval; c'est achever sa derniere reprise au Manege.

A Cru, on dit monter à Cru. *Voyez* Monter.

Action, signifie à l'égard du Cheval un mouvement vif. On dit donc une belle ou une mauvaise action du Cheval. On dit d'un Cheval qui a de l'ardeur, & qui remuë perpetuellement, qu'il est toujours en action.

Adroit, se dit d'un Cheval qui choisit bien l'endroit où il met bien son pied en marchant dans un terrein raboteux ou difficile. Il y a des Chevaux très-mal-adroits, & qui font souvent des faux pas dans ces occasions, quoiqu'ils ayent la jambe fort bonne.

Affermir la bouche d'un Cheval, ou l'affermir dans la main & sur les hanches; c'est continuer les leçons qu'on lui a données, pour qu'il s'accoutume à l'effet de la bride, & à avoir les hanches basses. *Voyez* Assurer.

Age. L'âge du Cheval se connoît jusqu'à sept ans aux dents de devant & aux crochets; & passé sept ans, on le peut découvrir à d'autres remarques assez incertaines.

Aider un Cheval; c'est se servir pour avertir un Cheval d'une ou de plusieurs Aides ensemble, comme appeller de la langue, approcher les jambes, donner des coups de gaules, ou des coups déperon.

Aides ; ce sont les moyens, ou plutôt les instrumens dont le Cavalier se sert

pour faire entendre au Cheval ce qu'il exige de lui. Ces aides sont le frappement de la langue contre le palais; d'approcher le gras des jambes du ventre du Cheval en le lui serrant, de lui donner des coups de gaules, & de lui frapper le ventre avec les pointes de l'éperon. On dit, répondre, obéir aux Aides, tenir dans la sujetion des Aides. *Voyez* Répondre, Obéir & Sujetion.

Aiguillette. Nouer *l'Aiguillette*, espece de proverbe, qui signifie cinq ou six sauts & ruades consecutives & violentes qu'un Cheval fait tout-à-coup par gaïeté, ou pour démonter son Cavalier.

Aîles, les Aîles de *la lance*, sont les planches de bois qui forment l'endroit le plus large de la lance au-dessus de la poignée. *Voyez* la lettre *t* de la planche XXIV.

Airs de Manege, sont tous les mouvemens, allûres & exercices qu'on apprend au Cheval de Manege. Le pas naturel d'un Cheval, le trot & le galop ne sont point comptés au nombre des Airs de Manege. *Airs relevez*, sont les Airs par lesquels le Cheval s'éleve davantage de terre: les Airs de Manege, sont les balotades, les croupades, les caprioles, les courbettes, & demi-courbettes; les falcades, le galop gaillard, le demi air ou mesair; le pas & sault; les passades, les pesades, les pirouettes, le répolon, le terre à terre, les voltes & demi-voltes. Vous trouverez les explications de tous ces Airs à leurs lettres.

Ajuster un Cheval; c'est lui apprendre son exercice en lui donnant la grace nécessaire. *Ajuster* un fer; c'est le rendre propre au pied du Cheval.

Allegerir un Cheval; c'est le rendre plus leger du devant, afin qu'il ait plus de grace dans ses airs de Manege.

Aller, se dit des allûres du Cheval. Aller le pas, le trot, &c. *Voyez* Allûres: On dit aussi en termes de Manege, *Aller étroit*, lorsqu'on s'approche du centre du Manege: *aller large*, signifie s'éloigner du centre du Manege: *aller droit à la muraille;* c'est conduire son Cheval vis-à-vis de la muraille, comme si on vouloit passer au travers. On dit en termes de Cavalerie, *Aller par surprise;* lorsque le Cavalier se sert des aides trop à coup, de façon qu'il surprend le Cheval au lieu de l'avertir. *Aller par païs*, signifie faire un voyage, ou se promener à Cheval. *Aller à toutes jambes, à toute bride, à étripe Cheval, ou à tombeau ouvert;* c'est faire courir son Cheval aussi vîte qu'il peut aller. On dit du Cheval. *Aller par bonds & par sauts*, lorsqu'un Cheval par gaïeté ne fait que sauter, au lieu d'aller une allûre reglée. Cette expression a une autre signification en termes de Manege. *Voyez* Sauter. *Aller à trois jambes*, se dit d'un Cheval qui boîte. *Aller de l'oreille*, se dit d'un Cheval qui fait une inclination de tête en marchant à chaque pas qu'il fait.

Allonger le col, se dit d'un Cheval, qui au lieu de tenir sa tête en bonne situation lorsqu'on l'arrête, avance la tête & tend le col, comme pour s'appuyer sur sa bride, ce qui marque ordinairement peu de force de reins. *Allonger*, c'est en terme de Cocher avertir le Postillon de faire tirer les Chevaux de devant; alors le Cocher dit au Postillon, *Allongez*, *Allongez*. *Allonger les étriers;* c'est augmenter la longueur de l'étriviere par le moyen de sa boucle, dont on fait entrer l'ardillon à un ou plusieurs points plus bas.

Allûres, les Allûres du Cheval, sont le pas, l'entre-pas, le trot, l'amble, le

galop ; le traquenard & le train rompu. *Voyez* ces mots à leurs lettres. On dit qu'un Cheval a les *Allûres froides* , quand il leve très-peu les jambes de devant en cheminant. Une *Allûre reglée* ; c'est celle qu'on fait aller au Cheval sans qu'il augmente ni qu'il diminuë de vîtesse.

Alzan, poil de Cheval tirant sur le roux : ce poil a plusieurs nuances qu'on désigne par plusieurs épithetes ; sçavoir, Alzan clair, Alzan poil de Vache : Alzan bay, Alzan vif, Alzan obscur, Alzan brûlé. On dit proverbalement Alzan brûlé plutôt mort que lassé ; ce qui veut dire, que les Chevaux de ce poil sont si vigoureux qu'ils ne se lassent jamais.

Amble, allûre fort douce du Cheval, elle égale le trot en vîtesse, le Cheval qui a cette allûre naturelle ne va jamais le trot. On appelle un Cheval qui va l'Amble naturellement, *franc d'Amble*. On peut donner cette allûre au Cheval par art, les Anglois y réussissent. Le Cheval qui va l'*Amble* avance en même tems la jambe de devant & de derriere du même côté.

Ambler ; c'est aller l'amble. *Voyez* Amble.

Ambleur, Officier de la petite Ecurie du Roi & de la grande.

Ambulant, Cheval qui va l'amble.

A miroir. Voyez *Bay*. On nomme aussi *Mors à miroir*, une espece de Mors qu'on fait pour empêcher un Cheval de tirer la langue hors de sa bouche. *Voyez* Mors, & *V*. fig. G. planche X.

Ample, épithete qu'on donne au jarret d'un Cheval. *Voyez* Jarret.

Animer un Cheval ; c'est le reveiller quand il ralentit ses mouvemens au Manege, au moyen du bruit de la langue ou du siflement de la gaule.

Appaiser un Cheval ; c'est adoucir son humeur lorsqu'il a des mouvemens déreglés & trop vifs par colere ; ce qui se fait, ou en le caressant, ou en lui donnant un peu d'herbe à manger, ou au moyen d'un sifflement doux que le Cavalier fait.

Appareiller un Cheval de Carosse ; c'est en choisir un autre qui lui ressemble le plus que faire se peut, de taille, de poil & d'âge. *Appareiller* en termes de Haras, signifie faire saillir à un Etalon, la Jument la plus propre pour faire avec lui un beau ou un bon Poulin.

Apparence, *belle Apparence*, se dit ordinairement d'un Cheval, qui (quoiqu'il paroisse très-beau) n'a pas cependant beaucoup de vigueur, & quelquefois point du tout. On dit voilà un Cheval de *belle Apparence*.

Appartenance, se dit de tout ce qui est nécessaire pour composer entierement le harnois d'un Cheval de selle, de carosse, de charette, &c. quand on ne les détaille pas. Par exemple, on dit une selle avec toutes *ses Appartenances* qui sont les sangles, la croupiere, &c.

Appeller un Cheval de la langue ; c'est frapper la langue contre le palais, ce qui fait un son qui ressemble à *tac*. On accoutume les Chevaux à cet avertissement en l'accompagnant d'abord de quelqu'autre aide ; afin que par la suite il réveille son attention pour son exercice en entendant ce son tout seul.

Approcher le gras des jambes, les talons, ou les éperons ; c'est avertir un Cheval qui ralentit son mouvemeut, ou qui n'obéït pas, en serrant les jambes vers le flanc plus ou moins fort.

Appui de la main, est l'effet que fait le mors sur les barres de la bouche du Cheval

val, & dont la main du Cavalier eſt avertie par une peſanteur plus ou moins forte, qu'elle eſt obligée de ſoutenir, pour conduire ſon Cheval par les rênes : quand l'homme ne ſent aucune peſanteur, ce qui vient de ce que le Cheval a les barres extrêmement ſenſibles ; alors on dit que le Cheval n'a point d'Appui, quand il ſent une peſanteur médiocre, alors le Cheval a de l'Appui, & l'Appui bon ou à pleine main ; ſi la peſanteur eſt exceſſive, le Cheval peſe à la main.

Appuyer des deux ; c'eſt frapper & enfoncer les deux éperons dans le flanc du Cheval. *Appuyer vertement des deux* ; c'eſt donner le coup des deux éperons de toute ſa force. *Appuyer le poinçon* ; c'eſt faire ſentir la pointe du poinçon ſur la croupe du Cheval de Manege pour le faire ſauter. *Voyez Poinçon.*

Arbalêtre, un cheval en Arbalêtre ; c'eſt un Cheval attelé ſeul à une voiture devant les deux Chevaux du timon.

Ardeur. Cheval d'Ardeur, ou qui *a de l'Ardeur* ; c'eſt un Cheval toujours inquiet ſous l'homme, & dont l'envie d'avancer augmente à meſure qu'il eſt retenu : c'eſt un défaut bien fatiguant.

Argenté. Gris-Argenté, nom d'un poil de Cheval. *Voyez* Gris.

Armand. Compoſition medecinale, dont on frotte le bout d'un nerf de bœuf, & qu'on introduit enſuite juſqu'au fond du goſier du Cheval dans de certains cas.

S'armer, Un Cheval s'arme, lorſqu'obéïſſant trop promptement à la bride, pour peu qu'on la tire, pour l'empêcher d'avancer, il approche ſi fort ſon menton du poitrail, qu'il rend inutile l'effet du mors ; parce qu'alors les branches de la bride poſent ſur le poitrail, Il *s'arme* auſſi *des levres* quand il les met entre le mors & ſes barres.

Arondir un Cheval ; c'eſt le dreſſer à manier en rond.

Arqué, défectuoſité d'un Cheval. Un Cheval Arqué eſt celui dont les tendons des jambes de devant ſe ſont retirés par fatigue, de façon que les genoux avancent trop, parce que la jambe eſt à moitié pliée en deſſous.

Arreſt, c'eſt en termes de Manege, les derniers mouvemens qu'on fait faire à ſon Cheval avant de l'arrêter tout-à-fait. On appelle cette action *former un Arreſt* ; un Cheval forme bien ou mal ſon Arreſt, ſelon qu'il fait ſes mouvemens avec grace, ou lourdement, ſoit par ſa faute ou par celle du Cavalier : *un demi-Arreſt*, eſt arrêter ſon Cheval ou rallentir ſon allûre un moment, puis la lui faire reprendre ſur le champ : on appelle cela former un demi-Arreſt.

Arreſtes, Maladie du Cheval : Galles qui viennent aux jambes.

Arriere-main ; c'eſt tout le train de derriere du Cheval.

Ars, veine du bras en dedans.

Arzel, eſt un Cheval qui a une balzane au pied de derriere hors du montoir.

Aſſembler un Cheval ; c'eſt lui tenir la main en ſerrant les cuiſſes, de façon qu'il ſe racourciſſe, pour ainſi dire, en rapprochant le train de derriere du train de devant, ce qui lui releve les épaules & la tête.

Aſſeoir un Cheval ſur les hanches ; c'eſt le dreſſer à exécuter ſes airs de Manege, ou à galoper, ayant la croupe plus baſſe que les épaules. *Aſſeoir le fer* ; c'eſt le faire porter. *Voyez* Porter.

Aſſiete. L'Aſſiete du Cavalier, eſt la façon dont il eſt ſitué dans ſa ſelle ; ainſi il y a une bonne & une mauvaiſe Aſſiete.

Assis, se dit du Cheval & du Cavalier. Le Cavalier est bien ou mal Assis dans la selle; & le Cheval est bien *Assis sur les hanches*, quand dans ses airs au Manege, & même au galop ordinaire, sa croupe est plus basse que les épaules.

Assortir, en termes de Haras; c'est donner à un Etalon la Jument qu'on croit lui convenir le mieux, tant par rapport à la figure, que pour les qualités. On assortit la Jument à l'Etalon bien ou mal.

Assouplir un Cheval; c'est le dresser à faire avec facilité & liaison son exercice.

Assujetir les épaules, *les hanches* d'un Cheval; c'est le conduire de façon que ses épaules ou ses hanches ne sortent point de la piste sur laquelle on le conduit.

Assûrer la bouche d'un Cheval; c'est accoutumer celui que la bride incommode à en souffrir l'effet sans aucun mouvement d'impatience. Assûrer les épaules d'un Cheval; c'est l'empêcher de porter ses épaules de côté.

Attache: un Cheval à l'Attache est celui qu'on attache à la mangeoire pour le nourrir avec foin, avoine & paille.

Attacher haut; c'est attacher la longe du licol aux barreaux du ratelier, ce qui se fait ordinairement pour empêcher le Cheval de manger sa litiere.

S'*Attacher* à l'éperon; c'est la même chose que se jetter sur l'éperon. *Voyez* Se jetter.

Attaquer un Cheval; c'est le piquer vigoureusement avec les éperons.

Atteinte. Mal qui arrive au derriere du pied d'un Cheval quand il s'y blesse, ou qu'il y est blessé par le pied d'un autre Cheval. *Atteinte encornée* est celle qui penetre jusques dessous la corne. *Atteinte sourde*, est celle qui ne fait qu'une contusion sans blessure apparente.

Attelage, est un nombre de Chevaux destinés à tirer une voiture.

Atteler. C'est joindre des Chevaux à une voiture pour la tirer.

Attendre un Cheval; c'est ne s'en point servir, ou le menager jusqu'à ce que l'âge ou la force lui soient venus.

Avalure. C'est un bourelet, ou cercle de corne, qui se forme au sabot d'un Cheval quand le sabot a été blessé, & qu'il vient de la nouvelle corne qui pousse l'ancienne devant elle; c'est proprement la marque de l'endroit où la nouvelle corne touche l'ancienne.

Avantage, *être monté à son Avantage*; c'est être monté sur un bon ou sur un grand Cheval. *Monter avec Avantage*, ou prendre de l'avantage pour monter à Cheval; c'est se servir de quelque chose sur laquelle on monte avant de mettre le pied à l'étrier. Les femmes, & les vieillards, ou gens infirmes se servent assez ordinairement d'*Avantage* pour monter à Cheval.

Avant-Cœur, maladie du Cheval, qui se denote par une tumeur qui se forme au poitrail vis-à-vis du cœur.

Avant-main; c'est le devant du Cheval, sçavoir, la tête, le col, le poitrail & les épaules. On dit ce Cheval est beau de la Main en Avant.

Auber, poil de Cheval; il est blanc semé de bay & d'alzan.

Aubin, allûre qui tient de l'amble & du galop.

Averti; un Pas *averti*. *Voyez* Pas, allûre du Cheval.

Avertir un Cheval; c'est le réveiller au moyen de quelques aides, lorsqu'il se neglige dans son exercice. Ce terme ne s'employe guere qu'au Manege.

Auge, ce mot signifie deux choses: 1°. C'est un canal de bois destiné à met-

tre l'avoine pour la faire manger au Cheval : 2°. C'est une grosse pierre creusée destinée à faire boire les Chevaux, on y verse l'eau des puits quelque tems avant de la laisser boire aux Chevaux afin d'en ôter la crudité.

Auget. V. *Canal*.

Avoine, espece de grain qu'on recueille & qu'on donne à manger au Cheval ; c'est la nourriture ordinaire qui lui donne le plus de courage. Roter sur l'Avoine. *Voyez* Roter. Vaner l'Avoine. *V.* Vaner. Picotin d'Avoine. *V.* Picotin.

Avoir du corps, se dit d'un Cheval qui a le flanc rempli & les côtes évasées & arrondies. N'avoir point de corps, se dit lorsqu'un Cheval a les côtes plattes, & que son ventre va en diminuant vers les cuisses, comme celui d'un levrier : les Chevaux d'ardeur sont sujets à cette conformation. *Avoir de la noblesse*, se dit principalement d'un Cheval qui a le col long & relevé, & la tête haute & bien placée. *Avoir du ventre*, se dit en mauvaise part d'un Cheval qui a le ventre trop gros, signe d'un Cheval paresseux. *Avoir de l'haleine & du fond*, se disent communement des Chevaux qu'on employe à courir quand ils resistent long-tems à cet exercice sans s'essouffler, & qu'ils le peuvent recommencer souvent sans se fatiguer. *Avoir des reins ou du rein*, se dit d'un Cheval vigoureux, ou de celui dont les reins se font sentir au Cavalier, parce qu'ils ont des mouvemens trop durs & trop secs. *Avoir le nez au vent*, se dit d'un Cheval qui leve toujours le nez en haut ; c'est un défaut qui provient souvent de ce que le Cheval ayant les os de la ganache serrés, il a de la peine à bien placer sa tête. Ce défaut vient quelquefois aussi de ce qu'il a la bouche égarée : c'est-à-dire dereglée. *Avoir l'éperon fin*, se dit d'un Cheval fort sensible à l'éperon, & qui s'en apperçoit pour peu qu'on l'approche. *Avoir de la tenuë* à Cheval, se dit du Cavalier lorsqu'il y est ferme, & qu'il ne se déplace point, quelques mouvemens irréguliers que le Cheval fasse. *Avoir du vent*, se dit d'un Cheval poussif.

B

BAgue. Anneau de Cuivre qui pend au bout d'une espece de potence, & qui s'en détache facilement, quand on est assez adroit pour l'enfiler avec une lance en courant à Cheval de toute sa vîtesse ; c'est un exercice d'Academie. Courir la bague. *V.* Courir. Avoir deux dedans. *V.* Dedans.

Baillet, poil de Cheval, il est roux tirant sur le blanc.

Baisser les hanches, se dit du Cheval. *V.* Hanches. Baisser la lance. *V.* Lance.

Balancer la croupe au pas ou au trot, se dit du Cheval dont la croupe dandine à ces allûres, c'est marque de foiblesse de reins.

Balotade, Air de Manege ; ce sont des sauts où le Cheval étant entre les piliers doit avoir les quatre pieds en l'air en même tems.

Balzane ; c'est une espece de poil tout blanc tout autour du bas de la jambe jusqu'au sabot. *Balzane herminée*, se dit lorsqu'il y a dans l'étenduë de la Balzane des taches de quelqu'autre poil semées çà & là ; les termes de travat, transtravat, & chaussé-trop-haut, appartiennent aux Balzanes. *V.* ces termes à leurs lettres.

Barbe, Cheval né en barbarie.

Barbe, partie de la tête du Cheval, eſt un os qui finit au-deſſus du menton ; c'eſt entre cet os & le menton que la gourmette doit porter. La *Barbe*, eſt proprement le bout ou plûtôt la jonction des os de la ganache.

Barbes, ce ſont de petites excroiſſances de chair longuettes, & finiſſant en pointe, qui viennent, & ſont attachées au palais ſous la langue du Cheval qui l'empêchent de manger, & qu'on ôte pour cette raiſon. On dit auſſi Barbillons.

Barcade de Chevaux; c'eſt pluſieurs chevaux embarqués qu'on a acheté, & auſquels on veut faire paſſer la mer.

Barre, c'eſt un morceau de bois gros comme la jambe, rond & long de ſept à huit pieds, percé d'un trou à chaque bout, pour y arrêter deux cordes, dont l'une s'attache à la mangeoire, & l'autre au poteau. Ce ſont ces morceaux de bois qui ſeparent les Chevaux l'un de l'autre dans une écurie: ils ſont ordinairement ſuſpendus à un pied & demi de terre : Quelquefois les Chevaux s'embarrent. *Voyez* Embarrer

Barrer les Chevaux; c'eſt les ſéparer l'un de l'autre dans l'écurie, en mettant des Barres entr'eux. *Barrer la veine*, eſt une operation de Chirurgie. *V.* le chapitre qui en parle, au traité du Chirurgien.

Barres, partie de la tête du Cheval. Les Barres d'un Cheval ſont la continuation des deux os de la mâchoire inférieure en dedans de la bouche, entre les dents mâchelieres & les dents de devant. Cet eſpace eſt recouvert d'une chair, ou peau plus ou moins épaiſſe: c'eſt ſur les Barres qu'eſt poſé le mors de la bride, au moyen duquel on conduit le Cheval. Quand les *Barres* ſont *tranchantes* & décharnées ou hautes, c'eſt-à-dire, que la peau qui les couvre eſt mince, le Cheval a la bouche ſenſible: quand la peau eſt fort épaiſſe, *les Barres* ſont *charnuës*, rondes ou baſſes, & le Cheval n'y a gueres de ſentiment.

Bas. Mettre Bas. V. *Mettre. Porter Bas.* V. Porter. Avoir *les talons bas.* V. Talon.

Baſſe. C'eſt une pente qu'on pratique dans une colline, & qu'on deſtine à faire galoper un Cheval en deſcendant, afin de l'accoutumer à ployer les jarrets.

Bât. Ceſt une eſpece de ſelle de bois qu'on met ſur les Anes, Mulets & Chevaux ſur laquelle on ajuſte des paniers ou autres machines deſtinées à porter des fardeaux. *Un Cheval de Bât*, eſt un Cheval deſtiné à porter des fardeaux ſur un Bât, ſoit à la guerre ou en route, ou dans les Meſſageries.

Bataille, Cheval de Bataille; c'eſt un Cheval de belle taille, étoffé & qui a l'air fier & noble.

Bâter un Cheval, un Mulet, ou un Ane; c'eſt lui attacher le Bât ſur le dos. Le *debâter*; c'eſt lui ôter le Bât de deſſus le dos.

Battre du flanc, ſe dit d'un Cheval pouſſif, ou d'un Cheval qui a la fiévre, ou quelqu'autre maladie, qui ſe dénote par une agitation de ſon flanc plus forte qu'à l'ordinaire. *Battre à la main*, ſe dit d'un Cheval qui hauſſe & baiſſe perpétuellement le nez, ſoit par l'incommodité que lui cauſe la bride quand il n'y eſt pas encore accoutumé, ou bien par une mauvaiſe habitude que quelques Chevaux prennent. *Battre* la pouſſiere, ſe dit d'un Cheval qui a de l'ardeur & qu'on retient; alors il trepigne perpetuellement ſans pouvoir avancer, parce qu'il eſt retenu & *bat la pouſſiere.*

Bay, poil de Cheval tirant sur le rouge: ce poil a plusieurs nuances; sçavoir, Bay *clair*, Bay *doré*, Bay *brun*, Bay *chatin*, Bay *cerise*. Bay *miroité* ou *à miroir* se nomme ainsi, lorsqu'on distingue des taches rondes semées par tout le corps & d'un Bay plus clair que le reste du poil.

Beau, un Beau *parer*, un Beau *partir*, *porter* Beau ou en Beau lieu. *Voyez* Parer, partir, porter. *Beau pas*. *V.* Pas.

Beaux jarrets. *V.* Jarrets. *Beaux mouvemens*. *V.* Mouvemens.

Beguayer. C'est la même chose que battre à la main par l'incommodité de la bride, *V.* Battre à la main.

Begut. *Cheval Begut*, est un Cheval qui conserve toute sa vie les marques noires qui sont à ses dents; ces marques aident à connoître l'âge aux autres Chevaux à mesure qu'elles s'effacent; c'est pourquoi on ne sçauroit connoître l'âge d'un Cheval Begut à ses dents.

Belle-face, est la même chose que chanfrein blanc. *V.* Chanfrein.

Se bercer, se dit d'un Cheval qui se laisse aller nonchalament d'un côté & d'un autre au pas & au trot, imitant pour ainsi dire, le mouvement qu'on fait faire au Berceau pour endormir un enfant. Ce dandinement marque très-souvent un Cheval mol & sans force.

Bête chevaline; c'est la même chose que Cheval: cela ne se dit que d'un Cheval de Païsant ou de peu de valeur. *Bête bleuë*, est une expression figurée & proverbiale, qui signifie un Cheval qui n'est propre à rien.

Bidet, signifie un Cheval de la plus petite taille. *Bidet de poste*, est un petit Cheval de poste sur lequel on monte, & qu'on n'attele point à la chaise de poste. *Bidet pour la bague*, est un petit Cheval destiné dans une Academie à monter pour courre la bague. Un Bidet ne passe gueres trois pieds & demi de haut. *Double Bidet*, est un Cheval entre le Bidet & la taille ordinaire: il ne passe gueres quatre pieds & demi de haut. Les Chevaux de cette taille servent ordinairement pour la promenade, pour l'arquebuse, & aux Messageries.

Bien jambé, ou *Bien de la jambe*. *V.* Jambé. Bien dans *les talons*, dans *la main*. *V.* Talons & Main. Bien en *selle*. *V.* Selle.

Billarder; c'est lorsqu'un Cheval en marchand jette ses jambes de devant en dehors.

Billot, morceau de bois rond, ayant près d'un pouce de diamettre, & d'environ cinq à six pouces de long, ayant aux deux bouts deux anneaux de fer pour y attacher un cuir. On met ordinairement de l'assafœtida autour du Billot, puis on lie un linge par-dessus: on met le Billot comme un mors dans la bouche du Cheval, & on passe le cuir par-dessus ses oreilles comme une têtiere. L'assafœtida se fond avec la salive dans la bouche, & reveille l'appetit au Cheval dégouté. *Le Billot* sans assafœtida, est la bride des Chevaux de charette. On appelle aussi *Billots*, les barres de bois rondes qui s'attachent aux Chevaux que l'on couple, & qui coulent tout le long de leurs flancs. *V.* le Chapitre X. du Traité des Haras.

Bistourner; c'est donner un tour ou une entorse, pour ainsi dire, aux testicules d'un Cheval, de façon qu'il ne peut plus engendrer, quoiqu'il ne soit pas châtré.

Blanc, poil de Cheval qui n'a aucun poil noir sur tout le corps.

Blanchir la sole d'un Cheval, c'est en ôter simplement la premiere écorce.

Bleyme, foulure ou meurtriſſure qui arrive à la ſole du pied. *V.* le Chap. LXVIII. des Maladies des Chevaux.

Bœuf Eparvin de Bœuf. V. Eparvin.

Boire dans ſon blanc, expreſſion figurée qui ſignifie qu'un Cheval bay alzan, &c. a le nez tout blanc. *Boire la bride*, ſe dit lorſque les montans de la bride n'étant pas aſſez allongés, le mors force les coins de la bouche du Cheval & les fait rider. *Faire boire un Cheval au ſceau*; c'eſt lui apporter un ſceau d'eau pour le faire boire dans l'écurie ſans le déranger de ſa place.

Boiter, a la même ſignification au Cheval comme à l'homme. *Boiter* de vieux ou de vieux tems, ſignifie qu'il y a long-tems que le Cheval boite.

Boiteux, eſt un Cheval qui boite. *Boiteux de l'oreille* ou *de la bride*, ſe dit d'un Cheval qui en allant au pas accompagne chaque pas qu'il fait d'une inclination ou baiſſement de tête.

Bon homme de Cheval, Bon *Haras*, Bon *pied*, Bon *train*. *V.* Tous ces mots à leurs lettres.

Bond, eſt un ſaut que fait le Cheval en s'élevant ſubitement en l'air & retombant à ſa même place. Aller par ſauts & par bons. *V.* Aller.

Bonne nature, un Cheval de *Bonne nature*, *V.* Nature.

Botte de paille ou de foin, eſt une certaine quantité de paille ou de foin, qu'on entoure avec des liens de la même nature, & qui peſe plus ou moins ſelon les différens païs : on en nourrit les Chevaux qui ſont à l'Ecurie. *Aller à la Botte*; c'eſt une action d'un Cheval colere, qui porte ſa bouche à la botte ou à la jambe de celui qui le monte pour le mordre. *Serrer la Botte*, eſt une expreſſion figurée qui veut dire preſſer un Cheval d'avancer en ſerrant les jambes; c'eſt un terme uſité à la guerre.

Se botter, ſignifie mettre des Bottes pour monter à cheval. Un Cheval *ſe botte* lorſque marchant dans un terrein gras, la terre lui emplit le pied & y reſte.

Bottes; c'eſt une chauſſure de cuir fort qu'on met pour monter à Cheval : elle eſt compoſée de la genouillere : d'une tige auſſi large en haut près du genouil qu'en bas près du coude-pied, & d'un ſoulier armé d'un éperon, le ſoulier tient à la tige. *La Botte forte*, eſt celle dont la tige eſt dure & ne fait aucun pli; elle ſert ordinairement aux Chaſſeurs, aux poſtillons, & à la Cavalerie. *La Botte molle*, eſt celle qui fait pluſieurs plis au-deſſus du coude-pied. Les Academiſtes & les Dragons s'en ſervent. *La Botte à la Houzarde & à l'Angloiſe*, ſont molles & n'ont point de genouilleres. On met quelquefois aux Chevaux qui ſe coupent, un morceau de cuir qu'on attache avec des boucles, & qui entoure la jambe dans l'endroit où le Cheval ſe coupe. On appelle ce cuir *une Botte*.

Bottines; c'eſt une chauſſure de cuir fort & dure, qu'on met à ſes jambes pour monter à Cheval : Elle differe de la botte, en ce que la tige & la genouillere ſont fenduës en long par le côté, & ſe rejoignent par des boucles ou des boutons; en ce qu'elle ſuit préciſément le moule de la jambe; & en ce que le ſoulier n'y eſt point attaché.

Bouche, partie de la tête du Cheval, eſt ce qu'on appelle la gueule aux autres animaux. *Bouche*, ne ſe dit que de l'homme & du Cheval, à cauſe de la Nobleſſe de cet animal; ſes bonnes qualités ſont d'être *bonne* ou *loyale*; c'eſt-à-dire, que le mors n'y faſſe ni trop ni trop peu d'impreſſion. On appelle auſſi

Bouche *à pleine main*, un bonne Bouche que l'on ne ſent ni trop ni trop peu dans la main. *Aſſurée ;* c'eſt-à-dire, que le Cheval ſente le mors ſans inquiétude. *Senſible*, ſignifie qu'elle eſt délicate aux impreſſions du mors ; c'eſt un défaut à une Bouche que d'être trop ſenſible. *Fraîche* ; c'eſt-à-dire, qu'elle conſerve toujours le ſentiment du mors, & qu'elle eſt perpétuellement humectée par une écume blanche. Les mauvaiſes qualités d'une Bouche, ſont d'être *fauſſe* ou *égarée* ; c'eſt-à-dire, qu'elle ne répond pas juſte aux impreſſions du mors. *Chatouilleuſe*, vient de trop grande ſenſibilité. *Seche*, c'eſt-à-dire, ſans écume, eſt quelquefois une ſuite d'inſenſibilité, *Forte*, veut dire que le mors ne fait preſque point d'effet ſur les barres. On dit dans cette occaſion que le Cheval eſt *gueulard*, ou a de *la Gueule*, ou eſt ſans *Bouche*, ou eſt fort en *Bouche*. *Perduë* ou *Ruinée*, ſignifie que le Cheval n'a plus aucune ſenſibilité à la bouche. *Aſſurer*, *Raſſurer*, *Gourmander*, *Offenſer*, *Ouvrir* la Bouche d'un Cheval. *V.* ces termes à leurs lettres.

Bouchon ; c'eſt un tortillon de paille ou de foin qu'on fait ſur le champ, pour frotter tout le corps d'un Cheval, ſur tout quand il a chaud.

Bouchoner un Cheval ; c'eſt le frotter avec le Bouchon.

Boucler une Jument ; c'eſt lui fermer la nature, au moyen de pluſieurs aiguilles de cuivre, dont on perce diametralement les deux lévres, & qu'on arrête des deux côtés. On ſe ſert auſſi d'anneaux de cuivre. Le tout afin qu'elle ne puiſſe pas être couverte.

Bouë. On dit que la *Bouë ſoufle au poil*, lorſque par quelque bleſſure qu'un Cheval aura eu dans le pied, la matiere de la ſuppuration paroît vers la couronne.

Bouillon de chair, eſt une excroiſſance ronde & charnuë qui croit dans une bleſſure.

Boules de licol ; ſont des boules de bois d'environ quatre pouces de diamettre, & percées d'un trou tout au travers. On paſſe les longes du licol dans deux boules, une pour chaque longe. Ces boules qui pendent au bout des longes les entraînent toujours en bas, au lieu que quand les longes ſont arrêtées aux anneaux de la mangeoire, elles plient au lieu de deſcendre ; ainſi lorſque le Cheval veut ſe grater la tête avec le pied de derriere, il court riſque d'engager ſon pied dans le pli de la longe & de s'encheveſtrer.

Boulet, partie de la jambe du Cheval ; c'eſt la premiere jointure du bas de la jambe du Cheval. Eſtre ſur les *Boulets* ; c'eſt la même choſe qu'être bouleté. *Voyez* Bouleté.

Bouleté. Un Cheval bouleté eſt celui dont le Boulet paroît avancer trop en devant, parce que le pâturon & le pied ſe ſont pliés en arriere. Cette conformation vient de trop grande fatigue, & eſt une marque ſûre que la jambe eſt uſée.

Bouleux, ſe dit d'un Cheval de mediocre taille qui n'a ni nobleſſe, ni grace, ni legereté dans ſes allûres & qui eſt étoffé.

Bouquet ; c'eſt la paille que les Marchands de Chevaux mettent à l'oreille, ou à la queuë d'un Cheval ; pour indiquer au marché qu'il eſt à vendre.

Bourbillon ; c'eſt plus communément la matiere qui ſort d'un Javart.

Bout. On dit qu'un Cheval n'a point de bout, lorſqu'il recommence ſouvent des exercices violens & de longueur ſans en être fatigué, & avec la même vigueur.

Boute-en-train, terme de Haras ; c'eſt le nom qu'on donne à un Cheval entier, dont on ſe ſert pour mettre les Jumens en chaleur, ou pour découvrir ſi elles ſont en état de ſe laiſſer couvrir ; il faut qu'un boute-en-train henniſſe ſouvent.

Bouté; C'eſt la même choſe que *Bouleté*,

Bouton de la bride, eſt un petit anneau de cuir, au travers duquel les deux rênes paſſent, & qu'on fait monter ou deſcendre, ſuivant le beſoin qu'on en a. *Couler le bouton* ; C'eſt le faire deſcendre ſur le crin. Mettre un Cheval *ſous le bouton* ; c'eſt racourcir & tendre les rênes par le moyen du *Bouton de la bride*, que l'on fait deſcendre juſques ſur le crin. On ſe ſert quelquefois de cette maniere quand on dreſſe les Chevaux d'Arquebuſe pour les arrêter plus facilement & plus vîte. *Boutons de farcin*, ſont les groſſeurs rondes qui viennent à un Cheval farcineux. *Bouton de feu*; c'eſt un morceau de fer long, & qui finit en pointe : il eſt emmanché, & on le fait rougir par le bout pour qu'il perce la peau du Cheval dans de certains cas.

Boyau, ſe dit pour ventre; avoir ou n'avoir point de *Boyau*, ſignifie, ou que le Cheval a le ventre bien rond, ou qu'il eſt éflanqué. On le nomme auſſi *étroit de Boyau*, quand il n'a point de ventre.

Brailleur, eſt un Cheval qui hennit très-ſouvent; c'eſt un défaut bien incommode, ſur-tout à la guerre.

Bras de la jambe; c'eſt la partie ſuperieure de la jambe de devant, qui va depuis le poitrail juſqu'au genouil : il faut qu'il ſoit large & long, & charnu pour être bien fait.

Braſſicourt, eſt un Cheval qui a les jambes de devant arquées par ſa conformation naturelle ſans les avoir ruïnées. *Voyez* Arqué.

Brave, un brave Cheval, eſt celui qui a du courage & de la vigueur.

Braye. *Voyez* Canal.

Bretauder un Cheval; c'eſt lui couper les oreilles.

Breuvage, ce ſont toutes les liqueurs médecinales, que le Maréchal fait avaler à un Cheval malade avec la corne de Vache.

Bricolier, eſt le Cheval qu'on attelle à une chaiſe de poſte à côté du Cheval de brancard, & ſur lequel le poſtillon eſt monté. Ce nom vient du Harnois, qu'on lui met, qui s'appelle une bricole.

Bride, ſe dit en général de tout le Harnois de tête du Cheval harnaché, & en particulier du mors, & de tout le fer qui l'accompagne. *La main de la Bride*, eſt la gauche. *V.* Main. *Boiteux de la Bride*. *V.* Boiteux. *Secouſſe de la Bride*. *V.* Saccade. *Effet de la Bride*; c'eſt le dégré de ſenſibilité que le Mors cauſe aux barres du Cheval par la main du Cavalier. *Boire la Bride*. *V.* Boire, *Donner quatre doigts de Bride*. *V.* Donner. *Mettre la bride ſur le col*. *V.* Mettre. *Rendre la Bride*. *V.* Rendre. *Raccourcir la Bride*, eſt la même choſe qu'accourcir. *V.* Accourcir. *Bride en main*. *V.* Tenir. *Hocher avec la Bride*; c'eſt une habitude que quelques Chevaux prennent de joüer avec leur Bride, en ſecoüant le mors par un petit mouvement de tête, principalement quand ils ſont arrêtés. *Goûter la Bride*, ſe dit lorſque le Cheval commence à s'accoutumer aux impreſſions du mors. On dit auſſi connoître la Bride.

Brider un Cheval, conſiſte à faire entrer le Mors dans la bouche, à paſſer le

haut

haut de la têtiere par-dessus les oreilles, & à accrocher la Gourmette. *Brider la Potence. V.* Potence.

Se brider bien, se dit du Cheval lorsqu'il a la tête placée, comme il faut; c'est-à-dire, qu'il n'a point le nez en avant, ni en dessous, ni trop bas. *Se Brider mal*, se dit lorsqu'il tend le nez; c'est-à-dire qu'il avance trop.

Brillant, terme de Manege. Un Cheval brillant signifie celui qui exécute son exercice & ses airs de Manege avec un feu & une vivacité qui éblouït pour-ainsi-dire les yeux des Spectateurs.

Bringue, une Bringue, signifie un petit Cheval d'une vilaine figure & qui n'est point étoffé.

Brise-col. On appelle ainsi un jeune homme hardi & de bonne volonté à qui on fait monter les Poulins & jeunes Chevaux, pour commencer à les accoutumer à souffrir l'homme.

Brocher, terme de Maréchal; c'est enfoncer à coup de brochoir, qui est le marteau des Maréchaux, des clouds qui passent au travers du fer & de la corne du sabot, afin de faire tenir le fer au pied du Cheval. *Brocher haut*; c'est enfoncer le cloud plus près du milieu du pied. *Brocher bas*; c'est l'enfoncer plus près du tour du pied. *Brocher en musique*; c'est Brocher tous les clouds d'un fer inégalement, tantôt haut, tantôt bas; ce qui vient de la maladresse de celui qui ferre.

Bronchade : Faux-pas que fait un Cheval.

Broncher se dit du Cheval qui fait un faux-pas.

Brosse, instrument de Palefrenier, qui lui sert à panser les Chevaux. *V.* Chap. VII. du Traité de l'Ecuyer, & Planche VIII.

Brosser un Cheval; c'est le frotter avec la Brosse pour ôter la poussiere de dessus son corps.

Broüiller un Cheval, terme de Manege; c'est le conduire si mal-adroitement & avec tant d'incertitude, qu'on l'oblige à agir avec confusion & sans regle.

Se Broüiller, se dit d'un Cheval communément trop ardent qui à force de vouloir précipiter son exercice, le confond de façon qu'il ne sçait plus ce qu'il fait.

Brun; c'est une nuance du Poil *Bay. V.* Bay.

Buade; c'est la même chose que Bride à longue branche. Les branches de cette espece de Bride sont droites & non coudées.

C

C*Abas*, grand Coche, dont le corps est d'osier clissé, cette Voiture appartient ordinairement à des Messageries.

Se Cabrer, se dit d'un Cheval, qui au lieu d'avancer, se leve sur ses pieds de derriere; c'est une action de désobéissance du Cheval, ou la faute du Cavalier qui tire la bride trop rudement à un Cheval qui a la bouche sensible.

Cabriole ou *Capriole*, est un petit saut vif, par lequel le Cheval leve le devant, & ensuite le derriere, imitant le saut des Chevres. *Lever à Caprioles. V.* Lever. *V.* aussi *Sauter.*

Cadence, signifie les mouvemens d'un Cheval qui galope; ainsi il y a une belle & mauvaise cadence, selon que le Cheval a les mouvemens lians ou durs.

Calade, eſt la même choſe que *Baſſe. Voyez* Baſſe.

Se Camper pour uriner, eſt un ſigne de convaleſcence à de certaines maladies où le Cheval n'avoit pas la force de ſe mettre dans la ſituation ordinaire des Chevaux quand ils urinent.

Camus, un Cheval Camus eſt un Cheval qui a le Chanfrein enfoncé.

Canal, partie de la tête du Cheval, eſt le creux qui ſe trouve depuis le goſier juſques vers le menton, & qui eſt formé par l'élévation des deux os de la ganache : quand le Canal eſt large, le goſier s'y loge facilement; ainſi le Cheval peut ſe bien brider; quand il eſt trop étroit, le Cheval eſt contraint de porter le nez au vent.

Canon de la jambe, eſt la partie qui eſt depuis le genoüil & le jarret juſqu'au boulet; le canon de la jambe doit être large.

Cap de Maure, ou *Caveſſe de Maure*, eſt une nuance du poil *Rouhan*. *V.* Rouhan.

Caparaçon, eſt une eſpece de couverture qu'on attache ſur un Cheval harnaché. *L'Emouchoir* eſt une eſpece de Caparaçon.

Caparaçonner un Cheval; c'eſt lui mettre un Caparaçon.

Capelet, eſt une groſſeur qui vient à la pointe du jarret d'un Cheval.

Capriole. V. Cabriole.

Caracole, terme de Manege; c'eſt pluſieurs demi-tours à droit & à gauche ſucceſſivement, ſans aſſujettiſſement de terrein.

Caracoler; c'eſt faire des Caracoles dans un Manege. On ſe ſert auſſi de ce terme, quand de la Cavalerie ſe détache un à un des Eſcadrons au galop, pour aller agacer à coup de piſtolet les ennemis.

Cariole, eſpece de Voiture groſſiere à deux rouës dépendantes des Meſſageries.

Carogne, eſt un terme de mépris qu'on employe quand on veut parler d'un Cheval ſans mérite & ſans force.

Caroſſe, Voiture deſtinée à tranſporter les hommes d'un endroit dans un autre, ſoit à la Ville ou à la Campagne, il s'en fait de deux ſortes; ſçavoir, des Caroſſes à deux fonds & des Caroſſes coupés. *Cheval de Caroſſe*, eſt celui qu'on attele à un Caroſſe, &c. pour le tirer.

Carriere; c'eſt une eſpace de terrein long qu'on pratique dans l'emplacement d'un Manege, & que l'on borde avec des barrieres de bois, au bout duquel on poſe la potence à laquelle pend la Bague. Ce lieu eſt deſtiné pour courre la Bague, ou pour faire courir les Chevaux d'un bout à l'autre.

Carrouſel, courſe de Chevaux & de Chariots magnifiquement équipés.

Cavalcade. Aſſemblée de pluſieurs perſonnes qui ſe promenent à Cheval.

Cavalcadour. V. Ecuyer.

Cavalerice, vieux mot inventé par la Broüe qui a fait un Traité du Manege. Ce terme ſignifie un homme expert au Manege.

Cavalerie, Soldats qui combattent à Cheval. *Cavalerie*, ſignifie auſſi la connoiſſance des Chevaux. On dit, cet homme-là eſt expert dans la Cavalerie, ou dans l'art de la Cavalerie.

Cavalier, ſignifie un Homme ou Soldat à Cheval. On dit, *un beau Cavalier*, qui veut dire un homme qui a bonne grace à Cheval. *Un mechant Cavalier*, eſt celui qui ne peut pas conduire ſon Cheval.

Cavalle; c'eſt la femelle du Cheval. *V.* Jument.

Cavesse de Maure. V. Cap de Maure & Rouhan.

Cercle à la corne; c'est ou une avalure, *V.* Avalure, ou bien des bourrelets de corne qui entourrent le sabot & qui marquent que le Cheval a le pied trop sec, & que la corne se desséchant, se retire, & serre le petit pied. *Cercle* ou *rond*, signifient la même chose que Volte. *V.* Volte.

Cerf, mal de Cerf maladie du Cheval; c'est un Rhumatisme universel, qui occupe principalement le col & la tête. *Jambes de Cerf. V.* Jambes.

Chaîne. V. Mesure.

Chair, Boüillon de Chair. *Voyez* Boüillon. *Se charger de Chair. Voyez* Se charger.

Chaise roulante ou Chaise de Poste, est une voiture légere à deux rouës, destinée pour aller en campagne; il n'y a ordinairement que la place d'un homme seul. *Chaise à deux*, se nomme ainsi, quand elle est faite pour y mettre deux personnes. *Cheval de Chaise*, est un Cheval destiné à tirer une Chaise. Une Chaise est ordinairement tirée par deux Chevaux.

Chaleur, une Jument en *Chaleur. V.* Jument. *Couteau de Chaleur V.* Couteau.

Chanfrein du Cheval, est la partie du devant de la tête, qui va depuis le front jusqu'au nez. *Chanfrein blanc*, est une raye de poil blanc qui couvre tout le Chanfrein.

Changer de main. V. Main. Changer de pied. *V.* Se désunir.

Charboné, gris Charboné. *V.* Gris.

Charette, est une Voiture longue toute de bois & à deux rouës, destinée à porter des fardeaux d'un endroit dans un autre. *Charette couverte*, est celle sur laquelle on ajuste quelques cercles de bois pour soutenir de la toile, ou autre étoffe, afin de garantir ceux qui vont dedans, des injures de l'air & du soleil. *Cheval de Charette*, est celui qui est destiné à tirer une Charette. On attele tous les Chevaux de Charette l'un devant l'autre.

Charge; c'est le nom d'une composition médicinale du Maréchal, qu'on applique exterieurement sur la partie offensée. La Remolade est une espece de charge. *V.* Remolade.

Chargé d'épaules, de *ganache*, de *chair*, se dit d'un Cheval dont les épaules & la ganache sont trop grosses & épaisses, & de celui qui est trop gras.

Se Charger d'épaules, de *ganache*, de *chair*, se dit d'un Cheval auquel les épaules & la ganache deviennent trop grosses; & de celui qui engraisse trop.

Charnu, se dit du Jarret du Cheval. *V.* Jarret.

Chartier, domestique qui conduit une Charette.

Chartil, est un endroit destiné dans une Ferme, ou dans une maison de campagne, pour les Charettes à couvert des injures du tems: il signifie aussi le corps de la Charette.

Charuë, est un instrument en partie de bois, & en partie de fer, monté sur deux rouës, & attelé de plusieurs Chevaux ou Bœufs, destiné à couper & retourner la terre; pour ensuite y semer les grains qui font vivre les Hommes & les Chevaux. *Cheval de Charuë*, est un Cheval destiné à tirer la Charuë.

Chasse, Cheval de Chasse, est un Cheval d'une taille legere qui a de la vîtesse, dont on se sert pour chasser avec des chiens courans. Les Chevaux Anglois sont en reputation pour cet usage.

Chasser son Cheval en avant; c'est le déterminer à avancer quand il hesite ou qu'il veut se retenir.

Châtain; c'est une nuance du poil Bay, tirant sur la couleur des châtaignes. *Voyez* Bay.

Châtier un Cheval, c'est lui donner des coups de gaules ou d'éperon, quand il resiste à ce qu'on demande de lui. On peut le châtier à propos, ou mal à propos; cela dépend du discernement, & de la science du Cavalier.

Châtiment; ce sont les coups de gaules ou d'éperon qu'on donne au Cheval quand il n'obéit pas au Cavalier. La Chambriere, est aussi un châtiment au Manege: le maître étant à pied en donne des coups au Cheval quand il ne lui obéït pas entre les piliers: il en donne aussi au Cheval qui resiste à son Cavalier, & quelquefois au Cavalier même pour l'avertir d'avoir attention à ses leçons.

Chatoüilleuse. V. Bouche.

Chatoüilleux à l'éperon, se dit d'un Cheval, qui au lieu d'obeir à l'éperon, & d'aller en avant, pousse son flanc contre l'eperon & ne veut point avancer.

Châtrer un Cheval; c'est lui ôter les testicules en les coupant, ou les ôtant par le moyen des caustics. Quoiqu'il y ait des Châtreurs; cependant à l'égard des Chevaux, ce devroit être une opération des Maréchaux, & quelques-uns la savent faire.

Chaussé trop haut, se dit d'un Cheval dont les balzanes montent jusques vers le genoüil & vers le Jarret; ce qui passe pour un indice malheureux ou contraire à la bonté du Cheval. *V.* Balzane.

Chausser les Etriers; c'est enfoncer son pied dedans jusqu'à ce que le bas des Etriers touche aux talons. Cette façon d'avoir ses Etriers a très-mauvaise grace au Manege, il faut les avoir au bout du pied.

Se Chausser, est la même chose à l'égard du Cheval, que se botter. *Voyez* Se botter.

Chef d'Académie, est un Ecuyer qui tient une Académie, où il enseigne à monter à Cheval.

Chercher la cinquiéme jambe, se dit d'un Cheval qui a la tête pesante, & peu de force, & qui s'appuye sur le mors pour s'aider à marcher.

Cheval, animal à quatre pieds, & le plus utile de tous les animaux qui sont au service de l'homme. Comme cet animal varie beaucoup tant par rapport à sa conformation, qu'au service qu'on en peut tirer, & à ses qualités bonnes ou mauvaises, on a été obligé, pour signifier le tout, de se servir de différens termes. On trouvera l'explication de ces termes (dont voici la liste) chacun à sa lettre.

PAR RAPPORT A LA CONFORMATION.

Cheval bas du devant.
begut.
brassicourt.
camus.
coëffé bien ou mal.
cornu.
court jointé.

Cheval crochu.
éflanqué.
ensellé.
entier.
épais.
estrac.
étroit de boyau.

Cheval gigoté bien ou mal.
haut du devant.
haut monté.
hongre.
jambé bien ou mal.
jareté.
juché.
long-jointé.
oreillard.
ouvert du devant ou du derriere.
rablé.
de race.
ramaſſé.

Cheval rampin.
ſerré du devant ou du derriere.
traverſé.

Bidet.
double Bidet.
criquet.
échappé de barbe.
geneſt.
gouſſaut.
haquet.
ragot.
rouſſin.

PAR RAPPORT AU SERVICE.

Cheval d'amble.
d'arquebuſe.
de bague.
de bâts.
de brancart.
de caroſſe.
de chaiſe.
de Charbonnier.
de charette.
de charuë.
de chaſſe.
de courſe.
à deux mains.
de main.
de manége.
de Meſſager.
de parade.
de pas.
de poſte.
de relais.
de remonte.

Cheval de ſervice.
de ſomme.
de ſuite.
de Timbalier.
de timon.
de tirage.
de trait.
de volée.

Boute-en-train.
Bricolier ou d'à-côté.
Coureur.
Etalon.
Haquenée.
Limonier.
Mallier.
Porteur.
Porteur de choux.
Sommier.
Sonailler.
Timonier.

PAR RAPPORT AUX QUALITE'S.

Cheval adroit.
d'ardeur.
de bataille.
brailleur.
brave.
brillant.
chatouilleux à l'éperon.
dur à l'éperon.

Cheval écouteux.
entier ou rétif.
fait.
de feu.
fort en bouche.
fort.
franc du collier.
gueulart.

Cheval incertain.
indomptable.
légér.
lourd.
loyal,
mol.
obſtiné.
ombrageux.
paiſible.
pareſſeux.
peſant.
piaffeur.
planté bien ou mal.
quinteux.
ramingue.
rare.
retenu.
rétif.
roide.
rueur.
ruiné.
ſage.
ſain & net.
ſauvage.
ſenſible.
ſeur.
ſombre.

Cheval ſouffleur.
ſoupçonneux.
ſouple.
ſuperbe.
de taille.
taré.
traître.
tranquille.
travaillé.
triſte.
trompeur.
trotteur.
turbulent.
vaillant.
vain.
valeureux.
vicieux.
vif.
volontaire.
uſé.
Bête bleuë.
Bringue.
Gode.
Haridelle.
Mazette.
Roſſe.
Terragnol.

PAR RAPPORT AU POIL.

Cheval alzan.
arzel.
aubert.
baillet.
bay.
cap ou caveſſe de maure.
châtain.
chauſſé trop haut.
étourneau.
gris.
iſabelle.
louvet.
maron.
miroité ou à miroir.

Cheval noir.
pie.
porcelaine.
rouhan.
rubican.
ſillé.
ſoupe de lait.
ſouris.
tigre.
tiſoné.
tranſtravat.
travat.
truité.
zain.

Chevaler, terme de Manége, c'eſt lorſqu'un Cheval en allant de côté croiſe les jambes de devant ou de derriere l'une ſur l'autre.
Chevaline, *bête chevaline*. Voyez *bête*.

Chevaucher long ou court, c'eſt être accoutumé à avoir ſes étriers longs ou courts.

Cheveſtre, eſt un vieux mot qui ſignifioit le licol d'un Cheval. Le mot de s'encheveſtrer ſe dit encore. *Voyez* s'encheveſtrer.

Chevillé ſe dit des épaules & des ſuros. *Voyez* épaule & ſuros.

Ciller ſe dit d'un Cheval auquel il vient pluſieurs poils blancs au-deſſus des yeux vers les ſalieres, c'eſt une marque de vieilleſſe.

Cinquiéme jambe. Voyez *chercher*.

Clair, *bay clair*, c'eſt une nuance de poil bay. *Voyez* bay.

Clairan, eſpece de ſonnette de fer blanc ou de léton qu'on pend au col des Chevaux qui ſont en pâture, pour pouvoir entendre où ils ſont quand ils s'égarent dans les Forêts.

Cloiſons, ce ſont des planches qu'on attache enſemble dans une écurie depuis les poteaux juſqu'au ratelier, & qui en bouchent toute l'intervalle, afin que les Chevaux ne puiſſent ſe battre, & qu'ils ſoient plus tranquilles en leurs places. Lorſqu'on met des cloiſons dans une écurie, il faut que les poteaux ſoient plus éloignés l'un de l'autre que quand il n'y a que des barres, afin qu'ils ayent aſſez d'eſpace pour ſe coucher. Cette mode vient d'Angleterre.

Cloué, *être cloué* à Cheval, ſignifie y être très-ferme, & ne ſe point ébranler, quelques violens que ſoient les mouvemens du Cheval.

Cochon, *œil de cochon. Voyez* œil.

Coëffé bien ou mal, bien ſe dit d'un Cheval qui a les oreilles petites & bien placées au haut de la tête, & mal de celui qui les a placées trop à côté de la tête, & longues ou pendantes.

Coffre ſe dit quelquefois en parlant du ventre du Cheval: on dit ce Cheval a un *grand coffre*, pour dire qu'il a bien du ventre ou qu'il mange beaucoup: on dit d'un Cheval qui a peu de force, que c'eſt un *vrai coffre à avoine. Le coffre à avoine* dans une écurie eſt un coffre de bois qui ferme à clef, qui eſt ordinairement ſéparé en dedans par une cloiſon, afin de mettre l'avoine d'un côté & le ſon de l'autre. Le délivreur a la clef du coffre à avoine.

Coins ou *dents des coins*, ſont les dernieres dents de devant en haut & en bas: *entrer dans les coins*, terme de Manége. *Voyez* entrer.

Col du Cheval ou *encolure*. Voyez *encolure*; un Cheval qui a le col roide. *Voyez* roide; plier le col à un Cheval. *Voyez* plier; *mettre la bride ſur le col*, c'eſt laiſſer aller un Cheval à ſa fantaiſie.

Collé à Cheval, c'eſt la même choſe que cloué. *Voyez* cloué.

Collier eſt un harnois de bois rembourré qu'on met au col d'un Cheval de charette ou de charuë, & auquel on attache les cordes qui lui ſervent à tirer la voiture. *Donner un coup de collier*, *Voyez* donner. *Franc du collier*, *Voyez* franc.

Comble, *pied comble.* Voyez *pied*.

Commencer un Cheval, c'eſt lui apprendre ſes premieres leçons de manége.

Conduire ſon Cheval *étroit* ou *large*, terme de manége: *étroit* ſignifie le mener en s'approchant du centre du manége, & *large* en s'approchant des murailles du manége. L'Ecuyer d'Académie dit quelquefois à l'Ecolier, *conduiſez votre Cheval*, lorſque l'Ecolier laiſſe aller le Cheval à ſa fantaiſie.

Confirmer un Cheval, c'eſt achever de le dreſſer aux airs du manége.

Connoiſſeur ſe dit d'un homme qui eſt habile dans la connoiſſance des Chevaux: c'eſt un connoiſſeur, un bon connoiſſeur.

Connoître les éperons, les jambes, les talons, la bride, &c. c'eſt de la part du Cheval, ſentir avec juſteſſe ce que le Cavalier demande lorſqu'il approche les éperons, les jambes ou les talons, & qu'il tire ou rend la bride.

Contre-marque, c'eſt une fauſſe marque que les Maquignons font aux dents des Chevaux pour tromper ſur l'âge, *Voyez* contre-marquer.

Contre-marquer un Cheval, c'eſt creuſer avec un burin la dent à un Cheval qui ne marque plus, afin qu'il paroiſſe qu'il marque encore; c'eſt une tromperie des Maquignons.

Contre-tems ſont des mouvemens déréglés & rudes qu'un Cheval fait tout-à-coup en galoppant quand il a peur, ou quand il ſe déſunit, c'eſt-à-dire, qu'il change de pied.

Corde à ſaigner, eſt une petite corde qui ſert à ſerrer le col du Cheval quand on le ſaigne.

Corde de farcin, c'eſt pluſieurs boutons de farcin qui ſe touchent. *Faire la Corde*, ſe dit d'un Cheval pouſſif, qui forme le long de ſon ventre en reſpirant une groſſeur longue reſſemblant à une corde.

Cordes, donner dans les Cordes. Voyez donner.

Corne, c'eſt cette matiere dure qui forme le pied extérieur du Cheval, qu'on nomme le ſabot. *Corne de Vache*, eſt une corne de Vache creuſe & ouverte par les deux bouts, dont on ſe ſert pour donner des breuvages à un Cheval. *Corne de Chamois*, eſt la corne d'un animal appellé Chamois, dont on ſe ſert à pluſieurs opérations. *Donner un coup de corne*, *Voyez* donner. *Muer de corne*, *Voyez* muer.

Cornu, *un Cheval cornu* eſt celui dont les os des hanches s'élevent auſſi haut que le haut de la croupe.

Corps, le corps du Cheval ſignifie les côtes & le ventre; avoir ou n'avoir point de corps, *Voyez* avoir.

Corriger un Cheval, c'eſt la même choſe que châtier, *Voyez* châtier.

Se *Coucher* dans les coins, ou en tournant, ou ſur les voltes, ſe dit d'un Cheval qui, en tournant au galop ou aux voltes, panche tout le corps du côté qu'il tourne.

Coude, partie de la jambe de devant du Cheval, c'eſt cet os qui eſt au haut du bras du Cheval en arriere auprès du ventre; ply du *Coude*, *Voyez* ply.

Couler le bouton, *Voyez* bouton. Le Maître d'Académie dit quelquefois à l'Ecolier, quand il galoppe autour du Manége, *coulez, coulez*, ce qui veut dire ne retenez pas tant votre Cheval, & allez un peu plus vîte: un Cheval qui coule au galop eſt celui qui va au galop uni & qui avance.

Coup de hache, mauvaiſe conformation du col d'un Cheval, c'eſt un creux à la jonction du col & du garrot. *Coup de corne*, *Voyez* donner. *Le coup de lance* eſt un enfoncement comme une eſpece de goutiere qui va le long d'une partie du col ſur le côté; quelques Chevaux d'Eſpagne & quelques Barbes naiſſent avec cette marque qui paſſe pour bonne, fondé ſur une hiſtoire fabuleuſe.

Couper un Cheval, c'eſt le châtrer, *Voyez* châtrer. *Couper les oreilles*, c'eſt la même choſe que bretauder, *Couper la queuë*.

Se

Se Couper, s'entrecouper ou s'entretailler, se disent lorsque le Cheval en marchant se blesse les boulets avec les côtés de ses fers d'une jambe à l'autre; c'est-à-dire, qu'il se coupe le boulet droit avec le fer de la jambe gauche, & ainsi des autres de devant ou de derriere.

Courbature, maladie qui entreprend tout le corps d'un Cheval, elle vient de trop grande fatigue.

Courbe, grosseur accidentelle qui vient au dedans du jarret, plus bas que l'esparvin.

Courbette, air de Manége, où le Cheval en baissant les hanches leve le devant, puis en baissant le devant, leve tant soit peu les jambes de derriere. Ainsi, *lever à courbettes* signifie faire des courbettes. *Rabattre la courbette*, c'est poser à terre les deux pieds de derriere à la fois. *Terminer la courbette*, c'est la même chose. *La demi-courbette* est une petite courbette où le Cheval ne s'éleve pas tant qu'à la courbette.

Coureur, Cheval qui a la queuë coupée & une partie des crins. Les Ecuyers modernes prononcent coureux.

Courier, homme à Cheval qui porte des Lettres ou des Paquets en courant d'un endroit à l'autre: on appelle aussi *Courier*, tout homme qui courre la poste.

Courir se dit au lieu de courre dans les occasions suivantes. *Courir un Cheval*, c'est le faire galoper sans aucun but, ou pour le mettre en haleine: on dit, *courir la bague, les têtes & la méduse*, *Voyez* ces mots à leurs lettres. *Courir à toutes jambes ou à tombeau ouvert*, c'est faire courir son Cheval tant qu'il peut.

Couronne, partie du pied du Cheval, c'est la partie du Cheval qui est immédiatement au-dessus du sabot & au-dessous du pâturon.

Couronné, un Cheval est couronné, lorsqu'il s'est emporté la peau des genouils en tombant, & que la marque y reste.

Courre, c'est faire aller son Cheval au galop, c'est la même chose que courir: mais l'usage est de dire courre au lieu de courir. Dans les occasions suivantes, on dit à l'égard de la chasse, *courre le Cerf, le Sanglier*, &c. on dit *courre la poste*.

Courre en guides, *V.* guides. On couroit autrefois le faquin ou la quintaine, *Voyez* faquin & quintaine.

Course, c'est un deffi de plusieurs hommes à Cheval, à qui arrivera le premier, en courant de toute la vîtesse du Cheval à un but fixé. Les Anglois font fréquemment de ces courses. Le Vainqueur gagne un prix ou une somme d'argent que les Anglois appellent une vaisselle: on dit *une course* de bague, de tête, de meduse, on dit poursuivre un homme *à course* de Cheval.

Coursier de Naples, on appelle ainsi les grands & beaux Chevaux du Royaume de Naples en Italie.

Court, un Cheval court est un Cheval, dont le corps a peu de longueur du garot à la croupe.

Courtaut, est un Cheval qui a les oreilles coupées ou la queuë.

Court-jointé, est un Cheval dont le pâturon est court.

Cousu se dit d'un Cheval fort maigre: on dit il a les flancs *cousus*, ce qui signifie qu'il y a si peu d'épaisseur d'un flanc à l'autre, qu'on croiroit qu'ils sont *cousus* ensemble.

Couteau de chaleur, morceau de vieille faux, avec lequel on abat la ſueur à un Cheval.

Couteau de feu, eſt un inſtrument de Maréchal qui ſert à mettre le feu au Cheval.

Couvert, *Manége couvert*. *Voyez* Manége.

Couverture, eſt un morceau de coutis bordé qu'on met ſur le corps du Cheval dans l'écurie; on dit *donner une couverture* d'un étalon quand on lui fait couvrir une Jument.

Couvrir une Jument, action de l'Etalon: faire *couvrir en main* ſignifie que des hommes tiennent l'étalon. *Couvrir en liberté*, veut dire qu'on le lâche dans les pâturages avec les Jumens. *Couvrir un Cheval dans l'écurie*, c'eſt lui mettre ſa couverture.

Crampe, Mal qui rend pour un moment la jambe douloureuſe & immobile.

Crampon, eſpece de talon de fer qu'on fait quelquefois au bout des éponges du fer, il y en a de quarrés, & d'autres en oreilles de Liévre.

Crans du Palaïs, c'eſt la même choſe que Sillons. *Voyez* Sillons.

Crapaud, c'eſt une groſſeur molle qui vient ſous les talons du Cheval, on l'appelle auſſi un fic.

Crapaudine, crevaſſe qui vient au-deſſus du ſabot du Cheval vers la Couronne.

Creat, eſt un homme payé par un Maître d'Académie, pour lui aider à apprendre à monter à Cheval à ſes Ecoliers.

Créche, c'eſt la même choſe que mangeoire. *Voyez* mangeoire.

Crevaſſes, ſont des fentes qui viennent derriere les pâturons & les boulets.

Crever un Cheval, c'eſt lui cauſer des fatigues auſquelles il ne peut réſiſter.

Crin, les crins du Cheval ſont ces grands poils qui ſont attachés tout le long du col, & ceux qui forment la queuë: on dit qu'un Cheval a tous ſes *crins*, lorſqu'on ne lui a coupé ni la queuë ni les crins du col: on nouë, on treſſe & on natte les crins, ou pour l'embelliſſement du Cheval, ou pour les accoutumer à reſter du côté que l'on veut; on *coupe les crins* depuis la tête juſqu'à la moitié du col pour que le col paroiſſe moins gros & plus dégagé. *Faire le crin*, c'eſt recouper au bout de quelques tems le crin de l'encolure qui a été coupé, lorſqu'il devient trop long. *Faire les oreilles*, ou *faire le crin des oreilles*, eſt couper le poil tout autour du bord des oreilles. *Se tenir aux crins*, ſe dit lorſque le Cavalier peu ferme, prend les crins du col avec la main, lorſqu'un Cheval ſaute, de peur qu'il ne le jette à terre: on dit vendre un Cheval *crins & queuë*, ce qui veut dire le vendre très-cher.

Criniere. La Criniere ſont les crins du col du Cheval; on appelle auſſi *criniere* ou *fauſſe criniere*, *ou faux crins*, ou *colliere*, des crins poſtiches qu'on attache à un Cheval, à qui on a coupé les crins, quand on veut qu'il paroiſſe avoir tous ſes crins; *Criniere*, ſe dit auſſi d'une couverture de toile qu'on met autour du col d'un Cheval à l'écurie, afin que la pouſſiere ne lui tombe pas ſur le col.

Criquet, eſt un petit Bidet maigre & miſérable.

Crochets, *Crocs*, ce ſont des eſpeces de dents rondes & pointuës, qui croiſſent entre les dents de devant & les dents mâchelieres plus près des dents de devant; preſque tous les Chevaux ont des crochets, & il eſt aſſez rare que les Jumens en ayent. *Pouſſer les crochets*, ſe dit d'un Cheval à qui les crochets commencent à paroître.

Crochu, ſe dit d'un Cheval, dont les pointes des jarrets ſe touchent; on dit auſſi qu'il eſt ſur ſes jarrets, ou qu'il eſt jarreté.

Croiſer la gaule par derriere. Voyez Gaule.

Croiſſant, ſuite de la Fourbure. *Voyez* Fourbure.

Croix, faire la Croix, Terme de manége, c'eſt mener un Cheval en avançant & en reculant, de façon qu'il faſſe la figure d'une croix ſur le terrein.

Crotin, fiente fraîche du Cheval.

Croupade ou groupade, c'eſt un ſaut, les quatre jambes en l'air & les jarrets pliés ſous le ventre.

Croupe, partie du train de derriere du Cheval; c'eſt cette partie ronde qui répond au haut des feſſes de l'homme: les bonnes qualités de la croupe, ſont d'être *large & ronde*. La croupe *de Mulet*, qui fait voir une élévation ou arête ſur toute la partie ſupérieure, depuis les reins juſqu'à la queuë, eſt une marque de force; les mauvaiſes qualités de la croupe ſont la croupe *avalée*, c'eſt-à-dire, qu'elle deſcend trop tôt, & la racine de la queuë eſt par conſéquent trop baſſe. La croupe *trop étroite*, déſigne peu de force; & la croupe *coupée*, eſt creuſe dans le milieu. *Tortiller la croupe*, ſe dit d'un Cheval ſans force, qui en marchant, fait aller ſa croupe de côté & d'autre.

A Cru, monter à cru. *Voyez monter.*

Cuiſſes, partie du train de derriere. Les cuiſſes d'un Cheval, ſont les parties qui vont depuis les feſſes & le ventre juſqu'aux jarrets. *Renfermer un Cheval dans les cuiſſes.* Voyez Renfermer.

Cul de verre, c'eſt une eſpece de brouillard verdâtre, qui paroît au fond de l'œil de quelques Chevaux, & qui dénote que la vûë eſt mauvaiſe. Farcin, *cul de poule*, eſpece de farcin, voyez farcin. Avoir *le cul dans la ſelle*, ſe dit du Cavalier, quand il eſt bien aſſis dans la ſelle, de façon que ſon derriere ne leve pas, & ne ſe voye pas hors de la ſelle.

Cygne, encolure de Cygne. *Voyez* encolure.

D

DAda, Mot que les enfans diſent, pour ſignifier Cheval: *Aller à dada*; c'eſt aller à Cheval ſelon les enfans.

Dandiner. Voyez balancer.

Débiller, Terme de riviere; c'eſt détacher du harnois des Chevaux, qui tirent un bateau, les cordes auſquelles ils ſont harnachés pour aider le bateau à remonter une riviere.

Débourrer un Cheval; c'eſt rendre les mouvemens d'un jeune Cheval ſouples & liants, par l'exercice du trot. Débourrer les épaules d'un Cheval; c'eſt pour ainſi dire les dégeler, quand il n'y a pas aſſez de mouvement.

Déchargé de tête, d'épaule, d'encolure. Voyez ces mots à leurs lettres.

Découvert, Manége découvert. *Voyez* Manége.

Dedans, Terme de Manége: le dedans ſe forme ſur le champ, ſuivant le côté ſur lequel le Cheval tourne en maniant au manége; s'il doit tourner à droite, la main, le talon & la jambe droite du Cavalier, ſont *la main, le talon & la jambe de dedans*; il en eſt de même de la tête, de l'épaule, de la jambe & hanche du Cheval; ſi c'eſt à gauche, toutes ces parties gauches

deviennent celles de dedans; ainsi, *mettre la tête, l'épaule ou la hanche* d'un Cheval *dedans*; c'est obliger le Cheval à pousser ces parties du côté qu'il doit tourner, soit à droite ou à gauche. *Avoir deux dedans*, quand on courre la bague; c'est avoir enlevé la bague deux fois. *Le quartier de dedans* du pied. *Voyez* Quartier.

Défauts héréditaires, sont ceux que l'étalon communique aux Poulins, qui naissent de son accouplement; sçavoir, tous les maux de jarret & la lune.

Se défendre, se dit d'un Cheval, qui résiste, en sautant ou en reculant, à ce qu'on veut qu'il fasse; c'est souvent signe qu'il n'a pas la force de l'exécuter. *Se défendre des lévres*; c'est la même chose que s'armer de la lévre. *Voyez* Armer.

Défense, *la défense* d'un Cheval, est la maniere dont il résiste à ce qu'on demande de lui.

Se déferrer, se dit d'un Cheval, dont le fer quitte le pied, sans que personne y touche. Les Chevaux qui ont mauvais pied, ou qui forgent, se déferrent souvent.

Dehors, Terme de manége; c'est le côté opposé à celui sur lequel le Cheval tourne; si le Cheval tourne à droite, toutes les parties gauches du Cheval & du Cavalier, comme les hanches, la main, l'épaule &c. sont les parties *de dehors*; enfin c'est l'opposé de *dedans*. Voyez Dedans. *Voyez* aussi Muraille. *Le quartier de dehors* du pied. *Voyez* Quartier.

Déliberer un Cheval; c'est le déterminer aux allûres, qu'il a de la peine à prendre.

Se délicoter, se dit d'un Cheval, qui étant attaché avec son licol, trouve moyen de l'ôter de sa tête.

Délivreur, Domestique d'écurie, dont la fonction est d'avoir la clef du coffre à Avoine, & de la distribuer aux heures marquées.

Demander, ne se dit guéres qu'avec une négation, lorsque le Maître d'Académie voit que l'Ecolier veut exiger quelque chose de son Cheval; si ce n'est pas son avis, il dit ne *demandez* rien à votre Cheval, laissez-le aller comme il voudra.

Démêler un Cheval de voiture; c'est lui remettre les jambes où elles doivent être, quand il les a passées par-dessus ses traits.

Demeurer, se dit du Cheval lorsque l'Ecolier ne le détermine pas assez à aller en avant, alors le Maître dit, votre Cheval *demeure*.

Demi-volte, demi-courbette, demi-hanche, demi-terre-à-terre, demi-air. Voyez volte, repolon & passade, courbette, hanche, terre-à-terre & mes-air.

Demi-Arrêt. Voyez Arrêt. *Serrer la demi-volte. Voyez* serrer.

Dents. Les Chevaux en ont de deux sortes; sçavoir, 1°. *Les dents mâchelieres* au nombre de vingt-quatre, dont douze sont à la mâchoire inférieure, six de chaque côté & douze à la mâchoire supérieure, six de chaque côté; ces dents servent à mâcher les alimens. 2°. *Les dents de devant ou incisives* au nombre de douze; sçavoir, six en haut & six en bas; celles qui sont tout-à-fait au-devant de la bouche s'appellent les pinces; celles qui les cotoyent, les mitoyennes & celles d'après, les coins; les crocs viennent entre les dents mâchelieres & les dents de devant. *V.* crocs. Ces dents de devant servent à couper l'herbe, le foin, &c. elles sont éloignées des mâchelieres

de quatre ou cinq pouces : cet intervalle s'appelle la barre ; les dents de devant servent aussi à faire connoître l'âge du Cheval jusqu'à sept ans. *Les dents de lait* sont les dents de devant qui poussent au Cheval aussi-tôt qu'il est né, & qui tombent au bout d'un certain tems, pour faire place à d'autres que le Cheval garde toute sa vie. *Avoir la dent mauvaise*, se dit d'un Cheval qui mord ceux qui l'approchent. *Mettre*, *pousser*, *prendre*, *jetter*, *percer*, *ôter* ses dents. *Voyez* ces mots à leurs lettres.

Dépêtrer un Cheval, c'est la même chose que démêler. *Voyez* démêler.

Dérobé, *pied dérobé*. *Voyez* Pied.

Se dérober sous l'homme, se dit lorsqu'un Cheval en galopant fait tout-à-coup & de lui-même quelques tems de galop plus vifs & précipités pour desarçonner le Cavalier, & s'en défaire s'il peut.

Derriere, train de derriere *ouvert*, *serré* du derriere. *Voyez* Train ouvert, serré, haut du derriere.

Desarçonné, être *desarçonné*, se dit du Cavalier quand il sort de la selle, lorsque le Cheval saute ou fait quelques mouvemens violens.

Desarçonner se dit du Cheval qui fait sortir le Cavalier de la Selle en sautant ou en faisant quelque mouvement violent.

Desarmer un Cheval, c'est l'empêcher de s'armer. *Voyez* Armer.

Desergoter, opération de Chirurgie, c'est fendre jusqu'au vif l'ergot du boulet du Cheval pour de certains maux.

Dessoler un Cheval, opération de Chirurgie, c'est lui arracher la sole pour de certains maux.

Dessoudé, le sabot dessoudé. *Voyez* Sabot.

Destrier (vieux mot) un Destrier signifioit un Cheval de main ou de bataille.

Desuni, un Cheval est *desuni*, lorsqu'ayant commencé à galoper en avançant la jambe droite la premiere il change de jambe, & avance la jambe gauche la premiere : il est *desuni du derriere* quand il avance la jambe droite de derriere au galop en même tems que la jambe droite de devant, car à toutes les allures, excepté à l'amble, la jambe gauche de derriere doit marcher avec la jambe droite de devant, & ainsi des deux autres.

Se desunir, est la même chose qu'être desuni. *Voyez* Desuni.

Détaché, *le nerf bien détaché*. *Voyez* nerf.

Détacher la ruade, c'est ruer vigoureusement. *Voyez* Ruer.

Dételer un Cheval, c'est défaire ou détacher de la voiture les traits, au moyen desquels le Cheval y étoit attaché.

Déterminer un Cheval, c'est le faire aller en avant lorsqu'il hésite ou qu'il se retient.

Détraqué, un Cheval est détraqué lorsque le Cavalier par mal-adresse ou par négligence a gâté & corrompu ses allures.

Devant. *Voyez* Train, ouvert, haut, serré, leger. Lever.

Devanture de mangeoire. *Voyez* Mangeoire.

Dévider, on dit qu'un Cheval dévide lorsqu'en faisant des voltes, les épaules vont trop vîte, & que la croupe ne suit pas.

Deux, Cheval à deux mains. *Voyez* Cheval. Donner, appuyer, pincer des deux. *Voyez* ces mots à leurs lettres.

Dia, Terme de Charretier, par ce terme les Charretiers font entendre à leurs Chevaux qu'il faut tourner à gauche.

Dompter un Cheval. *Voyez* Réduire.

Donner haleine. *Voyez* Haleine.

Donner des deux à un Cheval, c'est le frapper avec les deux éperons. *Donner le ply*, c'est la même chose que plier. *Donner leçon* à un Cheval, c'est lui apprendre ses airs de Manége. *Donner dans les cordes*, se dit du Cheval qu'on a attaché avec le Cavesson entre les deux piliers. *Il donne dans les cordes* lorsqu'en avançant entre les deux piliers, il tend également les deux cordes qui tiennent par un bout à son Cavesson, & par l'autre à chaque pilier. *Donner un coup de colier* se dit d'un Cheval de Voiture lorsqu'il tire vigoureusement, sur tout quand il faut faire sortir la Voiture de quelque mauvais pas. *Donner quatre doigts de bride*, est une expression qui signifie qu'il faut lâcher un peu les rênes au Cheval. *Donner l'herbe ou le vert* à un Cheval, c'est le nourrir dans l'écurie avec de l'herbe verte fraîche coupée au lieu de foin & d'avoine, ce qu'on fait pour le rafraîchir. *Donner un coup de corne*, c'est saigner un Cheval au palais, au moyen d'un coup qu'on y donne avec le petit bout d'une corne de Vache. *Donner des plumes* à un Cheval, c'est une opération à l'épaule.

Se *Donner de la peine* se dit d'un Cheval qui n'ayant point de vîtesse, galope en se donnant bien du mouvement; & cependant galope lourdement, & n'avance point.

Dos. Le dos du Cheval va depuis le garrot jusqu'aux reins, c'est la partie du corps du Cheval sur laquelle on met la Selle.

Double Bidet. *Voyez* Bidet. *Le rein double* se dit des reins du Cheval quand ils sont fort larges.

Doubler ou *doubler large* (terme de Manége) c'est tourner son Cheval vers la moitié du Manége, & le conduire droit à l'autre muraille sans changer de main. *Doubler étroit*, c'est tourner son Cheval en lui faisant décrire un quarré à un coin du Manége ou aux quatre coins. *Doubler les reins*, est un saut que le Cheval fait en voûtant son dos.

Dressé, un Cheval dressé est un Cheval accoutumé à obéir à ce que le Cavalier exige de lui.

Dresser un Cheval, c'est lui apprendre les exercices qu'on exige de lui.

Se *Dresser*, un Cheval qui *se dresse* est celui qui se leve tout droit sur les pieds de derriere.

Droit; on dit qu'un Cheval est *droit*, quand on veut dire qu'il ne boite point. Un Cheval *droit sur ses boulets* signifie la même chose qu'un Cheval bouleté. *Voyez* Bouleté, excepté que le pied n'est pas si reculé en arriere. *Droit sur ses jambes*, signifie que les jambes de devant du Cheval tombent bien à plomb quand il est arrêté: c'est la meilleure situation des jambes de devant; il y a des Chevaux qui se postent de façon que leurs jambes de devant vont trop en-dessous; c'est-à-dire, s'approchent trop des jambes de derriere. *Aller droit à la muraille*, c'est changer de main en terme de Manége sans mener son Cheval de côté. *Aller par le droit*, c'est mener son Cheval par le milieu du Manége sans s'approcher des murailles. *Promener* un Cheval *sur le droit*. *Voyez* Promener.

Dur au foüet ou à l'éperon, se dit d'un Cheval auquel le foüet ou l'éperon font peu d'impression. Mouvements durs. *Voyez* Mouvemens.

E

EAu blanche, boiſſon rafraîchiſſante pour les Chevaux, c'eſt de l'eau dans laquelle on a mis du ſon. *Abattre l'eau*. *V.* Abattre. *Mener à l'eau*. *V.* Abreuvoir. *Rompre l'eau* à une Cheval. *V.* Rompre.

Eaux, Maladie du Cheval; ce ſont de mauvaiſes eaux qui coulent du derriere du pâturon des Chevaux.

Ebranler ſon Cheval au galop, c'eſt le faire paſſer du pas, du trot ou de quelqu'autre allure au galop.

Ebrillade, c'eſt une ſecouſſe que le Cavalier donne avec une rêne ſeule à un Cheval déſobéïſſant pour l'obliger à tourner.

S'*Ebrouer*, un Cheval *s'ébroue* quand pour ſe dégager de ce qui lui chatouille le dedans des nazeaux, il les fait frémir en faiſant du bruit.

Ecaille d'huître, Pied en écaille d'huître. *V.* Pied.

Ecaillons, vieux mot qui ſignifioit les dents du Cheval, qu'on appelle les crochets.

Ecart, *faire des écarts*, ou *s'écarter*, action d'un Cheval qui ayant peur de quelqu'objet, ſe jette de côté. *Ecart* ſignifie auſſi le mal qui vient à l'épaule d'un Cheval, qui, pour avoir gliſſé ou avoir eu peur, s'eſt allongé avec douleur les muſcles qui tiennent l'épaule au corps: alors on dit, *prendre* ou *avoir un écart*. Un Cheval entr'ouvert eſt celui qui a pris un violent écart. *V.* Entr'ouvert & entr'ouverture.

Echappé de Barbe, eſt un Cheval qui vient de race de Cheval Barbe avec une Jument du pays.

Echapper, *faire* ou *laiſſer échapper*, ou *laiſſer échapper de la main* ſon Cheval, c'eſt ne plus le retenir, & lui rendre tout à coup la main, afin qu'il prenne le galop.

S'*Echapper de deſſous l'homme*, c'eſt la même choſe que ſe dérober. *V.* Se dérober.

Ecole ſignifie Manége dans quelques occaſions. *La baſſe Ecole*, ce ſont les Académiſtes qui commencent à apprendre à monter à Cheval. *Un Cheval d'Ecole*, c'eſt un Cheval de Manége. *Un Pas d'Ecole*, *V.* Pas. Cheval *hors d'Ecole*. *V.* Hors

Ecouté, terme de Manége, c'eſt la même choſe que ſoutenu. *Un Pas écouté*, des *tems écoutés*. *V.* Soutenu.

Ecouter ſon Cheval, terme de Manége, c'eſt être attentif à ne point le déranger de ſes airs de manége quand il manie bien.

Ecouteux, un Cheval *écouteux* eſt celui qui héſite à ſe déterminer à quelque allure que ce ſoit, quoiqu'on l'en ſollicite.

Ecurie, Bâtiment deſtiné pour y attacher, y mettre à couvert, & y nourrir les Chevaux. *L'Ecurie ſimple* n'a qu'un rang de Chevaux, & un eſpace derriere pour aller d'un bout à l'autre. *L'Ecurie double* ſe pratique de deux façons, elle a deux rangs de Chevaux, les croupes vis-à-vis l'une de l'autre, & un eſpace entre-deux, ou bien on met le Ratelier dans le milieu, alors les têtes des Chevaux ſont vis-à-vis l'une de l'autre, & il y a deux eſpaces pour paſſer derriere les croupes des deux rangs. *Ecurie* ſignifie auſſi

non-seulement le Bâtiment fait pour les Chevaux, mais encore tout ce qui y a rapport; c'est-à-dire, les logemens de tous les Officiers, Palefreniers, &c. Lorsque le tout ne forme qu'une enceinte de Bâtimens: Ainsi, les Ecuries du Roi & des Princes s'entendent dans ce dernier sens. Les Ecuries du Roi de France sont séparées en deux Bâtimens; l'un destiné pour les Chevaux de Manége & de Guerre, & pour les Chevaux de Selle & de Chasse, ce qui s'appelle la grande Ecurie. L'autre Ecurie appellée la petite Ecurie, est faite pour les Chevaux de carosse. M. le Grand vend toutes les Charges de la grande Ecurie, du Haras qui en dépend & de la petite Ecurie; il ordonne les fonds pour les dépenses desdites Ecuries, comme aussi de toute la Livrée. Nul Maître d'Académie ne peut montrer, ni établir d'Académie sans son ordre & permission formelle, avec des lettres pour prendre le nom d'Académie Royale.

Des Officiers des Ecuries, il y en a qui sont communs à la grande & à la petite: Tels sont: Premierement, le Grand Ecuyer nommé M. le Grand; M. le Prince Charles de Lorraine l'est actuellement; un Intendant & Controlleur ancien, alternatif & triennal, un Trésorier, deux Juges d'Armes & Généalogistes, huit Fourriers, douze Chevaucheurs, autrement Couriers du Cabinet, douze Hérauts, y compris le Roi d'Armes, deux Poursuivans d'Armes, trois Porte-Epée de parement, deux Porte-Manteaux, deux Porte-Caban (qui est un Manteau de pluye) deux Médecins, quatre Chirurgiens, deux Apoticaires. D'autres Officiers nécessaires, comme Garde-Malade, Garde-Meuble, Lavandiers, Portier, Drapier, Passementier, Merciers, Tailleurs, Sellier, Eperonnier, Charon, Bourrelier, Brodeur & Menuisier des deux Ecuries. Trompettes, Joueurs de Violon, Saqueboutes, Cornets, Haut-bois, Musettes de Poitou, Joueurs de Fifres & Tambours, Cromornes & Trompettes Marines, un Ambleur & un Conducteur du Chariot. Maîtres en fait d'Armes, des Exercices de Guerre, à danser, de Mathématiques, à écrire, à dessiner & à voltiger. Les Officiers de la grande Ecurie sont, un Argentier-Proviseur, un Ecuyer-Commandant, quatre Ecuyers pour le Manége, dont deux ordinaires & deux Cavalcadour, un Ecuyer ordinaire & un Cavalcadour. Il y a encore quatre ou cinq Charges d'Ecuyer ordinaire sans fonctions, quarante Pages portant la Livrée du Roi, la poche en travers, un Gouverneur, deux Sous-Gouverneurs, un Précepteur, un Aumônier, huit premiers Valets des Pages, quatorze Palefreniers, quatre Maréchaux, un Arroseur de Manége, un Concierge, quarante-deux Grands Valets de Pied.

Le Haras du Roi a pour Officiers, un Ecuyer Capitaine du Haras, six Gardes du Haras, deux Maréchaux, deux Pages, Médecin, Chirurgien, Apoticaire, Taulpier. Les Officiers de la petite Ecurie sont, un Ecuyer de main ordinaire, & vingt Ecuyers de main appellés Ecuyers de quartier, qui doivent donner la main au Roi quand il sort & partout où il va, un Ecuyer ordinaire Commandant la petite Ecurie, & deux autres Ecuyers ordinaires, vingt Pages portant la Livrée du Roi les poches en long, un Argentier-Proviseur, un Gouverneur, un Précepteur, un Aumônier.

Tous les Pages doivent faire leurs preuves anciennes & Militaires de quatre générations paternelles.

Tous

Tous les Officiers des Ecuries ſont Commençaux de la Maiſon du Roi.
La petite Ecurie a ſeize petits Valets de Pied par Commiſſion.

Ecuyer, homme qui a le commandement ſur une Ecurie, & ſur tout ce qui en dépend. Ecuyer ordinaire de la grande Ecurie, *Grand Ecuyer*, *Premier Ecuyer*, *Ecuyer Cavalcadour*, *Ecuyer de main & ordinaire de la Petite Ecurie. V.* Ecurie.

Effet de la bride. V. Bride. *Effet* de la Main. *V.* Main.

Effilée, une encolure *effilée. V.* Encolure.

Efflanqué, Cheval *efflanqué*, eſt celui dont le ventre va en étreciſſant vers les cuiſſes.

Effort, les Chevaux ſont ſujets aux efforts d'épaule, de reins, de hanches, de jarrets & de boulets.

Egarée, *Bouche égarée. V.* Bouche.

Egarer la bouche d'un Cheval, c'eſt en diminuer la ſenſibilité par ignorance ou par brutalité.

Egaroté, Cheval *égaroté*, eſt un Cheval qui a une playe ſi conſidérable ſur le garot que ſa forme en eſt changée & applatie.

Eguillette, *nouer l'éguillette. V.* Aiguillette.

Ehanché, Cheval dont la hanche a ſouffert un ſi grand effort, que l'os qui la forme eſt deſcendu plus bas que celui de l'autre côté, on dit auſſi *épointé*.

Elancé, Cheval long, & qui a peu de ventre.

Elargir ſon Cheval, c'eſt le faire aller au Manége plus près du mur, ou lui faire embraſſer un plus grand eſpace de terrein.

Embarré, être *embarré*, ſe dit d'un Cheval à l'Ecurie, qui, après avoir paſſé ſa jambe de l'autre côté d'une de ſes barres d'écurie, fait des efforts pour la repaſſer, & ne pouvant en venir à bout, s'écorche & ſe bleſſe.

S'*Embarrer* eſt la même choſe qu'être *embarré. V.* Embarré.

Embarrure, contuſion ou écorchure provenant de s'être embarré. *Voyez* Embarré.

Emboucher un Cheval, c'eſt lui choiſir & lui mettre un mors dans la bouche : ainſi, on peut emboucher un Cheval bien ou mal.

Embouchure ſignifie le mors & tout le fer qui l'accompagne, on la nommoit autrefois le frein. *Ordonner l'embouchure* d'un Cheval, c'eſt en proportionner toutes les pieces à la qualité de la bouche du Cheval.

Embraſſer ſon Cheval ou *le tenir embraſſé*, c'eſt ſerrer médiocrement les cuiſſes, & tenir ſes jambes près du ventre de ſon Cheval quand on eſt deſſus. *Embraſſer du terrein* ſe dit d'un Cheval qui avance au galop & qui eſt vîte. *Embraſſer du terrein* au Manége, c'eſt la même choſe qu'aller large, *Voyez* Aller. *Embraſſer* ou *embraſſer la volte*, c'eſt la même choſe qu'élargir. *Voyez* Elargir.

Embuver. Voyez Abreuver.

Emmiélure, eſpece d'onguent qui ſert aux maladies des pieds & des jambes des Chevaux.

Emouſſoir ou *caparaçon*, eſpece de couverture qu'on met ſur le corps des Chevaux ſellés ou harnachés, pour les garantir de la piqueure des mouches ; on l'appelle auſſi émouchette : on appelle auſſi émouchoir une queuë de Cheval attachée au bout d'un bâton, avec laquelle on chaſſe les mou-

ches de dessus le corps du Cheval, de peur qu'il ne remuë quand on le ferre ou lorsqu'on lui fait quelqu'autre opération.

S'Empêtrer, ou être *empêtré*, se dit d'un Cheval qui est pris dans ses traits, c'est-à-dire, qui a passé ses jambes par-dessus les traits de cuir ou les cordes qui l'attachent à la Voiture à laquelle il est attelé.

S'Emporter se dit d'un Cheval, qui n'ayant point de sensibilité à la bouche, & ayant de l'ardeur, va toujours (surtout au galop) malgré tous les efforts que le Cavalier fait pour l'arrêter.

En avant, *mener ou conduire* son Cheval *en avant*. *V.* Mener. *De la main en avant*. *Voyez* Avant-main. Le Maître d'Académie dit quelquefois à son Ecolier, quand le Cheval se retient ou ralentit son allure, *en avant en avant votre Cheval demeure*, *votre Cheval reste :* ce qui veut dire, déterminez-le à avancer.

S'Encapuchonner, ou être *encapuchonné* se dit du Cheval qui baisse la tête, & s'arme. *Voyez* S'armer.

Encastelé, un Cheval *encastelé* est celui qui a les talons des pieds de devant si serrés, qu'il en boite communément.

Encastelure, c'est le serrement des talons des pieds de devant.

S'Enchevestrer, un Cheval est *enchevestré*, lorsque voulant se gratter l'oreille avec le pied de derriere, il se prend le pied dans la longe de son licol, & voulant s'en débarrasser, s'écorche très-souvent le derriere du pâturon.

Enchevestrure, écorchure ou contusion au pâturon, provenant de s'être enchevestré.

Enclouer un Cheval se dit du Maréchal ferrant, qui, au lieu d'enfoncer le clou du fer seulement dans la corne, pique la chair qui est dessous vers l'os qu'on appelle petit pied, alors le Cheval *est encloué*.

Encloueure, c'est la piqueure de quelque clou que le Maréchal a enfoncé dans la chair vers l'os du petit pied d'un Cheval en le ferrant.

Encolure, c'est le col du Cheval qui va depuis les oreilles jusqu'au garot. Les bonnes qualités d'une encolure sont d'être *longue*, *déchargée* ou *tranchante*, ce qui signifie qu'elle soit peu garnie de chair; elle doit bien *sortir des épaules*. *Voyez* Sortir. *Haute ou relevée ;* c'est-à-dire, que le Cheval la soutienne bien. *Rouée ou de cigne*, c'est la beauté (selon quelques-uns) de l'encolure des Chevaux de carosse; c'est-à-dire, que le dessus de l'encolure tourne en rond vers la tête. *Droite* est la vraye beauté, quoique l'opposé de rouée, car ici le dessus de l'encolure va en ligne droite depuis le garot jusqu'au derriere de la tête. Les mauvaises qualités de l'encolure sont d'être *courte*, *effilée*, qui veut dire trop mince, surtout vers la tête. *Renversée* ou *panchante*, cela arrive lorsque le dessus de l'encolure est si chargé de chair, que sa pesanteur le fait pancher de côté. *Fausse* ou *de cerf*, signifie que le dessus de l'encolure creuse, & le dessous qui va du poitrail au gosier avance en rondeur ou en bosse. *Epaisse* ou *trop chargée de chair*, signifie qu'elle est trop grasse; on dit qu'un Cheval *se charge d'encolure*. *V.* Charger.

Encorné, *Javart encorné*, *Atteinte encornée*. *V.* Javart & Atteinte.

Encraîné, vieux mot, qui signifioit egaroté. *V.* Egaroté.

Enerver un Cheval, opération de Chirurgie, c'est lui couper un tendon qu'il a entre les deux nazeaux; cela ne se fait qu'aux Chevaux qui ont le bout du nez trop gros, pour qu'il paroisse plus fin.

Enfoncer les éperons à un Cheval; c'eſt les lui faire ſentir avec violence.

Enfonceure de mangeoire. *V.* Mangeoire.

Enfourcher un Cheval, terme bas, qui ſignifie monter deſſus.

Enharnacher, c'eſt la même choſe qu'harnacher. *V.* Harnacher.

Enrayer une Voiture; c'eſt empêcher les rouës d'une voiture, de tourner en deſcendant une montagne, de peur que la voiture par ſa peſanteur ne fatigue trop les Chevaux; on enraye les charettes, au moyen d'une groſſe perche de bois qu'on paſſe entre deux rayes de la rouë, & les caroſſes avec un gros crochet de fer, attaché à une corde arrêtée au train de derriere du caroſſe; on l'accroche à la raye d'une rouë.

Enſellé, Cheval enſellé; eſt celui dont le dos va en creuſant.

S'Entablé, un Cheval *s'entable*, lorſqu'en faiſant des voltes, il fait avancer ſa croupe, avant ſes épaules.

Entamer le chemin, c'eſt commencer à galopper.

Entendre les talons. *V.* Talon.

Entier, un Cheval entier, eſt un Cheval capable d'engendrer: *entier*, ſignifie en terme de Manége, un Cheval roide, & qui ne peut ſe plier; ainſi on dit *ce Cheval eſt entier à main droite ou à main gauche*, quand il a bien de la peine à tourner à main droite ou à main gauche.

Entiereté d'un Cheval, c'eſt ſa conformation en général.

Entorſe. *V.* Mémarcheure.

Entraver un Cheval; c'eſt lui *mettre des Entraves* aux pâturons. *V.* Entraves.

Entraves, les Entraves qui ſervent à mettre aux deux pâturons de devant d'un Cheval, ſoit pour l'empêcher de mettre ſes pieds dans la mangeoire, ſoit pour lui ôter la liberté de courir dans les pâturages: ces entraves, dis-je, ſont compoſées de deux entravons joints enſemble par des anneaux ou une chaîne de fer. Les *Entraves* dont on ſe ſert pour jetter un Cheval par terre, quand on veut lui faire quelques opérations, ſont compoſées de quatre entravons ſéparés; ayant chacun un anneau de fer; on attache une corde longue à l'anneau d'un de ces entravons, puis après avoir bouclé les quatre entravons, un à chaque pâturon; on paſſe la corde dans chaque anneau, puis la tirant par le bout, les quatre jambes ſe raſſemblent & le Cheval tombe. *Voyez* Entravon.

Entravon, groſſe laniere de cuir fort, rembourrée d'un côté, au bout de laquelle on attache une boucle pour boucler cette laniere au pâturon, la rembourure dedans.

S'Entre-couper, c'eſt la même choſe que ſe couper. *V.* Se couper.

Entrepas, ou *Traquenard.* *V.* Traquenard.

Entrer dans les coins, ſe dit du Cavalier lorſqu'il tourne ſon Cheval dans les quatre coins du Manége en ſuivant exactement la muraille.

S'Entre-tailler eſt la même choſe que s'entre-couper & ſe couper. *V.* Se couper.

Entre-taillure, mal que s'eſt fait le Cheval qui s'eſt coupé.

Entretenir ſon Cheval dans quelque allure, c'eſt l'empêcher de la précipiter ou de la ralentir.

Entretenir ſon Cheval au galop, c'eſt lui faire continuer ſon galop d'une égale vîteſſe.

Entr'ouvert. Cheval entr'ouvert, ou Cheval qui s'eſt entr'ouvert; c'eſt un

Cheval qui en glissant, s'est écarté & forcé les muscles de l'épaule violemment.

Entr'ouverture, écart de l'épaule très-violent.

Epais, un *Cheval épais* est un Cheval dont tous les membres sont fort gros.

S'Eparer, vieux mot, qui signifioit un Cheval qui lâche des ruades, & noue l'aiguillette.

Eparvin, grosseur qui vient par accident aux jarrets du Cheval au-dessous du pli & en dedans. Il y a de deux sortes d'éparvins; sçavoir, *éparvin sec*; il fait lever le jarret du Cheval en marchant plus haut qu'à l'ordinaire. *L'éparvin de Bœuf* est plus gros, & fait boiter le Cheval.

Epaule, partie du train de devant du Cheval, qui va depuis le garot jusqu'au bras de la jambe; ses bonnes qualités sont d'être *déchargée de chair ou décharnée* : on dit ce Cheval est *déchargé d'épaules*; *séche*, *platte*, *tranchante*; tout cela signifie qu'on ne doit sentir quasi que la peau sur l'os de l'épaule. *Libre*, c'est-à-dire, qu'elle ait du mouvement quand le Cheval marche, trotte ou galope. Les mauvaises qualités sont, *chargé d'épaules* ou *épaules rondes*, ce qui signifie qu'il y a beaucoup de chair sur les épaules. Les *épaules serrées*; c'est-à dire, que la poitrine ou le poitrail est serré par les deux épaules; *chevillées*, signifie qu'elles sont très-serrées & sans mouvement; *froides*, le Cheval qui a les épaules froides a peu de mouvement dans les épaules & dans les jambes, au lieu que celui qui est *entrepris des épaules* n'y a point de mouvement, mais en a beaucoup dans les jambes. On dit *gagner les épaules*, *assurer les épaules* d'un Cheval, *trotter des épaules*. *V.* Assurer, gagner, trotter.

Epaulé, *Cheval épaulé*, est un Cheval qui a eu un si grand mal à l'épaule, qu'on ne peut plus s'en servir. *Bête épaulée*, signifie un Cheval qui n'est bon à rien.

Epée. La main de l'*épée*, de la lance, de la gaule, c'est la main droite. *Voyez* Main. *L'épée Romaine*, c'est un long épi de poil qu'on trouve sur quelques Chevaux; cet épi coule tout le long du col sous la criniere, on fait passer cet épi pour une bonne marque.

Eperon, instrument de fer dont le bout est une rosette tournante à plusieurs pointes. Le Cavalier attache les éperons à ses talons, afin d'en piquer le Cheval au flanc quand il le juge à propos, pour lui faire connoître sa volonté, ou pour le châtier. Ainsi, l'éperon est un *aide* & un *châtiment*. *V.* Aide & châtiment; c'est pourquoi, *donner un coup d'éperon*, c'est aider ou châtier un Cheval suivant l'occasion; on se sert quelquefois du mot de *talons*, pour signifier éperons. *V.* Talons. *Sensible à l'éperon*, *dur à l'éperon*, *chatouilleux à l'éperon*. *V.* Sensible, dur, chatouilleux. *Avoir l'éperon fin*, se dit d'un Cheval auquel la moindre approche de l'éperon fait connoître la volonté du Cavalier, & qui agit juste en conséquence. *S'attacher à l'éperon*, ou se *jetter sur l'éperon*. *V.* S'attacher. *Connoître*, *résister*, *répondre à l'éperon*. *V.* ces termes à leurs lettres. *Pincer*, *appuyer*, *enfoncer*, *faire sentir*, *piquer*, *picoter des éperons*. *V.* ces termes. *Souffrir l'éperon*. *V.* Souffrir.

Eperonné ne se dit plus qu'avec le mot botté; ont dit *je suis botté & éperonné*, ce qui signifie il y a des éperons aux bottes que je viens de mettre.

Epic, endroit marqué sur la peau du Cheval par le retour du poil qui prend des sens différens; il y en a presque toujours un au milieu du front; les au-

tres n'ont point d'endroits déterminés. Quelques superstitieux s'imaginent qu'il y a des épics heureux & d'autres malheureux.

Epointé, c'est la même chose qu'éhanché. *V*. Ehanché.

Epoussette, Instrument de Palefrenier : c'est un morceau de Serge de deux pieds en quarré, dont les Palefreniers se servent pour ôter la poussiere sur le corps du Cheval quand ils le pansent.

Epousseter un Cheval, c'est secouer la poussiere de dessus son corps avec l'époussette.

Equestre, Statuë équestre ; c'est la Statuë d'un homme à Cheval. *V*. Statuë.

Ergot, partie de la jambe du Cheval. L'Ergot du Cheval, c'est une grosseur naturelle ressemblant à de la corne molle qui est au bas du boulet par derriere, & cachée sous le poil du fanon aux quatre jambes : on desergote les Chevaux. *V*. Desergoter.

Escapade, prononcez l's, action fougueuse d'un Cheval qui ne veut pas obéïr au Cavalier.

Escavessade, vieux mot qui signifioit une saccade, que le Palefrenier qui tient un Cheval par la corde du cavesson, lui donne pour l'arrêter ou pour le châtier, on dit à présent coup de cavesson.

Esclame, vieux mot qui signifioit un Cheval trop fatigué, & qui n'a point de boyau.

Esquine se disoit autrefois pour signifier le dos & les reins du Cheval.

Essourisser un Cheval, opération de Chirurgie, c'est lui fendre un cartilage qui est dans les nazeaux nommé *la souris*, afin de l'empêcher de s'ébrouer.

Estampe, Instrument de Maréchal qui fait des trous pour passer les clous d'un fer.

Estamper un fer, c'est se servir de l'estampe, pour percer au travers du fer les trous par lesquels les clous passeront pour attacher le fer à la corne. *Estamper gras*, c'est percer ces trous près du bord du dedans du fer. *Estamper maigre*, c'est les percer près du bord extérieur ou de dehors du fer.

Estampure du fer, c'est la façon dont il est estampé. *V*. Estamper.

Estourneau ou gris estourneau, varieté du poil gris. *V*. Gris.

Estrac, prononcez l's; *un Cheval estrac* est celui qui est mince, & a peu de corps.

Estrapade, saut de Mouton très-vif que fait le Cheval.

Estrapasser, c'est en terme de Manége la même chose qu'outrer un Cheval ; c'est-à-dire, le faire travailler au-delà de ses forces.

Estrein, vieux mot qui signifioit la paille destinée à faire la Litiere des Chevaux.

Etabler les Chevaux, c'est les mettre à couvert.

Etalon ou ételon, Cheval entier destiné à la génération & à la propagation de l'espece. *Le saut d'un étalon*. *V*. Saut. *Souffrir l'étalon*. *V*. Souffrir.

Etalonner une Jument, c'est la même chose que la couvrir. *V*. Couvrir.

Etoile, c'est un espace rond de poil blanc que plusieurs Chevaux noirs ou de quelques autres couleurs ont au milieu du front. *Fausse étoile*, c'est une étoile artificielle qu'on fait à ceux qui n'en ont pas de véritable, soit en appareillant des Chevaux de carosse, afin qu'ils soient marqués de même, soit pour satisfaire l'opinion de ceux qui croyent qu'un Cheval qui n'a aucune marque blanche sur le corps est vicieux ou malheureux.

Etrecir son Cheval, terme de Manége, qui signifie qu'on n'embrasse pas assez

de terrein en faisant des voltes ou en travaillant son Cheval en rond à quelque air que ce soit.

S'étrecir, signifie que le Cheval n'entourre pas assez de terrein en travaillant en rond : on dit, *votre Cheval s'étrecit.*

Etriers, machine composée de plusieurs petites barres de fer jointes ensemble par les bouts, & qui laissent un vuide dans lequel entre le bout du pied, ou même le pied tout entier ; cette machine tient à une courroye attachée à la Selle. L'*Etrier* sert à monter à Cheval & à appuyer ses pieds quand on est assis dans la Selle. *Mettre le pied à l'étrier*, c'est se servir de l'étrier pour monter à Cheval. *Etre ferme sur ses étriers*, c'est se bien tenir à Cheval, de façon que quelques mouvemens violens que fasse le Cheval, les pieds ne sortent point des étriers. *Abandonner*, *allonger*, *accourcir*, *chausser*, *quitter les étriers*, *peser sur ses étriers*. *V.* Tous ces termes à leurs lettres.

Etrille, Instrument de Palefrenier pour panser les Chevaux.

Etriller, c'est panser un Cheval avec l'Etrille.

A Etripe Cheval, aller *à étripe Cheval*. *V.* Aller.

Etriviere, courroye de cuir qui tient l'étrier à la Selle. L'Etriviere est garnie d'une boucle, au moyen de laquelle on fait descendre ou monter l'étrier, ce qui s'appelle l'allonger ou le racourcir.

Etroit de boyau, les *jarrets étroits*, la *croupe trop étroite*. *V.* Boyau, Jarrets, croupe. Conduire son Cheval étroit, ou aller étroit. *V.* Aller.

Extrêmités, par extrêmités on entend les quatre jambes & le bout du nez d'un Cheval. *Les extrêmités lavées*, signifie que le poil du Cheval est plus pâle aux jambes & au bout du nez que par tout le corps. *Les extrêmités de feu* ou *du feu aux extrêmités* ne se trouve guéres qu'aux Chevaux Bays bruns ; c'est-à-dire, que le poil est d'un rouge plus vif au bout du nez, aux jambes & au flanc que par tout le corps.

F

FAce, *la Face d'*un Cheval, c'est la même chose que chanfrein. Ainsi, *la face blanche* ou *belle face*, signifie chanfrein blanc. *Voyez* Chanfrein.

Facile au montoir. *Voyez* Montoir.

Façonner un Cheval, c'est lui donner de la grace sous l'homme dans ses exercices.

Faim-Vale, Maladie du Cheval qui a rapport à la faim canine de l'homme.

Faire net ; on dit aux Palefreniers de *faire net ;* c'est-à-dire, de bien nettoyer la mangeoire un moment avant de donner l'avoine aux Chevaux. *Faire la révérence*, expression qui signifie un Cheval qui fait un faux pas. *Faire trouver des jambes* à son Cheval. *V.* Jambes. *Faire des contre-tems*, *faire la corde*, *faire la croix*, *faire sentir les éperons & les gras des jambes*, *faire échaper son Cheval*, *faire falquer* son Cheval, *faire les crins & les oreilles*, *faire une levée* de la lance, *faire couvrir* en main, *faire pied neuf*, *quartier neuf*, *faire manier son Cheval*, *faire la pointe*, *faire* les *quatre coins*, *faire fuir les talons*, *faire des voltes*, *demi-voltes*, &c. *faire volte-face*, *faire les forces*, *faire la tortuë*, *faire siffler la gaule*, *faire litiere*. *Voyez* Tous ces termes à leurs lettres.

Fait, un Cheval fait, eſt un Cheval qui n'eſt plus jeune, & qui eſt dreſſé.

Falcade, mouvement vif & réïteré des hanches & des jambes de derriere qui plient fort bas lorſqu'on arrête ſon Cheval à la fin de ſa repriſe au Manége; c'eſt proprement trois ou quatre petites courbettes preſſées avant l'arrêt.

Falquer, *faire falquer* ſon Cheval, c'eſt le mener à falcades. *V.* Falcade.

Fanon, c'eſt le poil long qui ſe trouve au bas des boulets du Cheval, & qui couvre l'ergot.

Fantaiſies, un Cheval qui a des fantaiſies eſt celui à qui il prend de tems en tems envie de tourner, de ſauter ou de reculer contre la volonté de l'homme.

Faquin. Voyez Quintaine.

Farcin, Maladie du Cheval, qui ſe dénote par de gros boutons ſur diverſes parties du corps, leſquels forment autant d'ulceres. On donne des noms au farcin ſuivant le lieu & la figure de ſes boutons, comme *farcin volant, cordé, cul de poule, teſticule de coq, mouchereux, biſurque, taupin*; mais tous ces noms ne font rien à la cure qui eſt toujours la même.

Farcineux, Cheval qui a le farcin. *V.* Farcin.

Farouche, un Cheval eſt farouche quand il craint l'approche de l'homme. Les Poulins qu'on abandonne dans les herbages ſans les approcher, deviennent farouches.

Faucher, un Cheval fauche, lorſqu'ayant eu un écart il ne porte pas ſa jambe malade droit en avant lorſqu'il marche, mais la jette en dehors en lui faiſant décrire un demi-cercle.

Fauſſe gourme, Maladie du Cheval, c'eſt la même choſe que la gourme, mais elle s'appelle *fauſſe gourme*, lorſque le Cheval la jette quand il n'eſt plus poulin; c'eſt-à-dire, quand il a paſſé cinq ans. La *bouche fauſſe. V.* Bouche. *Fauſſe queuë. V.* Queuë.

Faux, *être faux*, ou *galoper faux* ſe dit du Cheval lorſqu'en galopant il leve la jambe gauche de devant la premiere, car il doit lever la droite la premiere.

Feindre, un Cheval feint lorſqu'ayant le pied douloureux par quelque accident, il boite un peu, & preſqu'imperceptiblement.

Fer, le Fer d'un Cheval eſt une bande de fer tournée en arcade, & percée de trous, on attache avec des clous ce fer ſous le pied du Cheval, c'eſt proprement le ſoulier des Chevaux qui ſert à les empêcher d'uſer la corne de leurs pieds, principalement quand ils marchent ſur des terreins durs. Les différentes façons de fers, *comme fers à pantouffle, demi-pantouffle, à lunette, à demi-lunette, à patin, voutés, à la Turque, à bec de corbin,* ſe voyent dans le Traité de la Ferrure. On dit d'un Cheval qui tombe ſur le dos, *il a les quatre fers en l'air*, qui veut dire qu'alors on voit les fers de ſes quatre pieds; on dit de l'homme qu'il a *des jarrets de fer. V.* Jarrets. *Faire porter, aſſeoir le fer. V.* Porter & aſſeoir.

De *Ferme à ferme*. Sauter ou manier de ferme à ferme. *V.* Manier & Sauter.

Fermer la volte, la paſſade, &c. ou autres airs en rond; c'eſt les terminer. Ainſi, on peut fermer bien ou mal avec juſteſſe ou ſans grace, on ferme ordinairement ces airs par des courbettes.

Ferrer un Cheval, c'eſt attacher le Fer d'un Cheval deſſous ſon pied, au moyen de clous qu'on fait paſſer par les trous du fer qui percent la corne, & qu'on rive enſuite.

Ferrure, c'est la science de ferrer les Chevaux.

Feu, opération de Chirurgie, on donne ou on met le feu à quelques parties du corps en différens cas ; on le met par exemple aux jambes, à l'épaule, à la hanche pour des maux qui arrivent à ces parties, on brûle pour cet effet la peau avec des Instrumens de fer qu'on fait rougir qu'on appelle *couteaux de feu* & *boutons ou pointes de feu*. *V.* Couteau & Bouton. Les rayes qu'on trace avec le couteau de feu sur la partie, forment différentes figures suivant l'intention qu'on a, on appelle ces figures pâte d'Oye, *fougere*, *plume*, *palme*, &c. Les trous qu'on fait avec le bouton de feu s'appellent pointes de feu, & forment si on veut la figure d'une rouë, ou telle autre qu'on veut. *Mettre des pointes de feu* à quelque partie, c'est y faire des trous à la peau avec le bouton de feu. *Cheval de feu*, c'est la même chose que Cheval d'ardeur. *V.* Ardeur.

Féve, incommodité qui vient au Cheval, on l'appelle aussi Lampas. *V.* Lampas. *Le germe de féve*, c'est le creux noir qui est au milieu des dents de devant, & qui fait une marque certaine que le Cheval n'a pas encore sept ans.

Feutre de gourmette, est un morceau de vieux chapeau qu'on attache sous la gourmette quand elle a écorché la barbe du Cheval, ou pour prévenir cet accident.

Fic, excroissance de chair spongieuse qui vient sur plusieurs endroits du corps du Cheval indifféremment : on appelle aussi *Fic* un mal qui vient sous les talons du Cheval. *V.* Crapaud.

Fiente. *V.* Crotin.

Filets, espece de mors qu'on met au Cheval pour le panser, pour le faire sortir sans monter dessus, & pour le mener à l'abreuvoir. *Mettre un Cheval au Filet*. *V.* Mettre.

Fin, un Cheval *fin* est un Cheval qui a la tête seche, la taille dégagée, & peu de poil au fanon. Un Cheval fin est bon pour le Manege, la Chasse, & pour monter un Maître, aussi l'appelle-t-on un Cheval de Maître. Avoir *l'éperon fin*. *V.* Eperon.

Flanc, partie du Cheval, c'est l'espace qui se trouve au deffaut des côtes entre l'os de la hanche & les côtes sur le côté du corps du Cheval. *Battre du flanc*. *V.* Battre. Un Cheval a le *flanc altéré*; lorsqu'on voit qu'il commence à battre en deux tems, c'est l'avant-coureur de la pousse. *Le flanc cousu*. *V.* Cousu. Les bonnes qualités du flanc sont d'être *retroussé & plein* ; c'est-à-dire, qu'il ne paroisse point de creux à l'endroit du flanc ; ses mauvaises qualités sont d'être *creux ou cousu*.

Flandrin, est un Cheval de Flandre.

Fleche de la lance, c'en est le bâton depuis les aîles jusqu'au bout.

Foin, nourriture des Chevaux, c'est de l'herbe qu'on coupe, & que les Chevaux ne mangent que quand elle est seche. *Cheval de foin*. *V.* Cheval.

Fond, un Cheval qui a du *fond* est un Cheval qui travaille long-tems sans se fatiguer.

Forcer un Cheval, c'est lui faire faire un travail excessif & au-dela de sa force. *Forcer la main*, c'est la même chose que s'emporter. *V.* S'emporter.

Forces, *faire les forces*; un Cheval qui ouvre beaucoup la bouche, au lieu de se ramener quand on lui tire la bride, fait les forces ; cette expression veut dire

dire qu'il imite, en ouvrant la bouche, la figure d'une eſpece de tenaille de fer qu'on nomme des forces.

Forge, c'eſt la Boutique du Maréchal-ferrant en général, & en particulier c'eſt l'endroit de la Boutique où on allume le charbon pour faire rougir le fer, & pour lui donner la forme qu'il doit avoir pour être attaché au pied du Cheval.

Forger un fer, c'eſt former un fer à Cheval au feu de la forge. *Un Cheval qui forge* eſt celui qui, en marchant, attrape le fer de la jambe de devant avec celui de la jambe de derriere du même côté; ces Chevaux ſont ſujets à ſe déferrer.

Forme, groſſeur qui vient ſur le devant du pâturon immédiatement au-deſſus de la Couronne.

Former un arrêt ou *un demi-arrêt*. *V.* Arrêt.

Fort Cheval eſt un Cheval étoffé & de grande taille. *Fort en bouche*. *Voyez* Bouche.

Fortrait ſignifie un Cheval exténué à force de fatigue.

Fougueux, Cheval colere & fantaſque.

Fourbu, Cheval qui a la Maladie appellée Fourbure. *V.* Fourbure.

Fourbure, Maladie qui arrive au Cheval & dont le ſimptôme le plus dangereux eſt de lui rendre les jambes roides & douloureuſes, & enfin de lui relâcher l'os du petit pied, de façon qu'il pouſſe la ſolle du côté de la pince du pied, & forme ce que l'on appelle un croiſſant, qui donne ſa figure à la ſolle qu'il a pouſſée, alors la fourbure a tombé dans les pieds.

Fourchette, partie du pied du Cheval; c'eſt pour ainſi dire un allongement & un repliment de deux talons du pied, qui s'unit & ſe termine en pointe vers le milieu de la ſolle; ſes bonnes qualités ſont d'être *bien nourrie*; c'eſt-à-dire, d'une groſſeur proportionnée au reſte du pied; ſes mauvaiſes qualités ſont d'être *graſſe*; c'eſt-à-dire, d'être trop épaiſſe & trop groſſe, *petite* & *deſſechée*, c'eſt un indice que le pied eſt trop ſec & échauffé.

Fournir ſa carriere, ſe dit d'un Cheval qui va d'une égale vîteſſe juſqu'au bout d'une carriere ou d'un terrein limité.

Fourreau, c'eſt l'enveloppe du membre du Cheval.

Fraîche, *la bouche fraîche*. *V.* Bouche.

Frais, *un Cheval frais*; c'eſt la même choſe qu'un relais. *V.* Relais.

Franc d'Amble, *V.* Amble. *Franc du colier*, ſignifie un Cheval qui tire bien & également à une voiture, on dit qu'il eſt *franc du colier*.

A la *Françoiſe*, Paſſades à la *Françoiſe*. *V.* Paſſades.

Frein, vieux mot, qui ſignifioit un mors, une embouchure.

Fretillarde, *V.* Langue.

Froides, *V.* Allures & Epaules.

Front, partie de la tête du Cheval, c'eſt l'eſpace qui va depuis les deux yeux juſqu'entre les deux oreilles.

Fuir les talons ſe dit au Manége, d'un Cheval qui va de côté, évitant le talon qu'on approche de ſon flanc: ainſi, ſi on approche le talon droit, il le fuit en marchant de côté à gauche, & il marche de même à droite ſi on approche le talon gauche; c'eſt ainſi que le Cavalier lui *fait fuir les talons*.

Fumier de Cheval; c'eſt ſa litiere mêlée avec ſa fiente.

Furieuses. V. Passades.
Fusée, c'est deux suros l'un sur l'autre. *V.* Suros.

G

GAgnée ; l'épaule, la hanche est gagnée ; lorsque le Cavalier est parvenu à empêcher que le Cheval ne pousse son épaule ou sa hanche du côté qu'il ne veut pas en faisant son exercice. *La volonté gagnée* signifie que le Cheval est devenu obéissant à ce que le Cavalier exige de lui. *La liberté gagnée* se dit du mors lorsqu'il est fait de façon qu'il y a une espace ménagée pour que la langue puisse se remuer à son aise.

Gagner l'épaule, les hanches, se dit du Cavalier lorsqu'il dirige ces parties suivant sa volonté. *Gagner la volonté* du Cheval, c'est le rendre obéïssant.

Galop, c'est l'allure la plus vîte du Cheval. Le *galop* a plusieurs dégrés de vîtesse. Le *petit galop* est le moins vîte, le grand trot l'égale en vîtesse. Le *galop rond* ou *galop de Chasse* est plus vîte ; & enfin, le *grand galop* est le plus vîte. Le *galop gaillard* est un air de Manége, c'est la même chose qu'un pas & un sault. *V.* Pas. *Ebranler* son Cheval *au galop.* V. Ebranler. *Faire faire un tems, deux tems de galop* ; c'est faire galoper son Cheval pendant un petit espace ; c'est-à-dire, le faire cesser de galoper presqu'aussitôt qu'il a commencé. *Prendre le galop. V.* Prendre. *Mettre* son Cheval *au galop. V.* Mettre.

Galopade, c'est le tems qu'un Cheval de Manége employe à galoper dans un Manége, c'est aussi en général une course courte qu'on fait faire à un Cheval pour l'exercer ou pour l'essayer.

Galoper, c'est aller au galop. *Voyez* Galop. *Galoper sur le bon pied*, se dit du Cheval lorsqu'il leve en galopant la jambe droite de devant la premiere. *Galoper sur le mauvais pied*, c'est lever le pied gauche le premier. *Galoper près du tapis* se dit du Cheval qui leve peu les jambes de devant au galop.

Ganache ou Ganasse, partie de la tête du Cheval ; c'est pour ainsi dire le bas des jouës du Cheval du côté du col, elle est terminée par deux os, un de chaque côté qu'on appelle *les os de la ganache.* Les bonnes qualités de la ganache sont d'être *ouverte ;* c'est-à-dire, que les deux os soient suffisamment éloignés l'un de l'autre. *Les os de la ganache tranchants ou déchargé de ganache*, c'est-à-dire, qu'il y ait peu de chair sur les os de la ganache. Les mauvaises qualités sont d'être *serrée*, c'est quand les deux os sont trop proches l'un de l'autre vers le col, ce qui empêche le Cheval de se ramener. D'être *quarrée* ; c'est-à-dire, que les deux os sont trop gros & trop chargés de chair. On dit d'un Cheval qu'il *se charge de ganache* quand elle devient trop charnuë.

Garantie des Marchands, est un Réglement qui les oblige à reprendre un Cheval qu'ils ont vendu, au bout de neuf jours.

Garantir un Cheval, c'est assûrer qu'il n'a pas les défauts qui obligent de le reprendre.

Garde-Etalon, homme de la Campagne, à qui on donne un Etalon pour lui faire couvrir les Juments de son canton.

Garde-Meuble, endroit où on enferme tous les Ustensiles qui servent à une

Ecurie ; on appelle auſſi *Garde-Meuble* l'Officier de la Grande & de la Petite Ecurie du Roy de France, qui a ſoin deſdits Uſtenſiles.

Garder ſon terrein. Voyez Terrein.

Garot, partie du train de devant du Cheval ; c'eſt l'endroit qui eſt entre le col & le dos au-deſſus des deux pointes des épaules ; ſes bonnes qualités ſont d'être *élevé & tranchant* ; ſes mauvaiſes qualités ſont d'être *rond & bas.*

Gaule, eſt une baguette de bouleau effeuillée, longue de quatre ou cinq pieds & pliante, dont on ſe ſert particulierement aux Manéges pour frapper le Cheval ſuivant l'occaſion, c'eſt une des Aydes. *V.* Ayde. *Remuer ou ſiffler la gaule*, c'eſt faire faire du bruit de la gaule pour avertir le Cheval quand il ſe ralentit. *Croiſer la gaule en arriere* ne ſe pratique que ſur les ſauteurs au Manége ; le Cavalier met le petit bout de ſa gaule au-deſſus de la croupe, & en agitant la gaule avec ſa main, elle plie & frappe le Cheval ſur la croupe à petits coups réïterés, ce qui l'excite à ſauter plus vivement & plus haut. *Toucher de la gaule* ne ſe pratique qu'au manége, où un homme à pied donne de petits coups de gaule ſur le poitrail ou ſur les jambes de devant du Cheval, pour lui faire lever le devant entre les piliers ou aux courbettes. *Préſenter la gaule*, c'eſt une honnêteté que le Maître d'une Ecurie fait ordinairement aux perſonnes auſquelles il veut faire honneur, lorſqu'il entre dans ſon Ecurie : Un Palefrenier ou lui-même leur préſente une gaule pour en toucher les Chevaux s'ils veulent. *La main de la gaule. V.* Main.

Geneſt d'Eſpagne ou de Portugal, c'eſt un petit Cheval entier bien fait & beau ; ce mot ſignifioit autrefois *Cavalier Eſpagnol*, mais depuis on l'a tranſporté de l'homme au Cheval.

Genette, monter *à la genette. V.* Monter.

Genouil, partie des jambes de devant, c'eſt une groſſe jointure ſituée entre le bras de la jambe & le canon de la jambe ; il faut qu'il ſoit, *plat, large & décharné*, il eſt mal fait quand il eſt *trop gros & rond.* Le genouil eſt quelquefois *couronné. V.* Couronné.

Gentilleſſe, un Cheval *qui a de la gentilleſſe* eſt celui qui fait ſon exercice avec grace & légereté.

Germe de féve. V. Féve.

Gigoté, un Cheval *bien gigoté* eſt celui qui eſt bien fourni de cuiſſes & de jarrets.

Gigots, un Cheval qui a de *bons gigots*, c'eſt la même choſe que bien gigoté. *V.* Gigoté.

Glandé, un Cheval *glandé* eſt celui dont les glandes de deſſous la ganache ſont enflées.

Glandes, parties ou morceaux ſpongieux qu'on trouve ſous la peau, qui s'enflent dans de certaines Maladies du Cheval ; les plus connuës ſont *les avives. V.* Avives, & *les glandes* qui ſont dans la braye près du goſier, qu'on appelle *glandes de la ganache.*

Gode, une gode, expreſſion de mépris qui ſignifie un mauvais Cheval ſans force.

Gorgé ſignifie enflé ; ainſi, *le boulet gorgé, la jambe gorgée* veut dire le boulet ou la jambe enflée.

Goſier, partie du col du Cheval qui tient à la ganache ; quand on ſerre le goſier du Cheval un moment avec la main, cela le fait touſſer ; & on fait cela

pour juger par la qualité de sa toux, & par ce qu'il jette en toussant par les nazeaux s'il a la gourme ou la morve ou la poitrine affectée. Le gosier est le commencement du conduit de la respiration qu'on nomme la trachée-artere.

Gourmander un Cheval, c'est le tourmenter trop en le menant. *Gourmander la bouche* d'un Cheval, c'est lui donner des saccades avec la bride.

Gourme, Maladie des Poulins, c'est un écoulement de matiere blanche par les nazeaux; on dit d'un Poulin qui a cette maladie, qu'il *jette sa gourme*.

Gourmer un Cheval, c'est attacher sa gourmette.

Gourmette, espece de chaîne de fer à gros chaînons, attachée à un des yeux du mors; on la fait passer au-dessus du menton du Cheval, puis on l'arrête à l'autre œil du mors; cette chaîne serre la mâchoire au-dessus du menton, quand le Cavalier tire la bride, & par ce moyen, elle empêche le Cheval d'avancer, *on serre* ou on *lâche la gourmette* quand on la met au second ou au premier chaînon qu'on appelle maillons; on met quelquefois *un feutre sous la gourmette* quand elle blesse le Cheval. *V.* Feutre. *Mettre la gourmette à son poinct. V.* Poinct.

Goussaut, Cheval de petite taille court & épais.

Goûter la bride, on dit d'un Cheval qui commence à s'accoutumer aux effets du mors, qu'il commence à goûter la bride.

Gouverner son Cheval, c'est le conduire soi-même, & ne le pas laisser aller à sa fantaisie.

Grand galop, grands *jarrets*, grands *pieds*, grande *taille*, grand *pas*, grand *trot*, grand *rang*, grand *mangeur*, grand *coffre*. *V.* ces mots à leurs lettres.

Grappes, c'est la même chose qu'arêtes. *Voyez* Arêtes.

Gras-fondu, un Cheval *gras-fondu* est celui qui est attaqué de la Maladie appellée gras-fondure.

Gras-fondure, maladie du Cheval qui se dénote quand sa fiente est enveloppée d'humeur.

Gras de jambes, c'est une des aides. *V.* Aide. On approche, on fait sentir *les gras des jambes*. *Les jarrets gras*, *les pieds gras*. *V.* Jarrets & Pieds. *Estamper gras*. *V.* Estamper.

Gratter le pavé se dit des Chevaux de carosse lorsqu'ils ont des mouvemens vifs, & qu'ils se tiennent fermes sur le pavé en tirant le carosse au trot.

Gris, poil de Cheval mêlé de blanc & de noir; ce poil a plusieurs varietés; sçavoir, *gris pommelé*, quand le poil noir forme des ronds gros comme une pomme, *gris argenté*, quand il y a peu de noir, & que le poil est d'un beau blanc, *gris brun ou gris sale*, quand il y a beaucoup de noir mêlé également avec le blanc, *gris tourdille*, *tisoné ou charboné*, est celui sur lequel il y a des poils bays ou alzans. *V.* le Chap. II. du Traité de la connoissance du Cheval. Le poil tigre a aussi le fond blanc, mais on ne le met pas au nombre des gris non plus que le porcelaine. *V.* Tigre & Porcelaine.

Gros jarrets, *pieds*, *nerfs*, *gros d'haleine*. *V.* ces mots à leurs lettres.

Groupade ou croupade. *V.* Croupade.

Guéer un Cheval, c'est le promener dans l'eau pour lui laver seulement les jambes.

Guerre, *un Cheval de guerre* est un Cheval de taille, assez étoffé & vigoureux. *Manége de guerre*. *V.* Manége.

Gueſtre, chauſſure *de coutil*, *de toile* ou *de cuir* mol qu'on met pour monter à Cheval. Les gueſtres n'ont point de ſoulier qui y tienne, elles finiſſent ſur le coude pied, & s'attachent deſſus la jambe comme les bottines. *V.* Bottines. On met des jarretieres par-deſſus afin de les tenir tenduës ſur la jambe.

Se *Gueſtrer*, c'eſt mettre des Gueſtres.

Gueulart, le Cheval eſt gueulart quand il a la bouche forte, & qu'il l'ouvre quand on lui tire la bride.

Gueule, un Cheval qui a de la gueule eſt celui qui a la bouche forte, & qui ne répond à la bride qu'en ouvrant la bouche.

Guider ſes Chevaux ſe dit du Cocher qui les mene avec les guides.

Guides, ce ſont les courroyes de cuir ou de ſoye treſſée, plattes ou rondes que tient le Cocher pour gouverner ſes Chevaux quand il les mene de deſſus ſon Siége. *Courre la poſte en guides*, c'eſt courre la poſte à Cheval, le Poſtillon marchant devant ſur un autre Cheval.

Guilledin, nom Anglois qui ſignifie Cheval hongre, mais on n'appelle *Guilledins* que les Chevaux Anglois.

Guindé, être *guindé à Cheval*, c'eſt s'y tenir droit avec trop de gêne & d'affectation.

H

HAche, le coup de hache. V. Coup.

Haleine, *avoir de l'haleine.V.* Avoir. *Mettre* ſon Cheval *en haleine*, *tenir en haleine*. V. Mettre. Tenir. *Hors d'haleine. V.* Mettre. *Eſtre en haleine*, ſe dit du Cheval, qui pour avoir été exercé modérement, eſt en état de fournir une courſe longue, ou d'entreprendre un voyage ſans être incommodé. *Donner haleine* au Cheval; c'eſt l'arrêter, ou le mener doucement au pas, quand il a fait une courſe rapide, qui l'a eſſoufflé. *Gros d'haleine*, ſe dit de certains Chevaux, qui ſans être pouſſifs, paroiſſent eſſoufflés au moindre exercice qu'ils font.

Haller des Chevaux, qui remontent les batteaux, terme de riviere; c'eſt faire des cris, pour les exciter à tirer le batteau.

Hanche, partie du train de derriere du Cheval: la hanche eſt formée par un os, qui ſe trouve à côté du flanc un peu plus haut vers la croupe, c'eſt pour ainſi dire, le commencement du train de derriere: *être ſur ſes hanches*, ou *être aſſis ſur les hanches*, ou *plier*, ou *baiſſer les hanches*, ſe dit du Cheval, lorſqu'à ſes airs de manége, ou au galop ordinaire, il baiſſe la croupe & releve les épaules, *mettre* ou *aſſeoir* ſon Cheval *ſur les hanches*. V. Mettre & Aſſeoir. *Traîner les hanches*, ſe dit du Cheval qui dandine & dont le train de derriere retarde trop en marchant: *gagner les hanches*, *affermir*, *aſſujettir* un Cheval *ſur les hanches*. *V.* ces Mots à leurs lettres. Les défauts des hanches, ſont d'être *trop hautes*; ce qui eſt à peu près la même choſe que *cornu*. *V.* Cornu. D'être *trop courtes*, c'eſt-à-dire, qu'il y ait trop peu de diſtance de la hanche au commencement de la queuë, il faut que la hanche ſoit *longue*, & qu'on ne voye point ſortir l'os de la hanche, c'eſt-à-dire, qu'il ſoit bien effacé: *paré ſur les hanches*, ſe dit du Cheval qui manie & arrête aſſis ſur les hanches.

Hannir ou *hennir*, se dit du Cheval, lorsqu'il fait son hannissement.

Hannissement ou *hennissement* du Cheval; c'est le cri tremblottant du Cheval.

Haquenée, on appelle la haquenée, un Cheval qui va l'amble.

Haquet, mot peu usité, qui signifie un Cheval petit & mince.

Haquet, Voiture, espece de Charette sans ridelles.

Haquteur, Charetier qui conduit un haquet.

Haras, terrein, enclos, prez, bois, & pâturages, & enceinte de bâtiment, destiné à la propagation de l'espece des Chevaux; il est composé d'Etalons, de Jumens poulinieres & de leurs Poulins qu'on nourrit & éleve jusqu'à ce qu'ils puissent servir aux différens usages ausquels on les destine. Le Haras du Roi de France, est actuellement établi en Basse-Normandie sur les confins du pays d'Auge, entre les villes de l'Aigle, de Sées, d'Argentan & d'Hyesme: *le Haras* dépend du Grand-Ecuyer, & est joint à la grande Ecurie. Voyez *Ecurie.* Il est composé d'environ 300. Chevaux, tant Etalons que Jumens & Poulins: on appelle aussi *les Haras du Royaume* des Etalons répandus dans tout le Royaume un à un chez des Fermiers, des Bourgeois, &c. Ces Etalons sont destinés à couvrir les Jumens qu'on leur amene, en payant une petite retribution au Maître de l'Etalon: on dit qu'un Cheval est d'un *bon ou d'un mauvais haras*, selon que la race de son pere & de sa mere est bonne ou méchante.

Harasser un Cheval, c'est trop le fatiguer; on dit ce Cheval *est harassé.*

Harassier, Domestique qui a soin dans un Haras des Chevaux qui paissent dans les pâturages.

Haridelle, une haridelle, c'est un Cheval mince & fort maigre.

Harnachement, ce sont toutes les pieces nécessaires pour harnacher les Chevaux.

Harnacher un Cheval, c'est lui mettre son harnois.

Harnois, c'est ce qu'on met sur le corps du Cheval pour l'attacher à la voiture qu'elle doit tirer: ainsi, il y a le harnois pour *le Carosse*, le harnois *de Chaise de poste*, le harnois *de Charette*, &c.

Harper, c'est la même chose que trousser. *V.* Trousser.

Hâtez, hâtez, expression dont le Maître se sert au Manége pour avertir l'Ecolier qui fait des voltes que son Cheval se ralentit.

Hau, hau, he, espece de cri que font les Postillons des Postes un peu avant d'arriver, pour avertir qu'ils amenent un Courier, & qu'on songe à lui donner des Chevaux.

Haut, haut, expression dont le Maître se sert au Manége lorsque l'Ecolier fait des courbettes, pour l'avertir que son Cheval ne leve pas assez le devant: *haut du derriere. V.* Derriere.

Haut du devant. V. Devant. *Les talons hauts, la main haute. V.* Talons & Main. *Haut monté* se dit d'un Cheval dont les jambes sont trop longues à proportion du corps.

Hauvre-sac est un sac de toile dans lequel entre le nez du Cheval, & qu'on fait tenir à sa tête au moyen d'une ficelle qui passe par dessus ses oreilles; on met de l'avoine dans le fond du sac: cette invention sert à faire manger l'avoine hors de l'écurie, ou aux Chevaux attelés, ou pour guérir un Cheval de tiquer sur la mangeoire.

Haye, prononcez l'*a* & l'*y*, cri des Charetiers pour faire avancer leurs Chevaux.

Hennir. *V*. Hannir.

Henniſſement. *V*. Hanniſſement.

Herbe, un Cheval *à l'herbe* eſt celui qui paît de l'herbe verte en liberté dans un pâturage. *Donner l'herbe* à un Cheval. *V*. Donner. *Mettre à l'herbe*. *V*. Mettre. *Sortir de l'herbe*, quand on a retiré depuis peu de tems un Cheval d'un pâturage pour le mettre à l'écurie, on dit qu'il ſort de l'herbe. On dit pour déſigner l'âge d'un Cheval, qu'il aura 1, 2, 3, 4, *&c. ans aux herbes*; c'eſt-à-dire, au Printems qui eſt ordinairement la ſaiſon pendant laquelle les Jumens poulinent.

Herber un Cheval, opération de Chirurgie, c'eſt lui mettre au poitrail entre cuir & chair un morceau de certaines racines qui attirent une enflure en cet endroit qu'on perce enſuite; cette opération ſe fait pour pluſieurs maladies.

Héréditaires, *défauts héréditaires*. *V*. Défauts.

Herminées, *balzanes herminées*. *V*. Balzanes.

Hobbis, c'eſt un Cheval d'Irlande.

Hocher avec la bride ſe dit du Cheval qui hauſſe & baiſſe le bout du nez pour faire aller & venir le mors dans ſa bouche pour s'amuſer ſoit en marchant, ou lorſqu'il eſt arrêté.

Hola, expreſſion du Maître de Manége pour avertir l'Ecolier de finir ſa repriſe.

Homme de Cheval ſe dit d'un homme qui ſçait monter à Cheval, & qui s'adonne à cet exercice; ainſi, on peut être bon ou mauvais homme de Cheval.

Hongre, *Cheval hongre*, eſt celui qu'on a châtré.

Hongrer un Cheval, c'eſt la même choſe que châtrer. *V*. Châtrer.

Hors la main. *V*. Main. Le pied, la jambe, *hors du montoir*. *V*. Montoir. *Mettre un Cheval hors d'haleine*. *V*. Mettre. Un Cheval *hors d'école*, c'eſt un Cheval de Manége qui a oublié ſon exercice pour avoir été long-tems ſans manier au manége.

Hou, expreſſion du Cavalier pour faire arrêter ſon Cheval ſans lui tirer la bride. Les Chevaux qu'on accoutume le plus à s'arrêter tout court en criant *hou*, ſont les Chevaux d'Arquebuſe, parce qu'on a beſoin de ſes deux mains pour tirer un coup de fuſil.

Houſſine, c'eſt la même choſe que gaule. *V*. Gaule, excepté que la houſſine eſt une gaule d'un arbre appellé houx.

Huë, expreſſions des Charetiers pour faire partir leurs Chevaux attelés.

Hurhaut, *hulhaut* ou *huriaut*, terme de Charetier pour faire tourner leurs Chevaux à droit.

Hyppomanes, ſignifie deux choſes; ſçavoir, la liqueur qui ſort d'une Jument en chaleur, & un morceau de chair plat reſſemblant à une ratte, & long de quatre pouces au plus qu'on voit dans les envelòppes du Poulin au moment qu'il vient de naître; on a inventé pluſieurs fables ſur les proprietés de l'un & l'autre hyppomanes.

I

JAmbe, partie des deux trains du Cheval. La jambe prend au train de devant depuis le genouil jusqu'au sabot, & au train de derriere depuis le jarret jusqu'au sabot. Quand on veut exprimer simplement la partie des jambes qui va jusqu'aux boulets, on l'appelle *le canon de la jambe. V.* Canon. Les bonnes qualités des jambes du Cheval sont d'être *larges, plattes & séches;* c'est-à-dire, que quand on regarde les jambes de côté, elles montrent une surface large & applatie; *nerveuses*, c'est-à-dire, qu'on voye bien distinctement le tendon qui cotoye l'os, & qui, du genouil & du jarret, va se rendre dans le boulet. Les mauvaises qualités sont d'être *fines;* c'est-à-dire, étroites & menuës, on les appelle aussi *jambes de cerf*, d'être *rondes*, qui est le contraire de plattes. *Les jambes du montoir & les jambes hors du montoir. V.* Montoir. *Avoir bien de la jambe* & *avoir peu de jambes*, se dit du Cheval selon qu'il a les jambes larges ou fines. *N'avoir point de jambes* se dit d'un Cheval qui bronche à tout moment. Les *jambes gorgées. V.* Gorgé. Les *jambes ruinées & travaillées. V.* Ruiné & Travaillé. Les *jambes roides. V.* Roide. La *jambe de Veau* est celle qui au lieu de descendre droit du genouil au boulet, plie en devant; c'est le contraire d'une jambe arquée. *Aller à trois jambes*, expression qui signifie être boiteux, *chercher la cinquiéme jambe* se dit d'un Cheval qui pese à la main du Cavalier, & qui s'appuye sur le mors pour se reposer la tête en cheminant ou en courant. Un Cheval *se soulage sur une jambe* quand il a mal à l'autre. *Rassembler ses quatre jambes. V.* Rassembler. *Droit sur ses jambes. V.* Droit. *Faire trouver des jambes à son Cheval*, c'est le faire courir très-vîte & long-tems. Comme les jambes du Cavalier sont une des aides. *V.* Aides. On dit en termes de Cavalerie & de Manége, *la jambe de dedans*, c'est la jambe du Cavalier du côté que le Cheval tourne en maniant au Manége. *La jambe de dehors* est l'autre jambe; ainsi, le Maître dit: *Approchez la jambe de dedans: Soutenez* votre Cheval *de la jambe de dehors, &c. Soutenir un Cheval d'une jambe ou des deux jambes. V.* Soutenir. *Laisser tomber ses jambes. V.* Tomber. *Approcher les gras de jambes, V.* Approcher. Monter à Cheval, *jambe deçà, jambe de là*, ne se dit que des femmes lorsqu'elles s'asseoyent dans la Selle comme les hommes. On dit du Cheval qui devient sensible à l'approche des jambes de l'homme, qu'il commence à *prendre les aides des jambes. Connoître, obéïr, répondre aux jambes* se dit du Cheval. *V.* Ces termes à leurs lettres. *Courir à toutes jambes* ou à tombeau ouvert. *V.* Courir.

Jambé, un Cheval *bien jambé*, est un Cheval qui a bien de la jambe. *V.* Jambe.

Jardon ou jardé, grosseur qui vient sur l'os du jarret en dehors.

Jarret, partie du train de derriere entre le bas de la cuisse & le haut de la jambe. Les bonnes qualités des jarrets sont d'être *grands, amples, larges;* c'est-à-dire, qu'en les regardant par le côté, ils présentent une surface large. *Nerveux & décharnés*, que le tendon du jarret paroisse gros, & qu'il n'y ait que la peau sur l'eau & sur le tendon. *Bien vuidés*, signifie qu'on voye un creux entre le tendon & l'os. Quand les jarrets ont toutes ces qualités, on les appelle de

beaux jarrets, des *jarrets bien faits.* Les mauvaises qualités des jarrets sont d'être *petits ou étroits*, d'être *gras ou charnus & pleins ;* c'est-à-dire, qu'ils soient chargés de chair, & qu'il ne paroisse point de creux entre l'os & le tendon, d'être *plians ;* c'est-à-dire, que la force leur manque. *Plier les jarrets. V.* Plier. On dit d'un Cavalier qui serre les jarrets avec trop de force, & sans y avoir de liant, qu'il a *des jarrets de fer. Estre sur ses jarrets. Voyez* Crochu.

Jarreté, c'est la même chose que crochu. *V.* Crochu.

Javart, Mal qui vient au pâturon. *Javart encorné*, est celui qui va jusqu'au sabot. *Javart nerveux*, est celui qui attaque le tendon.

Jays, noir de jays. V. Noir.

Jetter ses dents, se dit du Poulin, lorsque ses dents de lait tombent, & que les autres viennent à leur place. On dit, par exemple : *ce Cheval jette la dent de quatre, de cinq ans. Jetter sa gourme. V.* Gourme. *Se jetter sur l'éperon, sur le talon, sur la jambe droite ou gauche*, se dit d'un Cheval qui pousse son corps du côté où le Cavalier approche l'éperon, le talon ou la jambe, au lieu de céder à ces aydes en jettant son corps du côté opposé. *Jetter un Cheval dans le Pré*, expression qui signifie le mettre à la pâture, pour le reposer quand il a trop fatigué ou qu'il a eu de certains maux. *Se jetter sur un Cheval*, c'est y monter précipitamment, & souvent à poil. *Jetter une Selle sur un Cheval*, c'est le seller vîte pour monter dessus sur le champ.

Indomptable, Cheval indomptable, est celui qui, quelques moyens qu'on employe, refuse absolument l'obéïssance à l'homme.

Infirmerie, Ecurie dans laquelle on ne met que les Chevaux malades.

Inquiet, un Cheval inquiet, est la même chose qu'un Cheval qui a de l'ardeur. *V.* Ardeur.

Jointé, long jointé, court jointé. V. Long & Court.

Jointure, se dit pour pâturon dans les occasions suivantes. *La jointure grosse ;* c'est-à-dire, le pâturon gros, ce qui est une bonne qualité. *La jointure menuë*, est une mauvaise qualité, sur tout quand elle est *pliante ;* c'est-à-dire, que le bas du pâturon est fort en devant. *La jointure longue ou courte*, fait dire d'un Cheval qu'il est long ou court jointé. *V.* Jointé.

Joüer avec son mors, se dit d'un Cheval qui mâche & secouë son mors dans sa bouche pour s'amuser. *Joüer de la queuë*, se dit du Cheval qui remuë souvent la queuë comme un chien, principalement quand on lui approche les jambes. Les Chevaux qui aiment à ruer & à se défendre sont sujets à ce mouvement de queuë qui désigne souvent leur mauvaise volonté.

Jouste, spectacle en forme de combat de Cavaliers armés de lances.

Jouster, combattre à Cheval avec des lances.

Jousteur, Cavalier armé d'une lance, qui combat à une jouste. *V.* Jouste.

Isabelle, poil de Cheval tirant sur le jaune clair. Les Chevaux Isabelles ont quelquefois les crins & la queuë isabelle : mais il y a plus d'*isabelles à crins blancs* ou *à crins noirs*.

Juché, un Cheval juché, est celui dont les boulets des jambes de derriere font le même effet que ceux des jambes de devant. Lorsqu'on dit que le Cheval est bouleté. *V.* Bouleté ; ainsi, *juché* ne se dit que des boulets des jambes de derriere, & bouleté se dit seulement des boulets des jambes de devant.

Jumart, Animal monſtrueux engendré d'un Taureau & d'une Jument ou d'une Aſneſſe, ou bien d'un Aſne & d'une Vache. Cet animal n'engendre point, & porte des fardeaux très-peſants.

Jument, c'eſt la femelle du Cheval, c'eſt même choſe que Cavalle; on ſe ſert plus communément du mot de Jument dans les occaſions ſuivantes. *Jument Pouliniere* eſt celle qui eſt deſtinée à porter des Poulins, ou qui en a déja eu. *Jument de Haras* eſt la même choſe. *Jument pleine*, eſt celle qui a un Poulin dans le ventre. *Jument vuide*, terme de Haras, c'eſt celle qui n'a pas été emplie par l'Etalon.

L

LAcher la main à ſon Cheval, c'eſt le faire courre de toute ſa vîteſſe. *Lâcher la gourmette*, c'eſt l'accrocher au premier maillon, quand elle ſerre trop le menton du Cheval étant au ſecond Maillon.

Lacs ou las, cordage avec un nœud coulant deſtiné à abattre un Cheval auquel on veut faire quelque opération : on appelle auſſi *Las* un cordage qui entre dans l'aſſemblage des machines qui ſervent à coupler les Chevaux qu'on conduit en voyage.

Ladre, un Cheval qui *a du ladre*, eſt celui qui a pluſieurs petites taches naturelles dégarnies de poil & de couleur brune autour des yeux ou au bout du nez.

Laiſſer aller ſon Cheval, c'eſt ne lui rien demander, & le laiſſer marcher à ſa fantaiſie, ou bien c'eſt ne le pas retenir de la bride quand il marche ou qu'il galope; il ſignifie encore lorſqu'un Cheval galope, lui rendre toute la main, & le faire aller de toute ſa vîteſſe. *Laiſſer échapper*. *V.* Echapper. *Laiſſer tomber*. *V.* Tomber. *Laiſſer ſouffler* ſon Cheval. *V.* Souffler.

Lampas ou féve, incommodité du Cheval, c'eſt une groſſeur charnuë qui vient au palais, immédiatement derriere les dents d'enhaut.

Lance, Arme dont on ſe ſervoit autrefois à la guerre, & qui ne ſert plus à préſent que d'amuſement, c'eſt un bâton long armé de fer au bout avec lequel on courre la bague dans les Académies; la poignée de la lance eſt l'endroit au-deſſous des aîles qu'on empoigne avec la main. On appelle *Lance mornée ou courtoiſe* celle dont le bout eſt émouſſé, & qui n'eſt point armée de fer. On appelle en terme de bague *pied de la Lance*, le pied droit du Cheval, & *la main de la Lance*, la main droite du Cavalier. *La Lance en arrêt*, c'eſt le gros bout de la Lance ſur la cuiſſe droite du Cavalier, & la Lance quaſi toute droite en haut. *La levée de la Lance* eſt les mouvemens qu'on fait en courant la bague, pour diſpoſer le bout de la lance à enfiler la bague. *Le coup de lance*. *V.* Coup. *Rompre une lance*. *V.* Rompre.

Lancier, on appelle ainſi l'Ouvrier qui fait des Lances. Le Lancier de la grande Ecurie. *V* Ecurie.

Langue, partie de la bouche du Cheval; c'eſt un défaut à un Cheval d'avoir *la langue trop épaiſſe*, comme auſſi que le bout ſorte de la bouche; c'eſt auſſi un défaut au Cheval d'avoir *la langue ſerpentine ou frétillarde*; c'eſt-à-dire, de l'avoir ſi flexible, qu'il la paſſe ſouvent par-deſſus le mors. *La liberté de la langue* ſe dit de certains mors tournés de façon que la langue du Cheval peut ſe remuer deſſous en liberté. Comme le bruit de la langue

du Cavalier eſt une des aides. *V.* Aides. On ſe ſert des expreſſions ſuivantes, *appeller* ou *aider* ou *animer de la langue. V.* Appeller.

Larder un Cheval *de coups d'éperons*, c'eſt lui donner tant de coups d'éperons, que les playes y paroiſſent.

Large ſe dit *du rein, des jarrets, de la croupe & des jambes. V.* Ces mots à leurs lettres. *Aller large. V.* Aller.

Larmiers, les *larmiers du Cheval* ſont cet eſpace qui va depuis le petit coin de l'œil juſqu'au derriere des oreilles; c'eſt pour ainſi dire les temples du Cheval.

Latin, *piquer en latin. V.* Piquer.

Lavé, *le poil lavé* ſe dit de certains poils du Cheval, qui ſont pâles & de couleur fade. *Les extrémités lavées. V.* Extrémités.

Leçon, *donner leçon*, ſe dit du Cavalier au Cheval, & du Maître à l'Académiſte. Le Cavalier donne leçon au Cheval en lui apprenant ſes airs de Manége, & le Maître en parlant à l'Académiſte à Cheval, ſur la ſituation de ſon corps, & ſur la façon de conduire ſon Cheval.

Leger à la main, ſe dit du Cheval qui a la bouche bonne, & qui n'appuye preſque pas ſes barres ſur ſon mors. *Leger du devant* ſe dit d'un Cheval, qui en maniant, maintient ſon train de devant relevé & plus haut que ſes hanches. *Avoir la main légere. V.* Main.

Levée, *faire une levée*, c'eſt ſituer ſa lance pour enfiler la bague. *V.* Lance.

Lever le devant ou *lever à courbettes* ſignifie faire des courbettes, il ſe dit du Cavalier qui les fait faire au Cheval, & du Cheval qui les fait ſous le Cavalier.

Lévre, partie qui termine la bouche extérieurement. *S'armer des lévres* ou *ſe défendre des lévres. Voyez* S'armer & Se défendre.

Liberté, *la liberté de la langue. V.* Langue. *Sauteur en liberté. V.* Sauteur.

Lice, c'eſt une barriere de bois qui borde & termine la carriere d'un Manége. *Entrer en lice*, c'eſt entrer à Cheval en dedans de la lice, pour y courir ou pour y joûter comme on faiſoit du tems des joûtes & des carouzels.

Licol, harnois de tête deſtiné à attacher un Cheval à la mangeoire, au moyen de cordes, de cuirs ou de chaînes de fer qui y tiennent, & qu'on arrête à des anneaux de fer qu'on met à ce deſſein aux mangeoires. Il y a des *licols de cuir*, d'autres *de corde* qu'on appelle auſſi *gros licols*. On appelloit autrefois ce harnois *un cheveſtre. V.* Cheveſtre & S'encheveſtrer.

Lieu, *porter en beau lieu. V.* Porter.

Limonier, Cheval de voiture attelé entre deux limons. *V.* Limons.

Limons, c'eſt proprement les brancards des charettes.

Liſſe, c'eſt la même choſe que le chanfrein blanc : on dit qu'un Cheval a *une liſſe en tête. V.* Chanfrein.

Litiere, paille dénuée de grain qu'on met ſous les Chevaux pour qu'ils ſe couchent deſſus à l'écurie. *Faire la litiere*, c'eſt mettre de la litiere neuve ou remuer la vieille avec des fourches, pour que le Cheval ſoit couché plus mollement.

Locher ſe dit du fer qu'on entend faire un peu de bruit quand le Cheval marche lorſqu'il ne tient plus guéres.

Long jointé ſe dit du Cheval qui a la jointure, c'eſt-à-dire le pâturon trop long. *Chevaucher long. V.* Chevaucher.

Louvet, *poil de Cheval*, il eſt d'un gris, couleur de poil de Loup.
Loyale, *bouche* loyale. *V.* Bouche.
Lunatique, Cheval attaqué d'une fluxion habituelle ſur les yeux, laquelle on croyoit autrefois cauſée par les influences de la Lune.
Lunette, *fer à lunette*, c'eſt un fer dont les éponges ſont coupées, on ſe ſert de ces fers en certaines occaſions.
Lunettes, ronds de cuir qu'on poſe ſur les yeux du Cheval pour les lui boucher.

M

MAcher *ſon mors*, ſe dit d'un Cheval qui remuë ſon mors dans ſa bouche comme s'il vouloit le mâcher, c'eſt une action qu'un Cheval fait quand il eſt en vivacité ou en gayeté.
Maigre, eſtamper maigre. *V.* Eſtamper.
Main, terme qui s'employe dans les expreſſions ſuivantes par rapport au Cheval. *Avant-main*, *Arriere-main*. *Voyez* Avant-main & Arriere-main à l'A. Un Cheval eſt beau ou mal fait *de la main en avant*, ou *de la main en arriere*, lorſqu'il a l'avant-main ou l'arriere-main, beau ou vilain. *Cheval de main* eſt un Cheval de Selle qu'un Palefrenier mene en main, c'eſt-à-dire, ſans être monté deſſus, & qui doit ſervir de monture à ſon Maître quand il le juge à propos. *Cheval à deux mains*, ſignifie un Cheval qui peut ſervir à tirer une voiture, & à monter deſſus. Un Cheval *entier à une ou aux deux mains*. *V.* Entier. Le Cheval qui eſt *ſous la main* à un caroſſe eſt celui qui eſt attelé à la droite du timon du côté de la main droite (du Cocher) qui tient le foüet; celui qui eſt *hors la main* eſt celui qui eſt attelé à gauche du timon. *Aller aux deux mains*, ſe dit d'un Cheval de caroſſe, qui n'eſt pas plus gêné à droite qu'à gauche du timon. *Leger à la main*. *V.* Leger. *Eſtre bien dans la main* ſe dit d'un Cheval dreſſé, & qui obéït avec grace à la main du Cavalier. *Peſer à la main*. *V.* Peſer. *Obéir*, *répondre à la main*. *Battre*, *tirer à la main*. *Forcer la main*, *appuy à pleine main*. *V.* Tous ces termes à leurs lettres. *Tourner à toutes mains*, ſe dit d'un Cheval qui tourne auſſi aiſément à droite qu'à gauche. Le terme de *main* s'employe auſſi par rapport au Cavalier. La *main de dedans*, *la main de dehors*. *V.* Dedans, Dehors. *La main de la bride* eſt la main gauche du Cavalier. *La main de la gaule*, *de la lance*, *de l'épée*, c'eſt la droite. *L'effet de la main*, c'eſt la même choſe que l'effet de la bride. *V.* Bride. *La main haute* eſt la main gauche du Cavalier, lorſque tenant la bride, il tient ſa main fort élevée au-deſſus du pomeau. *La main baſſe* eſt la main de la bride fort près du pomeau. *Avoir la main légere*, c'eſt conduire la main de la bride, de façon qu'on entretienne la ſenſibilité de la bouche de ſon Cheval. *N'avoir point de main*, c'eſt ne ſçavoir pas conduire ſa main de la bride, & échauffer la bouche de ſon Cheval, ou en ôter la ſenſibilité. Ces deux expreſſions ſe diſent auſſi à l'égard de la main des Cochers. *Partir de la main*, *faire une partie de main*, *faire partir ſon Cheval de la main*, *ou laiſſer échapper de la main*. Tout cela ſignifie faire aller tout-à-coup ſon Cheval au galop. On appelle *preſteſſe de main* l'action vive & prompte de la main du Cavalier,

quand il s'agit de se servir de sa bride. *Faire couvrir en main.* *V.* Couvrir. *Affermir son Cheval dans la main, soutenir son Cheval de la main, tenir, sentir son Cheval dans la main, rendre la main, changer de main, promener, mener un Cheval en main, séparer ses rênes dans la main, travailler de la main à la main.* *Voyez* Tous ces mots à leurs lettres.

Maintenir son Cheval *au galop*, c'est la même chose qu'entretenir. *V.* Entretenir.

Maître d'Académie, est la même chose que Chef d'une Académie. *V.* Chef. *Estre maître de son Cheval*, c'est sçavoir le conduire & le faire obéïr à sa volonté.

Mal de Cerf, rhumatisme général par tout le corps du Cheval.

Mal teint, variété du poil noir. *V.* Noir.

Malandre, mal qui vient au pli du genoüil du Cheval.

Mallier, Cheval de poste destiné à porter la malle des lettres ou celle de celui qui courre la poste, c'est proprement le Cheval que monte le postillon.

Manége, il y en a de deux sortes. *Le Manége couvert* est un terrein quarré fermé par quatre murailles qui soutiennent un toît sous lequel les Académistes apprennent à monter à Cheval. Le terrein du Manége couvert est du crotin de Cheval. *Le Manége découvert* est un terrein pris communément auprès du Manége couvert, & destiné au même exercice; ce terrein est sans toît & communément sablé. *Cheval de Manége*, est un Cheval ordinairement entier, dressé pour servir à apprendre aux Académistes l'Art de monter à Cheval. *Airs de Manége.* *V.* Airs. *Manége par haut*, signifie les airs relevés. *V.* Airs. *Manége de guerre* est un galop de Manége, avec de fréquens changemens de main.

Mangeoire ou crêche, canal creux de bois ou de pierre appliqué de côté audessous du ratelier le long de la muraille de l'Ecurie destiné à attacher les Chevaux qui sont à l'écurie, & à mettre dedans l'avoine qu'on leur donne à manger, on met des anneaux de fer de distance en distance au-devant ou à la devanture de la mangeoire en dehors, dont les uns servent à attacher les longes du licol de chaque Cheval, & les autres à arrêter les cordes d'un bout des barres qui séparent chaque Cheval l'un de l'autre. *Devanture de mangeoire*, signifie l'élévation ou bord de la mangeoire du côté du poitrail des Chevaux. *Enfonçure de mangeoire*, est le creux ou le canal de la mangeoire dans lequel on met l'avoine.

Manier, se dit du Cheval de Manége: quand il fait son exercice avec grace & légereté. Il manie bien, sinon il manie mal. *Manier de ferme à ferme*, se dit du Cheval que le Cavalier fait manier sans sortir de sa place.

Maquignon, espece de Marchand de Chevaux, qui fait commerce de Chevaux tarés & défectueux, dont il déguise les défauts, pour vivre en trompant le Public. *Valet de Maquignon*, jeune homme hardi & vigoureux, qui monte les Chevaux des Maquignons.

Maquignonage, c'est les finesses & tromperies que les Maquignons employent pour ajuster leurs Chevaux.

Maquignoner un Cheval, c'est se servir d'art pour cacher ses défauts aux yeux de l'Acheteur; un Cheval ajusté ainsi est un Cheval *maquignoné*.

Marchand de Chevaux, eſt un Marchand qui fait commerce de Chevaux neufs qui n'ont point encore ſervi.

Marcher en avant, c'eſt à l'égard du Cavalier, déterminer un Cheval à continuer ſa même allûre quand il a envie de la ralentir. *Marcher & courir près du tapis*, ſe dit du Cheval qui ne leve guéres les jambes de devant en marchant & en courant.

Maron, poil de Cheval ayant la couleur d'un maron, c'eſt une nuance du poil Bay.

Marque, inſtrument de Haras. *V.* Le Ch. XXVIII. du Traité du Chirurgien, & la Pl. XXII.

Marqué en tête, ſe dit d'un Cheval qui a l'étoile au front. *V.* Etoile.

Marquer, ſe dit d'un Cheval duquel on connoît encore l'âge aux dents, on dit ce Cheval marque encore. *Marquer un Cheval*, c'eſt lui appliquer la marque ſur quelque partie du corps. *V.* Marque.

Maſtigadour, Inſtrument de fer compoſé comme il eſt repréſenté dans la Pl. X. fig. Y. qui ſert à mettre dans la bouche des Chevaux pour exciter leur ſalive, & leur donner de l'appétit. On retourne toujours le Cheval en ſa place de la tête à la queuë.

Maure, *cap de maure*. *V.* Cap.

Mauvaiſe nature, un Cheval de mauvaiſe nature eſt celui qui a inclination naturelle à réſiſter à la volonté du Cavalier. Un Cheval rétif & ramingue eſt un Cheval de mauvaiſe nature.

Mazette, ſignifie un mauvais petit Cheval.

Mener, ſe dit du pied de devant du Cheval qui part le premier au galop quand un Cheval galope ſur le bon pied, c'eſt le pied droit de devant qui méne. *Mener ſon Cheval en avant*. *V.* Marcher. *Mener un Cheval en main*, c'eſt conduire un Cheval ſans être monté deſſus. *Mener ſon Cheval ſagement*. *V.* Sagement.

Menton, partie de la mâchoire inférieure du Cheval; le menton eſt ſous la barbe.

Mes-air, eſt un air de Manége qui tient du terre-à-terre, & de la courbette.

Meſler un Cheval, terme de Manége; c'eſt à l'égard du Cavalier, le mener de façon, qu'il ne ſçache ce qu'on lui demande. Un Cheval de tirage *eſt mêlé*, lorſqu'il embarraſſe ſes jambes dans les traits qui l'attache à la voiture.

Meſmarchure, effort que le Cheval s'eſt donné au pâturon en poſant ſon pied à faux.

Meſſager, *Cheval de Meſſager*, petit Cheval ou Bidet ſur lequel on met des fardeaux pour les porter d'un lieu à un autre.

Meſure, Inſtrument qui eſt fait pour connoître la hauteur du Cheval depuis le haut du garrot juſqu'au bas du pied de devant; c'eſt ordinairement une chaîne de ſix pieds de haut où chaque pied eſt diſtingué; la potence eſt une meſure plus certaine. *V.* Potence.

Mettre un Cheval au pas, *au trot*, *au galop*, *&c.* c'eſt le déterminer à aller le pas, le trot, le galop, &c. *Mettre un Cheval en haleine*, c'eſt l'exercer doucement, pour le mettre en état de fournir quelque courſe ou d'entreprendre un voyage. *Mettre un Cheval hors d'haleine*, c'eſt le faire courir

au-delà de ſes forces. *Mettre dedans*, c'eſt dreſſer un Cheval de Manége à quelque air. *Mettre ſur les voltes.* *V.* Voltes. *Mettre ſur les hanches.* *V.* Aſſeoir. *Mettre dans la main, dans les talons*, c'eſt en terme de Manége, lui apprendre à obéïr à la main & aux talons en lui donnant la grace du Manége. *Mettre au vert.* *V.* Vert. *Mettre au filet*, c'eſt tourner le Cheval le cul à la mangeoire pour l'empêcher de manger, & lui mettre un filet dans la bouche. *Mettre ſur le crotin*, c'eſt mettre du crotin moüillé ſous les pieds de devant du Cheval. *Mettre dans les piliers*, c'eſt attacher un Cheval avec un caveſſon aux piliers du Manége, pour l'accoutumer ſur les hanches. *Mettre la lance en arrêt*, c'eſt diſpoſer ſa lance comme il eſt expliqué au mot Lance. *V.* Lance. *Mettre la gourmette à ſon point.* *V.* Point. *Mettre un raſſis.* *V.* Raſſis. Se *mettre en Selle*, *mettre le cul ſur la Selle*, c'eſt monter à Cheval. *Mettre ſes dents*, ſe dit d'un Cheval à qui les dents qui ſuccedent aux dents de lait commencent à paroître. *Mettre bas.* *V.* Pouliner.

Milieu, le milieu de la place. *V.* Place.

Miroir, *V.* A Miroir.

Miroité ou *à miroir*, poil de Cheval. *V.* Bay.

Mis, un Cheval *bien ou mal* mis, terme de Manége, qui ſignifie bien ou mal dreſſé au Manége.

Mitoyennes. *V.* Dents.

Mol, *Cheval mol* eſt un Cheval qui n'a point de force.

Molettes d'éperon, ſont les pointes ou piquants de l'éperon. *Molette*, c'eſt un épy de poil qui ſe trouve au milieu du front entre les deux yeux d'un Cheval. *Molettes*, groſſeurs remplies d'eau, qui viennent au bas des jambes des Chevaux.

Molir ſous l'homme, ſe dit d'un Cheval qui diminuë de force en allant; on dit auſſi qu'*il molit* ou que *ſa jambe molit* quand il bronche ſouvent.

Monte, la *monte d'un Haras*, c'eſt le tems, le lieu & l'heure où on fait couvrir les Juments, auſſi bien que le Regiſtre qu'on en tient.

Monté, *haut monté.* *V.* Haut.

Monté, *être bien ou mal monté*, c'eſt avoir entre ſes jambes un bon ou un mauvais Cheval. *Eſtre monté à l'avantage*, c'eſt être deſſus un Cheval ou plus grand ou meilleur que celui d'un autre.

Monter à Cheval, c'eſt s'aſſeoir ſur le dos d'un Cheval; les hommes s'y aſſoyent ſur la fourchette ou le perinée, embraſſant les côtes avec les deux jambes. Les femmes s'aſſeoyent communément ayant les deux jambes du même côté. *Monter en croupe ou en trouſſe*, c'eſt s'aſſeoir ſur la croupe d'un Cheval derriere celui qui eſt aſſis ſur ſon dos. *Monter à poil à dos nud ou à cru*, c'eſt ne rien mettre ſur le dos du Cheval avant de s'y aſſeoir. *Monter en ſerpiliere*, c'eſt mettre, comme font les valets du Maquignon, une toile nommée *ſerpiliere* ou une *épouſſette* ſur le dos du Cheval, & le monter de cette façon. *Monter avec avantage.* *V.* Avantage. *Monter ſous un Ecuyer ou à l'Académie*, c'eſt apprendre l'Art de monter à Cheval. *Monter un Cheval*, c'eſt s'en ſervir quand on eſt deſſus. *Monter entre les piliers*, ſe dit des Académiſtes quand ils montent les Sauteurs.

Montoir, déſigne le côté gauche du Cheval, parce que c'eſt de ce côté qu'on monte à Cheval. Ainſi, *les pieds & jambes du montoir* de devant & de der-

riere du Cheval sont les gauches, & celles hors le montoir sont les droites. *Assurer un Cheval au montoir*, c'est l'accoutumer à être tranquille lorsqu'on monte dessus. *Facile au montoir*, se dit d'un Cheval qui se laisse monter sans remuer.

Montre, la montre, est un endroit choisi par un ou plusieurs Marchands pour y faire voir aux Acheteurs les Chevaux qu'ils ont à vendre. *La montre* est aussi une façon particuliere que les Marchands ont d'essayer leurs Chevaux, laquelle n'est bonne qu'à éblouir les yeux des spectateurs.

Monture, se dit de toutes les bêtes sur le dos desquelles on monte.

Moreau, un Cheval moreau est un Cheval très-noir.

Morfondu, Cheval attaqué du mal appellé morfondure

Morfondure, maladie du Cheval.

Mornée, Lance mornée. V. Lance.

Mors, partie de la bride qui entre dans la bouche du Cheval. *Prendre le mors aux dents. V.* Prendre.

Morve, maladie des poulmons, incurable.

Morveux, Cheval qui a la morve.

Mouvemens, se dit des qualités des allûres des Chevaux, de *beaux mouvemens, des mouvemens durs.*

Muer, se dit du Cheval dont le poil tombe lorsqu'il en succede un autre, soit poil d'Hyver ou d'Eté. Les Chevaux muent au Printems & à la fin de l'Automne. *Muer*, se dit aussi de la corne ou du pied, quand il leur pousse une corne nouvelle.

Mules traversieres, crevasses qui viennent au boulet & au pli du boulet.

Mulet, Animal monstrueux engendré d'un Asne & d'une Jument; on dit d'un Cheval qui a la croupe effilée & pointuë, qu'il a *la croupe du Mulet*, parce que les Mulets l'ont ainsi faite.

Muletier, Palefrenier & conducteur de Mulets.

Mur, gratter le mur, se dit de l'Academiste qui approche trop le long du mur du Manége.

Muraille, c'est les Murs du Manége, & ce qu'on appelle en certaines occasions le dehors *V.* Dehors. *Passeger la tête à la muraille. V.* Passeger. *Porter la main à la muraille. Aller droit à la muraille. Arrêter droit à la muraille.* Différentes actions que le Cavalier fait faire à son Cheval au Manége pour l'assouplir.

Musique. V. Brocher.

N

N*Ager à sec*, opération que les Maréchaux ont inventé pour les Chevaux qui ont eu un effort d'épaule. Cette opération ne vaut rien.

Naissance, d'une Jument. *V.* Nature.

Nater les crins, c'est en faire des tresses.

Nature d'une Jument, c'est la partie extérieure de la génération. Un Cheval d'une *bonne ou mauvaise nature*, c'est celui qui a de bonnes ou de mauvaises inclinations.

Nazeaux, ouverture du nez du Cheval.

Négliger

Négliger son corps à Cheval, c'est ne s'y pas maintenir en belle posture.

Nerf, on appelle improprement nerf un tendon qui coule derriere les os des jambes, ses bonnes qualités sont *d'être gros & bien détaché*, c'est-à-dire, qu'il soit apparent à la vûë, & qu'il ne soit pas colé contre l'os. *Le nerf failli* est celui qui va si fort en diminuant vers le pli du genouil, qu'à peine le sent-on en cet endroit, ce qui est un mauvais pronostic pour la force du Cheval.

Nerveux, un Cheval nerveux, c'est un Cheval qui a beaucoup de force. *Javart nerveux*. *V.* Javart.

Net, un Cheval sain & net. *V.* Sain. *Faire net*. *V.* Faire.

Neuf, Chevaux neufs, jeunes Chevaux qui n'ont point encore servi aux Voitures, & qu'on commence à y accoutumer. *Pied & quartier neuf*. *V.* Pied & quartier.

Nez, le bout du nez du Cheval est, pour ainsi dire, sa lévre supérieure. *Porter le nez au vent, ou porter au vent*, se dit d'un Cheval qui leve le nez en l'air au lieu de se ramener.

Noble, Cheval noble, c'est celui qui a bien de la beauté surtout à l'avant-main.

Noblesse, la noblesse d'un Cheval est l'encolure belle, & surtout relevée, & la tête petite & bien placée.

Nœud de la queuë, c'est l'éminence ou l'élevation que fait chaque vertebre de la queuë.

Noir, Poil du Cheval. Noir jais, ou maure, ou moreau, ou vif, c'est le vrai noir; on appelle un Cheval, qui (quoique noir) a une teinte roussâtre. *Noir mal teint*.

Nombril, se prend chez les Chevaux pour le milieu des reins: ainsi on dit qu'un Cheval est blessé sur le nombril quand il l'est dans cet endroit.

Nouer l'aiguillette. *V.* Aiguillette & s'éparer.

Nourriture, on dit de certains Cantons, qu'ils sont bons à faire des nourritures de Chevaux, cela veut dire que ces Cantons leur conviennent pour la pâture.

Nud, monter à nud, c'est à poil. *V.* Monter. Vendre un Cheval *tout nud*, c'est le vendre sans Selle ni bride par le bout du licol.

Nuës, porter sa tête aux nuës. *V.* Porter.

Nuit, la nuit d'un Cheval, est en terme de Cabaret, le foin & la paille qu'on donne aux Chevaux pendant les nuits qu'ils séjournent au Cabaret.

O

O*Béïr*, se dit du Cheval quand il répond aux Aides.

Observer le terrein. *V.* Terrein.

Obtenir d'un Cheval, c'est venir à bout de lui faire faire ce qu'il refusoit auparavant.

Œil du Cheval, ses yeux doivent être grands à fleur de tête, vifs & nets. *Œil verron*, signifie que la prunelle en est d'une couleur tirant sur le verd clair. *Œil de Cochon*, se dit d'un Cheval qui a les yeux trop petits. Il a des yeux de Cochon. *La vître de l'œil*. *V.* Vître.

Ombrageux, un Cheval ombrageux, est un Cheval qui a souvent peur des objets, c'est un Cheval peureux.

Ongle du pied du Cheval eſt la même choſe que la corne du pied.

Onglée, accident qui arrive aux yeux du Cheval.

Ordinaire d'un Cheval, c'eſt ce qu'on lui donne à manger par jour, il eſt fort ou petit.

Ordonner l'embouchure. V. Embouchure.

Oreillard ou orillard, Cheval qui a les oreilles trop longues, placées trop bas & écartées.

Oreille du Cheval doit être petite, placée haut & droite. *Boiteux de l'oreille. V.* Boiteux. *Redreſſer les oreilles. V.* Redreſſer. *Regarder entre les deux oreilles. V.* Regarder. *Couper les oreilles. V.* Couper. *Aller de l'oreille. V.* Aller. *Le bouquet ſur l'oreille* eſt une marque qu'on met à l'oreille d'un Cheval, qui indique qu'il eſt à vendre.

Oſſelet, eſpece de Suros plat.

Oter ſes dents, ſe dit d'un Poulin lorſque quelques-unes de ſes dents de lait tombent pour faire place à celles d'enſuite. Par exemple, ce Cheval ôte ſes dents de trois ans.

O, u u u u, expreſſion des Charetiers pour faire arrêter leurs Chevaux.

Outré, un Cheval *outré*, c'eſt un Cheval qu'on a trop fait travailler. *Pouſſif outré. V.* Pouſſif.

Outrer un Cheval, c'eſt le faire aller au-delà de ſes forces.

Ouvert ou *bien ouvert* du devant ou du derriere, eſt un Cheval dont les jambes de devant ou de derriere ſont ſuffiſamment écartées l'une de l'autre. *Courir à tombeau ouvert. V.* Courir.

Ouvrir les talons à un Cheval, opération du Maréchal qui a rapport à la ferrure.

P

P*Age*, Gentilhomme portant les Livrées des Rois & des Princes ou Seigneurs, & dont un des principaux exercices eſt de monter à Cheval, & d'apprendre cet Art.

Paille, botte de paille. V. Botte. *Paille hachée* ſert dans quelques Pays de nourriture aux Chevaux, mêlée avec l'Avoine; on la hache avec une machine faite exprès appellée hachoir ou coupe-paille. *La paille pour la litiere* eſt communément ſas épics & ſans grain.

Pailler, du pailler, c'eſt la paille qui ne ſert qu'à la litiere.

Paiſible, un Cheval paiſible, eſt celui qui n'a aucune ardeur.

Palais, partie du dedans de la bouche. Les replis ou ſillons du palais.

Palefrenier, Domeſtique deſtiné à panſer & entretenir les Chevaux, un Palefrenier a trois, quatre ou cinq Chevaux à panſer, ce mot eſt dérivé de Palfroy.

Palfroy ou *Palefroy*, on appelloit ainſi anciennement un Cheval qui ne ſervoit qu'aux promenades, aux Fêtes & aux Dames.

Pance, les Maréchaux appellent l'eſtomach des Chevaux la pance.

Panſement, eſt le ſoin qu'on a des Chevaux pour leurs beſoins & leur propreté.

Panſer un Cheval, eſt l'ouvrage du Palefrenier, c'eſt le tenir propre & le nourrir.

Pantouffle, fer à pantouffle. V. Fer.

Par le droit. V. Droit.

Par haut. V. Manége.

Parade, un *Cheval de parade*, eſt un Cheval deſtiné aux occaſions d'appareil, comme aux Tournois, aux Carouſels, aux Revûës, &c. On appelle *la parade* un endroit que le Maquignon a deſtiné pour faire monter le Cheval qu'il veut vendre. *La parade*, en terme de Manége eſt la même choſe que le parer. *V.* Parer.

Parer le pied d'un Cheval, terme de Maréchal. *V.* Pied. *Le Parer*, c'eſt un Arrêt relevé du Cheval de Manége. Ainſi, on dit un *beau Parer*, pour dire un bel Arrêt bien relevé & ſur les hanches.

Pareſſeux, un *Cheval pareſſeux*, eſt celui qui ralentit toujours ſon allure, & qu'il faut avertir inceſſamment.

Parler aux Chevaux, c'eſt faire du bruit avec la voix. Quand on approche les Chevaux dans l'écurie : on riſque ſouvent de ſe faire donner des coups de pieds lorſqu'on les approche ſans leur parler.

Parois du ſabot, c'eſt l'épaiſſeur des bords de la corne.

Paroître ſur les rangs, s'eſt dit d'abord des Chevaliers lorſqu'ils s'avançoient dans les Tournois pour combattre.

Partager les rênes, c'eſt prendre une rêne d'une main & l'autre de l'autre main, & conduire ainſi ſon Cheval.

Partez, mot que dit le Maître d'Académie, quand il veut que l'Ecolier aille au galop.

Partir de la main. V. Main.

Pas, le pas eſt l'allure du Cheval la plus lente. *Faux pas* eſt la même choſe que bronchade; c'eſt un fléchiſſement involontaire de la jambe du Cheval. *Pas relevé, écouté, averti, ſoutenu, d'Ecole.* Tous ces termes ſignifient le Pas de Manége. *Un pas & un ſaut, deux pas & un ſaut*, airs de Manége. Les Pas dans cette occaſion veulent dire des courbettes, & les ſauts ſignifient des caprioles; on appelle auſſi le pas & ſaut, galop gaillard. *V*, Galop.

Paſſade, chemin que fait le Cheval de Manége en paſſant & repaſſant pluſieurs fois ſur une même longueur de terrein. *Fermer la paſſade*, ſe dit du mouvement qu'on fait avant de reprendre la ligne de la paſſade. *Paſſade d'un tems en pirouette ou demi pirouette*, c'eſt un tour que le Cheval fait d'un ſeul tems de ſes épaules & de ſes hanches. *Paſſade ou demi volte de cinq tems*, eſt un demi tour que le Cheval fait aux bouts de la volte en cinq tems de galop. *Paſſades furieuſes ou à la Françoiſe*, ſont des demi voltes en trois tems, en marquant un demi arrêt. *Paſſades relevées*, ſont celles où les demi voltes s'y font à courbettes.

Paſſeger ou *paſſager* un Cheval, terme de Manége, c'eſt le promener au pas & au trot. *Paſſager la tête à la muraille*, c'eſt mener ſon Cheval de côté, la tête vis-à-vis & près de la muraille du Manége. *Paſſeger aux voltes. V.* Voltes.

Pâturon, partie de la jambe qui eſt entre le boulet & la couronne; il y a des occaſions où cette partie s'appelle jointure. *V.* Jointure.

Pavé, tâter le pavé, grater le paté. V. Grater & Tâter.

Pays, Cheval de Pays, eſt un Cheval provenant de pere & de mere du Pays

même ; on dit qu'un Cheval n'eſt bon qu'à *aller par pays* quand il n'a pas grande reſſource, mais qu'il marche commodément.

Peignes, maladie de la couronne. *Peigne de corne*, inſtrument de Palefrenier pour peigner les crins & la queuë du Cheval.

Pelle, inſtrument de Palefrenier pour ôter le fumier.

Pelote en tête, c'eſt la même choſe que l'étoile au front du Cheval. *Voyez* Etoile.

Percer ſes dents, c'eſt la même choſe que mettre ſes dents. *V*. Mettre.

Peſade, air de Manége, c'eſt une partie de la courbette, car alors le Cheval ne fait que lever les jambes de devant ſans remuer celles de derriere.

Peſant, Cheval peſant eſt celui qui marche groſſierement, & court ſans aucune légereté.

Peſer à la main, ſe dit du Cheval qui n'ayant point de ſenſibilité dans la bouche, s'appuye ſur le mors, de façon que le bras du Cavalier en eſt fatigué.

Petarrade, ruade que fait le Cheval en liberté.

Petit pied, *petit galop*. *V*. Pied & Galop.

Peureux, Cheval *peureux*. *V*. Ombrageux.

Piaffer, ſe dit d'un Cheval qui en marchant leve les jambes de devant fort haut, & les replace quaſi au même endroit & avec précipitation. Les mauvais Chevaux d'Eſpagne, & qui ont de l'ardeur, piaffent communément, c'eſt un défaut en Cavalerie, mais qui eſt fort eſtimé des petits Maîtres, alors le Cheval reſſemble à celui qui eſt deſſus, beaucoup d'apparence, & peu de fond.

Piaffeur, Cheval qui piaffe.

Picoter un Cheval, c'eſt lui faire ſentir foiblement l'éperon à pluſieurs repriſes, ce qui inquiete plutôt le Cheval, qu'il ne le détermine à obéïr.

Picotin d'avoine, c'eſt environ le quart du boiſſeau de Paris.

Pie, Poil du Cheval, il eſt toujours à fond blanc ſur lequel ſe trouvent de grandes taches ou noires, ou bayes, ou alzanes.

Pied, c'eſt la partie qui termine les quatre jambes du Cheval, cette partie eſt entourée de corne, & porte tout le corps du Cheval, il eſt compoſé de la couronne, du ſabot, de la ſolle, de la fourchette & des deux talons. Les défauts du pied ſont d'être *gros*, c'eſt-à-dire, trop conſidérables à proportion de la jambe. *Gras*, c'eſt-à-dire, que la corne en eſt trop mince. *Comble plat, ou en écaille d'huître*, eſt celui qui n'a pas la hauteur ſuffiſante, & dont la ſolle deſcend plus bas que les bords de la corne, & ſemble gonflée. *Dérobé* ou *mauvais pied*, eſt celui dont la corne eſt ſi caſſante, qu'on ne ſçauroit y brocher de clous. *Encaſtelé*. *V*. Encaſtelure. *Cerclé*. *V*. Cerclé. *Pied du montoir*, c'eſt le pied gauche de devant & de derriere. *Pied hors le montoir*, c'eſt le droit. *Pied ſec*, eſt celui qui ſe reſſerre par nature, il s'encaſtele ou ſe cercle ordinairement. *Le petit pied*, eſt un os qui tient le dedans du pied, & qui eſt emboité par la corne du ſabot. *Faire pied neuf*, ſe dit du pied du Cheval lorſque le ſabot s'eſt détaché par quelque maladie, & qu'il revient une nouvelle corne. *Parer le pied* d'un Cheval, c'eſt rendre les bords de la corne unis, pour enſuite poſer le fer deſſus. *Galoper ſur le bon* ou *ſur le mauvais pied*. *V*. Galoper. On meſure le Cheval par pieds & pouces. *Le pied de la lance*. *V*. Lance.

Pilier, eſt un morceau de bois ordinairement arrondi, & finiſſant par une tête, il eſt environ de quatre pieds de hauteur hors de terre, & à peu près de ſix à ſept pouces de diametre; on plante ce morceau de bois tout debout en différens endroits, comme dans les écuries, pour faire les ſéparations des places de chaque Cheval avec la barre ou la cloiſon. Dans les Manéges on place *deux piliers* à diſtance l'un de l'autre de quatre pieds, pour y attacher les Sauteurs, & les Chevaux qu'on veut relever du devant, & on en met un autre tout ſeul pour faire trotter autour les jeunes Chevaux, celui-là paſſe pour le centre de la volte, & on le ſuppoſe toujours (quand il n'y en auroit pas) lorſqu'on travaille ſur les voltes. *Trotter ou travailler un Cheval autour du pilier*, c'eſt attacher la longe de ſon caveſſon au pilier, & l'obliger par ce moyen à aller en rond, la longe doit être aſſez longue pour qu'il ne s'étourdiſſe pas, & qu'il décrive de grands cercles; ſouvent un Palefrenier, ſans ſortir de ſa place, fait l'office du pilier. *Travailler, mettre un Cheval entre les piliers*, c'eſt attacher les deux longes de ſon caveſſon chacune à un pilier, & le faire agir ainſi ſuivant la ſcience & la volonté. *Sauter entre les piliers*. *V*. Sauter. *Monter entre les piliers*. *V*. Monter.

Pince du pied, c'eſt le devant du ſabot. *Les pinces* ſont les quatre dents de devant, deux en haut à côté l'une de l'autre, & deux en bas.

Pincer des deux, c'eſt donner un léger coup des deux éperons.

Piqué, le poil piqué. *V*. Poil.

Piquer des deux, c'eſt la même choſe qu'appuyer. *V*. Appuyer. *Piquer un Cheval*, en terme de Maréchal, c'eſt le bleſſer avec un clou en le ferrant.

Piqueur, en terme de Cavalerie, eſt un domeſtique deſtiné à monter les Chevaux, pour les dreſſer ou pour les exercer. Il y a *des Piqueurs* à gages dans les Ecuries conſidérables, & *des Piqueurs* qu'on loue pour un certain tems quand on a de jeunes Chevaux à accoutumer à l'homme: ces Piqueurs les montent auſſi dans les Foires.

Pirouette d'une piſte, air de Manége, c'eſt un tour qu'on fait faire au Cheval, de la tête à la queuë, ſans qu'il change de place. *Pirouette de deux piſtes*, c'eſt un tour dans un petit terrein à peu près de la longueur du Cheval. *Pirouette* ou *demi pirouette d'un tems*. *V*. Paſſade.

Pirouetter, c'eſt faire la pirouette ou demi pirouette.

Piſte, c'eſt une ligne ſuppoſée en terme de Manége ſur laquelle on fait aller le Cheval. Ainſi, le Cheval va de *deux piſtes*, lorſqu'il marche de côté, il en marque une des deux pieds de devant, & l'autre des deux pieds de derriere. *V*. Volte.

Place, on appelle ainſi l'eſpace qui eſt entre deux poteaux dans une écurie, lequel eſpace eſt deſtiné pour y attacher & loger un Cheval. *Place*, s'entend en quelques occaſions pour le Manége, comme quand le Maître dit à l'Ecolier à Cheval de *venir par le milieu de la place*, *d'arrêter au milieu de la place*; il entend par cette expreſſion le milieu du Manége.

Placé bien ou mal à Cheval, ſe dit du Cavalier quand il eſt dans une belle ou dans une mauvaiſe ſituation à Cheval.

Placer bien ſa tête, ſe dit du Cheval quand il ne leve ni ne baiſſe trop le nez. La *placer mal*, arrive lorſque le Cheval avance trop le bout du nez, ou qu'il l'approche trop du poitrail. *Placer à Cheval*, ſe dit du Maître quand il en-

ſeigne à l'Ecolier l'attitude qu'il veut qu'il tienne à Cheval. Se *placer* ou *être placé à Cheval*, c'eſt y être dans une belle & bonne attitude.

Planté, poil planté. *V.* Poil.

Plat, un Cheval plat eſt un Cheval dont les côtes ſont ſerrées. Les *épaules plates*. *V.* Epaule.

Plein, *le flanc plein*, *les jarrets pleins*, *la bouche à pleine main.* *V.* Flanc, Jarrets, Bouche. *Pleine*, *une Jument pleine.* *V.* Jument.

Pli, *le pli du jarret*, *du genouil*, *du coude*, c'eſt l'endroit où toutes ces jointures ſe plient.

Pliant, *la jointure pliante*, ſe dit du pâturon. *V.* Jointure. *Les jarrets pliants.* *V.* Jarrets.

Plier les jarrets, en terme de Manége, ſe dit d'un Cheval qui manie ſur les hanches. *Plier les hanches.* *V.* Hanche. *Plier un Cheval* à droit ou à gauche, c'eſt l'accoutumer à tourner ſans peine à ces deux mains. *Plier le col* d'un Cheval, c'eſt le rendre ſouple afin que le Cheval obéïſſe plus promptement quand on veut le tourner, mais c'eſt une très-mauvaiſe maxime ſi on ne fait pas ſuivre les épaules.

Plumes, *donner des plumes à un Cheval*, c'eſt une façon de remede ou d'opération.

Poignée. *V.* Lance.

Poil, ſe dit au lieu de couleur à l'égard du Cheval ; ainſi, on ne dit jamais ce Cheval eſt d'une telle couleur ; mais on dit toujours, il eſt d'un tel poil. *Voyez* la liſte des poils au mot Cheval ; & pour une plus ample explication, le Chap. II. du Traité de la Conſtruction du Cheval qui traite des poils. Vous ſçaurez auſſi dans le même Ch. II. ce qu'on entend par bon poil & mauvais poil. *Monter à poil.* *V.* Monter. *Poil planté* ou *Poil piqué*, ſe dit quand on voit le poil du Cheval tout droit, au lieu d'être couché comme à ſon ordinaire, c'eſt ſigne que le Cheval a froid, ou qu'il eſt malade. *Poil lavé.* *V.* Lavé. *Souffler au poil.* *V.* Souffler. *Avoir toujours l'éperon au poil*, ſe dit du Cavalier qui picote inceſſamment le flanc de ſon Cheval avec les éperons, ce qui eſt un défaut.

Poinçon, petit bout de bois rond, long de cinq à ſix pouces, pointu par le bout, quelquefois armé & terminé par une pointe de fer ſervant au Manége à exciter les Chevaux à ſauter entre les piliers. L'Ecolier, pour cet effet, prend le poinçon de ſa main droite ; & paſſant cette main derriere ſon dos, il fait ſentir la pointe du poinçon au Cheval en l'appuyant ſur le haut de ſa croupe. *Appuyer le poinçon.* *V.* Appuyer. *Poinçon*, eſt auſſi un inſtrument que chaque Palefrenier doit avoir au bout de ſon couteau, pour percer des trous quand le cas y échet.

Point, on appelle ainſi des trous faits avec le poinçon aux étrivieres & aux courroyes des ſangles, pour y faire entrer les ardillons des boucles qui les tiennent ; ainſi, *allonger* ou *racourcir les étriers d'un point*, *&c.* c'eſt mettre l'ardillon à un trou plus haut ou plus bas qu'il n'étoit auparavant. *Mettre la gourmette à ſon point*, c'eſt faire entrer, ſuivant le cas, la premiere ou la ſeconde maille dans le crochet qui tient à l'œil de la bride.

Pointe, action de déſobéïſſance du Cheval. Le Cheval *fait une pointe* aux voltes quand il s'élance hors du rond de la volte, & *il fait une pointe en l'air*

quand de colere il s'éleve ſur ſes jarrets, & fait alors un ſaut en avant. *Pointe de feu. V.* Bouton.

Poireaux, maladie qui vient au boulet du Cheval.

Poitrail, partie du Cheval qui va depuis le bas du col juſqu'entre les deux jambes de devant, & qui occupe l'entre-deux des deux épaules. La mauvaiſe qualité du poitrail eſt d'être trop ſerré; il faut qu'il ait une largeur proportionnée à la figure & à la taille du Cheval. *Poitrail de la Selle*, eſt un cuir qui entourre le poitrail du Cheval ſellé.

Pomeau, partie de la Selle. *Se tenir au pomeau. V.* Tenir.

Pomelé. V. Gris.

Pont-levis, on appelle ainſi l'action d'un Cheval, qui ne voulant pas obéïr au Cavalier, ſe leve tout droit ſur les jambes de derriere.

Porcelaine, poil de Cheval dont le fond eſt blanc, mêlé de taches irrégulieres, & jaſpé (pour ainſi dire) principalement d'un noir mal teint, qui a un œil bleu ardoiſé.

Porter beau, en beau lieu, porter bien ſa tête; toutes ces expreſſions ſignifient qu'un Cheval a la tête bien ſituée en marchant. *Porter ſa tête dans les nuës*, ſe dit du Cheval qui tient ſon col fort élevé. *Porter au vent*, ſe dit de celui qui éleve le bout du nez fort en avant. *Porter bas*, ſignifie qu'un Cheval baiſſe trop le col en marchant. *Porter ſon Cheval*, c'eſt le faire avancer en le ſoutenant de la main, & ſerrant les jarrets. *Porter ſon Cheval d'un talon ſur l'autre. V.* Talon. *Porter la main à la muraille. V.* Muraille. On dit du fer & de la ſelle qu'*ils portent*, quand ils s'approchent du Cheval, de façon qu'ils ſont en danger de le bleſſer.

Porteur, c'eſt le Cheval du Poſtillon, & auſſi celui ſur lequel monte le Meſſager & le Marchand de Chevaux; on appelle *porteur de choux* un méchant petit Cheval, qui ne peut guéres ſervir qu'à cet uſage.

Poſade. V. Peſade.

Poſer bien ſes pieds, ſe dit du Cheval adroit qui choiſit bien le terrein en marchant.

Poſte, maiſon dans laquelle on entretient pluſieurs Chevaux deſtinés à conduire des Voyageurs ſucceſſivement d'une de ces maiſons à l'autre en diligence, & moyennant une ſomme par chaque Cheval. Ainſi, *courre la poſte*, c'eſt ſe ſervir de ces Chevaux à chaque poſte. *Cheval de poſte*, eſt le Cheval qui conduit un Voyageur d'une poſte à la ſuivante. *Poſte*, ſignifie auſſi l'intervalle de deux lieuës.

Poſtillon de poſte, & Poſtillon d'attelage, font la même fonction qui eſt de mener la chaiſe de poſte, étant ſur le Cheval d'à côté. Le Poſtillon d'attelage monte auſſi ſur le quatriéme ou ſixiéme Cheval à gauche, & mene le devant. Le Poſtillon de poſte monte à Cheval, & marche devant le Courrier qui courre à Cheval d'une poſte à l'autre.

Poteau d'écurie, c'eſt la même choſe que pilier. *V.* Pilier.

Potence, eſt une régle de ſix pieds de haut, diſtinguée & marquée par pieds & pouces. Une autre régle qui fait l'équerre avec celle-là, & qui y tient de maniere qu'elle coule tout du long, détermine la meſure de la hauteur des Chevaux. On poſe la régle de ſix pieds droite le long de l'épaule poſant à terre près le ſabot; on fait deſcendre enſuite l'autre régle juſqu'à ce qu'elle

pose sur le garot, puis regardant à l'endroit où ces deux régles se joignent; & comptant les pieds & pouces de la grande régle jusqu'à cet endroit, on connoît précisément la hauteur du Cheval. *Potence*, est aussi un bâtis de charpente en forme de potence, au bout de laquelle on laisse pendre la bague quand on veut courre la bague. *Brider la potence*, c'est toucher en courant la bague avec la lance le bras de la potence auquel pend la bague.

Pouliche. V. Poulin.

Poulin, est l'enfant d'un Cheval, on l'appelle ainsi jusqu'à cinq ans; on distingue le mâle d'avec la femelle en appellant le mâle, Poulin mâle, & la femelle Pouliche, Pouline, Poutre.

Pouline. V. Poulin.

Pouliner, se dit de la Jument qui accouche.

Pouliniere. V. Jument.

Pousse, maladie du Cheval, qui répond à l'asthme de l'homme.

Pousser, se dit du Cheval qui a la pousse, c'est avoir la pousse. *Pousser son Cheval*, se dit du Cavalier qui presse son Cheval au galop, & le fait aller très-vîte. *Pousser ses dents*, c'est la même chose que mettre ses dents. *V.* Mettre.

Poussif, un Cheval poussif est celui qui a la pousse. *V.* Pousse. *Poussif outré*, est celui qui a ce mal excessivement fort.

Poutre. V. Poulin.

Prendre le trot, le galop, se dit de l'Homme, quand il excite le Cheval à aller le trot ou le galop, & du Cheval quand il s'y met de lui-même. *Prendre ses dents*, c'est à l'égard du Cheval la même chose que mettre ses dents. *Voyez* Mettre. *Prendre le mors aux dents*, se dit communément des Chevaux de carosse, lorsque n'ayant plus aucune sensibilité dans la bouche, ils vont de toute leur vîtesse sans pouvoir être arrêtés par les mains du Cocher. *Prendre les aides des jambes. V.* Jambe. *Prendre son avantage. V.* Avantage.

Près du tapis. V. Marcher.

Présenter la gaule, est un honneur qu'on rend aux personnes de considération, lorsqu'ils entrent dans une écurie pour y voir les Chevaux. L'Ecuyer ou un des principaux Officiers leur présente une gaule.

Presser son Cheval, c'est lui faire augmenter la vîtesse de son allure, ou l'empêcher de la diminuer lorsqu'il la ralentit. *Presser la veine*, mal que le Maréchal fait à un Cheval en le ferrant.

Prestesse de main, ancien mot, qui signifie adresse & vivacité de la main du Cavalier.

Promener son Cheval, c'est le mener doucement au pas en terme de manége. Le *promener sur le droit*, c'est le mener droit sans lui rien demander. *Promener sur les voltes*, c'est la même chose que passeger sur les voltes. *V.* Voltes. *Promener entre les deux talons. V.* Talon. *Promener en main*, c'est promener un Cheval sans être monté dessus, & étant à pied.

Provende, c'est une nourriture composée de son & d'avoine qu'on donne le plus communément à des Poulins.

Purge, une purge est un breuvage purgatif qu'on donne aux Chevaux au besoin. Les Anglois aiment fort à donner des purges aux Chevaux.

Q

QUadrille, petite compagnie de Cavaliers qui fait partie d'un carouzel.

Quarré, travailler en quarré. V. Volte.

Quart, de quart en quart. V. Volte.

Quartier, c'eſt le côté du ſabot, chaque pied a deux quartiers, celui de dehors & celui de dedans. Le défaut des quartiers eſt d'être *trop ſerrés*, c'eſt-à-dire, trop aplatis; le quartier de dedans y eſt plus ſujet que celui de dehors. *Faire quartier neuf*, ſe dit du pied dont le quartier eſt tombé, ou a été ôté par quelque maladie, alors il en revient un neuf.

Quatre coins, faire les quatre coins, ou travailler aux quatre coins. *V.* Volte.

Queuë, eſt le croupion du Cheval dont les vertebres ſortent du haut de la croupe, & ſont garnis de peau & de crins ou plus longs ou plus courts, il y a des queuës bien garnies de longs crins, & ce ſont les plus belles. Les queuës dégarnies de crins s'appellent *queuës de rat*. C'eſt un agrément quand le Cheval releve la queuë en marchant, cela s'appelle *porter bien ſa queuë;* on dit que c'eſt ſigne de force. Il y a des Chevaux qui *portent leur queuë en trompe*, c'eſt-à-dire, recourbée du côté du dos. *Faire la queuë, ou rafraîchir la queuë*, c'eſt couper au bas de la queuë tous les crins qui débordent. On *trouſſe la queuë* en *la nouant* ou ſe ſervant d'un trouſſe-queuë. *V.* Trouſſe-queuë. Quand on met de la paille à la queuë d'un Cheval, cela ſignifie qu'il eſt à vendre. Les vertebres de la queuë s'appellent en terme de Cavalerie les *nœuds de la queuë. Couper la queuë* à un Cheval, c'eſt couper une partie de ces nœuds, afin que la queuë n'ait que huit ou dix pouces de long; on coupe la queuë à tous les Chevaux de chaſſe & de courſe. Ainſi on appelle les Chevaux qui ont la queuë coupée, *des coureurs*, ou *des courtes-queuës;* on appelle *racine de la queuë* l'endroit où elle ſort de la croupe, & *le tronçon ou le quoart*, le reſte des vertebres juſqu'au bout; on ajuſte des *fauſſes queuës* aux Chevaux qui l'ont coupée, & cela dans de certaines occaſions, ou pour tromper l'acheteur. *Jouer de la queuë*, ou *quoailler*, ſe dit d'un Cheval qui remuë perpetuellement la queuë quand on le monte, ce qui marque que le Cheval a inclination à ruer. *Faire un Roſſignol ſous la queuë. V.* Roſſignol. *Queuë de rat*, maladie du boulet & du canon de la jambe. *V.* Arêtes. *Couper la queuë à l'Angloiſe*, opération qu'on fait pour faire porter la queuë en trompe au Cheval, en coupant les tendons de deſſous la queuë.

Quintaine, Poteau ou Jacquemart, repreſentant un homme armé d'un bouclier, auquel on jette des dards, ou ſur lequel on va rompre des lances à Cheval; on appelle auſſi cette figure *faquin. Courre la quintaine ou le faquin*, c'eſt un exercice d'Académie.

Quinte, eſpece de fantaiſie qui tient du Cheval rétif; car le Cheval pendant quelques inſtans ſe défend, & ne veut pas avancer. Les Mules ſont ſujettes à ce défaut.

Quinteux, Cheval qui a des quintes.

Quitter les étriers, c'eſt ôter ſes pieds de dedans de gré ou de force, car lorſ-

qu'un Cheval emporte ſon homme, il doit quitter les étriers, ou pour ſe jetter à terre, ou afin que ſi le Cheval tombe, il n'ait pas les pieds engagés dans les étriers, ce qui eſt très-dangereux. Le peu de fermeté du Cavalier lui fait ſouvent quitter les étriers quand ſon Cheval trote ou galope.

Quoailler. V. Queuë.

Quoart. V. Queuë.

R

RAbaiſſer, ſe rabaiſſer, ſe dit en terme de Manége du Cheval qui n'a pas aſſez de force pour continuer ſes courbettes auſſi élevées qu'il les a commencées.

Rabattre les courbettes, eſt le mouvement des courbettes où le Cheval porte à terre ſes deux pieds de derriere; il rabat bien la courbette quand ſes deux pieds de derriere portent à terre en même tems.

Race, Cheval de race, eſt celui qui provient d'un Cheval des Païs étrangers, eſtimés pour avoir de beaux & bons Chevaux. *Cheval de premiere race*, eſt celui qui vient d'un Cheval étranger connu pour excellent. *Faire des races*, c'eſt *tirer race*, ou tirer des Poulins de beaux & bons Chevaux.

Racine de la queuë. V. Queuë.

Racolt, vieux mot qui veut dire que le Cheval de Manége marche d'une allûre écoutée.

Racourcir les étriers, c'eſt faire entrer l'ardillon de la boucle de l'étriviere dans un des trous qui ſont au-deſſus de l'endroit où il étoit. *Racourcir les rênes ou la bride. Voyez* Acourcir. *Racourcir un Cheval*, c'eſt ralentir ſon allure en le tenant dans la main.

Ragot, Cheval qui a le col court, de taille de double Bidet, & étoffé.

Ralentir, ſe ralentir, ſe dit du Cheval qui diminuë la vîteſſe de ſon allûre.

Ralonger les êtriers. V. Allonger.

Ramaſſé, un Cheval ramaſſé, c'eſt la même choſe que ragot. *V.* Ragot, excepté qu'il ſe dit des Chevaux de toute ſorte de taille.

Ramener, ſe ramener, ſe dit d'un Cheval qui place bien ſa tête & ſon col. *Ramener ſon Cheval*, ſe dit du Cavalier, lorſqu'il l'oblige à bien placer ſa tête & ſon col, & le maintient en belle ſituation.

Ramingue, un Cheval ramingue, eſt celui qui ſe défend ſeulement à l'éperon, ne voulant pas avancer auſſi-tôt qu'il le ſent, c'eſt une eſpece de rétif, car il ne l'eſt que pour l'éperon ſeulement, & non pour le foüet ou la gaule.

Rampin, eſt un Cheval bouleté des boulets de derriere, & qui ne marche par conſéquent que ſur la pince; c'eſt ordinairement un défaut que le Cheval a apporté en naiſſant.

Rang d'écurie, c'eſt un nombre de Chevaux attachés à un même ratelier. *Le grand rang*, lorſqu'il y a pluſieurs écuries, eſt celui où il y a le plus de Chevaux, ou les plus beaux. *Le rang*, en terme d'Académie, eſt l'endroit dans un Manége où les Académiſtes à Cheval ſont à côté l'un de l'autre, & dont ils ſortent pour travailler tour à tour.

Rangée de dents. Les Chevaux en ont ſix, deux de devant, & quatre de mâchelieres.

Ranger, *se ranger sous la remise*, action du Cocher ou Voiturier, qui recule les Chevaux pour mettre sa Voiture sous une remise.

Rare, *un Cheval rare*, expression qui signifie un Cheval qui a des qualités supérieures.

Rassembler son Cheval, c'est le tenir dans la main & dans les jarrets de façon que ses mouvemens soient plus vifs & moins allongés; effectivement le Cheval alors paroît plus court qu'auparavant. *Se rassembler*, est l'action du Cheval dans cette occasion. *Rassembler ses quatre jambes ensemble*, mouvement que fait un Cheval pour sauter un fossé, une haye, &c.

Rassis, terme de Maréchal, quand après avoir déferré un Cheval, il lui pare le pied, & lui remet le même fer qu'il lui vient d'ôter.

Ratelier, est une grille de bois qu'on attache au-dessus de la mangeoire, derriere laquelle on jette du foin que le Cheval tire entre les rouleaux de cette grille pour le manger; il y a *des rateliers droits & de panchés*.

Ration, est ce qu'on donne de foin, paille & avoine à la Cavalerie & aux Dragons pour la nourriture de leurs Chevaux; chaque ration est ordinairement de douze livres de foin, autant de paille, & trois picotins d'avoine.

Razer, se dit du Cheval, lorsque le creux noir des dents du coin est presque effacé, ce qui arrive entre sept & huit ans. *Razer* le tapis, se dit d'un Cheval qui galope près de terre sans presque s'élever.

Rebuter un Cheval, c'est exiger de lui plus qu'il ne peut faire, de façon qu'à la fin il devient comme hébêté & insensible aux aides & aux châtimens.

Réchauffer un Cheval, c'est se servir des aides un peu vigoureusement pour rendre plus actif un Cheval paresseux.

Rechercher un Cheval, c'est lui donner toute la gentillesse & les agrémens dont il est capable.

Recommencer un Cheval, c'est lui rapprendre de nouveau son exercice quand il l'a oublié, pour avoir été mené par un Cavalier ignorant.

Redresser les oreilles, opération qu'on fait aux oreilles d'un Cheval qui les a pendantes.

Réduire un Cheval ou *le dompter*, c'est l'obliger à quitter son humeur sauvage & ses fantaisies ou ses vices; on réduit mieux & plus aisément un Cheval par la douceur que par la violence.

Refait, *un Cheval refait*, est un mauvais Cheval ou un Cheval maigre & usé, qu'un Maquignon a racommodé pour le vendre.

Réforme, signifie dans un équipage ou dans une troupe, la séparation qu'on fait des vieux ou mauvais Chevaux d'avec les autres; on vend ceux-là, ou on s'en défait de quelque maniere que ce soit.

Réfroidissement, est une morfondure légere.

Refuser, on dit que le Cheval refuse quand il ne veut pas ou qu'il n'a pas la force d'obéïr au Cavalier.

Regarder dans la volte. *V*. Volte.

Regimber, mot du stile populaire qui signifie ruer.

Réglée, *allûre réglée*. *V*. Allûre.

Reins, *les reins du Cheval* commencent vers le milieu du dos jusqu'à la croupe. *Les reins bien faits* sont ceux qui s'élevent un peu en dos d'âne; quand ils s'élevent trop, on dit que le Cheval est *bossu*. Autre bonne qualité du

Cheval, c'eſt d'avoir les *reins larges;* ce qu'on appelle le *rein double;* les *reins courts* marquent la force. Les mauvaiſes qualités des reins ſont d'être *longs* & d'être *bas*, ce qui s'appelle un Cheval *enſellé.* On entend en diſant qu'un Cheval *a du rein*, que la force de ſes reins ſe fait ſentir au trot & au galop, aux reins du Cavalier.

Relais, on appelle ainſi des Chevaux de Chaſſe ou de Voiture, placés à une diſtance de l'endroit d'où on eſt parti, afin de s'en ſervir au lieu & place des Chevaux qui ont mené juſqu'à *l'endroit du relais.*

Relayer, c'eſt monter ou faire atteler à ſa Voiture des Chevaux frais qu'on appelle *Chevaux de relais.*

Relever un Cheval, c'eſt l'aſſeoir ſur les hanches. V. Aſſeoir. On *releve quelquefois la tête du Cheval*, en lui donnant un mors fait de façon, qu'il l'empêche de porter la tête baſſe quand il y a inclination.

Relevés, airs relevés. V. Airs. *Pas relevé. V.* Pas.

Rembourrer les Selles & les Bâts, c'eſt mettre de la bourre ou du crin dans les paneaux.

Rembourure, c'eſt la bourre ou le crin qui eſt dans les paneaux.

Remis, un Cheval bien remis, terme de manége, qui veut dire que l'Ecuyer a rapris l'exercice du manége à un Cheval à qui on l'avoit laiſſé oublier ou par négligence, ou pour avoir été mené par des Cavaliers ignorans.

Remiſe, endroit à couvert deſtiné pour y loger des Voitures, particulierement des Caroſſes & Chaiſes, afin de les préſerver des injures du tems.

Remolade, compoſition qu'on met dans les pieds des Chevaux attaqués de certains maux.

Remonte, Chevaux achetés pour remplacer dans un équipage ou dans une troupe de Cavalerie les Chevaux qui ont été réformés ou qui ont péri. *Remonte*, en terme de Haras, ſignifie tous les ſaults que l'Etalon donne à la Jument enſuite du premier.

Rendre la main, c'eſt faire en ſorte que les rênes pour le Cavalier, & les guides pour le Cocher deviennent moins tenduës, afin de ſoulager la bouche des Chevaux; il y a deux façons de rendre la main pour le Cavalier, & il n'y en a qu'une pour le Cocher. La premiere, qui eſt la même pour le Cavalier & pour le Cocher, eſt d'avancer ſa main qui tient les rênes ou les guides. La ſeconde qui ne peut regarder que le Cavalier, eſt de prendre le bout des rênes de la main droite, puis la main gauche les quitte pour un moment. *Rendre toute la bride*, c'eſt prendre le bout des rênes, comme je viens de dire, & après les avoir quittées de la main gauche, avancer la main droite juſques ſur le col du Cheval. Tout cela fait à propos, donne une grande aiſance à la bouche du Cheval; & par conſéquent le Cavalier s'en trouve auſſi plus à ſon aiſe. Se *rendre*, ſe dit d'un Cheval ſi fatigué, qu'il ne peut plus avancer.

Rendu, un Cheval rendu, eſt celui qui, par fatigue, ne ſçauroit plus marcher.

Rênes, eſpeces de longes de cuir attachées à la bride dont le Cavalier ſe ſert pour mener ſon Cheval. *Acourcir, ſéparer, partager* les rênes dans ſa main. *V.* Ces mots à leurs lettres.

Renfermer un Cheval entre les cuiſſes, c'eſt la même choſe qu'aſſujettir. *Voyez* Aſſujettir.

Reniffler, ſe dit du bruit que fait le Cheval avec ſes nazeaux quand quelque objet lui fait peur.

Renverſée. V. Encolure. *Volte renverſée. V.* Volte.

Renverſer, *ſe renverſer*, le Cheval ſe renverſe lorſqu'il s'eſt élevé tout droit, & que perdant ſon équilibre, il tombe en arriere.

Replier, *ſe replier ſur ſoi-même*, ſe dit du Cheval qui tourne ſubitement de la tête à la queuë dans le moment qu'il a peur ou par fantaiſie.

Repolon, air de Manége : c'eſt une demie-volte fermée en cinq tems. La croupe en dedans, c'eſt auſſi une galopade de l'eſpace d'un demi mille.

Répondre aux éperons, ſe dit d'un Cheval qui y eſt ſenſible, & qui y obéït. *Répondre à l'éperon*, eſt tout le contraire, car ce terme ſignifie un Cheval mol, qui au lieu d'obéïr au coup d'éperon, ne fait qu'une eſpece de plainte, & n'en eſt pas plus émû. *Répondre à la main. V.* Main.

Reprendre, on appelle reprendre lorſqu'après avoir fait un demi arrêt, on fait repartir le Cheval.

Repriſe au Manége, c'eſt l'eſpace de tems pendant lequel l'Académiſte fait travailler ſon Cheval devant l'Ecuyer. Chaque Ecolier monte ordinairement trois Chevaux, & fait trois repriſes ſur chaque Cheval.

Réſiſter à l'éperon, défaut du Cheval ramingue. *V.* Ramingue.

Reſſource, un Cheval qui a de la reſſource, c'eſt la même choſe que d'avoir du fond. *V.* Fond.

Reſter. V. Demeurer.

Retenir, en terme de Haras, ſe dit d'une Jument qui devient pleine, elle a retenu. *Se retenir*, ſe dit d'un Cheval dont la fantaiſie eſt de ralentir ſon allûre.

Retenu. V. Ecouteux.

Rétif, le Cheval rétif eſt celui à qui il prend ſouvent la fantaiſie de ne vouloir pas avancer, dût-on le tuer à force de le battre, ce qui ne fait que le faire reculer davantage.

Retraite, portion de clou qui eſt reſté dans le pied d'un Cheval.

Retrouſſé, *V.* Flanc.

Réveiller ſon Cheval, c'eſt la même choſe qu'avertir & animer. *V.* Ces mots.

Révérence. V. Faire.

Robe, ſe dit en certaines occaſions pour le poil en général. Par exemple, on dit du poil du Cheval quand il frappe les yeux agréablement, qu'il a *une belle robe.*

Roide, ſe dit du col & des jambes du Cheval ; du col quand le Cavalier ne ſçauroit le faire plier, & des jambes lorſqu'elles ſont ſi fatiguées qu'à peine peut-il les plier un peu en marchant. *Eſtre roide à Cheval* ou *être à Cheval comme une paire de pincettes*, ſe dit du Cavalier quand il eſt à Cheval d'un air contraint ſans aucune aiſance dans ſon atitude.

Roidir, *ſe roidir*, fantaiſie du Cheval lorſque roidiſſant les quatre jambes il ne veut pas avancer malgré le châtiment, mais il part de lui-même quand ſa fantaiſie eſt paſſée : ainſi il n'eſt pas rétif.

Rompre un Cheval à quelque allûre, c'eſt l'y accoutumer. *Rompre le col d'un Cheval*, c'eſt l'obliger quand on eſt deſſus à plier le col à droite & à gauche pour le rendre flexible, & qu'il obéïſſe aiſément aux deux mains, c'eſt

une assez mauvaise leçon qu'on donne à un Cheval quand on ne gagne pas les épaules en même-tems. *Rompre l'eau* à un Cheval, c'est l'empêcher de boire tout d'une haleine quand il est ésoufflé ou qu'il a chaud. *Rompre une lance*, se disoit autrefois des Cavaliers armés qui alloient l'un contre l'autre la lance à la main.

Rompu. V. Train.

Rond. V. Volte. *Couper le rond. V.* Volte. *Le garot rond, les épaules rondes, la croupe ronde. V.* ces mots à leurs lettres.

Rosée, on appelle ainsi le sang qui commence à paroître à la solle lorsqu'on la pare pour dessoler le Cheval.

Rosse, une rosse, est un Cheval qui n'a ni force ni vigueur.

Rossignol, faire un rossignol sous la queuë, opération qu'on fait au Cheval poussif outré, pour lui faciliter, à ce qu'on croit, la respiration.

Roter sur l'avoine, se dit ou d'un Cheval dégoûté qui ne veut pas manger son avoine, ou de celui à qui on en a trop donné, & qui ne sçauroit l'achever. *Roter sur la besogne*, se dit d'un Cheval paresseux ou sans force, qui ne sçauroit fournir son travail.

Rouge, un Cheval rouge, est un Cheval Bay très-vif; ce terme n'est guéres usité. *Gris rouge. V.* Gris.

Rouhan, poil de Cheval mêlé également de blanc & de bay; quand le bay domine, on l'appelle rouhan vineux. *Rouhan, cap de maure*, est un poil mêlé de blanc & de noir mal teint communément. La tête de ces Chevaux est plus noir que le reste du corps, c'est pourquoi on appelle ces Chevaux rouhans tête ou cap de maure.

Rouler à Cheval, c'est s'y tenir si mal, que pour peu que le Cheval remuë le corps, on va tantôt à droite, & tantôt sur le côté gauche.

Roulier, Charetier qui transporte des Marchandises réglément d'un endroit à l'autre. Les *Rouliers* d'Orléans transportent les Vins d'Orléans à Paris.

Roussin, Cheval entier de race commune & épais.

Ruade, action du Cheval, lorsque baissant la tête, & levant le derriere, il allonge subitement les deux jambes de derriere, & les jette, pour ainsi dire, en l'air; c'est pourquoi on dit *détacher, allonger, tirer, séparer une ruade.*

Rubican, il y a du rubican dans le poil d'un Cheval noir, lorsqu'il a les flancs ou tout le poil mêlés d'un peu de poil blanc, c'est ce mêlange qu'on appelle du rubican.

Rudoyer son Cheval, c'est le maltraiter mal-à-propos quand on est dessus.

Ruer, se dit du Cheval qui détache une ruade. *V.* Ruade.

Rueur, Cheval qui a le vice de ruer souvent.

Ruiné, Cheval ruiné, est un Cheval usé de fatigue. *La bouche ruinée. V.* Bouche. *Les jambes ruinées* sont des jambes qui n'ont plus la force de porter le Cheval, & qui sont communément arquées & bouletées.

S

S*Abot*, on appelle ainsi la corne du pied du Cheval; ceux qui sont de corne noire sont les meilleurs. *Le sabot blanc* est communément d'une corne trop tendre; on divise le sabot en trois parties, la pince qui est le devant,

les quartiers qui sont les deux côtés, & les talons qui sont derriere. *V.* Pied pour un plus grand éclaircissement. *Le sabot dessoudé*, est celui qui par maladie s'est détaché du petit-pied, quelquefois il tombe de lui-même tout entier, & laisse le petit-pied à découvert; on appelle encore le sabot l'ongle du pied ou les Parois du pied. *V.* Ongle *&* Parois.

Saccade, coup qu'on donne à la bouche d'un Cheval en secouant les rênes ou les guides avec violence : c'est le plus sûr moyen de lui gâter la bouche, & de lui rompre les barres.

Saccader, c'est mener son Cheval en lui donnant perpétuellement des saccades.

Sage, un Cheval sage, est un Cheval doux & sans ardeur.

Sagement, mener son Cheval sagement, c'est le mener sans colere, & ne le point fatiguer.

Saillir une Jument, c'est la même chose que couvrir. *V.* Couvrir.

Sain & net, un Cheval sain & net est celui qui n'a aucun défaut de conformation ni aucun mal.

Salieres, les salieres d'un Cheval sont à un bon pouce au-dessus de ses yeux; quand cet endroit est creux & enfoncé, il dénote un vieux Cheval ou un Cheval engendré d'un vieil Etalon. Les jeunes Chevaux ont cet endroit ordinairement plein de graisse, laquelle s'affaisse en vieillissant, & devient un creux à peu près comme celui d'une saliere où on met du sel.

Sangler un Cheval, c'est serrer les sangles, afin que la Selle soit ferme sur son dos.

Sangles, tissu de ficelle menuë qui sert à assurer la Selle sur le dos d'un Cheval.

Saut, mouvement du Cheval quand il s'éleve en l'air. *Saut de Mouton*, est un saut où le Cheval s'éleve d'abord du devant, & tout de suite du derriere en doublant les reins. Les Moutons sautent ainsi. *Un pas & un saut. V.* Pas. On appelle le saut de l'Etalon le moment où il couvre la Jument.

Sauter, c'est faire des sauts. *Aller par bons & par sauts*, en terme de manége, c'est aller à courbettes & à caprioles. *Sauter entre les piliers*, terme de Manége, se dit du Cheval qu'on a accoutumé à faire des sauts, étant attaché aux deux piliers du Manége sans avancer ni reculer. *Sauter une Jument*, se dit de l'Etalon lorsqu'il la couvre. *Sauter de ferme à ferme*, se dit au Manége quand on fait sauter un Cheval sans qu'il bouge de sa place. *Sauter en selle*, c'est sauter, ou se jetter sur un Cheval sellé, sans mettre le pied à l'étrier.

Sauteur, un Sauteur au Manége est de deux especes, ou entre les piliers, ou en liberté. *Le Sauteur entre les piliers*, est un Cheval auquel on apprend à faire des sauts entre les deux piliers. *V.* Saut, & *le Sauteur en liberté*, est celui à qui on apprend à faire le pas & le saut, en appuyant le poinçon, ou en croisant la gaule par derriere.

Sauvage, Chevaux sauvages. Il y a des Pays où dans des Isles on a jetté des Jumens, on leur donne des Etalons pour les couvrir, & elles sont abandonnées dans ces endroits sans voir ame vivante; elles deviennent comme des animaux sauvages, & par conséquent leurs Poulins. Quand on veut se servir de ces Poulins, on les prend avec des filets ou lacs, puis on les apprivoise avec peine : c'est ce qu'on appelle *des Chevaux sauvages* qui ne valent pas mieux que les autres.

Seau, Inſtrument de Palefrenier. On fait boire les Chevaux au ſeau quand on ne les mene pas à l'abreuvoir.

Sec, un Cheval eſt *au ſec*, quand au lieu de paître l'herbe, on le nourrit au foin, à la paille & à l'avoine. *Nager à ſec. V.* Nager. *La tête ſéche, les épaules ſéches, la jambe ſéche, la bouche ſéche, le pied ſec. V.* ces mots à leurs lettres.

Secouer, ſe dit d'un Cheval dont le trot eſt rude, il ſecouë ſon homme.

Selle, Machine inventée pour aſſeoir le Cavalier quand il eſt à Cheval. *Eſtre bien en Selle*, c'eſt avoir bonne grace à Cheval. *Gagner le fond de la Selle*, ou *s'entretenir dans la Selle*, ſignifie s'y coler, pour ainſi dire. *Sortir de la Selle*, ou *avoir le derriere hors de la Selle*, eſt le contraire. *Sauter en Selle. V.* Sauter. *Une Selle qui n'a point de tenuë*, eſt une Selle mal faite dans laquelle on n'eſt point bien aſſis. *Sauter dans la Selle*, ſe dit du Cavalier qui a ſi peu de tenuë, qu'à chaque tems de trot ſes cuiſſes s'élevent & ſortent de la Selle.

Seller un Cheval, c'eſt lui attacher la Selle ſur le corps.

Sellerie, Chambre où l'on met les Selles, les brides & autres appartenances d'une écurie pour les conſerver.

Sellier, il y en a de deux ſortes : l'un eſt un ouvrier qui fait ou fournit tout l'équipage d'un Cheval de Selle, excepté le mors : l'autre eſt un ouvrier qui travaille à garnir les Caroſſes & Chaiſes : on l'appelle *Sellier-Caroſſier.*

Senſible à l'éperon, ſe dit d'un Cheval qui y obéït pour peu qu'il le ſente.

Sentir, *faire ſentir les éperons à ſon Cheval*, c'eſt en appuyer un coup. *Faire ſentir les gras de jambes*, c'eſt les approcher du Cheval, afin qu'il obéïſſe en conſéquence. *Sentir ſon Cheval dans la main*, c'eſt le tenir de la main & des jarrets, de façon qu'on en ſoit le maître pour tout ce qu'on voudra entreprendre ſur lui.

Séparations. V. Cloiſons.

Séparer les rênes. V. Partager.

Serpentine, *langue ſerpentine. V.* Langue.

Serré, *un Cheval ſerré du devant*, eſt celui qui a le poitrail étroit & les deux jambes de devant trop près l'une de l'autre. *Serré du derriere*, eſt la même choſe que crochu. *V.* Crochu. *Les épaules ſerrées. V.* Epaules. *La ganache ſerrée. V.* Ganache. *Les talons ſerrés. V.* Encaſtelure.

Serrer la demi volte, c'eſt faire revenir le Cheval ſur la même piſte ſur laquelle la demi volte a été commencée. *Se ſerrer*, ſe dit du Cheval lorſqu'il approche trop du centre de la volte.

Service, *un Cheval de ſervice*, eſt un Cheval qui a tiré ou porté, & qui y eſt fait.

Serviteur, on dit quelquefois d'un bon ou d'un mauvais Cheval, que c'eſt un bon ou un mauvais ſerviteur.

Sevrer un Poulin, on les ſevre communément au commencement de l'Hyver.

Seyme, maladie du ſabot.

Siffler, on ſiffle communément quand un Cheval boit ou qu'il urine, parce qu'on a l'expérience que cela le tranquilliſe pour ces deux fonctions. Quand on veut réveiller un Cheval au Manége, on agite la gaule qui fait du bruit en l'air, ce qui s'appelle *ſiffler de la gaule*, ou *faire ſiffler la gaule.*

Siller, ſe dit d'un vieux Cheval dont le deſſus des yeux devient blanc.

Sillons, *les ſillons du Palais*, ſont des élevations poſées en travers du palais à un demi pouce l'une de l'autre : on donne le coup de corne pour ſaigner au palais entre le deux & troiſiéme ſillon.

Siquenille. V. Souquenille.

Solandres, maladie du pli du jarret.

Solbatu, Cheval qui a une ſolbature.

Solbature, maladie de la ſolle.

Solle, le deſſous du pied du Cheval. *Porter ſur la ſolle*, ſe dit du fer. *V.* Porter.

Solliciter, on dit d'un Cheval pareſſeux, qu'il a beſoin d'être ſollicité, c'eſt-à-dire, d'être animé pour aller.

Somme, fardeau qu'on met ſur un Cheval, & qui eſt auſſi peſant qu'il le peut porter. *Cheval de ſomme*, eſt celui qui eſt deſtiné à porter la ſomme.

Sommier, c'eſt un Cheval de ſomme.

Sonaille ou ſonette, c'eſt une ou pluſieurs clochettes qu'on pend au col des Mulets & des Chevaux de Meſſager.

Sonailler; le Mulet ou le Cheval qui porte la ſonaille.

Sonette. V. Sonaille.

Sortir, ſe dit de l'encolure; elle ſort bien du garot, quand elle commence à s'élever du haut du garot; elle en ſort mal, quand après le garot il y a un creux duquel part l'encolure. *Sortir de la Selle*, ſe dit du Cavalier lorſque n'ayant point de fermeté, les mouvemens du Cheval l'ôtent de ſon aſſiete.

Souffler, ſe dit d'un Cheval pouſſif. *Laiſſer ſouffler ſon Cheval*, c'eſt l'arrêter pour lui laiſſer reprendre haleine *V.* Haleine. *Souffler au poil*, ſe dit de la matiere qui n'aura pas eu d'écoulement dans de certains maux de pied, & qui refluë, & ſe fait jour au pâturon ou à la couronne.

Souffleur, on nomme ainſi de certains Chevaux, qui, ſans être pouſſifs, ſoufflent prodigieuſement, ſurtout, dans les chaleurs, ce qui ne peut provenir que de défaut de conformation à l'entrée du conduit de la reſpiration ou de quelque excroiſſance de chair à l'entrée extérieure des nazeaux.

Souffrir l'éperon, ſe dit d'un Cheval qui n'y eſt point ſenſible. *Souffrir l'Etalon*, ſe dit de la Jument quand elle eſt bien en chaleur.

Soulager, *ſe ſoulager ſur une jambe*, ſe dit du Cheval, qui, ayant les jambes de devant fatiguées & douloureuſes, avance tantôt l'une & tantôt l'autre quand il eſt arrêté pour les repoſer.

Soulandres. V. Solandres.

Soupçonneux, un Cheval ſoupçonneux, eſt un Cheval médiocrement peureux.

Soupe de lait, poil de Cheval d'un jaune preſque blanc, c'eſt la nuance la plus claire du poil Iſabelle.

Souple, *un Cheval ſouple*, eſt celui qui a les mouvemens liants & vifs.

Soupleſſe, qualité d'un Cheval ſouple.

Souquenille, eſpece de redingotte de toile que les Palefreniers & Cochers mettent pour panſer leurs Chevaux, & dont les Charetiers ſe vêtiſſent pour conduire leurs Charettes.

Souris, *gris de ſouris*, poil de Cheval, c'eſt une nuance du poil gris, laquelle eſt de la couleur du poil d'une ſouris. *La ſouris* eſt un cartilage qui forme le devant des nazeaux du Cheval, & qui l'aide à s'ébrouer.

Soutenir un Cheval, c'eſt l'empêcher de tendre le col, & de s'en aller ſur les épaules; pour cet effet, on le ſoutient par le moyen des aides de la main, & des jarrets.

Soutenu, ſe dit des allures relevées d'un Cheval de Manége. *Pas ſoutenu.*

V. Pas. *Temps soutenus*, sont les temps des airs de Manége quand ils sont bien égaux & bien relevés.

Suite, *Cheval de suite*, est un Cheval destiné aux Valets & aux Palefreniers dans les équipages, pour le monter.

Suivre, se dit du piéd de derriere qui avance le premier au galop; le pied de devant mene, & le pied de derriere suit.

Superbe, un Cheval superbe est un Cheval excellemment beau & fier.

Sur-dent, incommodité de la bouche du Cheval, c'est une dent mâcheliere qui devient plus longue que les autres.

Sur-faix, espece de sangle qu'on met par-dessus les autres, pour les fortifier & aider à assurer la Selle en sa place.

Sur-mener un Cheval, c'est la même chose que l'outrer. *V.* Outrer.

Sur-os, grosseur qui vient à la jambe. *Sur-os chevillé*, ce sont deux sur-os vis-à vis l'un de l'autre, l'un en dehors, & l'autre en dedans de la jambe.

Surprendre un Cheval, c'est se servir des aides trop brusquement: c'est aussi approcher de lui quand il est à sa place dans l'écurie sans lui parler avant, ce qui lui fait peur, & alors un coup de pied de sa part est fort à craindre.

Suspendre un Cheval, c'est lui passer une sous-pente sous le ventre dans l'occasion de certains maux. Les Messagers suspendent ordinairement leurs Chevaux aux couchées sans les enlever de terre, mais seulement de façon que le Cheval en s'affaissant un peu, porte sur la ventriere de la sous-pente, & soulage ainsi ses jambes: car si ces Chevaux se couchoient, leurs jambes deviendroient si roides, à cause du travail journalier qu'ils font, qu'ils ne pourroient plus se relever.

Statuë équestre, on appelle ainsi une Statuë representant communément la personne d'un Roi ou d'un homme fameux monté sur un beau Cheval, & destinée à être mise dans une Place publique ou autre endroit remarquable & fréquenté. Les Statuës équestres sont ou de marbre ou de fonte; c'est l'affaire des Sculpteurs, ou de les parachever tout-à-fait quand elles sont de marbre, ou d'en faire le modele quand elles doivent être fonduës. Les Sculpteurs doivent alors travailler d'après nature pour le Cheval, & choisir par le moyen des connoisseurs le plus beau Cheval & le mieux proportionné, & surtout, ne pas s'en rapporter aux études qu'ils ont fait sur l'antique où la vraye beauté des Chevaux fins étoit peu connuë, puisqu'on ne voit communément dans les modeles anciens que des figures de Chevaux grossiers & colossaux sur lesquels les hommes paroissent des Pygmées.

T

Taille, les Chevaux sont de diverses tailles; les plus petits ont trois pieds, & les plus grands ont cinq pieds quatre pouces & six pouces. Differens Corps de Cavalerie sont fixés pour leurs Chevaux à des tailles differentes: ainsi, il y a des Chevaux taille de Dragons, taille de Mousquetaires, de Gendarmes, &c. Ce qu'on appelle Chevaux de belle taille pour la Selle, ne sont ni trop grands ni trop petits.

Talons, sont toujours deux à chaque pied: c'est la partie du pied qui finit le sabot, & qui commence la fourchette. Les bonnes qualités des talons sont

d'être hauts, ronds, & bien ouverts; c'est-à-dire, séparés l'un de l'autre. Les mauvaises qualités sont d'être bas, d'être *serrés*. *V.* Encastelure. *Ouvrir les talons* d'un Cheval, cela dépend de la ferrure. *V.* le Chap. qui en traite, & c'est une très-mauvaise maxime. *Talon*, se dit aussi en certaines occasions des talons du Cavalier relativement au Cheval. Le talon *de dedans, de dehors*. *V.* Dedans & Dehors. *Promener un Cheval entre deux talons*, c'est le mener au pas en le recherchant, & le maintenir droit entre les deux talons. *Entendre les talons*, terme de Manége, c'est lorsque le Cheval de Manége semble entendre ce que le Cavalier demande de lui, pour peu qu'il approche une jambe ou l'autre. *Faire fuir les Talons*. *V.* Fuir. *Porter son Cheval d'un talon sur l'autre*, c'est lui faire fuir tantôt le talon droit, & tantôt le gauche. *Mettre un Cheval dans les talons*. *V.* Mettre.

Taon, Mouche qui pique les Chevaux au sang, il y en a de gros & de petits.

Tapis, razer le tapis, galoper près du tapis. *V.* Razer & Galoper.

Tare, une tare, signifie un mal visible.

Taré, un Cheval taré, est celui qui a quelque mal qu'on puisse découvrir à la vûë.

Tâter son Cheval, c'est solliciter un Cheval qu'on a peu monté, pour connoître s'il a quelque vice, ou pour voir le dégré de sa vigueur. *Tâter le pavé ou le terrein*, se dit d'un Cheval qui ne marche pas hardiment, parce qu'il a les pieds douloureux.

Taye ou blancheur, mal qui vient à l'œil du Cheval.

Teigne, maladie de la fourchette.

Témoigner de la force, se dit d'un Cheval, dans les mouvemens duquel il en paroît.

Temps, on appelle ainsi chaque mouvement accompli de quelque allure que ce soit du Cheval; quelquefois ce terme se prend à la lettre, & quelquefois il a une signification plus étenduë : Par exemple, quand on dit au Manége : *Faire un temps de galop*, c'est faire une galopade qui ne dure pas long-temps; mais lorsqu'on va au pas, au trot ou au galop, & qu'on *arrête un temps*, c'est arrêter quasi tout court & remarcher sur le champ. *Arrêter un demi temps*, n'est que suspendre un instant la vîtesse de l'allure du Cheval pour la reprendre sans arrêter. *Temps écoutés*, c'est la même chose que soutenus. *V.* Soutenus. *Passade d'un temps, de cinq temps*. *V.* Passade.

Tendon: Les Maréchaux appellent, mal-à-propos, tendon un cartilage qui est sous les côtés de la couronne.

Tenir son Cheval dans la main, c'est faire en sorte par la façon de tenir sa bride que le Cheval maintienne sa tête & son col en belle situation, & le tenir en même tems *dans les talons*, c'est le relever encore davantage, & empêcher qu'il ne s'échappe & qu'il ne se traverse. *Tenir son Cheval bride en main*, c'est l'empêcher d'avancer autant qu'il en auroit envie. *Tenir son Cheval dans la sujetion des aides*, c'est la même chose que l'assujettir. *V.* Assujetir. *Tenir un Cheval en haleine*, c'est l'exercer tous les jours médiocrement pour sa santé, & pour pouvoir dans l'occasion faire un travail considérable sans en être incommodé. *Se tenir aux crins ou au pomeau de la Selle*, est un expedient que les personnes qui n'ont point de fermeté à Cheval ont trouvé pour ne pas tomber lorsque le Cheval veut sauter de gayeté ou autrement, mais

cela ne leur réussit pas toujours. *Tenir un Cheval au filet*, c'est l'empêcher de manger pendant quelque tems.

Tenuë, avoir *ou n'avoir point de tenuë à Cheval*, c'est y être ou n'y être pas ferme. *Une Selle qui n'a point de tenuë. V.* Selle.

Terminer des courbettes, des voltes, &c. c'est les finir selon les régles.

Terragnol, un Cheval terragnol, est celui qui a les mouvemens trop retenus & trop près de terre, & qui, par le défaut de ses épaules, ne peut lever le devant.

Terre à terre, le terre à terre est un air de Manége dans lequel le Cheval coule & s'éleve peu de terre.

Terrein au Manége, est la piste qu'on veut suivre en menant son Cheval. Ainsi, *garder, observer bien son terrein*, est suivre la même piste sans se serrer ni s'élargir. *Embrasser bien son terrein*, & *embrasser du terrein au galop. V.* Embrasser.

Tête du Cheval, il y en a de conformations différentes; sçavoir, de longues, de larges ou quarrées, de courtes, de busquées ou moutonnées, de petites; mais la beauté d'une tête de Cheval est d'*être petite, déchargée de chair*, de façon que les veines y paroissent sous la peau; celles qui approchent le plus de cette description approchent le plus de la beauté. *Les têtes busquées ou moutonnées;* c'est-à-dire, celles qui depuis les yeux jusqu'au bout du nez, forment une ligne convexe, quand on les regarde de côté, passent pour belles; mais celles qui, en les regardant ainsi, forment une ligne concave en s'enfonçant vers le milieu du chanfrein, & se relevant ensuite pour former les nazeaux, sont les plus vilaines & les plus ignobles de toutes. C'est un défaut pour une tête d'être *trop longue.* Le front large qui fait *la tête quarrée* n'est pas une beauté. *La tête grosse* est un défaut, aussi-bien que la *tête mal attachée ou mal penduë;* c'est-à-dire, commençant un peu trop bas & au-dessous du haut du col. *Lisse en tête. V.* Chanfrein. *Marqué en tête. V.* Etoile. *La tête à la muraille. V.* Passeger. *Porter bien sa tête, la tête dans les nuës. V.* Porter. *Placer sa tête. V.* Placer. *Relever la tête. V.* Relever. On dit aux voltes qu'un Cheval a la *tête dedans*, lorsqu'on le mene de biais sur la volte, & qu'on lui fait plier un peu la tête en dedans de la volte. *Courir les têtes*, exercice d'Académie: on place une tête de carton dans la carriere; & l'Ecolier tantôt armé d'une épée, & tantôt d'un dard, tâche de l'enlever ou de la fraper en courant à Cheval à toutes jambes.

Tigre, poil de Cheval dont le fond est blanc, parsemé de taches noires & rondes d'espace en espace.

Timbalier, Cheval de Timbalier, est un Cheval de Selle très-grand & étoffé, qui n'est propre qu'à monter un Timbalier, parce que c'est de cette taille qu'il les faut pour les Timbaliers.

Timoniers, Chevaux d'attelage qu'on attelle au timon: c'est toujours les plus grands de l'attelage.

Tiq, le tiq est une incommodité du Cheval qui le fait maigrir; c'est une espece de rot.

Tiquer, avoir le tic. V. Tiq.

Tiqueur, est un Cheval qui tique souvent.

Tirage, on appelle en général Chevaux de tirage ceux qui servent aux Voitures.

Tirer, eſt l'action des Chevaux de tirage. *Tirer à la main*, ſe dit d'un Cheval, qui, au lieu de ſe ramener, réſiſte à la bride en alongeant la tête quand on tire les rênes. *Tirer une ruade*, c'eſt la même choſe que ruer. *Tirer race*, ſe dit de ceux qui font couvrir les Jumens. *Ils tirent race*; c'eſt-à-dire, ils tirent des Poulins ou Pouliches de l'Etalon & de la Jument.

Tiſoné, gris tiſoné, eſt un poil de Cheval, qui, ſur un fond blanc, a des marques noires & irrégulieres, larges au moins comme la main.

Tombelier, eſt le Charetier qui mene un tombereau.

Tortuë, faire la Tortuë, c'eſt la même choſe que doubler les reins. *V.* Doubler.

Toucher de la gaule, c'eſt la même choſe que croiſer la gaule en arriere. *V.* Croiſer.

Toupet, le toupet d'un Cheval eſt le crin qui eſt entre les deux oreilles, & qui retombe ſur le front.

Tourdille, eſpece de poil gris.

Tourmenter ſon Cheval, c'eſt le châtier ou l'inquiéter mal-à-propos. *Se tourmenter*, ſe dit d'un Cheval qui a trop d'ardeur, & qui eſt toujours en action; il ſe tourmente, & tourmente ſon homme.

Tourner à toutes mains. *V.* Main.

Tournois, divertiſſement guerrier & galant où pluſieurs Cavaliers bien montés & magnifiquement parés font manier leurs Chevaux.

Toux, maladie du Cheval.

Train, *le train de devant d'un Cheval*, eſt les épaules & les jambes de devant; & *le train de derriere* eſt la croupe & les deux jambes de derriere. *Train*, ſignifie auſſi l'allure du Cheval. Ainſi, *aller bon train*, *grand train*, c'eſt mener ſon Cheval vîte. Un Cheval qui va un *petit train*, eſt celui dont les allures ſont courtes, c'eſt-à-dire, qui avance peu. *Train rompu*, eſt celui qui tient de deux allures: Par exemple, le traquenard eſt un train rompu & l'aubin. *V.* ces deux mots.

Traîner les hanches. *V.* Hanches.

Trait, *Cheval de trait*, c'eſt la même choſe que Cheval de tirage. *V.* Tirage.

Tranchant. *V.* Garot & Barres.

Tranquille, un Cheval tranquille eſt un Cheval qui n'a aucune ardeur.

Traquenard, train ou allure qui tient de l'amble & du trot.

Travaillé, les jambes travaillées ſignifie les jambes fatiguées.

Travailler un Cheval, ſe dit au Manége, de celui qui lui donne leçon; c'eſt-à dire, qui lui apprend ſon exercice. Ainſi, il le travaille, ou autour du pilier, ou dans les piliers, ou dans les coins du Manége. *Travailler en quarré*. *V.* Volte. *Travailler de la main à la main*, c'eſt changer ſon Cheval de main ſans l'aider des jambes.

Travat, c'eſt un Cheval qui a une balzane au pied de devant, & une autre au pied de derriere du même côté, on dit auſſi *travé ou entravé*.

Traverſé, un Cheval bien traverſé eſt celui qui eſt étoffé, & qui a les côtes larges.

Traverſer, *ſe traverſer*, ſe dit du Cheval, quand lorſque le Cavalier veut l'aſſujetir au lieu d'aller droit, il ſe jette tantôt ſur un talon & tantôt ſur l'autre, & va de biais.

Trébucher. *V.* Broncher, c'eſt la même choſe.

Trépigner, ſe dit d'un Cheval d'ardeur, c'eſt la même choſe que battre la pouſſiere. *V.* Battre.

Tricoter, ſe dit d'un Cheval qui remuë vîte les jambes en marchant, & qui n'avance pas.

Tride, ſignifie qu'un Cheval rabat ſes hanches avec vîteſſe & agilité.

Tronçon, *le tronçon* de la queuë n'eſt autre choſe que les vertebres de la queuë vers la croupe ou le gros de la queuë.

Trot, allure naturelle du Cheval : c'eſt celle qui tient le milieu pour la vîteſſe entre le pas & le galop ; on diſtingue le trot en trois ſortes de vîteſſe : la moindre s'appelle le petit trot ; la plus vîte après celle-ci eſt le trot ou le bon trot. La troiſiéme & la plus vîte s'appelle *le grand trot*. *Le trot allongé* ou *le trot de Chaſſe* : quand le Cheval va le trot de lui-même, & ſans y être excité, on dit qu'il prend le trot : quand on lui fait aller, on dit qu'on le met au trot. *Le trot réglé*. *V.* Allure.

Troter, eſt aller le trot. *Troter des épaules*, ſe dit du Cheval qui trote peſamment. *Troter légerement*, c'eſt le contraire. *Troter autour du pilier*, exercice qu'on fait faire aux Poulins pour les débourrer.

Troteur, Cheval qui va le trot très-vîte. *Un bon troteur*, ſe dit communément d'un Cheval de brancart qui avance beaucoup au trot.

Trouſſe, en terme de guerre, eſt une botte d'herbe verte ou de fourage que les Cavaliers mettent derriere ou devant eux quand ils l'ont coupée & botelée pour la rapporter au camp, afin d'en nourrir leurs Chevaux. *Monter en trouſſe*, ſe dit d'un homme ou d'une femme qui montent en ſecond ſur la croupe d'un Cheval lorſqu'il a déja quelqu'un ſur ſon dos. *Porter en trouſſe*, ſe dit d'un Cheval qui ſouffre patiemment celui ou celle qui montent en trouſſe ſur ſes reins.

Trouſſe-queuë, eſpece de ſac ou d'envelope dans quoi on enferme la queuë des Chevaux de Caroſſe qui ont tous leurs crins, pour que la queuë ne ſe crote ni ne ſe ſaliſſe quand ils ſont au Caroſſe ; on met auſſi *un trouſſe-queuë* aux Sauteurs du Manége, de peur qu'en ſautant leur queuë n'incommode le Cavalier en le frapant par derriere.

Trouſſer, ſe dit d'un Cheval qui a des éparvins ſecs qui lui font trop lever les jarrets à quelque allure que ce ſoit.

Truité, *gris truité*, poil de Cheval dont le fond eſt blanc, mêlé de petites marques de poil bay ou alzan.

V

VAillant Cheval, on appelle ainſi un Cheval courageux & vigoureux.

Vaiſſelle, prix qu'on donne en Angleterre pour de certaines courſes de Chevaux.

Valet, c'eſt la même choſe que poinçon. *V.* Poinçon. *Valet d'écurie*, on nomme ainſi dans une Hôtellerie le domeſtique prépoſé pour donner aux Chevaux qui y arrivent tous leurs beſoins.

Valeureux Cheval, c'eſt la même choſe que vaillant Cheval. *V.* Vaillant.

Van ou vanette, eſpece de panier d'ozier, dans lequel on ſecouë l'avoine qu'on va donner aux Chevaux pour la nettoyer.

Vaner l'avoine, c'eſt ſe ſervir de la vanette.

Variçe, groſſeur qui vient au pli du jarret.

Veiné, *preſſer la veine*. *V.* Preſſer. *Barrer la veine*. *V.* Barrer.

Venir par le milieu de la Place. *V.* Place.

Vent, *avoir du vent*, ſe dit d'un Cheval qui eſt pouſſif. *Porter le nez au vent*, ou *porter au vent*, c'eſt la même choſe. *V.* Porter. On dit d'un Cheval qui court naturellement d'une vîteſſe exceſſive, qu'il eſt *vîte comme le vent*.

Ventre du Cheval, ſes mauvaiſes qualités ſont de deſcendre trop bas, ce qu'on appelle ventre de Vache ou ventre avalé.

Verge, on appelle ainſi le manche d'une eſpece de fouet de Cocher, qui a peu de touche.

Verre, *cul de verre*. *V.* Cul.

Verron, *œil verron*. *V.* Oeil.

Vert, on appelle ainſi l'herbe verte que le Cheval mange dans le Printems. *Mettre un Cheval au vert*, c'eſt le mettre dans un Pré ou herbage pâturer l'herbe pendant le Printems. *Donner le vert*. *V.* Donner.

Vertement. *V.* Appuyer.

Vertigo, maladie de la tête.

Veſſigon, groſſeur au jarret.

Vicieux, *un Cheval vicieux*, eſt celui qui a de fortes fantaiſies, comme de ruer & de mordre.

Vieux, *boiter de vieux ou de vieux tems*. *V.* Boiter.

Vineux, *gris vineux*, eſt un poil blanc & noir, mêlé de bay. *Rouhan vineux*. *V.* Rouhan.

Vîte comme le vent. *V.* Vent, *comme un oiſeau*, c'eſt la même choſe.

Vître, on appelle ainſi la prunelle de l'œil du Cheval.

Uni, *un Cheval uni*: il eſt uni, quand au galop il avance la jambe droite de devant & la jambe gauche de derriere en même tems.

Unir un Cheval, c'eſt le remettre quand il eſt deſuni au galop. *V.* Deſuni.

Voiture, c'eſt en général tout ce qui étant monté ſur deux ou quatre rouës, ſert à tranſporter les hommes ou les marchandiſes d'un lieu à un autre avec l'aide des Chevaux. On appelle auſſi *une voiture de Chevaux* une quantité de Chevaux que les Marchands de Chevaux conduiſent dans quelque endroit, pour être vendus ou livrés.

Voiturier, c'eſt le conducteur d'une voiture.

Volée, *Chevaux de volée*, ſont ceux qu'on attelle à la volée d'une voiture.

Volontaire, *un Cheval volontaire*, eſt celui qui eſt plein de fantaiſies & de deſobéïſſance.

Volonté. *V.* Gagner.

Volte, *cercle ou rond*, eſt un terrein ſuppoſé dans un Manége, & que l'on y choiſit à volonté; on le ſuppoſe ſouvent circulaire & quelquefois quarré: alors en faiſant manier ſon Cheval autour de ce terrein, la volte ou le quarré ſont formés par la premiere piſte du Cheval. *La demi volte*, c'eſt la moitié dudit rond; il y a toujours un pilier effectif ou ſuppoſé pour centre de la volte. Quand on fait manier le Cheval en quarré, on dit, *travailler en quarré* lorſqu'on mene le Cheval trois fois ſur chaque ligne du quarré, cela s'appelle *travailler de quart en quart*; & lorſqu'on fait faire au Cheval un

tour à chaque coin du quarré de la volte, en marquant toujours ledit quarré sans s'arrêter : on dit, *faire les quatre coins*, ou *travailler aux quatre coins :* on appelle *voltes d'une piste*, celles que le Cheval parcourt, les hanches suivant les épaules ; c'est-à-dire, sans aller de côté. *Les voltes de deux pistes*, sont celles où le Cheval va de côté. *Les voltes renversées*, sont celles que le Cheval fait ayant la tête tournée vers le centre de la volte, & la croupe vers la circonférence. *Mettre un Cheval sur les voltes*, c'est le dresser à cet air de Manége. *Faire six voltes tout d'une haleine*, c'est conduire son Cheval six fois sur la volte, commençant par deux voltes à droite, puis deux à gauche ; & finissant par deux à droite, ces voltes sont ce qu'on appelle *des voltes redoublées. Passeger, ou promener un Cheval sur les voltes*, c'est le mener de côté sur la volte au pas & sans courbettes. *Tenir un Cheval sujet aux voltes*, c'est empêcher qu'il ne s'échape, & qu'il ne se traverse en faisant des voltes. *Regarder dans la volte*, se dit du Cheval lorsqu'en faisant des voltes de deux pistes, il a la tête tournée du côté qu'il va, ou lorsqu'aux voltes d'une piste, il a la tête tournée vers le centre de la volte. Un Cheval se *couche sur les voltes* lorsque ses épaules précédent ses hanches. *Embrasser la volte*, c'est ne la pas serrer ; & la serrer, c'est trop s'approcher du centre de la volte, & racourcir le rond ou le quarré. *Couper la volte ou le rond*, c'est changer de main en faisant des voltes.

Voltiger sur le Cheval de bois, exercice qui se joint à ceux des Académies, au moyen duquel, en faisant divers sauts sur un Cheval de bois, on acquiert de l'adresse & de la légereté ; il y a des Maîtres à voltiger qui montrent cet exercice.

Vouloir, en vouloir, terme de Haras qui se dit de la Jument, lorsqu'elle paroît disposée à souffrir l'Etalon.

Usé, un Cheval usé, est celui qui a tant fatigué, qu'il ne peut plus rendre de bons services.

Vuidé, qualité du jarret. *V.* Jarret.

Vuider, se vuider, c'est fienter.

Y

Y *Eux de Cochon. V.* Oeil.

Z

Z *Ain, un Cheval Zain*, est un Cheval, qui, de quelque poil qu'il soit, (excepté gris ou blanc) n'a aucune marque de poil blanc sur le corps.



TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

B

C

Chasseur,

F

G

H

I

K

L

P

Q

T

Fin de la Table des Matieres.

Mmmm

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils. 1746.